DICTIONAIRE

DES

SCIENCES MÉDICALES.

BIOGRAPHIE

MÉDICALE.

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE.

DICTIONAIRE

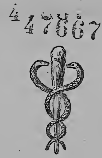
DES

SCIENCES MÉDICALES.

BIOGRAPHIE

MÉDICALE.

TOME CINQUIÈME.





PARIS,
C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR.

MDCCCXXII.

DICTIONAIRE

DES

SCIENCES MÉDICALES.

BIOGRAPHIE MÉDICALE.

H

HAARTMANN (Jean), savant médecin suédois, eut de bonne heure beaucoup de goût pour l'histoire naturelle et la chimie. Après avoir passé quatre ans dans une officine, afin d'y apprendre la pratique de l'art pharmaceutique, il se rendit à Upsal, où il fit de nouvelles études sous Linné, Wallerius et Klingenstjerna. Il obtint ensuite la place de médecin provincial en Finlande, et à cette occasion il publia un ouvrage de médecine populaire, qui fut utile aux habitans de cette contrée. En 1764, il fut nommé professeur de médecine à Abo, où il mourut en 1787, laissant un legs de plus de trente mille francs à l'Académie. Sa vie a été écrite en suédois par A.-J. Hagstroem (Stockholm, 1790, in-8°.), qui a donné la liste exacte de ses écrits, parmi lesquels nous citerons seulement les suivans :

Dissertatio de apoplexiâ. Abo, 1771, in-8°.
Dissertatio de noxio phosphori urinæ in medicinâ usu. Abo, 1773, in-8°.
Dissertatio : fundamenta diætetica. Abo, 1777, in-8°. (o.)

HAASE (Jean-Gottlob), né à Leipzick en 1739, fit ses études dans l'Université de cette ville, où il prit successivement le grade de maître ès-arts et celui de docteur en médecine. En 1774, il fut nommé professeur extraordinaire, et dix ans après, il obtint le titre de professeur ordinaire d'anatomie

et de chirurgie, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 10 novembre 1801. On a sous son nom les ouvrages suivans :

Dissertatio : zootomiæ specimen. Léipzick, 1765, in-4°.
Dissertatio de fabricâ cartilaginum. Leipzick, 1767, in-4°.
Programma : experimenta anatomica ad nutritionem unguium declarandam capta. Léipzick, 1774, in-4°.
Dissertatio de unguine articulari ejusque vitiis. Léipzick, 1774, in-4°.
Dissertatio de abscessibus hepatis. Léipzick, 1776, in-4°.
Dissertatio de motu chyli et lymphæ glandulisque conglobatis. Léipzick, 1778, in-4°.
Dissertatio de usu opii salubri et noxio in morbis inflammatoriis. Léipzick, 1780, in-4°.
Cerebri nervorumque corporis humani anatome repetita, cum duabus tabulis. Léipzick, 1781, in-8°.
Dissertatio de gravidarum varicibus. Léipzick, 1781, in-8°.
Programma : myotomiæ specimen, quo musculi pharyngis velique palatini observationibus quibusdam illustrati continentur. Léipzick, 1784, in-4°.
Programma de adminiculis motûs muscularis. Léipzick, 1785, in-4°.
De vasis cutis et intestinorum absorbentibus plexibusque lymphaticis pelvis humanæ, annotationes anatomicæ. Léipzick, 1786, in-fol.
Programma de ventriculis cerebri tricornibus lucubrationes anatomicæ. Léipzick, 1789, in-4°.
Programma de nervo phrenico dextri lateris duplici parisque vagi per collum decursu. Léipzick, 1790, in-4°.
Animadversiones de plexibus œsophageis nervosis parisque vagi per pectus decursu. Léipzick, 1791, in-4°.
Programmata II de herniâ à diverticulo intestini ilei natâ. Léipzick, 1791, 1792, in-4°.
Programma de nervis narium internis. Léipzick, 1791, in-4°.
Programma de fine arteriarum earumque cum venis unastomosi. Léipzick, 1792, in-4°.
Programmu de nervo maxillari superiore, sive secundo ramo quinti paris nervorum cerebri. Léipzick, 1793, in-4°.
Programmata II de narium morbis. Léipzick, 1794, 1797, in-4°.
Programma de fracturâ colli ossis femoris cum luxutione capitis ejusdem ossis conjunctâ. Léipzick, 1798, in-4°.
Programmata III de præcipuis momentis, quorum ratio à medico forensi est habenda, officio suo honestè functuro. Léipzick, 1798, in-4°.
Programma de iis, quæ artem difficilem reddunt. Sectio I - VI. Léipzick, 1798-1800, in-4°.
Programmu de hæmorrhagiâ narium in morbillis symptomate, in curâ eorum non negligendâ. Léipzick, 1801, in-4°.
Programma de iis, quæ artem medicam difficilem reddunt. Sect. VII. Léipzick, 1801, in-4°.
Amputationis ossium præcipuà quædam momenta ex duplici casu, altero femoris, altero cruris resecti. Léipzick, 1801, in-4°.
Programmu de diathesi sanguinis phlogisticâ in synocho inflammatorio. Léipzick, 1801, in-4°. (J.)

HABICOT (Nicolas), né à Bonny, dans le Gatinais, vint à Paris pour y apprendre la chirurgie. Après avoir obtenu la maîtrise, il exerça cet art tant à l'Hôtel-Dieu qu'aux armées, dans lesquelles il fut employé à plusieurs reprises. Le succès de

ses opérations et l'affluence d'élèves que ses cours attiraient, lui méritèrent l'estime publique et une réputation fort étendue. Il mourut le 17 janvier 1624. C'était un homme peu érudit, mais un habile anatomiste, qui avait disséqué plus de cadavres qu'on ne le faisait de coutume à son époque, et qui, par cette raison même, avait mieux vu que beaucoup de ses prédécesseurs. Nous avons de lui plusieurs ouvrages.

Problêmes sur la nature, préservation et cure de la maladie pestilentielle. Paris, 1607, in-4°.

Habicot avait vu trois fois la peste à Paris, en 1580, 1596 et 1606.

Semaine ou pratique anatomique, par laquelle est enseigné par leçons le moyen de les assembler les parties du corps humain les unes avec les autres, sans les intéresser. Paris, 1610, in-4° - *Ibid.* 1630, in-8°. - *Ibid.* 1660, in-8°. - Trad. en hollandais, par Gaspard Nollens, La-Haye, 1629, in-8°.

A l'époque où vivait Habicot, on était dans l'usage de démontrer presque toute l'anatomie sur un seul cadavre, de sorte que les anatomistes étaient forcés de mettre beaucoup de célérité dans leurs leçons. Voilà pourquoi la *Semaine anatomique* est divisée en seize leçons, dont Habicot faisait deux par jour. Cet ouvrage n'est pas exempt d'erreurs, mais on y trouve aussi de fort bonnes choses. Ainsi Habicot a donné la première bonne description des attaches inférieures des muscles interosseux; c'est à tort que M. Portal veut lui en ravir l'honneur, d'après un passage de Guillemeau, pour le reporter à Riolan : au moins Duchanoy pense-t-il qu'on doit le laisser à Habicot, comme fit jadis Winslow, lorsqu'après avoir découvert la véritable disposition des muscles interosseux, il voulut rechercher ce que ses prédécesseurs en avaient dit. Habicot a le premier aussi fait connaître une bonne méthode pour disséquer les muscles de l'anus, et bien décrit le triangulaire du sternum. Sa description de l'œsophage est plus exacte que celle d'aucun des anatomistes qui avaient écrit avant lui. Il a également mieux connu les vaisseaux sanguins, et décrit moins grossièrement les nerfs.

Paradoxe myologique, par lequel est démontré, contre l'opinion vulgaire, que le diaphragme n'est pas un seul muscle. Paris, 1610, in-8°.

Habicot prétend que le diaphragme est formé de deux muscles, l'un à droite, l'autre à gauche, réunis entr'eux comme ceux du bas-ventre. Il s'appuie de quelques observations pathologiques pour établir que celui d'un des côtés peut tomber en paralysie, quoique l'autre reste sain.

Gigantostéologie, ou Discours sur les os d'un géant. Paris, 1613, in-8°.

En 1613, au mois de janvier, un gentilhomme dauphinois, M. de Langon, faisant creuser près de son château, les maçons trouvèrent, en une sablonnière de la profondeur de dix-huit pieds, un tombeau fait de briques, bien cimenté en ses quatre parties, ayant trente pieds de longueur, douze de largeur, et huit pieds de profondeur en comptant le chapiteau, au milieu duquel était une pierre où était gravée l'épitaphe *Theuto-Bucchus Rex.* Voici la teneur du procès verbal envoyé à Louis XIII :

« Le tombeau découvert, on vit un squelette, c'est-à-dire les ossemens humains secs, se touchant les uns aux autres, de vingt-cinq pieds et demi de longueur, dix de largeur à l'endroit des épaules, et cinq de profondeur depuis le dos jusqu'au bricbet. Premier, que lever pas un os, on observa la mesure de la tête, laquelle avoit cinq pieds en longueur et dix en rondeur. La mâchoire inférieure avoit de tour, depuis ses conjonctions, six pieds; les orbites, où logent les deux yeux, avoit cha-

qu'une sept pouces de tour, ou de la grandeur d'une moyenne assiette. Chaqu'une clavicule avoit quatre pieds de longueur, lesquels ossemens, après avoir senti l'air depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir, se mirent en poudre, excepté ceux qui ont été exposés avec quelques autres gros ossemens qui ont resté de par delà, lesquels une source d'eau lavoit et couvroit du sable qui étoit attaché et endurci sur yceux, étant cause de la pétrification et ruption. Or, de tous les os de Theuto-Bocchus, il en apert dix, à sçavoir : deux pièces de la mâchoire inférieure, deux vertèbres, portion d'une côte, un col d'omoplatte senestre, la tête du bras, la tête de la cuisse, la jambe, l'astragal et le talon, le tout du côté senestre. De la mâchoire de notre géant, il nous apert seulement deux morceaux, à sçavoir : un morceau plus petit du côté droit pesant six livres, et un autre plus grand morceau du côté gauche pesant douze livres. Pour ce qui est des dents, il ne s'en voit que deux entières, à sçavoir : deux mollaires, situées au petit morceau de la mâchoire duquel nous avons parlé être du côté droit, avec la place de deux autres dents qui paraissent avoir été rompues, et une autre dent entière au plus gros morceau de la mâchoire sénestre avec trois qui démontrent avoir été cassées, ayant chaqu'une dent, quatre racines bien séparées de leurs alvéoles ou augets, étant chaqu'une dent de la grosseur d'un pied d'un petit taureau.

« De vingt-quatre rouelles qui composent l'échinne, il n'apert que deux rouelles de notre géant, dont l'une a le corps de la grandeur d'une moyenne assiette, ayant trois doigts d'épaisseur, et son trou médullaire à passer un médiocre poingt ; les apophyses, tant obliques, transverses que droites, paroissent pencher contre bas avec deux trous à la rainure des transverses qui démontrent être un vertèbre du col. Quant à l'autre vertèbre qui est beaucoup plus grande, il ne se peut dire de quelle partie de l'échinne elle est, d'autant qu'elle n'a point de trous ni apophyses, mais se remarque-t-il, à côté de son plat, deux cavités glénoïdes ou enfouremens, et des parties latérales, deux très-belles scissures par où passoient des forts et robustes ligamens.

« Des côtes de notre géant ne reste qu'un morceau de la partie moyenne de l'une de ses côtes, lequel a de la longueur six pouces, de largeur quatre pouces, d'épaisseur deux pouces. L'omoplatte n'étant point entière, je me contenterai seulement d'examiner ce qui en apparoît, sçavoir : en la partie antérieure du triangle d'icelle omoplatte qui est son col, où est fort bien remarquée la glène ou cavité qui reçoit l'os du bras, étant icelle cavité aucunnement ovale, portant environ douze pouces la longueur, huit en largeur et en profondeur. Outre se voient fort bien les sourcils de cette cavité, qui est merveillement bien polie, étant, au reste, la partie extérieure dudit col gibbe, l'intérieure en cave, la supérieure donnant commencement à la crête qui va faire l'angle supérieur, et l'angle inférieur se terminant à la base qui est troisième ligne de l'angle parfait. En l'os du bras se voit tant l'apophyse, que les deux apophyses, qui sont la tête de l'os, divisé par une très-belle scissure non moindre qu'à loger un moyen gallemort d'écritoire, par où passoit une des têtes du biceps, l'un des fléchisseurs du coude. Toute cette tête d'os ensemble n'est moins grosse qu'une moyenne tête d'homme, de fait qu'ayant fait passer cette tête d'os dedans la glène ou cavité du col de l'omoplatte, a paru une très-belle conjonction arthrodiale.

« La tête de l'os fémur porte, en sa dimension, la grandeur de la plus grosse tête d'homme qui soit à présent, étant, au reste, très-bien proportionnée à la suite des autres os, et ce qui est admirable, outre la grosseur et polyssure, est le trou situé de cette tête de la grosseur du pouce qui recevoit le ligament propre qui le joignoit dedans la cavité de l'ischion ou boête de la hanche, afin de la lier fermement avec ce grand

corps ; elle est un petit peu ébréchée, mais cela n'empêche pas le jugement que l'on peut faire de la vérité qui est une vraie articulation de l'os fémur. Après la tête du fémur suit son col, au devant et au derrière duquel doivent être situées les deux apophyses trochanters, lesquelles manquent à notre géant, à cause de la corruption qui en a été faite, d'autant que c'est l'endroit le plus foible du fémur ; mais ce qui nous fait juger ce qu'elles ont été, c'est l'admirable conformité de cet os, ayant cinq pieds et demi de hauteur et trois de largeur au-dessous où étoient les dits trochanters, un pied et demi en sa partie moyenne, et deux pieds en sa partie inférieure proche les deux condyles, lesquels sont séparés par une admirable fissure où étoit l'éminence moyenne de l'os tibia ; lequel os a deux merveilleuses épiphyses en sa partie supérieure, où sont gravées les deux cavités glénoïdes qui reçoivent les deux condyles de l'os fémur ; la partie inférieure dudit os tibia n'est pas moins admirable à l'endroit qui faisoit le malléole ou cheville du pied, car en ce lieu se voit la glêne où se logeoit l'astragale ou premier os du tarse. La longueur de la partie inférieure d'icelui tibia a plus de deux pieds de tour, la longueur près de quatre pieds. La rotule manque, bien, est-il vrai, que sa place est très-bien gravée tant au fémur qu'au tibia où elle faisoit partie du genouil. Des os du pied de notre géant n'en reste que deux, des plus gros et plus beaux, à sçavoir : l'astragale, qui est admirable en sa grosseur et conformation ; le second, est le talon, contre lequel, en sa partie antérieure, ont été joints le naviculaire et le cubiforme, lesquels deux derniers os n'avons de notre géant, mais seulement le lieu où ils ont fait la synarthrose ; ce qui me fait conclure, par la substance et conformité de ces deux os du pied et les autres os, être vraiment des os humains, d'autant que nul animal ne possède de tels ossemens, etc. »

Le procès-verbal fut dressé par Pierre Masuyer, chirurgien de Beaurepaire, en présence de deux notaires royaux. Les principaux os furent envoyés à Paris, au mois de juillet, d'après les ordres de Louis XIII, et une lettre de M. de Bagaris, intendant des médailles et antiques de la couronne, nous apprend qu'ils consistaient en deux pièces de mandibules, en l'une desquelles il y a une dent seule, et en l'autre mandibule il y a une autre dent entière avec les racines de deux autres et les fragmens de deux dents rompues. Plus deux vertèbres, le col de l'omoplate, la tête de l'humérus, une partie d'une côte, l'os fémur, l'os tibia, l'astragale et le calcanéum.

Cette découverte fut annoncée dans une petite brochure, dont l'auteur prend le nom de Jacques Tissot, et qui a pour titre : *Histoire véritable du géant Teuto-Bocchus, roi des Teutons, Cimbres et Ambrosins, défait par Marius, consul romain, cent cinquante ans avant la venue de notre Sauveur, lequel fut enterré auprès du château de Chaumont, maintenant Langon, proche la ville de Romans en Dauphiné* (Paris, 1613, in-8°. - Trad. en hollandais, Utrecht, 1614, in-8°.). Cet écrit fit beaucoup de bruit, et donna occasion à Habicot de publier sa *Gigantostéologie.*

Habicot soutient que les os en question sont réellement ceux d'un géant humain, et de Teuto-Bocchus, que Florus, dans son histoire, nous apprend avoir eu effectivement une stature colossale. Son opinion fut combattue, par Riolan, dans une brochure anonyme intitulée : *Gigantomachie pour répondre à la Gigantostéologie* (Paris, 1613, in-8°.). Habicot garda le silence ; mais, en 1614, ayant paru la *Monomachie ou Réponse d'un compagnon chirurgien, nouvellement arrivé de Montpellier, aux calomnieuses invectives de la Gigantomachie de Riolan, docteur en la Faculté d'ignorance, contre l'honneur du Collége des chirurgiens de Paris*, Riolan mit au jour une seconde brochure anonyme intitulée : *L'imposture découverte des os humains supposés et faussement attri-*

bués au roi Teuto-Bochus (Paris, 1614, in-8°.). Ainsi l'esprit de corporation avait pris part à cette dispute, qui devint scandaleuse, et qui fournit aux médecins de la Faculté et aux chirurgiens de longue robe une nouvelle occasion de se faire une guerre indécente. Jacques Guillemeau, sous le voile de l'anonyme, prit jusqu'à un certain point la défense d'Habicot (*Discours apologétique touchant la vérité des géans.* Paris, 1615, in-8°.), mais surtout celle des chirurgiens de Paris. Habicot, sensible à quelques critiques assez vives de son confrère, lui opposa une

Réponse à un Discours apologétique touchant la vérité des géans. Paris, 1615, in-4°.

Opuscule dans lequel il n'est plus question des géans, et qui ne contient que des personnalités et des récriminations.

Riolan fit alors paraître, toujours sans y mettre son nom, le *Jugement des ombres d'Héraclite et de Démocrite sur la réponse d'Habicot au discours attribué à Guillemeau* (Paris, 1617, in-8°.). Cet écrit fut suivi d'un libelle diffamatoire intitulé : *Correction fraternelle sur la vie d'Habicot, où l'on fait, en passant, la critique de ses ouvrages, et notamment de sa Gigantostéologie* (Paris, 1618, in-8°.). Ce pamphlet fut bientôt oublié. Enfin, Riolan mit au jour sa *Gigantologie*. Ce fut contre cet ouvrage célèbre qu'Habicot publia le suivant :

Antigigantologie, ou Contrediscours de la grandeur des géans. Paris, 1618, in-8°.

Il s'attache à y prouver que les os de Langon appartiennent à un squelette humain et non à un éléphant, à une baleine, ou à quelque autre animal monstrueux, comme l'avait prétendu Riolan. Ce dernier ne répliqua plus, et ainsi s'éteignit une dispute sur le fond de laquelle nous reviendrons aux articles *géant* et *homme* dans le *Dictionaire abrégé des sciences médicales.*

Nous avons encore d'autres ouvrages d'Habicot :

Problèmes médicinaux et chirurgicaux. Paris, 1617, in-8°.

Ces problèmes sont au nombre de douze. Aucun ne mérite d'être cité.

Question chirurgicale, dans laquelle il est démontré que le chirurgien doit assurément pratiquer la bronchotomie. Paris, 1620, in-8°.

On trouve dans cette brochure une description du larynx. Habicot s'y montre partisan de la bronchotomie. Il rapporte plusieurs observations de plaies à la trachée-artère, qui se sont facilement cicatrisées. On sait qu'un préjugé général faisait alors regarder ces plaies comme incurables. (A.-J.-L. JOURDAN)

HACQUET (BALTHASAR), né à Conquet, dans la Bretagne, en 1740, passa de très-bonne heure dans les états de la monarchie autrichienne, où il professa pendant quelque temps la chirurgie au lycée de Laybach, en Carniole, et devint secrétaire perpétuel de la Société d'agriculture et des arts de cette ville. En 1788, l'empereur lui accorda une chaire d'histoire naturelle à l'Université de Lemberg, et plus tard le titre de membre du conseil des mines à Vienne. Il mourut le 10 janvier 1815. La protection de Van Swiéten lui fut d'un grand secours en Carniole, où il passa vingt ans de sa vie, et qu'il parcourut dans tous les sens, ainsi que les provinces voisines, sans s'effrayer ni des dangers que lui faisait courir le fanatisme des habitans, ni des obstacles que la nature du pays lui opposait. Ses voyages, qu'il reprit à quatre fois différentes, eurent

lieu de 1774 à 1787. Après avoir terminé la géographie physique de la Croatie, il entreprit celle des monts Carpathes, parcourut toute la Gallicie, poussa ses courses jusqu'aux bords du Pruth, et revint en Autriche par la Transylvanie. Ses ouvrages fournissent des renseignemens précieux sur les pays qu'il a visités, et l'on doit regretter qu'ils ne soient pas connus chez nous :

Oryctographia Carniolica, oder physikalische Erdbeschreibung des Herzogthum Krain, Istrien und zum Theil der benachbarten Laender. Léipzick, tome I, II, 1778-1780; III, 1784, in-4°.
Avec treize planches et des cartes.

Nachrichten von Versteinerungen von Schaalthieren, die sich in ausgebrannten feuerspeyenden Bergen befinden. Weimar, 1780, in-8°
Inséré aussi dans le 6e volume du Journal lithologique de Schreeter.

Observations sur deux conceptions douteuses. Erford, 1781, in-4°.
Inséré, en 1779, dans les Actes de l'Académie d'Erford.

Plantæ alpinæ Carniolicæ collectæ et descriptæ. Vienne, 1782, in-4°.

Mineralogisch-botanische Lustreise von dem Berge Terglou in Krain zu dem Berge Glockner in Tyrol im Jahr 1779. Vienne, 1784, in-8°.
Inséré, en 1780, dans le tome premier des Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Berlin.

Physikalisch-politische Reise aus den Dinarischen durch die Julischen, Karnischen, Rhaetischen in die Norischen Alpen, in Jahren 1781 et 1792 unternommen. Léipzick, tomes I, II, 1785; III, IV, 1787, in-8°.

Neueste physikalisch-politische Reise in den Jahren 1788 und 1789 durch die Dacischen und Sarmatischen oder noerdlichen Karpathen. Nuremberg, tome I, 1790; II, 1791; III, 1794; IV, 1796, in-8°.

Reisen durch die norischen Alpen, physikalischen und andern Inhalts, unternommen in den Jahren 1784 bis 1786. Nuremberg, 1791, 2 vol. in-8°.

Physische und technologische Beschreibung der Flintensteine, wie sie in der Erde vorkommen, und deren Zurichtung zum œkonomischen Gebrauch, sammt Abbildung der dazu gehoerigen Werkzeuge. Vienne, 1792, in-8°.

Abhandlung und Beschreibung der suedwest-und oestlichen Wenden, Illyrier und Slaven, deren geographische Ausbreitung von dem adriatischen Meere bis an den Ponto, deren Sitten, Gebraeuche, Handthierung, Gewerbe, Religion, u. s. w. nach einer zehnjaehrigen Reise und vierzehnjaehrigen Aufenthalte in jenen Gegenden dargestellt. Léipzick, cahier I, 1801; II, III, 1803; IV, 1804; IV, 1808, in-4°.

Bemerkungen ueber die Entstehung der Feuer-oder Flintensteine : ein kleiner Beytrag zu der in den Jahren 1788 und 1797 erschienenen physischen und technischen Beschreibung derselben. Berlin, 1807, in-8°.

Ce médecin est auteur d'un grand nombre d'articles disséminés dans les *Wahre Gruende der Forstwissenschaft* de Borke, la *Sammlung nuetzlicher und angenehmer Gegenstaende* de Wasserberg, le *Wiener Allerley*, le *Giornale d'Italia*, la *Wiener Realzeitung*, les *Abhandlungen einer Privatgesellschaft in Boehmen*, la *Sammlung nuetzlicher Unterrichte*, les *Beschaeftigungen der Berliner Gesellschaft naturforschender Freunde*, les *Nova acta academiæ naturæ curiosorum*, le *Naturforscher*, les *Opuscoli scelti sulle scienze e sulle arti*, la *Neue Sammlung nuetzlicher Unterrichte*, les *Neueste Entdeckungen in der Chimie*, et les *Beytraege zu den chemischen Annalen* de Crell, le Journal de Ro-

zier, le *Geographisches Magazin* de Fabri, le *Magazin fuer die Naturkunde Helvetiens* de Hoepfner, le *Magazin fuer das Neueste aus der Physiologie*, le *Journal fuer Chemie und Physik* de Bucholz, les *Annalen der Berg-und Huettenkunde* de Moll, etc. (J.)

HAEBERL (François-Xavier), né à Oelkam, près de Holzkirchen en Bavière, le 25 mars 1759, fit ses études à Munich et à Ingolstadt. En 1783, il se rendit à Vienne pour y suivre les leçons de Stoll, et l'année suivante, il revint prendre le bonnet de docteur en médecine à Ingolstadt. Il se livra ensuite à la pratique à Munich, où il acquit bientôt une grande réputation, et devint, en 1801, membre de l'Académie royale. On lui doit les ouvrages suivans :

De febribus annuis et in specie de febre æstivâ anno 1783 in Nosocomio S. S. Trinitatis Vindobonensi observatâ descriptâque. Munich, 1784, in-8°.

Entwurf von Verbesserungsanstalten in dem Krankensnale zum Heiligen Maximilinn bey den barmherzigen Bruedern in Muenchen. Munich, 1794, in-8°.

Ueber Leopold's Krankheit und Tod. Germanien, 1792, in-8°.

Wuensche und Vorschlaege zur Errichtung eines allgemeinen Krankenhauses zu Muenchen. Munich, 1799, in-8°.

Vertheidigungsschrift, nebst einem Anhange von Rechtfertigungsbeylagen gegen die anonymische Anfaelle in Muenchner Intelligenzblatt. Munich, 1799, in-8°. (O.)

HAEN (Antoine de), né à La Haye en 1704, étudia sous Boerhaave, qui lui donna des marques non équivoques d'estime et d'attachement. Il est digne d'un homme supérieur de distinguer dans la foule et d'encourager le mérite, trop souvent timide. La plupart des professeurs justement célèbres ont deviné et même signalé ceux de leurs élèves qui devaient les succéder dans l'opinion publique. La médiocrité peu généreuse, et surtout craintive, ne porte pas si loin ses vues, elle sait qu'il ne sera pas difficile de la remplacer. Haen pratiquait la médecine depuis vingt ans dans sa ville natale, lorsque Van Swiéten l'appela, en 1754, à Vienne, et le fit nommer premier professeur de médecine pratique. De nombreux élèves suivirent avec empressement ses leçons et sa clinique. Après la mort de Van Swiéten, il fut nommé premier médecin. Dès lors il ne cessa de faire tourner son crédit à l'avantage de l'enseignement, et, sous ce rapport, on peut l'offrir comme modèle à plus d'un archiâtre. Il voyait un grand nombre de malades; peu de praticiens ont joui d'une réputation plus étendue et mieux méritée. M. le baron Desgenettes a porté, sur le caractère, les vertus et les ouvrages de ce médecin, un jugement que je crois devoir rapporter ici, parce qu'en peu de mots il fait parfaitement connaître et l'homme et l'auteur : « Etranger aux formes et aux agrémens qui plaisent et réussisseut si bien, surtout dans

le grand monde, Haen n'a dû sa renommée qu'à son seul mérite médical. On lui a reproché un ton peu mesuré dans plusieurs discussions qu'il a eues avec d'autres médecins célèbres, et dans lesquelles son esprit sévère sacrifiait tout à ce qu'il croyait être la vérité, sans égards et même sans ménagemens pour ses adversaires, quelque recommandables qu'ils fusseut. Il n'en possédait pas moins, dans un degré éminent, toutes les qualités d'un homme bon, bienfaisant, et d'un excellent citoyen : aussi fut-il universellement regretté, lorsqu'il termina sa longue et laborieuse carrière. Haen a publié un très-grand nombre d'écrits; les uns doivent être considérés comme des compilations, quelquefois uu peu prolixes, mais toujours judicieuses, et les autres comme des productions entièrement originales. » J'ajouterai seulement que la place éminente qu'il occupa si long-temps, soit à la cour, soit dans l'enseignement, développa chez Haen cet esprit d'intolérance, cette impatience de la contradiction, ce désir impérieux de commander à l'opinion, qu'on ne remarque que trop souvent chez les hommes constitués en dignités. Accoutumé à voir tous les médecins qui l'entouraient écouter ses décisions comme les sentences d'un oracle, Haen s'indignait de trouver des opposans parmi les médecins étrangers, dont l'un d'eux tient, il faut l'avouer, plus de place que lui, sinon dans l'histoire de la médecine, au moins dans celle de la physiologie: je veux dire le célèbre Haller, qui ne fut jamais injuste pour son rude adversaire. Haen mourut le 5 septembre 1776. Ce praticien doit être mis au premier rang parmi les bons observateurs qui ont su reconnaître le caractère inflammatoire des maladies à travers les symptômes saburraux ou bilieux qui engageaient Stoll à prodiguer les vomitifs. L'état actuel de l'art de guérir justifie Haen des reproches qui lui ont été faits, trop légèrement, par un disciple de Fizès, qui partageait la prédilection du professeur de Montpellier pour les vomitifs, mais auquel on doit pardonner quelques erreurs eu faveur de son zèle pour l'application de la méthode philosophique à la médecine. Haen a laissé :

Historia anatomico-medica morbi miri incurabilis, medicos, juxtà probatas artis regulas exactè ratiocinantes, passim fallentis. La Haye, 1744, in-8°.

De colicâ pictonum. La Haye, 1745, in-8°.; Paris, 1761, in-8°.

C'est une des meilleures productions de Haen; elle est encore classique.

De deglutitione vel deglutitorum in cavum ventriculi descensu impedito. La Haye, 1750, in-8°.

Quæstiones sæpiùs motæ super methodo inoculandi variolas, ad quas directa eruditorum responsa hucusque desiderantur, indirecta minùs satisfacere videntur. Vienne, 1757, in-8°.

Lettre à un de ses amis au sujet de la Lettre de M. Tissot à M. Hirzel. Vienne, 1758, in-8°. - *Ibid.* 1763, in-8°.

Il y a loin de ces deux opuscules, dirigés contre l'inoculation, aux recherches de Bordeu sur l'histoire de la médecine en faveur de cette pratique qui, il faut l'avouer avec M. le baron Desgenettes, ne laissait pas que d'avoir contre elle des objections assez fondées.

Ratio medendi in nosocomio practico, quod in gratiam medicinæ studiosorum condidit Maria Theresia. Vienne, P. I, II, III, 1758; IV, 1759; V, 1760; VI, 1761; VII, 1762; VIII, 1764; IX, X, 1765; XI, 1767; XII, 1768; XIII, 1769; XIV, 1770; XV, 1773, in-8°. - *Continuatio*, T. I, *cum parte alterâ de resuscitandâ vitâ suffocatorum*, *Ibid.* 1771; II, 1774; III, 1779, in-8°. - Trad. en allemand, sous les yeux d'Ernest Platner, et avec quelques notes de lui, Léipzick, 1779-1785, in-8°.-Le seconde volume, traitant de l'inoculation de la variole, dans la même langue par François-Xavier de Wasserberg, Vienne, 1775, in-8°.

Le troisième volume de la continuation porte aussi le titre de premier des œuvres posthumes. Stoll en fut l'éditeur. Le bon et le médiocre se trouvent très-inégalement distribués dans ce volumineux recueil, où pourtant on reconnaît une érudition peu commune et l'habileté d'un praticien du premier ordre.

Réfutation de l'inoculation, servant de réponse à deux pièces de MM. de la Condamine et Tissot. Vienne, 1759, in-8°.

Theses pathologicæ de hæmorrhoïdibus. Vienne, 1759, in-8°.

Theses sistentes febrium divisiones, natamque eâ de caussâ de miliaribus et petechiis, cæterisque febribus exanthematicis dissertationem. Vienne, 1760, in-8°.

Difficultates circà modernorum systema de sensibilitate et irritabilitate humani corporis, orbi medico propositæ. Vienne, 1761, in-8°. - Leyde, 1761, in-8°.

Vindiciæ difficultatum circà modernorum systema de sensibilitate et irritabilitate humani corporis, contrà Alberti de Haller apologium. Vienne, 1762, in-8°.

Cet écrit polémique prouve que Haen n'était pas un zélé partisan de l'application de la physiologie à la pathologie; pour être conséquent, il aurait dû n'admettre aucune théorie.

Dissertatio sistens examen proverbii: medicina turpis disciplina. Leyde, 1763, in-8°.

Von den Fiebern. Copenhague, 1763, in-8°. - Dresde et Varsovie, 1777, in-8°.

Ce n'est problablement qu'une traduction allemande d'une portion du *Ratio medendi.*

Ad perillustr. Balthasaris Ludovici Tralles, medici Vratisl. epistolam apologeticam responsio, cujus pars prior circà variolarum inoculationem versatur, altera sanguinis missionem et opium, in stadio variolarum suppuratorio laudat. Vienne, 1764, in-8°.

Epistola de cicutâ, cum alethophilorum Viennensium elucidatione necessariâ ad Balth.-Lud. Tralles. Vienne, 1765, in-8°.

Si Haen s'est montré trop reconnaissant pour Van Swiéten, en rejettant avec lui l'inoculation, il est revenu à son caractère en contestant les avantages de la ciguë trop préconisée par Stœrk, mais trop dépréciée par les médecins français.

De magiâ liber. Vienne, 1774, in-8°. -Venise, 1775, in-8°. - Paris, 1777, in-8°. - *Ibid.* 1778, in-8°.

De miraculis liber. Francfort et Léipzick, 1776, in-8°. - Paris, 1777, in-8°. - *Ibid.* 1778, in-8°.

De Haen vivait dans un pays où la tolérance n'a pas encore pénétré.

Epitome operum omnium Antonii de Haen, in usum juniorum prac-

ticorum studentiumque accommodata per D. Joh. Mich. Schosulan. Vienne, 1778, in-8°.

Extrait des ouvrages de De Haen, qui sont du nombre de ceux qui supportent à merveille cette épuration.

Antonii de Haen Prælectiones in Hermanni Boerhaavii institutiones pathologicæ; collegit, recensuit, addimentis auxit, edidit Fr. Xav. de Wasserberg. Vienne, 1780 - 1782, 5 vol. in-8°. - Trad. en allemand, le 1er volume seulement, Léipzick, 1786, in-8°.

J.-E. Gilibert a publié, à Genève, une édition de cet ouvrage; cet éditeur ayant connu personnellement Haen, en fait, dit M. Desgenettes, un portrait assez piquant.

Opuscula omnia medico-physica in unum nunc primùm collecta. Naples, 1780, 6 vol. in-8°.

Opuscula quædam inedita; accedunt historiæ morborum, à Stollio in collegio clinico Haenii 1770-1772 consignatæ. Editionem curavit et præfatus est Josephus Eyerel. Vienne, 1795, 2 vol. in-8°.

L'éloge, encore inédit, de Haen prononcé, en février 1793, par Vicq-d'Azyr à la Faculté de Médecine est, dit M. Desgenettes, une des productions les plus originales qui soient sorties de la plume de cet illustre écrivain. (F.-G. BOISSEAU)

HAENKE (Thaddée), né à Krebnitz, en Bohême, entra au service du roi d'Espagne, en 1791, comme botaniste, et fit ensuite partie d'une expédition de découvertes dans la mer du sud. En 1800, il était au Chili, après avoir fait le tour de la terre. Nous ignorons ce qu'il est devenu depuis. On lui doit l'ouvrage suivant :

Caroli à Linné Genera plantarum eorumque characteres naturales secundùm numerum, figuram, situm et proportionem omnium fructificationis partium, juxtà Thunbergii emendationes digesta. Editio octava. Vienne, 1791, in-8°.

Haenke a inséré diverses observations relatives à la botanique dans les Actes de l'Académie de Prague, et dans le recueil de Jacquin. J. Meyer a donné une notice sur son voyage au Chili et au Pérou.

(Z.)

HAFENREFFER (Samuel) naquit à Héremberg, dans le duché de Wurtemberg, en 1587. Il exerça la médecine à Kirchheim, ville de Souabe, et se fixa ensuite à Tubingue, où il enseigna avec distinction dans les écoles de la Faculté; il mourut dans cette ville en 1660. Hafenreffer nous a laissé plusieurs ouvrages, à la plupart desquels il a donné des titres qui se ressentent du goût de son siècle et de son pays. Les plus connus de ces ouvrages sont :

Raphael artem medicam feliciter cum inchoandi, tum absolvendi tractandique informans, rationes peregrinandi, et pharmacopolia visitandi, aphoristicè docens. Tubingue, 1626, in-12. - Francfort, 1629, in-12. - Ulm, 1642, in 8°.

Πανδοχεῖον αἰολοδερμον, sive nosodochium cutis, in quo cutis eique adhærentium pàrtium affectus omnes, singulari methodo et cognoscendi, et curandi fidelissimè traduntur: quod etiam variis medicamentis galenicis, chymicis, cosmeticis, aliisque novilibus selectioribus est illustra-

tum. Opus tam medicis, quam chirurgicis jucundum et utile. Ubi et sub calcem adjecti tubicines, lectorem, arabica, græca, latina, et germanica, contenta, indagare, succinctè informant. Tubingue, 1630, in-8°. - Ulm, 1660, in-8°.

Vexillum Raphaeliticum per medicam et vitam communem volans. Tubingue, 1631, in-8°.

Monochordon symbolico-biomanticum, abstrusissimam pulsuum doctrinam ex harmoniis musicis dilucidè, figurisque oculariter demonstrans, de causis et prognosticis indè promulgandis fideliter instruens et jucundè per praxim medicam resonans. Ulm, 1640, in-8°.

Raphael, οδιος, de arte medicâ, velo temporis, citationibus. Ulm, 1641, in-8°.

Officina iatrica, continens pharmaca selecta Hippocratico-Galenica et Hermetico-Paracelsica, juxtà morborum seriem, causarumque indicem disposita et condita. Ulm, 1653, in-8°.

De corde ejusque affectu gravissimo syncope. Tubingue, 1658, in-4°.

Dysenteria maligna epidemica. Tubingue, 1660, in-4°.

(A.-J. THILLAYE)

HAGEN (CHARLES-GODEFROY), né à Kœnigsberg, le 24 décembre 1749, reçu docteur en médecine dans l'Université de cette ville, nommé, en 1788, professeur de médecine et pharmacien de la cour, créé maître ès-arts en 1804, et fait professeur de physique en 1808, a publié un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels les suivans sont venus à notre connaissance :

Chymische Untersuchung von der blauen Farberde. Kœnigsberg, 1773, in-4°.

Commentatio medica exhibens stannum. P. I, II, III, Kœnigsberg, 1775-1776, in-4°.

Lehrbuch der Apothekerkunst. Kœnigsberg et Léipzick, 1778, in-8°. - *Ibid.* 1781, in-8°. - *Ibid.* 1786, in-8°. - *Ibid.* 1792, in-8°. - *Ibid.* 1806, in-8°.

Abhandlungen chemischen und physikalischen Inhalts. Kœnigsberg, 1778, in-8°.

Hagen ne fut que l'éditeur de cet ouvrage, dont l'auteur était son père Henri Hagen.

Tentamen historiæ lichenum, et præsertim Prussicorum. Kœnigsberg, 1782, in-8°.

Commentatio botanica de ranunculis Prussicis. Kœnigsberg, 1784, in-4°.

Grundriss der Experimentalchemie, zum Gebrauch bey dem Vortrag derselben. Kœnigsberg et Léipzick, 1786, in-8°.

Dissertatio sistens docimasiam concretionum in nonnullis oleis æthereis observatarum. Kœnigsberg, 1784, in-4°.

Quædam de similitudine salium alcalinorum cum terris absorbentibus, præsertim calcareâ, præmittens lectiones cursorias IV. Kwiatkowsky indicit. Kœnigsberg, 1784, in-4°.

Disquisitio chemica dysodis Prussici. Kœnigsberg, 1787, in-4°.

Programma sistens disquisitionem chemicam aquæ fontanæ Ottlaviensis. Kœnigsberg, 1788, in-4°.

Disquisitio aquæ Turenensis in Prussicâ. Kœnigsberg, 1788, in-8°.

Dissertatio chemica inquirens in acidulam Turenensem. Kœnigsberg, 1788, in-8°.

Isagoge in chemiam forensem. Kœnigsberg, 1789, in-8°.

Chemische Zergliederung des Thurenschen Wassers in Preussen. Kœnigsberg, 1789, in-4°.

Grundriss der Experimentalpharmacie. Kœnigsberg, 1790, in-8°.

Grundriss der Experimentalchemie. Kœnigsberg, 1790, in-8°. – *Ibid.* 1791, in-8°.

Analecta ad historiam furiæ infernalis. Kœnigsberg, 1791, in-4°.

Programmata IV de plantis in Prussiâ cultis. Kœnigsberg, 1791-1794, in-4°.

Grundsaetze der Chemie, durch Versuche erlaeutert. Kœnigsberg, 1796, in-8°.

Hagen est auteur de quelques articles dans les *Chemische Annalen* de Crell, les Actes de l'Académie des Curieux de la nature, et ceux de la Société d'histoire naturelle de Berlin. (o.)

HAGEN (Chrétien-Thedel-Henri de), aussi connu sous le nom d'*Ab Indagine*, né en 1714 à Salzliebenhalle, près de Hildesheim, et mort en 1776, au mois de juillet, fit ses études médicales à Helmstaedt, et prit le grade de docteur dans cette Université. Dans la suite, il fut nommé professeur de botanique à Bronswick, et médecin pensionné de la ville. Indépendamment de quelques Mémoires qui ont paru dans les *Gelehrte Beytraege zu den Braunschweig. Anzeigen*, il a publié :

Dissertatio de medico vulneratum curante à sectione cadaveris non excludendo. Helmstaedt, 1749, in-4°.

Gruendliche Beschreibung des Helmstaedtischen Gesundbrunnens, nebst einem Unterricht, wie derselbige zu gebrauchen. Helmstaedt, 1756, in-8°. (J.)

HAGEN (Jean-Henri), pharmacien prussien, vint au monde à Schippenbeil dans la Prusse orientale, où son père tenait une officine. Lorsqu'il eut terminé ses cours académiques à Kœnigsberg, il résolut d'apprendre la pharmacie, et crut ne pouvoir pas mieux faire que de se mettre sous la direction de son père, qui passait pour un homme fort habile. Cependant, dès qu'il eut acquis une certaine masse de connaissances, il se rendit à Berlin, en 1765, pour se perfectionner dans la chimie. A son retour dans sa patrie, il acheta une officine à Kœnigsberg, et la tint pour son propre compte dès 1768. Depuis lors il consacra tous les momens dont sa profession lui permettait de disposer à l'histoire naturelle et à la chimie, sciences qu'il aimait passionnément, et dont il faisait chaque année des cours aux élèves de l'Université. Il mourut le 30 novembre 1775, laissant quelques ouvrages qui, sans se faire remarquer par un grand mérite, ne sont cependant pas non plus dépourvus de tout intérêt :

Physisch-chymische Betrachtung ueber den Torf in Preussen. Kœnigsberg, 1761, in-4°.

Physikalisch-chymische Betrachtungen ueber die Herkunft und Abstammung des feuerbestaendigen vegetabilischen Laugensalzes. Kœnigsberg, 1768, in-4°.

Physikalisch-chymische Betrachtungen ueber die Weidenrosen und die in Preussen befindliche sechszehn nutzbare Weidenarten. Kœnigsberg, 1769, in-4°.

Chymische Pruefung des Alcohol Aceti des Hofraths Ehrenreich. Kœnigsberg, 1771, in-4°.

Chemisch-mineralogische Unterhaltungen einer merkwuerdigen blauen Farberde aus den preussischen Torfbruechen. Kœnigsberg, 1772, in-4°.

Quelques-uns des écrits de Hagen ont été réimprimés collectivement après sa mort, par Charles-Godefroi, son fils, sous ce titre :

Abhandlungen chemischen und physikalischen Inhalts. Kœnigsberg, 1778, in-8°.

Hagen a inséré quelques articles dans les *Koenigsl. Frag-und Anzeigungsnachrichten* et les *Berliner Mannigfaltigkeiten.*

Il ne faut pas le confondre avec

HAGEN (*Jean-Henri*), médecin de Halle, né le 6 février 1669 à Muhlhausen, et mort le 24 février 1708, qui a soutenu les deux thèses suivantes sous la présidence de Frédéric Hofmann.

Dissertatio de corporum motionibus ex gravitate ortis. Halle, 1695, in-4°.

Dissertatio de historiâ variolarum 1699 *Halæ epidemicè grassantium.* Halle, 1699, in-4°. (J.)

HAGEN (JEAN-PHILIPPE), habile chirurgien et accoucheur allemand, était de Tanzenhausen, village de la Thuringe, près de Weissensee, où il vint au monde le 24 janvier 1734. A l'âge de quatorze ans, ses parens l'envoyèrent à Francfort-sur-l'Oder pour y apprendre la chirurgie. Au bout de cinq ans, en 1753, il alla suivre les cours de l'Université de Berlin, et en 1756, il entra au service militaire, en qualité de chirurgien de compagnie, ce qui diffère peu de la condition de nos barbiers. Il prit son congé en 1764, étudia encore pendant quelque temps à Berlin, y obtint, en 1765, la licence d'exercer sa profession, et bientôt après accompagna le prince héréditaire de Courlande à Mitau, où il passa six années. Ce terme écoulé, il revint à Berlin, et ne tarda pas à s'y former une nombreuse clientèle. Il finit même par devenir professeur d'accouchemens. Sa mort eut lieu le 12 décembre 1792. On connaît de lui plusieurs ouvrages :

Wahrnehmungen zum Behuf der Arzneykunst. Mitau, 1772, in-8°.

Versuch eines neuen Lehrgebaeudes des praktischen Geburtshuelfe, durch viele Wahrnehmungen erlaeutert und bestaetigt. Berlin, tome I, 1781; II, 1782, in-8°.

Versuch eines allgemeinen Hebammenkatechismus, oder Anweisung fuer Hebammen, Schwangere, Gebaehrenden und Woechnerinnen, und zur Einsicht und Heilung der Krankheiten neugebohrnen Kinder. Berlin, 1784, 2 vol. in-8°. - Elbing, 1785, in-8°. - *Ibid.* 1787, in-8°. - *Ibid.* 1791, in-8°.

Einige neue Entdeckungen und Aufklaerungen in der Geburtsburtshuelfe in einem Sendschreiben am Hrn. D. Baldinger. Berlin, 1786, in-8°.

Erlaeuterungen seines Versuchs eines neuen Lehrgebaeudes der Geburtshuelfe. Berlin, 1790, in-8°. - *Ibid.* 1793, in-8°.

On trouve divers Mémoires de Hagen dans les Archives d'accouche-

mens de Stark, et dans les opuscules de chirurgie de Schmucker. Sa vie, écrite par lui-même, a été publiée avec des notes par Stark (Iéna, 1794, in-8°.). (J.)

HAGENDORN (Ehrenfr.), naquit à Wolau, en Silésie, le 22 janvier 1640. Il prit le grade de docteur en médecine à Iéna en 1668, et fixa ensuite son séjour à Goerlitz, dans la Haute-Lusace, où il pratiqua l'art de guérir avec beaucoup de succès. L'Académie des Curieux de la nature l'avait admis dans son sein, en 1674, sous le nom de *Pégase*. Il fut aussi médecin de trois électeurs de Saxe, et mourut d'une attaque d'apoplexie, le 27 février 1692, laissant, outre un grand nombre d'observations que l'Académie a recueillies dans ses Ephémérides, les ouvrages suivans :

Martini Rulandi, patris, secreta spagyrica, sive plerorumque medicamentorum Rulandinorum genuinæ descriptiones, cum scholiis. Iéna, 1676, in-12.

Tractatus physico-medicus de catechu, sive terrâ Japonicâ in vulgus sic dictâ. Iéna, 1679, in-8°.

Cynosbatologia. Iéna, 1681, in-8°.

Observationum et historiarum medico-practicarum rariorum centuriæ tres. Rudolstadt, 1698, in-8°. - Goerlitz, 1698, in-8°. (O.)

HAGUENOT (Henri), fils d'un médecin de Montpellier, naquit en cette ville le 26 janvier 1687, se mit sur les bancs de l'école après avoir terminé ses études au Collége royal, et ne tarda pas à s'y distinguer. Ayant été reçu docteur dans un âge peu avancé, il redoubla tellement d'ardeur et d'application, que bientôt il fut en état de faire avec succès des cours particuliers, et que, pendant quelques années, il remplit avec éclat une place de docteur agrégé dans l'Université. Son père se démit en sa faveur de la chaire qui avait été créée pour lui en 1715. Haguenot se distingua dans la carrière de l'enseignement : à beaucoup d'ordre et de méthode, dit son biographe Ratte, il joignait encore le mérite d'une latinité pure, claire et élégante. Devenu membre de la Société royale des sciences de Montpellier, il lut en présence de cette compagnie divers mémoires qui ont pour objets le mouvement des intestins dans l'iléus, la fonte de la glace, l'hydrophobie, la vérole, les eaux de Perols, et les dangers des inhumations dans les églises. Des raisons de famille et de convenances l'engagèrent à se faire pourvoir d'une charge de conseiller en la cour des comptes, aides et finances de Montpellier, dans laquelle il fut reçu en 1741, et qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée le 11 décembre 1775. Comme il n'avait point d'enfans, il légua ses biens aux hôpitaux. Ses ouvrages imprimés ont pour titres :

Mémoire concernant une nouvelle méthode de traiter la vérole. Montpellier, 1734, in-8°.

Haguenot veut qu'on entremêle les frictions avec les bains, qu'on fasse précéder ceux-ci, et qu'on ne fasse frotter le malade que tous les deux ou trois jours. Il déclare la salivation inutile et dangereuse. Il permet au malade de manger de la viande et de boire du vin. Cette méthode de traitement devint célèbre dans toute l'Europe, sous le nom de *méthode de Montpellier.*

Mémoire sur le danger des inhumations dans les églises. Montpellier, 1748, in-4°.

Tractatus de morbis externis capitis. Avignon, 1750, in-12.

Otia physiologica de circulatione, de pulsu arteriarum et de motu musculorum. Avignon, 1753, in-4°. (J.)

HAHN (Jean-David), né à Heidelberg le 9 juillet 1729, étudia la médecine en cette ville, et se fit recevoir docteur à Leyde en 1751. Nommé deux ans après professeur de philosophie, de physique expérimentale et d'astronomie à Utrecht, il passa, en 1759, à la chaire de botanique et de chimie. En 1775, il obtint une autre chaire de médecine à Leyde, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 9 juillet 1729. On a de lui :

Dissertatio de efficaciâ mixtionis in mutandis corporum voluminibus. Leyde, 1751, in-4°.

Dissertatio de consuetudine. Leyde, 1751, in-4°.

Sermo academicus de scientiâ naturali, ab observationum et experimentorum sordibus repurgandâ. Utrecht, 1753, in-4°.

Isaaci Waatsii logica latinè versa et contracta, in usum auditorum. Utrecht, 1754, in-8°.

Oratio de verâ logicâ, eâque singulis disciplinis primâ. Utrecht, 1756, in-4°.

Dissertatio mechanica de potentiis obliquè agentibus. Utrecht, 1756, in-4°.

Oratio de chemiæ cum botanicâ conjunctione utili et pulchrâ. Utrecht, 1759, in-4°.

Explicatio quæstionum mathematicarum de maximo et minimo in scientiâ machinali. Utrecht, 1761, in-4°.

Dissertatio de igne. Utrecht, 1765, in-4°.

Oratio de mutuo matheseos et chimiæ auxilio. Utrecht, 1768, in-4°.

Oratio de usu venenorum in medicinâ. Utrecht, 1753, in-4°. - Léipzick, 1775, in-8°.

Oratio de medico speculatore. Leyde, 1775, in-4°.

On lui doit les *De leprâ commentationes* de G.-G. Schilling (Leyde et Francfort-sur-le-Mein, 1778, in-8°.), ouvrage d'une haute importance, auquel il a joint une préface et la vie de l'auteur. (J.)

HAHN (Jean-Godefroy de), médecin allemand, doyen du Collége des médecins de Breslau, et membre de l'Académie des Curieux de la nature, naquit à Schweidnitz le 18 janvier 1694. Il étudia l'art de guérir à Léipzick, où il prit le titre de docteur en 1717. S'étant ensuite établi à Breslau, il habita cette ville jusqu'à l'époque de sa mort, qui eut lieu le 30 avril 1753. Le roi de Prusse l'avait anobli en 1748, ainsi que tous ses descendans. Il a laissé quelques ouvrages qu'on peut encore consulter avec fruit.

Dissertatio de manu, homines à brutis distinguente. Léipzick, 1716, in-4°.

Helvétius n'est donc pas le seul qui ait soutenu ce paradoxe. L'homme diffère des animaux non par la main, car celle de certains singes est presqu'aussi parfaite que la sienne, mais par son cerveau, qui est plus développé que celui d'aucun autre animal.

Dissertatio de medicinâ Germanorum veterum. Léipzick, 1717, in-4°.

Dissertatio de tæniâ. Léipzick, 1717, in-4°.

Febrium continuarum, quæ A. 1729 Vratislaviæ populariter grassatæ sunt, recensio, occasione catarrhi febrilis per Europam epidemici adornata. Accedit dissertatio de aëris inspirati in pulmones effectu. Breslau et Léipzick, 1731, in-4°.

Variolarum antiquitates nunc primùm à Græcis erutæ. Accedit de Mesuæ, Syri, scriptis ad celeberrimum Fabricium epistola. Breslau, 1733, in-4°.

De cyrtonosi, quæ Glissonio rachitis est, tabulæ aliquot antiquæ. Breslau, 1735, in-4°.

Carbo pestilens, à carbunculis sive variolis veterum distinctus. Breslau, 1736, in-4°.

Denkmahl Michael Gottlieb von Liebenau's Breslauischen Rathsherrns. Breslau, 1737, in-4°.

Historia podagræ eminentissimi cardinalis comitis à Sinzendorf, Episcopi Vratislaviensis. Nuremberg, 1751, in-4°.

Inséré aussi dans le neuvième volume des Actes de l'Académie des Curieux de la nature.

Avertissement sur le nouveau système de la petite-vérole. Breslau, 1751, in-4°.

Variolarum ratio exposita. Breslau, 1751, in-4°.

Morbilli, variolarum vindices. Breslau, 1753, in-4°. (J.)

HAHNEMANN (Samuel), né à Meissen le 10 avril 1755, dut le jour à un peintre de la manufacture de porcelaine de cette célèbre ville de Saxe, qui résista long-temps avant de lui permettre de se livrer à l'étude, vers laquelle il se sentait entraîné par un penchant irrésistible. Livré à ses propres ressources, Hahnemann se rendit, en 1775, à Léipzick, où, pour se soutenir, il fut obligé d'enseigner le français et l'allemand à un jeune grec de Jassy, et d'entreprendre diverses traductions d'ouvrages anglais. Après deux ans de séjour dans cette ville, il alla suivre la pratique de Quarin à Vienne, et au bout de quelque temps obtint la place de médecin du gouverneur de la Transylvanie, qu'il accompagna à Hermanstadt. Pendant près de deux années qu'il passa dans cette ville populeuse, il s'occupa beaucoup d'antiquités et de médailles. Jaloux, enfin, d'obtenir le grade de docteur dont il n'était point encore décoré, il vint le prendre, en 1779, à Erlangue. Dès qu'il l'eut obtenu, il fixa son séjour à Dessau, qu'il quitta bientôt pour aller remplir la place de médecin pensionné à Gommern, près de Magdebourg. En 1789, il s'établit à Léipzick, où il vit encore actuellement. On a de ce laborieux médecin un grand nombre d'ouvrages, dont les suivans sont parvenus à notre connaissance :

Conspectus affectuum spasmodicorum ætiologicus et therapeuticus. Erlangue, 1779, in-4°.

Anleitung, alte Schaede und faule Geschwuere gruendlich zu heilen; nebst einem Anhange ueber eine zweckmaessigere Behandlung der Fisteln, der Knochenfaeule, des Winddorns, des Krebses, des Gliedschwammes und der Lungensucht. Léipzick, 1784, in-8°.

Ueber die Arsenikvergiftung, ihre Huelfe und gerichtliche Ausmittelung. Léipzick, 1786, in-8°.

Abhandlung ueber die Vorurtheile gegen die Steinkohlenfeuerung. Dresde, 1787, in-8°.

Unterricht fuer Wundaerzte ueber die venerischen Krankheiten, nebst einem neuen Quecksilberpraeparate. Léipzick, 1788, in-8°.

Der Freund der Gesundheit. 1er cahier, Francfort-sur-le-Mein, 1792; 2e cahier, Léipzick, 1794, in-8°.

Ce journal, n'ayant pas été goûté du public, ne fut pas continué.

Beschreibung des Casseler Gelbs. Erford, 1793, in-4°.

Inséré aussi dans les Actes de l'Académie d'Erfort.

Apothekerlexikon. Léipzick, tome I, p. I, A-E, 1793; p. II, F-K, 1795; tome II, p. I, 179.; tome II, p. II, Q-Z, 1799, in-8°.

Handbuch fuer Muetter, oder Grundsaetze der Erziehung der Kinder. Léipzick, 1796, in-8°.

Heilung und Verhuetung des Scharlachfiebers. Nuremberg, 1801, in-8°.

Der Kaffee in seinen Wirkungen, nach einigen Beobachtungen. Léipzick, 1803, in-8°.

Fragmenta de viribus medicamentorum positivis, sive in sano corpore humano observatis. Léipzick, 1805, in-8°.

Reine Arzneymittellehre. Dresde et Léipzick, 1816-1820, 6 vol. in-8°.

Organon der Heilkunst. Dresde, 1819, in-8°.

Traducteur infatigable, Hahnemann a reproduit en allemand l'Essai sur les eaux minérales de Guillaume Falconer (Léipzick, 1777-1778, 2 vol. in-8°.), la Médecine moderne de Ball (*Ibid.* 1777-1778, in-8°.), les Expériences physiologiques de Jean Stedmann (*Ibid.* 1777, in-4°.), l'Essai sur l'hydrophobie de Nugent (*Ibid.* 1777, in-8°.), le Traité de chimie de Demachy (*Ibid.* 1784, in-8°.), l'Art de fabriquer les liqueurs par le même et Dubuisson (*Ibid.* 1785, in-8°.), l'Art de faire le vinaigre par Demachy (*Ibid.* 1787, in-8°.), l'Art de reconnaître la bonté ou la sophistication des médicamens par J.-B. Van den Sande (Dresde, 1787, in-8°.), l'Histoire d'Héloïse et d'Abelard par Joseph Berington (Léipzick, 1789, in-8°.), la Matière médicale de Cullen (*Ibid.* 1790, in-8°.), l'Art de faire le vin par Adam Fabroni (*Ibid.* 1790, in-8°.), les Annales d'agriculture d'Arthur Young (*Ibid.* 1790-1802, 3 vol. in-8°.), le Traité sur la phthisie pulmonaire de Michel Ryan (*Ibid.* 1790, in-8°.), le Traité sur le sucre de Rigby (*Ibid.* 1791, in-8°.), la Matière médicale de Donald Monro (*Ibid.* 1791, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1794, in-8°.), l'Hygiène des femmes de Jean Grigg (*Ibid.* 1791, in-8°.), le Traité sur l'oxigène par Delametterie (*Ibid.* 1791, in-8°.), la Médecine hippiatrique de Taplin (*Ibid.* 1796, in-8°.), la Pharmacopée d'Edimbourg (*Ibid.* 1797-1798, in-8°.), le Traité des rétentions d'urine d'E. Home (*Ibid.* 1800, in-8°.), etc. On a de lui un grand nombre d'article dans les *Chemische Annalen de Crell*, le Nouveau magazin de Baldinger, la Bibliothèque médicale de Blumenbach, les Actes de l'Académie de Mayence, le Journal d'Hufeland, les Commentaires de Léipzick, la Gazette générale de littérature, etc. (o.)

HAIDENREICH (Jean-Louis), médecin à Neu-Arad, dans le comté d'Arad en Hongrie, exerça d'abord son art dans le

canton des Jazyges et des Cumans. Il est né le 31 janvier 1747, à Engelsberg, dans la haute Silésie autrichienne. On a de lui :

Medicina Aradensis. Tractatus de morbis in Daciâ frequentioribus et de singulari eos tractandi methodo. Pesth et Léipzick, 1783, in-4°.
Instructio medico-chirurgica in usum gremialium ruralium chirurgorum conscripta ; cui accedunt recusæ altissimæ normales dispositiones de revocandis suffocatis, submersis, suspensis, etc. Pesth, 1785, in-8°.
Von der Nahrung ganz kleiner Kinder und einigen Arten von Convulsionen, nebst einigen Mitteln, dieselben zu verhueten und zu heilen. Vienne, 1793, in-8°. (O.)

HAIDINGER (Charles), né à Vienne le 10 juillet 1756, et mort en cette ville le 16 mars 1797, y fut pendant quelque temps directeur-adjoint du cabinet d'histoire naturelle. Il obtint ensuite une place de professeur de minéralogie et d'art du mineur à Schemnitz, et finit par devenir conseiller de la chambre des monnaies et des mines. On lui doit les ouvrages suivans:

Dispositio rerum naturalium musæi Cæsaris Vindobonensis. Vienne, 1782, in-4°.
Entwurf einer systematischen Eintheilung der Gebirgsarten. Saint-Pétersbourg, 1786, in-4°.-Vienne, 1787, in-4°.
Ouvrage couronné par l'Académie des sciences de Pétersbourg, à l'occasion du prix qu'elle avait proposé en 1785. Il a été inséré aussi dans les *Phys. Arbeiten* d'Ignace de Born.
Haidinger a donné, dans ce dernier recueil, la liste de tous les minéraux qu'on trouve dans les mines de sel de Wieliczka, et dans les Actes de la Société des sciences de Bohême un Mémoire intéressant sur le rubis et le saphir. (J.)

HAINLIN (Jean-Charles) était de Nuremberg, où il naquit dans la seconde moitié du dix-septième siècle (1651). Il se livra avec un goût particulier à l'étude de la médecine, se fit recevoir docteur à Iéna, et devint, en 1679, un des membres du Collége de Nuremberg. Ce médecin, qui mourut en 1685, ne nous a laissé aucun ouvrage remarquable sur la médecine. (THILLAYE)

HAINLIN (Sébastien), oncle du précédent, naquit à Nüremberg, le 14 mars, en 1594; il étudia la médecine dans différentes Universités d'Allemagne, se fit ensuite recevoir docteur à Bâle en 1618, fut nommé membre du Collége des médecins de sa ville natale, et y remplit les fonctions de doyen pendant un assez grand nombre d'années. Il mourut le 6 octobre 1663, après avoir obtenu l'estime générale de ses compatriotes, par la manière honorable dont il exerça sa profession. Nous avons de lui un ouvrage ayant pour titre :

Pugillus controversiarum philosophico-medicarum. Bâle, 1618, in-8°. (THILLAYE)

HALBACH (Daniel), médecin de Labtau, en Prusse, vint au monde le 11 décembre 1581. Après avoir passé cinq ans dans les pays étrangers, il devint, en 1608, lecteur au Collége de Kœnigsberg, prit le titre de maître ès-arts l'année suivante, et se rendit, en 1611, à Bâle, où il obtint le grade de docteur en médecine, après un séjour de trois ans. Étant revenu ensuite à Kœnigsberg, l'Université lui confia d'abord une chaire de morale, qui fut bientôt suivie de celle de physique et de médecine. Nommé médecin de l'électeur en 1618, il mourut en 1635 le 3 janvier. Aucun de ses opuscules, tous purement académiques, ne mérite une mention particulière; on en compte jusqu'à quarante-huit sur différens points de physiologie, mais la science n'en a retiré aucun profit. (z.)

HALBERSTAEDTER (Joseph), né à Bonn en 1744, mourut le 17 août 1802 à Wurzbourg, où il enseignait publiquement l'art vétérinaire, sur lequel il a publié les deux ouvrages suivans :

Ueber die Rindviehpest und die Nothwendigkeit, durch fruehreitigen Schlagen und schleunige Absonderung den Fortgang derselben zu hemmen. Wurzbourg, 1796, in-8°.

Unterricht fuer den Landmann ueber die dermahlen herrschende Hornviehseuche. Wurzbourg, 1796, in-8°. - Francfort-sur-le-Meiu, 1796, in-8°. (J.)

HALEM (Frédéric-Guillaume de), médecin à Embden, né à Aurich dans l'Ostfrise, le 13 novembre 1762, fréquenta, en 1781, l'Université de Halle, en 1783 celle de Gœttingue, et en 1785 celle de Francfort-sur-l'Oder, où il prit le titre de docteur. On a de lui :

Dissertatio de tympanite. Francfort-sur-l'Oder, 1785, in-8°.

Dreyfaches Register ueber das Magazin fuer Aerzte und die zehn Baende des Neuen Magazins vom Hrn. Geh. Rath Baldinger. Léipzick, 1790, in-8°.

J.-A. Murray enumeratio librorum præcipuorum medici argumenti. Recudi curavit et permulta additamenta adjecit F.-G. von Halem. Aurich, 1792, in-8°.

Il est auteur de quelques Mémoires insérés dans le Magasin de Baldinger. On en remarque particulièrement un sur les abus du plagiat en médecine, et trois bibliographiques sur la littérature médicale hollandaise en 1789, sur l'éducation physique et les maladies des enfans, sur la petite-vérole et l'inoculation, pour faire suite au répertoire de Krueniz.

Halem (*D. de*), de la même famille que le précédent, a publié :

Ueber die Seebude-Anstalt auf der ostfriesischen Insel Norderney. Aurich, 1801, in-8°. (J.)

HALES (Étienne), illustre physicien anglais, et l'un des plus grands naturalistes de son siècle, était né, d'une ancienne famille, à Beckesborn, dans le comté de Kent, le 7 septembre 1677. Ses parens, qui le destinaient à l'état ecclésiastique, l'envoyèrent à Cambridge pour étudier la théologie. Le jeune Hales,

sans rien négliger de ce qui pouvait le faire distinguer dans la carrière qu'il se proposait de parcourir, ne laissa pas que de se laisser aller un peu au penchant qui l'entraînait vers les sciences exactes, et d'abord il sacrifia aux mathématiques tous les instans qu'il pouvait dérober à ses études théologiques. Son goût décidé pour l'observation le détermina même à suivre des cours de botanique et d'anatomie. Dès-lors, il manifesta l'esprit d'invention qui devait le caractériser un jour, par la construction de machines ingénieuses, parmi lesquelles on en cite particulièrement une destinée à démontrer les mouvemens des planètes, qui avait beaucoup de rapport avec celle que Rowley imagina dans la suite. N'étant pas non plus satisfait des moyens qu'on employait pour démontrer les vaisseaux du poumon, il proposa de les injecter avec du plomb et de l'étain, procédé que la découverte de l'alliage fusible de Darcet a permis depuis de porter à un haut degré de perfection.

Après avoir terminé ses exercices académiques, et être entré dans les ordres, Hales fut pourvu, en 1710, d'une place de vicaire à Teddington, dans le comté de Middlesex, d'où il passa bientôt après à Parlock dans celui de Sommerset, puis à Sarringdon dans le Hampshire. Quelqu'assiduité qu'il mît a remplir ses devoirs sacerdotaux, il ne perdait toutefois pas l'histoire naturelle de vue, et partageait tous ses momens de loisir entre la science et divers objets d'utilité publique. La Société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres en 1717, et l'année suivante, il lut, en présence de cette illustre compagnie, un mémoire dans lequel il exposait ses expériences concernant l'influence que la chaleur du soleil produit sur le mouvement de la sève des végétaux. L'accueil fait à cet opuscule fut un puissant motif d'émulation pour lui, de sorte qu'il se mit au travail avec un surcroît d'ardeur, auquel nous devons les savans mémoires dont il a enrichi les Transactions philosophiques, et qu'il réunit, en 1727, dans sa Statique végétale. Au bout de quatre ans, Hales publia, sous le titre d'*Hémastatique*, une nouvelle série d'expériences et d'observations, qui ajoutèrent encore à sa célébrité, et qui le placèrent au premier rang parmi les scrutateurs infatigables des secrets de la nature. Il avait même étendu le champ de ses recherches, et dans son vaste plan il embrassait à la fois l'histoire naturelle, l'agriculture, la médecine, la physique, l'économie domestique et jusqu'à la morale publique, à laquelle il rendit un éminent service en faisant imprimer ses judicieuses observations sur les funestes résultats de l'usage et surtout de l'abus des liqueurs alcooliques. L'Université d'Oxford lui donna un beau témoignage d'estime en lui décernant, en 1733, le diplôme de docteur en théologie, et long-temps après, en 1753,

l'Académie des sciences de Paris rendit un hommage éclatant à sa philantropie, à son activité infatigable, et à l'utilité de ses travaux, dont la France elle-même avait profité, en lui accordant le titre d'associé étranger, devenu vacant par la mort de Sloane. Les distinctions académiques, et surtout l'honneur d'être utile à ses semblables, flattaient plus Hales que les honneurs mondains et les dignités auxquelles il lui aurait été facile, avec un peu d'ambition, d'arriver dans l'église anglicane. Confiné dans sa modeste cure de Teddington, il y menait une vie patriarcale, lorsqu'à la mort du prince Frédéric de Galles, qui se plaisait à le venir surprendre au milieu de ses travaux, il fut nommé, en quelque sorte malgré lui, anmônier de la princesse douairière, puis chanoine de Windsor. Le 4 janvier 1761, il mourut à Teddington, après avoir fourni une longue carrière, dans laquelle la simplicité de ses goûts lui avait fait trouver le bonheur.

Il serait trop long de rappeler ici tous les droits que Hales s'est acquis à la reconnaissance de la postérité, et nous devons nous borner à l'indication sommaire de ses travaux les plus remarquables. Personne n'ignore qu'on lui doit les ventilateurs propres à renouveler l'air dans tous les lieux où ce fluide ne peut pas circuler librement, comme les mines, les hôpitaux, les prisons et les parties basses des vaisseaux. L'invention de cet instrument, si heureusement appliquée par Duhamel à la conservation des grains, ne peut lui être contestée, quoiqu'un capitaine suédois, nommé Martin Triewald, en ait fait connaître une semblable quelques mois après, et qu'un antre anglais, Sutton, en ait publié un plus avantageux encore que le sien, mais qu'il n'eut pas assez de crédit pour faire adopter dans la pratique. Halcs s'était convaincu, par de nombreuses expériences, que les végétaux absorbent une partie de l'atmosphère au milieu de laquelle ils vivent; il avait reconnu aussi que ccs êtres transpirent, et il s'attacha d'une manière spéciale à déterminer la manière dont se meut la sève, qui, suivant lui, redescend entre l'écorce et l'aubier. Ce fut lui qui trouva le moyen dont on se sert encore aujourd'hui pour recueillir les gaz sous l'appareil pneumato-chimique, et qui l'emporte de beaucoup sur celui qu'avait proposé Jean Bernoulli, le seul qu'on connût alors. Sa prédilection pour le calcul lui fit adopter les principes de la secte iatromathématique; mais, tout en s'occupant de déterminer la force des liquides dans leurs divers canaux, tout en voulant prouver que les phénomènes qu'on observe dans le corps de l'homme dépendent de l'impulsion des liquides qui circulent, il démontra que les calculs de Borelli et de Keil étaient également fautifs. On ne saurait disconvenir toutefois qu'il ne soit tombé dans plus d'une erreur; ainsi l'on

sait aujourd'hui qu'il n'existe point d'air entre les poumons et les parois de la poitrine, quoiqu'il ait prétendu le contraire, et des observations nombreuses ne permettent plus de croire avec lui que l'organe pulmonaire puisse encore se mouvoir quelque temps, quoiqu'on ait pratiqué une ouverture à chacun des côtés de la cavité thoracique. Quant aux expériences de Hales sur les moyens de dissoudre les calculs dans la vessie, elles annoncent un zèle ardent pour le bien de l'humanité souffrante, mais elles sont demeurées stériles; depuis long-temps on n'en parle plus, comme on oubliera bientôt aussi, ou plutôt comme on a déjà oublié les instrumens propres à scier les pierres vésicales, que plusieurs Anglais ont voulu mettre en vogue il y a quelques années, et qui n'ont pas été repoussés avec tout le dédain qu'ils devaient inspirer, puisqu'ils ont trouvé des partisans, peu nombreux à la vérité, parmi nos compatriotes. Les principaux ouvrages de Hales, outre les nombreux Mémoires dont il a enrichi les Transactions philosophiques, sont :

Vegetable statiks, or an account of some statical experiments on the sap in vegetables; being an essay towards a natural history of vegetation. Londres, 1727, in-8°. - *Ibid.* 1731, in-8°. - *Ibid.* 1753, 2 vol. in-8°. avec l'*Hémastatique*. -Trad. en français par Buffon, Paris, 1731, in-4°. : *Ibid.* 1779, in-8°., revu par Sigaud de la Fond. - en allemand par Christophe Wolff, Halle, 1784, in-4°. - en italien par Marie-Anne Ardinghelli, Naples, 1756, in-8°. - en hollandais, Amsterdam, 1734, in-8°.

Recueil de cent quarante-quatre expériences réparties dans sept chapitres, et éclaircies par des figures. Haller l'appelait *eximium opus et unicum, experimenta multa continens, quod imprimis transpirationem stirpium plenè demonstravit.* Buffon reproche à Hales d'avoir manqué d'ordre et d'enchaînement dans ses idées, et surtout d'avoir supposé dans ses lecteurs des connaissances et une sagacité peu communes. Ces défauts ne sont que trop réels, mais ils ne diminuent rien du mérite de l'ouvrage de Hales, dans lequel vont encore puiser aujourd'hui tous ceux qui s'occupent de la physiologie végétale, et qui ne veulent pas bâtir sur de pures hypothèses, sur des suppositions gratuites.

Statical essays, containing hemastatiks, or an account of some hydraulical and hydrostatical experiments made in the blood and bloodvessels of animals. Londres, 1733, in-8°. - *Ibid.* 1769, 2 vol. in-8°. - Trad. en français par Sauvages, Genève, 1744, in-4°. - en italien par Marie-Anne Ardinghelli, Naples, 1752, in-8°. - en allemand, Halle, 1748, in-4°.

A friendly admonition to the drinkers of gin, brandy, and other spirituous liquors. Londres, 1734, in-8°.

Physico-mechanical experiments, containing useful and necessary instructions for such, as undertake long voyages at sea. Londres, 1739, in-8°. -Trad. en français, La Haye, 1740, in-8°.

An account of some experiments and observations on M. Stephens medicines for dissolving the stone. Londres, 1740, in-8°. -Trad. en portugais, Londres, 1742, in-8°.

A treatise upon ventilators. Londres, 1742, in-8°. -Trad. en français par Demours, Paris, 1744, in-12.

Account of a useful. discovery to distille double the quantity of seawater by blowing showers of air up trough the distilling liquor. Londres, 1756, in-8°.

(A.-J.-L. J.)

HALLÉ (Jean-Noel) naquit à Paris en 1754. Il appartenait à une ancienne famille, très-distinguée dans les arts, les lettres, la jurisprudence et la médecine. On compte, en effet, Claude-Guy Hallé, son aïeul, Noël, son père, habiles peintres. Il était proche parent des deux Restout et l'allié de Jouvenet, l'un des ornemens du siècle de Louis xiv. Du côté maternel, Hallé comptait encore parmi ses proches La Fosse, auteur de plusieurs tragédies, et de ce Manlius resté à notre théâtre à côté des belles productions de P. Corneille. Hallé avait pour oncles maternels Paul-Charles Lorry, fils de François, tous deux professeurs célèbres de la Faculté de droit de Paris, et Anne-Charles Lorry, médecin qui a joui, pendant la deruière moitié du dernier siècle, d'une si grande réputation, et qui a exercé une si grande influence sur les destinées de son neveu ou plutôt de son fils adoptif.

Hallé était encore sous les yeux paternels, lorsqu'au sortir de ses études, il suivit son père à Rome, où il avait été envoyé dans des circonstances difficiles, car il s'agissait de billets de confession exigés par le gouvernement pontifical, et dont notre gouvernement voulait affranchir les Français dans l'étendue de sa juridiction.

Au milieu des ruines de l'ancienne capitale du monde et d'une population toute entière partagée entre l'exercice du culte saint, la pratique des arts de l'imagination et la fainéantise la plus absolue, s'élevait un modeste couvent de minimes français, et ce couvent renfermait les deux hommes les plus savans de Rome. Le Sueur et Jacquier, réunis dès leurs plus jeunes ans par les mêmes engagemens, le goût des mêmes études, et modèles d'une amitié qui avait tout mis en commun, possédaient des connaissances étendues en physique et en mathématiques; ils en ont laissé d'éclatans témoignages dans plusieurs écrits, et plus particulièrement dans leur commentaire sur Newton. Le premier, tout entier à la culture des scieuces, ne sortait de sa cellule que pour présider aux vendanges et soigner leurs produits dans une maison de campagne voisine de Rome et dépendante de son couvent. Le second, le P. Jacquier, qui avait de plus une littérature très-étendue, était encore un homme du graud monde. Il en avait pris le ton à Cirey, à la cour de Parme et dans les grands cercles de Rome, où l'élite de l'Europe se trouve confondue avec ce que l'Italie a de plus noble et de plus poli. On voit facilement celui des deux qui dut aller au devant du jeune Hallé, et l'initier dans l'une des plus importantes parties de ses études. Le directeur, à son tour, aidé par les élèves de l'Académie de France, peignit à fresque la pièce principale de l'appartement du P. Jacquier, et on y figura, avec un art singulier, un édifice antique, dont

la voûte, où voltigaient des oiseaux, se terminait par une lanterne d'un effet magique. Les études de Hallé, à Rome, étaient, comme on le voit, entourées de tous les agrémens possibles. Il fut assez heureux pour en profiter, et on peut même dire que les connaissances dont il puisa le germe à cette école sont peut-être celles qui, dans la suite, ont le plus puissamment concouru à l'illustrer.

Hallé, de retour à Paris, résolut, après de mûres réflexions, de se livrer à l'étude de la médecine pour l'embrasser comme profession, sans cesser de cultiver les sciences qui servent de base à l'art de guérir et peuvent seules contribuer à son avancement. Les premiers professeurs de la capitale, et Lorry, son oncle, furent ses guides. Il les étonna tous par la facilité de ses conceptions, son infatigable amour du travail et sa passion pour apprendre. Les arts aimables du dessin, l'étude non moins attrayante des belles-lettres, embrassant la littérature grecque et latine, et celle de plusieurs langues modernes, furent les seuls délassemens qu'il se permit. Hallé, aspirant à être médecin, ne songea plus qu'à mériter et à justifier le choix des malades qui se confieraient à ses soins. Il se proposait toujours en même temps, et comme nous l'avons annoncé, d'éclairer autant qu'il serait en lui, par la voie de l'observation, des expériences et de l'induction, ce même art que nous l'avons vu pratiquer trop peu de temps avec des lumières si étendues, les sentimens de l'humanité la plus compatissante et de la délicatesse la plus exemplaire.

Entrait-il alors dans la pensée de Hallé de répandre les fruits de son savoir au moyen de l'enseignement privé ou public? c'est ce qu'il est difficile de déterminer d'une manière positive. L'enseignement particulier, hérissé de difficultés, offrait des chances bornées de réussite, au moins de celles qui mènent d'une manière sûre et rapide à la fortune. L'enseignement public en France était parcimonieusement rétribué, et l'établissement des Académies, toutefois justement honorées, avait découragé les Universités. Cependant, le but de ces deux espèces d'institutions était bien distinct. Personne n'ignore que les professeurs sont chargés d'enseigner ce qui est connu. Les académiciens prennent les connaissances humaines au point que nous venons d'indiquer, et sont chargés de leurs progrès. Voilà ce que la société attend des uns et des autres.

Hallé se présenta, en 1776, devant la Faculté de médecine de Paris; il subit la série des examens, et soutint les différens actes dont se composait la licence, qui durait deux années.

Pendant qu'il parcourait avec éclat cette carrière, le gouvernement reprenant, pour l'avantage de la France et de l'humanité, un plan conçu, contrarié et délaissé sous la régence,

créa, sous le titre de Société royale de médecine, une nouvelle Académie destinée aux progrès de l'art de guérir. Elle était aussi chargée de porter de prompts et d'efficaces secours dans les épidémies et les contagions qui frappent les citoyens dans les villes, et plus fréquemment encore les habitans des campagnes et les utiles animaux qui partagent leurs travaux et leurs peines. Cette institution se trouva en opposition avec l'ancienne Faculté de Paris, quoique les deux corps eussent des occupations et un but différens. D'abord plusieurs anciens docteurs, et des plus renommés se réunirent, dans la société, à ce qu'il y avait de mieux parmi les jeunes gens. Peu à peu les anciens désertèrent sous divers prétextes: ceux qui furent le plus généralement avoués et les plus plausibles, furent un sentiment d'indépendance et un attachement aveugle et filial pour l'école mère. Il ne resta des anciens docteurs d'une grande réputation, que Lorry, Malouet, Le Roy de Montpellier, Lassone, Geoffroy, Macquer, Colombier, les deux frères Poissonier et un petit nombre d'autres. Mais à côté d'eux se trouvaient les espérances et tout l'avenir de la Société royale, Vicq-d'Azyr, Bucquet, Thouret, Andry, Tessier, Doublet, Chambon, Mahon, et plus tard Fourcroy. Tant de mérites incontestés, de talens moins connus et depuis si éclatans, ne purent commander le silence des passions, et la discorde triompha de la raison. On vit paraître une foule d'écrits, dont les uns sérieux, d'autres bouffons et satyriques, sont également oubliés dans le monde, dont ils occupèrent un moment l'oisiveté. L'activité des esprits à cette époque était tournée vers les objets souvent les plus indifférens, qui devenaient tout à coup importans s'ils pouvaient offrir l'occasion de se ranger sous telle ou telle bannière. Un très-petit nombre d'années après, car il est des siècles où les hommes semblent nés pour la désunion, cette même activité des esprits se porta toute entière sur les questions les plus imposantes et les plus profondes de la politique, nous entendons dire par-là l'organisation sociale. Ces questions agitées théoriquement subirent, avec plus ou moins de frottement et de contradiction, les essais pratiques ou d'application jusqu'au moment fatal où plusieurs millions d'hommes furent entraînés par la nécessité à ne plus reconnaître, pour arbitre de leurs droits, que la violence ou la victoire.

Hallé devenu docteur, et même avant de l'être, fut accueilli à bras ouverts dans la Société royale de médecine. Cet empressement de la compagnie naissante fut un motif de réprobation dans l'ancienne. Hallé s'était montré avec beaucoup d'avantage dans les épreuves; il s'était, conformément à l'usage, acquitté des frais de réception qui montaient à six mille francs, ce qui en fait au moins neuf aujourd'hui, somme trop forte pour un

homme instruit, et bien au-dessous de celle qu'il faudrait exiger des ignorans, pour les dégoûter, quand on ne peut s'en débarrasser autrement. Cependant, Hallé qui avait obtenu le titre de régent, ne put jamais en remplir les fonctions. Examinons quelques instans ce qu'il perdit à ce contre-temps, et ce que gagna la Faculté. Le docteur-régent présidait les thèses. Celui qui, dans ces sortes d'actes, a le rôle le plus difficile, est, sans contredit, le candidat; viennent ensuite les examinateurs, et le plus à son aise est d'ordinaire le président. On était aussi, comme régent, exclusivement investi du droit de présider à son tour, et d'enseigner une des branches théoriques de la médecine: cet enseignement se bornait à deux ans pour chacun. Les médecins qui avaient la confiance du public renvoyaient à des confrères dont les momens étaient moins utilemens employés, le soin de faire des leçons. Comme il était fort rare de trouver des hommes qui fussent nés professeurs, car tout s'apprend, on ne pouvait avoir, à quelques exceptions près, que de faibles professeurs. La supériorité de l'école de Montpellier a tenu à ce que les professeurs étaient inamovibles et promus par un concours. Hallé perdit peu de chose en étant alors privé de présider et de professer. Quand, à une autre époque et dans une autre école, il présida et enseigna avec éclat, combien les anciens membres de la Faculté qui survécurent à cette savante corporation, ne durent-ils pas regretter qu'il eût été forcé de s'éloigner d'eux? C'est une justice qu'il faut leur rendre, ils ont tous cherché à s'excuser en le réclamant comme le confrère qui les honorait le plus.

Hallé nommé professeur de physique médicale et d'hygiène dans l'an III (1794), aggrandit le plan qui lui avait été tracé à un tel point que vingt-cinq ans de la vie la plus laborieuse ont à peine suffi pour l'exécuter. Peut-être même que les progrès rapides des sciences et la variété des applications que réclament les besoins toujours renaissans de nos sociétés, nous empêcheront de jouir des leçons de Hallé, dont le perfectionnement l'occupait sans cesse, et sur lesquelles se tournèrent encore ses dernières pensées et ses derniers regards. Si un sort aveugle et jaloux l'avait ainsi déterminé, Hallé ne perdrait point ses droits au souvenir et à la reconnaissance des hommes. Il aurait la destinée des Rouelle, d'Antoine Petit, de Desault et de quelques autres, qui furent aussi chefs d'école sans avoir donné des corps complets de doctrine. Mais Hallé a publié un grand nombre de travaux partiels se rattachant presque tous à son grand plan d'études et à son enseignement. Le temps seul lui a manqué pour coordonner les fruits de ses immenses recherches et de ses précieuses méditations.

Si nous ouvrons le recueil des Mémoires de la Société royale

de médecine, nous y trouvons d'abord un Rapport rédigé par Hallé, sur les propriétés et les effets de la racine de dentelaire dans le traitement de la gale. On y lit aussi des Observations sur les phénomènes et les variations que présente l'urine dans l'état de santé. Il donna en outre des Observations sur deux ouvertures de cadavres qui présentèrent des phénomènes très-différens de ceux que semblait annoncer la maladie. Dans la première observation, il est question d'une induration squirreuse de l'estomac, et la seconde offre une dégénérescence des reins.

Hallé ayant perdu son respectable oncle, Lorry, s'empressa de donner au public un ouvrage, fruit des longues observations de cet habile praticien. C'est l'écrit où il a traité des changemens et de divers genres de métastases qui surviennent dans les maladies (*De præcipuis morborum mutationibus et conversionibus, tentamen medicum auctore A.-C. Lorry; editionem post auctoris fata curavit J.-N. Halle*, 1784).

En 1785, un homme qui a mérité quelqu'estime comme oculiste, crut avoir trouvé dans le vinaigre un spécifique assuré contre le méphitisme des fosses d'aisance. Le public et même la haute administration s'engouèrent au point de proclamer et de récompenser Janin comme un bienfaiteur de l'espèce humaine. Il y avait un préalable à remplir, c'était de répéter les épreuves, de faire de nouvelles expériences, et de vérifier, avec de meilleurs yeux, les faits préconisés. Cet examen entrepris par des commissaires de l'Académie royale des sciences et de la Société royale de médecine, prouva l'inutilité des moyens proposés, qu'on jugea même dangerenx, sous ce rapport qu'ils inspiraient une trompeuse sécurité. Il fut bien constaté que le vinaigre ne corrigeait que l'odeur, à la vérité peu agréable des fosses d'aisance, mais qu'il était incapable de s'opposer au dégagement des émanations qui forment le plomb, attaquent ou suspendent la vie, ou bien l'éteignent sans retour. Hallé fit preuve, dans ces expériences, du plus rare de tous les courages, celui qui ne recule pas dans les dangers prévus. Il a publié son beau travail, qui se rattache à l'hygiène publique et privée, sous le titre de Recherches sur la nature et les effets du méphitisme des fosses d'aisance (Paris, 1785, in-8°.).

Si nous reprenons la série des travaux de Hallé consignés dans les Recueils de la Société royale de médecine, nous trouvons un Mémoire sur les effets du camphre donné à haute dose, et sur la propriété qu'a ce médicament d'être correctif de l'opium.

Toujours fidèle à la mémoire de cet oncle, qu'il ne cessa de regretter, Hallé communiqua à la Société royale, qui les rendit publiques, des Observations sur les parties volatiles et odorantes des médicamens tirés des substances végétales et

animales, extraites d'un Mémoire de Lorry. On y trouve établie la classification suivante : première classe, odeurs camphrées; deuxième, odeurs narcotiques; troisième, odeurs éthérées; quatrième, odeurs acides volatiles; cinquième, odeurs alcalines.

Comme ouvrages propres à Hallé, on lit de judicieuses réflexions sur les fièvres secondaires et sur l'enflure qui surviennent dans la petite-vérole. On trouve aussi une observation sur un abcès d'une étendue peu ordinaire, trouvé à l'ouverture du cadavre d'une femme morte phthisique. Ce n'était point la première fois qu'il eût donné des preuves de son goût et de son estime pour l'anatomie pathologique. Il prit part au rapport sur la prétendue propriété antiméphitique de la neige, et sur un projet d'expériences suivies à l'égard du méphitisme des fosses d'aisance. Il fut encore un des commissaires chargés des rapports relatifs à la voirie de Montfaucon, et de ceux qui concernaient les desséchemens des marais considérés comme question générale, et ensuite comme question spéciale ou relative aux seuls marais de Bourgoin. Dans un autre volume, Hallé a donné des réflexions sur le traitement de la maladie atrabilaire, comparé à celui de plusieurs autres maladies chroniques, et sur les avantages de la méthode évacuante dans les maladies. Enfin, on trouve encore dans le dernier volume des Mémoires de la Société royale de médecine pour 1789, mais publié beaucoup plus tard et par l'Ecole de santé de Paris, on trouve, dis-je, les travaux suivans de Hallé : Rapport sur l'état actuel (1789) de la rivière de Bièvre. — Indications relatives au plan ou carte de la Bièvre.—Procès-verbal de la visite faite le long des deux rives de la Seine, depuis le Pont-Neuf jusqu'à la Rapée et la Garre, le 14 février 1790. L'importance de ces derniers travaux les a fait continuer, tantôt par la vigilance éclairée des magistrats, d'autres fois par le zèle ardent et philanthropique de quelques médecins. Ainsi le Conseil de salubrité, attaché à la préfecture de police de Paris, s'est principalement occupé de ces objets, et MM. Pavet de Courteille et Parent du Châtelet, docteurs de notre Faculté, ont tout récemment publié des recherches et des considérations sur la rivière de Bièvre ou des Gobelins, et sur les moyens d'améliorer son cours, relativement à la salubrité et à l'industrie commerciale de Paris. Ce travail avait été rédigé dans les vues et sous les yeux de Hallé. Il porte aussi cette inscription simple et touchante : *A la mémoire de Jean-Noël Hallé, notre maître, notre ami.*

La Société royale de médecine et, avec elle, toutes les Académies furent bientôt fermées. Nous ne discuterons point la question de leur utilité. Elle est jugée par leur rétablissement, et elle le fut auparavant par le besoin que l'on éprouva, dès

leur suppression, de les suppléer, sous d'autres noms, par des commissions, pour opposer une barrière à l'envahissement du mauvais goût dans les arts, prévenir la décadence des lettres, et repousser les conceptions d'une foule de cerveaux mal organisés, qui viennent échouer contre les Académies des sciences qui sont le tombeau de l'erreur.

Pendant l'interrègne des Académies, Hallé fit partie du bureau consultatif des arts et métiers, titre sous lequel on confondit heureusement beaucoup de choses, et il fut aussi nommé, en 1795, membre de la commission chargée de la rédaction ou du choix des livres élémentaires.

A la formation de notre Institut national, Hallé fut appelé dans cette compagnie, où il a déployé la plus grande et la plus féconde activité. Indépendamment d'une foule de rapports dans lesquels il cherchait à être juste, et dans lesquels il fut constamment bienveillant, il analysait et appréciait à leur valeur les mémoires et les observations adressés à ce corps savant. Les productions dont il a personnellement enrichi les Mémoires de l'Institut se rattachent aux objets les plus importans. C'est un rapport sur le galvanisme, presqu'au début de cette découverte. On y lit encore un premier rapport sur l'insertion de la vaccine, fait en 1800, et un autre en 1812, distance suffisante pour en apprécier les effets. Il fit deux rapports sur un remède qui devait guérir les goutteux, et leur a laissé leurs atroces douleurs. Il a fait également justice de la gélatine, comme fébrifuge.

Hallé a fourni à l'Encyclopédie méthodique, ou par ordre de matières, les articles remarquables *Afrique*, *Alimens*, *Europe*, *Hygiène*, et un grand nombre d'autres.

Il a été le traducteur et l'éditeur de plusieurs ouvrages estimables.

Il a enrichi le Dictionaire des sciences médicales, je dirais d'excellens traités plutôt que d'excellens articles. La plupart ont été faits en commun avec Nysten, MM. Guilbert et Thillaye, et le plus souvent avec M. Thillaye, conservateur des cabinets et collections de la Faculté de médecine de Paris.

On ne peut parler de ces collections et de ces cabinets sans rappeler ce que Hallé fit pour les amener au point où ils sont. Principal rédacteur du Codex publié en 1818, il abandonna une gratification, assez considérable, qui lui avait été donnée par le ministre de l'intérieur, et il voulut qu'elle fût employée à l'achat de deux boussoles exécutées par Lenoir, destinées à mesurer l'une l'inclinaison et l'autre la déclinaison de l'aiguille aimantée.

On doit également à la sollicitude de Hallé ces beaux et

nombreux appareils de physique qui fournissent des moyens de répéter les expériences nouvelles, dont nos succès s'enrichissent, ainsi que la facilité d'en tenter de nouvelles.

Hallé a aussi donné plusieurs pièces d'anatomie pathologique fort intéressantes.

La transition un peu brusque de la république aux formes et aux étiquettes du gouvernement monarchique put sourire un instant à l'imagination de Hallé; mais il trouva à la cour une volonté trop absolue, et dans les sous-ordres des habitudes et une subordination trop militaires pour ne pas contraster avec son indépendance, son urbanité et ses mœurs paisibles. Il s'ouvrait sur ces contrariétés avec ses amis, et il allait jusqu'à les confier quelquefois, tout haut, à la discrétion des courtisans eux-mêmes. Au reste, il remplit tous les devoirs qu'exigeait sa place, parce qu'il était honnête homme.

Hallé, qui suppléait Corvisart, premier médecin, en qualité de premier médecin ordinaire, le remplaça comme titulaire dans la chaire de médecine au Collége de France en 1804. Dans l'institution, sous François Ier, et long-temps après ce monarque, les soins du professeur de médecine se bornaient à lire les pères de la médecine grecque, à discuter la légitimité de leurs ouvrages, à recueillir des variantes, et à rétablir des textes. Erudit avec choix et avec critique, Hallé, qui ne calomnia point son siècle, et chercha toujours à marcher avec lui, expliqua les anciens avec les lumières des modernes, et jamais on ne les présenta de manière à les rendre plus respectables.

Le mérite si généralement reconnu de Hallé le fit appeler de nouveau à la cour, lors de la restauration. La jeunesse s'élance dans l'avenir, et l'âge qu'atteignait Hallé se reploie sur le passé. Sa nouvelle situation lui convenait sous de nombreux rapports. Il fut honoré de la confiance de Monsieur, frère du Roi, et comme il n'était point l'ami des prospérités toutes seules, il fut plus fortement attaché à son auguste client depuis qu'un crime affreux vint déchirer son cœur paternel.

Le Roi, les princes de sa famille et ses institutions se confondaient avec la patrie dans les affections de Hallé.

Le public, les hommes de tous les rangs et de toutes les fortunes eurent toujours des droits à ses soins, aussi assidus que désintéressés.

Quel médecin, d'un autre côté, eut plus de déférence pour les hautes renommées, et plus de bienveillance pour les talens naissans ou peu connus, que l'excellent confrère que nous regrettons? Avec quelle candeur il se rangeait facilement à l'avis des autres, après avoir offert, à leur méditation, dans les consultations, les vues les plus étendues et les plus variées! Serait-on en droit d'en conclure qu'il manquait de résolution?

on se tromperait. Hallé avait des volontés très-prononcées dès que cela devenait nécessaire. Ce n'était point de l'obstination, mais du vrai caractère. Quand il entendait médire, il souriait finement et souvent avec dédain, plus souvent il détournait la tête pour se boucher les oreilles. Quand il entendait calomnier des gens de bien, déprécier des services éminens, attaquer des institutions utiles et recommandables, c'était bien autre chose! En effet, lorsqu'il éprouvait des mouvemens d'indignation, sa voix s'animait tout à coup, les expressions les plus heureuses accouraient en foule pour seconder sa pressante dialectique, et il s'élevait à une éloquence d'autant plus persuasive qu'elle jaillissait de son cœur.

Heureux de toutes les prospérités que peut désirer un sage, honoré de tout le monde, respecté par l'envie, car elle n'osa jamais l'attaquer que dans l'ombre, vivant en patriarche au milieu d'une famille, sanctuaire de toutes sortes de vertus, que pouvait-il donc manquer à Hallé? Une santé meilleure, et plus de ménagemens pour ne point la perdre tout à fait. Il était tourmenté depuis long-temps par des graviers, et soupçonnait la présence d'un ou de plusieurs calculs, qui fut, en effet, reconnue. Il voulait se mettre en état de reprendre ses occupations interrompues, et força, en quelque sorte, malgré une longue résistance, deux professeurs, ses collègues, à l'opérer. Peu après Hallé succomba sous le poids d'une maladie tout à fait étrangère à la première, le 11 février 1822.

Ses obsèques, comme il l'avait dit lui-même de celles de Bichat, furent une pompe triomphale. Un immense concours des hommes les plus honorables accompagna Hallé à sa dernière demeure. Après que le cortége eut traversé, dans un profond silence et un recueillement religieux, une grande partie de la capitale surprise et touchée des honneurs inaccoutumés rendus à un simple citoyen, M. Percy, au nom de l'Institut, et M. Leroux, au nom de la Faculté de médecine, exprimèrent les regrets de ces deux compagnies. M. Duméril, qui parla le dernier, au nom de la Société royale de médecine, se borna à quelques mots pleins de sensibilité.

La famille de Hallé a fait présent à la Faculté de son buste, qui se trouve placé entre ceux de Sabatier et de Fourcroy, et non loin de ceux de Thouret et Corvisart. Presque tous les objets d'art qui ornent cet établissement furent exécutés d'après les rapports de Hallé, que son goût et ses connaissances rendaient un excellent juge dans cette partie.

Nous devons encore à sa famille un autre don précieux. Corvisart étant à Vienne en 1810, le fils de Stoll lui donna un beau portrait en miniature de son illustre père. Corvisart, peu avant de mourir, légua ce portrait à Hallé par un billet auto-

graphe fixé sur l'encadrement, et portant qu'il laisse cette image de Stoll au médecin qu'il estime le plus, l'invitant à la transmettre un jour de la sorte, ou bien à la léguer à la Faculté. Hallé n'ayant fait aucunes dispositions à cet égard, sa famille a donné le portrait de Stoll à la Faculté, qui l'a fait placer sous le beau tableau de Girodet représentant Hippocrate qui repousse les offres et les présens des ennemis de la Grèce.

Un hommage solennel attendait Hallé au milieu de cette Faculté qu'il avait tant honorée. Cette compagnie avait approuvé le choix que son président temporaire (qui est aussi l'auteur de cet article) avait fait de l'éloge de Hallé pour le sujet du discours de rentrée des écoles.

Des troubles préparés peut-être de longue main, éclatèrent quelques instans avant la séance; ils l'interrompirent fréquemment, et ils furent portés à leur comble quand la séance fut terminée. De scandaleux outrages furent dirigés contre la personne, le caractère public et l'autorité du recteur de l'Académie qui présidait cette orageuse séance, laquelle eut lieu le 18 novembre 1822.

Une ordonnance du roi, du 21 du même mois, a supprimé la Faculté qui sera réorganisée.

Une enquête a été commencée, et se poursuit devant le tribunal de première instance du département de la Seine.

Ces événemens douloureux pour un grand nombre de familles, se sont opposés à la publication du discours de rentrée qui avait été délibéré par la Faculté.

D'un autre côté, le cinquième volume de la Biographie, faisant suite au Dictionnaire des sciences médicales, réclamait un article sur Hallé. Le temps nous manquait; nous nous sommes donc permis de transcrire une partie du discours prononcé le 18 novembre. Il était indispensable d'en prévenir pour expliquer la manière et excuser le ton de cet article, qui s'éloigne par fois de la simplicité que réclament nos biographies. Au milieu de tant de rivalités déplorables, il fallait peut-être fermer la bouche à quelques dépréciateurs, aux auteurs des variantes, à des calomniateurs déhontés.

Au reste, notre discours, prononcé d'une voix qui ne put s'élever toujours au-dessus des cris des malveillans, ne fut interrompu par aucun signe d'improbation que nous ayons pu prendre pour nous-même.

Ce qui était relatif à la personne sacrée du Roi, à ses institutions, aux princes de sa famille, à la religion de l'état, fut écouté avec un grand silence et des applaudissemens.

Nous sera-t-il permis de rappeler que le morceau qui suit, et termina, à très-peu de phrases près, notre discours, fut celui

que les auditeurs accueillirent avec la bienveillance la plus prononcée et la plus éclatante.

« Nous croirions manquer à la mémoire de M. Hallé (*interruption*), nous croirions la trahir (*interruptions prolongées*); vous auriez le droit de me traiter comme un lâche (*profond silence et attention générale*) si j'appréhendais de dire hautement ici que M. Hallé eut des sentimens de religion aussi sincères que profonds. Comme Pascal, il s'anéantissait devant la grandeur de Dieu; une teinte de l'ame de Fénélon émoussait le rigorisme, et comme il se croyait sans mission pour amener les autres à ses opinions, il se borna à prêcher l'exemple. » (R. DESGENETTES)

HALLER (ALBERT DE), grand anatomiste, physiologiste ingénieux, médecin érudit, botaniste distingué, poëte abondant et quelquefois harmonieux, bibliographe infatigable, administrateur habile, et l'un des savans modernes qui ont joui de la réputation la plus étendue, naquit à Berne, le 16 octobre 1708, d'une famille patricienne, qui avait souvent exercé les premières charges civiles et ecclésiastiques dans cette république. Nicolas-Emmanuel, son père, avocat du grand conseil, et chancelier du comté de Bade, était un homme de goût, qui aimait les lettres et cultivait la poésie avec succès. Haller annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions, et fut du petit nombre des enfans précoces dont le talent ne s'est point démenti. On put prévoir, dès son jeune âge, qu'un jour il aurait une prédilection particulière pour les travaux laborieux de la bibliographie, car à peine âgé de huit ans, il avait déjà extrait deux mille articles des dictionaires de Bayle et de Moreri. Les langues anciennes, l'hébreu et le chaldéen, occupèrent ses premières années, avec l'histoire littéraire, qui avait beaucoup d'attraits pour lui, et la poésie, vers laquelle il se sentait entraîné irrésistiblement.

Doué de beaucoup de sensibilité, Haller ne s'abandonna pas sans réserve aux élans de l'imagination; des objets fantastiques ne suffisaient pas pour inspirer sa verve : aussi, chose peu commune! ce fut la poésie qui décida de son sort, et qui, en le ramenant sans cesse à la contemplation des merveilles de l'univers, lui inspira un vif désir d'approfondir les attrayans mystères des sciences naturelles. Un médecin de Bienne, chez lequel ses tuteurs l'avaient placé pour faire sa philosophie, n'eut donc pas de peine à développer en lui le goût de la médecine. Haller se décida d'autant plus promptement qu'en prenant ce parti, il se débarrassait de la société d'un mentor, dont le ton et la philosophie cartésienne ne s'accordaient ni avec ses manières, ni avec ses idées.

Ce fut à Tubingue que Haller fit ses premières études médicales. Il se rendit en 1723 dans cette Université, où brillaient alors le professeur de philosophie Elie Camerarius et l'habile anatomiste Duvernoy. Il s'attacha surtout à ce dernier, sous les auspices duquel il s'occupa beaucoup de l'anatomie comparée, se délassant des travaux assidus et pénibles qu'elle lui imposait, par l'étude plus attrayante de la botanique. Son premier acte public fut une réfutation de l'erreur dans laquelle Coschwitz était tombé en annonçant la prétendue découverte d'un nouveau conduit salivaire. L'inquiétude naturelle à un jeune homme qui parlait pour la première fois en public l'ayant réveillé de grand matin, le jour où il devait soutenir sa thèse, il sortit de la ville, et son imagination fut tellement frappée des beautés de la campagne, qu'à l'instant même il composa son ode au matin, pièce de vers remarquable seulement parce que ce fut le premier de ses poèmes qu'il conserva.

En 1725, jaloux d'entendre Boerhaave, dont les ouvrages servaient de texte à l'un des cours de Duvernoy, il partit pour Leyde. Les leçons d'Albinus et les belles préparations de Ruysch ne firent qu'accroître son goût pour l'étude de l'organisation animale, tandis que le jardin de l'académie, alors l'un des plus riches de l'Europe, lui inspirait la passion de la botanique, et que les principes théoriques de Boerhaave, dont il obtint bientôt l'amitié, germaient dans sa tête, où ils devinrent avec le temps la source d'idées positives et, si l'on peut s'exprimer ainsi, matérielles, qui ne s'accordaient guère avec celles dont son premier précepteur, homme dur, sévère, et très-religieux, lui avait nourri l'esprit. Au bout de quelques années, sa santé s'étant dérangée, il fit un petit voyage, et parcourut une partie de l'Allemagne et des Pays-Bas. A son retour à Leyde, en 1726, il soutint, sous la présidence de Boerhaave, sa thèse doctorale, qui roula sur l'erreur de Coschwitz, contre laquelle il s'était déjà élevé à Tubingue, mais qui, de même que son premier opuscule, renfermait plutôt les résultats des recherches et des observations de Duvernoy, que ceux des siennes propres.

Après avoir reçu le bonnet de docteur des mains de son illustre maître, il partit pour Londres, où il se lia avec Sloane, James, Douglas, Cheselden, et surtout Pringle, jeune alors, mais qui acquit ensuite une réputation presque colossale, dont les progrès de la physiologie et l'aurore naissante d'une saine pathologie ont terni l'éclat. De Londres il passa en France : Winslow, Geoffroy, Ledran et Jean-Louis Petit furent ses maîtres à Paris, où il ne tarda pas à contracter l'amitié la plus intime avec Antoine et Bernard de Jussieu. La crainte d'être

inquiété par la police à cause de ses dissections qui incommodaient ún voisin peu complaisant, lui fit abréger son séjour à Paris, où il se proposait de demeurer plus long-temps. Il quitta cette ville, en 1728, pour aller à Bâle suivre les cours de Jean Bernoulli, l'oracle des mathématiciens allemands. Son esprit avide de connaissances nouvelles embrassa ce nouveau genre d'études avec tant d'activité que peut s'en fallût qu'il n'abandonnât la médecine pour la géométrie. Cependant il ne négligea pas entièrement ses anciennes occupations, car durant seize mois qu'il habita Bâle, il enseigna l'anatomie à la place du professeur Mieg, qu'une maladie empêchait de monter en chaire, et fit, avec Jean Gesner, dans la partie méridionale et occidentale des Alpes, un voyage qui lui donna les moyens de publier son histoire des plantes de la Suisse, ouvrage dans lequel on ne sait ce qu'on doit admirer le plus ou de l'ordre qui y règne, ou de la peine qu'il a fallu prendre pour rassembler tant d'objets, parmi lesquels il en est beaucoup qui sont des découvertes.

Obligé, enfin, par la maladie de revenir à Berne, après une absence de cinq ans, il s'y livra d'abord à l'exercice de l'art de guérir, mais, suivant toutes les apparences, avec peu de succès, car il n'eut jamais de goût pour cette profession, qui affectait trop vivement sa sensibilité. La place de médecin de l'hôpital, qu'il sollicita, en 1734, lui fut refusée d'abord; cependant les magistrats de la ville ne tardèrent pas à la lui accorder, et il la remplit honorablement jusqu'en 1736. Le grand conseil, qui connaissait son habileté en anatomie, résolut d'en tirer parti. Un amphithéâtre fut construit en 1734, et Haller, revêtu du titre de professeur, commença ses nouvelles fonctions par un discours remarquable, qui tendait à démontrer combien l'anatomie est utile pour renverser les faux systèmes de médecine pratique, vérité dont la démonstration était réservée à notre siècle. Ce fut à cette époque qu'il fit paraître la première édition de ses odes et de ses lettres en vers, qui ont été traduites depuis dans la plupart des langues de l'Europe. A un talent remarquable pour la poésie, il joignait, en biographie et en histoire, des connaissances fort étendues, que l'occasion se présenta de faire valoir, en 1738, époque où il fut chargé de la bibliothèque publique, dont il rédigea le catalogue raisonné, et mit en ordre la belle collection des médailles, composée d'environ cinq mille pièces. D'un autre côté il ne négligeait point non plus la botanique, et chaque année, il faisait un voyage dans les Alpes, pour y recueillir des plantes. En un mot, faisant marcher de front tous les genres d'études, même les plus disparates, il jeta les fondemens de cette érudition

immense qui l'a si fort distingué parmi les hommes occupés des sciences physiques, et qui a imprimé un caractère si particulier à tous ses travaux.

Il ne manquait à Haller qu'un théâtre plus vaste pour recueillir le juste fruit de ses travaux assidus, et bientôt il n'eut rien à désirer sous ce rapport. Le roi d'Angleterre, Georges II, voulant rendre à la ville de Gœttingue, autrefois florissante, la splendeur dont le temps l'avait dépouillée, y établit, en 1736, l'Université qui subsiste encore avec éclat aujourd'hui. Haller y fut appelé l'année suivante, pour remplir la seconde chaire de médecine, embrassant l'anatomie, la chirurgie et la botanique. Après beaucoup d'hésitation, il accepta enfin, séduit surtout par l'assurance que le gouvernement hanovrien lui donna de subvenir à toutes les dépenses que pourraient exiger les vastes entreprises qu'il méditait. Il célébra la fondation de l'école qu'il devait tant illustrer, dans une pièce de vers qu'on lit avec plaisir.

Cependant Haller fit son entrée à Gœttingue sous de tristes auspices. Cette ville n'était plus pavée; sa voiture se brisa, et sa femme fut blessée à mort. Profondément affligé de la perte d'une compagne qu'il chérissait, Haller consacra à sa mémoire une ode qu'on peut mettre au nombre de ses plus beaux poèmes, et ne parvint à tromper sa douleur qu'en se livrant au travail avec une ardeur qui n'a pas d'exemple. Son séjour à Gœttingue pendant dix-sept années, toutes marquées par des recherches, par des découvertes et par des écrits dignes de la plus haute estime, a, dit M. Cuvier, contribué également à la célébrité du professeur et à celle de l'école à laquelle il était attaché.

Tous les ans Haller expliquait les Institutions de Boerhaave. Ses leçons eurent tant de succès qu'il résolut, en 1739, de les publier. On y trouve le développement de la doctrine du célèbre professeur de Leyde, qui ne se piquait pas toujours de clarté, et le germe des grandes idées que le commentateur devait bientôt publier sur la physique du corps humain.

Ce qui mérite d'être noté, c'est qu'à cette époque Haller sembla perdre ou du moins oublier son talent pour la poésie. Au lieu d'un style noble et coulant, il n'employa dans ses ouvrages scientifiques qu'un latin sans élégance, une diction sèche et fatigante, mais dont on est bien dédommagé par l'abondance et la clarté des idées, par une richesse d'érudition qui ne dégénère jamais en luxe inutile, quelqu'abondante qu'elle puisse être. En cela, il fit preuve de beaucoup de goût et d'une grande justesse d'esprit; c'en est une marque peu commune que de savoir approprier son style au sujet qu'on traite.

La botanique avait toujours autant de charmes qu'autrefois

pour Haller, qui l'étudiait à la fois et dans les ouvrages des auteurs, même les plus minces, et dans le grand livre de la nature. En 1739, il planta le jardin de Gœttingue, après avoir érigé le théâtre anatomique, et durant son séjour en cette ville, il fit cinq voyages dans le Harz pour en connaître la flore.

L'activité de Haller n'était pas moins surprenante que la facilité avec laquelle il savait passer tout à coup d'un genre d'occupation à un autre tout à fait différent. On a peine à concevoir, dit M. Cuvier, la rapidité avec laquelle il put, au milieu de tous ses travaux et de son triple enseignement, faire paraître tant d'ouvrages, de commentaires, et d'éditions d'auteurs avec des préfaces, se livrer à tant de discussions polémiques, et en même temps recueillir les matériaux d'ouvrages encore plus importans, qu'il a rédigés et publiés après sa retraite. C'est à Gœttingue qu'il publia, outre ses commentaires sur Boerhaave, son énumération des plantes de la Suisse, ses planches d'anatomie, supérieures à celles de Cowper, et dans lesquelles il eut le grand mérite d'être le premier à faire représenter les parties en rapport les unes avec les autres, et non isolées, comme on le faisait avant lui; ses expériences sur la respiration, qui l'engagèrent dans des discussions, et même dans des disputes, plus d'une fois indécentes, avec Hamberger, Van Swieten, De Haen, Albinus et La Mettrie; ses élémens de physiologie; ses expériences sur la sensibilité et l'irritabilité; enfin, ses recherches sur le mouvement du sang dans la propre substance du cœur: sans parler d'une multitude prodigieuse de mémoires et de dissertations sur des sujets plus particuliers.

Au milieu de ces occupations qui auraient absorbé tous les instans d'un homme ordinaire, Haller trouvait encore le temps de s'occuper des établissemens publics nécessaires à la prospérité ou à la gloire de Gœttingue. Les chirurgiens de cette ville, réunis en collège, le choisirent pour leur président en 1751. Il eut la plus grande part à la création de la Société royale, dont il rédigea les réglemens et fut nommé président perpétuel, ainsi qu'à la rédaction du journal littéraire que cette compagnie publie, et qui est encore aujourd'hui l'un des recueils périodiques les plus estimés de l'Allemagne. Il établit un hospice de maternité, dans lequel on faisait des cours d'accouchemens, et fonda un cabinet d'anatomie, pour lequel il prépara lui-même un grand nombre de pièces.

Des travaux à la fois si nombreux, si brillans et si utiles rendirent la renommée de Haller européenne. Les universités et les souverains le comblèrent à l'envi de distinctions honorables. Oxford et Leyde cherchèrent, mais en vain, à l'attirer dans leur sein. Frédéric II ne fut pas plus heureux, quoiqu'il le laissât généreusement libre de fixer lui-même les conditions auxquelles

il consentirait à demeurer à Berlin. François 1er lui conféra le titre de baron en 1749, sur la demande du roi d'Angleterre, mais on a remarqué que jamais Haller ne le prit. Il bornait son ambition à occuper une des premières places dans le gouvernement aristocratique de son pays, plus satisfait d'une distinction académique accordée à ses immenses et utiles travaux, que de celui qui le confondait avec la foule des hommes que des titres seuls distinguent de leurs concitoyens. En 1745, il fut élu membre du conseil souverain de Berne, quoiqu'absent, et cet honneur fut celui qui flatta le plus son amour-propre.

Cependant, malgré l'attachement qu'il portait à l'Université de Gœttingue, Haller fut forcé de l'abandonner. L'excès de travail finit par prendre sur le soin de sa santé, et il se vit enfin obligé de songer à la retraite. Ayant fait un voyage à Berne en 1753, son retour causa une joie universelle dans cette ville. Bientôt après il fut chargé de la direction du conseil municipal, de celle des salines de Roche et du bailliage de l'Aigle. Il devint membre de plusieurs tribunaux, et fut chargé de diverses commissions extraordinaires, celle entr'autres d'organiser l'Université de Lausanne, et celle de terminer les différens qui s'étaient élevés entre le Valais et la république. Dans toutes ces occasions, Haller déploya beaucoup d'activité et le zèle le plus louable pour le bien public. A Roche, il simplifia les procédés suivis dans l'exploitation des salines, et diminua ainsi les dépenses; il fit aussi dessécher des marais, et faire des plantations. A l'Aigle, il réunit en corps de lois les coutumes diverses qui régissaient les cantons de ce bailliage. A Berne, il contribua puissamment à la fondation d'un hospice pour les orphelins et à l'établissement d'une école pour la jeunesse patricienne. Enfin, il fut nommé membre du conseil secret, où se traitaient les affaires d'état, et chargé en cette qualité de mettre un terme aux dissensions qui existaient entre les deux républiques de Genève et de Berne. M. Cuvier a tracé de sa conduite, comme homme public, un tableau qui nous a paru trop remarquable pour ne pas le transcrire ici tout entier : « Ses principes de gouvernement, dit l'illustre naturaliste, étaient ceux de l'aristocratie absolue; il leur sacrifiait même son intérêt personnel, et il en donna la preuve dans une circonstance mémorable. Les familles patriciennes de Berne et quelques familles nobles du pays de Vaud avaient seules le droit d'acheter des fonds seigneuriaux, ce qui, en contribuant au maintien de l'aristocratie, dépréciait considérablement la valeur des terres. Haller, qui était lui-même propriétaire d'une seigneurie, aurait gagné à l'abolition du privilège ; néanmoins il vota pour le conserver, mais il fut le seul de son avis. On dit que c'est l'unique occasion où son opinion ne l'ait pas em-

porté dans les délibérations publiques. Au reste, il apportait à la rigueur de sa théorie politique les tempéramens pratiques qui peuvent seuls prolonger l'existence d'une aristocratie exclusive, une justice exactement impartiale, une amabilité parfaite et une grande libéralité. Ses subordonnés l'aimaient beaucoup, et les sujets de Berne ne se seraient probablement jamais plaints de leur gouvernement s'ils n'avaient eu que de tels maîtres. » Quel que soit l'amour des richesses dans toutes les classes, la conduite de Haller prouve, avec mille autres faits de ce genre, que l'amour du pouvoir et de la suprématie est le premier mobile des membres de la classe aristocratique. Si cette passion leur fait dédaigner d'accroître leur fortune aux dépens de leur orgueil, elle sert de masque à l'avidité, et jamais elle n'éclate avec plus de violence que quand il s'agit de revenir à la fortune par le pouvoir.

Haller ne fut pas détourné des sciences par les fonctions publiques qu'il remplissait avec tant de zèle et de ponctualité. Il profita même de son séjour à Berne, qu'on pourrait appeler une retraite, quand on réfléchit à l'incroyable activité littéraire qu'il avait déployée à Gœttingue, il en profita, disons-nous, pour mettre en ordre les immenses matériaux recueillis dans cette dernière Université. C'est ainsi qu'il publia successivement sa grande Histoire des plantes de la Suisse, sa grande Physiologie, le plus étonnant comme le plus célèbre de tous, et ses quatre Bibliothèques, dont le médecin tant soit peu érudit fait un usage journalier. Ce fut aussi à Berne que, privé des facilités dont il jouissait à Gœttingue, il s'occupa particulièrement des points les plus obscurs et les plus difficiles de la physique animale, tels que la théorie de la génération, le développement du fœtus et la formation du poulet dans l'œuf.

Ces divers travaux, qui consolidaient sa gloire, ne pouvaient qu'accroître les regrets que sa perte inspirait à l'Université de Gœttingue. Aussi le roi Georges III lui fit-il proposer, en 1764, de revenir en cette ville. Ce prince écrivit même, en 1769, au sénat de Berne pour le lui demander. Haller se serait peut-être laissé tenter par cette offre, la seule qui pût alors le séduire. Mais le sénat employa pour le retenir un lien si honorable qu'il lui fut impossible de résister. Par une disposition dont l'état de Berne n'avait encore jamais donné l'exemple, on rendit un décret par lequel il fut mis en réquisition perpétuelle pour le service de la république. Bientôt après on créa une charge en sa faveur, avec la clause formelle qu'elle serait supprimée après sa mort. Haller aurait perdu tous ses titres à l'estime publique, en quittant une patrie qui employait des moyens aussi flatteurs pour l'enchaîner sans retour.

Débarrassé ainsi des sollicitations que les principales universi-

tés et les premiers souverains de l'Europe lui adressaient à l'envi les uns des autres, Haller passa le restant de sa vie dans une retraite studieuse, au milieu de ses onze enfans, entouré de quelques élèves qui partageaient ses goûts simples, et recevant les hommages de toutes les personnes de marque qui voyageaient en Suisse. Personne n'ignore que l'empereur Joseph II lui rendit une visite, après avoir passé à Ferney sans voir Voltaire, par déférence pour Marie-Thérèse, qui avait horreur des principes du philosophe français. Joseph n'ignorait peut-être pas non plus la haine que Haller portait au héros du dix-huitième siècle, qui s'en vengea par une de ces saillies spirituelles dont personne peut-être n'eut comme lui le talent. Haller avait effectivement écrit contre Voltaire en faveur de la révélation, et contre La Mettrie en faveur de la religion naturelle. Il poussait les principes religieux jusqu'à l'intolérance, car jamais il ne voulut se lier qu'avec des hommes sincèrement attachés au christianisme, et plus d'une fois il se montra injuste envers ceux qui ne partageaient pas ses opinions. Zélé partisan de la religion réformée, il aurait éprouvé la plus vive douleur s'il avait pu prévoir la bruyante conversion d'un de ses descendans.

Haller, dont la vieillesse fut tourmentée par des accès de goutte, mourut le 12 décembre 1777. Un ami l'engageant, sur la fin de ses jours, à changer de régime, il lui fit cette réponse, qu'on a trouvée, nous ne savons trop pourquoi, spirituelle : *Sono venti tre ore e mezza.*

Haller ne fut pas un poëte du premier ordre ; mais il contribua, avec Bodmer, Breitinger, Liscow et autres, à réformer la littérature allemande. Ses poésies sont du petit nombre de celles qui ont donné aux Allemands l'exemple d'un goût châtié et d'un style exempt de bouffissure. On y trouve peu de chaleur, mais beaucoup d'expression, de douceur et de sensibilité, quelquefois cependant aussi des traits mâles et énergiques. C'est surtout par la force et la profondeur des pensées, par la richesse des images, que brillent ses discours, ses odes et ses élégies. Tant de qualités semblaient présager un grand poëte à l'Allemagne ; mais les sciences exactes vinrent éteindre un flambeau qui, à peine allumé, brillait d'un si vif éclat : à vingt ans, Haller quitta sans retour la troupe d'Apollon. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ses poésies lui valurent le brevet de général-major, le prince Radziwil, commandant des confédérés polonais, n'ayant pas imaginé de meilleur moyen pour lui témoigner la satisfaction qu'elles lui avaient causée.

Haller a rendu d'éminens services à la botanique. Aidé par Jean Gesner, Benoît Staehelin et Thomas, libre de puiser dans les herbiers de Jean-Jacques Huber, d'Abraham Gagnebin et

de Werner de la Chenal, il parvint à donner une flore complète de la Suisse, dans laquelle il disposa les plantes d'après une classification de son invention. On ne doit pas moins d'éloges à ses mémoires sur les véroniques, les alliacées, les pédiculaires, etc. Mais on ne saurait trop le blâmer de l'espèce d'animosité, du sentiment d'envie qui l'aveugla dans son jugement sur Linné et le système sexuel de l'immortel Suédois. Il a dit quelque part : « J'aime trop le vrai, pour qu'une nouvelle découverte, quelqu'opposée qu'elle soit à mes idées, me fasse de la peine. » Cependant il poussa l'injustice envers Linné jusqu'à blâmer cette admirable nomenclature binaire qui a tiré la botanique du chaos, et jusqu'à publier une critique peu sensée de la nouvelle méthode, sous le nom de son fils, Théophile-Emmanuel, âgé seulement de quinze ans.

En anatomie, on doit à Haller une connaissance plus exacte de la valvule d'Eustachi, des principales racines du canal thorachique, de la membrane pupillaire du fœtus, des origines du nerf intercostal, de certaines productions de l'épiploon, etc. Il serait trop long d'exposer tout ce qu'il a fait en ce genre; mais nous ne pouvons passer sous silence qu'il s'est montré partisan de la préexistence des germes, et qu'il a été jusqu'à soutenir celle des germes monstrueux. Cette opinion de sa part était fondée sur l'étude approfondie des premiers linéamens du fœtus des quadrupèdes et des oiseaux; mais d'observations exactes en elles-mêmes, il a tiré de fausses conclusions, ce qui n'est que trop ordinaire en physiologie, et la doctrine de la préexistence des germes, qui répugne au bon sens, est aujourd'hui rejetée par tous les esprits sévères, ne fût-ce que parce qu'elle suppose ce que les sens ne peuvent faire apercevoir.

Les travaux de Haller sur l'irritabilité sont sans contredit les plus importans par l'influence prodigieuse qu'ils ont exercée sur la physiologie et la pathologie, influence qui, au reste, fut à peine soupçonnée de Haller lui-même.

Mais avant de parler de cette influence, peut-être n'est-il pas inutile de tracer en peu de mots l'histoire de l'irritabilité hallérienne elle-même, et des vicissitudes qu'elle éprouva.

Ce fut en 1753 que Haller publia définitivement sa doctrine à cet égard dans les Commentaires de l'Académie de Gœttingue. Ce sujet avait déjà été traité par trois de ses élèves, en 1749 par Zinn, en 1751 par Oeder, et en 1752 par le célèbre Zimmermann. Il le fut encore, en 1753, par Walsdorff et Castell. A peine Delius, professeur à Erlangue, eut-il connaissance de la théorie de Haller, qu'en 1752 il se hâta de publier un petit opuscule dans lequel il élevait des doutes contre la doctrine de l'irritabilité. Quant au mémoire de Haller, il fut traduit, l'année même de sa publication, en suédois, dans les Actes de l'Acadé-

mie des sciences de Stockholm, et l'année suivante en français par Tissot, qui s'attacha en même temps à réfuter les objections de Delius, et dont le travail reparut, augmenté de nombreuses additions, en 1756. En 1755, Jean-Vincent Petrini fit imprimer en italien, à Rome, les écrits de Haller, de Zimmermann et de Castell. L'année suivante, Krause, professeur à Leipzick, attaqua Haller lui-même dans la traduction allemande qu'il donna de son mémoire. Vandelli de Padoue se prononça aussi, en 1756, contre Haller, à qui il reprocha d'avoir accusé faussement les anciens de confondre ensemble les nerfs, les tendons et les ligamens, et reproduisit de nouveaux griefs tout aussi peu fondés, en 1758. Urbain Tosetti, de Rome, publia, en 1755, une petite brochure tendant à prouver que le tendon d'Achille et la dure-mère ne sont point irritables, tandis qu'un chirurgien anglais, Jean Ranby, soutint l'opinion contraire. Un médecin de Paris, tout à fait inconnu, soutint, en 1757, sous la présidence de Saint-Leger, une thèse dans laquelle il attaquait, d'une main débile, la théorie de l'irritabilité. Cette même année, Hyacinthe-Barthélemy Fabri publia en italien, à Bologne, la collection des opuscules de Castell, de Zimmermann, de Tosetti et de Caldani, avec un extrait d'un ouvrage de Cigna et une lettre de Pozzi à Laghi. L'année suivante, on vit paraître la seconde partie de ce recueil, contenant le premier mémoire de Bianchi, le premier de Vandelli, le premier de Lamberti, les deux écrits de Laghi, les observations de Lorry et Girard, le second mémoire de Bianchi, une lettre de Ponticelli à ce dernier, un mémoire de Sanseverini, une dissertation de Taconi, les recherches d'Arigoni, l'apologie du boerhaavisme par Fè, la seconde lettre de Vandelli, la dissertation de Lotteri, et les expériences de Lamberti. D'un autre côté, Neven, de Prague, s'éleva contre Haller avec beaucoup de véhémence. Bikker et Van den Bos, de Leyde, adoptèrent quelques-uns des principes du professeur de Gœttingue, et rejetèrent les autres. Verna, médecin de Turin, soutint que les tendons, la dure-mère et le périoste sont insensibles. Enfin, De Haen s'éleva à la fois contre Haller et contre Tissot. Quoique défendu avec zèle par le célèbre Crantz, Haller ne dédaigna pas ce nouveau rival, et lui adressa une réponse que Hirzel traduisit en allemand. Haen répliqua d'un ton peu mesuré, et n'apporta pas, dans cette discussion, les formes et l'urbanité qu'on était surtout en droit d'attendre d'un courtisan. Haller crut devoir garder le silence, dès qu'il n'eut plus à se défendre que de personnalités qu'il méprisait, mais dans sa conférence avec l'empereur Joseph, il ne put cacher à ce prince l'impression désagréable que la conduite peu décente de l'archiâtre autrichien avait laissée dans son esprit.

Examinons maintenant quelle influence la théorie de l'irritabilité eut sur la médecine. De temps immémorial, les médecins ont senti que la connaissance approfondie de la structure et des fonctions des innombrables parties qui composent le corps de l'homme, fournissait seule une base assurée à la science des maladies. De tout temps on a donc reconnu la nécessité d'éclairer la pathologie par la physiologie, et, par conséquent, l'idée d'une pathologie physiologique n'est pas une création moderne. Mais bien des siècles s'étaient écoulés sans qu'on eût pensé à voir, dans le corps animal, autre chose qu'une machine soumise aux forces qui régissent les substances inorganiques, et si la nécessité de l'isoler de ces substances avait été entrevue par Hippocrate et quelques-uns de ses admirateurs, cette séparation n'était pas encore effectuée quand Glisson attribua une force particulière à la fibre animale, et lui donna le nom d'*irritabilité*. Cette force était, suivant lui, inhérente non-seulement aux fibres, mais encore au sang, à toutes les humeurs, au parenchyme, à la moelle et même aux os. L'irritabilité de ces parties se communiquait aux parties animées par le moyen des esprits vitaux, enfin l'irritabilité était, selon Glisson, la source des sympathies.

Ces idées ne furent point accueillies dans leur ensemble, mais elles germèrent çà et là dans la tête des hommes éclairés qui les recueillirent. Haller, qui sans doute avait eu occasion de s'en entretenir, en Angleterre, avec les hommes célèbres qu'il avait fréquentés dans ce pays, s'attacha plus tard à rechercher en quoi l'irritabilité différait de l'élasticité, et à reconnaître les parties qui en étaient douées à un degré plus ou moins élevé, ou qui en était dépourvues ; il voulut, en outre, établir entre elle et l'élasticité une ligne de démarcation bien tranchée, enfin, convertir une force, en quelque sorte occulte, en une propriété des tissus vivans, une abstraction en un fait. En 1739, il émit l'opinion que le mouvement musculaire dépendait de l'irritabilité; en 1747, il distingua une force musculaire *morte,* nullement différente de l'élasticité et persistant après la mort; une *intégrante*, caractérisée par des oscillations, par des mouvemens plus vifs que ceux qui sont le résultat de l'élasticité, mise en jeu par un irritant, et ne se conservant que très-peu de temps après sa mort; enfin, une *nerveuse*, dépendant de l'action des nerfs sur les muscles. En 1752, il s'attacha à prouver que le périoste, le péritoine, la plèvre, les capsules articulaires, la cornée transparente, le parenchyme des viscères, les méninges et les tendons jouissent d'un certain degré de sensibilité; que les intestins hors de l'abdomen, les muscles isolés du corps, ne sont pas sensibles, mais sont irritables; que les nerfs ne sont pas irritables, mais sensibles. Il conclut de là que l'irritabilité

ne dépendait pas de l'action des nerfs; il établit que la peau, les parenchymes, le tissu cellulaire, les tendons, les ligamens, les artères et les veines ne sont pas irritables; enfin, que l'irritabilité existe partout où l'on observe des fibres musculaires, même dans la matrice. Le cœur était, selon Haller, le plus irritable de tous les organes doués de cette propriété; il plaçait ensuite les intestins, puis le diaphragme, et, enfin, les autres muscles. Le simple afflux des humeurs suffisait pour irriter les muscles non soumis à la volonté, tandis que les autres étant moins irritables avaient besoin d'un irritant plus fort. Enfin, la fibre musculaire était seule irritable, suivant Haller.

Haller restreignit donc la valeur du mot *irritabilité*, puisqu'il n'en fit usage que pour désigner la propriété qu'ont les muscles et les viscères musculeux de se contracter sous l'influence des agens extérieurs ou internes. C'est cette même propriété que Bichat a nommée contractilité animale sensible. Tout ce que ce physiologiste, et ceux qui l'ont copié, ont dit à ce sujet, est un emprunt fait à Haller.

En étudiant la contractilité musculaire, Haller ne négligea pas l'influence nerveuse; il crut même pouvoir apprendre à distinguer les contractions produites par l'exercice de la première, sans le concours de la seconde, d'avec celles que la force nerveuse détermine.

Sans entrer dans de très-grands détails, nous en avons dit assez pour faire remarquer que Haller était fort éloigné de s'élever à la grande et féconde idée d'une propriété organique source de tous les actes de la vie, qu'au contraire, il rétrécit, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, la grande conception de Glisson. Mais on ne saurait lui en faire un reproche; qui pourrait le blâmer de n'avoir voulu admettre que ce qu'il pouvait démontrer par des faits? Ses expériences ne l'ayant conduit qu'aux résultats dont nous venons d'exposer le sommaire, il ne crut pas devoir aller plus loin. Rendu prudent par la méditation assidue de l'histoire de la physiologie, il connut mieux que personne les écueils sur lesquels on échoue quand on généralise avec trop de hardiesse. Mais sa réserve le fit tomber dans de graves erreurs; on peut lui reprocher d'avoir attaché plus d'importance aux résultats de ses expériences qu'aux phénomènes et aux résultats plus ou moins éloignés que la nature nous offre, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie. Il refusa l'irritabilité à des organes qui en sont doués, bien qu'ils ne se contractassent pas sous l'influence des stimulans auxquels il les avait soumis. Bichat a été plus hardi; marchant sur les traces de Glisson, il n'a pas craint de l'accorder, sous le nom de *contractilité*, à tous les tissus, mais ce ne fut que par analogie qu'il donna ce nom à la

propriété en vertu de laquelle s'exécutent les mouvemens probables, mais non prouvés, de plusieurs tissus non musculaires des organes internes. En vain on a dit de cette contractilité, qu'elle était latente ou insensible : comment démontrer la réalité d'une propriété qui ne s'annonce par aucun changement *sensible?* N'est-il pas remarquable que, dans la même année où Haller commençait à publier ses vues sur l'irritabilité, Bordeu divisait les fonctions en celles qui ont lieu avec un mouvement évident et un sentiment occulte, et celles qui s'exécutent avec un sentiment manifeste et un mouvement occulte? On ne peut douter que Bichat n'ait emprunté à chacun de ces physiologistes ce qu'il trouva de plus conforme à ses propres observations. Haller doit donc être considéré comme ayant fourni une partie des bases de la physiologie moderne; mais il faut avouer qu'il contribua au perfectionnement de cette science, moins par des vues grandes et élevées, que par des expériences nombreuses et bien faites, et par quelques conclusions qui jusqu'ici n'ont subi aucune altération.

Les travaux physiologiques de Haller ne sont pourtant pas dénués d'hypothèses, quoiqu'il ait été le plus redoutable ennemi de toute supposition gratuite. Ainsi il attribuait l'irritabilité à la présence de la gélatine (*gluten*) dans la fibre musculaire, et il croyait à l'existence du fluide nerveux.

Lorsque Haller travaillait avec ardeur à la recherche des lois de l'irritabilité, il était bien éloigné de s'attendre qu'on y puiserait des matériaux pour élever un système dans lequel tous les actes de la vie, même l'exercice de la pensée, seraient attribués à l'irritabilité seulement. Telle fut la manière hardie dont La Mettrie fit usage des résultats auxquels Haller était arrivé. La conscience timorée de celui-ci fut effrayée d'une application si opposée à ses sentimens religieux. Il écrivit pour prouver que sa doctrine ne se prêtait à aucune application de ce genre, et il avait raison, puisqu'il n'existe aucune trace de fibre musculaire dans le cerveau. Haller avait déjà très-bien prouvé que les nerfs ne se contractent point sous l'empire des irritans; il était réservé à M. Broussais de réchauffer cette erreur.

Si l'on conserve au mot *irritabilité* la signification que Haller lui a donnée, il est clair que cette propriété n'est pas le partage de tous les tissus, puisque tous les tissus ne se contractent pas, ou que du moins, si tous sont susceptibles de contraction, ces contractions n'étant pas visibles dans plusieurs, c'est pour nous comme si elles n'avaient pas lieu. Mais si, revenant aux idées de Glisson, de Winter, de Becker, de Van den Bos, de Rœderer, on accorde l'irritabilité à tous les tissus organiques, il ne faut plus désigner sous ce nom la faculté de se contracter, mais seulement celle d'*entrer en action*, de *se mouvoir*, d'*agir*, en un mot,

soit à l'occasion des stimulans extérieurs, soit par suite de l'action des tissus organiques les uns sur les autres. Telle est la définition que l'un de nous a donnée de la propriété caractéristique de la matière vivante; mais il a cru devoir, comme déjà l'avait fait Brown, substituer le nom d'*excitabilité* à celui d'*irritabilité*, qui ne devrait être employé que dans le sens adopté par Haller. Ainsi se trouve accompli le vœu de Reil, qui désirait que l'on parvînt à établir la physiologie et la pathologie sur l'idée fondamentale d'une force unique.

Robert Whytt, en comparant les résultats des expériences de Haller aux phénomènes morbides et même à ceux de l'état de santé, a fait preuve d'une rare sagacité, et fourni le premier l'exemple d'un pareil rapprochement, sans lequel l'expérimentateur le plus habile et même le plus réservé dans ses conclusions, arrive à des principes étroits qui rétrécissent plutôt qu'ils n'étendent le domaine de la physiologie. Il prouva que telle partie qui n'est point sensible dans l'état de santé le devient dans celui de maladie, et que les artères doivent être irritables et sensibles, puisqu'elles sont susceptibles d'inflammations. On voit que Bichat fit également d'heureux emprunts à ce physiologiste, et si nous en faisons la remarque, ce n'est pas pour atténuer la gloire de notre illustre compatriote, mais pour établir la chaîne historique des idées physiologiques les plus récentes.

Attaqués et défendus avec chaleur, les travaux de Haller devinrent l'occasion d'une foule de recherches qui toutes tournèrent plus ou moins au profit de la science. Fabre fut, en France, celui qui en tira le meilleur parti; il s'en servit pour réfuter sans retour la théorie boerhaavienne de l'inflammation.

Il était réservé à Bichat, qui eut tout le génie qui manquait à Haller, et qui fut expérimentateur non moins habile que le physiologiste suisse, il lui était réservé, disons-nous, de fournir les matériaux à l'aide desquels M. Broussais a, dans ces dernières années, prouvé que la fièvre et l'inflammation ne sont que deux nuances d'un état morbide identique, consistant dans l'exaltation locale du mouvement organique. Malheureusement cette vérité qu'on lui doit l'a conduit à prétendre que toute fièvre primitive est une gastro-entérite, et que la gastro-entérite a lieu dans tous les cas où une autre inflammation occasione le développement des symptômes fébriles. Pourquoi faut-il que chaque découverte devienne presque toujours une source plus abondante d'erreurs que de vérités?

Les travaux physiologiques de Haller auraient imprimé à la science de l'homme une marche plus rapide et une direction plus heureuse encore, si l'audacieux Brown n'était venu paralyser les efforts des successeurs de ce grand homme. Et cela est si

vrai, que nous pouvons dire avec orgueil que c'est en France, où le brownisme ne parut jamais qu'en transfuge, que les travaux de Haller, joints à ceux de Bordeu, de Fabre, de Barthez, de Vicq-d'Azyr et de Bichat, ont fini par opérer, dans la science des maladies, une révolution dont les avantages ne peuvent plus être méconnus. C'est ainsi qu'un grand homme, saisissant tous les travaux de ses prédécesseurs, les réunit en un faisceau auquel il ajoute ses propres recherches, et prépare ainsi la découverte de vérités dont lui-même n'a aucune idée. C'est dans l'histoire des sciences qu'on apprend à ne pas se laisser éblouir par la vue d'un réformateur, qui ne paraît gigantesque que parce qu'il est monté sur les épaules de ses maîtres, ou parce qu'il s'entoure de Seydes à genoux.

Dans un article si peu étendu, nous n'avons pu qu'examiner le tableau des services que Haller a rendus aux sciences médicales; mais nous pensons en avoir dit assez pour en donner une idée, sinon complète, au moins exacte, et pour inspirer aux jeunes médecins le désir de chercher, dans les écrits de cet homme illustre, les parcelles de vérité qui ont pu échapper aux recherches laborieuses des vrais amis de la science et de la foule des compilateurs.

Depuis Galien, aucun médecin n'a écrit autant que Haller, aucun physiologiste n'a autant enrichi la science de faits positifs. Nous avons cru devoir n'omettre l'indication d'aucun des ouvrage de cet homme extraordinaire:

Dissertatio anatomica quâ viri Cl. G.-D. Coschwitzii, professoris Halensis, ductum salivalem novum per glandulas maxillares, sublinguales, linguamque excurrentem cum figuris æneis sistit. Tubingue, 1725, in-4°.

Dans cette th`se, soutenue sous la présidence de l'habile J.-G. Duvernoy, Haller réfute l'erreur anatomique commise par Coschwitz.

Dissertatio : Experimenta et dubia de ductu salivali Coschwiziano. Leyde, 1727, in-4°.

Continuation du même snjet. Cette dissertation a été réimprimée dans les *Disputationes anatomicæ selectiores*, et les *Opera anatomica minora.* Haller y ajoute de nouveaux argumens à ceux de Duvernoy, pour prouver qne le prétendu conduit salivairc de Coschwitz n'existe pas. En disséquant la langue d'un veau, il crut trouver une art`re qui, par sa situation et sa figure, ressemblait parfaitement à ce canal. Voici le jugement qu'il portait lui-même de cet opuscule : *Juvenile opus est, cujus vitia post viginti annos minori nunc rubore agnosco, sed voluit bibliopola, ut anatomica mea opuscula, quorum vix aliqua extarent apud venditores, collectioni insererem.*

Versuch Schweitzerischer Gedichte. Berne, 1732, in-8°. - *Ibid.* 1734, in-8°. - *Ibid.* 1743, in-8°. - Gœttingue, 1748, in-8°. - *Ibid.* 1749, in-8°. - *Ibid.* 1751, in-8°. - *Ibid.* 1752, in 8°. - *Ibid.* 1758, in-8°. - *Ibid.* 1768, in-8°. - Berne, 1777, in 8°. - Réimprimé à Dantzick (Berlin), 1743, in-8°.; Zurich, 1750, 1758, 1762, 1765, in-8°.; Vienne, 1765, in-8°.; Berne ou Ulm, 1772, in-8°. - Trad. en allemand et en français, Zurich, 1750, in-8°. - Trad. en français par V.-B. de Tscharner, Gœttingue, 1750, in-8°.; Zurich, 1750, in-8°.; Leyde, 1752, in-12; Zurich, 1758,

in-8°.; Berne, 1760, in-12; Paris, 1760, in-8°.; Berne, 1775, in-8°. - en italien, par l'abbé Soresi, qui n'a traduit que seize morceaux principaux, Yverdun, 1763, in-8°. - en anglais, par Howard, Londres, 1794, in-12.

Plusieurs pièces de ce recueil ont paru à part. *Les Alpes*, en allemand et en français, Zurich, 1773, in-4°.; en français, Lyon, 1749, in-8°.; *Ibid.* 1768, in-8°.; avec d'autres pièces, dans le *Choix varié*, Avignon, 1770, in-8°. - *L'Eternité*, en français, dans le tome troisième de l'Histoire des trois siècles de Sabatier, mais sans le nom de l'auteur: en anglais dans le *Gentleman magazin*, 1748, mars; en hollandais, avec quelques notes, dans le second volume du *Holland. magazin*. - *L'Epître à Doris*, en français, par Varennes. - *L'Honneur*, en suédois, Stockholm, 1753, in-8°.; en français, par Moliné, dans les *Additions au Journal des savans*. - *Les vertus*, en français, dans les *Poésies diverses*, par deux amis, Dijon, 1768, in-8°., et dans le *Choix littéraire*, Paris, 1766, in-12.

Dissertatio anatomica de musculis diaphragmatis. Berne, 1733, in-4°. - Léipzick, 1737, in-4°. - Leyde, 1738, in-4°.; avec le traité *De respiratione usuque pulmonum* de Swammerdam.

Réimprimé dans les *Opera minora anatomica*, les *Opera anatomica* et la seconde édition du Traité de la respiration par Swammerdam (Leyde, 1738, in-8°). Ce fut cette dissertation qui jetta les premiers fondemens de la réputation de Haller. Jusqu'alors on n'avait pas eu de bonne description du diaphragme. L'auteur décrit amplement ce muscle, et donne un exposé succinct des travaux des principaux anatomistes à ce sujet.

Oratio subitanea, quod veteres eruditione antecellant modernos. Berne, 1734, in-4°.

Haller aimait beaucoup plus l'ancien que le moderne; une sorte de jalousie secrète a fait tomber plus d'un homme dans ce travers, qui devait conduire l'un des descendans de notre physiologiste à une démarche, dont le cœur de ce dernier aurait sans doute été navré de douleur, s'il avait pu la prévoir.

Vom Nachtheile des Witzes. Berne, 1734, in-8°.

Haller était-il bon juge des inconvéniens de l'esprit, en prenant ce mot dans le sens qu'on y attache chez nous dans le monde? On ne peut lui refuser une des premières places parmi les érudits, les savans du siècle; mais, même dans ses poésies, il n'a pas montré cette légèreté, ce goût délicat, ce tact sûr, cette imagination fine et ingénieuse qui caractérisent l'*homme d'esprit*. Du reste, l'opuscule dont il s'agit a été réimprimé dans les *Teutsche Schriften*.

Descriptio fœtûs bicipitis ad pectora connati, ubi in caussas monstrorum ex principiis anatomicis inquiritur. Zurich, 1735, in-8°. - Hanovre, 1738, in-4°.

Réimprimé dans les *Opuscula anatomica* et les *Opera anatomica minora*.

De methodico studio botanices, absque præceptore, dissertatio inauguralis, quum primùm anatomes, botanices et chirurgiæ professionem publicam ordinariam in Academiæ Georgiâ Augustâ regio jussu capesseret. Gœttingue, 1736, in-4°.

Réimprimé avec des additions dans les *Opuscula botanica*. Haller y juge les écrits des meilleurs botanistes, et donne de sages conseils à ceux qui veulent commencer l'étude de la science des végétaux.

Oratio, quod Hippocratis corpora humana inciderit. Gœttingue, 1737, in-4°.

Il serait difficile de prouver qu'Hippocrate a disséqué réellement des cadavres humains, et Haller n'y a pas réussi. Cet opuscule fut réimprimé dans les *Opusc. anat.* et les *Opera minora*.

Dissertatio de vasis cordis propriis. Gœttingue, 1737, in-4°.

Cette dissertation, soutenue par H.-C. Reymann, fut réimprimée, avec des additions, dans les *Select. disp.* et les *Opera minora*. Haller y a dé-

crit avec soin la position normale du cœur et la distribution des vaisseaux coronaires.

Dissertatio de motu sanguinis per cor. Gœttingue, 1737, in-4°.

Le répondant était D.-G. Schmidt. Cette dissertation a été réimprimée dans les *Select. disp.* et les *Opera minora*. C'est une suite de la précédente. Haller y insiste principalement sur la disposition des valvules du cœur et sur la simultanéité des contractions de ses deux ventricules.

Programmata I et II de veronicis quibusdam alpinis. Gœttingue, 1737, in-4°.

Programma de valvulâ Eustachii. Gœttingue, 1738, in-4°.- Léipzick, 1739, in-4°.

Réimprimé dans les *Select. disp.* et les *Opera minora*. C'est une excellente discription de la valvule d'Eustachi, avec un précis de tout ce qu'on savait alors à son égard.

Programma de vulnere sinûs frontalis. Gœttingue, 1728, in-4°.

Réimprimé dans les *Opusc. pathol.*

Dissertatio sistens ex itinere in sylvam Hercynicam hâc æstate suscepto observationes botanicas. Gœttingue, 1738, in-4°.

Le répondant était F.-C.-L. Cropp.

Dissertatio de modo agendi medicamentorum diaphoreticorum. Gœttingue, 1738, in-4°.

Le répondant était J.-C. Henneus.

Programma de altantoïde humanâ. Gœttingue, 1739, in-4°.

Réimprimé dans les *Disp. select.* et les *Opuscula anatomica.*

Observationes in fœminâ gravidâ factæ. Gœttingue, 1739, in-4°.

Dans cette dissertation, soutenue par J.-L.-C. Meyer, Haller décrit les cicatrices et les corps jaunes des ovaires. Elle a été réimprimée dans les *Select. disp.* et les *Opusc. anat.*

De vasis cordis observationes. Gœttingue, 1739, in-4°.

Réimprimé dans les deux mêmes recueils.

Hermanni Boerhaavii prælectiones academicæ in proprias institutiones rei medicæ edidit et notas addidit. Gœttingue, tom. I, *chylificatio*, 1739; *auctarium ad vol. I*, 1740; tom. II, *arteria*, *cor*, *pulmo*, *sanguis*, *glandula*, *cerebrum*, 1740; tom. III, *lien*, *hepar*, *renes*, *musculi*, *cutis*, *nutritio*, 1741; tom. IV, *tactus*, *gustus*, *olfactus*, *visus*, *auditus*, *sensus interni*, *vigiliæ*, *somnus*, 1743; tom. V, p. I, *respiratio*, *loquela*, *semen masculinum*; p. II, *menstrua*, *conceptus*, 1744; tom. IV, *pathologia*, *semiotica*, *hygiene*, *therapeutica*, *accedit Index totius operis*, 1744, in-8°. - Le premier volume fut réimprimé avec l'*Auctarium* refondu, Gœttingue, 1744 - 1745, in-8°. - Turin, 1742 - 1745, in-8°. - Venise, 1743 - 1745, in-8°. - Altdorf, 1744 - 1747, in-8°. - Naples, 1755, in-8°. - Leyde, 1758, in-8°. - Trad. en anglais, Londres, 1742, in-8°. - en français par J. Offray de La Mettrie, Paris, 1743-1747, in-12. - en allemand par Jean-Pierre Eberhard, Halle, 1754, in-8°.

Cet ouvrage, entrepris d'après les conseils de Werlhof, fut rédigé sur les cahiers écrits pendant trois ans par Haller, aux cours de Boerhaave, et sur ceux de son ami Schreiber. Haller feuilleta tous les livres cités par son maître, et ajonta tout ce qui avait été observé soit par d'autres, soit par lui-même. Cette production est précieuse en ce qu'on peut y étudier la méthode d'enseignement suivie par Boerhaave, et l'état où ce professeur célèbre avait laissé la science de l'homme lorsque Haller entreprit de la perfectionner.

Dissertatio de arbore philosophico ex aliis præter argentum metallis conficiendo. Gœttingue, 1739, in-4°.

Le répondant était C.-H. Senckenberg.

Iter Helveticum anni MDCCXXXVIII et iter Hercynicum anni MDCCXXXVIII. Gœttingue, 1740, in-4°.

Réimprimé dans les *Opusc. botan.* Haller dit de ce livre : *Continentur in hoc libro, quæ in itinere meo præcipua observavi, plantæ nempè in Alpibus, in Jurâ monte et in Emmiâ valle collectæ, quarum aliæ novæ, aliæ neque novæ, neque obscuræ, sed pulchræ tamen et rariores inventu.*

Programma : strena anatomica. Gœttingue, 1740, in-4°.

Réimprimé dans les *Opera minora* et les *Opusc. anatom.*

Observationes de ductu thoracico, in theatro Goettingensi factæ. Gœttingue, 1740, in-4°.

Le candidat était C.-M.-C. Bussmann. Réimprimé dans les *Disput. select.*, et, avec des additions, dans les *Opusc. minora.*

Programma quô plantas Helvetiæ indigenas desideratas sistit. Gœttingue, 1740, in-4°.

Dissertatio de febre quartanâ intermittente : Resp. G.-G. Bielke. Gœttingue, 1740, in-4°.

Tabula nova diaphragmatis. Gœttingue, 1741, in-fol.

On trouve aussi cette table dans les *Opusc. anat.*, et dans le premier fascicule des *Icones anatomicæ.*

Dissertatio de caloris generatione et usu in corpore humano : Resp. J.-N. Marcard. Gœttingue, 1741, in-4°.

Programma sistens observationes quasdam myologicas. Gœttingue, 1742, in-4°.

Dissertatio : monstrorum duorum anatomen et de causis monstrorum uberiorem disquisitionem exhibens : Resp. C.-J. Rollin. Gœttingue, 1742, in-4°.

Inséré aussi dans les *Opusc. anat.* et dans le *Lib. II de monstris.*

Programma de eodem argumento, ad præced. disputationem. Gœttingue, 1742, in-4°.

Programma sistens de valvulâ coli observationes uberiores. Gœttingue, 1742, in-4°.

Réimprimé dans les *Disp. select.* et les *Opera minora.*

Programma ad anatomen fœminæ suspensæ et demonstrationem viscerum, quô novum omenti iconem tradit. Gœttingue, 1742, in-4°.

Programma quô secundum omenti iconem tradit. Gœttingue, 1742, in-4°.

Enumeratio methodica stirpium Helvetiæ indigenarum, quâ omnium brevis descriptio et synonymia, compendium virium medicarum, dubiarum declaratio, novarum et rariorum uberior historia et icones continentur. Gœttingue, 1742, 2 vol. in-fol.

Ouvrage orné de 24 planches.

Programma ad anatomen fœtûs cranii parte et cerebro destituti, centesimum nempè cadaver, quod in hoc theatro secuit. Gœttingue, 1743, in-4°.

Dissertatio de verâ nervi intercostalis origine : Resp. H.-G.-L. Taube. Gœttingue, 1743, in-4°.

Inséré dans les *Disp. select.* et les *Opera minora.* Après avoir rapporté toutes les opinions sur l'origine du nerf intercostal, Haller se prononce en faveur de celle qui le fait provenir de la sixième paire.

Dissertatio de arteriis venisque bronchialibus et œsophageis : Resp. C. Fickel. Gœttingue, 1743, in 4°.

Inséré dans les *Disp. select.*

Iconum anatomicarum, quibus præcipuæ partes corporis humani exquisitâ curâ delineatæ continentur, fasciculus I. Gœttingue, 1743; *II*, 1745; *III*, 1747; *IV*, 1749; *V*, 1752; *VI*, 1753; *VII*, 1754; *VIII*, 1756, in-fol.

Haller regardait comme un de ses principaux ouvrages cette riche collection, dans laquelle on trouve des figures détaillées d'un grand nombre d'objets d'anatomie. Les artères y sont complétement représentées. Per-

sonne jusqu'alors n'avait fait dessiner chaque organe en situation et avec tous ceux qui l'environnent. Haller en donna le premier l'exemple. Le nombre des planches s'élève à 46.

Brevis enumeratio stirpium horti Goettingensis. Accedunt animadversiones aliquæ et novarum descriptiones. Gœttingue, 1743, in-8°.

Le jardin de Gœttingue avait été fondé en 1739 par Haller lui-même.

Dissertatio de febre malignâ per gangrœnam pedis dextri in regione malleoli criticè solutâ : Resp. G.-C. Pappelbaum. Gœttingue, 1743, in-4°.

Dissertatio de morbis uteri. Gœttingue, 1743, in-4°.

Dissertatio de nervorum in arteriis imperio : Resp. M.-L.-R. Berckelmann. Gœttingue, 1744. in-4°.

Réimprimé dans les *Disp. select.* et les *Opera minora.*

Flora Jenensis Henrici Bernhardi Ruppii, ex posthumis auctoris schedis et propriis observationibus aucta et emendata. Gœttingue, 1745, in-8°.

Dissertatio de arteriâ brachii : Resp. A.-B. Winckler. Gœttingue, 1745, in-4°.

Consultationes medicæ, sive sylloge epistolarum cum responsis Hermanni Boerhaavii, in Britanniâ primum editæ, nunc aliquot exemplis auctiores. Accesserunt ejusdem de calculo libellus et introductio ad praxin clinicam. Gœttingue, 1744, in-8°. - *Ibid.* 1752, in-8°.

Programma de fœtu humano septimestri sine cerebro edito. Gœttingue, 1745, in-4°.

Programma de generatione monstrorum mechanicâ. Gœttingue, 1745, in-4°.

Réimprimé avec le précédent dans l'*Historia monstrorum* et les *Opusc. anatom.*

Programma quô suam et Winsloi de monstris sententiam contrà D. Lemerium novis argumentis defendit. Gœttingue, 1745, in-4°.

Programma : de viis seminis observationes. Gœttingue, 1745, in-4°.

Réimprimé dans les Transactions philosophiques, les *Select. disp.* et les *Opera minora.*

Programma de allii genere naturali. Gœttingue, 1745, in-4°.

Réimprimé dans les *Opuscula botanica.*

Dissertatio de glandulis in genere et speciatim de thymo : Resp. A.-L. de Hugo. Gœttingue, 1746, in-4°.

De respiratione experimenta anatomica, quibus aëris inter pulmonem et pleuram absentia demonstratur, et musculorum intercostalium internorum officium asseritur. Gœttingue, 1746 - 1747, 2 parties in-4°.

Réimprimé dans les *Opera minora* et les *Opuscula anatomica.*

Disputationes anatomicæ selectæ : collegit, edidit et præfatus est. Gœttingue, 1746 - 1752, 7 vol. in-4°.

Riche collection de dissertations remplies de faits importans, qui seraient tombées dans l'oubli si Haller n'avait eu l'heureuse idée de les rassembler. Il serait à désirer qu'on la continuât en faisant un choix sévère dans les thèses d'anatomie soutenues en France et en Allemagne depuis 1752; le nombre n'en serait pas considérable.

Hermanni Boerhaave prælectiones publicæ de morbis oculorum ex codice manuscripto editæ. Gœttingue, 1746, in-8°. - *Ibid.* 1750, in-8°. -Venise, 1748, in-8°. - Paris, 1748, in-12. - Trad. en français, Paris, 1749, in-12. - en allemand, Nuremberg, 1751, in-8°.

Dissertatio de temporis observatione in curandis morbis : Resp. F.-A. Denecke. Gœttingue, 1747, in-4°.

Dissertatio de phrenitide : Resp. J.-H. Oschwald. Gœttingue, 1747, in-4°.

Dissertatio de præparatione olei animalis Christiani Democriti ejusque

usu in medendis febribus intermittentibus : Resp. G.-E. Loeber. Gœttingue, 1747, in-4°.

Dissertatio de sanguinis ad cerebrum tendentis indole : Resp. D.-J. Taube. Gœttingue, 1747, in-4°.

Dissertatio sistens observationes botanicas et medicas : Resp. C.-L. Willig. Gœttingue, 1747, in-4°.

Programma de foramine ovali et valvulâ Eustachii. Gœttingue, 1748, in-fol.

Dissertatio de cellulosæ telæ in fabricâ corporis humani dignitate : Resp. D.-C. Schobinger. Gœttingue, 1748, in-4°.

Dissertatio de methodo botanicâ Halleri omnium hactenus excogitatarum maximè naturali : Resp. Trendelenburg. Gœttingue, 1748, in-4°.

Primæ lineæ physiologiæ in usum prælectionum academicarum. Gœttingue, 1747, in-8°. - *Ibid.* 1751, in-8°. - *Ibid.* 1764, in-8°. - Venise, 1754, in-8°., d'après l'édition de 1751. - Lausanne, 1771, in-8°., d'après l'édition de 1764. - *Ibid.* 1781, in-8°., d'après la même édition. - Edinbourg, 1767, in-8°. - Trad. en français par Pierre Tarin, d'après la première édition, Paris, 1752, in-8°.; et par Bordenave, d'après la seconde. Paris, 1768, in-12. - en italien, d'après la seconde édition, par Bornetti; Venise, 1765, in-8°. - en anglais, par Samuel Mihles, Londres, 1754, in-8°.; *Ibid.* 1772, in-8°., d'après la seconde édition. - en allemand; en partie par Haller lui-même, et en partie par Tribolet, d'après l'édition de 1765, Berlin, 1770, in-8°.

Après la mort de l'auteur, Henri-Auguste Wrisberg donna une quatrième édition (Gœttingue, 1780, in-8°.), d'après laquelle Conrad-Frédéric Uden fit une nouvelle traduction allemande (Berlin, 1782, 2 vol. in-8°.) La traduction allemande la plus nouvelle a été publiée par P.-F. Meckel, avec des notes de Sœmmerring (Berlin, 1788, in-8°.). D. de Leveling a refondu cet ouvrage à sa manière (Erlangue, 1795, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1800, in-8°.).

Après avoir pris, pendant vingt-quatre ans, pour texte de ses leçons les *prælectiones* de Boerhaave, Haller, riche de ses propres travaux, publia l'ouvrage dont on vient de livre le titre; il s'attacha à y présenter le tableau des résultats obtenus par Morgagni, Winslow, Albinus et Douglass; par conséquent, on y trouve l'état de la physiologie en 1764. Cet ouvrage, dont celui de Richerand n'est qu'une pâle copie et quelquefois même la traduction libre, est remarquable par l'admirable concision et la clarté du style; on sait que Haller excellait à dire beaucoup en peu de mots, talent bien rare aujourd'hui, où l'on semble prendre à tâche de faire le contraire. L'Anatomie générale de Bichat est le seul ouvrage qui puisse soutenir la comparaison avec celui de Haller dont il s'agit; si celui du physiologiste français l'emporte sur l'autre, c'est seulement parce que l'auteur est entré dans plus de détails, et parce qu'il est venu après Haller. Quoi de plus juste que cette pensée de celui-ci: *Physiologia est animata anatome.*

Opuscula botanica recusa et aucta. Gœttingue, 1749, in-8°.

Programmata I et II de rupto in partu utero. Gœttingue, 1749, in-4°.

Réimprimé dans les *Opuscula pathologica.*

Programma de gibbo. Gœttingue, 1749, in-4°.

Programma de aortæ et venæ cavæ gravioribus quibusdam morbis observationes sistens, ad dissertationem inauguralem D.-D. Zinn. Gœttingue, 1749, in-4°.

Programma de valvulis vesicæ felleæ. Gœttingue, 1749, in-4°.

Programma de morbis pectoris. Gœttingue, 1749, in-4°.

Programma de quibusdam uteri morbis. Gœttingue, 1749, in-4°.

Programma de herniis congenitis. Gœttingue, 1749, in-4°.

Programma de ossibus vitio natis. Gœttingue, 1749, in-4°.

Tous ces programmes ont été réimprimés dans les *Opuscula pathologica*, et traduits en suédois, dans les Actes de l'Académie des sciences de Stockholm pour l'an 1750.

A short narrative of the Kings journey to Goettingen. Gœttingue, 1749, in-8°.

Opuscula anatomica de respiratione, de monstris, aliaque minora. Gœttingue, 1751, in-8°.

On trouve dans cette collection, les pièces suivantes: 1°. *Dissertatio anatomica de musculis diaphragmatis;* 2°. *De respiratione experimenta anatomica Pars I;* 3°. *Pars II, seu Vindiciæ;* 4°. *Pars IV, seu diarium experimentorum;* 5°. *Quod corpora humana secuerit Hippocrates, programma;* 6°. *Anatome fœtûs bicipitis ad pectora connati;* 7°. *Duorum monstrorum anatome;* 8°. *De fœtu capite semi-duplici programma;* 9°. *De fœtu cranii experte programma;* 10°. *Ad Lemeryi de monstris objectiones responsio;* 11°. *Strena anatomica;* 12°. *Oratio de amœnitatibus anatomicis;* 13°. *De membranâ pupillari;* 14°. *Operum auctoris catalogus.*

Hermanni Boerhaave Methodus studii medici, cum amplissimis auctariis. Amsterdam, 1751, in-4°.-Venise, 1753, in-4°.

Experimenta quædam in vivis animalibus præcipuè circà organa tussis explananda instituta : Resp. J.-M.-F. Albrecht. Gœttingue, 1751, in-4°.

Oratio de amœnitatibus anatomes. Gœttingue, 1751, in-4°.

Réimprimé dans les *Opuscula minora.*

Experimenta quædam circà corpus callosum, cerebellum, duram meningem, in vivis animalibus instituta : Resp. auct. J.-G. Zinn. Gœttingue, 1751, in-4°.

Pruefungen der Sekte, die an allem zweifeln, aus dem Franzoesischen des Hrn Formey; mit einer Vorrede. Gœttingue, 1751, in-8°.

La préface, qui est fort longue, fut traduite à part en français (Neufchâtel, 1755, in-8°.), et en danois par Edsberg (Copenhague, 1758, in-8°.).

Lettre à M. de Maupertuis, avec sa réponse. Gœttingue, 1751, in-8°. -En français et en allemand, Francfort et Léipzick, 1752, in-8°.

Réimprimé en français dans le tome V de la Bibliothèque impartiale, en allemand dans les *Kleine teutschen Schriften* de Haller, et dans les *Freyen Urtheilen und Nachrichten.*

Oratio de hermaphroditis. Gœttingue, 1751, in-4°.

Réimprimé dans les *Opera minora* et les Commentaires de la Société de Gœttingue.

Dissertatio de victu ex animalibus et vegetabilibus temperando : Resp. N. Himsel. Gœttingue, 1751, in-4°.

Enumeratio plantarum horti regii Goettingensis. Gœttingue, 1753, in-8°.

Programma de morbis colli. Gœttingue, 1753, in-8°.

Programma de calculis felleis. Gœttingue, 1753, in-8°.

Programma de partibus corporis humani præter naturam induratis. Gœttingue, 1753, in-4°.

Programma : herniarum observationes. Gœttingue, 1753, in-4°.

Programma de morbis uteri. Gœttingue, 1753, in-4°.

Programma de renibus morbosis. Gœttingue, 1753, in-4°.

Ces six programmes se trouvent aussi dans les *Opusc. pathol.*

Programma de fabricis monstrosis. Gœttingue, 1753, in-4°.

Inséré aussi dans les *Lib. de monstris.*

Opuscula pathologica partim recusa, partim inedita, quibus sectiones cadaverum morbosorum potissimum continentur. Accesserunt experimenta de respiratione, quartâ parte aucta. Lausanne, 1755, in-8°. -Ve-

nise, 1755, in-8°. - Naples, 1755, in-8°. - Trad. en anglais, Londres, 1755, in-8°.
Réimprimé avec de nombreuses additions dans les *Oper. minor.*
Disputationes chirurgicæ selectæ : collegit, edidit, præfatus est. Lausanne, tom. I, II, III, 1755; IV, V, 1756, in-4°. - Trad. on plutôt extrait en français (par H.-J. Macqnart), Paris, 1757, in-12. - en allemand par F.-A. Weiz, Léipzick, 1777-1787, 5 vol. in-8°.
Si cette collection offre aujourd'hui moins d'intérêt qne celle des thèses anatomiques, elle n'en mérite pas moins d'être recherchée de tout chirurgien qui veut connaître l'histoire de son art, et même de toute personne qui se livre à l'étude de l'histoire des sciences médicales.
Sammlung kleiner Schriften. Berne, 1756, in-8°. - *Ibid.* 1771, in-8°.
Disputationes practicæ selectæ. Lausanne, tome I, 1756; II, III, IV, 1757; V, VI, 1758; VII, 1760, in-4°. - Trad. en allemand par Laurent Crell, Helmstaedt, tom. I, II, 1779; III, 1780, in-8°.; continué par le même, Berlin et Stettin, 1781-1784, in-8°.
Matériaux pour l'histoire de la médecine.
Elementa physiologiæ corporis humani. Lausanne, 1757-1766, 8 vol. in-4°. - Naples, 1763, in-4°. - Venise, 1765, in-4°. - Trad. en allemand par J.-S. Halle, Berlin, 1759-1776, 8 vol. in-8°. - en français, Paris, 1774, 2 vol. in-8°.
La traduction français ne comprend que la partie relative à la génération. Il a paru une seconde édition d'une partie de l'original, sous ce titre: *De præcipuarum corporis humani partium fabricâ et functionibus libri XXX. Opus quinquaginta annos.* Berne, tom. I, II, III, 1777; IV, V, VI, VII, VIII, 1778, in-8°.
Il a été publié, pour mettre la première édition en harmonie avec la seconde, quatre fascicules d'additions et de corrections, sous ce titre: *Auctarium ad elementa physiologiæ corporis humani.* Lausanne, 1782, in-4°.
« Cet onvrage, dit M. Cuvier, a étonné tout le mondc savant par l'ordre, par la précision du style, par le détail immense où il entre de la structure des parties, par la discussion approfondie de tontes les opinions émises jusque-là sur leurs usages, et par des renvois exacts et prodigieusement nombreux à tous les passages des auteurs où il est qnestion des moindres matières relatives à la science. Il a produit une révolution heureuse, et a fait bannir ces vaines hypothèses dont la physiologie semblait être demeurée le domaine. »
Quelque fondé que soit ce jugement d'un naturaliste célèbre snr le principal ouvrage du plus célèbre des physiologistes, il n'est pas exact de dire qu'il a fait bannir toutes les hypothèses du domaine de la physiologie, car il reste quelqnes hypothèses dans celle de Haller; mais il est certain que cet ouvrage colossal est, de tous ceux qu'on a publiés sur la science de l'homme, le plns riche en faits positifs; c'est un de ces livres impérissables que l'on ne doit point espérer de voir remplacer, même après plusienrs siècles.
Experimenta propria de respiratione, et nova alia in novum ordinem disposita, omissis omnibus criticis, quatuor in commentationes divisa, inscripta (Mémoires sur la respiration). Lausanne, 1758, in-8°.
Inséré en latin avec de nombrenses additions dans les *Opera minora.*
Authentische Akten, das neu errichtete Waisenhaus betreffend, von 1755 *zu* 1757. Zurich, 1758, in-8°.
Réimprimé dans les *Kleine teutsche Schriften.*
Novarum plantarum descriptiones ad Societatem regiam Goettingensem missæ. 1760, in-4°.
Ad enumerationem stirpium Helveticarum emendationes et auctaria. Berne, Part. I, 1760. - Part. II, *Cum miscellaneis Societatis privatæ*

excusa, Turin, 1760, in-8°. - Part. III, Bâle, 1761, in-4°.; et dans les *Act. Helvet.*, part. V. - Part. IV, Berne, 1761, in-8°.; et dans les *Act. Helvet.*, part. VI. - Part. V, Bâle, 1763, in-4°. - Part. VI, Bâle, 1765, in-4°.

Il a paru une seconde édition des première, seconde et quatrième parties, à Bâle, 1765, in-8°.

Enumeratio stirpium, quæ in Helvetiâ rariores proveniunt. Lausanne, 1760, in-8°.

Orchidum classis constituta. Bâle, 1760, in-4°.

Ad viri illustris Antonii de Haen difficultates apologia. Lausanne, 1761, in-8°. - Berne, 1761, in-8°. - Lausanne, 1762, in-8°. - Trad. en allemand par H.-C. Hirzel, Zurich, 1761, in-8°.

Opera minora. Lausanne, tome I, 1762; II, 1766; III, 1768, in-4°.

Recueil des écrits particuliers de Haller sur l'anatomie et la physiologie, au nombre de quarante. C'est un de ses ouvrages auquel il attachait lui-même le plus d'importance. L'acquisition de cette collection dispense d'avoir l'immense quantité d'écrits publiés par Haller, lorsqu'on veut se contenter de l'exposition de ses travaux personnels; en y ajoutant sa grande physiologie, ses *bibliothèques* et ses planches anatomiques; on a tous ce qu'il a fait d'important en médecine.

Relation des travaux économiques. Roche, 1764, in-4°. - Trad. en allemand dans les *Kleine teutsche Schriften.*

Expériences sur l'évaporation de l'eau salée;

Dans les Mémoires de l'Académie des sciences. Traduit en allemand, Berne, 1765, in-8°., et inséré aussi dans les *Kleine teutsche Schriften*.

Reproduit en français, traduction de Deleuze, sous le titre de *Description des salines du gouvernement d'Aigle*; à Yverdun, 1776, in-12. - Reproduit aussi en allemand, avec de nombreuses additions, par Charles-Chrétien Langsdorf, Leipzick et Francfort, 1789, in-8°.

Historia stirpium indigenarum Helvetiæ. Berne, 1768, 3 vol. in-fol., avec un volume de planches.

Cette flore contient la description soignée de 2426 plantes, parmi lesquelles plus de cent étaient tout à fait nouvelles. Haller s'est surpassé dans l'indication des synonymies.

Nomenclator ex historiâ plantarum indigenarum Helvetiæ excerptus. Berne, 1769, in-8°.

Principum artis medicæ collectio. Lausanne, 1768-1774, 11 vol. in-8°.

Le sixième volume et les suivans ont été publiés, sous les yeux de Haller, par P.-R. Vicat. Cette collection renferme les œuvres d'Hippocrate, d'Arétée, d'Alexandre de Tralles, de Rhazès, de Celse et de Cœlius Aurelianus.

Le docteur Coray a fait remarquer, dans cette collection, des erreurs graves qui sembleraient prouver que Haller n'était pas assez versé dans la langue grecque pour qu'on puisse attacher une grande importance à ses travaux en ce genre.

Bibliotheca botanica, quâ scripta ad rem herbariam facientia à rerum initiis recensentur. Zurich, tome I, 1771; II, 1772, in-4°.

Le premier volume s'étend jusqu'à Tournefort, et le second depuis cet illustre botaniste jusqu'au temps de Haller. Cette *Bibliothèque* est la meilleure des quatre que l'on doit à Haller, tout porte à croire qu'elle est vraiment de lui.

Usong, eine morgenlaendische Geschichte. Berne, 1771, in-8°. - Leipzick, 1771, in-8°. - Berne, 1772, in-8°. - *Ibid.* 1775, in-8°. - *Ibid.* 1777, in-8°. - Réimprimé à Francfort-sur-le-Mein, 1772, in-8°. - Trad. en français, Lausanne, 1772, in-8°.; Francfort-sur-le-Mein, 1772, in-8°.; Paris, 1772, in-8°. - en anglais par Joseph de Planta, Londres, 1772, in-8°.; par un autre, d'après la première édition, Londres, 1773, in-8°. - en

hollandais, Rotterdam, 1773, in-8°. - en italien, d'après la première traduction française, dans la *Biblioteca galante* (Florence, 1776, in-8°.).

Briefe ueber die wichtigsten Wahrheiten der Offenbarung. Berne, 1772, in-8°. - *Ibid.* (Leipziek), 1772, in-8°. - *Ibid.* 1773, in-8°. -Trad. en français, Yverdun, 1773, in-8°. - en hollandais, Amsterdam, 1773, in-8°. - en suédois, Stockholm, 1778, in-8°.

Alfred, Koenig der Angelsachsen. Gœttingue et Berne, 1773, in-8°. - Bâle, 1773, in-8°. -Trad. en français, Lausanne, 1775, in-8°.

Additamenta ad J. Scheuchzeri agrostographiam. Zurich, 1774, in-4°.

Fabius und Cato, ein Stueck der roemischen Geschichte. Berne, 1774, in-8°. -Trad. en français, Lausanne, 1774, in-8°.

Bibliotheca anatomica. Zurich, tome I, 1774; II, 1775, in-4°.

Ouvrage indispensable à toute personne qui écrit en médecine ; il est remarquable par la prodigieuse quantité de faits brièvement indiqués et par les jugemens profonds portés sur la plupart des auteurs. Il y a lieu de s'étonner que Haller ait confié la rédaction de la table de cet important ouvrage à des mains malhabiles ; elle fourmille de fautes.

Bibliotheca chirurgica, quâ scripta ad artem chirurgicam facientia à rerum initiis recensentur. Berne et Bâle, tome I, 1774; II, 1775, in-4°.

Le premier volume s'étend jusqu'en 1710, et le second jusqu'en 1774. Cette *Bibliothèque* est faite avec moins de soin que la précédente. Haller n'était pas chirurgien. Cependant c'est encore là un des ouvrages de cet homme célèbre que l'on ne peut se dispenser d'avoir. La table n'est pas moins défectueuse que celle de la Bibliothèque anatomique.

Briefe ueber einige Einwuerfe noch lebender Freygeister wider die Offenbarung. Berne, tome I, 1775 ; réimprimé en 1777 ; II, 1776, in-8°.

Bibliotheca medicinæ practicæ, quâ scripta ad partem medicinæ practicæ facientia à rerum initiis, ad a. 1775, recensentur. Berne et Bâle, tome I, 1776; II, 1777; III, 1779; IV, 1788, in-4°.

Le premier volume s'étend jusqu'en 1533, le second jusqu'en 1647, le troisième jusqu'en 1681, et le quatrième jusqu'en 1707 seulement, malgré le titre du premier volume, et celui du troisième qui porte que l'ouvrage devait s'étendre jusqu'en 1778. Le second volume a été publié par Tribolet, et le quatrième par Jean-Thierry Brandis. Il faut joindre aux quatre Bibliothèques les *Adnotationes*, fort incomplètes toutefois, qu'a publiées De Murr (Erlangue, 1805, in-4°.).

Haller a rendu un grand service à la médecine pratique par la publication de cet ouvrage, dans lequel une seule épithète lui suffit, dit M. Desgenettes, pour peindre chaque auteur. Nous ne devons néanmoins pas taire le défaut principal de cet ouvrage et des autres du même genre ; l'ordre chronologique qui y règne est avantageux en ce qu'il indique l'ordre à suivre dans la lecture des auteurs; mais comme il est combiné avec l'ordre scolaire, c'est-à-dire que l'auteur a divisé son ouvrage en autant de parties qu'il y a eu d'hommes qui ont fait école, il en résulte des difficultés insurmontables quand on veut y faire des recherches; des tables analytiques auraient paré à cet inconvénient.

Vorlesungen ueber die gerichtliche Arzneywissenschaft; aus einer nachgelassenen lateinischen Handschrift uebersetzt. Berne, tome I, 1782; II, 1784, in-8°.

Tagebuch seiner Beobachtungen ueber Schriftsteller und ueber sich selbst; zur Charakteristik der Philosophie und Religion dieses Mannes. Berne, 1787, in-8°.

Publié par J.-G. Heinzmann. Plus de la moitié de cet ouvrage est formée par les analyses que Haller a données d'ouvrages étrangers à la médecine dans les Annonces savantes de Gœttingue ; mais il s'en faut de beaucoup qu'on les y trouve toutes; le plupart même n'y sont qu'en extrait. Ce recueil renferme aussi la plupart des préfaces que Haller a

mises en tête d'antres ouvrages que les siens. L'autre moitié se compose d'un extrait du Journal que ce médecin tenait lui-même depuis 1734.

Des Herrn von Haller Tagebuch der medicinischen Literatur der Jahre 1745 bis 1774; gesammelt, herausgegeben und mit verschiedenen Abhandlungen aus der Geschichte und Literatur der Medicin begleitet von J.-J. Roemer und P. Usteri. Berne, tome I, 1789; II, III, 1691, in-8°.

Epistolæ Halleri ad H.-P. Levelingium scriptæ, quas edidit, præfatus est, notisque illustravit H.-M. Leveling. Erlangue, 1795, in-8°.

Epistolarum ab eruditis viris ad Albertum Hallerum scriptarum P. I, latinæ. Vol. I, *Epistolæ* 194 *ab A.* 1727 *ad A.* 1739. Berne, 1773. -Vol. II, *Epistolæ* 195 *ad* 404, *scriptæ ab A.* 1740 *ad* 1748. *ibid.* eod. -Vol. III, *Epistolæ ab A.* 1749 *ad* 1755. *ibid.* 1774.-Vol. IV, *ab A.* 1756 *ad* 1760. *ibid. eod.* -Vol. V, *ab A.* 1761 *ad* 1768. *ibid. eod.* -Vol. VI, *ab A.* 1769 *ad* 1774. *ibid.* 1775, in-8°.

Einiger gelehrten Freunde teutsche Briefe an den Hrn. von Haller. Berne, 1777, in-8°.

Il n'a paru que cent de ces lettres écrites de 1725 à 1751.

Haller a mis des préfaces en tête du *Kraeuterbuch* de Weinmann (Nuremberg, 1745, in-fol.), de l'*Historia morborum, qui Vratislaviæ annis* 1699, 1700, 1701, 1702, *grassati sunt* (Lausanne, 1747, in-4°.); des *Goettingische Zeitungen von gelehrten Sachen auf das Jahr* 1747; des poésies allemandes de Werlhof (Hanovre, 1749, in-8°.); de la *Sammlung neuer und merkwuerdiger Reisen* (Gœttingue, 1750, 11 vol. in-8°.), collection qui parut toute entière sous ses auspices, de la traduction allemande de Buffon (Hambourg et Léipzick, 1750, in-4°. -Trad. à part en français, sous le titre de *Réflexions sur le système de la génération de M. de Buffon*, Genève (Paris), 1751, in-8°. - en latin dans la Physiologie de G. Heuermann, Copenhague, 1751, in-8°.); de l'*onomatologia medica completa* (Ulm, 1757, in-8°.); du Traité de Roesel sur les grenouilles (Nuremberg, 1758, in-fol.); et de la *Pharmacopœa Helvetica* (Bâle, 1771, in-fol.). Il a revu les articles de botanique et une partie de ceux de physiologie dans le *Dictionaire raisonné universel d'histoire naturelle* par Valmont de Bomare (Yverdun, 1768-1769, 12 vol. in-8°.), et, depuis la lettre F dans l'Enclyclopédie dont Felice commença la publication en 1770. On trouve de lui onze à douze mille analyses d'ouvrages dans les *Goettingische gelehrte Anzeigen*, dont il fut l'un des plus laborieux coopérateurs. Après sa mort, on en inséra, dans ce recueil, un grand nombre qui furent trouvées dans ses papiers; la dernière se trouve dans le 24e cahier de l'an 1779. On lui doit, enfin, une foule d'articles de tout genre dans le *Commercium litterarium Noricum*, les Actes de la Société d'Upsal, ceux de l'Académie de Stockholm, la *Hamburgische vermischte Bibliothek*, les Transactions philosophiques, le Nouveau magazin français, les Commentaires de la Société royale de Gœttingue, les Mémoires de l'Académie des sciences de Paris, les *Acta Helvetica*, les Commentaires de l'Académie d'Harlem, les *Miscellanea Taurinensia*, la Bibliothèque raisonnée, et une foule d'antres recueils périodiques, soit français, soit allemands. Quelques-uns ont été publiés à part, ou traduits dans d'autres langues; nous n'indiquerons ici que ceux-là. Le *De cordis motu à stimulo nascente novum experimentum*, inséré dans les Commentaires de la Société de Gœttingue, a paru en français, avec les Mémoires sur les parties sensibles et irritables (Lausanne, 1754, in-8°. - *Ibid.* 1756, in-8°.), et, en allemand, dans le tome III de l'*Allgemein. Magazin.* Ces derniers mémoires ont été traduits en italien par J.-B. Petrini (Rome, 1755, in-4°.), et dans le *Racculta fabriana* (Bologne, 1755, in-8°.), et en allemand dans le Magazin de Hambourg. Les *De motu sanguinis factorum experimentorum corollaria*, insérés, en 1755,

dans le même recueil, ont été traduits en français par Tissot (Lausanne, 1756, in-12), et en anglais (Londres, 1757, in-8°.). Celui *De lue boum*, a été publié à part (Gœttingue, 1773, in-4°.), en allemand (Berne, 1773, in-8°.), et en français (Berne, 1773, in-8°.). Les *Experimenta de partibus sentientibus et irritabilibus, quorum corollaria sunt sermones de partibus irritabilibus dictis*, ont été traduits en français par Tissot (Lausanne, 1755, in-12). Les *De motu sanguinis experimenta missa Gœttingam*, l'ont été en français (Lausanne, 1759, in-8°.), et en anglais (Londres, 1757, in-8°.). Enfin, le mémoire *De formatione pulli in ovo* l'a été en français (Lausanne, 1758, in-12).

(A.-J.-L. JOURDAN et F.-G. BOISSEAU)

HALLORAN (SYLVESTRE O'), irlandais, né en 1728, étudia la chirurgie à Paris et à Londres, et obtint la place de chirurgien de l'hôpital de Limerick, où il mourut en 1807. Il était membre de l'Académie d'Irlande, dans les Transactions de laquelle il a inséré divers articles. On lui doit deux ouvrages sur l'histoire de son pays, dans lesquels il a déployé le caractère d'un véritable irlandais, en cherchant partout à rabaisser le caractère des Anglais, mais a montré aussi peu de goût et de critique en adoptant aveuglement les traditions rapportées par O' Fleherty au sujet de l'ancienneté de la civilisation en Irlande. Nous passons sous silence les titres de ces deux ouvrages, qui sont étrangers à notre sujet, et nous rapportons seulement ceux des deux suivans :

A new treatise on the glaucoma or cataract. Dublin, 1750, in-8°.
Treatise on the gangren. Dublin, 1766, in-8°. (O.)

HAMBERGER (ADOLPHE-ALBERT), fils de Georges-Erhard, vint au monde à Iéna le 7 février 1737. Il y fit ses études, fut reçu docteur en 1769, et obtint, trois ans après, la place de médecin de la ville. En 1782, il quitta l'Allemagne pour aller se fixer en Esthonie, à Arrokull, où il mourut au bout de quelques années. Ses ouvrages ont pour titres :

Dissertatio de secretionibus. Iéna, 1767, in-4°.
Dissertatio quâ caussæ motûs planetarum explicantur. Iéna, 1769, in-4°.
Die Ursachen der Bewegung der Planeten, der Schwere, und des Zusammenhaengens der Koerper. Iéna, 1772, in-8°.
Allgemeine Experimental-Naturlehre auf eigene Erfahrungen und Vernunftschluesse gegruendet. Iéna, 1774, in-8°.
Kurzer Entwurf einer Naturlehre, worinnen alles aus dem einzigen Begriffe, dass Kraft nicht anders als Druck sey, erwiesen ist. Iéna, 1780, in-8°. (J.)

HAMBERGER (ADOLPHE-FRÉDÉRIC), frère du précédent, naquit à Iéna le 14 mars 1727, et mourut à la fleur de l'âge le 5 février 1750, revêtu du titre de professeur extraordinaire, qui lui avait été conféré au lit de la mort. Au retour d'un

voyage en France et en Hollande, il s'était fait recevoir docteur en médecine dans l'Université de sa ville natale. Nous n'avons de lui que deux opuscules dont voici les titres :

Dissertatio de calore in genere. Iéna, 1748, in-4°.
Dissertatio de calore humano naturali. Iéna, 1748, in-4°. (J.)

HAMBERGER (Georges), de Dunkelspiel, dans la Souabe, étudia la médecine à Tubingue, où il fut promu au doctorat en 1562, et obtint ensuite la place de médecin pensionné à Rotheubourg sur le Tauber. L'Université de Tubingue l'ayant nommé professeur, il vint prendre possession de sa chaire en 1568. On a de lui quelques dissertations académiques.

Dissertatio de stomacace et scelotyrbe, vulgò scorbuto nuncupato. Tubingue, 1586, in-4°.
Dissertatio de vertigine. Tubingue, 1589, in-4°.
Dissertatio de phrenitide. Tubingue, 1589, in-4°. (J.)

HAMBERGER (Georges-Erhard), médecin allemand, célèbre surtout par ses longues querelles avec Haller, était fils d'un professeur de physique et de mathématiques à l'Université d'Iéna. Il vint au monde en cette ville, le 21 décembre 1697. Son père lui inspira, pour les mathématiques, un goût décidé qu'il conserva toute sa vie, et qu'on voit percer jusque dans ceux de ses ouvrages qui sont le plus étrangers à la science du calcul. Dès sa plus tendre jeunesse il avait montré beaucoup de dispositions pour les sciences naturelles; aussi se décida-t-il aisément à embrasser la carrière médicale, dans laquelle il eut pour guides Wedel et Slevogt. Chargé par ce dernier de préparer les pièces nécessaires au cours d'anatomie, il saisit avec empressement cette occasion de faire des progrès dans un art vers lequel il se sentait irrésistiblement entraîné, et disséqua sous son habile maître avec la plus grande assiduité. Cependant il ne négligeait pas non plus les autres parties de la médecine. Le titre de docteur lui fut conféré en 1721. Cinq ans après l'Université lui confia une chaire extraordinaire. Nommé dans la suite professeur de chimie et de médecine pratique, il remplit cette place avec zèle jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 22 juin 1755.

Hamberger eut des discussions très-vives avec Muschenbrock et Haller. Cette dernière, qui a fait tant de bruit, et scandalisé toute l'Europe, provint de ce que le professeur d'Iéna, fidèle à l'opinion de Galien, et marchant sur les traces de Bayle, soutint, en s'appuyant de calculs et de figures géométriques, que les muscles intercostaux externes servent à élever les côtes, tandis que les internes ont pour usage de les abaisser. D'ailleurs, Hamberger prétendait qu'il existe de l'air entre le poumon et la

plèvre, et il adoptait les hypothèses de Malpighi et d'Helvétius relativement à la structure de l'organe pulmonaire. Haller combattit ces diverses assertions dans son commentaire sur les Institutions de Boerhaave. Quoiqu'il l'eût fait avec beaucoup de modération, Hamberger ne s'en trouva pas moins offensé, et publia une série de huit programmes dans lesquels il soutint ce qu'il avait avancé par des raisonnemens géométriques, très-savans sans doute, mais auxquels manque le mérite d'une juste application. Haller prit une seconde fois la plume, pour démontrer que les muscles intercostaux internes et externes servent également à l'inspiration, et qu'il n'y a point d'air entre le poumon et la plèvre. Mais, cette fois, piqué du peu de modération de son adversaire, et des épithètes désagréables que celui-ci avaient attachées à son nom, il lui reprocha, avec un peu de vivacité, de compter trop sur le raisonnement, et de trop négliger les expériences. Depuis lors, il garda le silence malgré les déclamations de son rival, qui ne reconnut ses torts qu'au moment de mourir, avouant qu'il avait été retenu jusque-là par la crainte de s'humilier.

Hamberger, toujours obsédé par ses opinions mécaniques, niait que la dilatation du cœur fût active, et la croyait produite uniquement par le sang qui pénètre dans les ventricules. Cet écrivain infatigable introduisit les calculs dans l'art des accouchemens, où du moins ils ne sont pas tout à fait déplacés et inutiles. Il admettait l'anastomose des artères avec des veines, qui compte encore aujourd'hui tant de partisans, quelqu'inconciliable qu'elle soit avec les phénomènes fondamentaux de la vie. Sa théorie des sécrétions était fort bizarre ; il faisait dépendre cette fonction d'un côté de l'adhésion du fluide aux parois du vaisseau, d'autre part, de la force du cœur et des artères; il supposait en outre que les liqueurs sécrétées jouissent d'une pesanteur spécifique relative à celle des organes qui les forment, et il a dressé à ce sujet des tables de rapport, qui suffiraient seules pour dégoûter de toute application des mathématiques à la médecine. Son traité de physiologie est un livre fort bien fait, écrit avec beaucoup d'ordre, et d'un style à la fois clair et laconique ; mais il n'a que ce genre de mérite, en quelque sorte extrinsèque : ce n'est pas là qu'il faut aller chercher l'exposition fidèle, ni moins encore l'explication probable des phénomènes biologiques. Les nombreux ouvrages d'Hamberger ont pour titres :

Dissertatio sistens leges perspectivæ ad situm plani transparentis mutatum applicatas. Iéna, 1719, in-4°. -*Ibid*. 1747, in-4°.

Dissertatio de malignitate in morbis. Iéna, 1721, in-4°.

Dissertatio de sole splendorem amittente, cœlo nubibus non tecto, Iéna, 1722, in-4°.

Dissertatio de primis fluidorum phænomenis. Iéna, 1723, in-4°.
Dissertatio de experimento ab Hugenio, pro causâ gravitatis explicandâ, invento. Iéna, 1723, in-4°. - *Ibid.* 1747, in-4°.
Dissertatio de frigore morbifico. Iéna, 1725, in-4°.
Epistola gratulatoria ubi de phænomenis, quæ similitudinem actionum fluidorum agitur. Iéna, 1725, in-4°.
Dissertatio chymica penetrationem salis alcali in interstitia salis acidi per experimenta demonstrans. Iéna, 1726, in-4°.
Programma auspicale de camphorâ per spiritum nitri fusâ, quô ad publicas suas lectiones medicas invitat. Iéna, 1727, in-4°.
Programma de partialitate acûs magneticæ. Iéna, 1727, in-4°.
Dissertatio de respirationis mechanismo et usu genuino. Iéna, 1727, in-4°. - *Ibid.* 1737, in-4°. - *Ibid.* 1747, in-4°.
Hamberger prétend prouver, d'après Galien et Bayle, que les muscles intercostaux internes abaissent les côtes, tandis que les externes les élèvent; il admet aussi de l'air entre la plèvre et le poumon, et adopte l'opinion erronée d'Helvetius sur la structure de ce viscère.
Elementa physices methodo mathematicâ in usum auditorum conscripta. Iéna, 1727, in-8°. - *Ibid.* 1735, in-8°. - *Ibid.* 1741, in-8°. - *Ibid.* 1750, in-8°. - *Ibid.* 1761, in-8°.
Cet ouvrage a été pendant long-temps considéré comme un livre classique en Allemagne.
Uberior dilucidatio legum suarum adhæsionis et transitûs ignis ex uno corpore in aliud, quâ simul ad ea quæ nuper contrà disputata sunt respondetur. Iéna, 1728, in-4°.
L'auteur se prononce contre la dérivation, et paraît avoir profité des travaux de Sénac à ce sujet.
Dissertatio mathematica medica de venæsectione, quatenùs morbum sanguinis mutet, contrà eruditorum dubia defensa. Iéna, 1729, in-4°. - *Ibid.* 1737, in-4°. - *Ibid.* 1747; in-4°.
Dissertatio de cohæsione et attractione corporum. Iéna, 1732, in-4°.
Cette thèse est du répondant, J.-P. Suessmilch.
Dissertatio de origine fontium sotericorum. Iéna, 1733, in-4°.
Leopoldi Pilati, S.-R.-I. baronis, epistola de conciliandis annis Juliano et tropico, unâ cum annotationibus. Iéna, 1734, in-4°.
Dissertatio de medicamentis emollientibus. Iéna, 1737, in-4°. - *Ibid.* 1757, in-4°.
Dissertatio de caussis ascensûs vaporum. Iéna, 1743, in-4°.
Dissertatio quâ diastoles cordis à sanguine, per venas redeunte, non perfici asseritur. Iéna, 1744, in-4°.
Dissertatio de modo agendi medicamentorum in genere. Iéna, 1744, in-4°.
Dissertatio de tumoribus generatim. Iéna, 1744, in-4°.
Propemticum inaugurale primum, quô ad dubia Halleri contrà mechanismum pectoris motûs respondetur. Iéna, 1745, in-4°. - II, 1745, in-4°. - III-VIII, 1746, in-4°.
Hamberger emprunte le secours de la géométrie, et se perd en savans raisonnemens pour appuyer l'opinion erronée qu'il soutenait contre Haller.
Dissertatio de similitudine signorum indicationis et mortis, in febribus acutis proximè instantis. Iéna, 1745, in-4°.
Dissertatio de inflammationum pathologiâ. Iéna, 1745, in-4°.
Dissertatio de modo agendi medicamentorum terreorum. Iéna, 1745, in-4°.
Dissertatio de hæmorrhoïdibus. Iéna, 1745, in-4°.
Dissertatio de viis mensium insolitis. Iéna, 1745, in-4°.
Dissertatio de incrassantibus. Iéna, 1746, in-4°.
Dissertatio de spinâ ventosâ. Iéna, 1746, in-4°.
Dissertatio de medicamentis resolventibus. Iéna, 1746, in-4°.

Dissertatio de inflammationum verarum diagnosi. Iéna, 1746, in-4°.
Dissertatio de morborum per morbos curatione. Iéna, 1746, in-4°.
Dissertatio de luxationibus et subluxationibus. Iéna, 1746, in-4°.
Dissertatio de atoniâ. Iéna, 1746, in-4°.
Dissertatio de hepate obstructo, multorum morborum caussâ. Iéna, 1746, in-4°.
Dissertatio de tumore abdominis post partum non cessante. Iéna, 1746, in-4°.
Dissertatio de meteororum actione in corpus humanum. Iéna, 1746, in-4°.
Programma I–V de cyprino monstroso. Iéna, 1746, in-4°.
Programma de rupturâ intestini jejuni. Iéna, 1746, in-4°.
Dissertation sur la méchanique des sécrétions dans le corps humain. Bordeaux, 1746, in-4°.
Dissertatio de paregoricis. Iéna, 1747, in-4°.
Dissertatio de anodynis strictè sic dictis. Iéna, 1747, in-4°.
Dissertatio de morte subitaneâ, evacuationem simultaneam aquæ in ascite per paracenthesin subsequente. Iéna, 1747, in-4°.
Dissertatio de hypnoticis et narcoticis. Iéna, 1747, in-4°.
Dissertatio de sulphure. Iéna, 1748, in-4°.
De respirationis mechanismo et usu genuino dissertatio, unà cum scriptis, quæ vel illi opposita sunt, vel ad controversiam de mechanismo illo agitatam pertinent. Accedunt his notæ, in quibus ad argumenta dubia et criminationes respondetur, et sententia in dissertatione proposita ab oppugnationibus vindicatur. Iéna, 1748, in-4°.
Sendschreiben an Herrn. Hofrath Haller in Goettingen, wegen einer in den Goettingischen gelehrten Zeitungen befindlichen Recension der Hambergerischen Vorrede zum Wedelischen Tentamine botanico. Iéna, 1748, in-4°.
Dissertatio exponens unius pulsationis prædicato, quatenùs est actio. Iéna, 1749, in-4°.
Dissertatio de attrahentibus. Iéna, 1749, in-4°.
Dissertatio de opio. Iéna, 1749, in-4°.
Dissertatio de emeticorum agendi modo et usu. Iéna, 1749, in-4°.
Dissertatio de purgantibus. Iéna, 1749, in-4°.
Dissertatio de exanthematibus, speciatim de purpurâ. Iéna, 1749, in-4°.
Programma I–X, de aëre corporibus incluso. Iéna, 1749-1750, in-4°.
Dissertatio de dolore in genere. Iéna, 1750, in-4°.
Dissertatio de vigiliis. Iéna, 1750, in-4°.
Dissertatio de rigiditate fibrarum. Iéna, 1750, in-4°.
Dissertutio de nutritione. Iéna, 1750, in-4°.
Programma I–IV de perversâ valetudinis curâ. Iéna, 1750-1751, in-4°.
Dissertatio de siti. Iéna, 1751, in-4°.
Dissertatio de scirrho. Iéna, 1751, in-4°.
Dissertatio de naturâ febris. Iéna, 1751, in-4°.
Dissertatio de scorbuto frigido. Iéna, 1751, in-4°.
Dissertatio de calore et frigore corporis humani, atque modo agendi remediorum refrigerantium et calefacientium. Iéna, 1751, in-4°.
Dissertatio de anxietatibus. Iéna, 1751, in-4°.
Dissertatio de convulsionum naturâ. Iéna, 1751, in-4°.
Dissertatio de atoniæ caussis in genere. Iéna, 1751, in-4°.
Dissertatio de fœtu, in utero materno liquorem amnii deglutente. Iéna, 1751, in-4°.
Physiologia medica, de actionibus corporis humani sani doctrinâ, mathematicis atque anatomicis principiis superstructa. Iéna, 1751, in-4°.

A chaque instant Hamberger fait servir les mathématiques à l'explication des phénomènes vitaux; cela seul suffit pour mettre le lecteur à

même de se former une opinion juste d'un livre qui n'est qu'un tissu d'hypothèses, au milieu desquelles on rencontre de temps en temps quelques vérités, quelques observations judicieuses. Du reste ce traité est remarquable par sa facture : peu de livres sont mieux faits, toutes les idées s'y enchaînent bien, et le style, quoique laconique et serré, n'est jamais obscur.

Dissertatio exhibens pathologiam diarrhœæ. Iéna, 1752, in-4°.
Dissertatio de frigore symptomatico. Iéna, 1752, in-4°.
Dissertatio de ulcerum pathologiâ. Iéna, 1752, in-4°.
Dissertatio de obstructione. Iéna, 1753, in-4°.
Dissertatio de suffocatione. Iéna, 1753, in-4°.
Dissertatio de tremore. Iéna, 1754, in-4°.
Dissertatio sistens observationes quasdam clinicas. Iéna, 1754, in-4°.
Dissertatio de inflammationum theoriâ. Iéna, 1754, in-8°.
Dissertatio de aëris in corpore humano hærentis elastici effectibus, tam naturalibus quam præternaturalibus. Iéna, 1755, in-4°.
Dissertatio de apoplexiâ. Iéna, 1755, in-4°.
Dissertatio de atoniâ. Iéna, 1755, in-4°.

Hamberger a publié la *Prolusio, quâ demonstratur, medicum non esse debere hæmophobum* de S.-P. Hilscher (Iéna, 1748, in-4°.). Il a mis une préface en tête du *Tentamen botanicum* de G.-W. Wedel (Iéna, 1747, in-8°.), et une autre aux commentaires de Van Swieten sur les Aphorismes de Boerhaave (Hildburghausen, 1747, in-4°.). Il a inséré une observation dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature, et une autre dans ceux de la Société allemande d'Iéna. Après sa mort, on a publié de lui :

Elementa physiologiæ medicæ. Iéna, 1757, in-8°. - *Ibid.* 1769, in-8°.
Extrait de son grand ouvrage, commencé par lui, repris après sa mort par Kessel, et terminé par Faselius.

Methodus medendi morbis, edidit ac simul de præstantiâ theoriæ Hambergeri præ cæteris præfatus es E.-G. Baldinger. Iéna, 1761, in-8°.

Semiotische Vorlesungen ueber Jodok Lommens medicinische Wahrnehmungen. Lango, 1767-1776, 4 vol. in-8°.
Publié par Jean-David Grau. (A.-J.-L. JOURDAN)

HAMILTON (Robert), médecin anglais, renommé pour son habileté, naquit à Edimbourg le 6 décembre 1721. Il fit ses études dans l'Université de cette ville, servit pendant quelque temps dans la marine royale, ainsi que dans l'hôpital militaire de Port-Mahon, et s'établit enfin, en 1748, à Lynne, dans le comté de Norfolk, où il mourut le 9 novembre 1793, laissant plusieurs ouvrages, dont voici les titres :

Practical hints on opium, considered as a poison. Londres, 1790, in-8°.
The duties of a regimental surgeon considered. Londres, 1795, 2 vol. in-8°.
Observations on scrophulous affection, with remarks on scirrhus, cancer and rachitis. Londres, 1792, in 8°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1793, in-8°.
Remarks on hydrophobia, or the disease produced by the bite of the rabid animal. Londres, 1798, 2 vol. in-8°.
Rules for recovering persons recently drowned. Londres, 1794, in-8°.
Observations on the marsh remittent fever, more particularly in regard to its appearance and return every autumn, after the inundation from

the sea, also on the water-canker, or cancer aquaticus of Van Swieten, with some remarks on the leprosy. Londres, 1801, in-8°.

Cet ouvrage est accompagné d'une notice sur la vie de l'auteur.

(o.)

HAMMEN (Louis de), médecin prussien, mort le 15 mars 1689, à Dantzick, où il exerçait son art, était attaché à la personne de Jean Sobieski, roi de Pologne. Si l'on en croit Matthiæ, Hammen fut l'un des premiers qui parla des animaux microscopiques. On lui doit les deux ouvrages suivans, dont le premier annonce positivement qu'il avait fait ses études médicales à Montpellier, et qu'il y avait même pris le grade de docteur.

Curriculum medicum Monspeliense. Montpellier, 1674, in-4°.

De herniis dissertatio academica, cui accedunt de crocodilo ac vesicæ mendaci calculo epistolæ et responsiones ad Car. Drelincurtium. Leyde, 1681, in-12.

Sa mort nous a privé d'une histoire des médecins de Dantzick, à laquelle il travaillait, et qu'il ne put pas terminer. (o.)

HAMON (Jean), dont la notice biographique serait peut-être mieux placée parmi celles des pieux cénobites que parmi celles des médecins célèbres, naquit à Cherbourg, petite ville maritime de la Normandie, vers le commencement du dix-septième siècle (1608). Ce médecin s'attacha d'abord à l'étude de l'Ecriture-Sainte, et dès sa plus tendre jeunesse, il lisait, avec une attention singulière, les ouvrages de piété, dont il cherchait déjà à comprendre le sens. Il fut envoyé à Paris pour y terminer ses humanités, et les progrès qu'il fit dans les langues grecque et latine furent si rapides, qu'il fut choisi pour faire l'éducation d'Achille de Harlai qui, par la suite, devint premier président du parlement de cette ville.

Hamon, quelque temps après, se livra tout entier à l'étude de la médecine; il se présenta à la licence en 1644, fut reçu bachelier dans la même année, prononça, en 1645, l'oraison funèbre d'Amelot, président des chambres des enquêtes, qui avait rendu de grands services à l'Académie, et en 1646, il soutint, pour le doctorat, une thèse ayant pour titre : *An lienis, excisio, verberatio, explodenda?* Ses premiers débuts dans la carrière médicale furent couronnés du plus heureux succès, et sa réputation ne tarda pas à s'établir; déjà la fortune commençait à le favoriser, lorsqu'en 1652 son extrême piété le détermina à se retirer à Port-Royal-des-Champs, où il ne cessa de mener une vie austère et pénitente. Voici, à ce sujet, ce que l'on trouve dans le nécrologe de cette communauté : « M. de Harlai, depuis procureur-général, dont M. Hamon avait été le précepteur, ayant appris son dessein de retraite et de pénitence, et ne pouvant souffrir son éloignement, le pria

d'accepter un bénéfice, dont il pouvait disposer, à une de ses terres à la campagne, où il lui aurait été libre de vivre seul et aussi retiré qu'ailleurs; mais cette sorte de retraite ne parut pas à M. Hamon convenir aux mouvemens que Dieu lui inspirait, parce qu'elle ne l'éloignait pas assez du monde ni des prétentions qu'il pouvait y avoir; il chercha donc un conseil; il en trouva un, tel qu'il le désirait, dans la personne de M. de Singlin, qu'il prit pour son directeur. Jusque-là il avait hésité sur un engagement qui lui avait été proposé par un médecin de Paris, qui lui offrait sa fille en mariage; mais la vue d'une plus grande perfection lui fit rompre ses liens. Il vint, âgé de trente-trois ans, dans la solitude de Port-Royal-des-Champs pour y vivre inconnu au monde; sur-le-champ il vendit son patrimoine, et en distribua le prix aux pauvres sans se rien réserver : d'abord il se livra au travail de la campagne, labourant la terre, et s'occupant à d'autres travaux pénibles. Dans la suite il se trouva obligé de rentrer dans la pratique de la médecine; il évitait de l'exercer sur des malades de considération et du grand monde; il attirait la bénédiction de Dieu sur son ministère par beaucoup de prières; il faisait toutes ses visites à pied, et souvent quatre et cinq lieues à jeun, et il leur portait une partie de sa nourriture; il ne se chauffait presque jamais; il couchait sur un ais, dormait très-peu; il assistait toutes les nuits à matines, qu'il sonna tout le temps que les cloches furent au dehors; il ne se recouchait point, c'était le temps qu'il employait à écrire. »

A la mort de Pallu, médecin de Port-Royal, Hamon se livra de nouveau à l'exercice de sa profession en faveur des indigens. Forcé de quitter, par des circonstances imprévues, son abbaye en 1664, il y revint quelques mois après avec un nouveau plaisir, et, à son retour, forma le projet de passer sa vie dans la retraite la plus absolue; mais ayant été demandé, à Alet, auprès de l'évêque de cette ville, le célèbre Nicolas Pavillon, Hamon demeura quelque temps avec lui; delà il se rendit à la Trape, dont l'abbé était malade, et revint ensuite à Port-Royal, où il mourut, en 1687, des suites d'une pleurésie.

Hamon, qui n'a rien écrit sur la médecine, nous a cependant laissé un grand nombre d'ouvrages de piété, dans lesquels on retrouve ce style ferme, solide et élégant qui était généralement propre aux auteurs de Port-Royal. Les principaux sont:

Un recueil de divers traités de piété. Paris, 1675, et deux autres ouvrages du même genre sous la date de 1680.

La pratique de la prière continuelle, ou Sentiment d'une ame vivement touchée de Dieu. 1702, 10-12, traduction de Dominique Duret.

Le Journal des savans de la même année fait mention de cet ouvrage d'une manière toute particulière.

Explication du cantique des cantiques avec une longue préface de Nicole. Paris, 1708, 4 vol. in-12.
Des soliloques, en latin, traduits en français par l'abbé Goujet sous ce titre : Gémissemens d'un cœur chrétien exprimés dans les paroles du psaume CXVIII. Paris, 1731, in-12.
Divers traités de pénitence. Paris, 1734. (THILLAYE)

HAMPE (Frédéric-Louis), né à Gœttingue en 1780, fut destiné de très-bonne heure aux sciences, et reçut les premiers élémens d'une éducation libérale dans le gymnase de sa ville natale. Inscrit, en 1797, sur les registres de l'Université, il y obtint le titre de docteur en médecine et en chirurgie en 1801. Immédiatement après, il entreprit un voyage en France, en Suisse et en Italie, durant lequel il séjourna principalement à Paris, à Vienne et à Berlin. En 1804, il s'établit à Brême, où il débuta dans la carrière médicale sous les auspices du célèbre Albers. Depuis 1812 jusqu'en 1814 il fut médecin des hôpitaux militaires institués dans cette ville par les Français. Il a inséré beaucoup d'articles dans la Gazette de Salzbourg, le Journal d'Hufeland, le Mercure du Rhin, et publié l'ouvrage suivant :

Ueber die Entstehung, Erkenntniss und Kur der Knochenbrueche, eine theoretisch-praktische Abhandlung. Brême, 1805, in-8°. (J.)

HANDEL (G.-Th.-C.), né en 1769, fut pendant quelque temps professeur de médecine à l'Université de Marbourg. Il servit ensuite dans les troupes françaises, en qualité de médecin militaire, à l'armée du Rhin, et mourut à Idstein, le 19 février 1801, laissant, outre plusieurs Mémoires qui ont paru tant dans le Journal d'Hufeland que dans le *Reichsanzeiger*, les ouvrages suivans :

Pharmacopœa militaris franco-gallica. Francfort-sur-le-Mein, 1798, in-8°.
Ueber die jetzige Pockenepidemie und die ausgezeichnete Wirksamkeit einiger Hausmittel in derselben. Francfort-sur-le-Mein, 1800, in-8°.
Ueber die gegenwaertig unter dem Rindviehe grassirende Klauenseuche, das damit gewoehnlich verbundene gutartige Maulwehe, und die hin und wieder herrschende Lungenfaeule. Francfort-sur-le-Mein, 1801, in-8°.
Pharmacopœa Laconica. Hadamar, 1801, in-8°.
Arzneyvorrath fuer unbemittelte Buergerfamilien. Hadamar, 1801, in-8°.
Kenntniss und Kur des bœsartigen Trippers. Hadamar, 1801, in-8°.
Kenntniss und Kur des venerischen Chankers. Hadamar, 1801, in-8°.
(Z.)

HANDTWIG (Gustave-Chrétien de), né en Esthonie, dans l'île de Dagen, fit ses études à l'Université de Rostock, où il prit, en 1738, le grade de docteur en médecine, sous la

présidence de Burckhard. La même année, on lui accorda une chaire de médecine, qui ne tarda pas à être suivie du titre de médecin du duc de Mecklembourg. En 1765, il vint remplir les fonctions de médecin pensionné à Riga, où il termina sa carrière, le 31 janvier 1676. Ses ouvrages, tous purement académiques, ne présentent aucune espèce d'intérêt.

Dissertatio de affectibus quibusdam spasmodicis frequentiùs procurrentibus. Rostock, 1738, in-4°.
Dissertatio de fluore albo, speciatim gravidarum. Rostock, 1747, in-4°.
Dissertatio de situ corporis, cum sani, tum ægroti. Rostock, 1747, in-4°.
Dissertatio de orchide. Rostock, 1747, in-4°.
Dissertatio : an bibere stando conducat an magis sedendo. Rostock, 1752, in-4°.
Dissertatio de calculo in glandulis sublingualibus reperto. Rostock, 1754, in-4°.
Dissertatio de situ dormientium. Rostock, 1755, in-4°.
Dissertatio de justu somni salutaris quantitate et mensurá. Rostock, 1755, in-4°.
Dissertatio de salutari sub somno situ. Rostock, 1755, in-4°.
Dissertatio de salubri sub somno loco. Rostock, 1756, in-4°.
Dissertatio de puerperá, partu difficillimo laborante. Rostock, 1757, in-4°.
Dissertatio de bryoniá. Rostock, 1758, in-4°.
Dissertatio de exstasi. Rostock, 1758, in-4°. (J.)

HANNEMANN (Jean-Louis), né à Amsterdam, fut destiné par ses parens à l'état ecclésiastique; mais ayant renoncé à la théologie, pour embrasser la carrière de la médecine, il exerça cette profession d'abord à Friedrihstadt dans le Holstein, puis à Stade et à Buxtehude. En 1675, il accepta une chaire qui lui fut offerte à Kiel, et qu'il remplit avec assiduité, durant le long espace de cinquante ans, après avoir été prendre, à Copenhague, le bonnet doctoral; dont il n'était point encore décoré. Il mourut le 25 octobre 1724, le jour même de sa naissance. L'Académie des Curieux de la nature se l'était adjoint, en 1680, sous le nom de *Nestor II*. Quoiqu'il ait composé un nombre prodigieux d'écrits, son nom n'aurait point échappé à l'oubli, s'il ne s'était montré l'un des adversaires les plus déclarés de la circulation, et si son acharnement contre la belle découverte de Harvey ne lui avait attiré une censure très-sévère de la part de Thomas Bartholin. Tous ses ouvrages sont écrits dans le plus mauvais goût, et d'une prolixité qui rebuterait la patience la mieux éprouvée. Moller en a donné la longue liste; nous nous bornerons à citer les suivans :

Prodromus lexici utriusque medicinæ practicæ. Hambourg, 1670, in-12. - Stade, 1672, in-12.
Le dictionaire lui-même n'a jamais paru.
Nova ars chimica enervata. Stade, 1670, in-12.

De plantarum ex suis cineribus ressuscitatione. Kiel, 1670, in-4°.
Fasciculus 60 quæstionum miscellanearum. Brême, 1672, in-4°.
Ovum Harveianum generationis animantum curiosum. Quô demonstratur adversùs materialistas, quod generatio animalium fiat ex nihilo. Kiel, 1675, in-4°.
Exercitatio de vero et genuino sanguificandi organo ad Th. Bartholinum. Kiel, 1675, in-4°.
Ætiologia philosophico-medica curiosa facultatis purgatricis. Qui ostenditur contrà Willisium et in resinosis particulis non esse collocandam catharsin. Hambourg, 1677, in-4°.
Curiosum scrutinium nigredinis posterorum Cham, id est, Æthiopum, justà principia philosophiæ corpuscularis adornatum. Kiel, 1677, in-4°.
Nova et accurata methodus cognoscendi simplicia vegetabilia. Kiel, 1677, in-4°.
Dissertatio pharmaceutico-therapeutica de usu et abusu inebriaminum. Nuremberg, 1679, in-4°.
Quatuor epistolarum fasciculi. Hambourg, 1690, in-4°.
Ovum Hermetico-Paracelsico-Trismegistum, id est commentarius philosophico-chemico-medicus, in quandam epistolam mezahab dictam, de auro; et historia philosophico-chemico-medica de eodem metallo nativo et artificiali. Francfort, 1694, in-4°.
Vertheidigung dass die Astrologie, Chiromantie, Metoposcopie aus der Natur koennen behauptet werden. Hambourg, 1699, in-4°.
De admirandis in homine. Kiel, 1699, in-4°.
De tribus naturæ regnis. Kiel, 1705, in-4°.
De motu cordis. Kiel, 1706, in-4°.
De nonnullis paradoxis morborum curationibus et de dolore capitis et epilepsiâ. Kiel, 1706, in-4°.
Ostrea holsatica. Kiel, 1708, in-4°.
Pium philosophiæ adeptæ et theologiæ orthodoxæ osculum, hoc est analogia quorundam mysteriorum theologicorum cum lapidis philosophici arcano mysterio. Hambourg, 1696, in-8°.
De pisce torpedine ejusque proprietatibus admirandis. Kiel, 1710, in-4°.
De visûs et oculorum thaumatographiâ. Kiel, 1711, in-4°.
De auditûs et aurium thaumatographiâ. Kiel, 1712, in-4°.
Pharus ad Ophir auriferum, seu commentarius in anonymi Galli arcana philosophiæ hermeticæ. Kiel, 1712, in-4°. – Lubeck, 1714, in-4°.
Xystus in hortum Hesperidum, id est Parasceve ad aureum haræ subsecivæ fridrichstadenses sive nodus Gordii de lapidis philosophici elaboratione à sophisticis connexus, solutus. Kiel, 1715, in-4°.
Aurora oriens. Planen, 1719, in-4°.
On trouve un grand nombre d'articles de cet écrivain dans les Actes de l'Académie de Copenhague et dans les Ephémérides des Curieux de la nature.

Hannemann (*Barthélemy-Jean-Otton*), fils de Jean-Louis, naquit à Buxtehude, dans le duché de Brême, le 28 mars 1671, fut reçu docteur en médecine à Kiel en 1699, pratiqua l'art de guérir successivement à Hambourg, à Burgfemern, à Flensbourg, et à Othensee, et mourut au mois d'octobre, en 1709, laissant deux petits ouvrages étrangers à la médecine.

Hannemann (*Pierre-Jean-Chrétien-Frédéric-Richard*), frère du précédent, étudia pendant quelque temps la médecine, et s'adonna ensuite à la jurisprudence. Il fut tué en duel en 1697. On ne connaît de lui que deux Observations, qui ont été insérées dans le recueil de l'Académie des Curieux de la nature. (z.)

HANNES (Chrétien Rodolphe), né à Wesel le 26 mai

1734, était médecin de cette ville et du duché de Clèves avant l'époque de sa réunion à la France. Nous ignorons quand il est mort. On a de lui quelques observations intéressantes dans les Actes de l'Académie de Mayence, et dans ceux de l'Académie des Curieux de la nature. Il a publié en outre :

Dissertatio quâ fœtum in utero per os nutriri demonstratur. Duisbourg, 1756, in-4°.
Beweis, dass man von der Mittagsbewegung keine allgemeine Regel geben koenne. Wesel, 1758, in-8°.
Die Unschuld des Obstes in Erzeugung der Ruhr. Wesel, 1766, in-8°.
Dissertatio de puero epileptico foliis aurantiorum recentibus sanato. Wesel, 1766, in-8°.
Brief an Hrn. Baldinger ueber den Friesel und andere Beobachtungen. Wesel, 1768, in-8°.
Dissertatio de insitione variolarum in urbe patriâ Vesaliensi tentatâ. Wesel, 1772, in-8°. (J.)

HARCHIES (Josse de), médecin-théologien qui naquit à Mons-le-Hainaut, vers la fin du seizième siècle, exerça d'abord sa profession dans sa ville natale, et vint ensuite se fixer à Strasbourg, où il prit un goût tout particulier pour la théologie. On lui reproche assez généralement de s'être beaucoup trop livré à l'étude de cette science, et d'être souvent entré dans des discussions théologiques dont il ne sortit pas toujours avec avantage, ce qui le fit paraître ridicule aux yeux de ses contemporains. On a de lui :

De causis contemptæ medicinæ. Liége, 1567, in-4°. et in 8°.
Ouvrage que quelques biographes attribuent encore aujourd'hui à un autre médecin de Mons, nommé Philippe Harchies, qui probablement était de la même famille.
Enchyridion medicum simplicium pharmacorum, quæ in usu sunt, nomenclaturam, historiam, facultatem et usum, eleganti poemate comprehendens. Bâle, 1573. (THILLAYE)

HARDER (Jean-Jacques), célèbre anatomiste allemand, naquit à Bâle le 7 septembre 1656, et y mourut le 28 avril 1711. Aussitôt après avoir terminé ses humanités, et pris le grade de maître-ès-arts, qui lui fut conféré en 1671, il se voua à la médecine, commença ses études dans sa ville natale, et alla les terminer à Genève, à Lyon et à Paris. De retour dans sa patrie en 1675, il y obtint l'année suivante les honneurs du doctorat. Nommé en 1678 professeur de rhétorique, en 1686, professeur de physique, il arriva eu 1687 à la chaire d'anatomie et de botanique, et en 1703, à celle de médecine théorique. L'Académie des Curieux de la nature l'admit dans son sein, sous le nom de *Paeon*, l'empereur Léopold le créa comte palatin, et le duc de Wurtemberg l'attacha à son service en qualité de médecin. On a donné son nom à une glande qui

manque dans l'homme, et qu'on trouve dans les mammifères et les oiseaux, vers l'angle interne de l'œil, où elle sécrète un fluide épais et blanchâtre, qu'elle verse par un orifice situé sous le vestige de la paupière nictitante; mais c'est fort improprement, car cette glande, ou plutôt ce follicule avait été vu et décrit bien long-temps avant lui. On lui doit la description des corpuscules de la dure-mère connus sous le nom de *glandes de Pacchioni*, parce qu'on en a attribué à tort la découverte à l'anatomiste italien. Ses ouvrages sont :

Επιχειρησις physiologica in animæ humanæ, seu intellectivæ naturam inquirens. Bâle, 1671, in-4°.

Dissertatio de ictero nigro. Bâle, 1673, in-4°.

Dissertatio de empyemate. Bâle, 1675, in-4°.

Dissertatio de asthmate. Bâle, 1676, in-4°.

Dissertatio de nostalgiâ, hoc est de tristitiâ et tabe ex cupiditate redeundi in patriam, vulgò Heimwche. Bâle, 1678, in-4°.

Prodromus physiologicus naturam explicans humorum nutritioni et generationi dicatorum. Bâle, 1679, in-8°.

Cet ouvrage, publié en même temps que le suivant, est l'œuvre d'un jeune homme, qui n'a pas encore appris à penser par lui-même. Harder y soutient l'hypothèse absurde des quatre humeurs cardinales.

Examen anatomicum cochleæ terrestris domiportæ, cum appendice de partibus genitalibus cochlearum. Bâle, 1679, in-8°.

Très-bonne anatomie du limaçon ordinaire.

Pæonis et Pythagoræ exercitationes anatomicæ et medicæ familiares bis quinquaginta. Bâle, 1687, in-8°.

Correspondance, entre Harder et Peyer, composée de cent lettres.

Epistolæ aliquot de partibus genitalibus cochlearum generatione item insectorum. Vienne, 1684, in-8°.

Ces lettres sont adressées à Marsigli et à Luc Schroeck.

De viscerum præcipuorum structurâ et usu. Bâle, 1686, in-4°.

Apiarium observationibus medicis et experimentis refertum, scholiis et iconibus illustratum, cum responsione ad invectivas J.-Baptistæ de Lamzweerde. Bâle, 1687, in-4°. – *Ibid*. 1736, in-4°. sous le titre de *Thesaurus observationum medicarum rariorum*.

C'est le plus remarquable de tous les ouvrages de Harder. On y trouve beaucoup de détails d'anatomie comparée.

Dissertatio de chylificatione. Bâle, 1688, in-4°.

De naturalis et præternaturalis sanguificationis in humano corpore historiâ. Bâle, 1690, in-4°.

De sanguinis motu vitali. Bâle, 1694, in-4°.

De chyli secretione et distributione. Bâle, 1698, in-4°.

De cerebri humani structurâ naturali. Bâle, 1710, in-4°.

Harder a inséré plusieurs observations dans les Éphémérides des Curieux de la nature.

Harner (*Christophe*) a écrit :

Dissertatio de gutta rosaceâ. Strasbourg, 1648, in-4°.

Dissertatio de vitâ fœtûs in utero. Utrecht, 1710, in-4°.

Harder (*Jean*) est auteur d'un opuscule intitulé :

De partu septimestri J.-C. responsis et medicorum placitis insigni. Leyde, 1663.

Harder (*Jean-Rodolphe*), fils de Jean-Jacques, soutint, pour obtenir le doctorat, une thèse intitulée :

Dissertatio de anorexia. Bâle, 1703, in-4°. (A.-J.-L. J.)

HARGENS (Chrétien-Frédéric), né à Eutin le 8 février 1773, prit le grade de docteur à Kiel, où il donnait des leçons particulière de médecine en 1793. Trois ans après, il devint adjoint de la Faculté de médecine de cette Université. Sa thèse de réception porte pour titre :

Dissertatio exhibens eorum, quæ in partu difficili et præter naturali sub ipsam partûs periodum peragenda sunt, sciagraphiam systematicam. Kiel, 1793, in-8°. (z.)

HARLES (Jean-Chrétien-Frédéric), fils de Théophile-Christophe Harles, l'un des plus habiles bibliographes du siècle dernier, est maintenant professeur à l'Université de Bonn. Né à Erlangue le 11 juin 1773, il y fut nommé, en 1796, professeur extraordinaire, place à laquelle il renonça en 1805. Trois ans après, il obtint le titre de conseiller intime du prince d'Anhalt-Bernbourg, puis il fut nommé professeur de médecine clinique à Erlangue. Ses ouvrages, dans lesquels on reconnaît aisément le fils d'un homme qui cultivait l'histoire littéraire avec ardeur et succès, sont nombreux; nous allons indiquer ceux qui sont parvenus à notre connaissance :

Comparatio chori Euripidei cum Senecæ choro in utriusque Hippolyto instituta; quâ patri diem natalem gratulatur. Erlangue, 1791, in-4°.

Epistola gratulatoria ad vir. perit. et generos. D. Jo.-Chr.-Dan. de Schreber; nomine auditorum et cultorum. Erlangue, 1792, in-4°.

Dissertatio inauguralis : historia physiologiæ sanguinis antiquissimæ. Erlangue, 1794, in-4°.

Dissertatio de materiâ vegetabilium nutritiâ. Erlangue, 1795, in-8°.

Dissertatio : nevrologiæ primordia. Erlangue, 1795, in-8°.

Dissertatio de hyoscyami nigri virtutibus medicis. Erlangue, 1797, in-8°.

Beytrage zur Kritik des gegenwaertigen Zustandes der Arzneywissenschaft, besonders in Ruecksicht auf ihre Theorie. Altenbourg, 1797, in-8°.

Dissertatio : de peripneumoniâ nervosâ analecta pathologica. Erlangue, 1797, in-8°.

Annalen der neuesten englischen und franzœsischen Chirurgie und Geburtshuelfe. Erlangue, 1799-1800, in-8°.

Publié de concert avec B.-N.-G. Schreger.

Dissertatio: odorum consideratio pathologico-therapeutica. Erlangue, 1800, in-8°.

Dissertatio : analecta de dysenteriâ, et imprimis ejus therapiâ in antiquitatibus. Erlangue, 1801, in-8°.

Versuch einer vollstaendigen Geschichte der Hirn-und Nervenlehre im Alterthum. Erlangue, 1801, in-8°.

Journal des auslaendischen medicinischen Litteratur. Berlin, 1802-1803, in-8°.

Publié en commun avec Schreger.

Neue Untersuchungen ueber das Fieber ueberhaupt, und ueber die Typhusfieber insbesondere; mit vorzueglicher Ruecksicht auf Begruendung einer richtigen Heilart der letzteren. Leipzick, 1803, in-8°.

Einige Worte zur Feyer des letzten Abends des Jahres 1802, in der

g. u. v. L. z. d. d. Z. gesprochen von dem Bruder Redner. Léipzick, 1803, in-8°.

Ueber die Gefahr der Ausbreitung des gelben Fiebers in Europa, und ueber die kraeftigsten und zuverlaessigsten Schutzmittel dagegen. Nuremberg et Sulzbach, 1804, in-8°.

Neues Journal der auslaendischen medicinisch-chirurgischen Literatur. Nuremberg et Erlangue, 1804-1808, in-8°.

Publié d'abord avec Hufeland, puis avec Ritter.

Untersuchung ueber die Natur, Entstehung und Ansteckungskraft des gelben Fiebers. In besonderm Bezug auf Teutschlands Vorkehrungen dagegen. Nebst dem Versuch einer neuen Darstellung der Lehre von der Ansteckung ueberhaupt, und einem Blick auf die bisher in Teutschland gegen das gelbe Fieber getroffenen Sicherungsanstalten. Nuremberg et Sulzbach, 1805, in-8°.

Opera minora academica, medici, physiologici, et antiquarii argumenti. Léipzick, 1815, in-8°.

Recueil de six dissertations qui avaient déjà paru séparément.

Der Republikanismus in der Naturwissenschaft und Medicin, auf der Basis und unter der Aegide des Eclectismus, Bonn, 1819, in-8°.

Lehrbuch der speciellen Heilkunde. Léipzick, 1816, in-8°.

Vorschlag und Aufforderung an die Medicinalbehoerden und Aerzte Teutschlands, zur Gruendung und Einfuehrung einer allgemeinen teutschen National-pharmacopaeae. Léipzick, 1816, in-8°.

Handbuch der aerztlichen Klinik. Léipzick, 1817, in-8°.

Vita viri dum viveret amplissimi G.-C. Harles. Erlangue, 1818, in-4°.

Analecta historico-critica de Archigene medico et de Apolloniis medicis eorumque scriptis et fragmentis. Bamberg, 1816, in-4°.

Il est rédacteur d'un journal allemand de médecine fort intéressant.

(o.)

HARMES (Henri), fils d'un médecin de Brême, naquit en cette ville le 3 février 1636. A l'âge de vingt-deux ans, il alla suivre les cours de l'Université de Marbourg, où il passa deux années, au bout desquelles il entreprit un voyage en Allemagne et en Italie. Ayant terminé ses études médicales à Padoue, il vint à Bâle prendre le titre de docteur, qui lui fut accordé en 1661. La même année, il retourna dans sa patrie, où il fut nommé professeur de médecine et de physique, et mourut le 2 avril 1670. On a de lui :

Dissertatio de maris aestu. Brême, 1664, in-4°.

Dissertatio I et II ad Gerh. de Neufville physices speciales. Brême, 1664; *III, IV, V*, 1665; *VI*, 1666; *VII, VIII*, 1667; *IX*, 1668.

Dissertatio de peste. Brême, 1668, in-4°.

Dissertatio de fulmine. Brême, 1669, in-4°.

Il a donné une seconde édition de la *Cosmologia* de Gerhard de Nenfville (Brême, 1668, in-8°.).

Harmes (*Henri-Reinold*), né à Brême en 176., médecin à Minden, fut reçu docteur à Brême après avoir soutenu une thèse intitulée :

Analecta quædam practica. Gœttingue, 1786, in-4°.

Harmes (*Martin*), père de Henri, né à Brême le 4 novembre 1603, mort le 21 septembre 1690, soutint, pour le doctorat, une thèse qui a pour titre :

Dissertatio de usu acidularum. Marbourg, 1687, in-4°. (r.)

HARNISCH (Jean-André), licencié en médecine, et médecin pensionné de la ville de Gera, dans la Saxe, mort vers 1770, a publié les ouvrages suivans :

Abhandlung, wodurch erwiesen wird, dass die kupfernen Geschirre in der Haushaltung nicht so schaedlich sind, als die eisernen. Francfort-sur-le-Mein, 1773, in-8°.
Medicinische Gedanken von Saeugung eines neugebohrnen Kindes, worinn erwiesen wird, dass es besser sey, ein Kind durch eine Saeugamme, als durch eine Mutter zu stillen, in einer Abhandlung vorgestellt und entworfen. Gera, 1753, in-8°.
Gedanken, wie Hebammen ihr Amt und Pflicht in Acht nehmen sollen. Léipzick, 1755, in-8°.
Meditationes botanico-medicæ de plantâ Marchiæ propriâ, pimpinellâ nigrâ, in quibus demonstratur, illam in multis morbis insignem possidere virtutem et efficaciam. Léipzick, 1757, in-4°.
Medicinisch praktische Untersuchung der Frage : was von dem heut zu Tage modeseyenden Wassertrinken zu halten? Nebst einer Betrachtung ueber das Quellwasser zu Gera. Léipzick, 1759, in-8°. (o.)

HARRER (Hubert de), né à Bonn en 1726, fit ses humanités à Cologne, puis étudia la médecine à Louvain. Etant passé dans la suite à Heidelberg, où il exerça pendant quelque temps les fonctions de répétiteur de philosophie et de médecine, la mauvaise intelligence se mit entre lui et les Jésuites, contre lesquels il soutint publiquement ses thèses. Ceux-ci l'accusèrent auprès de l'électeur; mais Harrer obtint gain de cause, se fit recevoir docteur, et fut bientôt après nommé d'abord professeur extraordinaire, puis professeur ordinaire. Une cure heureuse lui valut le titre de médecin du prince, et une grande clientèle. Il établit des écoles d'anatomie et d'accouchemens à Mannheim, et ne contribua pas peu à rendre florissans les établissemens du même genre à Munich, où il fut appelé, en 1778, en qualité de directeur du Collége des médecins. Il y mourut en 1793, revêtu de la dignité de comte palatin, et ne laissant sur la médecine que deux dissertations fort insignifiantes, l'une sur l'origine des vers intestinaux, et l'autre sur l'ophthalmie. (o.)

HARRIS (Gautier), né à Glocester vers l'an 1651, prit le grade de bachelier en médecine à Oxford, en 1670. Ayant embrassé la religion catholique au bout de trois ans, il quitta cette Université célèbre, fréquenta celles de Douay et de Paris, et fut promu au doctorat en France, on ignore dans quelle Faculté précisément. Etant retourné à Londres en 1676, il y pratiqua la médecine avec beaucoup de succès, et déjà il avait une nombreuse clientèle, lorsque l'ordre donné aux catholiques de quitter la capitale vint déranger toutes ses espérances. Mais l'appât du gain l'emportant chez lui sur tout autre motif, il n'hésita pas à rentrer dans le sein de l'église anglicane, nouvelle

apostasie qui tourna au profit de sa fortune, car il fut alors plus recherché que jamais. Le roi Guillaume III, monté sur le trône en 1688, le décora du titre de médecin ordinaire. Il mourut en 1725, laissant divers ouvrages qui ont joui d'une certaine réputation.

Pharmacopœa empirica. Londres, 1683, in-4°. - *Ibid.* 1684, in-8°.

De morbis acutis infantum, cui accessit liber observationum de morbis aliquot gravioribus medicas complectens, annexis etiam quibusdam de luis venereæ origine, naturâ et curatione. Londres, 1689, in-8°. - Genève, 1696, in-4°. - *Ibid.* 1698, in-4°. - Londres, 1705, in-8°. - Amsterdam, 1715, in-8°. - Londres, 1720, in-8°. - Amsterdam, 1736, in-8°. - Londres, 1741, in-8°. - Trad. en français par Desvaux, Paris, 1720, in-12. - *Ibid.* 1738-1754, in-12. - en allemand, Léipzick, 1691, in-12.

Harris attribue toutes les maladies des enfans à la présence d'une âcreté acide. Il soutient que la vérole ne vient pas d'Amérique, et préfère la salivation à toute autre méthode de traitement.

Dissertatio de peste, cui accessit descriptio inoculationis variolarum. Londres, 1721, in-8°.

Harris, dans cet écrit, comme dans tous les autres ouvrages, montre beaucoup de crédulité. Il admet sérieusement le conte populaire suivant lequel on doit faire sortir avec soin le sang contenu dans le cordon ombilical, avant d'en faire la ligature après la naissance de l'enfant, parce que ce sang est le germe de la petite-vérole. Cette opinion absurde ne peut du moins pas nuire. On serait trop heureux si toutes les erreurs dans lesquelles sont tombés les médecins, n'avaient pas eu de suites plus graves.

Dissertationes medicæ et chirurgicæ habitæ in amphitheatro collegii regalis medicorum Londinensium. Londres, 1725, in-8°.

Harris censure vivement les chirurgiens de son temps, qu'il accuse d'ignorance et d'avarice. Il s'élève contre l'abus des tentes dans le traitement des plaies, et adopte la méthode de Magati.

Harris (*Thomas*), chirurgien de Londres, est auteur d'un traité sur le mercure, et sur les bons effets de ce métal dans les scrofules et l'ileus.

A treatise on the force and energy of crude mercury. Londres, 1735, in-8°. (J.)

HARTENKEIL (Jean-Jacques), né à Mayence le 28 janvier 1761, commença ses études dans cette ville à l'époque où le ministre de l'électeur Emmerich-Joseph n'épargnait aucun soin pour les y rendre florissantes. En 1779, après avoir terminé ses cours d'anatomie et de physique, il se rendit à Wurzbourg, où il passa deux années, et s'attacha surtout au célèbre Siebold, qui lui servit de guide et de mentor. De là il se rendit à Strasbourg, puis il revint à Wurzbourg, où il fut reçu docteur en 1785. La recommandation de Siebold lui procura un accueil obligeant de la part de Desault, dans la maison duquel il habita deux années; il suivit assidûment les cours et la clinique de l'Hôtel-Dieu. De Paris il se rendit à Londres, qu'il quitta pour aller remplir la place de médecin de l'évêque de Salzbourg, à laquelle il venait d'être nommé, et de concert avec laquelle il occupa une chaire publique d'ana-

tomie, de chirurgie et d'accouchemens. En vain sollicita-t-il le gouvernement salzbourgeois d'établir un amphithéâtre de dissections, et d'organiser le service médical dans l'évêché; ses efforts ne purent surmonter l'attachement ridicule qu'on portait aux antiques usages, malgré les inconvéniens qu'ils entraînaient, et que l'œil le moins clairvoyant ne pouvait s'empêcher d'apercevoir. Le seul service qu'il put rendre au pays, et il y mit l'empressement le plus généreux, fut de surveiller l'éducation médicale des sages-femmes, qui n'en recevaient aucune avant lui. La gazette médico-chirurgicale qu'il institua en 1790, a joui d'une grande célébrité, et elle parut si utile que l'empereur François accorda une médaille d'or à l'auteur, avec l'exemption de tous impôts, pour l'encourager à en continuer la publication. Cette gazette subsiste encore aujourd'hui, rédigée par Jean-Népomucène Ehrhart, et n'a pas perdu son ancien crédit. Hartenkeil est mort le 7 juin 1808, laissant :

Tractatus de vesicæ urinariæ calculo. Bamberg et Wurzbourg, 1785, in-4°.

Bernardi Sigfrid Albini historia musculorum hominis; edidit, notisque illustravit. Bamberg et Wurzbourg, 1784, in-fol. — *Ibid.* 1796, in-fol

Ueber Laudon's Krankheit und Tod. Eine medicinische Fehde. Teutschland. (Salzbourg), 1792, in-8°.

Unterricht fuer die Hebammen des Erzstifts Salzburg. Salzbourg, 1797, in-8°.

Nouvelle édition du manuel de Ficker.

Schreiben an die Viehbesitzer in Lungau im Betreffe der unter dem Rindviehe daselbst ausgebrochenen Seuche, die in einer Lungenentzuendung besteht. Salzbourg, 1797, in-8°.

Medicinisch-chirurgische Zeitung. Salzbourg, 1790-1808, 72 vol. in-8°. Depuis 1790 jusqu'en 1793, Hartenkeil s'associa F.-X. Mezler.

Universal Repertorium zu den Jahrgaengen 1790 bis 1794 der medicinisch-chirurgischen Zeitung. Salzbourg, 1795, in-8°.

Universal Repertorium zu den Jahrgaengen 1795-1800 der medicinisch-chirurgischen Zeitung. Salzbourg, 1800, in-8°.

Erguenzungsbaende zur medicinisch-chirurgischen Zeitung. 1790-1800, 4 vol. in-8°.

Hartenkeil a publié, avec Sœmmerring, les Tables anatomiques d'A. Schaarschmidt (Francfort-sur-le-Mein, 1803, in-8°.). (J.)

HARTLEY (David), médecin distingué, et surtout métaphysicien célèbre de l'Angleterre, naquit à Armsey, près de Leeds, dans le comté d'York, le 30 août 1705. Son père, ecclésiastique respectable, après lui avoir donné les premiers élémens d'une éducation libérale, l'envoya au Collége de Cambridge. Quand il eut atteint l'âge de quinze ans, Hartley se voua d'abord à la théologie, mais des scrupules de conscience l'éloignèrent bientôt de cette carrière, de sorte qu'ayant changé ses premières résolutions, il s'appliqua à la médecine. Dès que ses études furent terminées, il vint exercer l'art de guérir à Newark, dans le comté de Nottingham, d'où il passa dans celui

de Suffolk, à Bury Saint-Edmond, près de Londres, et enfin à Bath, où il termina sa carrière le 28 août 1757, laissant les ouvrages suivans :

De sensûs, motûs et idearum generatione. Bath, 1746, in-8°.

Observations on man, his frame, his duty, and his expectations. Londres, 1749, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1774, in-8°., par J. Priestley. - *Ibid.* 1791, in-8°. -Trad. en français, par l'abbé Jurain, Reims, 1755, 2 vol. in-12. - en allemand, 1772, in-8°.

C'est cet ouvrage qui a fondé la réputation de Hartley. Nous n'en examinerons ici que la première partie, la seconde, qui roule sur la morale, ou, en d'autres termes, sur la philosophie pratique, étant étrangère à notre ressort. Hartley établit une théorie des vibrations, au moyen de laquelle il cherche à expliquer l'origine et la propagation de la sensation. Suivant lui, la substance médullaire du cerveau, de la moelle épinière et des nerfs qui en procèdent, est l'instrument immédiat de la sensation et du mouvement; par conséquent, la substance médullaire cérébrale est l'instrument immédiat par lequel les idées sont présentées à l'esprit; ou, en d'autres termes, à tout changement survenu dans cette substance, en correspondent d'autres dans nos idées, et *vice versâ;* les sensations restent dans l'esprit quelque temps encore après l'éloignement des objets qui les ont fait naître; les objets extérieurs appliqués aux organes des sens, occasionent, d'abord dans les nerfs qui reçoivent leur impression, ensuite dans le cerveau, des vibrations aux particules infiniment petites de la substance médullaires; ces vibrations sont excitées et propagées en partie par l'éther, c'est-à-dire par un fluide subtil et élastique, en partie par l'uniformité, la continuité et le pouvoir actif de la substance médullaire du cerveau, de la moelle épinière et des nerfs. Ainsi Hartley expliquait toutes les opérations de l'esprit par la seule mécanique du corps, bien différent de ces prétendus physiologistes qui osent douter que le cerveau soit l'organe de la pensée, et qui consentent à décorer la matière de toutes les propriétés qu'on voudra bien lui accorder, pourvu qu'on excepte celle pour laquelle un ridicule orgueil leur fait fouler aux pieds les préceptes d'une saine physique, et les inspirations du simple bon sens. Il serait difficile de mieux défendre une hypothèse que n'a fait Hartley pour celle des vibrations de la matière nerveuse; cependant on ne peut l'admettre, parce que, bien qu'il ne soit douteux que pour les cerveaux étroits qu'on doit confondre les phénomènes de la vie dans une même classe avec tous les autres phénomènes de la nature, il ne l'est pas moins que ces phénomènes sont d'un ordre plus relevé, si l'on veut, ou, pour exclure un langage hiérarchique inconnu dans la langue de la nature, produits par des agens plus subtils que les autres. Haller a combattu cette doctrine plutôt en théologien qu'en physiologiste; cependant on ne peut disconvenir qu'il n'ait fort bien démontré l'impossibilité d'admettre la théorie des vibrations.

A vieuw of the present evidence for and against Mrs Steven's Medicines for the stone, containing 155 cases, with some experiments and observations. Londres, 1739, in-8°. - Trad. en français par Bremond, Paris, 1740, in-12.

Hartley, qui avait la pierre, se montra, quoique médecin, aussi crédule que le sont tous les malades. En effet, il vanta beaucoup le fameux remède de mademoiselle Stephens, et son témoignage ne contribua pas peu à déterminer le parlement d'Angleterre à assigner cinq mille livres sterling à l'auteur pour publier la recette de son arcane. Cependant on assure qu'Hartley mourut précisément de la pierre, après avoir pris plus de deux cents livres pesant de ce prétendu lithontriptique. (A.-J.-L. J.)

HARTMANN (Jean), d'Amberg, capitale du Haut-Palatinat, fut pourvu, en 1591, d'une chaire de rhétorique et de mathématiques à Marbourg, prit le grade de docteur, en 1606, dans cette Université, et y devint, au bout de trois ans, professeur de chimie. Jusqu'alors la chimie n'avait été enseignée dans aucune école publique en Europe. Hartmann, qui l'aimait passionnément, contribua beaucoup à guérir ses contemporains de leur goût pour les travaux inutiles et si souvent dangereux de l'alchimie. Ses cours et les ouvrages qu'il mit au jour lui acquirent une telle réputation que le landgrave de Hesse le fit venir à Cassel pour remplir la charge de premier médecin de sa personne. Hartmann eut beaucoup de peine à se décider, mais fut enfin forcé d'obéir. Sa mort arriva le 7 décembre 1631. Il avait pris pour devise : *Dogmata non juro in Paracelsi aut scita Galeni, vera utriusque placent, falsa utriusque jacent.* Cette devise annonce un homme sage; malheureusement pour Hartmann, il n'y demeura pas toujours fidèle, et ses ouvrages, dont nous allons faire connaître les principaux, ne méritent point d'être arrachés au profond oubli dans lequel ils sont ensevelis depuis plus d'un siècle.

Ἐπιφυλλίδες. *sive miscellæ medicæ cum προθηκη chymico-therapeuticâ doloris colici.* Marbourg, 1606, in-4°.

Philosophus, sive naturæ consultus medicus, oratio. Accessit Programma ad philosophiæ et veræ medicinæ studiosos, futuræ professionis chymiatricæ consilia et rationes indigitans. Marbourg, 1609, in-8°.

Disputationes chymico-medicæ quatuordecim. Marbourg, 1611, in-4°. - *Ibid.* 1614, in-4°. - Trad. en anglais, Londres, 1628, in-8°. - en allemand, Hambourg, 1684, in-8°.

Praxis chymiatrica. Léipzick, 1633, in-4°. - Francfort, 1634, in-8°. - Genève, 1647, in-8°. - *Ibid.* 1649, in-8°. - *Ibid.* 1659, in-8°. - Leyde, 1663, in-12. - Francfort, 1671, in-4°. - Nuremberg, 1677, in-4°. - Genève, 1682, in-8°. - Trad. en allemand, Nuremberg, 1678, in-8°.

Publié par Georges-Evrard Hartmann, fils de l'auteur.

Diatribe de usu medico microcosmi, id est, disquisitio quomodo et qualia è corpore humano vivente, ejusque manente integritate, medicamenta in usum medicum transferri queunt. Erford, 1635, in-fol.

Publié par Zacharie Brentel.

Tractatus physico-medicus de opio. Wittemberg, 1635, in-8°. - *Ibid.* 1658, in-8°.

Publié par Jean-Georges Pelshoder.

Les œuvres médico-chimiques de Hartmann ont été réunies sous le titre suivant :

Opera omnia medico-chymica. Francfort, 1664, in-fol. - *Ibid.* 1690, in-fol.

Publié par Conrad Johrenius. (J.)

HARTMANN (Melchior-Philippe), fils de Philippe-Jacques Hartmann, naquit à Kœnigsberg le 25 mars 1685, fit ses études dans l'Université de cette ville, et alla prendre le grade de docteur en médecine à Leyde. De retour dans sa patrie,

il y fut nommé, en 1714, professeur extraordinaire, et trois ans après professeur ordinaire. Il termina sa carrière le 6 novembre 1765, laissant plusieurs opuscules, parmi lesquels les deux suivans sont les seuls dont nous puissions indiquer précisément la date :

Dissertatio de summâ succini in medicinâ efficaciâ. Leyde, 1710, in-4°.
Dissertatio de vitriolo. Kœnigsberg, 1714, in-4°. (o.)

HARTMANN (Pierre-Emmanuel), né en 1729, fit d'excellentes études littéraires et médicales, et pratiqua pendant dix ans l'art de guérir à Halle, sa ville natale, après avoir obtenu le grade de docteur. En 1762, l'Université de Helmstaedt lui conféra le titre de professeur, mais il resta peu dans cette école, et dès l'année suivante il alla remplir les mêmes fonctions à Francfort-sur-l'Oder. La chimie fixa quelque temps son attention dans ce nouveau poste, mais bientôt la pratique réclama tous ses instans, et il négligea sans peine les travaux pénibles et ingrats du cabinet, pour ceux plus lucratifs et plus doux qu'elle lui imposait. Aucun ouvrage remarquable n'est sorti de sa plume, quoiqu'on trouve son nom attaché à une foule de dissertations soutenues sous sa présidence par des candidats au doctorat. Le plus intéressant est la Flore des environs de Francfort. Ses éditions de quelques anciens ouvrages, qu'il a surchargées de notes oiseuses, ne sont point des titres à la reconnaissance de la postérité.

Dissertatio de sudore unius lateris, cum præfatione, de quibusdam febribus sudatoriis malignis. Halle, 1751, in-4°.

Dissertatio : duplex peripneumoniæ genus. Halle, 1756, in-4°.

Dissertatio : Aethiopis antimonialis et auripigmentalis conficiendi adhibendique rationes. Halle, 1759, in-4°.

Dissertatio : Martis cum Mercurio conjunctio usibus practicis commendata. Halle, 1759, in-4°.

Dissertatio de æstimatione medicâ tormentorum. Helmstaedt, 1762, in-4°.

Observationes ad cicutæ, mercurii sublimati et phosphori usum internum. Helmstaedt, 1763, in-4°.

Observationes in puellæ septennis cadavere. Francfort-sur-l'Oder, 1765, in-4°.

Plantarum propè Francofurtum ad Viadrum spontè nascentium fasc. I. Francfort-sur-l'Oder, 1767, in-8°.

Dissertatio de salice laureâ adoratâ Linnæi. Francfort-sur-l'Oder, 1769, in-4°.

Dissertatio : insignis cicutæ Stoerckianæ efficacia medica. Francfort-sur-l'Oder, 1772, in-4°.

Dissertatio de mercurio dulci martiali ejusque præparatione et usu medico. Francfort-sur-l'Oder, 1774, in-4°.

Dissertatio de Joannis Langii, medici Leobergensis, olim celeberrimi, studiis botanicis. Francfort-sur-l'Oder, 1774, in-4°.

Programma : nonnulla de arteriâ umbilicali sine pari. Francfort-sur-l'Oder, 1777, in-4°.

Dissertatio opificum quosdam morbis purpuramque purulentam exponens. Francfort-sur-l'Oder, 1777, in-4°.

Dissertatio de florum zinci usu interno. Francfort-sur-l'Oder, 1778, in-4°.

Dissertatio : antinephretica uvæ ursinæ virtus meritò suspecta. Francfort-sur-l'Oder, 1778, in-4°.

Dissertatio de acidi vitriolici virtute calculum pellente. Francfort-sur-l'Oder, 1778, in-4°.

Dissertatio de borace ammoniacali. Francfort-sur-l'Oder, 1779, in-4°.

Dissertatio de fontibus alcalino-martialibus Silesiacis, speciatim Salzborniensibus et Veteraquensibus. Francfort-sur-l'Oder, 1780, in-4°.

Dissertatio de acidulis alcalico-martialibus Silesiacis, Carolinianis et Starksineusibus. Francfort-sur-l'Oder, 1780, in-4°.

Dissertatio de decursu variolarum naturalium, et tutissimâ eas tractandi methodo. Francfort-sur-l'Oder, 1780, in-4°.

Dissertatio de contagio naturali ab insitivis variolis circumspectè arcendo. Francfort-sur-l'Oder, 1780, in-4°.

Dissertatio de ileo cognoscendo et curando. Francfort-sur-l'Oder, 1781, in-4°.

Dissertatio de clysmatum frigidorum in ani procidentiâ usu. Francfort-sur-l'Oder, 1781, in-4°.

Dissertatio de virtute salicis laureæ anthelminthicâ. Francfort-sur-l'Oder, 1781, in-4°.

Iconum botanicarum Gesnero-Camerarianarum minorum nomenclator Linnæanus. Francfort-sur-l'Oder, 1781, in-4°.

Super sulphure antimoniali aurato liquido, quæstiones aliquot chemicæ. Francfort-sur-l'Oder, 1782, in-4°.

Dissertatio de sedo acri Linn. ejusque virtute in cancro aperto et exulcerato. Francfort-sur-l'Oder, 1784, in-4°.

Programma de arcanorum medicamentorum martialium circumspecto usu necessario. Francfort-sur-l'Oder, 1786, in-4°.

Hartmann a revu et augmenté de nombreuses additions les *Prælectiones in Dispensatorium Brandenburgicum* de Jean-Henri Schulze (Halle, 1753, in-8°.). (J.)

HARTMANN (Philippe-Jacques), né le 26 mars 1648, à Stralsund, dans la Poméranie, acheva ses humanités à Kœnigsberg, et s'appliqua ensuite à la théologie. Mais, dégoûté d'une étude qui n'offrait aucun aliment à son esprit avide de vérités positives, il tourna bientôt ses vues vers la médecine, et, après avoir suivi les cours de la Faculté de Kœnigsberg, il alla prendre à celle de Valence, dans le Dauphiné, le titre de docteur, qui lui fut conféré en 1678. Après sa promotion, il parcourut la France, la Hollande et l'Angleterre, pour augmenter et perfectionner ses connaissances. A son retour en Allemagne, il devint, en 1679, professeur extraordinaire de médecine à Kœnigsberg, en 1689, professeur ordinaire d'histoire, et en 1701, professeur ordinaire de médecine. L'Académie des Curieux de la nature l'avait adopté, en 1685, sous le nom d'*Aristote II.* Il mourut le 28 mars 1707. Le nombre de ses ouvrages est considérable, comme on peut en juger d'après la liste qu'en a donnée Arnold. Quelques-uns ont rapport à l'histoire, comme son Commentaire sur les faits des chrétiens sous les apôtres,

son Histoire des Mèdes, celle de la Poméranie et celle de la Pologne. Ceux qui roulent sur des questions médicales, annoncent un homme laborieux, fort exercé dans l'anatomie et très-versé dans la lecture des anciens. Ses recherches sur l'état de l'anatomie chez les anciens sont intéressantes, et méritent d'être consultées. On estime encore son petit traité du succin, dans lequel il établit la différence qui existe entre cette substance et la gomme copal, et cherche à prouver que c'est un bois fossile, dissous par le bitume et le sel de la mer. Ce traité, tout curieux qu'il est, renferme cependant beaucoup d'erreurs, mais dont il ne faut accuser que le siècle où vivait Hartmann. Parmi les écrits de ce médecin, nous ne citerons que les principaux, qui sont :

Succincta succini Prussici historia. Francfort, 1677, in-8°. - Berlin, 1699, in-4°.

Dissertatio de generatione spirituum eorumque affectionibus in genere. Kœnigsberg, 1681, in-4°.

Dissertatio de sanguine alimento ultimo. Kœnigsberg, 1682, in-4°.

Exercitationes IV anatomicæ de originibus anatomiæ. Kœnigsberg, 1683, in-4°.

De iis quæ contrà peritiam veterum anatomicam afferuntur in genere. Kœnigsberg, *Exercitatio I*, 1684; *II*, 1687, in-4°.

De iis quæ contrà peritiam veterum anatomicam afferuntur in specie. Kœnigsberg, *Exercitatio I*, 1689; *II*, *III*, *IV*, 1693, in-4°.

Ces opuscules ont été réimprimés, par les soins de Godefroy Kurella, sous le titre de

Fasciculi dissertationum ad historiam medicam, speciatim anatomes spectantium. Berlin, 1754, in-8°.

Dissertatio de phocâ, sive vitulo marino. Kœnigsberg, 1683, in-4°.

Dissertatio de xiphiâ. Kœnigsberg, 1693, in-4°.

Dissertatio de generatione viviparum ex ovo. Kœnigsberg, 1699, in-4°. Réimprimé dans les *Disp. select.* de Haller.

Dissertatio de bile sanguinis ultimi alimenti excremento. Kœnigsberg, 1700, in-4°.

Synopsis primæ partis artis medicæ de sanitate. Kœnigsberg, 1701, in-4°. (J.)

HARTSOEKER (Nicolas), célèbre physicien et micrographe, était de Gouda, en Hollande, où il vit le jour pour la première fois, le 26 mars 1656. Son père, qui était ministre de la religion réformée, le destina d'abord à l'état ecclésiastique; mais Hartsoeker, entraîné par un penchant irrésistible vers les sciences d'observation, ne put se décider à embrasser cette carrière. Dès sa plus tendre jeunesse il aimait à contempler le ciel, et cherchait avidement des connaissances astronomiques dans les almanachs. Aussi, malgré l'opposition de son père, se livra-t-il à l'étude des mathématiques, dès qu'il eut appris que cette science enseignait à calculer le cours des astres. Le maître qu'il payait du fruit de ses modiques épargnes, lui fit faire d'assez rapides progrès, et lui apprit en outre à polir

les verres d'optique. Le hasard lui fit faire alors une découverte remarquable. Ayant observé qu'un fil de verre qu'il présentait à la flamme d'une bougie, prenait la forme globuleuse à son extrémité, et rapprochant ce phénomène d'une expérience qu'il se rappela aussitôt avoir été faite par Leeuwenhoek, il construisit des microscopes presqu'aussi parfaits que ceux de ce célèbre physicien, et beaucoup plus faciles à se procurer. Dès qu'il eut en sa puissance un si précieux instrument, il s'empressa de scruter les secrets de la nature, et ne tarda pas à découvrir les animalcules spermatiques, qu'il étudia pendant deux années avant de communiquer à personne ses observations, qui lui paraissaient trop extraordinaires pour ne pas avoir besoin d'être répétées et constatées de plus d'une manière. Un voyage à Leyde, qu'il fit en 1764, pour perfectionner ses études, l'obligea de suspendre ses observations microscopiques, qu'il reprit en 1677. Vers cette époque Huyghens, qui venait d'arriver à Leyde, et à qui il avait fait part du résultat de ses travaux, l'engagea beaucoup à s'y livrer de nouveau, lui donna tous les encouragemens propres à piquer son émulation, et l'emmena même à Paris. Hartsoeker ne tarda pas à s'y lier intimement avec Cassini, dont les instances réitérées le déterminèrent à s'occuper de la construction des télescopes, art dans lequel, après plusieurs tentatives infructueuses, il parvint enfin à faire des instrumens qu'on trouva supérieurs à ceux de Campani, regardés alors comme les plus parfaits. Etant retourné en Hollande en 1679, il s'y maria, et peu de temps après, il fit un second voyage à Paris, dont le séjour lui parut si agréable, qu'il y revint encore en 1684, et y demeura douze années, durant lesquelles il vécut dans une grande intimité avec Mallebranche et l'Hopital. Le mauvais état de ses affaires le mit, en 1696, dans la nécessité de quitter la France, et de se retirer à Roterdam. Quelque temps après les magistrats d'Amsterdam l'ayant désigné à Pierre le Grand, qui leur avait demandé un professeur de mathématiques, ce prince l'appela auprès de lui, et fut charmé tant de sa conversation que des observations intéressantes qu'il le mit à portée de faire sur Jupiter et sur Saturne. Il lui proposa même de le suivre en Russie; mais Hartsoeker ne voulut pas s'éloigner de la Hollande. La ville d'Amsterdam, pour le recompenser, et le dédommager en quelque sorte des dépenses qu'il avait été obligé de faire pendant son séjour auprès de l'empereur, lui fit dresser une espèce d'observatoire dans l'un des bastions, et lui procura les moyens de construire un miroir ardent, composé de pièces rapportées. L'électeur palatin, jaloux de l'attacher à son service, lui fit plusieurs fois des offres séduisantes. Hartsoeker résista pendant trois ans, mais finit par céder. Il accepta la place de professeur

de mathématiques et de philosophie, se rendit auprès du prince à Dusseldorf, en 1704, et profita de cette occasion pour faire plusieurs voyages en Allemagne. L'électeur, qui aimait beaucoup les sciences, lui ayant parlé avec admiration du grand miroir ardent établi par Tschirnhausen, Hartsoeker en fit fondre trois pareils dans les verreries de Neubourg. Ce physicien, à la mort du prince palatin, résista aux instances du landgrave de Hesse pour l'attirer à Cassel, et alla finir ses jours à Utrecht, où il mourut le 10 décembre 1725.

Hartsoeker, quoique sensible et officieux, avait une humeur railleuse, qui le rendait enclin à la satire, et qui lui attira de nombreux ennemis. Fontenelle a dit de lui, avec beaucoup de justesse, qu'on sent dans ses critiques plus de plaisir que de besoin de critiquer. Nous ne pouvons exposer ici toutes les hypothèses qu'il imagina, et qui, bien qu'ingénieuses, reposent pour la plupart sur des raisonnemens hasardés. On le compte parmi les adversaires les plus acharnés de Newton, qu'il attaqua, suivant son habitude, avec beaucoup d'aigreur. Cependant il n'était pas non plus partisan du système des cartésiens, de sorte qu'il rejetait également et l'hypothèse du vide et celle des tourbillons. Son goût passionné pour la controverse le porta aussi à attaquer vivement le système des monades et l'harmonie préétablie de Leibnitz. On a remarqué néanmoins que, malgré son penchant décidé pour la dispute, il n'était pas très-attaché à ses opinions, et qu'il les sacrifiait volontiers à de nouvelles idées, comme si c'eût été là un moyen de ranimer l'activité de ses sens et de son imagination. La faculté qu'ont plusieurs animaux de reproduire les parties qu'il perdent, après avoir fait naître dans son esprit de grandes difficultés contre le dogme de l'existence de l'ame, finit par le conduire à un système peu différent de celui dont Cudworth avait déjà posé les bases en Angleterre, c'est-à-dire qu'il admit une seconde ame, une ame plastique, uniquement occupée du soin de la conservation et du développement de l'individu, mais privée d'intelligence, et mue seulement par une espèce d'instinct. Son imagination ardente l'entraîna même plus loin; il supposa une série d'êtres intelligens, qui, se rattachant tous à la divinité, laissaient à ceux des ordres inférieurs le soin de la conservation de l'univers, et dont quelques-uns même dirigeaient les mouvemens des astres. Plusieurs des questions qu'il a traitées ont un rapport direct aux sciences médicales. Ainsi, par exemple, il soutint que si nous voyons les objets droits, bien qu'ils se peignent renversés sur la rétine, cet effet tient à l'habitude qu'a l'homme de rectifier par le tact les erreurs que commet l'organe de la vue. Il combattit le système de l'emboîtement des germes, et tout en attachant beaucoup d'importance à la découverte des

animalcules spermatiques, dont il s'attribuait faussement l'honneur, il parut vouloir ridiculiser les étranges assertions de Leeuwenhoek en donnant à ces animaux une figure analogue à celle de l'homme, plaisanterie ingénieuse que François Plantade reproduisit quelques années après sous le faux nom de Delempatius. Les ouvrages de Hartsoeker ont pour titres :

Essai de dioptrique. Paris, 1694, in-4°. – *Ibid.* 1696, in-4°. – Trad. en hollandais par A. Block, Amsterdam, 1699, in-4°.
Principes de physique. Paris, 1696, in-4°.
Conjectures physiques. Amsterdam, 1706, in-4°.
Eclaircissemens sur les Conjectures physiques. Amsterdam, 1710, in-4°.
Suites des Conjectures physiques et des Eclaircissemens sur les Conjectures physiques. Amsterdam, 1712, in-4°.
Description de deux niveaux d'une nouvelle invention, dont l'un a le centre de pesanteur au-dessous, et l'autre au-dessus du point d'appui. Amsterdam, 1711, in-4°.
Recueil de plusieurs pièces de physique, où l'on fait principalement voir l'invalidité du système de M. Newton, et où se trouve entr'autres une dissertation sur la peste et sur les moyens de s'en garantir. Utrecht, 1722, in-12.
Cours de physique, accompagné de plusieurs pièces concernant la physique, qui ont déjà paru, et d'un extrait critique des lettres de M. Leeuwenhoek. La Haye, 1730, in-4°. (A.-J.-L. J.)

HARTWIG (Chrétien-Adolphe), accoucheur de Léipzick, mort en cette ville le 18 novembre 1791, et né à Meissen en 1755, s'adonna tout entier à la pratique de son art. Il n'a publié que sa thèse de réception, et une brochure de circonstance.

Dissertatio de nonnullis antimonii præparatis eorumdemque usu medico. Léipzick, 1783, in-4°.
Beantwortung der im 2ten Stueck von J.-S. Fest's Beytraegen zur Beruhigung und Aufklaerung u. s. w. befindlichen Untersuchung und Anfrage : giebt es zuverlaessige und ausserordentliche Merkmahle, ein noch gesundes Kind fuer einen Sterbling zu erklaeren?
Dans le même recueil, 1789, cahier 3. (z.)

HARVET (Israel), médecin d'Orléans, vivait dans le seizième siècle, et fut grand partisan de la chimie. Il prouva, en effet, dans plusieurs de ses ouvrages, la partialité qu'il avait pour cette science, dont la Faculté de Paris avait alors censuré les abus en refusant d'appliquer les principes chimiques à la médecine. Cette censure et celle de Riolan déterminèrent Harvet à publier les ouvrages suivans :

Discours contre le paradoxe de Laurent Joubert, ayant pour titre, *qu'il n'y a aucune raison que quelques-uns puissent vivre sans manger durant plusieurs jours et années*. Niort, 1597, in-12.
Confutatio causarum abstinentiæ puellæ Confolentaneæ à Freitagio redditarum et apologiæ pro Jouberto. Orléans, 1602.
Defensio chymiæ adversus apologiam et censuram scholæ medicorum

Parisiensium, et in easdem Guglielmi Baucyneti, medici Aurelianensis, notationes. Paris, 1604, in-8°.

Demonstratio veritatis doctrinæ chymicæ, adversus Johan. Riolani comparationem veteris medicinæ cum novâ, Hippocraticæ cum hermeticâ, dogmaticæ cum spagyricâ. Hanovre, 1605, in-8°. (THILLAYE)

HARVEY (Gédéon), médecin anglais, né dans le comté de Surrey, étudia la médecine à Leyde et à Paris, et prit le bonnet doctoral dans quelque Faculté française. A la faveur de ce titre, il parvint à se faire agréger au Collége des médecins de La Haye; mais l'amour de la patrie le ramena en Angleterre, où il obtint la place de médecin ordinaire du roi Charles II. En 1659, ce prince lui confia la direction du service de santé de l'armée anglaise en Flandre. Harvey s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec zèle et activité, et profita de l'occasion pour aller visiter l'Allemagne, l'Italie, la Suisse et la Hollande. A son retour en Angleterre, la singularité de sa pratique le mit tellement en vogue, que Guillaume III, à son avénement au trône, crut devoir l'attacher à sa personne. Peu de temps après il fut nommé médecin de la Tour de Londres, place fort recherchée, et dont il jouit pendant près d'un demi siècle, n'étant mort que vers l'an 1700. Peu de médecins eurent l'esprit aussi mordant que lui, et aimèrent autant la polémique. Il attaqua tous ses confrères, censura sans ménagement leur manière de traiter les malades, et s'éleva en toute occasion contre les hypothèses, quoique peu d'auteurs en aient imaginé de plus insoutenables que les siennes. Pour en donner une preuve, il suffira de dire que, suivant lui, le scorbut de la bouche dépendait d'un acide, et celui des jambes de l'état savonneux des humeurs. Au reste, sa satire des médecins du temps, et la manière dont il les classe en plusieurs tribus ou familles, d'après les principes généraux de leur pratique, est très-plaisante. Un pareil cadre rempli par un homme habile, fournirait ample matière à un livre des plus piquans; mais Harvey n'avait que de la causticité, sans esprit, et surtout sans un fond suffisant de connaissances. Il ne voulait que s'élever au-dessus de ses rivaux, et il y réussit. Ses ouvrages sont :

Morbus anglicus, or the anatomy of consumptions, containing the nature, causes, signes, subjects, prognostiks, praeservation and method of curing consumptions, cough and spitting of blood. Londres, 1666, in-8°. - *Ibid.* 1672, in-8°. - *Ibid.* 1673, in-8°.

Great Venus unmaskd or a more exact discovery of the french disease and virulent runnings of the reins with the several methods of curing them. Londres, 1666, in-8°. - *Ibid.* 1670, in-8°. - *Ibid.* 1675, in-8°. - *Ibid.* 1685, in-8°. - *Ibid.* 1702, in-8°.

De febribus tractatus theoreticus et practicus. Londres, 1672, in-8°. -Trad. en anglais, Londres, 1674, in-8°.

Disease of London, or a new discovery of the scurvy. Londres, 1675, in-8°.

The family physician and house apothicary. Londres, 1678, in-8°.
Case of a nobleman, etc. Londres, 1685, in-12.
Conclave of physicians, detecting their intreagues, frauds and plots against the patient, with a discourse on the jesuits burk. Londres, 1683, in-8°. - *Ibid.* 1686, in-8°.
Dissertation of the Jesuits burk. Londres, 1683, in-4°.
New Discourse of smallpox and malignant fevers with a discourse of the scurvy. Londres, 1685, in-8°.
Art of curing diseases by expectation. Londres, 1689, in-8°. - *Ibid.* 1693, in-12. - Trad. en latin, Amsterdam, 1695, in-12; avec de nombreuses additions par Stahl, Offenbach, 1730, in-8°.
Treatise of the smallpox and measles. Londres, 1696, in-8°.
Particular discourse of opium, diacodium and other sleeping medicines. Londres, 1696, in-12.
The vanities of philosophy and physik. Londres, 1699, in-8°. - *Ibid.* 1700, in-8°. - *Ibid.* 1702, in-8°.

Il y a beaucoup de choses vraies dans ce traité; mais en allant trop loin, Harvey est tombé dans de grossières erreurs. Ainsi il voudrait faire proscrire la médecine, que l'hygiène peut, suivant lui, très-bien remplacer. (J.)

HARVEY (Guillaume), l'un des hommes dont le nom brille du plus vif éclat dans l'histoire des sciences physiques, et qui mérite de faire époque dans celle de l'anatomie, parce que, de toutes les découvertes qui ont rapport à cette science, c'est sans contredit la sienne qui est la plus brillante, Harvey, que d'ignorans écrivains appellent *Harvée*, naquit le 1er avril 1578, à Folkstone, dans le comté de Kent. Il était l'aîné de neuf enfans. Ses frères se livrèrent au commerce, qui les conduisit rapidement à la fortune; mais Harvey, passionné pour les sciences, suivit la carrière de la médecine, dans laquelle, s'il ne fut pas comblé des faveurs de la fortune, il sut trouver des avantages bien plus précieux pour un cœur noble et généreux, la gloire et l'immortalité. Il fit ses premières études à Cantorbery, d'où il se rendit, en 1593, au Collége de Cambridge. Après avoir passé six ans dans cette Université, il visita la France et l'Allemagne, puis se rendit à Padoue. Cette ville, durant la première moitié du dix-septième siècle, possédait l'école d'anatomie la plus florissante. Harvey y eut pour maîtres Minadons, Casserio, et surtout le célèbre Fabrizio d'Aquapendente. Au bout de cinq années d'études, il prit le grade de docteur, et revint en Angleterre, où, pour honorer sa patrie, il se fit admettre une seconde fois au doctorat à Cambridge. En 1603, il s'établit à Londres, et se fit agréger parmi les membres du Collége de médecine de cette capitale, où il ne tarda pas à obtenir la place de médecin de l'hôpital de Saint-Barthélemy. En 1615, il fut nommé professeur d'anatomie et de chirurgie. C'est de cette époque surtout que date sa haute réputation. Jacques Ier le prit pour premier médecin, titre qu'il conserva sous le règne du successeur de ce prince, Charles Ier. A l'épo-

que où la guerre civile éclata, Harvey suivit le monarque dans sa fuite, et l'accompagna à Oxford après la bataille d'Edge-Hill. L'Université de cette ville lui décerna le diplôme de docteur en médecine, et le roi, tant pour récompenser sa fidélité, que pour le dédommager du pillage de sa maison à Londres, le créa, en 1645, président du Collége de Merton. Après la reddition d'Oxford aux troupes parlementaires, Harvey, dépouillé de tous ses titres, mena une vie très-retirée, tantôt à Londres, tantôt à Lambeth, où chez un de ses frères, à Richmond. Son caractère modeste, doux et modéré, lui fit supporter également sans humeur les critiques littéraires dont il fut l'objet, et sans un chagrin trop vif, les disgrâces qui furent la suite de ses opinions politiques. Cependant les Anglais n'oubliaient pas entièrement l'un des hommes qui ont les plus illustré leur nation. Les membres du Collége de médecine de Londres décidèrent, en 1652, que son buste serait placé dans le lieu de leurs séances, et deux ans après, cette compagnie lui offrit la présidence, qu'il refusa pour cause de santé, tout en continuant d'assister aux assemblées. Son attachement pour cette corporation était si grand qu'en 1656 il lui fit présent d'une rente perpétuelle de cinquante-six livres sterling, destinée à salarier le conservateur de la bibliothèque, et à subvenir aux frais d'une cérémonie annuelle, dans laquelle devait être prononcé un discours latin en l'honneur des bienfaiteurs du Collége. Harvey ne survécut pas long-temps : succombant sous le poids de l'âge et des infirmités, il termina sa longue et glorieuse carrière le 3 juin 1658. Le Collége royal lui fit élever une statue.

Personne n'ignore qu'Harvey a découvert la circulation du sang; mais on se tromperait beaucoup si l'on prenait ici le mot découverte dans l'acception rigoureuse, car il s'en faut de beaucoup que tous les points de la théorie du mouvement du fluide nourricier fussent également inconnus avant les recherches de cet illustre anatomiste. Nous avons vu que Harvey eut Fabrizio d'Aquapendente pour maître à Padoue. Or, parmi un grand nombre de travaux anatomiques, Fabrizio s'était beaucoup occupé du fœtus et des valvules des veines. Ces deux sujets furent aussi ceux sur lesquels Harvey s'exerça particulièrement. Il est donc très-probable que la connaissance qu'il acquit des valvules des veines, aux leçons de Fabrizio, lui donna l'idée de la circulation, et l'on n'a pas besoin d'aller, comme Vanderlinden, lui en faire suggérer l'idée par un pharmacien de Londres ; encore que, même dans ce cas, on pourrait dire avec raison que ce fut une inspiration du hasard fécondée par la toute puissance du génie. Mais comme les valvules sont dirigées vers le cœur, il était impossible de ne pas conclure de cette circonstance qu'elles servent à diriger le sang vers cet organe. Une fois ce théorème

admis, la seule vue des valvules qui garnissent les artères à leur naissance du cœur devait faire conclure aussi que le sang est porté de celui-ci dans les vaisseaux artériels. D'ailleurs cette idée de la circulation n'avait pas échappé entièrement aux prédécesseurs d'Harvey. On trouve déjà quelque chose qui y a rapport dans les écrits de Michel Servet, plus connu comme théologien que comme médecin. Les ouvrages de cette infortunée victime du fanatisme religieux renferment plusieurs traits remarquables, et l'on y trouve la circulation, du moins la pulmonaire, à peu près décrite, quoique d'une manière assez obscure, et surtout sans les développemens, sans les preuves, qu'il était si nécessaire d'en donner au siècle de Bacon, où vivait Harvey. Colombo avait indiqué plus clairement la petite circulation. Cesalpino laissa encore moins à désirer sous ce rapport, et parla même en termes assez précis du retour du sang par les veines; mais, à l'exception de la preuve tirée d'une ligature qu'on applique sur la veine, ses écrits ne renferment aucun détail ultérieur sur cette importante doctrine.

Ainsi les esprits étaient sur la voie de la découverte de la circulation, et l'on avait déjà entrevu quelques portions de ce grand phénomène organique, quand Harvey parut pour vivifier en quelque sorte une idée qui flottait vaguement dans les esprits, rapprocher tous les faits observés jusqu'à lui, en accroître la masse, y ajouter tous les développemens nécessaires, et enfin tirer les conclusions générales qui en sont la suite naturelle. Depuis 1602, époque où il quitta son maître Fabrizio, les valvules des veines furent l'objet de ses méditations assidues, et après avoir fait un grand nombre d'expériences à Londres, il se décida enfin, en 1619, comme on peut en juger d'après l'épître dédicatoire de son immortel ouvrage, à enseigner publiquement la circulation du sang. Mais se défiant d'une doctrine si contraire à toutes les idées reçues, il en examina encore les preuves pendant neuf années, de sorte que ce fut en 1628 seulement qu'il se hasarda à la livrer, par la voie de l'impression, au jugement et à la sagacité de ses confrères. Combien cette admirable circonspection contraste avec l'empressement que tant de petits esprits mettent à s'assurer la priorité de découvertes dont personne ne leur envie l'honneur, et qui, répandant une pâle lumière dans quelqu'obscure assemblée, ne sortent du néant que pour retomber dans l'oubli!

Harvey s'attacha d'abord à combattre les erreurs des anciens, et surtout à faire voir que les artères ne sont pas, comme ils le prétendaient, chargées de charrier l'esprit aérien, ou le pneuma, dans le corps, mais que c'est le sang qu'elles y conduisent. Puis, après avoir appuyé cette proposition de toutes les preuves que pouvaient fournir l'expérience et le raisonnement

réunis, il examina le mécanisme du mouvement du sang, se fondant principalement sur l'analogie des vaisseaux pulmonaires avec les autres vaisseaux du corps, sur l'application de la petite circulation à la grande, et enfin sur l'évaluation de la quantité de sang qui se trouve chassée du cœur à chaque contraction de cet organe. Mais, sous ce dernier rapport, il alla trop loin, et tomba dans une erreur qui a régné despotiquement depuis dans les écoles, car à peine compte-t-on aujourd'hui trois ou quatre physiologistes qui osent s'élever contre elle. En effet, de la quantité du sang qui traverse chaque fois le cœur, et du nombre des systoles de cet organe, il conclut que tout le fluide sanguin contenu dans le corps traverse le cœur en fort peu de temps, que par conséquent la perte ne pourrait être réparée, si le même sang n'y revenait pas. C'est ainsi que, par un calcul devenu célèbre, il établit que la masse entière du sang paraît passer en six ou huit minutes par le cœur. A la vérité, Harvey ne s'est point expliqué clairement, et peut-être même n'a-t-il pas songé à se demander si c'était bien le même sang qui coulait dans les artères et dans les veines. Les questions secondaires, et en quelque sorte accessoires, présentent trop peu d'intérêt pour arrêter ceux qui ont à jeter les premiers fondemens de quelque nouvelle doctrine. Mais les successeurs d'Harvey admirent cette identité, ou, pour parler plus exactement, ils supposèrent une communication directe entre les artères et les veines, quoiqu'une pareille hypothèse rendît tout à fait inexplicables, d'une part les phénomènes de la nutrition, de l'autre la différence qui existe entre le sang artériel et le sang veineux. C'est donc sous ce point de vue qu'on peut dire hardiment qu'Harvey a été trop loin. Sa théorie de la circulation du sang a consacré une grande erreur, attestée par le mot même de *circulation;* car le sang ne circule pas, dans l'acception rigoureuse du mot, ainsi que l'a très-bien démontré M. Willbrand, mais le veineux se *forme* dans tous les organes, comme l'artériel à la surface des bronches. Cette doctrine, de même que toutes les erreurs physiologiques, a influé beaucoup sur la médecine, et même jusque sur la pratique médicale, en donnant une base en apparence plus stable à certaines théories humorales, et consacrant par exemple toutes les absurdités dont on a encombré la science relativement aux virus. Mais une pareille discussion nous entraînerait hors des bornes de notre sujet, et nous devons revenir à Harvey.

Il ne nous est pas non plus permis d'entrer dans le détail de la guerre littéraire dont la publication des beaux travaux de Harvey donna le signal. L'envie s'éleva de toutes parts contre lui; mais il ne répondit que par le mépris à ces théoriciens, à ces farouches admirateurs de l'antiquité, qui sont toujours prêts

à combattre des faits par des raisonnemens, où à élever les anciens dans la seule vue de rabaisser les modernes. Quelques physiciens reconnurent l'évidence de la nouvelle doctrine, mais les uns, par l'effet de cette jalousie dont les médecins savent si peu se défendre, soutinrent qu'elle était déjà connue des anciens, et allèrent en chercher des traces, soit dans Hippocrate ou Platon, soit dans Aristote ou Nemesius, tandis que les autres, entraînés par l'esprit systématique, autre manie des enfans d'Esculape, ne trouvant pas cette doctrine assez simple, la défigurèrent en la hérissant de difficultés, et que d'autres enfin, fidèles à la méthode éclectique qui annonce presque toujours le défaut de caractère et de jugement, cherchèrent à la concilier avec quelques-unes des anciennes idées, d'où résultèrent les mélanges les plus bizarres et les plus grotesques. Au milieu de ce choc des amours-propres, Harvey eut la sagesse de rester tranquille, et d'attendre du temps la justice due à ses travaux. Cette conduite pleine de dignité, et qui trouve si peu d'imitateurs, fut récompensée par le plus beau triomphe que puisse désirer le fondateur d'un nouveau système. Il survécut, comme l'a dit M. Sprengel, à la victoire que la vérité remporta sur l'erreur : il vit la majeure partie des médecins adopter la doctrine établie par lui et consolidée par Walaeus. Parmi ceux qui contribuèrent le plus à répandre ses idées sur la circulation, on doit distinguer Descartes ; ce grand philosophe les adopta dans un ouvrage qui, malgré beaucoup d'imperfections et une foule d'hypothèses purement arbitraires, porte le cachet du génie, et fut lu avec avidité par tous les contemporains.

Harvey s'est aussi livré à d'autres recherches. Comme son maître Fabrizio, il s'occupa de la génération et du fœtus. Le roi Charles 1[er] le favorisa dans cette étude, en mettant à sa disposition toutes les biches du parc de Windsor. Harvey ouvrit ces animaux aux différentes époques de la gestation, et fit une foule de remarques curieuses sur l'histoire de l'embryon. Mais ses notes ayant été brûlées dans le pillage de sa maison de Londres, il ne put pas donner au second ouvrage autant de soin qu'au premier, aussi ce livre est-il d'une prolixité fatigante, et ne répond-il pas entièrement à ce qu'on serait en droit d'attendre de l'auteur de la découverte de la circulation. Cependant s'il est rempli de répétitions oiseuses, si l'on y remarque même des contradictions, ces défauts s'expliquent en songeant qu'Harvey l'a écrit en grande partie de mémoire, sur ses vieux jours, et qu'il s'est laissé entraîner par les opinions d'Aristote et de Fabrizio, quoique Buffon se soit montré fort injuste à son égard, en disant qu'il n'a presque rien ajouté aux découvertes d'Aristote. Bonnet l'a bien mieux jugé, et l'on devient indulgent lorsqu'on sait que Georges Ent lui enleva son manuscrit, en

quelque sorte malgré lui, pour le publier, avant qu'il eût eu le temps d'y mettre la dernière main; car on assure que, dégoûté des querelles que son premier livre lui avait suscitées, il avait résolu de ne point faire paraître celui-ci.

Quoi qu'il en soit, Harvey établit que tout ce qui a vie est le produit du développement d'un germe préexistant. On le compte donc parmi les premiers adversaires de la théorie des générations spontanées. *Omne vivum ex ovo*, tel est le théorème qu'il établit, et qu'on a répété depuis, d'abord parce qu'une pareille proposition s'accorde mieux que toute autre avec les idées téléologiques dont certains esprits ne peuvent jamais se débarrasser, et en second lieu parce qu'il est plus commode de jurer sur la parole du maître que de se donner la peine de réfléchir et de penser soi-même. Ainsi c'est Harvey qui a posé les bases du système de l'évolution. Il a même cela de particulier, qu'il place le germe dans la femelle, et n'accorde au mâle que la faculté fécondante, niant d'ailleurs tout contact matériel, et admettant une sorte de contagion subtile qui affecte plutôt la femelle que l'œuf. Peut-être y a-t-il quelque chose de vrai dans cette dernière hypothèse, mais on sait à quelles absurdités la première a conduit Charles Bonnet. Harvey prétendait que le fœtus, né dans l'ovaire, redescend ensuite dans la matrice. Il s'est attaché à réfuter la théorie de la génération par la putréfaction et la fermentation : cette partie de son livre a reçu depuis des supplémens importans par les travaux de Redi et de Swammerdam; mais les générations spontanées n'en demeurent pas moins un fait positif pour tout physicien qui contemple la nature sans avoir l'esprit fasciné par les préjugés dont l'ignorance, la sottise et le fanatisme se plaisent à bercer l'enfance de l'homme. Harvey s'est aussi occupé de l'anatomie des organes de la génération, à l'égard desquels il a donné plusieurs traités importans d'anatomie comparée, car il les a examinés dans des animaux assez rares, au moins de son temps, tels que l'autruche et le casoar.

Les ouvrages de cet homme justement célèbre sont :

Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus. Francfort, 1628, in-4°. - Leyde, 1639, in-4°. avec la réfutation de Parisanus. - *Ibid.* 1647, in-4°. - Padoue, 1643, in-12. avec deux lettres de Jean Walaeus. - Amsterdam, 1645, avec les œuvres de Spigel. - Leyde, 1647, in-4°. - Roterdam, 1661, in-12, dans la Bibliothèque de Manget. - *Ibid.* 1671, in-12.

Exercitationes secunda et tertia anatomicæ de circulatione sanguinis ad Joannem Riolanum filium. Roterdam, 1649, in-12. - Cambridge, 1649, in-12. - Paris, 1650, in-12.

Exercitationes anatomicæ tres de motu cordis et sanguinis circulatione. Roterdam, 1659, in-12. - Londres, 1660, in-8°. - Roterdam, 1661, in-12. - *Ibid.* 1671, in-12. - Leyde, 1736, in-4°.

Exercitationes de generatione animalium, quibus accedunt quædam de partu, de membranis ac humoribus, de conceptione, etc. Londres, 1651, in-4°. – Amsterdam, 1651, in-4°. – *Ibid.* 1662, in-12. – Padoue, 1666, in-12. – La Haye, 1680, in-12. – Trad. en anglais, Londres, 1653, in-8°. (A.-J.-L. JOURDAN)

HARWOOD (BUSICK), mort le 10 novembre 1814, était né à Newmarket. Lorsqu'il eut terminé ses humanités à Cambridge, ses parens le mirent en apprentissage chez un apothicaire, dans l'officine duquel il passa plusieurs années. De là il se rendit à Londres, termina ses études médicales, passa aux Indes orientales, et y resta jusqu'au moment où l'état de sa santé lui imposa l'obligation de revenir en Europe. Nommé professeur d'anatomie à l'Université de Cambridge en 1785, il ne prit le grade de docteur qu'en 1790. Dix ans après, on le choisit pour enseigner publiquement la médecine domestique au collége Downing. Il fut créé chancelier en 1806. On a de lui la première livraison d'un traité assez médiocre d'anatomie comparée, qui devait en comprendre trente, et qui a pour titre :

A system of comparative anatomy and physiology. Cambridge, 1796, in-4°. – Trad. en allemand par C.-R.-G. Wiedemann, Berlin, 1799, in-4°. (J.)

HASCHAERT (PIERRE), appelé en latin *Haschardus*, naquit à Armentières durant la première moitié du seizième siècle, et se livra d'une manière particulière à l'étude de l'astrologie, science qui était alors très à la mode, et à laquelle, dans la suite, ce médecin prétendit faire jouer un grand rôle dans la pratique de son art. Haschaert fut vivement critiqué par François Rapardus, médecin de Bruges, qui vivait à la même époque; mais quelque plausibles que fussent les raisons de son adversaire, elles ne purent le déterminer à renoncer à ses idées astronomiques; loin même d'en rien retrancher, il poussa son fol entêtement jusqu'à exhorter tous les magistrats à rédiger des nouveaux réglemens conformes à celui d'un certain magistrat de Bruges, *qui enjoignait à tous les barbiers de se conformer, dans l'exercice de leur profession, à l'almanach de Pierre Bruhezius, autre médecin également attaché à l'astrologie.*

Cette diversité d'opinions, entre Haschaert et Rapardus, donna lieu à plusieurs écrits, parmi lesquels nous citerons le suivant :

Clypeus astrologicus contra flagellum astrologorum Francisci Rapardi, cum declaratione et approbatione utilitatis astrologicæ. Louvain, 1552, in-8°.

Ce traité fut publié à l'occasion de celui de Rapardus qui parut à Anvers en 1551, sous ce titre :

Magnum et perpetuum almanach à consuetis nugis liberum, eoque verè medicum, de phlebotomiâ, de balneis, de purgationibus certiora præcepta continens, ut merito dici possit vulgarium prognosticon medicorum, empiricorum et medicastrum flagellum, etc.

Rapardus, dans cet ouvrage, attaque les idées exagérées de son confrère Haschaert sur l'astrologie, et s'attache surtout à tourner en ridicule l'ordonnance du magistrat de Bruges, qui avait mis autant d'importance dans sa publication que si ce point avait pu intéresser la police ou l'état.

Haschaert nous a encore donné :

Saluberrimæ bonæ valetudinis tuendæ præcepta Eobani Hessi, poetæ festivissimi, elegiaco carmine, ad imitationem Galeni conscripta, novisque commentariis illustrata. Francfort, 1568, in-8°. (THILLAYE)

HASE (JEAN-FRÉDÉRIC DE), fils d'un prédicateur évangélique, naquit à Pyrmont le 22 juillet 1713, étudia la médecine à Leyde et à Gœttingue, prit le grade de docteur à Francfort-sur-l'Oder, et s'établit ensuite à Brême, où il avait été élevé, et où il termina sa carrière le 28 février 1749. On ne connaît de lui que sa thèse intitulée :

Dissertatio de inflammatione sanguineâ ex principiis anatomicis et mechanicis deducta. Francfort-sur-l'Oder, 1741, in-4°. (O.)

HASENEST (CHRISTOPHE-BALTHAZAR), fils du suivant, vint au monde à Wilhelmsdorf le 13 septembre 1719. Il fit ses études médicales à Altdorf, où il obtint les honneurs du doctorat en 1743. La même année il vint s'établir à Anspach, qu'il quitta dans la suite pour fixer sa résidence à Langenzenn. Il mourut, le 13 décembre 1787, revêtu du titre de médecin du prince de Hohenlohe, et laissant les ouvrages suivans :

Dissertatio de sanguine, ejusque motu. Altdorf, 1743, in-4°.

Dissertatio de pleuritide. Altdorf, 1743, in-4°.

Dissertatio de affectibus rheumatico-arthriticis citò tutòque curandis. Altdorf, 1743, in-4°. (O.)

HASENEST (JEAN-GEORGES), né à Windsheim le 12 mai 1688, mort le 22 septembre 1771, fit ses études à Windsheim et à Altdorf, prit le titre de docteur dans cette dernière Université, obtint en 1712 celui de médecin pensionné à Windsheim, et fut nommé, en 1717, médecin du prince de Hohenlohe-Schilling. Après avoir exercé pendant trois ans l'art de guérir à Erlangue, il revint, en 1726, à Windsheim, passa de là à Neustadt, et entra au service du margrave d'Anspach, à la cour duquel il termina sa carrière. On a de lui :

Oratio de oculi humani fabricâ, quæ musis Windshemiensibus valedixit. Windsheim, 1708, in-4°.

Specimen disquisitionis anatomico-pathologicæ. Altdorf, 1710, in-4°.

Dissertatio super Hippocratis aphorismum L, sectionis Vtæ. Altdorf, 1710, in-4°.

Dissertatio de intertrigine. Altdorf, 1710, in-4°.

Zuflucht derer die mit Gliedergebrechen und mehrern Krankheiten geplagt sind, das ist: zwar mattes, aber doch in herrlichen Proben als ein Gnadengeschenke Gottes, befundene Mark-Burgbernheimer Wilsbad. Nuremberg, 1729, in-4°.

Der medicinische Richter, oder Acta physico-medica forensia collegii medici Onoldini, von 1735 bis auf dermahlige Zeiten zusammengetragen. Onolzbach, P. I, 1755; II, 1756; III, 1757; IV, 1759, in-4°. (o.)

HASENOERHL (Jean-Georges), médecin de Vienne, vint au monde en cette ville le 1er mai 1729. Après y avoir fait toutes ses études, il fut promu au doctorat, et mis à la tête de l'hôpital espagnol. Peu de temps après il devint médecin de Léopold, et quand ce prince fut revêtu de la pourpre impériale, il obtint la place de proto-médecin du duché de Toscane. Ce fut au moment où il partit pour occuper ce nouveau poste que Van Swiéten lui conseilla, pour complaire aux oreilles italiennes, de changer son nom en celui de *Lagusius*. A la mort de Léopold, il fut nommé médecin de l'empereur actuel, dignité éminente qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée le 20 décembre 1796. On a de lui :

Dissertatio de abortu ejusque observatione. Vienne, 1756, in-4°.

Historia medica morbi epidemici sive febris petechialis, quæ ab a. ferè finiente 1757 ad a. 1759 Viennæ grassata est. Vienne, 1760, in-8°.

Historia medica trium morborum, qui anno 1760 frequentissimè in nosocomio occurrebant. Adjecta est notabilium observationum anatomicarum decas. Vienne, 1761, in-8°. (o.)

HASSELQUIST (Frédéric), naturaliste suédois, naquit le 14 janvier 1722 à Toernvalle en Ostrogothie, où son père remplissait les modestes fonctions de vicaire. A la mort de ce dernier, qui n'avait point de fortune, Hasselquist se trouva sans appui, et dénué de toutes ressources, en sorte qu'il eut à supporter mille et mille privations; mais il triompha de tous les obstacles. S'étant rendu en 1741 à Upsal, où il soutint d'abord péniblement sou existence par le modique produit de leçons particulières, son goût pour la médecine, et spécialement pour l'étude de la nature, se développa sous les auspices de Linné, qui ne tarda pas à reconnaître en lui le germe de talens précieux. Ayant assisté, en 1747, à une leçon dans laquelle l'illustre professeur se plaignait de ce qu'on connaissait fort peu les plantes de la Palestine, et ajoutait qu'on n'aurait des notions précises à leur égard que quand un naturaliste irait enfin les étudier sur les lieux, Hasselquist se sentit animé du plus vif désir d'entreprendre un voyage qui pouvait avoir de si heureux résultats pour la science. Ses amis, Linné lui-même, essayèrent de le dissuader, en lui peignant les difficultés de l'entreprise, et alléguant l'état de sa santé, naturellement très-faible. Hasselquist fut inébranlable, et n'épargna aucune dé-

marche pour intéresser à son projet ceux qui pouvaient en seconder l'exécution. Quelques-uns de ses compatriotes et toutes les facultés d'Upsal, excepté celle de théologie, contribuèrent libéralement à lui fournir des fonds nécessaires. De son côté, il se mit avec ardeur à l'étude de l'arabe et des autres langues orientales, et se soumit aux épreuves du doctorat, dont le diplôme lui fut envoyé, en 1751, pendant son dernier séjour au Caire.

Après avoir terminé ses exercices académiques, Hasselquist se rendit au printemps de l'année 1749 à Stockholm, où il obtint le passage à Smyrne sur les vaisseaux de la compagnie suédoise. Il mit à la voile le 7 août, débarqua vers la fin de novembre à Smyrne, se rendit à Magnésie, dont il visita les alentours, et revint à Smyrne pour prendre la route de l'Egypte. Ce fut au commencement de mai 1750 qu'il quitta l'Asie mineure. Arrivé en Egypte, il dirigea sa course vers le Caire, d'où il se rendit l'année suivante en Palestine par Damiette et Jaffa. Voyageant à la suite d'une caravane de pélerins, il arriva enfin à Jérusalem, resta quelque temps dans cette ville célèbre, et visita ensuite les bords du Jourdain, Jéricho, Bethléem, Rama, Saint-Jean d'Acre, Nazareth, Tibériade, Tyr et Sidon. Lorsqu'il eut satisfait pleinement sa curiosité, et recueilli la plus riche moisson qu'aucun naturaliste eût encore faite dans ces contrées de l'Orient, il s'embarqua pour retourner à Smyrne, et visita, dans la traversée, les îles de Chypre, de Rhodes et de Scio. Tout ce voyage l'avait beaucoup fatigué, il voulut passer quelque temps à Smyrne pour s'y reposer; mais une phthisie pulmonaire, dont il portait le germe dans son sein, mina rapidement sa santé chancelante, et le conduisit au tombeau le 9 février 1752. Il mourut loin de ses amis et de son pays, au moment de les revoir, et de recueillir le fruit de ses pénibles travaux. Sa précieuse collection de plantes, de minéraux, de poissons, de reptiles, d'insectes, de momies, de manuscrits et autres antiquités, demeura entre les mains de ses créanciers, comme gage des frais du voyage, qu'il n'avait pu acquitter entièrement. La reine de Suède, Louise Ulrique, la fit racheter, et conduire au château de Drottningholm, qu'elle habitait une partie de l'année. Linné s'empressa de la visiter, et fut transporté de joie et d'admiration à la vue des trésors dont elle se composait. Le gouvernement suédois lui fit remettre le journal et les observations d'Hasselquist, pour qu'il les mît en état d'être livrés à l'impression, commission qui le flattait trop à tous égards pour qu'il ne s'en acquittât pas avec le plus vif empressement. Les ouvrages de Hasselquist, à la mémoire de qui Linné a consacré un genre de plantes (*Hasselquistia*) de la famille des ombellifères, sont intitulés;

Dissertatio de viribus plantarum. Upsal, 1747, in-8°.
Theses medicæ. Upsal, 1749, in-8°.
Iter Palaestinum, eller resa til heliga landet foerraettad ifran 1749, *til* 1752 *med beskrifwingar, roen anmerkningar oefwer de maerkwaerdigaste naturalir.* Stockholm, 1757, in-8°. - Trad. en allemand par Thomas-Henri Gadebusch, Rostock, 1762, in-8°. - en anglais, Londres, 1767, in-8°. - en français, Paris, 1769, in-12.

Cette relation, rédigée et publiée par Linné, est divisée en deux parties. La première comprend le journal d'Hasselquist, et les lettres qu'il écrivit d'Orient à son maître. Dans la seconde on trouve la description systématique des objets relatifs à l'histoire naturelle, les remarques et les mémoires. Cette dernière partie est celle surtout qui intéresse le naturaliste. Linné y a joint une flore de la Palestine, ou un catalogue des plantes qui croissent plus spécialement dans cette contrée. On y rencontre aussi quelques détails sur la matière médicale, et même sur les maladies et la médecine des Orientaux.

On trouve divers articles d'Hasselquist dans les Actes de l'Académie d'Upsal et dans ceux de l'Académie de Stockholm. (A.-J.-L. J.)

HAUPT (Frédéric-Théophile), médecin prussien, né à Berlin en 1696, le 2 mars, devint, en 1727, apothicaire de la cour à Kœnigsberg, et assesseur du Collége des médecins de cette ville. Ayant obtenu, en 1740, une chaire extraordinaire de chimie, il mourut, deux ans après, le 18 décembre, laissant :

Dissertatio de sale Seignette polychresto Rupellensi vocato. Kœnigsberg, 1740, in-4°.
Diatribe chemica de sale urinæ perlato mirabili. Kœnigsberg, 1740, in-4°.
Dissertatio de theriacæ Andromachi et Mithridati compositione. Kœnigsberg, 1740, in-4°. (J.)

HAUPTMANN (Auguste), de Dresde, vint au monde en 1607, fit ses études à Léipzick, y fut promu au doctorat en 1653, et revint ensuite exercer l'art de guérir dans sa ville natale, où il mourut en 1674. Ce fut lui qui attribua le premier toutes les maladies à des vers, et qui mit en vogue ce qu'on appela depuis la *pathologie animée*. Il regardait la mort comme un être réel, qu'on peut rencontrer sur la langue des moribonds sous la forme d'un petit ver. Nous ne croyons pas qu'il soit plus absurde de personnifier la mort que de personnifier la vie, comme l'ont fait et le font encore les animistes. Hauptmann s'occupa beaucoup de métallurgie et de chimie. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons les suivans :

Von ueberaus grossen Weinbaues-Irrthuemen. Nuremberg, 1642, in-8°.
Tractat von Hornhausischen Gnaden-Brunn. Léipzick, 1647, in-8°.
Epistola præliminaris tractatui de vivâ mortis imagine mox edendo præmissa. Francfort, 1650, in-8°.
Dissertatio de ictero. Léipzick, 1653, in-4°.
Uralter Volckensteinischer warmer Bad-und Wasser-Schatz zu unserer lieben Frauen auf dem Sande. Léipzick, 1657, in-8°. (O.)

HAUSMANN (Jean-Etienne), né à Bronswick en 1754, mourut le 30 octobre 1784, dans cette ville, où il avait été nommé professeur d'anatomie et de chirurgie, après avoir fait ses études médicales et pris le bonnet de docteur à Gœttingue. On a de lui :

Dissertatio de morbis venereis larvatis. Gœttingue, 1778, in-4°.
Anzeige seiner Vorlesungen von Michaelis 1781 *bis* 1782; *nebst einer Beurtheilung der Hawkinschen Methode, den Blasenstein zu operiren*. Bronswick, 1782, in-4°.
Taschenbuch fuer teutsche Wundaerzte auf das Jahr 1785. Altenbourg, 1785, in-8°.
Il a traduit en allemand le Traité de la symphyséotomie de Hunter (Gœttingue, 1783, in-8°.). (o.)

HAVENREUTER (Jean-Louis), médecin de Strasbourg, après avoir enseigné pendant plusieurs années la philosophie dans sa ville natale, abandonna cette chaire pour se rendre à Tubingue, où il se fit recevoir docteur en médecine en 1586. Il revint ensuite à Strasbourg, et fut mis au nombre des professeurs de la Faculté de cette ville; en 1589, il passa à la chaire de métaphysique, ainsi qu'à celle de physique, que son père laissait vacante par sa mort; mais comme ses nombreuses occupations étaient incompatibles avec l'exercice de la médecine, il se borna à la chaire de physique, qu'il continua de remplir jusqu'à sa mort, laquelle eut lieu en 1618. Ce médecin était né en 1548, et les ouvrages que nous avons de lui se bornent à quelques dissertations académiques, dont voici les titres :

Oratio de arte medicâ. Francfort, 1586, in-8°.
Dissertatio de epilepsiâ. Strasbourg, 1586, in-4°.
Dissertatio medica de iis quæ in principio artis medicæ Galeni traduntur. Strasbonrg, 1586, in-4°.
Disputatio medico-physica de elementis. Strasbonrg, 1591, in-4°.
Commentarii in Aristotelis de animâ et parva naturalia dictos libros. Francfort, 1605, in-8°.
Pharetra sagittifera et vexillum Raphaeliticum. Tubingue, 1631.
(thillaye)

HAVENREUTER (Sébald), médecin distingué du seizième siècle, était de Nuremberg, où il naquit en 1508. Il fit son cours de philosophie à Wittemberg, et après y avoir été reçu maître ès-arts en 1534, passa à Tubingue pour y remplir la chaire de cette science à laquelle il venait d'être nommé. Cette occupation ne l'empêcha pas de se livrer à l'étude de la médecine. Reçu docteur en 1540, Havenreuter quitta Tubingue pour se rendre à Strasbourg, où il enseigna la physique pendant huit ans, et fut médecin pensionné pendant quarante-neuf années, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1589.
(thillaye)

HAVERS (Clopton), médecin anglais, membre de la Société royale de Londres, s'est surtout fait connaître par ses recherches sur l'ostéogénie, dont il donna une théorie mécanique fort extraordinaire, et dénuée de tout fondement. Ce qui a le plus contribué à faire passer son nom jusqu'à nous, c'est sa description des organes sécréteurs de la synovie, si mal à propos rangés parmi les glandes, et dont la découverte ne lui appartient pas, quoiqu'il se la soit attribuée, car ces organes avaient déjà été vus par plusieurs anatomistes avant lui. On lui doit aussi une théorie singulière de la digestion, qu'il faisait dépendre de l'effervescence produite par le mélange de deux espèces différentes de salive sécrétée par les glandes salivaires. Son ouvrage, qu'on consulte encore quelquefois, mais qui intéresse plus l'historien de l'anatomie que l'anatomiste de profession, a pour titre :

Osteologia, or some new observations of the bones, and the parts belonging to them. Londres, 1691, in-4°. - *Ibid.* 1729, in-4°. - Trad. en latin par M.-F. Geuder, Francfort et Ulm, 1692, in-8°.; Amsterdam, 1731, in-8°.; Leyde, 1734, in-8°.

Cet ouvrage est composé de cinq discours, lus par Havers à la Société royale de Londres, en différens temps. L'auteur traite dans le premier de la texture des os, dans le second de leur formation, dans le troisième de la moelle, dans le quatrième des glandes synoviales, et dans le cinquième des cartilages

On lui doit une édition, avec des notes, de l'*Anatomy of bodies of man and womnn* de Michel Spacher et de J. Remmelin.

Il a inséré, dans les Transactions philosophiques, un Mémoire tendant à établir que la digestion est le produit de la fermentation excitée par le mélange des deux espèces de salive sécrétées par les parotides et par les glandes de Nuck. (J.)

HAVIGHORST (Jean), né en 1701, à Rhène, dans le pays de Munster, reçu docteur à Halle, où il avait fait ses études, et médecin d'abord à Ippenburen, puis à Bisterfeld, dans le comté de la Lippe, a publié les ouvrages suivans, qui sont très-insignifians :

Democritus adhuc vivus, das ist, D. Dippelii sowohl in dem inwendigen Zeugnisse des Gewissens, als Wesen der Sache selbst, wie auch heil. Schrift. gegruendeter Beweis des Mittleramtes Jesu Christi und der darauf zu bauenden Ordnung des Heils. 1747, in-8°.

Sous le nom d'Independens Heraclitus.

Richtige in der heil. Schrift sowohl, als Erfahrung heiliger Menschen gegruendete, mit Zustimmung erleuchteter sowohl alten als neuen Gottesgelehrten bewaehrte.... Erklaerung des VII Capitels der Epistel Pauli an die Rœmer 1747, in-8°.

Sous le nom de Jater Hierophiles.

Freymuethige und unpartheyische in der gesunden Vernunst, auch heiligen Schrift und Erfahrung gegruendete Eroerterung und Entscheidung der noch bis jetzt sreitigen Frage ob die Bekehrung des Menschen vom Verstand oder vom Willen angefangen werden? Francfort et Leipzick, 1751, in-8°. (Z.)

HAYCK (Thaddée de), plus connu sous le nom de *Hagecius*, fut ainsi appelé parce qu'il était né à Hayck, petite ville ou bourgade de la Bohême. Il étudia la médecine sous le célèbre Joachim Camerarius, et après avoir pris le grade de docteur, vint exercer l'art de guérir à Prague. Quelques succès, qu'il dut à sa témérité plutôt qu'à son savoir, lui procurèrent une grande vogue, et sa réputation ne tarda pas à s'étendre jusqu'à la cour, où l'empereur Maximilien II l'appela vers le milieu du seizième siècle. A la hardiesse, qui caractérise toujours le médicastre ou le demi-savant, il joignait la prétention d'une grande habileté dans l'astrologie et la métoposcopie, ou l'art de deviner par les traits du visage, c'est-à-dire qu'il réunissait tout ce qu'il fallait pour réussir dans un siècle peu éclairé, puisque, même encore aujourd'hui, malgré l'immense progrès des lumières, avec de pareils élémens le succès serait presqu'assuré. Beaucoup de charlatans modernes qui marchent rapidement à la fortune et aux honneurs, de tombeau en tombeau, n'eu ont pas tant. Il nous reste de Hayck les ouvrages suivans :

Aphorismi metoposcopici. Francfort, 1564, in-8°. – *Ibid*. 1584, in-8°.
De cerevisiâ, ejusque conficiendi ratione, naturâ viribus et facultatibus, opusculum. Francfort, 1585, in-8°.
Actio medica adversùs Philippum Fanchelium, Belgamo, incolam Budvicensemo, medicastrum et pseudo-paracelsistam. Amberg, 1596, in-8°.

(z.)

HAZON (Jacques-Albert), docteur régent de la Faculté de médecine en l'Université de Paris, naquit dans cette ville en 1708, et y puisa, dans une instruction solide et sous les meilleurs maîtres, le goût des lettres et des sciences. Après avoir terminé son cours de philosophie, son inclination bienfaisante et son amour tendre et actif pour les malheureux le déterminèrent d'abord à embrasser l'état ecclésiastique. Mais son extrême modestie lui ayant fait entrevoir des difficultés sans nombre pour parvenir au degré de perfection qu'exige le sacerdoce, Hazon renonça à son premier projet, abandonna la théologie, et d'après les avis de son allié et ami Vernage, il se livra à l'étude de la médecine. Sa constitution faible et délicate semblait devoir l'exclure à jamais d'une carrière qui demande, pour être parcourue, avec succès, des veilles, des peines et des fatigues continuelles. Hazon qui saisissait toutes les occasions de faire le bien, surmonta toutes ces difficultés. Riche de ce qu'il avait appris de ses maîtres et de ce qu'il avait recueilli de ses lectures, il se présenta à la licence, dont il soutint toutes les épreuves avec honneur, et fut proclamé docteur en 1734. Sa thèse, pour le doctorat, était *An colico hepatis dolori, venæ sectio?.... emeticum?* « Observateur attentif,

dit Andry, Hazon notait les maladies, et tenait compte des différentes circonstances qui pouvaient rendre plus heureuses sa pratique et celle de ses confrères. Il regardait comme ses plus proches parens ceux que la fortune avait le moins favorisés, et plusieurs personnes doivent à ses bienfaits des pensions, des rentes viagères, etc., etc. C'était chez les indigens qu'Hazon se rendait de préférence. Ingénieux à choisir dans les ressources de la médecine, contre leurs maux, celles qui étaient le moins dispendieuses, lorsqu'il était forcé de recourir à des moyens coûteux, il se chargait d'envoyer les remèdes, souvent même il allait les faire préparer lui-même et en payait le prix. » Ce médecin philantrope donnait aux pauvres ce qu'il recevait des riches, et jamais les malheureux n'implorèrent en vain ses secours. L'étude et la lecture des bons auteurs remplissaient ses autres momens. Cette manière de vivre, jointe à des austerités que l'on pouvait regarder comme excessives pour une personne d'une constitution aussi faible, lui occasionèrent une fièvre inflammatoire à laquelle il succomba en 1779.

Hazon a publié une foule de mémoires et d'observations intéressantes qui ont été insérés dans le Journal de médecine et que nous allons faire connaître dans l'énumération de ses ouvrages. Nous lui sommes encore redevables de plusieurs dissertations généralement estimées, dont voici les titres :

An uteri inflammationi post partum venæ sectio, à brachio? Conclus. affirmat. Paris, 1736.

An in calculo renum et vesicæ pro naturâ calculi, ætate et temperamento ægrotantis remedium alkalino-saponaceum anglicum? Conclus. affirmat. Paris, 1742.

Cette thèse, qui fut soutenue par Macquer, dont le nom est devenu célèbre dans les Annales de la médecine, se trouve consignée dans le tome IV des *Disputationes chirurgicæ selectæ* de Haller. L'auteur, après avoir fait connaître l'efficacité de son dissolvant, toutes les fois que les calculs présentent un sable friable, ou que leur grain offre une couleur rouge, avoue, avec la plus grande franchise, son non succès dans les cas où leur grain est tout à fait noir. Il s'attache surtout à démontrer, par la théorie et la pratique, qu'un âge avancé favorise singulièrement l'action de ce prétendu lithontriptique.

Cette dissertation, dont il parut presque de suite deux éditions, offre beaucoup d'intérêt. La seconde de ces éditions, que l'on regarde comme la plus complète, est augmentée de deux observations de guérisons obtenues à Paris sous les yeux même de l'auteur par son remède savonneux. Les malades, âgés de plus de soixante-dix ans, et chez lesquels on s'était assuré de l'existence de la pierre au moyen du cathétérisme, rendirent leurs calculs par parcelles et par petits graviers, après avoir fait un long usage du dissolvant alkalino-savonneux (*Voyez* Haller, *Op. cit.*).

An diœta omnibus necessaria, magis tamen Lutetiæ Parisiorum incolis? Concl. affirm. Paris, 1755.

Cette dissertation, que l'on retrouve dans le tome II du Journal de médecine, page 163, fut traduite en français ; elle a été insérée dans le tome III du même journal.

Observation sur une affection iliaque dont une femme a été attaquée pendant sa grossesse, et qui a résisté à tous les remèdes ordinaires;
Journal de médecine, tome IV, page 363 et suiv., mai 1756.
Observation sur une pierre trouvée, après la mort, dans la vessie d'un homme qui avait pris le remède savonneux vingt ans avant;
Journal de médecine, tome IV, page 363 et suiv., mai 1756.
Observation sur un ulcère chancreux guéri, au sein d'un homme, par un charlatan, avec les funestes suites de cette guérison;
Journal de médecine, tome V, page 444 et suiv., décembre 1756.
Observation sur un hoquet périodique;
Journal de médecine, tome V, page 39, année 1756.
Observation sur une rupture du cœur;
Journal de médecine, tome IX, page 516 et suiv., décembre 1758.
Observation sur une hydropisie du cerveau;
Journal de médecine, tome XII, page 451, mai 1760.
Observation sur un resserrement ou brédissure de la mâchoire à la suite d'un traitement vénérien;
Journal de médecine, tome XIV, page 249, mars 1761.
Observation sur une rétention d'urine à la suite d'une couche et d'un lait répandu sur la vessie;
Journal de médecine, tome XV, page 145, août 1761.
Observation singulière sur une tumeur carcinomateuse; traitement de cette tumeur par la ciguë; suites et conjectures relatives à ce traitement;
Journal de médecine, tome XVII, page 533 et suiv., décembre 1762.
Observation sur les bons effets du quinquina dans une petite-vérole gangréneuse;
Journal de médecine, tome XX, page 343 et suiv., année 1764.
Discours sur la nécessité de la vocation de Dieu à l'étude de la médecine. Paris, 1762.
Eloge historique de l'Université de Paris. Paris, 1770.
Cet éloge, qui était un discours de vespéries, fut prononcé avec appareil, et l'année suivante la Faculté en permit l'impression; mais le conseil ayant rendu un arrêt contre cet opuscule, qui lui fut dénoncé comme entaché de jansénisme, Hazon fut suspendu de ses fonctions de docteur régent jusqu'au moment où M. de Malesherbes arriva au ministère, et le fit rentrer dans tous ses droits. Il y eut deux éditions de cet ouvrage, la première parut en latin et en français, et la seconde en français seulement en 1773.
Eloge historique de la Faculté de médecine de Paris. 1770, in-4°.
Ce discours fut aussi imprimé, en 1773, avec la permission du doyen de la Faculté, après le rapport avantageux des commissaires.
Notice des hommes les plus célèbres de la Faculté de médecine, en l'Université de Paris, depuis 1110 *jusqu'en* 1750 *inclusivement.* Paris, 1778, in-4°.
Cet ouvrage est partagé en trois époques différentes, dont la première commence le milieu du douzième siècle, et la dernière se prolonge jusqu'au milieu du dix-huitième : on y fait mention des Ecoles de médecine les plus anciennes et les plus célèbres de l'Europe, Cordoue, Salerne et Montpellier. Cette notice, qui sert de suite et de supplément à l'Histoire abrégée de la Faculté de Paris, publiée sous le nom d'*Eloge historique*, présente, dans un ingénieux rapprochement et sous un point de vue facile à saisir, les époques de la réunion des médecins de Paris en compagnies, celles de leurs privilèges et des établissemens qu'ils ont créés pour l'amélioration de l'enseignement et pour les progrès de l'art. Enfin, des recherches immenses ont fourni les matériaux de cette précieuse collection, à laquelle l'auteur a donné le titre modeste de notice.

(A.-J. THILLAYE)

HEBENSTREIT (Ernest-Benjamin-Théophile), né à Léipzick le 10 février 1758, étudia la médecine dans cette ville, où il prit le titre de docteur, et devint, en 1785, professeur extraordinaire d'anatomie et de chirurgie. Il était aussi médecin pensionné de la ville, où il mourut le 12 décembre 1803, laissant :

Dissertatio de vegetatione hiemali. Léipzick, 1777, in-4°.
Dissertatio de corporum animalium fabricâ animalium facultatibus accomodatâ. Léipzick, 1778, in-4°.
Curæ sanitatis apud veteres exempla. Léipzick, 1779, in-4°.
Dissertatio curæ sanitatis publicæ apud veteres exempla. Léipzick, 1783, in-4°.
Programma de aquæ naturâ aereâ, secundum recentiorum chemicorum experimenta. Léipzick, 1785, in-4°.
Lehrsaetze der medicinischen Polizeywissenschaft. Léipzick, 1791, in-4°.
Doctrinæ physiologicæ de turgore vitali brevis expositio. Léipzick, 1795, in-4°.
On lui doit une édition latine des *Opuscula chemica* de Scheele (Léipzick, tome I, 1788; II, 1789, in-8°.). Après la mort de Leske, il a surveillé la nouvelle édition des *Opuscula physica et medica* de Bergmann depuis le tome IV (Léipzick, 1787, in-8°.) jusqu'au tome VI (*Ibid.* 1790, in-8°.). Il a traduit en allemand, la Minéralogie de Wallerins (Berlin, tome I, 1781; II, 1783, in-8°.), les Remarques de Falconer sur l'influence du climat (Léipzick, 1782, in-8°.), le Voyage en Provence de Papon (*Ibid.* 1783, in-8°.), le Manuel de chirurgie de Benjamin Bell (Léipzick, tome I, 1784; II, 1786; III, 1787; IV, 1789; V, 1790, in-8°. - I, 1791; II, 1792; III, 1793), la Phytonomie de Darwin (*Ibid.* 1801, in-8°.), etc. Il a inséré quelques articles dans les Archives de chimie de Crell, et dans quelques autres recueils périodiques allemands. On a de lui une édition du traité de C.-F.-T. Ideler, *De crisi morborum* (Thorn, 1794, in-8°.) (J.)

HEBENSTREIT (Jean-Chrétien), botaniste assez distingué, vint au monde près de Naumbourg, le 28 juillet 1720, et fit ses études à Léipzick. Ayant reçu le grade de docteur dans cette Université, il alla exercer l'art de guérir à Naumbourg; mais il ne passa qu'un an dans cette situation obscure, et en 1749 il alla remplir la chaire d'histoire naturelle et de botanique à Saint-Pétersbourg, où il fut nommé membre de l'Académie des sciences. En 1751, il accepta la place de médecin du président de l'Académie, le comte Kyrila Rasumowsky, qui se rendait dans l'Ukraine, en qualité d'hetman des Cosaques. Hebenstreit, revêtu alors du titre de membre honoraire, et gratifié d'une pension pour tout le temps de son absence, resta jusqu'à 1753 dans l'Ukraine, où il habita principalement Gluchow, résidence du prince. Les intrigues de quelques courtisans le dégoûtèrent enfin à tel point, qu'il demanda son congé, quitta la Russie, et revint à Léipzick en 1754. Cependant il accepta, dès l'année suivante, un nouvel emploi, plus lucratif que le premier, à Pétersbourg, et le remplit jusqu'en 1761,

époque où le délabrement de sa santé ne lui permit plus de supporter le climat rigoureux du Nord. Il revint à Léipzick, où il termina sa carrière le 27 septembre 1795. Ses écrits sont peu nombreux :

Dissertatio de salubri morborum per crises exitu. Léipzick, 1748, in-4°.
Oratio de fertilitate terrarum industriâ colonorum augendâ. Léipzick, 1756, in-4°.
Hebenstreit a inséré trois observations, relatives à des sujets de botanique, dans les Actes de l'Académie des sciences de St.-Pétersbourg.
(J.)

HEBENSTREIT (Jean-Ernest), médecin, anatomiste, naturaliste et voyageur allemand, naquit, le 15 février 1703, à Neustadt-sur-l'Orle, dans le Vogtland. Son père, sans être pauvre, n'avait cependant pas assez de fortune pour couvrir les frais de l'éducation de huit fils, qui se consacrèrent tous aux sciences; mais chacun d'eux sut mettre les circonstances à profit, et Hebenstreit, en particulier, trouva, dans l'Université de Léipzick, où il se rendit en 1720, des protecteurs qui lui donnèrent de grandes facilités pour apprendre la médecine, à laquelle il se destinait. Revêtu en 1728 du titre de maître ès-arts et de celui de bachelier en médecine, il obtint le doctorat en 1730. Quelque temps après, le roi de Pologne, Auguste 1er, le désigna, avec Chrétien-Auguste Ebersbach, Chrétien-Théophile Ludwig, Zacharie Schulze, Jean-Henri Buechner, et Chrétien Schubert, pour faire un voyage en Barbarie. Les six voyageurs partirent de Dresde le 23 octobre 1731, et prirent la route de Marseille, où ils s'embarquèrent le 24 janvier suivant. Ce ne fut que le 16 février qu'ils arrivèrent en vue d'Alger, après avoir couru de grands dangers. Deux années furent employées à parcourir les provinces barbaresques, et à examiner tout ce qu'elles offrent de curieux au naturaliste et à l'antiquaire. Plus d'une fois les voyageurs furent en danger d'être immolés par un peuple barbare et fanatique, dont le plus léger motif allume la fureur contre les étrangers, qu'il méprise comme l'ignorant méprise tout ce qui dépasse la portée de ses faibles moyens. Mais leur persévérance et leur courage ne furent point abattus par les obstacles ni par les fatigues, et la mort du roi Auguste fut le seul motif qui les détermina à repasser en Europe avant d'avoir rempli entièrement leur mission. A son retour en Allemagne, Hebenstreit apprit que l'Université de Léipzick lui avait accordé une chaire de physiologie, en possession de laquelle il entra sur-le champ. Son avancement fut rapide, car il obtint la chaire d'anatomie et de chirurgie en 1737, celle de pathologie en 1746, et, deux ans après, la première chaire de médecine, avec le titre de doyen. Avant son départ pour l'Afrique, il avait été nommé membre de

l'Académie impériale des Curieux de la nature. Il mourut le 5 décembre 1757.

Hebenstreit cultivait à la fois les muses, l'histoire, les antiquités et les sciences naturelles. Son excellent poème latin sur l'homme dans l'état de santé et de maladie lui a valu le surnom, un peu exagéré, de Lucrèce allemand. Il a montré une critique saine et une érudition immense dans la plupart de ses ouvrages, que l'historien de la médecine ne peut guère se dispenser de consulter. On regrette d'ailleurs que la relation de son voyage en Afrique, contenue dans quatre lettres au roi Auguste, et insérée par Bernoulli dans les tomes neuf, dix, onze et douze de son Recueil de petits voyages, n'ait point été achevée. Quoique diffuse, elle intéresse; elle aurait pu figurer parmi les meilleures relations de voyages, si l'auteur avait pris soin de la revoir. Les écrits de ce médecin polygraphe sont intitulés :

Dissertatio de continuandâ Rivinorum industriâ in emendando plantarum charactere. Léipzick, 1726, in-4°.

Dissertatio physica de ordinibus conchyliorum methodicâ ratione instituendis. Léipzick, 1728, in-4°.

Dissertatio medica de viribus minerarum et mineralium medicamentosis. Léipzick, 1730, in-4°.

Dissertatio de sensu externo facultatum in plantis indice. Léipzick, 1736, in-4°.

Dissertatio quâ definitiones plantarum, quum summis auspiciis serenissimi potentissimique Poloniarum Regis, Africam occidentalem versus, iter susciperet, exhibet, perennem sui memoriam esse cupiens. Léipzick, 1731, in-4°.

Programma de organis piscium externis. Léipzick, 1733, in-4°.

Oratio auspicalis, quâ devotam Majestati Augusti Magni Africam sistit, et antiquitatum Romanorum per Africam repertarum memoriam recolit. Léipzick, 1733, in-4°.

Oratio de indicatione medicâ. Léipzick, 1733, in-4°.

Dissertatio de usu hydrargyri interno, ad mentem recentiorum. Léipzick, 1733, in-4°.

Dissertatio de partium coalescentiâ morbosâ. Léipzick, 1738, in-4°.

Dissertatio de dentitione secundâ juniorum. Léipzick, 1738, in-4°.

Programma de methodo cerebrum incidendi. Léipzick, 1739, in-4°.

Dissertatio de arteriarum corporis humani confiniis. Léipzick, 1739, in-4°.

Inséré dans les *Diss. anat.* de Haller.

De usu partium carmen, seu physiologia metrica, ad modum Titi Lucretii Cari de rerum naturâ, in gratiam auditorum concinnata. Léipzick, 1739, in-4°.

Programma de rarioribus quibusdam ossium momentis. Léipzick, 1740, in-4°.

Programma de venis corporis humani. Léipzick, 1740, in-4°.

Programma de methodo plantarum ex fructu optimâ. Léipzick, 1740, in-4°.

Programma de vaginis vasorum. Léipzick, 1740, in-4°.

Inséré dans les *Diss. anat.* de Haller.

Programma de diploë ossium. Léipzick, 1740, in-4°.

Pathologia metrica, sive de morbis carmen, in gratiam auditorum concinnatum. Léipzick, 1740, in-4°.

Programma de medici cadavera secandi religione. Léipzick, 1741, in-4°.

Programma de medicis archiatris et professoribus. Léipzick, 1741, in-4°.

Dissertatio de pulsu inæquali. Léipzick, 1741, in-4°.

Cette thèse est du répondant, J.-G. Ungebauer.

Programma de vasis sanguiferis oculi. Léipzick, 1742, in-4°.

Inséré dans les *Diss. anat.* de Haller.

Programma de insectorum natalibus. Léipzick, 1743, in-4°.

Dissertatio de capitonibus laborioso partu nascentibus. Léipzick, 1743, in-4°.

Programma de mediastino postico. Léipzick, 1743, in-4°.

Inséré dans les *Diss. anat.* de Haller.

Programma de corpore delicti, medici secantis culpâ incerto. Léipzick, 1743, in-4°.

Dissertatio de oculo lacrymante. Léipzick, 1743, in-4°.

Museum Richterianum, continens fossilia, animalia, vegetabilia marina, illustrata iconibus et commentariis D. J. E. H. Accedit (J.-F. Christii) de gemmis sculptis antiquis liber singularis. Léipzick, 1743, in-fol.

Programma de venis communicantibus. Léipzick, 1744, in-4°.

Programma quô historiæ naturalis insectorum institutiones proponit. Léipzick, 1745, in-4°.

Dissertatio de exercitationibus adolescenti ætati salubribus. Léipzick, 1745, in-4°.

Dissertatio sistens historiæ naturalis fossilium caput de terris. Léipzick, 1745, in-4°.

Programma de fœtu vegetabili. Léipzick, 1747, in-4°.

Dissertatio exhibens funiculi umbilicalis humani pathologiam. Léipzick, 1745, in-4°.

Inséré dans les *Diss. anat.* de Haller.

Programma de origine gemmarum. Léipzick, 1745, in-4°.

Dissertatio de metaschematismo morborum. Léipzick, 1745, in-4°.

Programma seu παλαιολογιας therapiæ, quâ veterum de morbis curandis placita, recentiorum sententiis æquat, specimen I, de officio medici clinici. Léipzick, 1747; *II, de officio medici forensis*, 1748; *III, de morborum prophylaxi*, 1748; *IV, de diætû prophylacticâ in genere*, 1748; *V, de diætâ prophylacticâ ad morbos primarum viarum*, 1748; *VI, de diætâ prophylacticâ ad morbos viarum remotiorum*, 1748, in-4°.

Dissertatio sistens παλαιολογιας therapiæ specimen VII: de tempore in morbis. Léipzick, 1748, in-4°.

Programma sistens παλαιολογιας therapiæ specimen VIII: de temporibus febrium propriis. Léipzick, 1748, in-4°.

Programma quô Ε'υγραφιας ἀγαθου ἰατρου *celebri exemplo beati J.-Z. Platneri sistit, et ad orationem anniversariam memoriæ ejus sacram invitat*. Léipzick, 1748, in-4°.

Programma ad recolendam memoriam anniversariam Silversteinio-Pilnickavianam. Léipzick, 1749, in-fol.

Programma sistens παλαιολογιας therapiæ specimen IX; quô vim vitæ ad judicandos morbos sistit, et scholam dispututoriam super motibus naturæ criticis indicit. Léipzick, 1749, in-4°.

Dissertatio sistens παλαιολογιας therapiæ specimen X: de motibus criticis in genere. Léipzick, 1749; *specimen XI, de symptomatibus signisque criticis*, 1749; *XII, de motu cordis et arteriarum secundùm tempora morborum vario*, 1749; *XIII, de fluxu intestinorum critico*, 1749;

XIV, de diuresi criticâ, 1749; *XV, de excretionibus cutaneis*, 1749; *XVI, de sputo critico*, 1749; *XVII; de hæmorrhagiis criticis*, 1749; *XVIII, de morbis criticis*, 1749; *XIX, de indicatione formandâ*, 1749; *XX, de indicationibus*, 1749; *XXI, sistens indicationem mutantem fluida*, 1749; *XXII, de indicatione mutante solida*, 1749; *XXIII, de indicatione vitali*, 1749; *XXIV, de indicatione evacuatoriâ*, 1749; *XXV, de cognoscendis medicamentorum facultatibus*, 1749; *XXVI, de fonte auxiliorum dialectico*, 1751; *XXVII, de fonte auxiliorum therapeutico-medico*, 1751, in-4°.

Anthropologia forensis, sistens medici, circà rempublicam causasque dicendas officium, cum rerum anatomicarum ac physicarum, quæ illud attinent, expositionibus. Léipzick, 1751, in-4°

Ἐξήγησις ὀνομάτων τῶν περιπαθῶν, *Exegesis nominum Græcorum, quæ morbos definiunt.* Léipzick, 1761, in-4°.

Dissertatio sistens παλαιολογίας *therap. spec. XXVIII, de fonte medicamentorum remotes vias purgantium.* Léipzick, 1752; *spec. XXIX, de antispasticis*, 1752; *spec. XXX, de alterantibus*, 1752, in-4°.

Programma περὶ ἀναφωνήσεως, *de declamatione, antiquæ gymnasticæ parte.* Léipzick, 1752, in-4°.

Programma sistens παλαιολογίας *ther. spec. XXXI, de fonte auxiliorum chirurgico.* Léipzick, 1753, in-4°.

De homino sano et ægroto carmen, sistens physiologiam, hygieinen, therapiam, materiam medicam. Præfatur de antiquâ medicinâ carmen, subnectuntur similes poetarum sententiæ, accedunt singula quædam carmina. Léipzick, 1753, in-8°. - *Ibid.* 1759, in-8°.

Programma sistens παλαιολογίας *therap. spec. XXXII et ultimum, quo chirurgiam efficaciorem eorum, quæ vel auferenda vel reponenda sunt.* Léipzick, 1754, in-4°.

Ces trente-deux *specimina* ont été réunis, après la mort d'Hebenstreit, avec quelques autres opuscules de sa façon, sous le titre suivant:

Pathologia therapiæ, quâ veterum de morbis curandis placita potiora, recentiorum sententiis æquantur. Accedit ejusdem ordo morborum caussalis, nunc primum junctim edidit, præfationem, vitam auctoris notulasque qualescunque, indicem rerum adjecit D. Chr.-Godofr. Gruner. Halle, 1779, in-8°.

Programma de læsionibus ex dispositione vulnerati morbosâ lethiferis. Léipzick, 1755, in-4°.

Programma de obsequio principum ergò medicos. Léipzick, 1755, in-4°.

Programma misericordiæ limites in exercendâ arte. Léipzick, 1756, in-4°.

Programma de methodo morbos ordinante. Léipzick, 1754, in-4°.

Programmu de genere morborum ad artis usum constituendo. Léipzick, 1754, in-4°.

Programma de charactere ad genera morborum optimo. Léipzick, 1755, in-4°.

Programma de notionibus simplicioribus ad morbos ex solidis. Léipzick, 1755, in-4°.

Programma de notionibus simplicioribus ad morbos ex fluidis. Léipzick, 1755, in-4°.

Programma limites generum morbi. Léipzick, 1756, in-4°.

Programma de incerto morborum genere. Léipzick, 1746, in-4°.

Ces sept derniers programmes ont été réimprimés ensemble en 1756 sous le titre de *Ordo morborum caussalis.*

Dissertatio de calore ut caussa sanitatis ad rationes chymicas. Léipzick, 1756, in-4°.

Dissertatio de salium actione, ut caussa sanitatis ex rationibus chymicis. Léipzick, 1756, in-4°.

Dissertatio de calore, ut causâ morbi et novæ valetudinis. Léipzick, 1756, in-4°.

Dissertatio de salium actione, ut caussâ morbi. Léipzick, 1756, in-4°.

Dissertatio de medicamentis, ut menstruum agentibus. Léipzick, 1756, in-4°.

Dissertatio de contrariâ medicinâ ad leges chymicas, præcipuè salium. Léipzick, 1756, in-4°.

Ὅμοια τῶν ἐλλειπόντων ὁμείων Ἰάματα : *de similibus similium deficientium medicinâ.* Léipzick, 1754, in-4°.

Ces sept dissertations ont été réimprimées ensemble sous le titre suivant : *Aetiologia chemica, seu expositio causarum sani et ægroti hominis, secundum principia chemica, dissertatiunculis clarissimorum quorumdam juvenum exposita, cum indice necessariâ.* Léipzick, 1757, in-4°.

Programma Aëtii Amideni Ανεκδότων, *lib. IX, cap. XXVII, exhibens tenuioris intestini morbum, quem ileon et chordapsum dicunt, unâ cum veterum super hâc ægrotatione sententiis.* Léipzick, 1757, in-4°.

Tentamen physiologicum medicum super Aëtii Amideni synopsis medicorum veterum libris octo, post illos octo, quos Aldus Manutius Venetiis 1534 evulgavit, qui supersunt nundum editis, ex manuscripto Guenzii, sistens libri seu sermonis noni aliquot capita, græcè et latinè. Léipzick, 1757, in-4°. (A.-J.-L. J.)

HEBERDEN (Guillaume), né à Londres en 1710, commença ses études dans cette ville, et alla les terminer à Cambridge, où il obtint les honneurs du doctorat, et exerça la médecine pendant dix années, laps de temps durant lequel il fit marcher de front avec la pratique l'enseignement de la matière médicale. Ce fut en 1748 qu'il se décida enfin à s'établir à Londres, et il ne tarda pas à acquérir beaucoup de réputation dans cette grande cité. La Société royale l'admit parmi ses membres en 1759, et celle de médecine de Paris le nomma correspondant en 1778. Sa mort eut lieu le 17 mai 1801. Il fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à déterminer le Collège des médecins de Londres à publier ses observations, sous le titre de *Medical Transactions*, recueil dont le premier volume parut en 1768, et dans lequel on distingue plusieurs mémoires intéressans d'Heberden, un entr'autres sur les ascarides vermiformes ou oxiures. Son histoire de l'angine de poitrine est souvent citée dans les traités de médecine, quoiqu'elle n'ait pas répandu un grand jour sur la nature encore problématique de cette maladie, ou pour mieux dire, de ce groupe de symptômes. On consulte encore aujourd'hui son Mémoire sur les maladies du foie, et principalement sa description de la méthode dont les Chinois se servent pour préparer la racine de genseng. Les Transactions philosophiques renferment aussi divers articles de sa façon, qui roulent sur la médecine et sur la météorologie. Ceux de ses ouvrages qui ont été publiés à part portent les titres suivans :

Antitheriaca, an essay on mithridation and theriaca. Londres, 1745, in-8°.

Commentarii de morborum historiâ et curatione. Londres, 1802, in-8°. - Francfort, 1804, in-8°. -Trad. en allemand par J.-F. Niemann, Léipzick, 1805, in-8°.

Cet ouvrage se compose de cent deux articles disposés par ordre alphabétique. On y retrouve la plupart des opuscules que l'auteur avait disséminés dans divers recueils périodiques. Le plus remarquable est son ancien travail sur l'angine de poitrine, entièrement refondu et enrichi de nombreuses additions. On sait que c'est lui qui a introduit cette bizarre dénomination, et qu'il rangeait parmi les névroses la maladie à laquelle il l'imposait. (J.)

HECKER (Auguste-Frédéric), né à Kitten, près de Halle, dans la Saxe électorale, le 1er juillet 1763, mort à Berlin en 1820, étudia la médecine à Halle, où il fut reçu docteur en 1787. Après avoir exercé pendant quelque temps sa profession à Frankenhausen, dans la principauté de Schwarzbourg, il obtint, en 1790, la place de professeur ordinaire à l'Université d'Erford. Neuf ans après, le prince de Hohenzollern-Sigmaring l'honora du titre de conseiller. A l'époque de sa mort, il était conseiller du roi de Prusse et professeur au Collège médico-chirurgical de Berlin, depuis 1805. Ecrivain fécond, il a publié, indépendamment de beaucoup d'articles épars dans les journaux scientifiques de l'Allemagne, un grand nombre d'ouvrages, qui ne sont pour la plupart que des compilations, et dont aucun n'est assez remarquable pour assigner à l'auteur un rang bien distingué dans la littérature médicale.

Theoretisch-praktische Abhandlung ueber den Tripper; ein Versuch zu Vereinigung der Meinungen der Aerzte ueber diese Krankheit. Léipzick, 1787, in-8°.

Auswahl der medicinischen Aufsaetze und Beobachtungen aus den Nuernbergischen gelehrten Unterhandlungen. Halle, tome I, 1787; II, 1788, in-8°.

Traduction du latin.

Dissertatio quâ morbum syphiliticum et scrophulosum unum eundemque morbum esse evincere conatur. Halle, 1787, in-8°.

Therapia generalis, oder Handbuch der allgemeinen Heilkunde. Berlin, 1789, in 8°. - *Ibid.* 1784, in-8°.

Archiv fuer die allgemeine Heilkunde. Berlin, tome I, 1790; II, 1792, in-8°.

Deutliche Anweisung, die venerischen Krankheiten genau zu erkennen, und richtig zu behandeln. Erford, 1791, in-8°. - *Ibid.* 1802, in-8°. - *Ibid.* 1815, in-8°.

Ueber die Verrichtung der kleinsten Schlagadern und einiger aus einem Gewebe der feinsten Gefaesse bestehenden Eingeweide, der Schild- und Brustdruese, des Milzes, der Nebennieren und der Nachgeburt. Erford, 1790, in-8°.

Medicinæ omnis ævi fata tabulis exposita. Erford, 1790, in-4°.

Therapia generalis chirurgica, oder Handbuch der allgemeinen chirurgischen Heilkunde, fuer angehende Aerzte und Wundaerzte. Erford, 1791, in-8°.

Beytrag zur Kenntniss der Krankheiten der Gelehrten. Erford, 1791, in-8°.

Grundriss der Physiologia pathologica, oder Lehre von dem Bau, der Mischung und den Verrichtungen des menschlichen Koerpers und seiner Theile im widernatuerlichen Zustande. Halle, 1791-1799, 2 vol. in-8°.

Nachtrag zu der Erfurter gelehrten Zeitung VII st. 1791, *zu dem Archive fuer die allgemeine Heilkunde 2ter Band, und zu allen Zeitungen, Journalen, Bibliotheken, u. s. w., die Hrn. Weikard's medicinische Fragmente und Erinnerungen nach Verdiensten haben, und noch recensiren werden. Ein Beytrag zur Kenntniss der Krankheiten der Gelehrten, durch einen merkwuerdigen Fall erlaeutert.* Erford, 1791, in-8°.

Tabellen ueber die Geschichte der Medicin. Erford, 1791, in-8°.

Dissertatio de exanthemate miliari et pemphigo. Erford, 1791, in-4°.

Nachricht an das einheimische und auswaertige Publikum, die verbesserte Einrichtung einer grossen Krankenanstalt zu Erfurt, besonders zum Unterricht der Studirenden betreffend. Erford, 1792, in-4°.

Allgemeine Geschichte der Natur-und Arzneykunde. Léipzick, 1793, in-8°.

Neues Archiv fuer die allgemeine Heilkunde. Léipzick, 1793, in-8°.

Magazin fuer die pathologische Anatomie und Physiologie. Altona, 1796, in-8°.

Archiv fuer die allgemeine Heilkunde. Berlin, 1799, 2 vol. in-8°.

Die Pocken sind ausgerottet! Erford, 1802, in-8°.

Deutliche Anweisung, die verschiedene Arten des Trippers genau zu erkennen, und richtig zu behandeln. Erford, 1802, in-8°. - Trad. en français par A.-J.-L. Jourdan, Paris, 1811, in-12.

Kunst, die Krankheiten der Menschen zu heilen, nach den neuesten Verbesserungen in der Arzneywissenschaft. Erford, 1804, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1805, in-8°. - *Ibid.* 1809, in-8°. - *Ibid.* 1813-1814, 4 vol. in-8°.

Ueber die gegenwaertige Verhaeltnisse der ausuebenden Heilkunde zu ihrer Theorie. Erford, 1805, in-8°.

Therapia generalis, oder Handbuch der allgemeinen Heilkunde. Erford, 1805-1810, in-8°.

Die Kunst, unsere Kinder zu gesunden Staatsbuergern zu erziehen und ihre gewoehnlichen Krankheiten zu heilen. Erford, 1805, in-8°.

Kurzer Abriss der Pathologie und Semeiotik; zur Grundlage seiner Vorlesungen beym Collegio medico-chirurgico zu Berlin entworfen. Berlin, 1806, in-8°.

Medizinisch-praktisches Taschenbuch fuer Feldaerzte und Wundaerzte teutscher Armeen. Berlin, 1806, in-8°. - *Ibid.* 1814, in-8°.

Anleitung zum zweckmaessigen Gebrauche der einfachen und zusammengesetzten Arzneymittel, welche in der Pharmacopœâ castrensi Borussicâ enthalten sind. Eine Beylage zu dem medicinisch-praktischen Taschenbuch fuer Feldaerzte und Wundaerzte teutscher Armeen. Berlin, 1806, in-8°.

Wodurch reift die Chirurgie dem Grade ihrer gegenwaertigen Vollkommenheit entgegen? Berlin, 1806, in-8°.

Kritische Jahrbuecher der Staatsarzneykunde fuer das neunzehnte Jahrhundert. Berlin, 1806-1808, 2 vol. in-8°.

Welches ist das Wahre Zweck medicinisch-chirurgischer Lehranstalten? welche Art des Unterrichts kann ihn befoerdern? Berlin, 1807, in-8°. -Trad. en français, Berlin, 1807, in-8°.

Kurzer Abriss der Therapie: zur Grundlage seiner Vorlesungen bey dem Koenigl. Collegio medico-chirurgico zu Berlin entworfen. Berlin, 1807, in-8°.

Ueber die Nervenfieber, welche in Berlin im Jahre 1807 *herrschten, nebst Bemerkungen ueber die reitzende, staerkende und schwaechende Kurmethode.* Berlin, 1807, in-8°.

Die Heilkunst auf ihren Wegen zur Gewissheit, oder die Theorie,

Systeme und Heilmethode von Hippocrates bis auf unsere Zeiten. Berlin, 1808, in-8°. - Erford, 1815, in-8°. - *Ibid.* 1819, in-8°.

Kurzer Abriss der Chirurgia medica. Berlin, 1808, in-8°.

Abriss der Pathologie und Semiotik, der Therapie und der Chirurgia medica. Berlin, 1808, in-8°.

Manuel du médecin pratique militaire. Breslan, 1808, in-8°.

Ueber die Natur und Heilart des Faulfieber, nebst Bemerkungen ueber einige Verschiedenheiten, Eintheilungen und Kurmethoden der Fieber ueberhaupt. Berlin, 1809, in-8°.

Ueber die Entzuendung im Halse und die Angina polyposa. Berlin, 1809, in-8°.

Erste Sammlung kleiner Schriften fuer die theoretische und praktische Heilkunde. Berlin, 1809, in-8°. - *Zweire*, Erford, 1812, in-8°.

Gedanken ueber die Natur und Ursachen des Weichselzopfs. Erford, 1810, in-8°. - *Ibid.* 1812, in-8°.

Von den Krankheiten mit den Scharlachauschlag. Léipzick, 1810, in-8°.

Von Wirkungen und Erfolge der Heilmittel. Léipzick, 1810, in-8°.

Annalen der gesammten Medicin, als Wissenschaft und Kunst, zur Beurtheilung ihrer neuesten Erfindungen, Theorien, Systeme und Heilmethoden. Berlin, 1810, in-8°.

Praktische Arzneymittellehre. Erford, 1814, in-8°.

Lexicon medicum theoretico-practicum reale, oder allgemeines Woerterbuch der gesammten theoretischen und praktischen Heilkunde. Vienne, Erfort et Gotha, 1816 - 1818, in-8°.

Ce dictionaire s'arrête à l'F.

Vollstaendiges Handbuch der Kriegsarzneykunde. Gotha, 1816, 2 vol. in-8°. (o.)

HECQUET (Philippe), né à Abbeville le 11 février 1661, fut élevé dans une grande innocence de mœurs, et dans la pratique assidue des exercices religieux. Il fit ses premières études dans sa ville natale, et sa philosophie, à Paris, au Collége des Gracins; il prit des leçons de théologie à la Sorbonne et au Collége de Navarre jusqu'en 1681, époque à laquelle, désirant s'adonner à la médecine, il suivit un cours de botanique et de pharmacie sous Afforty, puis un cours d'anatomie et de physiologie sous Douté et Saint-Yon en 1682 et 1683. Dans un temps où toute la science d'un médecin se réduisait à la connaissance des opinions du professeur le plus célèbre, tout homme qui s'était distingné au Collége ne pouvait manquer de briller sur les bancs des Facultés de médecine, aussi Hecquet fut-il reçut, dès 1684, maître-ès-arts, bachelier, licencié et docteur en médecine à Reims, d'où il se rendit à Abbeville, qui ne put le retenir long-temps, car il tarda peu de retourner à Paris. Des institutions peu libérales s'opposaient alors à ce qu'un médecin reçu en province pût exercer dans la capitale. Daquin, cherchant à diminuer les privilèges de la Faculté plutôt qu'à servir les intérêts de la science et de l'humanité, avait établi à Paris un corps de médecins reçus à Montpellier et dans les autres Facultés de France : Hecquet y fut admis. On pense bien qu'une institution si contraire aux prérogatives

de la Faculté de Paris, ne pouvait manquer d'exciter les membres de celle-ci à tourmenter de mille manières leurs adversaires. Fatigué de leurs tracasseries, Hecquet se disposait à retourner dans sa ville natale, lorsqu'il fut nommé, en 1688, médecin ordinaire de mademoiselle de Vertus, de la maison de Bretagne. Pendant son séjour près d'elle, il eut à essuyer plusieurs maladies dangereuses. En 1693 la mort de cette demoiselle lui permit de revenir à Paris. Ce que le caprice ou le bon esprit d'un homme en place fait pour ou contre le bien public est souvent détruit par son successeur; Fagon avait cassé la chambre royale, c'est-à-dire la réunion formée par Daquin. Hecquet n'ayant plus aucun titre qui l'autorisât à exercer dans Paris, prit ses dégrés à la faculté de cette ville en 1696, âgé de trente-sept ans. L'homme avec lequel aucun des membres les plus obscurs de cette corporation aurait dédaigné de consulter, fut dès ce moment l'objet de son estime et de son attachement. Hecquet trouva des protecteurs; il fut introduit par Finot le père chez le prince de Condé, alors malade. Personne n'osant prevenir ce prince du danger qu'il courait, Hecquet se chargea de cette tâche. A la mort du prince de Condé, arrivée en 1709, il fut nommé médecin ordinaire de la veuve, et bientôt de la duchesse de Vendôme. Il remplit ces deux emplois pendant quatorze ans; il fut aussi médecin de la Charité, et refusa de l'être de l'Hôtel-Dieu. A la mort de Fagon, il ne brigua point la place de premier médecin du Roi, qu'il lui eût été facile d'obtenir. En 1712 la Faculté de médecine le choisit pour doyen, et eut beaucoup de peine à vaincre sa répugnance pour cette charge. On le vit alors veiller scrupuleusement à l'observation des statuts dont jadis il avait eu à se plaindre. Des infirmités toujours croissantes le firent penser à se retirer vers la fin de 1726, et sur la demande qui lui en fut faite par les carmélites du faubourg Saint-Jacques, dont il était le médecin depuis trente ans, il prit possession d'un petit appartement dans la cour extérieure du couvent, en 1727. Il y passa les dix dernières années de sa vie dans l'exercice des pratiques religieuses et dans l'étude, répondant aux consultations qui lui étaient adressées de toutes parts, donnant aux pauvres des conseils et de l'argent, nourri par le monastère, et faisant toujours maigre comme les religieuses, ainsi qu'il avait coutume de faire depuis vingt-cinq ans, époque à laquelle il avait cessé de boire du vin. En mars 1727 ses forces diminuèrent de jour en jour; il se traita d'après ses idées; sa vue s'étant troublée, il se fit pratiquer plusieurs saignées qui le soulagèrent momentanément. Il mourut le 11 avril 1727, âgé de soixante-seize ans et deux mois, laissant à la Faculté de médecine 100 volumes in-folio et in-4°, pour ajouter à 12 ou 1300 volumes qu'il lui avait

déjà donné, et à 2000 dont Picoté de Belestre avait gratifié la même faculté. Il fut enterré dans l'église des Carmélites; Rollin fit son épitaphe.

La vie d'Hecquet fut un tissu de bonnes actions; il mérite d'occuper une place dans le souvenir de tous les étudians de la Faculté de Paris, puisqu'il fut l'un des fondateurs de la bibliothèque de cet établissement. Il accueillait paternellement les jeunes médecins, leur ouvrait sa bibliothèque, leur prêtait et souvent leur donnait des livres. Hecquet aimait avec passion la lecture; il faisait des extraits de tous les ouvrages dans lesquels il trouvait des remarques de quelqu'importance. A peine un bon livre paraissait-il, qu'aussitôt il se le procurait. Il donnait au travail de cabinet tout le temps que la pratique ne lui dérobait pas; on l'a vu passer jusqu'à vingt-quatre nuits de suite sans se coucher. Tout son temps était distribué avec une économie admirable. Bien loin de chercher à étendre sans cesse le nombre de ses malades, il semblait n'être occupé qu'à le diminuer, et ce fut pour n'en point avoir au-delà de ce qu'il pouvait en visiter avec le soin tout particulier qu'il mettait dans l'exercice de l'art de guérir, qu'il ne voulut pas être médecin de l'Hôtel-Dieu. Hecquet voyait rarement ses cliens lorsqu'ils se portaient bien; il ne les quittait point quand ils tombaient malades, et alors il n'épargnait ni peines, ni fatigues pour les rappeler à la santé. Plus jaloux de leur être utile que de leur plaire, il conserva au milieu des grands toute la franchise quelquefois un peu rude d'un chrétien convaincu. Poussant le zèle plus loin que jamais peut-être aucun médecin ne l'a fait, il ne craignait pas de faire entendre à ses illustres cliens le langage austère d'un disciple du Christ. C'est ainsi que s'étant trouvé chez une des princesses dont il était le médecin, pendant le carême, à l'heure de la collation, il s'expliqua librement sur la présence de quelques mets, dont le jeûne interdisait l'usage; la princesse se montra docile aux avis de son pieux médecin qui, en cette occasion, empiéta visiblement sur les devoirs du sacerdoce. Quelque persuadé que l'on soit aujourd'hui de la nécessité où se trouve le médecin de ne pas sortir du domaine de l'art de guérir, qui ne préférerait cette austère sévérité à l'hypocrisie complaisante de quelques hommes qui n'ont de la religion que le masque! Hecquet fut un chrétien accompli, car il ne fut ni avide de gloire, ni avide de richesses, ni avide de pouvoir; il ne chercha ni les places, ni les honneurs; il fit du bien souvent dans le secret. Il fut habile dans l'art de guérir; il croyait à la médecine, et l'exerçait avec une rare probité et un désintéressement encore plus rare. Lorsque ses amis lui reprochaient de faire de longues visites à ses malades, et d'en voir peu dans une journée, d'agir, en un

mot, tout autrement que ses confrères, il répondait : *Je ne suis pas le juge des autres ; je sais qu'il y en a qui voient beaucoup de malades, mais je vois peut-être plus de maladies ;* mot heureux, qui est devenu proverbe parmi les médecins. Deux traits qui honorent sa mémoire sont les suivans : lorsque son ami Fagon devint premier médecin du roi, il le vit plus rarement, et pourtant Fagon ne l'oublia pas, parce que, sans doute, il ne crût pas que l'attachement et le mérite d'un ami dût être calculé sur le nombre de ses visites. Lorsque la Faculté choisit Hecquet pour doyen, il refusa pendant long-temps de faire frapper le jeton à son effigie, comme c'était alors l'usage; l'époque n'était pas encore arrivée où les médecins devaient couvrir, de leurs portraits, les quais de la capitale.

Enfin Hecquet fut l'ami de Baglivi, de Ruysch, de Pitcarn, de Torti, de Garelli, et plusieurs d'entr'eux lui donnèrent dans leurs lettres le nom d'*Hippocrate de la France*, louange hyperbolique, qui n'est pas sans analogue aujourd'hui.

Hecquet professa la matière médicale à l'Ecole de médecine de Paris, mais à une époque qui n'a laissé aucun souvenir brillant. Il a beaucoup écrit; son style est peu châtié, mais plein de chaleur; nulle part dans ses écrits on ne retrouve cette méthode parfaite qui fait un des principaux mérite des ouvrages publiés sur les sciences. On doit le mettre au nombre des médecins mécaniciens qui ont le plus contribué aux progrès de la science des maladies, bien que plusieurs de ses vues aient paru absurdes au temps où il vivait. Il faut avouer que l'idée fondamentale de sa théorie ne peut soutenir un examen sérieux, bien qu'elle ait été reproduite en partie, sous d'autres termes, dans ces derniers temps.

Hecquet considérait comme le phénomène premier de l'action organique l'*oscillation*, qu'il définissait un mouvement de vibration. Ce mot signifie, dit-il, une sorte de *ressort* dans les fibres, dans les membranes et dans les vaisseaux, qui les entretient, ou dans un mouvement manifeste de systole et de diastole, c'est-à-dire, de dilatation et de compression, ou dans un trémoussement secret. Au moyen de l'*oscillation*, tous les vaisseaux ont les uns une sorte de battement, pour comprimer, battre et briser les sucs qu'ils contiennent; les autres un accroissement et un allongement alternatifs et habituels, ressemblant à ceux par lesquels les vers de terre s'allongent ou se raccourcissent pour ramper; c'est un mouvement d'*ondulation* de haut en bas, par lequel les fibres, par exemple, transmettent les *esprits* du cerveau aux extrémités du corps. Pénétré de la lecture assidue des écrits de Bellini, de F. Hofmann et de Stahl, Hecquet crut concilier les doctrines de ces médecins célèbres, en considérant la *trituration* comme un moyen universel ou un

mécanisme général que la nature emploie pour régir toute l'économie animale. Sans faire complétement abstraction des humeurs, il a été un des principaux fondateurs du solidisme. La trituration qui s'opérait, suivant lui, dans l'estomac, était la règle de toutes les autres triturations. Il attribuait la production des flatuosités au passage d'une vapeur élastique qui s'insinue dans les sécrétoires, en place des sucs qu'elle écarte; les hémorragies, au passage de la partie rouge du sang des artères dans les vaisseaux lymphatiques, et de-là à la surface des tissus. Il vit bien que les hémorragies ne sont point dues à l'érosion des vaisseaux. Il rapportait le développement des organes à une vertu productrice ou d'élasticité presque sans bornes. La vie commence, dit-il, par cette vertu; elle se conserve par les progrès qu'elle fait, à chaque pas que font les solides pour s'accroître; après quoi vient le complément de l'ouvrage, qui consiste dans un parfait domaine, par lequel ils tiennent les fluides assujétis à leurs ordres dans des capacités qu'ils leur ont formées, et dans des distances qu'ils leur ont tracées. Avec Stahl et Keill, il admettait à l'extrémité des vaisseaux une substance spongieuse et vésiculaire servant de réservoir aux reliquats des sucs superflus pour la nutrition. Hecquet attribuait la plupart des maladies à la pléthore, à la constriction de la fibre qui ne pouvait, suivant lui, dans la plupart des maladies, vaquer à la trituration, par suite d'une sorte d'état de spasme; il s'élevait contre les médecins qui voyaient de la malignité dans les fièvres *phlegmoneuses ardentes*, effets d'excès de bonne chère. Les vomitifs, les purgatifs, les toniques, tout ce qui, en un mot, est susceptible d'augmenter la tension de la fibre dans les maladies, lui paraissait nuisible dans la plupart des maladies, contre presque toutes lesquelles il recommanda la saignée, nou du pied, comme le voulait Sylva, mais du bras.

Sans nous arrêter plus long-temps à développer les idées d'Hecquet sur la nature des maladies, disons en peu de mots que lorsqu'on lit son principal ouvrage, on croit lire une page de l'Examen publié par M. Broussais; c'est la même chaleur, le même ton de conviction, la même intolérance, le même défaut de respect pour les convenances, et, s'il le faut dire, des idées non moins respectueuses que des règles sans exceptions, mais aussi des aperçus pleins de justesse, des remarques d'un habile praticien, de grandes vues, une juste proscription des moyens incendiaires. Seulement M. Broussais a sur Hecquet la prééminence du dix-neuvième siècle sur le dix-septième, et un talent bien supérieur, soit pour l'observation, soit pour rendre ses idées.

Hecquet n'a rien imaginé; son principal mérite fut de choisir avec un rare bonheur dans les nombreux livres qu'il avait

attentivement médités, une foule d'observations précieuses trop peu connues. Ses ouvrages prouvent chez lui une très-saine éruditiou, et un goût sûr. On peut souvent dire de lui que le choix des idées est invention. Quelque défectueuse que soit sa théorie, il est fâcheux qu'elle ne se soit pas répandue davantage en France; elle se serait efficacement opposée aux progrès sourds du brownisme. Pomme paraît avoir pris à tâche de recommencer la tentative faite par Hecquet, pour donner une couleur particulière à la médecine dans notre pays. Cette tâche était réservée à Bichat, à ses maîtres et à ses élèves.

Les écrits d'Hecquet sont nombreux, et méritent, pour la plupart, d'être sinon lus d'un bout à l'autre, au moins consultés avec attention, toutes les fois qu'on désire écrire par un signe quelconque. On a de ce médecin :

Explication physique et mécanique des effets de la saignée et de la boisson dans la cure des maladies, avec une réponse aux mauvaises plaisanteries que le journaliste de Paris a faites sur cette explication de la saignée. Chambéry, 1707, in-12.

Une des pièces qui forment ce volume est la thèse soutenue par Hecquet en 1695 sur la saignée, une autre soutenue sur la boisson, dans la même année, et un mémoire purement polémique. L'auteur n'avait pu obtenir la permission de faire imprimer ce volume à Paris, voilà ponrquoi il porte le nom de la ville de Chambéry.

De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes, et de l'obligation aux mères de nourrir leurs enfans. Trévoux, 1708, in-12.

Si Hecquet s'est trompé sur le premier point dont il traite dans cet opuscule, qui fut attaqué par Delamotte, il rappela les mères à un devoir que toute l'éloquence de J.-J. Rousseau n'a pu remettre complètement en nsage, bien qu'il l'ait remis en honneur.

Traité des dispenses du carême, dans lequel on découvre la fausseté des prétextes qu'on apporte pour les obtenir, en faisant voir, par la mécanique du corps, les rapports naturels des alimens maigres avec la nature de l'homme. Paris, 1709, in-12. - *Ibid.* 1709, 2 vol. in-12, augmenté d'une dissertation *sur les macreuses* et d'une autre *sur le tabac.*

Cet ouvrage, qu'il est curieux de comparer avec celui d'Arnaud de Villeneuve sur le régime des chartreux, est celui de tous les ouvrages de Hecquet qui lui a procuré le plus de réputation; le moment n'est pas éloigné où il sera nécessaire d'en faire une nouvelle édition, avec les corrections et les additions rendues nécessaires par les progrès de la science.

De la digestion et des maladies de l'estomac, suivant le système de la trituration et du broyement, sans l'aide du levain ou de la fermentation, dont on fait voir l'impossibilité en santé et en maladie. Paris, 1712, in-12. - *Ibid.* 1729, 2 vol. in-12, augmenté d'un discours préliminaire, d'une réponse à Sylva sur la saignée, et de cinq lettres, dont deux sur la *révulsion*, la troisième sur la *saignée*, la quatrième sur le *kermès minéral*, et la cinquième *sur les maladies des yeux.*

Cet ouvrage dispense, jusqu'à un certain point, de la lecture de tous ceux que Hecquet a publiés sur son système de prédilection; il a tout les défauts et tous les avantages qui caractérisent les productions de cet auteur; on ne peut se dispenser de le lire.

De purgandâ medicinâ à curarum sordibus. Paris, 1714, in-12.

An, ut virginitatis, sic virilitatis certa indicia. Paris, 1713, traduit en français, in-4°.

Novus medicinæ conspectus, cum appendice de peste. Paris, 1722, 2 vol. in-12.

Traité de la peste avec les moyens de s'en préserver et d'en guérir, le danger des barnques et infirmeries forcées. Paris, 1721, in-12.

Hecqnet n'avait pas vu la peste, et pourtant il a donné quelques avis qui paraissent judicienx sur le traitement de cette maladie.

Observations sur la saignée du pied et sur la purgation au commencement de la petite-vérole, des fièvres malignes et des grandes maladies; preuves de décadence dans la pratique de la médecine, confirmées par de justes raisons de doute contre l'inoculation. Paris, 1724, in-12.

Jadis on discutait pour savoir où l'on devait pratiquer la saignée dans la variole et les fièvres graves; on a fini par ne saigner ni dans l'une ni dans les autres; des observations plus exactes ont prouvé ensuite que les émissions sanguines locales étaient préférables aux saignées générales; mais on ne saurait trop répéter qne jusqu'à la fin du siècle dernier tous les médecins ont tiré du sang dans les fièvres et dans les maladies aujourd'hui nommées *ataxiques.*

Hippocratis aphorismi ad mentem ipsius, artis usum, et corporis mecanismi rationem expositi. Paris, 1724. 2 vol. in-12. - Trad. en français par Jean Devaux, Paris, 1725, in-12.

Réflexions sur l'usage de l'opium, des calmans et des narcotiques pour la guérison des maladies. Paris, 1725, in-12.

Sthal et Hofmann rejetaient trop exclusivement l'opinm; Hecquet s'attache à prouver qu'on peut tirer un grand avantage de ce médicamens toutes les fois qu'il est nécessaire de distendre la fibre et de favoriser le jeu de la trituration.

Remarques sur l'abus des purgatifs et des amers au commencement et à la fin des maladies, et sur l'utilité de la saignée dans les maladies des yeux, dans celles des vieillards, des femmes et des enfans, avec deux lettres en latin sur la génération des insectes, et sur le muscle utérin, découvert par Ruysch. Paris, 1729, in-12.

La médecine théologique, ou la médecine créée telle qu'elle se fait voir ici sortie des mains de Dieu, créateur de la nature, et régie par les lois, ouvrage où s'explique l'hygiène par les principes du mécanisme, puis par de semblables notions tirées des sciences les plus propres à perfectionner la médecine; l'on y développe les idées des vraies causes des maladies, de l'ordre auquel elles appartiennent, et de leurs vrais remèdes. Paris, 1733, 2 vol. in-12.

A la fin du deuxième volume on tronve neuf thèses tradnites en latin de l'auteur sur les sujets suivans : 1°. si les fonctions de l'économie animale sont opérées par des fermens, 1695; 2°. si c'est dans l'usage convenable des alimens qn'il faut chercher la guérison des maladies chroniques, 1695; 3°. que les maladies ne tirent point leur origine des sérosités, mais que celles-ci sont seulement la suite des maladies, 1696; 4°. contre ceux qui prétendent que la médecine à peu de remèdes, 1698; 5°. sur la saignée, 1704; 6°. que l'on ne doit point interdire la boisson aux malades, 1704; 7°. si les maladies en général sont causées par le dérangement de la trituration des solides, 1712; 8°. que la loi du carême est une image de l'institution du créateur et des lois de la natnre, 1723; 9°. si la chimie peut venir à bout des maladies que la chirurgie ne saurait guérir.

Le brigandage de la médecine dans la manière de traiter les petites-véroles et les plus grandes maladies par l'émétique, la saignée du pied, et le kermès minéral, avec un traité de la meilleure manière de traiter les petites-véroles par des remèdes et des observations tirées de l'usage;

deuxième partie où, après avoir prouvé le brigandage par les effets, l'on donne le plan de mémoires académiques pour ramener la médecine à ses règles et la contenir dans ses lois; troisième partie intitulée le brigandage de la médecine réformée à la saignée du pied, le tartre émétique et le kermès minéral disciplinés. Utrecht et Paris, 1733, in-12.

Le titre seul de cet ouvrage donne une idée du style de l'auteur, et prouve que de toutes les vertus évangéliques celle qu'il pratiquait le moins était l'indulgence.

Lettre apologétique touchant le brigandage de la médecine. Paris, 1733, in-12.

Le naturalisme des convulsions dans les maladies de l'épidémie convulsionnaire : première partie, le naturalisme des convulsions démontré par la physique, par l'histoire naturelle et par les événemens de cette œuvre, et démontrant l'impossibilité du divin qu'on lui attribue dans une lettre sur les secours meurtriers; deuxième partie, le mélange dans les convulsions, confondu par le naturalisme; troisième partie. Soleure, 1733, in-12.

La cause des convulsions finie et l'œuvre des convulsions tombée. Sans date (Paris, 1734), in-12.

Réponse à la lettre à un professeur, touchant le devoir des médecins et des chirurgiens, au sujet des miracles et des convulsions. 1733.

Lettre sur la convulsionnaire en extase, ou la vaporeuse en rêve. 1736, in-12.

La suceuse convulsionnaire, ou la psylle miraculeuse. 1736, in-12.

*Réponse à la lettre d'un docteur en médecine de la Faculté de ****.* 1736, in-12.

Le naturalisme des quatre requêtes. 1736, in-12.

Tous ces écrits, qui se rattachent à l'histoire des convulsions, ne sont lus aujourd'hui que par les personnes qui aiment à scruter les annales des folies humaines; mais ces opuscules honorent la mémoire de Hecquet, puisqu'il les consacra uniquement à combattre des superstitions qui, malheureusement, se sont en partie prolongées jusqu'à nos jours, mais qui du moins ne se montrent plus au grand jour.

On a publié après la mort d'Hecquet :

La médecine naturelle vue dans la pathologie vivante, dans l'usage des calmans et des différentes saignées des veines et des artères, rouges et blanches, spontanées ou artificielles, et dans les substituées, par les sangsues, les scarifications, les ventouses. Paris, 1736, 2 vol. in-12.

Le brigandage de la chirurgie, ou la médecine opprimée par le brigandage de la chirurgie, le brigandage de la pharmacie. Utrecht (Paris), 1738, in-12. On lit en tête une lettre de Hecquet, *sur ce que c'est que le brigandage de la médecine*, déjà publiée en 1736, in-8°.

Hecquet fut du nombre des médecins qui persécutèrent la chirurgie, au grand détriment de la science et de l'humanité, pour se conformer à de gothiques préjugés fondés sur l'intérêt personnel.

La médecine, la chirurgie et la pharmacie des pauvres, annoncée en 1740. (F.-G. BOISSEAU)

HEDWIG (JEAN), célèbre botaniste allemand, et l'un des meilleurs observateurs du siècle dernier, naquit à Cronstadt, en Transylvanie, le 8 décembre 1730, d'une famille saxonne. Il montra dès la plus tendre jeunesse un goût tout particulier, une véritable passion, pour l'étude des plantes, dont la culture et l'observation remplissaient tous les momens que ses devoirs scolastiques lui permettaient d'y consacrer, et dans ce délasse-

ment même on pouvait déjà prévoir la vocation à laquelle la nature l'appelait, car la beauté des fleurs le charmait peu, et il faisait surtout consister son plaisir à réunir beaucoup d'espèces, à rassembler une grande variété de formes. Ayant perdu son père en 1747, il quitta le Lycée de Cronstadt, et vint continuer ses études à Presbourg, d'où il partit, au bout de deux ans, pour aller entendre les leçons de Gerlach à Zittau, dans la Lusace. Il passa trois années dans cette ville, et se rendit ensuite à Léipzick, où il suivit avec assiduité les cours de philosophie, de mathématiques et de médecine, que Crusius, Kaestner, Ernesti, Hebenstreit, Ludwig et Boehmer faisaient alors dans cette Université. Son zèle pour l'étude, sa rare assiduité et la douceur de son caractère, lui concilièrent l'amitié de ses maîtres, qui le mirent à portée de suppléer, par des travaux subsidiaires, à la médiocrité de sa fortune. C'est ainsi qu'il mit en ordre la bibliothèque et le jardin de l'Université, et qu'il enrichit le cabinet de plusieurs préparations anatomiques. Le savant Bose surtout le prit en affection, le logea chez lui, lui confia le soin de son jardin, et le chargea, pendant trois ans, de le suppléer à l'hôpital. Hedwig put ainsi achever le cours de ses exercices anatomiques. Après les avoir terminés, il retourna dans sa patrie, où les magistrats lui refusèrent la permission d'exercer l'art de guérir, parce que les lois transylvaines exigeaient que tout médecin, pratiquant dans la principauté, eût fait ses études et pris ses grades à l'Université de Vienne. Hedwig, repoussé de son pays natal par une coutume absurde, prit le parti d'aller s'établir dans quelque ville de la Saxe. Il se fit donc recevoir docteur à Léipzick en 1756, et fixa son séjour à Chemnitz, où l'étude des végétaux le délassait des fatigues de la pratique. Mais ses faibles facultés pécuniaires ne lui permettaient pas de se procurer les livres et les instrumens dont il avait besoin. L'amitié vint à son secours, et répara un peu les torts de la fortune. Schreber, à qui Hedwig avait demandé quelques éclaircissemens sur la flore de Léipzick que ce botaniste venait de publier, fut si frappé de la sagacité et de la justesse d'esprit qu'annonçait sa lettre, qu'il saisit avec empressement cette occasion d'entrer en correspondance avec lui, devint son ami, et lui fournit des livres, ainsi qu'un microscope. Aidé de ces nouveaux moyens, Hedwig s'appliqua surtout à observer les graminées et les cryptogames. Cependant, quelqu'éteudue que fût sa clientelle à Chemnitz, elle ne suffisait pas à l'entretien de sa nombreuse famille; c'est pourquoi, en 1787, sur les instances de sa seconde femme, il prit le parti de s'établir sur un plus vaste théâtre, et se rendit à Léipzick, où il fut nommé, en 1784, médecin de l'hôpital militaire, puis, au bout de deux ans, professeur extraordinaire

de médecine, et enfin, en 1789, professeur de botanique, place à laquelle était jointe l'intendance du jardin. Ce fut d'après ses avis que l'électeur de Saxe fonda le beau jardin de botanique de Pilnitz, que le soin qu'on y donne à la culture des plantes cryptogames a rendu si remarquable. Hedwig mourut d'une fièvre nerveuse le 7 février 1799.

Cet illustre botaniste peut être regardé à juste titre comme le modèle des observateurs. C'est lui qui a mis l'étude de la cryptogamie à la mode, et après la publication de son *Fundamentum*, les mousses furent classées d'après sa méthode dans la plupart des livres nouveaux; ceux même qui n'adoptèrent pas ses genres et sa nomenclature firent usage de ses caractères. Hedwig a reconnu que les urnes des mousses sont, non des organes mâles, comme le pensait Linné, mais de vraies capsules contenant des graines, et que les petits corps oblongs et sessiles cachés dans les rosaces ou dans les aisselles des feuilles sont des anthères. L'analogie fut d'abord la seule base sur laquelle il établit cette nouvelle doctrine; mais bientôt il put l'étayer sur des observations directes, car en 1774 il vit une anthère du *bryum pulvinatum* s'ouvrir et lancer le pollen. Dans la suite, il vérifia le fait sur beaucoup de mousses, dont il réussit même à faire lever les graines et à voir distinctement les cotylédons. Mais si sa théorie paraît incontestable pour les mousses et les hépatiques, son opinion sur les fougères est moins prouvée, quoique fort ingénieuse, et celle qu'il émit au sujet des lichens et des champignons ne repose encore que sur des conjectures. Ce qu'on admire le plus dans Hedwig, c'est la lenteur avec laquelle il publiait ses découvertes, et la défiance de soi-même avec laquelle il se décidait à les annoncer, comparable sous ce point de vue à Harvey : ce ne fut que vingt ans après avoir commencé l'étude des cryptogames, et cinq ans après avoir vu le pollen des mousses, qu'il se hasarda enfin à mettre au jour le résultat de ses observations répétées chaque jour, vérifiées mille et mille fois. Au reste, la cryptogamie ne fut pas la seule branche de l'histoire des végétaux qu'il cultiva. Il a rectifié une erreur long-temps accréditée de Linné, en montrant que les étamines et les pistils sont produits par les mêmes vaisseaux que les autres parties de la plante, et non par la moelle. Il a tracé la limite qui existe entre les bulbes et les racines. Il a fait voir, par de nombreux exemples, que quand la sève surabonde, et qu'on la détourne de son cours naturel par le retranchement d'une partie des feuilles, il naît des bulbes dans les aisselles, ce qui constitue une véritable génération vivipare des plantes. On lui doit d'avoir indiqué cette différence entre les animaux et les végétaux, qui consiste en ce que les organes sexuels ne persistent pas chez ces derniers, mais tom-

bent après la fécondation, et que quand le végétal continue de vivre, il s'en produit d'autres pour une fécondation nouvelle. Cependant Hedwig a payé aussi sa dette à l'humanité, en soutenant quelques erreurs. Ainsi, dans un travail, d'ailleurs fort intéressant, sur les cotylédons, il a soutenu qu'on ne trouve jamais plus de deux de ces organes, ce qui est faux. Il a prétendu que les feuilles sont percées de pores d'une figure régulière, qui donnent issue à la transpiration : on lui doit, à la vérité, une description exacte de la forme, de la situation et des usages de ces pores, aperçus déjà par Saussure, qui les avait appelés glandes, et que M. Decandolle a tant généralisés depuis; mais quelque puissante que soit l'autorité de noms aussi recommandables, nous pensons qu'on peut douter de l'existence des pores absorbans et exhalans chez les végétaux : il n'y a pas bien long-temps qu'on en admettait de semblables dans les animaux, et cependant des observations plus exactes ont démontré qu'il n'en existait pas. Hedwig pensait aussi que l'eau ne peut suffire à la nutrition des plantes, qu'elle ne sert que de véhicule à des matériaux plus substantiels, que si on fait croître une plante dans de l'eau distillée, elle ne fournit pas à l'analyse plus de matière solide qu'il n'y en avait dans la graine, et que l'eau renfermée dans son tissu spongieux n'a pas changé de nature. Toutes ces assertions, à l'appui desquelles on cite des expériences faites depuis par M. Vauquelin, sont trop étranges, trop peu conformes aux lois connues de la vie, pour qu'on les adopte sans un plus mûr examen; ce n'est pas toutefois le lieu de les soumettre à une critique sévère. M. Mirbel a relevé quelques autres erreurs d'Hedwig. Ce botaniste supposait que les tubes poreux et les fausses trachées ont été primitivement des trachées dont les contours se sont soudés; suivant lui, les trachées se retrouvent dans la couche intérieure des tiges, même après plusieurs années, et les tubes poreux, ainsi que les fausses trachées, existent dès la première époque de l'accroissement, tels qu'on les voit dans les anciennes tiges. Or, M. Mirbel a démontré que cette assertion est fausse, parce que, dans le cas contraire, les trachées se trouveraient dans la couche externe du bois, ce qui n'est pas. Hedwig croyait aussi que la lame spirale des trachées est un vaisseau roulé en hélice autour d'un tube membraneux, que les liquides montent par la spirale, et que le cylindre contient seulement de l'air. M. Mirbel a combattu également cette hypothèse invraisemblable, et réfuté aussi les opinions du célèbre botaniste allemand à l'égard de l'ascension de l'air et de la sève dans les plantes.

Les ouvrages d'Hedwig sont :

Epistola de præcipitantiæ in addiscendâ medicinâ noxis. Leipzick, 1755, in-4°.

Dissertatio de emesi in febribus. Léipzick, 1759, in-4°.
Sontenue sons la présidence d'E.-G. Bose.
Fundamentum historiæ naturalis muscorum frondosorum concernens eorum flores, fructus, seminalem propagationem, adjectâ dispositione methodicâ, iconibus illustratum. Léipzick, tome I, 1782; II, 1783, in-4°.
« On trouve dans ce livre, dit M. Deleuze, tout ce qu'on peut désirer sur l'anatomie des mousses, sur leur fécondation et leur multiplication, enfin une méthode nouvelle de les distribuer en genres, d'après des caractères pris de la forme et de la situation des parties de la fructification. »
Theoria generationis et fructificationis plantarum cryptogamicarum Linnæi, merè propriis observationibus et experimentis superstructa. St.-Pétersbourg, 1784, in-4°. - Léipzick, 1798, in-4°.
La seconde édition est ornée de quarante-deux planches coloriées, et bien préférable à la première, parce qu'elle renferme beaucoup d'addition. Cet opuscule avait remporté, en 1783, le prix proposé par l'Académie de St.-Pétersbourg.
Abbildungen neuer und zweifelhafter cryptogamischer Gewaechse, nebst ihrer analytischen Geschichte. Léipzick, tom. I, cah. I, 1785; II, III, 1786; IV, 1787; tom. II, cah. I, II, 1788; III, IV, 1789; tom. III, cah. I, 1790; II, III, 1791; IV, 1792; tom. IV, cah. I, 1795; II, 1794; III, 1795, in-fol.
Cet ouvrage a été aussi imprimé en latin sons le titre de :
Stirpes cryptogamicæ. Léipzick, 1785-1795, 4 vol. in-fol.
On y trouve la description analytique de cent quarante-huit espèces de mousses, et de cinquante autres cryptogames, toutes examinées au microscope, et figurées avec autant d'élégance que d'exactitude. Hedwig travaillait, quand la mort le surprit, à une histoire générale des mousses, qui a été rédigée et publiée, d'après ses notes et ses dessins, par Frédéric Schwaegrichen : on y trouve l'indication de trois cent soixante espèces, dont quarante-sept sont parfaitement gravées.
Programma de fibræ vegetabilis et animalis ortu. Léipzick, 1789, in-8°.
Sammlung seiner zerstreuten Abhandlungen und Beobachtungen ueber botanisch-œkonomische Gegenstaende. Léipzick, 1793, in-8°.
Avec huit planches en couleur.
Belehrung die Pflanzen zu trocknen, und zu ordnen, sie frisch nach dem Linné zu untersuchen, und in System ausfindig zu machen. Gotha, 1797, in-8°.
Hedwig a traduit en allemand l'Introduction à la pathologie de C.-E. Ludwig (Erlangue, 1777, in-8°), et les Œuvres de Charles Bonnet (Léipzick, tom. I, II, 1783; III, 1784; IV, 1785, in-8°.). Il a enrichi d'additions la traduction allemande des Aphorismes sur la physiologie chimique des plantes par M. de Humboldt (Léipzick, 1794, in-8°.). On a aussi de lui des Mémoires dans la *Leipziger Sammlung zur Physik*, le Magazin de Léipzick, les Mémoires de la Société économique de cette ville, les *OEkonomische Schriften* de Riem, et les *Annalen der Botanik* d'Usteri. (A.-J.-L. JOURDAN)

HEDWIG (ROMAIN-ADOLPHE), fils du précédent, né à Chemnitz en 1772, reçu docteur en médecine à Léipzick, où il avait fait ses études, fut nommé en 1801 professeur extraordinaire de botanique dans l'Université de cette ville, où il mourut prématurément le 1er. juillet 1806. Outre les ouvrages posthumes de son père, il a publié :

Epistola quâ patris optimi diem natalem gratulatur. Léipzick, 1792, in-8°.

Disquisitio ampullarum Lieberkuehnii physico-microscopica. Léipzick, 1797, in-4°.
Avec quatre planches.
Dissertatio de tremellâ nostoch. Léipzick, 1798, in-4°.
Aphorismen ueber die Pflanzenkunde. Léipzick, 1800, in-8°.
Observationum botanicarum fasciculus primus. Léipzick, 1802, in-4°.
Avec onze planches.
Genera plantarum secundum characteres differentiales ad Mirbelii editionem revisa et aucta. Léipzick, 1806, in-8°.
Il a inséré un Mémoire sur les mousses dans les *Beytraege zur Naturkunde* de Weber et Mohr, et traduit en allemand le Traité de l'amitié par Cicéron (Léipzick, 1798, in-8°.). (J.)

HEERS (Henri de), d'une famille patricienne de Tongres, dans l'ancien état de Liége, naquit, à ce qu'il paraît, vers l'an 1570. Versé dans la connaissance des langues anciennes et des mathématiques, après avoir parcouru l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la France et l'Angleterre, il s'établit en 1605 à Liége, pour y exercer l'art de guérir. Il fut médecin de l'électeur de Cologne. On place sa mort en 1636. Ses ouvrages ont pour titre :

Spadacrene, hoc est, fons Spadanus, ejus singularia, bibendi modus, medicamina bibentibus necessaria. Liége, 1614, in-8°. - *Ibid.* 1622, in-8°. - Leyde, 1645, in-12. - Léipzick, 1645, in-12.-Leyde, 1647, in-12. -*Ibid.* 1685, in-16. - *Ibid.* 1689, in-16. -Trad. en français, Liége, 1630, in-8°.; *Ibid.* 1646, in-8°.; *Ibid.* 1654, in-12; La Haye, 1739, in-12.
Deplementum supplementi de Spadanis fontibus, sive vindiciæ pro suâ Spadecrene, Liége, 1624, in-8°.
Ouvrage dirigé contre Van Helmont, que l'auteur ménage peu.
Observationes medicæ oppido raræ in Spá et Leodii animadversæ, cum aliquot medicamentis selectis. Liége, 1631, in-8°. - Léipzick, 1645, in-12. - Leyde, 1685, in-16.
Il ne faut pas confondre ce médecin avec
Heer (*Martin*), de Lauban, dans la Haute-Lusace, né le 10 novembre 1643, reçu docteur en médecine à Léipzick en 1666, et mort dans sa patrie en 1707, qui a publié une clef des ouvrages de Van Helmont, sous le titre suivant :
Physiologia Helmontiana, sive tractatus decem de archeo. Léipzick, 1706, in-4°. (o.)

HEERKENS (Gérard-Nicolas), médecin des Pays-Bas, né à Groningue en 1728, et mort en 1801, n'a pas brillé dans son art, mais s'est fait connaître comme littérateur, car il a cultivé la poésie latine avec quelque succès. Nous ne citerons ici que trois de ses ouvrages, les autres étant étrangers à la médecine; tous trois sont écrits en vers :

De valetudine litteratorum. Leyde, 1749, in-8°.
De officio medici. Leyde, 1750, in-4°.
Aves frisicæ. Rotterdam, 1787, in-8°.
Heerkers n'a décrit que dix oiseaux dans ce poème, dont les critiques font peu d'éloge. (o.)

HEFFTER (JEAN-CHARLES), médecin de Zittau et du couvent de Saint-Marienthal, naquit le 25 septembre 1722, et mourut le même jour en 1786. Il avait étudié la médecine à Léipzick et à Halle, et pris le grade de docteur à Erford. Ses écrits, peu importans, ont pour titres :

Dissertatio de caussis incrementi fœtuum celerrimi. Erford, 1745, in-4°.
Museum disputatorium physico-medicum tripartitum. Zittau, tom. I, 1756; II, 1763, in-4°.
Commentatio epistolica, quâ musei disputatorii physico-medici promotoribus susceptorum suorum rationem reddit. Zittau, 1762, in-4°.
Oekonomisch-medicinischer Vorschlag, wie die Menschen bey jetzigen Mangel und Theurung des Korngetreides sich saettigen und gesund erhalten koennen. Zittau, 1771, in-8°. (z.)

HEIDSICK (FRANÇOIS-HENRI), médecin à Herforden, dans la Westphalie, où il mourut le 22 janvier 1796, était né le 2 août 1716 à Brockhagen, dans le comté de Ravensberg. On a de lui :

Dissertatio de certitudine medicinæ. Halle, 1743, in-4°.
Gedanken ueber das Daseyn Gottes, Auferstehung und Unsterblichkeit, entworfen an dessen 77sten Geburtstage. Bueckebourg, 1793, in-8°. (z.)

HEILMANN (GABRIEL), né à Wurtzbourg en 1751, et mort le 1er. janvier 1806, était alors professeur de botanique et de matière médicale à l'Université de cette ville. Nous avons de lui, outre quelques articles de botanique et d'économie rurale dans les annonces savantes de Wurtzbourg, les opuscules suivans :

Dissertatio sistens observationem de injectione per nares. Wurtzbourg, 1778, in-8°.
Dissertatio de leucorrhœâ seu fluore albo. Wurtzbourg, 1799, in-4°.
Dissertatio sistens intumescentias ventris sæpè graviditatem mentientes. Wurtzbourg, 1799, in-4°. (o.)

HEIM (ERNEST-LOUIS), né à Salz, dans le duché de Saxe-Meinungen, le 22 juillet 1747, vint pratiquer la médecine à Berlin, après avoir occupé la place de médecin pensionné à Spandau. On a de lui :

Verzeichniss der Arzneymittel, die in der Pharmacopœa Borussica vom Jahre 1799 neue Benennaugen erhalten haben. Berlin, 1800, in-8°.
Il a inséré divers articles dans les journaux de médecine de Selle, de Pyl et de Loder.
HEIM (*Georges-Christophe*), frère du précédent, curé à Gumpelstadt, près de Salzungen en Saxe, livré à l'étude de l'histoire naturelle, a publié :
Teutsche Flora aus neuen botanischen Schriften zusummengetragen. Berlin et Léipzick, tom. I, 1799; II, 1800, in-8°.

On lui doit quelques mémoires publiés dans les recueils périodiques de l'Allemagne, un entr'autres sur la propriété dont jouissent quelques graines de conserver pendant un temps fort long dans la terre leur faculté de germer. Ce mémoire se trouve dans les Archives de chimie agricole d'Hermstaedt. (o.)

HEIMREICH (Jean), plus connu comme philologue que comme médecin, et très-versé surtout dans les langues orientales, appartenait à une famille d'origine danoise. Son père avait quitté le Danemarck au temps de la guerre de trente ans, pour se fixer à Schwambach, près de Tanne. Ce fut dans ce village que Heimreich vint au monde le 25 janvier 1676. Il fit ses études à Smalkaden, et se rendit ensuite à Iéna. Reçu maître-ès-arts dans cette Université en 1697, il y fut créé licencié en médecine au bout de trois ans. Alors il vint s'établir à Eisenach, où il eut bientôt une nombreuse clientèle, et refusa la place de premier médecin, que deux électeurs lui offrirent. En 1715, il accepta celle de professeur de médecine, de physique et de langues orientales, avec le titre de bibliothécaire, au gymnase de Cobourg, et termina sa carrière dans cette ville, en 1730, le 28 octobre. Il reste de lui quelques ouvrages, parmi lesquels nous ne citerons que ceux qui ont trait à la médecine.

Dissertatio de sanguificatione. Iéna, 1698, in-4°.
Dissertatio de chylificatione. Iéna, 1698, in-4°.
Heimreich a traduit en allemand le traité de Ludovici sur le réduction des prix des pharmaciens (Gotha, 1714, in-8°.). (J.)

HEINEKEN (Jean), médecin de Brême, né en cette ville le 26 octobre 1661, y fit ses premières études, et alla prendre le bonnet de docteur à Gœttingue en 1785. Cette même année et la suivante, il parcourut la Hollande, l'Angleterre, l'Ecosse et l'Allemagne. A son retour dans sa patrie, il y fut nommé, en 1786, professeur d'anatomie et de physique expérimentale au gymnase, et pensionné, par la ville, en qualité de médecin. Les écrits qu'il a publiés jusqu'à ce jour sont assez nombreux.

Dissertatio de morbis nervorum eorumque frequentissimâ ex abdomine origine. Gœttingue, 1783, in-4°.
Umriss der Geburtshuelfe zum Gebrauch in dem Stadt Bremischen Gebiets. Brême, 1792, in-8°. – *Ibid*. 1798, in-8°.
Pharmacopœa in usum officinarum reip. Bremensis conscripta. Brême, 1792, in-8°.
Rédigé en commun avec les docteurs Meier et Wienholt.
Ideen und Beobachtungen, den thierischen Magnetismus und dessen Anwendung betreffend. Brême, 1800, in-8°.
Kurze Nachrichten ueber die kuenstliche Baeder, welche diesen Sommer zu Lilienthal angelegt werden. Brême, 1800, in-8°.
Rédigé en commun avec le docteur J.-P. Falguerolles.

Vorschlaege zur Einfuehrung einer groessern Oekonomie bey dem Feuerungs-Verbrauche in unsern Kuechen. Brême, 1800, in-8°.

Eilzens Heilquellen und deren Umgebungeu, in Briefen dargestellt. Hanovre, 1808, in-8°.

Ueber die wichtigsten Fortschritte der Physik und Chemie, in den letzten dreyssig Jahren. Brême, 1808, in-8°.

On trouve quelques mémoircs de ce médecin dans le Journal de médeeine de Hufeland et dans celui de Horn.

Heineken (*Germain*), né à Brême le 14 mars 1647, mort le 4 février 1709, n'a écrit que sa thèse inaugurale, intitulée :

Dissertatio de hydrope ascite. Franequer, 1673, in-4°.

Heineken (*Germain*), fils du précédent, né à Brême le 5 mai 1694, mort le 2 avril 1741, fut professenr de médecine au gymnase de cette ville. On ne connaît non plus de lui que sa thèse:

Dissertatio de diabete. Franequer, 1718, in-4°.

Heineken (*Philippe-Corneille*), médecin de Brême, né le 6 décembre 1789, a publié jusqu'à ce jonr :

Dissertatio in quâ agitur de docimasiâ pulmonum incerto vitæ et mortis recens natorum signo. Gœttingue, 1811, in-4°.

Ophthalmobiotik, oder Regeln und Anweisung zur Erhaltung der Augen. Brême et Léipzick, 1815, in-8°.

Heineken a traduit en allemand le Mémoire de Louis Jnrine sur le cronp (Léipzick, 1816, in-4°.) et les Observations de Charles Mansfeld Clarke sur les maladies des femmes (Hanovre, 1818, in-8°.).

Heineken (*Philippe-Isaac*), père de Jean Heineken, né à Magdebourg le 14 août 1734, fut nommé, en 1752, professeur de médecine et de mathématiques à Brême, où il mourut le 26 juin 1790, après avoir été nommé, en 1777, médecin pensionné de la république. On a de lui :

Dissertatio de medicorum scandalis, sive de morbis curatu difficilibus et insanabilibus. Halle, 1748, in-4°.

Oratio de incessu humano. Brême, 1752, in-4°. (J.)

HEINS (Antoine), médecin de Hambourg, né dans cette ville le 31 juillet 1716, se destina de bonne heure à la médecine, et alla étudier cet art à Léipzick, où le bonnet doctoral lui fut conféré en 1743. Il revint ensuite exercer sa profession dans sa ville natale. On a de lui :

De capitonibus laborioso partu nascentibus. Léipzick, 1743, in-4°.

Vernuenftiger Gebrauch auserlesener Genesmittel, in zween Theilen. Léipzick, 1757, in-4°.

Der patriotische Medicus. Hambourg, 1765-1766, 2 vol. in-8°. – *Ibid.* 1768, in-8°.

Betrachtungen ueber die Nothwendigkeit, sich in gesunden und kranken Tagen nach der Vorschrift der Natur zu richten. Hambonrg, 1764, in-8°.

Historisch-moralische Belustigung des Geistes, oder ermunternde Betrachtungen ueber die wunderbare Haushaltung Gottes in den neuesten Zeiten. Hambourg, 1765, in-8°.

Des patriotischen Medicus patriotische Vorschlaege, wie den allgemeinen Klagen ueber die sogenannten schlechten Zeiten entweder gaenzlich abgeholfen, oder diese wenigstens gemindert werden koennen. Hambourg, 1772, in-8°.

Gedanken von der Hornwiehseuche, nebst Anpreisung eines sichern und bewaehrt befundenen Praeservativmittels und Anzeige einiger darueber erhaltenen glaubwuerdigen Attestate. Hambourg, 1777, in-8°.

Ueber die Ursachen der Krankheiten und deren Heilung, nebst Betrachtungen ueber medicinische Vorurtheile und Modekuren, im Gegensatz gegen eine vernuenftige Behandlung der Kranken, bey Gelegenheit eines neuen von dem Verfasser erfundenen Arzneymittels, unter dem Namen : Elixirium naturæ completum. Hambourg, 1786, in-8°. (o.)

HEINS (Nicolas de), plus connu sous le nom de *Heinsius*, reçu docteur à Leyde, vers l'an 1694, pratiqua pendant quelque temps l'art de guérir à Clèves, et passa ensuite à Kulenbourg, dans la Gueldre, où il remplit la charge de médecin pensionné avec beaucoup de distinction. C'était un grand partisan de Descartes et de Bontekoë, et de plus un débitant de remèdes secrets, dont il vendait plusieurs contre la goutte, la consomption et les maladies vénériennes. Ses ouvrages sont intitulés :

Het ontdeckt vergift der zoo genannte melekur behelsende desselfs schadelykheit in scheurbugh, gigt en podagra, licham en longe teering : benebens aanwysing de geneesmiddelen en manier vor deeze qualen. Utrecht, 1693, in-8°. -Trad. en allemand par J. Schreyer, Léipzick, 1694, in-4°.

De guynende Venus of te verhandeling van Pocken. Amsterdam, 1697, in-8°. - *Ibid.* 1701, in-8°. - Trad. en français, Amsterdam, 1706, in-8°.

Heins pense que la maladie est aussi ancienne que le monde. C'est la seule idée raisonnable qu'on trouve dans son livre. Il fait d'ailleurs provenir la syphilis d'un ferment salin acide volatil.

Neeukeurige Verhandelingen van het podagra en det gemeine gigt. Amsterdam, 1698, in-8°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1701, in-8°.; *Ibid.* 1703, in-8°. (J.)

HEINSE (Charles-Théophile), médecin à Zeitz, né à Gera le 28 janvier 1757, a publié les ouvrages suivans :

Kurze Geschichten aus dem menschlichen Leben, zur Charakteristik des menschlichen Herzens. Gera, 1786, in-8°.

Medicinisches Handbuch fuer den Buerger und Landmann, eine Anweisung, wie er sich von Krankheiten schuetzen und in denselben verhalten muesse. Zeitz et Naumbourg, 1794, in-8°.

Kurzer Unterricht ueber den weissen Fluss und die Unfruchtbarkeit der Weiber; nebst einem erprobten Mittel wider das erste Uebel. Léipzick, 1803, in-8°.

Handbuch fuer Eltern, welchen der Wunsch, gesunde Kinder zu haben, am Herzen liegt, nebst einem Unterrichte ueber das Verhalten bey Kinderkrankheiten. Freyberg, 1803, in-8°.

Ideen und Vorschlaege zu einer zweckmaessigen Einrichtung des gesammten Hebammenwesens und der kuenstlichen Geburtshuelfe. Freyberg, 1806, in-8°.

Beschreibung des Wolkensteiner Bades. Freyberg, 1808, in-8°. (o.)

HEINSIUS (Jean-Auguste), médecin pensionné de la ville de Sorau, dans la Basse-Lusace, y est né le 7 juin 1745, et mort le 29 octobre 1803. On a de lui :

Beytraegen zu den Versuchen, welche mit kuenstlichen Magneten in verschiedenen Krankheiten angestellet worden. Léipzick, 1776, in-8°.
Grundsaetze fuer und wider die Pockeninokulation. Léipzick, 1780, in-8°. (o.)

HEISTER (Élie-Frédéric), fils du suivant, né à Altdorf en 1715, annonçait devoir marcher honorablement sur les traces de son père, lorsque la mort vint terminer prématurément sa carrière, à Leyde, en 1740. On lui doit une traduction latine du Traité de Douglas sur le péritoine. (Helmstaedt, 1733, in-12). Il est aussi l'auteur d'une Apologie des principes philosophiques et religieux d'Hippocrate, Galien, Cardan, Taurellus, Vanini et Browne, qui a paru sous le titre de :

Apologia pro medicis atheismi accusatis. Amsterdam, 1736, in-4°. (J.)

HEISTER (Laurent), l'un des médecins les plus célèbres de l'Allemagne, qui cultiva l'anatomie, la chirurgie et la botanique avec un succès presqu'égal, était fils d'un aubergiste de Francfort-sur-le-Mein. Il naquit en cette ville le 19 septembre 1683. Dès l'âge le plus tendre il montra des dispositions si heureuses pour l'étude, que son père n'hésita pas à faire les sacrifices nécessaires pour le mettre au collège. Le jeune Heister fit des progrès rapides, et se distingua surtout de ses condisciples dans la poésie et dans la peinture. Cependant les beaux-arts n'étaient pas la carrière à laquelle ses facultés le destinaient; et, trop sage pour se laisser éblouir par des succès dont l'indulgence des maîtres fait la plupart du temps tous les frais, il se rendit en 1702 à l'Université de Giessen, pour y étudier la médecine sous Moeller, habile professeur, dans la maison duquel il se logea, et qui le garda auprès de lui à Wetzlar, où l'appelait sa place de médecin de la cour de justice. Pendant quatre années qu'il passa auprès de ce bon maître, Heister se forma à la fois dans l'étude de la médecine théorique et dans l'exercice de la pratique. Enfin, en 1706, il se rendit à Leyde, puis à Amsterdam, pour y suivre les leçons de Ruysch, de Commelin et de Rau. Ces professeurs célèbres, dont il devint bientôt l'ami, ne négligèrent rien pour compléter son instruction, et le mettre sur la voie de la fortune. Ce fut à leur recommandation que Heister obtint, en 1706, une place de chirurgien-major dans les troupes anglo-hollandaises, qui faisaient alors la guerre dans le Brabant. Bruxelles fut l'endroit où il s'arrêta le plus, parce que c'était dans cette ville que se trouvaient concentrés les principaux hôpitaux des alliés. À la fin de la campagne, le désir d'entendre Boerhaave et Albinus l'attira à Leyde. Il profita de son séjour en cette ville pour étudier la botanique et se familiariser, par de fréquentes

herborisations, avec les caractères et l'histoire des plantes. Enfin, en 1708, ayant résolu de prendre le bonnet doctoral, il céda aux instances d'Almeloveen, qu'il avait connu autrefois chez Ruysch, et son ami étant retenu à Harderwyk, il alla se faire recevoir dans cette Université, ce qui ne l'empêcha pas de revenir à Leyde, et de continuer à y suivre les cours de la Faculté.

Ruysch, qui l'aimait beaucoup, voulut alors le fixer auprès de lui, et l'engagea à venir à Amsterdam, pour y enseigner l'anatomie et la chirurgie. Heister se laissa persuader; mais peu satisfait de l'état de l'art chirurgical, dans lequel il méditait déjà de porter la réforme, il aima mieux reprendre du service dans l'armée hollandaise, et fréquenta les hôpitaux militaires, qui devaient lui offrir des occasions fréquentes de s'exercer à la pratique des opérations. Ruysch le fit donc nommer, en 1709, médecin en chef des troupes de la république. Cette place importante permit à Heister de satisfaire son goût passionné pour la chirurgie, et de s'appliquer principalement aux opérations. A la conclusion de la paix, il revint à Amsterdam, où il fit la connaissauce d'un médecin de Nuremberg, qui lui conseilla de se mettre sur les rangs pour obtenir une chaire, alors vacante, à l'Université d'Altdorf. Quelqu'espoir qu'eût Heister d'avancer rapidement en Hollande, il aima mieux rentrer dans le sein de sa patrie, et, profitant encore une fois du crédit de Ruysch, il obtint, en 1710, cette chaire, qui l'obligeait à faire des cours d'anatomie et de botanique. Avant d'en prendre possession, il fit un voyage en Angleterre.

Pendant dix ans Heister remplit sa chaire avec un succès et un éclat qui rendirent son nom célèbre dans toute l'Europe, et le firent bientôt placer au nombre des premiers médecins de l'Allemagne. Cette réputation peu ordinaire le fit entrer dans l'Académie impériale des Curieux de la nature, ainsi que dans la Société royale de Londres, et l'Académie des sciences de Berlin. En 1719, néanmoins, l'Université de Kiel et celle d'Helmstaedt lui ayant proposé toutes deux une place de professeur, il accepta l'offre de la seconde, par déférence pour le duc de Lunebourg, qui l'avait sollicité vivement de s'y établir. Jusqu'en 1730 il enseigna l'anatomie dans cette grande école, mais alors il fut nommé professeur de botanique, et, en 1740, on l'installa dans la chaire de médecine pratique; il n'en continua cependant pas moins ses cours de chirurgie, qui attiraient un grand concours d'auditeurs. Satisfait de sa nouvelle position, et comblé des seuls honneurs auxquels un savant doive être sensible, il sut mettre des bornes à son ambition, et les sciences ne furent pas pour lui, comme pour tant d'autres, une sorte de marchepied dont il se servit pour arriver aux emplois. Nullement

ambitieux, satisfait des distinctions académiques, et peu jaloux des titres que la vanité multiplie tant, et distribue d'une manière si aveugle dans les cours, il refusa les offres séduisantes qui lui furent faites par Pierre-le-Grand, par l'évêque de Bamberg et Wurtzbourg et par le duc de Holstein. Ce fut à Helmstaedt qu'il termina sa longue et laborieuse carrière, le 18 avril 1758.

Heister fut, sans contredit, l'un des plus grands anatomistes et chirurgiens de son siècle. *Utilis et extensæ famæ polygraphus de re chirurgicâ et anatome meritissimus*, a dit de lui M. Blumenbach, qui, comme l'on voit, l'a jugé avec justice et sans nulle prévention nationale. Son principal mérite est d'avoir démontré que la cataracte provient de l'opacité du cristallin. Cette vérité est si bien établie aujourd'hui, qu'on conçoit difficilement qu'elle ait pu être méconnue, et surtout qu'elle ait trouvé des contradicteurs, tels que Brisseau, Maître-Jean et Woolhouse. On commettrait une grande injustice si l'on jugeait ses ouvrages, principalement ceux de chirurgie, d'après l'état actuel de la science; pour s'en former une idée juste, il faut se reporter au tems où ils ont été écrits, et alors on reconnaît qu'en effet nul autre livre analogue ne pouvait leur être comparé. Heister fut moins utile à la botanique, quoiqu'il aimât passionnément cette science; mais l'éloignement qu'il témoigna toujours pour les utiles innovations de Linné, et son attachement à la méthode de Ray, ne lui permirent pas de contribuer aux progrès de la phytologie, autrement qu'en inspirant aux élèves le goût d'étudier les végétaux, et établissant un très-beau jardin de botanique à Helmstaedt. Ses nombreux ouvrages, dont lui-même a donné la liste jusqu'en 1750, portent les titres qui suivent :

Dissertatio de tunicâ choroïdeâ. Harderwyk, 1780, in-4°. -Helmstaedt, 1746, in-4°.

Programma de veritatis inveniendæ difficultate in physicâ et medicinâ. Altdorf, 1710, in-4°.

Oratio de hypothesium medicarum fallaciâ et pernicie. Altdorf, 1710, in-4°. - *Ibid* 1720, in-4°.

Programma ad anatomen. Altdorf, 1711, in-4°.

Dissertatio de masticatione. Altdorf, 1711, in-4°.

Dissertationes I-III de cataractâ in lente crystallinâ. Altdorf, 1711-1713, in-4°. - Réimprimé, avec de nombreuses additions, sous le titre suivant :

Tractatus de cataractâ, glaucomate et amaurosi, in quo multæ novæ opiniones et inventa contrà vulgatas medicorum, chirurgorum, necnon mathematicorum sententias continentur. Altdorf, 1713, in-8°. - *Ibid*. 1721, in-8°.

Heister place le siége de la cataracte dans le cristallin, et celui du glaucome dans le corps vitré. Il critique assez vivement plusieurs passages des écrits de Woolhouse.

Dissertatio de amaurosi salivatione curatâ. Altdorf, 1713, in-4°.

Dissertatio de gastro et enteroraphe. Altdorf, 1713, in-4°.

Dissertatio de chirurgiæ novæ adumbratione. Altdorf, 1714, in-4°.

Programma ad anatomen cadaveris feminini. Altdorf, 1714, in-4°.

Programma quô inquiritur : an sanguinis circulus veteribus fuit incognitus? Altdorf, 1714, in-4°.

Dissertatio de novâ methodo curandi fistulas lacrymales. Altdorf, 1716, in-4°.

Compendium anatomicum, veterum recentiorumque observationes brevissimè complectens. Altdorf, 1717, in-4°. - *Ibid.* 1719, in-8°. - Amsterdam, 1723, in-8°. - Freyberg, 1726, in-4°. - Altdorf, 1727, in-8°. - Venise, 1730, in-8°. - Altdorf, 1732, in-8°. - Breslau, 1733, in-8°. - Altdorf, 1737, in 8°. - *Ibid.* 1741, in-8°. - Amsterdam, 1748, in-8°. - Vienne, 1761, in-8°. -Trad. en français par Devaux, Paris, 1729, in-12; *Ibid.* 1735, in-12. - en allemand, Nuremberg, 1721, in-4°.; Breslau, 1733, in-8°.; Nuremberg, 1741, in-8°.; Vienne, 1761, in-8°.; *Ibid.* 1770, in-8°. - en anglais, Londres, 1721, in-8°.; *Ibid.* 1751, in-8°.

Cet ouvrage fit oublier tous ceux qui avaient paru jusqu'alors, et en particulier l'anatomie de Verheyen, généralement adoptée dans toutes les facultés de l'Europe. Quoiqu'il ait été considéré pendant long-temps comme un livre classique, on y découvre cependant des erreurs, et les progrès de l'anatomie descriptive l'ont depuis bien des années laissé fort en arrière de l'état présent de la science. Cependant il est semé d'une érudition choisie, qui le rend utile à consulter comme une sorte de dictionaire. Les planches en sont très-mauvaises.

Apologia et uberior illustratio systematis sui de cataractâ, contrà Woolhousii cavillationes et objectiones itemque Parisiensis eruditorum Diarii iniquam censuram. Altdorf, 1717, in-8°.

Programmata III de utilitate anatomes in theologiâ. Altdorf, 1717-1718, in-4°.

Dissertatio de verâ glandulæ appellatione. Altdorf, 1718, in-4°.

Dissertatio de valvulâ coli, opposita Cl.-Joh.-Bapt. Bianchi dissertationi de suppositâ hucusque intestinorum valvulâ. Altdorf, 1718, in-4°.

Chirurgie, in welcher alles was zur Wundarzney gehoeret, nach der neuesten und besten Art, gruendlich abgehandelt und in vielen Kupfertafeln die neu erfundenen und dienlichsten Instrumente, nebst den bequemsten Handgriffen der chirurgischen Operationen und Bandagen deutlich vorgestellet werden. Nuremberg, 1718, in-4°. - *Ibid.* 1724, in-4°. - *Ibid.* 1731, in-4°. - *Ibid.* 1745, in-8°. - *Ibid.* 1747, in-4°. - *Ibid.* 1779, in-4°. -Trad. en latin, Amsterdam, 1739, in-4°.; Venise, 1740, in-4°.; Amsterdam, 1750, in-4°.; Naples, 1759, in-4°. - en espagnol par André-Garcia Vazquez, Madrid, 1747-1750, in-4°. - en anglais, Londres, 1748, in-4°. - en français, Paris, 1771, in-4°. et in-8°. - en italien, 1765, in-4°.

Ce traité de chirurgie fut de la plus grande utilité au commencement de son apparition, en ce qu'il réunit toutes les connaissances acquises par les modernes, mais éparses dans une foule de livres écrits en différentes langues. Aujourd'hui il n'a plus de prix, tant la chirurgie a été perfectionnée; personne ne le lit maintenant, car les chirurgiens commencent à se convaincre que, dans les ouvrages qui ne sont pas essentiellement historiques, on doit, pour la commodité et l'avantage du lecteur, passer sous silence les tâtonnemens et les erreurs de l'art, et se borner à indiquer ce que les préceptes des plus habiles opérateurs modernes commandent d'exécuter.

Vindiciæ sententiæ suæ de cataractâ adversùs ultimas observationes atque objectiones Diarii Parisiensis eruditorum et Woolhousii ejusque asseclarum. Altdorf, 1719, in-8°.

Réponse à une réplique de Woolhouse aux critiques qu'Heister avait faites des ouvrages de ce dernier.

Dissertatio de superfluis et noxiis quibusdam in chirurgiâ. Altdorf, 1719, in-8°.

Programma de cognitione Dei ex ventriculi functione et fabricâ. Altdorf, 1719, in-4°.

Programma de cognitione Dei ex intestinis tenuibus. Altdorf, 1719, in-4°.

Dissertatio de fœtu ex utero matris mortuæ maturè exscindendo, ubi simul observatio singularis rupturæ uteri in partu exhibitur. Altdorf, 1720, in-4°.

Dissertatio de optimâ cancrum mammarum exstirpandi ratione. Altdorf, 1720, in-4°.

Programma de cognitione Dei ex intestinorum crassorum fabricâ et usu. Helmstaedt, 1720, in-4°.

Programma de inventis anatomicis hujus sæculi. Helmstaedt, 1720, in-4°.

Oratio de incrementis anatomiæ sæculi XVII. Helmstaedt, 1720, in-4°.

Ce discours intéresse l'historien de l'anatomie. Heister y trace avec goût l'analyse des ouvrages publiés depuis 1700 jusqu'en 1720.

Dissertatio de morbis adolescentum et puerorum ad Hippocr. Aphor. III, 29. Helmstaedt, 1720, in-4°.

Programma : an circulus sanguinis veteribus cognitus fuerit ? Helmstaedt, 1721, in-4°.

Heister croyait que les anciens ont connu déjà la circulation du sang.

Programma de cognitione Dei ex musculis et mirabili corporis motu. Helmstaedt, 1721, in-4°.

Programma de cognitione Dei ex nervis. Helmstaedt, 1721, in-4°.

Dissertatio de trichiasi oculorum. Helmstaedt, 1722, in-4°.

Dissertatio de fortunâ medici. Helmstaedt, 1722, in-4°.

Dissertatio de collectione simplicium. Helmstaedt, 1722, in-4°.

Programma quò ostenditur ex pulmonum infantis in natatione vel submersione in aquâ nullum certum infanticidii signum desumi posse. Helmstaedt, 1722, in-4°.

Programma de fœminâ occisâ, cum partui proxima esset. Helmstaedt, 1723, in-4°.

Programma de cognitione Dei ex partibus generationi dicatis. Helmstaedt, 1724, in-4°.

Dissertatio de rachitide. Helmstaedt, 1725, in-4°.

Programma ad præcedentem Disp. quò infantes pro à Diabolo suppositis habitis rachiticos fuisse ostenditur. Helmstaedt, 1725, in-4°.

Dissertatio de mannâ et speciatim de securo ac proficuo ejus usu in variolis confluentibus. Helmstaedt, 1725, in-4°.

Cette thèse est du répondant Jules Bielitz.

Programma de cognitione Dei ex mirabilibus ossium articulationibus et motibus. Helmstaedt, 1727, in-4°.

Dissertatio de partu tredecimestri legitimo. Helmstaedt, 1727, in-4°.

Programma de cognitione Dei ex partibus genitalibus mulierum. Helmstaedt, 1727, in-4°.

Programma de cognitione Dei ex partibus genitalibus virorum. Helmstaedt, 1728, in-4°.

Programma de cognitione Dei ex mammis mulierum. Helmstaedt, 1728, in-4°.

Dissertatio de adparatu alto, sive methodo calculum vesicæ sub osse pubis extrahendi. Helmstaedt, 1728, in-4°. - Trad. en français par Sanchez.

Dissertatio de anatomes subtilioris utilitate. Helmstaedt, 1728, in-4°.

Dissertatio de animi defectione. Helmstaedt, 1728, in-4°.

Dissertatio de fibrurum debilitate. Helmstaedt, 1728, in-4°.

Dissertatio de chirurgorum erroribus in carandis morbis venereis. Helmstaedt, 1728, in-4°.

Dissertatio de kelotomiæ abusu tollendo. Helmstaedt, 1729, in-4°.

Dissertatio de medicamentis cardiacis. Helmstaedt, 1729, in-4°.

Dissertatio de medicinæ utilitate in jurispradentiâ. Helmstaedt, 1730, in-4°.

Schediasma de studio rei herbariæ emendando. Helmstaedt, 1730, in-4°.

Index plantarum rariorum atque officinalium, quas hoc anno 1730 *in hortum Academiæ Juliæ intulit: unâ cum constitutione novorum aliquot plantaram generam.* Helmstaedt, 1730, in-4°.

Dissertatio de medico, naturæ domino. Helmstaedt, 1730, in-4°.

Dissertatio de medicamentis Germaniæ indigenis, Germanis sufficientibus. Helmstaedt, 1730, in-4°.

Dissertatio sistens observationes medicas miscellaneas theoretico-practicas. Helmstaedt, 1730, in-4°.

Dissertatio de e chirurgiâ cum medicinâ conjungendâ. Helmstaedt, 1731, in-4°.

Dissertatio de fallaci pulmonam infantis experimento in crimine suspecti infanticidii. Helmstaedt, 1731, in-4°.

Dissertation intéressante de médecine légale. L'auteur fait voir que le poumon de l'enfant qui n'a pas respiré peut surnager, quand il est déjà tombé en putréfaction.

Designatio pluntarum, quibus hoc anno 1731 *hortum Academiæ Juliæ auxit.* Helmstaedt, 1731, in-8°.

Dissertatio de foliorum utilitate in constituendis generibus, iisque facilè cognoscendis. Helmstaedt, 1732, in-4°.

Dissertatio de uquis medicatis Pyrmontanis. Helmstaedt, 1732, in-4°.

Dissertatio de medico nimis timido. Helmstaedt, 1733, in-4°.

Enumeratio plantarum, quibus anno 1633 *hortum Academiæ Juliæ auxit.* Helmstaedt, 1733, in-4°.

Dissertatio de clavo hæmorrhoïdali. Helmstaedt, 1734, in-4°.

Epistola de morte Silii Italici, celebris poetæ et oratoris, ex clavo insanabili. Helmstaedt, 1734, in-4°.

Dissertatio quâ ratione paralysis anatomicâ sistitur. Helmstaedt, 1735, in-4°.

Dissertatio de calendario artuum. Helmstaedt, 1736, in-4°.

Compendium institutionum sive fundamentorum medicinæ, cui adjecta est methodus de studio medico optimè instituendo et absolvendo, anâ cum scriptoribus medicinæ studioso hodiè maximè necessariis. Helmstaedt, 1736, in-4°. - *Ibid.* 1745, in-4°. - Genève, 1748, in-8°. - Amsterdam, 1748, in-4°. - Leyde, 1749, in-8°. - *Ibid.* 1764, in-8°.

Ce manuel renferme un traité succinct, mais fort mauvais, de physiologie et un catalogue abrégé des meilleurs écrivains de la médecine.

Dissertatio de anatomes majori in chirurgiâ quum medicinâ necessitate. Helmstaedt, 1737, in-4°.

Dissertatio de perturbatione animi atque corporis. Helmstaedt, 1738, in-4°.

Dissertatio de herniâ incarceratâ suppuratâ sæpè non lethali. Helmstaedt, 1738, in-4°.

Dissertatio de medicinæ mechanicæ præstantiâ. Helmstaedt, 1738, in-4°.

Dissertatio de pipere. Helmstaedt, 1740, in-4°.

Dissertatio de ossium tumoribus. Helmstaedt, 1740, in-4°.

Dissertatio sistens meditationes et animadversiones in novum systema botanicum sexuale Linnæi. Helmstaedt, 1740, in-4°.

Dissertatio de nominum plantarum mutatione utili et noxiâ. Helmstaedt, 1740, in-4°.

Dissertatio de aurantiis eorumque eximio usu medico. Helmstaedt, 1741, in-4°.

Dissertatio de arteriæ cruralis vulnere periculosissimo feliciter curato. Helmstaedt, 1741, in-4°.

Dissertatio de medicinæ sectæ empiricæ veteris et hodiernæ diversitate. Helmstaedt, 1741, in-4°.

Dissertatio de ossium vulneribus ritè curandis. Helmstaedt, 1743, in-4°.

Dissertatio de mutationibus corporis humani naturalibus ab ortu usque ad obitum. Helmstaedt, 1744, in-4°.

Dissertatio de vulneribus machinarum ignivomarum. Helmstaedt, 1744, in-4°.

Dissertatio de rheumatismo. Helmstaedt, 1744, in-4°.

Dissertatio de cydoniis eorumque eximio usu medico. Helmstaedt, 1744, in-4°.

Dissertatio de labris leporinis. Helmstaedt, 1744, in-4°.

Dissertatio de genuum structurâ eorumque morbis. Helmstaedt, 1744, in-4°.

Dissertatio de peste. Helmstaedt, 1744, in-4°.

Dissertatio de tumoribus cysticis singularibus. Helmstaedt, 1744, in-4°.

Dissertatio de hydrocele. Helmstaedt, 1744, in-4°.

Dissertatio de aquæ laudibus in medicinâ nimiis. Helmstaedt, 1745, in-4°.

Dissertatio de lithotomiæ Celsianæ præstantiâ. Helmstaedt, 1745, in-4°. Heister célèbre les avantages du petit appareil, auquel il fait quelques corrections.

Compendium medicinæ practicæ, cui præmissa est dissertatio de medicinæ mechanicæ præstantiâ. Amsterdam, 1745, in-8°. - Venise, 1748, in-8°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1765, in-8°.; Nuremberg, 1767, in-8°. - en espagnol par A.-G. Vasquez, Madrid, 1752, in-8°.

Dissertatio de tunicâ oculi choroideâ. Helmstaedt, 1746, in-4°.

C'est sa thèse, fort augmentée, et soutenue, sous sa présidence, par J.-S. Leincker.

Epistola de pilis, ossibus et dentibus, in variis corporis humani partibus præter naturam repertis. Helmstaedt, 1746, in-4°.

Dissertatio sistens novum schema systematis circà divisionem medicamentorum. Helmstaedt, 1747, in-4°.

Dissertatio : an chirurgus adolescens sit optimus. Helmstaedt, 1747, in-4°.

Kleine Chirurgie oder Wundarzney, in welcher ein kurzer doch deutlicher Unterricht und Begriff dieser Wissenschaft gegeben, auch die noethigste hierzu gehoerige Werkzeuge in Kupfer vorgestellet werden. Nuremberg, 1747, in-8°. - Léipzick, 1749, in-8°. - Nuremberg, 1767, in-8°. - Trad. en latin, Amsterdam, 1743, in-8°.; Genève, 1748, in-8°.

Systema plantarum generale ex fructificatione, cui annectuntur regulæ de nominibus plantarum à celeb. Linnæi longè diversæ. Helmstaedt, 1748, in-8°.

Dissertatio de arte gymnasticâ novâ. Helmstaedt, 1748, in-4°.

Dissertatio de asthmate schirrhoso hactenùs neglecto. Helmstaedt, 1748, in-4°.

Dissertatio de medico vulneratum curante à sectione cadaveris non excludendo. Helmstaedt, 1748, in-4°.

Cette thèse est du répondant C.-T.-H. de Hagen.

Dissertatio de prolapsu uteri cum inversione, extrà partûs tempus ex terrore orto. Helmstaedt, 1750, in-4°.

Dissertatio de nuce Been. Helmstaedt, 1750, in-4°.

Cette thèse est du candidat U.-F.-B. Brueckmann.

Dissertatio de venæ sectionum abusu apud Gallos. Helmstaedt, 1750, in-4°.

Designatio librorum, dissertationum, aliorumque exercitationum academicarum, quas diversis temporibus ab anno MDCCVIII ad annum MDCCL edidit. Helmstaedt, 1750, in-4°.

Dissertatio de generibus plantarum medicinæ ergò potius augendis quam minuendis. Helmstaedt, 1751, in-4°.

Dissertatio de partu mirabili fœtûs vivi in somno matris profondo. Helmstaedt, 1751, in-4°.

Dissertatio de apoplexiâ magis chirurgicis, quam aliis medicamentis curandâ. Helmstaedt, 1752, in-4°.

Dissertatio de summè necessariâ in inspectione cordis vasorumque majorum sub legali infantum sectione. Helmstaedt, 1752, in-4°.

Programma quo ad lectiones invitat, atque simul iniquum Lipsiensium judicium, de novâ suarum Institutionum chirurgicarum editione latinâ Amstelodamensi in commentariis suis novis de rebus in scientiâ naturali et medicinâ gestis relatum, retundit atque enervat. Helmstaedt, 1752, in-4°.

Dissertatio de inflammatione. Helmstaedt, 1753, in-4°.

Dissertatio de partu tredecimestri legitimâ. Helmstaedt, 1753, in-4°.

Descriptio novi generis plantæ Africanæ rarissimè ex bulbosarum classe, cui in honorem Seren. Principis Brunsv. et Luneb. ducis Caroli Brunsvigiæ nomen adposuit. Bronswick, 1753, in-fol. - Trad. en allemand, Bronswick, 1767, in-fol.

Medicinische, chirurgische und anatomische Wahrnehmungen. Rostock, tome I, 1755; II, 1770, in-4°.

Le second volume a été publié par Guillaume-Frédéric Cappel.

Dissertatio de ingenti brachii inflammatione, gangrænâ et sphacelo, feliciter curatis. Helmstaedt, 1755, in-4°.

Dissertatio de caussis, cur febris petechialis incolas regionis Hadelensis sæpius, quam Wurfatensis, invadat. Helmstaedt, 1755, in-4°.

Dissertatio de fonte medicato propè Helmstadium nuper detecto, ejusque salubri usu. Helmstaedt, 1755, in-4°.

Dissertatio de theoriâ atque therapiâ molesti febrium essentialium symptomatis, cujus signum est anxietas. Helmstaedt, 1755, in-4°.

Dissertatio de vomicâ pulmonum pleuro-pneumoniam excipiente. Helmstaedt, 1757, in-4°.

Heister a inséré une foule d'articles et de mémoires, plus ou moins intéressans, sur des sujets très-variés, tant dans les *Breslauische Sammlungen*, que dans les Annales de l'Académie de Helmstaedt, les Ephémérides des Curieux de la nature, le *Commercium litterarium* de Nuremberg, et les Transactions philosophiques. Il a publié, en y joignant des préfaces de sa façon, le traité *De vulnerum renunciatione* de Jean Bohn (Amsterdam, 1710, in-8°.), la traduction allemande de la chirurgie de Pierre Dionis (Augsbourg, 1722, in-8°.), la Lettre de J.-H. Burckhard à Léibnitz, sur le caractère naturel des plantes (Helmstaedt, 1750. in-8°.), la traduction allemande du Traité de le vérole par Turner (Zelle, 1754, 2 vol. in-8°.), et l'*Anatomisch-Chirurgisches Lexicon* (Berlin, 1753, in-4°.). (A.-J.-L. JOURDAN)

HELCHER (Jean-Henri), médecin ou plutôt espèce de charlatan allemand, naquit le 9 mai 1671 à Oels, dans la Si-

lésie. Après avoir étudié l'art de guérir successivement à Breslau, à Francfort-sur-l'Oder et à Léipzick, il prit, en 1696, le titre de docteur dans cette dernière Université, et revint ensuite pratiquer d'abord à Oels, puis à Schweidnitz, et enfin à Breslau, où il mourut le 30 octobre 1729. Il acquit beaucoup de célébrité par le débit d'un arcane de son invention, auquel il attribuait des effets presque miraculeux dans les maladies incurables. L'Académie impériale des Curieux de la nature l'admit au nombre de ses membres, et il a fourni quelques observatious au recueil immense publié par cette compagnie. On a aussi de lui un petit Traité (Léipzick, 1729, in-8°.) sur les vertus de sa teinture aurifère. (J.)

HELD (Jean-Nicolas), médecin dans les troupes de Hesse-Darmstadt, né le 23 mars 1730, et mort le 4 octobre 1786, a laissé quelques ouvrages, dont voici les titres :

Dissertatio de liquore amnii. Giessen, 1750, in-4°.
Abhandlung von der Verdickung des Gebluets in der Lunge; nebst einer Vorrede von dem medicinischen Neid. Francfort, 1751, in-8°.
Sendschreiben an einen guten Freund von der Erkenntniss Gottes und seiner selbst aus der Anatomie. Francfort, 1752, in-4°.
Die Vorzuege, welche die Gesundheit durch das Landleben erhaelt. Darmstadt, 1753, in-4°.
Medicinische Gedanken ueber den 147 und 149 Artikel der peinlichen Reichs-Halsgerichtsordnung. Darmstadt, 1759, in-4°.
Beweis, dass die oeffentlichen Anatomien nicht allein einem Staat hoechst nothwendig, sondern auch in allen Rechten gegruendet sind. Darmstadt, 1762, in-4°.
Anweisung, wie man das Rindvieh behandeln soll, dass es nicht von einer ansteckenden Krankheit befallen werde, und das schon kraenkelnde gesund machen kœnne. Wetzlar, 1783, in-8°.
Il ne faut pas confondre ce médecin avec
Held (*Chrétien-Frédéric*), accoucheur de Gera, qui devint médecin de la ville d'Altenbourg sur la fin de sa carrière, et à qui les Allemands doivent des traductions, dans leur langue, des ouvrages de Levret, Marteau, Lorry, Maret, Leroux, Tissot, Retz, Leroy, et Lepecq de la Cloture. Il a écrit, en outre :
Dissertatio de partu laborioso et causis quæ caput in pelvi retinent. Iéna, 1769, in-4°.
Auszuege aus den besten franzoesischen periodischen, medicinischen, chirurgischen und pharmaceutischen Schriften. Léipzick, 1780-1784, 5 vol. in-8°.
Anonyme. (J.)

HELD DE HAGELSHEIM (Godefroy), né le 18 septembre 1670, à Hermstaedt, dans la principauté de Wohlau, où son père remplissait les fonctions de bourgmestre, étudia la médecine à Breslau et à Iéna. Ce fut dans cette dernière ville qu'il obtint les honneurs du doctorat, en 1695. Après avoir ainsi terminé ses cours, il vint s'établir à Cobourg. La réputation qu'il y acquit lui mérita des distinctions et des places ho-

norables de la part de plusieurs petits princes voisins, et le fit admettre, en 1714, dans le sein de l'Académie des Curieux de la nature. Il termina sa carrière à Bayreuth, le 30 septembre 1724, après avoir publié diverses pièces dans les Ephémérides de cette Société, et un petit ouvrage intitulé :

Dissertatio epistolaris de tempore partûs, occasione partûs tubarii per 46 annos gesti, et in vitulâ 94 annorum mortuâ inventi. Bayreuth, 1722, in-4°. (J.)

HÉLIODORE, chirurgien grec, qui paraît avoir joui d'une grande célébrité sous le règne de Trajan. Galien le cite plusieurs fois. Paul d'Egine rapporte un collyre de son invention. Oribase a extrait de ses ouvrages un Traité des machines, dont Guido Guidi a donné un traduction latine, qu'on trouve dans la collection chirurgicale de Gesner, et dans celle des maîtres de l'art par Etienne. Conring prétend qu'il existe encore quelques manuscrits de ses œuvres dans la bibliothèque de Florence. (O.)

HELLMANN (JEAN-GASPARD), médecin de la ville de Magdebourg, où il termina sa carrière le 20 mars 1793, était né à Halle, dans la Westphalie, le 22 mai 1736. On ne connaît de lui que l'opuscule suivant sur la cataracte :

Der graue Staar und dessen Herausnehmung; nebst einigen Beobachtungen. Magdebourg, 1774, in-8°. (J.)

HELLOT (JEAN), habile chimiste français, né à Paris, le 20 novembre 1685, était sur le point d'embrasser l'état ecclésiastique, auquel ses parens le destinaient, quand tout à coup le hasard lui inspira, pour les sciences exactes, une passion à laquelle tout fut bientôt sacrifié. L'ardeur avec laquelle il étudiait la chimie lui valut l'amitié de Geoffroy, et un voyage qu'il fit en Angleterre lui procura des amis parmi les savans de cette contrée. La Société royale de Londres l'admit même parmi ses membres, commme l'Académie des Sciences de Paris lui avait ouvert ses portes en 1735. Il avait été reçu, en qualité de chimiste adjoint, dans cette savante compagnie, dont il enrichit le recueil de plusieurs mémoires importans. Il fut aussi le rédacteur de la Gazette de France, depuis 1718 jusqu'en 1732. Sa mort arriva le 15 février 1766, à la suite d'une attaque d'apoplexie. Outre les mémoires dont nous venons de parler, et une excellente traduction française de l'ouvrage, composé en allemand par C.-A. Schlutter, sur la fonte des mines et les fonderies (Paris, 1750-1753, 2 vol. in-4°.), il a publié :

Art de la teinture des laines et des étoffes de laine au grand et au petit teint. Paris, 1750, in-12. - Trad. en allemand par A.-G. Kaestner. Altenbourg, 1751, in-8°.; *Ibid.* 1764, in-8°. (O.)

HELLWAAG (Christophe-Frédéric), né à Calw, dans le royaume de Wurtemberg, le 6 mars 1754, fut d'abord médecin à Oldenbourg, et passa, en 1788, à la cour du prince évêque de Lubeck. On a de lui :

Abhandlung vom Gebrauch des Storchschnabels. Tubingue, 1776, in-4°. – *Ibid.* 1777, in-4°.

Dissertatio de formatione loquelæ. Tubingue, 1781, in-4°.

Erfahrungen ueber die Heilkraefte des Galvanismus, und Betrachtungen ueber desselben chemische und physiologische Wirkungen. Hambourg, 1804, in-8°.

On a de ce médecin des articles dans divers journaux allemands. On en remarque un dans lequel il compare les couleurs de l'iris aux tons de la gamme, et un autre destiné à combattre le préjugé populaire qui attribue l'odontalgie à la présence de vers dans les dents cariées.

(O.)

HELLWIG (Christophe de), né le 20 septembre 1642, à Anclam, était fils et petit-fils de médecins. Il fit ses premières études médicales à Gripswald, et les perfectionna ensuite tant à Léipzick que dans les Universités les plus célèbres de l'Allemagne, de la Hollande, de l'Angleterre, de la France et de l'Italie. Le titre de docteur lui fut conféré à Bâle en 1666. L'année suivante, il obtint à Gripswald une chaire, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 27 mai 1690. L'Académie des Curieux de la nature se l'était associé en 1681, sous le nom de Galien II. Il a publié les ouvrages suivans :

Exercitatio medica ad text. XXII, sect. II, lib. II. Epidem. Hippocratis, de fluore muliebri. Bâle, 1666, in-4°.

Oratio de studii botanici nobilitate. Léipzick, 1666, in-4°.

Dissertatio de calido innato. Gripswald, 1671, in-4°.

Dissertatio de colicâ. Gripswald, 1671, in-4°.

Dissertatio de tabe. Gripswald, 1673, in-4°.

Dissertatio de hydrope. Gripswald, 1673, in-4°.

Dissertatio de calculis microcosmi, præprimis renum et vesicæ. Gripswald, 1678, in-4°.

Dissertatio de vulneribus cum fracturis et luxationibus, sive conjunctis eorum præcipuis symptomatibus. Gripswald, 1674, in-4°.

Dissertatio de phthisi. Gripswald, 1679, in-4°.

Dissertatio de asthmate. Gripswald, 1680, in-4°.

Dissertatio de peste. Gripswald, 1682, in-4°.

Dissertatio de sanguine. Gripswald, 1683, in-4°.

Dissertatio de affectione hypochondriacâ. Gripswald, 1684, in-4°.

Dissertatio de pleuritide. Gripswald, 1685, in-4°.

Dissertatio de apoplexiâ. Gripswald, 1685, in-4°.

Dissertatio de suffocatione uteri. Gripswald, 1687, in-4°.

Relatio medica de morbo et obitu Caroli-Gustavi Wrangelii. Gripswald, 1676, in-4°.

Consilium medicum de peste, das ist, gruendlicher Bericht von der Pest, wie dieselbe recht zu erkennen, zu verhueten und zu genesen sey. Stettin, 1683, in-4°.

(J.)

HELLWIG (Christophe de), fils du précédent, né à Gripswald, le 21 décembre 1679; s'adonna d'abord à la théologie, qu'il abandonna en 1698, pour la médecine, à laquelle sa famille était redevable d'une grande illustration. Successivement il étudia sous les maîtres habiles qui brillaient alors dans les Universités de Wittemberg, de Léipzick et de Halle, soutint une thèse publique à Iéna, en 1701, et revint deux ans après prendre le bonnet doctoral dans sa ville natale. Nommé professeur en 1706, il remplit cette place avec une rare assiduité jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée le 16 juillet 1714. Ses écrits sont :

Disputatio IV Munimini fidei R. Isaac Ben Abraham opposita. Gripswald, 1699, in-4°.
Dissertatio de calculi mechanicâ. Iéna, 1701, in-4°.
Ἐκλογαι φυσιχιατρικαι de auro ejusque in medicinâ viribus. Gripswald, 1703, in-4°.
Dissertatio de cretâ. Gripswald, 1705, in-4°.
Specimen pharmacologiæ sacræ de antimonio, cicutâ et pisce magno Tobiæ, sive siluro, ex tribus naturæ regnis desumptum. Gripswald, 1708, in-4°.
Dissertatio de ligno brasiliensi. Gripswald, 1709, in-4°.
Dissertatio de chærophyllo. Gripswald, 1711, in-4°.
Dissertatio de quinquinâ Europæorum, sive cortice fraxini. Gripswald, 1712, in-4°.
Dissertatio de fuligine. Gripswald, 1713, in-4°.
Dissertatio de rubricâ. Gripswald, 1714, in-4°.
Programma de opinione iniquâ rerum medicarum judice. Gripswald, 1712, in-4°.
Programma de chymiâ optimâ rerum medicarum judice. Gripswald, 1713, in-4°.
Hellwig (*Jean-Antoine*), frère du précédent, mort à l'âge de vingt-sept ans, a écrit une
Dissertatio de dysenteriâ. Gripswald, 1789, in-4°. (J.)

HELLWIG (Christophe de), fils de Jean-Otton, naquit le 15 juillet 1663 à Cologne sur la Losse, ou Colleda, petite ville de la Thuringe, voisine de Beichlingen. Ses parens l'envoyèrent, en 1681, dans l'Université d'Iéna, où il s'appliqua d'abord à la philosophie, puis à la médecine. Déjà il avait fait de grands progrès dans cette dernière science, quand son frère, alors professeur honoraire à Heidelberg, et qui était presque continuellement en courses, lui fit sentir l'importance des voyages, et le détermina sans peine à l'accompagner dans les siens. Hellwig revint, en 1685, à Iéna, mais il n'y resta pas long-temps, et alla terminer le cours de ses études médicales à Erford. Au bout de trois ans il s'établit à Weissensee, résolu d'y pratiquer la médecine; mais, dès 1693, il quitta cette ville pour celle de Franckenhausen, et prit le grade de licencié en médecine, sous la présidence de Pierre d'Hartenfeld, qui, peu

de jours auparavant, l'avait couronné poète lauréat. En 1696, il obtint à Tannstaedt la place de médecin pensionné, qu'il conserva jusqu'en 1712, époque où il fixa son séjour à Erford. Ce fut dans cette dernière ville qu'il mourut le 27 mai 1721. Cinq ans auparavant il avait été anobli sur la recommandation de Maximilien-Joseph de Mintzenried, médecin de l'empereur, qui le remercia ainsi de lui avoir dédié son traité d'anatomie. On le range avec raison parmi les polygraphes, car le nombre de ses ouvrages est très-considérable ; mais tous sont écrits dans un stylé peu châtié, et l'on y cherche en vain cet ordre sévère qui fait qu'on peut lire un livre sans fatigue. D'ailleurs, ils ne sont pour la plupart que des paraphrases ou même des simples copies les uns des autres. En voici les titres :

Sendschreiben wegen des sogenanten Honig-thaues. Langensalza, 1699, in-4°.

Der kurtze auf hundert Jahre gestellte curiœse Calender, nehmlich von An. 1701 *bis* 1801. Francfort et Léipzick, 1701, in-8°. - *Ibid.* 1714, in-8°.

Sendschreiben vom Lapide Philosophorum. Tannstaedt, 1708, in-8°.

Sendscheiben von der wahren Solutione auri sine igne et corrosivo. Iéna, 1702, in-8°.

De chlorosi, von der Jungfer-Kranckheit, Liebes-fieber, bleiche Sucht und Missfarbe, wie solche zu erkennen und curiren, nebst einer kurzen Vorrede von dem Lobe der Frauenzimmern. Léipzick, 1702, in-12.

C'est la traduction allemande de sa thèse de réception.

Sendschreiben von kalten Fieber und Auro mercuriali. Léipzick, 1702, in-8°.

Anmuthige Berg-Historien, worinnen die Eigenschafften und Nutz der Metallen, Mineralien, Erden, Edel-und andrer Steinen beschrieben, nebst curiœsen Relationen, was vor denckwuerdige Sachen am unterschiedenen Orten ueber und unter der Erden, vornehmlich in der Baumanns-Hoehle und Brockels-Berge zu sehen. Léipzick, 1702, in-12.

Sendschreiben von Opio. Léipzick, 1703, in-8°.

Neu angelegter und zur Medicin kurzgefasster Thier-Garten, oder Beschreibung derer Thiere Eigenschafften, Artzneyen, etc. Francfort et Léipzick, 1703, in-8°.

Sendschreiben von Lob, Nutz und Gebrauch des Theriacs und Mithridats. Muhlhausen, 1704, in-8°.

Curiœse Beschreibung unterschiedlicher rarer und schœner physikalischer, medicinischer, chymischer, und œkonomischer Dinge. Francfort et Léipzick, 1704, in-8°.

Regulæ de formulis medicamentorum conscribendis, das ist von Receptschreiben. Francfort et Léipzick, 1707, in-8°. - *Ibid.* 1712, in-8°.

Curiœses und nuetzliches Frauenzimmerapotheckgen, darinnen die bewaehrten Artzneyen wider die Kranckheiten, so wohl lediger, als verheyratheter Weibes-persohnen zu finden, und welche meistentheils vom Frauenzimmer selbst mit leichter Muehe und wenige Kosten praepariret werden koennen. Léipzick, 1702, in-12. - *Ibid.* 1720, in-12.

Curiœser und wohlerfahrner, vormahls englischer, ietzo aber teutscher Hauss-artzt. Francfort et Léipzick, 1709, in-8°.

Chirurgia in nuce. Muhlhausen, 1709, in-8°.

Praxis medica, oder richtige Anweisung, wie ein angehender Practicus medicinæ durch goettlichen Beystand citò, tutò, feliciter und ju-

cundè, ohne theuere Recepte, auch grossen Kosten die Krankheiten derer menschlichen Leiber curiren, solche auch und ihre Symptomata erkennen, und die Ursachen, woher sie entspringen, ausfinden moege. Léipziek, 1710, in-8°.

Thesaurus pharmaceuticus, oder Apotheker-Schatz. Léipziek, 1710, in-8°.

Neu eingerichtetes Lexicon pharmaceuticum, oder Apotheker-Lexicon. Francfort et Léipziek, 1710, in-8°.

Neu eingerichtetes Lexicon anatomico-chirurgicum. Léipzick, 1711, in-8°.

Curiœses Reise-und Hauss-Apotheckgen. Francfort et Léipziek, 1711, in-8°. – *Ibid.* 1712, in-8°.

Exotica curiosa, oder kuertzliche und nuetzliche Beschreibung derer auslaendischen Dinge, welche aus dem dreyfachen Naturreiche, in fremden Laendern gefunden werden. Francfort et Léipzick, 1711, in-8°.

Casus et observationes medicinales, anatomicœ, chymicœ, chirurgicœ, physicœ, etc., rariores, selectœ et curiosœ, oder curiœse und nuetzliche Anmerckungen von allerhand raren und auserlesenen medicinischen, anatomischen, chymischen, chirurgischen und physikalischen Dingen, samt einen Register. Francfort et Léipziek, 1711, in-8°.

Neu eingerichtetes Lexicon medico-chymicum oder chymisches Lexicon. Francfort et Léipzick, 1711, in-8°.

Allzeit fertiger und vermehrter Hauss-verwalter. Francfort et Léipzick, 1712, in-8°. – *Ibid.* 1719, in-8°.

Publié sous le nom de Gaspard Schroeder.

Vollkommenes teutsch-und lateinisches physikalisch-und medicinisches Lexicon. Hanovre, 1713, in-4°.

Neu entdeckte Heimlichkeiten des Frauenzimmers. Francfort et Léipziek, 1714, in-8°. – *Ibid.* 1715, in-8°. – *Ibid.* 1719, in-8°. – *Ibid.* 1725, in-8°.

Chirurgisches Lexicon. Francfort et Léipzick, 1715, in-8°.

Sous le nom de Gaspard Schroeder.

Dreyfacher, als Thueringisch-Meissnischen und Niedersaechsischer teutsch-und lateinischer Apotheker-Tax. Francfort et Léipziek, 1714, in-4°.

Das bey jetzigen Zeiten neu eingerichtete Pest-Apotheckgen. Francfort et Léipziek, 1714, in-8°.

Grund-und Lehrsaetze der gantzen edlen Medicin. Léipzick, 1715, in-8°.

Auserlesenes teutsch-medicinisches Recept-Buch. Francfort et Léipziek, 1715, in-8°.

Nosce te ipsum, vel anatomicum vivum, oder kurzgefasstes, doch richtig gestelltes anatomisches Werck. Francfort et Léipziek, 1715, in-fol. – *Ibid.* 1720, in-fol.

Medicus clinicus, oder der wohlerfahrne Hauss-und Land-Artzt. Francfort et Léipzick, 1715, in-8°.

Compendium medicinœ renunciatoriœ, oder curiœser und nuetzlicher Begriff von denen toedtlichen Wunden. Léipziek, 1715, in-8°.

Wohlpracticirter Feldscheerer. Francfort et Léipziek, 1715, in-8°.

Ces trois derniers ouvrages ont été réimprimés ensemble, avec quelques additions, sous le titre suivant :

Medicus clinicus, oder wohlerfahrner Hauss-und Land-Artzt. Léipzick et Erfort, 1722, in-8°.

Geheimer Medicus. Francfort et Léipzick, 1715, in-8°.

Das in der Medicin gebraeuchlichste Regnum animale oder Thier-Reich. Francfort et Léipzick, 1716, in-8°.

Neue und curiœse Schatz-Kammer œkonomischer Wissenschaften. Francfort et Léipzick, 1718, in-8°.

Armer Leute sicherer und geschwinder Hauss-Medicus. Francfort et Léipzick, 1719, in-8°.

Curiœser Kinder-Jungfer-und Weiber-Spiegel. Francfort et Léipzick, 1720, in-8°.

Monatliche Kraeuter-Lust. Zittau, 1721, in-8°.

Hellwig a publié les *Curiosa physicu* et les *Arcana majora* de son frère Jean-Otton, une traduction allemande de la *Nova medicina spirituum curiosa* de Seb. Wirdig (1707), une édition de la *Buuren-physik* de Paulini (1711), un recueil allemand d'opuscules d'alchimie, intitulé: *Fasciculus unterschiedlichen alten raren und wahren philosophischen Schriften vom Stein der Weisen* (Léipzick et Brême, 1719, in-8°.), la *flora francica rediviva, oder Kraeuter-Lexicon*, traduction allemande de l'ouvrage écrit en latin par Franck de Frankenau (Léipzick, 1713, in-8°.), une édition de l'*Evangelische Kunst, arzney-und naturforschende Welt-Feld-Land-Studt-Hausshultung-und Nahrungs-Postille*, de Jean-Hiskias Cardilucius (Léipzick, 1715, 3 vol. in-8°.), et beaucoup d'autres traductions que nous passons sous silence. (A.-I.-L. I.)

HELLWIG (GEORGES-ANDRÉ), botaniste et minéralogiste prussien, était fils d'un prédicateur évangélique, et né en 1666, à Angerburg. Il étudia la théologie à Kœnigsberg, Iéna, Wittemberg, Halle et Léipzick, mais sut faire marcher l'histoire naturelle de front avec la science des choses divines. Passionné surtout pour la botanique, il entreprit, en Allemagne et en Italie, un voyage, au retour duquel il fit, pendant quelque temps, avec succès, des cours publics à Iéna. Mais ayant été rappelé à Angerburg, pour y aider son père dans les fonctions pastorales, il fut obligé de renoncer à une carrière vers laquelle une passion véritable l'entraînait, pour ainsi dire, malgré lui. En 1705 il succéda à son père, et, vingt ans après, il obtint le double titre de prévôt et d'archi-prêtre. Sa mort eut lieu le 3 janvier 1748. Durant sa longue carrière, il a enrichi l'histoire naturelle d'observations nouvelles et intéressantes, qu'on trouve consignées dans les ouvrages suivans :

Flora quasimodogenita, seu enumeratio plantarum indigenarum in Prussiâ, quarum in herbariis hactenùs editis Borussicis, aut nulla, aut superficiaria facta est mentio, additis nonnullis iconibus, descriptionibus et observationibus, necnon annexo florilegio ad clima Prussiæ accomodato. Dantzick, 1712, in-4°.

J.-L. Breyn a enrichi cet ouvrage d'une savante préface, dans laquelle il énumère les auteurs qui ont écrit sur l'histoire naturelle de la Prusse et de la Pologne, et relève un grand nombre d'erreurs qui s'étaient glissées dans la *Flora Prussica.*

Tractatus de lapidibus et fossilibus. Kœnigsberg, 1717, in-4°.

Lithographia Angerburgica. Kœnigsberg, 1717-1720, 2 vol. in-4°.

Flora Campana, seu Pulsatilla cum suis speciebus et varietatibus. Léipzick, 1719, in-4°.

Ouvrage orné de douze planches.

Supplementum floræ Prussicæ. Dantzick, 1726, in-4°. (J.)

HELLWIG (Jean), fils d'un riche négociant de Nuremberg, vint au monde, en cette ville, le 29 juillet 1609. Après avoir suivi pendant quatre ans les cours de l'Université d'Altdorf, il passa à Bâle, puis à Montpellier, et enfin à Padoue, où les honneurs du doctorat lui furent accordés en 1634. A son retour dans sa ville natale, il fut nommé médecin de l'hôpital; mais, malgré les avantages que lui procurait cette place, et la nombreuse clientelle qu'il était parvenu à se former, il se retira en 1649 à Ratisbonne, où, après une longue suite de succès, il termina sa carrière le 4 juin 1674. On ne connaît de lui que les deux ouvrages suivans :

Alphabetum iatricum, seu brevis totius medicinæ hippocraticæ in paucas tabellas reductæ delineatio. Nuremberg, 1631, in-fol.
Observationes physico-medicæ. Augsbourg, 1680, in-4°.
Ce dernier ouvrage fut publié par Luc Schroeck, qui l'accompagna d'annotations. (J.)

HELLWIG (Jean-Otton de), frère aîné de Christophe, naquit en 1654 dans le Thuringe. Dès qu'il eut atteint l'âge de dix-sept ans, ses parens l'envoyèrent étudier la médecine à Iéna, d'où il passa à Erford, puis à Altdorf, et enfin à Bâle. Reçu docteur à Erford en 1575, il se rendit à Amsterdam, où, profitant d'une occasion favorable, il s'embarqua pour les Indes orientales. Pendant un séjour de plusieurs années qu'il fit à Batavia, il partagea son temps entre l'exercice de l'art de guérir et l'étude des productions de la nature. Revenu enfin en Europe, il visita successivement l'Italie, le Portugal, la France, les Pays-Bas, l'Angleterre et le Danemark. L'électeur palatin le nomma son médecin, en lui conférant le titre de conseiller. Il obtint en même temps la place de professeur honoraire à l'Université de Heidelberg. Quelque temps après le duc de Saxe-Gotha l'admit au nombre de ses conseillers, ainsi que Chrétien v, roi de Danemark; et Charles ii, roi d'Angleterre, lui donna le titre de baronnet. Hellwig se fixa sur la fin de ses jours à Bayreuth, où il mourut en 1698. Ses ouvrages roulent tous sur la philosophie hermétique, c'est-à dire, sur les rêveries alchimiques, dont se composait presqu'uniquement alors le domaine de la chimie.

Introitus in veram et inauditam physicam. Batavia, 1678, in-4°. - Hambourg, 1680, in-8°. - Heidelberg, 1680, in-12. -Trad. en allemand, Lubben, 1719, in-8°. - en français, par Massiet de la Garde, Londres, 1682, in-8°.
Antwort auf drey Fragen: I. Was eigentlich der Lapis philosophorum sey? II. Worinnen seine Materie besteht, und wie sie muesse bereitet werden? III. Was man von den Alchymisten an den Hoefen grosser Herren halten soll? Heidelberg, 1681, in-12.
Sendschreiben eines Adepti Artis hermeticæ an die sogenannten Duumviros hermeticos fœderatos. Weissenfels, 1684, in-12.

Curiosa physica, oder gruendliche Lehre von unterschiednen Naturgeheimnissen, sonderlich das philosophische Meisterstueck, oder sogenannten Lapide philosophorum, betreffend, gleichsam als sein letztes Testament. Sonderhausen, 1700 et 1701, in-12. - Francfort et Léipzick, 1714, in-8°.
Arcana majora oder curieuse und nuetzliche Beschreibung vieler wahrhafftigen physikalischen, medicinischen, chymischen, alchymischen, chirurgischen und œkonomischen Geheimnissen. Léipzick, 1712, in-8°. (J.)

HELMERSHAUSEN (Paul-Jean-Frédéric), médecin à Gross-Rudstedt, dans le duché de Saxe-Weimar, né à Erford en 1734, a mis au jour les ouvrages suivans :

Dissertatio de diarrhoeis in morbis acutis salutaribus. Erford, 1760, in-4°.
Observatio de motibus epilepticis vagis. Weimar, 1766, in-4°.
Observatio de ingenti et mirandâ gravissimorum symptomatum congerie per XXXII annos se invicem excipientium, à concremento polyposo scirrhoso. Weimar, 1767, in-4°.
Observatio de obstructione pertinacissimâ plurium mensium et confluxu symptomatum in unâ ægrotâ. Weimar, 1769, in-4°. (o.)

HELMONT (Jean-Baptiste de), généralement connu sous le nom de *Van Helmont*, joue un grand rôle dans l'histoire de la médecine, parce qu'il fut l'un des premiers à sapper les fondemens de la théorie galénique, qu'il bannit un grand nombre d'hypothèses alors reçues dans les écoles, et qu'il introduisit plusieurs doctrines, qui, épurées ensuite au creuset de la physiologie expérimentale, mirent peu à peu les esprits sur la voie d'une explication plus satisfaisante des phénomènes normaux et anormaux de la vie.

Van Helmont, seigneur de Merode, Royenboch, Oorschot et Pellincs, naquit à Bruxelles, en 1577, d'une famille noble et considérée dans le pays. Son père étant mort en 1580, il demeura confié aux soins d'une mère et d'un oncle qui, remarquant en lui des talens précoces, prirent plaisir à les cultiver. Il fit son cours d'humanités à Louvain; mais, après l'avoir achevé, il ne prit pas, selon l'usage, le titre de maître-ès-arts, car il s'était promis de ne jamais solliciter les dignités académiques, qui lui paraissaient des futilités propres seulement à flatter l'orgueil et la vanité. Les Jésuites, qui faisaient alors des cours de philosophie à Louvain, au grand déplaisir des professeurs de cette ville, eurent l'art de l'attirer à leur leçons, et l'un d'entre eux, Martin del Rio, voulut l'initier aux mystères de la magie, qu'il enseignait. Mais Van Helmont se dégoûta bientôt d'une étude dans laquelle, au lieu de la véritable sagesse, il ne rencontrait qu'un tissu informe de toutes les subtilités de la dialectique. La doctrine des stoïciens, dont il voulut ensuite con-

naître les principes, ne le satisfit pas davantage, et en effet elle s'accordait bien moins encore avec sa vive et bouillante imagination. Enfin, les écrits de Thomas à Kempis et de Taulerus tombèrent entre ses mains. Dès-lors il se livra sans réserve à tous les écarts, à toutes les rêveries du mysticisme, et ne voyant d'autre voie que l'humilité pour obtenir la faveur de participer à l'influence de la grâce divine, il abandonna tous ses biens à sa sœur, et renonça sans regret aux privilèges que sa naissance lui assurait. Si nous en croyons ses propres récits, il ne tarda pas à recueillir amplement les fruits de cette entière abnégation de soi-même, car il jouit de la contemplation des théophanies, il eut un génie qui lui apparaissait dans toutes les occasions importantes, et il finit même par apercevoir sa propre ame, sous la figure d'un cristal resplendissant. Dans tout cela on reconnaît les effets d'une éducation éminemment religieuse sur un cerveau dans lequel l'imagination l'emportait de beaucoup sur le jugement, en activité et en développement.

Cependant l'abandon de sa fortune ne lui paraissant pas un sacrifice assez méritoire, il résolut, pour imiter en tout la conduite du Christ, d'apprendre la médecine, afin de pouvoir la pratiquer comme une œuvre de bienfaisance et de charité. Il commença donc, suivant l'usage adopté dans toutes les écoles, à lire les écrits des anciens, et se pénétra des principes d'Hippocrate et de Galien, qui furent bientôt gravés profondément dans sa tête. Mais, loin de partager l'enthousiasme général, il fut frappé de l'invraisemblance des théories des anciens sur la nature et le traitement des maladies. La doctrine du médecin de Pergame lui paraissait surtout fort peu satisfaisante, et il se proposait de la réformer, quand un événement fort simple dérangea ce projet, en imprimant une autre direction à son esprit inconstant et léger. Ayant contracté la gale, il consulta les médecins galénistes, qui, attribuant cette maladie à la combustion de la bile et à l'état salin du phlegme, lui conseillèrent l'usage des purgatifs. Van Helmont, affaibli par ce traitement, qui ne le guérit point, se dégoûta tout à coup de la médecine, qu'il taxa de science incertaine et conjecturale. Il y renonça donc, et pendant dix années, il erra en Italie et en France. Enfin, une voix qu'il crut entendre en songe, réveilla en lui le désir qu'il avait formé autrefois de renverser le système des humoristes. Un empirique qu'il avait rencontré, lui donna quelques notions de chimie expérimentale. Van Helmont prit goût pour cette science, et se mit à y chercher le remède universel. Sur ces entrefaites, il épousa une riche Brabançonne, dont il eut plusieurs enfans, entre autres un fils, François Mercure, devenu célèbre dans les fastes de la théosophie. Retiré dans une terre près de Vilvorde, il

s'y occupa, jusqu'à la fin de ses jours, d'opérations chimiques, et de théories sur l'organisation physique et intellectuelle du genre humaiu. Pendant près de trente ans, il ne quitta pas son laboratoire, quoiqu'il assure que le nombre des malades guéris par lui s'élevait à plusieurs milliers chaque année. On ne peut douter qu'il n'y ait de l'exagération dans ce calcul, mais elle était l'effet de la jactance naturelle à tous les enthousiastes, et non celui du charlatanisme, car Van Helmont n'exerça jamais l'art de guérir dans des vues intéressées; il refusait le salaire qu'on lui offrait pour ses conseils et même pour ses préparations, et ce fut en vain que les empereurs Rodolphe II, Mathias et Ferdinand II essayèrent de l'attirer à Vienne par l'appât des richesses et des dignités. Jaloux de son indépendance, rien ne put le déterminer à quitter sa retraite, où il mourut le 30 décembre 1644, victime de ses propres erreurs, ayant refusé de se laisser saigner dans une violente péripneumonie. Il croyait de si bonne foi aux prétendus miracles opérés par la chimie, que la mort de sa femme et de quatre de ses enfans, moissonnés sous ses yeux par des maladies diverses, n'avait pu l'en désabuser.

Van Helmont, comme l'a dit un écrivain célèbre, était nourri de la lecture des adeptes. Doué d'une imagination ardente, il l'avait encore exaltée dans leur commerce assidu. Le feu de leurs fourneaux avait achevé d'enflammer sa tête. Cependant, au milieu de cette fumée alchimique et superstitieuse, où trop souvent ses idées sont comme perdues, jaillissent par intervalles des traits d'une vive lumière. C'est sur la route de l'erreur qu'il a fait d'heureuses découvertes, et c'est dans la langue des charlatans qu'il annonce de brillantes vérités.

Le système imaginé par Van Helmont repose sur les bases du spiritualisme, et l'archée de Paracelse en forme un des points principaux, présentée toutefois d'une manière plus claire et plus précise, et considérée surtout comme étant d'une nature plus substantielle que ne le supposait le chef des théosophes. Van Helmont accordait à cette archée le pouvoir de tirer, par sa seule énergie, tous le corps de l'eau, principe de toute existence, à l'aide néanmoins d'un ferment capable de la déterminer à entrer en action. Suivant lui ce ferment est le véritable fondement de la vie et de toutes les fonctions des corps organisés; il ne disparaît qu'à l'instant de la mort, pour faire sortir une nouvelle création du corps, qui entre alors pour la seconde fois en fermentation; d'où il suit que la semence n'est pas indispensable pour que les animaux propagent leur espèce, et qu'il suffit que l'archée agisse sur un ferment convenable pour donner naissance à des animaux aussi parfaits que ceux qui doivent le jour à un œuf. On voit que, sans toutefois s'ex-

pliquer clairement, Van Helmont était partisan des générations spontanées.

Ce fut lui qui fit connaître le premier le système des forces épigastriques, dont on trouve déjà de faibles vestiges dans Hippocrate, mais dont le médecin de Cos n'a parlé que pour resserrer l'influence de ces forces dans les bornes les plus étroites. Van Helmont connut la puissante action que l'estomac exerce sur tous les autres organes, et celle de la digestion sur les fonctions respectives de ces derniers. On se tromperait néanmoins si l'on croyait qu'il avait égard à la structure des parties pour en expliquer les fonctions; le spiritualisme avait trop d'attraits à ses yeux pour lui permettre d'employer cette logique sévère. En effet, il supposait que chaque organe, quoique lié étroitement à l'ensemble du système, a son genre particulier de sensibilité, que des qualités et des fonctions particulières le distinguent de tous les autres, et que certaines fonctions lui appartiennent exclusivement. Admettant que les différences caractéristiques des diverses parties dépendent des causes qui les animent, il croyait qu'un principe chargé de les gouverner, une archée particulière, réside dans chacune; qu'un principe suprême, ou l'archée générale, a la surintendance des autres, et que du concert de toutes ces archées résulte le principe général des forces vitales, comme le corps lui-même résulte de la réunion de tous les membres. C'est à l'orifice cardiaque de l'estomac qu'il plaçait la résidence de l'archée universelle, qui, de là, comme d'un trône, envoye ses ordres aux archées subalternes, établies dans leurs diverses juridictions. Celles-ci sont obligées de lui obéir en tout, même dans ses caprices; mais elles y mêlent toujours du leur, soit en bien, soit en mal, et c'est de toutes ces opérations combinées que se composent les phénomènes réguliers ou anormaux de l'état sain ou de l'état maladif. On ne pouvait indiquer plus clairement le rôle que l'estomac joue dans tous les actes de la vie, mais on ne pouvait en même temps envelopper une idée exacte de suppositions plus arbitraires, et de subtilités plus grandes. Nous en trouvons surtout la preuve dans la pathologie de Van Helmont, qui attribuait la fièvre à la frayeur, à l'ébranlement, aux mouvemens désordonnés de l'archée, et qui en plaçait le siége dans le duodénum. Il fit donc mieux connaître la part que l'estomac et l'intestin grêle prennent à la production des fièvres, mais comme il ne fut conduit à cette belle idée que par le hasard en quelque sorte, comme il n'eut aucun égard à la structure des organes, ainsi qu'on devait s'y attendre de la part d'un homme aussi profondément ignorant que lui en anatomie, les médecins, entraînés par les futiles hypothèses qui dominaient leur imagination, firent peu d'attention à cette

lueur de vérité, qui ne devait briller de tout son éclat qu'au siècle où nous vivons, mais qui alors aussi devait changer entièrement la face de la pathologie. Si Van Helmont eût parlé un langage moins mystique, ou, si l'on aime mieux, moins métaphorique, il aurait rendu un plus éminent service à la science, et opéré réellement en médecine la révolution dont il se montra si jaloux d'être le coryphée. En effet, son système, exprimé en termes plus vulgaires, indique qu'il existe une cause générale des mouvemens vitaux dans les corps organisés; que les différens organes, quoiqu'ils dépendent tous et toujours de cette cause, ont cependant des manières d'être affectés et d'agir qui leur sont propres, et qui découlent de leur structure particulière, enfin, que la médecine est la science des lois suivant lesquelles cette cause agit, des modifications que peut subir son influence sur les différentes parties ou dans les diverses circonstances, et des moyens à l'aide desquels on peut agir, soit sur le système entier des forces, soit sur celles d'un organe particulier, pour maintenir ou pour rétablir la régularité des fonctions. Telle est, à très-peu de chose près, la manière dont l'école physiologique raisonne aujourd'hui chez nous. M. Sprengel n'a donc pas eu tort de dire que « les amis de la vérité s'arrêtent avec plaisir sur les écrits d'un homme, qui, malgré son attachement aux idées fanatiques du temps, sut cependant signaler une foule d'erreurs théoriques et pratiques, et émettre des idées que les médecins, faute d'érudition, ont considérées depuis comme les résultats des travaux entrepris par les modernes. Que l'ignorance continue de placer Van Helmont sur la même ligne que Paracelse, et de le mépriser comme lui, ce médecin, malheureusement trop oublié, n'en obtiendra pas moins la palme du mérite devant le tribunal de l'histoire. »

Van Helmont occupe aussi une place distinguée parmi les chimistes. Nous ne pouvons nous étendre sur les travaux qui la lui ont méritée, mais nous ne devons pas oublier de dire qu'il appela le premier l'attention des physiciens sur les fluides aériformes, dont il connaissait plusieurs, et qu'il savait fort bien distinguer des simples vapeurs; c'est lui qui leur a donné le nom de *gaz*, sous lequel on les désigne encore aujourd'hui. Ses ouvrages sont :

De magneticâ vulnerum naturali et legitimâ curatione. Paris, 1621, in-4°. - Cologne, 1624, in-8°.

De aquis Leodiensibus medicatis supplementum. Cologne, 1724, in-8°.

Febrium doctrina inaudita. Anvers, 1642, in-16. - Trad. en français par A. Bauda, Paris, 1653, in-8°.

Opuscula medica inaudita. Cologne, 1644, in-8°.

Ortus medicinæ, id est, initia physicæ inaudita, progressus medicinæ novas in morborum ultionem ad vitam longam. Amsterdam, 1648, in-4°. -Venise, 1651, in-fol. - Amsterdam, 1652, in-4°. - Lyon, 1655, in-fol.

- Leyde, 1667, in-fol. - Francfort, 1682, in-4°. - Copenhague, 1707, in-4°. - Francfort, 1707, in-4°. - Trad. en hollandais, Rotterdam, 1660, in-4°. - en anglais, Londres, 1662, in-4°. - en français par Leconte, Lyon, 1671, in-4°. - en allemand, Sulzbach, 1683, in-fol.

Ce dernier ouvrage a été publié par François-Mercure Van Helmont, fils de l'auteur, né en 1618 et mort en 1699. (J.)

HELVETIUS (Jean-Adrien), fils de Jean-Frédéric, naquit en Hollande vers l'an 1661. A peine eut-il terminé sa philosophie à Leyde, que son père l'envoya à Paris pour y débiter des remèdes secrets, dont les habitans de cette capitale paraissent s'être montrés fort avides dans tous les temps. Helvétius ne fut pas heureux dans son expédition, et revint en Hollande moins riche qu'il n'en était parti. Ce contretemps ne découragea pas son père, qui le renvoya une seconde fois tenter la fortune, avec de nouveaux arcanes. Le jeune charlatan ne réussit pas davantage, et il était livré à ses propres ressources, par conséquent fort embarrassé de sa personne, quand il fit connaissance d'un riche droguiste, alors grièvement malade, et qu'Afforty traitait. Le droguiste crut ne pouvoir mieux témoigner sa reconnaissance à son médecin, qu'en lui offrant quelques livres d'une racine du Brésil qu'il considérait comme un objet très-précieux; mais Afforty, ignorant les propriétés médicinales de cette drogue, montra pour elle un dédain qui détermina le marchand à la donner au jeune Helvétius. Celui-ci, qui était d'un caractère entreprenant, et qui ne manquait pas d'activité, crut reconnaître que la racine en question possédait une vertu spéciale contre la dysenterie, et aussitôt il s'empressa de faire savoir sa découverte au public, par des affiches placardées au coin de toutes les rues. Bientôt la cour et la ville retentirent du bruit de ses succès, et la duchesse de Chaulnes, qu'il avait rendue à la santé, lui procura le connaissance de Colbert. Dans le même temps le dauphin ayant été atteint de la dysenterie, Helvétius fut chargé, par Daquin, de lui administrer son arcane. Dès-lors il ne fut plus question que du nouveau remède, et Louis XIV, qui en entendit parler, fit donner une gratification de mille louis au propriétaire, pour qu'il le rendît public. On sut alors que c'était la racine d'ipécacuanha, qui avait paru en France dès l'année 1672, mais que des essais malheureux avaient d'abord discréditée. La fortune et les honneurs accablèrent depuis lors Helvetius, qui mourut à Paris le 20 février 1727, laissant quelques ouvrages intitulés :

Remèdes contre les cours de ventre. Paris, 1688, in-12.

Lettre à M. Regis sur la nature et guérison du cancer. Paris, 1691, in-4°. - *Ibid.* 1706, in-12, avec le Traité des pertes de sang.

Helvétius blâme, dans le cancer, les topiques, qu'il ne considère, et avec raison, que comme des palliatifs. L'extirpation est, à ses yeux, le

seul moyen de salut. Il avait imaginé, pour fixer la tumeur, des tenettes dont on a fait usage pendant quelque temps, sous son nom, qu'il leur avait donné lui-même, mais que les chirurgiens ont enfin proscrit de leur arsenal.

Méthode pour guérir toutes sortes de fièvres sans rien prendre par la bouche. Paris, 1694, in-12. - *Ibid.* 1746, in-12. - Trad. en latin, Amsterdam et Leipzick, 1694, in-8°.

Cette méthode consiste à prendre des lavemens de décoction de quinquina.

Traité des pertes de sang, avec leur remède spécifique, accompagné d'une lettre sur la nature et la guérison du cancer. Paris, 1697, in-12. - *Ibid.* 1706, in-12.

Le moyen que conseille Helvétius, consiste en des pilules d'alun et de sang-dragon.

Dissertation sur les bons effets de l'alun. Paris, 1704, in-12.

Mémoires instructifs de différens remèdes pour les armées du roi et les maladies de la campagne. Paris, 1705, in-12.

Traité des maladies les plus fréquentes et des remèdes spécifiques pour les guérir. Paris, 1707, in-12. - Liége, 1711, in-12. - Trevoux, 1720, in-12. - Paris, 1724, in-12. - *Ibid.* 1727, in-12. - *Ibid.* 1739, in-12. - Trad. en italien, Venise, 1743, in-4°.

Méthode pour traiter la vérole par les frictions et par les sueurs. La Haye, 1710, in-12.

Ouvrage tout à fait insignifiant.

Recueil des méthodes approuvées des écoles de médecine pour la guérison des plus dangereuses maladies qui attaquent le corps humain. Trévoux, 1710, in-12.

Remèdes contre la peste. Paris, 1721, in-12. (o.)

HELVETIUS (Jean-Claude-Adrien), fils du précédent, et père du célèbre auteur *de l'Esprit*, Claude-Adrien, naquit à Paris le 18 juillet 1685, et fut reçu docteur en 1708. Cinq ans après son père lui acheta une charge de premier médecin du roi par quartier, et le succès du traitement qu'il proposa dans une maladie de Louis xv, le mit si avant dans les bonnes grâces du régent, que ce prince ne voulut plus lui permettre de s'éloigner du jeune monarque. Helvetius fut nommé conseiller-d'état, inspecteur-général des hôpitaux, et médecin de la reine. Il jouit de tous ces honneurs et d'une grande considération jusqu'à sa mort, survenue le 17 juillet 1755. On a de lui :

Idée générale de l'économie animale, et observations sur la petite-vérole. Paris, 1722, in-12. - *Ibid.* 1725, in-12. - Lyon, 1727, in-12. - Trad. en anglais, Londres, 1723, in-8°.

Rien de plus absurde que la théorie et la pratique d'Helvétius. Cet auteur ne voit que fermentation dans toutes les humeurs du corps. Il attribue l'inflammation à l'irruption du sang dans les vaisseaux lymphatiques, qu'il divise eux-mêmes en artériels et veineux. Son opinion sur la théorie des sécrétions ne diffère pas de celle de Winslow. Si on l'en croit les fièvres intermittentes dépendent de l'épaississement du sang, et la variole du défaut de fermentation de cette humeur.

Lettre au sujet de la lettre critique de M. Besse, contre l'Idée générale de l'économie animale. Paris, 1758, in-8°.

Helvétius soutient que les injections démontrent la communication des

artères avec les vaisseaux lymphatiques. On sait que nul anatomiste n'a pu la reconnaître par cette voie, et qu'il est presque hors de doute qu'elle n'a point lieu.

Eclaircissemens concernant la manière dont l'air agit sur les poumons; avec une lettre de M. Winslow, De structurâ glandulæ. Paris, 1728, in-4°.

Contre Michelotti.

Principia physico-medica, in gratiam medicinæ tyronum conscripta. Paris, 1752, 2 vol. in-8°. - Francfort, 1755, 2 vol. in-4°.

Helvétius a inséré dans les mémoires de l'Académie des sciences, dont il avait été nommé membre en 1716, un Mémoire sur l'inégalité des vaisseaux sanguins, et sur le changement qui arrive au sang en passant par le poumon (1718), un autre sur le poumon de l'homme (1718), un troisième sur la digestion (1719), et un dernier sur la structure intime des intestins grêles (1721). Il s'est élevé contre les partisans de la digestion par simple trituration des alimens. MM. Reisseisen et Sœmmerring ont réfuté ses opinions erronées sur la structure des poumons, et A. Meckel les idées non moins fausses qu'il avait émises touchant la texture de la membrane muqueuse des intestins grêles. (o.)

HELVETIUS (Jean-Frédéric), d'une famille noble de la principauté d'Anhalt, probablement originaire de la Suisse, comme semble l'indiquer son nom allemand de *Schweitzer*, latinisé suivant le pédantesque usage du temps, naquit vers l'an 1625, et s'adonna principalement à la médecine, de concert avec l'étude de laquelle il fit toutefois marcher celle de la chimie. S'étant rendu en 1649 dans la Hollande, il parvint à y obtenir la place de médecin des états-généraux et du prince d'Orange. La mort termina sa longue carrière le 29 août 1709. Après avoir écrit contre la poudre de sympathie, il donna tête baissée dans toutes les rêveries de l'alchimie, et fut même la dupe d'une mystification, dont on peut lire les détails dans Lenglet Dufresnoy, qui paraît l'avoir prise aussi au sérieux. Il nous reste d'Helvétius les ouvrages suivans :

De alchymiâ opuscula complura veterum philosophorum. Francfort, 1650, in-4°.

Runder Schauplaz der arzneyischen Gesichtkunst. Heidelberg, 1660, in-8°. -Trad. en hollandais, 1664, in-8°.

Mors morborum, der Krankheiten Tod, wie man ein gewisses Urtheil von allerley Gebrechen Fallen soll. Heidelberg, 1660, in-8°.

Lustiger Spatziergang der Kraeuter. Heidelberg, 1661, in-8°.

Beryllus medicus, ein Edelgestein der Arzney. Heidelberg, 1661, in-8°.

Microscopium physiognomiæ medicum, id est, tractatus de physiognomiâ, cujus ope non solum animi motus, simul ac corporis defectus interni, sed et congrua iis remedia noscuntur per externorum lineamentorum, formarum, colorum, odorum, saporum, domiciliorum, ac signaturarum intuitum, qui harmonicam hominis constitutionem et medicandi notitiam ex simplicibus indicat. La Haye, 1664, in-12. -Amsterdam, 1676, in-12. -Trad. en allemand, Heidelberg, 1660, in-8°.

Vitulus aureus, quem Mundus adorat et orat, in quô tractatur de rarissimo naturæ miraculo transmutandi metalla, numpè quomodo tota

plumbi substantia, vel intrà momentum ex quâ vis minimâ lapidis veri philosophici particulâ in aurum obryzum commutata fuerit Hagæ Comitis. Amsterdam, 1667, in-8°. - *Ibid.* 1702, in-8°. - *Ibid.* 1705, in-8°. - Trad. en allemand, Nuremberg, 1668, in-8°.; *Ibid.* 1675, in-8°.; Francfort, 1705, in-8°.; *Ibid.* 1726, in-8°.

Réimprimé dans le *Museum hermeticum* et dans la Bibliothèque chimique de Manget.

Diribitorium medicum. Francfort, 1670, in-8°. (o.)

HEMMING (Sixte de), né dans une petite ville de la Frise, le 6 février 1535, fit ses premières études à Groningue, et, après les avoir terminées, passa à Cologne, où il s'appliqua en même temps aux mathématiques et à la médecine. A la suite d'un voyage en France, il s'établit à Louvain, et y mourut vers l'an 1586. On a de lui un traité annonçant de sa part des idées un peu plus raisonnables que celles qui avaient cours alors dans le monde, même parmi les médecins. Ce traité a pour titre :

De astrologiâ, ratione et experientiâ refutatâ, liber unus. Anvers, 1583, in-4°. (o.)

HEMPEL (Jean-Godefroy), pharmacien de Berlin, reçu docteur en médecine à Helmstaedt, et né à Berlinichen, dans la Nouvelle-Marche, le 2 octobre 1752, est auteur de quelques articles qui ont paru dans les Annales chimiques de Crell, et des ouvrages suivans :

Dissertatio de sale vitrioli volatili. Helmstaedt, 1785, in-4°.

Pharmaceutisch-chemische Abhandlung ueber die Natur der Pflanzensaeuren und die Modifikationen denen sie unterworfen sind, nebst einer chemischen Untersuchung der Winter-und Sommereiche. Berlin, 1794, in-8°.

Hempel (*Adolphe-Frédéric*), nommé, en 1808, professeur extraordinaire d'anatomie à l'Université de Gœttingue, est auteur d'un manuel d'anatomie intitulé :

Anfangsgruende der Anatomie. Gœttingue, 1801, in-8°. - *Ibid.* 1811, in-8°. (o.)

HEMSTERHUYS (Sibold-Tibère), médecin hollandais du dix-septième siècle, n'est guère connu que par le recueil qu'il a publié des écrits de Jean Pecquet, de Thomas Bartholin et d'Olaüs Rudbeck sur les vaisseaux lymphatiques, le réservoir du chyle et le canal thorachique. Ce recueil a pour titre :

Messis aurea, seu collectanea anatomica, continentia trium præstantissimorum anatomicorum opuscula. Leyde, 1654, in-12. - Heidelberg, 1659, in-8°.

On a du même auteur :

Historia et analysis arthritidis vagæ. Leeuwarden, 1666, in-12. (o.)

HENCKEL (Jean-Christophe), conseiller et médecin du prince de Schwarzbourg, et médecin à Gehren, né en 1720, mort le 5 mai 1806, a publié quelques observations de chimie dans les Annales de Crell, et mis au jour les ouvrages suivans :

Einige neu entdeckte chymisch-physikalische Wahrheiten, den Kennern der Naturlehre und Arzneybereitungskunst zur Beurtheilung und Anwendung hingegeben. Léipzick, 1769, in-8°.

Ehrenrettung der hermetischen Kunst, durch solche chymisch-physikalische Beweise dargethan, die jeder, auch nur mittelmaessige Kenner und Kuenstler, leicht einsehen, selbst nachmachen, und dadurch zugleich ueberzeugt werden kann und soll, dass Alchymia und Chrysopoiea keine leere Einbildung maessiger Koepfe seyen, und noch weniger in die Zauberhoehle gelehrter Windmacher gehoeren. Erford, 1786, 3 vol. in-8°.

Cet ouvrage absurde tend à prouver que l'alchimie n'est point une chimère; il a été publié sous le voile de l'anonyme. Quelques personnes l'attribuent à H.-C.-F. Knoll.

Beschreibung von der Beschaffenheit und dem Nutzen der neuen Stahltinctur. Léipzick, 1774, in-8°.

Anzeige eines Experimentalbeweises seiner neu erfundenen spirituoesen Stahltinctur. Léipzick, 1778, in-8°. (o.)

HENCKEL (Jean-Frédéric), habile minéralogiste et chimiste allemand, naquit à Freyberg en 1679. Pour obéir au vœu de ses parens, il étudia d'abord la médecine, et l'exerça même pendant quelque temps; mais, entraîné par un goût irrésistible, il finit par abandonner tout à fait cette profession, afin de pouvoir se livrer exclusivement à la chimie et à la minéralogie. Le roi Auguste II lui confia la place de conseiller des mines, dans laquelle il se rendit utile de plusieurs manières à la Saxe, surtout en perfectionnant les procédés chimiques, qui ont valu, pendant si long-temps, une supériorité incontestée à la porcelaine de la manufacture de Meissen. Ce chimiste laborieux a terminé sa carrière le 26 janvier 1744. On a de lui plusieurs ouvrages intitulés :

Flora Saturnizans, oder Verwandschaft des Pflanzen-und Mineralreichs nach der Natural-Historie und Chymie aus vielen Anmerkungen und Proben, nebst einem Anhange von Kali geniculatum Germanorum, oder gegliederten Salzkraut, insonderheit von einer hieraus neu erfundenen, dem allerschœnsten Ultramarin gleichenden Farbe. Léipzick, 1722, in-8°. - *Ibid.* 1755, in-8°.

Dans cet ouvrage, orné de neuf planches, Henckel cherche à établir que la fermentation et la cristallisation sont les seules causes de la végétation.

*Pyritologia, oder Kiesshistorie, als des vornehmsten Minerals, nach dessen Nahmen, Arten, Lagerstaetten, Ursprung, Eisen, Kupfer, unmetallischer Erde, Schwefel, Arsenik, Silber, Gold, einfachen Theilgen, Vitriol-und Schmelznuetzung, aus vieler Sammlung, Grubenbefahrung, Umgang und Briefwechsel mit Natur-und Berg-Verstaendigen, vornemlich aus chymischer Untersuchung mit physikalisch-

chymischen Entdeckungen nebst Kupfern, wie auch einer Vorrede von Nutzen des Bergwerks, insonderheit der Chursaechsischen. Léipzick, 1725, in-8°. - *Ibid.* 1754, in-8°. - Trad. en anglais, Londres, 1757, in-8°. - en français par le baron d'Holbach, avec l'ouvrage précédent, et les opuscules minéralogiques, Paris, 1757, 2 vol. in-4°.
Cet ouvrage renferme douze planches.

Bethesda portuosa, das huelfreiche Wasser zum langen Leben, insonderheit in dem Lauchstaedter Brunnen und in dem Schlachenbade zu Freyberg, mit neuen Entdeckungen nach der Historie, Chemie und Medicin, angewiesen. Freyberg, 1726, in-8°. - *Ibid.* 1746, in-8°.

De mediorum chymicorum appropriatione, in argenti cum acido salis communis combinatione. Dresde, 1737, in-8°.

Kleine mineralogische und chemische Schriften. Dresde et Léipzick, 1744, in-8°. - *Ibid.* 1757, in-8°. - Vienne, 1769, in-8°.
Recueil publié par Charles-Frédéric Zimmermann.

Henkelius in mineralogiâ redivivus, das ist Henkelischer aufrichtiger und gruendlicher Unterricht von der Mineralogie, nebst angehaengten Unterrichte von der Chymiâ metallurgicâ. Dresde, 1747, in-8°. - *Ibid.* 1759, in-8°.
Publié par Jean-Emmanuel Stephani. (J.)

HENISCH (Georges), plus connu comme mathématicien que comme médecin, était venu au monde le 24 avril 1549 à Bartfelden, dans la Hongrie. Il prit le bonnet doctoral à Bâle, et se fixa ensuite à Augsbourg, où il avait été nommé professeur de logique et de mathématiques, et où il fut quatre fois doyen du collége des médecins. Il finit par devenir directeur du gymnase et conservateur de la bibliothèque de cette ville, places qu'il conserva toutes deux jusqu'à sa mort, arrivée le 31 mai 1618. C'était un érudit fort laborieux, et grand amateur des travaux de l'antiquité; aussi lui doit-on quelques éditions d'anciens ouvrages, parmi lesquelles nous citerons ici celle qu'il a donnée, en latin et en grec, des OEuvres d'Arétée de Cappadoce, avec un commentaire (Augsbourg, 1603, in-fol.). Les Allemands lui doivent le premier Dictionnaire raisonné et complet de la langue germanique, comme il est probablement aussi l'auteur du plus ancien catalogue complet que l'on connaisse d'une bibliothèque publique. Le seul de ses ouvrages que nous devions citer ici, parce qu'il est aussi le seul qui se rapporte à la médecine, a pour titre :

Enchiridion medicinæ, medicamentorum tam simplicium quam compositorum in certos titulos distinctam sylvam continens. Bâle, 1573, in-8°. (Z.)

HENKE (Adolphe-Chrétien-Henri), professeur à l'Université d'Erlangue, né à Bronswick le 12 avril 1775, est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages :

Beytraege zur theoretische und praktische Heilkunde. Berlin, 1805, in-8°.

Dissertatio de vi vitali sanguinis et humorum idiopathiâ. Berlin, 1806, in-8°.

Ueber die Vitalitaet des Bluts, und primaere Saefte-Krankheiten. Berlin, 1806, in-8°.

Darstellung und Kritik der Lehre von den Krisen, nach den Ansichten der aeltern und neuen Aerzte. Nuremberg, 1806, in-8°.

Klinisches Taschenbuch fuer Aerzte und Wundaerzte. Berlin, 1807, in-8°.

Handbuch der speciellen Pathologie. Berlin, 1808, in-8°.

Handbuch zur Erkenntniss und Heilung der Kinderkrankheiten. Francfort, 1809, in-8°.

Taschenbuch fuer Muetter ueber die physische Erziehung ihrer Kinder. Francfort, 1810, in-8°.

Spiele zur Uebung der Augenmasses und der Auffassung der Grundlinien als Voruebung im Zeichnen. Berlin, 1811, in-8°.

Revision der Lehre von der Lungen-und Athmen-Probe. Berlin, 1812, in-8°.

Lehrbuch der gerichtlichen Medizin. Berlin, 1812, in-8°.

Ueber die Entwickelungen und Entwickelungs-Krankheiten des menschlichen Organismus. Nuremberg, 1814, in-8°.

Abhandlungen aus dem Gebiete der gerichtlichen Medizin. Bamberg, 1815-1818, 3 vol. in-8°. (o.)

HENKEL (Jean-Frédéric), habile chirurgien allemand, né à Preussisch-Holland, le 4 mars 1712, reçut de son père, qui portait le même nom que lui, les premières leçons de l'art de guérir, qu'il alla ensuite étudier à Kœnigsberg et à Berlin. Ayant accepté en cette dernière ville une place de chirurgien de compagnie dans un des régimens de l'armée prussienne, il montra de si heureuses dispositions, que le roi l'envoya, comme pensionnaire, à Paris et en Hollande, pour s'y perfectionner. Henkel sut profiter de cette faveur, et après avoir suivi pendant deux ans la clinique des plus habiles chirurgiens français, après surtout s'être adonné à l'art des accouchemens, il revint à Berlin, où le roi, qui voulut l'examiner lui-même, le nomma chirurgien en chef d'un régiment de ses gardes. Au bout de quelques années, en 1744, il alla prendre ses grades à Francfort-sur-l'Oder, et au retour de la seconde campagne de Silésie, il quitta le service, pour se dévouer tout entier à la pratique et à l'enseignement. Il mourut à Berlin, le 1er juillet 1779, après avoir eu la gloire de perfectionner en Prusse l'art des accouchemens, jusqu'alors abandonné aux empiriques et aux ignorans. Ses ouvrages renferment des remarques utiles, mais en petit nombre, noyées dans un fatras de détails généralement connus, et rédigés dans un style dont l'incorrection annonce combien l'éducation première de l'auteur avait été peu soignée.

Dissertatio de cataractâ crystallinâ verâ. Francfort-sur-l'Oder, 1744, in-4°.

Erste Sammlung medicinischer und chirurgischer Anmerkungen. Berlin, 1744, in-4°. - Zweyte, 1747, in-4°. - Dritte, 1748, in-4°. - Vierte,

1749, in-4°. - Fuenfte, 1750, in-4°. - Sechste, 1751, in-4°. - Siebente, 1760, in-4°. - Achte, 1763, in-4°.

Anmerkungen von widernatuerlichen Geburten, zur Verbesserung der Hebammenkunst. Berlin, 1751, in-4°.

Anweisung zum verbesserten chirurgischen Verbande. Berlin, 1756, in-8°. - Berlin et Stralsund, 1767, in-8°.

La seconde édition est ornée de quatorze planches.

Abhandlung von Beinbruechen und Verrenkungen. Berlin, 1759, in-8°.

Abhandlung von der Geburtshuelfe. Berlin, 1761, in-8°. - *Ibid.* 1770, in-8°. - *Ibid.* 1774, in-8°.

Ce n'est qu'une traduction libre du traité de Roederer.

Abhandlung von der aeusserlichen Arzneyen an und in dem menschlichen Koerper. Berlin, 1765, in-8°. - *Appendix*, 1765, in-8°.

Neue medicinische und chirurgische Anmerkungen. Berlin et Stralsund, cah. I, 1769; II, 1772, in-8°.

Abhandlung der chirurgischen Operationen. Berlin, cah. I, 1770; II, III, 1771; IV, 1772; V, 1773; VI, 1774; VII et VIII, 1775, in-8°.

Abhandlung von den Fussgeburten, worinnen eine Hebamme grosse Geschicklichkeit besitzen muss. Berlin, 1776, in-8°. (o.)

HENNING (Frédéric), né en 1767, à Woten, dans la Poméranie suédoise, médecin à Barth, dans cette même province, depuis 1799, a publié :

Dissertatio sistens analecta historica et theoriam epilepsiæ. Gripswald, 1788, in-4°.

Commentatio medico-chirurgica de ptosi, adjectâ observationum bigâ. Léipzick, 1788, in-8°.

Von den Pflichten der Kranken gegen die Aerzte. Léipzick, 1791, in-8°.

Analecta litteraria epilepsiam spectantia. Léipzick, 1798, in-4°.

Diaetetisch-medicinisches Handbuch fuer Seeleute, besonders fuer Kauffartheyschiffer der Schwedisch-Pommerischen und benachbarten Ostseeischen Hafen, nebst einer Anleitung zur Einrichtung einer Schiffsmedicinkiste. Léipzick, 1800, in-8°.

Henning (*Jean-Georges-Frédéric*), né à Koswig, dans le pays de Zerbst, le 6 février 1763, a publié :

Beobachtungen ueber den Werth und die Wirksamkeit einiger Arzneymittel. Stendal, 1789, in-8°.

Medicinische Fragmente, aus meiner Erfahrung gezogen. Zerbst, 1799, in-8°.

Ideen ueber die Erbkrankheiten. Zerbst, 1800, in-8°.

Beytraege zur praktischen Arzneykunde. Gotha, tom. I, 1802; II, 1804, in-8°.

Ueber die kraenkliche Laune. Zerbst, 1810, in-8°.

Kleine medicinische Abhandlungen and Wahrnehmungen aus dem Gebiete der Erfahrung. Stendal, 1712, in-8°.

Ideen ueber Idiosynkrasie, Antipathie und kraenkliche Reizbarkeit. Stendal, 1812, in-8°. (o.)

HENNINGER (Jean-Sigismond), mort en 1719, fut depuis 1704 jusqu'à cette époque professeur d'anatomie à l'Université de Strasbourg, où il avait obtenu la chaire laissée vacante par Melchior Sebisch. Outre une édition nouvelle de la

Matière médicale de Paul Hermann, enrichie d'une préface, on lui doit :

Dissertatio de cephalalgiâ. Strasbourg, 1691, in-4°.
Dissertatio de medicamentis stomachicis. Strasbourg, 1691, in-4°.
Dissertatio de curatione cephalalgiæ. Strasbourg, 1692, in-4°.
Dissertatio de salivâ. Strasbourg, 1705, in-4°. – *Continuatio, Ibid.* 1707, in-4°.
Dissertatio de bile. Strasbourg, 1705, in-4°.
Dissertatio de freno linguæ. 1706, in-4°.
Dissertatio de primo infantis vagitu. Strasbourg, 1706, in-4°.
Theses anatomicæ in theatro anatomico Argentinensi observatæ. Strasbourg, 1707, in-4°.
Dissertatio de callo. Strasbourg, 1707, in-4°.
Centuria thesium. Strasbourg, 1708, in-4°.
Dissertatio de dentibus. Strasbourg, 1708, in-4°.
Dissertatio de purgatione. Strasbourg, 1709, in-4°.
Dissertatio de chylo. Strasbourg, 1709, in-4°.
Dissertatio de paracentesi abdominis. Strasbourg, 1710, in-4°.
Dissertatio de spermate cati. Strasbourg, 1711, in-4°.
Dissertatio de nutritione. Strasbourg, 1712, in-4°.
Circà uroscopiam theses miscellaneæ. Strasbourg, 1712, in-4°.
Dissertatio de depuratione sanguinis per intestina. Strasbourg, 1712, in-4°.
Dissertatio de lacte. Strasbourg, 1713, in-4°.
Quadriga scriptorum diæteticorum celebriorum. I, *Ars Sanctorii de staticâ medicinâ*; II, *Francisci Baconis de Verulamio, Historia vitæ et mortis*; III, *De tuendâ bonâ valetudine libellus Eobani Hessi et Coena Baptistæ Fieræ Mantuani*; IV, *Medicina Salernitana.* Strasbourg, 1713, in-8°.
Theses physiologicæ. Strasbourg, 1714, in-4°.
Dissertatio de mesenterio. Strasbourg, 1714, in-4°.
Dissertatio de medicamentis mercurialibus. Strasbourg, 1715, in-4°.
Dissertatio de temperamentis. Strasbourg, 1718, in-4°. (O.)

HENNINGS (Guillaume), conseiller de justice du roi de Danemarck, directeur de l'Académie de chirurgie de Copenhague, et professeur d'anatomie et de chirurgie à l'Université de cette ville, où il est mort le 26 janvier 1794, était venu au monde à Glueckstadt le 27 juillet 1716, On a de lui :

Beschreibung von den Kennzeichen und der Kur der Entzuendung des Magens und der Gedaerme. Copenhague, 1777, in-8°. – *Ibid.* 1795, in-8°. – Trad. en danois, Wiborg, 1778, in 8°. (O.)

HENRIQUES (Henri-Georges), médecin portugais, fut professeur à l'Université de Salamanque, puis à celle de Coimbre, où il développait la doctrine d'Avicenne. Il a écrit :

De regimine cibi atque potûs, et de cæterarum rerum non naturalium usu, nova enarratio. Salamanque, 1594, in-8°.
Tratado del perfecto medico. Salamanque, 1595, in-4°. (E. et L.)

HENSING (Frédéric-Guillaume), anatomiste et médecin allemand, né à Giessen, le 17 avril 1719, était fils du suivant.

Après avoir terminé ses études, il prit, en 1742, le grade de docteur dans l'Université de sa ville natale où, l'année suivante, il obtint une chaire, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 9 novembre 1745. Nous avons de lui trois dissertations fort estimées :

Dissertatio de peritonæo. Giessen, 1742, in-4°.
Dissertatio de apophysibus corporis humani. Giessen, 1742.
Dissertatio de omento et colo. Giessen, 1745, in-4°. (J)

HENSING (Jean-Thomas), fils d'un chirurgien de Francfort-sur-le-Mein, naquit en cette ville le 30 août 1683. Quoique son père désirât lui faire embrasser la carrière médicale, il fallut céder au goût passionné qui l'entraînait vers la théologie. Hensing étudia cette science avec tant d'ardeur, soit dans sa patrie, soit Léipzick, qu'il tomba malade, et fut atteint de violens accès d'hypocondrie. Obligé, par conséquent, de rentrer dans le sein de sa famille, il y resta jusqu'au moment où sa santé fut parfaitement rétablie, c'est-à-dire, jusqu'en 1704. Alors il retourna à Léipzick; mais ses goûts avaient changé, et cette fois ce fut la médecine qu'il étudia. Etant allé prendre ses grades à Giessen en 1709, il y fut nommé, en 1717, professeur extraordinaire, et en 1723 professeur ordinaire de chimie. Sa mort eut lieu le 27 août 1726. Ses principaux écrits sont :

Meditationes et Experimenta circà acidulas Schwalbacenses, oder genaue und neue Erforschaug des Schwalbacher Sauerbrunnens. Francfort-sur-le-Mein, 1711, in-8°.
Cerebri examen chemicum, ex eodemque phosphorus singularis omnia inflammans. Giessen, 1719, in-4°.
Admiranda generationis rerum naturalium. Giessen, 1721, in-4°. (J.)

HENSLER (Philippe-Gabriel), médecin allemand très-érudit, naquit à Oldonswort, près d'Eidestaedt, dans le duché de Sleswig, le 11 décembre 1733. Après avoir fait ses études à Gœttingue, où il prit le grade de docteur, il exerça l'art de guérir successivement à Altona et à Pinneberg, dans le comté de Ranzau. Le roi de Danemark lui accorda le titre de premier médecin en 1775, et quatorze ans après il fut nommé professeur ordinaire de médecine à l'Université de Kiel. Il est mort le 31 décembre 1805, laissant divers ouvrages, pour la plupart remarquables et fort estimés :

Tentaminum et observationum de morbo varioloso. Gœttingue, 1762, in-4°.
Briefe ueber das Blatterbelzen, dem Parlemente von Paris gewidmet. Altona, 1766-1767, 2 vol. in-8°.
Anonyme. Hensler contribua beaucoup à propager en Allemagne la méthode de l'inoculation de la petite-vérole. Il tira son principal argu-

ment du rapport entre la mortalité causée par la maladie naturelle et celle de l'exanthème provoqué par l'art.

Beytrag zur Geschichte des Lebens und der Fortpflanzung der Menschen auf dem Lande. Altona et Lubeck, 1767, in-8°. - Vienne, 1777, in-8°.

Anzeige der hauptsaechlichsten Rettungsmittel derer, die auf ploetzliche Ungluecksfaelle leblos geworden sind, oder in naher Lebensgefahr schweben. Altona, 1770, in-8°. - *Ibid.* 1780, in-8°.

Sammlung einiger ueber die Krankheit und den Tod des Hrn. Grafen von Bernstorff an den D. Hensler abgelassenen Briefe. Altona, 1772, in-8°.

Nachricht von dem, was zwischen der Administration des Calenbergischen Wittweninstituts und einigen Genosen desselben verhandelt worden. Hambourg, 1782, in-4°.

Publié en commun avec Tetens et Buesch.

Geschichte der Lustseuche, die zu Ende des XV Jahrhunderts in Europa ausbrach. Altona, 1783, in-8°.

C'est sans contredit l'un des ouvrages les plus remarquables du dix-huitième siècle, et l'on doit regretter que l'auteur n'en ait publié que le premier volume. Il a prouvé sans réplique que tous les symptômes syphilitiques étaient connus et décrits long-temps avant l'époque où l'on a coutume de placer l'invasion de la maladie. Quoiqu'il n'ait pas émis formellement sa propre opinion, on voit qu'il admettait que la syphilis est aussi ancienne que le libertinage, mais qu'autrefois on ne pensait pas comme aujourd'hui à son égard, parce que les théories médicales n'étaient point les mêmes. Il admettait encore l'existence du virus syphilitique, mais s'il eût vécu quelques années de plus, on ne peut douter qu'il n'eût abjuré encore cette erreur, et qu'en secouant tout à fait le joug des préjugés, il n'eût achevé la révolution qui commence à s'opérer dans la doctrine des maladies vénériennes, et renversé le fantôme créé par l'ignorance, le charlatanisme et la crédulité.

Guter Rath, wie man sich bey dem Gebrauche des diesjaehrigen nicht recht reif und trocken gewordenen Getraides verhalten soll. Altona, 1784, in-8°.

Ueber Krankenanstalten. Hambourg, 1785, in-4°.

Ueber den westindischen Ursprung der Lustseuche. Hambourg, 1789, in-8°. - *Ibid.* 1794, in-8°.

L'histoire à la main, Hensler démontre que la syphilis ne vient pas d'Amérique. Depuis son savant travail, qui ne laisse rien à désirer, cette proposition est prouvée *clair comme le jour*, et cependant les partisans des ténèbres feignent de croire qu'elle est encore en litige. J'ai traité la même question dans le *Journal universel des sciences médicales.*

Vom abendlaendischen Aussatze im Mittelalter. Hambourg, 1790, in-8°. - *Ibid.* 1794, in-8°.

Etwas ueber das neue Londner und andere Apothekerbuecher. Hambourg, 1790, in-8°.

Anonyme.

Poetischer Versuch von Gefuehle. Londres (Gœttingue), 1758, in-4°.

Anonyme.

De herpete seu formicâ veterum labis venereæ non prorsus expertâ, Programma. Kiel, 1801, in-8°.

Hensler a coopéré à la rédaction de la *Pharmacopœa Danica* (Francfort et Léipzick, 1786, in-8°.), et à l'Instruction rédigée en allemand pour les médecins du Sleswig et du Holstein sur la raphanie (Copenhague, 1772, in-8°.). On attribue, soit à lui, soit à Justi, l'ouvrage intitulé *Anaxagoras vom Occident, ueber die Erzeugung des Mens-*

chen (Smyrne, 1769, in-8°.). Il a inséré divers mémoires dans les recueils périodiques de l'Allemagne, entr'autres dans les Actes de l'Académie des sciences de Copenhague. (A.-J.-L. JOURDAN)

HERACLIDE, d'Héracléc, sur la côte orientale de la mer Noire, descendait de Damis, chef d'une colonie de Thébains, qui, de concert avec une autre colonie de Mégariens, avait jeté les premiers fondemens de cette cité, autrefois célèbre par le grand nombre d'hommes remarquables qu'elle avait produits. Il passa une grande partie de sa vie à Athènes, où il fut disciple de Platon, de Speusippe et d'Aristote. On prétend même que le premier de ces philosophes le chargea de faire ses leçons pendant son voyage en Sicile. Quoi qu'il en soit, Héraclide ne fut jamais partisan absolu du platonisme, dont, à l'exemple de Speusippe, il essaya de concilier les principes avec ceux des pythagoriciens; mais ce qui le rend surtout intéressant pour nous, c'est qu'il conçut, avant Epicure, le projet de remettre en honneur la philosophie corpusculaire de Leucippe et de Démocrite. Cependant il n'adopta pas non plus cette doctrine sans y apporter des modifications; car, au lieu des atômes, que Démocrite supposait invariables, il admit des corpuscules sans forme, variables et non similaires, par les diverses combinaisons desquels il expliquait la nature entière. Ce fut cette doctrine, et non pas celle d'Epicure, qu'Asclépiade adopta dans la suite, ainsi que l'a fort bien prouvé M. Gumpert dans une excellente dissertation sur le médecin de Bithynie.

Cicéron et Plutarque portent un jugement très-favorable sur les connaissances d'Héraclide de Pont, auquel Diogène de Laërce, qui n'en parle pas d'une manière moins avantageuse, attribue surtout un talent particulier pour capter les esprits de la multitude. Nous nous abstenons de rapporter les fables que les anciens ont débitées au sujet de sa mort. Ce qui paraît certain, c'est qu'après avoir contribué puissamment à abolir la tyrannie dans sa patrie, il voulut s'emparer du pouvoir absolu, et parvint même à intéresser les dieux à sa cause, en corrompant les prêtres de Delphes, mais que de zélés républicains lui arrachèrent la vie, employant, pour échapper à la fureur du peuple, une ruse analogue à celle sous laquelle les sénateurs romains cachèrent le meurtre de Romulus.

Héraclide avait composé un grand nombre d'ouvrages philosophiques, mathématiques, grammaticaux et dramatiques. Il nous reste quelques extraits d'un traité sur les constitutions de divers états, que M. Coray croit être un abrégé des livres d'Aristote sur le même sujet. Ces extraits ont été imprimés plusieurs fois, soit à la suite des histoires diverses d'Ælien, soit dans d'autres collections. Il en a paru aussi une édition séparée,

avec la traduction latine et allemande, et des notes, par M. Kochler (Halle, 1804, in-8°.). Celle qu'on trouve à la suite d'Ælien, dans le premier volume de la Bibliothèque grecque de M. Coray (Paris, 1805, in-8°.), est la plus estimée et la meilleure de toutes.

Il ne faut pas confondre ce philosophe avec un autre écrivain du même nom et de la même ville, qui est auteur d'un traité des allégories d'Homère. (o.)

HERACLIDE, d'Erythrée, ville peu distante de Clazomène, disciple de Chryserme, fut l'un des médecins les plus célèbres de l'école d'Hérophile, au rapport de Galien. On croit que c'est par erreur que Diogène de Laërce l'a mis au nombre des disciples d'Icesius, ce qui le ferait appartenir à la secte des érasistratéens. Il avait écrit des commentaires sur les œuvres d'Hippocrate, parmi lesquelles régnait dès-lors un tel désordre, qu'on ne pouvait plus distinguer avec certitude les écrits légitimes de ceux qui sont apocryphes. Du reste il s'éloignait de la plupart des hérophiléens, en ce que l'empirisme n'était pas son guide, et que souvent il se dirigeait, dans le traitement des maladies, d'après les lumières ou plutôt d'après les principes de la théorie. (o.)

HERACLIDE, de Tarente, disciple de Mantias, occupe une place distinguée parmi les principaux sectateurs de l'école empirique. Tous ses ouvrages, qui étaient fort nombreux, sont perdus aujourd'hui. Les principaux roulaient sur la matière médicale, la diététique et la chirurgie. L'empirisme ne lui paraissait pas une méthode tellement sûre, qu'il ne cherchât à lui procurer un degré de plus de sécurité en s'aidant du raisonnement pour arriver à la connaissance des causes des maladies. En général, il est plus curieux qu'utile de chercher péniblement les lambeaux d'ouvrages perdus que Galien, Aetius, Cœlius Aurélianus et autres ont pu nous conserver, et cette réflexion s'applique surtout à Héraclide de Tarente. Cependant nous ne croyons pas hors de propos de faire connaître la manière dont il traitait la frénésie. Son mode de traitement, qui est fort rationnel, consistait à placer le malade dans une chambre obscure, à le saigner, à lui donner des lavemens, et à lui appliquer des fomentations sur la tête. (o.)

HERAS, de Cappadoce, vivait au commencement du premier siècle de l'ère vulgaire, avant Andromaque. Galien le met au nombre des médecins les plus habiles en matière médicale. Il avait composé un traité de la préparation des médicamens, qui est perdu, mais dont on trouve quelques fragmens épars dans les œuvres du médecin de Pergame. (o.)

HERBST (Jean-Frédéric-Guillaume), ecclésiastique allemand, qui s'est fait une grande réputation en histoire natu-

relle, principalement en entomologie, naquit le 1er novembre 1743, à Petershagen, dans la principauté de Minden. D'abord instituteur à Berlin, il accepta ensuite la place d'aumonier dans un régiment d'infanterie de l'armée prussienne, puis obtint successivement la place de prédicateur dans plusieurs églises de la capitale, et finit par devenir archidiacre, dignité dans laquelle il mourut le 5 novembre 1807. Nous ne devons pas nous occuper ici du rang qu'il occupe dans l'histoire de l'éloquence de la chaire, et qui est assez remarquable cependant, puisque ses compatriotes l'estiment à l'égal de Spalding. Ce sont ses travaux en histoire naturelle, ses observations sur les insectes et les crustacés, qui lui méritent une place dans notre dictionaire. Les ouvrages qu'il a consacrés à ces deux branches de l'histoire de la nature, sont, indépendamment d'un grand nombre de Mémoires disséminés dans les recueils périodiques de l'Allemagne :

Versuch einer natuerlichen Geschichte der Krabben und Krebse. Zurich et Berlin, 1782 - 1804, 3 vol. in-fol.

Cet ouvrage est orné de quarante-six planches coloriées. Il a paru par cahiers, dont huit forment un volume, et dont les premiers seulement virent le jour à Zurich.

Kurze Einleitung zur Kenntniss der Insekten, fuer Ungeuebte und Anfaenger. Berlin et Stralsund, 1784 - 1787, 3 vol. in-8°.

Cet ouvrage est orné de cent quarante - quatre planches coloriées. Chaque volume se compose de quatre cahiers. Il forme aussi les sixième, septième et huitième volumes de la *Gemeinnuetzige Naturgeschichte des Thierreichs* de Borowsky.

Kurze Einleitung zur Kenntniss der Gewuerme. Berlin, 1787 - 1789, 2 vol. in-8°.

Quatre-vingt-une planches coloriées décorent cet ouvrage qui forme aussi les tomes neuvième et dixième de celui de Borowsky.

Natursystem der Kaefer. Berlin, 1783 - 1795, 6 vol. in-8°.

Avec cent neuf planches coloriées. Le premier volume est de C.-G. Jablonsky.

Natursystem der Schmetterlinge. Berlin, 1783-1795, 7 vol. in-8°.

Avec cent quatre-vingt planches coloriées.

Naturgeschichte der ungefluegelten Insekten. Berlin, 1797 - 1800, 4 cah. in-4°.

Herbst a publié la traduction allemande du Traité de P.-S. Pallas sur les zoophytes par Chrétien-Frédéric Wilkens (Nuremberg, 1787, 2 vol. in-4°.). (o.)

HEREDIA (Pierre-Michel de), professeur de l'Université d'Alcala de Henarès, au dix-septième siècle, se rendit célèbre dans la pratique de la médecine, qu'il exerça pendant cinquante ans. Sa grande réputation le fit nommer médecin du roi Philippe IV. Il mourut vers la fin de l'année 1661, laissant plusieurs ouvrages inédits, qui ont été publiés par Pierre Barea d'Astorga. Heredia est un des médecins espagnols, si peu nombreux, dont la réputation s'est étendue au-delà des limites de

la péninsule. On le trouve quelquefois cité dans les écrits des praticiens du siècle dernier.

Operum medicarum quatuor volumina.
Primum in duas partes divisum universalem continet doctrinam de febribus.
Secundum historias epidemicas Hippocratis elucidat.
Tertium de acutis tractat morbis.
Quartum et ultimum particularium aliquot affectum tractationes perlustrat, ac de morbis mulierum et uterogerentium disserit.
A ces ouvrages se trouvent annexés trois livres
De somno et vigiliâ, nec non de naturâ delirii et ejus causis tractatus. Lyon, 1665, in-fol.

Heredia (*Gaspard-Caldera de*), né en Portugal, exerçait la médecine à Séville vers le milieu du seizième siècle; c'était un homme remarquable par l'étendue et la variété de ses connaissances. On a de lui:
Tribunal medico-magicum et politicum. Leyde, 1558, in-fol.
Tribunalis medici illustrationes practicæ; hoc est febrium et symptomatum exactissima curatio etiam à veteribus tradita, a se illustrata ac totius operis illustrationes et observationes practicæ, cum plerisque aliis selectis, quæ in tribunali medico desiderabantur.
Ces deux ouvrages réunis ont été publiés à Anvers en 1663, in-fol.
Heredia a encore publié plusieurs autres écrits sur la médecine et la politique, parmi lesquels on cite celui qui est intitulé: *Theatrum honoris*, dirigé contre la fureur des duels. (B. et L.)

HERLICH (David), plus connu sous son nom latinisé d'*Herlicius*, était de Zeitz, dans la Misnie. Il vint au monde le 28 décembre 1557. Une grande facilité à faire des vers, et un vrai talent musical, lui servirent à réparer les torts de la fortune, et lui permirent de subvenir aux frais de ses études académiques, dans les Universités de Wittemberg, de Leipzick et de Rostock. A peine eut-il achevé son cours de philosophie, qu'il s'appliqua à la médecine, dans laquelle il fit des progrès. Nommé en 1581 principal du Collège de Gustrow, par le duc de Mecklembourg, il obtint l'année suivante la place de médecin pensionné à Prentzlau, qu'il quitta, au bout d'un an, pour aller s'établir à Anclam. Pendant tout ce temps, il fit marcher de front l'exercice de la médecine et celui de l'art des horoscopes. En 1584 il publia, pour la première fois, des Ephémérides consacrées principalement à prédire les changemens du temps. Ces hasardeuses prédictions, confinées maintenant dans l'obscur almanach de Liège, pour les dernières classes de la société, furent alors accueillies avec tant d'avidité, qu'à la honte du siècle, il en parut des traductions dans presque toutes les langues de l'Europe. Herlich ayant été investi en 1585 d'une chaire de mathématiques à l'Université de Gripswald, il se fit recevoir docteur en 1598, devint ensuite médecin pensionné à Stargard, puis à Lubeck, et finit par terminer sa carrière dans la première de ces deux villes, le 15 août 1636.

Herlich fut un grand apôtre de l'astrologie judiciaire, tout en dédaignant la chiromancie; mais il n'était pas dupe de la futilité de cet art mensonger, et s'en servait seulement comme d'un moyen pour rétablir l'équilibre entre sa fortune plus que médiocre, et celle des plus riches parmi ses crédules contemporains. L'emploi de pareilles ressources n'avait alors rien qui blessât la délicatesse. Du reste Herlich, quoiqu'imbu des principes de la spagyrie, paraît avoir eu des idées assez sages en médecine, car il estimait beaucoup Mercuriali et Fernel, et il avait pour devise : *Medicè vivere est medicè bibere*. Nous n'indiquerons ici que quelques-uns de ses nombreux ouvrages, la plupart étrangers à l'art de guérir. On pourra lire, pour de plus amples détails, l'article assez long qu'Adelung lui a consacré dans son Histoire des folies humaines.

De curationibus gravidarum, puerperarum et infantium. Anclam, 1584, in-8°. - Trad. en allemand, Gripswald, 1597, in-8°.; Stettin, 1618, in-8°.

Exercitationes physiologicæ: l. I de causis lacrymarum, risûs, sternutationis et sudoris. Gripswald, 1584, in-8°.

De pluviis prodigiosis. Gripswald, 1597, in-4°. (z.)

HÉRISSANT (François-David) naquit le 29 septembre 1714 à Rouen, où se trouvaient alors ses parens, qui étaient tous deux de Paris. On le destinait à la jurisprudence; mais le vœu de la nature fut plus puissant que celui de son père, à l'insu duquel, entraîné par un goût décidé vers la médecine, il suivait des cours de botanique, d'anatomie et de chimie. Enfin, à la prière de Winslow, il obtint la liberté d'obéir à son penchant, auquel il s'abandonna aussitôt avec la plus grande impétuosité. Promu au grade de docteur en 1742, il fut choisi, l'année suivante, par Réaumur, pour remplir auprès de ce savant le poste d'élève au laboratoire de l'Académie. Hérissant communiqua plusieurs mémoires à cette compagnie, dans laquelle il entra, en 1758, comme adjoint anatomiste. Trois ans après il fut nommé associé, puis en 1769, pensionnaire anatomiste. Sa mort eut lieu le 21 août 1773. L'un de ses plus intéressans mémoires est celui qui roule sur la respiration, et dans lequel il établit que le poumon jouit d'un mouvement qui lui est propre, indépendamment de celui des parois du thorax. Quelques observations qu'il avait recueillies sur la structure des cartilages sterno-costaux, le conduisirent à des explications hypothétiques, qui furent peu goûtées; mais ses recherches sur les mouvemens du bec des oiseaux, sur les organes de la voix dans les quadrupèdes et les oiseaux, et sur la formation tant de l'émail que des gencives, furent très-favorablement accueillies; on y trouve beaucoup de faits dont les modernes ont constaté l'exactitude. Hérissant a fait connaître la véritable tex-

ture organique des os, et son opinion sur la manière dont se forme l'émail, était celle qu'on adopte encore aujourd'hui, à très-peu de chose près seulement. Outre ses mémoires, il a publié :

Ergò ab impulsu sanguinis in arteriam pulmonalem respiratio spontanea. Paris, 1741, in-4°.
Ergò secundinæ fœtui pulmonum præstent officia. Paris, 1743, in-4°.
An verò in empyemate necessaria, licet rarò prosperata, paracentesis? Paris, 1762, in-4°. (O.)

HÉRISSANT (Louis-Antoine-Prosper), fils d'un imprimeur célèbre de Paris, naquit en 1745, le 27 juillet. Il hérita de son père le goût de la littérature, dont il fit marcher l'étude de front avec celle de la médecine; mais une mort prématurée l'enleva au début de la carrière qui s'ouvrait devant lui sous les plus heureux auspices. La petite-vérole mit fin à ses jours le 16 août 1769. On a de lui :

Typographia, carmen. Paris, 1764, in-4°.
Eloge de Gonthier d'Andernach. Paris, 1765, in-8°.
An à terreæ substantiæ intrà poros cartilaginum appulsa ossium durities? Paris, 1768, in-4°.
An corpora quæ lentè extenuata sunt, lentè reficienda; quæ verò brevè, celeriter. Paris, 1768, in-4°.
Jardin des curieux, ou Catalogue raisonné des plantes les plus belles et les plus rares, soit indigènes, soit étrangères, avec les noms français et latins, leur culture et les vertus particulières à chaque espèce, le tout précédé de quelques notions sur la culture en général. Paris, 1771, in-12.
Bibliothèque physique de la France, ou Liste de tous les ouvrages, tant imprimés que manuscrits, qui traitent de l'histoire naturelle de ce royaume. Paris, 1771, in-8°.

Cet ouvrage fut, ainsi que le précédent, publié par Coquereau. C'est le même travail, mais augmenté, qu'Hérissant avait entrepris pour la seconde édition de la Bibliothèque historique de France, dont il fut l'un des coopérateurs. (O.)

HERMANN (Jean), savant naturaliste, fils d'un ministre luthérien, naquit le 31 décembre 1738 à Bar, près de Strasbourg. Ses parens l'envoyèrent au Gymnase protestant de cette dernière ville, où la faiblesse de sa santé ne lui permit pas de faire des progrès bien rapides. Cependant, s'étant fait inscrire en 1753 parmi les élèves de l'Université, il fit marcher de front, avec une égale ardeur, l'étude des belles-lettres et celle des sciences. La littérature avait beaucoup d'attraits pour lui, et, dans plus d'une occasion, il montra qu'aucune qualité ne lui manquait pour devenir un littérateur distingué; mais la médecine était la profession à laquelle il se destinait, et la botanique, qui devint bientôt son occupation favorite, le conduisit par degrés sur le terrain des autres branches de l'histoire naturelle. Reçu docteur, en 1764, au retour d'un petit voyage qu'il

avait fait à Paris, il ouvrit, l'année suivante, des cours publics, auxquels les élèves se portèrent en foule. En 1768, il obtint le titre de professeur extraordinaire. Dix ans après le sénat académique lui accorda une chaire ordinaire de philosophie, qu'il quitta en 1782, pour celle de pathologie. Nommé, en 1784, professeur de botanique, de chimie et de matière médicale, il se trouva enfin placé dans le seul poste qui fût en harmonie avec ses goûts et avec son talent. La mort d'un fils qu'il chérissait, et qui fut enlevé par le typhus des armées, le rendit ennemi implacable de la révolution française, quoiqu'il n'en eût pas été maltraité personnellement, et que la Convention l'eût placé, en 1793, dans la première classe des citoyens qui devaient avoir part aux récompenses nationales. La même année, il fut nommé professeur à l'Ecole centrale du Bas-Rhin, et à l'Ecole de médecine de Strasbourg, places qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 4 octobre 1800, à la suite d'une maladie longue et douloureuse. Les ouvrages qu'il a livrés à la presse, ont pour titres :

Dissertatio : Cardamomi historia et vindiciæ. Strasbourg, 1762, in-4°.
Dissertatio de rosâ. Strasbourg, 1762, in-4°.
Dissertatio de cosmeticis. Strasbourg, 1764, in-4°.
Dissertatio de secessione terræ à communi humanorum massâ. Strasbourg, 1766, in-4°.
Dissertatio de æneâ culinari supellectili. Strasbourg, 1766, in-4°.
Dissertatio de botanices systematicæ utilitate. Strasbourg, 1770, in-4°.
Anatomiæ comparatæ specimen osteologicum de dentibus. Strasbourg, 1770, in-4°.
De præsagiis tempestatis naturalibus. Strasbourg, 1771, in-4°.
Dissertatio : affinitatum animalium tabula, brevi commentario illustrata. Strasbourg, 1777, in-4°.
Coup-d'œil sur le tableau de la nature, à l'usage des enfans. Strasbourg, 1779, in-12. – *Ibid.* 1796, in-12.
Programma ueber den fliegenden filopex des Aristoteles. Strasbourg, 1782, in-4°.
Cet animal est le tagnan ou grand écureuil volant de Buffon.
Programma ueber den Phattages des Aelian's. Strasbourg, 1782, in-4°.
Cet animal est le pangolin de Buffon.
Programma ueber eine seltene Ausgabe des Galen's. Strasbourg, 1782, in-4°.
Tabula affinitatum animalium, olim academico specimine edita, nunc uberiore commentario illustrata, cum annotationibus ad historiam naturalem animalium augendam facientibus. Strasbourg, 1783, in-4°.
C'est ce qu'Hermann a fait de plus important. Le but éminemment philosophique de cet ouvrage est de prouver que les animaux ne forment pas une série échelonnée, comme on le prétendait alors, et comme beaucoup de demi-savans le repètent encore aujourd'hui, mais que chaque espèce se rapproche, par quelque partie de son organisation, d'espèces souvent placées dans des classes éloignées. Hermann a cherché à rendre cette idée sensible, en représentant une partie des rapports dont il s'agit sur un grand tableau, où des lignes joignent ensemble les espèces remarquables par ces sortes de ressemblances, et se croisent par conséquent en divers sens.

Observationes zoologicæ, quibus novæ complures, aliæque animalium species describuntur et illustrantur. Strasbourg et Paris, 1804, in-4°.
Publié par le gendre de l'auteur, F.-L. Hammer. « Il s'y trouve, dit M. Cuvier, beaucoup de descriptions d'espèces, dont plusieurs sont nouvelles, et une infinité de remarques intéressantes sur leurs mœurs, leur organisation ou leur nomenclature. Néanmoins ce recueil doit être lu avec précaution, parce que l'auteur, vivant loin des grands cabinets, n'avait pas tous les moyens de comparaison qui lui auraient été nécessaires, et qu'il était enclin, comme tous les naturalistes dans la même position, à multiplier les espèces. »
Hermann est auteur d'un mémoire sur les insectes qui dévorent les livres et les archives. Ce mémoire, qui a remporté le prix proposé, en 1773, par la Société des sciences de Gœttingue, fut imprimé l'année suivante dans le Magazin de Hanovre. On en trouve aussi quelques autres de sa façon dans le *Naturforscher*, les *Beschaeftigungen* et les *Schriften naturforschender Freunde*. Il a fourni également des matériaux à l'histoire des mammifères de Schreber, à celle des pétrifications par Walch, à la Bibliothèque physico-économique de Bechmann, au Journal de physique, au Journal lithologique de Schroeter, et au Magazin encyclopédique. (A.-J.-L. J.)

HERMANN (JEAN-BERNARD), né à Hof le 18 février 1761, étudia d'abord la théologie, puis la médecine, dans sa patrie, à Léipzick et à Gœttingue. Il termina sa carrière dans cette dernière ville, le 3 février 1790, laissant :

Epistola gratulatoria de usu pulmonum. Léipzick, 1786, in-4°.
Ueber die Anzahl der Elemente. Berlin, 1786, in-8°.
Sous le faux nom de N.-H. Marne.
Ueber Feuer, Licht und Waerme. Berlin, 1787, in-8°. (O.)

HERMANN (PAUL), botaniste célèbre, vint au monde à Halle, en Saxe, le 30 juin 1646. Il étudia la médecine à Léipzick, voyagea dans l'Italie, prit en 1670 le grade de docteur à Padoue, et partit ensuite pour Batavia, en qualité de médecin de la compagnie hollandaise. Après un séjour de huit années aux Indes orientales, il repassa en Europe, où l'Université de Leyde le reçut parmi ses professeurs en 1679. Il mourut dans cette ville le 29 janvier 1695. Les services qu'il a rendus à la botanique ont mérité que son nom fût attaché à un genre de plantes (*hermannia*) de la famille des malvacées. Non-seulement il a décrit beaucoup de végétaux des Indes, inconnus avant lui, mais encore il a corrigé et perfectionné la méthode de Morison. La sienne fut d'abord fondée uniquement sur la considération du fruit; mais bientôt il sentit l'insuffisance de cette base, dont M. Caffin vient cependant encore tout récemment de chercher à étayer un système qui, malgré les prétentions de l'auteur, ne fera certes point oublier la méthode naturelle. Hermann étendit donc son plan, et s'aida de la considération des caractères empruntés à toutes les parties des plantes; mais la mort le surprit au milieu de son nouveau travail, et quand il avait à peine

fait imprimer quelques feuilles de la nouvelle édition de sa Méthode. Ses ouvrages sont :

Horti academici Lugduno-Batavi catalogus, exhibens plantarum nomina, quibus ab anno 1681 ad 1686 hortus fuit instructus, ut et plurimarum descriptiones et icones. Leyde, 1687, in-8°.
Réimprimé sous le titre de :
Index plantarum quæ in horto Leidensi aluntur. Leyde, 1720, in-8°.
Edition à laquelle Boerhaave ajouta une histoire du jardin de botanique de Leyde.
Paradisus Batavus, continens plus centum plantas aere incisas, et descriptionibus illustratas. Accessit catalogus plantarum quas pro tomis nondum editis delineandas curaverat. Leyde, 1698, in-8°. - *Ibid.* 1705, in-4°.
Publié par Guillaume Sherard. Dans cet ouvrage, comme dans le précédent, on admire l'exactitude des figures et celle des descriptions.
Lapis lydius materiæ medicæ. Leyde, 1705, in-4°.
Publié par Chrétien-Louis Welsch.
Cynosura materiæ medicæ, seu brevis et succincta methodus notitiam simplicium medicamentorum comparandi nova, ab internâ partium constitutione desumpta. Strasbourg, 1710, in-4°.
Publié par J.-S. Henninger.
La méthode de Hermann avait été mise au jour par Lothaire Zumbach, dans un ouvrage intitulé :
Floræ Lugduno-Batavæ flores. Leyde, 1690, in-12.
Hermann travaillait à un grand ouvrage qui devait contenir toutes ses découvertes à Ceylan, et pour lequel il avait fait plus de quatre cents dessins aux Indes. Il ne parut, après sa mort, qu'une production indigeste et tout à fait inutile (*Museum zeylanicum*, Leyde, 1726, in-8°.), à laquelle on ne peut croire qu'il ait pris la moindre part. L'herbier qu'il avait envoyé de Ceylan à Jean Commelyn, servit à Linné pour sa *Flora Zeylanica*, et à Jean Burmann pour son *Thesaurus Zeylanicus*.

(J.)

HERMANNI (Jean-Louis), né à Besse, dans la Hesse, le 14 mai 1644, médecin à Diemelstroom depuis 1779, époque avant laquelle il avait exercé l'art de guérir à Homberg, est auteur des deux opuscules suivans :

Dissertatio de actione aëris in corpus humanum. Marbourg, 1767, in-4°.
Abhandlung und gegruendete Wahrnehmungen von der Kriebelkrankheit, so in Niederhessen vom Jahr 1771 bis zu Ende des Heumonats 1772 epidemisch grassirt hat : zum Beytrag einer vollstaendigen Geschichte von dieser Epidemie. Cassel, 1774, in-8°. (O.)

HERMBSTAEDT (Sigismond-Frédéric), docteur en médecine, professeur de chimie et de pharmacie au Collége médico-chirurgical de Berlin, premier pharmacien de la cour, né à Erford le 14 avril 1758, a publié :

Physikalisch-chemische Versuche und Beobachtungen. Berlin, tom. I, 1786; II, 1789, in-8°.
Bibliothek der neuesten physikalisch-chemischen, metallurgischen und pharmaceutischen Litteratur. Berlin, 1787 - 1802, 5 vol. in-8°.

Systematischer Grundriss der allgemeinen Experimental-Chemie, zum Gebrauch seiner Vorlesungen entworfen. Berlin, 1791-1803, 3 vol. in-8°. - Bâle, 1812-1813, in-8°.

Rede ueber den Zweck der Chemie, ueber die Methode sie zu studiren, und ueber den Einfluss derselben auf die Arzneywissenschaft; am Tage seiner Einfuehrung zum ordentlichen œffentlichen Lehramte der Chemie und Pharmacie. Berlin, 1792, in-8°.

Katechismus der Apothekerkunst, oder die ersten Grundsaetze der Pharmacie fuer Anfaenger. Berlin, 1792, in-8°.

Grundriss der Experimentalpharmacie, zum Gebrauch beym Vortrage derselben entworfen. Berlin, tom. I, 1792; II, 1793, in-8°.

Beytraege zur Geschichte der Krankheit und der letzten Lebenstage Koenigs Friedrich Wilhelm des Zweyten. Berlin, 1798, in-8°.

Grundriss der Fuerbekunst. Berlin et Stettin, 1802, 2 vol. in-8°.

Journal fuer Lederfabrikanten und Gerber. Berlin, 1802-1803, 2 cah. in-8°.

Magazin fuer Faerber, Zeugdrucker und Bleicher, oder Sammlung der neuesten und wichtigsten Entdeckungen, Erfahrungen und Beobachtungen, zur Befoerderung und Vervollkommnung der Wollen-Seiden-Baumwollen-und Leinfuerberey, der Zeugdruckerey, und der Kunst zu bleichen. Berlin, 1802-1810, 7 vol. in-8°.

Archiv der Agrikulturchemie fuer denkende Landwirthe, oder Sammlung der wichtigsten Entdeckungen, Erfahrungen und Beobachtungen in der Physik und Chemie, fuer rationelle Landwirthe, Gueterbesitzer und Freunde der œkonomischen Gewerbe. Berlin, tom. I, 1803; II, 1805-1806; III, 1807; IV, 1808; V, 1812; VI, 1815, in-8°.

Sammlung praktischer Erfahrungen und Beobachtungen fuer Brandweinbrenner, Bierbrauer, Essigfabrikanten, etc. Berlin, 1803-1804, in-8°.

Allgemeine Grundsaetze der Bleichkunst. Berlin, 1804, in-8°.

Chemisch-technologische Grundsaetze der gesammten Ledergerberey. Berlin, tom. I, 1805; II, 1807, in-8°.

Theoretisch-praktisches Handbuch der allgemeinen Fabrikenkunde. Berlin, 1807, in-8°.

Theoretisch-praktische Anleitung zur Zergliederung der Vegetabilien, nach physisch-chemischen Grundsaetze. Berlin, 1807, in-8°.

Grundriss der experimentellen Kameral-Chemie. Berlin, 1808, in-8°.

Die Wissenschaft der Seifensiedens, oder chemische Grundsaetze der Kunst, alle Arten Seife zu fabriciren. Berlin, 1808, in-8°.

Bulletin des Neuesten und Wissenswuerdigsten aus der Naturwissenschaft, der Oekonomie, den Kuensten, Fabriken, Manufakturen, technischen Gewerben und der buergerlichen Haushaltung. Berlin, 1809-1813, 15 vol. in-8°.

En 1813 ce recueil a pris le titre de:

Museum des Neuesten und Wissenswuerdigsten aus dem Gebiete der Naturwissenschaft, etc.

Sous lequel il se continue encore aujourd'hui.

Einleitung zur praktisch-œkonomischen Fabrikation des Zuckers aus den Runkelrueben. Berlin, 1811, in-8°. - *Ibid.* 1814, in-8°.

Chemischen Grundsaetze der Kunst Bier zu brauen. Berlin, 1814, in-8°. - *Ibid.* 1818, in-8°.

Anleitung zur Fabrikation des Syrups und des Zuckers aus Staerke, aus Ahornsaft, aus Weinmost, aus Aepfeln oder Birnen, aus Pflaumen, etc. Berlin, 1814, in-8°.

Grundriss der Technologie. Berlin, 1814, in-8°.

Anleitung zu der Kunst, wollene, seidene, baumwollene und leinene Zeuge aecht und dauerhaft selbst zu faerben. Berlin, 1815, in-8°.

Gemeinnuetzlicher Rathgeber fuer den Buerger und Landmann. Berlin, 1816, 2 vol. in-8°.

Chemische Grundsaetze der Distillirkunst und Liquœur-Fabrikation. Berlin, 1819, in-8°. (o.)

HERMONDAVILLE (Henri de), élève de Théodoric et de Lanfranc, et maître de Guy de Chauliac, enseigna pendant quelque temps la chirurgie à Montpellier, et vint ensuite à Paris, où Philippe-le-Bel l'admit au nombre de ses médecins. Son histoire est fort obscure, mais peu intéressante, aujourd'hui surtout que nous ne possédons plus un grand traité de chirurgie qu'il avait composé, et qui paraît avoir servi de modèle à Guy de Chauliac. Celui-ci le cite fréquemment comme autorité, et le place parmi les plus habiles chirurgiens du temps. (z.)

HERNANDEZ (François), qui vivait au seizième siècle, fut attaché en qualité de médecin à la personne du roi d'Espagne Philippe II. Envoyé par ce prince aux Indes occidentales pour y étudier les productions de la nature, il y rassembla un grand nombre d'observations, qui servirent de texte à un ouvrage sur les plantes, les animaux et les minéraux du Mexique, publié long-temps après la mort de l'auteur, sous le titre suivant :

De la naturaleça y virtudes de las arboles, plantas y animales de la nueva Espanna, en especial de la provincia de Mexico, de que se aprovecha la medicina. Mexico, 1615, in-4°.

Il est à présumer que cette version espagnole, publiée par François Ximenès, fut faite d'après l'original latin. Celui-ci ayant été acheté par François Cési, fondateur et président perpétuel de l'Académie des Lyncées, vit le jour, par les soins d'Alphonse Ferrino. Il a pour titre :

Nova plantarum, animalium et mineralium Mexicanorum historia, à Francisco Hernandez in Indiâ primùm collecta, dein à Nardo Antonio Reccho in volumen digesta : à Jo. Terentio et Fabio Columna Lynceis, notis et additionibus illustrata, cui accessere aliquot ex Principis Cæsii frontispiciis theatri naturalis phytosophicæ tabulæ, unâ cùm plurimis iconibus. Rome, 1648-1651, 2 vol. in-fol.

Cet ouvrage est remarquable en ce qu'il fit le premier connaître aux Européens les trésors si variés de la nature au Nouveau-Monde. Aussi, quoiqu'il laisse beaucoup à désirer sous le rapport descriptif, les botanistes n'ont-ils fait qu'acquitter une dette en consacrant à la mémoire de l'auteur un genre de plantes (*Hernandia*) de la famille des laurinées. Les planches en bois sont assez mauvaises, et cependant Hernandez avait employé soixante mille ducats à les faire graver.

Hernandez (*François-Mathieu*), docteur en médecine, né en Estramadure, a écrit :

La notitia intuitiva de todas las artes y cientias. 1625.

De facultatibus naturalibus.

Hernandez (*Jean-François*), membre de la Légion-d'Honneur, médecin de la marine française, a publié quelques Mémoires couronnés par des Sociétés savantes. Son principal ouvrage, et le seul qui ait fixé l'attention, par suite de l'espèce de scandale dont il fut l'occasion, est le suivant :

Essai sur les typhus, ou *sur les fièvres malignes*, *putrides*, *bilieuses*, *muqueuses*, *jaune*, *la peste*, *etc*. Paris, 1816, in-8°.
M. Broussais ayant fait, pour le *Journal universel des sciences médicales*, une analyse acerbe de l'*essai* de M. Hernandez, et cette analyse n'ayant pu être insérée qu'en partie dans le tome II, page 305, l'auteur l'étendit, l'augmenta d'une critique de la *Nosographie philosophique* et du brownisme, et en fit ainsi le livre intitulé : *Examen de la doctrine*, *etc*. Paris, 1816, in-8°, qui a produit une si grande sensation, et inspiré à la plupart des médecins une sorte de terreur, puisqu'aucun journaliste n'en parla jusqu'au moment où il en fut rendu compte, en 1817, dans le Journal universel des sciences médicales par M. Boissean, et dans le Journal complémentaire du Dictionaire des sciences médicales, par M. Bégin. (A.-J.-L. J.)

HERODICUS, de Sélivrée, ancienne ville de Thrace, fut l'un des maîtres d'Hippocrate. Platon et Plutarque nous apprennent qu'il réduisit le premier la gymnastique en principes, et qu'il essaya de l'appliquer au traitement des maladies. Mais Hippocrate ne lui rend pas un témoignage favorable sous ce dernier rapport, et nous apprend, qu'en cherchant à surmonter la fatigue que cause la maladie, par une autre maladie, il aggravait souvent l'état de ses malades, au lieu de les soulager. Au reste, il ne faut pas le confondre avec un autre Herodicus, surnommé *Prodicus*, qui paraît avoir été frère de Gorgias de Leontium, et disciple d'Hippocrate. (O.)

HÉRODOTE, de Tarse, avait étudié l'art de guérir sous Ménodote. Il fut l'un des maîtres de Sextus Empiricus. Quelques personnes lui attribuent le livre intitulé : *Introductio*, qu'on range encore parmi les OEuvres de Galien, quoiqu'on sache bien qu'il n'est pas du médecin de Pergame.

Un autre *Hérodote*, disciple d'Agathinus, et zélé pneumatiste, florissait à Rome, sous le règne de Trajan. Oribase et Aetius nous ont conservé quelques fragmens de ses écrits, qui sont perdus depuis long-temps. (O.)

HÉROPHILE, de Chalcédoine, en Bithynie, et non de Carthage, comme l'ont prétendu quelques biographes, vivait du temps de Ptolémée Soter, en Egypte, à Alexandrie, où il fut l'émule et le rival d'Erasistrate, et, de même que ce dernier, fondateur d'une école qui subsista long-temps. Disciple de Praxagoras de Cos, il appartenait à l'ancienne et célèbre famille des Asclépiades. Ce n'est pas sans motif qu'on lui attribue la gloire d'avoir fondé la science de l'anatomie, car Galien témoigne qu'il la porta au plus haut point de perfection auquel il était possible alors d'atteindre. En effet, au lieu de ne l'étudier que dans les animaux, comme ses prédécesseurs, il disséqua un grand nombre de cadavres humains, et obtint même, si nous en croyons Celse, la permission de disséquer des criminels vivans. Il profita souvent, ajoute le même au-

teur, de cette permission, qui lui a valu l'épithète de *Lanius* de la part de Tertullien. Vraisemblablement on ne doit voir, dans cet horrible reproche, qu'un de ces résultats si ordinaires de l'exagération du commun des hommes, qui aiment à donner une couleur miraculeuse aux événemens extraordinaires, et qui n'auront pas manqué de grossir à l'envi le récit des dissections, si contraires aux mœurs et aux coutumes religieuses, qu'Hérophile osa le premier entreprendre sous la protection de l'autorité royale. Quoi qu'il en soit, ce fut ce médecin, justement célèbre, et dont on ne saurait trop regretter que les ouvrages soient perdus, ce fut lui, disons-nous, qui, sans savoir cependant encore distinguer tout à fait les nerfs des ligamens, les érigea en organes des sensations, et montra qu'ils tirent leur origine du cerveau et de la moelle épinière. Plusieurs détails sur l'encéphale, qui nous ont été transmis par Rufus et Galien, attestent qu'il connaissait fort bien la structure de ce viscère, dont une portion (le *pressoir d'Hérophile*) est encore aujourd'hui désignée sous son nom. Il entrevit les vaisseaux lactés, quoiqu'il ne les ait pas décrits avec autant d'exactitude qu'Erasistrate, et il eut la sage idée de donner le nom de veines artérieuses aux veines pulmonaires, parce qu'elles lui paraissaient participer de la nature des artères et de celle des veines. Ce fut lui aussi qui désigna l'intestin duodénum sous cette dénomination. Au reste, si le peu que nous savons de ses travaux anatomiques nous fait regretter de n'en pouvoir présenter le tableau, les fragmens de sa médecine proprement dite, qui ont échappé à la faux du temps, attestent assez que l'art était encore dans un état voisin de l'enfance, livré à toutes les illusions de l'humorisme, et ne puisant ses armes dangereuses qu'à la source impure d'un empirisme qui ne reposait sur aucune base stable, sur aucun principe lumineux et bien constaté.

HERRENSCHWAND (Jean-Frédéric de), né à Morat, mourut en 1796, à Berne, où il était médecin pensionné. Après avoir fait ses études à Strasbourg, à Iéna et à Halle, il alla prendre le titre de docteur à Leyde, en 1737, et voyagea ensuite en Angleterre, en France et en Allemagne. Nommé médecin du duc de Saxe-Gotha, Frédéric III, il occupa, en 1764, le même poste auprès de Stanislas-Auguste, roi de Pologne, qui lui accorda des lettres de noblesse. Son nom est connu en médecine, à raison d'un prétendu spécifique contre le ver solitaire, dont un empirique suisse lui avait fourni la recette, qu'il modifia un peu. Ce remède, qui contribua beaucoup à sa réputation, a pour ingrédiens principaux, la fougère mâle et la gomme-gutte. On a de lui :

Discours fondamental sur la population. Londres, 1786, in-8°.
Discours sur le crédit public des nations européennes. Londres, 1787, in-8°.
Discours sur la division des terres dans l'agriculture. Londres, 1788, in-8°.
Traité des principales et des plus fréquentes maladies externes et internes. Berne, 1788, in-4°. -Trad. en allemand, Francfort, 1788, in-8°.
Economie politique et morale des hommes. Londres, 1796, 2 vol. in-4°. (Z.)

HERRERA (CHRISTOPHE-PEREZ DE), né à Salamanque, docteur en médecine de l'Académie de Lérida, se distingua dans l'enseignement de la médecine, qu'il partageait avec Ambroise Nunez. Après avoir été médecin de la marine espagnole, il devint premier médecin de Philippe II, auprès duquel il resta en cette qualité pendant long-temps. Ses ouvrages sont :

Discurso de la forma, y traça como se pudieran remediar algunos pecanos, y desordenes. Madrid, 1598, in-4°.
Elogio à las esclarecidas virtudes del Rey D. Felipe II y carta oratoria à su hijo D. Felipe III. Valladolid, 1604, in-4°.
Clypeus puerorum, sive de eorum curatione immutandâ, nec non valetudine tuendâ adnimadversiones aliquot. Valladolid, 1604.
Discurso del amparo de los legetimos pobres, y reduccion de los fingidos, importante para el buen govierno de las ciudades y pueblos. Madrid, 1595, in-4°. – *Ibid.* 1608, in-4°.
Defensa de las criaturas de tierna edad. Valladolid, 1608, in-4°.
Del Garrotillo. En espagnol et en latin, Madrid, 1615.
Cet ouvrage est un des nombreux traités écrits par les Espagnols sur l'angine épidémique du dix-septième siècle, et dont il serait à désirer que l'on publiât le *compendium*.
Proverbios morales y consejos christianos, y enigmas filosoficas naturales, y morales con comento. Madrid, 1618, in-4°.
HERRARA (*Gaspard de*), médecin espagnol, a laissé :
Virtudes de los banos de Hermes. Pampelune, 1624, in-4°.
(B. et L.)

HERTODT DE TODTENFELD (JEAN-FERDINAND), de Niclasbourg, en Moravie, exerçait la profession de médecin dans la ville de Brunn, qui finit par le pensionner. Mort en 1714, il fut membre de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom d'*Orphée*. Dans sa jeunesse il écrivit, outre plusieurs observations qui ont été insérées dans le recueil de cette compagnie, trois ouvrages ayant pour titres :

Tartaromastix Moraviæ, per quem rariora et admiranda à naturâ in fœcundo hujus regionis gremio effusa, curiosa examinantur. Vienne, 1669, in-8°.
Opus mirificum sextæ diei, id est, homo physicè, anatomicè et moraliter in potentiores suas partes dissectus. Iéna, 1670, in-8°.
Crocologia, sive curiosa croci, regis vegetabilium, enucleatio. Iéna, 1671, in-8°. (J.)

HERY (THIERRY DE), né à Paris au commencement du seizième siècle, y mourut le 12 mai 1599. S'étant adonné d'a-

bord à l'étude de la chirurgie, il la quitta pour celle de la médecine, que Houlier enseignait alors avec beaucouq d'éclat. A l'époque où François 1er porta la guerre en Italie, Héry suivit l'armée française en qualité de chirurgien militaire. Après la bataille de Pavie il se rendit à Rome, et s'y appliqua surtout à la guérison des maladies vénériennes, par la méthode des frictions mercurielles. Cette méthode, inventée par Bérenger de Carpi, était peu connue en France, où Fernel s'opposait, de tout le poids de son autorité, à ce qu'on l'adoptât. Mais Héry parvint à la naturaliser chez nous, et il en sut tirer si habilement parti, qu'elle lui procura une réputation immense et une fortune colossale. L'histoire rapporte qu'étant allé visiter l'église de Saint-Denis, il demanda d'abord à voir le tombeau de Charles VIII, devant lequel il s'arrêta quelque temps dans un morne silence, puis s'agenouilla, disant à ceux qui l'entouraient, et qui témoignaient leur surprise de cet acte de piété, qu'il n'invoquait pas le prince, ne lui demandait rien, mais adressait des prières à Dieu pour le salut de son ame, parce qu'il avait apporté en France une maladie qui l'avait comblé, lui, de richesses. Cette anecdote, qu'on trouve répétée partout, est probablement fausse ; car, à l'époque où vivait Héry, les erreurs historiques répandues aujourd'hui sur l'origine prétendue des maladies vénériennes, n'étaient pas, à beaucoup près, généralement admises, même parmi les Italiens, dont ce médecin ne pouvait ignorer les opinions à cet égard. Au reste nous avons de lui un ouvrage prodigieusement médiocre, malgré les éloges que lui a prodigués un compilateur qui ne s'était pas donné la peine de le lire. Cet ouvrage, écrit sans goût et avec une emphase ridicule, a pour titre :

La méthode curative de la maladie vénérienne, vulgairement appelée grosse vérole, et de la diversité de ses symptômes. Paris, 1552, in-8°. *Ibid.* 1569, in-8°. - *Ibid.* 1654, in-8°. (A.-J.-L. J.)

HERZ (Marc), fils d'un maître d'école de Berlin, qui professait le culte des Israélites, vint au monde le 17 janvier 1747. L'indigence et le mépris, qu'on affectait surtout alors en Allemagne pour ses co-religionaires, furent les obstacles qu'il eut à surmonter dans sa jeunesse, et dont il vint à bout de triompher par son ardeur infatigable pour le travail, qualité précieuse, qu'accompagnaient chez lui beaucoup de pénétration, un jugement droit et un grand amour de l'humanité. Aussi, après avoir terminé ses études à Halle, où il prit le grade de docteur, n'eut-il pas de peine à s'attirer, soit comme savant, soit comme médecin, une considération personnelle, qui tourna au profit de tous les Israélites. Disciple de l'illustre Kant, il développa les principes de son maître dans des cours qu'il ouvrit à Berlin,

dès 1777, et le fit avec une clarté d'autant plus admirable que le philosophe de Kœnigsberg semble avoir pris plaisir à envelopper sa doctrine dans un nuage. En 1788, il fut nommé professeur public de philosophie; déjà, trois ans auparavant, le prince de Waldeck l'avait honoré du titre de médecin ordinaire, en y joignant celui de conseiller. La mort termina, le 20 janvier 1803, une carrière qu'il avait illustrée par son désintéressement et la noblesse de son caractère, dans la seule profession libérale que les lois du pays permissent aux Juifs d'exercer. Ses ouvrages, sans être très-remarquables, ne sont cependant pas dénués de tout intérêt. Ils annoncent surtout un esprit aussi juste qu'éclairé, et l'on y remarque, non sans quelque surprise, que, malgré le talent avec lequel il sut développer la doctrine de Kant, néanmoins il n'en adoptait pas tous les principes dans le fond de son cœur. Le plus important est le traité du vertige, que l'auteur a considéré successivement sous le rapport psychologique, et sous le rapport médical.

Betrachtungen aus der Weltweisheit. Kœnigsberg, 1771, in-8°.
Freymuethige Kaffeegespraeche zwischen juedischen Zuschauerinnen ueber den Juden Pinkus. Berlin, 1772, in-8°.
Dissertatio de variâ naturæ energiâ in morbis acutis atque chronicis. Halle, 1774, in-4°.
Versuch ueber die Ursachen der Verschiedenheit des Geschmacks. Mittau, 1776, in-8°. - Berlin, 1790, in-8°.
Briefe an Aerzte. Berlin; 1er recueil, 1777, in-8°. - 1783, in-8°. : 2e recueil, 1784, in-8°.
Grundriss aller medicinischen Wissenschaften. Berlin, 1782, in-8°.
Versuch ueber den Schwindel. Berlin, 1786, in-8°. - *Ibid.* 1791, in-8°.
Grundlage zu Vorlesungen ueber die Experimentalphysik. Berlin, 1787, in-8°.
An die Herausgeber des Hebraeischen Sammlers ueber die fruehe Beerdigung der Juden. Berlin, 1787, in-8°. - *Ibid.* 1788, in-8°.
An den D. Domeier ueber die Brutalimpfung und deren Vergleichung mit der humanen. Berlin, 1801, in-8°.
Herz est auteur de différens articles dans les *Neue Beytraege zur Natur-und Arzneywissenschaft* de Selle, le *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde* de Moritzen, la *Berliner Monatsschrift*, le *Sammler*, et le *Journal des praktischen Heilkunde* d'Hufeland. Les plus remarquables traitent de l'importance de l'analogie en médecine, et de l'emploi des semences du *phellandrium aquaticum* dans la phthisie pulmonaire.
Herz (*Simon*), médecin à Prentzlau, près de Berlin, a publié:
Observationes de febribus nervosis. Berlin, 1789, in-8°.
Versuch einer medicinischen Ortbeschreibung der Uckermaerkischen Hauptstadt Prenzlau. Berlin, 1790, in-8°. (J.)

HERZOG (Jean-Gotthelf), médecin de Camenz, en Lusace, né dans cette ville le 26 septembre 1738, et mort le 28 juin 1787, est auteur des ouvrages suivans:

Moralische Gruende eines Philosophen wider den Ehestand. Leipzick, 1764, in-8°.

Unterricht vor Hebammen auf den Lande. Dresde, 1780, in-8°.
Etwas zur hoehern Hebammenkunst, besonders die kuenstliche Trennung der Schaamknochen betreffend. Dresde, 1781, in-8°.
Von der pflichtmaessigen Sorgfalt der Eltern fuer die Leibesbildung ihrer Kinder. Dresde, 1782, in-8°.
Ein Wendisches Hebammenbuch. Budissin, 1782, in-8°.
Sorgfalt der Eltern bey Erziehung der Kinder. Dresde, 1783, in-8°. (o.)

HETT (Benoit-Gaspard), né à Prague en 1747, fut pendant quelque temps professeur de médecine à l'Université de Trèves, et médecin de la garnison de cette ville. Nous avons de lui :

Dissertatio de sic dictis febribus malignis. Trèves, 1771, in-4°.
Dissertatio exhibens veram somni ideam. Trèves, 1778, in-4°.
Richtige Bestimmung der Bestandtheile, Wirkung und des Gebrauchs des Bertricher Badwassers. Trèves, 1779, in-8°.
Anzeige, sich gegen die Ruhr zu bewahren, und selbe am sichersten zu heilen. Trèves, 1781, in-fol.
Dissertatio exhibens criteria aquarum. Trèves, 1782, in-4°.
Dissertatio de linguâ sanâ et morbosâ, ut signo in morbis acutis. Trèves, 1784, in-4°.
Dissertatio medico-practica de præstante, sed cauto camphoræ usu. Trèves, 1789, in-4°. (o.)

HETTLER (Jean-Philippe), médecin de Hanau et des eaux de Wilhelmsbad, agrégé, en 1795, au Collége de médecine de Cassel, né en 1752, et mort le 10 avril 1800, a laissé un opuscule intitulé :

Neueste Nachrichten ueber die Badeanstalten zu Wilhelmsbad, und derselben mineralischen Quellen. Francfort-sur-le-Mein, 1794, in-8°. (o.)

HEURN (Jean de), généralement appelé *Heurnius*, issu d'une ancienne famille d'Utrecht, naquit en cette ville le 25 janvier 1543. Jusqu'à quinze ans il répondit fort mal aux soins que ses parens prirent de lui donner une bonne éducation, et montra une inaptitude peu commune pour tous les travaux de de l'esprit; mais ses facultés se développèrent avec l'âge, et il répara la perte de ses premières années, par une assiduité extraordinaire au travail. A peine eut-il achevé ses humanités dans la ville qui l'avait vu naître, qu'il se rendit à Louvain, résolu d'y étudier les mathématiques et la médecine. De cette ville il alla à Paris, où, pendant trois années, il suivit les leçons de Duret, et se montra non moins assidu à celles du célèbre et malheureux Ramus. Il se proposait ensuite de passer en Espagne; mais ses amis le détournèrent de ce voyage, et il entreprit celui d'Italie. L'Université de Padoue le fixa pendant long-temps. Capivaccio, Mercuriali, Guilandini et Fabrizio d'Aquapendente, qui brillaient alors de tout leur éclat, y attiraient la jeunesse des diverses parties de l'Europe. En 1571,

Heurn alla prendre le bonnet de docteur à Pavie, où il demeura pendant deux années auprès d'un riche noble, qui l'avait pris pour médecin. Il était sur le point de devenir professeur de cette école célèbre, quand la jalousie de ses rivaux lui inspira de justes craintes, qui le déterminèrent à quitter secrètement l'Italie. Tel fut, du moins, le motif qu'il donna de son brusque départ, attribué, par quelques biographes, au goût qu'il avait pris pour la religion réformée, et qui ne pouvait manquer de le compromettre gravement dans un pays aussi fanatisé que l'était alors l'Italie. De retour à Utrecht, en 1573, Heurn s'y adonna à la pratique de l'art de guérir, et devint médecin du gouverneur espagnol de la province. Appelé à Leyde, en 1581, il y remplit une chaire avec distinction jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 11 août 1601. Le nombre des ouvrages qu'il a laissés est considérable.

Praxis medicinæ nova ratio, in quâ libris tribus methodi ad praxin medicam aditus facillimus aperitur ad omnes morbos curandos. Leyde, 1587, in-4°. - *Ibid.* 1590, in-4°. - *Ibid.* 1599, in-8°. - *Ibid.* 1609, in-4°. - Roterdam, 1650, in-8°.

Oratio de medicinæ origine, Æsculapii et Hippocratis stirpe et scriptis. Leyde, 1589, in-4°. - *Ibid.* 1608, in-4°

Institutiones medicinæ : accessit modus ratioque studendi eorum qui medicinæ operam dicarunt. Leyde, 1592, in-8°. - Hanau, 1593, in-8°. - Leyde, 1609, in-12. - *Ibid.* 1666, in-12.

A la fin de cet ouvrage se trouve une pièce intitulée : *De studio medicinæ instituendo*, qui a été publiée avec divers opuscules d'Hugues Grotius et autres auteurs sur le même sujet (Amsterdam, 1645, in-12. - Utrecht, 1651, in-12).

De morbis, qui in singulis partibus humani capitis incidere consueverunt. Leyde, 1594, in-4°. - *Ibid.* 1609, in-4°.

Hippocratis Coi prolegomena et prognosticorum libri tres, cum paraphrasticâ versione et brevibus commentariis. Leyde, 1597, in-4°. - *Ibid.* 1603, in-4°.

Sous le titre de *Prolégomènes*, Heurn a compris les traités *De medico*; *Lex*; *De arte*; *De veteri medicinâ*; *De elegantiâ præceptiones*; *De carnibus, sive principiis*; *De purgatoriis remediis*.

De febribus liber. Leyde, 1598, in-4°.

De peste liber. Leyde, 1600, in-4°.

Hippocratis Coi Aphorismi, græcè et latinè; brevi enarratione, fidâque interpretatione ità illustrati, ut ab omnibus facilè intelligi possint. Leyde, 1601, in-4°. - *Ibid.* 1609, in-4°. et in-12. - *Ibid.* 1623, in-12. - *Ibid.* 1638, in-12. - La Haye, 1664, in-12. - Iéna et Léipzick, 1677, in-4°. - Amsterdam, 1688, in-12.

De morbis oculorum, aurium, nasi, dentium et oris liber. Leyde, 1602, in-4°. - Anvers, 1608, in-4°.

De morbis pectoris liber. Leyde, 1602, in-4°.

Avec le précédent.

De gravissimis morbis mulierum liber. De humanâ societate liber. De morbis novis et admirandis, epistola. Leyde, 1607, in-4°.

De morbis ventriculi liber. Reponsum ad nobilem, etc. Nullum esse aquæ innatationem lamiarum indicium. Leyde, 1608, in-4°.

In Hippocratis Coi de hominis naturâ libros duos commentarius. Leyde, 1609, in-4°.

In Hippocratis Coi de victûs ratione in morbis acutis libros quatuor commentarius. Leyde, 1609, in-4°.

Le fils d'Heurn a réuni ses œuvres sous le titre de :

Opera omnia, tàm ad theoriam, quàm ad praxim medicam spectantia. Leyde, 1609, 2 vol. in-4°. - Lyon, 1658, in-fol. (o.)

HEURN (Otton de), l'aîné des onze enfans du précédent, naquit à Utrecht le 8 septembre 1577. Ayant fait ses études avec distinction à Leyde, il y obtint, en 1600, une chaire de philosophie, qu'il remplit d'une manière honorable. Cette place ne l'empêchait cependant pas de cultiver la médecine, dont il prit, l'année suivante, le grade de docteur. Peu de temps après, l'Université, à la suite d'un concours, dont il remporta la palme, lui décerna la chaire de médecine pratique, d'anatomie et de chirurgie, que la mort de son père venait de laisser vacante. Quoiqu'il eût beaucoup de talens, des ennemis puissans l'empêchèrent de réussir aussi rapidement qu'il était en droit de l'espérer, et ce ne fut que fort tard qu'il parvint aux dignités dans l'Université à laquelle il faisait tant d'honneur. Il mourut le 14 juillet 1652. Les ouvrages sortis de sa plume sont tous étrangers à la médecine, et nous les passons sous silence; mais il a publié plusieurs opuscules, et les œuvres complètes de son père, ainsi qu'une édition augmentée de notes des œuvres de Jean Fernel. (Utrecht, 1656, in-4°.; Genève, 1679, in-fol.).

HEURTELOUP (Nicolas) naquit à Tours le 26 novembre 1750. Ses parens, dont la fortune était plus que médiocre, ne purent lui faire donner qu'une éducation élémentaire assez imparfaite; mais son zèle, secondé par les plus heureuses dispositions, le fit triompher de tous les obstacles, et il eut le bonheur de trouver plusieurs Mécènes, qui lui fournirent généreusement les moyens d'étendre ses connaissances. Un goût très-vif le porta vers l'étude de la chirurgie, dont une religieuse de la Charité, nommée Agathe Boissy, remarquable par son savoir, lui donna les premières leçons. Nommé, en 1770, chirurgien élève à l'île de Corse, il profita de son séjour dans ce pays pour continuer ses travaux scientifiques, et pour étudier la langue italienne; plusieurs traductions estimables, qu'il publia par la suite, attestent qu'il avait cultivé cet idiome avec succès. La réputation naissante d'Heurteloup prit, dès-lors, quelque consistance, et il parvint rapidement aux premiers grades de la chirurgie militaire. On lui confia, en 1782, le poste honorable de chirurgien-major des hôpitaux de la Corse, et il fut placé, en 1786, à la tête de l'hôpital militaire de Toulon. C'est de là qu'il partit, en 1792, pour l'armée du Midi et des côtes, où il servit en qualité de chirurgien consultant. Enfin, en 1793, il prit place au conseil de santé, et il n'a pas cessé

d'y siéger depuis cette époque jusqu'à sa mort. Chargé, en 1808, de la direction du service chirurgical à la grande armée, il déploya, dans cette occasion, toute l'activité de la jeunesse, unie aux lumières qu'une longue expérience peut seule donner. Le grade d'officier de la Légion-d'Honneur et le titre de baron furent la juste récompense des services qu'il avait rendus, et dont les chirurgiens-majors de l'armée voulurent perpétuer le souvenir, en faisant frapper, dans la capitale de l'Autriche, une médaille à l'honneur de leur chef. De retour à Paris, Heurteloup fut atteint, quelque temps après ce dernier et brillant succès, d'une affection paralytique, d'une sorte de congestion cérébrale, à laquelle il succomba le 27 mars 1812.

Heurteloup ne doit pas être compté au nombre des chirurgiens qui ont enrichi leur art de découvertes précieuses ou d'opérations importantes; il ne s'est pas même placé au premier rang parmi les hommes qui ont cultivé la chirurgie avec le plus d'éclat; mais il est un des meilleurs inspecteurs-généraux qu'ait possédés le service de santé militaire. Des talens administratifs d'un ordre supérieur, une connaissance approfondie de l'organisation et de tous les détails du service des hôpitaux militaires, une justice tempérée par la douceur et la bienveillance, une ardente philantropie, telles sont les qualités qui le distinguaient et qui en firent un homme remarquable dans le poste élevé qu'il occupait. Ajoutons qu'il sut presque toujours distinguer les hommes de mérite, et qu'il ne laissa échapper aucune occasion de les encourager et de les protéger.

Les fatigues de la guerre et les travaux de l'inspection n'empêchèrent pas Heurteloup de se livrer aux méditations du cabinet. Toutefois, il introduisit dans ses écrits plus d'érudition que de méthode. Il montra qu'il avait beaucoup lu, beaucoup observé; mais il ne possédait pas cet esprit d'ordre qui enchaîne les idées de la manière la plus naturelle, et qui dispose les matériaux d'un livre de telle sorte, que tout soit clair, et qu'il n'y ait ni redite, ni confusion. Aussi a-t-il mieux réussi dans les notes isolées, dont il a enrichi ses traductions, que dans les ouvrages de plus longue haleine qu'il a lui-même composés.

Indépendamment de plusieurs articles insérés dans le Dictionnaire des sciences médicales et dans les journaux de médecine, on a de lui les ouvrages suivans :

Précis sur le tétanos des adultes. Paris, 1792, in-8°.

Notice sur Manne, chirurgien de la marine. Berlin, 1808, in-8°.

Rapport de la commission médico-chirurgicale instituée à Milan, ou Résultats des observations et des expériences sur l'inoculation de la vaccine. Traduit de l'italien, avec des notes, Paris, 1802, in-8°.

De la nature des fièvres et de la meilleure méthode de les traiter.

Traduit de l'italien, du docteur Giannini, avec des notes et additions, Paris, 1808, 2 vol. in-8°.

Heurteloup fut l'éditeur de l'*Instruction sur la culture de la betterave et sur la manière d'en extraire économiquement le sucre et le syrop*, ouvrage de C.-F. Achard, traduit de l'allemand par Copin (Paris, 1811-1812, in-8°. fig.). On trouve à la tête de cette traduction une préface, et dans le cours de l'ouvrage des notes judicieuses de Heurteloup.

(L.-J. BÉGIN)

HÈVIN (PRUDENT), célèbre chirurgien du dix-huitième siècle, naquit à Paris en 1715. Son père, qui était lui-même un chirurgien assez habile, le destina à suivre la carrière chirurgicale, pour laquelle le jeune Hévin montra bientôt le goût le plus vif. Après avoir fait d'excellentes études classiques, il fut admis à l'hôpital de la Charité, qui était alors l'école où se formaient presqu'exclusivement les praticiens les plus célèbres de la capitale. Hévin fut successivement chirurgien gagnant maîtrise et chirurgien-major de cet établissement. Il obtint en 1737 le titre de maître en chirurgie, et devint le gendre du célèbre Quesnay, qui l'aida constamment de ses conseils, et se plut à lui communiquer toutes les lumières de sa longue expérience. A l'institution de l'Académie royale de chirurgie, Hévin fut appelé à faire partie de ce corps illustre, qui lui confia la place horable et importante de secrétaire pour la correspondance. Quelque temps après, il obtint la chaire de thérapeutique chirurgicale au Collége royal de chirurgie. Sa réputation se répandit alors, au moyen des nombreux auditeurs qu'il rassemblait à ses leçons. Louis xv le nomma premier chirurgien des Dauphines; plus tard il obtint le même titre auprès du Dauphin; enfin, en 1770, Madame, sœur du Roi, lui confia également le soin de sa santé. Il fut nommé aussi inspecteur des hôpitaux militaires et des colonies. Les Académies des sciences de Lyon, de Stockholm, et plusieurs Sociétés savantes lui ouvrirent leurs portes. Hévin, continuant ainsi une carrière marquée par des travaux importans et par de nombreux succès dans la pratique, obtint, en 1788, la place de vice-directeur de l'Académie royale de chirurgie; mais il ne remplit pas long-temps les fonctions attachées à ce poste : sa mauvaise santé, plus encore que son grand âge, le retint chez lui, et son état faisant des progrès rapides, il mourut à Paris, le 3 décembre 1789.

Hévin occupe une place distinguée dans les fastes de la chirurgie française. Peu de personnes réunirent à un plus haut degré que lui les qualités nécessaires à l'enseignement. Dans ses cours, brillaient constamment l'ordre, la méthode, la précision. Son nom est honorablement associé à ceux des membres les plus célèbres de l'Académie royale de chirurgie. Ses écrits

portent l'empreinte d'un esprit sévère et d'un jugement droit ; plusieurs de ses Mémoires sont ornés d'une érudition qu'il sut toujours féconder et rendre utile par des critiques judicieuses. Enfin, on trouve dans ses ouvrages un caractère de clarté et d'utilité pratique que l'on chercherait vainement dans des productions plus brillantes. Il ne paraît pas qu'Hévin, adonné tout entier à ses devoirs de professeur et d'académicien, ainsi qu'aux travaux de sa clientèle, ait jamais pris une part active dans les querelles qui s'élevèrent, à l'époque où il vivait, entre les médecins et les chirurgiens ; il resta même habituellement étranger aux discussions dont les opérations de la taille, de la cataracte et de la fistule lacrymale furent de son temps l'objet, dans le sein même de l'Académie. Il remplissait plutôt alors le rôle d'observateur et de juge que celui de combattant. Ses principaux écrits sont :

Précis d'observations sur les corps étrangers arrêtés dans l'œsophage. L'auteur divise les corps étrangers arrêtés dans l'œsophage en ceux qui, incapables de nuire, soit par leur forme, soit par leur composition, doivent être poussés dans l'estomac ; en ceux qu'il faut extraire ; enfin, en ceux qui devraient être retirés, mais qui, à raison de leur situation trop profonde, ne peuvent qu'être enfoncés, et en ceux qu'il n'est possible de faire passer ni par la bouche ni par l'estomac. Hévin décrit avec exactitude les moyens qu'il faut employer pour remplir chacune de ces indications; si, depuis la publication de son travail, la chirurgie s'est enrichie de procédés nouveaux, la doctrine qu'il a émise a conservé toute sa justesse, et l'on doit encore se conformer à ses préceptes.

Recherches historiques et critiques sur la néphrotomie ou taille des reins.

Cet écrit, moins important que le premier, a pour objet de prouver que jamais on n'a ouvert le rein pour en extraire des calculs urinaires, et qu'il ne faudrait recourir à cette opération que si l'organe renfermait un abcès qui vînt faire saillie à l'extérieur.

Recherches historiques sur la gastrotomie ou l'ouverture du bas-ventre, dans le cas de volvulus, ou de l'intus-susception d'un intestin.

Analysant presque tous les faits connus de gastrotomie, à la suite des maladies intestinales, Hévin démontre dans ce travail que la plupart d'entre eux ne se rapportent qu'à des opérations de hernie, et qu'il ne faut jamais, quoi qu'en ait dit Paul Barbette, inciser le ventre dans l'intention de remédier à une lésion dont l'existence n'est jamais démontrée chez le sujet vivant.

Ces trois mémoires sont insérés parmi ceux de l'Académie royale de chirurgie.

Cours de pathologie et de thérapeutique chirurgicales. Paris, 1780, in-8°.

Hévin rédigea d'abord cet ouvrage sur les manuscrits de Simon, son confrère et son ami; mais l'ayant considérablement augmenté, il en fit, sous son nom seul, une nouvelle édition en deux volumes in-8°. Paris, 1784. Cet ouvrage, réimprimé en 1793, est remarquable par la multitude de matières que l'auteur y a rassemblées ; il forme une collection de préceptes relatifs à toutes les maladies chirurgicales, une sorte de manuel qui, naguère encore, était mis avec fruit entre les mains des jeunes chirurgiens. (L.-J. BÉGIN)

HEWSON (Guillaume), habile anatomiste anglais, né le 14 novembre 1739 à Hexham, dans le Northumberland, était fils d'un chirurgien-apothicaire, qui lui donna les premières notions de l'art de guérir, et qui le plaça ensuite pendant quelque temps chez un chirurgien célèbre de Newcastle. Hewson fit plus tard un voyage à Londres, à Edimbourg et à Paris. Les deux Hunter, qui distinguèrent bientôt son mérite, lui conférent le soin de diriger leur salle de dissection, et quelquefois même la répétition de leurs leçons d'anatomie. Admis en 1772 dans le sein de la Société royale, il fit pour son propre compte des cours d'anatomie, qui attirèrent un grand concours d'auditeurs; mais une blessure qu'il s'était faite en ouvrant un cadavre, lui causa une maladie qui l'enleva le 1[er] mai 1774. On a de lui :

Experimental inquiries on the proportions of the blood, with some remarks on its and an appendix relatives to the lymphatic system in birds, fishes and amphibious animals. Londres, 1771, in-8°. - P. II, *containing a description of the lymphatic system in human subjects and animals, with observations on the lymph.* Londres, 1774, in-8°. - P. III, Londres, 1777, in-8°. - Trad. en allemand, Nuremberg, 1780, in-8°.

Hewson s'est beaucoup occupé des globules du sang. Il les croyait composés d'une vésicule rouge et ronde, mais plate et solide, contenant dans son centre une petite particule solide. Il rapportait la rate et le thymus au système lymphatique. (o.)

HEYDEN (Germain de), médecin de Louvain, vint au monde en cette ville, le 18 décembre 1572, et y fit toutes ses études, à la fin desquelles il prit le grade de licencié en médecine. En 1597, il se rendit dans la Flandre, où il pratiqua son art pendant quelque temps, puis vint s'établir à Gand, dont les magistrats lui avaient offert la place de médecin pensionné. On sait qu'il remplissait encore cette charge en 1649, mais l'année de sa mort n'est pas connue. Grand amateur des belles-lettres, il a laissé un ouvrage dont le style rappelle un peu celui de notre Montaigne, et qui a pour titre :

Discours et advis sur les flux de ventre douloureux, soit qu'il y ait du sang ou point; sur le trousse-galant, dit cholera-morbus; la peste, les effects signalez de l'eau; la vraye génération, cause, préservation et curation de la goutte; les fièvres tierces et quartes, et leurs accidens survenans, causez de l'infection des Poldres et terres avoisinées de la mer. Gand, 1643, in-4°. - *Ibid.* 1645, in-4°. - Trad. en latin par l'auteur, Gand, 1649, in-12; Londres, 1653, in-12; Leyde, 1752, in-12; Louvain, 1760, in-12.

La dissertation sur l'eau froide a été traduite en anglais (Londres, 1724, in-8°.). Elle a aussi paru en italien avec les œuvres de Sancassani.

Heiden (*Antoine van der*), médecin d'Amsterdam, qui florissait vers le milieu du dix-septième siècle, et qui était né à Middelbourg en Zélande, a laissé les ouvrages suivans :

Anatome Mytuli. Observationum medica centuria. Experimenta circà sanguinis missionem, fibras motrices, urticam marinam. Amsterdam, 1684, in-8°. - *Ibid.* 1686, in-8°.

Nieuw licht der Apotekers un distilleerkonst. Amsterdam, 1682, in-8°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1790, in-8°. (z.)

HIAERNE (Urbain), gentilhomme de l'Ingermannland en Suède, vint au monde en 1641. Après avoir étudié la médecine à Upsal, où il soutint, en 1662, une thèse sur différens points de la physiologie, sous la présidence de Pierre Hoffwenius, il se rendit à Londres, d'où, après avoir été admis dans le sein de la Société royale, il vint à Paris. Durant deux années entières, il s'appliqua, dans cette capitale, à l'anatomie, à la physique et à la chimie. Les connaissances qu'il acquit ainsi le rendirent l'oracle des savans dans sa patrie, où les lumières n'avaient encore guère pénétré à cette époque. Deux autres voyages qu'il entreprit en Allemagne, le mirent au courant de procédés métallurgiques plus parfaits que ceux de ses compatriotes, auxquels il fut, par conséquent, en état de donner des conseils salutaires, ce qui lui valut la place de vice-président du conseil des mines. Il était en même temps premier médecin du roi de Suède et président du conseil de médecine. Après avoir parcouru une longue carrière, il mourut le 22 mars 1724. Passionné pour la chimie, il parvint à faire établir à Stockholm un laboratoire dont la direction lui fut confiée, et dans lequel il exécuta un grand nombre d'expériences. Un des premiers il entreprit de soumettre les végétaux à l'analyse. Il connaissait déjà l'acide formique, ainsi que l'augmentation de poids des métaux qu'on calcine, et savait que l'ammoniaque obtenue par la distillation de certaines plantes, est un produit de l'action du feu sur les principes constituans de ces dernières. Nous n'indiquerons pas ici tous ses ouvrages, parmi lesquels on trouve des poésies en langue suédoise; il nous suffira de faire connaître ceux qui ont rapport aux sciences médicales.

Das Wasser von Medewi. Linkœping, 1679, in-12. - Stockholm, 1680, in-8°. - *Ibid.* 1701, in-4°.

Lillawaten profware. Stockholm, 1680, in-8°.

Responsio ad quæstiones propositas. Stockholm, 1701, in-4°. - *Ibid.* 1706, in-4°.

Acta et tentamina chymica, in laboratorio Holmiensi peracta. Stockholm, tom. I, 1706; II, 1712, in-4°. - *Ibid.* 1750, in-8°., avec des annotations de J.-G. Wallerius.

Manuductio ad varia metallorum, mineralium, terrarum genera investiganda. Stockholm, 1694, in-4°.

Brevis manuductio ad fontes medicatos, et aquas minerales solerter investigandas, ritè probandas et arte adplicandas. Stockholm, 1707, in-12.

Defensionis paracelsiticæ prodromus. Stockholm, 1709, in-4°.

De xylobalsamo à se invento. Stockholm, 1711, in-8°. - *Ibid.* 1720, in-8°.

Meletemata elementorum quatuor, cum influentiis eorum et arcanis chemicis sulfuris et mercurii. Stockholm, 1712, in-4°.
Analysis lichenis islandici. Stockholm, 1744, in-4°. (J.)

HICESIUS, médecin grec, de la secte érasistratéenne, ayant été chassé d'Alexandrie par l'un des Ptolémées, alla fonder à Smyrne une nouvelle école, qui devint bientôt florissante. Ce fut, à ce qu'il paraît, un homme de mérite, car plusieurs auteurs anciens en parlent avec distinction, et les habitans de Smyrne frappèrent en son honneur des médailles dont Mead a donné la figure. Il avait composé, au rapport d'Athénée, un traité de matière médicale. (Z.)

HIGHMORE (NATHANAEL), célèbre anatomiste anglais, né le 6 février 1613, à Fordingbridge, dans le comté d'Hampton, fut fait docteur en médecine à Oxford, en 1642, et pratiqua ensuite l'art de guérir avec beaucoup de succès et d'éclat à Sherburn, où il mourut le 21 mars 1685. Son principal mérite est d'avoir embrassé avec ardeur la doctrine de la circulation du sang, à laquelle il fournit de nombreux argumens; car, du reste, ses ouvrages d'anatomie renferment plus d'erreurs que de vérités nouvelles. Il est curieux aujourd'hui de lire le passage dans lequel il s'efforce de prouver, contre l'opinion d'auteurs plus anciens, que le chyle ne parvient pas en partie au foie par le moyen des veines mésaraïques. Du reste on lui doit une bonne description des ligamens du foie, et il a fort bien vu que le canal pancréatique est dépourvu de valvules. Son nom est resté attaché à la portion du testicule appelée *corps d'Highmore*, qu'il a connue le premier, mais qu'il a décrite d'une manière fort imparfaite. C'est à tort qu'on lui a attribué la découverte des sinus maxillaires, nommés pour cette raison *antres d'Highmore;* ces cavités étaient connues de tous les anatomistes ses prédécesseurs. On a de lui les ouvrages suivans :

Corporis humani disquisitio anatomica, in quâ sanguinis circulationem in quâvis corporis particulâ, plurimis typis novis, ac ænigmatum medicorum succinctâ dilucidatione ornatum prosecutus est. La Haye, 1651, in-fol.

Ouvrage diffus et mal écrit, dans lequel quelques observations utiles sont noyées au milieu d'un fatras inutile de raisonnemens et de digressions. Les descriptions sont en général trop courtes, et les planches mal exécutées; peu de ces dernières sont originales, et la plupart ont été empruntées à Vésale. Il paraîtrait que l'auteur a rarement disséqué lui-même. L'ouvrage est dédié à Harvey.

The history of generation, examining the opinions of divers autors and chiefly of sir K. Digby. Londres, 1651, in-8°.

On trouve dans cet ouvrage des figures assez bonnes des premiers linéamens organiques qu'on aperçoit dans l'œuf soumis à l'incubation. Highmore y émet des idées dans lesquelles on pourrait croire que Buffon a puisé le germe de son hypothèse des molécules organiques. A la suite de ce traité, on trouve quelques remarques sur le traitement des plaies par la poudre de sympathie.

Exercitationes duæ, una de passione hystericâ, altera de hypochondriacâ affectione. Exford, 1660, in-12. - Amsterdam, 1660, in-12. - Londres, 1670, in-4°. - Iéna, 1677, in-12.
De passione hystericâ et hypochondriacâ epistola responsoria ad T. Willis. Londres, 1670, in-4°. (A.-J.-L. J.)

HILCHEN (Louis-Henri-Léon), né à Butzbach, le 2 décembre 1702, fit ses études médicales à Giessen et à Iéna. Il prit, en 1733, le grade de docteur dans la première de ces deux Universités, où il remplissait déjà les fonctions de professeur depuis 1727, et où il mourut le 22 avril 1753, laissant les opuscules suivans :

Dissertatio de pimpinellâ saxifragâ. Giessen, 1726, in-4°.
Programma : wie die Weisheit Gottes alles in der grossen und kleinen Welt nach Maas, Zahl und Gewicht geordnet. Giessen, 1729, in-4°.
Sermo paternalis memoriæ Joh.-Chph. Hertii, Consil. et Archiatri, dicatus. Giessen, 1731, in-fol.
Dissertatio de dolore coxæ. Giessen, 1735, in-4°.
Dissertatio de phrenitide. Giessen, 1742, in-4°.
Dissertatio de vulnerum in intestinis lethalitate. Giessen, 1743, in-4°.
Theses ex emmenologiâ. Giessen, 1748, in-4°.
Triga observationum medicarum. Giessen, 1748, in-4°.
Dissertatio de vulneribus cranii. Giessen, 1748, in-4°.
Dissertatio de veneni dati signis diagnosticis. Giessen, 1748, in-4°. (J.)

HILDEBRANDT (Georges-Frédéric), professeur à l'Université d'Erlangue depuis 1793, et conseiller du roi de Prusse, d'abord professeur d'anatomie à Bronswick, né le 5 juin 1764 à Hanovre, a publié, indépendamment d'une foule d'articles disséminés dans les recueils scientifiques de l'Allemagne, un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous pouvons citer les suivans :

Dissertatio de pulmonibus. Gœttingue, 1783, in-4°.
Handbuch der reinen Groessenlehre. Gœttingue, 1785, 2 vol. in 8°.
Anzeige seiner Wintervorlesungen, nebst einer Abhandlung vom lebendigen Kalk. Gœttingue, 1786, in-8°.
De motu iridis quædam disserit, et prælectiones habendas indicat. Bronswick, 1786, in-8°.
Versuch einer philosophischen Pharmakologie. Bronswick, 1787, in-8°.
Bemerkungen und Beobachtungen ueber die Pocken in der Epidemie des Jahrs 1787. Bronswick, 1788, in-8°.
Lehrbuch der Anatomie des Menschen. Bronswick, tom. I, 1789; II, 1790; III, 1791; IV, 1792, in-8°. - *Ibid.* 1798-1800, in-8°. - *Ibid.* 1803, in-8°.
Manuel écrit avec précision et clarté. C'est un des livres réputés classiques en Allemagne; il mérite réellement cette distinction.
Geschichte der Unreinigkeiten im Magen und den Gedaermen. Bronswick, 1790, 3 vol. in-8°.
Ueber die Ergiessungen des Saamens im Schlafe. Bronswick, 1792, in-8°.

Chemische und mineralogische Geschichte des Quecksilbers. Bronswick, 1793, in-4°.
Excellente monographie du mercure.
Commentationis de alcali minerali sanguinis humani particul. I. Erlangue, 1793, in-4°.
Dulcis mercurii laudes. Erlangue, 1793, in-8°.
Anfangsgruende der Chemie, zum Grundrisse akademischer Vorlesungen nach den neuen Systeme abgefasst. Erlangue, tom. I, 1794; II, III, 1794, in-8°.
Primæ lineæ pathologiæ generalis. Erlangue, 1795, in-8°. – Trad. en allemand par lui-même, Erlangue, 1797, in-8°.
Ueber die blinden Hæmorrhoiden. Erlangue, 1795, in-8°.
Chemische Betrachtungen der Lohgerberey, insbesondere der vom Herrn Armand Seguin neuerfundenen Methode, das Leder in wenigen Tage zu gerben. Erlangue, 1795, in-8°.
Ueber die Arzneykunde. Erlangue, 1795, in-8°.
Lehrbuch der Physiologie des menschlichen Koerpers. Erlangue, 1796, in-8°. – *Ibid.* 1799, in-8°. – *Ibid.* 1809, in-8°.
Dissertatio de metallorum nobilium puritate arte parandâ. Erlangue, 1796, in-8°.
Encyclopaedie der gesammten Chemie. Erlangue, 1799 - 1818, in-8°.
Taschenbuch fuer die Gesundheit auf das Jahr 1801. Erlangue, 1800, in-12. – *Ibid.* 1801, in-12. – *Ibid.* 1803, in-12. – *Ibid.* 1807, in-8°. – *Ibid.* 1812, in-8°.
Physikalische Untersuchung des Mineralwassers im Alexanderbade zu Sichersreuth. Erlangue, 1803, in-8°.
Anfangsgruende der dynamischen Naturlehre. Erlangue, 1807, in-8°.
Erklaerung der Abbildungen zur Encyclopaedie der Chemie. Erlangue, 1807, in-8°.
Anfangsgruende der Metallurgie. Erlangue, 1816, in-8°.
Lehrbuch der Chemie als Wissenschaft und als Kunst. Erlangue, 1816, in-8°. (o.)

HILDENBRAND (Valentin-Jean de), né en 1763, vint faire ses études à Vienne en Autriche, où il fut assistant des médecins Mertens et Hambourg; successivement nommé médecin pensionné d'une petite ville sur les frontières de la Bohême, médecin pensionné à Lemberg, médecin d'un magnat polonais en Russie, professeur de clinique à l'Université de Lemberg en 1793, et, enfin, professeur à celle de Vienne, il fut ensuite annobli par l'empereur d'Autriche, et depuis il s'est toujours fait appeler *nobilis ab Hildenbrand.* Son fils prend encore aujourd'hui ce titre, et suit la même carrière. Hildenbrand est mort à Vienne le 31 mai 1818. Bien qu'on ne puisse le mettre sur la même ligne que les Van Swieten, les Stoll et les De Haen, il fut un médecin habile, digne du nom prostitué de praticien, car il fit souvent plier une théorie mensongère devant l'autorité de l'observation. N'admettant aucun système en particulier, il entrevit les inconvéniens des toniques dans les fièvres, ce qui ne l'empêcha pas de prodiguer ces moyens dans le typhus; mais il ne se montra pas fidèle à ses principes quand il fut affecté de cette maladie, car il se fit

saigner, appliquer un vésicatoire, et refusa toute espèce de remède interne. On peut dire de lui ce qu'on doit dire de tous les médecins qui dédaignent les théories, c'est qu'ils sont incapables de s'élever à des principes généraux rigoureusement déduits des faits, et qu'il se contentent d'aperçus vagues, à la portée des esprits les moins étendus. Hildenbrand ayant observé avec attention et décrit les faits avec soin, ses ouvrages méritent d'être lus, et le seront pendant long-temps. Il a été très-honorablement connu comme professeur de clinique, mais il lui manqua, pour s'acquitter complétement de cette tâche difficile, un goût plus décidé pour l'anatomie pathologique et moins d'aversion pour la physiologie. On a de lui :

Das Buch fuer die Wundaerzte in den oesterreichischen Staaten. Léipzick et Varsovie, 1789, in-8°.

Ueber die Macht der Fuersten und die buergerliche Freyheit : ein Buch fuers teutsche Volk. Vienne, 1793, in-8°.

On devine aisément dans quel esprit est rédigé un traité sur la liberté civile publié à Vienne.

Ein Wink zur naehern Kenntniss und sichern Heilart der Hundswuth. Vienne, 1797, in-8°.

Hildenbrand attribuait la rage à une modification du système nerveux et à une dégénérescence de la salive du chien, produites chez cet animal par son excessive lasciveté et le défaut de sueur qu'on remarque en lui ; cette hypothèse frivole n'est pas moins singulière que le traitement que l'auteur propose contre l'hydrophobie, et qui se compose de l'ammoniaque et des cantharides.

Ueber die Pest; ein Handbuch fuer Aerzte und Wundaerzte, welche sich dem Pestdienste widmen. Vienne, 1798, in-8°.

La peste n'est pas caractérisée essentiellement par les exanthèmes qui l'accompagnent, puis qu'ils n'ont pas lieu constamment ; cette maladie est contagieuse, car elle est la plus intense des fièvres nerveuses. La première de ces deux opinions d'Hildenbrand est rigoureusement vraie, la seconde est au moins mal motivée.

Ratio medendi in scholâ practicâ Vindobonensi. Vienne, 1804-1809, in-8°.

Cet ouvrage peut être consulté avec quelque avantage sous le rapport pratique.

Institutiones pharmacologiæ sive materiæ medicæ. Vienne, 1804, in-8°.

Ueber den ansteckenden Typhus, und einigen Winken zur Beschraenkung oder ganzlichen Tilgung der Kriegspest und mehrerer anderen Menschenseuchen. Vienne, 1810, in-8°. - *Ibid.* 1815, in-8°. - Trad. en français par J.-C. Gasc, Paris, 1811, in-8°.

Ouvrage précieux dans le genre descriptif, mais rempli de préceptes vagues, plus propres à jeter le praticien dans une incertitude désespérante qu'à le diriger. C'est néanmoins la meilleure monographie du typhus que l'on ait aujourd'hui.

Klinische Vorkenntnisse, oder Einleitung in die klinische Heilkunde. Vienne, 1808, in-8°. (A.-J.-L. JOURDAN et F.-G. BOISSEAU)

HILL (Jean), naturaliste et polygraphe anglais, naquit vers l'an 1716 à Peterborough ou à Spalding. Son père, qui

était dans les ordres, le mit en apprentissage chez un pharmacien de Westminster, et quand il eut terminé ses études, il subsista lui-même pendant quelque temps du produit d'une petite officine qu'il avait ouverte. Mais un mariage irréfléchi ayant mis le désordre dans ses affaires, il fut obligé de chercher d'autres ressources pour exister. Comme il possédait quelques connaissances en botanique, lord Petre et le duc de Richmond lui confièrent la direction de leurs jardins, et lui fournirent l'argent nécessaire pour parcourir diverses provinces de la Grande-Bretagne. Ces voyages lui firent naître l'idée de publier, par souscription, une flore d'Angleterre, composée d'échantillons desséchés des plantes elles-mêmes. Son projet n'ayant pas été appuyé, le chagrin qu'il en ressentit, ou peut-être aussi son inconstance naturelle le détermina à paraître, comme acteur, sur les théâtres de Hay-Market et de Covent-Garden, où il fut sifflé, de sorte qu'il fut obligé de reprendre sa première profession d'apothicaire et ses travaux botaniques. Le président de la Société royale de Londres, Martin Folkes, et quelques autres savans auxquels il avait été présenté, lui témoignèrent beaucoup d'intérêt, mais se bornèrent à des vœux stériles, et ne firent rien pour le tirer de la détresse. Abandonné à ses propres ressources, Hill se procura une petite place de pharmacien militaire, acheta le titre de docteur, se fit écrivain, et débuta dans cette nouvelle carrière par une traduction du traité de Théophraste sur les pierres précieuses. Le succès qu'obtint cet ouvrage l'encouragea à se vouer à la carrière des lettres, et successivement il publia un grand nombre de livres, qui furent très-bien accueillis pour la plupart. Mais la faveur publique lui fut plus nuisible qu'utile, en lui inspirant une orgueil démesuré, qui lui attira beaucoup de désagrémens, entr'autres une volée de coups de canne que lui donna publiquement un gentilhomme qui crut se voir tourner en ridicule dans l'un des numéros de l'*Inspector*. C'était un ouvrage que Hill publiait périodiquement, ainsi que le *British' Magazine*, et auquel il était parvenu à donner, comme à ce dernier, une grande vogue, en y insérant une foule d'anecdotes et de récits scandaleux qu'il recueillait dans les sociétés et les lieux d'amusement. S'étant inutilement présenté comme candidat à la Société royale, il se vengea du refus que fit cette compagnie de l'admettre dans son sein, en écrivant contre elle sans aucun ménagement. Mais cette conduite le perdit dans l'esprit de tous les gens de bien, et sa fortune, qui ne consistait que dans le produit des œuvres de sa plume, en souffrit tellement que, pour soutenir le train qu'il avait pris dans le monde, il fut obligé de recourir à toutes les manœuvres des charlatans. Toujours de plus en plus fécond, il ne trouvait plus à vendre ses

ouvrages qu'à condition qu'il n'y mettrait pas son nom, et plusieurs parurent en effet sous des noms supposés. Ce fut à cette époque qu'il se mit à composer des remèdes, et à débiter des teintures de valériane et de bardane, ainsi qu'un baume pectoral de miel. Cette nouvelle branche d'industrie lui fut favorable. Ses arcanes obtinrent de la vogue, et lui procurèrent beaucoup d'argent. Voulant alors réparer en quelque sorte son honneur, il publia, sous la protection du comte de Bute, sa magnifique Histoire des végétaux. Le roi de Suède lui conféra la décoration de l'ordre de Wasa. Il mourut de la goutte le 22 novembre 1775. Ses ouvrages sont prodigieusement nombreux; ils annoncent un homme d'esprit, et même un homme à talent, mais tous sont écrits avec trop de précipitation, et aucun n'est du nombre des livres qu'on se plaît à relire. Nous n'indiquerons ici que les principaux :

Theophrastus history of stones, greek with an english version, and critical and philosophical notes. Londres, 1746, in-8°.

Les notes de Hill ont été traduites en français (Paris, 1754, in-12). Elles l'ont été aussi en allemand, et publiées, avec le texte, par A.-H. Baumgaertner (Nuremberg, 1770, in-8°.).

A general natural history, or new and accurate description of the animals, vegetables and minerales on the different parts of the world, with their virtues and uses. Including the history of the materia medica, pictoria and tinctoria. Londres, pl. I, 1748; II, 1751; III, 1752, in-fol. - *Ibid.* 1773, 3 vol. in-fol.

Infiniti laboris et paris utilitatis opus; tel est en peu de mots l'éloge que fait Haller de cet ouvrage qui est orné de cinquante-six planches, qu'on estime peu aujourd'hui, et dont on ne recherche que les exemplaires dont les planches sont en couleur. La seconde édition ne diffère de la première que par un nouveau titre, avec addition d'un portrait, d'une feuille d'appendice, et de deux planches, l'une pour le second et l'autre pour le troisième volumes.

Lucina sine concubitu. A Letter to the royal Society. Londres, 1750, in-8°.-Trad. en français par Moët, Londres, 1750, in-8°. - en allemand, Francfort et Léipzick, 1752, in-8°.; *Ibid.* 1768, in-8°.

Publié sous le pseudonyme d'Abraham Johnson. C'est une satire dirigée à la fois contre la Société royale de Londres et contre la théorie de la génération par Buffon. Richard Roe en publia une espèce de parodie intitulée : *Concubitus sine luciná* (1750), que Descombes a traduite en français. On trouve un extrait de ces deux plaisanteries dans le 46e vol. de la Bibliothèque raisonnée.

Review of the works of the royal Society of London, containing animadversions on such of the papers as deserve particular observation. Londres, 1751, in-4°.

Satire des Transactions philosophiques. Malgré l'âcreté qui y règne partout, on ne peut disconvenir que la critique ne soit en général fondée. L'auteur a semé ce livre d'une foule de détails curieux et d'observations intéressantes.

History of the materia medica. Londres, 1751, in-4°.

Celui qui veut écrire sur la matière médicale ne peut se dispenser de consulter cet ouvrage, quoique ce ne soit qu'une compilation.

Adventures of M. George Edward, a Creole. Londres, 1751, in-8°.

Essays in natural history and philosophy, containing a series of discoveries by the assistance of microscopes. Londres, 1752, in-8°. - Trad. en hollandais, Harlem, 1753, in-8°.

C'est un des meilleurs ouvrages de Hill.

The inspector. Londres, 1753, 2 vol. in-12.

Journal hebdomadaire. C'est ce que Hill a fait de mieux, mais on y trouve peu d'idées originales.

The useful family's herbal. Londres, 1754, in-8°.

British herbal, containing a compleat history of the plants and trees, which are native of Britain, or cultivated there foruse, disposed in an easy natural method. Londres, 1756, in-fol.

Les plantes sont, dans cet ouvrage, disposées d'après la méthode de Ray. On y compte soixante et quinze planches.

A complete body of husbandry, compiled from the original papers of the late Thomas Hale. Londres, 1756-1759, 2 vol. in-fol. - *Ibid.* 1758-1759, 4 vol. in-8°.

Hortus Kewensis, sistens herbas exoticas indigenasque rariores in areâ botanicâ hortorum aug. principissæ apud Kew in comitatu Surreiano cultas, methodo florali novâ dispositas. Londres, 1768, in-4°. - *Ibid.* 1769, in-8°.

Avec dix-huit planches.

Eden, or a compleat body of gardening, both in knowledge and practice. Londres, 1757, in-fol. - *Ibid.* 1773, in-fol.

Le nombre des planches s'élève à soixante dans la première édition, et à quatre-vingts dans la seconde. C'est une sorte de calendrier économique, indiquant, à chaque semaine de chaque mois, quelles sont les plantes d'ornement, de verger ou de potager, qui fleurissent, la manière de les soigner et de les multiplier, et les travaux que le jardinier doit exécuter dans le courant de l'année.

The gardeners new calendar. Londres, 1757 et 1758, in-8°.

The sleep of plants and cause of motion in the sensitiv plant explained. Londres, 1757, in-8°. - Trad. en allemand, Nuremberg, 1768, in-8°.; Carlsruhe, 1776, in-8°. - en français, Paris, 1773, in-12.

Hill connaissait l'influence de la lumière sur le sommeil des plantes. Il savait qu'on peut, à l'aide d'une lumière artificielle, changer les heures auxquelles celles-ci ferment leurs feuilles.

J. Swammerdams bock of nature, translated by Th. Floyd, revised by J. Hill. Londres, 1758, in-fol.

Valerian, of the virtues of that root in nervous disorders, and the characters which distinguisch the true from the false. Londres, 1758, in-8°. - *Ibid.* 1772, in-8°. -Trad. en allemand, Nuremberg, 1765, in-8°.

Eloge pompeux de la valériane dans l'hystérie.

A method of producing double flowers from single by a regular course of culture. Londres, 1758, in-8°. - *Ibid.* 1759, in-8°. -Trad. en allemand, Nuremberg, 1766, in-8°.

Avec huit planches en couleur. Hill examine, dans la tulipe, la marche de la nature pour produire les fleurs doubles.

The origin and produktion of proliferous flowers, with the culture at large for raising double from single and proliferous from the double. Londres, 1759, in-8°. - *Ibid.* 1760, in-8°. - Trad. en allemand, Nuremberg, 1768, in-8°.

Avec sept planches coloriées. Remarques curieuses sur les fleurs prolifères.

Account of a stone in the possession of the Earl of Stafford, with the history of the violet stone of Germany. Londres, 1758, in-8°.

The fabrik of the eye. Londres, 1758, in-8°.

Anonyme.

Outlines of a system of vegetable generation. Londres, 1758, in-8°. -Trad. en allemand, Nuremberg, 1761, in-8°.

Avec six planches coloriées. Hill se livre à l'examen de la structure anatomique des plantes. Il s'est aidé du microscope pour la mieux apercevoir, et a fait ses principales observations sur une espèce d'amaryllis.

Constructions of the nerves and causes of nervous disorders. Londres, 1759, in-8°.

Hill prétend que la substance médullaire du cerveau est composée de tubes, remplis eux-mêmes de fibres transversales.

The vegetable system, or a series of experiments and observations tending to explain the internal structure and the life of plants. Including a new anatomy of plants, their classes, orders, genera and species. Londres, 1759-1775, 26 parties, en 13 vol. in-fol.

Ouvrage peu recherché aujourd'hui. Le nombre des planches est de 1542. L'auteur les a lui-même dessinées et gravées. Une portion de ce livre a été traduite en allemand, Leipzick, 1781, in-8°.

The usefulness of a knowledge of plants which the easy means of information. Londres, 1759, in-8°.

Hill insiste sur l'indispensable nécessité pour le médecin de connaître la botanique s'il ne veut pas à chaque instant commettre des bévues ridicules ou même dangereuses dans la prescription des remèdes tirés du règne végétal.

Exotic botany, illustrated in thirty fife figures of curious and elegant plants, explaining the sexual system, and tending to give some new lights into the vegetable philosophy. Londres, 1759, in-fol. - *Ibid.* 1772, in-fol.

Description et figures de trente-cinq plantes étrangères, la plupart de la Chine.

The practice of gardening, explained to all capacities. Londres, 1759, in-8°.

Sous le faux nom de Thomas Perfect.

Flora britannica, seu synopsis methodica stirpium, sistens arbores et herbas indigenas et in agris cultas, secundum systema sexuale, additis nonnullis noviter detectis post tertiam editionem synopseos Raianæ operâ Dillenii, concinnatum. Londres, 1760, in-8°.

Le nombre des planches est de trente dans cet ouvrage.

Cautions against the immoderate use of snuff founded on the welknown qualities of the tabacco plant. Londres, 1763, in-8°.

A method of curing the jaundice and other disorders of the liver by the herb agrimony taken in sue manner of tea. Londres, 1769, in-8°.

Menagement of the gout, with the virtues of burdock root first used in the authors own ease. Londres, 1758, in-8°. - *Ibid.* 1771, in-8°.

Hill vante la bardane contre la goutte. On l'appela depuis lors, par dérision, *Bardana Hill*. Cet ouvrage, qui compte huit éditions, en a eu jusqu'à six en 1758.

Centaury the great stomachic, its preference all other bitters. Londres, 1765, in-8°.

Polipody, the ancient doctrine of the virtues of that herb tried and confirmed. Londres, 1769, in-8°. - Trad. en allemand, Brême, 1767, in-8°.

Herbarium Britannicum, exhibens plantas Britanniæ indigenas, secundum methodum floralem novam digestas, cum historiâ, descriptione, characteribus specificis, viribus et usibus. Londres, tom. I, 1769; II, 1770, in-8°.

Avec 195 planches.

The family's practice of physik. Londres, 1769, in-8°.

The construction of timber, from its early growth, explained by the

microscope, and proved from experiments, in a great variety of kinds. Londres, 1770, in-fol.

Avec 43 planches coloriées. Cet ouvrage contient une foule d'observations microscopiques intéressantes sur l'organisation végétale.

The modern gardener, or universal kalendar, selected from the diary manuscripts of the late M. Hill, revised, corrected and improved by James Meader. Londres, 1772, in-8°.

Spato Genesia, with a description of 49 species of spat. Londres, 1773, in-8°. - Trad. en français, dans le tome III des Observations sur la physique, de l'abbé Rozier. - en allemand, dans la traduction allemande du Traité de cristallographie de Romé de Lisle, Gripswald, 1777, in-8°.

Cautions against the use of violent medicines in fevers and instances of the virtue of petasite root. Londres, 1772, in-8°.

A decade of curious and elegant trees and plants, drawn after specimens recived from the East-Indies and America. Londres, 1773, in-fol.

A decade of curious insects. Londres, 1773, in-4°.

Avec 10 planches coloriées. Fabricius a dit de ce livre : *At damnandæ memoriæ John Hill, qui decadem insectorum figuris fictitiis edidit.*

J.-T. Kleinii dubia circa plantarum marinarum fabricam vermiculosam. Accessit Hillii enucleata observatio microscopica decima et sexta. Saint-Pétersbourg, 1760, in-4°.

Avec trois planches. C'est un livre extrêmement rare.

Travels through Holland, Flanders, Germany, Denmark, Sweden, Lapland, Russia, the Ukraine and Poland, in the years 1768, 1769, and 1770. Londres, 1772, 3 vol in-8°. -Trad. en allemand, par Samuel-Guillaume Turner, Dantzick, 1773 - 1775, 3 vol. in-8°. - en français, Paris, 1776, 3 vol. in-8°.

Publié sous le pseudonyme de Joseph Marshall. Hill n'avait jamais été dans aucun de ces pays.

Travels through France and Spain in the years 1770 and 1771. Londres, 1773, in-8°. - Trad. en allemand, Dantzick, 1778, in-8°.

Sous le même pseudonyme.

Horti Malabarici pars I, de varii generis arboribus et fruticibus siliquosis, etc. Notis auxit et commentariis illustravit Jo. Commelynus. Nunc primum classium, generum et specierum characteres Linnæanos, synonyma auctorum, atque observationes addidit, et indice Linnæano adauxit J. Hill. Londres, 1774, in-4°.

Dans cette seconde édition du Jardin de Malabar, les dessins sont un peu plus petits que dans la première, mais coloriés avec le plus grand soin. Les noms malabares et arabes sont supprimés au bas des planches, où l'on ne trouve que les noms latins, auxquels Hill a ajouté la nomenclature linnéenne. Le texte n'a subi aucun changement, non plus que le nombre des planches; mais à la fin de chaque description, on trouve une courte explication de la planche, dans l'esprit du système de Linné. Hill a aussi ajouté quelques synonymes.

The virtues of sage in lengthening human life. Londres, 1765, in-8°. -Trad. en allemand, Altenbourg, 1778, in-8°.; *Ibid.* 1780, in-8°.

(A.-J.-L. JOURDAN)

HILSCHER (SIMON-PAUL), médecin allemand, né à Aldenbourg le 12 août 1682, se rendit à l'âge de dix-huit ans à l'Université d'Iéna, où il prit le titre de maître-ès-arts en 1705. Ayant ensuite passé quelque temps à Leipzick, il revint à Iéna, où il fut nommé professeur extraordinaire, puis en 1723 pro-

fesseur ordinaire. La mort l'enleva le 20 décembre 1748. Il n'a écrit que des opuscules académiques, dont voici les titres :

Dissertatio de philtris. Iéna, 1704, in-4°.
Idea boni medici forensis. Iéna, 1706, in-4°.
Dissertatio de frequentiori hominum imbecillium salubritate præ robustis. Iéna, 1712, in-4°.
Dissertatio de vitâ in secessibus valetudinis causâ quandoque agendâ, exemplo prisci Romani nostrique ævi, occasione loci Pliniani L. V. Epist. VI. Iéna, 1715, in-4°.
Dissertatio de legitimo venæsectionis usu in graditis. Iéna, 1716, in-4°.
Dissertatio de incontinentiâ urinæ ex partu globulis ligneis curandâ. Iéna, 1716, in-4°.
Theoria abortûs et partûs præcocis. Iéna, 1717, in-4°.
Observationes et meditationes quædam practico anatomicæ circà opus generationis in feminis. Iéna, 1719, in-4°.
Dissertatio de rectè capiendo somno pro tuendâ valetudine. Iéna, 1728, in-4°.
Dissertatio de anevrysmate. Iéna, 1728, in-4°.
Dissertatio de abusu coffeæ in sexu sequiori. Iéna, 1727, in-4°.
Dissertatio de melancholiâ. Iéna, 1727, in-4°.
Dissertatio de loquelâ. Iéna, 1729, in-4°.
Dissertatio de erroribus vulgi Jenensis circà curam infantum. Iéna, 1729, in-4°.
Programmata II de sensu corporis sanitatis conservandæ et reintegrandæ consiliario. Iéna, 1729, in-4°.
Dissertatio de fonticulorum naturâ, usu et abusu. Iéna, 1729, in-4°.
Dissertatio de naturâ et principiis medicorum. Iéna, 1730, in-4°.
Dissertatio de mutatione quæ usum sacræ cœnæ sequi solet in morbis. Iéna, 1730, in-4°.
Dissertatio de curâ strumarum contactu regio factâ. Iéna, 1730, in-4°.
Dissertatio de medicorum ingressu ad ægros valdè necessario. Iéna, 1730, in-4°.
Dissertatio de dignitate ventriculi in medicinâ. Iéna, 1732, in-4°.
Medicorum proverbium : Aurora musis amica. Iéna, 1732, in-4°.
Dissertatio de rationali et praxi fundatâ sphygmomantiâ sive arte pulsum explorandi et ex eo judicandi. Iéna, 1732, in-4°.
Dissertatio de vomitoriorum naturâ, usu et abusu. Iéna, 1732, in-4°.
Dissertatio de amputatione et rasurâ capillorum in variolis. Iéna, 1732, in-4°.
Dissertatio de longevitate hominum antidiluvianorum. Iéna, 1732, in-4°.
Dissertatio de unico in homine reperto rene prægrandem continente calculum. Iéna, 1733, in-4°.
Dissertatio de officio ægroti circà primam febris accessionem. Iéna, 1733, in-4°.
Dissertatio de calculo renum. Iéna, 1734, in-4°.
Dissertatio de recto et non recto vini in febribus usu. Iéna, 1734, in-4°.
Dissertatio de sterilitate mulierum. Iéna, 1734, in-4°.
Dissertatio de Ciceronis methodo tuendi valetudinem. Iéna, 1734, in-4°.
Dissertatio de lethargo. Iéna, 1734, in-4°.
Dissertatio de principum militiam sequentium tuendâ valetudine. Iéna, 1735, in-4°.
Dissertatio de remissione animorum magno sanitatis in literatis præsidio. Iéna, 1735, in-4°.
Dissertatio de morbo castrensi epidemico ab initio veris a. 1735 in castris ad Rhenum et in viciniis grassato. Iéna, 1736, in-4°.

Dissertatio de phthisi. Iéna, 1737, in-4°.
Dissertatio de stratagematibus medicis. Iéna, 1738, in-4°.
Dissertatio de nimiâ humorum corporis nostri visciditate. Iéna, 1738, in-4°.
Dissertatio de doloribus febrium acutarum. Iéna, 1738, in-4°.
Dissertatio de diætâ vernali. Iéna, 1738, in-4°.
Dissertatio de veri insulubritate et salubritate in genere. Iéna, 1738, in-4°.
Dissertatio de veris salubritate in specie. Iéna, 1738, in-4°.
An in variolarum morbo etiam viscera interna pustulis contaminentur? Iéna, 1738, in-4°.
Hilscher répond par l'affirmative.
Dissertatio de egregio usu distinctionis causæ in positivam et privativam in praxi medicâ. Iéna, 1739, in-4°.
Dissertatio de aquâ vitali microcosmicâ. Iéna, 1739, in-4°.
Æger sphacelo scroti venereo cum febre symptomaticâ acutâ laborans faliciter sanatus. Iéna, 1739, in-4°.
Dissertatio de morbillis. Iéna, 1739, in-4°.
Dissertatio de apoplexiâ. Iéna, 1739, in-4°.
Dissertatio de peste. Iéna, 1740, in-4°.
Explicatio effati medici, pulsus bonus, urina bona et æger moritur. Iéna, 1740, in-4°.
Dissertatio de insigni faucium tumore et angore molestissimo circà salivationem mercurialem symptomate evitando. Iéna, 1741, in-4°.
Dissertatio de castorei naturâ et genuino in praxi medicâ usu. Iéna, 1741, in-4°.
Dissertatio de primo post exantlatos praves morbos in publicum progressu. Iéna, 1741, in-4°.
Dissertatio de febribus malignis in regione Roemhildensi à mense decembri a. 1740 *ad augustum anni* 1741, *grassatis.* Iéna, 1741, in-4°.
Dissertatio dc tumore ventris oblongo post partum farciminis simili. Iéna, 1741, in-4°.
Dissertatio de læsione uteri ex improvidâ secundinarum extractione. Iéna, 1741, in-4°.
Dissertatio de animi laboribus egregio sanitatis vitæ longæ hominum præsidio. Iéna, 1741, in-4°.
Dissertatio de exulceratione pericardii et cordis exemplo illustratâ. Iéna, 1742, in-4°.
Curatio paucitatis lochiorum et dolorum post partum in matronâ generosâ feliciter peracta. Iéna, 1743, in-4°.
Dissertatio de prognosi ex urinis tenuibus et albis, præsertim copiosis, in febribus acutis. Iéna, 1743, in-4°.
Dissertatio de plethorâ, multorum morborum et symptomatum causâ. Iéna, 1743, in-4°.
Dissertatio de partibus constitutivis antimonii, ejusque tincturis. Iéna, 1743, in-4°.
Dissertatio de officio medici in febribus acutis apparentibus urinis tenuibus, aquosis et copiosis. Iéna, 1743, in-4°.
Dissertatio de notabili observatione circà susceptam distillationem spiritûs salis communis. Iéna, 1743, in-4°.
Dissertatio de anginâ. Iéna, 1743, in-4°.
Dissertatio de medicamentorum diluentum naturâ et recto usu. Iéna, 1743, in-4°.
Dissertatio de abortu à plethorâ facilè repetente. Iéna, 1744, in-4°.
Dissertatio de mutuo animæ cum corpore commercio. Iéna, 1744, in-4°.
Dissertatio de permutatione linteorum in morbis acutis. Iéna, 1745, in-4°.

Historia variarum methodorum defendendi homines à variolis iisdemque medendi. Iéna, 1745, in-4°.

Dissertatio de oculis, sanitatis et morborum indicibus. Iéna, 1745, in-4°.

Dissertatio : medicum non debere esse hæmophobum. Iéna, 1742, in-4°.

Dissertatio de auditu. Iéna, 1746, in-4°.

Dissertatio de diarrhœá. Iéna, 1746, in-4°.

Dissertatio de fluxu mensuum immodico. Iéna, 1746, in-4°.

Dissertatio de lipothymiá. Iéna, 1746, in-4°.

Observatio de sene lethiferá cachexiá correpto. Iéna, 1746, in-4°.

Dissertatio de vitio lactis humani ejusque medelá. Iéna, 1746, in-4°.

Dissertatio de hecticá ex hypochondriaco malo ortá. Iéna, 1747, in-4°.

Dissertatio de morbis acutis præ chronicis malignitate et lethalitate. Iéna, 1747, in-4°.

Dissertatio de podagrá retrogradá et retropulsá. Iéna, 1747, in-4°.

Dissertatio de gravi scorbuti symptomate scelotyrbe dicto memorabili casu illustrato. Iéna, 1747, in-4°.

Dissertatio de insigni raucitatis remedio. Iéna, 1747, in-4°.

Dissertatio de scorbuto ejusque remedio. Iéna, 1747, in-4°.

Dissertatio de situ corporis inter studendum. Iéna, 1747, in-4°.

Dissertatio de tempore partûs naturali ac ordinario. Iéna, 1747, in-4°.

Dissertatio de vano ætatis humanæ anni LXIII climacterici magni vulgò dicti timore. Iéna, 1747, in-4°.

Dissertatio de gramine dactylo latiore folio ejusque semine Germanis Schwaden vel Manna dicto. Iéna, 1747, in-4°.

Dissertatio de odontalgiá. Iéna, 1748, in-4°.

Dissertatio de æthiope minerali. Iéna, 1748, in-4°.

Dissertatio de tenesmo. Iéna, 1748, in-4°. (A.-J.-L. JOURDAN)

HIMLY (CHARLES), professeur de médecine actuel à Gœttingue, né à Bronswick le 30 avril 1772, a fait ses premières études et appris en particulier l'anatomie sous Hildebrandt. Elevé ensuite de l'Université de Gœttingue, il y a pris le grade de docteur en 1794. Après avoir servi quelque temps dans les hôpitaux de l'armée prussienne, il accepta, en 1795, une chaire de clinique médico-chirurgicale à Bronswick. En 1801, l'Université d'Iéna lui offrit celle que le départ de M. Hufeland laissait vacante, et en 1803, il accepta celle qu'il remplit aujourd'hui à Gœttingue. Les ouvrages suivans sont sortis de sa plume.

Commentatio mortis historiam, caussas et signa sistens. Gœttingue, 1794, in-4°.

Observationes circà epidemiam hujus anni dysentericam. Gœttingue, 1794, in-8°.

Abhandlung ueber die Wirkung der Krankheitsreize auf den menschlichen Koerper. Bronswick, 1795, in-8°. — Gœttingue, 1801, in-8°.

Abhandlung ueber den Brand der weichen und harten Theile; nebst einigen Grundzuegen der medicinischen Theorie. Gœttingue, 1800, in-4°.

Ueber das Impfen der Kuhblattern. Francfort, 1801, in-8°.

En commun avec MM. Wiedemann et Roose.

Ueber das Zusammenkugeln der Igels. Bronswick, 1801, in-4°.

Ophthalmologische Beobachtungen und Untersuchungen oder Beytraege zur richtigen Kenntniss und Behandlung der Augen im gesunden

und kranken Zustande. Brême, 1801-1805, in-8°. - Traduit en partie en français (De la paralysie de l'iris occasionée par une application locale de la belladone) par E.-A. Ehlers, Paris, 1802, in-8°.; Altona, 1805, in-8°.

Ophthalmologischer Bibliothek. Gœttingue, 1803-1807, 3 vol. in-8°. En commun avec J.-A. Schmidt.

Einleitung in die Augenheilkunde. Iéna, 1806, in-8°. - Gœttingue, 1810, in-8°.

Extrait du journal précédent et publié à part.

Bibliothek fuer Ophthalmologie, Kenntniss und Behandlung der Sinne ueberhaupt in ihren gesunden und kranken. Zustande. Iéna, 1816, in-8°.

Ueber einige wahre und scheinbare Verschiedenheiten der œffentlichen medicinisch-chirurgischen Clinik zu Goettingen, nebst einer Einleitung ueber clinische Anstalten ueberhaupt. Gœttingue, 1803, in-8°.

Commentatio de perforatione tympani. Gœttingue, 1808, in-4°.

Lehrbuch der praktischen Heilkunde. Gœttingue, 1807, in-8°. - *Ibid.* 1816, in 8°. (J.)

HINDERER (Georges-Conrad), né à Giessen le 17 novembre 1751, se consacra à la médecine, et prit ses grades dans l'Université de cette ville. Après avoir rempli pendant douze années la place de médecin pensionné à Brankenstein, qu'il avait obtenue en 1776, il revint à Giessen, d'où, au bout de quatre autres années, il se rendit à Butzbach. Ce fut en ce dernier lieu qu'il termina sa carrière le 17 juillet 1794. Sa thèse de réception a pour titre :

Dissertatio de geranio robertiano. Giessen, 1774, in-4°.

On lui doit la collection des œuvres de Jean-Ernest Neubauer, intitulée :

Opera omnia anatomica. Francfort et Leipzick, 1786, in-4°.

Il a traduit du latin en allemand le Traité de la fièvre de Borsieri (Giessen, 1785, in-8°.), et le Traité des exanthèmes fébriles du même (Francfort et Leipzick, 1789-1790, 3 vol. in-8°.). (J.)

HINZE (Auguste-Imbert), né à Bronswick le 29 septembre 1765, reçu docteur à Helmstaedt, médecin successivement à Kœnigslutter, à Calvoerde et à Fuerstenstein, dans la basse Silésie, est auteur des ouvrages dont les titres suivent :

Commentatio de morbillis. Helmstaedt, 1788, in-4°.

Versuch eines systematischen Grundrisses der theoretischen und praktischen Geburtshuelfe. Stendal, tome I, 1791; II, 1792, in-8°.

Lexikon aller fuerstlichen Braunschweig - Wolfenbuettelischen, die medicinal-Anstalten betreffenden Verordnungen. Stendal, 1793, in-8°.

Versuch einer chronologischen Uebersicht aller fuer die Geburtshuelfe erfundenen Instrumente. Liegnitz, 1794, in-8°.

Auch ein Wort ueber Kuhpocken und deren Impfung. Berlin, 1801, in-8°.

Kleinere Schriften, medicinischen, chirurgischen und hebaerztlichen Inhalts. Berlin, 1802, in-8°.

Altwasser und seine Heilquellen. Breslau, 1805, in-8°.

Kleine Aufsaetze aus dem Gebiete der Medicin, Chirurgie und Geburtshuelfe. Berlin, 1806, in-8°.

Annalen der mineralogischen Curanstalt zu Altwasser. Breslau, 1810, in-8°. (O.)

HIPPOCRATE. L'histoire nous a conservé le souvenir de sept médecins portant ce nom, et appartenant tous à la même famille : *Hippocrate I*, fils de Gnosidicus, contemporain de Thémistocle et de Miltiade, qui vivait, par conséquent, au temps de la guerre des Grecs contre les Perses, c'est-à-dire vers la soixante-onzième Olympiade, ou cinq siècles avant l'ère vulgaire; *Hippocrate II*, fils d'Héraclide, et petit-fils du précédent; *Hippocrate III*, petit-fils d'Hippocrate II, et fils de Thessalus, qui embrassa la doctrine de Platon; *Hippocrate IV*, autre petit-fils d'Hippocrate II, et fils de Dracon, qui fut attaché comme médecin à la cour de Macédoine, et qui vivait encore du temps de Cassandre; *Hippocrate V* et *Hippocrate VI*, fils de Thymbra; enfin *Hippocrate VII*, fils de Praxianax.

Le plus célèbre des membres de cette illustre famille, celui qu'on a surnommé le *père de la médecine*, le *prince des médecins*, l'*oracle de Cos*, le *divin vieillard*, fut Hippocrate II, qui descendait d'Esculape par son père Héraclide, et d'Hercule par sa mère Praxithé. Suivant Soranus, il était le vingtième des descendans d'Hercule, et le dix-neuvième de ceux d'Esculape qui, sous le nom d'*Asclépiades*, s'étaient voués exclusivement au culte du dieu de la médecine et à l'exercice de l'art de guérir. Cos fut le lieu de sa naissance, ce qui lui fit donner aussi le surnom de *Dorien*, quoiqu'il ait écrit en dialecte ionien, parce que ce furent les Doriens principalement qui peuplèrent cette île de la mer Egée, si célèbre par son temple, le plus fréquenté de tous ceux que la Grèce avait consacrés à Esculape. Les renseignemens qui nous sont parvenus sur sa vie, se réduisent à peu de chose, de sorte qu'on ne saurait trop s'étonner de la complaisance avec laquelle certains écrivains, Cabanis entr'autres, se sont appesantis sur des détails qu'ils n'ont pu trouver que dans leur imagination. On ne sait même pas bien précisément à quelle époque il vint au monde. Histomachus le fait naître la première année de la quatre-vingtième Olympiade, qui coïncide avec la quatre cent soixantième avant l'ère actuelle, et Eusèbe nous apprend qu'il parvint à sa plus grande célébrité dans la quatre-vingt-sixième Olympiade, sous le règne de Perdiccas. En supposant ces données exactes, Hippocrate aurait été contemporain de Socrate et de Platon, un peu plus jeune que le premier, et un peu plus âgé que le second, qui le cite en divers endroits comme le plus grand médecin connu jusqu'alors, et qui, au témoignage de Galien, profita souvent de ses principes pour les faire servir de base ou d'appui à sa propre doctrine; il aurait aussi commencé à jouir de son immense renommée pendant la guerre du Péloponnèse, qui dura depuis l'an quatre cent trente-un jusqu'à l'an quatre

cent quatre avant Jésus-Christ, et à l'ouverture de laquelle il aurait été âgé de vingt-cinq ans.

Hippocrate eut pour premier maître son père Héraclide, qui lui enseigna tout ce que savaient les Asclépiades, c'est-à-dire lui apprit à observer les symptômes les plus saillans des maladies, à connaître les plantes auxquelles l'empirisme avait fait attribuer des vertus médicinales, et à s'en servir pour préparer des médicamens composés. Il se rendit ensuite à Athènes, où il se mit au nombre des disciples d'Hérodicus, dans l'intention sans doute d'apprécier par lui-même l'utilité de l'application des exercices de la gymnastique au traitement des maladies, que le médecin de Sélivrée recommandait avec tant de chaleur. Nous ignorons combien de temps il passa auprès d'Hérodicus, mais la sévérité avec laquelle il l'a jugé prouve qu'il savait déjà raisonner, et qu'un esprit droit et pénétrant le garantissait du défaut, si commun chez les jeunes gens, de croire aveuglément tout ce que ses maîtres lui enseignaient. Son opinion sur l'abus de la gymnastique est celle d'un médecin éclairé : ce fut elle sans doute qui régla le sentiment de Platon, ou qui du moins enhardit ce dernier à se prononcer avec tant de force contre une institution qui ne s'accordait point avec les fondemens sur lesquels il voulait faire reposer l'édifice entier de sa république. Il est probable qu'Hippocrate suivit aussi dans le même temps les leçons du célèbre sophiste Gorgias de Leontium, et l'on ne peut guère douter non plus qu'il n'ait fréquenté celles d'Héraclite d'Éphèse, dont plusieurs des principes philosophiques se retrouvent dans ses ouvrages. Cette dernière circonstance suffirait pour réfuter les auteurs, nombreux cependant, qui prétendent que Démocrite d'Abdère fut à cette même époque l'un des maîtres d'Hippocrate, et que celui-ci avait conçu une si grande estime pour lui que, voulant la lui témoigner hautement, il écrivit ses ouvrages en dialecte ionien, quoiqu'il fût né dorien. Si, à l'exemple d'autres Doriens, il préféra ce dialecte à celui de sa terre natale, c'est qu'il passait alors pour le plus élégant, et celui dans lequel il était le plus facile de rendre ses idées.

Revenu à Cos, Hippocrate y pratiqua la médecine pendant plusieurs années d'après la méthode suivie par tous ses ancêtres. Après la mort de son père, il résolut de voyager, se rendit dans la Thessalie, et parcourut en chemin les principales villes de la Grèce. Un certain Andréas prétend que ce fut afin de se soustraire au châtiment qu'il avait encouru pour avoir réduit en cendres le temple d'Esculape, dans la vue de détruire les archives qu'on y conservait, et de faire croire que tout ce qu'il en avait tiré pour la rédaction de ses ouvrages était réellement de lui. Mais quoique cette tradition ait été

adoptée par Pline, on ne doit pas hésiter à la rejeter. Les écrits d'Hippocrate dénotent un caractère trop noble, pour ne pas éloigner jusqu'au soupçon même d'un pareil crime, qui ne lui aurait pas laissé le moindre asile chez un peuple aussi implacable que les Grecs envers les spoliateurs et les profanateurs des temples.

Ce fut vraisemblablement dans le cours de ces voyages qu'Hippocrate rendit à Démocrite cette visite célèbre, sur le but et le résultat de laquelle on a débité tant de fables absurdes, et qui a fourni matière à tant de mauvaises plaisanteries contre les Abdéritains, dont le célèbre Wieland s'est rendu trop complaisamment l'écho. Hippocrate paraît être resté long-temps auprès du sage vieillard, qu'il estimait assez pour s'honorer lui-même d'être compté parmi ses disciples, car ce fut à Abdère qu'il vit quelques-uns des malades dont il nous a laissé l'histoire. Il passa la plus grande partie du restant de sa vie chez les Thessaliens, choisissant de préférence les petites villes pour y fixer son séjour. Larisse fut, à ce qu'il paraît, l'endroit où il résida le plus long-temps. Il cite dans ses Epidémiques plusieurs villes de la Thessalie, de la Macédoine et de la Thrace, telles que Larisse, Cranon, Aemis, Oeniade, Phère, Elis, Périnthe, Thasus, Abdère et Olynthe. On conjecture qu'il parcourut aussi la Scythie, ainsi que les pays limitrophes du royaume de Pont et des Palus Méotides, parce qu'il a donné une description fort exacte des mœurs et du genre de vie des Scythes.

L'événement qui contribua surtout à l'illustrer, fut le service qu'il rendit aux Athéniens, la troisième année de la quatre-vingt-septième Olympiade, en les préservant d'une peste qui ravageait l'Illyrie. Si l'on en croit Galien, les mesures qu'il conseilla en cette occasion ne seraient cependant point celles auxquelles on aurait recours aujourd'hui, puisqu'après s'être assuré de la direction des vents, et, jaloux seulement de préserver l'Attique du fléau dévastateur, il se contenta de faire allumer partout de grands feux, qu'il croyait propres à purifier l'atmosphère; mais l'histoire ne nous a sans doute transmis que des détails fort incomplets sur un événement qui dut paraître d'une haute importance aux Athéniens, puisqu'ils lui accordèrent, en récompense, le titre de citoyen et l'initiation aux mystères d'Eleusis.

Hippocrate ne parut pas avec moins d'éclat à la cour de Perdiccas, roi de Macédoine, qu'il guérit, assure Soranus, d'une maladie de langueur causée par l'amour que ce prince avait conçu pour sa belle-mère Phila. On rapporte un trait semblable d'Erasistrate, à la cour de Séleucus Nicanor, ce qui le rend un peu suspect, quoique d'ailleurs il ne soit pas en contradiction avec la chronologie.

La réputation d'Hippocrate ne demeura pas confinée en Grèce. Elle pénétra jusque dans la Perse, et lui valut, dit-on, des offres magnifiques qu'Artaxerce Longuemain, souverain de cet empire, lui fit faire par Histanès, gouverneur de l'Hellespont, afin de l'engager à venir se fixer auprès de lui. On assure qu'Hippocrate répondit aux envoyés d'Artaxerce : « Dites à votre maître que j'ai de quoi vivre, me vêtir et me loger; que l'honneur me défend d'accepter les présens des Perses, et de secourir des barbares qui sont les ennemis des Grecs. » La philantropie, qui doit être le premier mobile du médecin, s'étonne de ce refus et le condamne; mais l'amour exclusif des Grecs pour leur patrie l'explique et le justifie. Cette anecdote, qui n'est pas authentique, a été surchargée d'une multitude de circonstances évidemment imaginées à plaisir. Elle a fourni à M. Girodet le sujet d'un de ses plus beaux tableaux, gravé par M. Massard avec un rare talent.

Hippocrate mourut à Larisse, âgé de quatre-vingt-cinq ans, selon les uns, de quatre-vingt-dix, suivant les autres, et même de cent quatre d'après quelques autorités. Il fut enterré entre cette ville et Gyrton, où l'on montrait encore son tombeau dans le second siècle de notre ère.

On a répété jusqu'à satiété que ce fut Hippocrate qui sépara la médecine de la philosophie. S'il l'eût fait, il faudrait le blâmer éternellement d'avoir rendu un aussi mauvais service à la science, puisque, sans la philosophie, c'est-à-dire sans l'art de coordonner et d'enchaîner ses idées, il n'y a point de véritable médecine. Mais, de son temps, la philosophie ne consistait pas, comme au moyen âge, dans d'absurdes arguties de collége, ou, comme au temps des Locke et des Condillac, dans l'art d'enseigner à penser avec méthode; elle ne s'occupait que des phénomènes de la nature, pour en donner des explications toutes erronées. C'est des liens de cette physique hypothétique qu'Hippocrate voulut débarrasser la médecine, de sorte que s'il la sépara de la philosophie du temps, ce ne fut qu'en rompant des liens factices, et des relations qui n'avaient rien de naturel. Mais en délivrant la médecine des faux systèmes, en lui interdisant toute excursion dans les sciences étrangères, qui ne font que donner un vernis d'érudition à celui qui se les permet, en montrant que les spéculations subtiles des physiciens de son temps n'avaient aucune utilité réelle dans la pratique, il créa, pour l'art de guérir, une méthode sûre, la seule qui soit appropriée à la manière dont s'exercent nos facultés intellectuelles; méthode qui, comme le dit Cabanis, dans chaque art ou dans chaque science, faisant naître les axiomes des observations, transforme les résultats des faits en règles; méthode enfin qui n'est elle-même réduite en principe que depuis peu

de temps, et qui, dans les siècles passés, ne pouvait être devinée que par quelques génies heureux.

Ainsi, en rejetant de la médecine tout ce qui n'était que pure théorie, tout ce qui n'avait point d'ntilité directe pour l'exercice de l'art, mais en y introduisant, au contraire, les principes de la philosophie, sur lesquels reposent l'ordre, la clarté, l'enchaînement des idées, en un mot, la méthode, Hippocrate réunit ces deux sciences par les seuls points de vue qui leur soient réellement communs, et mit les esprits sur la seule route qui pouvait les conduire aux découvertes dont l'anthropologie avait encore besoin de s'enrichir pour sortir de l'état d'enfance dans laquelle il la laissa. C'est de la juste comparaison des phénomènes avec les causes qui les enfantent, dit M. Alibert, qu'Hippocrate fit jaillir cette méthode lumineuse qui lui servit autant à guérir les maladies qu'à les tempérer par les remèdes les plus simples et les moins nombreux.

Galien attribue à Hippocrate la gloire d'avoir élevé l'anatomie au rang des sciences, et prétend même que les Asclépiades étaient déjà fort habiles dans cet art. C'est principalement d'après son autorité que Du Laurens, Triller, Ponce de Santa Cruz, Kestner, Riolan, Hartmann, Almeloveen, Gaspard de los Reyes, Cagnati, Lange, Haller, Dacier, Drelincourt et quelques autres encore ont soutenu avec chaleur qu'Hippocrate avait beaucoup disséqué et contribué puissamment aux progrès de l'anatomie. Van der Linden n'a même pas craint de lui accorder la connaissance de la circulation du sang, découverte par Cesalpino, tandis que, de leur côté, Cattier, Almeloveen et Lindner ont soutenu qu'il avait déjà entrevu les vaisseaux chylifères. Toutes ces assertions annoncent un défaut absolu de critique dans ceux qui les ont mises en avant. Il y aurait certainement de l'absurdité à refuser toute espèce de connaissances anatomiques à Hippocrate; mais il y en a bien davantage à lui accorder gratuitement un savoir que les usages de la Grèce le mettaient dans l'impossibilité d'acquérir. On peut dire, sans craindre d'être démenti par aucun fait positif, qu'Hippocrate n'a jamais disséqué de cadavres humains; ses ouvrages le prouvent à chaque pas, et les mœurs des Grecs ne le lui auraient pas permis, quand même il se serait élevé, sous ce rapport, au-dessus des préjugés religieux qui aveuglaient la masse de sa nation. Si les Egyptiens, chez lesquels l'usage d'embaumer les corps fournissait journellement l'occasion de porter sur eux l'instrument tranchant, étaient assez ignorans en anatomie pour croire qu'il y eût un nerf qui s'étendît depuis le cœur jusqu'au quatrième doigt, combien plus encore ne devait-on pas l'être en Grèce, où toute violation des morts passait pour un sacrilège, pour une profanation punis-

sable, d'après les lois sévères de Solon? Hippocrate fut assurément moins versé en anatomie qu'Aristote, et cependant l'on n'est pas bien certain que le philosophe de Stagyre ait ouvert un seul cadavre humain. Tout ce que put faire l'illustre médecin de Cos, ce fut de disséquer des animaux, à l'exemple d'Empédocle, d'Alcméon et de Démocrite. L'ostéologie seule lui offrait quelques facilités dont il ne manqua pas de profiter: aussi a-t-il décrit les os de la tête et des extrémités avec beaucoup d'exactitude, et même indiqué les caractères auxquels on peut reconnaître les os de l'homme d'avec ceux de la femme. Mais, dans toutes les autres parties, il était d'nne ignorance profonde, et l'on reconnaît clairement qu'il n'avait qu'une idée vague et superficielle de l'organisation de l'homme. Il n'en avait aucune de ce que nous appelons un muscle, et confondait les artères et les veines ensemble sous la dénomination commune de vaisseau (φλὲψ), car le mot ἀρτηρίη désigne toujours la trachée-artère dans ses ouvrages; il ignorait que les nerfs fussent des conducteurs de sensation; le mot νεῦρον lui servait pour désigner les parties blanches et tendineuses, ainsi que les ligamens. Tous ceux des ouvrages qu'on lui attribue, dans lesquels on ne retrouve pas ces erreurs caractéristiques, sont apocryphes; ils sont les plus nombreux, d'où l'on voit quelle idée on doit se former des longues digressions auxquelles certains historiens, dépourvus de goût et de critique, se sont livrés pour exposer l'état des prétendues connaissances anatomiques d'Hippocrate. Puisées, comme elles doivent l'être, dans les seuls traités authentiques du médecin de Cos, ces connaissances se réduisent presqu'à rien, et embrassent plus d'erreurs que de vérités.

Hippocrate passe pour être le premier qui ait introduit la théorie des quatre élémens dans la physiologie. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'auteur du Traité *de la nature de l'homme*, qu'on lui attribue, combat la théorie de Xénocrate et de Melissus, qui faisaient provenir tous les corps d'une seule matière primitive, et pose en priucipe qu'ils sont produits par l'assemblage des quatre élémens, l'eau, la terre, le feu et l'air. A la vérité, Empédocle admettait déjà quatre élémens dans tous les corps, mais il ne les faisait résulter que de leur simple rencontre ou juxta-position, tandis que l'auteur du traité dont il s'agit, prétendait qu'ils doivent naissance à leur mélange intime. Au reste, d'après toutes les apparences, c'étaient moins ces élémens eux-mêmes que leurs propriétés et qualités qu'il regardait comme les causes de tous les phénomènes de la nature. En effet, le principe de la vie n'était pas, à ses yeux, le feu pur et matériel, mais la chaleur intégrante, dont il croyait l'essence supérieure à celle du feu proprement dit. Ces idées

annoncent l'enfance de la bionomie. On ignore si le père de la médecine admettait réellement quatre qualités dans le corps. L'esprit supérieur de ce grand homme aurait-il trouvé un aliment digne de lui dans les subtilités d'un système hypothétique, parfaitement inutile à ses yeux, puisqu'il ne l'aurait pas appliqué à la science des maladies?

Le mot de nature du corps humain ne signifiait, dans son langage, que l'ensemble des forces radicales de l'économie vivante, qu'il supposait agir d'après des lois immuables et nécessaires. Une pareille doctrine dut naturellement l'empêcher de croire que ces mêmes forces fussent jamais capables de contribuer à la destruction du corps, et le conduire à les regarder comme le conservateur nécessaire de la vie et de la santé. Telle est l'idée qu'on doit se former de la nature conservatrice et médicatrice dont il parle si souvent. Suivant lui les forces dont il s'agit, agissant sans réflexion; elles ne sont pas guidées par des intentions raisonnées, mais elles obéissent à des lois nécessaires, que l'auteur de toutes choses leur a imposées. Elles seules entretiennent la santé et la rétablissent. Ce sont elles qui, sans le secours de l'art, expulsent du corps les matières nuisibles. Indépendantes de l'ame, puisqu'elles ne font rien qui soit raisonné, elles y tiennent néanmoins par certaines connexions; mais elles sont toutes sous la dépendance de la force vitale (*ἐνορμῶν*), force principale, qui joue le plus grand rôle dans les corps vivans.

Les idées raisonnables d'Hippocrate sur l'*ἐνορμῶν*, ont été étrangement défigurées; si d'une part Stahl a transporté à l'ame tout ce que le père de la médecine avait dit de la force médicatrice, Van Helmont le répéta de l'archée, Barthez du principe vital, Bichat des propriétés vitales, avec cette différence que ces deux derniers n'ont point vu, dans la réaction organique qui résiste à l'action d'une cause morbifique, le résultat d'une *résolution*, d'une *volonté*, d'un *jugement*, tandis qu'aujourd'hui M. Lordat range les maladies au nombre des *idées du principe vital.*

Etudié comme nosographe, Hippocrate a été et sera sans doute toujours mis au premier rang parmi les observateurs qui ont décrit avec une précision et une exactitude admirables les phénomènes morbides. Il a créé l'art de décrire les maladies; il a été pour elles ce que Linné fut plus tard pour les plantes. Mais nulle part on ne trouve dans ses écrits authentiques, qu'il se soit occupé, le moins du monde, d'une partie de la science à laquelle on attache aujourd'hui, avec tant de raison, une si grande importance, le diagnostic. Nulle part Hippocrate ne s'occupe à dénombrer les maladies, à rechercher en quoi elles diffèrent ou se ressemblent, soit dans leur nature, soit

dans leurs symptômes; jamais l'idée d'une *espèce* de maladie ne paraît lui être venue; il laissa la *nosologie* telle qu'il l'avait trouvée, c'est-à-dire toute empirique, toute populaire, et il n'entreprit point de la perfectionner. On ne peut pas même dire que chaque maladie ait été désignée par lui d'après le symptôme le plus saillant; sa pathologie est purement *symptomatique*, dans l'acception la plus absolue du mot. Constater des symptômes, démêler parmi eux celui qui indique ceux qui pourront survenir, et quelle sera l'issue probable de la maladie, noter quelquefois celui qui indique la nécessité de donner de l'eau ou du vin, de mettre à la diète ou de prescrire des alimens, de saigner, de faire vomir ou de purger, selon qu'il y a *chaleur* ou *froid à la peau*, *nausées* ou *constipation*, selon qu'on a l'espérance de provoquer heureusement une évacuation analogue à celles qui précèdent et annoncent la guérison, telle est en peu de mots toute la pathologie, toute la thérapeutique d'Hippocrate. Ce médecin ne multiplia pas les maladies à l'infini, comme semblent l'avoir fait Euryphon et les autres Cnidiens; il combattit l'abus des médicamens âcres que ceux-ci prodiguaient. La cause prochaine des maladies ne paraît l'avoir occupé que lorsqu'il soupçonnait la présence de l'humeur ou de la pituite dans les premières voies, comme aussi, voyant guérir les malades après le vomissement et la diarrhée, il se crut fondé à attribuer quelques maladies à la présence de la bile ou de la pituite dans les premières voies. De même, à l'aspect d'un sujet doué d'une force musculaire remarquable et de chairs fermes, ou d'un sujet débile à chairs molles, il crut devoir admettre deux états opposés dans les solides, de telle sorte que, tout en repoussant l'application indiscrète de la physique erronée de son temps à la médecine, il jetait, sans le vouloir et sans le savoir, les premiers fondemens des deux doctrines qui divisent encore aujourd'hui les médecins, l'humorisme et le solidisme; mais on ne peut réellement le regarder à la lettre, ni comme solidiste, ni comme humoriste. Grâce au peu d'étendue de la science à cette époque, plus encore que grâce à son génie, il ne fut pas systématique, ou, s'il le fut, ce ne fut que par instinct, sans intention. À cela se réduit la question si souvent débattue, de savoir si Hippocrate a été empirique ou dogmatique. Jamais un médecin, quel qu'il fût, n'a été uniquement l'un ou l'autre. C'est le rêve des esprits faux de croire à une médecine et surtout à une thérapeutique, toutes de faits. Il est à remarquer que la seule tentative d'Hippocrate en ce genre fut une erreur qui nous a valu toutes les folles divagations de l'humorisme, et qui compte encore des partisans, après vingt-deux siècles de fautes.

Autant Hippocrate a peu cherché à reconnaître les lésions

internes dont les symptômes ne sont que l'ombre, autant il a déployé de profondeur et de sagacité dans la recherche des causes éloignées des maladies; il les trouvait dans le sol, l'atmosphère, les alimens, les habitudes et les institutions, jamais dans les *virus*, les *principes subtils*, les *vices sui generis*, dont se repaît l'imagination d'un si grand nombre de médecins de nos jours. Parmi les éloges qu'on lui a prodigués, on a oublié de dire qu'il n'admettait aucune maladie, aucun remède *spécifique*. La sagacité de ce grand homme est d'autant plus remarquable, qu'il habitait au milieu d'un peuple superstitieux, dans un siècle où l'on rapportait tout à des causes spéciales imaginaires, tandis que les absurdes théoriciens de nos jours vivent au milieu de toutes les lumières de la civilisation la plus avancée, et dans le siècle de la philosophie naturelle.

Nous avons dit qu'Hippocrate s'attachait à démêler dans les symptômes ceux dont l'apparition annonçait l'issue de la maladie. Il a, en effet, créé la science du pronostic, et l'a portée aussi loin qu'on pouvait le faire à une époque où celle du diagnostic n'existait pas; mais on doit remarquer qu'il ne s'est guère occupé que des maladies aiguës. Les chroniques étaient-elles plus rares sous le beau ciel de la Grèce? Les maladies se terminaient-elles plus souvent par la mort ou le rétablissement prompt de la santé? C'est ce dont il est permis de douter, puisque plus tard les maladies chroniques ont été l'objet des recherches d'Arétée, digne successeur d'Hippocrate. Le génie de ce dernier ne put sans doute embrasser tout le domaine des infirmités humaines; mais il est à remarquer que les médecins qui lui ont succédé n'ont que trop imité son indifférence; il était réservé au siècle dans lequel nous vivons, aidé des travaux du siècle précédent, de faire faire d'immenses progrès à cette branche de la pathologie qui, depuis Arétée jusqu'à Morgagni, n'offre qu'une immense lacune.

Le respect aveugle des temps barbares pour l'antiquité s'est continué jusqu'à nos jours; on trouve encore des médecins qui croyent à l'infaillibilité d'Hippocrate dans tout ce qu'il a dit du pronostic. Ce fanatisme qui outrage la raison, sans honorer un grand homme, dont la juste célébrité n'a rien à attendre du suffrage de l'ignorance et de la servilité, a été partagé par des médecins qui ont joui d'une haute réputation; on les a vu s'évertuer à concilier les erreurs d'Hippocrate avec les faits que leur présentait la nature. Un meilleur avenir se prépare, la médecine ne sera plus restreinte dans l'étroite limite de la séméiotique, que n'osaient franchir les Baillou, les Baglivi, les Le Roi; elle ne restera pas non plus dans le cadre rétréci des nosographies modernes; elle ne se réduira point à la recherche de prétendues méthodes qui tendent à

cacher l'empirisme le plus grossier sous le masque d'une thérapeutique rationnelle; l'anatomie pathologique ne tiendra pas lieu de toute théorie physiologique. Enrichie des travaux de nos contemporains, en anatomie, en physiologie comparée et en anatomie pathologique, héritière des travaux en symptomatologie et en séméiotique que nous ont légués Hippocrate et ses successeurs, exacte dans l'observation des faits, sévère dans le choix des théories physiologiques, attentive à ne pas trop généraliser les principes auxquels conduisent tant de travaux, la médecine est aujourd'hui dans la voie tracée par Hippocrate, quoi qu'en disent les faux adorateurs de cette divinité, dont ils proclament l'infaillibilité pour consoler leur amour-propre, et il est permis d'espérer que d'une fermentation si salutaire sortira une thérapeutique plus utile au genre humain que celle dont on s'efforce en vain de consolider l'empire chancelant depuis tant de siècles.

Rechercher quelle a été l'influence des travaux d'Hippocrate sur la marche de l'esprit humain appliqué à la recherche de la vérité en médecine, ce serait tracer une histoire philosophique de l'art de guérir toute entier, et faire un travail que ne comporte pas la nature de cet ouvrage. Nous nous bornerons à dire ici qu'Hippocrate a été plus souvent loué qu'imité, que les erreurs clairsemées dans ses livres authentiques, et celles qui fourmillent dans les ouvrages qu'on lui attribue sans fondement, ont été plus généralement goûtées que les vérités positives, mais peu entraînantes, qui impriment à ses véritables productions le cachet du génie. Quoi de plus pénible que de voir Baillou, Sydenham, Baglivi, Boerhaave, Stahl, Hoffmann, Stoll, en un mot, tous les médecins les plus célèbres, citer sans cesse et louer avec l'exagération d'une aveugle admiration tous les passages des écrits apocryphes d'Hippocrate relatifs à l'invariabilité des jours critiques, au pouvoir des crises, aux quatre qualités, aux quatre humeurs, au τὸ θεῖον des épidémies? Si ces rêveries méritaient notre admiration, il faudrait la refuser à Hippocrate qui, heureusement pour sa gloire, en a parlé à peine, sans se douter qu'on ferait sur elles, par la suite, des milliers de volumes parfaitement inutiles.

Le mérite d'Hippocrate est, nous le répétons, d'avoir tracé la seule méthode qui peut conduire à former une collection de faits propres à servir de base pour la recherche des principes en médecine, d'avoir lui-même recueilli un grand nombre de faits et établi un grand nombre de principes. Ses torts sont d'avoir prononcé trop affirmativement d'après un petit nombre de faits dans plusieurs cas, et d'avoir ainsi établi quelques principes erronés. Mais sa gloire n'en est pas moins inaltérable, car il traça le premier les règles de l'art de guérir, écrivit le

premier sur cet art, et fut à la fois le premier médecin philosophe et le premier médecin philantrope.

Avoir une estime sentie pour Hippocrate, dit le vénérable Pinel, rendre hommage à sa supériorité, le regarder comme le vrai fondateur de la médecine d'observation, ce n'est pas croire qu'il a tout vu, tout observé; ce n'est point adopter servilement tout ce qui a été publié sous son nom, ni admettre aveuglément toutes ses opinions et ses principes dans le traitement des maladies. Que d'objets ont échappé à sa sagacité! que de propositions trop générales à modifier et à restreindre! combien la médecine ne s'est-elle pas enrichie par les travaux successifs de ceux qui l'ont exercée dans tous les âges avec un sentiment sain et des principes solides! Hippocrate n'en doit pas moins servir de modèle par les qualités rares qui lui ont mérité la vénération de tous les siècles : jugement sain et exempt de toute superstition, mépris des richesses, amour ardent de la liberté et de l'indépendance, candeur, éloignement de toute jactance, de tout sentiment de haine ou d'envie, abjuration de toute vaine théorie, et sagacité profonde pour s'élever, des histoires particulières des maladies à des vues générales et à des vérités aphoristiques confirmées depuis par une *éternelle* expérience.

Baglivi a peint, en termes énergiques, son admiration pour Hippocrate : *Naturæ non hominis voce loquitur Hippocrates medicorum Romulus, cui, nec ætas prisca vidit parem in re medica, nec videbit futura.*

M. Pinel parle d'Hippocrate en sage, Baglivi, en enthousiaste; imitons la réserve de notre illustre compatriote, et faisons des vœux pour que l'exagération du médecin romain ne trouve plus d'imitateurs.

Il est douteux, dit Barthez, s'il a jamais existé un autre homme dont la tête fût aussi bien organisée que celle d'Hippocrate pour donner des bases à la médecine ; mais il paraît certain que tous les autres médecins célèbres lui ressemblent si peu, qu'aucun d'eux ne peut être nommé le second dans la même carrière. Homère a eu un second dans Virgile ; mais Hippocrate n'a pas eu de second. La collection seule de tous les faits, qui sont les bases d'un genre particulier de connaissances, ne peut présenter qu'une matière brute et informe, dont le génie doit faire sortir la science à laquelle ces faits appartiennent. C'est dans ce sens qu'on peut dire, avec Théophile, qu'Hippocrate a été le Prométhée de la médecine.

Hippocrate a beaucoup écrit, mais, parmi les ouvrages que les anciens nous ont laissés, nul n'a subi autant d'altérations que les siens. Il règne même une telle confusion parmi ceux qui nous sont parvenus sous son nom, qu'on a été jusqu'à dire que

le mot Hippocrate n'est pas un nom d'homme, mais celui d'une collection de livres choisis. Ce paradoxe a été soutenu en 1804, par M. Boulet, dans une thèse qui, dépourvue de la critique et du goût qui font excuser le paradoxe, n'était pas même digne de causer une sensation éphémère, et surtout ne méritait pas qu'on la réfutât, comme Legallois en a pris la peine. Mais les ouvrages qui portent le nom d'Hippocrate ne sont pas tous de lui, à beaucoup près; quelques-uns appartiennent à ses prédécesseurs, d'autres à ses successeurs immédiats, et la plupart à des médecins beaucoup moins anciens, qui lui ont attribué leurs productions, et dont on regrette quelquefois de ne pas connaître les noms. Dans ceux même que les meilleurs critiques avouent être de lui, on reconnaît souvent qu'une main profane les a surchargés d'additions, ou en a interverti l'ordre primitif.

Hippocrate ne se proposait peut-être pas d'écrire pour la postérité, ou du moins il ne lui destinait pas, à coup sûr, tout ce qu'il a laissé. Ses notes étaient inscrites, en style très-concis, sur des tablettes enduites de cire ou sur des peaux d'animaux, et destinées à son usage particulier et pour celui de ses disciples. C'est ainsi qu'on explique comment il a pu quelquefois établir des règles générales sur un seul fait, ce dont il se serait bien gardé sans doute s'il avait eu l'intention de rendre publiques les annotations dont des mains indiscrètes révélèrent le secret. Quoi qu'il en soit, après sa mort, ses fils et son gendre, Thessalus, Dracon et Polybe, disposèrent les observations qu'il avait laissées, dans l'ordre qui leur parut le plus convenable, et s'ils n'y firent pas d'interpolations, ils cherchèrent au moins à dissiper l'obscurité de certains passages par leurs additions. Ce fut là une première source d'altération, car bien que Polybe, par exemple, partageât les opinions de son beau-père relativement à la diététique, et que ses principes de thérapeutique fussent aussi fort simples, il avait déjà du goût pour les théories, et on ne peut guère croire qu'il ait résisté à l'attrait des dogmes de l'Académie, qui commençait à jouir d'une certaine célébrité. Praxagoras vint ensuite, qui accrut encore le nombre des explications théoriques, et qui voulut porter dans la médecine le flambeau de l'anatomie, avec les rêves de la philosophie spéculative. On est donc fondé à croire que, sans falsifier les œuvres d'Hippocrate, les Asclépiades qui vécurent après lui ne se firent point de scrupule d'en disposer les diverses parties suivant leur caprice, ou plutôt dans l'ordre qui paraissait le plus en harmonie avec leurs théories particulières. Mais le désordre devint encore plus grand lorsqu'Eumène et Ptolémée Evergète rivalisèrent ensemble pour l'établissement des bibliothèques de Pergame et d'Alexandrie.

Une foule de gens avides, parmi lesquels se trouvèrent jusqu'à des hommes de mérite, profitèrent de la libéralité des rois de Pergame et d'Egypte, pour falsifier les anciens ouvrages d'Hippocrate, ou même pour vendre les leurs propres sous son nom. Enfin, quoique le désordre fût déjà tel qu'on avait peine à distinguer les écrits légitimes du médecin de Cos de ceux qu'on lui attribuait faussement, il fut porté au comble, sous le règne d'Adrien, par Artémidore Capiton et Dioscoride, qui, non contens de remplacer les expressions vieillies par d'autres plus modernes, firent une multitude d'interpolations dans le texte, et mirent de côté tout ce qui ne leur convenait pas.

C'est donc avec une peine infinie que nous parvenons aujourd'hui à reconnaître les véritables opinions d'Hippocrate, au milieu de ces mutilations et de ces changemens : encore ne doit-on pas se flatter d'y réussir toujours, bien qu'en s'aidant des lumières d'Erotien et de Galien, et du secours des critiques modernes, parmi lesquels il faut surtout distinguer Mercuriali et Gruner. Pour bien remplir cette tâche, il faut être profondément versé dans l'histoire de la médecine et de la philosophie, afin de savoir distinguer les connaissances antérieures au siècle d'Hippocrate, de celles qu'on possédait de son temps, et de celles qui datent d'une époque plus ou moins reculée après sa mort. C'est alors seulement qu'on peut juger avec sang-froid les disputes qui se sont élevées entre Gundling et Leclerc, Goelicke et Triller, et sentir combien elles sont ridicules. C'est alors qu'on apprécie sans peine le faux savoir des écrivains qui ont voulu faire d'Hippocrate un stoïcien, ou même un pythagoricien et un nouveau platonicien, comme l'érudit J.-M. Gessner. Tout ce qui, dans les écrits attribués à ce médecin, rappelle les sectes éléatique, académique et péripatéticienne, est manifestement apocryphe, de même, et à plus forte raison, que tout ce qui porte le cachet de l'école d'Alexandrie. En retranchant cette partie de la collection, il reste peu de chose, mais assez pour y trouver le plus beau modèle de l'art d'observer, le plus bel exemple de la grandeur d'ame, de la noblesse du caractère, de l'amour de la vérité et du désintéressement. Les fragmens dont on ne peut contester la légitimité, sont remarquables par une concision, quelquefois voisine de l'obscurité. Le style en est simple, sérieux et sans ornemens. Hippocrate ne s'est servi que d'expressions vulgaires et à la portée de tout le monde. S'il est vrai qu'aucun Grec n'ait écrit en prose avant Héraclide, il n'est pas impossible non plus qu'Hippocrate, contemporain de ce grand homme, n'ait eu aucun modèle dans la carrière que son vaste génie lui fit parcourir à pas de géant. Quelques écrivains à courtes vues ont beaucoup parlé de son érudition; mais que pouvait être l'érudition dans un temps où

il n'existait encore pour tous livres que des poèmes? Et d'ailleurs Hippocrate, malgré tout son génie, serait-il monté aussi haut, s'il l'eût fait avec le secours de l'érudition, qui, chez tant d'hommes, éteint le jugement au profit de la mémoire? Il eut l'avantage, l'immense avantage, de ne suivre d'autre guide que la nature, qui ne l'égara pas, comme auraient pu le faire les livres, ou du moins ne l'écarta pas autant de la route qui mène à la vérité.

Les traités compris dans les collections qui portent le nom d'OEuvres complètes d'Hippocrate, sont:

Ὅρκος (*Serment*). Bâle, 1518, in-4°., avec d'autres pièces. - *Ibid.* 1533, in-8°. - Paris, 1548, in-4°., avec le livre de la Nature de l'homme. - Leyde, 1643, in-4°., par Meibom. - En grec et latin, Bâle, 1538, in-8°. - Trad. en latin, Venise, 1507, in-8°.; Paris, 1514, in-4°.; Strasbourg, 1528, in-8°.; Bâle, 1538, in-8°.; Lyon, 1543, in-8°.; Bâle, 1558, in-8°.; Paris, 1575, in-4°.; Rostock, 1577, in-8°.; *Ibid.* 1614, in-4°.; Montpellier, 1618, in-8°.; Genève, 1618, in-8°. - Venise, 1709, in-8°. - en français, Lyon, 1552, in-8°.; Paris, 1697, in-12. - en anglais, par Pierre Low, Londres, 1597, in-8°. - En vers latins, par C.-F. Closius, Marbourg, 1789, in-8°. - En vers français, par M. Lelong, Paris, 1637, in-8°.

Les meilleurs critiques, Meibom, Foes et Gruner, s'accordent à reconnaître l'authenticité de cette pièce, à cause du ton de dignité qui y règne d'un bout à l'autre, et de l'excellence des préceptes qu'elle renferme. Cependant Mercuriali, Schulze et M. Sprengel pensent que le Serment, transmis pendant long temps par la seule voie de la tradition, ne fut enfin écrit que par les disciples de l'école d'Alexandrie. Ils se fondent sur ce qu'on y trouve le précepte donné aux médecins de ne pas pratiquer la lithotomie, et de l'abandonner aux chirurgiens; or, suivant Celse, ce fut seulement au temps de l'école d'Alexandrie qu'on commença à établir une distinction entre la médecine et la chirurgie. Au reste, on remarque que Galien garde le silence sur cette production justement estimée, dont Erotien, Théodore Priscien, Soranus, saint Jérôme et saint Grégoire de Naziance ont, au contraire, parlé.

Si ce serment nous a été transmis tel qu'il fut écrit ou composé par Hippocrate, à l'exception toutefois du passage relatif à la défense de pratiquer la lithotomie, c'est le plus ancien monument de police médicale chez les Grecs. Hippocrate promet ou fait promettre de n'enseigner la médecine qu'aux *élèves qui ont prêté le serment et qui ont été inscrits*. Existait-il alors des lois à cet égard? ou bien n'est-il question dans ce passage que d'une inscription prise chez le professeur et d'un serment prêté entre ses mains? L'enseignement était abandonné en Grèce au zèle des hommes célèbres qu'elle a produits en si grand nombre; il n'y avait point d'Universités, et pourtant dans quel pays les lettres, les beaux arts et même les sciences ont-elles jeté un plus vif éclat que dans celui qui a vu naître Aristote, Hippocrate, Platon, Phidias, Parrhasins et Thucydide? On est tenté de croire qu'Hippocrate composa le serment dont il s'agit pour remplacer celui que les Asclépiades faisaient prêter lors de l'initiation aux mystères consacrés à Esculape. Il appartenait à Hippocrate, que son génie mettait au-dessus des préjugés et peut-être des vues intéressées de sa caste, d'enseigner le premier l'art de guérir à d'autres qu'aux membres de cette antique famille. *Je regarderai comme mon père celui qui m'instruira dans cet art, et ses enfans comme mes frères propres*, fait-il dire

an récipiendaire ; de quelle utilité eût été cette promesse entre des parens ? Le récipiendaire, ajoute-t-il, instruira ses enfans, ceux de son maître et les *élèves inscrits ;* y avait-il donc des élèves qui n'étaient point de la famille Hippocratique ? Quoi qu'il en soit, ce serment respire d'un bout à l'autre les principes d'une morale qui ne le cède en rien à celle du christianisme : seul il justifie tous les hommages rendus aux vertus du père de la médecine, hommages qui, selon son vœu, s'étendront à jamais dans la mémoire de tous les hommes : *Gloriam immortalem ubique gentium consequar.*

Ἀφορισμοί (*Aphorismes*). Lyon, 1532, in-16, par François Rabelais, en grec. - *Ibid.* 1546, in-16, par le même. - Paris, 1552, in-8°., grec et latin. - Leyde, 1555, in-16, avec les notes et les variantes d'Opsopaeus. - Augsbourg, 1606, in-12. - Utrecht, 1609, in-16, par Heurnius. - Rome, 1623, in-12, avec les notes de Manelphus. - Leyde, 1628, in-24, par Adolphe Vorstius, en grec et latin. - Cambridge, 1633, in-8°., par Rob. Winterton. - Padoue, 1638, in-12, avec des notes de Manelphus. - Leyde, 1638, in-32, par Vorstius. - Giessen, 1656, in-4°, par J.-C. Dieterich. - Ulm, 1661, in-4°., par le même. - La Haye, 1664, in-24, par Heurnius. - Lyon, 1668, in-16, par Nicolas Leoniceno, en grec et latin. - Leyde, 1675, in-24, par Vorstius. - *Ibid.* 1676, in-24, par Heurnius. Iéna, Léipzick et Rudolstadt, 1677, in-4°., par le même. - Ingolstadt, 1680, in-4°., par le même. - Amsterdam, 1684, in-12, par Jacques Spon. - *Ibid.* 1685, in-24, par Almeloveen, en grec et latin. - Londres, 1703, in-12, par Lister, en grec et latin. - Tubingue, 1730, in-12, par le même. - Glasgow, 1748, in-12, par Almeloveen. - Strasbourg, 1756, in-12, par le même. - Léipzick, 1756, in-12. - Paris, 1759, in-12, par Lorry, en grec et en latin. - Leyde, 1765, in-12, par Almeloveen. - La Haye, 1767, in-8°., par J.-C. Rieger, en grec et latin. - Leyde, 1778, in-8°., par le même. - Paris, 1779, in-12 et in-4°., par Lefèvre de Villebrune, en grec et latin. - *Ibid.* 1702, in-18, par Lorry et par Lefèvre de Villebrune. - *Ibid.* 1784, 2 vol. in-8°., par Bosquillon, en grec et latin, avec les Prénotions - *Ibid.* 1814, in-18, par le même, en grec et en latin, également avec les Pronostics. - Trad. en français par Lefebvre de Villebrune, Paris, 1786, in-8°.; par M. de Mercy, Paris, 1811, in-12; *Ibid.* 1817, in-12; par M. Pariset, Paris, 1812, in-12; par Bosquillon, avec les Pronostics, Paris, 1814, in-18. - en anglais, Londres, 1708, in-8°.; *Ibid.* 1735, in-8°. - en hollandais, Amsterdam, 1714, in-12. - en italien, Pavie, 1552, in-8°. - en allemand, Vienne, 1800, in-8°. - en latin, un très-grand nombre de fois, mais la plupart du temps avec des commentaires. - en anglais, en italien, en espagnol, en arabe et en hébreu. - en vers latins et français.

On s'accorde généralement à dire que, quand bien même tous les autres écrits d'Hippocrate seraient reconnus apocryphes, on ne pourrait du moins pas contester la légitimité de celui-ci. Il ne faut cependant pas beaucoup d'attention pour s'apercevoir que les copistes et les arrangeurs ne l'on pas non plus respecté. Ainsi, par exemple, la division par sections est, de toute évidence, l'œuvre d'un écrivain postérieur. Soranus pense qu'il doit y avoir trois de ces sections, Rufus en admettait quatre, et Galien passe, à tort sans doute, pour être le premier qui en établit sept. Déjà de son temps on avait reconnu qu'il y a beaucoup de passages interpolés dans cet ouvrage. C'est ainsi qu'il rejette le huitième livre tout entier composé de dix-huit aphorismes, de même que les quarante-sixième et soixante-huitième aphorismes de la septième section. Il n'a pas non plus donné le quatre-vingt-huitième de cette même section.

Ce beau monument répond victorieusement aux détracteurs de la médecine. La plupart des aphorismes d'Hippocrate renferment des vérités que vingt-deux siècles n'ont fait que confirmer, les autres ne sont pas exempts d'erreurs qui tenaient à l'enfance de l'anatomie et de la physio-

logie; mais parmi ces erreurs, il s'en trouve fort peu que l'on puisse regarder comme ayant été populaires; ceci doit augmenter notre admiration pour ce grand homme, surtout dans un temps où la science de plusieurs de nos médecins, réputés habiles, ne s'élève guère au-dessus des traditions en vogue chez les gardes-malades. Tout ce qu'on a écrit de positif sur le diagnostic et le traitement des maladies depuis Hippocrate, se rattache sans effort aux vérités immuables consignées dans ses immortels aphorismes. Pourquoi un respect irréfléchi pour l'antiquité s'est-il opposé jusqu'ici à ce qu'on reléguât ceux qui ne sont point en rapport avec l'état actuel de la science, dans des notes ou des variantes à la fin du volume? Purgée des erreurs qui la déparent, cette précieuse collection, rangée dans un ordre raisonné, serait le premier livre que l'on mettrait dans les mains de l'élève, et celui qu'il ne devrait jamais cesser de lire jusqu'à ce qu'il l'eût placé tout entier dans sa mémoire. Quand on lit attentivement les Aphorismes du père de la médecine, on est tenté de croire que ce ne sont que des fragmens d'un ouvrage méthodique sur l'homme considéré dans toutes les circonstances au milieu desquelles il peut se trouver, sur le régime qu'il doit suivre, et sur les indications que présentent ses maladies. Le traité Περὶ ἀέρων n'est peut-être lui-même qu'une magnifique série d'aphorismes rangés dans un ordre raisonné par les commentateurs d'Hippocrate. Ne serait-il pas possible de faire quelque chose d'analogue, non-seulement pour les aphorismes, mais encore pour tous les écrits légitimes d'Hippocrate? Les essais qu'on a tentés jusqu'ici dans ce genre n'ont pas eu de succès, mais on ne doit pas en conclure qu'un pareil travail, fait avec soin par des hommes de mérite, ne réussirait point.

Il est à remarquer qu'Hippocrate ne parle, dans ses aphorismes, que d'*inflammations* et de *saburres* comme maladies *internes*; la douleur, la chaleur (πῦρ, πυρετός), les convulsions, l'écoulement du sang par une voie insolite, ne sont que des symptômes. Pour remèdes, il ne recommande que l'abstinence, l'eau et la saignée, ou l'ellébore, les purgatifs et le vin.

Περὶ ἀέρων, ὑδάτων καὶ τόπων (*Des airs, des eaux et des lieux*). Bâle, 1529, in-4°. par Jean Cornarius, en grec et latin. - *Ibid.* 1542, in-4°. par le même. - Paris, 1557, in-8°. par Adrien Lalemand, en grec et latin. - Cologne, 1590, in-fol. par Louis Settala, en grec et latin. - Paris, 1646, in-4°. par Jean Martin. - Leyde, 1658, in-12, en grec et latin. - Paris, 1800, in-8°. par Coray, en grec et français. - *Ibid.* 1816, in-8°. par le même. - *Ibid.* 1817, in-8°. par J.-N. Chailly, en grec et français. -Trad. en français par J. Damascenus, Paris, 1662, in-4°.; par Magnan, Paris, 1787, in-8°. - en anglais, par Clifton, Londres, 1734, in-8°. - en allemand, par G. de Hoeglmueller, Vienne, 1804, in-8°.; par A.-F. Lindan, Breslau, 1815, in-8°.

Haller est le seul qui ait émis des doutes sur la légitimité de ce traité; mais il n'a pas donné de motifs suffisans pour entraîner la conviction. Athénée, le scoliaste d'Aristophane dans Suidas, et Erotien le citent déjà comme authentique. On ne peut disconvenir toutefois qu'il ne soit, en plus d'un endroit, déparé par des additions étrangères. M. Coray, à qui on en doit la meilleure édition, a démontré qu'outre les lacunes irréparables qu'on y soupçonne avec raison, l'ignorance des copistes en avait transporté à peu près la moitié dans le Traité des plaies de tête. Ce désordre existait déjà du temps de Galien, qui s'en aperçut, mais qui en parle d'une manière trop vague pour qu'on puisse tirer aucune lumière de ce qu'il dit.

Cet ouvrage étonnant, dit le docteur Coray, fut composé il y a près de vingt-deux siècles, dans un coin de la Grèce, par un médecin dépourvu de tous les secours que les progrès des sciences et des arts four-

nissent aux observateurs du nôtre. Guidé par le seul génie dont la nature l'avait doué, Hippocrate voulut résoudre le problème le plus intéressant qu'on eût jamais proposé. Il s'agissait de savoir pourquoi les hommes, malgré l'identité de leur espèce, différaient entre eux par des nuances graduées et successives. Pour résoudre une question de cette importance, il fallait un philosophe qui joignît, à des connaissances physiques, médicales, morales et politiques, la patience de faire des recherches très-multipliées, très-pénibles, et une sagacité extraordinaire, pour distinguer dans l'homme ce qui est l'ouvrage de la nature, d'avec ce qui n'est que l'effet des causes morales, et ce philosophe fut Hippocrate. Aussi est-ce avec raison qu'un de ceux qui l'ont le mieux connu et apprécié, Prosper Martian, disait, en parlant de cet ouvrage, qu'il n'est pas seulement utile aux médecins, mais que l'historien, le cosmographe, le politique y trouvent également jetés les premiers fondemens de leurs sciences respectives, et que son auteur a su y réunir tous les charmes du style à la gravité et à l'importance du sujet. Ce jugement a été justifié de nos jours par un autre ouvrage de génie (l'Esprit des lois), dont l'auteur n'aurait rien retranché de sa propre gloire s'il avait eu le noble courage de faire honneur au médecin grec du principe fécond qui lui fournit l'idée de son travail et qui en fut la base.

Le lecteur nous saura gré de lui avoir mis sous les yeux l'hommage qu'un illustre médecin grec a rendu parmi nous au père de la médecine, à l'auteur du Traité, si connu, des airs, des eaux et des lieux. Il n'est pas tout à fait exact de dire que Montesquieu a puisé dans cet ouvrage l'idée de son travail, mais il est certain qu'il serait difficile de trouver, dans l'antiquité et même dans les temps modernes, un livre qui contînt un aussi grand nombre de ces vérités larges et profondes que le génie de l'observation peut seul découvrir. Peut-être y aurait-il de la partialité à faire honneur à Hippocrate de tous les principes politiques consignés dans cette production si remarquable: il dut emprunter beaucoup en ce genre à ses contemporains. L'ami de Platon, en lui fournissant des vues physiologiques, en reçut probablement des pensées politiques. Mais l'admirable ensemble qui règne dans la doctrine exposée par Hippocrate, et toutes les observations relatives à l'homme physique, appartiennent au fondateur de notre art. Les aphorismes n'étant que des fragmens épars, le Traité des airs, des eaux et des lieux doit être considéré comme son plus beau titre à la gloire.

Ce traité est une étiologie pathologique générale, dans laquelle Hippocrate s'attache surtout à caractériser les différences qui distinguent les hommes, selon la température et l'exposition des lieux qu'ils habitent, selon la qualité des eaux dont ils font usage; c'est une géographie pathologique abstraite, la seule qu'il puisse être utile d'enseigner, jusqu'au moment si éloigné où l'on connaîtra, avec exactitude, les maladies endémiques et épidémiques particulières à chacun des points du globe. Dans tout cet ouvrage, Hippocrate note avec soin l'état des excrétions durant l'état de santé et durant la maladie. Des vues humorales, fondées sur l'examen de ces mêmes fonctions, y reparaissent trop souvent: mais qu'il y a loin de ces taches légères aux divagations de Sydenham sur l'ébullition du sang, et de Stoll sur le vagabondage de la bile! Si ces imitateurs, non toujours judicieux d'un grand homme, ont parfois rappelé la vigueur de son pinceau dans la description des maladies, ils n'ont fait trop souvent qu'étendre, dans d'interminables hypothèses, quelques idées dont les progrès de la physiologie ont fait justice.

L'idée de la force et de la faiblesse revient très-souvent dans le traité des airs, des eaux et des lieux; le génie d'Hippocrate ne pouvait aller plus loin; il vit bien que le corps humain n'était guère susceptible que de ces deux modifications, dont le plus haut degré constitue l'état

morbide; mais ne pouvant assez isoler les uns des autres les organes qui le composent, et privé des lumières que fournit l'analyse anatomique, il ne put arriver à l'analyse physiologique. Qui oserait le lui reprocher, puisque ce n'est que vingt-deux siècles après lui qu'on a reconnu que la force et la faiblesse ne sont jamais uniformes dans tout le corps, que la force excessive d'un organe entraîne la faiblesse de l'autre, et que ce qu'il avait dit de la douleur s'applique également à l'action vitale?

On chercherait en vain, dans ce traité, l'idée d'une cause occulte donnant lieu à certaines épidémies que l'on prétend être indépendantes des conditions atmosphériques et locales au milieu desquelles l'homme vit: le passage suivant, dans lequel nous faisons usage de la traduction du docteur Coray, n'a pas été assez remarqué; en peu de mots, il fait voir qu'Hippocrate a été fort mal compris, et que sa philosophie était bien supérieure aux lumières de la plupart de ses commentateurs et de tant d'hommes ignorans et vains qui se sont arrogé le titre de médecins hippocratistes: « Quant à moi, dit Hippocrate en parlant de l'impuissance si commune chez les Scythes, je pense que cette maladie vient de Dieu comme toutes les autres, et qu'il n'y en a pas de plus divines ou de plus humaines que les autres. Mais il n'en est pas moins vrai que chacune d'elles se forme d'après les lois de la nature, et qu'il n'en existe aucune qui ne doive son origine à des causes naturelles, *καὶ οὐδὲν ἄνευ φύσιος γίγνεται.* »

Προγνωστικὸν (*Pronostic*). Padone, 1597, in-4°., avec des notes de Mercuriali et de Froben. - Bâle, 1536, in-8°., avec d'autres livres. -Paris, 1784, 2 vol. in-8°., avec les aphorismes grec et latin, par Bosquillon. - *Ibid.* 1814, par le même. - Trad. en français, par Lefebvre de Villebrune, Paris, 1795, in-18; par M. de Mercy, Paris, 1813, in-12; par Bosquillon avec les Aphorismes, Paris, 1814, in-18. - en allemand, Ulm, 1665, in-fol. - en anglais, Londres, 1597, in-8°. - *Ibid.* 1788, in-8°.

Erotien, Cœlius Aurelianus, Galien, Aetius, Palladius, Macrobe, Paul et Etienne d'Athènes parlent de ce livre, dont aucun critique n'a contesté la légitimité. Tout y porte véritablement le cachet de la manière large et sévère d'Hippocrate; on ne peut néanmoins s'empêcher de croire qu'une main étrangère a interverti la disposition primitive des matières, et établi entre elles un ordre plus rigoureux que celui qu'elles avaient probablement en sortant de la main de l'auteur.

Chez un peuple qui cherchait dans les entrailles des victimes le destin des nations, la science du pronostic devait former la portion la plus importante de la médecine; on ne doit donc pas s'étonner si les Grecs s'attachaient à examiner avec tant de soin les matières excrétées par les malades. C'est parce que Hippocrate excella dans cette science, un peu moins conjecturale que celle des augures, que ses contemporains lui décernèrent le titre de divin. L'admiration la plus stupide a pu seule faire croire à la plupart de ses commentateurs qu'il prédisait long-temps d'avance le jour et l'heure de la mort, assertion ridicule qu'a répétée Bosquillon. Dès le début du livre des Pronostics, on trouve une opinion qui ne fut jamais celle d'Hippocrate, à moins que l'on ne lui ravisse l'honneur d'avoir composé le Traité des airs, des eaux et des lieux: *ἅμα δὲ καὶ εἴτι θεῖον ἔνεστιν ἐν τῇσι νούσοισι, et en même temps s'il y a quelque chose de divin (quid divini) dans les maladies.* Ces mots et ceux qui les suivent, ajoutés à la suite d'une grande pensée, forment certainement une des intercalations les plus fâcheuses, par leurs résultats, qui aient été faites dans les écrits d'Hippocrate. Ils ont conduit les successeurs de ce grand homme, et Sydenham lui-même, à méconnaître, dans plusieurs cas, l'influence de la succession des saisons, qui suffit pour rendre raison de la production de toutes les maladies populaires, quand on y joint celle des causes locales. La lecture attentive de ce traité prouve qu'Hippocrate

avait porté au plus haut degré de perfection la science du symptôme. Cette production, dans laquelle il ne s'est pas montré moins habile observateur que dans les Aphorismes, contient, en outre, ses opinions sur les crises, sur les jours critiques et sur les conséquences à tirer de l'état de l'urine, en un mot, la source de tout ce dont on a abusé davantage en médecine. Il n'est pas inutile de fixer l'attention du lecteur sur deux passages qui prouvent qu'Hippocrate a cherché à établir la science du pronostic sur des bases certaines, sans croire qu'il y fût parvenu. Il débute, dans la troisième section, par dire que les fièvres se terminent dans le même nombre de jours, soit que les malades guérissent, soit qu'ils succombent; un peu plus loin, il déclare qu'il est impossible de calculer exactement le nombre des jours dans la marche des maladies, ce qui réduit les règles qu'il établit à une sorte d'idéal plus ou moins éloigné de la vérité. Lorsqu'on considère le mal immense qu'a fait la manie d'attendre dans l'inaction les crises qui devaient juger la maladie, on se persuade qu'il serait à désirer que le livre des Pronostics eût été perdu avec tant d'autres ouvrages de l'antiquité.

Προῤῥητικῶν (*Prorrhétique*, ou *Prédiction*). Francfort, 1587, in-16, par J. Obsopoeus, avec d'autres livres. - Trad. en français par M. de Mercy, avec le Pronostic, Paris, 1813, in-12.

Cet ouvrage est partagé en deux livres, très-différens l'un de l'autre par le style, l'ordre qui y règne, et la manière dont les sujets y sont traités. Érotien rejette le premier; Galien dit qu'il n'y en a qu'un d'authentique, et cite le commencement de ce même premier livre; mais, dans un autre endroit, il ne balance pas à dire que la multitude d'expressions vieillies et singulières dont il est rempli, annonce clairement une imitation forcée et pénible du style d'Hippocrate. Gruner, au contraire, rejette le premier livre, fort au-dessus duquel il place le second, sans exposer les motifs de cette préférence. M. Sprengel ne partage pas son opinion, et doute de l'authenticité de l'ouvrage tout entier, qu'au temps de Galien déjà on attribuait soit à Dracon, soit à Thessalus, tous deux fils d'Hippocrate. Nous ajouterons aux opinions de ces critiques, que, dans le premier livre, le style aphoristique est pour ainsi dire outré; il semble que l'auteur se soit attaché à employer le moins de mots possible, au risque de ne se pas faire comprendre; mais au moins, sous le rapport de la brièveté, et de l'absence de tout nom de maladie, ce livre se rapproche de celui du Pronostic, tandis que le second, écrit dans un style nombreux et lié, n'a nul rapport avec celui qui le précède, et diffère totalement du livre du Pronostic et de celui des Aphorismes, par le soin que met l'auteur à nommer toutes les maladies qu'il a en vue. Ce n'est plus la manière très-générale d'Hippocrate, c'est plutôt celle d'un de ses successeurs, qui veut appliquer à chaque maladie ce qu'Hippocrate avait dit de l'état morbide en général. Les prédictions offrent un mélange de remarques exactes, autant que peuvent l'être des sentences toujours isolées des exceptions, et de remarques qui n'ont jamais eu pour fondement que l'observation d'un très-petit nombre de faits.

Κατ' ἰητρεῖον (*De la maison de santé*). Paris, 1816, in-8°. et in-4°. par Bosquillon, en grec et en latin, avec le livre des Fractures.

Attribué quelquefois par Galien à Hippocrate I, ce traité porte évidemment le cachet du fils d'Héraclide. Les règles de l'exercice de l'art chirurgical y sont exposées dans le style noble et dépourvu d'ornemens superflus, qui caractérise surtout ce grand homme. Avant de l'avoir lu, on se fait difficilement une idée de la netteté, de la précision admirable qui règnent dans ce petit traité, où même aujourd'hui on ne trouverait peut-être rien à retrancher.

Ἐπιδημια (*Maladies populaires*). Paris, 1531, in-4°. : le premier livre seulement, avec trois commentaires de Galien, en latin. - Londres,

1717, in-4°., par Freind. - Dublin, 1736, in-4°., par Cope. - Iéna, 1772, in-8°., par Baldinger. - Amsterdam, 1785, in-8°., par le même. -Trad. en français, par Desmars, Paris, 1767, in-12; *Ibid.* 1798, in-12.

Il n'y a que le premier et le troisième livres qui puissent être d'Hippocrate, à en juger d'après la simplicité avec laquelle les observations sont écrites, le silence gardé sur le traitement, et l'accord qui règne entre eux sous le rapport de la doctrine. On a voulu, sur l'autorité de Galien, les regarder comme le premier ouvrage sorti de la plume du médecin de Cos, parce que le style en paraît négligé, et qu'on y trouve moins de profondeur que dans quelques autres de ses productions. Mais l'absence de spéculations, le défaut de prétention à paraître érudit, annoncent une expérience, une maturité de jugement et un génie pratique, qu'on ne peut attendre d'un médecin qui débute dans la carrière. Dans certaines éditions on trouve, à la fin de chaque histoire, quelques initiales de mots qui formaient sans doute l'épicrise de la maladie. On n'explique ces caractères qu'avec beaucoup de peine, et il en est même qu'on n'a pas encore pu déchiffrer. Galien prétend, dans un endroit, qu'ils sont d'un médecin d'Alexandrie, nommé Mnemon Sidites, et disciple de Cléophante; ailleurs il dit que ce Mnemon vendit à Ptolémée Evergète un manuscrit, venant de Pamphilie, sur lequel on les lisait déjà.

Galien assure que le second, le quatrième et le sixième livres sont de Thessalus, qui les rédigea d'après des fragmens trouvés dans les manuscrits de son père. Le sixième renferme plusieurs passages qu'on lit déjà textuellement dans le second. Ce qui prouve, d'ailleurs, que le quatrième n'est pas authentique, c'est qu'il y est parlé d'un philosophe cynique, et qu'Antisthènes, fondateur de cette secte, fut disciple de Socrate. Cependant ce livre date aussi d'une époque bien antérieure à l'école d'Alexandrie, puisque Héraclide de Tarente l'avait commenté. Quant au cinquième livre, Galien l'attribue à Hippocrate IV, fils de Dracon. La distinction qui y est établie entre les veines et les artères annonce au moins qu'il ne peut avoir eu Hippocrate II pour auteur. Beaucoup de critiques croyent à la légitimité du cinquième livre, sur l'autorité d'Erotien et de Galien, quoique ce dernier penche quelquefois pour en faire honneur à Thessalus. M. Sprengel ne partage pas cette opinion, il pense qu'on peut regarder le livre en question comme un composé de fragmens d'un ouvrage mutilé par la faux du temps, et que les Alexandrins auront essayé de restaurer. A l'égard du septième livre, personne ne doute qu'il ne soit apocryphe.

Cet ouvrage offre le premier modèle de la science descriptive des maladies: exactitude et précision dans l'exposé des symptômes, tel fut tout le secret d'Hippocrate à une époque où la médecine n'était point encore l'art de supposer ce qu'on ne voit pas à l'aide de ce qu'on voit, et trop souvent de ce qu'on croit voir. Quelque mérités que soient les éloges qu'on a donnés à Hippocrate pour le talent qu'il a déployé dans l'étude des phénomènes morbides, nous avons à regretter que parmi ceux de ses successeurs qui se sont fait une sorte de point d'honneur, ou plutôt une espèce de devoir religieux, de l'imiter, aucun n'ait osé s'élever, pendant si long-temps, à la recherche des lésions cachées, dont ces phénomènes ne sont que l'ombre, et qui seules peuvent fournir des sujets positifs d'indication. Il a fallu tous les travaux des anatomistes depuis le commencement du dernier siècle, il a fallu surtout l'impulsion donnée par Morgagni, pour qu'on reconnût combien les observations rapportées par Hippocrate sont imparfaites. Le plus ordinairement il néglige de citer des symptômes capables de mettre sur la voie du siége et de la nature des maladies, pour ne s'attacher qu'à ceux qui peuvent faire prévoir l'issue des dernières. Rapprochés de ses Aphorismes, les livres authentiques d'Hippocrate sur les Epidémies sont les faits à l'appui de la règle; mais

comme la science du pronostic n'est plus à beaucoup près aussi recherchée aujourd'hui qu'elle l'était jadis, et qu'on s'attache davantage à savoir ce qui a lieu dans le moment pour tâcher d'empêcher que le mal ne continue on n'empire, plutôt qu'à deviner ce que sera la maladie si on abandonne le malade à la nature, c'est-à-dire au mal qui menace ses jours, les livres des Epidémies n'offrent pas autant d'intérêt qu'ils en ont inspiré jadis à Baillou, à Baglivi et à Leroy. Loin de nous la pensée de flétrir un beau monument d'observation! notre but est seulement de faire remarquer qu'un praticien, qu'un auteur qui s'obstinerait aujourd'hui à marcher aveuglément sur les traces d'Hippocrate, sans avoir égard à la différence des temps, ne ressemblerait pas mal à un général qui préférerait les flèches des anciens à l'artillerie de nos jours, à un astronome qui ne voudrait pas observer le ciel à l'aide du télescope, par cela seul que Ptolémée ne s'en est point servi.

Περὶ διαίτης ὀξέων (*Du régime dans les maladies aiguës*). Leyde, 1609, in-4°. par J. Heurnius, avec un commentaire. - Léipzick, 1745, in-8°., par J.-G. Guenz. - Trad. en français, par M. de Mercy, Paris, 1818, in-12, avec le texte grec. - en allemand, Altenbourg, 1772, in-8°.

Aucun doute ne s'élève sur l'authenticité de ce livre, si l'on excepte toutefois la portion qui commence à l'endroit où il est parlé des bains; encore Galien fait-il observer que, malgré la différence de style et l'esprit théorique qui y règne, ce morceau existait déjà du temps d'Erasistrate, ce qui prouve qu'il est au moins fort ancien.

La méthode thérapeutique d'Hippocrate doit être étudiée dans cet ouvrage, ainsi que sa pathologie, si peu étendue, si peu compliquée, telle que devait l'être une pathologie toute symptomatique, dans laquelle on avait à peine l'idée d'une maladie, dans le sens attaché à ce mot depuis qu'on a cessé de lui faire désigner l'état du corps humain lésé dans une de ses fonctions évidentes. Le livre d'Hippocrate sur le régime dans les maladies aiguës est celui de tous que l'on peut méditer encore aujourd'hui avec le plus de fruit; il serait à désirer qu'on en eût une bonne traduction française. L'hygiène thérapeutique a fait peu de progrès depuis Hippocrate jusqu'à nos jours.

Περὶ τῶν ἐν κεφαλῇ τρωμάτων (*De plaies de tête*). Leyde, 1639, in-12, avec les commentaires d'Aranzi. - Trad. en allemand par Braune, Léipzick, 1785, in-8°. - en italien, Florence, 1693, in-8°. - en hollandais, Anvers, 1595, in-8° - en français, Rouen, 1658, in-12.

La légitimité de ce livre n'est constatée non plus par personne. Erotien, Galien et beaucoup d'autres écrivains s'expriment à son égard de la manière la plus honorable. La concision du style, la précision des idées, l'état même des connaissances anatomiques, tout annonce qu'il est vraiment authentique. Le médecin de Pergame conjecture seulement, et non sans apparence de raison, qu'il a été un peu défiguré par des additions étrangères et postérieures.

Περὶ ἀγμῶν (*Des fractures*). Rome, 1776, in-4°., en latin, avec des remarques d'André Maximin. - Paris, 1816, in-8°. et in-4°., par Bosquillon.

Ce livre, dont la fin nous manque, est cité, en plusieurs endroits, par Galien, comme ayant fait partie du traité Κατ' ἰητρεῖον, argument dont le médecin de Pergame se sert pour chercher à prouver que ce dernier est d'Hippocrate I, fils de Gnosidicus. Ni Gruner, ni M. Sprengel ne partagent son opinion; tous deux n'hésitent pas à le ranger parmi les productions légitimes d'Hippocrate II.

Περὶ τέχνης (*De l'art*). Trad. en allemand, par F.-O. Dewez, Vienne, 1782, in-8°.

Mercuriali et Gruner rejettent, sans balancer, cet ouvrage, que Suidas attribuait à Hippocrate I, et que M. Sprengel croit, au contraire, avoir

été composé par quelqu'élève de l'école d'Alexandrie. On y retrouve, en effet, beauconp d'idées de Praxagoras sur la pathologie, en particn-lier sur la cause des maladies, que l'autenr place dans les humeurs. La doctrine du pueuma y joue aussi un grand rôle, c'est-à-dire qu'il y est dit que les vaisseanx renferment, chez l'homme bien portant, un fluide aériforme, que dn sang ou du pus remplace dans l'état de maladie. Toutes ces hypothèses sont postérieures de beaucoup an siècle d'Hippocrate.

Περὶ ἀρχαίης ἰητρικῆς (*De la médecine des anciens*). Amsterdam, 1676, in-12. - Rome, 1681, in-12.

Quoiqu'Erotien parle de ce traité, et que Schulze le croic authentique, Mercuriali et Gruner l'ont rangé parmi les livres apocryphes. Ils se fondent principalement sur ce que l'auteur cite qnelques passages du Traité sur le régime, qu'on sait n'être point légitime. D'ailleurs cet ouvrage est rempli de subtilités et d'un vain étalage d'érudition. Le style en est affecté et prétentieux. Conring l'attribuait à Acron d'Agrigente, mais on ne sanrait le faire remonter à une époque aussi reculée. Les maladies y sont attribuées aux quatre qualités élémentaires de toutes choses, doctrine qui ne fut introdnite, dans la physique, que par Alcméon de Crotone, et peut-être même par Empédocle seulement.

Νόμος (*Loi*). Venise, 1542, in-8°., par P. Magnolius, en grec et latin, avec d'antres pièces. - Tubingue, 1564, in-8°. - Rome, 1586, in-4°. - Venise, 1653, in-fol.

Mercuriali rejette, ce traité sans qu'on sache trop pourquoi, et quoiqu'il ait en sa faveur l'autorité d'Erotien. Les excellens préceptes d'Héraclite qu'on y retrouve autorisent à le rapporter an temps d'Hippocrate II, dont il n'est indigne sous ancnn rapport. On y reconnait la manière de l'anteur du Serment. Cette *loi* a été souvent violée par les médecins qui se sont succédés depnis Hippocrate jusqu'à nos jours.

Περὶ ἰητροῦ (*Du médecin*).

Le silence d'Erotien sur ce livre suffirait pour le rendre suspect. Un style recherché, et le caractère même des règles de conduite qui y sont tracées au médecin, le rendent tout à fait indigne d'un siècle où les mœurs étaient encore anssi simples que dans celui d'Hippocrate, qnoique dn reste il soit rempli d'excellens préceptes, sauf celui d'éblouir le vulgaire par de riches vêtemens et de porter des parfums. On trouve dans ce livre quelques traces de la chirurgie militaire des anciens.

Περὶ εὐσχημοσύνης (*De la bonne mine du médecin*). Gœttingue, 1740, in-4°., par G. Matthiæ, en grec et latin.

Les remarques faites an sujet du livre précédent s'appliquent aussi à celui-ci, dont aucnn critique ne parle, qni est rempli d'atticismes, et dont l'auteur conseille des remèdes qui contrastent avec la simplicité de la thérapeutique d'Hippocrate. Les médecins proprement dits y sont distingués des marchands de drogues ou des apothicaires : or, on sait que cette distinction ne commença à être faite qu'en Egypte, sous la domination des Ptolémées. Ce livre contient dc fort bons conseils.

Παραγγελίαι (*Préceptes*).

Il n'est pas parlé de ce traité dans Erotien, non plus que dans Galien. Grnner conjectnre, non sans quelque fondement, qu'il a été composé assez tard par un partisan de la secte des empiriqnes, car il y est parlé du salaire des médecins, et l'on sait qu'Hippocrate exerçait l'art de guérir sans exiger aucune rétribution de la part des malades. D'ailleurs tout emploi dn raisonnement y est proscrit, et l'auteur ne vent reconnaître d'antre guide que l'expérience, principe qu'Hippocrate ne pouvait admettre.

Περὶ ἀρχῶν ἢ σαρκῶν (*Des principes ou des chairs*).

Erotien ne parle pas de ce traité. Galien le cite tantôt comme légitime, et tantôt comme apocryphe. Aristote l'attribuait à Polybe; ce

qui prouve qu'il en existait déjà une partie au moins de son temps. Il serait difficile de dire ce qui a pu déterminer Conring et Haller à le mettre sur le compte de Démocrite. On y trouve un bizarre mêlange de la philosophie d'Héraclite et des principes de l'école des Stoïciens. L'historien exercé y découvre aussi des traces de la théorie d'Erasistrate sur le pneuma contenu dans les artères. C'est avec pleine raison que Gruner l'a relégué parmi les livres entièrement apocryphes.

Ce traité est un de ceux dans lesquels on a si souvent puisé, soit pour ravir aux médecins l'honneur de leurs découvertes, soit pour faire remonter jusqu'à Hippocrate les rêves des systématiques qui se sont succédés depuis l'époque où ce grand homme a paru. On y trouve les premières traces de la physiologie de détails, et, par exemple, les fonctions de la membrane du tympan y sont indiquées, ainsi que celles de l'oreille interne, désignée comme une cavité à parois sonores en raison de leur dureté et de leur sécheresse.

Περὶ γονῆς. (*De la semence*). Trad. en latin par J. Willich, dans son édition de Lactance, Francfort, 1542, in-8°. - en italien, Venise, 1545, in-4°. - en français, Paris, 1556, in-8°.

Erotien n'a pas dit un seul mot de ce traité, que Fabricius attribue à Polybe, mais sur de bien faibles motifs. L'auteur, qui raisonne avec une rare subtilité, se propose de prouver que toutes les parties du corps de l'homme tirent leur origine de la semence, et que celle-ci est la quintessence des quatre humeurs élémentaires du corps. Cette dernière opinion annonce clairement un sectateur de l'école péripatéticienne. Celle qui lui sert de base a été adoptée par Buffon dans son histoire plus poétique que naturelle de l'homme.

Περὶ φύσιος παιδίου (*De la nature de l'enfant*). Trad. en latin, par J. Willich, dans son édition de Lactance, Francfort, 1542, in-8°. - en français, par G. Chrétien, Reims, 1553, in-8°.

Quoique ce livre ait été regardé par Gruner comme la continuation du précédent, quoiqu'il en soit parlé dans Erotien, Galien, Palladius, Macrobe et plusieurs autres médecins anciens, Galien, dans un endroit, l'attribue expressément à Polybe. L'auteur fait mention du traité des maladies des femmes, qu'on sait être apocryphe. Il n'a pas su non plus s'abstenir d'une foule de subtilités qui ne permettent pas de le faire remonter jusqu'au siècle d'Hippocrate. Tout se réunit donc pour autoriser à le rayer du catalogue des œuvres légitimes de ce médecin, et en même temps à le reléguer parmi les productions qui, n'offrant que les erreurs de l'antiquité, ne méritent d'être lues que par l'historien de la science.

Περὶ ἑπταμήνου (*De l'accouchement à sept mois*). Bâle, 1562, in-8°. - *Ibid.* 1569, in-8°.

Περὶ ὀκταμήνου (*De l'accouchement à huit mois*). Bâle, 1568, in-fol., en grec et latin, avec le précédent. - Genève, 1571, in-8°. - *Ibid.* 1588, in-8°.

Ces deux traités ne peuvent être d'Hippocrate. Les idées bizarres dont ils sont remplis, touchant les jours critiques et les propriétés chimériques des nombres, décèlent assez un pythagoricien ou un platonicien de l'école moderne. Les applications de la doctrine pythagoricienne des nombres à la physique, sont, comme chacun le sait, une de ces inventions qui n'avaient pas encore appauvri le siècle d'Hippocrate. Si, dans les écrits légitimes du père de la médecine, on trouve quelques traces apparentes des rêveries de la seconde école pythagoricienne, il est probable qu'Hippocrate ne fut conduit à calculer les jours critiques que d'après diverses observations qui paraissaient offrir une périodicité aussi singulière que celle de quelques fièvres intermittentes.

Περὶ διαίτης (*Du régime*). Gœttingue, 1737, in-4°.

On doit juger les trois livres, dont cet ouvrage se compose, de la

même manière que les précédens. Les subtilités les plus absurdes du nouveau platonisme y sont employées pour expliquer la nutrition et les autres fonctions du corps animal. Ils ne sauraient donc être d'Hippocrate, quoique Jean-Mathieu Gessner, moins sage que Galien, n'ait pas même songé à en douter, malgré son immense savoir. Erotien les a passés sous silence. Le premier intéresse en ce qu'on y trouve exposés quelques-uns des principes d'Héraclite et toute la doctrine de la métempsycose. Le second a été attribué à Philistion de Locres, et le troisième à Hérodicus de Sélivrée; mais le style rappelle davantage le siècle d'Erasistrate, sans compter que les alimens conseillés aux athletes conviennent bien au climat d'Alexandrie, mais nullement à celui de la Grèce. Un dernier argument qui prouve, sans réplique, que ce livre n'est point d'Hippocrate, c'est que la doctrine qu'il renferme n'est nullement celle qu'on admire dans le traité du régime dans les maladies aiguës.

Περὶ φύσιος ἀνθρώπου (*De la nature de l'homme*). Leyde, 1506, in-8°. en latin. - Paris, 1516, in-4°., en latin. - Lyon, 1525, in-12, en latin. - Bâle, 1536, in-8°., en grec et latin. - *Ibid.* 1543, in-8°., en grec. - Paris, 1548, in-4°., en grec. - Lyon, 1548, in-12, en grec. - *Ibid.* 1558, in-12, en grec. - Strabourg, 1558, in-4°., en grec et latin - *Ibid.* 1564, in-4°., en grec et latin. - Lyon, 2570, in-12, en grec et latin. - Brême, 1584, in-4°., en grec. - Leyde, 1609, in-4°., en grec et latin. - *Ibid.* 1627, in-8°., en grec. - Trad. en français, par Jean de Bourges, Paris, 1548, in-16.

Erotien, Galien, Macrobe et Palladius font mention de ce livre, sur le mérite duquel les avis sont singulièrement partagés. Galien le regarde en certains endroits comme authentique; dans d'autres il l'attribue, d'après Dioscoride, soit à Polybe, soit à Thessalus. Socrate, dans un des dialogues de Platon, expose, sans toutefois citer le titre du traité, des principes qu'on y trouve développés, et qu'il dit appartenir à Hippocrate, tandis que, d'un autre côté, Aristote rapporte, comme étant de Polybe, des opinions qui y sont également exposées. Quelques critiques en ont attribué la seconde partie à Hippocrate III. D'autres l'ont relégué tout à fait parmi les livres apocryphes. M. Sprengel soupçonne, et cette conjecture paraît fondée, qu'Hippocrate II avait réellement composé, sous ce titre, un ouvrage qui aura été perdu en partie, et dont quelque médecin moderne se sera chargé ensuite de remplir les lacunes. Cette hypothèse explique le grand nombre de subtilités qu'il renferme, et l'hétérogénéité des principes qui y sont exposés. C'est dans ce livre, si peu recommandable, que se trouve la fameuse sentence : *Ego autem dico, si unum esset homo, nunquam sane doleret*, à laquelle on a donné une signification toute différente de celle qu'elle a dans l'ouvrage.

Περὶ ἀνατομῆς (*De l'anatomie*). Venise, 1542, in-8°., par P. Magnolius, en grec et latin, avec d'autres livres. - Leyde, 1728, in-8°., par D.-G. Triller. - Leipzick, 1738, in-8°. - en latin, Tubingue, 1512, in-4°. - en français, par Jean de la Jargue, Lyon, 1580, in-16.

Malgré tous les éloges que Guenz et Triller ont prodigués à ce livre, il n'en est parlé, ni dans Erotien, ni dans Galien, quoique le médecin de Pergame fasse mention de quelques ouvrages d'Hippocrate sur l'anatomie, qui sont aujourd'hui perdus. Triller le croyait sorti de la plume de Démocrite, peut-être parce qu'on y trouve des locutions familières aux Abdéritains. Ce qui diminue beaucoup le prix de ce traité, c'est que l'auteur a fait de nombreux emprunts au second livre des Epidémiques.

Le passage le plus remarquable de ce livre est sans doute celui dans lequel l'auteur dit que toute affection de la tête provient de l'estomac. Nous ne pensons pas qu'il soit possible de retrouver plus haut, dans l'antiquité, le germe d'une doctrine moderne qui fait, de la gastrite, le fondement de la pathologie.

Περὶ καρδίης (*Du cœur*). Francfort, 1563, in-4°.

Ce livre, dont Erotien n'a pas parlé, non plus que Galien, n'est sans doute qu'un fragment du traité Περὶ ἀρχῶν ἢ σαρκῶν. Rien n'y respire la manière et la touche d'Hippocrate. Les nerfs y sont distingués des tendons, ce que ne savait pas encore faire le médecin de Cos. Il y est aussi parlé de l'aorte, mot qui ne fut introduit que par Aristote, d'après le témoignage de Galien.

Περὶ ὀστέων φύσιος (*De la nature des os*).

Si l'on en croit Foes, ce livre, dont Erotien et Galien ne font pas mention, serait du même auteur que les traités Περὶ γονῆς et Περὶ φύσιος παιδίου. Aristote l'attribue expressément à Polybe. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'a aucune des qualités qui caractérisent les légitimes écrits d'Hippocrate.

Περὶ φλεβῶν (*Des veines*).

Dans ce livre, ou plutôt dans ce fragment, qu'Erotien et Galien passent tous deux sous silence, les veines sont distinguées des artères, preuve certaine qu'il date d'une époque postérieure à celle d'Hippocrate.

Περὶ αἰῶνος (*De l'âge*). Genève, 1571, in-8°., par J. Lalemant, en grec et latin, avec d'autres pièces.

Autre traité également apocryphe, comme le prouve l'application qui y est faite de la doctrine pythagoricienne des nombres à la théorie des phénomènes vitaux. Gruner pense qu'il ne diffère pas du livre auquel Galien et Aetius donnent le titre de Περὶ ἑβδομάδος, et qui a également pour base de stériles spéculations sur les propriétés chimériques attribuées par les Alexandrins au nombre sept.

Περὶ χυμῶν (*Des humeurs*). Paris, 1555, in-4°. - *Ibid.* 1556, in-4°. -Venise, 1562, in-8°. - Paris, 1631, in-8°. - Leipzick, 1745, in-8°.

Erotien, Palladius et Galien attachaient une haute importance à ce livre, que Foes et Haller ont, sur leur foi, rangé parmi les œuvres légitimes d'Hippocrate. Cependant Galien, dans le commentaire même qu'il a écrit sur ce traité, doute de son authenticité, et nomme plusieurs auteurs qui n'y croyaient pas non plus, l'attribuant, soit à un autre Hippocrate que le fils d'Héraclide, soit à Thessalus ou à Polybe. Les Aphorismes y sont cités plusieurs fois, indice certain de son caractère apocryphe; une preuve plus convaincante encore, c'est que la théorie humorale de l'auteur de ce traité ne se trouve dans aucun des Aphorismes. Si Hippocrate avait imaginé ou adopté cette triste physiologie, il n'aurait pu s'abstenir d'y revenir sans cesse, à la manière de tous les systématiques qui reviennent avec plus de complaisance sur les rêves de leur imagination que sur les phénomènes qu'ils observent. Ne nous lassons point de répéter qu'on ne trouve, dans les écrits légitimes d'Hippocrate, que le germe de l'humorisme, et non l'humorisme lui-même.

Περὶ τόπων τῶν κατ' ἄνθρωπον (*Des parties du corps humain*). Paris, 1524, in-12, en latin. - *Ibid.* 1531, in-4°., en latin. - Bâle, 1536, in-4°., en grec. - Lyon, 1543, in-8°., en latin. - Strasbourg, 1564, in-8°.

Si cet ouvrage n'abondait pas en discussions théoriques et en subtilités, on pourrait croire à son authenticité, car le style rappelle presque celui d'Hippocrate. Mais, comme il porte le cachet d'une grande antiquité, on doit plutôt le regarder comme l'œuvre d'un disciple de l'école de Cnide, rivale de celle de Cos, parce que l'idée des sept distillations de la tête qu'on y trouve énoncée s'écarte trop des vrais principes du fils d'Héraclide pour permettre qu'on la lui attribue.

Περὶ φυσῶν (*Des flatuosités*). Paris, 1525, in-12. - Bâle, 1529, in-4°. - Paris, 1557, in-8°.

Erotien et Galien n'hésitent pas à ranger parmi les œuvres légitimes d'Hippocrate ce traité, que Leclerc, avec plus de raison, a relégué parmi les écrits apocryphes. Il est écrit avec trop d'éloquence, et trop rempli

de subtilités, pour ne pas devoir le jour à quelque sophiste ou pneumatiste bien postérieur au médecin de Cos. Haller a commis une méprise grossière en disant que son auteur appartenait à l'école d'Anaximènes: les principes de cet ancien philosophe de l'Ionie n'avaient pas le moindre rapport avec ceux qu'on trouve épars dans ce livre.

Περὶ ἀδένων (*Des glandes*).

Erotien ne dit rien de ce traité. Galien le range parmi les livres apocryphes. Il est rempli de théories, toutes plus ou moins bizarres, qui suffiraient pour témoigner de sa non authenticité.

Περὶ κρισίμων (*Des jours décrétoires*).

Il n'est pas parlé de ce livre dans Erotien, et quoiqu'on prétende que Galien l'a pris pour principal guide dans son exposition de la doctrine des jours critiques, on ne peut pas le regarder comme authentique, car les principes qu'il renferme, surtout à l'égard de la division des maladies d'après leurs diverses formes, appartiennent plus à l'école de Cnide qu'à celle de Cos. On ne doit considérer ce traité que comme le développement de quelques aphorismes dans lesquels Hippocrate indique les jours auxquels les maladies se terminent: c'est la consécration d'une idée qui cessa d'être fondée quand on voulut en faire une règle sans exceptions. La faute en fut à Galien, et non à Hippocrate, qui, nous le répétons, dit formellement qu'il est impossible de compter exactement les jours.

Περὶ κρίσιων (*Des crises*).

Quoiqu'Erotien n'ait pas parlé de ce livre, on serait porté à le croire authentique, à cause du style précis et concis dans lequel il est écrit; mais ce qui le rend suspect, suivant la remarque judicieuse de Foes, c'est que l'auteur cite plusieurs fois les Aphorismes. A quoi Gruner ajoute un autre motif de suspicion, tiré du bizarre conseil que celui-ci donne de faire boire du vin en grande quantité aux personnes atteintes de la passion iliaque, pour les débarrasser de leur mal. Une pareille méthode appartient plutôt à l'école de Cnide qu'à celle de Cos; c'est pourquoi Gruner pense qu'il faut attribuer le Traité des crises à un Cnidien moderne. Les autres remarques que nous avons faites sur le livre précédent s'appliquent également à celui-ci.

Κοάκαι προγνώσεις (*Prénotions coaques*). Lyon, 1576, in-fol., en grec et latin. - Paris, 1588, in-fol. - *Ibid.* 1616, in-fol. - *Ibid.* 1621, in-fol. - *Ibid.* 1658, in-fol. - Leyde, 1757, in-fol. - Amsterdam, 1663, in-12. - Paris, 1657, in-12. - Gœttingue, 1752, in-4°.

Erotien ne parle pas de ce livre, et Galien en fait à peine mention, encore même pour dire qu'il n'est point d'Hippocrate. En effet, la forme et le style se réunissent pour prouver qu'il n'a pu être écrit par ce grand médecin. Cependant, comme les matériaux en ont été puisés, pour la plupart, dans les traités intitulés: Προγνωστικὸν et Προῤῥητικὸν, on peut admettre, avec Foes, qu'il a pour auteurs ceux de ces deux livres, mais tout annonce, en outre, qu'il a été altéré en plus d'un endroit par des additions postérieures. Cependant on y trouve de bonnes choses.

Περὶ ὀδοντοφυΐης (*De la dentition*).

Ce livre, dont Erotien et Galien n'ont pas parlé, est manifestement apocryphe.

Περὶ τροφῆς (*De l'aliment*). Cologne, 1561, in-8°. - *Ibid.* 1589, in-fol. - Venise, 1566, in-4°. - Bâle, 1566, in-4°. - Paris, 1569, in-4°., en grec. - *Ibid.* 1572, in-8°., en grec et latin. - *Ibid.* 1631, in-8°., en latin.

Beaucoup d'auteurs anciens, parmi lesquels il suffira de citer Erotien, Galien, Aulu-Gelle, Palladius et Étienne d'Athènes, ont parlé de ce traité, sur lequel Lorry a donné un commentaire si estimé, et qu'on a cru authentique jusqu'à Mercuriali et Leclerc. Galien, comme à son ordinaire, hésite dans le jugement qu'il en porte, et dit qu'on l'attribuait à Thessalus, à Philotime, à Philistion, ou même à Hérophile. Pherecydes

en serait l'auteur selon J.-A. Fabricius. Conring le regardait comme une compilation, dont les matériaux avaient été puisés dans les livres de divers écrivains. Haller doutait aussi de son authenticité, et le rapportait au temps de l'école d'Alexandrie. Quoiqu'il renferme un grand nombre d'excellens principes, qui ne sont pas indignes du médecin de Cos, on y trouve, comme l'a fait remarquer Gruner, beaucoup d'antithèses, qui proviennent nécessairement d'un sophiste moderne. Ce qui atteste encore mieux son peu d'ancienneté, c'est que les artères y sont distinguées des veines. Peut-être cet ouvrage n'est-il que la paraphrase des vues qu'Hippocrate avait consignées sur l'aliment dans des livres perdus en totalité ou en partie.

Περὶ ὑγρῶν χρήσιος (*De l'usage des humeurs*).

Aucun auteur ancien, sans même excepter le médecin de Pergame, n'a parlé de ce livre. Foes et Gruner présument que c'est une compilation faite sans ordre et sans goût avec les Aphorismes et divers autres écrits authentiques ou apocryphes d'Hippocrate.

Περὶ φαρμάκων (*Des purgatifs*). Bâle, 1544, in-8°., par Jean Calvo. - Paris, 1617, in-8°.

Ouvrage également apocryphe. L'auteur prétend qu'il y a des médicamens propres à évacuer chacune des quatre humeurs élémentaires. On ne trouve aucune trace de cette doctrine dans les productions légitimes d'Hippocrate, quoiqu'on se soit souvent autorisé de l'exemple de ce grand homme pour excuser les divagations sur le choix des purgatifs appropriés à la nature de l'humeur qui devait être évacuée.

Περὶ ἐλλεβορισμοῦ (*De l'usage de l'ellébore*).

Autre compilation rédigée d'après les ouvrages authentiques d'Hippocrate. Tout en prenant le nom de ce grand médecin, l'auteur lui attribue le Traité des maladies des femmes. Cette seule circonstance suffit pour découvrir sa fraude. Cependant il est parlé de l'administration de l'ellébore dans les Aphorismes d'Hippocrate, et le traité dont il s'agit supplée peut-être au silence du père de la médecine sur la manière d'employer ce médicament.

Περὶ διαίτης ὑγιεινῆς (*Du régime des personnes bien portantes*). Lyon, 1506, in-8°. - Paris, 1528, in-fol. - *Ibid.* 1529, in-8°. - *Ibid.* 1533, in-8°. - Bâle, 1533, in-fol. - Paris, 1534, in-12. - *Ibid.* 1539, in-12. - Bâle, 1539, in-fol. - Anvers, 1534, in-8°. - Bâle, 1544, in-4°. - *Ibid.* 1559, in-8°. - Lyon, 1548, in-8°. - Anvers, 1561, in-12. - Paris, 1577, in-12. - Trad. en italien, Venise, 1545, in-4°.

Erotien ne parle pas de ce livre, et Galien l'attribue à Polybe, sous le nom de qui Albanus Torinus l'a publié. Les doctrines n'y sont pas mauvaises, mais le style n'a aucun rapport avec celui d'Hippocrate, qui, dans ses écrits légitimes, n'a point parlé de la *frigidité* de l'estomac, dont il est fait mention dans ce livre. Il est curieux de retrouver dans un ouvrage aussi ancien le germe de la pratique de Brown; en effet, l'auteur recommande de boire du vin pur en plus grande quantité lorsqu'on vomit les alimens chaque matin.

Περὶ ἐνυπνίων (*Des rêves*). Lyon, 1538, in-4°. - Bâle, 1543, in-4°. - Lyon, 1549, in-12. - Genève, 1561, in-fol. - Giessen, 1610, in-8°. - Amsterdam, 1658, in-12.

L'auteur s'attache à faire voir que les rêves dépendent de causes naturelles et matérielles. Son style n'a rien de celui du médecin de Cos, et se rapproche beaucoup de celui de Platon.

Περὶ νούσων (*Des maladies*). Paris, 1540, in-4°. - Francfort, 1602, in-fol. - Paris, 1637, in-4°. - Bâle, 1544, in-8°.

Cet ouvrage se compose de quatre livres. On cite en faveur de leur authenticité le témoignage d'Erotien, de Cœlius Aurelianus et de Galien. Cependant le médecin de Pergame ne le considérait que comme un traité rédigé dans l'esprit de la doctrine d'Hippocrate, et peut-être même, d'après

quelques fragmens de ses vrais ouvrages, par ses fils ou par quelqu'un de ses descendans Au reste les quatre livres dont il se compose ne sont pas tous du même auteur, car il règne entre eux plus d'une contradiction. Gruner conjecture que plusieurs sont sortis de l'école de Cnide, opinion qu'avait déjà émise Haller.

Cet ouvrage est certainement le plus ancien traité de pathologie que nous possédions; s'il contient des opinions postérieures à Hippocrate, il offre au moins les premiers résultats systématiques de ses observations. L'auteur fait provenir les maladies de la bile ou de la pituite, des travaux et des blessures, de l'excès de chaleur et de l'excès de froid, de l'excès de sécheresse et de l'excès d'humidité. Partout on y retrouve l'idée de deux états morbides primitifs, et si l'antiquité d'une opinion pouvait être un sûr garant de sa vérité, il n'y en aurait pas de plus incontestable que la dichotomie pathologique adoptée par Thémison, Hoffmann, Brown, et moins ouvertement, mais de fait, par la presque totalité des autres médecins, soit anciens, soit modernes. Au reste, quiconque voudra étudier avec soin l'histoire de la pathologie, en lisant tous les écrits publiés sur la science des maladies, devra commencer par celui dont il s'agit, après avoir lu les ouvrages légitimes d'Hippocrate; celui dont nous allons parler ne mérite pas moins d'attention.

Περὶ παθῶν (*Des affections*). Bâle, 1544, in-8°.

Galien fait mention de ce livre, dont le style se rapproche beaucoup de celui d'Hippocrate. Les principes y sont purs, et les hypothèses assez rares. On serait donc tenté de croire à son authenticité, sans la déclaration formelle du médecin de Pergame, qui désigne Polybe comme en étant l'auteur.

Περὶ τῶν ἐντὸς παθῶν (*Des affections internes*). Paris, 1637, in-8°, par Martini.

Ce traité ne peut manquer d'appartenir à l'école de Cnide, car l'auteur y expose les principes et y recommande les médicamens âcres et héroïques qu'Hippocrate a blâmés avec tant de force dans les Cnidiens. Au temps d'Hippocrate comme de nos jours, deux partis divisaient les médecins. Ce traité doit être consulté par tous ceux qui voudront connaître les adversaires qu'Hippocrate a souvent combattus, à raison de la hardiesse des moyens qu'ils mettaient en usage.

Περὶ ἱερῆς νούσου (*De l'épilepsie*). Madrid, 1631, in-fol.

Erotien, Cœlius Aurelianus et Galien reconnaissent ce traité pour appartenir à Hippocrate; mais le style ampoulé et diffus qui y règne partout ne permet pas de se ranger à leur avis. Du reste, l'auteur était, à ce qu'il paraît, fort éclairé, car il ne croyait pas à l'influence des esprits sur le corps de l'homme, et n'avait recours qu'à des causes naturelles pour expliquer les phénomènes de la vie. Si l'on rapproche cette opinion si judicieuse de ce que dit Hippocrate sur l'impuissance des Scythes, on ne sera pas éloigné de penser que ce traité contient au moins une partie de ses opinions sur l'épilepsie.

Περὶ μανίης (*De la démence*).

Cette maigre compilation est indigne d'Hippocrate. On y trouve cités des passages du cinquième livre des Épidémiques, du Traité des maladies, de celui sur l'Épilepsie, et d'autres ouvrages également apocryphes.

Περὶ αἱμοῤῥοΐδων (*Des hémorrhoïdes*).

Ce livre, dont il est fait mention dans Erotien et Galien, doit, suivant la remarque de Gruner, avoir un Cnidien pour auteur; car on y trouve des assertions contradictoires aux Aphorismes d'Hippocrate, et beaucoup de remèdes très-irritans, tirés même des substances métalliques, y sont recommandés.

Περὶ ὄψιος (*De la vue*). Helmstaedt, 1792, in-8°, par J.-H. Jugler, en grec et latin.

Il est impossible d'attribuer cet ouvrage à Hippocrate, quand on l'a lu avec quelque attention. Les maladies des yeux y sont décrites d'une manière trop superficielle, et le style en est trop chargé d'ornemens. Du reste, on y trouve quelques préceptes utiles. Probablement il a été écrit par un Alexandrin.

Περὶ παρθενίων (*Des maladies des filles*). Paris, 1574, in-8°. - Lucques, 1582, in-4°. - Francfort, 1591, in-8°. - Venise, 1635, in-fol. - Paris, 1648, in-8°.

Ce n'est qu'un simple fragment, à l'égard duquel Gruner conjecture avec beaucoup de vraisemblance qu'il a pour auteur celui du Traité de l'épilepsie.

Περὶ γυναικείης φύσ (*De la nature de la femme*).

Des principes entièrement opposés à ceux qui règnent dans l'ouvrage précédent, annoncent qu'il n'est pas du même auteur, et les purgatifs prescrits par celui-ci ne permettent guère de douter qu'il n'ait appartenu à l'école de Cnide.

Περὶ γυναικείων (*Des maladies des femmes*). Paris, 1585, in-fol., par Maurice Cordaeus, qui n'a donné que le premier livre. - Bâle, 1586, in-4°.

Autre production de l'école de Cnide, si l'on en juge d'après la manière dont les maladies sont décrites, d'après les règles de pratique que l'auteur trace, et même d'après les remèdes qu'il prescrit. Cet ouvrage est divisé en deux livres.

Περὶ ἀφόρων (*De la stérilité*).

Erotien et Galien ont parlé de ce livre, qui est peu important, que J.-A. Fabricius considère comme un simple appendice des précédens, et qui est également écrit dans l'esprit de l'école cnidienne. L'auteur, qui attribue la stérilité aux affections du museau de tanche, ne conseille, pour y porter remède, que des substances âcres et irritantes, telles que les cantharides, la coloquinte, l'oxide de cuivre, et autres semblables.

Περὶ ἐπικυήσιος (*De la superfétation*).

Galien attribue ce traité à Hippocrate; mais il paraît être du même auteur que le précédent. On ne peut contester qu'il ne date d'une antiquité reculée, car l'auteur n'y étale de connaissances anatomiques que celles qu'on peut puiser dans la dissection des animaux.

Περὶ ἐγκατατομῆς ἐμβρύου (*De l'exsection du fœtus*). Amsterdam, 1633, in-12.

Ce fragment, dont Erotien ne parle pas, non plus que Galien, n'est point d'Hippocrate. Mais, tout inutile qu'il est, et quoiqu'on en ignore l'auteur, il intéresse comme monument historique de l'état de l'art des accouchemens dans ces temps reculés.

Περὶ ἑλκῶν (*Des ulcères*). Lyon, 1555, in-8°. - Paris, 1638, in-8°. - Trad. en italien, Florence, 1690, in-8°. - en français, Paris, 1555, in-8°.

Quoique Erotien et Galien aient mis ce traité au nombre des écrits d'Hippocrate, parmi lesquels Foes ne l'a pas non plus jugé indigne de figurer, Gruner le rapporte à quelque Cnidien, parce que les substances âcres et irritantes y sont recommandées, comme dans tous les ouvrages sortis de cette école.

Περὶ συρίγγων (*Des fistules*).

Erotien a cru devoir aussi mettre ce traité au nombre de ceux qui sont sortis de la plume d'Hippocrate, et Foes a imité son exemple. Gruner le rejette entre les livres apocryphes, parce qu'il est rempli de subtilités, d'hypothèses, et d'explications empruntées à la pathologie humorale, dont l'invention ne remonte que jusqu'à Praxagoras.

Περὶ ἄρθρων (*Des articulations*). Leyde, 1628, in-4°.

Erotien, Galien et Palladius ont parlé de ce livre. Mais l'auteur fait preuve de connaissances anatomiques trop étendues, surtout en angéio-

logie, pour pouvoir être Hippocrate. Il traite de fable l'histoire des Amazones, que celui-ci rapporte sérieusement dans son Traité des airs, des eaux et des lieux. Il cite aussi plusieurs passages du Traité des glandes, attribué faussement au médecin de Cos. Toutes ces circonstances réunies démontrent assez que l'ouvrage est apocryphe.

Μοχλικος (*Levier*). Paris, 1579, in-4°.

Quoique Erotien et Galien fassent mention de ce livre, ou plutôt de ce fragment d'ouvrage, le style en diffère totalement de celui d'Hippocrate. Gruner le regarde comme une compilation faite d'après les Traités Περὶ αγμῶν, Περὶ ἄρθρων et Κατ' ἰητρεῖον.

Ἱππιατρικὰ (*Médecine vétérinaire*).

Ce traité informe, et dont il ne nous reste que des fragmens sans suite, n'a pas une seule des qualités qu'on admire à si juste titre dans les ouvrages légitimes d'Hippocrate.

Ἐπιστολαί (*Lettres*). Venise, 1499, in-4°. - Francfort, 1542, in-8°. - Halle, 1693, in-8°.

Cette collection n'est point d'Hippocrate, mais de quelque sophiste inconnu. La lettre à Demetrius, qui est hérissée de subtilités, ne saurait être sortie de la main du fils d'Héraclide : mais il se peut fort bien qu'elle soit d'Hippocrate IV, médecin de Roxane, au temps duquel Demetrius Poliorcetes occupait déjà le trône de Macédoine.

Il nous reste maintenant à faire connaître les éditions des Œuvres complètes d'Hippocrate, car nous ne parlerons pas plus des collections incomplètes qui ont paru, que nous ne nous sommes attachés à l'énumération de toutes les éditions partielles, pour lesquelles nous renvoyons au travail de M. Fischer et à celui de M. Pierer.

On n'en connaît que deux grecques. Dans la première (Venise, 1526, in-folio), il manque quelques livres; le texte en est assez correct. On n'y trouve pas une histoire de maladie qui doit être placée à la fin du troisième livre des Épidémiques. La seconde (Bâle, 1538, in-folio), soignée par Janus Cornarius, a été revue sur trois manuscrits; elle est plus exacte que la précédente.

Les éditions grecques et latines sont au nombre de cinq. Celle de Jérôme Mercuriali (Venise, 1588, in-folio); le texte a été imprimé d'après les deux précédentes et d'après les manuscrits; la traduction est médiocre, et accompagnée de notes. Celle d'Anuce Foes (Erfort, 1595, in-fol. - *Ibid.* 1621, in-fol. - *Ibid.* 1624, in-fol. - *Ibid.* 1645, in-fol. - Genève, 1657, in-fol.) : la meilleure de toutes, accompagnée de variantes et de notes critiques. Celle de Jean-Antonides Van der Linden (Leyde, 1665, in-8°. - Réimprimée à Venise, 1757, in-4°., sans le texte grec), dans laquelle on trouve le texte de Foes et la traduction de Cornarius. Elle est remplie de fautes. Le seul avantage qu'elle présente consiste dans la beauté de l'impression et la commodité du format. Celle de René Chartier (Paris, 1639 - 1679, 13 vol. in-fol., avec Galien), bonne édition, mais trop coûtense. Celle d'Etienne Mack (Vienne, 1743 1749, in-fol.), dont il a paru deux volumes, et qui n'a pas été terminée. Nous ne comptons pas celle des ouvrages aphoristiques d'Hippocrate donnée par Jean-Rodolphe Zwinger (Bâle, 1748, in-8°.).

Les traductions latines sont : celle de Fabio Calvo (Rome, 1525, in-fol. - *Ibid.* 1549, in-fol. - *Ibid.* 1610, in-fol. - *Ibid.* 1619, in-fol. - Bâle, 1526, in-fol.) qu'on estime peu : celle de Janus Cornarius (Venise, 1545, in-8°. - Bâle, 1546, in-fol. - *Ibid.* 1553, in-fol. - Paris, 1546, in-8°. - Lyon, 1553, in-8°. - Bâle, 1558, in-fol., par Jean Culmann. - Lyon, 1562, in-8°. - *Ibid.* 1564, in-fol. et in-8°. - Venise, 1575, in-fol., par Jean Marinelli. - Lyon, 1582, in-8°. - Venise, 1619, in-fol., par Jean Marinelli. - Vicence, 1610, in-fol. - *Ibid.* 1737, in-fol., par Jean-Baptiste Paitoni. - Lausanne, 1769, in-8°., par Haller. - *Ibid.* 1784, in-8°., par le même);

enfin, celle de Foes (Francfort, 1596, in-8°. - Altenbourg, 1806, in-8°., par J.-F. Pierer).

Les Œuvres d'Hippocrate ont été très-mal traduites en français par Claude Tardy (Paris, 1667, in-4°.) et par André Dacier (Paris, 1697, in-8°.). Les Allemands en possèdent une excellente traduction faite par Jean-François-Charles Grimm (Altenbourg, 1781-1792, in-8°.), qui malheureusement n'est pas complète.

(A.-J.-L. JOURDAN et F.-G. BOISSEAU)

HIRSCHEL (Léon-Élie), médecin israëlite, né, le 8 octobre 1741, à Berlin, étudia la médecine à Harderwyk, puis dans sa ville natale, et prit le grade de docteur à l'Université de Halle. Après deux ans de séjour à Berlin, le mauvais état de sa fortune lui fit prendre le parti de passer en Pologne, où, pendant quelque temps, il exerça l'art de guérir avec succès, tant à Posen qu'en divers autres endroits. Revenu enfin dans la capitale de la Prusse, après une assez longue tournée en Allemagne, il y passa le restant de ses jours, et y termina sa carrière en 1772. On a de lui :

Dissertatio de morbis melancholico-maniacis. Halle, 1763, in-4°.

Betrachtungen ueber den innerlichen Gebrauch des Mercurii sublimati corrosivi und des Schierlings. Berlin, 1763, in-8°. - *Ibid.* 1765, in-8°.

Ce livre fut vivement attaqué par Plenk. L'auteur répondit par le suivant :

Beytraege zu den Betrachtungen ueber den innerlichen Gebrauch des Mercurii sublimati corrosivi und des Schierlings, worinnen die Einwuerfe des Herrn Joseph-Jacob Plenk's, Medicus der Wundarzney und Geburtshuelfe zu Wien, gegen dieselben wiederlegt werden, nebst einem Schreiben gegen dessen Traktaetgen, betitelt: Nova et facilis methodus argentum vivum ægris venereâ labe infectis exhibendi. Berlin, 1767, in-8°.

Gedanken, die Heilungsart der hinfallenden Sucht betreffend. Berlin, 1767, in-8°. - *Ibid.* 1770, in-8°. - Trad. en français par Francheville, Paris, 1769, in-8°.

Gedanken von der Starrsucht oder Catalepsis; nebst einigen Zusaetzen zu den Gedanken, die Heilungsart der hinfallenden Sucht betreffend. Berlin, 1769, in-8°.

Briefe ueber verschiedene Gegenstaende aus dem Reiche der Arzneywissenschaft. Berlin, tome I, 1768; II, 1769; III, 1771, in-8°.

Abhandlung von den Vorbauungs-und Vorbereitungsmitteln bey den Pocken; nebst einem Anhange von der vorzueglichen Wirksamkeit und dem ausgebreiteten Nutzen des Brechweinsteins. Berlin, 1770, in-8°.

Medicinische Nebenstunden. Berlin, 1772, in-8°.

Hirschel est auteur de quelques articles dans les *Berlin. Mannichfaltigkeiten*, le *Berlin. Magazin* et les *Berlin. Sammlungen.* (J.)

HIRSCHING (Guillaume-Simon-Chrétien), père de Frédéric-Charles-Gottlob Hirsching, auteur d'une vaste biographie allemande des personnages les plus célèbres du dix-huitième siècle, naquit le 6 février 1726 à Windsheim. Sa mère, aux soins de laquelle il demeura confié de bonne heure, l'envoya, en 1743, à l'Université de Baireuth, nouvellement éta-

blie; mais il y resta peu, et s'empressa de passer à celle d'Erlangue, qu'il quitta elle-même bientôt pour celle d'Iéna, où il prit le grade de docteur en 1747. L'année suivante, il revint dans sa ville natale. Une pratique étendue et heureuse ne tarda pas à lui procurer une grande réputation qui lui valut, en 1754, la place de médecin pensionné à Mainbernheim, et celle ensuite de médecin des baillages d'Uffenheim et de Creylingen. Il mourut à Uffenheim le 18 mai 1770. Ses productions littéraires sont, outre divers mémoires insérés dans les *Fraenkische Sammlungen*, publiées par Delius, les ouvrages suivans :

Dissertatio de anodynis strictè sic dictis. Iéna, 1747, in-4°.
Kurze Nachricht von einem ohnweit Windsheim auf dem Gipfel des sogenannten Kehreberges hervorquellenden sehr nuetzlichen Gesundbrunnen, zum Unterricht derer, so sich dessen in Zukunft bedienen wollen. Rothenbourg, 1752, in-4°.
Versuch physikalisch-chymischer Lehrbegriffe zu moeglicher Pruefung des Wesens, des Bestaendnisses und der Wirkungsart der so beruechtigen metallverwandelnden Meisterstueckes und dessen vorgebliche Nutzanwendung zu einem allgemeinen Genesmittel in Absicht einiger Vergnuegung einer Natur-und Grundforschenden Wissbegierde, entworfen. Leipzick, 1754, in-8°. (O.)

HIRZEL (Jean-Gaspard), né à Zurich, le 21 mars 1725, était le fils d'un médecin distingué, qui se fit un devoir de l'initier de bonne heure aux mystères de l'art de guérir, et l'envoya, en 1770, à Vienne, pour y suivre les leçons de Swieten, Stoerck, Haen, Jacquin, Quarin, Leber, Cranz, Homberg et Stoll. Après deux années de séjour dans cette grande école, il se rendit à Halle, puis à Erlangue, et revint enfin à Zurich, où il passa le reste de sa vie; il mourut, le 29 septembre 1785, près de cette ville, dans une terre qu'il possédait à Katzen-Rutihof. Contemporain de Bodmer, de Breitinger, de Gessner et de Haller, il partagea l'enthousiasme général pour les sciences et la littérature qui régnait alors dans la Suisse. Pendant long-temps il se chargea gratuitement de l'instruction des élèves sage-femmes, et fit des cours de médecine théorique et pratique. Il fut aussi l'un des premiers membres de la Société helvétique, créée en 1762, et qui l'admit dans son sein en 1772. On sait que cette compagnie célèbre a réuni pendant une trentaine d'années tout ce que la Suisse comptait d'hommes éclairés et zélés pour le bien public. Hirzel fut aussi assidu aux séances que sa pratique le lui permettait, et, depuis 1776 surtout, époque où il en devint membre ordinaire, lut fréquemment des mémoires, dans lesquels, comme dans tous ses autres écrits, on reconnaît un bon observateur et un homme animé du plus ardent patriotisme. Il mourut subitement le 19 février 1803, époque où il était revêtu du caractère

de premier médecin de sa ville natale, qui lui est redevable de plusieurs établissemens d'éducation publique et de police médicale. Ses écrits sont :

Dissertatio de animi læti et erecti efficaciâ in corpore sano et ægro, speciatim grassantibus morbis epidemicis. Leyde, 1746, in-4°.

Die Wirthschaft eines philosophischen Bauers. Zurich, 1761, in-4°. - *Ibid.* 1774, in-8°. - Trad. en français par Deslandes, Paris, 1763, in-12.

C'est le tableau de la famille d'un cultivateur suisse, espèce de philosophe praticien, uniquement livré aux travaux de l'économie rurale et domestique, et s'en occupant en observateur qui se propose de contribuer aux progrès de la science agronomique. Hirzel en prend occasion de faire connaître une série de faits et d'expériences sur les diverses branches de l'agriculture. Ce livre fit sensation en Europe, et fut traduit dans presque toutes les langues.

Tagebuch der Witterungsbeobachtungen durch das Jahr 1762. Zurich, 1763, in-4°.

Denkmahl Hrn. D. Zellweger errichtet. Zurich, 1765, in-4°.

Das Bild eines wahren Patrioten in einem Denkmahl Hrn. Blaurers von Wartensee. Zurich, 1767, in-8°. - *Ibid.* 1775, in-8°.

Der philosophische Kaufmann. Zurich, 1775, in-8°.

Die Seligkeit ehelicher Liebe. Zurich, 1775, in-8°.

Lobrede auf Hrn. Buergermeister Heidegger. Zurich, 1778, in-8°.

Hirzel an Gleim, ueber Sulzer der Weltweisen. Winterthur, 1780, 2 vol. in-8°.

Zwo Reden die Vorzuege der Zergliederungskunst und die Wege zur Kenntniss der Menschen in Ruecksicht auf die Arzneykunst. Zurich, 1782, in-8°.

Lesebuch fuer das Frauenzimmer ueber die Hebammenkunst. Zurich, 1784, in-8°.

C'est son principal ouvrage, qui n'a rien de remarquable, sinon d'être écrit dans la forme la plus convenable pour remplir le but que l'auteur se proposait en le composant, celui d'être compris par les élèves sagefemmes.

Neue Pruefung des philosophischen Bauers, nebst einigen Blicken auf den Genius dieses Jahrhunderts und andere den Menschen interessirende Gegenstaende. Zurich, 1785, in-8°.

Auserlesene Schriften zur Befoerderung der Landwirthschafts und der haeuslichen und buergerlichen Wohlfahrt. Zurich, 1792, 2 vol. in-8°.

Hirzel, der Greis, an seinen Freund Heinrich Meister, ueber wahre Religiositaet mit Toleranz verbunden. Zurich, 1800, in-8°.

Hirzel a traduit en allemand l'ouvrage de Linguet contre le pain (Zurich, 1780, in-8°.), et l'Avis au peuple de Tissot (Zurich, 1762, in-8°. - *Ibid.* 1763, in-8°. - Augsbourg et Inspruck, 1766, in-8°. - Zurich, 1785, in-8°.). Il a inséré quelques pièces dans le *Schweitzerisches Musenalmanach*, et divers articles tant dans les *Zuerchische Abhandlungen*, que dans les *Ephemeriden der Menschheit*, et le *Magazin fuer die Naturkunde Helvetiens* de Hoepfner. (A.-J.-L. J.)

HOBOKEN (Nicolas de), né à Utrecht en 1632, étudia l'art de guérir en cette ville, où il fut nommé, en 1663, professeur extraordinaire de médecine et de mathématiques. Le comte de Bentheim-Steenfort lui accorda bientôt après le titre

de médecin à sa cour. Au bout de six ans, il quitta l'Université d'Utrecht pour passer à celle d'Harderwyk, où il avait obtenu une chaire de médecine et de mathématiques. L'époque de sa mort n'est pas connue. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, dont voici les titres :

Novus ductus salivalis Blasianus in lucem protractus. Utrecht, 1662, in-12.

Cet opuscule contient deux lettres de Blaes, et deux d'Hoboken. Celui-ci réclame, en faveur de son maître, la découverte du conduit excréteur de la parotide, attribuée à Stenon par Bartholin, mais qu'on trouve déjà indiquée, d'une manière confuse et obscure, il est vrai, dans les écrits d'anatomistes plus anciens.

De politicæ prudentiæ studio, epistola. Utrecht, 1663, in-12.

De sede animæ, seu mentis humanæ in corpore humano. Arnheim, 1668, in-4°.

C'est, dit Hoboken, dans toute la masse du cerveau, du cervelet et de la moelle alongée, que réside l'ame, et dans aucune partie déterminée de ces organes.

Oratio de observato hodiè circa medicinam abusu et inordinatione, et de doctoribus promotis, proprio medicinæ faciendæ et consiliorum dandorum jure. Utrecht, 1668, in-4°.

Anatomia secundinæ humanæ, quindecim figuris ad vivum propriâ authoris manu delineatis illustrata. Accedit Spicilegium Epistolarum rem potissimum generatoriam referentium. Utrecht, 1669, in-8°. - *Ibid.* 1675, in-8°.

Très-bonne description du placenta, du cordon ombilical et des membranes du fœtus. Cet ouvrage curieux est trop peu connu. Les planches en sont fort exactes.

Cognitio physiologica medica accuratissimâ methodo tradita, quâ humani corporis functiones et hominis actiones explicantur. Utrecht, 1670, in-4°.

Cognitionis medicæ physiologiæ delineatio tabularis. Utrecht, 1670, in-fol.

Oratio de medicorum nobilitate. Utrecht, 1670, in-4°. - *Ibid.* 1675, in-4°. - *Ibid.* 1683, in-4°.

De professionis medicæ cum mathematicâ conjunctione. Utrecht, 1670, in-4°.

Anatomia secundinæ vitulinæ, trigenta octo figuris propriâ authoris manu delineatis illustrata. Utrecht, 1675, in-8°.

Medicina physiologica ex recentiorum principiis exposita. Utrecht, 1685, in-4°.

Ce n'est qu'une seconde édition de la *Cognitio physiologica*, et une pure compilation, sans aucune idée neuve. (J.)

HOCK (Wendelin), né à Brackenau, dans le Wurtemberg, reçut le bonnet de docteur à l'Université de Bologne, et passa une partie de sa vie à Rome. C'est là tout ce qu'on sait de son histoire. Il nous reste de lui un ouvrage sur les maladies vénériennes, dont il a puisé presque tous les matériaux dans Torella, Almenar, Pinctor et Schelling. Ce n'est donc qu'un compilateur, ou, pour parler plus exactement, un plagiaire sans pudeur, dont le témoignage n'a aucune valeur, quoiqu'il ait été invoqué par les partisans de l'absurde hypothèse suivant

laquelle les maux vénériens tirent leur origine du nouveau monde. L'ouvrage de Hock a pour titre :

Mentagra, sive tractatus de causis, præservativis, regimine et curá morbi Gallici, vulgò mala Franzos. Venise, 1502, in-4°. - Strasbourg, 1514, in-4°. - Lyon, 1531, in-8°.

Inséré dans la précieuse collection de Luisini, cet ouvrage y a été singulièrement tronqué.

Hock (*Jean-Daniel*), pseudonyme sous lequel C.-F.-A. Hochheimer, a publié un maigre manuel sur les affections syphilitiques.

Von der Kenntniss und den vorzueglichsten Heilungsmitteln aller Arten venerischer Zufaelle. Leipzick, 1792, in-8°. (J.)

HODGES (Nathanael), fils d'un prédicateur puritain, naquit au château de Kensington, près de Londres. Il étudia la médecine à Oxford, et prit ses grades dans cette célèbre université. Résolu d'exercer l'art de guérir dans la capitale, il se fit agréger au collége des médecins, qui l'admit sans difficulté. En 1665, durant la peste qui ravagea Londres, Hodges rendit de grands services aux habitans de cette ville, que la plupart de ses confrères avaient quittée, à l'exemple de Sydenham. Fidèle à ses devoirs, il paya de sa personne pendant tout le cours de l'épidémie. Ce dévouement fut mal récompensé, car Hodges mourut pauvre et oublié, en 1684, dans les prisons publiques, où ses créanciers l'avaient fait jeter. On lui doit les deux ouvrages suivans :

Vindiciæ medicinæ et medicorum. Londres, 1660, in-8°.

Λοιμολογια, sive pestis nuperæ apud populum Londinensem grassantis narratio. Londres, 1672, in-8°. - Trad. en anglais par Jean Quincy, Londres, 1715, in-8°; *Ibid.* 1720, in-8°.

Hodges décrit très-bien les symptômes de la peste, dont il place la cause dans l'air. Les sudorifiques et les stimulans font la base de la méthode thérapeutique qu'il conseille contre cette maladie. (O.)

HOECHSTETTER (Philippe), médecin allemand, exerça l'art de guérir avec beaucoup de succès à Augsbourg, sa ville natale, jusqu'en 1635, époque où les biographes placent sa mort. On peut dire, à son éloge, qu'après avoir montré beaucoup de prédilection pour les remèdes spécifiques et pour les antidotes, il finit par perdre confiance en plusieurs de ces agens, et par se persuader que beaucoup d'autres sont réellement dangereux. Nous avons de lui dix décades d'observations, dont il ne publia que les six premières; les autres l'ont été par son fils, Jean-Philippe, qui les a réunies avec les précédentes, en 1674.

Rariorum observationum medicinalium decades tres. Vienne, 1624, in-8°.

Rariorum observationum medicinalium pars secunda, continens decades tres sequentes. Vienne, 1627, in-8°.

Rariorum observationum medicinalium decades sex anteà editæ, quibus nunc accessere quatuor decades aliæ. Francfort et Léipzick, 1674, in-8°. (J.)

HOEFER (Wolfgang), médecin de Freisingen, dans la Haute-Bavière, vint au monde en 1614. Fils d'un professeur en médecine, qui remplit pendant plus de trente ans une chaire à Ingolstadt, et qui ne mourut qu'en 1647, à l'âge de soixante-dix-huit ans, il étudia lui-même dans cette Université, où il reçut les honneurs du doctorat, en 1653, à son retour d'un voyage en Italie et en France. Après sa promotion, il pratiqua pendant quelque temps, avec succès, tant à Straubing qu'à Lintz, et finit par être appelé à Vienne, en qualité de médecin de la cour impériale. Il mourut dans cette capitale, laissant un ouvrage intitulé :

Herculis medici, sive locorum communium medicorum tomus primus. Vienne, 1657, in-4°. - *Ibid.* 1664, in-12. - Nuremberg, 1665, in-fol. - *Ibid.* 1675, in-4°. (J.)

HOENN (Jean-Corneille), né à Nuremberg, le 4 mai 1650, fut placé par ses parens à l'Université d'Altdorf, où il prit le grade de docteur, en 1675. Admis quatre ans après dans le sein du Collége des médecins de sa ville natale, il ne fournit pas une longue carrière, car la mort l'enleva le 7 janvier 1684. On présume qu'il était membre de l'Académie des curieux de la nature, dans les éphémérides de laquelle on trouve un article de sa façon. Du reste, il n'a publié à part qu'un très-mince opuscule intitulé :

Ammonii ἀριστα γνους ἀριστα θεραπευσει, quo quis rectiùs cognoscit morbum, eo rectiùs sanat. Altdorf, 1675, in-4°. (Z.)

HOEPFNER (Jean-Georges-Albert), né à Berne, en 1759, exerça la pharmacie et la médecine à Biel, et, après avoir tenu pendant quelque temps une officine dans sa ville natale, finit par renoncer aux affaires, et goûter les douceurs de la vie privée. Il est auteur de plusieurs ouvrages, dont voici les titres :

Abhandlung ueber die Bereitung des Brechweinsteins. Weimar, 1782, in-8°.

Magazin fuer die Naturkunde Helvetiens. Zurich, tome I, 1787; II, 1788; III, IV, 1789, in-8°.

Allgemein Helvetisches Magazin zur Befoerderung der innlaendischen Naturkunde und der damit verbundenen Kuenste und Wissenschaften. Winterthur, 1799, in-8°.

C'est la continuation du recueil précédent.

Helvetische Monatsschrift. Berne, 1801-1803, in-8°.

Ce journal n'a eu que huit cahiers; il a été publié tous les mois par cahier de six feuilles.

Gemeinnuetzige Schweitzerische Nachrichten seit dem Februar 1801. Berne, 1801, in-4°.

Continuation de l'*Helvetischer Zuhœrer* de Zeender, dont le gouvernement helvétique avait défendu la publication.

Ueber die Ursachen des Verfalls des Eidgenoessischen Bundes, die Fehler und Vorzuege der neuen Helvetischen Konstitution; nebst einem Versuche, ein Bundessystem mit einer Centralregierung fuer die Schweitz zu vereinigen. Zurich et Leipzick, 1801, in-4°.

Ideen und Vorschlaege zu einem gemeinnuetzigen Lese-Institut fuer alle, die nicht allein Unterhaltung, sondern auch Belehrung und Unterricht suchen. Berne, 1802, in-8°.

Helvetischer Anzeiger. Berne, 1802 - 1803, in-4°. (o.)

HOESSLE (Jean-Georges), né le 24 février 1746, à Weikershofen, dans la Souabe, mort le 17 mars 1807, fut nommé directeur de l'Institut médico-chirurgical de Dillingen, place qu'il perdit à la suppression de cet établissement, conservant seulement celle de médecin pensionné de la ville. Il est auteur de plusieurs ouvrages :

Krankengeschichte der A.-M. Zettlerin, welche zehn Jahre lang ohne Speise und Trank lebte. Augsbourg, 1780, in-8°.

Der gesunde und kranke Mensch; eine kurze Uebersicht medicinischer Kenntniss, zum Gebrauch der chirurgisch-medicinischen Pflanzschule in Dillingen. Augsbourg, 1791, in-8°.

Lehrsaetze der Geburtshuelfe. Augsbourg, 1794, in-8°.

Kurzer und gruendlicher Unterricht, wie die jetzt an mehrern Orten herrschenden hitzigen Krankheiten am sichersten zu heilen sind, und wie man sich vor denselben am besten verwahren koenne. Dillingen, 1800, in-8°. (o.)

HOFFINGER (Jean-Georges), né à Cronstadt, dans la Transylvanie, remplit pendant quelque temps la place de médecin pensionné à Zalatna, puis à Orowitza, dans le bannat de Témeswar. Nommé ensuite médecin de la ville de Schemnitz, en Hongrie, il termina ses jours à Vienne, en 1792, laissant les écrits suivans :

Sendschreiben an J.-G. Wolstein ueber den Gebrauch des Tabacks. Schemnitz, 1790, in-8°.

Sendschreiben ueber den Einfluss der Anquickung der gold-und silberhaltigen Erze auf die Gesundheit der Arbeiter. Vienne, 1790, in-8°.

Vermischte medicinische Schriften. Vienne, 1791, in-8°. (z.)

HOFFMANN (Christophe-Louis), né à Rheda, dans la Westphalie, en 1721, conseiller et médecin d'abord de l'évêque de Munster, puis de l'électeur de Mayence, avec lequel il se retira à Aschaffenbourg, remplit pendant quelque temps la place de professeur à Burg-Steinfurt, et mourut le 28 juillet 1807, à Ellfield, où il s'était établi depuis plusieurs années. Nous avons de lui :

Dissertatio physiologica de auditu. Iéna, 1746, in-4°.
Dissertatio de attrahentium, nempè rubefacientium, vesicatoriorum, fonticulorum et setaceorum actione, usu et abusu. Steinfurt, 1759, in-4°.
Prolusio nova proponens methodum calculum vesicæ sinè vitæ periculo in maribus secandi. Steinfurt, 1760, in-4°.
Prolusio, medicos reipublicæ eo esse præstantiores, quâ, cæteris paribus, plures incolarum quotannis moriantur. Steinfurt, 1761, in-4°.
Von Gebrauche des Schierlings. Munster, 1762, in-8°.
Nachricht von einer guten Heilart der Kinderblattern und einem neuen kraeftigen Mittel bey bœsartigen und zusammenfliessenden Pocken. Munster, 1764, in-4°.
Bestaetigung der besondern Kraft des neuen Mittels bey bœsartigen und zusammenfliessenden Pocken. Munster, 1765, in-4°.
Abhandlung von den Pocken. Munster et Hamm, tome I, 1770; II, 1788, in-8°.
Anhang zum ersten Theile von den Pocken. Munster, 1776, in-8°.
Geschichte eines Ohrenwehes. Cassel (Paderborn), 1776, in-4°.
Unterricht von dem Kollegium der Aerzte in Muenster, wie der Unterthan bey allerhand ihm zustossenden Krankheiten die sichersten Wege und die besten Mittel treffen kann, seine verlohrne Gesundheit wieder zu erhalten, nebst den Muensterischen Medicinalgesetzen. Munster, 1777, in-8°.
Rede von dem Nutzen, den ein gehoerig eingerichtetes medicinisches Fach in einem Staate stiften kann. Gœttingue, 1777, in-4°.
Geschichte einer mit seltenen Zufaelle verknuepften Brustkrankheit, nebst der misslungenen Operation, und demjenigen, was sich nach dem Tode bey der Oeffnung gefunden hat. Francfort et Léipzick, 1778, in-8°.
Nachtrag zum Anhange des ersten Theils von den Pocken, worinn die Recension, welche den Anhang verurtheilt und in den 33sten Band der allgemeinen teutschen Bibliothek geliefert ist, beantwortet wird. Cassel, 1778, in-8°.
Hessische Medicinalordnung und Gesetze. Cassel, 1778, in-8°.
Von der Empfindlichkeit und Reitzbarkeit der Theile. Munster, 1779, in-8°. – Mayence, 1792, in-8°.
Beantwortung der Einwuerfe, welche Hr. Dr. J.-A. Unzer ueber die Ansteckung, besonders der Pocken, in einer Beurtheilung der neuen Hoffmannischen Pockentheorie geliefert hat. Munster, 1781, in-8°.
Vom Scharbok, von der Lustseuche, von der Verhuetung der Pocken im Angesichte, von der Ruhr, und einigen besondern Huelfsmitteln. Munster, 1782, in-8°.
Berichtigung der ersten Gruende der Geometrie, nebst dem Beweise, dass ein einzeles Koerpertheilchen einen Raum einnimmt. Mayence, 1786, in-8°.
Der Magnetist. Mayence, 1787, in-4°.
Nachtrag zum Magnetisten. Mayence, 1787, in-4°.
Von der Nothwendigkeit, einem jeden Kranken in einem Hospitnl sein eigenes Zimmer und Bett zu geben. Mayence, 1788, in-8°.
Bestaetigung der Nothwendigkeit, einem jeden Kranken in einem Hospitale sein eigenes Zimmer zu geben. Mayence, 1788, in-8°.
Opuscula latina medici argumenti, separatim priùs edita, nunc verò in unum collecta, typis recudi curavit et præfatus est Chavet. Munster, 1789, in-8°.
Vermischte medicinische Schriften, herausgegeben von Chavet. Munster, tome I, 1790; II, 1791; III, 1792, in-8°.
Erklaerung von Eins. Mayence, 1790, in-8°.
Von den Arzneykraeften des rohen Quecksilbers, des Sublimats, des

abgesuessten Quecksilbers und der Quecksilber-Panacee. Mayence, 1796, in-8°.
Ueber Aufklaerung. Mayence, 1796, in-8°. (o.)

HOFFMANN (Christophe-Théophile), né à Naitschau, dans le Vogtland, le 25 avril 1743, fit ses études à Erford, et y prit le titre de docteur en médecine. Nommé, en 1773, professeur d'anatomie et de chirurgie à l'Université d'Altdorf, il passa, au bout de onze ans, à la chaire de thérapeutique et de matière médicale. En 1793, il entra au service de l'Autriche, et mourut à Vienne, le 11 novembre 1797, laissant :

Dissertatio de dystociâ seu partu difficili in genere. Erford, 1768, in-4°.
Anleitung zur Kenntniss und Kur der epidemischen Krankheit, welche in der graeflich-Giechischen Herrschaft Thurnau sowohl, als in den umliegenden Orten seit dem Anfang des jetzigen Jahres wuethet. Thurnau, 1772, in-8°.
Programma quô ad orat. ausp. de fatis hæmorrhoïdum, hab. invitat, simulque de excrescentiâ singulari in utero nuper repertâ præfatur. Altdorf, 1774, in-4°.
Succinctu descriptio ossium et musculorum corporis humani, cum XIX tabulis æneis. Nuremberg, 1783, in-fol.
En latin et en allemand.
Ankuendigung einer Anstalt fuer arme Kranke zu Altdorf im Nuernbergischen. Altdorf, 1786, in-8°.
Oratio de Petro ac Paullo, magni quondam nominis professoribus, Academiæ Altorfinæ diis tutelaribus, ipso Petro-Paullino festo publicè recitata. Altdorf, 1787, in-8°.
Erste Nachricht von der Anstalt fuer arme Kranke zu Altdorf im Nuernbergischen. Altdorf, 1787. - Zweyte, 1788. - Dritte, vierte fuenste, sechste *und* siebente, 1789 - 1793, in-8°. (o.)

HOFFMANN (Frédéric), fils d'André Hoffmann, pharmacien distingué, et neveu de Laurent Hoffmann, naquit en 1626, et mourut le 21 mars 1675. Ayant fait ses études médicales à Iéna et à Wittemberg, il prit le grade de docteur dans la première de ces deux Universités. Par la suite, il devint médecin de l'archevêque de Magdebourg et de la ville de Halle. Ses écrits l'ont rendu peu célèbre, mais il fut le père du grand Hoffmann.

Positionum medicarum pentas. Iéna, 1650, in-4°.
Dissertatio de odontalgiâ. Iéna, 1652, in-4°.
Dissertatio de singultu. Iéna, 1667, in-4°.
Opus de methodo medendi juxtà Walæianum seriem ex Paracelsicis et dogmaticis principiis illustrata. Léipzick, 1668, in-4°.
De modo curandi insultum apoplecticum;
A la suite de l'ouvrage précédent.
Cardianastrophe admiranda, seu, cordis inversio memorabilis. Léipzick, 1671, in-4°.
Histoire d'un femme dont les viscères se trouvaient tous du côté opposé à celui qu'ils occupent ordinairement.
Clavis pharmaceutica Schroederiana, cum thesauro pharmaceutico. Halle, 1675, in-4°. - *Ibid.* 1681, in-4°. - Trad. en allemand par Jean-Ulric Mueller (1685) et par Georges-Daniel Coschwitz (1693). (J.)

HOFFMANN (Frédéric), fils d'André, naquit le 19 février 1660 à Halle. Il manifesta, dès sa plus tendre jeunesse, un goût décidé pour les mathématiques. Son père, qui fut son premier guide dans l'étude de l'anatomie et de la chimie, étant mort en 1675, ainsi que sa mère, il se vit bientôt presqu'entièrement dépouillé, par un incendie, du faible héritage qu'ils lui avaient laissé. En 1678, il se rendit à Iéna, où brillait Georges-Wolfgang Wedel, et reçut le bonnet de docteur dans cette ville en 1681, après avoir été suivre les leçons de Cramer sur la chimie à Erfurt. Son beau-frère, le chevalier de Minden, l'invita à s'y rendre; il consentit, et fut nommé médecin pensionné de cette principauté. Déjà il commençait à sentir les premières atteintes de l'hypocondrie, et à redouter les funestes atteintes de la phthisie pulmonaire; craignant les mauvais effets d'une vie sédentaire, il prit l'habitude de rester le moins possible dans l'inaction; il méditait en marchant, et plus d'une fois il dicta de cette manière, voulant ainsi allier le travail intellectuel et le soin de sa santé. Deux ans s'étaient écoulés lorsqu'il se rendit en Belgique, puis en Angleterre, à Londres et à Oxford; il s'enquit de tout ce que ces villes pouvaient offrir de mieux en physique et en chimie; il s'entretint avec les hommes célèbres qui y cultivaient les sciences, et s'acquit l'amitié de R. Boyle, et de Crell. En 1688, il fut appelé à Halberstadt, en qualité de médecin de la province. La vogue des eaux célèbres de ce pays, lui fit faire diverses recherches sur les sources minérales. Vers la même époque, il se maria avec la fille d'un apothicaire de Clausthal, avec laquelle il passa de nombreuses années dans tous les agrémens du bonheur domestique. Lors de l'érection de l'Université de Halle, Hoffmann fut choisi pour y enseigner la médecine, et ce fut à cette occasion qu'il prononça, en 1693, un discours dans lequel il s'attachait à combattre l'athéisme par des argumens tirés de la structure du corps humain. Chargé du choix de ses collègues, il s'adjoignit Georges-Ernest Stahl, qui n'était alors qu'un praticien du duché de Saxe-Weimar. Ce fut une belle action de la vie de Hoffmann que d'ouvrir la carrière à l'un des trois plus célèbres professeurs dont l'Allemagne s'honore d'avoir été le berceau. On le vit alors recommander sans cesse l'anatomie et la pathologie comme les seules bases solides de la médecine, et formant avec la médecine pratique le complément des études de l'homme de l'art. Renonçant sans hésiter aux dogmes anciens, lorsqu'ils ne lui paraissaient pas conformes à la vérité, il s'attachait à dévoiler le peu de fondement des hypothèses dont on avait jusque-là obscurci le domaine de la science de l'homme en santé et dans l'état de maladie, et s'il ne put éviter lui-même de répandre quelques

hypothèses non moins inadmissibles, c'est que l'esprit le plus clairvoyant doit un tribut à la faiblesse de la raison humaine. Sa célébrité s'étendit tellement que l'on compta bientôt, parmi ses auditeurs, jusqu'à dix comtes et six barons, une foule de gens titrés, exemple singulier d'un hommage rendu au mérite par des hommes qui ne lui pardonnent guère d'être roturier. En 1704, il fut appelé à faire des recherches sur les eaux minérales de la Bohême, et il en découvrit une qui contenait du sulfate de magnésie; ce fut pour lui une nouvelle occasion d'écrire sur ces sources, qui ont paru, à quelques philosophes, une compensation suffisante des maux trop souvent incurables auxquels l'homme est en proie. En 1709, le roi de Prusse l'appela près de lui de manière à ce qu'il ne lui fut plus possible de refuser, ce qu'il avait fait jusque-là; il accepta donc, *quamquam bene intelligens, quam sit lubrica aulicorum virorum fortuna atque vita omnis libertatis et quietis ratione animi et corporis expers*, a dit son biographe J.-H. Schulze. Hoffmann fut, dès son arrivée à la cour de Prusse, l'objet de l'envie et des sourdes menées de Gundelsheimer. Fatigué des intrigues de cet obscur compétiteur, le célèbre professeur de Halle vint, en 1712, reprendre ses travaux chéris, disant : *In aulis est splendida miseria, imo omnis aularum ratio liberalibus ingeniis est inimicissima.* Il fut rappelé auprès du roi de Prusse pour lui donner ses soins dans une grave maladie que ce prince essuya, et à cette occasion, il en reçut les marques de la plus haute estime; la reine voulut que son portrait fût placé dans une des maisons royales. De retour à Halle, après une absence de huit mois, il n'en sortit plus. En 1737, la mort de sa femme fut pour lui l'occasion de la publication d'un sommaire de la doctrine chrétienne, dans la composition duquel il avait trouvé un allégement à sa profonde douleur. Comblé d'honneurs, possesseur de richesses noblement acquises, Hoffmann mourut le 4 octobre 1742, après avoir consacré quarante-huit ans de sa vie à l'enseignement.

De tous les médecins qui se sont succédé depuis Hippocrate jusqu'à la fin du dix-septième siècle, Hoffmann est celui qui a proposé le système le plus rapproché de la vérité, le moins chargé d'hypothèses, le moins souillé de vaines applications des sciences accessoires à la médecine. S'il n'avait pas attaché autant d'importance aux prétendus esprits vitaux, qu'il eut la faiblesse de regarder comme une chose démontrée, il mériterait la première place parmi les médecins dogmatistes; s'il avait eu le courage de passer un trait de plume sur toutes les rêveries de l'humorisme, aucun théoricien ne pourrait lui être comparé. Il a considéré le corps humain sous le seul point de vue qui importe au médecin. Tandis que Stahl attribuait tous les actes de l'or-

ganisme à l'influence sentie ou tacite de l'ame sur le corps, et que Boerhaave se traînait sur les pas de tous les dogmatiques qui l'avaient précédé, Hoffmann ose considérer le corps vivant comme une machine, non pas telle que les mécaniciens l'envisageaient, mais comme une machine dans laquelle s'opéraient des mouvemens d'une mécanique supérieure, sous l'empire de propriétés départies à la matière organique. L'ame n'est pour lui que le principe de la conscience et du raisonnement. Il trace d'une main, à la fois respectueuse et hardie, la limite qui sépare la religion de la médecine, en définissant l'homme *quod sit mens sive substantia intelligens et libere agens, unita cum corpore organico, artificiosissimè constructo, vivo.* Ainsi donc, il ne fait pas dépendre la vie de l'ame, mais bien de l'organisme, et il ajoute: *Neque vero mens est subjectum medicinæ, quia est naturæ indivisibilis et immutabilis, adeoque in eam directè medicina non ullam habet potestatem; sed subjectum medicinæ est vivum corpus, quod mentis tantisper instrumentum est, ejusque operationibus inservit.* Hoffmann est le parfait modèle du médecin qui veut à la fois rester fidèle à la religion et à la science, et qui sait que les destinées variables des théories de celle-ci ne peuvent que nuire à celle-là. M. de Bonald a traduit et réduit en quelques mots la définition de l'homme par Hoffmann, en disant que l'homme est une *intelligence servie par des organes*: l'équité lui faisait un devoir d'indiquer la source où il avait puisé cette pensée. Puissent les personnes qui consacrent leurs veilles à scruter la nature et les actes de cette intelligence, *tolérer* enfin les médecins qui étudient sans relâche l'action de ses instrumens!

Hoffmann, que l'on ne peut accuser de n'avoir pas été praticien, n'affectait pas pour les théories ce dédain auquel on reconnaît aujourd'hui les médecins qui n'ont pas l'esprit assez vaste ni assez solide, et qui manquent des connaissances nécessaires pour s'élever à des principes généraux de physiologie, de pathologie et de thérapeutique. Le caractère d'une théorie solide et conforme à la vérité, disait Hoffmann, est de pouvoir servir de guide dans la pratique. Rien de plus erroné que cette sentence, un bon théoricien ne peut être qu'un mauvais praticien, car celui qui manque d'une bonne théorie ne sera jamais un habile praticien, lors même qu'il exercerait la médecine pendant cent ans. On pourrait néanmoins reprocher à Hoffmann d'avoir trop recommandé l'étude de la chimie, s'il n'avait eu des idées fort justes sur l'utilité dont cette science peut être au médecin. Il ne la conseille que comme pouvant servir à faire connaître les substances qui sont employées dans la médecine pratique à titre de médicamens, ou dans l'usage ordinaire de la vie à celui d'alimens. Tout en considérant le corps humain comme une ma-

chine hydraulique, il ne lui appliquait point cette immensité stérile de calculs qui ont jeté tant le ridicule sur les médecins-mécaniciens, et Sprengel aurait dû le louer plutôt que le blâmer d'avoir dit que l'homme est soumis aux lois d'une mécanique sublime, lois qui sont encore à trouver. Le génie d'Hoffmann avait pressenti ce qu'on entrevoit aujourd'hui, et ce qui sera peut-être démontré par la suite. On doit dire à sa louange que lorsqu'il parle du mouvement vital, c'est presque toujours avec une grande réserve, et d'une manière générale, sans chercher à dire en quoi ce mouvement consiste; il eut le courage d'ignorer.

La vie, dit Hoffmann, est le mouvement circulatoire du sang et des humeurs, produit par l'impulsion du cœur et des artères. Le mouvement vital a lieu, soit dans le cœur et les artères, soit dans les muscles et les membranes; c'est un mouvement élastique vital de dilatation et de rétrécissement, d'expansion et de resserrement. On ne peut estimer l'état de santé et d'intégrité des parties internes du corps d'après l'aspect du sang. Les fondemens de la pathologie sont l'histoire complète de toutes les maladies, tracée d'après des observations nombreuses dans lesquelles on a noté toutes les circonstances, et la connaissance approfondie de la structure et des mouvemens des parties dont le corps humain est composé. Il ne faut pas accorder trop à l'autocratie de la nature, dans le traitement des maladies. La maladie est une grande mutation, un grand trouble dans l'ordre et la proportion des mouvemens des solides et des liquides; il y a accélération ou ralentissement de ces mouvemens, soit dans la totalité, soit dans une partie du corps, avec lésion marquée des sécrétions, des excrétions et des autres fonctions, et tendance, soit au rétablissement de la santé, soit à la mort, soit à d'autres maladies. Si les mouvemens sont accélérés, il y a *spasme;* dans le cas contraire, il y a *atonie.* Le spasme est universel ou local : il en est de même de l'atonie. Les causes des maladies sont les passions, les venins, les stases du sang ou des humeurs, la pléthore, la présence d'humeurs acides corrosives dans les premières voies, et toutes les conditions insalubres des agens qui sont en rapport avec le corps humain. Les parties nervoso-membraneuses et nervoso-musculaires sont celles que les causes morbifiques affectent de préférence.

Il n'y a dans tout le corps humain aucune partie qui soit aussi souvent le foyer et la matière des maladies que le canal nervoso-membraneux qui a reçu le nom d'estomac ou d'intestin. On doit placer le siége d'un grand nombre de maladies dans l'estomac et les premières voies. Les fièvres, presque de tous genres, soit bénignes, soit malignes, surtout les intermittentes, et parmi celles-ci les quotidiennes, les tierces, simples

ou doubles, bilieuses, cholériques, celles qu'on appelle lentes, ont leur foyer et leur source dans la courbure du duodénum. Les maladies pestilentielles, la maladie hongroise, les fièvres malignes des camps, celles qui proviennent de l'infection de l'air, ont principalement leur cause dans les premières voies, et manifestent le plus souvent d'abord leur influence pernicieuse dans ces parties. Beaucoup de maladies périodiques, parmi lesquelles figurent principalement les affections douloureuses et spasmodiques qui sévissent sur les parties éloignées, dépendent d'un amas de mauvais sucs dans les premières voies. Les cardialgies, les fortes anxiétés précordiales, les diarrhées, les dysenteries, les cholera, les tranchées convulsives des enfans, sont dus à une matière corrosive acide, bilieuse, fortement inhérente aux tuniques de l'estomac et des intestins. Les éructations habituelles d'un liquide acide, les anxiétés constrictives et les gonflemens douloureux sous les fausses-côtes, avec constipation, qui tourmentent sans relâche les hypocondriaques, ne signifient rien autre chose, sinon que le siége de la maladie doit être cherché dans l'estomac et les premières voies. Ceux qui sont affectés de maladies graves à la tête, telles que la mélancolie, la manie, l'épilepsie, les douleurs intolérables, les convulsions, les vertiges mêmes, n'éprouvent très-fréquemment ces maux que parce que leurs premières voies sont lésées, et ce qui le prouve, c'est qu'on se trouve soulagé après le vomissement ou la purgation. Les métastases des douleurs arthritiques, de la goutte, proviennent souvent d'une cause analogue; aussi les évacuans les rendent-ils plus tolérables.

Qu'on ne nous accuse pas d'avoir péniblement cherché des passages isolés dans les écrits d'Hoffmann, pour faire croire qu'il a dit tout ce que M. Broussais professe aujourd'hui; nous ne faisons que traduire. Hoffmann lui-même n'est pas le premier qui ait remarqué la fréquence de l'affection des voies gastriques; mais personne avant lui, à l'exception de Van Helmont et de Sylvius, ne s'était attaché à signaler cette fréquence avec autant de soin; personne n'en avait parlé jusqu'alors avec autant de clarté et d'une manière aussi positive. Répétons que l'humorisme a seul empêché Hoffmann d'établir cette théorie rationnelle, dont il a si bien exprimé l'indispensable nécessité dans la pratique médicale. Dans le passage que nous venons de citer, il ne fait pas mention de ses nombreuses ouvertures de cadavres, qui lui auraient fourni des argumens plus concluans que ceux dont il fait usage. Toujours est-il, qu'en attribuant à Réga l'honneur d'avoir reconnu le premier l'importance de l'estomac dans les maladies, un médecin napolitain s'est montré plus jaloux de dépouiller la nation française que de faire preuve d'équité; Réga ne fut que le commentateur d'Hoff-

mann. M. Broussais aurait mieux fait de rendre hommage au professeur de Halle qu'à un obscur Américain, copiste de tant de copistes. Au reste, dans tout ce qu'on vient de lire, et dans tout ce qu'on oppose à M. Broussais, on ne trouve pas son idée fondamentale et mère, que *toute fièvre essentielle est une gastro-entérite;* il y a une erreur dans cette proposition, mais du moins elle appartient à M. Broussais, et sans lui la vérité qu'elle renferme serait enfouie dans la poussière des bibliothèques. Ne craignons pas de dire à sa louange et pour l'honneur de la France, que c'est au lit des malades et dans les restes des victimes de l'inflammation, qu'il a retrouvé cette vérité, méconnue par ceux qui osent aujourd'hui la revendiquer comme leur propriété.

Les idées d'Hoffmann sur les fièvres différaient beaucoup de celles de M. Broussais, quant au siége de ces maladies, moins quant à leur nature.

La théorie et la pratique d'Hoffmann, relativement aux fièvres, est ce qu'il y a de plus remarquable dans sa doctrine. Sous le nom de fièvres, il comprenait les fièvres intermittentes, la fièvre catarrhale bénigne, la variole, la rougeole, la fièvre pourprée, la rouge, et la blanche miliaire, les fièvres épidémiques, exanthématiques, catarrhales ou pétéchiantes, les pétéchiales vraies, la pestilentielle et l'érysipélateuse, la syncopale, l'ardente ou cholérique, la stomachique inflammatoire, l'angine, la phrénésie, les fièvres pneumoniques, ou la pleurésie et la péripneumonie, l'hépatite, la fièvre néphrite, l'inflammation de la vessie, l'inflammation et la fièvre utérines, l'ophthalmie, la fièvre inflammatoire des intestins, celle par affection du mésentère, les fièvres lentes, hectiques, et les fièvres symptomatiques. Hoffmann a donc vu que toutes les maladies qu'on désignait sous ces dénominations si variées sont, au fond, de même nature; s'il ne reconnut pas la source de leurs différences, c'est que le moment n'était pas encore arrivé où l'on ne chercherait plus la nature des maladies que dans l'appréciation exacte des lésions organiques qui les constituent. Hoffmann, qui n'a pas craint de placer l'angine parmi les fièvres, croyait pourtant que si quelque maladie méritait d'être appelée *universelle*, c'était assurément la fièvre; car, disait-il, elle agite fortement l'universalité du genre des parties nerveuses, trouble profondément toutes les fonctions, et fait que le mouvement des solides, du cœur et des artères ne peut demeurer égal et régulier; que le cours du sang et des autres humeurs cesse d'être libre et naturel; que les sécrétions et les excrétions n'ont plus lieu comme il convient, et que l'esprit lui-même délire. Il définissait la fièvre, considérée en général : une affection spasmodique de tout le système nerveux et vasculaire, jointe à une

lésion de toutes les fonctions, et provenant d'une cause irritante qui détermine une contraction plus intense dans les parties nerveuses, de telle sorte que les fluides vitaux se portent de la périphérie vers le cœur, et des gros vaisseaux vers les parties intérieures; ensuite de quoi, la systole du cœur et des artères étant augmentée, ces fluides sont reportés daus les vaisseaux resserrés de la circonférence; jusqu'à ce que, le spasme cessant, les excrétions se rétablissent, et la fièvre finisse : d'où il conclut que la cause formelle ou fondamentale de la fièvre consiste dans une affection spasmodique de tout le système nerveux et fibreux, provenant spécialement de la moëlle vertébrale, et se propageant successivement des parties extérieures aux parties intérieures. Pour peu que l'on compare ces principes avec ceux de Cullen et de Brown, l'on se convaincra que ces deux auteurs ont puisé également dans Hoffmann ce que sa théorie de fièvre avait de plus défectueux. Si Hoffmann a rendu quelques services à la médecine, en préparant les destinées du solidisme, il faut avouer que sa doctrine a exercé une fâcheuse influence sur la marche de la pathologie et sur les destinées du genre humain, en consacrant, avec plus de force qu'on ne l'avait encore fait, l'erreur palpable de l'universalité des fièvres. Des vues pratiques assez saines rachètent en partie l'erreur qu'il commit en ne voyant pas dans ces maladies des affections locales, seulement plus ou moins étendues.

Hoffmann est du petit nombre des médecins qui ont su établir un système régulier de physiologie, de pathologie et de thérapeutique. En vain on prétendrait que partout on retrouve l'idée du spasme ou de l'atonie, et qu'il ne rapporte qu'à ces causes toutes les maladies. Les esprits superficiels ignorent combien il en coûte de travail et de méditation pour coordonner ainsi toute la science autour de quelques idées mères, surtout lorsqu'on s'impose la tâche d'épurer tous les matériaux que l'on met en œuvre. C'est ce qu'a fait Hoffmann. Chez aucun des médecins qui l'ont précédé, chez aucun de ceux qui lui ont succédé, on ne retrouve la réunion d'une méthode brillante de simplicité à un talent descriptif peu commun, l'accord parfait des préceptes avec les principes, une théorie poursuivie avec une rare persévérance et un grand bonheur dans ses ramifications, et des faits nombreux exposés avec une clarté, une briéveté et un caractère d'exactitude admirables. Hoffmann ne fut pas moins remarquable en thérapeutique; s'il prodigua sa *liqueur minérale*, s'il prescrivit trop souvent les toniques, du moins il préférait les diffusibles, et il doit être placé au premier rang des praticiens qui, sans abuser de la saignée, s'en servaient avec avantage dans une foule de maladies qu'aujourd'hui on craint d'attaquer par la lancette, ou contre lesquelles

ou se borne à prodiguer les sangsues, selon qu'on est imbu d'une doctrine dans laquelle la physiologie tenait peu de place, ou que l'on adopte en fanatique les propositions thérapeutiques, trop générales, d'un réformateur de nos jours.

Hoffmann doit être placé, dans une histoire méthodique de la médecine, à la tête des médecins de l'Allemagne, à côté de Stahl, avant Boerhaave, et non loin de ces grands peintres des maladies, qui ont honoré la Grèce. Si ses idées, déposées dans une tête ardente dépourvue de connaissances anatomiques, ont dégénéré en une doctrine meurtrière, entre les mains de Brown, elles n'ont pas laissé que de contribuer à préparer les succès de la réforme qui vient de s'opérer en France. Ce que fait l'orgueil caché sous le masque du patriotisme doit être révélé par la bonne foi.

La chimie réclame également Hoffmann; elle lui doit plusieurs découvertes. Ce médecin la cultiva avec succès, et dans un fort bon esprit, car il ne lui demandait que des agens de guérison, et jamais des explications que la physiologie seule peut fournir à la pathologie, au moins dans la pluralité des cas.

Il a étudié les huiles essentielles mieux qu'on n'avait fait avant lui, et fait connaître celles qui s'enflamment par leur mélange avec l'acide nitrique; il a connu l'éther nitrique, développé les inconvéniens et les dangers de la vapeur du charbon, et analysé des eaux minérales, alors fort négligées; il entrevit la véritable cause de l'oxidation des métaux, car il dit que leur revivification ne tient pas tant à ce qu'ils recouvrent un principe qu'ils avaient perdu, qu'au contraire à ce qu'ils en laissent dégager un qu'ils avaient absorbé. Il est l'inventeur de plusieurs préparations pharmaceutiques composées, telles que le baume de vie, l'élixir viscéral, l'essence balsamique, les pilules balsamiques, dont il eut le tort de tenir la composition secrète, tout en vantant prodigieusement leurs vertus médicinales. Il savait que plusieurs sulfates partagent, avec le spath de Bologne, la propriété de luire dans l'obscurité, quand on les a fait chauffer entre deux charbons ardens.

Ses ouvrages sont :

Dissertatio de menstruo ventriculi. Iéna, 1679, in-4°.

Dissertatio de autochiriâ. Iéna, 1681, in-4°.

Dissertatio de cinnabari antimonii. Iéna, 1681, in-4°.

Dissertatio de morbo convulsivo ex spectro viso. Iéna, 1682, in-4°.

Exercitatio medico-chymica de cinnabari antimonii ejusque eximiis viribus usuque in morbis secretiori, quo ipso via ex illâ veram panaceam conficiendi aperitur. Adjecta sunt experimenta et ratiocinia varia curiosa. Leyde, 1685, in-12. – Francfort, 1689, in-8°. – Halle, 1746, in-8°.

Kurzer Unterricht von denen in Fuerstenthum Halberstadt zu Hornhausen wieder entsprungenen Gesundbrunnen. Halberstadt, 1689, in-4°.

Exercitatio acroamatica de acidi et viscidi pro stabiliendis omnium

morborum causas et alcali fluidi pro iisdem debellandis insufficientiâ. Francfort-sur-le-Mein, 1689, in-4°.-Trad. en allemand, par J.-G. Hoyer, Dresde, 1704, in-8°.

Cet ouvrage est dirigé contre la théorie chimique des maladies que Corneille Bontekoe avait proclamée en Hollande. Hoffmann y démontre à quel point sont dans l'erreur les médecins qui prétendent établir la pathologie et le thérapeutique entières sur la doctrine de l'acidité et de l'alcalinité des humeurs.

Dissertatio epistolaris de affectu cataleptico rarissimo ad G.-W. Wedelium. Francfort-sur-le-Mein, 1692, in-4°.

De athæo convincendo ex artificiosissimâ machinæ humanæ structurâ, oratio, habita d. 27 martii cum munus professorium auspicaretur. Halle, 1693, in-4°.

Dissertatio de generatione salium. Halle, 1693, in-4°.

Dissertatio de infusi veronicæ efficaciâ præferendâ theâ. Halle, 1693, in-4°.

Dissertatio de salivâ et ejus morbis. Halle, 1693, in-4°.

Nova febrium intermittentium hypothesis ex ipsis principiis mechanicis deducta. Halle, 1693, in-4°.

Dissertatio de medicamentis specificis, eorumque agendi modo. Halle, 1693, in-4°.

Dissertatio de chinæ modo operandi, usu et abusu. Halle, 1693, in-4°.

Dissertatio de caloris, lucis et flammæ naturâ atque affectibus in res creatas. Halle, 1693, in-4°.

Medicinæ mechanicæ idea universalis. Halle, 1693, in-4°.

Cette thèse offre les premières bases du système d'Hoffmann, développé dans toutes ses autres dissertations.

Dissertatio de nitro, ejus naturâ et usu in medicinâ. Halle, 1693, in-4°.

Programma præmissum disputationibus de fundamentis totius medicinæ, juxtâ normam modernæ philosophiæ mechanicæ per aphorismos breviter traditis. Halle, 1694, in-4°.

Programma de salivâ. Halle, 1694, in-4°.

Programma de febrium novâ hypothesi. Halle, 1694, in-4°.

Programma de chinæ operandi ratione. Halle, 1694, in-4°.

Programma de medicamentorum prudenti applicatione. Halle, 1694, in-4°.

Theoremata physica, convellentia fundamenta novæ hypotheseos, omnia corpora naturalia constare ex materiâ et spiritu. Halle, 1694, in-4°.

Ad celeberrimi cujusdam viri, fundatoris novæ philosophiæ spiritualis scriptum brevis et modesta responsio, cum vindicatione philosophiæ experimentalis mechanicæ. Halle, 1694, in-4°.

Fundamenta medicinæ ex principiis mechanicis et practicis in usum philiatrorum succinctè proposita. Halle, 1694, in-8°. - *Ibid.* 1703, in-8°.

Dissertatio de corporibus illorumque principiis et affectionibus. Halle, 1695, in-4°.

Dissertatio de corporum motu ejusque causis. Halle, 1695, in-4°.

Dissertatio de corporum motionibus ex gravitate ortis. Halle, 1695, in-4°.

Dissertatio de prudenti medicamentorum applicatione in tempore. Halle, 1695, in-4°.

Dissertatio de metallurgiâ morbiferâ. Halle, 1695, in-4°.

Dissertatio de malignitatis naturâ et origine in morbis acutis. Halle, 1695, in-4°.

Dissertatio de somnambulatione. Halle, 1695, in-4°.

Dissertatio de pane grossiori Westphalorum, vulgò Bonpournickel. Halle, 1695, in-4°.

Programma de vapore carbonum fossilium innoxio. Halle, 1695, in-4°.
Programma de modo veterum balsamandi corpora. Halle, 1695, in-4°.
Programma de animæ ac corporis commercio. Halle, 1695, in-4°.
Programma de mechanicâ febrium doctrinâ Hippocraticâ. Halle, 1696, in-4°.
Dissertatio de febris quartanæ tutâ ac felice curatione. Halle, 1696, in-4°.
Dissertatio de apepsiâ. Halle, 1696, in-4°.
Dissertatio de amputatione membrorum sphacelatorum eorumque securâ medelâ. Halle, 1696, in-4°.
Dissertatio de purgantibus specificis. Halle, 1696, in-4°.
Dissertatio de salis volatilis genesi, usu et abusu in medicinâ. Halle, 1696, in-4°.
Programma de hieme tepidâ. Halle, 1696, in-4°.
Dissertatio de fermentorum morbificorum ejectione è medicinâ. Halle, 1697, in-4°.
Dissertatio de universali agente in corporibus. Halle, 1697, in-4°.
Dissertatio de fistularum novâ, tutâ ac compendiosâ sanatione. Halle, 1697, in-4°.
Dissertatio de salubritate fluxûs hæmorrhoïdalis. Halle, 1697, in-4°.
Dissertatio de hydrope pericardii rarissimo. Halle, 1697, in-4°.
Dissertatio de synoviâ ejusque origine. Halle, 1697, in-4°.
Dissertatio de hæmorrhagiarum genuinâ origine atque curatione ex principiis mechanicis. Halle, 1697, in-4°.
Dissertatio de experimentorum quorundam chymicorum perversâ explicatione. Halle, 1697, in-4°.
Dissertatio de remedio doloris podagrici genuino et simplicissimo. Halle, 1697, in-4°.
Dissertatio de inediâ, morborum remedio. Halle, 1697, in-4°.
Dissertatio de studiis facilitandis per regulas diæteticas et prolongandâ literatorum vitâ. Halle, 1697, in-4°.
Historia dentium physiologicè et pathologicè pertractata. Halle, 1698, in-4°.
Dissertatio de necessariâ salivæ inspectione ad conservandam et restaurandam sanitatem. Halle, 1698, in-4°.
Dissertatio de ἰσχαιμοις seu sanguinem sistentibus. Halle, 1698, in-4°.
Dissertatio de anthelminticis. Halle, 1698, in-4°.
Dissertatio de remediorum evacuantium mechanicâ operandi ratione. Halle, 1698, in-4°.
Dissertatio de mechanicâ operandi ratione medicamentorum alterantium. Halle, 1698, in-4°.
Dissertatio de reguli antimonii medicinalis analysi chymico-medicâ. Halle, 1698, in-4°.
Petri Poterii opera omnia practica et chymica, cum annotationibus et addimentis. Accessit nova doctrina de febribus ex principiis mechanicis solidè deducta, cum indice locupletissimo. Francfort-sur-le-Mein, 1698, in-4°.
Dissertatio de necessitate physices in praxi medicâ. Halle, 1699, in-4°.
Historia variolarum epidemicè Halæ grassantium. Halle, 1699, in-4°.
Dissertatio de mirabili sulphuris antimonii fixati efficaciâ in medicinâ. Halle, 1699, in-4°.
Dissertatio de causis caloris naturalis et præternaturalis in corpore. Halle, 1699, in-4°.
Dissertatio de naturâ morborum medicatrice mechanicâ. Halle, 1699, in-4°.
Dissertatio de affectibus hæreditariis, illorumque origine. Halle, 1699, in-4°.

Historia febris malignæ epidemicæ petechizantis, hactenùs Halæ grassantis. Halle, 1699, in-4°.

Dissertatio de animo sanitatis et morborum fabro. Halle, 1699, in-4°.

Dissertatio de præcipuo studiosorum morbo, ejusque causis. Halle, 1699, in-4°.

Theses selectiores ex philosophicis et medicis. Halle, 1699, in-4°.

Dissertatio de terebinthinâ. Halle, 1699, in-4°.

Dissertatio de regimine prægnantium. Halle, 1699, in-4°.

Dissertatio de pleuritide et peripneumoniâ. Halle, 1699, in-4°.

Demonstrationes physicæ curiosæ experimentis et observationibus mechanicis ac chymicis illustratæ. Halle, 1700, in-4°.

Dissertatio de membris fractis. Halle, 1700, in-4°.

Dissertatio de potentiâ ventorum in corpus humanum, ubi simul agitur de ascensu et descensu argenti vivi in barometro. Halle, 1700, in 4°.

Dissertatio de morbis mentis. Halle, 1700, in-4°.

Dissertatio de mercurio et medicamentis mercurialibus selectis, ad expugnandas sine salivatione morbos corporis humani rebelles. Halle, 1700, in-4°.

Dissertatio de pulverum sternutatoriorum vero usu et abusu. Halle, 1700, in-4°.

Dissertatio de diarrhœâ in febribus malignis aliisque acutis morbis salutari. Halle, 1700, in-4°.

Dissertatio de remediis antodontalgicis. Halle, 1700, in-4°.

Dissertatio de opiatorum novâ eâque mechanicâ operandi ratione. Halle, 1700, in-4°.

Dissertatio de podagrâ retrocedente in corpus. Halle, 1700, in-4°.

Observationes barometrico-meteorologicæ et epidemicæ Halenses anni 1710; præmissæ sunt curiosæ physicæ meditationes circà ventorum causas, vires et operationes in corpora humana ac barometron. Halle, 1701, in-4°.

Dissertatio de motu, optimâ corporis medicatione. Halle, 1701, in-4°.

Dissertatio de morbo nigro Hippocratis. Halle, 1701, in-4°.

Dissertatio de sacchari historiâ naturali et medicâ. Halle, 1701, in-4°.

Dissertatio de peregrinationibus sanitatis causâ instituendis. Halle, 1701, in-4°.

Observationes quædam practicæ circà febres tertianas hoc anno grassantes. Halle, 1701, in-4°.

Dissertatio de prudenti medicamentorum continuatione. Halle, 1701, in-4°.

Dissertatio de conversione morbi benigni in malignum, sive generatione veneni in corpore per imperitiam medici. Halle, 1701, in-4°.

Dissertatio de caryophyllis aromaticis. Halle, 1702, in-4°.

Aphorismi quidam practici. Halle, 1702, in-4°.

De officio boni theologici ex ideâ boni medici, ipso natali serenissimi regii principis in actu promotionis, habita oratio. Halle, 1702, in-4°.

Pulsuum theoria et praxis examinata. Halle, 1702, in-4°.

Dissertatio de genuinâ opii correctione et usu. Halle, 1702, in-4°.

Dissertatio de morbis fœtuum in utero materno. Halle, 1702, in-4°.

Dissertatio de generatione salium morbosorum in corpore humano. Halle, 1702, in-4°.

Dissertatio de morbis incongruis. Halle, 1702, in-4°.

Dissertatio de curiosâ pulli gallinacei in fœminâ cachecticâ formati historiâ. Halle, 1702, in-4°.

Dissertatio de salubritate febrium, quâ simul respondetur ad controversiam motam de pulsuum differentiâ. Halle, 1702, in-4°.

Dissertatio de atrophiâ. Halle, 1702, in-4°.

Dissertatio de balsamo Peruviano. Halle, 1703, in-4°.

Dissertatio de prudenti virium medicamenti exploratione. Halle, 1703, in-4°.

Dissertatio de erroribus vulgaribus circà topicorum usum in praxi. Halle, 1703, in-4°.

Dissertatio de naturâ et præstantiâ vini Rhenani in medicinâ. Halle, 1703, in-4°.

Dissertatio de bradypepsiâ sive tardiori ventriculi concoctione. Halle, 1703, in-4°.

Dissertatio de fortioribus purgantibus ex praxi medicâ ejiciendis. Halle, 1703, in-4°.

Dissertatio de ulcerum ætiologiâ verâ, et circà curam cautelis. Halle, 1703, in-4°.

Dissertatio de luxationum synthesi in genere. Halle, 1703, in-4°.

Dissertatio de potentiâ diaboli in corpore. Halle, 1703, in-4°.

Dissertatio de anatomiâ publicâ. Halle, 1703, in-4°.

Dissertatio de methodo examinandi aquas salubres. Halle, 1703, in-4°.

Dissertatio de auditu difficili. Halle, 1703, in-4°.

Oratio de rationis instructæ excellentiâ in rebus divinis et humanis. Halle, 1704, in-4°

Dissertatio de annorum climactericorum rationali et medicâ explicatione. Halle, 1704, in-4°.

Dissertatio de morbis lienis. Halle, 1704, in-4°.

Dissertatio de purgantibus selectis et minus cognitis. Halle, 1704, in-4°.

Medicus sui ipsius. Halle, 1704, in-4°.

Dissertatio de ægrâ affectu raro pustulari scorbutico laborante. Halle, 1704, in-4°.

Dissertatio de pathologiæ duumviratu Helmontiano. Halle, 1704, in-4°.

Dissertatio de affectu rarissimo perpetui succi nutritii ex thorace stillicidii. Halle, 1704, in-4°.

Dissertatio de bile, medicinâ et veneno corporis. Halle, 1704, in-4°.

Dissertatio de specificis antispasmodicis. Halle, 1704, in-4°.

Dissertatio de temporibus anni insalubribus. Halle, 1705, in-4°.

Dissertatio de praxi clinicâ et compendiosâ febrium cum cautelis. Halle, 1705, in-4°.

Dissertatio de compendiosâ et clinicâ praxi inflammationum cum cautelis. Halle, 1705, in-4°.

Dissertatio de thermis Carolinis. Halle, 1705, in-4°.

Dissertatio de temperamento fundamento morum et morborum in gentibus. Halle, 1705, in-4°.

Dissertatio de compendiosâ et clinicâ praxi hæmorrhagiarum cum cautelis. Halle, 1705, in-4°.

Dissertatio de morbis endemiis, seu quibusdam regionibus propriis. Halle, 1705, in-4°.

Crisium natura et explicatio rationalis. Halle, 1706, in-4°.

Dissertatio de salubritate Hassiæ. Halle, 1706, in-4°.

Dissertatio de compendiosâ et clinicâ praxi dolorum cum cautelis. Halle, 1706, in-4°.

Dissertatio de inflammatione ventriculi. Halle, 1706, in-4°.

Dissertatio de siderum in corpore humano influxu medico. Halle, 1706, in-4°.

Dissertatio de methodo vitam longam acquirendi ejusque caussis. Halle, 1707, in-4°.

Dissertatio de asthmate convulsivo cum hydrope pectoris. Halle, 1707, in-4°.

Dissertatio de compendiosâ et clinicâ convulsionum praxi cum cautelis. Halle, 1707, in-4°.

Dissertatio de anatomes in praxi medicâ usu. Halle, 1707, in-4°.
Dissertatio de compendiosâ et clinicâ affectuum spasmodico-convulsivorum praxi cum cautelis. Halle, 1707, in-4°.
Dissertatio de compendiosâ et clinicâ praxi affectuum spasmodicorum cum cautelis. Halle, 1707, in-4°.
Dissertatio de morte subitâ præcavendâ. Halle, 1707, in-4°.
Dissertatio de legibus naturæ in corporum productione et conservatione. Halle, 1707, in-4°.
Idea fundamentalis universæ medicinæ, ex sanguinis mechanismo, methodo facili et demonstrativâ in usum tyronum adornata. Halle, 1707, in-4°.

En traduisant cet opuscule, on donnerait une exposition presque complète de la doctrine d'Hoffmann, qui dispenserait, jusqu'à un certain point, de parcourir les innombrables opuscules de cet auteur.

Dissertationes physico-medicæ curiosæ selectiores, ad sanitatem tuendam maximè pertinentes. Leyde, 1708, 2 vol. in-8°.
Dissertatio de duodeno, multorum morborum sede. Halle, 1708, in-4°.

Dans cette thèse, dont le sujet est bien indiqué par le titre, on trouve le germe de la doctrine de M. Broussais, qui, au reste, remonte bien plus haut, puisqu'on le retrouve dans un des livres attribués à Hippocrate. En faisant cette remarque, nous ne prétendons pas que l'*Examen* se retrouve, avec toutes les injures qu'il contient, dans les ouvrages d'Hippocrate ni d'Hoffmann, mais que les idées, dont M. Broussais s'arroge le privilège, n'avaient pas été complétement méconnues avant lui.

Dissertatio de naturæ et artis effectu in medendo. Halle, 1708, in-4°.
Dissertatio de morbis ex atoniâ cerebri nervorumque nascentibus. Halle, 1708, in-4°.
Dissertatio de origine et naturâ pestis. Halle, 1708, in-4°.
Dissertatio de methodo curandi pestem. Halle, 1708, in-4°.
Kurze doch gruendliche Beschreibung des Salzwerks in Halle. Halle, 1708, in-4°.
Desiderata anatomico-physiologica. Halle, 1709, in-4°.
Gruendliche Untersuchung von der Pest-Ursprung und Wesen, nebst angehengten Bedenken, wie man sich vor selbiger praeserviren und sie sicher curiren kœnne. Berlin, 1710, in-4°.
Circà nitrum observationes physico-medicæ. Halle, 1712, in-4°.
Dissertatio de aquâ, medicinâ universali. Halle, 1712, in-4°.
Dissertatio de acidularum et thermarum ratione ingredientium et virium convenientiâ. Halle, 1712, in-4°.
Dissertatio de perversis judiciis de medicis et medicinâ. Halle, 1712, in-4°.
Dissertatio de prœmaturâ morte et morbis præcavendis. Halle, 1713, in-4°.
Dissertatio de ratione, præside universæ medicinæ. Halle, 1713, in-4°.
Dissertatio de plethorâ, insufficiente morborum causâ. Halle, 1713, in-4°.
Dissertatio de medicamentis insecuris. Halle, 1713, in-4°.
Dissertatio de naturâ, optimâ febrium pestilentialium medicatrice. Halle, 1713, in-4°.
Dissertatio de medicamentis infidis. Halle, 1713, in-4°.
Dissertatio de medicamentis selectioribus. Halle, 1713, in-4°.
Septem leges sanitatis. Halle, 1713, in-4°.
Dissertatio de pancreatis morbis. Halle, 1713, in-4°.
Dissertatio de curâ avenaceâ, von der Habercur. Halle, 1714, in-4°.
Dissertatio de magno venæ sectionis ad vitam sanam et longum remedio. Halle, 1714, in-4°.
Dissertatio de morbis cum colore cutis depravato. Halle, 1714, in-4°.

Dissertatio de remediorum benignorum abusu et noxâ. Halle, 1714, in-4°.

Dissertatio de usu interno camphoræ securissimo et præstantissimo. Halle, 1714, in-4°.

Dissertatio de usu respirationis in arte medicâ. Halle, 1714, in-4°.

Dissertatio de medicamentis balsamicis. Halle, 1715, in-4°.

Dissertatio de praxi clinicâ morborum infantum. Halle, 1715, in-4°.

Dissertatio de præstantiâ malorum citriorum in medicinâ. Halle, 1715, in-4°.

Dissertatio de praxi clinicâ et compendiosâ morborum ex uteri vitio. Halle, 1715, in-4°.

Dissertatio de praxi clinicâ et compendiosâ morborum ex vitio glandularum et lymphæ ortorum. Halle, 1715, in-4°.

Gruendliche Anweisung, wie ein Mensch vor den fruehzeitigen Tod, und allerhand Arten Krankheiten, durch ordentliche Lebensart sich verwahren kœnne. Halle, 1715-1728, 9 vol. in-8°.

Dissertatio de vero universæ medicinæ principio. Halle, 1715, in-4°.

Dissertatio de succinctâ pathologiæ ex principio medicinæ deductione. Halle, 1715, in-4°.

Dissertatio de morborum ortu et causis eorum proximis. Halle, 1715, in-4°.

Dissertatio de corporum dispositione ad morbos. Halle, 1715, in-4°.

Dissertatio de æris intemperie multorum malorum causâ. Halle, 1715, in-4°.

Dissertatio de imprudenti medicatione multorum morborum causâ. Halle, 1715, in-4°.

Dissertatio de diætæ vitio multorum morborum causâ. Halle, 1715, in-4°.

Dissertatio de verâ morborum sede. Halle, 1715, in-4°.

Einleitung zu einen Collegio physico specialissimo, darin die Historia naturalis aller Laender in Europa dociret, und mit curieusen experimentis und rationibus illustriret werden soll, mit Anzeigung des Nutzens in der OEkonomie, Commercien, gemeinen Wesen und Erhaltung der Gesundheit. Halle, 1715, in-4°.

Dissertatio de generatione febrium. Halle, 1715, in-4°.

Dissertatio de generatione mortis in morbis. Halle, 1715, in-4°.

Heilsame Vorschlaege, wie der grassirenden Seuche unter dem Hornvieh vorzubauen, und was vor Mittel dazu dienlich, auf Gutbefinden des Collegii Sanitatis zu Halle herausgegeben. Halle, 1716, in-8°.

Dissertatio de sulphuribus metallorum. Halle, 1716, in-4°.

Dissertatio de differentiâ medici et practici medicinæ. Halle, 1716, in-4°.

Dissertatio de transmutatione morborum. Halle, 1716, in-4°.

Dissertatio de morbis ex aliis prodeuntibus. Halle, 1716, in-4°.

Dissertatio de passione iliacâ. Halle, 1716, in-4°.

Dissertatio de aquæ naturâ ac virtute in medendo. Halle, 1716, in-4°.

Gruendliches Bedenken und physikalische Anmerkungen von dem toedlichen Dampf der Holzkohlen, auf Veranlassung der in Jena beym Ausgang des 1715ten Jahres vorgefallenen traurigen Begebenheit. Halle, 1716, in-4°.

Dissertatio de sphacelo ex causâ internâ feliciter curato. Halle, 1717, in-4°.

Dissertatio de athletis veterum eorumque diætâ et habitu. Halle, 1717, in-4°.

Dissertatio de consensu partium, præcipuo pathologiæ et praxeos medicæ fundamento. Halle, 1717, in-4°.

Dissertatio de eô, quod plurimi juxtà regulas artis nascuntur. Halle, 1717, in-4°.

Dissertatio de eô, quod plurimi ægrotorum moriantur magis juxtà leges artis quam naturæ. Halle, 1717, in-4°.

Dissertatio de eô, quod plurimi ægrotorum moriantur contrà leges artis. Halle, 1717, in-4°.

Dissertatio de eô, quod nemo ægrotorum moriatur ex morbo. Halle, 1717, in-4°.

Dissertatio de casu ægri ophthalmiâ laborantis. Halle, 1717, in-4°.

Dissertatio de arcanâ medendi methodo. Halle, 1717, in-4°.

Observationes et cautelæ circà thermarum usum et abusum. Halle, 1717, in-4°.

Dissertatio de morborum causis rectè cognoscendis. Halle, 1717, in-4°.

Dissertatio de diæteticâ sacræ scripturæ medicinâ. Halle, 1718, in-4°.

Dissertatio de difficultatibus in medicinâ addiscendâ. Halle, 1718, in-4°.

Dissertatio de febre purpuratâ malignâ. Halle, 1718, in-4°.

Dissertatio de præstantiâ remediorum domesticorum. Halle, 1718, in-4°.

Dissertatio de erroribus circâ venena vulgaribus. Halle, 1718, in-4°.

Dissertatio de morbis rectè distinguentis. Halle, 1718, in-4°.

Dissertatio de hydrope ascite. Halle, 1718, in-4°.

Dissertatio de fistulâ ani feliciter curandâ. Halle, 1718, in-4°.

Dissertatio de modo operandi remediorum physico-mechanico. Halle, 1718, in-4°.

Dissertatio de pinguedine seu succo superfluo nutritio. Halle, 1718, in-4°.

Fundamenta physiologiæ. Halle, 1718, in-8°. - *Ibid.* 1746, in-8°.

Dissertationum physico-medicarum selectiorum decas. Leyde, 1719, 2 vol. in-8°.

Medicina rationalis systematica. Halle, 1718-1740, 9 vol. in-4°.-Trad. en français, par Jacques-Jean Bruhier, Paris, 1739-1743, 9 vol. in-12. Le praticien qui veut connaître la méthode thérapeutique d'Hoffmann peut se borner à la lecture de cet ouvrage qui, au reste, est ce qu'Hoffmann a fait de meilleur en médecine. Il se compose d'un grand nombre de dissertations qui avaient été successivement soutenues dans l'Université de Halle.

Dissertatio de verâ morbi hypochondriaci sede, indole ac curatione. Halle, 1719, in-4°.

Dissertatio de veræ pathologiæ fundamentis. Halle, 1719, in-4°.

A l'exception de quelques idées propres à l'auteur, cette dissertation offre encore le plus grand intérêt. C'est dans des ouvrages de ce genre que les réformateurs devraient aller apprendre l'art d'écrire en médecine.

Dissertatio de palpitatione cordis. Halle, 1719, in-4°.

Dissertatio de præstantissimis medendi legibus. Halle, 1719, in-4°.

Dissertatio de millefolio. Halle, 1719, in-4°.

Dissertatio de medicinâ Hippocratis mechanicâ. Halle, 1719, in-4°.

Dissertatio de præparatione ad lectionem veterum medicinæ auctorum. Halle, 1719, in-4°.

Programma de medicinâ ab omni hypothesi vindicandâ. Halle, 1719, in-4°.

Dissertatio de certo mortis in morbis præsagio. Halle, 1720, in-4°.

Medicina consultatoria, worinnen unterschiedliche ueber einige schwere Casus ausgearbeitete Consilia medica, auch Responsa Facultatis medicæ enthalten. Halle, 1721-1739, 12 vol. in-4°.

Dissertatio de medicinâ emeticâ et purgante post iram venenο. Halle, 1721, in-4°.

M. Broussais donne de grands éloges à cette thèse, ce qui prouve qu'il

a ouvert au moins une fois les œuvres d'Hoffmann. Nous indiquerons plus loin une thèse dont il ne parle pas, et dont il aurait dû parler, puisqu'elle contient une grande partie des opinions qu'il propage en ce moment.

Dissertatio de hepatis inflammatione verâ rarissimâ, spuriâ frequentissimâ. Halle, 1721, in-4°.

Valetudinarium virginale. Halle, 1721, in-4°.

Dissertatio de excellenti balneorum ex aquâ dulci usu in affectibus internis. Halle, 1721, in-4°.

Dissertatio de noxâ potûs frigidi. Halle, 1721, in-4°.

Dissertatio de modo historias morborum rectè consignandi et in usum applicandi. Halle, 1721, in-4°.

Observationes et cautiones practicæ in curatione calculi. Halle, 1721, in-4°.

Dissertatio de salium mediorum excellente et purgante virtute. Halle, 1721, in-4°.

Dissertatio de vini Hungarici excellente naturâ, virtute et usu. Halle, 1721, in-4°.

Gruendlicher Unterricht, wie ein Mensch nach den Gesundheits-Regeln der heiligen Schrift und durch vorsichtigen Gebrauch weniger auserlesenen Arzneyen, ingleichen durch Vermeidung unbedaechtlicher Medicorum und des Missbrauchs der besten Nahrungs-und Arzney-Mittel, sein Leben und Gesundheit lange conserviren kœnne. Ulm, 1722, in-8°.

Dissertatio de morbis œsophagi. Halle, 1722, in-4°.

Dissertatio de balneorum artificialium ex scoriis metallicis usu medicæ. Halle, 1722, in-4°.

Dissertatio de oculorum procidentiâ. Halle, 1722, in-4°.

Dissertatio de putredinis doctrinâ amplissimi in medicinâ usus. Halle, 1722, in-4°.

Dissertatio de scirrho hepatis. Halle, 1722, in-4°.

Dissertatio de situ erecto in morbis periculosis valdè noxio. Halle, 1722, in-4°.

Kurzer doch gruendlicher Bericht von dem Lauchstaedter martialischen Gesundbrunnen. Halle, 1722, in-4°.

Historia inflammationis ex principiis anatomicis et mechanicis deducta. Halle, 1722, in-4°.

Observationum physico-chymicarum selectiorum libri tres. Halle, 1722, in-4°. - *Ibid.* 1736, in-4°.

Dissertatio de fontibus medicatis Lauchstadiensibus. Halle, 1723, in-4°.

Dissertatio de venæ sectionis prudenti administratione. Halle, 1723, in-4°.

Dissertatio de verâ motuum febrilium indole ac sede. Halle, 1723, in-4°.

Dissertatio de cauto et incauto sedativorum usu. Halle, 1724, in-4°.

Dissertatio de exulceratione vesicæ. Halle, 1724, in-4°.

Dissertatio de incontinentiâ urinæ in partu difficili. Halle, 1724, in-4°.

Dissertatio de fato physico et medico, ejusque rationali explicatione. Halle, 1724, in-4°.

Dissertatio de εὐκαιρίᾳ praxeos medicæ. Halle, 1724, in-4°.

Examen chymico-medicum fontis Sedlicensis in Bohemiâ. Halle, 1724, in-4°.

Gruendlicher Bericht von dem zu Sedlitz in Bœhmen neu entdeckten bittern purgirenden Brunnen. Halle, 1724, in-4°.

Dissertatio de præcipuis medicatis Germaniæ fontibus eorumque examine chymico medico. Halle, 1724, in-4°.

Gruendlicher Bericht vom Selterbrunnen. Halle, 1724, in-4°.

Observationes de cauto et præstantissimo vomitoriorum usu. Halle, 1725, in-4°.

Dissertatio de manná ejusque præstantissimo in medicinâ usu. Halle, 1725, in-4°.

Dissertatio de purpuræ genuinâ origine, indole et curatione. Halle, 1725, in-4°.

Dissertatio de valetudine senum tuendâ. Halle, 1725, in-4°.

Dissertatio de seri lactis virtute longè saluberrimâ. Halle, 1725, in-4°.

Dissertatio de morbis ex nimiâ et intempestivâ Venere oriundis. Halle, 1725, in-4°.

Dissertatio de ægro hydrope ex quartanâ laborante et restituto. Halle, 1725, in-4°.

Opuscula physico-medica; antehàc scorsum edita, jam revisa, aucta, emendata et delectu habito recusa. Ulm, 1725-1726, 2 vol. in-8°.-Halle, 1739, in-8°.

Dissertatio de proceritate corporis ejusque causis et effectibus. Halle, 1726, in-4°.

Dissertatio de febribus intermittentibus et cognoscendis et curandis. Halle, 1726, in-4°.

Dissertatio de ignoratâ uteri structurâ multorum in medicinâ errorum fonte. Halle, 1726, in-4°.

Dissertatio de morbis hepatis ex anatomiâ deducendis. Halle, 1726, in-4°.

Dissertatio de connubio aquarum mineralium cum lacte longè saluberrimo. Halle, 1726, in-4°.

Dissertatio de dysenteriâ anni MDCCXXVI epidemicâ. Halle, 1727, in-4°.

Dissertatio de aeris potentiâ in epidemicorum morborum generatione. Halle, 1727, in-4°.

Dissertatio de specificâ quorundam remediorum efficaciâ. Halle, 1727, in-4°.

Dissertatio de judicio ex sanguine per venæ sectionem emisso. Halle, 1727, in-4°.

Dissertatio de vesicatoriorum præstanti in medicinâ usu. Halle, 1727, in-4°.

Dissertatio de fonticulorum usu medico. Halle, 1727, in-4°.

Dissertatio de morbis et spasmo vesicæ. Halle, 1727, in-4°.

Programma de optimâ mechanicâ in medicinâ philosophandi methodo. Halle, 1728, in-4°.

Summa totius doctrinæ christianæ paucis aphorismis in ordinem et connexionem relata à medico christiano. Halle, 1728, in-4°.

Dissertatio de recto corticis chinæ usu in febribus. Halle, 1728, in-4°.

Dissertatio de medicis, morborum causis. Halle, 1728, in-4°.

Dissertatio de ætatis mutatione morborum causâ et remedio. Halle, 1728, in-4°.

Observationes clinicæ circà curationem quartanæ. Halle, 1728, in-4°.

Dissertatio de apoplexiâ. Halle, 1728, in-4°.

Dissertatio de febribus mesentericis. Halle, 1728, in-4°.

Dissertatio de potentiâ et impotentiâ animæ humanæ in corpus organicum sibi junctum. Halle, 1728, in-4°.

Dissertatio de morbis oculorum præcipuis rectè medendi ratione. Halle, 1728, in-4°.

Dissertatio de noxis ex remediis domesticis incongruè applicatis. Halle, 1729, in-4°.

Dissertatio de febre erysipelaceâ. Halle, 1729, in-4°.

Dissertatio de cataractâ. Halle, 1729, in-4°.

Dissertatio de vomitu cruento. Halle, 1729, in-4°.

Dissertatio de diætâ virginum. Halle, 1729, in-4°.

Observationes medico-forenses selectæ de læsionibus externis, abortivis, venenis ac philtris. Halle, 1729, in-4°.

Dissertatio de ætate conjugio opportunâ. Halle, 1729, in-4°.

Dissertatio de fonte medicato Lignicensi. Halle, 1729, in-4°.

Dissertatio de aquæ frigidæ salubritate. Halle, 1729, in-4°.

Dissertatio de venæ sectionis abusu. Halle, 1730, in-4°.

Oryctographia Halensis, sive fossilium et mineralium in agro Halensi descriptio. Halle, 1730, in-4°.

De hæmoptysi selectæ quædam observationes. Halle, 1730, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhagiâ uteri. Halle, 1730, in-4°.

Dissertatio de immoderatâ hæmorrhoïdum fluxione. Halle, 1730, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhagiâ cerebri. Halle, 1730, in-4°.

Dissertatio de fontis Spadani et Schwalbacensis convenientiâ. Halle, 1730, in-4°.

Dissertatio de medicinâ simplicissimâ summæ efficaciæ. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de dolore cephalico. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de dolore cardialgico. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de dolore ex calculo renum. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de dolore et spasmo, ex calculo felleo. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de metastasi, sive sede morbo mutatâ. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de acidulis Veteraquensibus in Silesiâ. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de genuinâ chlorosis indole, origine et curatione. Halle, 1731, in-4°.

Gruendliche Untersuchung des Spa-Wassers und Schwalbacher Brunnens. Léipzick, 1731, in-8°.

Dissertatio de cognoscendâ corporis humani naturâ ex effectu remediorum. Halle, 1732, in-4°.

Dissertatio de acido vitriolo vinoso. Halle, 1732, in-4°.

Dissertatio de senectute ipsâ morbo. Halle, 1732, in-4°.

Dissertatio de vero universæ medicinæ principio in structurâ corporis humani mechanicâ reperiendo. Halle, 1732, in-4°.

Dissertatio de verâ mali epileptici causâ. Halle, 1732, in-4°.

Casus de purpurâ scorbuticâ prægresso hæmorrhoïdum fluxu nimio. Halle, 1732, in-4°.

Dissertatio de tussi convulsivâ. Halle, 1732, in-4°.

Dissertatio de vomitu. Halle, 1733, in-4°.

Dissertatio de abortu. Halle, 1733, in-4°.

Dissertatio de singultu. Halle, 1733, in-4°.

Dissertatio de gravitate æris ejusque elasticitate in machinam corporis humani. Halle, 1733, in-4°.

Dissertatio de necessario sanis medico. Halle, 1733, in-4°.

Dissertatio de morbi hysterici verâ indole, sede, origine et curâ. Halle, 1733, in-4°.

Dissertatio de spasmis pharyngis. Halle, 1733, in-4°.

Dissertatio de morbo Lazari. Halle, 1733, in-4°.

Dissertatio de spasmis gulæ inferioris et de nauseâ. Halle, 1733, in-4°.

Dissertatio de motuum convulsivorum verâ sede et indole. Halle, 1733, in-4°.

Præfatio de modo agendi medicamentorum et physicis quibusdam circâ camphoram experimentis tractatui D. Tralles de usu camphoræ præmissa. Breslau, 1734, in-8°.

Consultationes et responsia medicinalia. Halle, 1734, 2 vol. in-4°. - Amsterdam, 1734 - 1735, 3 vol. in-8°. - Francfort, 1734 - 1735, 2 vol. in-4°. - Trad. en allemand, par Samuel Schaarschmidt, Halle, 1735, in-4°.

Medicus politicus, sive Regulæ prudentiæ secundum quas medicus

juvenis se dirigere debet. Leyde, 1738, in-4°. - Halle, 1746, in-8°. -Trad. en français, par Jacques-Jean Bruhier, Paris, 1751, in-12.

Abhandlung von den vornehmsten Kinderkrankheiten. Francfort, 1741, in-8°.

Avec la vie de l'auteur par J.-H. Schulze, qui a été aussi publiée à part en latin (Halle, 1730, in-4°.).

Diaetetica oder Unterricht wie ein Mensch sein Leben conserviren kœnne. Iéna, 1743, in-8°.

Abhandlung von der Jungfern-Diaet. Wittimberg, 1743, in-8°.

Peu de temps avant la mort de Hoffmann, les frères Detournes, libraires de Genève, commencèrent en cette ville la publication d'une édition complète de ses œuvres, mais des latines seulement. Les quatre premières parties de cette collection, formant six volumes in-folio, parurent en 1740, revues par l'auteur lui-même. Après la mort de celui-ci, Nicolaï publia un supplément en deux volumes (1740), et un second en trois volumes (1753-1760), dans lesquels il fit entrer des opuscules que la presse n'avait pas encore reproduits. La vie d'Hoffmann est jointe à cette précieuse collection : les quatre premières parties ont été réimprimées en 1748. La collection entière l'a été à Naples, 1753, 25 vol. in-4°. et 1763, 27 vol. in-4°., et à Venise, 1745, 17 vol. in-4°.

(A.-J.-L. JOURDAN et F.-G. BOISSEAU)

HOFFMANN (Frédéric), médecin à Altenbourg, né dans cette ville, où il est mort, le 15 novembre 1783, a publié :

Commentatio de gonorrhœæ virulentæ indole verè venereâ. Iéna, 1778, in-8°. -Trad. en allemand, Francfort et Léipzick, 1778, in-8°.

Ex ungue leonem! Le titre seul de cette brochure annonce qu'elle ne renferme que des idées surannées.

Anweisung, wie die schaedlichen Folgen des Bisses von einem wuetenden Thiere zu vermeiden, und wie Personen, die von solchen verletzt verden, zu behandeln sind, auf hohen Befehl bekannt gemacht. Altenbourg, 1781, in-8°.

Ueber Tripper und Tode. Copenhague, 1781, in-8°. (J.)

HOFFMANN (Gaspard), fils d'un forgeron, vint au monde le 9 novembre 1572, à Gotha, dans la Thuringe. A l'âge de dix-neuf ans, il suivit les cours de l'Université de Léipzick; mais une maladie assez grave ne tarda pas à le mettre dans la nécessité de revenir au sein de sa famille. Après avoir recouvré la santé, il partit pour Strasbourg, où il passa deux années. S'étant ensuite rendu à Nuremberg, il fut sur le point de renoncer à la carrière des lettres, que son peu de fortune ne lui permettait pas d'embrasser, lorsque la générosité d'un notaire de cette ville, qui avait beaucoup de goût pour les sciences, et qui pourvut pendant sept ans aux frais de son instruction, lui permit de continuer à Altdorf les études qu'il avait commencées avec succès dans les deux autres Universités. Le zèle qu'il déploya reçut une récompense flatteuse. La Faculté de médecine, dont il avait suivi les cours avec une rare assiduité, sous Taurellus et Scherbius, lui accorda la pension qu'elle

avait coutume de faire à un élève distingué par ses talens, afin de le mettre en état de voyager. Hoffmann se rendit à Padoue, pour y entendre le célèbre Fabrice d'Aquapendente. Il parcourut ensuite la plus grande partie de l'Italie, et vint se faire recevoir à Bâle, où le doctorat lui fut conféré, en 1605. L'année suivante, il obtint d'être agrégé au Collége des médecins de Nuremberg. Quelques mois après, une maladie épidémique se déclara dans la ville, et y fit de grands ravages. La conduite d'Hoffmann, en cette occasion, fut si noble et si généreuse, que, pour lui accorder une récompense digne de lui, on lui conféra, en 1607, la chaire de médecine théorique, devenue vacante par la mort de son ancien maître Taurellus. Il la remplit avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée le 3 novembre 1648. C'était un homme fort érudit, et très-versé dans la connaissance des langues grecque et latine. Son respect aveugle pour les anciens, son attachement exclusif à la doctrine d'Aristote, et le peu de ménagement avec lequel il soutenait ses opinions, lui attirèrent beaucoup d'ennemis, dans le nombre desquels on distingue Thomas Bartholin et le fils de Riolan. Il ne laissa échapper aucune occasion d'attaquer Galien, se déchaînant avec aigreur contre ce médecin, et se faisant un malin plaisir de relever ses plus petites fautes. Mais sa critique, partout superficielle, atteste qu'il était plutôt entraîné par un esprit enclin à la satyre, que guidé par des connaissances étendues et solides. On n'a pas de peine à se convaincre qu'il était plus érudit qu'observateur, et qu'en particulier, quoiqu'il ait beaucoup écrit sur l'anatomie, il avait peu ou point disséqué. Sans la peine que Riolan fils prit de le critiquer, personne n'eût songé à lui marquer une place dans l'histoire de l'anatomie. Ce qu'il a laissé sur la médecine pratique n'est également qu'un amas de compilations, car il n'avait guère vu de malades. Le nombre de ses ouvrages est assez considérable.

Lectiones caniculares de febribus malignis. Bâle, 1606, in-4°.

Theses de lumbricis. Bâle, 1605, in-4°.

Theses de medicinâ. Altdorf, 1608, in-4°.

Dissertatio de naturæ officio in sanitatis negotio. Altdorf, 1613, in-4°.

Dissertatio de alimenti excrementis. Altdorf, 1613, in-4°.

Dissertatio de nervorum origine. Altdorf, 1615, in-4°.

Dissertatio de usu lienis, secundùm Aristotelem. Altdorf, 1613, in-4°. – Léipzick, 1615, in-8°.

Dissertatio de usu venarum et arteriarum mesaraicarum. Altdorf, 1616, in-4°.

Dissertatio de spiritibus. Altdorf, 1616, in-4°.

De ichoribus, et in quibus illi apparent, affectibus, collectanea. Léipzick, 1617, in-8°.

De usu cerebri, secundùm Aristotelem, diatriba. Léipzick, 1617, in-8°. Ces deux opuscules ont été réimprimés ensemble et avec celui sur la rate (Leyde, 1659, in-12).

Dissertatio de usu venæ arteriosæ et arteriæ venosæ. Altdorf, 1618, in-4°.

Variarum lectionum libri VI, in quibus loca multa Dioscoridis, Athenæi, Plinii, Hippocratis, Aristotelis, Galeni, aliorumque, quâ illustrantur, quâ explicantur. Léipzick, 1619, in-8°.

Dissertatio de hepate, ejusque usu, secundùm Aristotelem. Altdorf, 1619, in-4°.

Dissertatio de cerebro et spinali medullâ et nervis. Altdorf, 1622, in-4°.

Dissertatio de pulmone ejusque usu secundùm Aristotelem. Altdorf, 1622, in-4°.

Dissertatio de sanguine. Altdorf, 1622, in-4°.

Dissertatio de generatione hominis. Altdorf, 1623, in-4°.

Dissertatio de partibus similaribus humani corporis. Altdorf, 1625, in-4°.

Commentarii in Galeni de usu partium corporis humani, lib. XVII cum variis lectionibus in utrumque codicem, græcum et latinum. Francfort, 1625, in-fol.

Apologia apologiæ pro Germanis, contrà Galenum : quâ simul ventilatur quæstio : Quibus in morbis venæ sectio purgationi sit præferenda? Amberg, 1626, in-4°.

Dissertatio de facultatibus naturalibus ministrantibus. Altdorf, 1626, in-4°.

De thorace, ejusque partibus, commentarius tripartitus, in quâ discutiuntur præcipuè ea, quæ inter Aristotelem et Galenum controversa sunt. Francfort, 1627, in-fol.

Problema, cur natura fecerit duo vasa sanguiflua, venas et arterias. Altdorf, 1627, in-4°.

De generatione hominis, libri IV, contrà Mundinum Mundinium; adjecta sententia ejusdem de formarum origine, secundùm Aristotelem. Francfort, 1629, in-fol.

Problema: an spiritus nutriantur externo aere. Altdorf, 1627, in-4°.

Claud. Galeni de ossibus, ad tyrones liber, græc. lat. cum notis perpetuis. Francfort, 1629, in-fol.

Pathologia parva, quâ methodus Galeni practica explicatur, quam olim Franciscus Frisimelica promiserat. Iéna, 1640, in-8°.

Animadversiones in Comitis Montani libros quinque de morbis, et Thomæ Erasti anatomen eorumdem, necnon Ant. Erastica ejusdem Montani, cum auctario de causâ continente. Amsterdam, 1641, in-12.

Methodus docendæ ac discendæ medicinæ. Altdorf, 1641, in-4°.

De locis affectis libri tres, quibus præmissus septenarius controversiarum huic facientium. Nuremberg, 1642, in-12.

Relatio historica judicii acti in Campis Elysiis coram Rhadamantho contrà Galenum. Nuremberg, 1642, in-12.

Institutionum medicarum libri VI. Lyon, 1645, in-4°.

De medicamentis officinalibus, tam simplicibus, quam compositis, libri duo. Accesserunt quasi paralipomena, quæ vel ex animalibus, vel ex mineralibus petuntur, opus trigenta annorum. Paris, 1646, in-4°. — Francfort, 1666, in-4°.

Pro veritate : quo tractatu continentur opellæ tres. I. *Adrastea Galeni.* II. *Exercitationes juveniles, contrà Parisianum, aliosque XVII neotericos.* III. *Ant. Argenterius. Item Anti-Fernelius. Necnon Augustini Buccii disputatio de principatu partium corporis : Ludovici Buccaferreæ oratio de eodem negotio : Jul.-Cæs. Claudini quæstio de sede facultatum principuum, cum epicrisi C. Hoffmanni. Ejusdem collatio doctrinæ Aristotelis cum doctrinâ Galeni de animâ ; Pathologia*

parva; denique rejectanea pathologica de morbis formæ et materiæ, à Fernelio Argenterioque per somnium visis. Paris, 1647, in-4°.

Institutionum suarum epitome, in sex libros digesta. Paris, 1648, in-12. - Francfort, 1670, in-12. - Heidelberg, 1672, in-12.

Isagoge medica, duobus orationibus proposita, edente Jac.-Pancr. Brunone, cujus accessit oratio de vitâ, moribus et scriptis laudati Hoffmanni. Altdorf, 1661, in-12. - Léipzick, 1664, in-12. - *Ibid.* 1678, in-12.

Tractatus de febribus. Tubingue, 1663, in-12.

De calido innato et spiritibus, systagma, cum præfatione de sectis philosophorum. Francfort, 1667, in-4°.

De partibus similaribus, liber singularis, defectum suppleturus ejusdem argumenti libri, quem Galenus se scripsisse ait. Francfort, 1667, in-4°.

Apologia pro Galeno, sive χρηστομαθειῶν libri III. Tomus prior continet isagogica et physiologica; posterior pathologica. Lyon, 1668, in-4°.

Praxis medica curiosa, hoc est Galeni methodi med. lib. XIV. Versio nova, commentariis et castigationibus illustrata. Item Galeni de sanitate tuendâ lib. IV nova versio, cum commentariis. Accedunt orationes C. Hoffmanni. IV. *De dicterio illo: medicè vivere esse pessimè vivere. Item Jo.-Georg. Volckameri oratio in Hoffmanni laudem. Omnia curante Sebast. Scheffero.* Francfort, 1680, in-4°.

Poematum sacrorum centuriæ IV. Altdorf, 1651, in-8°.

Il ne faut pas confondre ce médecin avec un autre du même nom.

Hoffmann (*Gaspard*), de Lemberg, qui florissait dans la seconde moitié du seizième siècle, et qui, après avoir rempli pendant quelque temps une chaire à l'Université de Francfort-sur-l'Oder, fut appelé à la cour de l'électeur de Brandebourg, en qualité de médecin de ce prince. On a de lui quelques Consultations et Lettres médicales, que Laurent Scholz a fait imprimer avec celles de Crato. Il est aussi auteur d'un Traité sur les eaux minérales de Hirschberg, que le même Scholz a inséré dans ses *Consilia medica.* (J.)

HOFFMANN (Georges-François), médecin allemand, né à Markbreit, petite ville du comté de Schwarzemberg, sur le Mein, le 30 janvier 1760, étudia l'art de guérir à Erlangue, où il prit le grade de docteur, en 1786. Devenu, trois ans après, professeur extraordinaire dans cette Université, il la quitta, en 1792, pour aller remplir la chaire de botanique à Gœttingue. Depuis 1804, il est professeur de botanique à l'Université de Moscou. Ses ouvrages sont :

Enumeratio lichenum iconibus et descriptionibus illustrata. Erlangue, tome I, fasc. I, II, 1784; III, 1786; IV, 1790: tome II, fasc. I, II, III, IV, 1791-1794; tome III, fasc. I, 1796, in-4°.

Historia salicum iconibus illustrata. Léipzick, tome I, fasc. I, II, 1785; III, 1786; IV, 1787; tome II, fasc. I, 1791, in-fol.

Dissertatio de vario lichenum usu. Erlangue, 1786, in-4°.

Dissertatio sistens observationes botanicas. Erlangue, 1787, in-4°.

Vegetabilia cryptogamica. Accedunt tabulæ æneæ VIII. Léipzick, fasc. I, 1787; II, 1790, in-4°.

Plantæ crustaceæ seu lichenosæ æri incisæ et vivis coloribus insignitæ, adjectis synonymis, descriptionibus et animadversionibus. Léipzick, 1788, in-fol.

Commentatio de vario lichenum usu. Léipzick, 1787, in-8°.

Mémoire qui a remporté le premier prix au jugement de l'Académie de Lyon en 1786.

Nomenclator fungorum. Berlin, 1789, in-8°.

Il n'a paru de cet ouvrage que le premier fascicule, traitant des agarics. On le trouve aussi dans le huitième volume de l'*Allgemeine Geschichte der Natur* de Martini, à laquelle Hoffmann a travaillé depuis ce même volume.

Nomenclator fungorum. Pars I. Agarici continuatio prima, indice locupletata. Berlin, 1790, in-8°.

Plantæ lichenosæ delineatæ et descriptæ. Léipzick, tome I, fasc. I, II, 1789; III, IV, 1790 : tome II, fasc. I, II, III, IV, 1791-1796, in-fol.

Teutschland's Flora, oder botanisches Taschenbuch auf das Jahr 1791. Erlangue, 1790, in-12. - *Ibid.* 1800, in-12. - *Ibid.* 1802, in-12. - *Ibid.* 1803, in-12. - *Ibid.* 1804, in-12. - *Zweiter Theil, fuer das Jahr* 1795. 1795, in-12.

Programma. Hortus Gottingensis. Gœttingue, 1793, in-fol.

Abbildungen der Schwaemmen. Berlin, 1783, in-4°.

Il en a paru trois cahiers, contenant trente planches.

Vegetabilia in Hercyniæ subterraneis collecta, iconibus, descriptionib s et observationibus illustrata. Nuremberg et Londres, 1797, in-fol.

Compendium floræ britannicæ, auctorum J.-E. Smith. In usum floræ germanicæ editum. Erlangue, 1801, in-8°.

Phytographische Blaetter; verfasst von einer Gesellschaft Gelehrten. Gœttingue, 1803, 2 cahiers in-8°.

Genera umbelliferarum. Moscou, 1815, in-8°. - *Ibid.* 1816, in-8°.

(J.)

HOFFMANN (Jean-Adam), né à Schœnfeld, dans le pays de Schwarzemberg, le 8 mai 1707, fit ses études à Heidelberg, où il prit le doctorat en 1740. Après s'être exercé pendant quelque temps à Wurtzbourg dans l'art de disséquer, il vint pratiquer celui de guérir à Heidelberg. En 1743, il fut nommé professeur à Erlangue; mais il y resta fort peu de temps, car, en 1747, il accepta une chaire à l'Université d'Herborn, où il mourut le 7 janvier 1781. La presse n'a reproduit de lui que deux opuscules académiques.

Dissertatio de viribus corticis Peruviani. Heidelberg, 1740, in-4°.
Oratio de usu et virtute aquæ simplicis. Herborn, 1747, in-4°. (J.)

HOFFMANN (Jean-Maurice), fils de Maurice, naquit à Altdorf, le 6 octobre 1653, et alla faire son cours de philosophie à Herspruck, dans la Franconie. Après l'avoir terminé, il étudia la médecine dans sa ville natale, ainsi qu'à Francfort-sur-l'Oder, puis se rendit à Padoue, passa deux années entières dans cette ville, parcourut ensuite l'Italie, et revint enfin à Altdorf, en 1674. L'année suivante, l'Université lui conféra le grade de docteur. Devenu professeur extraordinaire d'anatomie, en 1677, il obtint la chaire ordinaire bientôt après, et, au bout de cinq ans, il fut en outre chargé de professer la chimie, enseignement auquel il joignit, de son propre gré, celui de la botanique. En 1709, il abandonna la chaire d'ana-

tomie, et conserva seulement celle de médecine pratique, en possession de laquelle il demeura jusqu'en 1713, époque où, cédant enfin aux pressantes sollicitations dont on l'accablait depuis long-temps, il vint se fixer auprès des princes de la maison d'Anspach, à la cour desquels il termina sa carrière, le 31 octobre 1727. L'Académie des curieux de la nature l'avait adopté, en 1684, sous le nom d'Héliodore, et, en 1721, il devint directeur de cette compagnie savante. Ses ouvrages ont pour titres :

Dissertatio de Αεροτηρία, *seu microscosmi Aeoliâ.* Altdorf, 1680, in-4°.
Dissertatio de ægro asthmatico. Altdorf, 1681, in-4°.
Dissertatio de ossium carie. Altdorf, 1681, in-4°.
Dissertatio de naso, faciei promontorio. Altdorf, 1681, in-4°.
Dissertatio de dolore. Altdorf, 1682, in-4°.
Dissertatio de glandulis renalibus. Altdorf, 1682, in-4°.
Dissertatio de cuticulâ et cute. Altdorf, 1685, in-4°.
Dissertatio de medicamentis martialibus. Altdorf, 1685, in-4°.
Dissertatio de anorexiâ. Altdorf, 1685, in-4°.
Dissertationes anatomico-physiologicæ, ad Joh. van Horne microcosmum annotatæ. Altdorf, 1685, in-4°.

Commentaire sur l'anatomie de Van Horne, au texte duquel Hoffmann a joint les remarques historiques ou les descriptions anatomiques insérées dans les anteurs qui l'ont précédé.

Dissertatio de odoramentis et suffimentis. Altdorf, 1686, in-4°.
Dissertatio de venâ portæ. Altdorf, 1687, in-4°.
Dissertatio de gustu. Altdorf, 1689, in-4°.
Dissertatio de liquore gastrico. Altdorf, 1689, in-4°.
Dissertatio de pericardio. Altdorf, 1690, in-4°.
Dissertatio de suturis cranii humani. Altdorf, 1691, in-4°.
Dissertatio de salivatione mercuriali. Altdorf, 1691, in-4°.
Dissertatio de nervis. Altdorf, 1692, in-4°.
Dissertatio de aëre morbifico. Altdorf, 1694, in-4°.
Dissertatio de omento. Altdorf, 1695, in-4°.
Dissertatio de fluidorum catholicorum fœtûs motu. Altdorf, 1695, in-4°.
Dissertatio de diluvio microcosmi peculiari, sive hydrocephalo. Altdorf, 1695, in-4°.
Dissertatio de secrctione animali. Altdorf, 1695, in-4°.
Idea machinæ humanæ anatomico-physiologica, ad observationes recentiores conformata, et ad methodum lectionum solennium accomodata. Altdorf, 1703, in-4°.

Série de vingt dissertations dans lesquelles l'auteur donne la description de presque toutes les parties du corps. Ce livre ne contient rien de neuf, mais on y trouve tont ce qu'on savait en anatomie à l'époque où il fut écrit.

Floræ Altorfinæ deliciæ hortenses, locupletiores factæ, sive appendix catalogi horti medici Altorfini, plantarum novarum accessione aucta. Altdorf, 1703, in-4°.

Supplément aux ouvrages sur le même sujet que le père de l'auteur avait publiés.

Dissertatio de pancreate. Altdorf, 1706, in-4°.
Dissertatio de ptarmographiâ. Altdorf, 1711, in-4°.
Disquisitio corporis humani anatomico-pathologica rationibus et observationibus veterum ac recentiorum confirmata. Altdorf, 1713, in-4°.

Sorte d'anatomie médicale, en vingt dissertations. L'auteur insiste peu sur la description des parties, mais s'étend beaucoup sur les maladies auxquelles elles sont sujettes.

Sciagraphia methodi medendi, primis designata lineis. Altdorf, 1713, in-4°.

Acta laboratorii chimici Altorfini, chimiæ fundamenta, operationes præcipuās, et tentamina curiosa; ratione et experientiā suffulta, complectentia. Altdorf, 1720, in-4°.

Publié par les soins de J.-H. Schulze.

Syntagma pathologica-therapeuticum, ad Jo. Hartmanni praxin chimiatricam concinnatum. Léipzick, 1728, in-4°. (J.)

HOFFMANN (Jean-Michel), conseiller et médecin du comte de Salms-Roedelheim, à Francfort-sur-le-Mein, naquit dans cette ville, en 1741, et y mourut le 13 janvier 1799. Nous ne citerons ici que ceux de ses ouvrages qui ont rapport à la médecine, car il a aussi écrit sur d'autres sujets.

Dissertatio de mercurii sublimati virtute in affectibus internis. Strasbourg, 1766, in-4°.

Unpartheyische Nachricht und Beurtheilung an das vernuenftige Publicum, von dem beruechtigen Tisserant, und dessen Bemuehung, kroepfigte, taube, stumme, buecklichte, lahme, mit der fallenden Sucht behaftete, und dergleichen, mit seinen Haende zu heilen. Francfort-sur-le-Mein, 1769, in-8°.

Gedanken und Anmerkungen ueber die Kuren des M. Tisserant. Francfort-sur-le-Mein, 1773, in-8°.

Allgemeinnuetzliches Wochenblatt, besonders zur Erhaltung der unschaetzbaren Gesundheit und Heiterkeit des Gemueths, zum Besten der Hausarmen die zu Betteln zu schaamhaft sind. Francfort-sur-le-Mein, 1787, in-8°.

Abhandlung ueber die Bleichsucht, Jungfernkrankheit, Schleimfieber und waesserige Aufgedunsenheit. Francfort-sur-le-Mein, 1788, 3 cah. in-8°.

Abhandlung vom Ursprung und der Heilung der meisten und gefaehrlichsten Wassersuchten. Francfort-sur-le-Mein, 1788, in-8°.

Abhandlung von allen angenehmen und unangenehmen Leidenschaften der Menschen, und ihren Wirkungen auf die Zufriedenheit und Gesundheit. Francfort-sur-le-Mein, 1788, in-8°. (J.)

HOFFMANN (Maurice), né le 20 septembre 1622, à Furstenwald, petite ville de la moyenne Marche de Brandebourg, fut très-négligé par ses parens, auxquels la peste et la guerre, qui désolèrent pendant long-temps cette partie de l'Allemagne, ne permettaient pas de s'arrêter long-temps dans un même endroit. La mort de son père et de sa mère, qui eut lieu en 1638, lui fournit l'occasion de sortir de l'état d'ignorance dans lequel il était demeuré jusqu'alors. Recueilli par Noessler, son oncle maternel, qui enseignait l'art de guérir à Altdorf, il fit rapidement ses humanités et son cours de philosophie, et passa ensuite sur les bancs de la Faculté de médecine. Dès qu'il eut fait quelques progrès dans cette dernière science, il se rendit,

en 1641, à Padoue, où il cultiva d'une manière spéciale l'anatomie et la botanique, dans lesquelles il acquit beaucoup d'habileté. Après trois ans de séjour en cette ville, il revint à Altdorf, et s'y fit recevoir docteur. L'Université ne tarda point à l'admettre au nombre des professeurs, car il obtint une chaire extraordinaire d'anatomie et de chirurgie dès l'an 1648, et l'année suivante on lui accorda le titre de professeur ordinaire, que la mort de Gaspard Hoffmann laissait vacant. En 1653, il succéda aussi à Jungermann, et fut alors chargé d'enseigner la botanique. La mort termina sa longue carrière, le 20 avril 1698. Thomas Bartholin lui attribue la découverte du canal pancréatique, dont on fait généralement honneur à Wirsung. Ses ouvrages ont pour titres :

Dissertatio de humoribus. Altdorf, 1649, in-4°.

Dissertatio de purgationis modo. Altdorf, 1652, in-4°.

Dissertatio de motu cordis et cerebri, sanguinisque ac spirituum animalium perpetuo, pro vitæ continuatione, per corpus commeatu. Altdorf, 1653, in-4°.

Dissertatio de transitu sanguinis per septum cordis impossibili, contrà Galenum et Riolanum, anatomicum Paris., ejus defensorem. Altdorf, 1659, in-4°.

Dissertatio de transitu sanguinis per medios pulmones facili, contrà Riolanum, ejus osorem. Altdorf, 1659, in-4°.

Dissertatio de sanguine, ejusque missi observatione. Altdorf, 1661, in-4°.

Synopsis institutionum medicinæ, ex sanguinis naturâ vitam longiorem, artem breviorem promittens. Altdorf, 1661, in-8°. - Padoue, 1664, in-8°.

Synopsis institutionum anatomicarum, ex sanguinis naturâ partium plerarumque vitam declarans, ordine dissectionis commodo. Accedit delineatio anatomes physio-pathologico-chirurgicæ. Altdorf, 1661, in-8°. - *Ibid.* 1681, in-4°.

Prudentiæ medicæ, ex sanguine, pro salute mortalium, agendorum rationes exponentis fundamenta. Altdorf, 1662, in-8°. - *Ibid.* 1672, in-8°. - *Ibid.* 1690, in-8°.

Botanotheca Laurembergiana, hoc est methodus conficiendi herbarium vivum. Altdorf, 1662, in-4°. - *Ibid.* 1693, in-4°.

Dissertatio de lacrymis. Altdorf, 1662, in-4°.

Dissertatio de alimentorum coctione primâ, seu chylosi, salvâ et læsâ. Altdorf, 1662, in-4°.

Dissertatio de picâ. Altdorf, 1662, in-4°.

Floræ Altorfinæ deliciæ sylvestres, sive catalogus plantarum in agro Altorfino locisque vicinis sponte nascentium, cum lapidum fungorumque historiâ, item topographia Altorfina, tabulâ æneâ expressa, in usum excursionum botanicarum. Altdorf, 1662, in-4°. - *Ibid.* 1677, in-4°.

Sciagraphia morborum contagiosorum, ex naturâ sanguinis præcavendorum et curandorum, per disp. XL exhibita. Altdorf, 1666, in-8°. - *Ibid.* 1699, in-8°.

Dissertatio de meliceriâ, sive articulorum læsorum inundatione aut diluvio. Altdorf, 1670, in-4°.

Dissertatio de lactis et chyli statu naturali et præternaturali. Altdorf, 1673, in-4°.

Florilegium Altorfinum, sive tabulæ, loca et menses exhibentes qui-

bus plantæ exoticæ et indigenæ sub cœlo Norico viger ac florere solent. Altdorf, 1676, in-4°.

Dissertatio de rebus non naturalibus, sanguinem mutantibus. Altdorf, 1679, in-4°.

Gruendlicher Bericht von denen grassirenden Pest-fiebern. Altdorf, 1680, in-4°.

Dissertatio de procidentiâ uteri. Altdorf, 1694, in-4°.

Montis Mauriciani descriptio, sive catalogus plantarum, quæ in illo et vicinis eidem locis occurrunt. Altdorf, 1694, in-4°.

Il a inséré quelques articles dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature.

Hoffmann (*Adolphe-Frédéric*) a écrit :

De rebus physiologicis novæ hypotheses. Erford, 1731, in-4°.

Hoffmann (*Adrien*) a écrit :

Dissertatio de ortu et incremento fœtûs humani. Leyde, 1758, in-4°.

Hoffmann (*André*) a publié :

Dissertatio de tentigine, seu nimiâ excrescentiâ clitoridis. Iéna, 1671, in-4°.

Dissertatio de fracturis cranii. Wittemberg, 1671, in-4°.

Hoffmann (*André*) est auteur des deux opuscules suivans :

Dissertatio de phlebotomiâ. Halle, 1701, in-4°.

De renum et vesicæ calculo. Custrin, 1703, in-4°.

Hoffmann (*Bernard*) a fait imprimer une

Dissertatio de scorbuto. Strasbourg, 1700, in-4°.

Hoffmann (*Charles-Auguste*), pharmacien à Weimar, né à Chemnitz, le 24 février 1756, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages estimés.

Erweiterte Tabelle ueber einige vierzig Mineralwasser und Gesundbrunnen Teutschlands, welche in neuern Zeiten nach ihren sowohl fluechtigen als festen Bestandtheilen genauer untersucht werden, zur bequemen Uebersicht fuer Physiker, Aerzte und Brunnenliebhaber. Weimar, 1789, in-fol.

Tabellarischer Entwurf der pharmaceutischen Scheidekunst nach ihren Operationen, fuer Freunde und Liebhaber dieser Kunst. Weimar, 1791, in-fol.

Tabellarische Uebersicht aller zur pharmaceutischen Scheidekunst gehoerigen Werkzeuge und Geraethschaften, nebst kurzer Beschreibung der Anwendung derselben. Weimar, 1791, in-fol.

Tabellarische Bestimmung der Bestandtheile der merkwuerdigsten Neutral-und Mittelsalze in hundert Theilen nach Bergmann, Kirwan, Wiegleb, Wenzel und andern Scheidekuenstlern, nebst Bezeichnung ihrer Aufloesbarkeit sowohl in Wasser als Weingeist, und die Bemerkung der eigenthuemlichen Schwere der Koerper. Weimar, 1791, in-fol.

Ueber den Hopfen, und chemische Untersuchung desselben in Ruecksicht seiner Anwendung zum Bierbrauen. Erford, 1792, in-8°.

Taschenbuch fuer Aerzte, Physiker und Brunnenfreunde, zur bequemen Uebersicht der Resultate aller in neuern Zeiten genauer untersuchten Gesundbrunnen und Baeder Teutschlands. Weimar, 1793, in-8°. -*Ibid.* 1798, in-8°.

Hoffmann (*Charles-Philippe*) a laissé :

De ætate juvenili contrahendis sponsalibus et matrimoniis idonea. Kœnigsberg, 1721, in-4°.

Hoffmann (*Chrétien*) a laissé :

An ex homine et bruto generari possit homo. Iéna, 1671, in-4°.

Dissertatio de strumis, ubi omnia ad ejus affectûs theoriam atque praxin pertinentia exhibentur. Cassel, 1673, in-4°.

Hoffmann (*Chrétien-Maurice*), auteur d'une

Dissertatio de enteroscheocele. Nuremberg, 1690, in-4°.

Hoffmann (*Christophe-Jacques*) a laissé :

Dissertatio de aliquis musculorum differentiis. Altdorf, 1772, in-4°.

Hoffmann (*Conrad-Philippe*) a écrit :

Dissertatio de insignioribus puerperii temporibus. Kœnigsberg, 1713, in-4°.

Hoffmann (*Daniel*), membre de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom de *Niceratus*, mort le 11 avril 1752 à Tubingue, où il était professeur et doyen de la Faculté de médecine, a publié :

Dissertatio de podagrâ. Tubingue, 1717, in-4°.

Dissertatio de diarrhaeâ ac ardente febre, è quibus plerisque exteris Lutetiæ Parisiorum agentibus, periculum imminet. Tubingue, 1717, in-4°.

Annotationes medicæ ad hypotheses Goveyanas de generatione fœtûs ejusque partu, tum naturali, tum violento; quibus præmissa est dissertatio epistolica de utilitate peregrinationis gallicanæ, junctumque de hinc methodi studium experimentale physicam applicandi ad scopum medicum specimen. Francfort, 1719, in-4°.

L'auteur prétend, contre l'opinion de Goney, que la semence du mâle pénètre jusque dans la cavité même de la matrice.

Rarissima cerebri quassatio cum notabili substantiæ deperditione. Tubingue, 1719, in-4°.

Cas chirurgical digne de remarque, et dont Haller fut témoin. Il s'agit d'un enfant qui guérit très-bien d'une plaie de tête avec déperdition considérable de substance au cerveau.

Vita machinæ humanæ ad partes internas potissimùm relata. Tubingue, 1746, in-4°.

Ce médecin est auteur de divers articles dans les Ephémérides des Curieux de la nature.

Hoffmann (*Georges-Frédéric*), médecin à Francfort-sur-l'Oder, est auteur des ouvrages suivans :

Wie koennen Frauenzimmer frohe Muetter gesunder Kinder und selbst dabey gesund und schoen bleiben? Francfort et Leipzick, tome I, 1789; II, 1794; III, 1795, in-8°.

Frankfurter medicinische Annalen fuer Aerzte, Wundaerzte, Apotheker und denkende Leser aus allen Staenden. Francfort-sur-le-Mein, 1789-1790, in-8°.

En commun avec J.-N. Mueller.

Fortgesetzte medicinische Annalen fuer Aerzte, Wundaerzte und Apotheker. Francfort-sur-le-Mein, 1791-1793, in-8°.

Avec le même.

Medicinischer Rathgeber fuer Aerzte, Wundaerzte, Apotheker und denkende Leser aus allen Staenden; oder Fortsetzung des medicinischen Wochenblattes. Francfort-sur-le-Mein, 1794-1796, in-8°.

Avec le même.

Etwas zur Beherzigung fuer Menschen, deren ihre Gesundheit lieb ist. Francfort-sur-le-Mein, 1793, in-8°.

Gemeinnuetziger Rath, wie man sich bey herrschenden Krankheiten ueberhaupt und besonders in gegenwaertiger Epidemie von der Ansteckung sichern kann. Francfort-sur-le-Mein, 1794, in-8°.

Versuch einer medicinisch-praktischen Abhandlung ueber die Ursachen und Heilmittel der Konvulsionen, oder sogenannten Gichten, bey Schwangern, Gebaehrenden und Kinbetterinnen. Francfort-sur-le-Mein, 1795, in-8°.

Fuer Hypochondristen, Nervenkranke, Gichtpatienten und Auszehrende, nebst diaetetischen Vorschriften in verschiedenen andern Krankheiten, und einem Anhange, wie man sich bey ploetzlichen Ungluecksfaellen zu verhalten habe. Francfort-sur-le-Mein, 1795, in-8°.

Medicinisches Repertorium ueber Gegenstaende aus allen Faechern.

der Arzneywissenschaft zur Unterhaltung und Belehrung fuer Kundige und Unkundige. Francfort-sur-le-Mein, 1798, 4 vol. in-8°.

HOFFMANN (*Godefroy-Auguste*), avocat à Léipzick, Dresde et Nossen, né à Leissnig, dans la Misnie, en 1700, et mort en 1775, a publié l'ouvrage suivant, sur la chimie appliquée aux arts,

Chymie zum Gebrauch des Haus-Land-und Stadtwirthes, des Kuenstlers, Manufacturiers, Fabricantens und Handwerkers. Léipzick, 1758, in-8°. - Gotha, 1758, in-8°. - *Ibid.* 1774, in-8°. - *Ibid.* 1779, in-8°.

HOFFMANN (*Jean-Chrétien*), médecin du dix-septième siècle; a publié: *Tractatus de venæ sectione.* Léipzick, 1668, in-8°.

HOFFMANN (*Jean-Paul*), dont on a:

Dissertatio de forcipe Smellii in praxi obstetriciá anteponendá vecti Roonhuysiano. Leyde, 1766, in-4°.

HOFFMANN (*Laurent*), célèbre médecin de Halle, mort en 1630, à l'âge de quarante-huit ans, fut élevé, par l'empereur Ferdinand II, au rang de comte palatin. L'électeur de Saxe le choisit aussi pour médecin. On a de lui:

De vero usu et fero abusu medicamentorum chymicorum commentatio. Halle, 1611, in-4°.

Rosarium minerale spagyricum. Halle, 1611, in-4°.

On lui doit une édition, enrichie d'une préface, des *Consilia medica* de Balthasar Brunner (Halle, 1617, in-4°.).

HOFFMANN (*Pierre*) a composé un opuscule intitulé:

Dissertatio de somno et vigiliá. Iéna, 1597, in-4°. (J.)

HOFSTADT (JEAN-THIERRY), médecin de Dusseldorf, exerça pendant quelque temps la profession de pharmacien à Hanau, se rendit à Wittemberg, en 1691, et prit le grade de docteur en médecine dans cette Université. Il pratiqua ensuite l'art de guérir à Heidelberg. On lui doit quelques ouvrages.

Theatrum theriacæ cœlestis Hofstadianæ. Francfort, 1680, in-12.

Dissertatio de theriacá cœlesti. Wittemberg, 1692, in-4°.

Panacæa cœlestis Hofstadiana, oder Beschreibung des himmlischen Theriaks. Hanau, 1693, in-8°. (Z.)

HOFSTETER (JEAN-ADAM), né à Chemnitz, en Hongrie, le 17 avril 1660, était fils d'un prédicateur luthérien, qui fut chassé de son pays pour cause de religion, et qui se réfugia d'abord à Goerlitz, puis à Iéna. Hofsteter suivit son père dans cette espèce d'exil, étudia la philosophie à Halle, suivit les cours de la Faculté de médecine de Léipzick, et prit, en 1687, le bonnet de docteur à Iéna. Quelque temps après, il se rendit à Copenhague, où il ne tarda pas à être nommé conseiller et médecin du Roi. L'époque de sa mort n'est pas connue. On a de lui:

Dissertatio de anorexiá seu fame abolitá. Iéna, 1687, in-4°.

Kurze Erlaeuterung der Frage: ob der natuerliche und reingewachsene Zinnober, als eine Arzney in dem menschlichen Leib ohne Gefahr gebraucht werden kœnne? Léipzick, 1708, in-8°.

Guete des natuerlichen Zinnobers. Schleswig, 1711, in-4°.

Apologie de l'ouvrage précédent contre Jean-Godefroy Becker. (O.)

HOGHELANDE (Thibaut de), ainsi nommé du lieu de sa naissance, village à une demi-lieue de Middelbourg, paraît être le même qu'Ewald d'Hoghelande, cité par quelques bibliographes. Quoi qu'il en soit, il vivait au seizième siècle, et il nous a laissé plusieurs ouvrages attestant son goût pour les rêveries de l'alchimie.

De alchymiæ difficultatibus liber, in quo doceatur quid scire, quidque vitare debet veræ chymiæ studiosus ad perfectionem aspirans. Cologne, 1594, in-12. -Trad. en allemand, Francfort, 1600, in-4°.; Gotha, 1749, in-8°.

Réimprimé dans le Théâtre chimique et dans la Bibliothèque de Manget.

De lapidis philosophici conditionibus liber, quo abditissimorum authorum Gebri et Lullii methodica continetur explicatio, et chymistarum omnium opera tanquam ad normam examinantur, utrum in perfectionis viâ consistant, necne. Cologne, 1595, in-12.

Historiæ aliquot transmutationis metallicæ, pro defensione alchimiæ, contrà hostium rabiem adjecta est Lullii vita et alia quædam. Cologne, 1604, in-12. -Trad. en allemand, Leipzick, 1604, in-8°.

Merces alchymistarum in singulari et plurali numero. Francfort-sur-le-Mein, 1610, in-4°.

Hoghelande (*Corneille de*), théologien suivant les uns, médecin selon les autres, a écrit un ouvrage, moitié théologique, moitié physique, qui a pour titre :

Cogitationes, quibus Dei existentia, item animæ spiritualitas et possibilis cum corpore unio, demonstrantur. Necnon brevis historia œconomiæ corporis animalis proponitur, ac mechanice explicatur. Amsterdam, 1646, in-12. (z.)

HOHENLOHE-SCHILLINGSFUERST (Alexandre, prince de), chevalier de Malte, mérite une place dans ce Dictionaire, au même titre que Gassner. Il y a peut-être même plus de droits encore, si l'on a égard à la différence des temps dans lesquels ont paru ces deux thaumaturges, et surtout si l'on considère que, malgré la tendance au mysticisme qui caractérise la nation germanique par-dessus tous les autres peuples européens, l'enthousiasme pour le surnaturel n'avait pris nulle part, depuis le trop célèbre curé de Bondorf, un développement pareil à celui qu'il a acquis, au grand étonnement de l'Europe entière, dans l'ouest et le midi de l'Allemagne.

Le prince de Hohenlohe est le fils d'un général autrichien. Né le 17 août 1793, il a commencé ses études à Vienne, les a continuées au séminaire de Presbourg, et les a terminées, en 1814 et 1815, à Ellwangen, ville de la Souabe, dans laquelle Gassner remplit autrefois les fonctions de curé pendant quelque temps. C'est dans ce dernier lieu qu'il a reçu les ordres-sacrés. Au retour d'un voyage qu'il fit ensuite à Rome, le roi de Bavière lui a conféré, le 8 juin 1817, le titre de conseiller surnuméraire au vicariat de l'évêché de Bamberg.

A dater de cette époque, le prince de Hohenlohe essaya en plusieurs endroits de se faire un nom dans l'éloquence de la

chaire. Son titre de prince, plus encore que ses talens oratoires, lui concilia les suffrages de la multitude, que tout ce qui brille ne manque jamais d'éblouir. Il réussit principalement à se mettre bien dans l'esprit des femmes, qui sont un auxiliaire si puissant pour quiconque médite de frapper un grand coup sur l'imagination des peuples. La critique, sans affecter de sévérité, trouva ample sujet à s'exercer dans les sermons qu'il fit imprimer, et le monde littéraire fut bientôt convaincu que sa place n'était pas marquée parmi les écrivains du premier ordre. Ce fut à peu près dans le même temps que le prince entreprit de convertir le docteur Wetzel; cette tentative, sur l'issue de laquelle il fondait sans doute l'espoir d'une grande renommée, et qui fit effectivement beaucoup de bruit, demeura sans succès. D'un autre côté une petite brochure, qu'il publia en 1820, sur les liens qui attachent les catholiques au Saint-Siége, dévoila ses principes ultramontains, qui le mirent en rapport avec tous les partisans de ce système, entr'autres avec Martin Bergold, curé à Hassfurt.

Bergold avait un beau-frère, appelé Martin Michel, mais plus connu dans le pays sous le nom de Schulzes-Maertle, qui était né à Unterwittighausen, village du grand-duc de Bade, situé à cinq lieues de Wurzbourg. Nous devons faire connaître ce personnage qui, malgré son obscurité, a joué un grand rôle dans les scènes thaumaturgiques dont nous parlerons bientôt. Depuis vingt ans, Martin Michel exploitait, à son profit, la crédulité et l'ignorance de ses voisins. Il était parvenu à se faire une réputation assez étendue dans le pays, par les cures qu'il prétendait opérer au moyen de prières et d'exorcismes. Des bruits accrédités porteraient à croire que son ayeul avait des relations avec Gassner, dont les manœuvres passèrent de père en fils dans la famille. Quelques personnes assurent aussi qu'il doit sa prétendue science à un certain Ambroise Fahrmann, de Gerlachsheim. Quoi qu'il en soit, à l'époque où il connut le prince de Hohenlohe, il travaillait dans l'ombre et le secret, pour se soustraire à la vigilance de la police, qui avait les yeux ouverts sur toutes ses actions, et malgré l'injonction expresse du vicaire-général de Bruchsal, qui, ayant désapprouvé publiquement ses manœuvres en 1819, lui avait défendu de les continuer. Suivant ce thaumaturge obscur et subalterne, on peut et l'on doit même prendre encore aujourd'hui à la lettre ces paroles de l'Evangile : Vous guérirez des malades en mon nom, etc., et le pouvoir d'opérer ces merveilles existe encore de nos jours, en sorte qu'on peut faire maintenant des miracles, comme au temps des apôtres, pourvu que l'opérateur et l'opéré aient tous deux pleine et entière confiance en Jésus-Christ et en sa toute-puissance. Aussi commençait-il toujours par ranimer

la foi dans ses malades; après quoi, il conjurait l'esprit malin, au nom de Jésus-Christ, faisait le signe de la croix, et ordonnait au malade de se lever, de marcher, etc.

On ne peut que former des conjectures sur les motifs qui déterminèrent le prince de Hohenlohe à profiter du savoir-faire de Michel, en le transportant sur un théâtre plus vaste. L'ambition n'y fut sans doute pas étrangère, car on assure qu'il aspirait déjà depuis long-temps à la dignité épiscopale. Quoi qu'il en soit, tout porte à croire que la première scène du drame qu'on se proposait de jouer en public, fut concertée entre les deux principaux personnages, qui se rencontrèrent, quinze jours auparavant, chez le curé Berthold, et qui partirent ensemble de Hassfurt pour se rendre à Wurzbourg.

Le prince de Hohenlohe connaissait déjà les dispositions favorables de la population de cette ville. Cependant il résolut d'aplanir encore le terrain pendant quelques jours, par des sermons préparatoires, dans le nombre desquels on en distingue un sur la puissance de la foi et sur la prééminence de la religion catholique. Lorsqu'il crut avoir préparé convenablement les esprits de la multitude, il se décida enfin à agir, mais avec cette habileté particulière aux grands, qui leur permet, suivant la manière dont tournent les événemens, de rejeter le blâme sur les petits qui agissent avec eux, ou de s'approprier le mérite et les profits du succès. Michel, qui était retourné à Hassfurt, fut rappelé à Wurzbourg, et introduit, le 20 juin, chez la princesse Mathilde de Schwarzenberg.

Cette princesse, âgée maintenant de dix-neuf ans, fut atteinte, dans sa huitième année, d'une paralysie pour laquelle on réclama en vain les secours des médecins célèbres de divers pays. Elle vint, au mois d'octobre 1819, à Wurzbourg, où elle se confia aux soins du docteur Textor, chirurgien habile, et du célèbre mécanicien Heine. D'après la déclaration que ce dernier a insérée dans le Correspondant de Nuremberg, en date du 4 juillet 1820, son état était tellement amélioré, quinze jours auparavant, c'est-à-dire le 20 juin, qu'elle pouvait alors se lever et se tenir debout, tandis qu'autrefois il lui était impossible de le faire, qu'elle faisait agir ses membres sans la moindre peine, et que, si on ne lui permettait pas encore de marcher, c'était dans la seule crainte de la fatiguer par de trop grands efforts.

Tel était l'état des choses, lorsque le 20 juin, entre dix et onze heures du matin, le prince de Hohenlohe parut chez la princesse, accompagné de Michel. Ce dernier seul agit, et le prince se borna au rôle de spectateur. Michel fit une prière en même temps que la princesse, et lui commanda de se lever. La malade sortit du lit sans le secours de personne, se débarrassa

des machines dont elle était entourée, alla dans la cour et le jardin, et parut le lendemain matin à l'église pour y rendre grâce à Dieu. On voit, par ce qui précède, que cet événement n'avait en réalité rien de bien extraordinaire, et que, chez une personne douée, comme la princesse paraît l'être, d'une imagination très-vive et d'une sensibilité très-active, il était assez facile de le calculer.

Cependant le peuple, qui en fut informé, cria sur le champ au miracle; mais la renommée proclama le nom du prince, sans parler de Michel. Celui-ci fut dès-lors oublié, ou si l'on en fit encore mention, ce fut pour dire que le prince avait un pouvoir de guérir bien supérieur au sien, et qu'en sa qualité de prêtre, il pouvait encore exalter singulièrement ce pouvoir. Tel était le langage de quelques écrivains : faut-il donc s'étonner d'après cela si le peuple n'eut pas de peine à croire qu'un prêtre prince faisait de bien plus grands miracles qu'un paysan. Il paraît toutefois que le démon de la jalousie n'aiguillonna pas Michel. Comme la police de Wurzbourg se montrait favorablement disposée en faveur de son élève, devenu son patron, il dut se ressentir aussi de cette bienveillance, ne plus rencontrer d'obstacles, comme par le passé, et se trouver délivré des persécutions. Aussi, moins ambitieux, moins désireux du brillant que du solide, se contentait-il d'opérer dans un petit cercle, laissant le prince agir sur la masse du peuple. Cependant il se vantait souvent de ne pas lui avoir révélé tous ses secrets, et l'on assure que beaucoup de personnes de marque lui accordaient secrétement la préférence.

Quoi qu'il en soit, aussitôt après la scène de la princesse Mathilde, les malades affluèrent de toutes parts autour du prince, qui, acceptant alors le rôle qu'on lui offrait, se mit à opérer d'après la méthode qu'il avait vu employer à Michel. Il resta jusqu'au 2 juillet à Wurzbourg, qu'il remplit chaque jour de guérisons, dont le récit, grossi par l'exagération naturelle au vulgaire, se répandit aussitôt de tous les côtés. Protégé jusque-là par les autorités, il put multiplier à son gré les miracles au milieu de la multitude qui se pressait sur ses pas; car à peine le jour paraissait-il, que la rue où il logeait était déjà encombrée d'une foule de malades. Si un étranger, ignorant ce qui se passait, fût entré alors dans cette rue, il aurait pu se croire transporté au milieu d'un hôpital central destiné pour tout un royaume.

Le prince quitta Wurzbourg le 2 juillet, et revint à Bamberg, où le bruit de ses cures miraculeuses s'était déjà répandu, mais où les choses ne prirent pas une tournure aussi agréable pour lui. Le magistrat suprême de la ville, M. Hornthal,

homme sage et éclairé, fit examiner quelques-uns des individus qui passaient pour avoir été guéris par le prince, et qui furent trouvés à peu près tous dans le même état qu'auparavant. Alors il défendit de faire aucune tentative de guérison ailleurs qu'en présence d'une commission spéciale, et dans un local désigné. Le prince comparut devant les examinateurs le 5 juillet, mais aussitôt il s'esquiva sur la place publique, et commença ses opérations dans la foule, où il était bien plus certain du succès. La commission le fit inviter plusieurs fois à revenir dans son sein, mais il eut beaucoup de peine à quitter un lieu si favorable à ses projets. Persuadé cependant de la profonde impression qu'il avait produite sur le peuple, il finit par obéir. La commission lui présenta vingt-quatre malades de toutes espèces, sur lesquels il pratiqua ses manœuvres, et dont aucun ne se trouva mieux après qu'avant. Alors M. Horuthal lui fit promettre de ne plus agir sans se concerter avec les autorités; mais à peine le prince fut-il délivré d'une surveillance incommode, qu'il recommença comme par le passé. Enfin, le 8, une injonction sévère du magistrat lui fit sentir qu'il ferait bien de quitter Bamberg. En conséquence, il se rendit le lendemain à Wurzbourg, où sa présence ranima l'enthousiasme populaire, et où il resta jusqu'au 11. Ce jour-là il partit pour les eaux de Brueckenau, où le prince royal de Bavière, cédant à l'entraînement général, l'avait invité de venir. Ce fut là qu'il écrivit, le 16, une lettre dans laquelle il soumettait ses miracles au jugement du Saint-Siége, et qu'il adressa directement au pape, quoiqu'il ne pût ignorer la décision du concile de Trente, portant que nul miracle nouveau ne sera admis, s'il n'a été reconnu et approuvé par l'évêque. Sans doute il craignait de n'être pas appuyé par le vicariat de Wurzbourg, qui avait montré peu de sollicitude pour ses miracles, et l'avait même traité avec un dédain affecté dans une occasion solennelle.

Cependant un ordre du ministre, daté du 11 juillet, défendit les miracles sur les places publiques, et ordonna qu'ils fussent faits en présence d'une commission nommée d'office. Les malades devaient tous être munis d'un certificat du médecin et du magistrat de l'endroit, attestant leur état, et les essais ne pouvaient être tentés qu'à Bamberg. Le vicaire de Bamberg transmit cet ordre au prince, et lui enjoignit de revenir dans la ville. Mais le prince de Hohenlohe, loin d'imiter ce saint qui, même après sa mort, se montra docile aux ordres de son abbé, et cessa de faire des miracles sur son tombeau dès que celui-ci le lui eut défendu, désobéit à l'autorité temporelle et à l'autorité spirituelle. A la vérité, il publia, le 28, à Brueckenau, une déclaration, dans laquelle, parlant beaucoup

d'obéissance aux lois, il congédiait les malades attirés par la crédulité; mais il opéra le même jour, continua plusieurs jours de suite, et alla même remplir de ses cures la ville de Fulde. Il fallut un second ordre pour le faire revenir à Bamberg. Ce fut le 9 août seulement qu'il quitta définitivement Brueckenau; mais il ne put s'empêcher d'aller passer encore quelques jours à Wurzbourg, théâtre de ses premiers opérations, jusqu'à ce qu'enfin la police, se rappelant l'ordre émané du ministère, lui prescrivit de partir.

Le prince arriva le 13 à Bamberg, où il voulut reprendre ses exercices publics; mais la commission s'y opposa. Alors, pour se soustraire à une épreuve qui n'était pas un petit obstacle à ses vues, il mit tout à fait de côté le respect que, jusqu'à ce moment, il avait conservé, du moins en paroles, pour les lois, et déclara aux magistrats, qui le pressaient de se soumettre à l'examen de la commission, qu'il devait plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes. En conséquence de cette déclaration, les magistrats lui défendirent d'opérer, sous peine d'être puni, et prirent des mesures sévères à cet égard. Le vicariat épiscopal censura aussi sa conduite, en même temps qu'il lui défendit de monter en chaire et de confesser.

Mais il arriva ce qu'on avait déjà vu au temps des convulsionnaires de saint Médard, c'est-à-dire que les prétendus miracles changèrent de forme pour échapper à l'œil vigilant de la police. Comme les malades ne pouvaient plus comparaître en personne, ils s'adressèrent par écrit au prince; celui-ci leur assignait un jour et une heure où il devait prier pour eux, et où eux-mêmes, après s'être confessés et avoir reçu la communion, uniraient leurs ferventes prières aux siennes, avec une pleine confiance dans la miséricorde infinie et l'assistance de Jésus-Christ. Cette nouvelle méthode réussit, et elle paraît durer encore aujourd'hui. Mais le peuple perd bientôt de vue les miracles, quand ils ne se pratiquent plus que dans l'ombre. Aussi la grande vogue du prince de Hohenlohe est-elle passée, surtout depuis le voyage qu'il vient de faire à Vienne. Les écrits de plusieurs théologiens respectables, tels que M. Gratz, professeur à l'Université de Bonn, et de quelques médecins habiles, M. Pfeufer entr'autres, ont, sinon dessillé tous les yeux, au moins répandu trop de lumières sur de ténébreuses manœuvres, pour qu'on puisse craindre sérieusement de voir se réveiller les fureurs du fanatisme et de la superstition, dont, sans la prudence de quelques hommes courageux et la fermeté du gouvernement bavarois, elles menaçaient de désoler l'Allemagne méridionale. Notre beau pays n'avait point à craindre

cette contagion, et, ce qui le prouve assez, c'est que le prince de Hohenlohe n'a pas jugé à propos d'y venir.

L'Europe est trop éclairée maintenant pour ne pas se mettre en garde contre la tactique usée d'une ambition qui cherche en vain à ressaisir un sceptre brisé par la force irrésistible de l'opinion. Nous n'en voulons pas d'autre preuve que la sage réponse du Saint-Siége à la missive du prince de Hohenlohe. Cette lettre, datée du 8 novembre, respire à la fois la bonté et la prudence; on voit que la cour de Rome n'avait rien plus à cœur que de ne pas admettre trop précipitamment des faits mal constatés. Il demeure constant que le prince de Hohenlohe n'a pas opéré de miracles, qu'il n'a fait que séduire une multitude avide d'illusions, et profiter avec adresse du puissant empire que l'action cérébrale exerce sur toutes les autres actions vitales, lorsqu'elle se trouve portée au plus haut degré de tension. Dans les places publiques, au milieu d'une foule ignorante, chaque tentative était couronnée de succès, chaque essai passait pour un miracle; mais à huis clos, devant une assemblée d'hommes éclairés, en présence de médecins judicieux, toutes les opérations sont demeurées sans succès, ou les faibles résultats qu'elles ont produits quelquefois n'ont offert rien qui différât de ce qu'un homme habile obtient tous les jours, quand il sait ménager, conduire et diriger avec sagesse l'activité spéciale du cerveau. Tout d'ailleurs, dans une place publique, se réunissait pour en imposer à des juges incompétens et prévenus. Ignorance complète de l'état antérieur des malades, défaut absolu de notions sur la nature de leurs maladies, et légéreté dans l'examen des diverses circonstances d'événemens auxquels on avait foi d'avance, il suffisait au peuple, et plus encore au prince, du moindre mouvement exécuté par un paralytique ou un goutteux; pour que la cure parût indubitable, et qu'on criât partout au miracle, car si le vulgaire exige d'un médecin guérison radicale, même du mal le plus incurable, un rien lui fait croire qu'il a tout obtenu du guérisseur qui sait captiver son esprit. Nul thaumaturge, peut-être, n'a suivi un système mieux combiné que le prince de Hohenlohe. Quel malade, en effet, à qui l'on ne demande que de la confiance en Dieu, osera dire qu'il n'est pas guéri, osera surtout l'avouer en présence d'un peuple ameuté, qui ne verra dès-lors en lui qu'un misérable indigne de toute pitié, puisqu'il est reprouvé par la miséricorde divine, et qui l'accablera de tous les mauvais traitemens que le fanatisme peut suggérer à une foule aveuglée! Une femme a déclaré, devant la commission de Bamberg, que cette crainte l'avait portée à feindre une guérison qui n'avait rien de réel. Tous les récits des partisans du

prince, de M. Baur, de M. Scharold, de M. Onymus, sont incomplets, décousus, surchargés d'épisodes inutiles, dénués des détails les plus nécessaires, en un mot, parfaitement conformes à ceux de la Légende. Il n'en fallait pas davantage, sans doute, pour soulever les passions; mais pour faire renaître les siècles d'ignorance et de barbarie, il faudrait, ne pouvant pas éteindre tout à coup les lumières, commencer d'abord par effrayer les hommes instruits, mais timides, et persécuter, proscrire ceux qui montrent du courage, pour les réduire au silence. C'est ce qu'on aurait essayé inutilement de faire en Allemagne, et ce qu'on ne tentera pas non plus chez nous, dans un pays qui se glorifie à juste titre d'être le centre et le foyer des lumières et de la civilisation. (A.-J.-L. JOURDAN)

HOLLAND (PHILÉMON), médecin anglais de Chemellfort, petite ville du comté d'Essex, fit ses humanités à Cambridge, et se fit agréger, en 1585, au Collége d'Oxford. Il se livra ensuite à l'étude de la médecine, et prit même le grade de docteur. Mais, suivant toutes les apparences, il négligea la pratique de l'art de guérir, et consacra tous ses momens à la direction de l'école de Coventry, dans le comté de Warwick. Il mourut le 9 février 1636, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Nous avons de lui une traduction latine de la pharmacopée de Bauderon (Londres, 1639, in-folio). (O.)

HOLLERUS (BLAISE), médecin de Viviers, dans le bas Languedoc, qui florissait au seizième siècle, s'est principalement distingué parmi les commentateurs d'Hippocrate et de Galien. On a de lui :

Morborum curandorum, ex Galeni præcipuè sententiâ, brevis institutio, utilis medicis et chirurgicis. Bâle, 1556, in-8°.
In jusjurandum Hippocratis commenturius. Bâle, 1558, in-8°.
In Hippocratis librum de naturâ hominis commentarius. Strasbourg, 1558, in-8°.
Medicæ artis theorica, libris duobus succinctè comprehensa, atque medicinæ studioso apprimè necessaria. Strasbourg, 1565, in-8°. - Cologne, 1572, in-8°. (Z.)

HOLLING (EDMOND), médecin anglais, né à York, fut reçu docteur à Ingolstadt, où il enseignait et pratiquait l'art de guérir au commencement du dix-septième siècle. On a de lui plusieurs ouvrages intitulés :

De chylosi, hoc est, primâ ciborum quæ in ventriculo fit concoctione, pro veteri medicorum scholâ, disputatio. Ingolstadt, 1592, in-8°.
De salubri studiosorum victu, hoc est, de litteratorum omnium valetudine conservandâ, vitâque diutissimè producendâ, libellus. Ingolstadt, 1602, in-8°.
Medicamentorum œconomia nova. Ingolstadt, 1610, in-8°. - *Ibid*. 1615, in-8°.

Ad epistolam quandam à Martino Rulando de lapido Bezoar, et fomite luis Hungariæ typis editum, responsio. Ingolstadt, 1611, in-8°. (z.)

HOLST (Jacques), de Tonningen, dans le duché de Sleswig, étudia les mathématiques et la médecine à Copenhague, où il vint se mettre sur les bancs, après avoir successivement visité plusieurs autres Universités, et où il reçut le bonnet de docteur, en 1653. Peu de temps après sa promotion, il alla pratiquer à Husum; mais il revint bientôt dans sa ville natale, et y mourut vers l'an 1680, laissant:

Dissertatio de flammulâ cordis liber. Copenhague, 1669, in-8°.
Protropium doctrinæ medicæ novæ de febribus. Copenhague, 1657, in-4°.
On trouve quelques lettres de lui, une entr'autres sur les usages de la lymphe, dans la Correspondance de Thomas Bartholin. Il a laissé manuscrit un Commentaire sur la médecine de Celse, dont Jean-Henri Seelen a donné un essai à Lubeck. (o.)

HOLTZEMIUS (Pierre), médecin hollandais, né à Deventer, dans l'Over-Issel, exerça l'art de guérir à Cologne, où il était médecin de l'électeur, et où il mourut, le 20 avril 1651. Quelques-uns des ouvrages dont nous allons faire connaître les titres, sont attribués, par les bibliographes, à son fils, qui portait le même prénom, et qui mourut également à Cologne, le 30 octobre 1659.

Pronosticon vitæ et mortis, libris duobus, versu rhithmico, conscriptum. Cologne, 1605, in-8°.
Essentia hellebori extracta. Cologne, 1616, in-8°.
Descriptio fontis medicati S. Antonii, vulgò Tilleborn dicti, propè Andernacum. Cologne, 1620, in-8°.
Essensia hellebori rediviva. Cologne, 1623, in-8°.- *Ibid.* 1573, in-12.
Pharmacopœa, sive, Dispensatorium Coloniense. Accedit examen simplicium medicamentorum, carmine rhithmico. Nomenclatura chymicorum et abstrusorum vocabulorum cum notis chymicis. Cologne, 1627, in-fol.
De admirandâ curatione scroti, post gangrenam delapsi, epistola; Dans la 5e centurie des Observations chirurgicales de Fabrice de Hilden.
Dissertatio de tribus principiis chymicis et novâ recentiorum medendi methodo. Francfort, 1666, in-8°.
Avec les œuvres de Poterius. (z.)

HOMBERG (Guillaume), chimiste célèbre, naquit le 8 janvier 1652, à Batavia, où son père, gentilhomme saxon, était employé au service de la compagnie des Indes hollandaises. Sa première éducation fut très-négligée, et la carrière militaire fut celle dans laquelle il débuta; mais les circonstances ayant ramené sa famille en Hollande, il changea bientôt de goût, et se mit à l'étude avec beaucoup d'ardeur. Quand il eut

terminé ses humanités, il alla étudier le droit aux Universités d'Iéna et de Léipzick, et, en 1674, il se fit recevoir avocat à Magdebourg. C'était précisément l'époque où Otton de Guericke, premier magistrat de cette ville, étonnait l'Europe par l'invention de la machine pneumatique et par ses expériences sur le vide. Homberg, quoique attaché sincèrement à sa profession, ne put résister au désir d'approfondir les mystères de la nature; il se délassait en étudiant la botanique et l'astronomie. Sa passion toujours croissante pour l'histoire naturelle, et les persécutions de ses amis, qui voulaient le marier, pour le fixer au barreau, dont ils le voyaient avec peine s'éloigner de plus en plus, le décidèrent à voyager, et d'abord il alla en Italie. Durant une année qu'il passa à Padoue, il s'appliqua d'une manière spéciale à l'anatomie et à la botanique. Son séjour dans les autres villes de cette contrée ne lui fut pas moins avantageux; partout il saisissait avec avidité l'occasion d'acquérir quelque connaissance nouvelle. D'Italie il vint en France, puis passa en Angleterre, où Boyle l'accueillit fort bien; delà, il revint en Hollande, et, après y avoir suivi les leçons de Regnier de Graaf, il alla prendre le grade de docteur en médecine à Wittemberg. Mais la médecine ne fut pas plus capable que la jurisprudence de fixer son caractère inquiet. Toujours tourmenté du désir d'apprendre, il reprit le cours de ses voyages, visita l'Allemagne, la Hongrie, la Bohême et la Suède, et vint une seconde fois en France. Il était sur le point de quitter ce dernier royaume, et d'aller mener une vie plus tranquille au sein de sa famille, lorsqu'en 1682, Colbert parvint à l'arrêter, en lui faisant des offres très-avantageuses. La même année il quitta la religion protestante, dans laquelle il était né, abjuration qui le fit déshériter par son père. Cette disgrâce et la mort du ministre le mirent bientôt dans le plus grand embarras. En 1685, il alla pour la seconde fois à Rome, et y pratiqua l'art de guérir. Au bout de quelques années, il revint à Paris, où il entra, en 1691, à l'Académie des sciences, qui lui confia son laboratoire de chimie. Le duc d'Orléans, qui aimait passionément les sciences naturelles, le prit auprès de lui en 1702, et lui donna une pension, avec le laboratoire le mieux fourni qu'aucun chimiste eût encore possédé. Deux ans après ce prince le choisit aussi pour son premier médecin. Homberg, attaché à la France par tant de libéralités, refusa les offres de l'électeur palatin, épousa la fille de Dodart, et mourut le 24 septembre 1715, des suites d'une dysenterie mal soignée. Il n'a publié aucun ouvrage à part, mais on trouve quarante-huit mémoires de sa façon, dans le Recueil de l'Académie des sciences, à dater de l'an 1692. Ses principales recherches sont celles qui ont rapport à l'extraction du phos-

phore contenu dans l'urine, au phosphore de Bologne, et à l'art de fabriquer des pierres gemmes artificielles.

HOMBERG (*Jean-David*), chirurgien d'un des hôpitaux de Breslau, né dans cette ville en 1752, y termina ses jours en 1785. On a de lui:
Chirurgische Krankheitsgeschichte, welche die vorzuegliche Heilkraft der aeusserlich gebrauchten Peruanischen Rinde in allerhand Schaeden bestaetigen. Francfort-sur-l'Oder, 1773, in-8°.
Anatomische und chirurgische Fragen und Antworten zum Nutzen und Gebrauch derer, welche sich der Heilungskunst befleissigen wollen. Breslau, 1774, in-8°. (J.)

HOME (EVERARD), baronnet, chirurgien du roi d'Angleterre, premier chirurgien de l'hôpital de Saint-Georges, professeur d'anatomie et de chirurgie au Collége royal de chirurgie, et président de la société royale de Londres, est un des praticiens les plus habiles et des plus laborieux des trois royaumes. L'anatomie humaine, l'anatomie comparée et la chirurgie lui sont redevables d'un grand nombre de recherches et de découvertes utiles. Il a publié:

A dissertation on the proprieties of pus. Londres, 1788, in-4°.
An account of a child with a double head, in a letter to John Hunter;
Dans les *Philosophical transactions*, 1790.
Observations on certain horny excrescences of the human body;
Dans les *Philos. transac.*, 1791.
Some facts relative to the M. John Hunter's preparation for the Croonian lecture;
Dans les *Philos. transac.*, 1794.
John Hunter's treatise on the blood, inflammation, and gun-shot wounds; with the life of the author. Londres, 1794, in-4°. -Trad. en allemand, par E.-B.-G. Hebenstreit, Léipzick, 1796, in-8°.
The Croonian lecture on muscular motion;
Dans les *Philos. transac.*, 1795.
Some observations on the mode of generation of the kanguroo, with a particular description of the organs themselves;
Dans les *Philos. transac.*, 1795.
Practical observations on the treatment of stricture in the urethra and in the œsophagus. Londres, 1795-1803, 3 vol. in-8°. -Trad. en allemand par Samuel Hahnemann, Léipzick, 1800-1804, 2 vol. in-8°.
A description of the anatomy of the sea-otter, from a dissection made in the year 1795;
Dans les *Philos. transac.*, 1796.
Observations on the changes which blood undergones when extravasated into the urinary bladder and retained for some time in that viscers, mixed with the urine;
Dans les *Philos. transac.*, 1796.
The Croonian lecture, in which some of the morbid actions of the straight and cornea of the eye are explained, and their treatment considered;
Dans les *Philos. transac.*, 1797.
Practical observations on the treatment of ulcers on the legs, considered as a branch of military surgery. Londres, 1797, in-8°. -Trad. en allemand par L.-F. Froriep, Léipzick, 1799, in-8°.

On account of the orifice in the retina of the human eye, discovered by professor Sœmmerring, to which are added proofs of this appearance being extended to eyes of other animals;
Dans les *Philos. transac.*, 1798.
The Croonian lecture experiments and observations upon the structure of nerves;
Dans les *Philos. transac.*, 1799.
Some additions to a paper read in 1790, on the subject of a child with a double head;
Dans les *Philos. transac.*, 1799.
An account of the dissection of hermaphrodite dog, to which are prefixed some observations on hermaphrodites in general;
Dans les *Philos. transac.*, 1799.
Some observations on the structure of the teeth of graminavorous quadrupeds, particulary those of the elephant and sus Æthiopicus;
Dans les *Philos. transac.*, 1799.
The Croonian lecture on the structure and uses of the membrana tympani of the ear;
Dans les *Philos. transac.*, 1800.
Some additional remarks on the mode of hearing, in cases, where the membrana tympani has been destroyed;
Dans les *Philos. transac.*, 1800.
Some observations on the head of the ornithorhyncus paradoxus;
Dans les *Philos. transac.*, 1800.
The Croonian lecture on the irritability of nerves;
Dans les *Philos. transac.*, 1801.
Observations on the structure and mode of growth of the grinding teeth of the wild boar, an animal incognitum;
Dans les *Philos. transac.*, 1801.
The Croonian lecture on the power of the eye to adjust itself to different distances, when deprived of the crystalline lens;
Dans les *Philos. transac.*, 1802.
A description of the anatomy of the ornithorhyncus paradoxus;
Dans les *Philos. transac.*, 1802.
A description of the anatomy of the ornithorhyncus hystrix;
Dans les *Philos. transac.*, 1802.
Observations on the structure of the tongue, illustrated by cases in which a portion of that organ has been removed by ligature;
Dans les *Philos. transac.*, 1803.
Some remarks on the structure of the orifices found in certain poisonous snakes, situated between the nostril and the eye, and the description of a bag connected with eye met with in some snakes;
Dans les *Philos. transac.*, 1804.
Description of the parts, which perform the voluntary expansion of the skin of the neck in the cobra de capello, or hooked snake of the east Indies;
Dans les *Philos. transac.*, 1804.
Observations on cancer connected with histories of the disease. Londres, 1805, in-8°.
An account of the small lobe of the human prostate gland not before taken notice of by anatomists;
Dans les *Philos. transac.*, 1806.
Observations on the shell of the sea-worm found on the coast of Sumatra, proving it to belong to a species of teredo, with an account of the anatomy of the teredo navalis;
Dans les *Philos. transac.*, 1806.
Observations on the camel's stomach, respecting the water, it contains

and the reservoirs, in which that fluid is inclosed : with an account of some particularities in its urine ;
Dans les *Philos. transac.*, 1806.
An account of two children born with cataracts in their eyes, to show their sight was obscured in very different degrees ; with experiments to determine the proportional knowledge of objects acquired by them immediatly after two cataracts were removed ;
Dans les *Philos. transac.*, 1807.
Observations on the structure of the different cavities, which constitute the stomach of the whale, compared with those of ruminating animals, with a view to ascertain the situation of the digestive organ ;
Dans les *Philos. transac.*, 1807.
Observations on the structure of the stomach of different animals, with a view to elucidate the process of converting animal and vegetable substances into chyle ;
Dans les *Philos. transac.*, 1807.
On the structure and uses of the spleen ;
Dans les *Philos. transac.*, 1808.
Further experiments on the spleen ;
Dans les *Philos. transac.*, 1808.
Observations on Mr. Brande's paper on calculi ;
Dans les *Philos. transac.*, 1808.
On the anatomical structure on the whomsat ;
Dans les *Philos. transnc.*, 1808.
On the nature of intervertebral substance in fish and quadrupeds ;
Dans les *Philos. transac.*, 1809.
Hints on the subject of animal secretions communicated by the society for the improvement of animal chemistry ;
Dans les *Philos. transac.*, 1809.
Anatomical account of the squalus maximus ;
Dans les *Philos. transac.*, 1809.
John Hunter's treatise on the venereal disease. Londres, 1809, in-8°. - *Ibid.* 1818, in-4°.
En publiant ce traité de Hunter, M. Home y a fait plusieurs additions importantes.
On the case of a man, who died in consequence of the bite of a rattle-snake, with an account of the effects produced by the poison ;
Dans les *Philos. transac.* 1810.
On the gizzards of grozing birds ;
Dans les *Philos. transnc.*, 1810.
On the mode of breeding of the oviparous shark, and the aeration of the fœtal blood in different classes of animals ;
Dans les *Philos. transac.*, 1810.
Experiments to prove that fluids pass directly from the stomach to the circulation of the blood, and from thence into the cells of the spleen, the gall bladder, and urinary bladder, without gaing through the thoracic duct ;
Dans les *Philos. transac.*, 1811.
Practical observations on the diseases of the prostate gland. Londres, 1811, 1 vol. in-8°. - *Ibid.* 1818, 2 vol. in-8°. - Trad. en français, par Marchant, Paris, 1820, in-8°.
An account of some particularities in the structure of the organ of hearing in the balœna misticetus of Linnœus ;
Dans les *Philos. transac.*, 1812.
Observations intended to shew that the progressive motion of snakes is partly performed by means of the ribs ;
Dans les *Philos. transac.*, 1812.

On the different structures and situations of the solvent glands in the digestive organs of birds, according to the nature of their food and particular modes of life;
Dans les *Philos. transac.*, 1812.
A description of the solvent glands and gizzards of the ardea argala, the casunrius emu, and the long-legged casowary from New South Wales;
Dans les *Philos. transac.*, 1813.
Experiments to ascertain the coagulating power of the secretion of the gastric glands;
Dans les *Philos. transac.*, 1813.
On the tusks of the Narwhale;
Dans les *Philos. transac.*, 1813.
On the formation of fat in the intestines of living animal;
Dans les *Philos. transac.*, 1813.
Additions to an account of the anatomy of the squalus maximus, contained in a former paper, with observations on the structure of the bronchial artery;
Dans les *Philos. transac.*, 1813.
Observations on the functions of the brain;
Dans les *Philos. transac.*, 1814.
Some account of the fossil remains of an animal, more nearly allied to fishes, thou to any of the other classes of animals;
Dans les *Philos. transac.*, 1814.
On the influence of the nerves upon the action of the arteries;
Dans les *Philos. transac.*, 1814.
Lectures on comparative anatomy. Londres, 1814, 2 vol. in-4°.
On the structure of the organs of respiration in animals, which appear to hold an intermediate place between those of the class pisces and the vermes, and in two genera of the last mentioned class;
Dans les *Philos. transac.*, 1815.
On the mode of generation of the lamprey and myxine;
Dans les *Philos. transac.*, 1815.
Some account of the feet of those animals, whose progressive motion can be carried on in opposition to gravity;
Dans les *Philos. transac.*, 1816.
Experiments and observations to prove that the beneficial effects of many medicines are produced, through the medium of the circulating blood, more particularly that of the colchicum autumnale upon the gout;
Dans les *Philos. transac.*, 1816.
An Appendix to a paper on the effects of the colchicum autumnale on gout;
Dans les *Philos. transac.*, 1816.
On the formation of fat in the intestine of the tadpole, and on the use of the yelk in the formation of the embryo in the egg;
Dans les *Philos. transac.*, 1816.
Some further account of the fossil remains of an animal, of which a description was given to the society in 1814;
Dans les *Philos. transac.*, 1816.
Further observations on the feet of animals whose progressive motion can be carried on against gravity;
Dans les *Philos. transac.*, 1816.
An account of the circulation of the blood in the class vermes of Linnœus, and the principle explained in which it differs from that in the higher classes;
Dans les *Philos. transac.*, 1817.
An account of some fossil remains of the rhinoceros, discovered by

Mr Whitby, in a cavern inclosed in the limestone rock, from which he is forming the Breakwater at Plymouth;
Dans les *Philos. transac.*, 1817.
On the passage of the ovum from the ovarium to the uterus in women;
Dans les *Philos. transac.*, 1817.
Further observations on the use of the colchicum autumnale in gout;
Dans les *Philos. transac.*, 1817.
The distinguishing charactere between the ova of the sepia and those of the vermes stracee that live in water, explained;
Dans les *Philos. transac.*, 1817.
Some account of nests of the Java swallow and of the glands, that secrete the mucus of which they are composed;
Dans les *Philos. transac.*, 1817.
Observations on the gastric glands of the human stomach, and the contraction which takes place in that viscers;
Dans les *Philos. transac.*, 1817.
Additional facts respecting the fossil remains of an animal, on the subject of which two papers have been printed in the Philosophical transactions, showing that the bones of the sternum resemble those of the ornithorhyncus paradoxus;
Dans les *Philos. transac.*, 1818.
The Croonian lecture on the changes the blood undergones in the act of coagulation;
Dans les *Philos. transac.*, 1818.
Some additions to the Croonian lecture, on the changes the blood undergones in the act of coagulation;
Dans les *Philos. transac.*, 1818.
A description of the teeth of the delphinus Gangeticus;
Dans les *Philos. transac.*, 1818.
The Croonian lecture on the conversion of pus into granulations of new flesh;
Dans les *Philos. transac.*, 1819.
On corpora lutea;
Dans les *Philos. transac.*, 1819.
An account of the fossil skeleton of the proteosaurus;
Dans les *Philos. transac.*, 1819.
Reasons for giving the name proteosaurus to the fossil skeleton of an animal which has been described;
Dans les *Philos. transac.*, 1819.
On the ova of the different tribes of opossum and ornithorhyncus;
Dans les *Philos. transac.*, 1819.
Croonian lecture, a further investigation of the component parts of the blood;
Dans les *Philos. transac.*, 1820.
On the milk tusks, and organ of hearing of the dugong;
Dans les *Philos. transac.*, 1820.
On the mode of formation of the canal for containing the spinal marrow, and on the form of the fins (if they deserve that name) of the proteosaurus;
Dans les *Philos. transac.*, 1820.
Observations on the human urethra, thowing its internal structure, as it appeared in the microscope of Francis Bauer., Esq.;
Dans les *Philos. transac.*, 1820.
An account of a new mode of performing the high operation for the stone;
Dans les *Philos. transac.*, 1820.

Particulars respecting the anatomy of the dugong, intended as a supplement to sir T.-S. Raffles' account;
Dans les *Philos. transac.*, 1820.
On the black rete mucosum of the negro, being a defence against the scorching effect of the sun's rays;
Dans les *Philos. transac.*, 1821.
Croonian lecture. Microscopical observations on the following subjects. On the brain and nerves; showing that the materials, of which the are composed, exist in the blood, on the discovery of valves in the branches of the vas breve, lying between the villous and muscular coast of the stomach; on the structure of the spleen;
Dans les *Philos. transac.*, 1821.
An account of the skeleton of the dugong, two-horned rhinoceros and tapir of Sumatra sent to England by sir Thomas Stomford Raffles;
Dans les *Philos. transac.*, 1821.
On the peculiarities, that distinguish the manatee of the West Indies from the dugong of the East Indian seas;
Dans les *Philos. transac.*, 1821. (LEFÈVRE)

HOME (FRANÇOIS), médecin du siècle dernier, qui occupait une chaire de professeur de matière médicale à l'Université d'Edimbourg, où il exerça la médecine avec distinction, a publié :

De febre remittente. Edimbourg, 1750, in-8°.
On the contents and virtues of danse-spaw. Edimbourg, 1751, in-8°.
Principia medicinæ. 1758, in 8°. - Trad en français, par M. Gastellier. Paris, 1771, in-8°.
The principles of agriculture and vegetation. Edimbourg, 1758, in-8°.
Medical facts and experiments. Londres, 1758, in-8°.
Inquiry into nature, cause and cure of the croup. 1765, in-fol.
Quoique nous ayons sur cette maladie des connaissances plus positives qu'à l'époque où l'auteur écrivait, néanmoins son ouvrage mérite d'être consulté.
Clinical experiments, histories and dissections. Londres, 1781, in-8°.
(LEFÈVRE)

HONAIN, médecin syrien, de la tribu des Obadites, qui professaient le nestorianisme, naquit à Hyrato, ville de la Mésopotamie. En médecine, il eut pour maître, Jean, fils de Massowich, généralement connu chez nous sous le nom de Mésué. A la connaissance de l'arabe il joignait celle de la langue grecque, en sorte que les premiers califes abassides le chargèrent de traduire les ouvrages scientifiques des Grecs, et même de faire plusieurs voyages dans la Grèce, où il rassembla une multitude de livres sur toutes les parties de la philosophie. Son principal mérite est d'avoir été traducteur à la fois infatigable et exact, justice que tous les biographes s'accordent à lui rendre. Les Arabes lui doivent des versions d'Hippocrate, de Galien, de Pline, d'Alexandre d'Aphrodisée, de Paul d'Egine, etc. Mais il avait composé en outre un grand nombre de traités sur la médecine et la dialectique, dont on trouve les titres dans Casiri. L'un des plus remarquables est

son Introduction à la médecine, écrite dans l'esprit de la doctrine de Galien (*Isagoge in artem parvam Galeni.* Strasbourg, 1534), quoiqu'on y rencontre aussi quelques traces du méthodisme. Les partisans des forces occultes y trouveront amplement de quoi satisfaire leur goût pour ces subtilités ontologiques qui ont tant entravé la marche de la physiologie, et qui l'empêchent encore aujourd'hui de prendre pleinement son essor. Honain mourut en 874, l'an 260 de l'hégyre. (o.)

HOOGSTRATEN (David de), né à Rotterdam, le 14 mars 1658, étudia les belles-lettres et la médecine à Leyde, où il se fit recevoir docteur. S'étant ensuite établi à Dordrecht, il demeura dans cette ville jusqu'à l'époque où celle d'Amsterdam lui accorda une place dans son gymnase. Etant devenu sourd en 1722, il fut obligé de renoncer au titre de conrecteur, qu'il avait fini par obtenir. Deux ans après, le 21 novembre, il mourut, des suites d'une chute qu'il fit dans l'un des canaux de la ville, durant une nuit très-brumeuse. Les belles-lettres, qu'il aimait passionnément, lui firent négliger peu à peu la médecine, sur laquelle il n'a écrit que la dissertation suivante :

De hodierno medicinæ statu ad Nicolaum Van der Kappen. Dordrecht, 1683, in-8°. (z.)

HOORNE (Jean de), célèbre anatomiste hollandais, naquit à Amsterdam, en 1621. A peine avait-il terminé son cours de philosophie, qu'il étudia la médecine à Utrecht, où il se fit remarquer, parmi ses condisciples, par son assiduité au travail. Au bout de plusieurs années, le désir de perfectionner les connaissances qu'il avait acquises, le détermina à faire un voyage en Italie. Mais à peine fut-il arrivé dans ce pays, qu'oubliant le motif qui l'y avait appelé, il entra au service de la république de Venise, dans les troupes de laquelle il servit pendant quelque temps. L'art militaire ne put cependant pas lui faire oublier les sciences, qui avaient eu autrefois tant d'attrait pour lui, de sorte qu'il finit par y renoncer. Ce fut alors qu'il suivit les cours publics dans les plus célèbres Universités d'Italie, ainsi qu'à Bâle et à Montpellier. Après avoir reçu le titre de docteur à Bâle, il revint à Amsterdam, où l'on ne tarda pas à lui confier une chaire d'anatomie et de chirurgie, qu'il remplit jusqu'en 1633, époque où il en accepta une semblable à Leyde. Ce fut dans cette dernière ville qu'il termina sa carrière, le 13 janvier 1670.

Hoorne jouissait, parmi ses contemporains, d'une grande réputation que le temps a ternie, parce qu'elle tenait moins à son mérite réel qu'à son adresse et à son savoir-faire. Il y aurait cependant de l'injustice à ne pas convenir que l'anatomie lui doit quelques progrès, et qu'il contribua beaucoup à ré-

pandre le goût de cette science, que lui-même avait puisé dans les leçons du célèbre Swammerdam. On peut lui reprocher de s'être arrogé plusieurs découvertes dont l'honneur appartenait à d'autres. C'est ainsi, par exemple, qu'il voulut disputer à Pecquet celle du canal thoracique, quoique tout son mérite, sous ce rapport, se borne à être l'un des premiers qui l'ont décrit dans l'homme. Ses ouvrages sont :

Epistola de anevrysmate. Palerme, 1644, in-8°.
Avec l'opuscule de Thomas Bartholin sur le même sujet.
Exercitationes anatomicæ I et II ad observationes Fallopii anatomicas et earumdem examen per Vesalium, additâ ubique epicrisi. Leyde, 1649, in-4°.
Novus ductus chyliferus, nunc primum delineatus, descriptus et eruditorum examini propositus. Leyde, 1652, in-4°.
De ductibus salivalibus disputationes. Leyde, I, 1656; II, 1656; III, 1657, in-4°.
L'auteur y décrit le canal dont la découverte a été attribuée depuis à Warthon. On ne trouve pas ces dissertations dans l'édition de Pauli.
Dissertatio de nutritione. Leyde, 1658, in-4°.
Dissertatio de ægilope. 1659, in-4°.
Stenonio de glandulis oris disputanti. Leyde, 1661, in-4°.
Microcosmus, seu brevis manuductio ad historiam corporis humani, in gratiam discipulorum edita. Leyde, 1660, in-12. - *Ibid*. 1662, in-12. - *Ibid*. 1665, in-12. - Léipzick, 1675, in-12. - Trad. en français, Genève, 1675, in-12. - en hollandais, Amsterdam, 1684, in-8°. - en allemand, Halberstadt, 1679, in-12.
Ce manuel, quoique très-court, fut fort estimé dans le temps, à cause de la clarté et de la précision qui y règnent partout. On y trouve peu de déta ilsoriginaux, mais l'état de la science est présenté avec beaucoup d'ordre et d'une manière très-lumineuse. Jean-Maurice Hoffmann a publié un commentaire sur cet ouvrage (Altdorf, 1685, in-4°.).
Waarschouwing aan alle liefhebbers der Anatomie tegens de gepresene wetenschap derselve Van L. D. Bils. Leyde, 1660, in-4°.
Réflexions judicieuses sur les forfanteries et les hypothèses de Bils.
Microtechne, id est, brevissima chirurgiæ methodus. Leyde, 1663, in-12. - *Ibid*. 1668, in-12. - Léipzick, 1675, in-12. - Trad. en anglais, Londres, 1730, in-12. - en allemand, Halberstadt, 1679, in-8°.; *Ibid*. 1685, in-12. - en hollandais, Amsterdam, 1684, in-8°.
Ce manuel de chirurgie a les mêmes qualités et les mêmes défauts que le précédent. Hoorne y suit pas à pas les traces de Fabrice d'Aquapendente.
Dissertationis anatomico-medicæ pars prior de partibus in ore contentis. Leyde, 1666, in-4°.
Prodromus observationum suarum circà partes genitales in utroque sexu. Leyde, 1668, in-12. - *Ibid*. 1672, in-4°.
Observationes anatomico-medicæ, annotationibus recentiorum in anatomicis, pariter ac chirurgicis industriam patefacientibus adauctæ. Amsterdam, 1676, in-12.
Publié par Just Schrader.
Hoorne a donné une édition des Œuvres de Botalli (Leyde, 1660, in-8°.), et du Traité des os de Galien (Leyde, 1665, in-12).
Jean-Guillaume Pauli a publié la collection de ses œuvres sous le titre suivant :
Opuscula anatomico-chirurgica. Léipzick, 1707, in-8°.

Hoorne (*Jean de*), ou Jean de Horn, né à Stockholm en 1662, de parens hollandais, fit ses études à Leyde, et passa ensuite quelques temps en France et en Angleterre. S'étant fait recevoir docteur à Leyde en 1690, il revint l'année suivante dans la capitale de la Suède, où il fut nommé médecin de la ville en 1707, puis archiâtre du roi en 1720, et termina sa carrière en 1724. On a de lui :

Dissertatio de partu præternaturali. Leyde, 1690, in-4°.

Swenska vael oefwade Jordegumina. Stockholm, 1697, in-8°. - *Ibid.* 1715, in-8°. -Trad. en allemand, Stockholm, 1721, in-8°. - *Ibid.* 1765, in-8°. (J)

HOPF (Chrétien-Théophile), né à Bahringen, le 15 juillet 1765, et nommé, en 1794, professeur extraordinaire de médecine à l'Université de Tubingue, a mis au jour les ouvrages suivans :

Dissertatio quâ instruendæ meteorologiæ medicæ consilia instituuntur. Tubingue, 1790, in-8°.

Commentarien der neuern Arzneykunde. Tubingue, 1793-1800, 6 vol. in-8°.

Theoriæ de principio, febres inflammatorias epidemicas gignente, rudimenta. Tubingue, 1794, in-4°.

Uebersicht der wichtigern Vorfaelle in dem Clinicum ambulatorium. Tubingue, 1796-1800, in-8°.

Grundriss einer systematischen Abtheilung der einfachen und zusammengesetzten Arzneykoerper. Tubingue, 1803, in-8°. (O.)

HOPFENGAERTNER (Philippe-Frédéric), né à Stuttgart, fut nommé, en 1794, médecin pensionné de cette ville, obtint l'année suivante une place de médecin à la cour, et se brûla la cervelle le 1er décembre 1807, laissant quelques ouvrages intitulés :

Einige Bemerkungen ueber die menschlichen Entwickelungen und die mit denselben in Verbindung stehenden Krankheiten. Stuttgart, 1792, in-8°.

Beytraege zur allgemeinen und besondern Theorie der epidemischen Krankheiten. Stuttgart, 1794, in-8°.

Beobachtungen und Untersuchungen ueber die Pockenkrankheit. Stuttgart, 1799, in-8°.

Untersuchungen ueber die Natur und Behandlung der verchiedenen Arten der Gehirnwassersucht. Stuttgart, 1802, in-8°.

Il a publié avec G. Jaeger une nouvelle édition, revue et augmentée, de la *Pharmacopœa Wirtembergica* (Stuttgard, 1786, in-8°.). (J)

HOPPE (David-Henri), né à Vilsen, près de Hoya, dans le Hanovre, fut destiné par ses parens à la pharmacie, et mis de très-bonne heure en apprentissage chez un apothicaire de Hambourg. Il passa deux années dans cette ville, où il prit le goût de la botanique, et se familiarisa avec le système de Linné. Étant passé en 1782 à Halle, il profita avidement des facilités que cette ville lui offrait, pour augmenter la masse de ses connaissances, principalement en histoire naturelle et en chimie.

Au bout de deux années, il alla habiter pendant quelque temps Wolfenbuttel, et en 1786, il se rendit à Ratisbonne, où, quatre ans ensuite, il établit, conjointement avec Martius et Stallknecht, la société de botanique, devenue depuis si célèbre, et qui enrichit encore aujourd'hui la science de ses importans travaux. En 1792, il alla étudier la médecine à Erlangue, prit le titre de docteur au bout de trois ans, et revint ensuite fixer son séjour à Ratisbonne. On a de lui :

Extypa plantarum Ratisbonensium, oder Abdruecke derjenigen Pflanzen, welche um Regensburg wild wachsen. Ratisbonne, 1787-1793, in-fol.

Recueil de huit cents planches.

Botanisches Taschenbuch, fuer die Anfaenger dieser Wissenschaft und der Apothekerkunst. Ratisbonne, 1790, in-8°.

Réimprimé tous les ans jusqu'en 1811.

Enumeratio elytratorum circà Erlangam indigenarum, secundum systema Fabricianum, observationibus iconibusque illustrata. Erlangne, 1795, in-8°.

Entomologisches Taschenbuch fuer die Anfanger und Liebhaber dieser Wissenschaft. Ratisbonne, 1796, in-8°. - *Ibid.* 1797, in-8°.

Ectypa plantarum selectarum, oder Abdruecke auserlesener Pflanzen. Ratisbonne, 1796, in-fol.

Recueil de vingt-cinq planches.

Herbarium vivum plantarum rariorum, præsertim Alpinarum, exhibens plantas à societatis botanicæ Ratisbonensis sodalibus in variis Germaniæ regionibus collectas et botanophilis comunicatas. Ratisbonne, 1798-1799, in-fol.

Allgemeine botanische Bibliothek des 19ten Jahrhunderts. Nuremberg, 1807, in-8°.

Hortus botanicus Ratisbonensis, continens plantas in speciminibus siccis quas maximæ pàrtis in horto botanico Ratisbonensi coluntur. Ratisbonne, 1807-1809, in-fol.

Hoppe (*Jean-Tobie*), épicier de Géra, s'est beaucoup occupé d'histoire naturelle, principalement de botanique. On a de lui :

Kurzer Bericht von den knollichten und essbaren Erdaepfeln, oder denen Solanis tuberosis esculentis, welche in der Haushaltung sehr dienlich und einem Landgut vielen Nutzen schaffen koennen. Géra, 1745, in-4°. - Wolfenbuttel, 1747, in-4°.

Anmerkungen ueber die sogenannte aberglaeubische Todenuhr, Todenkrache oder Raben, Weheklage, u. s. w, welche Todeszeichen seyn sollen. Géra, 1745, in-4°. - Wolfenbuttel, 1747, in-4°.

Kurze Beschreibung versteinerter Gryphiten, dass solche zurueckgebliebene Zeugen der allgemeinen Suendfluth, nebst andern Fossilien, so um Gera befindlich sind. Géra, 1745, in-4°.

Nachricht von den Eichen-Weiden-und Dornenrosen; ingleichen von den Libellen oder Wasserjungfern. Léipzick, 1748, in-4°.

Antwort auf die Zweifel, welche J.-F. Schreiber von den Weidenrosen und versteinerten Gryphiten entgegengesetzt. Géra, 1748, in-4°.

Bericht von dem unlaengst in Sachsen entdeckten Filtrirsteine, dessen Gebrauch und woraus er entstehe. Wolfenbuttel et Léipzick, 1748, in-4°.

Systematischer Schauplatz aller einheimischen und auslaendischen vierfuessigen Thiere. Berlin, 1749, in-4°.

Von den Hamburger Zuckerbildern; nebst Beschreibung von dem Nutzen des Linagrostis in Brandschaeden. Berlin, 1750, in-4°.

Merkwuerdigkeiten des Pflanzenreichs. Berlin, 1752, in-8°.

Beschreibung der essbaren Kraeuter und Pflanzen, welche um Gera wachsen, und bey theurer Zeit gut zu gebrauchen sind. Géra, 1773, in-8°.

Abhandlung von der Begattung der Pflanzen. Altenbourg, 1773, in-8°.

Geraische Flora. Iéna, 1774, in-8°. (o.)

HORCH (Christophe), fils d'un chirurgien de la garde du roi de Prusse, naquit à Berlin, en 1667. Initié par son père même aux mystères de la médecine, il fut envoyé à l'Université de Kœnigsberg, en 1684, et y passa trois années, durant lesquelles il publia un petit Traité de philosophie, d'après les principes du cartésianisme. En 1687, il revint dans sa ville natale, et se rendit bientôt après à Breslau, où l'attirait la réputation du célèbre chirurgien Purmann. Au bout de quelque temps, il fit un voyage à Berne, prit même du service dans l'armée que les Suisses entretenaient alors en Italie, et passa bientôt après dans celle du duc de Wurtemberg. La mort de son père l'ayant mis dans la nécessité de revenir en Prusse, il sollicita son congé, et alla prendre le grade de docteur à Padoue, en 1692, sous la présidence de Patin. Ayant fait une seconde campagne en Flandre, sous les ordres du comte de Flemming, il obtint, l'année suivante, la place de chirurgien en chef et d'inspecteur du service chirurgical des armées de Prusse. En 1703, le roi le choisit pour son médecin, charge dans laquelle il fut confirmé par Frédéric-Guillaume. La mort termina sa carrière le 20 avril 1754. Indépendamment de diverses observations éparses dans les Ephémérides des curieux de la nature, et de quelques opuscules académiques dénués de tout intérêt, il a publié (Berlin, 1688, in-8°) une traduction allemande de la Pratique médico-chirurgicale de Muys. (z.)

HORN (Barthélemy), fils d'un bourgmestre de Greifenberg, en Poméranie, naquit le 24 juin 1614. Au sortir de ses premières études, il fut envoyé au gymnase de Dantzick, puis à l'Université de Kœnigsberg, où il s'appliqua spécialement à la médecine. Un voyage qu'il fit à Leyde lui inspira un goût encore plus vif pour cet art, qu'il revint pratiquer dans sa ville natale. Ayant pris le grade de docteur à Gripswald en 1641, il fixa son séjour à Stralsund, et mourut dans cette ville en 1694, laissant deux petits ouvrages, qui ont pour titres :

Bedenken vom Podagra, darinnen kuerzlich berichtet wird, 1) was das Podagra sey; 2) wovon es enstehe; und 3) wie es zu curiren. Stralsund, 1642, in-12.

Vates medicus Hippocraticus, seu prognosticorum liber commentariis illustratus. Stralsund, 1654, in-8°. (o.)

HORN (Ernest), professeur depuis 1806 au Collége médico-chirurgical de Berlin, né le 24 août 1772, à Bronswick, nommé, en 1804, professeur d'abord à Wittemberg, puis à Erlangue, a publié :

Ueber die Wirkungen des Lichts auf den lebenden menschlichen Koerper, mit Ausnahme des Sehens. Kœnigsberg, 1799, in-8°.

Beytraege zur medicinischen Klinik, gesammelt auf meinen Reisen durch Deutschland, die Schweitz und Frankreich. Bronswick, 1800, 2 vol. in-8°.

Versuch einer praktischen Nosologie der Fieber. Bronswick, 1800, in-8°.

Archiv fuer medicinische Erfahrung. Berlin, 1801-1823.

Il paraît tous les deux mois un cahier de ce journal, qui subsiste encore.

Ueber die Erkenntniss und Heilung der Pneumonie. Francfort-sur-le-Mein, 1802, in-8°.

Taschenbuch fuer Aerzte und Wundaerzte. Berlin, 1803, in-8°.

Handbuch der praktischen Arzneymittellehre fuer Aerzte und Wundaerzte. Berlin, 1803, in-8°. - *Ibid.* 1805, in-8°.

De opii abusu, tam respectu veteris, quam novæ medicorum doctrinæ. Wittemberg, 1804, in-8°.

Handbuch der medicinischen Chirurgie. Berlin, tome I, 1804; II, 1806, in-8°.

Grundriss der medicinisch-chirurgischen Arzneymittellehre. Berlin, 1804, in-8°.

Versuch ueber die Natur und Heilung der Ruhr. Erford, 1806, in-8°.

Anfangsgruende der medicinischen Klinik. Erford, tome I, 1807; II, 1808, in-8°.

Ueber den Werth der medicinischen Erfahrung und ueber die Mittel sie zu erlangen. Berlin, 1807, in-8°.

Klinisches Taschenbuch fuer Aerzte und Wundaerzte. Berlin, 1807, in-8°.

Rechtfertigendes Erkentniss der Kœnigl. Preuss. Kammergerichts, in der wider mich gefuehrten Criminal-Untersuchung, als Darstellung der Verhaeltnisse zwischen mir und den Hrn. Geh. Medicinalrath Dr. Kohlrausch. Berlin, 1812, in-8°.

Erfahrungen ueber die Heilung des ansteckenden Nerven-und Lazarethfiebers, und den Mittel seine Entstehung und Verbreitung zu verhueten. Berlin, 1814, in-8°. (o.)

HORN (Gaspard), né à Freyberg, dans la Misnie, en 1583, étudia la médecine à Wittemberg, prit le grade de docteur à Bâle en 1616, pratiqua ensuite l'art de guérir pendant sept ans à Dresde, occupa la place de médecin pensionné à Plauen dans le Vogtland, et vint dix ans après remplir les mêmes fonctions dans sa ville natale, où il mourut en 1653. Il s'était beaucoup occupé de rectifier les erreurs contenues dans la chimie de Geber, qui fut imprimée après sa mort, avec un ouvrage de sa façon intitulé : *Medulla alchemiæ Gebricæ*, par les soins de Georges Horn (Leyde, 1668, in-12). On ne le confondra pas avec un autre écrivain du même nom, Christophe Horn, auteur des deux ouvrages suivans :

Hortulus medicus Hippocraticus, spagyricus, Helmontianus. Cassel, 1610, in-4°.

Dialogus de auro medico philosophorum. Francfort, 1615, in-8°.

Réimprimé dans le tome V du Théâtre chimique.

Un autre Gaspard Horn, né à Dresde en 1590, reçu docteur à Altdorf en 1626, admis, en 1633, dans le Collége des médecins de Nuremberg, et mort le 27 août 1643, a écrit, avec le secours de Jean Roetenbeck, un petit ouvrage intitulé :

Speculum scorbuticum, oder eigentliche Beschreibung des Scharbocks. Nuremberg, 1633, in-8°. (J.)

HOROZCO (Christophe de), médecin espagnol du seizième siècle, avait fait d'excellentes études lorsqu'il se livra à celle de la médecine, qu'il enseigna ensuite publiquement à Salamanque. On a de lui :

Castigationes in interpretes Pauli Æginetæ. Venise, 1536.

Annotationes in interpretes Aetii medici præclarissimi, nempè Baptistam Montanum Veronensem, et Janum-Cornarium Zuiccaviensem medicos. Bâle, 1536. (B. et L.)

HORST (Grégoire), neveu de Jacques Horst, vint au monde à Torgau en 1578. Après avoir fait ses humanités à Helmstaedt et à Wittemberg, il entreprit un voyage en Allemagne, s'arrêta à Bâle pour étudier la médecine, et y prit le bonnet de docteur en 1606. La même année il fut appelé à Wittemberg pour remplir une chaire qu'il abandonna au bout de quelques mois, trouvant plus d'avantage à accepter la place de médecin pensionne à Saltzwedel. En 1608, le landgrave de Hesse lui accorda une chaire à l'Université de Giessen, et le nomma son premier médecin; mais Horst, d'un caractère inconstant, ne put résister, en 1622, aux instances des magistrats d'Ulm, qui cherchaient depuis long-temps à l'attirer dans leur ville. Il y termina sa carrière le 9 août 1636. Sa réputation était si grande, qu'on lui donna le surnom d'Esculape d'Allemagne. Les honneurs et la célébrité dont il jouit ne parlent guère en faveur des lumières du siècle qui le vit naître, car les nombreux ouvrages qu'il a laissés ne contiennent aucune idée saillante, ni rien qui annonce un médecin capable de s'élever au-dessus des préjugés de la routine et de la scolastique.

Dissertatio de animæ facultatibus. Wittemberg, 1603, in-4°.

Nobilium exercitationum de corpore et animâ liber. Wittemberg, 1604, in-8°. - *Ibid.* 1607, in-8°.

Dissertatio de somno et somniis. Wittemberg, 1606, in-4°.

Dissertatio de elementis et temperamentis. Wittemberg, 1606, in-4°.

De naturali conservatione et cruentatione cadaverum. Wittemberg, 1606, in-8°. - *Ibid.* 1608, in-8°.

Dissertatio de partibus corporis humani et earum actionibus. Wittemberg, 1606, in-4°.

Dissertatio de sanitate corporis humani. Wittemberg, 1606, in-4°.

Scepsis an corpus humanum post mortem durare possit colore floridum et incorruptum et an fluxus sanguinis cadaveris humani occisi præsentiam interfectoris indicet. Wittemberg, 1606, in-8°.
De corpore humano exercitationes. Giessen, 1606, in-12.
Dissertatio de pulsibus. Wittemberg, 1607, in-4°.
De naturâ humanâ libri duo. Wittemberg, 1607, in-8°. - Francfort, 1612, in-4°.
Tractatus de scorbuto, sive de magni Hippocratis lienibus, Pliniique stomacace et sceletyrbe. Giessen, 1609, in-4°. - *Ibid.* 1615, in-8°.
Medicarum institutionum compendium. Wittemberg, 1609, in-8°. - *Ibid.* 1630, in-8°.
Centuria problematum medicorum. Wittemberg, 1610, in-8°. - Nuremberg, 1635, in-4°.
Decas pharmaceuticarum exercitationum. Giessen, 1611, in-8°. - Ulm, 1618, in-4°. - *Ibid.* 1628, in-4°.
Dissertatio de naturâ amoris; additis resolutionibus, de curâ furoris amatorii, de philtris, atque de pulsu amantium. Giessen, 1611, in-4°. - Marbourg, 1627, in-4°.
De morbis eorumque causis liber. Giessen, 1612, in-4°. - Marbourg, 1629, in-4°.
De tuendâ sanitate studiosorum et litteratorum libri duo. Giessen, 1615, in-8°. - *Ibid.* 1617, in-12. - Marbourg, 1628, in-8°. - *Ibid.* 1648, in-12.
Anatome corporis humani, mense octobri 1617 instituta, memoriæ causâ, in gratiam spectatorum tabulâ comprehensa, et ad librum primum de naturâ hominis accomodata. Giessen, 1617, in-fol.
De naturâ motûs animalis et voluntarii exercitatio. Giessen, 1617, in-4°.
De naturâ thermarum dissertatio. Giessen, 1618, in-4°.
De causis similitudinis et dissimilitudinis in fœtu, respectu parentum. Giessen, 1619, in-4°.
Conciliator enucleatus, seu Petri Aponensis differentiarum philosophorum et medicorum compendium. Giessen, 1621, in-8°.
Febrium continuarum et malignarum prognosis. Giessen, 1622, in-4°.
Observationum medicarum singularium libri quatuor priores, accessit epistolarum et consultationum liber. Ulm, 1625; in-4°. - Nuremberg, 1652, in-4°.
Observationum medicarum singularium libri quatuor posteriores, accessit liber secundus epistolarum et consultationum. Ulm, 1628, in-4°. - Nuremberg, 1637, in-4°. - Francfort, 1661, in-4°.
Centuria problematum medicorum. Accedit consultationum et epistolarum medicinalium liber tertius. Ulm, 1636, in-4°.
Herbarium Horstianum, seu de selectis plantis et radicibus libri duo. Marbourg, 1630, in-8°.
Complementum ad librum secundum Epistolarum et consultationum medicinalium. Ulm, 1631, in-4°. - Heilbronn, 1631, in-4°.
Institutionum physicarum libri duo. Nuremberg, 1637, in-4°.
Les œuvres de Horst ont été réunies, du moins pour la plupart, et publiées ensemble sous le titre suivant:
Opera medica. Nuremberg, 1660, in-fol. - Gonda, 1661, 2 vol. in-4°.

(o.)

HORST (Jacques), né à Torgau, le 1er mai 1537, étudia la philosophie et la médecine à Francfort-sur-l'Oder, où il prit tous ses grades. Après avoir exercé l'art de guérir à Sagan, à

Schweidnitz et à Iglau, il obtint la place de médecin ordinaire des états de la Basse-Autriche. L'Université de Helmstaedt lui accorda, en 1584, une chaire qu'il accepta, et dans laquelle il mourut le 21 mai 1600. Sa mémoire serait oubliée depuis long-temps, s'il n'avait pas su se procurer une célébrité peu digne d'envie, en adoptant sans examen l'histoire de la dent d'or, et cherchant à expliquer ce prétendu phénomène, qu'il fit dépendre de l'influence des constellations sous lesquelles l'enfant de Schweidnitz était venu au monde. L'enfant, disait-il, naquit le 22 décembre 1586, époque où le soleil se trouvait en conjonction avec Saturne dans le signe du belier; cette circonstance détermina une augmentation considérable de chaleur, et accrut la force nutritive à tel point qu'au lieu d'une substance osseuse, ce fut de l'or qui se trouva sécrété. Horst établit ensuite, sur ce fait miraculeux, une série de prophéties, attestant la crédulité et l'ignorance qui régnaient en Europe de son temps. Outre une traduction allemande du traité *De occultis naturæ miraculis* de Levinus Lemnius, ce médecin, peu recommandable à tous égards, a publié :

Ordnung der Arzneyen und Apotheken in der Stadt Metzeritsch in Meissen. 1578, in-8°.

Precationes medicorum piæ. Helmstaedt, 1585, in-12. - Francfort, 1666, in-12.

Dissertatio de memoriâ bonâ conservandâ. Helmstaedt, 1585, in-4°.

Simplicia selecta. Marbourg, 1585, in-4°.

Herbarium Hortstianum, seu de selectis plantis et radicibus libri duo. Helmstaedt, 1587, in-8°.

Von den wunderbaren Geheimnisse der Natur, und deren fruchtbaren Betrachtung. Léipzick, 1588, in-4°.

Dissertatio de temperamentis. Rostock, 1588, in-4°.

Dissertatio de secundis corporis humani elementis. Rostock, 1588, in-4°.

Dissertatio de corpore humano, ejus partibus et facultatibus. Rostock, 1588, in-4°.

Dissertatio de actionibus corporis humani et ejus partium, et modo secundum quem fiunt. Rostock, 1588, in-4°.

De dispositione corporis humani et ejus partium. Rostock, 1589, in-4°.

De sanitate et ejus causis. Rostock, 1589, in-4°.

De aureo dente maxillari pueri silesii, utrum ejus generatio naturalis fuerit. Léipzick, 1595, in-8°. et in-12. - Trad. en allemand, Léipzick, 1596, in-8°.

On trouve avec ce traité une dissertation *De naturâ, differentiis et causis eorum qui dormientes ambulant, seu de noctambulonibus.*

Epistolæ philosophicæ et medicinales. Léipzick, 1596, in-8°.

Opusculum de vite viniferâ, ejusque partibus. Helmstaedt, 1587, in-8°. - Marbourg, 1630, in-8°.

Disputationes catholicæ de rebus secundum et præter naturam. Wittemberg, 1609, in-8°. - *Ibid.* 1630, in-8°.

Enarratio libri Hippocratici de corde, unâ cum explicatione quæstionis an intrà pericardium vivi hominis vel ad alendum, vel ad reficiendum cor natus humor inveniatur. Francfort, 1653, in-4°. (J.)

HORST (Jean-Daniel), fils aîné de Grégoire Horst, était de Giessen, où il naquit en 1620, fit ses études médicales, et parvint aux honneurs du doctorat. Nommé professeur de médecine à Marbourg, il ne tarda pas à obtenir une chaire dans sa ville natale, et à être revêtu du titre de médecin du landgrave de Hesse-Darmstadt. Sur la fin de ses jours, il se retira à Francfort-sur-le-Mein, où il mourut le 27 janvier 1685. L'Académie des Curieux de la nature l'avait admis parmi ses membres, sous le nom de *Phénix*. On lui doit un recueil de quelques opuscules de son père, une traduction de Zacchias, une autre de Rivière, et divers ouvrages dont les principaux ont pour titres :

Positionum anatomicarum decades decem. Marbourg, 1638, in-4°.
Programma ad anatomen canis gravidæ invitat. Marbourg, 1639, in-4°.
Anatome corporis humani tabulis comprehensa. Marbourg, 1639, in-4°.
Anatomia oculi. Marbourg, 1641, in-4°.
Ruminatio delectionis novæ sectæ Sennerto-Paracelsicæ D. Freitagii. Marbourg, 1640, in 4°.
Compendium physicæ Hippocraticæ. Marbourg, 1646, in-8°. - Darmstadt, 1662, in-4°.
Manuductio ad medicinam. Marbourg, 1648, in-8°. - *Ibid.* 1657, in-12. - Ulm, 1660, in-12.
Pharmacopœa galeno-chymica catholica, post Renodaeum, Quercetanum, aliosque hujus generis celeberrimos utriusque medicinæ doctores practicos adornata. Francfort, 1651, in-fol.
Malva arborescens lutea. Giessen, 1654, in-8°.
Decas observationum et epistolarum anatomicarum. Francfort, 1656, in-4°.
Indicium de chirurgiâ infusoriâ J.-D. Majoris. Francfort, 1659, in-12. - *Ibid.* 1665, in-12.
Physica Hippocratea Tackenii, Helmontii, Cartesii, Espagnet, Boylæi, etc., aliorumque recentiorum commentis illustrati. Francfort, 1682, in-8°.

Horst (*Gisbert*), médecin d'Amsterdam, mort à Rome en 1556, a écrit :
De turpetho et thapsiâ. Rome, 1545, in-4°.

Horst (*Grégoire*), fils cadet de Grégoire Horst, né à Ulm, le 20 décembre 1626, y mourut le 31 mai 1661. Il avait étudié la médecine à Marbourg et Leipzick, pris le grade de docteur à Padoue, et obtenu une chaire au gymnase d'Ulm. Outre une édition de Marcellus Donatus, et une du Traité des animaux de Conrad Gesner, il a publié :
Dissertatio de maniâ. Giessen, 1677, in-4°.
Specimen anatomiæ practicæ in academiâ Giessenâ aliquot philiatris exhibitum. Adjecta sunt quædam de moxâ. Giessen, 1678, in-4°.
(O.)

HOSER (Joseph-Charles-Edouard), médecin à Prague, né le 30 juin 1770, à Ploschkowitz, dans le cercle de Leutmeritz,

eu Bohême, s'est occupé principalement de la minéralogie. On trouve beaucoup de remarques intéressantes sur cette science dans ses divers écrits, qui ont pour titres :

Beschreibung vom Karlsbade. Prague, 1797, in-8°.
Beschreibung von Franzensbrunn bey Eger. Prague, 1799, in-8°.
Das Riesengebirge in einer statistisch-topographischen und pittoresken Uebersicht. Vienne, 1803-1805, 2 vol. in-8°. (I.)

HOTTON (Pierre), né à Amsterdam, le 18 juin 1648, d'un ministre de la religion réformée, appartenait à une famille d'origine française. Etant allé étudier la médecine à Leyde, il y fut promu au doctorat en 1672, et se livra ensuite à la botanique, qu'il aimait passionnément. Jaloux d'observer la nature elle-même, il entreprit un voyage en Danemarck, afin de reconnaître les plantes qui croissent dans cette contrée. Les magistrats de Leyde l'en rappelèrent pour lui confier la chaire de Paul Hermann, qui partait pour les Indes. Hotton la remplit jusqu'au retour du titulaire, à la mort duquel, en 1695, il en devint lui-même possesseur. La mort, qui mit fin à sa carrière le 10 janvier 1709, ne lui permit pas de mettre la dernière main à un ouvrage dans lequel il se proposait de concilier ensemble la méthode d'Hermann et celle de Tournefort. On n'a de lui que deux opuscules, intitulés :

Positiones quædam medicæ. Leyde, 1672, in-4°.
De re herbariâ sermo academicus, quô rei herbariæ historia et fata adumbrantur. Leyde, 1695, in-4°.
On trouve aussi une observation de lui dans les Transactions philosophiques et une lettre dans la Correspondance de Schelhammer. (Z.)

HOVEN (Frédéric-Guillaume de), né à Ludwigsburg en 1760, médecin de la cour de Wurtemberg, nommé en 1802 professeur à l'Université de Wurzbourg, et en 1807 directeur de tous les hospices de Nuremberg, est avantageusement connu par divers ouvrages, dont les principaux sont :

Versuch ueber das Wechselficher und seine Heilung, besonders durch die Chinarinde. Winterthur, tome I, 1789; II, 1790, in-8°.
Geschichte eines epidemischen Fiebers, welches in den Jahren 1792 und 1793 in dem Wuertembergischen Marktflecken Asperg geherrscht hat; nebst Bemerkungen ueber die Natur dieses Fiebers. Iéna, 1795, in-8°.
Versuch ueber die gegenwaertige herrschende Rindviehseuche. Tubingue, 1797, in-8°.
Vertheidigung der Erregungstheorie gegen einige hauptsaechliche Einwuerfe. Ludwigsburg, 1802, in-8°.
Die Vorzuege der Brownischen Praxis vor der Nicht-Brownischen. Ludwigsburg, 1803, in-8°.
Handbuch der praktischen Heilkunde. Heilbronn et Rothenbourg, 1805, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1808, in-8°.

Grundsaetze der Heilkunde. Rothenbourg, 1807, in-8°.
Praktische Fieberlehre. Nuremberg, 1810, in-8°.
Versuch ueber die Nervenkrankheiten. Nuremberg, 1813, in-8°.

(o.)

HOULLIER (JACQUES), dont le nom latinisé s'écrit *Hollerius*, naquit à Etampes, on ignore en quelle année. Reçu docteur à la Faculté de Paris, sous le décanat de Jean Tagault, il fut élu doyen en 1546, et continué l'année suivante. La médecine et la chirurgie furent cultivées par lui avec un succès égal. Malgré les soins pénibles d'une pratique étendue, il ne négligea pas la littérature médicale, dans laquelle son nom est devenu célèbre. Son principal mérite fut de travailler assidûment à ramener aux principes d'Hippocrate les esprits courbés sous le joug de l'école galéno-arabique. Cependant, s'il repoussa les subtilités et les discussions oiseuses, s'il bannit les inutiles recherches sur les causes prochaines des maladies, il ne sut pas apprécier la noble simplicité de la thérapeutique d'Hippocrate, et adopta en grande partie les remèdes favoris et la polypharmacie dégoûtante des Arabes. Une maladie à laquelle il succomba en 1562, ne lui permit pas de mettre la dernière main à ses nombreux ouvrages, dont il ne publia lui-même aucun, et dont les éditions qui parurent de son vivant furent données par ses disciples, d'après les cahiers écrits sous sa dictée, suivant l'usage alors adopté dans les écoles.

Ad libros Galeni de compositione medicamentorum secundum locos, periochæ acto. Paris, 1543, in-16. - Francfort, 1589, in-12. - *Ibid.* 1603, in-12.

De materiâ chirurgicâ libri tres. Paris, 1544, in-fol. - Lyon, 1547, in-8°. - Paris, 1552, in-8°. - *Ibid.* 1571, in-8°. - Lyon, 1588, in-8°. - Francfort, 1589, in-12. - *Ibid.* 1603, in-12. - Paris, 1610, in-fol.

Cet ouvrage est ordinairement joint aux *Chirurgicæ institutiones* de J. Tagault. Il se distingue par beaucoup d'ordre et de clarté. Ce fut Houllier qui proscrivit la méthode d'appliquer le seton avec un fer chaud, et qui la remplaça par celle dont on se sert aujourd'hui.

De morborum curatione. De febribus. De peste. Paris, 1565, in-8°.

Par les soins de Didier Jacot.

De morbis internis libri duo, authoris scholiis et observationibus illustrati. Paris, 1571, in-8°. - Venise, 1572, in-8°. - Lyon, 1578, in-8°. - Francfort, 1589, in-12. - *Ibid.* 1603, in-12. - Paris, 1611, in-4°.

Cet ouvrage, écrit dans le goût de tous ceux des médecins du quatorzième siècle, ne renferme absolument rien de nouveau. C'est une production médiocre, quoiqu'Haller dise qu'elle est *ad saporem Græcorum*.

Magni Hippocratis coaca præsagia. Lyon, 1576, in-fol.

Cette édition, grecque et latine, a été publiée par D. Jacot. Elle a le mérite d'une savante critique du texte, et elle est accompagnée d'excellentes remarques. C'est un ouvrage fort important.

In Aphorismos Hippocratis commentarii septem. Paris, 1579, in-8°. - *Ibid.* 1583, in-8°. - Leipzick, 1597, in-8°. - Francfort, 1597, in-16. - *Ibid.* 1604, in-8°. - Lyon, 1620, in-8°. - Genève, 1646, in-8°. - *Ibid.* 1675, in-8°.

Ce commentaire n'est pas moins célèbre que l'ouvrage précédent.

Tous les ouvrages de Houllier, à l'exception des deux derniers, ont été rassemblés sous le titre de :

Opera practica. Paris, 1612, in-4°. – Genève, 1623, in-4°. – *Ibid.* 1635, in-4°. – Paris, 1674, in-fol.

Le premier éditeur de cette collection fut Chartier. On y trouve aussi des annotations de Duret, élève de Houllier, des remarques d'Antoine Valet, des commentaires de J. Hautia, et la thérapeutique des femmes en couches par J. Lebon. (J.)

HOUSTOUN (GUILLAUME), médecin et botaniste anglais, alla fort jeune dans les Indes occidentales, en qualité de chirurgien. A son retour, après avoir résidé deux ans à Leyde, il y prit ses degrés en 1728 et 1729, sous Boerhaave. Ce fut en cette ville qu'il commença une série d'expériences sur les animaux, dont quelques-unes furent faites de concert avec Van Swieten. Ces expériences, dont les résultats sont consignés dans le 39ᵉ volume des Transactions philosophiques, constatèrent, contre l'opinion communément reçue, que les animaux ne peuvent vivre et respirer quelque temps, lorsque l'air se trouve admis dans les cavités des deux plèvres. Il paraît qu'Houstoun fut élu membre de la Société royale de Londres après son retour de Hollande, et qu'il partit immédiatement ensuite pour se rendre aux Indes occidentales. Ce fut delà qu'il envoya la première description authentique qu'on connaisse de la plante qui fournit le contra-yerva. L'influence du climat le fit périr en 1733. Son nom a été donné, par Gronovius, à un genre de plantes (*Houstonia*) de la famille des rubiacées. On a de lui :

Reliquæ Houstonianæ, seu plantarum in Americâ meridionali, à Gulielmo Houstoun collectarum icones. Londres, 1781, in-4°.

Cet ouvrage, orné de vingt-six planches, a été publié par Joseph Banks. Il contient les caractères et les descriptions de quinze genres et de onze espèces, toutes indigènes des environs de Vera-Cruz.

Il ne faut pas confondre l'auteur, comme l'ont fait quelques biographes, avec Robert Houstoun, autre chirurgien anglais, son contemporain, qui a publié, en 1726, un Traité, en langue anglaise, sur les hernies et la manière de les guérir. (J.)

HOWARD (JEAN) naquit à Enfield ou à Hacknais, vers 1727. Son père, qui, après avoir été marchand tapissier, s'était retiré de bonne heure du commerce, le mit en apprentissage dans une maison où il se faisait un grand débit d'épiceries. A la mort de son père, qui lui laissa à partager avec une sœur une fortune assez considérable, Howard quitta les occupations auxquelles on l'avait destiné sans consulter ses goûts, qui étaient d'acquérir, en voyageant, des connaissances diverses, sans les diriger alors vers un but spécial. Howard voyagea donc d'abord en France et en Italie, et y recueillit de bonnes observations sur les hommes et les choses, les mœurs et les institutions de bienfaisance de ces deux belles parties de l'Europe.

On voit qu'en étudiant les hommes il aimait à les trouver heureux et bons, et nourrissait l'espoir de les voir meilleurs et plus fortunés. En 1752, il épousa, par des motifs de reconnaissance, une veuve qui avait vingt ans de plus que lui, habituellement malade, et qui ne céda qu'à des instances réitérées. Ils vécurent trois ans dans une parfaite union.

Admis dans la Société royale de Londres en 1755, il s'embarqua en 1756 pour Lisbonne, afin d'observer les ravages du fameux tremblement de terre arrivé l'année précédente. La frégate *le Hanovre*, sur laquelle il faisait sa traversée, fut prise par les Français; il fut retenu quelque temps prisonnier de guerre, et dans cette situation affligeante, il se livra à des réflexions qui ont déterminé la plus grande partie des utiles travaux de sa vie. Devenu libre de retourner en Angleterre, il partit pour Londres, et traversa une seconde fois l'Italie. Etant veuf, il se remaria en 1758, et quitta sa propriété de Cardington près Bedfort, pour aller s'établir dans le Hampshire, où il resta trois ou quatre ans. Revenu à Cardington, qu'il adopta définitivement pour sa résidence habituelle, il y devint le bienfaiteur le plus actif des indigens, qui abondent et se multiplient de jour en jour dans cette Angleterre, si riche par son sol, son industrie et son commerce qui embrasse le monde. La manière qu'Howard employa pour secourir les pauvres valides fut de leur procurer un travail proportionné à leur âge et à leurs forces, moyen bien préférable et surtout plus politique et plus moral que l'usage trop répandu, et souvent fastueux, de donner sans discrétion au premier venu, et d'entretenir avec la mendicité la fainéantise et tous les vices qu'elle fait naître. Il secourut également les infirmes, les vieillards et les orphelins avec des soins particuliers et assortis à leur position respective.

Howard perdit sa seconde femme à la suite d'une couche laborieuse. On a dit que l'enfant qu'il en eut ne fut point élevé avec des soins convenables. On a été jusqu'à accuser le père d'une exigence et d'une sévérité déplacées. S'il eut le malheur de mériter ce reproche, il en fut cruellement puni, car cet enfant, borné dans ses facultés, finit par perdre l'usage de la raison.

Howard fut nommé en 1775 haut-sheriff du comté de Bedfort. On sait que les fonctions de cette magistrature consistent à veiller à l'exécution des lois, à nommer les jurés, et à faire expédier les jugemens. Howard ayant fait, en cette qualité, beaucoup d'observations sur les mœurs, les habitudes, la santé et les besoins des prisonniers, il en présenta dès 1774 le résultat aux communes. Les plans et les améliorations proposés furent examinés et discutés avec attention, et Howard reçut même, à cette occasion, des remercîmens de cette chambre

représentative, récompense précieuse pour un citoyen quand elle est décernée par des défenseurs des libertés publiques et les généreux ennemis de toutes les oppressions privées. Cet heureux début aggrandit l'horizon d'Howard, et lui fit prendre la résolution de visiter non-seulement les prisons et les hôpitaux de l'Angleterre, mais même les établissemens de ce genre des pays étrangers.

Deux actes du parlement, l'un pour le soulagement des hommes acquittés sur l'accusation de vol, et l'autre relatif aux soins à donner à la santé des prisonniers, furent dictés par les observations et sur le témoignage d'Howard. Ces deux bills furent imprimés par ses soins et distribués à tous les geoliers de l'Angleterre.

Telle était l'activité d'Howard, que, dans l'espace de douze ans, de 1775 à 1787, il fit trois voyages en France, quatre en Allemagne, cinq en Hollande, deux en Italie, un en Espagne, un en Portugal, et plusieurs autres dans les contrées septentrionales et en Turquie. Joseph II ayant appris qu'Howard était à Vienne, désira le voir. Le philantrope s'excusa avec politesse, près du souverain, de ce que, suivant l'usage reçu, il ne fléchissait point le genou en l'abordant. L'empereur sourit avec bonté, et on doit peut-être à cette entrevue l'abolition de la génuflexion dans les états de la maison d'Autriche, et même dans ceux qu'elle possède en Italie, où les articulations sont très-flexibles. L'entretien dura plusieurs heures. Howard fit connaître les vices qu'il avait observés dans les hôpitaux de Vienne, et il s'expliqua avec une grande franchise sur l'article des prisons de cette capitale, où un excès de prudence ou bien de sévérité avait fait pratiquer des donjons destinés à une classe de détenus. « Comment, monsieur, lui dit Joseph II, vous vous plaignez de mes donjons, et vous êtes d'un pays où on pend par douzaines! — Sire, répondit Howard avec vivacité, j'aimerais mieux être pendu en Angleterre, que de vivre dans un de vos donjons. » Le prince mit à profit les idées d'Howard, et cependant, par une de ces habitudes qui tempèrent toujours la philosophie des tout-puissans, Joseph II ne put s'empêcher d'observer et de dire que ce petit Anglais n'était pas flatteur.

Howard se rendit de Vienne en Hollande, et de là en Angleterre, où l'héritage de sa sœur augmenta beaucoup son patrimoine, qu'il continua à employer à des objets de bienfaisance.

En 1777, Howard publia ses recherches sur les prisons de l'Angleterre et du pays de Galles, précédées d'observations sur plusieurs pays étrangers (*The state of the prisons*, etc., in-4°.). Il prit des arrangemens pour que cet ouvrage, dont il distribua gratuitement un grand nombre d'exemplaires, fût vendu au

plus bas prix, tellement que les planches, objet considérable, n'étaient pas payées.

La chambre des communes ayant accueilli les idées d'Howard sur la formation des maisons de correction, il fit, en 1778, un voyage fort étendu sur le continent.

Se trouvant à Rome dans le vaste et bel établissement de Saint-Michel, sur cette partie des bords du Tibre que l'on appelle *Ripa grande*, le philantrope fut frappé de cette inscription : *Parum est coercere improbos pœnâ, nisi probos efficias disciplinâ.* C'était la pensée d'Howard, laconiquement exprimée, et le but de ses travaux. Cette belle maxime, qu'il eût voulu voir gravée partout, devint l'épigraphe chérie de tous ses écrits sur les maisons de correction.

Revenu en Angleterre en 1779, et après avoir visité de nouveau les prisons d'Angleterre, du pays de Galles, d'Irlande et d'Ecosse, Howard fit paraître un supplément à son ouvage in-4°. En 1780 il donna une édition in-8°. de son ouvrage sur les prisons, avec le supplément.

L'acte du parlement qui établissait en Angleterre des maisons de correction, plaçait à leur tête une commission de trois directeurs. Howard fut désigné le premier, et n'accepta qu'aux conditions qu'il aurait Fothergill pour collègue, et ne recevrait point de traitement. La mort de l'ami qu'il avait obtenu pour collaborateur, et le peu d'intelligence qui s'établit entre lui et le troisième, engagèrent Howard à donner sa démission en janvier 1781.

Reprenant avec la même ardeur ses voyages et ses recherches, il se transporta dans le nord de l'Europe, visita les prisons du Danemarck, de la Suède, de la Russie et de la Pologne, et de nouveau celles d'Angleterre, d'Irlande et d'Ecosse. Ses vues se portèrent aussi sur les petites écoles publiques. Il fit paraître en 1784 un nouveau supplément in-4°., et dans la même année, une édition complète et in-8°. de son travail sur les prisons.

L'ame active d'Howard s'ouvrit encore une autre carrière; il voulut étudier et combattre les contagions, et prit pour objet de ses recherches et son champ de bataille la peste et les lieux où elle se montre le plus fréquemment; en conséquence il partit pour le Levant, vers la fin de 1785. Du midi de la France, il se rendit en Italie, de là à Malte, à Zante, à Smyrne et Constantinople. Etant dans cette dernière ville, il apprit que la peste venait de se manifester avec une grande violence à Smyrne; il y retourna de suite dans l'intention d'en partir avec la patente la plus brute, c'est-à-dire en se soumettant à la plus rigoureuse quarantaine, et se dirigea sur le lazaret de Venise pour en étudier les réglemens.

L'Angleterre informée de ce dévouement, et pénétrée plus que jamais d'admiration pour Howard, voulut lui élever une statue; une souscription fut ouverte à cet effet et bientôt remplie. Il manifesta beaucoup de chagrin en apprenant cette nouvelle; il répéta à plusieurs reprises et écrivit aux souscripteurs pour les détourner de leur projet : N'ai-je donc pas, disait-il, un ami en Angleterre pour s'opposer à un pareil dessein?

Edmond Burke, l'un des hommes les plus éloquens du siècle, fit publiquement à Bristol, dans une grande réunion, l'éloge d'Howard.

C'est sans doute à cette époque que Delille, mêlant ses chants aux acclamations britanniques, adressa à Howard, dans son poëme de la Pitié, des vers nobles et touchans qu'il terminait ainsi :

> Reviens, il en est temps, reviens, cœur généreux;
> Le bonheur appartient à qui fait des heureux.
> Reviens dans ta patrie, dans une paix profonde,
> Goûter la liberté que tu donnais au monde.
> Ton œil chez aucun peuple, au palais d'aucun roi,
> N'a rien vu d'autant rare et de si grand que toi.

Erasme Darwin, l'auteur de la Zoonomie, a aussi chanté Howard dans son poëme intitulé : le Jardin des Plantes.

Le plus grand mérite des recherches d'Howard est de présenter des tableaux comparatifs. Ainsi, il résulte de ses observations que les prisons de Hollande sont propres et tranquilles; elles sont tous les ans blanchies avec de l'eau de chaux; les maladies, qui y sont rares, sont traitées avec beaucoup de soins. Dans la plupart des prisons destinées aux criminels, ils ont un bois de lit, une paillasse et une couverture. La Hollande est d'ailleurs le pays de l'Europe où il se commet le moins de crimes.

Les prisons d'Allemagne sont moins propres et moins bien tenues que celles de Hollande, mais ont presque toutes l'avantage d'être bâties sur le bord des rivières. Elles ont peu de prisonniers, à cause de la promptitude des jugemens. Ceux qui subissent des peines correctionnelles sont traités durement; leur nourriture se compose de pain et d'eau. On est moins sévère envers les criminels; quand ils sont condamnés, ils sont mieux logés et mieux nourris; ils voient librement leurs parens, leurs amis et les ministres de la religion. On exerce rarement des rigueurs inutiles dans les prisons d'Allemagne.

Les prisonniers sont beaucoup plus sévèrement traités en Danemarck, en Suède et en Russie. En général, les prisons sont malsaines et malpropres, et il est pourtant juste de faire obser-

ver qu'en Russie il n'y a point de cachots, et que la fièvre, dite des prisons, paraît n'avoir jamais été observée dans ce pays, au moins ayant les prisons pour foyer.

La Suisse a des prisons plus propres que celles des royaumes du Nord. Dans les maisons d'arrêt, les criminels ont chacun une chambre solidement fermée, et plus ou moins éclairée, suivant la nature de l'accusation. Ils sont chauffés et bien nourris. Dans les cantons suisses il y a rarement des criminels. Howard l'attribue principalement à l'influence de la morale religieuse.

Lorsqu'il passa à Venise, la principale prison contenait trois ou quatre cents personnes.

A Naples, en 1781, on comptait, dans la prison principale (*Vicaria*) neuf cent quatre-vingt prisonniers.

Dans l'état romain, la Toscane et le Piémont, le nombre des prisonniers était comparativement beaucoup moins considérable.

Pierre-Léopold a fourni à l'Europe, dans ses établissemens en Toscane, les plus beaux modèles d'administration.

Dans la plupart des villes d'Italie, on emploie les condamnés, et même les détenus correctionnellement, à des travaux publics, et, dans tous les cas, on les invite au travail par des récompenses qui adoucissent leur sort.

Les lois pénales étaient, il y a peu de temps, en Italie, tout à fait barbares. A côté de ces excès, et comme pour les tempérer, on trouvait une foule d'institutions qui venaient au secours des prisonniers, quelle que fût la cause de leur détention. La compassion croissait en proportion du malheur.

En Portugal, les prisonniers sont presque réduits à vivre d'aumônes. La justice n'est pas sévère, mais elle ne termine rien, et des hommes condamnés à la peine capitale demeurent ou au moins demeuraient souvent quelques années dans les prisons avant d'être exécutés. L'exportation au-delà des mers est une peine ou une commutation de peine fréquemment appliquée en Portugal.

Le régime des prisons en Espagne est très-rigoureux. Les prisonniers, mal nourris et couverts de haillons, sont ordinairement entassés les uns sur les autres; souvent, ils sont chargés de fers, et plongés dans des cachots humides. Howard ne put pénétrer dans ceux de l'inquisition; plus heureux que lui, nous y sommes descendus en 1809, quand les portes étaient brisées, mais les instrumens des plus barbares supplices y étaient restés comme d'irrécusables témoins des horreurs qui s'y commettaient.

Howard avait aussi visité les prisons de Paris et celles d'une grande partie de la France. Leur état était déplorable, et on ne songeait point à l'améliorer, lorsque Gros de Besplas, prê-

chant devant Louis xv le sermon de la Cêne, s'éleva, en exposant la situation des prisons, à un mouvement de la plus haute et de la plus pathétique éloquence. Cet homme de bien avait été long-temps chargé d'assister les criminels à leurs derniers momens. Il peignit l'horreur de ces cachots où il descendait souvent pour exercer son ministère de charité. « Là, dit-il, nous avons entendu des malheureux envier dans nos bras, comme un bienfait, l'instant qui les livrait au supplice. Grand, Dieu! ajouta-t-il, sous un bon roi, des sujets envier l'échafaud!... » Ce beau discours, qui rappela les temps où Vincent de Paul élevait sa voix chrétienne dans les conseils des rois, fut le signal des plus utiles réformes. Les cachots souterrains furent comblés, et l'hôtel de la Force offrit à la capitale le modèle des perfectionnemens nombreux qui devaient honorer le règne de Louis xvi, et attester l'humanité de ce prince malheureux.

Howard continua à s'occuper des mêmes objets en 1786, 1787 et 1788, tant en Angleterre que dans plusieurs pays, nous ne dirons pas étrangers, car il était alors regardé comme citoyen du monde, et il exerçait en Europe une espèce de magistrature jusqu'alors inconnue.

M. Pruth, auteur d'un voyage agréable (*Glanings*, *etc.*), nous apprend qu'Howard, qui aimait beaucoup les animaux, leur avait élevé, dans une de ses propriétés, un hôpital, et que cet établissement était aussi bien tenu que celui de Chelsea près de Londres, où on reçoit les invalides de l'armée de terre.

Enfin, en 1789, il publia son estimable ouvrage sur les lazarets, les prisons, les maisons de correction et leur police (*An account on principal lazarettos*, etc.). Un bill sanctionna tous les plans du philantrope.

Après ce dernier succès, il s'achemina de nouveau pour faire de nouvelles recherches en Russie, en Turquie, et autres parties du Levant.

Il s'était habitué à un régime qu'aucun médecin n'oserait approuver. Il vivait très-sobrement, et en cela il faisait bien; mais il se revêtait journellement d'une chemise et couchait dans des draps mouillés. On prétend qu'il se croyait de la sorte tout à fait invulnérable, et pourtant, en assistant à Gherson une jeune personne malade, il se vit frappé d'une fièvre contagieuse dont il mourut le 20 janvier 1790, dans la maison du banquier Markuf.

Potemkin, sûr de plaire encore à Catherine ii dans cette circonstance, régla lui-même le cérémonial des funérailles d'Howard. Il réunit à un nombreux cortége civil et religieux, l'appareil pompeux des armes, et il ordonna d'incliner, avec respect, ses drapeaux victorieux devant la tombe de l'ami des hommes.

Le jour même où la nouvelle de la mort d'Howard parvint en Angleterre, on songea à lui élever cette statue qu'il avait eu raison de refuser. La modestie et même les calculs de la prudence doivent engager à repousser ces hommages, car les statues élevées aux morts sont celles qui restent le plus sûrement et le plus long-temps debout.

L'Angleterre avait accumulé dans l'abbaye de Westminster tant de trophées, que sa reconnaissance n'y trouvait plus de places à donner. Elle a converti la cathédrale de Saint-Paul de Londres en un autre panthéon qui, déjà consacré à son culte national, le sera aussi désormais à la mémoire de ses grands hommes. C'est là qu'on a élevé la statue d'Howard, que ses bienfaits envers l'humanité placent au moins de niveau avec les gloires les plus légitimes.

Voici la liste des ouvrages d'Howard.

Trois mémoires insérés dans les Transactions philosophiques : 1°. *Sur les degrés du froid qui a régné à Cardington en* 1763, tome LIV. 2°. *Sur la température des eaux de Bath*, tome LVII. 3°. *Sur la chaleur du sol au Vésuve*, tome LIX.

The state of the prisons in England and Wales, with preliminary observations and account of some foreign prisons. Londres, 1777, in-4°.

Appendix, etc. 1780, in-4°.

The state of the prisons, etc., *containing the additional matter of his Appendix.* Londres, 1780, in-8°.

Appendix, etc. 1784, in-4°., et dans la même année Howard fit paraître une édition complète et in-8°. de son travail sur les prisons.

Le tout a été traduit en français en 1788, 2 vol. in-8°., et en allemand par Ludwig, Léipzick, 1791, in-8°.

An account of the principal lazarettos in Europe, with various papers relative to the plague, together with further observations on some foreign prisons and hispitals; with additional remarks on the present, of those in Great Britan and Ireland. Londres, 1789, in-4°. – Trad. en français, par F.-P. Bertin, 1801, in-8°.

On y a joint une traduction du Traité de Méad snr la peste.

Howard avait traduit du français et publié, en 1780, le Tableau de la Bastille, et il traduisit de l'italien et publia, en 1789, le nonveau Code pénal de Pierre Léopold, grand-duc de Toscane.

Aikin publia à Londres en 1791, in-8°., une vie étendue du philantrope, sous le titre de : Tableau du caractère et des services publics de J. Howard. Cet ouvrage a été traduit en français, par M. Boulard, et a paru à Paris en 1806, in-12. (R. DESGENETTES)

HOWE (GUILLAUME), né à Londres en 1619, devint, à l'âge de dix-huit ans, boursier du collége de Saint-Jean-d'Oxford, où il prit le degré de bachelier, en 1641, et celui de maître-ès-arts, en 1645. Aussitôt après, il entra dans la carrière de la médecine ; mais il ne paraît pas avoir jamais reçu le grade de docteur, quoiqu'on lui accorde communément ce titre. Ayant servi, avec beaucoup d'autres étudians, dans les troupes de Charles 1er, il fut récompensé de son zèle par la

place de capitaine de cavalerie. Après la défaite complète des royalistes, il reprit ses études médicales, à la fin desquelles il pratiqua l'art de guérir à Londres, où il mourut, au mois de septembre, en 1656, laissant un ouvrage, intitulé :

Phytologia britannica, natales exhibens indigenarum stirpium spontè emergentium. Londres, 1650, in-12.

Les plantes sont rangées d'après l'ordre alphabétique de leurs noms latins. On en compte mille deux cent vingt, parmi lesquelles se trouvent beaucoup de variétés. Plusieurs sont étrangères au sol de l'Angleterre.

Howe a publié une partie des papiers de Lobel sous ce titre :

Matthiæ de Lobel M. D., Botanographii regii eximii, stirpium illustrationes, plurima elaborantes inauditas plantas subreptitiis Joh. Parkinsoni rapsodiis, spartim gravatæ, ejusdem adjecta sunt ad calcem Theatri botanici Αμαρτηματα. Londres, 1655, in-4°. (J.)

HOYER (Jean-Georges), médecin allemand, né à Muehlhausen, le 23 août 1663, appartenait à une famille patricienne. Ses parens l'envoyèrent à Iéna en 1684, pour y étudier la médecine. Il revint au bout de trois années dans sa ville natale, sans avoir pris aucun grade, et pratiqua aussitôt l'art de guérir; mais ayant obtenu peu de succès, il ne tarda pas à se rendre à Copenhague, dans l'espérance d'une meilleure fortune, et y arriva en 1689. Il se proposait de passer en Hollande, et de là en Angleterre, quand la nouvelle d'un incendie qui avait consumé tout son patrimoine, le mit dans la nécessité de changer son plan de conduite. Se trouvant donc réduit aux seules ressources de son art, il revint en Allemagne en 1693, et alla prendre, l'année suivante, à Halle, le grade de docteur, dont le défaut lui avait nui beaucoup jusqu'alors auprès des malades. S'étant fixé ensuite dans sa ville natale, il y mourut en 1737, le 4 avril. L'Académie des curieux de la nature l'avait admis au nombre de ses membres en 1695, sous le nom d'*Apollodore*. Il a laissé divers écrits intitulés:

Dissertatio de salivâ et ejus morbis. Halle, 1694, in-4°.

Eigentliche Untersuchung der Saeure und des Schleims. Halle, 1696, in-8°.

C'est une traduction du traité *De acido et viscido* d'Hoffmann.

Programma in funere Viri M. Christophori Scribonii, Gymnasii patrii quondam rectoris. Halle, 1696, in-fol.

Dissertatio epistolica de Mulhusinâ territorii finitimorumque locorum constitutione epidemicâ anno 1700 observatâ, ad Lucam Schroeckhium. Halle, 1701, in-12.

Beschreibung und Gebrauch des Theriaci cœlestis. Halle, 1702, in-12.

Panegyricus imperatori Josepho I in hommagio, mediante Alberto Antonio, comite de Schwarzenburg et Hohenstein, præstito exhibitus. Halle, 1705, in-4°.

Ausfuehrliche Untersuchung der ansteckenden pestilenzialischen Seuche, welche etliche Jahre her in Europa grassiret. Gotha, 1714, in-8°.

Erneuerte und verbesserte Medicinal-Apotheker-Chirurgorum und andere Ordnungen, sammt beygefuegter Taxa derer Apotheker-Waaren,

Arzneyen, und ertheilten Privilegien in der Kaiserlich freyen und des Heil. Reichs-Stadt Muehlhausen. Muehlhansen, 1714, in-4°.

L. Blumentrost's Haus-und Reise-Apothek, oder Beschreibung der auserlesensten und bewaehrtesten Arzneyen, nach ihrer Zubereitung, Kraft, Gebrauch und Vorsichten. Léipzick, 1716, in-8°.

Catastrophe auspicatissima, quâ sacratissimus Cæsar, Imperator et Arbiter Carolus Maximus, in Homagii Muhlusini actu Legato de Metch, etc., subjectissimè præstando, panegyrico admirata et venerata. Muehlhausen, 1717, in-fol.

Erklaerung des von Jurisconsultis et Medicis sogenannten Poculi abortivi, anstatt einer Apologie entgegen die einfaeltige Beschuldigung eines unbesonnenen verkehrten Critici wider die so genanute balsamische Bewahrungs-Tinctur. Francfort et Léipzick, 1728, in-8°. (J.)

HUBER (François), né à Genève en 1750, avait quinze ans lorsqu'il perdit la vue. L'impression du froid et le mirage d'une neige éblouissante, pendant une nuit qu'il s'était égaré dans la campagne, furent la cause de ce fâcheux accident. Malgré son infirmité, qui semblait devoir l'éloigner pour toujours de l'étude des sciences, il s'adonna à l'histoire naturelle, et ne cessa d'en faire l'objet de ses occupations. Aidé de sa femme et de François Burnens, ce dernier lui servant de lecteur, de secrétaire et de prosecteur, il parvint à enrichir la science d'observations curieuses qui se trouvent consignées dans des ouvrages rédigés par un de ses fils, et intitulés :

Nouvelles observations sur les abeilles. Paris, 1796, in-12. - Genève, 1814, 2 vol. in-8°.

Dans cet ouvrage Huher fait connaître de quelle manière s'opère la fécondation de la *reine*, par l'approche des faux bourdons. Ce phénomène était resté jusqu'alors ignoré.

Mémoire sur l'influence de l'air et de diverses substances gazeuses dans la germination de différentes plantes. Genève, 1801, in-8°.

Cet ouvrage renferme l'exposé des expériences et des observations qu'il avait faites, sur la germination, avec Jean Sennebier son ami.

Huber, fils du précédent, a publié l'un des ouvrages sur l'histoire naturelle les plns remarqnables du siècle, sous le titre modeste de :

Essai sur l'histoire et les mœurs des fourmis indigènes. 1 vol. in-8°. -Trad. en anglais, 1 vol. in-12, 1806. (Lefèvre)

HUBER (Jean-Jacques), fils d'un pharmacien, naquit à Bâle, le 11 septembre 1707. Il fit ses études à Berne, sous la direction de Haller, alla les terminer à Strasbourg, prit le grade de docteur, en 1733, dans sa ville natale, et y fut admis, l'année suivante, parmi les membres du Collége de médecine. En 1735, il fit un voyage à Paris, et obtint le titre de médecin du prince de Bade-Durlach. Lorsqu'Haller accepta la chaire que l'Université de Goettingue lui avait conférée, il jeta les yeux sur Huber, pour remplir auprès de lui les fonctions de prosecteur, et il lui fit obtenir, en 1738, la place de professeur extraordinaire d'anatomie. Huber, qui cultivait aussi la botanique avec succès, parcourut la Suisse pour en étudier les

plantes, et communiqua ses observations à Haller, qui en profita pour la rédaction de la Flore d'Helvétie. En 1742, il fut nommé professeur d'anatomie et de chirurgie au gymnase de Cassel, où il termina sa carrière, le 6 juillet 1778. Il était membre de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom d'Arétée II. On trouve quelques Mémoires de sa façon dans le recueil de cette compagnie, ainsi que dans les *Acta helvetica* et les Transactions philosophiques. Il a publié en outre :

Dissertatio de bile. Bâle, 1733, in-4°.
Positiones anatomico-botanicæ, pro vacanti cathedrâ anatomico-botanicâ defensæ. Bâle, 1733, in-4°.
Programma de medullâ spinali. Gœttingue, 1739, in-4°.
Programma de partu difficili, ex prolapsu brachii, lectionibus de arte obstetriciâ habendis præmissum. Gœttingue, 1740, in-4°.
Commentatio de medullâ spinali, speciatim de nervis ab eâ provenientibus. Gœttingue, 1741, in-4°.
Huber place la dernière paire cervicale parmi les nerfs vertébraux. Il a donné une figure assez exacte de la moelle épinière et des nerfs qu'elle fournit.
Commentatio de vaginæ uteri structurâ rugosâ, necnon de hymene. Gœttingue, 1742, in-4°.
Programma de miris vis externæ ac imprimis imaginationis in mulieres gravidas, indeque in embryones effectibus. Cassel, 1743, in-4°.
Epistola anatomica ad D. Wigandum de nervo intercostali deque nervis octavi et noni paris et de accessorio. Gœttingue, 1744, in-4°.
Programma de foraminis ovalis arteriosique canalis structurâ et usu. Cassel, 1745, in-4°.
En voulant rectifier quelques assertions trop exclusives des anatomistes, Huber commet des erreurs palpables. Ainsi, par exemple, il prétend, contre toute évidence, que la valvule d'Eustachi n'est jamais ni percée, ni frangée. Cet opuscule donna lien à une discussion entre lui et Haller.
Cogitationes tumultuariæ de aere atque electro œconomiæ animali famulantibus et imperantibus. Cassel, 1747, in-4°.
Programma sistens observationes ac cogitationes nonnullas de monstris demonstrationibus suis anatomicis præmissas. Cassel, 1748, in-4°.
Satura medica, programma ad felicem praxin clinicam ducens, et imprimis naturam medici magistram tradens. Cassel, 1750, in-4°.
Programma sistens observationes nonnullas circà morbos nuperorum heic aliquot annorum epidemicos, per reciprocum aeris humani et atmospherici commercium illustratos. Cassel, 1755, in-4°.
Programma sistens observationes aliquot anatomicas aliaque dicta certè necessaria. Cassel, 1760, in-4°.
Programma sistens animadversiones nonnullas anatomicas. Cassel, 1763, in-4°.
Programma de cicutâ. Cassel, 1764, in-4°.
Programma de erroribus aliquot rei medicæ popularibus. Cassel, 1767, in-4°.
Oratio de chirurgiæ cum anatome nexu. Cassel, 1767, in-4°.
Programma memoriam instaurati Athenæi piè celebrandam indicens. Cassel, 1769, in-4°.
Programma invitatorium ad celebr. diem natalem Friderici Hass. L. Cassel, 1769, in-fol.
Programma de aere œconomiæ animali famulante. Cassel, 1770, in-4°.
Invitatio ad negotia anatomica in novo theatro tractanda. Cassel, 1777, in-4°. (J.)

HUCHER (Jean) naquit, vers le milieu du seizième siècle, à Beauvais, ou dans les environs de cette ville de l'ancienne Picardie. Ses parens s'étaient illustrés de temps immémorial dans la carrière des armes. Son père, Hucher d'Auneuil, vaillant capitaine, périt à la bataille de Saint-Quentin, ne laissant à son fils que l'exemple de sa vie. Hucher fut même obligé, en 1570, pour pouvoir prouver l'état et les services de sa famille, de recourir à une enquête judiciaire, dans laquelle le maréchal de Damville, l'un des fils du connétable Anne de Montmorenci, et depuis connétable lui-même, déposa comme témoin principal.

Nous voyons, dans l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier que, dès 1566, Hucher avait été reçu bachelier, sous la présidence de Laurent Joubert, et qu'il fut admis au doctorat, sous celle de François Feynes, en 1567. Enfin, nous apprenons, d'une manière certaine, qu'il devint professeur en 1570, doyen en 1578, chancelier en 1583, et qu'il mourut en 1603.

On a dit, sans preuves suffisantes, que Hucher fut nommé, en 1598, médecin ordinaire du roi Henri IV. Il est sûr qu'il n'en remplit point les fonctions, et il est probable, s'il eut jamais ce titre, que ce fut un honneur spécial décerné à son mérite, sans exiger aucun service. A l'époque de la révolution, tous les professeurs de la Faculté de médecine de Montpellier étaient qualifiés, dans les actes publics et privés, du titre de conseiller médecin ordinaire du roi.

A la mort d'Hucher, François Ranchin fit placer, sur la façade des Ecoles de médecine, une inscription, que nous rapportons ici pour plusieurs motifs, entr'autres, parce qu'elle est très-honorable pour celui dont nous parlons, puisqu'elle lui fut consacrée par l'estime la plus flatteuse, celle de ses collègues, et parce qu'elle donne aussi une idée du goût de cette époque.

D. M.
Joannis Hucheri, Bellovaci,
Salutis publicæ conservatoris;
Professoris regii et cancellarii,
Qui, postquàm cœlum nostrum medicum
Dignissimè diù sustentavit Atlas,
Defunctus est in hoc Montepelio, anno MDCIII.

La famille d'Hucher a subsisté à Montpellier, dans des places honorables, jusqu'au moment où elle s'est éteinte, à la fin du dernier siècle, dans la personne de Duchi de Cannelles, procureur général à la cour des comptes, aides et finances.

Hucher a laissé les ouvrages suivans :

De febrium differentiis, signis et curatione, libri IV. Lyon, 1601, in-8°.

De prognosi medicâ. Lyon, 1602, in-8°.

De sterilitate, libri IV. Genève, 1609. *Accedit liber de diœtâ et therapeiâ puerorum.* Genève, 1610, in-8°.

On trouve aussi dans la collection des Œuvres de Laurent Jonbert (Lyon, 1582, in-fol.) les thèses ou triduaoes d'Hucher dans son concours pour le professorat. Voici leurs titres :

An febrium putridarum duo sint prœcipua remedia, venæ sectio et frigidæ potus? Affirmat.

An febrium intermittentium et continuarum eadem sit curatio? Affirm.

An ad curationem febris hecticœ frigerantia et humectantia sunt ex usu? Affirm.

An ad dextrum usum medicamentorum purgantium conferat indicatio ab aere sumpta? Affirm.

Quinze propositions, plus ou moins intéressantes, se rangent sous ce titre, sans avoir toujours avec lui un rapport très-direct.

Joan. Huchcri pro philosophicâ Monspeliensis Academiœ libertate ad ejusdem principes doctores medicos, Oratio X calend. Martii habita, anno 1567.

Ce discours donne une juste idée de la philosophie d'Hucher, et on n'est point surpris qu'en traitant de la stérilité et d'une foule d'autres objets, il se soit élevé au-dessus des préjugés de son siècle.

(R. DESGENETTES)

HUDSON (GUILLAUME), botaniste et pharmacien anglais, naquit, en 1735, à Kendal, dans le Westmoreland. Pendant long-temps, il occupa la chaire de botanique au jardin de pharmacie de Chelsea. Il mourut le 23 mai 1793. On n'a de lui qu'un seul ouvrage, sa Flore d'Angleterre, dans laquelle les plantes sont rangées d'après le système de Linné, qu'il avait été un des premiers à adopter en Angleterre.

Flora anglica. Londres, 1762, in-8°. – *Ibid.* 1778, 2 vol. in-8°.

(O.)

HUENERWOLF (JACQUES-AUGUSTE), médecin pensionné de la ville d'Arnstadt en Thuringe, sa patrie, fut admis, en 1685, dans le sein de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom d'Actuarius. Il a inséré un très-grand nombre d'observations dans le recueil de cette compagnie, et publié en outre,

Dissertatio de variolis. Giessen, 1669, in-4°.

Anatomia pœoniœ. Arnstadt, 1680, in-8°.

Fecundi gynœcei mysteria, oder sonderbare Frauenzimmergeheimnisse. Francfort et Leipzick, 1690, in-8°. (O.)

HUFELAND (CHRISTOPHE-GUILLAUME), conseiller et médecin du roi de Prusse, depuis 1801, directeur de la Charité à Berlin, et professeur au Collége médico-chirurgical de cette ville, est né à Langensalza, le 12 août 1762. Reçu docteur à l'Université de Tubingue, il fut d'abord revêtu du titre de

médecin de la cour de Weimar; puis en 1793, il devint professeur ordinaire à Iéna, et en 1796, conseiller et médecin du duc de Saxe-Weimar et Eisenach. Ses ouvrages sont :

Dissertatio sistens usum vis electricæ in asphyxiâ experimentis illustratum. Gœttingue, 1783, in-4°.

Bemerkungen ueber die kuenstlichen und natuerlichen Blattern zu Weimar im Jahre 1788. Léipzick, 1789, in-8°. - *Ibid.* 1793, in-8°. - *Ibid.* 1798, in-8°.

Neueste Annalen der franzoesischen Arneykunde. Léipzick, tome I, 1791; II, 1793; III, 1800, in-8°.

Ueber die Ungewissheit des Todes und das einzige untruegliche Mittel, sich von seiner Wirklichkeit zu ueberzeugen und das Lebendigbegraben unmoeglich zu machen; nebst einer Nachricht von der Errichtung eines Leichenhauses in Weimar. Weimar, 1791, in-8°. - Graetz, 1791, in-8°.

Erfahrungen ueber den Gebrauch und die Kraefte der sauren Schwererde in verschiedenen Krankheiten. Erford, 1792, in-8°.

Ueber die wesentlichen Vorzuege der Inokulation, vollkommene und unvollkommene Blaettern und andere dahin einschlagende Punkte. Léipzick, 1792, in-8°.

Ein Wort an seine kuenftigen Zuhoerer zur Ankuendigung seiner anzufangenden Vorlesungen. Léipzick, 1796, in-8°.

Aufklaerungen der Arzneywissenschaft, aus den neuesten Entdeckungen der Physik, Chemie, und andern Huelfswissenschaften. Weimar, 1793-1794, in-8°.

Vollstaendige Darstellung der Kraefte und des Gebrauchs der salzsauren Schwererde in Krankheiten. Berlin, 1794, in-8°.

Erinnerungen nn alle Muetter, denen die Gesundheit ihrer Kinder am Herzen liegt. Bielefeld, 1794, in-8°.

Gemeinnuetzige Aufsaetze zur Befoerderung der Gesundheit, des Wohlseyns und vernuenftiger medicinischen Erfahrung. Léipzick, 1794, in-8°.

Ideen ueber Pathogenie, oder Einfluss der Lebenskraft auf Entstehung und Form der Krankheiten, als Einleitung zu pathologischen Vorlesungen. Iéna, 1795, in-8°.

Ueber die Ursachen Erkenntniss und Heilung der Skrofelkrankheit. Berlin, 1795, in-8°. - *Ibid.* 1797, in-8°. - Trad. en français, par Bousquet, Paris, 1821, in-8°.

Journal fuer die praktische Arzneykunde und Wundarzneykunst. Berlin, 1795, in-8°.

Ce journal continue de paraître par cahiers tous les mois.

Kunst, das menschliche Leben zu verlaengern. Berlin, 1796, in-8°. - *Ibid.* 1798, in-8°. - *Ibid.* 1805, in-8°. - *Ibid.* 1806, in-8°. - Trad. en français, Iéna, 1799, in-8°.

Bemerkungen ueber das Nervenfieber und seine Complicationen, in den Jahren 1796, 1797 *und* 1798. Iéna, 1799, in-8°.

Einrichtung und Gesetze des medicinischen Instituts zu Jena. Iéna, 1798, in-8°.

Pathologie, zu akademischen Vorlesungen. Iéna, 1798, in-8°.

Guter Rath an Muetter, ueber die wichtigsten Punkte der physischen Erziehung der Kinder in den ersten Jahren. Berlin, 1799, in-8°. -*Ibid.* 1803, in-8°. -Trad. en français, Francfort, 1800, in-8°.

Bemerkungen ueber die Brown'sche Praxis. Tubingue, 1799, in-8°.

System der praktischen Heilkunde. Iéna et Léipzick, tome I, 1800; II, 1802-1805, in-8°.

Nachrichten von dem Zustande des Krankenhauses der Charité im Jahre 1801. Berlin, 1802, in-8°.

Il paraît tous les ans un compte rendu semblable.

Noethige Erinnerung an die Baeder und ihre Wiederherstellung in Deutschland. Weimar, 1801, in-8°.

Ueber die Vergiftung durch Brandwein. Berlin, 1802, in-8°.

Ueber lauwarme Baeder. Francfort, 1802, in-12. -Trad. en français, par Wichelhausen, Manheim, 1803, in-8°.

Der Schlaf und die Schlafzimmer in Beziehung auf die Gesundheit und einer Anhang das Leben zu verlaengern. Vienne, 1803, in-8°.

Lebensretter bey dem Scheintode. Graetz, 1805, in-8°.

Die Verhaeltnisse des Arztes. Berlin, 1806, in-8°. - *Ibid.* 1808, in-8°.

Bemerkungen ueber das im Jahre 1806 *und* 1807 *in Preussen herrschenden Nervenfieber.* Berlin, 1807, in-8°. -Trad. en français par Vaidy, Berlin, 1808, in-8°.

Armenpharmacopœa entworfen fuer Berlin, nebst den Nachrichten von dem daselbst errichteten Armenkrankenverpflegungsanstalt. Berlin, 1810, in-8°.

Ankuendigung des Konigl. poliklinischen Instituts auf die Universitaet, in Berlin; nebst den Gesetzen. Berlin, 1811, in-8°.

Geschichte der Gesundheit, nebst einem physischen Charakteristik des jetzigen Zeitalters. Berlin, 1812, in-8°.

Ueber die Kriegspest alter und neuern Zeiten. Berlin, 1814, in-8°.

Praktische Uebersicht der vorzueglichsten Heilquellen Deutschlands. Berlin, 1815, in-8°.

Versuch mit dem Besnardichen Mittel zur Heilung der Lustseuche. Berlin, 1815, in-8°.

Aufforderung an alle Aerzte Deutschlands und des Auslandes fuer die Beibehaltung der officinellen Namen der Heilmittel. Berlin, 1815, in-8°. (z.)

HUGKEL, ou HUGGEL (Jean-Jacques), appelé en latin *Huckelius*, mort, en 1564, à Bâle, où il avait été reçu docteur en médecine, vers l'an 1550, et où il enseignait publiquement la langue grecque, a publié :

Von den heilsamen Baedern in Deutschland. Muehlhausen, 1559, in-8°.

De semioticâ medicinæ parte tractatus. Bâle, 1560, in-fol.

Examen leprosorum. Bâle, 1560, in-8°.

Von dem Aussatz. Muehlhausen, 1563, in-8°. - Francfort, 1566, in-8°.

On ne le confondra pas avec

Hueckel (*Barthélemy-Louis*), médecin pensionné de la ville de Dresde, dont on a :

Abhandlung von Schafvieh, darinnen dessen Natur, Wartung und Nutzen, wie auch Krankheiten und Arzneyen beschrieben werden. Stutgard, 1745, in-8°.

Abhandlung von den Ziegen und zahmen Schweinen. Francfort, 1766, in-8°. (o.)

HULME (Nathaniel), médecin anglais de beaucoup de mérite, qui mourut à Londres en 1807, à l'âge de soixante-quinze ans, était membre du Collége royal de médecine de cette ville et de la Société des antiquaires, qui s'y trouve établie. Il a publié :

Easy remedy, proposed for the relief of the stone and gravel, the scurvy, gout, etc., and for the destruction of worms in the human body. Londres, 1778, in-8°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1778, in-8°.

Ce moyen est le gaz acide carbonique.

Libellus de naturâ, caussâ curationeque scorbuti. To which is annexed a proposal for preventing the scurvy in the britisch navy. Londres, 1768, in-8°.

Hulme a remporté, avec M. Auvity, le prix proposé par la Société de médecine de Paris, *Sur les causes de l'endurcissement du tissu cellulaire, auquel plusieurs enfans nouveau-nés sont sujets, et sur le traitement préservatif et curatif de cette maladie.*

Ce mémoire a été imprimé dans les Mémoires de la Société de médecine de Paris, années 1787 et 1788.

L'auteur considère l'endurcissement du tissu cellulaire comme un résultat de l'inflammation du poumon. Il veut qu'on le traite par la méthode dérivative appliquée sur la membrane muqueuse du canal digestif.

Hulme est auteur de deux Mémoires, lus à la Société royale de Londres, et qui sont intitulés :

Experiments and observations on the light, which is spontaneously emitted with some degree of permanency from various bodies ;

Dans les *Philosophical transactions*, 1800.

A continuation of the experiments and observations on the light, which is spontaneously emitted from various bodies ; with some experiments and observations on solar light when imbibed by Canton's phosphors ;

Même recueil, 1801. (LEFÈVRE.)

HUMEAU (FRANÇOIS), né à Poitiers, vers l'an 1530, étudia la médecine à Montpellier, y prit le bonnet doctoral, et revint ensuite dans sa patrie, où il fut nommé professeur, en 1580. Il était doyen de sa Faculté, quand la mort l'enleva en 1594. On ne connaît de lui que deux opuscules, intitulés :

Traité sur le pourpre. Poitiers, 1575, in-8°.

Tractatus de liene. Paris, 1578, in-8°.

HUMEAU (*François*), neveu du précédent, reçu docteur à Poitiers en 1628, mourut doyen de sa compagnie en 1683. Il ne se fit remarquer que par son acharnement contre l'immortelle découverte de Harvey.

In circulationem sanguinis Harveianam exercitatio anatomica. Poitiers, 1659, in-4°. (Z.)

HUMELSBERG (GABRIEL), médecin du seizième siècle, né à Ravensburg, dans la Souabe, fit ses études à Bologne, et pratiqua ensuite l'art de guérir à Isny. On lui doit de savans et utiles commentaires sur quelques auteurs anciens, dont il a donné des éditions estimées, parmi lesquelles on distingue celles de Sextus Placitus (Bâle, 1539, in-4°.), d'Antoine Musa et d'Apulée (Zurich, 1537, in-4°.), de Quintus Serenus Sammonicus (Zurich, 1540, in-4°. - *Ibid.*, 1581, in-4°.), et d'Apicius (Zurich, 1542, in-4°. - Amsterdam, 1709, in-8°.).

(O.)

HUNAULD (FRANÇOIS-JOSEPH), fils de René Hunauld, médecin de Saint-Malo, naquit à Châteaubriant le 24 février 1701. Issu d'une famille dont presque tous les membres s'étaient con-

sacrés à l'art de guérir, il embrassa la même carrière, et commença ses études à Angers, où il ne passa qu'une année, et se fit recevoir maître ès-arts. A dix-huit ans, il vint à Paris, et lorsqu'il eut atteint sa vingt-unième année, il alla se faire recevoir docteur à Reims. De retour à Paris, il s'y livra tout entier aux travaux anatomiques, et s'attacha particulièrement à Winslow et à Duverney, qui le firent recevoir à l'Académie des sciences en 1724. Il y entra en qualité de chimiste adjoint, seule place alors vacante, et ce fut en 1728 seulement qu'il put arriver à celle d'anatomiste, vers laquelle un goût décidé l'entraînait. A la mort de Duverney, en 1730, il le remplaça dans la chaire d'anatomie au Jardin du Roi. Cette même année, il prit le bonnet doctoral, et s'appliqua ensuite à l'exercice public de sa profession. Il mourut le 15 décembre 1742. Quoiqu'il éprouvât dans sa jeunesse une grande répugnance pour les dissections, il parvint à la surmonter, et à se faire, parmi les anatomistes, une réputation, que le temps n'a pas tout à fait détruite, en la restreignant néanmoins beaucoup. L'ostéologie fut la partie à laquelle il s'appliqua de préférence, et, malgré les progrès qu'a faits la céphalogénie entre les mains des modernes, on citera toujours avec éloge ses recherches sur les os du crâne de l'homme. On lui doit aussi la description de quelques cas intéressans de monstruosités; nous citerons, entr'autres, celui d'un hydrocéphale, dont la surface du cerveau ne présentait aucune trace de circonvolutions. Les résultats de ses travaux sont tous consignés dans les Mémoires de l'Académie des sciences, car c'est avec doute qu'on lui attribue les deux ouvrages suivans, ou du moins le premier :

Nouveau traité de physique sur toute la nature. Paris, 1742, 2 vol. in-12.

Dissertation, en forme de lettres, au sujet des ouvrages de l'auteur du livre sur les maladies des os. Paris, 1726, in-12.

Brochure anonyme contre J.-L. Petit, qui y est traité sans ménagement, et accusé de plagiat. Une lettre qu'on trouve à la fin, contre les chirurgiens qui exercent la médecine, paraît être de Rénéaulme de la Garanne.

Discours sur les fièvres qui ont régné les années dernières. Paris, 1696, in-12.

Hunauld (*Pierre*), grand oncle paternel du précédent, était d'Angers, où il enseignait et exerçait la médecine; il a laissé plusieurs ouvrages :

Discours physique sur les propriétés de la sauge, et sur le reste des plantes aromatiques, dans lequel, par occasion, on traite de la dissolution des corps, et de la digestion des alimens dans l'estomac. Paris, 1698, in-12.

Dissertation sur les fièvres malignes qui règnent dans les saisons de l'été et de l'automne, et en particulier sur celles de l'année 1710. Angers, 1710, in-12.

Entretiens sur la rage et ses remèdes, où, par occasion, on propose un nouveau système de la sanguification, et de quelques autres matières importantes à l'art de guérir. Château-Gontier, 1714, in-12. - *Ibid.* 1719, in-12.

Projet d'un nouveau cours de médecine. Château-Gontier, 1718, in-12.
HUNAULD (*Pierre*), autre médecin d'Angers, a publié :
Dissertation sur les vapeurs et les pertes de sang. Angers, 1756, in-12. (O.)

HUNCZOVSKI (JEAN), célèbre chirurgien allemand, naquit en 1752 à Czech, dans la Moravie, où un ecclésiastique, allié de sa famille, se chargea de diriger sa première éducation. Il alla faire ensuite ses cours de philosophie à Olmutz, et comme il se destinait à la profession de chirurgien, il servit dans la boutique de barbier que tenait son père. Aussitôt qu'il eut atteint sa dix-neuvième année, il s'empressa de se rendre à Vienne, pour y faire des études régulières. Une dame de la cour, à laquelle il était recommandé, voulut bien se charger de réparer les torts de la fortune envers lui, et lui fournit l'argent nécessaire pour aller suivre la clinique de Moscati, à Milan. La mort de cette dame l'obligea, au bout de deux ans, à reprendre la route de Vienne, où bientôt on le compta parmi les disciples les plus assidus de Steidele et de Brambilla. Ce fut à cette époque qu'il se hasarda pour la première fois dans la carrière littéraire, en publiant une traduction de l'ouvrage de Genga. Jusqu'en 1777, il vécut dans une situation peu heureuse, lorsqu'enfin Joseph II le fit voyager dans les pays étrangers, sur la recommandation de Brambilla. Hunczovski passa deux années à Paris, et treize mois à Londres. En 1780, il revint à Vienne par Turin et Milan. L'année suivante, il obtint une place de professeur à l'école médico-chirurgicale nouvellement établie. En 1791, il accompagna Léopold II à Naples, et au retour de ce voyage il fut nommé chirurgien de l'empereur. La mort termina son honorable carrière le 4 avril 1798. On a remarqué qu'avec toutes les qualités nécessaires à un grand chirurgien, il fit peu d'opérations dans le cours de sa vie. A son retour en Allemagne, il voulut imiter la hardiesse des chirurgiens français et anglais; le succès ne couronna pas ses premières tentatives, et il sentit qu'en ne changeant pas de conduite, il se perdrait dans l'esprit du peuple autrichien, chez lequel les lumières sont loin d'avoir fait autant de progrès que dans les autres contrées de l'Allemagne. Les ouvrages originaux d'Hunczovski sont :

Medicinisch-chirurgische Beobachtungen auf seinen Reisen durch England und Frankreich, besonders ueber die Spitaeler. Vienne, 1783, in-8°.
Anweisung zu chirurgischen Operationen. Vienne, 1785, in-8°. — *Ibid.* 1787, in-8°. — *Ibid.* 1794, in-8°.
Ueber die neuere Geschichte der Chirurgie in K. K. Staaten. Vienne, 1787, in-4°.
Bibliothek der neuesten medicinisch-chirurgischen Literatur. Vienne, 1790-1791, in-8°.
Publié avec J.-A. Schmidt. (A.-J.-L. J.)

HUND ou HUNDT (Magnus de), appelé quelquefois Magnus de Magdeborch, parce qu'il était de Magdebourg, vint au monde dans cette ville en 1449, et fut envoyé par ses parens à l'Université de Léipzick en 1482, où il étudia successivement la philosophie, la médecine et la théologie. Ayant obtenu le grade de bachelier en 1484, il publia, deux ans après, une édition de Juvénal ; en 1487, il devint maître ès-arts, et fut créé doyen de la Faculté de philosophie ; en 1496, il enseigna la physique ; en 1499, il prit le titre de docteur en médecine. S'étant ensuite adonné exclusivement à la théologie, il devint chanoine à Meissen, où il mourut en 1519. Nous ne citerons, parmi ses ouvrages, que ceux qui ont rapport à l'art de guérir :

Anthropologia de hominis dignitate, naturâ et proprietatibus. De elementis, partibus et membris corporis humani. De juvamentis, nocumentis, accidentibus, vitiis, remediis et physionomiâ ipsorum. De excrementis et exeuntibus. De spiritu humano ejusque naturâ, proprietatibus et opibus. De animâ humanâ et ipsius appendiciis. Léipzick, 1501, in-4°.

Platner regarde Hundt comme le premier qui ait donné des planches d'anatomie ; mais on en trouve déjà, en 1498, dans l'ouvrage de Mundini, et en 1499, dans celui de Peiligk. Moehsen prétend même que les planches de Hundt ne sont qu'une mauvaise copie de celles de Mundini.

Nuetzlich Regiment Sammt dem Bericht der Arzney wider etliche Krankheit der Brust. Léipzick, 1529, in-4°.

Livre tout à fait insignifiant. (z.)

HUNDERTMARK (Charles-Frédéric), fils du suivant, naquit à Zeitz, le 11 avril 1715. Dès qu'il eut terminé ses premières études, dans le gymnase de cette ville, il alla passer six années à l'Université de Léipzick, qui lui conféra le titre de docteur en 1740. Huit ans après, il y devint professeur extraordinaire. Chargé, en 1754, d'enseigner la physiologie, il passa presqu'aussitôt à la chaire d'anatomie, et mourut le 8 mai 1762, laissant un assez grand nombre d'opuscules académiques.

Commentatio de principibus diis artis medicæ tutelaribus apud veteres Græcos et Romanos. Léipzick, 1735, in-4°.

Theses ex omni philosophiâ decerptæ. Léipzick, 1736, in-4°.

Dissertatio de incrementis artis medicæ per expositionem ægrotorum apud veteres in vias publicas et templa. Léipzick, 1739, in-4°. – *Ibid.* 1749, in-4°.

Cette dissertation est encore estimée, ainsi que la première : toutes deux intéressent l'historien de la médecine.

Dissertatio de singulari usu frictionis et unctionis in curatione morborum. Léipzick, 1740, in-4°.

Programma de sacchari Saturni usu interno salutari, in quâ simul varia chemiæ capita illustrantur. Léipzick, 1741, in-4°.

Programma de sulphuris anodyni specie ex vini vitriolique oleis commixtis oriundâ. Léipzick, 1748, in-4°.

Dissertatio de mercurii vivi et cum salibus variè mixti summâ in corpus humanum vi atque efficacitate, ejusque cum sulphure laxius vel arctius conjuncti virtute in idem nullâ. Léipzick, 1754, in-4°.

Opuscule rempli d'une érudition, prodiguée sans réserve et sans goût. L'auteur y propose une théorie aussi ridicule qu'inintelligible de la manière d'agir du mercure sur l'économie animale.

Dissertatio de enemate uterino. Léipzick, 1755, in-4°.

Dissertatio de osteosteatomatis casu rariore. Léipzick, 1757, in-4°.

Cette thèse est du candidat F.-J. Titmann.

Programma de ozœnâ venereâ. Léipzick, 1758, in-4°.

Hundertmark prétend que quand deux scorbutiques exercent ensemble le coït, il peut survenir chez eux, aux parties génitales, des affections ayant beaucoup de ressemblance avec les symptômes de la vérole, surtout si la femme est à l'époque de ses règles. Du reste, il conseille le mercure combiné à l'écorce de Winter pour la guérison des personnes atteintes à la fois du scorbut et de la syphilis.... *ex ongue leonem.*

Dissertatio de scabie artificiali. Léipzick, 1758, in-4°.

Dissertatio de urinâ cretaceâ. Léipzick, 1761, in-4°. (J.)

HUNDERTMARK (Henri-Elie), né en 1664, au mois de mars, à Lobestein, dans le Vogtland, fit son cours de médecine à Léipzick, accompagna ensuite Henri VIII, comte de Reussen, dans les Pays-Bas, et profita de son séjour en Hollande pour se faire recevoir docteur à l'Université de Leyde. De retour en Allemagne, il s'établit à Zeitz, où il mourut le 21 novembre 1739, laissant :

Schmachtende Venus, Léipzick, 1700, in-8°.

Medicinischer Extract von einem Dutzend der groessten und schwersten Krankheiten. Léipzick, 1712, in-8°. (Z.)

HUNNIUS (François-Guillaume-Chrétien), né à Capellendorf, près de Weimar, en 1765, mourut le 17 juin 1807, dans cette dernière ville, où il pratiquait la médecine. Collaborateur de la Gazette générale de littérature, qui paraît à Halle en langue allemande, il a publié aussi à part les ouvrages suivans :

Abhandlung ueber die Ursachen und Heilung der Ruhr und deren Complicationen. Iéna, 1797, in-8°.

Der Arzt fuer Schauspieler und Saenger. Weimar, 1798, in-8°.

Son frère, Antoine-Chrétien Hunnius, après avoir exercé pendant quelque temps la profession de comédien dans une troupe qui jouait à Weimar, et publié des romans, des facéties et une comédie, étudia la médecine, qu'il alla ensuite pratiquer à Philadelphie dans l'Amérique du nord. (J.)

HUNTER (Guillaume), l'un des médecins que l'Angleterre oppose avec le plus d'orgueil aux premiers praticiens des autres nations, vint au monde, le 2 mai 1718, à Kilbridge, dans le comté de Lanerk, en Ecosse. Lorsqu'il eut atteint l'âge de quatorze ans, son père l'envoya au Collége de Glasgow, où il étudia pendant cinq ans avec succès, et mérita l'estime des

supérieurs par son application et sa bonne conduite. Sa famille désirait qu'il prît l'état ecclésiastique, mais il avait déjà trop d'indépendance dans le caractère et de droiture dans l'esprit, pour ne pas se dégoûter bientôt de la théologie. Quelques entretiens qu'il eut avec Cullen, qui débutait alors dans la pratique à Hamilton, achevèrent ce que la raison avait commencé, et le décidèrent à embrasser la profession de médecin. Il s'établit donc, en 1737, dans la maison même de Cullen, auprès de qui il passa près de trois années, qu'il regarda toujours comme les plus heureuses de sa vie. En 1740, il alla profiter des leçons de Monro à Edimbourg, et après un an de séjour dans cette capitale, il se rendit à Londres, où Douglas l'accueillit et se plut à lui servir de guide. Ce célèbre accoucheur, déjà fort avancé en âge, le logea dans sa propre maison, se fit aider par lui dans ses travaux anatomiques, et lui confia l'éducation de son fils. Hunter devint alors aide-chirurgien de l'hôpital de Saint-Georges. En 1743, il lut, à la Société royale de Londres, un essai sur la structure et les maladies des cartilages qui encroûtent les articulations. Ce sujet avait été négligé jusqu'alors, et Hunter le traita de manière à annoncer de profondes connaissances en anatomie. Il s'attacha surtout à y démontrer que les cartilages sont formés de fibres qui s'élèvent perpendiculairement à l'extrémité de l'os. Bientôt il commença des cours d'anatomie, qui attirèrent un grand concours d'auditeurs, lorsqu'après la mort de Douglas, Sharp lui abandonna son amphithéâtre en 1746. L'année suivante, il fut reçu membre de la corporation des chirurgiens de Londres, et peu de temps après, il partit pour Paris, avec le fils de son ancien maître, et parcourut la Hollande avant de se rendre en France. Ce voyage n'interrompit pas les leçons publiques qu'il donnait en Angleterre, car il revint assez tôt dans sa patrie pour les reprendre à l'époque accoutumée.

Hunter fit d'abord marcher de front l'anatomie et la chirurgie; mais, comme cette dernière lui inspirait une répugnance insurmontable, il ne tarda pas à l'abandonner tout à fait. Dès-lors tout son temps fut partagé entre l'enseignement de l'anatomie et la pratique de l'art des accouchemens. Il devint successivement accoucheur à l'hôpital de Middlesex, puis à celui de la Maternité à Londres. Son ton et ses manières contribuèrent cependant plus que ses talens à le mettre en vogue, et à lui procurer une pratique infiniment plus étendue que celle de Smellie, dont les manières dures et grossières éloignaient de lui ceux même qui avaient le plus d'estime et de vénération pour sa grande habileté et sa longue expérience. La mort de Manningham, et l'éloignement de Sandys, qui étaient alors les accoucheurs les plus recherchés de Londres, le laissèrent bien-

tôt sans rivaux, et sa fortune s'accrut rapidement. En 1750, il obtint le titre de docteur à Glasgow, et, renonçant pour toujours à la chirurgie, il commença sérieusement à exercer la médecine. La place de médecin de l'hospice de la Maternité lui fut donnée en 1755; l'année suivante le Collége des médecins de Londres l'admit dans son sein, et bientôt après il devint membre de la Société de médecine. On trouve dans le premier volume des Actes de cette Société, qui parut en 1757, ses observations sur les dilatations de l'aorte, suivies de remarques sur les anévrysmes en général. Les volumes suivans renferment d'autres mémoires de sa façon, parmi lesquels on distingue ceux qui traitent de l'emphysème et de la symphyséotomie. La Société, pour le récompenser des services qu'il lui avait rendus, l'élut président à la mort de Fothergill.

En 1762, Hunter mit au jour ses Commentaires, ouvrage dans lequel il soutenait, avec une excessive vivacité, les droits qu'il croyait avoir à quelques découvertes anatomiques qu'on lui contestait. L'adversaire contre lequel il dirigea principalement cet ouvrage, était Alexandre Monro, le jeune, professeur d'Edimbourg, qui lui disputait la priorité de ses recherches sur l'injection des conduits séminifères, sur ceux de la glande lacrymale, sur l'origine et les usages des vaisseaux lymphatiques, enfin sur l'absorption par les veines. Quelque temps après, Hunter accablé d'occupations, s'associa pour collaborateur Hewson, qui lui resta attaché jusqu'en 1767.

La Société royale accueillit Hunter dans son sein en 1767. Il y lut, l'année suivante, un Mémoire sur les ossemens fossiles de l'animal de l'Ohio, dans lequel il reconnut un quadrupède différent de l'éléphant et de tous ceux que nous connaissons aujourd'hui. Plus tard, il s'occupa aussi de recherches sur les os fossiles qu'on trouve à Gibraltar, et donna la description du nyl-ghan, espèce d'antilope particulière aux Indes orientales.

En 1768, Hunter devint membre de la Société des antiquaires, et la même année, à l'établissement de l'Académie royale des beaux arts, le roi lui accorda le titre de professeur d'anatomie. Cette chaire lui fournit l'occasion d'envisager la science de la structure du corps humain sous un point de vue entièrement neuf, celui de ses rapports avec la peinture et avec la sculpture.

Comme Hunter demeura célibataire, et qu'il vivait avec une grande frugalité, il eut bientôt amassé une fortune considérable. Après s'être assuré l'indépendance à laquelle tout homme de mérite doit aspirer, il résolut d'employer le surplus de ses richesses à l'établissement d'une école d'anatomie, dont il voulut être le seul fondateur. Ayant acheté un terrain à cet effet, il y fit bâtir une maison spacieuse, offrant un vaste amphi-

théâtre, diverses salles pour les cours et les dissections, et d'autres destinées à contenir un muséum. La formation de ce cabinet, composé d'abord uniquement d'objets d'anatomie, mais dans lequel il rassembla ensuite des fossiles, des livres, des médailles, etc., l'occupa jusqu'à sa mort, conjointement avec sa pratique et avec ses cours, qu'il n'abandonna jamais. Ce cabinet a joui et jouit encore d'une grande célébrité. Après la mort du fondateur, survenue le 20 mars 1783, il fut confié à son neveu, Mathieu Baillie. Les derniers momens de Hunter furent remarquables. Tourmenté depuis long-temps par de vives douleurs arthritiques, ce médecin célèbre quitta la vie avec une tranquillité d'esprit peu ordinaire. « Si j'avais assez de force pour tenir une plume, disait-il, j'écrirais combien il est aisé et doux de mourir. » L'Université de Glasgow possède actuellement son muséum. Ses ouvrages sont :

Medical commentaries. Londres, 1762, in-8°.
Anatomy of the human gravid uterus. Londres, 1775, in-fol. en anglais et en latin.
Cet ouvrage est enrichi de 34 planches, représentant les objets de grandeur naturelle, avec autant de vérité que de précision. Le texte a été rédigé par Baillie, et publié à part (Londres, 1794, in-8°.). C'est dans cet ouvrage, pour lequel son frère l'aida beaucoup, qu'on trouve la description de la membrane caduque, qui porte son nom.
Two introductory lectures to his anatomical course. Londres, 1785, in-8°.
Les mémoires qu'il a insérés dans les Transactions philosophiques et dans les Actes de la Société de médecine de Londres ont été traduits en allemand par C.-G. Kuehn (Léipzick, 1784-1785, 2 vol. in-8°.). (o.)

HUNTER (Jean) naquit au mois de juillet 1728, à Long Calderwood, dans le comté de Lanerk, en Ecosse. Il était le cadet de sa famille, et cette circonstance lui fut défavorable; car ses premières années se ressentirent de l'extrême indulgence d'une mère qui le chérissait, et dont la tendresse aveugle ne pouvait être tempérée par la sévérité salutaire du père, que l'âge et les infirmités empêchaient de surveiller l'éducation de son dernier fils. Hunter avait si peu de goût pour l'étude, qu'à peine savait-il lire et écrire à l'âge de vingt ans. Après la mort de son père, comme il paraissait annoncer de grandes dispositions pour les arts mécaniques, sa famille, qui se trouvait réduite à un état voisin de l'indigence, le mit en apprentissage chez un charpentier de Glasgow. Placé sur un théâtre aussi peu digne de lui, il ne laissa percer aucune étincelle du génie qui devait le faire monter un jour au premier rang des anatomistes et des chirurgiens de l'Angleterre. Mais, ayant entendu parler des succès que son frère obtenait à Londres, il résolut de l'aller trouver, et de lui demander à être employé auprès de lui comme aide d'anatomie. Guillaume accepta la proposition. Jean Hun-

ter, qui se rendit à Londres au mois de septembre 1748, ne tarda pas à acquérir une grande habileté dans les dissections. Il embrassa bientôt après l'étude de la chirurgie avec non moins d'ardeur, d'abord à l'hôpital de Chelsea, puis à celui de Saint-Barthélemy. En 1755, son frère l'associa à ses leçons, et l'année suivante il obtint, à l'hôpital de Saint-Georges, une place de chirurgien, qu'il occupa pendant cinq mois. Cependant la fâcheuse influence que les exercices anatomiques exerçaient sur sa santé, ne lui permit pas de suivre plus long-temps une carrière qu'il avait parcourue d'une manière si honorable; il se décida donc, en 1760, à prendre du service dans les armées, et il s'embarqua, en qualité de chirurgien, sur l'escadre que l'Angleterre envoya pour attaquer Belle-Isle. En 1763, il fit partie de l'expédition de Portugal, et au mois de mai de la même année, il revint à Londres. Dès-lors il se livra sans réserve à l'enseignement de l'anatomie et de la chirurgie, ainsi qu'à l'exercice de ce dernier art. Son nom devint bientôt célèbre parmi ceux des professeurs et des praticiens les plus habiles: aussi la Société royale l'admit-elle au nombre de ses membres en 1767. Il devint ensuite successivement membre du Collége des chirurgiens de Londres, l'un des chirurgiens de l'hôpital Saint-Georges, chirurgien extraordinaire des armées, inspecteur général des hôpitaux, chirurgien en chef de l'armée, et vice-président du Collége vétérinaire de Londres. Une angine de poitrine mit fin à ses jours le 16 octobre 1793.

Jean Hunter a déployé une activité sans exemple et un zèle infatigable pour le perfectionnement de l'anatomie et de la chirurgie. Ses revenus, qui s'élevaient à une somme considérable, étaient consacrés aux frais des nombreuses expériences dont il a enrichi le domaine de la science, et à l'acquisition de tous les objets précieux d'histoire naturelle qu'il pouvait se procurer: aussi ne laissa-t-il pas de fortune, contre l'usage des praticiens anglais qui parviennent à une haute renommée. La riche collection d'anatomie qu'il avait commencée dès sa jeunesse, a été acquise, suivant son vœu, par le gouvernement, qui l'a donnée au Collége des chirurgiens de Londres, sous la condition de la rendre publique, et d'en expliquer le contenu dans un certain nombre de leçons annuelles. C'est en 1810 que l'on a commencé ces leçons.

La découverte de Guillaume Hunter sur les lymphatiques et sur les vaisseaux de la matrice fut en grande partie le résultat des travaux de Jean, qui en a fait lui-même de très-importantes dans l'anatomie et la zootomie. Ainsi on lui doit une description plus exacte que celle qu'on possédait jusqu'alors, de la distribution des branches du nerf olfactif et de celui de la cinquième paire, ainsi que de celle des vaisseaux de

la matrice, qu'il a poursuivis jusqu'à leur épanouissement dans le placenta. Il a découvert les vaisseaux lymphatiques dans les oiseaux, et tracé un exposé fidèle de la manière dont les testicules descendent peu à peu de l'abdomen dans la cavité des bourses. C'est lui qui a donné le nom de *gouvernail* au cordon fibro-celluleux, qui, en se contractant pour attirer le testicule hors du ventre, alonge les fibres du muscle petit oblique, lesquelles produisent le crémaster, et constitue lui-même le dartos par son épanouissement. La physiologie lui est redevable de quelques vues ingénieuses; en effet, il soutenait avec raison que le sang est doué de la vitalité, et pensait que l'élasticité des artères diminue en raison du rétrécissement de leur calibre et de l'augmentation de leur force musculaire. Enfin, son nom ne figure pas moins honorablement dans les fastes de la chirurgie. C'est à tort cependant que le procédé opératoire qui consiste à lier l'artère fémorale dans le cas d'anévrisme de l'artère poplitée, a été désigné sous le nom de *méthode de Hunter*, même en France, car ce procédé, dont Anel fut le véritable inventeur, avait été tiré d'un injuste oubli par Desault, qui, dès 1785, développa les principes sur lesquels repose la théorie par laquelle on en explique les succès. Hunter a d'ailleurs publié des observations intéressantes sur l'anévrysme variqueux.

Indépendamment de Mémoires assez nombreux qui ont paru soit dans les Transactions philosophiques, soit dans d'autres recueils périodiques, il a laissé plusieurs ouvrages, en général mal écrits et diffus, mais remplis d'aperçus ingénieux et de considérations neuves.

Natural history of the human teeth, explaining their structure, use, formation, growth and diseases. Londres, 1771, in-4°. - Supplément, *Ibid.* 1778, in-4°. - Trad. en latin, par Boddaert, Léipzick, 1775, in-4°. - en allemand, Léipzick, 1780, 2 vol. in-8°.

On the venereal disease. Londres, 1786, in-4°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1787, in-8°. - en français par Audiberti, Paris, 1787, in-8°.

Il ne faudrait que d'assez légers changemens pour mettre cet excellent traité en harmonie avec les doctrines du jour. Ce fut sans doute à son peu d'érudition que Hunter dut de rester fidèle à la nature dans son tableau des maladies vénériennes, et de ne pas partager les erreurs grossières qui défigurent encore aujourd'hui cette partie de la pathologie. Cependant, on se tromperait beaucoup si l'on supposait qu'il n'a pas sacrifié aux préjugés reçus; son livre contient le germe d'une théorie physiologique des maladies des organes génitaux, mais rien de plus.

Observations on the diseases of the army in Jamaica and on the best means of preserving the health of Europeans. Londres, 1788, in-8°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1792, in-8°.

On the nature of the blood, inflammation, and gunshot wounds. Londres, 1794, in-4°. - Trad. en allemand par E.-B.-G. Hebenstreit, Léipzick, 1797-1800, 2 vol. in-8°.

Cet ouvrage est fort remarquable, et doit se trouver dans la bibliothèque de tous les médecins physiologistes, non parce que le professeur

Pinel et Bichat y ont puisé l'idée de l'étude des inflammations dans les différens tissus organiques, cette assertion, dénuée de fondemens, n'ayant été inspirée à M. Broussais que par une animosité peu patriotique, mais parce que c'est, avec l'ouvrage de notre Fabre, ce qu'on a publié de plus remarquable sur l'inflammation à la fin du dernier siècle.

Observations on certain parts of the animal œconomy. Londres, 1787, in-4°. - Trad. en allemand par A.-F.-A. Scheller, Bronswick, 1803, in-8°.

HUNTER (*Alexandre*), médecin d'York, a publié :

Observations on the nature and method of cure of the phthisis pulmonalis, or consumption of the lungs, by the late William White, with the origin, progress and design of the York lunatic asylum. Londres, 1792, in-8°.

Outlines of agriculture. Londres, 1795, in-8°. -Trad. en allemand par B. de Salis, Altona, 1799, in-8°.

A new method of raising wheat for a series of years on the same land. Londres, 1796, in-4°. - *Ibid*. 1797, in-4°.

An illustration of the analogy between vegetable and animal parturition. Londres, 1797, in-8°.

General view of a plan of universal and equal taxation. Londres, 1797, in-8°.

HUNTER (*Jacques*), vétérinaire anglais, a écrit, sur son art, un dictionaire intitulé :

A complete dictionary of farriery and horsemanship. Londres, 1796, in-8°.

HUNTER (*Jean*), médecin des armées anglaises, a publié :

Dissertatio de hominum varietatibus et harum causis. Edimbourg, 1775, in-8°. (J.)

HUNYADI (FRANÇOIS), d'Huuyad, dans la Transylvanie, fit ses études médicales en Hollande, et alla les terminer à Padoue, où il fut admis aux honneurs du doctorat. A son retour dans sa patrie, il devint médecin du roi de Pologne, Etienne Bathori, à la mort duquel, en 1586, il alla remplir la même place auprès de Sigismond Bathori, prince de Transylvanie. On ne connaît de lui que trois pièces de vers latins, ayant pour titres :

Epigrammation in opus Hier. Mercurialis de morbis puerorum. Venise, 1588, in-4°.

Votivum in ejusdem opus de venenis. Venise, 1588, in-8°.

Versus lugubres posthumis Stephani Regis honoribus nuncupati. Cracovie, 1588, in-4°. (Z.)

HUSSON (HENRI-MARIE), fils du lieutenant du premier chirurgien du roi à Reims, est né en cette ville le 25 mai 1772. Il fut envoyé au collége de Laon, où il commença ses études, qu'il acheva ensuite au collége Louis-le-Grand, pour lequel il avait obtenu une bourse en 1783. Au sortir de ses classes, il étudia la chirurgie sous Desault, et fut commissionné, en 1792, chirurgien sous-aide pour les armées de la Belgique et de la Hollande. L'année suivante, on le nomma aide-major, à cause de la manière distinguée avec laquelle il s'était acquitté de ses fonctions pendant le siége de Gertruidemberg et le blocus

de Breda. En 1794, Husson quitta le service, et fut désigné, par son district, pour venir à Paris étudier la médecine à l'École de santé, qui y avait été nouvellement organisée. C'est à cette Ecole, dont il fut un des bons élèves, qu'il prit, en 1799, le bonnet de docteur en médecine; peu de temps après, il y fut attaché en qualité de sous-bibliothécaire. Lors de l'importation de la vaccine en France, en 1800, Husson fut nommé secrétaire du comité destiné à constater et à étendre les bienfaits de cette belle découverte; et lorsque ce comité, établi d'abord par une société de souscripteurs, vint à faire partie, en 1804, des attributions du ministre de l'intérieur, Husson fut maintenu secrétaire du comité central de vaccine par le comte Chaptal. Le zèle et l'activité qu'il a déployés dans ses recherches sur la vaccine, le soin qu'il a mis à faire connaître les résultats, soit de ses travaux, soit de ceux de ses confrères, n'ont pas peu contribué à la propager dans toute la France. En 1806, Husson a été appelé à la place de médecin de l'Hôtel-Dieu, et, en 1809, à celle de médecin du Lycée impérial. Depuis neuf ans, il fait, à sa visite de l'hôpital, des leçons de clinique, régulièrement suivies par un grand nombre d'élèves; car ce médecin est peut-être le seul des professeurs de clinique interne des hôpitaux civils de Paris qui, dégagé de tout esprit de prévention, ait reconnu de bonne foi les avantages de la médecine physiologique sur l'ancienne doctrine médicale. En 1811, il a été nommé chevalier de l'ordre de la Réunion par Napoléon, dont il avait vacciné le fils, et en 1814, membre de la Légion-d'Honneur, par le roi, en récompense des services qu'il avait rendus aux soldats malades à l'hôpital de la Pitié, désolé alors par le typhus. Le docteur Husson est encore membre de l'Académie royale de médecine; il a écrit :

Essai sur une nouvelle doctrine des tempéramens. Paris, an VII, in-8°. – *Ibid.* 1800.

Recherches historiques médicales sur la vaccine, avec figures, Paris, 1801. – *Ibid.* 1802. – *Ibid.* 1803.

Cet ouvrage a été traduit en italien.

Notice historique sur la vie et les ouvrages de François-Xavier Bichat. Elle se trouve placée à la tête d'une nouvelle édition du Traité des membranes, publié en 1802, in-8°.

Rapports sur la vaccine, publiés chaque année par ordre du ministre de l'intérieur, depuis 1803 *jusqu'en* 1820. Paris, 15 vol. in-8°.

Dissertation sur la nécessité de ne point contrarier la marche des fièvres tierces jusqu'au septième accès ;

Mémoires de la Société médicale d'émulation, tome I.

Il est auteur de plusieurs articles, fort intéressans, qui se trouvent consignés dans le Dictionaire des sciences médicales.

(A.-J.-L. JOURDAN)

HUSSTY DE RASSINYA (ZACHARIE-THÉOPHILE), né à Rust, dans la Hongrie, le 13 mars 1754, mort le 30 mars 1803

à Presbourg, où il exerçait honorablement la médecine, a laissé plusieurs ouvrages intitulés :

Kritischer Kommentar ueber die Oestreichische Provinzialpharmacopoeen, mit einen Entwurfe zu einem gemeinnuetzigen verbesserten Dispensatorium. Presbourg, 1785, in-8°.
Diskurs ueber die medicinische Polizey. Presbourg, 1786, 2 vol. in-8°.
Naehere Ausfuehrung eines Entwurfes zu einem verbesserten Dispensatorium. Presbourg, 1786, in-8°.
Gekroente Preisschrift ueber die Verbesserung der K. K. Feldapotheken und des Studienwesens an der Josephsakademie zu Wien. Vienne, 1796, in-8°.
Ideen zur Verbesserung der oesterreichischen Provinzialpharmakopee, besonders in medicinisch-praktischen Gesichtspunkte. Presbourg, 1797, in-8°. (I.)

HUSZTY (Etienne), de la ville d'Huszt, dans le comté de Marmarosch, en Hongrie, vint au monde en 1671. Après avoir fréquenté les Universités de Francfort-sur-l'Oder, de Franeker et de Léipzick, il fit un voyage en Angleterre, et vint prendre le grade de docteur en médecine à Halle. Etant ensuite retourné dans son pays natal, il y fut nommé, en 1700, professeur de philosophie au Collége de Debreczin. On a de lui :

Dissertationes I-IV de homine. Leyde, 1693, in-4°.
Dissertatio de subjecto sanitatis et ejus divisione in elementa. Léipzick, 1694, in-4°.
Dissertatio de corporibus. Halle, 1695, in-4°.
Dissertatio de prudenti medicamentorum applicatione in tempore. Halle, 1695, in-4°.
Oratio exhibens speciem, requisita veri ac legitimi medici philosophi. Debreczin, 1700, in-4°. (O.)

HUTH (Géorges-Léonhard), fils d'un marchand de Nuremberg, vint au monde en cette ville, le 29 mars 1705, et y puisa les premiers principes d'une éducation libérale dans le gymnase public. S'étant rendu, en 1724, à l'Université d'Altdorf, il fut reçu docteur en médecine au bout de quatre ans. Immédiatement après, il prit la route de Strasbourg, et vint même jusqu'à Paris, pour s'y perfectionner dans l'anatomie et la chirurgie. La réputation de Boerhaave l'attira ensuite en Hollande, où il resta deux ans. A son retour dans sa patrie, en 1733, il fut admis parmi les membres du collége des médecins de Nuremberg, et dès l'année suivante, il travailla avec beaucoup d'ardeur au célèbre *Commercium litterarium.* L'Académie des Curieux de la nature l'adopta en 1749, sous le nom d'Hygienus II. Il termina sa carrière en 1761, laissant, outre plusieurs traductions de livres français et anglais, les ouvrages suivans :

Angenehmer und nuetzlicher Zeitvertreib mit Betrachtung curieuser Vorstellungen allerhand kriechender, fliegender und schwimmender Thiere. Nuremberg, 1748, in-fol.

Sammlung verschiedener auslaendischer und seltener Voegel. Nuremberg, 1749, in-fol.

Huth (*Jean-Christophe*) a écrit :

Dissertatio de cardialgiâ. Strasbonrg, 1699, in-4°.

Huth (*Jean-Philippe*) a laissé :

Dissertatio de hemitritæo seu semitertianâ. Strasbourg, 1663, in-4°.

Huth (*Philippe*) est auteur d'une

Dissertatio de ischuriâ. Wurzbourg, 1703, in-4°. (z.)

HUXHAM (Jean), mort le 10 août 1768 dans un âge très-avancé, était membre de la Société royale de Londres et médecin à Plymouth. Ce praticien, justement célèbre, est un de ceux qui ont le plus honoré l'Angleterre. C'était un excellent observateur. On lui doit la description d'une maladie assez peu connue, à laquelle on donne encore le nom de fièvre lente nerveuse d'Huxham. Il est du petit nombre de ceux qui n'ont pas méconnu la nature inflammatoire des fièvres dans la plupart des cas, et c'est en cela surtout que ses écrits ont beaucoup moins vieilli que ceux d'un grand nombre d'auteurs aussi célèbres.

Observationes de aere et morbis epidemicis. Londres, 1744-1752, 2 vol. in-8°.

Son fils a publié la continuation, *Ibid.* 1760, in-8°.

Essay on fevers and diseases. Londres, 1750, in-8°. -Trad. en allemand, Augsbourg, 1755, in-8°. - en français, Paris, 17.., in-12.

Cet ouvrage est la production la plus remarquable d'Huxham; si elle n'est pas exempte des défauts qui déparent les écrits de presque tous les médecins anglais, elle est infiniment supérieure aux divers écrits publiés postérieurement sur les fièvres en Angleterre, sans en excepter ceux de Cullen.

Medical and chymical observations upon antimony. Londres, 1755, in-8°. - Trad. en allemand, Baireuth, 1759, in-8°.

Dissertation of the malignant ulcerous Fore-Throat. Londres, 1757, in-8°.

Ses œuvres réunies ont été imprimées sous le titre suivant :

Opera physico-medica. Léipzick, 1764, 3 vol. in-8°.

Par les soins de G.-C. Reichel. (o.)

HUXHOLZ (Wolrad), médecin du prince de Hesse-Cassel, né le 11 juillet 1618, à Lippstadt, dans la Westphalie, mort à Cassel le 5 avril 1671, avait fait ses études à Groningue, et rempli pendant quelque temps la place de médecin pensionné à Lennep. On n'a de lui qu'un maigre manuel d'accouchemens pour les sage-femmes.

Unterricht der Hebammen. Cassel, 1652, in-8°.

Huxholz (*Jean-Henri*), fils du suivant, mort à Cassel en 1752, est auteur d'une

Dissertatio de epilepsiâ. Rinteln, 1701, in-4°.

Huxholz (*Jean-Louis*), fils de Wolrad, mort à Cassel le 9 juillet 1718, a laissé :

Dissertatio de fœtu monstroso in agro Marpurgensi edito. Marbourg, 1670, in-4°.

Dissertatio de fontanellis. Marbourg, 1673, in-4°. (o.)

I

ICCUS, de Tarente, vivait quelque temps avant Hippocrate. C'était un modèle parfait de modération en tout genre. Sa sobriété passa en proverbe chez les Grecs, qui disaient un *repas d'Iccus*, pour désigner un repas où il n'y avait rien de superflu. Iccus s'attacha principalement à corriger le régime des athlètes, en démontrant la puissante influence que le genre de vie exerce sur la vigueur de l'homme. Voilà pourquoi Platon lui attribue l'invention de la gymnastique médicale, dont Hérodicus doit toutefois être regardé comme le véritable fondateur, puisque ce fut lui qui, le premier, la réduisit en principes, et la présenta sous une forme systématique. (o.)

ICHER (Pierre) naquit à Montpellier, le 11 janvier 1658. Son père, qui était procureur de la chambre des comptes, prit un grand soin de son éducation. Il lui fit d'abord étudier les belles-lettres, grecques et latines, dans sa patrie, et comme sa famille était protestante, il l'envoya ensuite à l'Académie de Genève, où il se livra à l'étude des sciences physiques. Icher se décida à étudier la médecine, encore qu'il eût été fortement engagé par les siens à suivre le barreau. Reçu docteur en 1680, il suivit la pratique de Barbeyrac, et commença à voir lui-même des malades, lorsqu'il fut attaqué d'une affection soporeuse, qui mit sa vie en danger. Une langueur qui en fut la suite, le fit renoncer à la pratique de la médecine, qu'il n'exerça plus que pour un petit nombre de parens et d'amis. Réduit à la retraite, qui avait pour lui des charmes, il reprit avec ardeur l'étude des belles-lettres. La plupart des ouvrages de littérature ancienne qu'on a trouvés dans son cabinet, sont enrichis de notes marginales de sa propre main. Il avait fait surtout d'importantes remarques sur Aristophane et sur le dialecte attique qui règne dans les ouvrages de ce poëte. A la formation de la Société royale des sciences de Montpellier, Icher fut appelé à en faire partie, comme physicien. Il ne pouvait plus se livrer aux expériences, pour lesquelles il avait eu beaucoup de talens, mais il fut très-utile à cette compagnie savante, en lisant, en

analysant les ouvrages nouveaux, sur lesquels il faisait ensuite des rapports judicieux et étendus. Icher mourut à Montpellier le 22 mai 1713, et son éloge fut fait par Gauteron.

(R. DESGENETTES)

IMPERATO (Ferrante), apothicaire de Naples, qui vivait vers la fin du seizième siècle, a publié, sur l'histoire naturelle, un ouvrage fort estimé de son temps, que plusieurs auteurs l'accusent d'avoir fait rédiger, à prix d'argent, par un certain Nicolas-Antoine Stegliola. Cette accusation n'est pas appuyée de preuves suffisantes. L'ouvrage a pour titre :

Istoria naturale, nella quale si tratta delle diversa condizione de minere, pietre preziose, e altre curiosita, con varie istorie di piante e animali. Naples, 1599, in-fol. - Venise, 1672, in-fol., par les soins de J.-M. Ferro. - Trad. en latin, Cologne, 1695, in-4°.; Leipzick, 1695, in-4°.

La seconde édition italienne renferme six cent soixante-neuf figures en bois. (J.)

IMPERIALI (Jean-Baptiste), issu d'une famille génoise, dont plusieurs membres sont devenus célèbres dans la république des lettres, vint au monde à Vicence en 1568. Vérone fut le théâtre de ses premières études, qu'il fit avec beaucoup de distinction. Il fréquenta ensuite l'Université de Bologne, où il suivit assidûment les cours de Mercuriali, de Massaria et de Pendosi. Delà il vint à Padoue, où il prit ses degrés en médecine, et se lia intimement avec Piccolomini, dont l'exemple lui inspira le goût de la poésie latine. Etant enfin revenu dans sa ville natale, il y acquit bientôt une si grande réputation que, résolu d'y passer le reste de ses jours, il refusa les avantages qui lui furent offerts en diverses occasions pour l'attirer à Venise, à Messine, et même à l'Université de Padoue, dont les directeurs lui proposèrent la chaire que la mort de Fonseca laissait vacante. Plus jaloux du bonheur domestique que de l'éclat des grandeurs, il ne voulut pas quitter ses compatriotes, et mourut au milieu d'eux, le 26 mai 1623. Doué d'une grande facilité et d'une imagination brillante, il cultiva les belles-lettres avec succès, et prit surtout pour modèle Catulle; mais il ne suivit ce grand poëte que de loin, quoique ses poésies latines aient quelque chose de la douceur du chantre de Lesbie. A l'âge de vingt-deux ans, il publia une apologie de la doctrine de Massaria, son maître, contre les attaques d'Horace Augenio. On a eu outre de lui un ouvrage intitulé :

Exotericarum exercitationum libri duo. Vicence, 1602, in-4°. -Venise, 1603, in-4°.

Imperiali (*Jean*), fils du précédent, né de même à Vicence, en 1602, étudia la médecine à Padoue, la pratiqua dans sa patrie avec succès, et mourut vers l'an 1654, laissant :

Pestis anni 1630 *descriptio historico-medica*. Vicence, 1631, in-4°.

Musæum historicum et physicum. In primo illustrium litteris virorum imagines ad vivum expressæ continentur, additis elogiis eorum vitas ac mores notantibus. In secundo animorum imagines, sive ingeniorum naturæ perpenduntur. Venise, 1640, in-4°.

La première partie a été réimprimée à la suite des *Apes urbanæ* d'Allatius (Hambourg, 1711, in-4°.). Le nombre des éloges qu'elle renferme est de cinquante-quatre. La seconde partie est extrêmement remarquable, et mérite d'être signalée aujourd'hui, qu'on envisage la biologie sous un point de vue plus philosophique. L'auteur, à la suite d'observations sur le caractère des hommes célèbres dont il a donné les éloges dans la première partie, se livre à des réflexions curieuses sur l'influence que les circonstances physiques, au milieu desquelles ils vivaient, ont pu exercer à l'égard du développement de leurs dispositions naturelles.

Le notte Barberine, ovvero de quisiti e discorsi fisici, medici, etc. Venise, 1663, in-4°. (J.)

INGENHOUSZ (Jean), célèbre naturaliste et chimiste hollandais, vint au monde à Breda en 1730. Nous ignorons en quelle Université il fit ses études; mais, après avoir pris le grade de docteur, il exerça pendant quelque temps l'art de guérir dans sa ville natale. Les circonstances l'ayant appelé ensuite parmi les Anglais, il s'y fit bientôt remarquer par des talens, que ces insulaires surent apprécier. Pringle, qui présidait la Société royale de Londres, non content d'applaudir à ses travaux assidus, ne cessa depuis lors de lui témoigner la bienveillance la plus délicate et la plus flatteuse, et lui donna une preuve éclatante d'amitié dans une occasion solennelle, en le désignant à Marie-Thérèse, lorsque cette princesse, désolée d'avoir perdu deux de ses enfans, victimes de la petite-vérole, le consulta sur le choix du médecin auquel elle devait confier l'inoculation de la famille impériale. Ingenhousz se rendit sur-le-champ à Vienne, et inocula, avec le plus grand succès, les princes et princesses de la maison d'Autriche. L'impératrice lui témoigna sa reconnaissance, en lui accordant une pension considérable, avec le titre de conseiller aulique, et la place de médecin de la famille impériale. Ingenhousz jouit de ces avantage jusqu'à la fin de ses jours. L'aménité de son caractère lui avait concilié l'estime particulière de Joseph II, qui l'admettait souvent dans son intimité, aimait à le visiter dans son cabinet, et prenait plaisir à répéter des expériences de physique avec lui. Après un séjour de quelques années à Vienne, Ingenhousz retourna en Hollande, voyagea en France et en Allemagne, et se fixa enfin à Bowood, maison de campagne du marquis de Lansdown, près de Londres, où il mourut le 7 septembre 1799. Son nom se rattache à l'histoire des points les plus importans de la physique et de l'histoire naturelle. On lui doit l'emploi des plateaux de verre dans la construction des

machines électriques, dont l'anglais Ramsden s'était donné pour l'inventeur; il assure avoir commencé à s'en servir dès l'an 1764. Il a fait d'importantes recherches sur la différence de vitesse avec laquelle la chaleur se propage dans des métaux différens, confirmé les expériences de Thomas Percivall sur la nutrition des plantes, et constaté que les végétaux vivans émettent de l'oxigène lorsqu'ils sont exposés à la lumière, tandis qu'à l'ombre ils exhalent du gaz acide carbonique. C'est lui aussi qui a le premier introduit l'usage du dernier gaz dans la médecine. Les résultats de ses longs et utiles travaux sont consignés dans les ouvrages suivans :

Expériences sur les végétaux, spécialement sur la propriété qu'ils possèdent, à un haut degré, soit d'améliorer l'air, quand ils sont au soleil, soit de le corrompre la nuit, ou lorsqu'ils sont à l'ombre; auxquelles on a joint une méthode nouvelle de juger du degré de salubrité de l'atmosphère. Paris, 1780, in-8°. - *Ibid.* 1787-1789, 2 vol. in-8°. -Trad. en allemand, par J.-A. Scherer, Vienne, 1786, in-8°.

Nouvelles expériences et observations sur divers objets de physique. Paris, 1785, in-8°. - Trad. en allemand, par N.-C. Molitor, Vienne, 1782, in-8°.; *Ibid.* 1784, in-8°. - en latin, par J.-A. Scherer, Vienne, 1795, in-8°.

Cet ouvrage fut, comme le premier, écrit primitivement en anglais. Ingenhousz a traduit en latin (Leyde, 1778, in-8°.) le traité du calcul, du scorbut et de la goutte, par N. Hulme. On lui doit une anatomie de la torpille. Plusieurs Mémoires de sa façon ont été insérés dans les Transactions philosophiques, le Journal de physique, et les Actes de l'Académie des sciences de Rotterdam. (z.)

INGOLSTETTER (Jean), médecin de Nuremberg, né en 1563, s'appliqua aux lettres dans l'Université d'Altdorf, où, après avoir pris le grade de maître ès-arts, il fit marcher de front l'étude de la théologie et celle de la médecine. En 1588, l'emploi de vice-recteur du Collége d'Amberg étant venu à vaquer, il en fut pourvu, et l'occupa pendant quatorze années, durant lesquelles il ne négligea point l'art de guérir, qui lui avait inspiré une véritable passion. Ayant été nommé, en 1601, médecin pensionné de la ville, il quitta la place de recteur, et alla prendre le bonnet doctoral à Bâle. Revenu ensuite à Amberg, il y pratiqua jusqu'à sa mort, arrivée le 15 février 1619. Indépendamment de quelques lettres, qui ont été insérées dans la *Cista medica* de Hornung, il a publié divers opuscules polémiques, tous relatifs à la ridicule histoire de la dent d'or. L'opinion qu'il embrassa dans cette circonstance ne fait pas honneur à son jugement. De même que Ruland, il n'élevait pas le moindre doute sur la réalité du fait; mais, au lieu de l'attribuer à des causes naturelles, comme le praticien de Ratisbonne, il s'efforça de prouver que c'était un événement surnaturel, un véritable miracle.

Dissertatio de naturâ naturalium et non naturalium, opposita demonstrationi judicii Martini Rulandi de aureo dente. Léipzick, 1586, in-4°.
De aureo dente pueri Silesii responsio, quâ demonstratur neque dentem, neque ejus generationem esse naturalem. Léipzick, 1596, in-8°.
De naturâ occultorum et prodigiosorum dissertatio ad Jacobum Holstium, quâ responditur ipsius libello de aureo, qui putabantur, dente. Léipzick, 1597, in-8°. - *Ibid.* 1598, in-8°. (J.)

INGRASSIA (Jean-Philippe), né en 1510, aux environs de Palerme, suivant les uns, ou à Rackersbourg, dans la Basse-Styrie, selon d'autres biographes, étudia la médecine à Padoue, où il prit le bonnet de docteur en 1537. L'éclat de sa réception le fit connaître honorablement dans toute l'Italie, et lui valut plusieurs offres avantageuses, parmi lesquelles il fit choix de celle d'une chaire à l'Université de Naples. Les leçons qu'il donna dans cette ville sur la médecine et l'anatomie, attirèrent un concours prodigieux d'élèves, et ses succès, comme praticien, lui valurent le surnom d'Hippocrate sicilien. Philippe II, roi d'Espagne, le nomma, en 1563, proto-médecin de la Sicile et des îles adjacentes, place importante dont les hautes attributions lui permirent de remédier un peu au désordre qui réguait alors dans la principale branche de l'art de guérir, et d'interdire l'exercice de cette profession à ceux qui manquaient de capacité. L'activité qu'il déploya lors de la peste qui ravagea Palerme en 1575, lui mérita la reconnaissance de cette ville, qui la lui témoigna en lui assignant une forte pension, que son rare désintéressement ne lui permit pas d'accepter. Il termina sa carrière le 6 novembre 1580. Les anatomistes ont donné son nom aux petites ailes du sphénoïde, appelées depuis os ingrassiaux par M. Geoffroy Saint-Hilaire, quoique la description qu'il en a donnée ne soit guère meilleure que celle de Galien. Du reste, on doit convenir qu'il a rectifié beaucoup d'erreurs de Vésale en ostéologie, et décrit les os avec une précision minutieuse, qui ne laisse presque rien à désirer. Les meilleurs critiques s'accordent à lui accorder l'honneur de la découverte de l'étrier, l'un des quatre osselets de l'oreille interne. Ses ouvrages sont :

Iatropologia. Liber quô multa adversùs barbaros medicos disputantur. Venise, 1544, in-8°. - *Ibid.* 1588, in-8°.
Scholia in iatropologiam. Venise, 1549, in-8°.
De tumoribus præter naturam, tomus primus. Naples, 1553, in-fol.
Ce n'est qu'un commentaire sur quelques livres d'Avicenne.
Raggionamento fatto sopra l'infermità epidemica dell' anno 1558. Palerme, 1560, in-4°.
Constitutiones et capitula, necnon jurisdictiones regii proto-medicatûs officii, cum pandectis ejusdem reformatis. Palerme, 1564, in-4°. - *Ibid.* 1567, in-4°.
Quæstio de purgatione per medicamentum, atque obiter etiam de sanguinis missione, an sextâ die possit fieri. Venise, 1573, in-fol.

Galeni ars medica. Venise, 1573, in-fol.

De frigidâ potu post medicamentum purgans epistola. Venise, 1575, in-4°. - Milan, 1586, in-4°.

Informazione del pestifero e contaggioso morbo, il quale afflige e have afflito la città di Palermo, e moltre altre città e terre del regno di Sicilia, nell' anno 1575 e 1576. Palerme, 1576, in-4°. - Trad. en latin par Joachim Camerarius, Nuremberg, 1583, in-8°.

Methodus dandi relationes pro mutilatis torquendis, ante à torturâ excusandis, pro deformibus, venenatisque judicandis; pro elephantiacis extrà urbem propulsandis, sivè intus urbem sequestrandis, vel fortassis publicè conversari dimittendis. Venise, 1578, in-fol. - *Ibid.* 1637, in-fol.

In Galeni librum de ossibus doctissima et expertissima commentaria. Messine, 1603, in-fol. - Venise, 1604, in-fol.

Cet ouvrage, rempli d'érudition, est divisé en vingt-quatre livres. On y trouve quelques figures, copiées de Vésale. (A.-J.-L. J.)

ISENFLAMM (Henri-Frédéric), né à Erlangue le 20 juillet 1771, reçu docteur en 1791, à l'Université de cette ville, puis professeur extraordinaire d'anatomie, de physiologie et de médecine à l'Université de Dorpat, avec le titre de conseiller de l'empereur de Russie, a publié :

Dissertatio de absorptione morbosâ. Erlangue, 1791, in-8°.

Dissertatio continens nonnulla de motu linguæ. Erlangue, 1793, in-8°.

Dissertatio continens brevem dispositionem sceleti humani variis in ætatibus. Erlangue, 1796, in-8°.

Inscriptio foraminum, fissurarum et canalium capitis ossei. Erlangue, 1795, in-8°.

Beytrage fuer die Zergliederungskunst. Léipzick, 1800-1803, in-8°. Publié en commun avec J.-C. Rosenmueller.

Beschreibung der aeussern und innern Beschaffenheit einer angebohrnen vorgefallenen umgestuelpten Harnblase und der dazu gehoerigen Theile eines maennlichen Koerpers. Dorpat, 1806, in-8°. (o.)

ISENFLAMM (Jacques-Frédéric), né à Vienne, le 21 septembre 1726, fut élevé avec beaucoup de soin par ses parens, qui l'envoyèrent de bonne heure au gymnase de Presbourg, où l'habileté et le mérite des instituteurs attiraient alors un grand concours d'élèves. Après un assez long séjour en cette ville, la guerre qui éclata entre les Turcs et l'Autriche, et la peste qui étendit ses ravages en Hongrie, le mirent dans la nécessité de la quitter. Il revint donc dans le sein de sa famille, avec laquelle il se réfugia de nouveau à Presbourg, au bout de deux ans, pour échapper aux désordres dont Vienne fut le théâtre à la mort de l'empereur Charles IV. La mort de son père interrompit une seconde fois ses études, qu'il alla terminer à Neustadt. En 1744, il se rendit à Erlangue, pour s'y adonner à la médecine. Dès qu'il eut obtenu le grade de docteur, il fit un voyage en Souabe, à la suite d'un gentilhomme malade, et tourna ensuite ses pas vers la capitale de l'Autriche. La religion protestante, qu'il professait, ne permettait pas qu'il fût admis au sein de la Faculté de médecine; mais elle n'empêcha pas que ses conseils

fussent recherchés par une foule d'étrangers de distinction, et qu'on n'accueillît quelques-uns de ses écrits dans les gazettes littéraires. En 1762, il fit une tournée en Hollande et en France. Deux ans après, l'Université d'Erlangue lui offrit une chaire, qu'il accepta sans balancer. Cette place lui donnait pour attributions d'enseigner l'anatomie théorique et pratique, la physiologie, la pathologie, la thérapeutique spéciale et la médecine légale. Il la remplit avec une rare assiduité, qui lui concilia l'estime générale, à laquelle il acquit encore de nouveaux titres en refusant les chaires qui lui furent proposées par les Universités de Gœttingue et de Pavie. La mort termina sa carrière le 28 janvier 1793. Il n'a laissé aucun ouvrage volumineux, ni marquant; mais, en général, ses opuscules et ses dissertations académiques annoncent une connaissance approfondie des divers sujets sur lesquels il a écrit :

Dissertatio de congestionum mechanismo. Erlangue, 1749, in-4°.

Versuch von den Ursachen der gegenwaertigen Brust-Krankheiten. Vienne, 1762, in-8°.

De spiritu in morbis tentamen. Vienne, 1762, in-8°.

Programma de tunicâ cellulosâ. Erlangue, 1764, in-4°.

Dissertatio de anæmiâ verâ. Erlangue, 1764, in-4°.

Methodus plantarum medicinæ clinicæ adminiculum. Erlangue, 1764, in-4°.

Dissertatio de cauto specificorum usu et commendatione. Erlangue, 1765, in-4°.

Dissertatio de musculorum varietate. Erlangue, 1765, in-4°.

Dissertatio de excoriatione morborum comite. Erlangue, 1765, in-4°.

Dissertatio de anæmiâ spuriâ. Erlangue, 1766, in-4°.

Dissertatio de odoribus. Erlangue, 1766, in-4°.

Dissertatio de dysenteriæ affinitate. Erlangue, 1766, in-4°.

Dissertatio de remediis suspectis et venenatis. Erlangue, 1767, in-4°.

Dissertatio de rotatione femoris. Erlangue, 1767, in-4°.

Dissertatio de vasis nervorum. Erlangue, 1768, in-4°.

Oratio in natal. Frid. Carolinæ M. B. dictâ de principe in populo et populo in principe quasi vivente. Erlangue, 1769, in-4°.

Dissertatio de remediis arteriacis. Erlangue, 1769, in-4°.

Dissertatio de difficili in observationes anatomicas epicrisi. Commentatio I. Erlangue, 1771; *II*, 1772; *III*, *IV*, 1773; *V*, 1776; *VI*, 1779; *VII*, 1784; *VIII*, 1792, in-4°.

Dissertatio de morbis cutaneis. Erlangue, 1771, in-4°.

Oratio de diverso pathematum animi in corpus imperio. Erlangue, 1773, in-4°.

Dissertatio de musculorum pathologiâ. Erlangue, 1774, in-4°.

Versuch einiger praktischen Anmerkungen ueber die Nerven, zur Erlaeuterung verschiedener Krankheiten derselben, vornemlich hypochondrischer und hysterischer Zufaelle. Erlangue, 1774, in-8°.

Dissertatio de vi corporum primitivâ. Erlangue, 1775, in-4°.

Farben-Donat, oder erleichterte Anfangsgruende der lateinischen Sprache. Erlangue, 1776, in-8°.

Versuch einiger praktischen Anmerkungen ueber die Muskeln, zur Erlaeuterung verschiedener verborgener Krankheiten und Zufaelle. Erlangue, 1778, in-8°.

Glutinis animalis cum vegetabili comparatio respectu nutritionis. Erlangue, 1778, in-4°.

Dissertatio de linguâ squalidâ. Erlangue, 1779, in-4°.

Dissertatio de caussis prædisponentibus. Erlangue, 1780, in-4°.

Versuch einiger praktischen Anmerkungen ueber die Knochen, zur Erlaeuterung verschiedener Krankheiten und Zufaelle. Erlangue, 1782, in-8°.

Dissertatio de physionomiâ pathologicâ. Erlangue, 1782, in-4°.

Versuch einiger praktischen Anmerkungen ueber die Eingeweide, zur Erlaeuterung verschiedener verborgenen Krankheiten und Zufaelle. Erlangue, 1784, in-8°.

Dissertatio de ginglymo. Erlangue, 1785, in-8°.

Dissertatio de similitudine viscerum. Erlangue, 1785, in-4°.

Dissertatio de extremitatum analogiâ. Erlangue, 1785, in-4°.

Dissertatio de concrementis polyposis. Erlangue, 1787, in-4°.

Arthritidis et rhumatismi diagnosis. Erlangue, 1787, in-4°.

Dissertatio de morbis amatoriis. Erlangue, 1787, in-4°.

Dissertatio de deglutitionis mechanismo. Erlangue, 1790, in-4°.

Dissertatio de phthisi nasali. Erlangue, 1790, in-4°.

Dissertatio de visu. Erlangue, 1790, in-4°.

Dissertatio de veneni effectu. Erlangue, 1790, in-4°.

Isenflamm a traduit de l'allemand en français l'Histoire de la mouche (Nuremberg, 1766, in-fol. - *Ibid.* 1790, in-fol.), et les Nouvelles découvertes dans le règne végétal (Nuremberg, 1770, in-fol. - *Ibid.* 1790, in-fol.) du baron de Gleichen, ainsi que l'Histoire des nouvelles zoolithes par J.-F. Esper (Nuremberg, 1774, in-fol.), le 1er volume de l'Histoire naturelle des quadrupèdes par Schreber (Erlangue, 1775, in-4°.), et les Récréations entomologiques de Roesel (Nuremberg, 1779, in-fol.). On lui doit une édition du Dictionaire de Blancard (Léipzick, tome I, 1778; II, 1779, in-8°.). Jean-Chrétien-Frédéric Isenflamm, son fils, a publié un volume seulement de ses dissertations académiques, dont il se proposait de donner la collection (Erlangue, 1793, in-4°.). On trouve quelques observations et articles du père dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature, ainsi que dans les Gazettes littéraires de Vienne et d'Erlangue. (A.-J.-L. JOURDAN)

ITARD (J.-E.-M.-G.), né en Provence, médecin de l'Institution royale des sourds-muets, chevalier de la Légion-d'Honneur, membre titulaire de l'Académie royale de médecine, était chirurgien interne à l'Hôpital militaire d'instruction de Paris, lorsqu'à la suite d'un concours, il fut nommé chirurgien aide-major de cet établissement; peu de temps après, on voulut lui donner une autre destination loin de la capitale, mais l'heureux moment de l'indépendance était arrivé pour lui, il donna sa démission, fixa pour toujours sa demeure à Paris, et fut nommé, en 1799, à l'institution des sourds-muets. Là, il eut de nombreuses occasions d'étudier les altérations morbides de l'organe de l'ouïe; des succès remarquables sur les malades, qui venaient en foule le consulter, étendirent sa réputation au loin; depuis lors il reçoit des mémoires à consulter de toutes les parties de l'Europe. Les maladies de l'oreille n'ont pas été seules le sujet de ses recherches. Un homme de talent éclaire toutes les parties de la science sur lesquelles il porte ses re-

gards. Nous nous plaisons d'autant plus à lui rendre cet hommage, qu'il n'est affilié à aucune des coteries qui dispensent la réputation. Les articles de M. Itard sur les *hydropisies*, dans le *Dictionaire des sciences médicales*, sont des monographies bien supérieures à tout ce qu'on avait publié antérieurement. Ce médecin a fait mieux qu'imaginer le cathétérisme de la trompe d'Eustache, il l'a établi sur des règles d'une simplicité et d'une solidité parfaites. Parmi les guérisons qu'il a obtenues, à l'aide d'instrumens de son invention, dont l'usage est trop peu répandu, on peut citer celle du père de M. le docteur de Lens. Cette cure a été d'autant plus remarquable, que, depuis trois ans, le malade était soumis à diverses méthodes de traitement, toutes également infructueuses. La relation de ce fait intéressant est consignée dans la *Bibliothèque médicale* et dans le *Journal universel des sciences médicales* pour l'année 1820. M. Itard a fourni plusieurs Mémoires pleins d'intérêt à ce dernier recueil, dont il est un des plus anciens collaborateurs. Ses principales publications sont :

De l'éducation d'un homme sauvage, ou des premiers développemens physiques et moraux du jeune sauvage de l'Aveyron. Paris, 1801, in-8°.

Un enfant de onze ou douze ans trouvé entièrement nu dans les bois de la Caune, cherchant des glands et des racines dont il faisait sa nourriture, pris ensuite à Saint-Sernin, et confié aux soins de M. Itard, est le sujet de cet opuscule. L'auteur y rend compte des moyens qu'il a mis en usage pour augmenter en lui la sensibilité, exciter et régulariser l'action des organes des sens, et réveiller l'intelligence.

Rapport sur les nouveaux développemens et l'état actuel du sauvage de l'Aveyron. Paris, 1807, in-8°.

« Ce mémoire, dit le secrétaire de l'Institut écrivant au ministre de l'intérieur au nom de cette Société, contient l'exposé d'une suite de phénomènes singuliers et intéressans, d'observations fines et judicieuses, et présente une combinaison de procédés instructifs, propres à fournir des nouvelles données à la science, et dont la connaissance ne pourrait qu'être extrêmement utile à toutes les personnes qui se livrent à l'éducation de la jeunesse. » Nous ajouterons à ce jugement que l'opuscule de M. Itard fait aimer la personne de l'auteur non moins qu'admirer sa profonde sagacité.

Mémoire sur les médications de l'oreille interne;

Dans le Journal universel des sciences médicales, tomes III et IV. On trouve, dans ce mémoire, l'histoire du jeune sourd-muet auquel M. Itard rendit le sens de l'ouïe par la perforation de la membrane du tympan et le cathétérisme de la trompe d'Eustache.

Mémoire sur le bégayement;

Dans le même recueil, tome VII.

Traité des maladies de l'oreille et de l'audition. Paris, 1821, 2 vol. in-8°. avec planches.

Excellente monographie des organes du sens de l'ouïe, dans laquelle l'auteur décrit avec soin ces organes chez l'homme et chez les animaux, retrace l'histoire des recherches anatomiques sur l'oreille, depuis Galien jusqu'à nos jours, soumet à une critique lumineuse toutes les opinions émises sur les différentes parties qui la composent, depuis Alcmaén jusqu'à M. Marcel, et, enfin, donne sur la nature et le traitement des ma-

ladies dont elle peut être affectée, une suite de chapitres dans lesquels il se montre aussi grand observateur qu'habile praticien. Cet ouvrage contient plus de choses neuves que la plupart de ceux qu'on a publiés depuis vingt ans, et autr'autres une monographie complète de la surdimutité. Nous devons, à cette occasion, faire remarquer que les personnes qui, dans ces derniers temps, ont admiré les procédés à l'aide desquels des sourds-muets ont recouvré en partie l'usage de la parole sans cesser d'être sourds, ont ignoré que ces procédés étaient dûs entièrement à M. Itard.

On a de cet auteur un Mémoire *sur le pneumo-thorax*, publié en 1803. Des journalistes, mal informés, lui ont attribué une traduction fort négligée de l'*hygiène* de Willich, les notes ajoutées à cette traduction sont seules de lui; parmi ces notes, il en est une qui se rapproche des idées de M. Geoffroy Saint-Hilaire sur l'analogie des parties les plus disparates en apparence dans les différentes classes d'animaux. (s.)

ITTIG (Jean), né à Schleusingen, dans la Franconie, le 8 octobre 1607, étudia d'abord la théologie; mais ayant pris goût pour la médecine, il s'y appliqua bientôt exclusivement, et reçut le bonnet de docteur à Léipzick en 1644. Il mourut le 21 juillet 1776, dans cette ville, où il avait été successivement professeur de logique et de physique, et bibliothécaire de l'Université. Sa thèse roule sur l'ictère. On ne connaît de lui que quelques opuscules académiques sur des questions de philosophie, et divers articles insérés dans les journaux de Léipzick, auxquels il travailla pendant plusieurs années. (z.)

ITTNER (François-Georges-Ignace), né à Mayence en 1720, mourut le 16 décembre 1795 en cette ville, où il était devenu successivement professeur d'anatomie et de botanique, professeur de médecine, conseiller de la cour de justice, médecin de l'électeur et médecin de la garnison. Après avoir pris le grade de docteur, étant déjà revêtu du titre de professeur, il alla passer deux années en Hollande, pour s'y perfectionner dans la botanique et l'anatomie. Nous avons de lui :

Theses de principiis in genere corporis materialis constitutivis et moventibus. Mayence, 1742, in-4°.

Vita longæva à morbis falce messis tempore trinâ inaugurali questione vindicata. Mayence, 1752, in-4°.

Dissertatio de petechiis. Mayence, 1757, in-4°.

Dissertatio de febribus inflammatoriis. Mayence, 1762, in-4°.

Dissertatio de noxis et abusu potûs coffeæ in corpus humanum. Mayence, 1769, in-4°.

Dissertatio de morbis puerperarum. Mayence, 1771, in-4°.

Dissertatio de peripneumoniâ. Mayence, 1773, in-4°.

Theses de hydrope pectoris. Mayence, 1776, in-4°.

Theses de brancho. Mayence, 1781, in-4°.

Dissertatio de diversâ morborum curâ. Mayence, 1782, in-8°.

Dissertatiò de tussi. Mayence, 1782, in-8°.

(o)

J

JACCHAEUS (Gilbert), né dans le nord de l'Ecosse, à Aberdeen, fit d'assez bonnes études dans cette ville, et alla les terminer en Allemagne, à Helmstaedt. De là il se rendit à Herbron, puis à Leyde, où bientôt il fut attaché à l'Université, comme professeur de philosophie, c'est à-dire du jargon aristotélicien et pédantesque qu'on parlait alors dans toutes les écoles de l'Europe. Reçu docteur en 1611, il mourut dix-sept ans après, laissant trois mauvais manuels, l'un de philosophie, l'autre de physique, et le troisième de médecine. Ce dernier a pour titre :

Institutiones medicæ. Leyde, 1624, in-12. - *Ibid.* 1631, in-12. - *Ibid.* 1654, in-12. (o.)

JACCHINUS (Léonard), médecin du seizième siècle, était d'Ampurias, ville de la Catalogne en Espagne. Après avoir enseigné pendant quelque temps la médecine à Florence, il accepta une chaire que lui offrit l'Université de Pise, et la remplit avec tant d'éclat, que Cardan n'hésite pas à déclarer qu'il était le plus grand médecin de son temps. Enthousiaste des idées de Galien, il attaqua celles des Arabes avec beaucoup de véhémence. Ses ouvrages, qui ne méritent guère qu'on secoue la poussière dont ils sont couverts au fond des bibliothèques, portent les titres suivans :

Adversus Avicennam, Mesuen et vulgares medicos omnes tractatus. Venise, 1533, in-4°. - Lyon, 1540, in-4°.
De numero et entitate indicationum liber. Lyon, 1537, in-8°.
Oratio apologetica, prœcognitionem ex medicinâ ut plurimum certam esse, si nihil delinquatur. Lyon, 1552, in-8°.
Opuscula elegantissima, nempè : prœcognoscendi methodus : de rationali curandi arte ; de acutorum morborum curatione. Bâle, 1563, in-4°. - *Ibid.* 1567, in-8°. - *Ibid.* 1589, in-8°. - Lyon, 1622, in-4°.
Commentaria eruditissima in nonum librum Rhazis de partium morbis, operâ et industriâ Hieronimi Donzellini emendata et perpolita. Bâle, 1564, in-4°. - Lyon, 1577, in-8°. - *Ibid.* 1622, in-4°.
Methodus curandarum febrium. Pise, 1615, in-4°. - Bâle, 1625, in-8°.
Jacchinus a traduit en latin le traité *De precognitione* de Galien (Lyon, 1540, in-8°.), et celui *De purgatione* du même (Lyon, 1542, in-8°.). (o.)

JACKSON (Robert), médecin à Stockton, dans le comté de Durham, et directeur des hôpitaux de l'île de Wight, a fait, en 1778, la guerre d'Amérique en qualité de chirurgien

dans un régiment anglais ; il a également servi dans les armées de la Belgique et de Saint-Domingue, durant les guerres que les Anglais entreprirent alors contre la France. On lui doit quelques ouvrages estimés :

On the fevers of Jamaica, with some observations on the intermittent fevers of America and an appendix, containing some hints on the means of preserving the health of soldiers in hot climates. Londres, 1791, in-8°. -Trad. en allemand par K. Sprengel, Léipzick, 1795, in-8°.

An out-line of the history and cure of fever, endemic and contagious ; more expressly the contagious fever of jails, ships and hospitals ; the concentrated endemic vulgarly the yellow fever of the West-Indies ; to which is added an explanation of the principles of military discipline and economy, with a scheme of medical arrangement for armies. Londres, 1798, in-8°. - *Ibid.* 1808, in-8°. - Trad. en allemand, Stuttgardt, 1804, in-8°.

Cet ouvrage renferme des docnmens importans sur les moyens hygiéniques à employer pour les prisons et les armées de terre et de mer. C'est un des plus importans et pent-être le plus remarquable parmi tons ceux que l'Angleterre possède sur le même snjet.

Remarks on the constitution of the medical department of the British army, with a detail of hospital management and an attempt to explain the action of causes in producing fever and the operation of remedies in effecting cure. Londres, 1803, in-8°.- *Ibid.* 1808, in-8°.

A letter to the editor of the Edinburg-review. Londres, 1804, in-8°.

System of arrangement and discipline for the medical department of armies. Londres, 1805, in-8°.

Exposition of the pratice of affusing cold water on the surface of the body as a remedy for the cure of fever. Londres, 1808, in-8°.

Sketch of the history and cure of fenile deseases more particularly as they appear in the West Indies among the soldiers in the british army. Londres, 1817, in-8°.

Sketch of the history and cure of contagious fevers. Londres, 1819, in-8°. (LEFÈVRE)

JACOBAEUS (MATHIEU), de Ripen, dans le Danemark, prit le bonnet de docteur en médecine à l'Université de Padoue, en 1598. A son retour dans le nord, il exerça l'art de guérir, d'abord à Ripen, puis à Arhusen, où il acquit tant de réputation, que le roi le choisit pour premier médecin en 1614, et lui accorda, peu de temps après, la prélature d'Arhusen. Il mourut dans cette ville en 1632, à l'âge de soixante-dix ans. On a de lui plusieurs observations dans les Actes de l'Académie de Copenhague. (O.)

JACOBAEUS (OLIGER), petit-fils du précédent, vint au monde le 6 juillet 1650, à Arhusen, dans le Jutland, où son père était évêque. Sa mère était fille de Gaspard Bartholin. En 1661, il alla terminer ses études à Copenhague, où il prit les degrés de docteur en philosophie et en médecine. Immédiatement après, il parcourut la France, l'Italie, la Hongrie, l'Allemagne, les Pays-Bas et l'Angleterre, profitant partout avec avidité des moyens d'instruction qui pouvaient s'offrir à lui.

De retour dans sa ville natale, en 1679, il n'y demeura pas long-temps, car, dès l'année suivante, le roi de Danemarck le nomma professeur de philosophie et de médecine à l'Université de Copenhague. Il mourut le 18 juin 1701, laissant plusieurs observations intéressantes dans les Mémoires de l'Académie, et, en outre, les ouvrages suivans :

De ranis dissertatio. Rome, 1676, in-12. - Paris, 1676, in-8°. - *Ibid.* 1682, in-8°.
Oratio in obitum Thomæ Bartholini. Copenhague, 1681, in-4°.
Compendium institutionum medicarum. Copenhague, 1686, in-8°. - *Ibid.* 1694, in-8°.
De ranis et lacertis dissertatio. Copenhague, 1686, in-8°.
De oleo montis Zibinii, seu petroleo agri Mutinensis. Copenhague, 1690, in-8°.
Museum Regium, sive Catalogus rerum tam naturalium, quam artificialium, quæ in basilicâ bibliothecæ Christiani V Hafniæ asservantur. Copenhague, 1696, in-8°.
Jacobaeus (*Jean-Adolphe*), fils du précédent, est auteur d'un traité intitulé :
De structurâ et vegetatione plantarum. Copenhague, 1727, in-8°.
Jacobaeus (*Jean*), de la même famille que les précédens, étudia la médecine à Oxford, où il fut reçu docteur en 1674, et revint ensuite l'exercer dans le Danemarck, sa patrie. Il n'a rien écrit. (o.)

JACOPI (Joseph), professeur d'anatomie comparée et de physiologie à l'Université de Pavie, mourut à la fleur de l'âge, en juin 1813. Il était adjoint à son maître, M. Scarpa, à l'école de chirurgie pratique. Sa perte a vivement affligé tous ceux qui l'ont connu. Il s'était surtout montré très-brillant dans l'enseignement. On a de lui :

Prospetto della scuola di cirurgia pratica della regia Universita di Pavia per l'anno scolastico 1811 *e* 1812. Milan, 1813, in-8°.
(lefèvre)

JACQUIN (Nicolas-Joseph), célèbre botaniste, né à Leyde le 16 février 1727, est mort à Vienne le 24 octobre 1817. Son compatriote Van Swiéten, à qui ses rapides progrès dans l'étude de la médecine l'avaient fait connaître, l'attira auprès de lui, au sein de la monarchie autrichienne. Arrivé dans la capitale des états héréditaires, Jacquin s'y adonna d'une manière spéciale à la botanique. Le goût qu'il montra pour cette branche de l'histoire naturelle, ayant déterminé l'empereur François 1er à l'envoyer en Amérique, pour y recueillir des végétaux inconnus, il partit en 1754, et pendant cinq années qu'il passa dans le nouveau-monde, non-seulement il parcourut les Antilles, depuis la Jamaïque jusqu'à Curaçao, mais encore il visita le continent voisin. L'influence fâcheuse que le climat exerça sur sa santé, ne l'empêcha pas de faire une ample récolte de

plantes, quoique le champ dans lequel il glanait eût déjà été moissonné par plusieurs voyageurs habiles. De retour en Europe, il publia ses découvertes, dont il enrichit le jardin de Schoenbrunn, qui ne tarda pas à devenir, par ses soins, l'un des plus beaux de l'Europe, et où l'on admire surtont les plus vastes serres qui aient été construites jusqu'à ce jour. Jacquin fut ensuite nommé directeur du jardin de l'Université, où il occupait aussi les chaires de chimie et de botanique. La science des végétaux, à laquelle il devait sa gloire et sa fortune, ne l'empêchait cependant point de se livrer à l'exercice de l'art de guérir, qu'il pratiquait avec assez de succès pour mériter la réputation de médecin habile. Créé baron en 1806, en récompense de ses nombreux et utiles travaux, il fut successivement admis dans le sein de la plupart des sociétés savantes de l'Europe. Son nom a été donné par Linné à un genre de plante (*jacquinia*), de la famille des sapotiliers. On a de lui les ouvrages suivans :

Enumeratio systematica plantarum quæ in insulis Caribaeis vicinâque Americæ continente detexit, novas aut jam cognitas emendavit. Leyde, 1760, in-8°.

Enumeratio stirpium plerarumque, quæ sponte crescunt in agro Vindobonensi et in montibus adjacentibus. Vienne, 1762, in-8°.

A la suite de cette flore, qui ne consiste qu'en un simple catalogue de noms, on trouve des observations sur les plantes les plus rares et sur quelques végétaux exotiques.

Selectarum stirpium Americanarum historia. Vienne, 1763, in-fol. - *Ibid.* 1781, in-fol. - Mannheim, 1788, in-8°.

Cet ouvrage est orné de cent quatre-vingt-trois planches coloriées, dont les dessins avaient été faits par l'auteur lui-même. Les planches ne se trouvent point dans l'édition de Mannheim.

Observationum botanicarum P. I-IV. Vienne, 1764-1772, in-fol.

Observations détachées et sans ordre systématique.

Examen chymicum doctrinæ Meyerianæ de acido pingui, et Blackianæ de aere fixo, respectu calcis. Vienne, 1769, in-8°. - Trad. en allemand, Francfort et Leipzick, 1770, in-8°.

Index regni vegetabilis, qui continet plantas omnes, quæ habentur in Linnæi systematis editione novissimâ duodecimâ. Vienne, 1777, in-4°.

Hortus botanicus Vindobonensis, seu plantarum rariorum in illo cultorum descriptio. Vienne, 1771, in-fol.

On y trouve trois cents figures de plantes, qui ont été dessinées sous les yeux de l'auteur.

Floræ Austriacæ, sive plantarum selectarum in Austriæ Archiducatu sponte crescentium icones ad vivum coloratæ et descriptionibus ac synonymis illustratæ. Vienne, 1773-1777, in-fol.

Ce magnifique ouvrage contient cinq cents planches. Aucune flore ne peut être comparée à celle-là.

Miscellanea Austriaca, ad botanicam, chemiam et historiam naturalem spectantia. Vienne, tome I, 1778; II, 1781, in-4°.

Selectarum stirpium Americanarum historia. Vienne, 1780, in-fol.

Icones plantarum rariorum. Vienne, tome I, 1781-1786; II, 1787-1789; III, 1790-1791; IV, 1792-1794, in-fol.

Le nombre des planches est de cent.

Anfangsgruende der medicinisch-praktischen Chymie, zum Gebrauch seiner Vorlesungen. Vienne, 1783, in-8°. - *Ibid.* 1785, in-8°. - *Ibid.* 1791, in-8°.

Collectanea ad botanicam, chemiam et historiam naturalem spectantia. Vienne, tome I, 1786; II, 1787; III, 1790; IV, 1790, in-4°.

Oxalidis monographia. Vienne, 1774, in-4°.

Pharmacopœa Austriaca provincialis emendata. Vienne, 1794, in-8°.

Plantarum rariorum horti Cæsarei Schoenbrunnensis descriptiones et icones. Vienne, 1797-1804, 9 vol. in-fol.

Stapeliarum in hortis Vindobonensibus cultorum descriptiones, figuris coloratis illustratæ. Vienne, 1806-1807, in-fol.

Jacquin (*Joseph-François de*), fils du précédent, qui marche honorablement sur les traces de son père, et qui habite en ce moment Vienne, sa ville natale, où il enseigne la chimie, a traduit en allemand le Traité de Camper sur la meilleure forme à donner aux souliers (Vienne, 1783, in-8°.), et coopéré avec Stoerk et Schosulan à la Pharmacopée d'Autriche. Il a publié en outre;

Beytraege zur Geschichte der Voegel. Vienne, 1784, in-4°.

Lehrbuch der allgemeinen und medicinischen Chemie. Vienne, 1793, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1798, in-8°. - *Ibid.* 1808, in-8°. - Trad. en latin, Vienne, 1794, in-8°. (J.)

JADELOT (Nicolas) naquit à Pont-à-Mousson en 1738. Il obtint au concours, à l'âge de vingt-cinq ans, la chaire d'anatomie et de physiologie vacante à l'Université de cette ville, et devint bientôt un des meilleurs professeurs de l'école. Cinq ans après, il s'établit à Nanci, où l'Université avait été transférée. Partageant son temps entre l'enseignement, le travail du cabinet et une pratique très-étendue, il acquit une grande réputation. Il mourut en 1793, à l'âge de cinquante-cinq ans. Outre plusieurs dissertations latines sur les causes de la mort subite (1749), sur l'usage des verres concaves dans la myopie (1760), sur les différentes révolutions qu'a éprouvées l'art de guérir (1766), sur un agneau dépourvu de tête (1784), sur les maladies produites par la suppression de la transpiration insensible (1793), et quelques opuscules en faveur de l'Université de Nanci, etc. (1790), il a encore écrit :

Tableau de l'économie animale. Nanci, 1766, in-4°.

Mémoire sur la pulsation des artères. 1771.

Cours complet d'anatomie. 1773.

Cet ouvrage n'est point fini.

Eloge historique de Bagard, médecin ordinaire du roi de Pologne. 1773, in-8°.

Physica hominis sani, sive explicatio functionum corporis humani. 1781, 2 vol. in-12.

Pharmacopée des pauvres. 1784, in-8°.

Son fils, actuellement médecin de l'hôpital des Enfans de Paris, n'a rien écrit qui mérite d'être cité. (F.-G. BOISSEAU)

JAEGER (Chrétien-Frédéric), né à Stuttgard, le 13 octobre 1739, et fils d'un médecin de cette ville, fut d'abord destiné à la théologie, qu'il abandonna, après plusieurs années

d'étude, pour se livrer à la médecine. L'Université de Tubingue, qu'il fréquenta, était alors illustrée par Sigwart, Gmelin et Mauchart. En 1764, il se rendit à Leyde pour y suivre les leçons d'Albinus, Gaub, Van Royen et Allemann. Après avoir parcouru la Hollande et une partie de l'Allemagne, il revint à Tubingue, où le doctorat lui fut conféré en 1767, sous la présidence d'OEtinger. Quelque temps après, Mauchart étant venu à mourir, il obtint une chaire dans l'Université, avec le titre de médecin du grand-duc. A la mort de Gmelin, en 1768, la place de professeur de botanique et de chimie lui fut accordée. On a de lui :

Dissertatio de antagonismo musculorum. Tubingue, 1767, in-4°.

Dissertatio sistens observationes de fœtibus recens natis, jam in utero mortuis et putridis, cum subjunctâ epicrisi. Tubingue, 1767, in-4°.

Dissertatio de spiritu salis ammoniaci cum calce vivâ, præcipuèque de ejus è spiritu salis ammoniaci cum alcali fixo parato differentiâ. Tubingue, 1768, in-4°.

Dissertatio sistens experimenta de submersis, cum subjuncto examine phænomenorum in iis observatorum. Tubingue, 1769, in-4°.

Dissertatio de cantharidibus eorumque actione et usu. Tubingue, 1769, in-4°.

Dissertatio de metastasi lactis. Tubingue, 1770, in-4°.

Dissertatio de genesi calculi urinarii. Tubingue, 1770, in-4°.

Dissertatio : phthisis pulmonalis casu notabiliore et epicrisi illustrata. Tubingue, 1772, in-4°.

Dissertatio de Cambogiæ guttæ succo sive gummi, guttæ officinali. Tubingue, 1777, in-4°.

Programma : an in summo cuneationis capitis gradu præferenda sit methodus Sigaultiana hactenus usitatæ capitis perforationi vel et sectioni Cæsareæ? Tubingue, 1779, in-4°.

Dissertatio corticis peruviani in phthisi pulmonali historiam et usum exhibens. Tubingue, 1779, in-4°.

Disquisitio medico-forensis, quâ casus et annotationes ad vitam fœtûs neogeni dijudicandam facientes proponuntur. Ulm, 1780, in-4°.

Examen rationum sectionem ossium pubis oppugnantium vel limitantium. Tubingue, 1780, in-4°.

Medicinische Anweisung wegen der tollen Hundswuth, nebst einer Vorschrift fuer die Dorfbarbierer. Stuttgard, 1782, in-4°.

Ueber die Natur und Behandlung der krankhaften Schwaeche des menschlichen Organismus. Stuttgard, 1807, in-4°.

Il a surveillé la publication de la seconde partie de la nouvelle édition de la pharmacopée wurtembourgeoise, publiée en 1786; et, de concert avec Hopfengaertner, la sixième édition de ce même ouvrage, publiée en 1798.

JAEGER (*Charles-Christophe-Frédéric*), fils de Chrétien-Frédéric, né à Tubingue en 1773, et médecin à Stuttgard, a publié :

Dissertatio acidum phosphoricum tanquam morborum quorundam causam proponens. Stuttgard, 1793, in-4°.

Ueber das Leuchten des Phosphors in atmosphaerischen Stickgas. Weimar, 1795, in-8°.

JAEGER (*Herbert*), médecin-naturaliste au service de Hollande, vivait aux Indes orientales, vers la fin du dix-septième siècle. Les Actes de l'Académie des Curieux de la nature contiennent trois Mémoires de lui,

qui traitent de l'indigo et de sa préparation, de la sémentine, et du cachou, que l'auteur assure être produit par une acacie.

JAEGER (*Jean-Baptiste*), médecin à Rheingau, a publié :

Die anhaltende Fieber, und Untersuchung ihrer Kenn-und Unterscheidungszeichen, ihrer Krankheitsmaterie und ihrer Sitze, deren entfernten und naechsten Ursachen, dann ihrer Loesung und Heilart. Coblentz, 1790, in-8°.

JAEGER (*Jean-Christophe*), chirurgien à Francfort-sur-le-Mein, né à Nuremberg le 1er mars 1740.

Funfzig praktische chirurgische Cautelen fuer angehende Wundaerzte. Francfort-sur-le-Mein, tome I, 1788; II, 1789; III, 1790; IV, 1792, in-8°.

Beytraege zur Erlaeuterung der Entstehungsursachen und der Heilarten des Gliedschwammes, nach eigenen Erfahrungen. Francfort-sur-le-Mein, 1789, in-8°.

Beytraege zur Kriegsarzneywissenschaft, welche auf die Erhaltung der Gesundheit der Soldaten, auf die Kriegshospitaeler und auf die innerlichen Krankheiten und aeusserlichen Verwundungen der Soldaten Bezug haben. Francfort-sur-le-Mein, tome I, II, 1794; III, 1795, in-8°.

Medicinisches praktisches Handbuch der gewoehnlichsten innerlichen Feldkrankheiten mit den noethigen Recepten. Francfort-sur-le-Mein, 1795, in-8°.

Umriss des Zustandes der Wundarzneykunst bey den alten Roemern, vorzueglich zu den Zeiten des Celsus. Francfort-sur-le-Mein, 1789, in-8°. - *Ibid.* 1799, in-8°.

Sammlung chirurgisch-praktischer Vorfaelle mit Anmerkungen und Cautelen fuer angehende Praktiker der Wundarzneykunst. Francfort-sur-le-Mein, 1797, in-8°.

JAEGER (*Jean-Henri*), né à Gœttingue, le 15 juin 1752.

Spicilegium de pathologiâ animali et generatione æquivocâ. Gœttingue, 1775, in-4°.

JAEGER (*Jean-Ludolphe*) a publié :

Chemisch-physikalische Nebenstunden, oder Betrachtungen ueber einige nicht gemeine Materien. Hof, 1780, in-8°.

Memorabilia Bismuthi, das ist chemisch-physikalische Abhandlung zu naeherer Kentniss des Minerals, Wissmuth und Magnesia, wie auch Animonium fœmininum genannt. Nuremberg, 1782, in-8°. (J.)

JAGEMANN (JEAN-MICHEL-AUGUSTE), né à Dingelstaedt en 1740, professeur extraordinaire pendant quelque temps à l'Université d'Erford, et nommé, en 1775, médecin de la ville de Duderstadt, est auteur de quelques opuscules :

Programma de iis, quæ circà morbos epidemicos in Eisfeldiâ, terrâ Moguntinâ, ex curâ electoris principis et regiminis facta sunt. Erford, 1772, in-4°.

Circà annos 1770 - 1772 liber epidemiorum de acutâ passim epidemicâ febre. Erford, 1772, in-4°.

Dissertatio de nostrâ et Tuscorum medicinâ. Erford, 1772, in-4°.

(O.)

JAHN (FRÉDÉRIC), médecin à Meiningen, né en cette ville le 25 févier 1766, est auteur d'un assez grand nombre d'articles sur l'art des accouchemens et la médecine pratique, tant dans les Archives de Stark, que dans le nouveau Magasin de

Baldinger, et dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature. On a en outre de lui :

Dissertatio de utero retroverso. Iéna, 1787, in-8°.
Réimprimée dans Frank *Delect. opusc. medic. vol. VI*, n°. 13.
Versuch eines Handbuchs der populaeren Arzneykunde. Iéna, 1790, in-8°.
Auswahl der wirksamsten einfachen und zusammengesetzten Arzneymittel, oder praktische Materia medica. Erfort, tome I, 1797; II, 1800, in-8°. - *Ibid*. 1807, in-8°. - *Ibid*. 1818, in-8°.
Beytrag zur Berichtigung der Urtheile ueber das Brownische System. Iéna, 1799, in-8°.
Neues System der Kinderkrankheiten, nach Brownischen Grundsaetzen und Erfahrungen ausgearbeitet. Arnstadt et Rudolstadt, 1803, in-8°. - *Ibid*. 1807, in-8°.
Ueber den Keichhusten. Rudolstadt, 1805, in-8°. (Z.)

JALLABERT (LOUIS), fils d'Etienne, ministre du saint Evangile, professeur de philosophie, et de Michel Franchin, naquit à Genève en 1712, et mourut en 1768.

Livré avec beaucoup de succès à l'étude et à l'enseignement de plusieurs branches des sciences, il en fit quelques applications heureuses à la médecine. C'est à ce titre que son nom se trouve placé dans cette Biographie médicale.

Privé fort jeune de son père, Jallabert commença l'étude des mathématiques et de la physique sous les professeurs Calandrini, Cramer et Delarive, ses concitoyens, qui le prirent dans une singulière affection. Il eut également le bonheur d'être chéri par le pasteur Alphonse Froretin, qui l'engagea à réunir à ses études celle de la théologie, et il fit dans cette partie des progrès assez rapides pour être promu au ministère en 1737.

Les magistrats de Genève créèrent dans la même année, en faveur de Jallabert, une chaire de physique expérimentale. Avant d'en prendre possession, et pour se rendre plus capable de l'occuper, il visita la Suisse, la Hollande, l'Angleterre et la France. Il acquit de précieuses lumières en fréquentant les Bernoulli, Musschenbrock, Desaguliers, s'Gravesande, Reaumur, Mairan, Buffon, et Nollet. Jallabert, de retour à Genève en 1739, ouvrit un cours de physique expérimentale par un discours qui avait pour titre : *De philosophiæ naturalis necessitate, illiusque et mathesæos concordiâ*.

Peu de temps après, Jallabert fut associé à Beaulard et à Abauzit dans la direction de la Bibliothèque publique de Genève, qu'il disposa avec plus d'ordre, et dont il fit connaître les richesses, en publiant des extraits de ses manuscrits les plus intéressans.

Jallabert se distingua dans sa chaire de physique par la solidité de ses doctrines, l'art difficile, et, par conséquent, rare de bien faire les expériences, enfin, par une juste application de ces mêmes expériences à la pratique et au perfectionnement

des arts les plus utiles à la société. Il prononça aussi, dans plusieurs circonstances, et particulièrement aux distributions des prix de l'Académie de Genève, des discours très-remarquables. Les objets qu'il traita furent l'histoire et la théorie des éruptions du Vésuve; la cause de la couleur des Nègres; l'examen des effets attribués à l'imagination des mères enceintes; les amours des plantes, ou le mode de leur reproduction; des observations sur les crues subites et passagères des eaux du lac de Genève. Dans un dernier discours, il combattit l'opinion de quelques savans sur le bouleversement général que paraît avoir éprouvé le globe terrestre. Jallabert prétendit prouver qu'avant le déluge l'arrangement du globe était le même qu'aujourd'hui, et que le monde entier ne forme qu'une chaîne immense dont on ne saurait ôter un seul anneau sans détruire l'harmonie générale qui doit y régner.

La santé de Jallabert s'altéra; il alla, en 1742, à Montpellier, où elle se rétablit au bout de sept à huit mois. La Société royale des sciences de cette ville voulut orner sa liste de son nom, et ce fut pour obtenir cette faveur qu'elle sollicita la création d'une classe d'associés étrangers. Jallabert appartenait déjà à ce titre à l'Académie royale des sciences de Paris, et il était correspondant de la Société royale de Londres.

A son retour à Genève, Jallabert éprouva de nouveau que ce climat ne lui convenait point autant que celui de nos provinces méridionales. Il s'assujétit à une sorte de régime, modéra son ardeur pour l'étude, et fut entièrement dispensé de remplir les fonctions de pasteur.

Ce fut en 1748 qu'il fit connaître au public ses longs et précieux travaux sur l'électricité. C'est un modèle de méthode en ce genre. La pensée philosophique qui dominait ses travaux, et qui fut toujours présente à l'esprit de Jallabert dans ses recherches et ses expériences, c'est que la nature récompense plus volontiers la patience de ceux qui l'étudient que la curiosité de ceux qui veulent la deviner. Il n'en était pas moins persuadé que les conjectures ne sont point inutiles, et que ce serait arrêter les progrès de la physique que de les bannir entièrement.

Jallabert appliqua le premier, avec avantage, l'électricité au traitement d'un paralytique, et comme quelques autres physiciens très-recommandables de ce temps, il crut, avec trop de précipitation, à la vertu de ce moyen de guérison. De longues expériences ont appris que l'électricité qui soulage parfois dans les paralysies peu prononcées ne les guérit jamais quand elles sont intenses et chroniques.

Jallabert fut promu, en 1752, à la chaire de mathématiques et de philosophie devenue vacante par la mort de Cramer.

On ne doit point oublier de dire que Jallabert avait des con-

naissances étendues en histoire naturelle, et qu'il avait formé une riche collection de médailles.

Il n'est point permis dans les républiques, comme dans quelques autres formes de gouvernemens, de se dispenser de prendre part aux affaires de l'état. Dès 1746, Jallabert était entré dans le Conseil des deux cents, où il avait fait voir que l'esprit des sciences et celui de l'administration ne sont point incompatibles. L'estime générale l'appela, en 1757, à la place de conseiller-d'état, et peu après il fut, au milieu des divisions de la république, élevé au syndicat. Comme tous les savans et les hommes de lettres jetés dans les affaires publiques, il regretta souvent la paix d'une vie studieuse; mais ici aucune ambition ne l'avait égaré; il accomplissait un devoir, et payait à la patrie la dette que lui doivent tous les citoyens appelés à l'honneur de la servir.

Rendu à la vie privée, Jallabert avait repris la culture des sciences qu'il chérissait, lorsqu'il fit, dans un voyage, une chute de cheval dont il mourut en peu d'heures. On trouva dans ses papiers des projets de mémoires sur la théorie de la terre; sur la congélation du mercure; sur l'élévation de l'eau en vapeurs; sur la force des liquides dans l'état d'expansibilité. Il avait aussi rédigé un cours complet de chimie. Sa correspondance très-étendue offrit un recueil précieux pour l'histoire des sciences.

Les travaux de Jallabert sont insérés dans diverses collections, telles que le *Musæum Helveticum*, les Mémoires de l'Académie des sciences de Paris et autres.

L'ouvrage le plus étendu de Jallabert est celui qui a pour titre : *Expériences sur l'électricité, avec quelques conjectures sur la cause de ses effets.* Genève, 1748, in-8°.

De Ratte, secrétaire perpétuel de la Société royale des sciences de Montpellier, prononça, le 14 décembre 1773, devant cette compagnie, l'éloge de Jallabert qui fut imprimé dans la même ville en 1774, in-4°. (R. DESGENETTES)

JAMES (Robert), médecin anglais, devenu célèbre par la poudre qui porte son nom, vint au monde en 1703, dans le comté de Stafford, à Kinverston. Ayant pris le grade de licencié à Oxford, il exerça successivement l'art de guérir à Keffield, Litchfield, Birmingham et Londres. En 1755, il se fit recevoir docteur en médecine à Cambridge. Il mourut le 23 mars 1776. La composition de la poudre qu'il débitait, et qui fut une véritable mine d'or, tant pour lui que pour ses descendans, n'est pas bien connue, attendu qu'il la tenait soigneusement cachée. Pearson, qui l'avait analysée, la supposait composée de phosphate de chaux et d'oxide d'antimoine. Celle qu'on débite encore aujourd'hui sous le même nom, est un

mêlange de sulfate de potasse avec du phosphate de chaux et d'antimoine, qu'on obtient en calcinant ensemble un mélange d'os brûlés à blanc, de nitre et de snlfure d'antimoine réduits en poudre. On ne la regarde plus aujourd'hui comme un fébrifuge presqu'infaillible, vertu qu'on lui attribuait il y a un demi-siècle, soit en Angleterre, soit même en France. James, qui passe pour avoir été un médecin fort habile, a laissé plusieurs ouvrages :

Medicinal dictionary. Londres, 1743-1744, 3 vol. in-fol. - Trad. en français par Diderot, Eidous et Toussaint, et revu par J. Busson, Paris, 1746-1748, 4 vol. in-fol.

Cet onvrage important, qui semblait au-dessus des forces d'un seul homme, fait le plns grand honneur à James, et lui suppose une immense érndition. C'est nn tableau de ce qu'on avait écrit de mieux jusqu'alors sur les diverses parties de l'art de guérir; nn pareil travail a dû exiger de longues et pénibles recherches. Il n'est plus au courant aujourd'hui, à beaucoup près; mais on le consulte encore avec fruit, quoiqu'il faille le lire avec défiance et critique.

The practice of physic. Londres, 1746, 2 vol. in-8°.

On canine madness. Londres, 1760, in-8°.

A dispensary. Londres, 1764, in-8°.

A dissertation upon fevers. Londres, 1778, in-8°.

A vindication of the fever powder. Londres, 1778, in-8°.

A short treatise of the disorders of children. Londres, 1778, in-8°.

James a tradnit en anglais le Traité des maladies des artisans de Ramazzini; et placé en tête de sa tradnction celle du Traité d'Hoffmann sur les maladies endémiques.

James (*Samuel*), chirurgien anglais, a pnblié :

Observations on the bark of a particular species of willow; showing its superiority to the peruvian and its singular efficacy in the cure of agues, intermittent fevers, fluor albus, abscesses, hemorrhages, illustrated with cases. Londres, 1792, in-8°. (O.)

JANKE (Jean-Godefroy), né à Bautzen le 16 novembre 1724, fit ses premières études à Gœrlitz, et passa ensuite à l'Université de Léipzick, pour s'y adonner à l'étude de la médecine. Devenu docteur en 1751, il obtint trois ans après le titre de professeur extraordinaire, qu'il échangea contre la chaire d'anatomie, à la mort d'Hundertmark, en 1762; mais il ne lui fut pas permis de la remplir long-temps, car une fièvre putride mit fin à ses jours, dès l'année suivante, le 20 janvier. Il a écrit divers opuscules intitulés :

Commentatio de forcipe et forfice, ferramentis à Bingio, Hafniensi chirurgo, inventis eorumque usu in partu difficili. Léipzick, 1750, in-4°.

Dissertationes duæ de ossibus mandularum puerorum septennium. Léipzick, 1751, in-4°.

Programma de capsibus teredinum articularibus, observationes quasdam anatomicas exhibens. Léipzick, 1753, in-4°.

Prolusio quâ observationes quædam anatomicæ de cavernis quibusdam, quæ ossibus capitis humani continentur. Léipzick, 1753, in-4°.

Programma de ratione venas corporis humani angustiores, inprimis cutaneas, ostendendi. Léipzick, 1762, in-4°.

Dissertatio de foraminibus calcariæ, eorumque usu. Léipzick, 1762, in-4°.

Janke a traduit en allemand le Traité de Bruhier sur l'incertitude des signes de la mort (Léipzick et Copenhague, 1754, in-8°.). (J.)

JANSEN (François-Xavier), né à Rees, dans le duché de Clèves, le 27 septembre 1760, mourut le 29 juin 1763 à Dusseldorf, où il était médecin pensionné. Quelques opuscules l'ont fait connaître avantageusement.

Dissertatio de pinguedine animali. Leyde, 1784, in-4°.

De pelagrâ, morbo in Mediolanensi ducatu endemio. Leyde, 1788, in-8°.

Medicinisches Magazin der hollaendischen Litteratur. Leyde et Marbourg, 1790, in-8°.

Publié en commun avec J.-C. Jonas.

Brieven over Italien, voornameligk den tegenwoordigen staat der Geneeskunde, en naturlighe historie betreffende. Leyde, 1790, in-8°. - Trad. en allemand, Dusseldorf, 1793-1794, 2 vol. in-8°.

Collectio dissertationum selectarum, in variis fœderati Belgii Academiis editarum. Leyde, 1791-1792, in-4°. (O.)

JANTKE (Jean-Jacques), né à Brieg le 30 janvier 1687, prit le grade de docteur à Altdorf, en 1710, après avoir étudié successivement dans les Universités de Léipzick et de Halle. Au retour d'un voyage qu'il entreprit après sa réception, il fut nommé médecin du duc de Sulzbach, et en même temps professeur extraordinaire de physiologie et de pathologie à Altdorf. L'année suivante, en 1714, il parvint au titre de professeur ordinaire, et, en 1731, il fut admis au nombre des membres du Collége des médecins de Nuremberg. Mort le 22 mars 1768, il a laissé les ouvrages suivans :

Kurzer und nothwendiger Unterricht, wie sich jedermann bey der an vielen Orten einreissenden pestilenzialischen Seuche verwahren und davon befreyen moege. Sulzbach, 1713, in-8°.

Programma ad inaug. munus profess. Altdorf, 1714, in-4°.

Dissertatio de colliquatione. Altdorf, 1714, in-4°.

Dissertatio de sudoribus nocturnis. Altdorf, 1714, in-4°.

Dissertatio de atrophiâ infantili. Altdorf, 1714, in-4°.

Dissertatio de nephritide. Altdorf, 1716, in-4°.

Dilectus materiæ medicæ, in gratiam philiatrorum et practicorum juniorum LXVI tabulis conscriptus, in quo ea, quæ ad praxin elegantiorem et felicem faciunt ac medicum ornant, ita disposita sunt, ut primo statim intuitu conspici queunt, quæcunque præscribenda sunt, et ab ægris aut adstantibus expetuntur; dum de reliquo in margine ubique indicatur modus utendi, atque dosis. Nuremberg et Altdorf, 1702, in-12. - *Ibid.* 1731, in-12. - *Ibid.* 1749, in-12.

Dissertatio de sanguificatione. Altdorf, 1723, in-4°.

Dissertatio de sudore sanguineo. Altdorf, 1737, in-4°.

Jerenians kurzer, doch gruendlicher Beweis, dass der Missbrauch des Coffeetranks so ad morbos exanthematicos, als fluxum sanguinis hæmorrhoïdalen besonders disponire. Altdorf, 1762, in-8°. (O.)

JASOLINI (Jules), né à Santa-Eufemia, dans la Calabre, fut disciple d'Ingrassia, qu'il remplaça dans la chaire d'anatomie et de chirurgie à l'Université de Naples. Il eut autant d'auditeurs que son maître, et n'acquit guère moins de réputation. Cependant aucun des ouvrages qu'il a laissés ne justifie les éloges pompeux que lui donne Douglas, et tous ramènent le lecteur au sentiment de Riolan, qui faisait peu de cas de ce médecin. Jasolini a connu les caractères qui distinguent la bile hépatique de la bile cystique, mais il croyait cette dernière fournie par la vésicule elle-même. Ses écrit ont pour titres :

Quæstiones anatomicæ et osteologia parva : de cordis adipe; de aquâ in pericardio; de pinguedine in genere. Naples, 1573, in-8°.
De poris choledochis et vesicâ felleâ. Naples, 1577, in-8°. - Hanau, 1654, in-4°., avec le précédent. - Francfort, 1665, in-4°. - *Ibid.* 1648, in-4°., avec le Traité de la veine salvatelle par M.-A. Severin.
De' remedii naturali che sono nell' isola di Pitechusa, oggi detta Ischia. Naples, 1689, in-4°. (o.)

JAULT (Augustin-François), vint au monde à Orgelet, en Franche-Comté, le 1er octobre 1700. Il manifesta, dès sa jeunesse, les plus grandes dispositions pour l'étude des langues, à laquelle il consacra, dans la suite, presque tout le temps de sa vie. Après être resté douze ans chez les Jésuites, qu'il quitta en 1730, Jault étudia la médecine et se fit recevoir docteur à la Faculté de Besançon; mais il n'exerça jamais la profession dont le titre lui assurait le droit. Il était interprète du duc d'Orléans pour les langues orientales, et même il lui enseigna l'hébreu et le syriaque, dans la connaissance desquels il était profondément versé. Ce prince, en récompense de ses services, lui fit une pension, qu'il lui retira ensuite, on ignore pour quel motif. Jault a été plusieurs fois chargé par le gouvernement de la traduction de lettres étrangères; en 1746, il fut nommé, en remplacement de Fourmont le jeune, à la place de professeur de langue syriaque au Collége royal de France; il occupa cette chaire jusqu'à sa mort, qui arriva, après une courte maladie, le 25 mai 1757.

Il a traduit de l'anglais le *Traité des opérations de chirurgie* de Sharp (Paris, 1741, in-12, avec figures).
L'Histoire des Sarrasins, sous les onze premiers califes, de Simon Ockeley, professeur de langue arabe (Paris, 1748, 2 vol. in-12).
Jault a joint, à cette traduction, des notes, un précis historique, très-bien fait, de la vie de Mahomet, et une table chronologique dans laquelle il démontre dans quel jour de chaque mois de notre année commence chacune des années de l'hégyre qui sont rapportées dans cet ouvrage.
Les recherches critiques sur l'état présent de la chirurgie de Sharp (Paris, 1751, in-12).
Le *Traité de l'asthme* de Floyer (Paris, in-12).

Le *Traité de médecine pratique* de Sydenham, auquel il a ajouté des notes et une préface.

Il a traduit du latin les quatre premiers livres du Traité d'Astruc sur les maladies vénériennes (Paris, 1740, 4 vol. in-12).

La pneumato-pathologie, ou *Traité des maladies venteuses* de Cambalusier, conseiller et médecin du roi, docteur-régent (Paris, 1754, 2 vol. in-12).

Il a mis en ordre et considérablement augmenté la nouvelle édition du Dictionaire de la langue française par Ménage (Paris, 1750, 2 vol. in-fol.).

Jault avait commencé la traduction de Pline l'ancien lorsque la mort le surprit; il a laissé manuscrit un ouvrage intitulé : *Défense de la Vulgate contre les Rabbins.* (LEFÈVRE)

JAWANDT (Georges-Henri), né à Meiningen, le 27 octobre 1765, reçu docteur à Gœttingue en 1787, et nommé en 1805 médecin pensionné de la ville de Brême, où il exerçait depuis quelque temps l'art de guérir, a publié :

Observationes quædam practicæ. Gœttingue, 1787, in-8°.

Beobachtung einer Ruhrepidemie im Meiningischen im Monat Sept. und Oktober 1791. *Nebst einem Anhang Witterungsbeobachtungen.* Riga, 1794, in-8°. (Z.)

JEANROI (Dieudonné), né à Nancy en 1750, étudia la médecine sous la conduite de son oncle, homme de beaucoup de mérite, dont les soins éclairés n'ont pas peu contribué à développer les talens auxquels il dut par la suite sa réputation. Quelque temps après être reçu docteur en médecine à l'ancienne Faculté de Paris, Jeanroi fut nommé membre de la Société royale de médecine, qui venait d'être organisée. En 1778, il fut désigné par le gouvernement pour se rendre à Dinan, où régnait alors une épidémie meurtrière. Pénétré de l'importance de la mission qui lui était confié, il n'épargna rien pour limiter les progrès de la contagion et diminuer le nombre des victimes qu'elle faisait, car lui-même tomba malade, et sans MM. Paulet et Lalouette, qui partirent de Paris pour lui prodiguer leurs soins, la mort aurait été le prix de son généreux dévouement. De retour dans la capitale, Jeanroi se livra à l'exercice de la médecine, dont il n'a cessé de s'occuper jusqu'à sa mort, qui arriva le 27 mars 1816. C'était un médecin recommandable, auquel une longue pratique et le talent de l'observation avaient donné ce tact particulier qui, dans des circonstances difficiles, fait saisir juste au praticien l'indication curative; aussi Jeanroi passait-il pour obtenir de nombreux succès, et son opinion était toujours d'un grand poids auprès de ceux de ses confrères qui réclamaient ses conseils. Il a écrit :

Quæstio medica, an remediorum etiam empyricorum adhibitio dogmatica? Paris, 1777, in-4°.

Premier mémoire sur les maladies qui ont régné à Dinan, en Bretagne, en 1779.

Observation sur l'obstruction du pylore.
Expériences sur les effets de la racine de la dentelaire dans le traitement de la gale.
Il a encore publié plusieurs articles dans l'Encyclopédie méthodique.
(LEFÈVRE)

JENNER (ÉDOUARD), médecin anglais, membre de la Société royale de Londres, associé étranger de l'Institut de France et de toutes les sociétés savantes de l'Europe, est né, le 17 mai 1749, à Berkeley, dans le comté de Glocester. Son père, Étienne Jenner, était maître ès-arts de l'Université d'Oxford, recteur de Rockhampton, vicaire de Berkeley, et possédait des terres considérables dans le Glocestershire. Sa mère était fille de M. Henri Head, qui avait possédé la cure de Berkeley, et qui était en même temps chanoine prébendé de Bristol. Il perdit son père de bonne heure, mais les soins affectueux de son frère Jean Jenner diminuèrent pour lui la grandeur de cette perte. Il reçut sa première éducation à Circester, et delà il passa entre les mains de Daniel Ludlow, chirurgien distingué à Sudbury, qui lui servit de maître jusqu'en 1770, époque à laquelle il vint demeurer à Londres chez le célèbre Jean Hunter, auprès de qui il resta environ deux ans. Le maître s'aperçut bientôt des heureuses dispositions de l'élève, il attacha son nom à plusieurs essais d'histoire naturelle qu'il publia, et lui offrit même de s'associer à lui pour un cours d'histoire naturelle qu'il se proposait de faire sur un plan nouveau et très-étendu. Ce fut à cette époque que se projeta le premier voyage du capitaine Cook avec le chevalier Banks. On avait besoin d'un homme versé dans l'étude de l'anatomie comparée, qui pût examiner et décrire les animaux d'espèces nouvelles que le hasard présenterait; on jeta les yeux sur Jenner, qui rejeta les conditions avantageuses qui lui furent offertes, préférant rester auprès de son frère, qui lui avait servi de père. C'est alors qu'il s'établit, comme chirurgien, à Berkeley. Un nouvel incident parut devoir le détacher de ce frère chéri, auquel il venait de faire le sacrifice des offres de Hunter et du capitaine Cook. Il se trouvait, à Bath, dans un grand dîner où l'on présenta sur table quelque chose qu'il fallait réchauffer par le moyen d'une bougie; on mit en question si le moyen le plus expéditif serait de tenir l'objet un peu au-dessus de la flamme ou de l'y plonger. Jenner se fit donner la bougie, mit sans hésiter le doigt dans le centre même de la flamme, et l'y laissa un moment, puis le plaça perpendiculairement au-dessus, mais il fut obligé de l'en retirer bien vite.... « Voici, messieurs, dit-il, un argument démontratif. » Il reçut le jour suivant un billet du général Smith, qui avait été de la partie, et qui auparavant ne le connaissait point; celui-ci lui offrait une place

dans l'Inde qui lui assurait, au bout de deux ou trois ans, une annuité de trois cents livres sterling. Il fit part de cette proposition à son frère, et par attachement pour lui, ainsi que par amour pour son pays natal, il finit par la rejeter.

Pendant son séjour dans la province, Jenner savait alléger les devoirs pénibles de son état par l'étude de la physiologie et de l'histoire naturelle. Aidé par des observations exactes, souvent répétées, et variées de plusieurs manières, il a éclairci un point d'ornithologie jusque-là très-obscur, et contredit par divers naturalistes. C'est celui qui concerne le coucou, la ponte de la femelle dans le nid d'autres oiseaux, le moyen qu'emploient les coucous à peine éclos dans le nid où ils ont été couvés, pour en expulser les œufs ou les autres petits oiseaux, et usurper ainsi, de la manière la plus illégitime, non-seulement la demeure de ces derniers, mais la tendresse de leur mère. Jenner, qui, le premier, a assuré que le déplacement des petits de la nourrice du coucou était le fait du nourrisson lui-même, explique, dans les termes suivans, la manière très-remarquable dont s'y prend ce jeune animal. « Le jeune coucou, peu d'heures après la naissance, en s'aidant de son croupion et de ses ailes, tâche de se glisser sous le petit oiseau dont il partage le berceau, et de le placer sur son dos, où il le retient en élevant ses ailes. Alors se traînant à reculant jusqu'au bord du nid, il se repose un instant, puis faisant un effort, il jette sa charge hors du nid. Il reste, après cette opération, fort peu de temps, tâtant avec l'extrémité de ses ailes, comme s'il voulait se convaincre du succès de son entreprise. En grimpant sur les bords du nid, il laisse quelquefois tomber sa charge, qui roule dans le nid, mais il recommence bientôt son travail, et ne le discontinue que lorsqu'il est venu à bout de son entreprise. On est surpris de voir les efforts réitérés d'un coucou de deux ou trois jours, lorsqu'on met à côté de lui un petit oiseau déjà trop lourd pour qu'il puisse le soulever. Il est alors dans une agitation continuelle, et ne cesse de travailler. Quand il approche du douzième jour de sa naissance, il perd le désir de jeter ses compagnons hors du nid, et ne les y inquiète plus. » (*Observations sur l'histoire naturelle du coucou*, publiées dans les Transact. philos. de Londres, 1788). L'originalité de ces recherches excita l'attention des naturalistes, et lui mérita l'honneur d'être reçu membre de la Société royale de Londres. On publia même, dans les gazettes anglo-américaines, les observations de Jenner, et le docteur Louis Valentin en a recueilli une à Norfolk, en Virginie, où elles sont en partie consignées.

Depuis cette époque, Jenner a essayé de démontrer, par le moyen de l'anatomie comparée, que les tubercules que l'on rencontre dans le poumon de l'homme ne sont autre chose que

des hydatides. Il a imaginé aussi un procédé nouveau, et plus facile que ceux connus jusqu'alors, d'obtenir du tartre émétique pur; il paraît également, d'après une publication du docteur Parry de Bath, qu'il a découvert la cause de l'angine de poitrine, quoique communément on attribue cette connaissance au docteur Heberden; mais sa modestie s'est constamment refusée à réclamer ce qui appartenait à l'originalité de son esprit.

Ce n'est pour ainsi dire qu'en passant qu'on s'arrête à des objets d'un intérêt aussi subordonné, quand on peut fixer son attention sur l'importance des recherches qu'a dû faire Jenner pour bien établir la nature d'un des plus grands bienfaits que l'esprit d'observation ait répandu sur l'humanité.

Je lui ai contesté, dans ces derniers temps, le mérite de la découverte de la vaccine (*Voyez* l'article *vaccine* du Dictionaire des sciences médicales). J'ai réuni des faits, des traditions qui prouvent qu'elle était connue avant qu'il s'en fût sérieusement occupé; j'ai enfin revendiqué pour notre patrie l'honneur de l'idée première qui a pu conduire Jenner à appliquer toute son attention à l'examen régulier de la vaccine; mais j'ai déclaré hautement que, dans le cas où il ne serait pas à proprement parler l'inventeur de la découverte, on ne pouvait se refuser à proclamer qu'il a étudié, approfondi, expérimenté avec un rare talent d'observation tout ce qui est relatif à l'origine de la vaccine, et que c'est à lui que le monde entier devra un jour l'extinction d'un fléau qui a si souvent dépeuplé des contrées entières. Sous ce rapport, il lui reste encore une place assez élevée, puisqu'en perfectionnant, il a su faire oublier tout ce qui avait été fait avant lui, et fixer l'attention exclusive des peuples sur ses travaux.

Ainsi que Jenner ait été instruit par des traditions populaires, par des communications amicales, ou par la lecture d'ouvrages publiés en langue shanscrite, le fait est qu'à dater de l'année 1776, il observa que, dans les grandes inoculations de petite-vérole que l'on pratiquait alors en Angleterre à certaines époques de l'année, plusieurs individus résistaient à tous ses efforts pour leur communiquer l'infection variolique. Il interrogea ces individus, consulta les gros propriétaires, rassembla les traditions populaires du canton, et fut naturellement conduit à étudier un phénomène si nouveau pour lui et si extraordinaire dans ses résultats.

Il trouva que ces sujets réfractaires étaient pour la plupart occupés dans les laiteries, et qu'ils avaient contracté des boutons aux mains en trayant les vaches, dont le pis présentait une éruption connue sous le nom de *cowpox*, fréquente surtout parmi celles qui habitaient les pâturages humides. Cette première donnée une fois trouvée, ne satisfit pas pleinement l'es-

prit indagateur de Jenner; il voulut remonter encore à l'origine de la maladie, observée à la vérité dans les laiteries de son voisinage, mais inconnue des vétérinaires. Ses nouvelles recherches le conduisirent à acquérir la certitude que l'origine de la maladie venait du cheval, que la matière qui suinte des talons des chevaux attaqués des eaux aux jambes (*grease*), portée par les garçons de ferme sur les trayons des vaches, et inoculée ainsi à ces dernières, leur donnait le *cowpox;* qu'ensuite, si les personnes chargées de les traire, et n'ayant pas encore eu la petite-vérole, avaient elles-mêmes des excoriations aux mains, elles contractaient des vaches la maladie que dès-lors il nomma *variolæ vaccinæ*. Jenner appuya son opinion sur des observations et des expériences convaincantes; il savait que le *cowpox* est inconnu en Ecosse, en Irlande, et en Autriche où l'on n'emploie aucun homme dans les vacheries ou laiteries, et où, par conséquent, aucune communication n'est établie entre les individus qui pansent les chevaux et ceux qui trayent les vaches; il avait observé aussi que, de même qu'on ne voit point les eaux aux jambes pendant la sécheresse, de même aussi, on ne voit point le cowpox; enfin, il n'avait point oublié qu'en Angleterre les inoculateurs avaient remarqué que lorsqu'on inocule des serrnriers (qui, dans la campagne, font presque tous l'office de maréchaux-ferrans), l'inoculation manquait souvent, ou ne communiquait qu'une petite-vérole anomale et imparfaite. A ces observations, il joignit des expériences positives. Le domestique d'un fermier de son voisinage était occupé deux fois par jour à panser nn cheval nouvellement atteint de crevasses au bas de la jambe, dont il suintait une sérosité très-limpide. Le jeune homme avait une coupure aux deux petits doigts, il s'y développa des ulcères qui prirent le caractère de la vaccine, et il en fut assez incommodé. Trois mois après, on lui inocula la petite-vérole, qu'il n'avait jamais eue, non plus que la vaccine. On l'inocula aux deux bras avec un virus très-actif, mais cette inoculation ne produisit aucun effet. Jenner vit aussi un domestique qui pansait une jument atteinte du *grease*, et qui, chargé en même temps de traire les vaches, leur communiqua l'infection, qui, ensuite, se développa sur d'autres domestiques employés à la même opération. Il ne lui resta plus de doutes sur l'origine du cowpox, et quoique contredit plus tard dans cette opinion, qui paraissait appuyée sur des faits inattaquables, il me mandait, dans une lettre du 4 février 1802, que partout où l'on trouverait réunis, un cheval, un homme, une vache et une laitière, on était presque toujours assuré de trouver le cowpox, si le pays était humide. Cette opinion, confirmée ensuite par M. Tanner, chirurgien vétérinaire de Londres, et par M. Lupton, dans le

London medical Review, novembre 1800, fut mise dans tout son jour par M. Loy, dans un excellent petit écrit intitulé : *Account of some experiment on the origine of the cowpox*. Londres, 1802, in-8°. de 29 pages.

Avant la publication de son ouvrage, qui parut au mois de juin 1798, sous le titre de *An inquiry into the causes and effects of the variolæ vaccinæ*. Londres, 1798, in-4°., Jenner poursuivait en silence ses observations sur l'effet anti-variolique de la vaccine. Il voyait bien qu'un très-grand nombre de personnes qui avaient contracté le *cowpox* ne pouvaient être infectées de la petite-vérole; mais il remarqua aussi que quelques-uns des individus qui semblaient avoir eu cette maladie (*cowpox*) étaient sujets à prendre, par inoculation, l'infection variolique. Cette découverte rallentit un instant son zèle; il trouva cependant, après un examen plus approfondi, que le pis de la vache offrait plusieurs variétés d'éruptions spontanées, que toutes pouvaient infecter les mains des personnes qui les trayaient, mais que quelques-unes de ces éruptions des vaches ne communiquaient point la véritable vaccine. Ce premier obstacle surmonté le mit à même d'établir une distinction entre ce qu'il appela la vraie et la fausse vaccine, d'après la faculté que l'une avait et que l'autre n'avait pas de garantir la constitution de l'infection variolique. A peine cette première difficulté avait-elle disparu, qu'il s'en présenta une seconde bien plus importante. On vit une personne qui avait trait une vache affectée de la véritable maladie, et qui avait paru éprouver les suites ordinaires de l'affection vaccinale, prendre ensuite la petite-vérole. Jenner ne perdit point courage, et recommença ses recherches avec une nouvelle ardeur. Le résultat fut très-heureux. Il découvrit que le fluide contenu dans les pustules de la vache, subissait des changemens progressifs dans sa nature à mesure que ses pustules avançaient vers leur dessiccation; que lorsqu'il était appliqué à la peau dans son état de dégénération, il pouvait bien y produire une ulcération, mais qu'il ne pouvait plus produire le changement constitutionnel qui est nécessaire pour mettre le corps à l'abri de la contagion variolique. Dès-lors, il devenait évident qu'une personne pouvait traire une vache aujourd'hui, prendre d'elle la maladie, et être pour toujours inaccessible à la petite-vérole; tandis qu'une autre personne qui aurait trait le lendemain cette même vache pouvait éprouver l'influence locale du virus sans que sa constitution se trouvât à l'abri de la petite-vérole. Pendant qu'il s'occupait de ces recherches, qui n'étaient que de simples observations, l'idée lui vint qu'il serait possible de propager la vaccine par inoculation, sur le plan de l'inoculation variolique, en prenant de la matière d'abord de la vache, puis en l'inoculant

d'un homme à un autre. Il tenta la chose, et délivra pour toujours l'humanité d'une des plus terribles maladies qui aient jamais affligé la terre.

Quel que fut l'attachement de Jenner pour la vallée du Glocester, les circonstances de sa découverte rendirent sa présence à Londres absolument nécessaire, et il se vit en quelque sorte obligé de quitter un établissement qui faisait le charme de sa vie. Tout son temps y fut consacré à entretenir une immense correspondance chez l'étranger, et à fournir à son pays toutes les instructions dont on avait besoin. Ses relations avec le monde entier devinrent même si étendues, qu'il demanda grâce à ses amis du continent qui l'accablaient ou de lettres ou d'envois de livres, que la douane lui faisait payer d'une manière ruineuse.

Toutes les Sociétés de médecine de l'Angleterre et de l'Europe se sont empressées de se l'associer, et de lui délivrer des témoignages flatteurs de leur assentiment à ses travaux. Tous les médecins de l'Europe ont rivalisé de zèle pour propager sa découverte, et les annales de la science n'offrent pas d'exemple d'un concours aussi unanime d'efforts pour se délivrer d'un fléau quelconque, et pour rendre à l'inventeur de cette découverte tous les hommages qu'il a si bien mérités.

Les chirurgiens et médecins de la marine royale anglaise ont fait, en 1801, frapper, en son honneur, une médaille qui représente d'un côté Apollon, dieu de la médecine, rendant à l'Angleterre un matelot guéri par la vaccine. La figure allégorique de l'Angleterre tient en main une couronne civique, au centre de laquelle est le nom de Jenner. L'inscription de cette face de la médaille est *alba nautis stella refulsit*. Sur l'autre côté de la médaille est gravée une ancre, au-dessus de laquelle on lit *Georgio III rege ;* au-dessous, *Spencer duce*, faisant allusion à l'administration de la marine royale sous le règne de Georges III.

L'impératrice de Russie, Catherine II, lui écrivit, en 1802, une lettre infiniment flatteuse, qu'elle accompagna d'un diamant d'un grand prix.

Le parlement d'Angleterre s'est plu à le combler de marques d'estime, et à lui prodiguer des témoignages de la reconnaissance nationale. Après lui avoir voté deux fois des remercîmens publics et unanimes, il lui a accordé, le 2 juin 1802, une somme de 10,000 liv. sterling (240,000 fr.), et a prié le roi d'ajouter à cette somme celle de 500 liv. sterling (12,000 fr.). Cette récompense fut accompagnée des témoignages les plus honorables de l'estime de la chambre des communes et du gouvernement de la Grande-Bretagne. Le chancelier de l'échiquier, en appuyant la proposition faite à cet égard par l'amiral Berkeley,

déclara que « la chambre pouvait voter en faveur de Jenner telle récompense qu'elle jugerait convenable, puisqu'il s'agissait d'une des plus importantes découvertes que la société ait faites depuis la création du monde, et que le mérite de cette découverte était au-dessus de toute expression. »

En 1804, Jenner fut nommé maire de Cheltenham, lieu célèbre par ses eaux minérales. Il s'est tenu éloigné de Londres presque constamment depuis cette époque, et il a partagé son temps entre ses fonctions publiques et l'étude. C'était sans doute pour le rappeler dans la capitale que le lord maire et les *aldermen* de Londres lui décernèrent, au mois de décembre 1805, ses droits de franchise et de cité, dont le diplôme était renfermé dans une boîte superbe enrichie de diamans.

Mais sa santé et la simplicité de ses goûts le retinrent à la campagne, où il passa ses dernières années, jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée le 26 janvier 1823. Il avait alors soixante-quatre ans. On a de lui :

An inquiry into the causes and effects of the variolæ vaccinæ. Londres, 1798, in-4°. - 3e édition, 1801.

Cet ouvrage a été traduit à Vienne par Careno sous le titre de : *Eduardi Jenneri, Med. D. et Reg. scient. Acad. Soc.*, *disquisitio de causis et effectibus variolarum vaccinarum* (Vienne, 1799, in-4°. avec figures coloriées).

M. le chevalier de la Rocque l'a traduit en français sous le titre de *Recherches sur les causes et les effets de la variolæ vaccinæ.* Lyon, 1800, in-8°.

Further observations on the variolæ vaccinæ. Londres, 1799, in-4°.

Continuation of facts and observations of the cowpox. Londres, 1800, in-4°.

On the effects of cutaneous eruptions or modifications of the vaccine variole. 1804, dans le 12e volume du *Medical and physical journal.*

Cet ouvrage a été publié à part par Jenner (Cheltenham, 1819, in-4°.) sous le titre de : *On the varieties and modifications of the vaccine pustule occasioned by an herpetic state of the skin.* (HUSSON)

JESSEN ou JESSENSKY (JEAN DE), plus généralement connu sous le nom de *Jessenius*, vint au monde à Breslau, en 1556, étudia la médecine à Leipzick, parcourut ensuite l'Italie, et vint prendre le grade de docteur à Wittemberg, en 1596. L'Université de cette ville voulut alors se l'attacher, et il accepta effectivement une chaire, qu'il remplit jusqu'en 1601, avec le titre de médecin de l'électeur de Saxe. Mais à cette époque, il se rendit à Prague, pour y remplir les fonctions de recteur et de chancelier de l'Université. Peu de temps après, il devint médecin de Rodolphe II et de Mathieu. Les états de la Bohême le députèrent en Hongrie : à son retour, il fut arrêté et conduit dans la prison de Vienne. Lorsqu'il eut recouvré sa liberté, il se mit du parti des rebelles qui s'assemblèrent en 1619 à Prague pour y déposer Ferdinand II. Fait

prisonnier à la défaite de son parti, il périt sur l'échafaud, en 1621, au mois de juillet. Parmi ses ouvrages, nous citerons les suivans :

Dissertatio de plantis. Wittemberg, 1601, in-4°.
Dissertatio de cute et cutaneis affectibus. Wittemberg, 1601, in-4°.
Anatomiæ, Pragæ anno 1600 abs se solemniter celebratæ historia: de ossibus tractatus. Wittemberg, 1601, in-4°.
Vita et mors Tychonis Brahei. Wittemberg, 1601, in-4°.
Institutiones chirurgicæ, quibus universa manu medendi ratio ostenditur. Wittemberg, 1601, in-8°.
De generationis et vitæ humanæ periodis. Wittemberg, 1602, in-8°. - Oppenheim, 1610, in-8°.
De sanguine vena secta dimisso judicium. Prague, 1618, in-4°. - Francfort, 1618, in-4°. - Nuremberg, 1668, in-12.
Concilium adversùs pestem. Giessen, 1614, in-12.
Historica relatio de rustico Bohemo cultrivorace. Hambourg, 1628, in-8°. - *Ibid.* 1655, in-8°. (o.)

JOBST (Wolfgang), ou *Justus*, était de Francfort-sur-l'Oder, où il prit le grade de docteur en médecine, fut reçu professeur en 1551, et mourut le 31 mai 1575. Livré par goût à l'étude de la chronologie, il a publié plusieurs ouvrages historiques, tous très-maigres, parmi lesquels le seul qui concerne l'art de guérir a pour titre :

Chronologia, sive temporum supputatio, omnium illustrium medicorum, tàm veterum, quàm recentiorum, in omni linguarum cognitione, à primis artis medicæ inventoribus nc scriptoribus, usque ad nostram ætatem et sæculum. Francfort-sur-l'Oder, 1556, in-12. (o.)

JOEL ou JOHEL (François), né le 1er septembre 1508, à Sarwar, dans la Basse-Hongrie, fit ses études à Olmutz et à Vienne. A l'âge de dix-huit ans, ayant résolu d'apprendre l'art de guérir, il s'attacha à la personne d'un médecin de Neustadt, chez lequel il resta jusqu'en 1538, époque où il se rendit à Léipzick, puis à Wittemberg et à Berlin. Il habitait déjà depuis quelque temps cette ville, lorsque le prince Albert l'appela auprès de lui à Gustrow, et lui donna la charge de pharmacien de sa cour. Joel remplit les fonctions de cette place pendant plusieurs années, et prit, en 1549, le parti de se retirer à Gripswald, pour y exercer la profession de médecin. Nommé au bout de quatre ans médecin pensionné de la ville, il alla prendre la licence à Rostock. L'Académie l'admit, en 1559, au nombre de ses professeurs. Il mourut vingt ans après, le 20 octobre 1579, laissant plusieurs ouvrages dans lesquels il s'attachait surtout à combattre les médicamens chimiques introduits par Paracelse, et à recommander l'emploi des moyens simples que la nature nous met sous la main, dans chaque contrée de la terre.

De morbis hyperphysicis et rebus magicis θεσις, cum appendice de ludis lamiarum in monte Bructerorum, quem Blocksberg vocant. Rostock, 1580, in-8°.

Opera medica; quorum tomus primus, in quo universæ medicinæ compendium succinctis quæstionibus et tabulis comprehenditur. Hambourg, 1616, in-4°. - Rostock, 1630, in-8°.

Publié par Mathieu Bacmeister.

Le même éditeur a publié les tomes II (Hambourg, 1617), III (Hambourg, 1618) et IV (Hambourg, 1622). Les tomes V (Rostock, 1629) et VI (*Ibid.* 1631) l'ont été par François Joel, neveu de l'auteur. L'ouvrage entier a été réimprimé (Amsterdam, 1665, in-4°.).

Methodus medendi. Leyde, 1637, in-12 - *Ibid.* 1652, in-12.

Wundarzney, in sieben Theile abgetheilet, und durch auserlesene Fragen und deutliche Auslegungen erklaeret. Nuremberg, 1680, in-8°.

(J.)

JOERDENS (Jean-Henri), né à Hof, le 13 octobre 1764, et médecin de cette ville, est auteur des ouvrages suivans :

Dissertatio de vitiis pelvis muliebris ratione partûs. Erlangne, 1787, in-4°.

Descriptio nervi ischiatici, iconibus illustrata. Erlangue, 1788, in-fol.

Der Hausarzt, in gefahrvollen und schmerzhaften Zufaellen. Hof et Planen, 1789, in-8°.

Selbstbelehrung fuer Hebammen, Schwangere und Muetter. Berlin, 1797, in-8°.

Ueber die menschliche Natur, oder die Mittel, ein hohes Alter zu erreichen. Léipzick, 1798, 2 vol. in-8°.

Geschichte der kleinen Fichtenraupe oder der Larve von der Phalaena Monacha L., nebst einem Beytrag zur Berichtigung der Ausrottungsmittel dieser Waldverheererin und einer mit Farben erleuchleten Kupfertafel. Hof, 1798, in-4°.

Entomologie und Helminthologie des menschlichen Koerpers, oder Beschreibung und Abbildung der Bewohner und Feinde desselben unter den Insekten und Wuermern. Hof, 1801-1802, 2 vol. in 8°.

Avec vingt-deux planches coloriées.

Joerdens (*Pierre-Godefroi*), médecin de la ville de Hof, où il est né le 12 décembre 1765, a publié :

Disscrtatio de fasciis ad artem obstetriciam pertinentibus. Erlangue, 1788, in-8°.

Von den Eigenschaften Geburtshelfers. Léipzick, 1789, in-8°.

Worinnen besteht der groesste Reichthum eines Staats. Hof, 1798, in-8°.

Ueber die Moeglichkeit einer physischen und moralischen Menschenveredlung. Léipzick, 1800, in-8°.

Apologie der Schutzblattern. Altenbourg, 1801, in-8°. (z.)

JOERG (Jean-Chrétien-Godefroy), né à Predeln en 1780, médecin praticien et accoucheur à Léipzick, a publié plusieurs ouvrages, dont quelques-uns ont répandu un certain jour sur la théorie de la génération.

Brevis partûs humani historia. Léipzick et Géra, 1805, in-4°.

Specimen secundum, partum artificialem obstetricio-pathologicè considerans. Léipzick, 1805, in-4°.

Ueber Klumpfuesse und eine leichte und zweckmaessige Heilart derselben. Marbourg, 1806, in-8°.

Versuche und Beytraege geburtshuelflichen Inhalts. Léipzick, 1806, in-8°.
Systematischer Handbuch der Geburtshuelfe. Léipzick, 1807, in-8°.
Ueber das Gebaerorgan des Menschen und der Saeugthiere im Schwangern Zustande. Léipzick, 1808, in-fol.
Anleitung zu einer rationellen Geburtshuelfe der landwirthschaftlichen Thiere. Léipzick, 1808, in-8°.
Handbuch der Krankheiten des menschlichen Weibes. Léipzick, 1809, in-8°.
Eileithyia, oder diætetischen Belehrungen fuer Schwangere, Gebaehrende und Woechnerinnen, welche sich als solche wohl befinden wollen. Léipzick, 1809, in-8°.
Etwas ueber aertzliche und chirurgische Praxis. Léipzick, 1820, in-8°.
Aphoristische Winke zur richtigen Beurtheilung deutscher Universitaeten, und zur Beherzigung bey jetzigen zeitgemaessen Verbesserungen derselben. Léipzick, 1820, in-8°.
Ueber die vier Facultaeten in den Universitaeten Deutschlands. Léipzick, 1820, in-8°. (o.)

JOHN (Jean-Denys), médecin à Prague d'abord, puis à Toeplitz, né dans cette dernière ville, le 18 janvier 1764, est auteur de plusieurs ouvrages.

Lexicon der K. K. Medicinalgesetze. Prague, tomes I, II, III, 1790; IV, 1791; V, 1795; VI, 1798, in-8°.
Die Baeder zu Teplitz in Boehmen, in einer kurzen physisch-medicinischen und politischen Uebersicht. Dresde, 1792, in-8°.
Dissertationes medicæ selectiores Pragenses, quas in prosequendum institutum J.-T. Klinkosch collegit et edidit. Dresde, 1793, in-4°.
Medicinische Polizey und gerichtliche Arzneykunde in den K. K. Erblanden. Prague, tome I, 1795; II, 1798, in-8°.
Ueber die unverbesserlichen Gebrechen der Ausuebung in der Arzneykunde. Prague, 1796, in-8°.
Gesundheitskatechismus fuer die Schuljugend. Prague, 1794, in-8°.
Ueber den Einfluss der Ehe auf die allgemeine Gesundheit und Bevoelkerung. Prague, 1796, in-8°.
Arzneywissenschaftlichen Aufsaetze Boehmischer Gelehrten, gesammelt und herausgegeben. Prague et Dresde, 1798, in-8°.
John (*Jean-Frédéric*), médecin à Berlin, a publié:
Chemisches Laboratorium, oder Anweisung zur chemischen Analyse der Naturalien, nebst Darstellung der noethigsten Reagenzien. Berlin, 1808, in-8°.
Avec une préface de Klaproth.
Ueber Kalk und Mœrtel. Berlin, 1820, in-4°. (o.)

JOHNSON (Thomas), laborieux botaniste anglais, vint au monde à Selby, dans le comté d'York. Il exerçait la profession d'apothicaire. Durant les guerres civiles, il embrassa le parti de la cour, et servit avec tant de distinction dans l'armée royale, que l'Université d'Oxford, pour récompenser à la fois son zèle et son mérite, lui accorda le titre de docteur en médecine en 1643. Il mourut l'année suivante, le 30 septembre, des suites d'une blessure qu'il avait reçue dans le Hampshire, auprès de Basinghouse. On doit le regarder comme un des hommes qui

ont le plus contribué à étendre le domaine de la botanique durant le cours du dix-septième siècle; aussi méritait-il l'honneur que lui avait fait Miller d'attacher son nom à un genre de plantes, qu'on a désigné depuis sous celui de *Callicarpa*. Ses ouvrages sont :

Descriptio itineris investigationis plantarum causâ in agro Cantiano suscepti. Londres, 1629, in-4°. – *Ibid.* 1632, in-8°.
Tricetum Hamstedianum. Londres, 1632, in-8°.
The herbal or general history of plants gathered by John Gerard, entlarged and augmented by T. Johnson. Londres, 1633, in-fol.
Johnson dut sa réputation à cet ouvrage, pour la rédaction duquel il eut, sur Gérard, l'avantage de mieux connaître les langues savantes, et d'avoir de plus nombreux secours à sa disposition. Haller en a fait l'éloge suivant : *Dignum opus et totius rei herbariæ eo ævo notæ compendium.* Le nombre des planches s'élève à 2717, dont Johnson a ajouté plus de 800. L'éditeur a tellement perfectionné le travail de son prédécesseur, qu'il se l'est en quelque sorte approprié. Il a signalé le double emploi de plusieurs espèces, et donné plus de précision aux descriptions, sans parler d'une foule d'additions en tous genres.
Mercurius botanicus, seu plantarum gratiâ suscepti itineris anno 1634 descriptio: cum earum nominibus latinis et anglicis. Londres, 1634, in-8°.
On y trouve une liste de cent dix-sept plantes exotiques, annonçant que le jardinage était alors dans un état assez avancé. Johnson a joint à cet ouvrage un petit traité sur les eaux minérales de Bath, qui n'offre plus d'intérêt qu'aux amateurs des antiquités.
Pars altera, sive plantarum gratiâ suscepti itineris in Cambriam seu Walliam, descriptio. Londres, 1641, in-8°.
Johnson a traduit en anglais les Œuvres d'Ambroise Paré (Londres, 1643, in fol. – *Ibid.* 1678, in-fol.).
Johnson (*Alexandre*), né en 1716, mort en 1799, à Londres, a publié :
Relief from accidental death, or summary instructions. Londres, 1793, in-8°.
Johnson (*G.-B.*) a écrit une
History of the progress and present state of animal chemistry. Londres, 1803, 3 vol. in-8°.
Johnson (*Joseph*), médecin américain, dont on a :
An experimental inquiry into the properties of carbonic acid gas or fixed air, its mode of operation, use in diseases and the most effectual methode of relieving animals affected by it. Philadelphie, 1797, in-8°.
Johnson (*Robert-Wallace*), médecin à Brentfort, a publié :
Friendly cautions to the heads of families and others, necessary to be observed in order to preserve health and long life. Londres, 1793, in-12.

(o.)

JOHNSTONE (Jacques), né à Annan en 1730, mourut le 28 avril 1802, à Worcester, où il exerçait la médecine, après l'avoir pratiquée pendant quelque temps à Kidderminster. Il a inséré dans les Transactions philosophiques plusieurs Mémoires, parmi lesquels nous citerons ceux sur les ganglions nerveux (1764, 1767, 1770). On en trouve aussi quelques-uns de sa façon dans d'autres recueils périodiques de l'Angleterre, entr'autres dans le Journal de Duncan, et dans les Mémoires

de la Société de Manchester. Il a publié, en outre, les ouvrages suivans :

Dissertatio de aeris factitii imperio in corpore humano. Edimbourg, 1750, in-8°.

On the malignant epidemical fever of 1756, *with account of the malignant disease prevailing since the year* 1752 *in Kidderminster.* Londres, 1758, in-8°.

On the use of the ganglions of the nerves. Londres, 1771, in-8°. – Trad. en allemand, Stettin, 1787, in-8°.

Account of the Walton water near Tewkesbury, with thoughts on the use and diseases of the lymphatic glands. Londres, 1787, in-8°.

Medical essays and observations with disquisitions relating to the nervous system, and an essay on mineral poisons. Londres, 1795, in-8°. –Trad. en allemand par C.-F. Michaelis, Léipzick, 1796, in-8°.

L'essai sur les poisons est de Jean Johnstone, médecin à Birmingham.

Johnstone (*Jacques*), fils du précédent, médecin à Worcester, né en 1750, mort le 17 septembre 1783, a laissé :

Dissertatio de anginâ malignâ. Edimbourg, 1773, in-8°.

On the malignant angina, or putrid and ulcerous forethroat. Londres, 1779, in-8°.

Johnstone (*Jean*), médecin à Birmingham, est auteur des ouvrages suivans :

Medical jurisprudence; on madness with strictures, on hereditary insanity, lucid intervals, and the confinement of maniacs. Londres, 1800, in-8°.

An account of the discovery of the power of mineral acid vapours to destroy contagion. Londres, 1703, in-8°. (o.)

JOHRENIUS (Conrad) naquit, en 1653, à Gudensberg dans la Hesse. Il fit ses études à Giessen, où il prit successivement le grade de licencié en médecine en 1674, et celui de docteur en 1675. Quelques temps après, il obtint une chaire d'éloquence, et de médecine à l'Université de Rinteln. Le comte de la Lippe l'attira ensuite à sa cour en qualité de premier médecin. A la mort de ce prince, n'ayant plus d'emploi, il accepta la chaire que Bernard Albinus venait de laisser vacante à Francfort-sur-l'Oder, en partant pour Leyde. Ce fut là qu'il mourut en 1716. On a de lui :

Dissertatio de apoplexiâ. Giessen, 1672, in-4°.

Praxis chymiatrica. Rinteln, 1676, in-8°.

Nouvelle édition du traité de Jean Hartmann.

Dissertatio de adfectione hypochondriacâ. Rinteln, 1678, in-4°.

Dissertatio de volatili et fixo sanitatis humanæ conservatore, destructore et restauratore. Rinteln, 1678, in-4°.

Dissertatio de lithiasi. Rinteln, 1678, in-4°.

Dissertatio de epilepsiâ. Francfort-sur l'Oder, 1700, in-4°.

Dissertatio de visu integro et corrupto, in specie de guttâ serenâ. Francfort-sur-l'Oder, 1701, in-4°.

Dissertatio de Christo medico. Francfort-sur-l'Oder, 1702, in-4°.

Dissertatio de morbis biblicis. Francfort-sur-l'Oder, tom. I, 1704; II, 1710, in-4°.

Dissertatio de arthritide vagâ scorbuticâ et hujus occasione de terrâ medicinali Freyenwaldensi. Francfort-sur-l'Oder, 1706, in-4°.

Dissertatio de lue venereâ. Francfort-sur-l'Oder, 1706, in-4°.
Dissertatio de adfectu hypochondriaco. Francfort-sur-l'Oder, 1706, in-4°.
Dissertatio de restitutione hæmatologiæ medicæ peccantis in integrum. Francfort-sur-l'Oder, 1706, in-4°.
Dissertatio de querquerâ veterum. Francfort-sur-l'Oder, 1710, in-4°.
Dissertatio idolum muliebre in passione hystericâ elevatum et excussum. Francfort-sur-l'Oder, 1712, in-4°.
Dissertatio de dysenteriâ. Iéna, 1713, in-4°.
Dissertatio : Apollo λοιμωδης in peste. Iéna, 1713, in-4°.
Theses de medicinæ progressu. Iéna, 1713, in-4°.
Dissertatio de Philistæorum plagâ I. Sam. V. 6. Iéna, 1713, in-4°.
Dissertatio de passione iliacâ. Iéna, 1714, in-4°.
Johrenius (*Martin-Daniel*), fils du précédent, professeur aussi à Francfort-sur-l'Oder, et mort en 1718, a composé un traité intitulé :
Vade mecum botanicum, seu Hodegus botanicus. Colberg, 1710, in-12. - Francfort-sur-l'Oder, 1717, in-12.
Les plantes y sont distribuées d'après la méthode de Tournefort.

(J.)

JONES (Jean), médecin anglais, né dans la principauté de Galles, fit ses études à l'Université de Cambridge, où il prit le grade de docteur vers le milieu du seizième siècle, et pratiqua ensuite l'art de guérir, avec beaucoup de succès et de réputation, tant à Bath qu'à Buckston. Tous ses ouvrages sont écrits en anglais.

The dial of agues. Londres, 1556.
The benefit of the ancient Bathes at Buckstone, which cure most grievous sicknesses. Londres, 1572.
The bathes of Batks Ayde, wonderful and most excellent against very many sicknesses. Londres, 1572.
A brief, excellent and profitable discourse of the natural beginning of all growing and living things, heat, generation. Londres, 1574.
The art and science of preserving of body and soul in health, wisdom, and catholic religion. Londres, 1759, in-4°.
Cet écrivain a traduit en anglais le Traité des élémens de Galien (Londres, 1574).
Jones (*Jean*), de Landaff, petite ville du pays de Galles, a publié :
Novarum dissertationum de morbis abstrusioribus tractatus primus, de febribus intermittentibus; in quo obiter febris continuæ natura explicatur. Loudres, 1683, in-8°. - La Haye, 1684, in-8°.
De morbis hibernorum et de dysenteriâ hibernicâ. Londres, 1698, in-4°.
The mysteries of opium revaled. Londres, 1701, in-8°. (O.)

JONGHE (Adrien de), ou *Junius*, naquit à Horn, dans la Hollande, le 1er juillet 1512. De bonnes études qu'il fit à Harlem et à Louvain, lui ouvrirent la carrière des sciences, dans laquelle il se lança avec toute l'ardeur du jeune âge. Etant venu en France, il s'y mit au nombre des disciples de Houllier. Delà il passa en Italie, où il se fit recevoir docteur en médecine, parcourut l'Allemagne, passa en Angleterre, et y devint médecin du duc de Norfolk. Pendant le séjour qu'il fit

dans cette île, il composa sa Philippéide, poëme au sujet du mariage de Philippe II avec la reine Marie, qui parut à Londres (1554, in-4°.). De retour en Hollande, il fut appelé à Copenhague, pour y remplir la charge de précepteur du prince royal; mais comme le climat ne lui convenait pas, il quitta brusquement le Danemarck, et vint s'établir à Harlem. Cette ville ayant été assiégée, en 1572, par les Espagnols, il trouva le moyen d'en sortir, se retira d'abord à Armuyden, et passa enfin à Middelbourg. La douleur que lui causa le pillage de sa bibliothèque, et l'insalubrité de la Zélande, portèrent une si profonde atteinte à sa santé, qu'il succomba, le 16 juin 1575, au moment où il venait d'être nommé professeur à l'Université de Leyde, fondée l'année même de sa mort. A la fois médecin, littérateur et philologue, il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue des traductions latines des Questions naturelles et médicales de Cassius l'iatrosophe (Paris, 1541, in-4°.), des Propos de table de Plutarque (Lyon, 1547, in-8°.), des Vies des philosophes d'Eunapius (Anvers, 1568, in-8°. - Heidelberg, 1596, in-8°.), des Hommes célèbres d'Hesychius (Anvers, 1572, in-8°. - *Ibid.* 1615, in-8°.). Huet estimait peu ces traductions; il reproche à Jonghe d'avoir souvent pris le sens des auteurs de travers, et d'en donner ainsi une fausse interprétation. On doit encore à ce savant hollandais des éditions de Nonius Marcellus et de Fulgence Placiades (Anvers, 1565, in-8°.), des Epigrammes de Martial (Anvers, 1568, in-8°. - Strasbourg, 1595, in-16), de l'abrégé des Epithètes de Jean Ravisius Textor, et d'un abrégé du Commentaire d'Eustache sur Homère. Il a publié des remarques critiques sur la satire de Pétrone (Francfort, 1629, in-4°.), sur la lettre de Lucain à Calpurnius Piso (Léipzick, 1689, in-8°.), et sur l'Apokolokintosis de Sénèque. Enfin on lui doit plusieurs ouvrages séparés, dans le nombre desquels il faut surtout distinguer les suivans :

Lexicon græco-latinum auctum. Bâle, 1548, in-fol.

Animadversarum libri VI et de comâ commentarius. Bâle, 1556, in-8°. - Francfort, 1604, in-8°. - Rotterdam, 1708, in-8°.

Nomenclator omnium rerum propria nomina variis linguis explicata indicans. Augsbourg, 1555, in-8°. - Anvers, 1577, in-8°. - Genève, 1619, in-8°. - Francfort, 1620, in-8°. - Liége, 1654, in-8°.

Batavia. Leyde, 1588, in-4°. - Dordrecht, 1652, in-8°.

La découverte de l'imprimerie est attribuée à Laurent Coster, dans cet ouvrage.

Phalli ex fungorum generi in Hollandiæ sabuletis passim crescentis descriptio et ad vivum expressa figura. Delft, 1564, in-4°. - Leyde, 1601, in-4°.

Réimprimé avec le recueil des Lettres de Jonghe (Dordrecht, 1652).

(o.)

JONSTON (Jean), naturaliste assez célèbre du dix-septième siècle, naquit en 1603, le 3 septembre, à Sambter, ville du palatinat de Posen, auprès de Lessno, dans la Grande-Pologne. Il était originaire d'une ancienne et illustre famille écossaise. Ayant commencé ses études à Ostorog, à Beuthen, petite ville sur l'Oder, voisine de Glogau, en Silésie, et à Thorn, il passa en 1622 en Angleterre, et delà en Ecosse, où il suivit pendant trois ans les cours du Collége de Saint-André avec beaucoup d'assiduité, et fit de grands progrès dans la langue hébraïque, ainsi que dans l'histoire. Il retourna, en 1625, dans son lieu natal, et, après avoir été obligé de vivre durant quelques semaines dans une forêt, pour se soustraire aux ravages de la peste qui désolait alors la Pologne, il se chargea de l'éducation des fils d'un gentilhomme, avec lesquels il demeura jusqu'en 1628 à Lessno. Cette année, il partit pour aller visiter les Académies d'Allemagne, et après avoir fait un court séjour dans diverses universités, il s'arrêta enfin à celle de Franéquer, où il s'adonna pendant une année entière à l'étude de la médecine, à laquelle il avait résolu de se fixer. Il cultiva ensuite l'anatomie et la botanique à Leyde, à Londres et à Cambridge. En 1632, il accompagna deux autres jeunes seigneurs dans leurs voyages. Arrivé à Leyde, il y prit le degré de docteur en médecine, et bientôt après il se fit aggréger en la même qualité à Cambridge. Revenu en Pologne, il refusa les chaires qui lui furent offertes à Francfort et à Leyde, préférant aux dignités académiques les jouissances d'une vie libre et indépendante. Il se retira dans la Basse-Silésie, près de Liegnitz, où il passa le reste de ses jours, occupé de ses études particulières et de la pratique de la médecine. Ses ouvrages ont marqué, surtout ceux qui ont rapport à l'histoire naturelle, quoique ce soient tous de pures compilations :

Enchiridii nosologici generalis et specialis libri octo. Amsterdam, 1625, in-8°.

Thaumatographia naturalis in classes decem divisa, in quibus admiranda cœli, elementorum, meteororum, fossilium, plantarum, avium, quadrupedum, exsanguium, piscium, hominis explicantur. Amsterdam, 1632, in-8°. - *Ibid.* 1633, in-12. - *Ibid.* 1661, in-12. - *Ibid.* 1665, in-12. -Trad. en anglais, Londres, 1657, in-fol.

Compilation faite sans beaucoup de critique, mais cependant assez agréable à lire, des choses les plus curieuses que présentent le ciel, les élémens, les météores, les fossiles, les plantes, les oiseaux, les quadrupèdes, les insectes, les poissons et l'homme.

De naturæ constantiâ. Amsterdam, 1632, in-16. - *Ibid.* 1634, in-12.

Considérée en elle-même, l'idée de cet ouvrage n'a rien de saillant; cependant, à l'époque surtout où nous vivons, il est assez curieux de pouvoir signaler un vieux livre dont l'auteur, comparant les temps anciens aux modernes, cherche à montrer que l'état du monde n'empire pas, comme le répètent journellement les apologistes de ces beaux siècles où les lumières étaient emprisonnées dans quelques cloîtres, et la liberté,

ou plutôt la licence, exploitée exclusivement par les ignorans successeurs des barbares conquérans de l'Europe.

Historia universalis, civilis et ecclesiastica, res præcipuas ab orbe condito ad annum 1633 *gestas brevissimè exhibens.* Leyde, 1633, in-12. - *Ibid.* 1638, in-12. - Amsterdam, 1644, in-12.

Enchiridion ethicum. Leyde, 1643, in-24.

Idea universæ medicinæ practicæ libris duodecim absoluta. Amsterdam, 1644, in-12. - *Ibid.* 1652, in-8°. - Lyon, 1655, in-8°. - Francfort, 1664, in-4°. - Breslau, 1673, in-8°. - Leipzick, 1722, in-8°. - Trad. en anglais, Londres, 1652, in-8°.; *Ibid.* 1665, in-fol. - *Ibid.* 1684, in-fol.

Syntagma dendrologicum. Amsterdam, 1646, in-4°.

Historiæ naturalis de piscibus et cetis libri V, cum æneis figuris. Item de exsanguibus aquaticis libri IV. Francfort, 1649, in-fol.

Avec 67 planches.

Historiæ naturalis de avibus libri VI. Francfort, 1650, in-12.

Avec 62 planches.

Historiæ naturalis de quadrupedibus libri VIII. Francfort, 1652, in-fol.

Avec 80 planches.

De insectis libri III. De serpentibus et draconibus libri II. Francfort, 1653, in-fol.

Avec 40 planches.

Ces quatre derniers ouvrages forment un corps assez complet d'histoire naturelle. L'édition originale est peu recherchée. Celle d'Amsterdam (1657, 2 vol. in-fol.) l'est encore moins. Henri Ruysch, fils du célèbre anatomiste, en a donné une autre (Amsterdam, 1718, 2 vol. in-fol.), augmentée seulement de figures de poissons dessinées aux Indes, les mêmes qui se trouvent dans les ouvrages de Valentin et de Renard, avec les explications de ces figures. On en connaît encore d'autres éditions (Francfort et Heilbronn, 1755-1757, 2 vol. in-fol. - Rouen, 1768, 6 vol. in-4°.).

Cette histoire n'est qu'une pure compilation, mais infiniment plus agréable à lire que celles de Gessner et d'Aldrovandi, ce qui explique la grande vogue dont elle a joui jusqu'à Linné, ayant jusqu'alors servi à peu près généralement d'ouvrage élémentaire d'histoire naturelle. Elle est mieux imprimée, et réunit ainsi plus d'agrémens extérieurs; elle est aussi plus abrégée, mais ce caractère nuit à sa bonté, car il n'arrive que trop souvent à ceux qui font des extraits de ne pas comprendre parfaitement leur auteur. Cependant Jonston a mis plus d'ordre dans son travail: il a divisé chaque classe en un certain nombre de familles et de genres. Les figures sont meilleures que celles qui avaient paru auparavant; elles sont gravées sur cuivre; plusieurs sont originales, mais la plupart sont copiées. On ne doit pas compter toujours sur la fidélité de ces dernières, car la gravure sur cuivre comportant plus de détails que celle sur bois, le graveur, en copiant des figures sur bois, y ajoutait beaucoup. D'ailleurs Jonston a donné beaucoup de figures faites d'idée, d'après les descriptions des anciens. On crut long-temps qu'elles représentaient des animaux vivans, et quelques modernes en ont fait de mauvaises applications. Ainsi Aristote dit, en parlant du taureau de Paeonie, qu'il a les cornes recourbées en bas. Jonston a fait représenter, sur le corps d'un bœuf ordinaire, des cornes disposées de cette manière, et Soldani a ensuite employé sa figure pour expliquer les crânes fossiles qu'il avait trouvés.

Magni Hippocratis Coi, medicorum principis, Coacæ prænotiones. Amsterdam, 1660, in-12.

On y trouve le texte grec, la traduction latine de Foes et des notes de Jonston.

De festis Hebræorum et Græcorum schediasma. Breslau, 1660, in-12. - Iéna, 1670, in-12.

Polyhistor, seu rerum ab ortu universi ad nostra usque tempora per Asiam, Africam, Europam et Americam in sacris et profanis gestarum succincta et methodica enarratio. Iéna, 1660, in-8°. - Léipzick, 1667, in-8°.

Notitia regni vegetabilis, sive plantarum à veteribus observatarum, cum synonymis græcis et latinis, obscurioribusque differentiis, in suas classes redacta series. Léipzick, 1661, in-12.

Notitia regni mineralis, seu subterraneorum catalogus cum præcipuis differentiis. Léipzick, 1661, in-12.

Dendrographia, sive historiæ naturalis de arboribus et fructibus, tam nostri, quam peregrini orbis, libri X. Francfort, 1662, in-fol.

Avec 137 planches. C'est aussi un extrait des botanistes et des voyageurs. Quoiqu'assez bien gravées, les figures sont trop petites et sans détails. Cet ouvrage n'a pas été aussi long-temps en faveur que l'ouvrage du même auteur sur les animaux, parce que les progrès de la botanique ont été bien plus rapides que ceux de la zoologie.

Idea hygieines recensita libris duobus. Iéna, 1661, in-12. - Francfort, 1664, in-8°.

Polymathia philologica. Francfort, 1667, in-8°.

(A.-J.-L. JOURDAN)

JOOSTENS (Pasquier), ou *Justus*, médecin du seizième siècle, était d'Eecloo, village de la Flandre. Les connaissances variées qu'il rapporta de ses voyages en France, en Italie et en Espagne, lui valurent une grande considération dans les Pays-Bas, où il eut le talent de se concilier les bonnes grâces des grands. Quoique favorisé par la fortune, il ne sut pas tirer parti de la position avantageuse où il se trouvait. La passion du jeu, qui le maîtrisait entièrement, troubla sa vie entière; elle lui a inspiré un petit ouvrage assez curieux sur les suites funestes de ce défaut :

De aleâ, sive de curandâ ludendi in pecuniam cupiditate libri duo. Bâle, 1561, in-4°. - Francfort, 1616, in-12. - Amsterdam, 1642, in-12.

(J.)

JORDAN (Thomas), de Clausenbourg, dans la Transylvanie, vint au monde en 1539. Après avoir étudié dans diverses universités, spécialement à Paris et en Italie, il alla prendre le titre de docteur en médecine à Vienne. Comme il se fit ensuite connaître avantageusement dans cette capitale, l'empereur Maximilien II lui confia la direction du service de santé de ses armées, durant la guerre de 1566 contre les Turcs. Jordan se dégoûta bientôt des camps et de la cour; il chercha une place plus tranquille, et obtint, en 1570, celle de médecin pensionné à Brunn, dans la Moravie, où il termina sa carrière en 1585, laissant les ouvrages suivans :

Pestis phænomena, seu de iis quæ citrà febrem pestilentem apparent. Accedit Bezoar lapidis descriptio, et ejusdem auctoris ad Laurentii

Joubert Paradoxon VII Decadis secundæ responsio. Francfort, 1576, in 8°.

Brunno-Gallicus, seu luis novæ in Moraviâ exortæ descriptio. Francfort, 1577, in-8°. - *Ibid.* 1580, in-8°. - *Ibid.* 1783, in-8°.

Dans ce livre Jordan trace l'histoire d'une affection exanthématique, compliquée d'ulcérations et de douleurs ostéocopes, dont plus de cent quatre-vingt personnes furent atteintes en peu de temps à Brunn, pour s'être fait, suivant l'usage d'alors, appliquer des ventouses dans les bains publics de la ville. Comme cette maladie guérit par l'emploi du mercure et du gaïac, l'auteur la qualifie de syphilitique.

De aquis medicatis Moraviæ commentariolus. Francfort, 1586, in-8°. - *Ibid.* 1598, in-fol. - Tubingue, 1606, in-8°. (J.)

JORDEN (Edouard), né en 1569, à High-Halden, dans le comté de Kent, en Angleterre, fit, suivant toutes les apparences, ses études à Oxford, et alla prendre le bonnet de docteur en médecine à Padoue. A son retour d'Italie, il pratiqua pendant quelque temps à Londres, et y fut même reçu membre du Collége royal; mais il finit par se retirer à Bath, où il mourut le 7 janvier 1633, laissant deux opuscules qui ont pour titres :

A briefe discourse of a disease called the suffocation of the mother. Londres, 1603, in-4°.

C'est de l'hystérie qu'il s'agit dans ce livre.

A discourse of natural bathes and mineral waters. Londres, 1631, in-4°. (O.)

JOSEPHI (Guillaume), né à Bronswick le 1 mars 1763, fit ses études médicales à Goettingue, où il devint prosecteur d'anatomie. Après avoir obtenu le grade de docteur à Helmstaedt, il exerça l'art de guérir pendant quelque temps dans sa ville natale, puis à Poina; en 1792, il fut nommé professeur ordinaire de médecine, d'anatomie et d'accouchemens à l'Université de Rostock, et, en 1808, il fut fait chirurgien en chef des troupes du Mecklenbourg-Schwerin. On a de lui :

De conceptione abdominali vulgò sic dictâ. Gœttingue, 1784, in-4°.

Observationum ad anatomiam et artem obstetriciam spectantium satura. Helmstaedt, 1785, in-8°.

Anatomie der Saeugthiere. Gœttingue, 1787, in-8°.

Beytrag zum ersten Bande der Anatomie der Saeugthiere, welcher Campersche; Soemmerringsche und eigene Original-Abbildungen enthaelt. Mayence, 1788, in-8°.

Ueber Ehe und physische Erziehung. Gœttingne, 1788, in-8°.

Ueber den thierischen Magnetismus, als ein Beytrag zur Geschichte der menschlichen Verirrungen. Bronswick, 1788, in-8°.

Grundriss der Naturgeschichte des Menschen. Hambourg, 1790, in-8°.

Rede von den Vortheilen oeffentlicher Lehranstalten. Rostock, 1790, in-8°.

Rostockisches gemeinnuetziges Wochenblatt fuer alle Staende. Rostock, 1791-1793, 3 vol. in-8°.

Beytrag zum ersten Bunde der Anatomie der Saeugthiere. Gœttingne, 1792, in-8°.

Lehrbuch der Hebammenkunst. Rostock, 1797, in-8°.
Ueber die Schwangerschaft ausserhalb der Gebaermutter, und ueber eine hœchst merkwuerdige Harnblasenswangerschaft insbesondere. Rostock, 1803, in-8°.
Bruchstuecke einer physisch-medicinischen Beschreibung von Rostock. Rostock, P. I, 1805; II, III, 1806, in-8°. (O.)

JOUBERT (Laurent) naquit à Valence, dans l'ancien Dauphiné, le 16 décembre 1529. Il fut le dixième de vingt enfans qu'eut, de son mariage avec Catherine de Génas, Jean Joubert son père, qualifié de chevalier. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il se rendit à Montpellier, où il fut accueilli avec une bienveillance qui ne se démentit en aucun temps.

Promu au baccalauréat en 1551, sous la présidence d'Antoine Saporta, doyen, Joubert dut s'éloigner pour quelque temps des écoles, suivant l'usage d'alors, et il alla pratiquer la médecine d'abord à Aubenas dans le Vivarais, ensuite à Montbrison dans le Forêt, et peut-être à Lyon; il fréquenta aussi les Universités de Paris, de Turin, de Padoue, de Ferrare et de Bologne, et revint à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1558. Pendant son premier séjour à Montpellier, qui avait été de trois ans, Joubert avait constamment logé dans la maison de Rondelet. On dit que celui-ci, charmé du mérite de son disciple, lui offrit de choisir une épouse entre deux filles qu'il avait, et s'il en fallait croire la tradition, Joubert aurait répondu, que l'aînée ne saurait lui plaire, et qu'il craignait de ne pas plaire à la seconde autant qu'elle lui plaisait. Comme les temps changent tout, et que la bonhomie et les mœurs antiques se perdent et s'éloignent chaque jour de plus en plus, cette hospitalité, qui admettait les étudians dans l'intimité des familles de leurs professeurs, a disparu de Montpellier.

Dès sa première année de doctorat, Joubert fut chargé de suppléer, dans sa chaire, Honoré du Chastel, appelé à la cour comme premier médecin de la reine Catherine de Médicis, et médecin ordinaire des rois Henri II, François II et Charles IX. Joubert, qui s'était acquitté avec distinction des fonctions qui lui avaient été confiées dans l'enseignement, succéda, en 1566, à Rondelet comme professeur, et, en 1574, à Saporta comme chancelier.

Le cœur reconnaissant de Joubert l'engagea alors à honorer, par un hommage solennel, un des plus ardens bienfaiteurs de sa jeunesse, et il fit placer sur la façade des écoles de médecine l'inscription suivante :

Honoratus Castellanus, Barbantanensis, Henrici II, Francisci II et Caroli IX Galliæ regum consiliarius, et medicus ordinarius, nec non Catharinæ de Medicis illius conjugis, et

horum matris, archiatros longe gratissimus, Monspeliensis Academiæ professor clarissimus, præter infinita in hunc beneficia, regiorum professorum stipendia mille ducentis libris augenda curavit. Obiit in regiis castris ad sanctum Joannem Angeli ann. D. M. D. LXIX, die IV novembris. L. Joubertus Cancellarius privatorum ejus beneficiorum memor, illius sacri et immortali memoriæ M. V. P. finiente anno M. D. LXXIV.

Henri III fit venir Joubert à Paris en 1579, et on dit assez généralement à la cour, où les dames le crurent difficilement, que c'était pour le consulter sur la stérilité de la reine Louise de Lorraine, princesse de Vaudemont.

Joubert était déjà fort connu dans le monde par ses écrits, et il avait traité, d'une manière très-piquante, la question de la stérilité, dans son fameux ouvrage sur les *Erreurs populaires*, qu'il ne craignit point de dédier à Marguerite, reine de Navarre et première épouse de notre Henri IV, qui crut pouvoir elle-même agréer cet hommage public. « Je craindrois toutefois (disait Joubert dans son épître dédicatoire), les langues venimeuses des envieux qui pourroient trouver mal séant que je propose à Votre Majesté un tel sujet, du quel je suis contraint, en quelques endroits, tenir des propos qui semblent trop sales et charnels; mais sachant qu'on peut honnêtement parler, comme je fais, de toutes actions naturelles les plus secrettes et cachées, que les yeux chastes ne craignent point de voir en public par les anatomies : me souvenant aussi de ce que raconte Dion de la très-vertueuse princesse Livie, romaine, femme de l'empereur Auguste, laquelle sauva la vie à des hommes qu'on alloit mettre à mort, parce qu'il s'étoient rencontrez devant elle tous nuds, disant que pour le regard des femmes pudiques, ceux-là ne differoient en rien des statues : j'ai estimé, muni de telles raisons, comme bons deffensifs, que la poison des mesdisans ne me peut nuire en cest endroit. »

Le public ne fut pas du même avis que Joubert et Marguerite sur la convenance de cette dédicace, qui excita de nombreuses controverses, et nécessita une longue apologie. Tant est-il que la dédicace disparut de toutes les éditions, excepté à celle de Rouen, qui, à cause de cela, est la plus recherchée. Ce livre eut, au reste, une si grande vogue, qu'il fut imprimé dix fois dans l'espace de six mois, et que l'on en compte quatorze ou quinze éditions.

Barthélemy Cabrol fut le champion le plus vaillant et le plus devoué de ceux qui entrèrent en lice pour la défense de Joubert, et Scévole de Sainte-Marthe fut un de ses plus remarquables adversaires, encore bien qu'il professât de l'estime pour ses talens et de l'attachement pour sa personne. Voici ce qu'il dit de son ouvrage sur les Erreurs populaires : « Quoiqu'il

(Joubert) travaillât ses matières avec beaucoup d'esprit et de subtilité, si, est-ce qu'il ne put éviter le blâme d'avoir fait paraître en cela une doctrine pompeuse et superbe, de sorte que l'on disait qu'il eût agi avec beaucoup plus de prudence et de gloire pour lui, s'il se fût contenté d'écrire en latin pour ne parler qu'aux doctes, et non en français pour ne point exposer sa réputation à l'ignorance du peuple; car il n'est pas croyable combien ses écrits en langue vulgaire, où il découvre les secrets de la nature et les parties du corps humain les plus cachées, avec la liberté que se donnent les médecins, causèrent de divers jugemens, voire même comme ils excitèrent contre lui des traits de railleries et de piquantes censures. » Joubert ne se contenta point du secours de ses amis, et se défendit lui-même avec les armes d'une raison supérieure et d'un aimable enjouement.

Après son séjour à la cour, Joubert revint à Montpellier, où il partagea son temps entre les fonctions de l'enseignement et une pratique fort étendue. Appelé à Toulouse, il fut arrêté à Lombert par une maladie aiguë à laquelle il succomba le 21 octobre 1583, à l'âge de cinquante-quatre ans. Il fut singulièrement regretté à cause de son obligeance extrême, de sa simplicité et de sa modestie qui ajoutait un nouvel éclat à ses talens. Ses descendans, qui ont occupé des charges très-importantes dans la magistrature et l'administration, se sont aussi illustrés par leur amour des sciences et des arts et par l'exercice de toutes sortes de vertus.

Nous avons de Laurent Joubert les ouvrages suivans :

Paradoxa medica, seu de febribus. Lyon, 1566, in-12.

Cet écrit, dans lequel Joubert s'éleva contre un grand nombre d'opinions accréditées, lui attira de vives discussions.

De peste, quartanâ et paralysi. Lyon, 1567, in-12.

Le traité de la peste parut traduit en français par Guillaume des Innocens, Paris, 1576, Lyon et Genève, 1581, in-12. Joubert a décrit, sur de bons renseignemens, l'épidémie pestilentielle qui ravagea, en 1564, le midi de la France, mais il est douteux qu'il ait observé par lui-même. Sa prophylactique et plus encore sa thérapeutique sont entachées de crédulité pour de vains spécifiques.

De affectibus pilorum et cutis, præsertim capitis, et de cephalalgiâ. De affectibus internarum partium thoracis. Genève, 1572. - Lyon, 1577, in-12, et 1578, in-16.

Traité du ris, etc.

Cet ouvrage parut d'abord en latin, mais incomplet, dès 1558, et il fut augmenté et publié en français à Lyon en 1567, 1574, 1579 et 1679. Voici le titre exact de l'édition que je crois la plus rare, ou au moins la plus recherchée. Elle est aussi dédiée à Marguerite de Valois.

Traité du ris, contenant son essence, ses causes et mervelheus effais curieusement recherchés, raisonnés et observés par M. Laurent Joubert, conseiller et médecin ordinaire du roy, et du roy de Navarre, premier docteur régeant, chancelier et juge de l'Université en médecine de Mont-

pellier. Idem, la cause morale du ris de Démocrite, expliquée et témoignée par Hippocras. Plus un dialogue sur la cacographie française, avec des annotations sur l'orthographie de M. Joubert. Paris, 1579, in-12.

Ce traité, qui se divise en trois parties, expose les causes physiques et présumées du ris, ses effets heureux et défavorables sur la santé, ses nombreuses nuances et ses variétés, et il se termine par une série de problêmes dont la solution est plus ou moins instructive et toujours accompagnée de jovialité. *Dictio Boccaciana et jocularis.* Haller, *Bibl. anatom.*

Medicinæ practicæ libri tres. Lyon, 1577, in-12.

Pharmacopea à Joanne Paulo Zaagmaistern edita. Lyon, 1579, in-12.

Cette pharmacopée fut ensuite traduite en français par le même éditeur, et parut avec des annotations marginales à Lyon en 1581. Lacroix du Maine a pensé que le nom de cet éditeur et traducteur était fictif, et que c'était un déguisement sous lequel Joubert s'était caché lui-même. Plusieurs témoignages contemporains détruisent cette opinion, et attestent l'existence honorée qu'eut, dans l'Ecole de Montpellier, Jean-Paul Zangmaister, jeune praticien d'Augsbourg. Joubert ne voulut même point retoucher cette traduction fidèle, disait-il, mais un peu scabreuse et rude quant au langage. Outre cette Pharmacopée, Joubert inséra, dans ses opuscules, un autre écrit intitulé : *Pharmaceutica ars componendi medicamenta.*

Traité des arcbusades. Lyon, 1581.

Cet ouvrage a eu plusieurs éditions, car nous avons eu entre les mains la troisième. L'auteur adopte, avec sagesse, la doctrine et la pratique d'Ambroise Paré sur la nature et le traitement des armes à feu.

Guidonis de Cauliaco chirurgia magna. Lyon, 1580, in-8°. - *Ibid.* 1585, in-4°. -Trad. en français par Isaac Joubert, fils de Laurent, et qui fut conseiller au présidial de Montpellier.

Cette production a été réimprimée au moins neuf fois, format in-8°. Laurent Joubert y a ajouté une explication de tous les mots dont l'étymologie pouvait embarrasser le vulgaire des lecteurs et même des savans, et Isaac y a joint des planches gravées, représentant les instrumens de chirurgie les plus usités de son temps. Il était difficile de rendre un plus grand service à l'art de guérir. Le désir d'être utile semble ici l'avoir emporté sur la passion de la gloire. Guy de Chauliac avait composé cet ouvrage en 1363, pendant qu'il résidait à Avignon auprès du pape Urbain v. On connaissait des éditions de Guy de Chauliac de 1490, 1498, 1499, 1500, 1519, 1546, 1558, 1559, 1572, et une traduction anglaise de 1541, lorsque l'édition de Laurent Joubert parut en 1578 ou 1579. On vit se succéder rapidement les éditions de 1580, 1585, 1592, 1599, 1611, 1615, 1619, 1632, 1641, 1643, 1659, 1679 et 1692, qui parurent à Venise, à Lyon, à Rouen, à Tournon et autres villes plus ou moins renommées pour leurs établissemens typographiques. Laurent Joubert dédia à sa mère l'édition de 1578, de la manière la plus touchante et la plus affectueuse. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer un fragment de cette épître dédicatoire, dont le vieux style a aussi des charmes. « A qui pourrois je mieux addresser une si excellente chirurgie qu'à une dame qui se plaist infiniment à traiter, presque de sa main, les pauvres malades ulcérez, par charité et piété inestimables? Si j'osois passer outre au discours de vos louanges, je dirois, de vostre dévotion très-chrétienne, charité plus qu'humaine, excellente discrétion, singulière prudence, sagesse catoniane, merveilleuse constance, ferme loyauté, grande libéralité, incroyable diligence, expérience d'affaires et domestiques et politiques, bon conseil, bonne et exemplaire vie, pleine de sainteté, et piété assiduellement en exercice en la visitation des malades pauvres des hospitaux et prisons, donation d'ausmônes, consolation des affligez, pacification des noises, consommée en offrandes, prières et oraisons à Dieu,

et en autres bonnes œuvres ; mais cela est tant commun à tous ceux qui vous cognoissent ou qui ont ouy parler de vous (car il ne s'en parle qu'à propos d'un parangon de vertu), qu'il n'est besoin de m'y arrester plus longuement ; aussi quelles et quantes bénédictions avez-vous senti de Dieu qui vous fait vivre longuement sur la terre (c'est le premier bien qu'il promet à ceux qui ont deuement reveré leurs père et mère), approchant de quatre-vingts ans, sainc et bien entière ? Qui vous a donné vingt beaux enfans d'un mariage, tous bien sainis et droits, sans aucune tare dans leurs personnes : et de vos enfans en estre déjà sortis quatre-vingt ; de sorte que vous estes mère, ou mère grande de cent enfans, des quels la meilleure part est en vie ; n'est-ce pas une autre bénédiction que Dieu promet, par la bouche du prophête royal au psaume 128e, à ceux qui le craignent de crainte filiale et qui cheminent en ses voyes ? »

Erreurs populaires au fait de la médecine et régime de santé. Bordeaux, 1570, in-8°. - Paris, 1580 et 1587, in-8°. - Rouen, 1601, in-8°. - Lyon, 1601 - *Ibid.* 1608, in-12. - Trad. en latin par Isaac Joubert, Paris, 1579, in-12, ensuite par Bourgeois (Burghesius), Anvers, 1600, in-8°. - en italien par Lucchi, Florence, 1592, in-8°.

Nous avons suffisamment parlé de cet ouvrage, qui transmettra le nom de Joubert à la postérité.

Traité des eaux. Paris, 1603, in-12.

Le recueil de ceux des ouvrages de Laurent Joubert qui sont écrits primitivement en latin a été imprimé pour la première fois sous le titre suivant :

Laurentii Jouberti Valent. Delphin. regii medici, Academiæ Monspeliensis regii protodidascali, cancellarii et judicis, operum latinorum tomus primus et secundus. Lyon, 1582, 2 vol. in-fol. - Francfort-sur-le-Mein, 1599, 1645 et 1668, même format.

On y trouve un traité des urines comme signes dans les maladies, des dissertations et des controverses, un livre sur la gymnastique et les bains des anciens, et quelques fragmens d'Hucher, dont il a été parlé à l'article de ce médecin. Le même recueil renferme une vie de Rondelet, suivie d'une nombreuse collection d'épitaphes, faites en son honneur, en hébreu, en chaldéen, en grec, en latin et en français. On remarque surtout dans ces hommages les élégies de Postius et les Nænia de Nicolas Dorthoman. Il faut ajouter l'inscription que Joubert fit placer sur la façade des écoles, pour rappeler les mérites de Rondelet, et que l'on trouvera sûrement à l'article de cet illustre médecin.

Joubert a eu plusieurs biographes, ou au moins des écrivains distingués, qui ont donné des notions intéressantes, mais presque toujours incomplettes ou inexactes, sur sa vie et ses écrits. Tels sont Scévole de Sainte-Marthe, Lacroix du Maine, Manget, Linden, de Vigiliis, J.-B. Schenkius, Moreri et ses continuateurs, Bayle, et Astruc lui-même dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier.* Nous avons déjà vu ce que Haller pensait de Joubert, qu'il a classé parmi les médecins hippocratiques ou observateurs. Il a exprimé son opinion à diverses reprises. *Vir acuti ingenii*, l'appelle-t-il encore dans sa Bibliothèque de chirurgie, et *Vir doctus, læti et erecti ingenii*, dans sa Bibliothèque de médecine pratique. Celui qui a donné les renseignemens les plus étendus et les plus judicieux sur Joubert est, sans contredit, M. Amoreux, dans un écrit intitulé :

Notice historique et bibliographique sur la vie et les ouvrages de Laurent Joubert, avec son portrait à l'âge de quarante-neuf ans. Montpellier, 1814, grand in-8°.

C'est le travail de ce savant, dont la longue carrière a été consacrée à l'étude de l'histoire naturelle, de l'agronomie et de la littérature médicale, qui nous a fourni les moyens de rédiger cet article sur Laurent Joubert.

(R. DESGENETTES)

JOVE (Paul), dont le véritable nom était *Giovio*, l'un des écrivains les plus célèbres de l'Italie, naquit à Côme, le 19 avril 1483. La mort de son père, qu'il perdit dès son bas âge, le laissa confier à un frère plus âgé que lui, qui prit plaisir à soigner son éducation et à l'instruire. L'exemple de ce frère, auquel l'étendue et la multiplicité de ses connaissances valurent le titre de Varron de la Lombardie, qui lui fut donné par le savant Alciat, enflamma le zèle du jeune Paul, qui fit bientôt de grands progrès dans ses études. Après le cours ordinaire des humanités, qu'il fit à Pavie, il s'appliqua à la médecine, pour complaire à sa famille, prit le titre de docteur, et se livra même à la pratique pendant plusieurs années. Il acquit, suivant toutes les apparences, une certaine réputation, puisque Calcagnini lui donne le nom *de primi nominis medicus* dans une de ses lettres. Quoi qu'il en soit, Jove se rendit à Rome, et fut introduit à la cour de Léon x. Sans renoncer à l'exercice de l'art de guérir, il commença dès-lors à écrire son histoire, dont le style plut au pape, qui dit tout haut qu'après Tite-Live, il ne connaissait pas de plus élégant et de plus éloquent écrivain, éloge dont la postérité plus sévère a beaucoup retranché. Cependant Léon x ne fit presque rien, non plus que son successeur Adrien VI, pour Jove, dont la fortune ne commença réellement qu'à l'exaltation de Clément VII. Le pontife, au service duquel il avait été attaché autrefois, le logea au Vatican, le mit au nombre de ses commensaux les plus intimes, et lui donna un bénéfice considérable à Côme. Jove en possédait déjà dans la même ville. Le sac de Rome, en 1527, renversa tout l'édifice de sa prospérité, et lui fit perdre tout ce qu'il possédait, jusqu'à ses manuscrits. Clément, pour le consoler, lui donna l'évêché de Nocera dans le royaume de Naples, et l'emmena, en 1530, avec lui à Bologne, lorsqu'il alla y couronner solennellement Charles-Quint. L'empereur accueillit Jove avec distinction. Mais Clément étant venu à mourir, ce littérateur fut traité moins favorablement par Paul III, que scandalisaient sa vie peu épiscopale, son luxe et sa magnificence. En effet, Jove passait sa vie sur les bords délicieux du lac de Côme, dans un palais somptueux qu'il y avait fait élever sur les ruines de la superbe ville de Pline le jeune, et où il avait réuni une riche galerie de portraits de personnages les plus célèbres dans les armes et dans les lettres. Cependant il se berça pendant long-temps de l'espoir d'obtenir la pourpre romaine, et ne quitta la cour qu'en 1549, lorsqu'il fut bien convaincu que son attente ne serait jamais remplie. Il passa les trois dernières années de sa vie, soit dans son palais, soit dans différentes cours d'Italie, où la douceur de son caractère, sa gaîté et les agrémens de son esprit le faisaient rechercher; une

attaque de goutte l'enleva le 11 décembre 1552, à Florence. Ecrivain plus fécond que laborieux, il s'est fait un nom célèbre dans l'histoire, mais en même temps il a déshonoré son caractère par une vénalité qu'il ne prenait pas la peine de dissimuler, et dont on n'est pas peu surpris de le voir même se vanter en quelque sorte dans ses lettres familières. Nous devons nous contenter de le caractériser d'une manière générale, car bien que revêtu du titre de médecin, il ne vit dans la médecine qu'une ressource pour exister lorsque la fortune ne l'avait pas encore comblé de ses dons. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages, tous étrangers à l'art de guérir, et dans le nombre desquels nous ne citerons que les suivans, parce qu'ils sont les plus importans :

De romanis piscibus libellus. Rome, 1524, in-fol. - *Ibid.* 1527, in-8°. - Bâle, 1531, in-8°. - Trad. en italien par Charles Guancarolo, Venise, 1560, in-8°.

Ouvrage médiocre sous le rapport de l'érudition, et plus encore sous celui de l'histoire naturelle. Jove se borne aux poissons de la campagne de Rome. Il décrit ceux qu'on mangeait le plus chez les Romains, traite de leurs noms anciens et modernes, de leur bonté, et des lieux où l'on trouve les meilleurs de chaque espèce; quelquefois même il indique la manière dont on les apprêtait. Le principal mérite de ce livre est d'avoir excité Rondelet, qui se trouvait à Rome, faisant des observations avec Aldrovandi, à s'occuper du même sujet, et à l'approfondir mieux que Jove, qui n'avait cherché qu'à faire parade d'érudition.

Historiarum sui temporis ab anno 1494 ad annum 1547 libri XLV. Florence, tome I, 1550; II, 1552, in-8°. - Venise, 1552, 3 vol. in-8°. - Paris, 1553, 2 vol. in-fol. - Bâle, 1567, 3 vol. in-8°. - Trad. en italien par Louis Domenichi, Florence, 1551, in-4°.; Venise, 1560, in-4°.; *Ibid.* 1568, 3 vol. in-8°. - en français par Denis Sauvages, Lyon, 1552, in-fol.; Paris, 1579, in-fol.

Il manque douze livres, savoir : du cinquième au onzième, et du dix-neuvième au vingt-quatrième. Les premiers, comprenant depuis la mort de Charles VIII jusqu'à l'élection de Léon X, furent volés au sac de Rome. Jove assure n'avoir jamais écrit les autres, qui s'étendaient depuis la mort de Léon X jusqu'à cette funeste catastrophe, pour ne pas avoir à retracer un si douloureux événement. Cette histoire est fort partiale; mais comme le plan en est bien ordonné, la narration facile, et le style assez élégant, quoique plus remarquable par l'abondance que par la force, on la lit avec plaisir; on la consulte même avec intérêt sur certains événemens dont l'auteur était à portée d'être particulièrement instruit, et dont il a parlé le premier; seulement on regrette que les soupçons fondés qui planent sur sa véracité ne permettent pas d'ajouter foi pleine et entière à son témoignage, surtout pour les événemens dont il est le seul qui parle.

Elogia virorum illustrium. Venise, 1546, in-fol. - Florence, 1551, in-fol. - Bâle, 1567; 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1605, in-fol. - *Ibid.* 1677, in-fol.

C'est le plus intéressant et le plus utile des ouvrages de Jove, quoiqu'il l'ait écrit, comme tous les autres, sous l'influence de ses passions et de ses préventions. Les éloges sont en général fort courts, ce qui les rend fort imparfaits. Les portraits sont pour la plupart de fantaisie. Les deux dernières éditions sont les seules qu'on estime aujourd'hui. (O.)

JUCH (Charles-Guillaume), né le 30 novembre 1774, à Muehlhausen, dans la Thuringe, devenu en 1801, professeur ordinaire de médecine à Altdorf, après avoir exercé l'art de guérir successivement à Wurzbourg et à Nuremberg, fut nommé, en 1805, professeur de chimie, d'histoire naturelle et de diététique à Munich, et chargé, en 1808, de l'enseignement de la chimie et de l'histoire naturelle à l'Institut polytechnique d'Augsbourg.

Europens vorzueglichere Beduerfnisse des Auslandes und deren Surrogate, botanisch und chemisch betrachtet und mit besonderer Hinsicht auf ihren diaetetisch-medicinischen Gebrauch nach der Erregungslehre bearbeitet. Nuremberg, 1800, in-8°.

Ideen zu einer Zoochemie, systematisch dargestellt. Erford, 1800, in-8°.

Handbuch zur pharmaceutischen Botanik. Nuremberg, 1801 - 1804, 17 cahiers in-fol.

Ueber die Erhebung des Kunstfleisses in Teutschland. Nuremberg, 1802, in-8°.

System der antiphlogistischen Chemie. Nuremberg, 1803, in-8°.

Verzeichniss einer Sammlung chirurgischer Instrumenten und Apparate, auch einiger Ustensilien fuer Aerzte, Chemiker und Naturforscher. Nuremberg, 1804, in-8°.

Journal fuer Technologie, OEkonomie und Fabrikwesen. Nuremberg, 1806, in-8°.

Anleitung zur Pflanzenkenntniss, zum Gebrauch bey Vorlesungen in Lyceen. Munich, 1807, in-8°.

Kurze, aber doch gruendliche Anleitung zur Schoenfaerberey. Munich, 1807, in-8°.

Handbuch der Chemie fuer Fabrikanten, Kuenstler und gewerbfleissige Buerger. Munich, 1807, in-8°. (Z.)

JUGLER (Jean-Henri), né à Lunébourg, le 21 septembre 1758, médecin pensionné de cette ville depuis 1809, après avoir exercé l'art de guérir successivement à Gifhorn, à Boitzenbourg et à Luchow, a publié :

Bibliothecæ ophthalmicæ specimen primum. Hambourg, 1783, in 8°.

De collyriis veterum variisque eorum differentiis. Butzov, 1784, in-8°.

Vermischte Gedichte und Aufsaetze. 1788, in-8°.

Repertorium fuer das Medicinalwesen in den Braunschweigischen Kurlanden. Hanovre, 1790, in-8°.

Ιπποκρατους περι οψιος; *Hippocratis de visu libellus. In memoriam patris Jo.-Frid. Jugler, sepuratim et emendatius edidit notisque et aliorum et suis illustravit.* Helmstaedt, 1792, in-8°.

Kleine Aufsaetze medicinischen Inhalts. Stendal, 1795, in-8°.

Noethiger Nachtrag zu der Concurrenz-Schrift : wie kœnnen billige Preise der Apothekerwaaren, besonders der zubereiteten Arzneyen, erhalten und gesichert werden. Hanovre, 1798, in-8°.

Nachtrag zu dieser Schrift. Hanovre, 1798, in-8°.

Gekroente Preisschrift ueber die Frage : Ist es nothwendig und ist es moeglich, beyde Theile der Heilkunst, die Medicin und die Chirurgie, sowohl in ihrer Erlernung als Ausuebung, wieder zu vereinigen. Erford, 1799, in-8°.

Repertorium fuer das Neueste aus der Staatsarzneywissenschaft und innern praktischen Heilkunde. Bronswick, 1801, in-8°. (z.)

JUNGE (Joachim), ou *Jungius*, célèbre philosophe du dix-septième siècle, naquit, le 21 octobre 1587, à Lubeck. Ayant perdu de bonne heure son père, qui était régent des écoles de cette ville, et qui fut assassiné en sortant de chez un ami, il demeura confié aux soins d'une mère tendre, qui ne négligea rien pour cultiver les heureuses dispositions dont la nature l'avait doué. La fortune, qui s'était montrée moins libérale envers lui, l'empêcha pendant long-temps de paraître dans les universités, pour y terminer ses études; dévoré cependant d'une ardeur extraordinaire, il consacra ses premières années à écrire de mauvaisese tragédies, et à expliquer la logique de Ramus à ses condisciples. Enfin, la générosité d'un parent lui fournit, eu 1606, le moyen de se rendre à Rostock, où il étudia les mathématiques. Étant passé ensuite à Giessen, il y reçut le grade de maître ès-arts en 1609. Le brillant examen qu'il subit en cette occasion détermina les curateurs de l'Université à lui offrir une place de professeur de mathématiques, alors vacante. Junge accepta cette chaire, et la remplit avec honneur pendant cinq années; mais s'apercevant qu'elle le détournait de ses occupations particulières, il la résigna en 1614, et partit pour Augsbourg, où il se mit à étudier la médecine, et se concerta, mais en vain, avec quelques-uns de ses amis, sur les moyens à prendre pour hâter les progrès de la philosophie en Allemagne. Au bout d'un an, il revint à Rostock, visita ensuite l'Italie, et prit le grade de docteur à Padoue en 1618. La reconnaissance le ramena une troisième fois à Rostock, où l'intention qu'il manifesta d'établir une société pour l'avancement des sciences naturelles, lui attira des désagrémens, parce qu'elle le fit soupçonner d'être un des chefs de la secte des frères de la Rose-Croix, dont l'existence mystérieuse inspirait depuis quelque temps de l'inquiétude aux gouvernemens de l'Allemagne. Les magistrats de la ville n'eurent cependant point égard aux insinuations perfides que la calomnie cherchait à répandre sur son compte, et lui offrirent une chaire de langue grecque; mais les intrigues de ses ennemis prévalurent, et ce ne fut qu'en 1624 qu'il parvint à obtenir la place de professeur de mathématiques. Les dégoûts, dont on ne cessait de l'abreuver, lui firent accepter, l'année suivante, celle de professeur en médecine à Helmstaedt, dont la guerre l'empêcha de profiter. Il se retira donc à Bronswick. Rappelé à Rostock en 1626, il n'y fit pas non plus un long séjour, car au bout de trois ans, il passa à Hambourg, pour occuper la place de recteur de l'école illustre et de l'école de Saint-Jean. Ce fut alors seulement qu'il

commença pour la première fois à attaquer les vieilles doctrines péripatéticiennes des Universités, et à substituer l'expérience au fatras indigeste de la scolastique. Sans s'effrayer de la rumeur que cette innovation hardie excita parmi tous les partisans de l'aristotélisme, il continua cette utile réforme avec courage et persévérance, jusqu'à sa mort arrivée le 23 septembre 1657. Leibnitz le place à côté de Copernic, de Galilée, de Kepler, un peu au-dessous de Descartes. C'était, en effet, un homme d'un esprit pénétrant et d'un génie élevé, qui joignait beaucoup de sagacité à une grande érudition.

Il n'a donné lui-même que deux ouvrages, l'un sur la logique et l'autre sur la géométrie, avec quelques dissertations; mais Jeau Vaget, son disciple, à qui il avait légué ses manuscrits, en a publié un certain nombre, parmi lesquels plusieurs méritent d'être cités ici :

Doxoloscopiæ physicæ minores, seu isagoge physica doxocospica. Hambourg, 1662, in-4°.

Isagoge phytoscopica. Hambourg, 1678, in-4°.

Ces deux ouvrages ont été ignorés pendant long-temps, et Linné lui-même ne les connaissait pas encore en 1771, quoique il eût paru, en 1747 (Cobourg, in-4°.), une édition des *Opuscula botanico-physica* de Junge. Junge était cependant loin de mériter un aussi étrange oubli, car il est le créateur de la botanique scientifique; c'est à lui qu'on doit la terminologie que Linné a ensuite portée à un si haut degré de perfection, et si le botaniste d'Upsal n'a point profité de ses travaux, il n'en fut pas de même de Ray, qui les connaissait bien. Ce fut Junge en effet qui, le premier, conçut l'idée d'appliquer une dénomination particulière aux différences que les végétaux présentent dans leurs diverses parties. Il porta ses vues aussi sur le classement des plantes, et fit voir combien on avait tort de les partager en arbres, arbrisseaux et herbes, indiquant en même temps sur quelles bases on devait établir une bonne classification. En un mot, il entrevit tous les principes de la philosophie botanique, et il ne lui manquait que des connaissances techniques plus étendues pour porter la phytologie au point de perfection où les immortelles recherches de Linné l'ont amenée. C'est un des exemples les plus frappans qu'on puisse citer de l'importance d'une bonne méthode d'observation dans les sciences naturelles.

Historia vermium. Hambourg, 1692, in-4°

Junge (*Ambroise*), médecin d'Ulm, reçu docteur à Sienne en 1541, et mort en 1559, à Augsbourg, est auteur d'un ouvrage intitulé :

Kurzer Unterricht, wie man sich in den schweren Laeufften der Pestilenz verhalten solle. Augsbourg, 1563, in-4°.

Junge (*Georges-Sébastien*), mort le 4 septembre 1682, et membre de l'Académie des Curieux de la nature sous le nom de *Podalire*, a publié :

Chrysomelum seu malum aureum, hoc est cydonii collectio, decorticatio, enucleatio et præparatio physico-medica. Vienne, 1673, in 8°.

(J.)

JUNGERMANN (Louis), botaniste allemand, né à Leipzick le 4 juillet 1572, s'adonna de bonne heure à l'étude de la botanique, pour laquelle il avait conçu une passion véritable,

en voyant celle qu'elle avait inspirée à son frère aîné Joachim, qui mourut à Corinthe, dans le cours d'un voyage entrepris pour visiter les végétaux de la Grèce. Giessen fut l'université qu'il choisit pour aller y prendre le grade de docteur en médecine. Il y fut ensuite nommé professeur, et y fonda un jardin des plantes. Au bout de trois ans, c'est-à-dire en 1625, il fut appelé pour remplir, à Altdorf, la chaire de botanique, qu'il occupa pendant vingt-huit ans, jusqu'à sa mort arrivée le 7 juin 1653. Linné lui a consacré un genre de plantes (*Jungermannia*) de la famille des hépatiques, quoiqu'il ait rendu peu de services à la phytographie. Ses ouvrages sont :

Dissertatio de catarrho. Giessen, 1610, in-4°.
Catalogus plantarum, quæ circà Altdorfium noricum, et vicinis quibusdam locis nascuntur, recensitus à Gaspare Hoffmanno. Altdorf, 1616, in-4°.
Ce maigre catalogue fourmille d'erreurs, que Maurice Hoffmann a rectifiées dans ses *Deliciæ sylvestres floræ Altorfinæ*.
Cornu copiæ floræ Giessensis, proventa spontanearum stirpium cum florâ Altorfiensi amicè et amœnè conspirantis, uti Lipsiensium, Wittebergensium, Jenensium quoque deliciis herbarum abundantis. Giessen, 1623, in-4°.
Aulæum academicum, in quo clariss. professorum, quibus Athenæum Giessense maximè inclaruit, anagrammata tam latinè quam vernaculæ linguæ notis exhibentur Giessen, 1624, in-4°.
Catalogus plantarum, quæ in horto medico et agro Altorfino reperiuntur. Altdorf, 1635, in-4°. - *Ibid*. 1646, in-8°. (J.)

JUNGHANS (Philippe-Gaspard), né à Roemhild, le 11 octobre 1738, étudia la médecine à Halle, où il prit le bonnet de docteur. Nommé, en 1787, professeur à l'Université de cette ville, il obtint l'année suivante la place de directeur du jardin de botanique, et mourut le 30 mai 1799, laissant :

Dissertatio de nucis vomicæ et corticis hippocastani virtute medicâ. Halle, 1770, in-4°.
Index plantarum horti botanici Halensis. Halle, 1771, in-8°.
Icones plantarum rariorum ad vitam impressæ. Halle, cent. I, 1788-1790; cent. II, fasc. I, 1792; fasc. II, 1793, in-fol.
Icones plantarum officinalium ad vitam impressæ. Halle, fasc. I, 1792; fasc. II, 1793, in-fol. (J.)

JUNGKEN (Jean-Helfrich), de Kahlern, dans la Hesse, vint au monde le 19 décembre 1648. Ayant fait ses études à Marbourg et à Heidelberg, il prit le grade de docteur dans cette dernière Université en 1671, se rendit ensuite dans la Suisse, et devint, en 1675, médecin du duc de Birckenfeld. La guerre l'ayant mis dans la nécessité d'abandonner l'Helvétie, il se retira en Allemagne, exerça pendant quelque temps son art à Weiblingen, et fut ensuite attaché à la cour du comte palatin de Veldentz et du comte de Witgenstein. En 1680, il se rendit à Francfort-sur le-Mein, mais il n'y resta guère qu'une année,

au bout de laquelle il fut appelé à Lohr par le comte de Truchses, et accompagna le comte de Hohenlohe dans ses voyages. Devenu plus tard médecin pensionné à Spire, il resta trois années entières dans cette ville, passa ensuite à Mosbach, et, chassé du Palatinat par la guerre, vint chercher un refuge à Francfort-sur-le-Mein, où il termina sa carrière le 5 janvier 1726. L'Académie des Curieux de la nature l'avait adopté sous le nom d'*Apollonius*. Ses ouvrages sont :

Opiologia nova. Francfort, 1679, in-8°.

Chymia experimentalis curiosa ex principiis mathematicis demonstrata, in quâ ex triplici regno remedia generosiora, a neotericis et aliis hactenus inventa, fideliter exhibentur, adjunctis singulariorum remediorum formulis adversus omnes tam internos, quam externos corporis affectus. Francfort, 1681, in-8°. - *Ibid.* 1682, in-8°. - *Ibid.* 1684, in-8°. - *Ibid.* 1701, in-4°.

Cet ouvrage fut estimé long-temps encore après la mort de l'auteur. La seconde édition porte le titre de *Medicus præsenti sæculo accomodandus*; les deux dernières ont repris celui de *Chymia experimentalis*.

Anmerkungen von der sorgfaeltigen Auferziehung der jungen Kindern und deren Gebrechen. Nuremberg, 1688, in-12.

Praxis medica, sive corporis medicinu, morborum internorum corporeæ machinæ ferè omnium et fiendi et curandi modum, juxtà modernorum practicorum saniora principia, nudis exhibens principiis. Francfort, 1689, in-8°. - *Ibid.* 1698, in-8°. - *Ibid.* 1703, in-8°.

Compendium chirurgiæ manualis absolutum. Francfort, 1691, in-8°. - Nuremberg, 1700, in-8°. - *Ibid.* 1710, in-8°.

Lexicon chymico-pharmaceuticum, in duas partes distinctum, quarum prior continet selectos processus chymicos, potissimùm hactenùs magis usuales et originaliterè medicorum, non verò pharmacopolarum laboratoriis prodeuntes; pars altera exhibet composita pharmaceutico-Galenica, tam hactenùs usualia, quam alia his subordinata, et correctiora dicta. Francfort, 1693, in-8°. - *Ibid.* 1698, in-8°. - Nuremberg, 1699, in-8°. - *Ibid.* 1709, in-8°. - *Ibid.* 1716, in-8°. - *Ibid.* 1732, in-8°. - *Ibid.* 1738, in-fol.

Fundamenta medicinæ modernæ eclectica, ubi Physices compendio præmisso, ad Cartesii potissimum mentem conscripto, ex celeberrimis neotericis scriptoribus medicis talis per omnes medicinæ partes traditur selectus, cui ars medica per varia opinionum et sententiarum discrimina hactenùs volutata, firmiùs nunc innititur. Francfort, 1693, in-8°. - Nuremberg, 1718, in-8°.

Manuale, sive vade medum praxeos medicæ modernæ, pro memoriâ sublevandâ conscriptum. Francfort, 1694, in-8°. - Nuremberg, 1707, in-8°. - *Ibid.* 1740, in-8°.

Corpus pharmaceutico-chymico-medicum universale, sive concordantia pharmaceuticorum compositorum discordans, modernis medicinæ practicis dicata. Francfort, 1697, 2 vol. in-4°. - *Ibid.* 1711, in-fol. - *Ibid.* 1732, in-fol. - *Ibid.* 1738, in-fol.

Manuale pharmaceuticum. Francfort, 1698, in-8°.

Beschreibung der von dem Obersten Monk bekannt gemachten Panacea und Tinctura aurea. Francfort, 1698, in-4°.

Vernuenftiger und erfahrner Leibarzt, welcher lehret, wie ein jeder Mensch sich in allen Krankheiten selbst rathen koenne. Leipzick, 1698, in-8°. - *Ibid.* 1709, in-8°.

Von dem warmen Baedern zu Ems. Francfort, 1700, in-12.

Kurzer Anhang, bestehend in einigen anatomischen Fragen. Nuremberg, 1700, in-8°.

Grundregeln der Medicin, oder sorgfaeltiger Medicus. Nuremberg, 1701, in-8°. - *Ibid.* 1703, in-8°. - *Ibid.* 1720, in-8°.

Kurtz verfasste und in ein und andern Dingen anitzo vermehrte Beschreibung der uralten weltberuehmten Wisbadischen Baeder. Francfort, 1707, in-12.

Compendiœse Reis-Feld-und Hausapotheker. Francfort, 1716, in-8°.

Wohl unterrichteter Medicus. Nuremberg, 1725, in-8°.

Jungken a publié le Commentaire d'Agricola sur Poppius, avec des remarques de sa façon, et donné une nouvelle édition du traité *De naturali et prœternaturali sanguinis statu* de Jacques de Sandris. (J.)

JUNKER ou JUNCKER (Jean), l'un des plus féconds parmi les médecins allemands, naquit le 23 septembre 1679, à Londorf, près Giessen, d'une famille pauvre et obscure. Le gymnase de Giessen fut le théâtre de ses premières études, qu'il alla terminer à Marbourg. En 1697, il se rendit à Halle, dans l'intention de s'y livrer à la théologie, mais les leçons de Cellarius lui inspirèrent un goût décidé pour les belles-lettres, dans lesquelles il ne tarda pas à se distinguer assez pour mériter une place de professeur à l'école publique de la ville. En 1707, il alla étudier la médecine à Erford, accepta les fonctions de précepteur chez un particulier du pays de Waldeck, se maria ensuite, et passa quelque temps à Schwarzenau, dans le comté de Wittgenstein. Ce fut seulement alors qu'il s'appliqua d'une manière sérieuse à la médecine, et qu'il débuta dans la carrière de la pratique. Etant retourné à Halle en 1716, il y prit le bonnet de docteur l'année suivante, sous la présidence d'Alberti. Devenu professeur, en 1729, il mourut le 25 décembre 1759. Zélé partisan de Stahl, il reproduisit la doctrine de son maître sous toutes les formes imaginables, et sans jamais s'en écarter le moins du monde. Ses ouvrages peuvent être considérés, avec ceux de Michel Alberti, comme la véritable source du stahlianisme. Du reste, ce sont tous de pures compilations, faites, il est vrai, avec choix et méthode, mais dans lesquelles on aurait tort de chercher aucune idée nouvelle, ou qui soit propre à l'auteur, quoiqu'elles aient joui d'une grande faveur, tant que la doctrine de Stahl domina dans les écoles allemandes. Ce jugement général nous dispense de rien dire sur chacun des écrits de Junker en particulier; nous nous contenterons donc d'en rapporter les titres :

Hallische griechischen Grammatik. Halle, 1705, in-8°. - *Ibid.* 1711, in-8°. - *Ibid.* 1716, in-8°. - *Ibid.* 1720, in-8°. - *Ibid.* 1724, in-8°. - *Ibid.* 1727, in-8°. - *Ibid.* 1731, in-8°. - *Ibid.* 1734, in-8°. - *Ibid.* 1738, in-8°. - *Ibid.* 1740, in-8°. - *Ibid.* 1743, in-8°. - *Ibid.* 1745, in-8°. - *Ibid.* 1747, in-8°. - *Ibid.* 1771, in-8°.

Conspectus therapiœ specialis tabulis CXXXVIII omnes primarios morbos methodo stahlianâ tractandos exhibens. Halle, 1707, in-4°. - *Ibid.* 1724, in-4°. - *Ibid.* 1750, in-4°.

Conspectus medicinæ theoretico-practicæ, tabulis CXVI omnes primarios morbos methodo stahlianâ tractandos exhibens. Halle, 1718, in-4°. - *Ibid.* 1724, in-8°. - *Ibid.* 1734, in-4°. - *Ibid.* 1750, in-4°.

Conspectus chirurgiæ tam medicæ methodo stahlianâ conscriptæ, quam instrumentalis recentissimorum auctorum ductu collectæ, quæ singulæ tabulis CIII exhibentur. Halle, 1721, in-4°. - *Ibid.* 1731, in-4°. -Trad. en allemand, Halle, 1722, in-4°.; *Ibid* 1744, in-4°.

Conspectus formularum medicorum, exhibens tabulas XVI, tam methodum rationalem, quam remediorum specimina ex praxi stahlianâ potissimum desumtâ, et therapiæ generali accommodata. Halle, 1723, in-4°. - *Ibid.* 1730, in-4°. - *Ibid.* 1739, in-4°. - *Ibid.* 1753, in-4°.

Conspectus therapiæ generalis cum notis in materiam medicam tabulis XX methodo stahlianâ conscriptus. Halle, 1725, in-4°. - *Ibid.* 1736, in-4°.

Conspectus chemiæ theoretico-practicæ, in formâ tabularum repræsentatus, in quibus physica imprimis subterranea et corporum naturalium principia, habitus inter se, proprietates, vires et usus, itemque præcipua chemiæ pharmaceuticæ fundamenta è dogmatibus Becheri et Stahlii potissimum explicantur, eorumdemque aliorum celebrium chemicorum experimentis stabiliuntur. Halle, tome I, 1730; *Ibid.* 1744; III, 1754, in-4°. -Trad. en allemand par Jean-Joachim Lange, Halle, 1749 - 1753, 3 vol. in-4°. - en français par Demachy, Paris, 1757, 6 vol. in-12.

Dissertatio evolvens quæstionem, num venæsectio in calidis an in frigidis regionibus frequentius sit administranda? Halle, 1730, in-4°.

Dissertatio de myologiæ usu medico. Halle, 1730, in-4°.

Dissertatio de legitimâ febrium corruptarum tractatione. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de variolarum pernicie in hypochondriacis observandâ. Halle, 1732, in-4°.

Dissertatio de dysenteriâ Pannonicâ. Halle, 1732, in-4°.

Dissertatio de calce vivâ. Halle, 1733, in-4°.

Dissertatio sistens generalia monita circà prognosin ritè instituendam. Halle, 1733, in-4°.

Dissertatio de vertigine. Halle, 1733, in-4°.

Dissertatio de commotionibus patheticis corpori interdum proficuis. Halle, 1733, in-4°.

Dissertatio de arcano tartari. Halle, 1733, in-4°.

Dissertatio de prognosi Hippocratis; quod febris solvat apoplexiam. Halle, 1734, in-4°.

Dissertatio de motuum augmento post hæmorrhagias tam naturales quam artificiales sæpè observando. Halle, 1734, in-4°.

Dissertatio de ignobili unico, ingesto multorum nobilium hospite. Halle, 1734, in-4°.

Dissertatio de confortativo Archæi. Halle, 1735, in-4°.

Conspectus physiologiæ medicæ et Hygieines, in formâ tabularum repræsentatus, et ad dogmata stahliana potissimum adornatus. Halle, 1735, in-4°.

Conspectus pathologiæ, ad dogmata stahliana præcipuè adornatæ, et semiologiæ potissimùm Hippocrato-Galenicæ in formâ tabularum repræsentatus. Halle, 1735, in-4°.

Dissertatio de fistulâ thoracis. Halle, 1736, in-4°.

Dissertatio de nonnullis ad syncretismum facientibus. Halle, 1737, in-4°.

Dissertatio de fermentatione putredinosâ, sive putrefactione. Halle, 1737, in-4°.

Dissertatio de pectoris inflammationibus internis. Halle, 1737, in-4°.

Dissertatio quod bonus medicus bonus quoque sit practicus, exemplo plethoræ demonstratur. Halle, 1738, in-4°.

Dissertatio de humorum spissitudine, multorum morborum caussâ. Halle, 1738, in-4°.
Dissertatio de purpurâ albâ malignâ et benignâ sive chronicâ. Halle, 1738, in-4°.
Dissertatio de cacochymiâ, discreto et limitato sensu accipiendâ. Halle, 1739, in-4°.
Dissertatio sistens meditationes nonnullas de morbis spasmodico-convulsivis. Halle, 1739, in-4°.
Dissertatio de rachitide. Halle, 1739. in-4°.
Dissertatio de hæmorrhagiis naturalibus generatim consideratis. Halle, 1739, in-4°.
Dissertatio de vexis artis medicæ præcipuis. Halle, 1740, in-4°.
Dissertatio de affectibus dentium. Halle, 1740, in-4°.
Dissertatio de gangliis generatim consideratis. Halle, 1740, in-4°.
Dissertatio de prolapsu intestini recti pro tuberatis hæmorrhoïdibus perperam habito. Halle, 1740, in-4°.
Dissertatio sistens specimen pathologico-therapeuticum, in casu quodam terrificis motibus complicato. Halle, 1740, in-4°.
Dissertatio de puerperio infelici ulceris uterini frequentiori caussâ. Halle, 1741, in-4°.
Dissertatio de ictero. Halle, 1741, in-4°.
Dissertatio de novâ methodo curandi epilepsiam sine specificis. Halle, 1741, in-4°.
Dissertatio de doloribus faciei scandalo medicorum difficulter removendo. Halle, 1741, in-4°.
Dissertatio quâ motus in morbis et cynosurâ therapeuticâ commendatur et casu quodam memorabili demonstratur. Halle, 1741, in-4°.
Dissertatio quâ de calculi curatione novâ, nuper in Britanniâ publicatâ, modestè disquiritur. Halle, 1741, in-4°.
Dissertatio de lactationis fine, atrophiæ initio. Halle, 1742, in-4°.
Dissertatio de venâ portæ, venâ salutis. Halle, 1742, in-4°.
Dissertatio de septicis eorumque usu et abusu. Halle, 1742, in-4°.
Dissertatio de rationali motuum therapiâ. Halle, 1742, in-4°.
Dissertatio de rationali exspectatione et irrationali festinatione in febrium intermittentium curatione. Halle, 1742, in-4°.
Dissertatio cur acutarum febrium excretiones diebus tantum criticis sint salutares. Halle, 1743, in-4°.
Dissertatio de defensione alterius oculi, quando alter visu privatus est. Halle, 1743, in-4°.
Dissertatio de dysuriâ senili ex hæmorrhoïdalibus motibus oriundâ. Halle, 1743, in-4°.
Dissertatio de sinubus duræ matris, sinubus multorum morborum. Halle, 1743, in-4°.
Dissertatio de acidis dulcificatis. Halle, 1743, in-4°.
Dissertatio de arte pharmaceuticâ medico admodum necessariâ. Halle, 1744, in-4°.
Dissertatio de viperarum usu medico. Halle, 1744, in-4°.
Dissertatio de masticatione tabaci of shawing tobacco in Angliâ usitatâ. Halle, 1744, in-4°.
Dissertatio de chirurgiâ chirurgiæ necessariâ. Halle, 1744, in-4°.
Dissertatio de certitudine medicinæ in genere. Halle, 1744, in-4°.
Dissertatio de differentiis symptomatum. Halle, 1744, in-4°.
Dissertatio de ophthalmiâ. Halle, 1743, in-4°.
Dissertatio sistens disquisitionem cur in phthisi consummatâ interdum nulla tussis sit. Halle, 1744, in-4°.
Dissertatio de salivatione variolarum confluentium criticâ. Halle, 1744, in-4°.

Dissertatio sistens casum cujusdam matronæ, largissimo opii usu per plures annos tractatæ. Halle, 1744, in-4°.
Dissertatio de tenesmo hæmorrhoïduli. Halle, 1744, in-4°.
Dissertatio de ophthalmiâ. Halle, 1744, in-4°.
Dissertatio de diætâ ad longævitatem. Halle, 1744, in-4°.
Institutiones physiologiæ et pathologiæ medicæ, quibus accedit hygieine et semiologia; recensuit et ex formâ tabularum in quæstiones redegit T.-C. Ursinus. Halle, 1745, in-8°.
Dissertatio de nonnullis, quæ vulgò contemni solent in medicinâ. Halle, 1745, in-4°.
Dissertatio de motu post pastum. Halle, 1745, in-4°.
Dissertatio de abscessuum et ulcerum indole perversâ. Halle, 1745, in-4°.
Dissertatio de diarrhœâ plurimorum annorum. Halle, 1745, in-4°.
Dissertatio de morbis autumnalibus. Halle, 1745, in-4°.
Dissertatio de morbis vernalibus. Halle, 1745, in-4°.
Dissertatio de nitrosorum modo agendi, usu et abusu. Halle, 1745, in-4°.
Dissertatio de noxâ atque utilitate animi pathematum sive affectuum in medicinâ. Halle, 1745, in-4°.
Dissertatio de obstetricum imperitiâ et erroribus. Halle, 1745, in-4°. -Trad. en allemand, Halle, 1753, in-8°.
Dissertatio de pernionibus. Halle, 1745, in-4°.
Dissertatio sistens singularia quædam ad vesiculam felleam ejusque bilem spectantia. Halle, 1745, in-4°.
Dissertatio de varis et guttâ rosaceâ. Halle, 1745, in-4°.
Dissertatio de virium in et à morbis instauratione. Halle, 1745, in-4°.
Dissertatio cur aurora musis sit amica. Halle, 1745, in-4°.
Dissertatio de morbis laboriosorum chronicis. Halle, 1745, in-4°.
Dissertatio an und cur prodagra, ægrum graviùs exercens rariùs recurrat. Halle, 1745, in-4°.
Dissertatio de viscerum læsionibus ritè dijudicandis et congruè tractandis. Halle, 1745, in-4°.
Dissertatio de aërophobis. Halle, 1745, in-4°.
Dissertatio sistens moderatam disquisitionem canonis istius juridici, quod non sit homicida, quæ abortum procuret, antequàm anima corpori sit infusa. Halle, 1746, in-4°.
Dissertatio de odontalgiâ. Halle, 1746, in-4°.
Dissertatio de salutari excretionum promotione. Halle, 1746, in-4°.
Dissertatio de naturâ robustâ optimâ sanitatis longæ conservatrice. Halle, 1746, in-4°.
Dissertatio de morbis infantum. Halle, 1746, in-4°.
Dissertatio de morbis puerorum. Halle, 1746, in-4°.
Dissertatio de differentiis Germanorum et Gallorum præcipuis ratione medendi methodi. Halle, 1746, in-4°.
Dissertatio de quadruplici hæmorrhagiarum naturalium respectu. Halle, 1746, in-4°.
Dissertatio de morbis juvenum. Halle, 1746, in-4°.
Dissertatio de dysenteriâ hepaticâ. Halle, 1747, in-4°.
Dissertatio de emmenagogis eorumque operandi modo et usu. Halle, 1747, in-4°.
Dissertatio de vermibus dysenteriam et hæmorrhoïdes mentientibus. Halle, 1747, in-4°.
Dissertatio de hæmorrhoïdibus vesicæ. Halle, 1747, in-4°.
Dissertatio de hydrope non semper medicorum scandalo. Halle, 1747, in-4°.
Dissertatio de ictero gravidarum circonspectè tractando. Halle, 1747, in-4°.
Dissertatio de variabili hypochondriacorum mente. Halle, 1747, in-4°.

Dissertatio de hemicraniá horologicá. Halle, 1747, in-4°.
Dissertatio de specificis eorumque operandi modo et usu. Halle, 1747, in-4°.
Dissertatio de diarrhœis abstergentibus tam simplicibus, quam compositis. Halle, 1748, in-4°.
Dissertatio de acidorum dulcificatorum respectu ad sanitatem, morbos et eorum sanationem. Halle, 1748, in-4°.
Dissertatio de vitiis motuum in morbis. Halle, 1748, in-4°.
Dissertatio de congestionibus vulgò catarrhis et rheumatismis. Halle, 1748, in-4°.
Dissertatio de morbis virorum. Halle, 1748, in-4°.
Dissertatio exhibens nonnullas observationes circà tunicam retinam et nervum opticum. Halle, 1749, in-4°.
Dissertatio de molis. Halle, 1749, in-4°.
Dissertatio evolvens rationem, cur fluxus hæmorrhoïdalis laboriosis plerumque sit lethalis. Halle, 1749, in-4°.
Programma de sensu discreto circà studium anatomicum. Halle, 1750, in-4°.
Dissertatio de fatis ventriculi. Halle, 1750, in 4°.
Dissertatio de antimonii crudi usu interno. Halle, 1750, in-4°.
Dissertatio de resolventibus eorumque operandi modo et usu. Halle, 1750, in-8°.
Dissertatio de regulis generalibus circà venæsectionem observandis. Halle, 1751, in-4°.
Dissertatio de asthmatis verá pathologiá et rationali therapiá. Halle, 1752, in-4°.
Dissertatio de fluore albo, titulo quidem ex ortu benigno, curatione autem sæpiùs maligno. Halle, 1752, in-4°.
Dissertatio de spasmis eorumque quadruplici respectu. Halle, 1752, in-4°.
Dissertatio de chronicis deliriis legitimè curandis. Halle, 1754, in-4°.
Dissertatio : caussæ incrementum corporis animalis limitantes. Halle, 1754, in-4°.
Dissertatio de motuum antipraxiá in febribus malignis, materiá malignâ sæpiùs maligniore. Halle, 1755, in-4°.
Dissertatio de doloribus eorumque caussis generatim. Halle, 1755, in-4°.
Dissertatio de noxá pharmacopolias. Halle, 1755, in-4°.
Dissertatio de exostosibus. Halle, 1756, in-4°.
Dissertatio de utilitatibus dolorum. Halle, 1756, in-4°.
Dissertatio de modo operandi medicamentorum. Halle, 1756, in-4°.
Dissertatio de simulatis febribus intermittentibus in viscerum læsionibus. Halle, 1756, in-4°.
Dissertatio de verá morborum diagnosi, certo therapiæ fundamento. Halle, 1756, in-4°.
Dissertatio de cautá prognosi à cauto medico instituendá. Halle, 1756, in-4°.
Dissertatio de alviná excretione ut signo. Halle, 1756, in-4°.
Dissertatio de sudore vitioso, ingrato plerumque nobilium hospite. Halle, 1756, in-4°.
Dissertatio de respectu ad vermes in morbis chronicis et acutis habendo. Halle, 1757, in-4°.
Dissertatio de ovuli imprægnati nexu cum utero. Halle, 1757, in-4°.
Dissertatio de effectibus mensium morbis supervenientum. Halle, 1757, in-4°.
Dissertatio de vano ac vero morborum contagii metu. Halle, 1757, in-4°.
Dissertatio de mediis contagii epidemici ortum, communicationem et actionem in corpus prohibentibus. Halle, 1758, in-4°.

Dissertatio de quatuor præcipuis infantum morbis, compendiariâ ac felici methodo curandis. Halle, 1758, in-4°.
Dissertatio de rheumatismis artuum. Halle, 1758, in-4°.
Dissertatio quâ monita circà curationem ulcerum rebellium. Halle, 1759, in-4°.
Dissertatio de acidis concentratis et dulcificatis, speciatim de vegetabili fumante et dulcificato. Halle, 1759, in-4°.
Il ne faut pas confondre ce médecin avec un autre
JUNKER (*Jean*), médecin allemand aussi, qui vivait au dix-septième siècle, et qui a publié :
Hippocratis aphorismi paraphrasi pæticô illustrati. Erford, 1619, in-12.
Compendiosa methodus therapeutica, quâ morborum ferè incurabilium medicationes docentur per solam diætam et ligni quiaici diversimodè præparati administrationem. Erford, 1624, in-4°. (A.-J.-L. J.)

JUNKER (Jean-Chrétien-Guillaume), né à Halle le 30 juin 1761, y termina sa carrière le 27 décembre 1800. Il y enseignait la médecine depuis 1788. On a de lui plusieurs ouvrages:

Dissertatio de caussis ægritudinum therapeuticis iisque superstruendo ægritudinum systemate. Halle, 1783, in-4°.
Grundsaetze der Volksarzneykunde. Halle, 1787, in-8°.
Versuch einer allgemeinen Heilkunde, zum Gebrauch akademischer Vorlesungen. Halle, tome I, 1788; II, 1791; in-8°.
Conspectus rerum, quæ in pathologiâ medicinali pertractantur, laudatis simul hujus doctrinæ auctoribus, iisque probatissimis. Halle, tome I, 1789; II, 1790, in-8°.
Dissertatio quâ hemicraniam sic dictam veram novo examini subjecit. Halle, 1791, in-4°.
Etwas ueber die Weinbergskrankheit des verstorbenen Doktors Bahrt und aehnlicher noch lebender Kranken. Halle, 1792, in-8°.
Gemeinnuetzige Vorschlaege und Nachrichten ueber das beste Verhalten der Menschen in Ruecksicht der Pokkenkrankheit. Halle, tome I, 1772; II, 1795; III, 1796, in-8°.
Archiv der Aerzte und Seelsorger wider die Pockennoth. Léipzick, 1er cahier, 1796; 2e et 3e, 1797, in-8°. (J.)

JURIN (Jacques), médecin et mathématicien anglais, mort à Londres en 1759, dans un âge très-avancé, était président du Collége des médecins de cette ville, et secrétaire de la Société royale, dignité qu'on lui avait conférée d'après le choix de Newton. Il acquit quelque célébrité par ses disputes avec Keill et Senac sur la contraction du cœur, avec Robins sur la vision distincte, avec Michelotti sur le mouvement des eaux courantes, et avec les Leibnitziens sur les forces vives. Ce fut lui qui contribua surtout à rendre les observations météorologiques de la Société royale plus communes et plus exactes. Ses écrits repandirent aussi la pratique de l'inoculation en Angleterre, où la routine et les préjugés s'étaient d'abord élevés contre cette utile innovation. Outre les mémoires qu'il a insérés dans les Transactions philosophiques, et parmi lesquels nous devons signaler ceux qui traitent de la force du cœur,

comme ayant plus particulièrement rapport à notre sujet, il a publié divers ouvrages, dont voici les titres :

Letter to Caleb Colesworth containing the comparaison between the mortality of the natural smallpox and that by inoculation. Londres, 1723, in-8°.

Account of the success of inoculating the smallpox for the year 1724. Londres, 1725, in-12. -Trad. en français par Noguez, Paris, 1725, in-12.

Account of the success of inoculating the smallpox for the year 1724, 1725, 1726. Londres, 1727, in-8°. (J.)

JURINE (Louis), maître en chirurgie, docteur en médecine, membre de la Société royale de Paris, de la Société helvétique, et d'un grand nombre de Sociétés étrangères et nationales, naquit en 1751 à Genève, où il reçut son éducation littéraire. En 1773, il obtint le grade de maître en chirurgie, et dès l'âge de vingt-deux ans, il se faisait déjà remarquer dans la pratique de l'art de guérir. Jurine avait connu Charles Bonnet, à l'école duquel il appartient par le genre de ses travaux relatifs à l'histoire naturelle. Il fut également le contemporain des Saussure, des Sennebier, des Deluc, des Pictet, etc., etc.

On peut donc reconnaître et distinguer deux existences, deux réputations, dans la personne et dans la réputation de Jurine : celle du médecin et celle du naturaliste. Ce savant, dont les études embrassèrent ainsi une grande variété de travaux, s'instruisit d'ailleurs beaucoup plus par lui-même que par le secours des académies et des écoles ; on peut même dire qu'il ne demeura à Paris que le temps nécessaire pour achever son éducation médicale, et lorsqu'elle fut terminée, il revint à Genève, où il exerça la chirurgie et la médecine avec beaucoup de distinction, de manière à pouvoir mériter à la fois la confiance de ses concitoyens et celle des étrangers qui venaient fréquemment le consulter.

Le genre de talent et le caractère d'esprit de Jurine le portèrent vers des expériences délicates et difficiles, ce qui explique comment la plus grande partie de sa vie fut employée à des recherches, à des observations de détail qui, bien qu'elles paraissent minutieuses en apparence, conduisent à des résultats utiles, comme le prouvent suffisamment les recherches de Swammerdam, de Bonnet, de Lyonnet, de Trembley, etc.

L'ouvrage de Jurine dans lequel cette disposition d'esprit se fait le mieux apercevoir, est un mémoire couronné par la Société royale de médecine, sur la question proposée pour sujet de prix, *relativement aux avantages que la médecine peut retirer des eudiomètres*. Le mérite de ce mémoire se rapporte tout entier à l'esprit d'analyse et à la patience ingénieuse que

son auteur a su employer pour reconnaître quels sont les changemens que l'air éprouve dans l'acte de la respiration, soit pendant l'état de santé, soit pendant l'état de maladie. On distingue également, dans le même opuscule, des recherches très-importantes et très-habilement dirigées pour découvrir si une certaine quantité d'air se dégage par la peau, quelle est la nature de l'air ambiant dans les divers état morbides, et quelle est, en outre, la nature des gaz intestinaux? questions dont la solution, toute incomplète qu'elle était, conduisit l'auteur à quelques utiles aperçus sur les avantages que la médecine pourrait retirer de l'eudiométrie.

Les autres ouvrages de Jurine, relatifs à la médecine, que l'on regarde généralement comme les plus remarquables, sont: 1°. deux Mémoires fort intéressans, l'un sur l'*allaitement artificiel*, l'autre sur l'*angine de poitrine*; 2°. un Mémoire, ou plutôt un Traité très-étendu sur le *croup*, qui a partagé le prix extraordinaire de 12,000 fr. fondé de la manière la plus solennelle par le gouvernement impérial; 3°. une excellente Monographie sur l'*angine de poitrine*, dans laquelle Jurine, après avoir rassemblé, soit dans sa pratique particulière, soit dans plusieurs recueils d'observations modernes, quelques exemples bien constatés de cette maladie, se livre à des vues très-élevées sur sa nature, dont il s'est fait une idée aussi judicieuse que nouvelle, en attribuant un état morbide aussi grave à une névralgie des principaux nerfs de la poitrine. Nous laissons aux naturalistes le soin de faire connaître les ouvrages beaucoup plus nombreux de Jurine sur plusieurs parties de l'histoire naturelle et de l'anatomie comparée, dont plusieurs sont inédits, et méritent de prendre place quelque jour à côté des écrits du même genre les plus estimés, que nous ont laissés les hommes célèbres qui lui avaient ouvert la carrière, et qui ont tous contribué à illustrer leur commune patrie.

Jurine s'étant fixé à Genève, où tous les genres d'intérêt et d'affection semblaient le retenir, ne s'en éloigna que très-rarement, et toujours d'après des motifs les plus honorables. Sa manière de cultiver les sciences, ses liens de famille, l'estime, l'affection que lui portaient ses compatriotes, les égards et les hommages des étrangers que lui attirait sa réputation, tout s'était réuni pour donner à sa ville natale un attrait qui l'aurait porté à regarder comme un véritable exil un voyage un peu prolongé. Un séjour très-passager qu'il fit à Paris, à la demande de madame de Staël, et dans les derniers temps de la maladie à laquelle cette dame célèbre a succombé, fut pour lui une occasion de se voir judicieusement apprécié par les médecins et les naturalistes les plus capables de prononcer sur le mérite

de ses divers genres de travaux. De retour dans sa patrie, il s'y livra, avec un nouveau zèle, à des recherches entomologiques qu'il désirait terminer; mais quelque temps après, ayant ressenti une violente attaque de cette angine de poitrine qu'il avait si bien décrite, il succomba vers la fin d'octobre 1819, à cette cruelle maladie, dont il n'ignorait pas que depuis long-temps il était menacé.

Jurine a laissé en mourant un assez grand nombre d'ouvrages inédits, une précieuse collection de dessins pour ses travaux zoologiques, exécutés par une fille chérie, dont la fin prématurée avait précédé la sienne. Le cabinet que ce médecin avait formé, et qui demeure la propriété de sa famille, est un des plus beaux monumens de son zèle pour les sciences qu'il a cultivées. On le regarde comme une des plus riches collections qui existent aujourd'hui en Europe, et peut-être comme la première, si l'on considère l'ordre admirable qui y règne dans toutes les parties.

Jurine s'était trouvé le chef d'une famille assez nombreuse, dont il ne reste aujourd'hui que M. Jurine, l'un des principaux propriétaires des bains de Tivoli, rue Saint-Lazare, à Paris. Plusieurs jeunes médecins, plusieurs jeunes naturalistes avaient été adoptés dans cette famille, non moins hospitalière qu'éclairée, et nous citerons, comme l'un des plus recommandables, M. le docteur Berger, qui s'est fait connaître par des expériences physiologiques d'un haut intérêt. (A. THILLAYE)

JUSSIEU (ANTOINE DE), né à Lyon, le 6 juillet 1686, mourut à Paris le 22 avril 1758. Reçu docteur à la Faculté de médecine de cette dernière ville en 1712, un an après son admission à l'Académie des sciences, il succéda au célèbre Tournefort dans la place de professeur au Jardin du Roi. Avant de se fixer à Paris, il avait parcouru plusieurs provinces de la France, les îles d'Hières, la vallée de Nice, les montagnes d'Espagne, et rapporté de ce voyage une nombreuse collection de plantes. Les Mémoires de l'Académie des sciences renferment un grand nombre de dissertations écrites par lui sur différens sujets de botanique ou autres, par exemple, sur le café, le kali d'Alicante, le cachou, le simarouba, le macer des anciens, l'altération des eaux de la Seine en 1731, les mines de mercure d'Almaden, le beau recueil de plantes et d'animaux peints sur peau de vélin, qui existe à la Bibliothèque du Jardin du Roi, une fille sans langue, qui parlait cependant très-bien, les cornes d'ammon, les pétrifications animales, et quelques autres objets encore. On lui doit l'Appendice des Institutions de Tournefort, et la publication de l'ouvrage de Jacques Barrelier sur les plantes observées par ce botaniste en France, en Espagne et en Italie. Il a publié en outre :

Eloge de M. Fagon, avec l'histoire du Jardin royal de Paris, et une introduction à la botanique. Paris, 1714, in-4°.

Discours sur les progrès de la botanique. Paris, 1718, in-4°.

Dissertatio de analogiâ inter plantas et animalia. Londres, 1721, in-4°.

An inveteratis alvi fluxibus simarouba? Paris, 1731, in-4°. (o.)

JUSSIEU (Antoine-Laurent de), neveu du précédent, né à Lyon en 1748, vint étudier la médecine à Paris, où il fut reçu docteur en 1772. Deux ans auparavant, Lemonnier l'avait choisi pour faire, au Jardin du roi, les cours de botanique que la place de premier médecin de Louis xv, à laquelle il venait d'être appelé, le mettait dans la nécessité d'interrompre. M. de Jussieu rendit de grands services à la science des végétaux, en procurant de nouvelles facilités aux élèves, par les changemens salutaires qu'il introduisit dans l'école de botanique. Ses sollicitations pressantes auprès de Buffon, alors intendant du jardin, eurent en effet pour résultat l'agrandissement de cette école, où les plantes étaient placées sans ordre, et vivaient à peine dans un sol épuisé. Il profita de l'occasion pour les disposer d'après une méthode nouvelle, dont les bases se trouvent consignées dans un mémoire imprimé en 1775, et qui fait partie du recueil de l'Académie des sciences, dont l'auteur était membre depuis 1773. Dans un autre Mémoire sur les renoncules, il chercha à fixer les principes pour la formation des familles des plantes. Enfin parut le *Genera plantarum* (Paris, 1789, in-8°. - Réimprimé par Usteri, Zurich, 1791, in-8°.), l'un des ouvrages les plus remarquables du dix-huitième siècle, et qui, bien que vieilli, au point qu'on en attend depuis longtemps, avec impatience, une nouvelle édition, n'en demeurera pas moins toujours un des livres qui feront le plus d'honneur à la France. M. de Jussieu fut nommé administrateur au Jardin du roi en 1777, et céda sa chaire en 1785 à M. Desfontaines. Nommé, en 1804, professeur à la Faculté de médecine de Paris, il a partagé le sort des plus célèbres professeurs de cette célèbre école; à la réorganisation, il fut mis sur la liste des professeurs honoraires. (o.)

JUSSIEU (Bernard de), l'un des plus célèbres botanistes du dix-huitième siècle et de ceux que la France s'honore d'avoir produits, était de Lyon; il vint au monde en 1699. Lorsqu'il eut fait ses humanités au collége des Jésuites de cette ville, Antoine, son frère aîné, qui remplissait déjà une chaire au Jardin du Roi, le fit venir à Paris, pour y terminer ses études, et l'emmena, en 1716, dans le voyage qu'il fut chargé, par le régent, de faire en Espagne et en Portugal, afin de recueillir les végétaux de ces deux contrées. Cette excursion décida le goût de Bernard pour la botanique, qui ne lui avait pas

inspiré jusqu'alors de préférence marquée. De retour en France, il se mit à la recherche des plantes qui croissent aux environs de Lyon, et prit ensuite la route de Montpellier, où il avait résolu d'étudier la médecine. Il y prit le grade de docteur en 1720, et essaya aussitôt de se lancer dans la pratique; mais doué d'un cœur trop sensible, et trop vivement ému des maux que souffraient les malades qui invoquaient ses secours, il fut obligé de renoncer à cette carrière, pour se débarrasser des palpitations auxquelles elle l'avait rendu sujet. Sur ces entrefaites, un poste plus conforme à ses goût lui fut offert, sur la recommandation de Vaillant, qui engagea Antoine de Jussieu à faire venir son jeune frère auprès de lui, afin de le mettre en état de le remplacer. Bernard n'hésita pas à se rendre à Paris. Peu de temps après son arrivée, Vaillant étant venu à mourir, il fut nommé sous-démonstrateur. Quatre ans plus tard, en 1726, la Faculté de médecine le reçut docteur. C'est dans la modeste place qu'il occupait au Jardin du Roi, que Jussieu exerça, non-seulement sur ce bel établissement, mais encore sur la botanique, et même sur quelques autres branches de l'histoire naturelle, une influence qui fait époque dans les fastes de la science. Son frère, fatigué d'une longue surveillance, occupé par une pratique très-étendue, et dégoûté peut-être des obstacles que la négligence de Chirac opposait à la prospérité du Jardin des plantes, le chargea spécialement des soins continuels qu'il exigeait. Bernard ne tarda pas à voir son zèle couronné de succès. L'établissement ne possédait alors qu'un droguier, assez peu complet même; il y joignit un grand nombre d'objets d'histoire naturelle. C'était lui-même qui dirigeait les jardins, recueillait les graines, les distribuait dans les terres convenables à chaque plante, et dirigeait les herborisations, dans lesquelles il faisait surtout admirer sa patience et sa sagacité. Une édition qu'il donna, en 1725, de l'histoire des plantes qui croissent aux environs de Paris, par Tournefort, et quelques observations communiquées à l'Académie, lui ouvrirent les portes de cette compagnie, à l'âge seulement de vingt-six ans. Cette honorable distinction le fit redoubler d'activité pour les progrès de la science à laquelle il avait consacré toute son existence. Mais trop de modestie, ou trop de défiance de soi-même l'empêcha de mettre en œuvre les immenses matériaux qu'il avait recueillis. Il conçut, pour toute l'histoire naturelle, et pour la botanique en particulier, l'idée d'établir des rapports naturels; mais il laissa à son neveu, Antoine-Laurent, la tâche pénible de mettre cette grande et belle idée à exécution. Quant à lui, il n'a rien publié de général. Ses productions se bornent à un petit nombre de mémoires sur des

objets particuliers, qui sont de vrais modèles d'observation, et qui annoncent assez ce qu'il aurait pu faire, avec plus de confiance en ses moyens. Le premier de ces Mémoires, publié en 1739, offre la description de la pilulaire, plante dont on n'avait pas encore découvert les organes reproducteurs, et qu'il rapprocha des fougères, avec lesquelles elle a, en effet, la plus grande affinité. L'année suivante, il en donna un autre sur la lentille d'eau. Dans un troisième, daté de 1742, il fit connaître les fleurs femelles du *littorella lacustris*, qu'aucun naturaliste n'avait encore observées. Cette même année, il lut à l'Académie un autre Mémoire sur les polypes d'eau douce, dont il constata l'animalité long-temps avant que Trembley eût fait paraître son traité. En 1747, un accident survenu dans le cours d'une herborisation, donna lieu à l'expérience, devenue si célèbre, d'où l'on se hâta de conclure que l'ammoniaque est un moyen infaillible pour prévenir la naissance des accidens causés par la morsure de la vipère; le temps n'a malheureusement pas confirmé cette conclusion. En 1758, Bernard fut chargé de disposer dans un ordre convenable les plantes cultivées en France, que le roi avait voulu réunir dans le jardin de Trianon. Ce fut là qu'il fit l'essai d'une nouvelle classification, ayant pour principe général l'organisation de la graine et la présence ou l'absence des cotylédons, mais dont les divisions secondaires étaient fournies par la disposition respective des organes sexuels, ou, pour parler plus exactement, par l'insertion des étamines et de la corolle. On peut donc le regarder à juste titre comme le véritable créateur de la méthode naturelle, améliorée depuis, d'une manière si heureuse, par son neveu, à qui l'on doit, sur ce sujet, l'un des ouvrages les plus importans et les plus philosophiques du siècle. A la mort d'Antoine, Bernard refusa la place qu'il laissait vacante, et préféra de conserver la sienne, dans laquelle il mourut paisiblement, le 6 novembre 1777.

(o.)

JUSSIEU (Joseph de), frère du précédent, né à Lyon en 1704, et reçu docteur en médecine à Paris, annonça de bonne heure un goût décidé pour les sciences que sa famille cultivait avec tant de succès. En 1735, il fut choisi pour accompagner les astronomes de l'Académie au Pérou, en qualité de botaniste. Lorsque ses compagnons de voyage eurent terminé leurs travaux, il voulut parcourir les contrées inconnues de cette partie de l'Amérique, dans lesquelles ses connaissances médicales lui procurèrent les moyens de subsister. Après avoir éprouvé une foule d'événemens singuliers, il revint, en 1771, à Paris, d'où il était absent depuis trente-six ans, et où il mourut le 11 avril 1779, entièrement privé de la mémoire et plongé dans un

assoupissement continuel. Les fragmens qui nous restent de ses observations, doivent faire regretter la perte du reste. (O.)

JUSTI (Henri-Ernest), né le 4 janvier 1759 à Rottleberode, dans le comté de Stolberg, mort le 4 mars 1821, à Annabourg, où il était médecin pensionné de la ville, remplissait auparavant les mêmes fonctions à Hubertusbourg. On a de lui plusieurs mémoires insérés dans divers recueils périodiques allemands, et un opuscule académique intitulé :

Dissertatio chirurgica de hydrope tunicæ vaginalis testiculi eique medendi viis variis. Iéna, 1782, in-4°. (Z.)

JUVET (Hugues-Alexis), gendre de Jean Baudry, intendant général des eaux minérales de France, né en 1714 à Chaumont en Bassigny, mourut le 8 janvier 1789, à Bourbonne-les-Bains, où il était médecin de l'hôpital militaire. On a de lui plusieurs ouvrages intitulés :

Dissertation contenant de nouvelles observations sur les eaux thermales de Bourbonne-les-Bains. Paris, 1750, in-12.
Dissertation sur les fièvres quartes. Paris, 1750, in-4°.
Réflexions sur les causes de l'intempérie de l'air régnant sur le climat de la France. Paris, 1757, in-12.
Mémoires sur les eaux minérales. Paris, 1757, in-12.
Essai sur la gangrène interne. Paris, 1763, in-12. (O.)

K

KAAW-BOERHAAVE (Abraham), né le 5 janvier 1715 à Gravenhaaes, près de Leyde, neveu et élève de Boerhaave, fut nommé premier médecin de l'empereur de Russie en 1740, et mourut le 14 juillet 1758. Il n'a marqué dans la littérature médicale que par un seul de ses ouvrages, qui, en récompense, a été cité des milliers de fois, bien qu'il soit peu lu.

Oratio de gaudiis alchemistarum. Leyde, 1737, in-4°. — *Ibid.* 1743, in-4°.
Dissertatio de squirrho. Leyde, 1738, in-4°.
Perspiratio dicta Hippocratis per universum corpus anatomicè illustrata. Leyde, 1738, in-8°. — *Ibid.* 1745, in-8°.
Impetum faciens dictum Hippocratis per corpus consentiens illustratum; observationibus et experimentis firmatum. Leyde, 1746, in-8°.

C'est là l'ouvrage le plus important de Kaaw, celui qui lui a mérité l'honneur d'être si souvent cité par tous les partisans de l'existence du principe vital et par tous les auteurs qui se sont occupés des sympathies. Cet ouvrage est en effet un traité des sympathies, sous un titre assez bizarre; les nouvelles idées médicales, ou, si l'on veut, les idées médicales

renouvelées de nos jours, en font presque une production de circonstance. Il contient des faits très-intéressans et présentés avec beaucoup de précision.

Historia anatomica infantis monstrosi. Pétersbourg, 1754, in-4°. – *Historia altera*, *Ibid.* 1757, in-4°.

De iis quæ virum medicum perficiunt et exornant. Pétersbourg, 1757, in-4°.

Dissertatio de monstris. Pétersbourg, 1757, in-4°.

Kaaw a inséré quelques Mémoires dans les nouveaux Commentaires de l'Académie de Saint-Pétersbourg. (F.-G. BOISSEAU)

KADELBACH (Chrétien Frédéric), né à Goerlitz le 6 juin 1733, fixa son séjour à Léipzick, après y avoir fait ses études médicales et reçu le bonnet de docteur. Il remplit pendant quelques années les fonctions d'assesseur de la Faculté de médecine, mais l'étendue de sa pratique finit par le mettre dans la nécessité d'y renoncer. Il mourut le 8 mars 1797, laissant quelques opuscules qui ne présentent rien de saillant.

Dissertationes I et II de exhalationibus naturalibus. Léipzick, 1767, in-4°.

Tympanitidis pathologia. Léipzick, 1772, in-4°.

Tympanitidis therapia. Léipzick, 1773, in-4°.

Kadelbach eut part à la rédaction des *Commentaria de rebus in scientiâ naturali et medicinâ gestis.* (O.)

KAEMPF (Jean), médecin allemand, qui a fait beaucoup de bruit vers la fin du siècle dernier, naquit à Deux-Ponts, le 14 mai 1726. Il était fils d'un médecin de cette ville, nommé Jean-Philippe Kaempf. Bâle fut le théâtre de ses études médicales et de sa promotion au doctorat, qu'il obtint en 1753, après avoir soutenu une thèse ayant pour objet de faire connaître la méthode imaginée par son père pour la guérison des obstructions dans les viscères du bas-ventre. Cette méthode, qui consistait à faire prendre des lavemens, n'était rien moins que nouvelle, mais ce qui était un peu moins suranné, c'était la proposition avancée par l'auteur, et développée ensuite plus amplement par lui, que les obstructions des viscères abdominaux sont la cause méconnue de presque toutes les affections chroniques. Changez les termes, rédigez cette formule, purement empirique, dans un style plus convenable au médecin instruit, plus approprié à la saine physiologie, et vous aurez la théorie des broussaisistes exclusifs, dont heureusement on voit le nombre diminuer de jour en jour. Quoi qu'il en soit, Kaempf entra bientôt après sa réception, au service du prince de Hesse-Hombourg, à la cour duquel il passa sept ans. En 1770 il devint médecin du prince d'Orange-Nassau, et en 1778, médecin du prince de Hesse-Hanau. Ayant quitté cette dernière place en 1787, il revint à Hombourg, où il fut nommé con-

seiller intime. La mort le surprit à Hanau le 29 octobre 1787. On a de lui :

Dissertatio de infarctu vasorum ventriculi. Bâle, 1753, in-4°.
Kurze Abhandlung von den Temperamenten. Schafhouse et Francfort, 1760, in-8°.
Peter Squenz, oder die Welt will betrogen werden; ein medicinisches Lustspiel. Giessen, 1775, in-8°. - Francfort-sur-le-Mein, 1778, in-8°.
Enchiridium medicum. Francfort et Léipzick, 1778, in-8°. - Francfort, 1788, in-8°. - *Ibid.* 1792, in-8°. - Trad. en allemand par G.-F. Duerr, Chemnitz, 1794, in-12; par J.-C.-F. Baehrens, Dortmund et Léipzick, 1796, in-8°.
Fuer Aerzte und Kranke bestimmte Abhandlung von einer neuen Methode die hartnaeckigsten Krankheiten, die ihren Sitz im Unterleibe haben, besonders die Hypochondrie, sicher und gruendlich zu heilen. Dessau, 1784, in-8°. - Léipzick, 1785, in-8°. - *Ibid.* 1786, in-8°. - Extr. par G.-G.-C. Mueller, Hanau, 1788, in-8°. - Augsbourg, 1790, in-8°; *Ibid.* 1791, in-8°. - Trad. en hollandais par G.-J. de Koning, Utrecht, 1787, in-8°.
Abhandlung von der Wasserscheu, oder den tollen Hundswuth, nebst den bewaehrtesten Mitteln, diesen Unglueck zu begegnen. Hanau, 1780, in-8°.
Kaempf a inséré quelques Observations dans les Actes de l'Académie de Giessen, dans le Magasin de Hanau, et dans celui de Baldinger.
KAEMPF (*Guillaume-Louis*), frère du précédent, né à Deux-Ponts, mort en 1779, à Neuwied, où il était médecin, a laissé :
Dissertatio de morbis ex atrophiâ. Bâle, 1756, in-4°.
Denkbuch fuer die Hebammen. Francfort, 1777, in-8°.
KAEMPF (*Jean-Frédéric*) a écrit :
De aquis Toeplizentibus. Halle, 1706, in-4°. - Trad. en allemand, Berlin, 1706, in-8°. (J.)

KAEMPFER (ENGELBERT), devenu si célèbre par ses voyages, était né le 16 septembre 1651, à Lemgo, dans le comté de la Lippe, en Westphalie. Son père, qui était ministre de l'évangile, ayant remarqué en lui de grandes dispositions pour les sciences, prit un soin particulier de les cultiver. Après avoir commencé ses études sous le toit paternel, il alla les continuer au gymnase de Hameln, d'où il passa successivement à Lunébourg, à Hambourg, à Lubeck, à Dantzick, à Thorn et à Cracovie, où il approfondit l'histoire et les langues, tant mortes que vivantes, et prit le degré de docteur en philosophie. Il s'appliqua ensuite, à Kœnigsberg, pendant quatre années consécutives, à l'histoire naturelle et à la médecine, sciences vers lesquelles il était porté par son inclination et par les vœux de sa famille. De là il passa en Suède, où l'on essaya de le fixer par des offres avantageuses; mais, tourmenté par un penchant insurmontable pour les voyages, il aima mieux accepter l'emploi de secrétaire auprès de l'ambassade que la cour suédoise envoyait en Perse, pour établir des relations commerciales entre les deux états. Ce fut le 20 mars 1683 qu'il partit de Stockholm, traversa la Russie jusqu'à Moscou, s'embarqua ensuite à Astra-

can, et arriva le 29 mars 1684 à Ispahan. L'ambassadeur ayant terminé ses négociations à la fin de l'année 1685, se préparait à retourner en Europe; mais Kaempfer prit un autre parti. Il quitta l'ambassade, dans la ferme résolution de consacrer encore quelques années à visiter les cours, les états et les peuples de l'Orient. Mais, comme il n'avait aucun secours à attendre de sa famille, il fut obligé d'entrer au service de la compagnie hollandaise des Indes orientales, en qualité de chirurgien en chef de la flotte qui croisait alors dans le golfe persique. C'est en 1688 seulement qu'il accepta cette place. Parti de Gomron avec la flotte, à la fin du mois de juin, il visita les établissemens hollandais des côtes de l'Arabie-Heureuse, du Mogol, du Malabar, de Ceylan, du golfe du Bengale et de Sumatra, et arriva en 1689 à Batavia, où il passa quelques mois. De là il s'embarqua en qualité de médecin de l'ambassade que la compagnie hollandaise envoyait tous les ans au Japon, et, pour tirer un plus grand profit de ce voyage, il sollicita et obtint la permission de monter le vaisseau qui devait toucher à Siam. Après avoir visité en passant le royaume de Camboie, le midi de la Chine et les pays voisins, il arriva au Japon, et descendit à terre dans la petite île de Desima, près de Nangasaki. A force de soins et d'adresse, il parvint à triompher de la jalousie et de la défiance du gouvernement japonais, et à satisfaire sa curiosité sur la plupart des points qu'il désirait de connaître. En 1691, il accompagna le directeur du commerce à Iedo, et eut ainsi l'occasion de voir l'intérieur du pays. Ce fut le 31 octobre de l'année suivante qu'il revint à Batavia, d'où il s'embarqua pour l'Europe, et arriva enfin à Amsterdam au mois d'octobre 1693. Quelques mois après, il prit le bonnet de docteur en médecine à Leyde, et retourna dans sa patrie, où le comte de la Lippe le choisit presqu'aussitôt pour son médecin et celui de sa famille. Sa pratique lui donna trop d'occupation pour lui permettre de rédiger ses notes aussi promptement qu'il l'aurait désiré. Son premier ouvrage ne parut donc qu'à une époque où il avait atteint sa soixantième année. Malgré le grand succès que ce livre obtint, aucun éditeur ne se présenta pour les autres écrits de Kaempfer, qui succomba le 2 novembre 1716, plus encore aux chagrins domestiques dont un mariage mal assorti accabla ses vieux jours, qu'aux atteintes portées à sa santé par les voyages et les fatigues d'une profession pénible. Linné lui a consacré un genre de plantes (*kaempferia*) de la famille des balisiers. On a de lui :

Dissertatio medica sistens decadem observationum exoticarum. Leyde, 1694, in-4°.

Amœnitatum exoticarum politico-physico-medicarum fasciculi V, quibus continentur variæ relationes, observationes et descriptiones rerum

persicarum et ulterioris Asiæ multâ attentione in peregrinationibus per universum Orientem collectæ. Lemgo, 1712, in-4°.

Outre les documens historiques et archéologiques, dont nous ne parlons pas, on trouve dans ce livre la description des sources de naphthe de Bakou, l'histoire du thé et du dattier, la description des plantes du Japon, et une foule de remarques sur la médecine de ces peuples éloignés. Nul ouvrage n'offre autant de renseignemens en tous genres sur l'Asie. Le style en est pur, mais l'impression détestable; les figures sont surtout très-mauvaises.

The history of Japon and Siam. Londres, 1727, 2 vol. in-fol. -Trad. en français par Des Maizeaux, La Haye, 1729, 2 vol. in-fol.; *Ibid*. 1731, 3 vol. in-12. - en allemand, Lemgo, 1777-1778, in-4°.; Rostock, 1750, in-4°. - en hollandais, Amsterdam, 1733, in-8°.

Kaempfer est le premier qui ait bien fait connaître l'empire du Japon. Nous devons surtout citer ici ses recherches sur l'origine des habitans et sur l'histoire naturelle de cette contrée. L'édition allemande de 1777 a été publiée par C.-G. Dohm, d'après un manuscrit autographe de l'auteur. L'ouvrage a été abrégé par Medicus (Francfort et Leipzick, 1783, in-8°.).

Icones selectæ plantarum, quas in Japoniâ collegit et delineavit E. Kaempfer. Londres, 1791, in-8°.

Publié par J. Banks, d'après les manuscrits conservés dans le Musée britannique. (A.-J.-L. J.)

KALM (Pierre), savant Suédois, dont le nom est célèbre en histoire naturelle et dans la science de l'économie, vint au monde en 1715, dans l'Ostro-Bothnie. Lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt ans, ses parens l'envoyèrent à Abo, où il s'appliqua simultanément à la théologie et à l'histoire naturelle. Le vice président de l'Université lui fournit les fonds nécessaires pour entreprendre un voyage dans la Finlande méridionale, le Tavastland, et la Carélie suédoise et russe, d'où il se rendit à Upsal, auprès de Linné. Il parcourut ensuite quelques autres provinces de la Suède, recueillant partout des matériaux qui enrichirent beaucoup la Flore de ce royaume, et passa même en Russie. A son retour, il devint membre de l'Académie des sciences de Stockholm, dont il a enrichi les Actes de trente et un Mémoires, tous plus ou moins intéressans. L'Académie d'Abo lui confia l'enseignement de l'histoire naturelle et de l'économie, avant même qu'il fût gradué, et, quand il eut pris ses grades, lui accorda la chaire d'économie qu'elle venait de créer dans son sein. En 1748, il entreprit, sous les auspices de l'Académie de Stockholm, un voyage dans l'Amérique septentrionale, d'où il revint en 1751. Aussitôt il publia ses observations, qui eurent un grand succès parce qu'elles offraient un tableau neuf et varié des pays que l'auteur avait parcourus, et des aperçus bien tracés sur les contrées qu'il avait vues avant de s'y rendre, avec une foule de détails intéressans d'histoire naturelle, et des notions à la fois claires et exactes sur la physique, la géographie, l'économie rurale, le commerce, les mœurs et les usages. Kalm fut récompensé de ses travaux par

des places honorables. En 1767, il prit les ordres, et un peu plus tard il consentit à se charger de l'administration spirituelle de deux paroisses. Il mourut le 16 novembre 1779. Linné a donné son nom à un genre de plantes (*kalmia*) de la famille des rhodoracées. On a de lui les ouvrages suivans :

Westgoetha och Bahuslaendska, Resa foerraettad ar 1742. Stockholm, 1746, in-8°.

En kort beraetelse om naturliga staellet nytten samt Skoetsel af nogra waxter hembragte fron norra Amerika. Stockholm, 1751, in-8°.

Beschreibung des grossen Wasserfalls zu Niagara. Abo, 1751, in-8°.

Amerikanska Naefverbatar beskrefne. Abo, 1753, in-8°.

Korta anmaerkningar wid inbyggarenas naerringar och hushallning uti Cala-Joki sokn i Osterbotn. Abo, 1753, in-8°.

Nodvandigheten af skogarnas battre vard och ans i Finland. Abo, 1753, in-8°.

Enfalliga tankar om det, som bor i akt tagas vid en stads anlagning. Abo, 1753, in-8°.

Historisk och œkonomisk beskrifning ofver sjo-staden Nystad. Abo, 1753, in-8°.

Enfalliga anmaerkningar om Ost-Gjotha Skaere-boars ofliga fiskesatt i ostersjon. Abo, tome I, 1753; II, 1754, in-8°.

Korta fragor angaende nyttan af vara inlandska vaxter. Abo, 1753, in-8°.

Historisk och œkonomisk beskrifning ofver sagu sochn i Abo lahn. Abo, 1753, in-8°.

En Resa til Norra America pa K. Swenska Acad. befallning och publici kest nad foerraertad. Stockholm, tome I, 1753; II, 1756; III, 1761, in-8°. -Trad. en allemand par J.-Ph. Murray, Gœttingue, 1754-1764, 3 vol. in-8°. - en anglais par J.-R. Forster, Londres, 1771, in-12; *Ibid.* 1772, in-8°.

Dissertatio de ortu petrificatorum. Abo, 1754, in-8°.

Historisk och œkonomisk beskrifning ofver Cala-Joki sokn uti Osterbotn. Abo, 1754.

Historisk och œkonomisk beskrifning ofver Cajanaborgs Lan. Abo, 1754, in-8°.

Ornitho-theologiæ P. II. Abo, 1754, in-4°.

Allmanna anmarkningar vid en krydd-och tragards anlaggende. Abo, 1754, in-4°.

Enfaldige tankar om moejeligheten och nyttan af Krydd-och Tragardars anlaggande i Finland. Abo, 1754, in-8°.

Tankar om nyttan som kunnat tilfalla vart kara fadernesland, af des nybygge i America fordom nya-sverige kallat. Abo, 1754, in-8°.

Masslupna hardvallsangars forbattrande. Abo, 1754, in-8°.

Gamle Carleby. Abo, 1754, in-8°.

Dissertatio possibilitatem varia vegetabilia exotica fabricis nostris utilia in Finlandiâ colendi, adstruens. Abo, 1754, in-8°.

Sattet at anstalla meteorologiska observationer och theras nytta i œconomien. Abo, 1754, in-8°.

Adumbratio floræ. Abo, 1754, in-8°.

Dissertatio de ericâ vulgari et pteride aquilinâ. Abo, 1754, in-8°.

Beskrifning ofver den i Osterbotn gangbara Boskaps-Sjukan. Abo, 1754, in-8°.

Anmarkningar vid Saltkjallor. Abo, 1754, in-8°.

Historisk och œkonomisk beskrifning ofver cronoby sokn uti Osterbotn. Abo, 1755, in-8°.

Enfaldige tangar om caffé och de inhemska vaxter, som plaga brukas i des stalle. Abo, 1755, in-8°.
Moejeligheten och nyttan af beqvamare batfarter i kinu elf uti osterbotn. Abo, 1754, in-8°.
Utilitates matheseos in œconomiâ. Abo, 1754, in-8°.
Dissertatio de experientiâ physicâ ritè prudenterque formandâ. Abo, 1754, in-8°.
Dissertatio quæstionem, utrum per œconomiam, an vero per bellum salus reip. magis promoveatur, solvens. Abo, 1754, in-8°.
Dissertatio de prærogativis Finlandiæ præcipuè quoad plantas spontaneas in bellariis adhibitas. Abo, 1756, in-8°.
Dissertatio de Esquimaux, gente Americanâ. Abo, 1756, in-8°.
Theses miscellaneæ. Abo, 1756, in-4°.
Dissertatio ollares in Fenniâ repertos delineans. Abo, 1756, in-8°.
Nagra kannemarken til nyttiga mineraliers eller jord-och berg-arters upfinnande. Abo, 1756, in-8°.
Theses miscellaneæ. Abo, 1756, in-4°.
Historisk och œkonomisk beskrifning ofver Hauho sokn uti Tavastland. Abo, 1756, in-8°.
Dissertatio ignem magnalium divinorum præconem exhibens. Abo, 1756, in-8°.
Tran til Hackar ella lefvande gnrdesgardar beskrefne. Abo, 1756, in-8°.
Nagre anmarkningar vid frukt-trans planterande i Finland. Abo, 1757, in-8°.
Dissertatio imperium monarchinum absolutum scientiis œconomicis minus amicum demonstrans. Abo, 1757, in-8°.
OEkonomisk beskrifning hura sadana kjarr kunna goras nyttiga, hvarifran vattnet ej kan ledas med diken. Abo, 1757, in-8°.
Om takskifvers upletande, igenkannande och nytta. Abo, 1757, in-8°.
Itinera priscorum Scandinnorum in Americam. Abo, 1757, in-8°.
Aphorismi œconomico-politici. Abo, 1757, in-8°.
Historisk och œkonomisk beskrifning ofver Stapelstaden Helsingfors uti Nyland. Abo, 1757, in-8°.
Dissertatio de fœcunditate plantarum. Abo, 1757, in-8°.
Enfaldiga tankar, visande hvad en Prast kan bidraga til œkonomiens uphjelpande. Abo, 1757, in-8°.
Nagra anmarkingar om vara faru och granskogars ommare vard tagne af deras alder. Abo, 1757, in-8°.
Basta sattet at anlagga forssbyggnader. Abo, 1757, in-8°.
Theses philosophicæ. Abo, 1757, in-8°.
Nagra anmarkingar rorande nodvandigheten af ekskogarnas battre vard och ans i Finland. Abo, 1757, in-8°.
Ograsens hvarjehanda nytta. Abo, 1757, in-8°.
Studium œconomiæ et historiæ naturalis informatori necessarium. Abo, 1757, in-8°.
Examen animadversionum pseudonymi cujusdam de hypothesi diminutionis aquarum. Abo, 1757, in-8°.
Beskrifning om stickel eller krusbars buskars ans och nytta. Abo, 1757, in-8°.
Afhandling om gipsen. Abo, 1757, in-8°.
Discursus teleolog. circà atmosphæram. Abo, 1757, in-8°.
Om det sa kallade Grona Linets plantering och skotsel i Orihvesi sokn. Abo, 1757, in-8°.
Dissertatio de constitutione et utilitate lexici œconomici rustici. Abo, 1757, in-8°.
Dissertatio: utilitates, quæ ex commerciis et coloniis in calidioribus mundi partibus patriæ adfluerant, exhibens. Abo, 1757, in-8°.

Dissertatio de caussis diminutionis piscium. Abo, 1757, in-8°.
Dissertatio de limitatâ regiminis formâ, incrementum civium promovente. Abo, 1758, in-8°.
Fata botanices in Finlandiâ. Abo, 1758, in-8°.
Hushallningens hinder och hjelp i Kimi Lappmarck. Abo, 1758, in-8°.
Anmarkningar rorande nodvandig-och mojeligheten af betasmarkers forbattring i Finland. Abo, 1759, in-8°.
Nyttan som tilfaller en Province af en deri anlagd Stapelstad. Abo, 1759, in-8°.
Beskrifning om aspens egenskaper och nytta, i den allmanna hushallningen. Abo, 1759, in-8°.
OEkonomisk beskrifning ofver vår Svenska Hassel. Abo, 1759, in-8°.
OEkonomisk beskrifning ofver bjorkens egenskaper och nytta i den allmanna hushallningen. Abo, 1759, in-8°.
Fabrikers nytta och nodvandighet uti et land. Abo, tome I, 1759; II, 1760, in-8°.
Dissertatio sistens animadversiones nonnullas circà mercaturam quæstuosam cum exteris exercendam proventibus Finlandiâ propriis. Abo, 1760, in-8°.
Dissertatio de usu quem præstat psychologia œconomo. Abo, 1760, in-8°.
Dissertatio de noxâ materialismi in œconomo. Abo, 1760, in-8°.
Dissertatio de usu quem præstat œconomia in interpretandâ scripturâ sacrâ. Abo, 1760, in-8°.
Aphorismi nonnulli curam summi imperantis circà cultum divinum delineantes. Abo, 1760, in-8°.
Aphorismi nonnulli atheismum œconomicæ inimicum adstruentes. Abo, 1760, in-8°.
Historisk och œconomisk beskrifning ofver sjostaden Ekenas. Abo, 1760, in-8°.
Tankar om sattet at ratt tractera historia naturalis. Abo, 1760, in-8°.
Nyttan och nodvandigheten af vara inhemske vaxters kannande. Abo, 1760, in-8°.
Nyttan af storskifte. Abo, 1760, in-8°.
Nyttan af magaziners anlaggande. Abo, 1760, in-8°.
Dissertatio de utilitate montium in œconomiâ. Abo, 1761, in-8°.
Tankar om informations-verket i osterbotn i synnerhet det privata. Abo, 1762, in-8°.
Nyttan och nodvandigheten for en prast at aga insikt i medicine. Abo, 1762, in-8°.
Dissertatio præstantiam plantarum indigenarum præ exoticis adumbrans. Abo, 1762, in-8°.
Huru trahus kunna i anseende til golf, tak och vaggar goras val varma. Abo, 1762, in-8°.
Nodvandigheten at utdika och upodla karr och mossar i Finland. Abo, 1763, in-8°.
Nyttan, som England kan hafva af Sina nybyggen i Norra America. Abo, 1763, in-8°.
Forsok til en historisk, geometrisk och physico-œconomisk beskrifning ofver Pedersore sokn i Osterbotn. Abo, 1763, in-8°.
Kannemarken til rika kall-och vattu-adror. Abo, 1763, in-8°.
Norra Americanska farge orter. Abo, 1763, in-8°.
Floræ fennicæ Pars I. Abo, 1765, in-8°.
Om liks begrafvande i kyrkor och kyrkogardar. Abo, 1765, in-8°.
Underrattelse om tjanliga amnen til boskapsfoda, vid infallande foderbrist. Abo, 1766, in-8°.
Utkast til en blomstergard af inhemska vaxter. Abo, 1766, in-8°.

Om den sa kallade gras-eller angsmasken, samt dess forekommande och utodande. Abo, 1766, in-8°.

Dissertatio aphorismos X propositura. Abo, 1766, in-8°.

Theses œconomicæ. Abo, 1766, in-8°.

Meditationes subitaneæ de impedimentis nonnullis linguæ latinæ addiscendæ. Abo, 1766, in-8°.

Theses miscellaneæ. Abo, 1766, in-8°.

On den skada, som kolden til fogar Aker och Tragards skotseln i Finland. Abo, 1768, in-8°.

Appletrans ans och skotsel i Finland. Abo, 1769, in-8°.

Vulgaria quædam pluviarum præsagia. Abo, 1769, in-8°.

Dissertatio de usu quem præstat zoologia in hermeneuticâ sacrâ. Abo, 1769, in-8°.

Aphorismi miscellanei. Abo, 1769, in-8°.

Theses œconomicæ. Abo, 1769, in-8°.

Besgrifning ofver Eenens egenskaper och nytta. Abo, 1770, in-8°.

Genera compendiosa nobiliss. von Linné plantarum fennicarum P. I. Abo, 1771, in-8°.

Anmarkningar syftande pa Handelens forbattrande i Sjo-Staden Nystad. Abo, 1771, in-8°.

Dissertatio de animalibus vectariis. Abo, 1771, in-8°.

Vulgariæ quædam circà tempestatis serenæ præsagia. Abo, 1771, in-8°.

Menlose tankar om bradsagning. Abo, 1772, in-8°.

Dissertatio usum animalium sylvestrium domitorum exhibens. Abo, 1772, in 8°.

OEconomiska nyttan of manna-gras. Abo, 1772, in-8°.

Grasvaxtens aftagande pa vara angar och dess botemedel. Abo, 1772, in-8°.

Hvarjehanda allmanna hinder i hushallningen. Abo, 1772, in-8°.

Svarta vinbars buskars nytta i hushallningen. Abo, 1772, in-8°.

Dissertatio de curâ imperantis circâ sanitatem subditorum. Abo, 1772, in-8°.

Dissertatio de incrementis frigoris, in terris borealibus annis proximè præterlapsis, observatis. Abo, 1772, in-8°.

Historisk och œconomisk beskrifning ofver somero sokn. Abo, 1774, in-8°.

Anmarkningar rorande tufvors afrodjande fran Hardvallsangar. Abo, 1774, in-8°.

Pluvia tempestiva et serotina quarum in biblicis sacris mentio fit. Abo, 1775, in-8°.

Oforgripelige tankar om Landtbrukets aphjelpande uti Paldamo sokn i cajanaborgs Lan. Abo, 1775, in-8°.

Skorskifiets nodvandighet i anseende tel skogarnes battre vard. Abo, 1775, in-8°.

Tran tjenande til lefvande hackar uti Kryddgardar i Finland. Abo, 1775, in-8°.

Mojeligheten, sattet och nyttan at utan angar skota landtbruket. Abo, 1775, in-8°.

Anmarkningar vid byggnaden af varaktitiga Trahus. Abo, 1775, in-8°.

Nyttan utaf afs Kaffandat af de ofverflodidiga Helgedagar. Abo, 1775, in-8°.

Om det varde hvarutinnan œconomien blifvit hallen af atskilliga gamla folkslag. Abo, 1775, in-8°.

Om fangelser. Abo, 1776, in-8°.

Om bostalls-forlaningens nytta i Landthushallningen. Abo, 1777, in-8°.

Valmenta anmarkningar Syftande pa Landthushallningens forbattrande i Norra Delen af Osterbotn. Abo, 1778, in-8°.

Nyttan af hallon i Hushallningen. Abo, 1778, in-8°.
Israelitiska œconomiens historia. Abo, 1778, in-8°.
Dissertatio de prœjudiciis œconomiœ noxiis. Abo, 1778, in-8°.
Satt at hagna aker och ang med skogens stora besparing. Abo, 1778, in-8°.
Dissertatio de agriculturâ veterum Sveogothorum. Abo, 1778, in-8°.
Afhandling om sattet at utoda mask pa stickelbarsbusken. Abo, 1778, in-8°.
Oforgripeliga tankar, om den verkan som et lands upolding har pa des climat. Abo, 1778, in-8°. (A.-J.-L. J.)

KALTSCHMID (CHARLES-FRÉDÉRIC), de Breslau, vint au monde le 21 mai 1706. Il fit ses humanités dans sa ville natale, et se rendit en 1726 à Iéna, où, pendant deux années entières, il se consacra sans partage à la jurisprudence. S'étant enfin dégoûté de l'étude des lois, il embrassa la carrière de la médecine, et obtint le bonnet doctoral sous la présidence de Teichmeyer. Aussitôt après il se mit à faire des cours sur la médecine légale, la chirurgie et l'anatomie. Ces travaux publics et une pratique heureuse le firent bientôt connaître si avantageusement, que le duc de Saxe-Eisenach l'appela en 1736 auprès de lui, et que l'année suivante il obtint le titre de médecin du duc de Saxe-Weimar. En 1738, il fut nommé professeur extraordinaire à Iéna, et prit possession de sa chaire par un discours dans lequel il proposait quelques corrections utiles à l'instrument de chirurgie appelé trocart. Ce ne fut néanmoins qu'en 1746 qu'il devint professeur ordinaire. Il mourut le 16 novembre 1769. La chirurgie et la médecine pratique furent, durant toute sa vie, ses occupations favorites; c'est sur ces deux branches de l'art de guérir que roulent les nombreux opuscules académiques qu'il a laissés, et qui sont pour la plupart utiles à consulter.

Dissertatio de cancro, in specie mammarum. Iéna, 1732, in-4°.
Dissertatio de vulnere hepatis curato, cum disquisitione in lethalitatem vulnerum hepatis. Iéna, 1732, in-4°.
Cette dissertation fut attaquée par Hamberger. Kaltschmid répondit; Hamberger répliqua; mais cette fois Kaltschmid quitta la lice, et crut pouvoir employer mieux son temps qu'à des discussions toujours inutiles pour la science.
Programma quo prœlectiones suas futuro semestri instituendas indicit, et emendati instrumenti chirurgici troicar dicti, schema cum curatione virginis hydropicœ prœmittit. Iéna, 1738, in-4°.
Kurze Nachricht von dem Rastenburger Gesundbrunnen, welcher in dem Weimarischen Fuerstenthume, bey der Stadt Rastenberg oder Rastenburg anzutreffen ist. Iéna, 1745, in-4°.
Dissertatio de distinctione inter fœtum animatum et non animatum ex medicinâ forensi eliminandâ. Iéna, 1747, in-4°.
Programma de ileo, in herniâ incarceratâ, gangrœnâ affecto, œgrâ tamen superstite. Iéna, 1747, in-4°.
Programma de ileo, à scrupulis pirorum mespili eroso et perforato. Iéna, 1747, in-4°.

Dissertatio sistens casum de virgine nymphomaniâ laborante. Iéna, 1748, in-4°.

Dissertatio de bezoardicorum et regiminis sudoriferi abusu in febribus stomachicis ac intestinalibus, mesaraicis etiam dictis. Iéna, 1748, in-4°.

Dissertatio de dysenteriâ. Iéna, 1748, in-4°.

Dissertatio de aquis medicatis Fachingensibus. Iéna, 1749, in-4°.

Dissertatio de otalgiâ. Iéna, 1749, in-4°.

Programma de necessitate exstirpationis chirurgicœ herniarum spuriarum majorum, imprimis hydroceles et sarcoceles vel hydrosarcoceles. Iéna, 1749, in-4°.

Dissertatio de fluore albo benigno. Iéna, 1749, in-4°.

Programma de chirurgiâ medicâ vindicatâ, et necessitate reliquarum medicinœ partium, ad chirurgum perfectum. Iéna, 1749, in-4°.

Programma de oculo, ulcere cancroso laborante, feliciter exstirpato, anteâ adstringentibus intempestivè adhibitis. Iéna, 1749, in-4°.

Dissertatio de morbis puerperarum. Iéna, 1750, in-4°.

Dissertatio sistens arthritidem rationaliter demonstratam. Iéna, 1750, in-4°.

Dissertatio de virginitate. Iéna, 1750, in-4°.

Dissertatio de partu cœsareo. Iéna, 1750, in-4°.

Dissertatio de inflammationibus febre acutâ stipatis, sive de febribus inflammatoriis in genere. Iéna, 1750, in-4°.

Dissertatio de genesi calculi renum et vesicœ. Iéna, 1751, in-4°.

Programma de casu partûs difficilis, ubi infanticidium licitum est. Iéna, 1751, in-4°.

Programma de experimento pulmonum infantis aquœ injectorum, adjectâ observatione anatomicâ de dextro infantis lobo, aquœ immisso, supernatante, sinistro fundum petente. Iéna, 1751, in-4°.

Programma de eodem argumento, adjectâ observatione anatomicâ inferioris lobi pulmonis infantis dextri lateris unius et quadrantis anni aquœ injecti fundum petentis. Iéna, 1751, in-4°.

Programma de intermissâ funiculi umbilicalis post partum deligatione non absolutè lethali. Iéna, 1751, in-4°.

Dissertatio de sanguinis in venam portam ingesti verâ naturâ. Iéna, 1751, in-4°.

Programma de herniâ incarceratâ, cum vesicâ, ita ut feces et urina ex rupto perinœo profluerent, œgro per XVII annos conservato. Iéna, 1751, in-4°.

Dissertatio de pleuritide verâ atque spuriâ. Iéna, 1751, in-4°.

Dissertatio de phthisi pulmonali ejusque prœservatione. Iéna, 1751, in-4°.

Programma de experientiâ quâdam anatomicâ, da die Milz eines neunjaehrigen Knaben 14 und eine halbe Unze gewogen, und doch sonst die Milz eines Erwachsenen nur 12 Unzen wiegt. Iéna, 1751, in-4°.

Programma de perversâ in investigandis vulneribus specillorum usu. Iéna, 1752, in-4°.

Dissertatio de signis graviditatis certis. Iéna, 1752, in-4°.

Dissertatio de partu legitimo. Iéna, 1752, in-4°.

Dissertatio de viduâ XXX annorum chlorosi laborante. Iéna, 1752, in-4°.

Programma de necessitate exsecandi fœtum ex gravidâ mortuâ. Iéna, 1752, in-4°.

Dissertatio de pleuritide verâ. Iéna, 1752, in-4°.

Programma de nervis opticis in cadavere latis inventis à compressione per undas factâ caussâ ante mortem subsecutœ guttœ serenœ. Iéna, 1752, in-4°.

Dissertatio de bilis interno et externo usu medico. Iéna, 1752, in-4°.

Programma de raro coalitu hepatis et lienis in cadavere inventâ. Iéna, 1752, in-4°.

Programma de molâ suppuratione confectâ, relinquente globum pilorum pugni magnitudinis cum testâ sebaceâ. Iéna, 1752, in-4°.

Programma de tumore scirrhoso trium cum quadrante librarum, glandulæ parotidis exstirpato. Iéna, 1752, in-4°.

Dissertatio de ileo. Iéna, 1753, in-4°.

Dissertatio de adfectibus spasmodicis vagis. Iéna, 1754, in-4°.

Dissertatio de vermibus et præcipuè de specie illâ vermium intestinalium, quam tœniam vocamus. Iéna, 1755, in-4°.

Programma de uno rene in cadavere invento. Iéna, 1756, in-4°.

Programma de raro casu, ubi intestinum rectum in vesicam urinariam insertum fuit. Iéna, 1756, in-4°.

Dissertatio de caussis et affectibus plethoræ. Iéna, 1756, in-4°.

Dissertatio de febribus intermittentibus, et speciatim de tertianâ simplici. Iéna, 1756, in-4°.

Dissertatio de gravidarum morbis. Iéna, 1756, in-4°.

Dissertatio de hepatitide. Iéna, 1756, in-4°.

Dissertatio de methodo hæmorrhagias vulnerum sistendi optimâ. Iéna, 1756, in-4°.

Dissertatio de necessariâ fœtûs in omni partu præternaturali, qui à situ fœtûs vitiato dependet, versione, cum suis cautelis. Iéna, 1756, in-4°.

Dissertatio de phrenitide. Iéna, 1756, in-4°.

Dissertatio de asthmate pituitoso. Iéna, 1757, in-4°.

Programma de necessariâ post paracentesin abdominis deligatione. Iéna, 1757, in-4°.

Programma de difficili ex brachio fœtûs sinistro primum ex utero prodeunte et delirii à medicamentis partum provocantibus abusu originem habentis curatione. Iéna, 1757, in-4°.

Programma de febre quartanâ intermittente. Iéna, 1757, in-4°.

Programma de hæmoptysi. Iéna, 1757, in-4°.

Programma de hæmorrhoidibus cœcis. Iéna, 1757, in-4°.

Programma sistens varia partûs impedimenta ex capitis vitio. Iéna, 1757, in-4°.

Programma de plethorâ in sensu medico semper spuriâ. Iéna, 1757, in-4°.

Programma sistens theses de inflammatione generatim. Iéna, 1757, in-4°.

Programma de istis mercurii partibus, quæ imprimis miasma venereum in corpore hærens destruere valent. Iéna, 1757, in-4°.

Programma sistens atrophiæ pathologiam. Iéna, 1757, in-4°.

Programma de convulsionibus ex atrâ bile. Iéna, 1758, in-4°.

Programma de verâ caussâ variolarum generatim. Iéna, 1758, in-4°.

Programma de anginâ inflammatoriâ. Iéna, 1759, in-4°.

Programma de situ corporis erectâ excedente, sanitati contrario. Iéna, 1759, in-4°.

Programma de intestino in herniâ incarceratâ à chirurgo incautè læso. Iéna, 1759, in-4°.

Dissertatio de pleuritide verâ. Iéna, 1759, in-4°.

Dissertatio de morbis periostii. Iéna, 1759, in-4°.

Dissertatio de vomicis. Iéna, 1759, in-4°.

Dissertatio de phthisi. Iéna, 1759, in-4°.

Dissertatio de scirrho in genere. Iéna, 1759, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhagiâ uteri post partum nimiâ. Iéna, 1759, in-4°.

Dissertatio de cacochymiâ pituitosâ. Iéna, 1760, in-4°.

Programma de necessitate partûs cæsarei instituendi in omnibus gravidis mortuis. Iéna, 1760, in-4°.

Dissertatio de regimine gravidarum. Iéna, 1760, in-4°.

Dissertatio de genuinâ febres continuas curandi ratione in universum. Iéna, 1760, in-4°.

Dissertatio de mercurii usu in hydrophobiâ. Iéna, 1760, in-4°.

Dissertatio de enteritide. Iéna, 1760, in-4°.

Dissertatio sistens tympanitæ pathologiam. Iéna, 1760, in-4°.

Dissertatio de cholerâ. Iéna, 1760, in-4°.

Dissertatio de putredine in corpore humano ejusque effectibus. Iéna, 1760, in-4°.

Dissertatio de medicamentorum consolidantium modo agendi et usu. Iéna, 1761, in-4°.

Programma de parte ossis humeri exstirpatâ, brachio tamen post consolidationem integram servante longitudinem. Iéna, 1761, in-4°.

Programma de raro phthiseos curatæ casu. Iéna, 1761, in-4°.

Programma de abusu sitûs corporis erecti. Iéna, 1761, in-4°.

Dissertatio de prognosi statûs morbosi ritè formandâ. Iéna, 1762, in-4°.

Dissertatio de partu cum hæmorrhagiâ uteri conjunctâ. Iéna, 1762, in-4°.

Dissertatio de symptomatibus urgentibus in febribus malignis. Iéna, 1762, in-4°.

Dissertatio de herniis in genere, imprimis oscheocele. Iéna, 1762, in-4°.

Dissertatio de diamne periodico. Iéna, 1762, in-4°.

Programma de multorum præjudicio, venæsectionem in corpore primâ vice institutam vitæ periculum avertere, et hinc differendam, donec aliis aliquando frustrà tentatis remediis firmum in eâ superesse possit præsidium. Iéna, 1762, in-4°.

Programma de testiculo trium cum dimidiâ librarum feliciter exstirpato. Iéna, 1762, in-4°.

Programma de exstirpato scirrho in labio sinistro vulvæ, cùm monito, emollientia in tumoribus inflammatoriis duris præstare resolventibus. Iéna, 1762, in-4°.

Dissertatio de sugillatione, à caussâ internâ ortâ. Iéna, 1763, in-4°.

Dissertatio de theoriâ passionis hystericæ. Iéna, 1763, in-4°.

Dissertatio de naturâ sulfuris antimonii aurei, et hinc dependente virtute emeticâ ejusdem. Iéna, 1763, in-4°.

Dissertatio de officio medici in foro politico versantis in genere. Iéna, 1763, in-4°.

Dissertatio de catarrho. Iéna, 1763, in-4°.

Dissertatio de ancycloblepharo pueri XII annorum curato. Iéna, 1764, in-4°.

Programma de scirrho glandulæ axillaris exstirpato. Iéna, 1764, in-4°.

Programma de masticatione pueri VII annorum per cartilaginem maxilles ligantem sublatâ, sed per operationem chirurgicam restitutâ. Iéna, 1764, in-4°.

Dissertatio de febri lentâ hæmorrhoidali feliciter curatâ. Iéna, 1765, in-4°.

Disquisitio de nauseâ. Iéna, 1765, in-4°.

Dissertatio de caussis debilitatis febrilis. Iéna, 1765, in-4°.

Dissertatio de vomitoriis. Iéna, 1765, in-4°.

Programma de tumore hernioso. Iéna, 1765, in-4°.

Programma de caussis debilitatis febrilis. Iéna, 1765, in-4°.

Programma de tumore tunicato peculiari. Iéna, 1765, in-4°.

Dissertatio de frictionum usu. Iéna, 1766, in-4°.

Dissertatio de inflammatione, quâtenus per venæsectionem discutitur, et quatenus gravior indè redditur. Iéna, 1766, in-4°.

Programma de tæniâ. Iéna, 1766, in-4°.

Programma de aquis in hydrope ascite unicâ operatione evacuandis. Iéna, 1767, in-4°.

Programma de costis duabus primis veris in dextro puellæ latere per interpositam substantiam osseam cohærentibus. Iéna, 1767, in-4°.

Programma de cicutâ. Iéna, 1768, in-4°.

Dissertatio de vertigine, chlorosi et guttâ serenâ laborante. Iéna, 1768, in-4°.

Dissertatio de herniâ incarceratâ. Iéna, 1768, in-4°.

Dissertatio de variis effectibus medicamentorum aquosorum in quibusdam morbis chirurgicis. Iéna, 1768, in-4°.

Dissertatio de lethalitate vulnerum capitis in infantibus recens natis. Iéna, 1768, in-4°.

Kaltschmidt a publié deux observations d'iléus dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature, et mis une préface en tête d'une édition des Aphorismes de Boerhaave (Iéna, 1758, in-8°.).

(A.-J.-L. J.)

KANNEGIESSER (Théophile Henri), médecin allemand assez célèbre, vint au monde à Gotha le 22 juillet 1712. Dès qu'il eut atteint l'âge de quinze ans, ses parens, augurant bien des heurenses dispositions qu'il montrait, s'empressèrent de l'envoyer à l'Université d'Iéna, pour y étudier la médecine, à laquelle il avait témoigné le désir de se consacrer. La célébrité du grand Hoffmann lui inspira bientôt le désir d'aller à Halle, où il se rendit effectivement, et fit de rapides progrès sous la direction de ce maître habile, d'Alberti et de Juncker. Lorsqu'il eut terminé le cours de ses études, il entreprit, dans le Nord, uu voyage, durant lequel l'offre qui lui fut faite d'une place de médecin à Apenrode en Dànemarck, qu'il n'accepta cependant pas, lui donna l'idée de se faire recevoir à Kiel, où il se soumit aux épreuves publiques en 1731. L'année suivante, le gouvernement danois lui accorda le titre de médecin ordinaire des baillages de Neumuenster et de Bordisholm. Ayant obtenu le titre de licencié en 1733, il se mit à faire des cours, qui lui valurent, en 1736, le titre de professeur extraordinaire. Cette même année, il prit le grade de docteur. Nommé professeur ordinaire en 1743, il vit depuis lors les dignités académiques et les distinctions civiles s'accumuler sur sa tête, jusqu'à l'époque où la mort vint terminer sa carrière, le 26 août 1792. Il n'a laissé aucun ouvrage tant soit peu volumineux, mais un grand nombre d'opuscules de circonstances, dont plusieurs sont encore recherchés aujourd'hui.

Dissertatio de excretione cutaneâ. Kiel, 1731, in-4°.

Dissertatio de caussis morborum ex influxu siderum pendentibus. Kiel, 1732, in-4°.

Observationes medico-clinicæ de febre catarrhali malignâ, anno 1733 mense aprili Chilonium Holsatorum obsidente. Kiel, 1733, in-4°.

Dissertatio de præcipuis cautelis, praxin adeunti clinico juxtà probè attendendis. Kiel, 1733, in-4°.

Programma de spinæ dorsalis præternaturali plexu, prælectionibus suis physiologicis præmissum. Kiel, 1734, in-4°.

Oratio de pietate, medico imprimis necessariâ. Kiel, 1736, in-4°.
Programma de felicium pharmacorum infelici sæpè usu. Kiel, 1736, in-4°.
Vollstaendige Beschreibung der Hallischen Medicamente. Kiel, 1737, in-8°.
Programma de spasmo ex calore et frigore, altero alterum immediatè excipiente. Kiel, 1743, in-4°.
Oratio de modernorum studiis altioribus non altioribus. Kiel, 1743, in-4°.
Dissertatio de sudoriferum abusu. Kiel, 1744, in-4°.
Oratio de probabili mentis cum corpore unione. Kiel, 1744, in-4°.
Dissertatio de adstringentium efficaciâ diaphoreticâ. Kiel, 1744, in-4°.
Dissertatio de lapidis microcosmici genesi. Kiel, 1745, in-4°.
Programma de indefinito morborum numero. Kiel, 1745, in-4°.
Unterricht von der im Holsteinischen grassirenden Hornviehseuche. Kiel, 1745, in-8°.
Dissertatio de spiritu ardente ejusque operandi modo. Kiel, 1747, in-4°.
Oratio de veterum in rem medicam laude et meritis planè singularibus. Kiel, 1747, in-4°.
Oratio de temperamentorum formalitate. Kiel, 1748, in-4°.
Dissertatio de pneumatosi. Kiel, 1748, in-4°.
Dissertatio de pleuritide. Kiel, 1749, in-4°.
Programma de tubulosâ nervorum structurâ. Kiel, 1749, in-4°.
Oratio de bilis naturali et præternaturali efficacitate. Kiel, 1749, in-4°.
Oratio de refrenandâ literatorum intemperantiâ. Kiel, 1749, in-4°.
De curâ piscium per Slesvici et Holsatiæ ducatum usitatâ libellus. Kiel, 1750, in-4°.
Oratio de remediorum à mineralibus desumtorum cum corpore humano proportione. Kiel, 1751, in-4°.
Oratio de cautione circù præsagia. Kiel, 1751, in-4°.
Oratio de animi incandescentiâ insigni sanitatis præsidio. Kiel, 1753, in-4°.
Dissertatio de elephantiasi. Kiel, 1753, in-4°.
Dissertatio de Telephio et Chironio ulcere. Kiel, 1753, in-4°.
Oratio de arcii et echii discrepantiâ. Kiel, 1753, in-4°.
Dissertatio de salivæ efficacitate. Kiel, 1753, in-4°.
Dissertatio de ætatibus. Kiel, 1755, in-4°.
Dissertatio de salivæ efficaciâ. Kiel, 1755, in-4°.
Dissertatio de hydrope. Kiel, 1756, in-4°.
Dissertatio de apoplexiâ. Kiel, 1756, in-4°.
Dissertatio de variolis. Kiel, 1756, in-4°.
Dissertatio de impotentiâ conjugali. Kiel, 1756, in-4°.
Oratio de philosophiâ naturali futuro medico necessariâ. Kiel, 1757, in-4°.
Dissertatio de damno ex venæ sectionis abusu. Kiel, 1757, in-4°.
Oratio de prorectoris officio. Kiel, 1757, in-4°.
Dissertatio de virginitatis læsæ et integræ signis. Kiel, 1758, in-4°.
Dissertatio de locorum salubritate. Kiel, 1760, in-4°.
Dissertatio de morbis dissimulatis et fictis. Kiel, 1760, in-4°.
Oratio de senium prævertendi adminiculis. Kiel, 1761, in-4°.
Dissertatio de morbo comitiali. Kiel, 1761, in-4°.
Programma de loto antiquâ. Kiel, 1761, in-4°.
Oratio de veterum pugilatu, sanitatis præsidio insigni. Kiel, 1761, in-4°.
Dissertatio de somno meridiano sanitatis præsidio insigni. Kiel, 1765, in-4°.
Oratio de quadraturâ circuli physicâ. Kiel, 1765, in-4°.

Oratio de internecione. Kiel, 1768, in-4°.
Programma de lapidibus aquilinis. Kiel, 1768, in-4°.
Institutiones medicinæ legalis. Halle, 1768, in-8°. *Ibid.* 1777, in-8°. - Kiel, 1777, in-8°.
Dissertatio de hydrope. Kiel, 1769, in-4°.
Dissertatio de variolarum insitione. Kiel, 1769, in-4°.
Programma : cibus alienâ dente molitus, nauseam parit. Kiel, 1769, in-4°.
Oratio de ave Britannicâ. Kiel, 1769, in-4°.
Dissertatio de prognosi inflammationum. Kiel, 1769, in-4°.
Programma de prædictionibus. Kiel, 1769, in-4°.
Oratio de doctrinâ futuro medico necessariâ. Kiel, 1769, in-4°.
Oratio de intemperantiâ insigni sanitatis impedimento. Kiel, 1770, in-4°.
Oratio de interrogatoriis medicis utiliter instituendis. Kiel, 1771, in-4°.
Dissertatio de ortu et progressu hominis. Kiel, 1771, in-4°.
Dissertatio de morbo Pliniano. Kiel, 1771, in-4°.
Dissertatio de corcino. Kiel, 1771, in-4°.
Kannegeisser a inséré de nombreuses observations dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature. (A.-J.-L. J.)

KANOLD (Jean), né à Breslau le 15 décembre 1679, se rendit en 1701 à l'Université de Halle, où il fut reçu docteur en 1719, à la suite d'un voyage dans la Bohême et les mines du pays de Mansfeld. Etant retourné ensuite dans sa ville natale, il s'y livra de suite à la pratique, et entra en 1709 dans le sein de l'Académie impériale des Curieux de la nature. Il mourut le 15 novembre 1729. Son nom figure avec honneur dans les fastes de la médecine, et ses ouvrages sont les plus précieux peut-être que nous possédions parmi ceux des loïmographes. Ils ont pour titres :

Dissertatio de abortu et fœtu mortuo. Halle, 1704, in-4°.
Soutenue sous la présidence de Stahl.
Einiger Medicorum Sendschreiben von der in Preussen 1708, *in Danzig* 1709, *in Rosenburg* 1708, *in Frauenstall* 1709, *grassirten Pest, von der wahren Beschaffenheit des Bubonis, des Schweisses, und der Pestgeschwuere, sonderlich der Beulen, vom aechten Gebrauch der Vomitoriorum et Sudoriferorum.* Breslau, 1711, in-4°. -*Ibid.* 1713, in-4°.
Cet ouvrage est remarquable sous plus d'un rapport. On y trouve les résultats de l'ouverture des cadavres de quelques pestiférés, sur lesquels on trouva des taches pétéchiales dans l'estomac, les intestins et le péritoine. Tous les symptômes annonçaient une vive affection des viscères du bas-ventre, dans lequel Kanold et Klaunig n'hésitent pas à placer le siége de la peste. Klaunig déclare que la maladie *n'est pas contagieuse.* Les vomitifs furent nuisibles, et les acides utiles; la saignée fut employée sans succès. Klaunig nous apprend que certains empiriques conseillèrent l'usage des os de pestiférés, que Stahl approuva ce moyen, et qu'il devint funeste à ceux qui en firent usage. C'est peut-être dans ce livre que l'infortuné Rosenfeld a trouvé son prétendu préservatif contre la peste.
Historische Relation von der Pestilenz des Hornviehes, welche a. 1711 *und* 1712 *in Schlesien, wie nicht weniger im Jahr* 1710 *in Maehren, Pohlen, Ungarn, Oesterreich, Siebenbuergen grassierte.* Breslau, 1713, in-4°.

Les ouvertures de cadavres démontrèrent que le foyer de cette épizootie existait dans le bas-ventre. Kanold prétend que la maladie n'était pas contagieuse, et que l'air n'en était point le véhicule.

Kurze Historie von der Seuche des Viehs von 1701 *bis* 1717, *vorzueglich von der grossen Pestilenz unter dem Horn-und Pferdevieh, von* 1709 *bis* 1717, *aus vierlerley Correspondenz und andern Berichten zusammengetragen*. Bautzen, 1720, in-8°. - *Ibid.* 1721, in-8°.

Museographia, oder Anleitung zum rechten Begriff und nuetzlicher Anlegung der Museorum oder Raritaenkammern von C.-F. Jenckel Kaufmann in Hamburg. Léipzick, 1727, in-4°.

Kanold a traduit en allemand la Relation de la peste de Marseille, avec quelques réflexions (Léipzick, 1721, in-8°.), et publié de 1717 à 1727 les *Breslauische Sammlungen*. Il a inséré des observations dans les Éphémérides des Curieux de la nature. On doit regretter qu'un ouvrage qu'il avait laissé manuscrit, sous le titre d'*Annales de ortu, progressu et exitu magnæ hominum pestilentiæ ab an.* 1701 *ad an.* 1716, n'ait pas été publié. (J.)

KAPFER (Jean Georges-Antoine), né à Blindheim, dans le duché de Neubourg, le 15 août 1706, fit ses humanités à Dillingen, et y étudia ensuite la pharmacie. En 1726, il ouvrit une officine à Eichstaedt, et s'adonna dans le même temps à la médecine, dont il alla prendre le grade de docteur à Altdorf. Dès-lors, il se distingua tellement dans la pratique, qu'il obtint en 1734 la place de médecin pensionné de la ville de Dillingen et de l'évêché d'Augsbourg. Le prince évêque d'Eichstædt le nomma, en 1759, médecin de sa cour et de sa résidence, où il mourut l'année suivante, le 7 décembre, laissant :

Dissertatio de medicamentis antimonialibus. Altdorf, 1732, in-4°.

Phœnix redivivus, das ist gruendliche Untersuchung des vor 200 *Jahren beruehmten Klingenbads*. Dillingen, 1758, in-8°. (J.)

KAPP (Chrétien-Ehrhart), né à Léipzick, le 23 janvier 1739, reçu docteur à l'Université de cette ville, y exerça ensuite l'art de guérir, et obtint, en 1800, du roi de Suède, la décoration de l'ordre de Wasa. Il a publié :

Comparatio humorum in plantis cum motu humorum in animalibus. Léipzick, 176..

Dissertatio de exstirpatione tumorum in mammâ. Léipzick, 1768, in-4°.

Les Allemands lui doivent un grand nombre de traductions d'ouvrages étrangers dans leur langue : du Traité de la goutte par Cadogan (Léipzick, 1773, in-8°.), des Œuvres de Robert Whytt (Léipzick, 1771, in-8°.), du Dispensaire de Lewis (Breslau, 1786, in-8°.), du Traité sur la fièvre par Grant (Léipzick, 1775, in-8°.), des Elémens de médecine pratique de Cullen (Léipzick, tome I, 1778; II, 1780; III, 1784; IV, 1785, in-8°. - *Ibid.* 1789, 4 vol. in-8°.), des Elémens de chirurgie de B. Bell (Léipzick, tome I, 1784; II, 1786, in-8°.), etc. (O.)

KAPP (Georges-Chrétien-Frédéric), médecin de Bayreuth, où il termina sa carrière le 19 février 1806, était né le 1er février 1780, à Kirchleuss. S'étant rendu en 1798 à l'Université d'Erlangue, il y fut reçu docteur au bout de trois ans. Une fièvre, dite nerveuse, qui l'enleva rapidement, priva la

science d'une statistique complète de la ville de Bayreuth dont il rassemblait depuis long-temps les matériaux. Ses ouvrages sont :

Ueber einige Wirkungen der Lebensluft auf den thierischen Koerper. Erlangne, 1799, in-8°.
Ueber die Schwefelsaeure im allgemeinen, deren Wirkungsart und Anwendung bey Krankheiten. Bayreuth, 1800, in-8°.
Dissertatio de arte phosphorico. Erlangue, 1801, in-8°.
Der menschliche Koerper von seiner Entstehung an bis ins Alter. Hof, 1803, in-8°.
Ueber das schwarze Magneficum, oder das vollkommene Braunstein Metall Oxyd als Heilmittel. Hof, 1803, in-8°.
Systematische Darstellung der merkwuerdigsten Thatsachen, welche die neue Chemie auf die Heilkunde bewirkt hat. Hof, 1805, in-8°.

Kapp (*Georges-Louis-Charles*), frère du précédent, né le 24 février 1784, à Bayreuth, et médecin en cette ville, a publié les écrits suivans :
Dissertatio de physiologiâ plantarum. Erlangue, 1803, in-8°.
Dissertatio de tussi ferinâ. Erlangue, 1805, in-8°.
Glaubensbekenntniss ueber den jetzigen Zustand der Medicin. Hof, 1806, in-8°.
Recepttaschenbuch ueber den zweyten Theil der Preussischen Landespharmakopœe. Nuremberg, 1808, in-8°. (o.)

KAUHLEN (François-Guillaume), né à Hemmerden, près de Cologne, le 27 janvier 1750, mort en 1793 à Bonn, où il était professeur de pathologie, de médecine pratique et de police médicale à l'ancienne Université, a publié :

Dissertatio : Examen fontis mineralis soterii Rosdorfiensis propè Bonnam. Duisbourg, 1774, in-4°.
Programma von den Hindernissen, die der Vervollkommnung der Arzneygelahrtheit im Wege stehen. Bonn, 1786, in-4°.
Abhandlung ueber die Ruhr. Bonn, 1787, in-8°.
Dissertatio de febre puerperali. Bonn, 1790, in-8°. (o.)

KAUSCH (Jean-Joseph), né à Lœwenberg le 16 novembre 1751, prit le grade de docteur en médecine à Halle. Après avoir voyagé pendant deux ans, il exerça sa profession à Trachenberg, et finit par s'établir à Militsch, dans la Silésie. On a de lui :

Dissertatio de remediorum in humoribus nostris non solubilium efficaciâ. Halle, 1773, in-4°.
Ueber den Einfluss der Toene, und insbesondere der Musik, auf die Seele. Breslau, 1781, in-8°.
Originalbemerkungen ueber die beyden in unsern Tage am meisten im Schwange gehenden Rindviehsterben, nebst Bekanntmachung eines kostenlosen, sehr gluecklichen und durch vielfaeltige Erfahrung bestaetigten Heilverfahrens im sogenannten Milzbrande. Grottkau et Léipzick, 1790, in-8°.
Beantwortung der Frage : wie kann man auf eine leichte, nicht allzukostspielige Art den Wundaerzten, denen das Landvolk anvertrauet ist, und die der leidenden Menschheit oft mehr schaedlich als nuetzlich sind, einen bessern und zweckmaessigern Unterricht beybringen. Erford, 1791, in-4°.

Geist und Kritik der medicinischen und chirurgischen Zeitschriften Teutschlands fuer Aerzte und Wundaerzte. Léipzick, 1798-1804, in-8°.
Medicinische und chirurgische Erfahrungen. Léipzick, 1798, in-8°.
Briefe an den Einsiedler Grund auf dem Riesengebuerge, ueber seine Landesverweisung. Berlin, 1799, in-8°.
Sendschreiben an Hufeland, auf Veranlassung seiner Schrift : Bemerkungen ueber das Nervenfieber und seine Complicationen. Altembourg, 1799, in-8°.
Die Heilquellen zu Buchowine fuer Aerzte und Nichtaerzte, nach des Herrn Apothekers Lachmund chemischer Untersuchung derselben gewuerdigt. Breslau et Léipzick, 1802, in-8°.
Ueber den Milzbrand des Rindviehes. Berlin, 1805, in-8°. (z.)

KEATE (Thomas), chirurgien en chef des armées anglaises, et membre de la Société royale de Londres, homme aussi estimé pour son caractère que pour ses talens, dont on a :

Cases of the hydrocele; with observations on a peculiar method of treating that disease. Londres, 1788, in-8°. - Trad. en Allemand par G.-J. Langsvers, Prague, 1796, in-8°.
Cette méthode consiste dans les fomentations avec la dissolution d'hydrochrorate d'ammoniaqne. (o.)

KECK (Jean-Christophe), médecin de la ville de Culmbach, où il était né le 23 novembre 1729, y mourut le 10 février 1759. Il avait fait ses études médicales à Erlangue. On a de lui :

Dissertatio de alcalescentiâ humorum. Erlangue, 1756, in-4°.
Beweis einiger Saetze uus der praktischen Arzneykunst, welche die Cur eines zurueckgetretenen Podagra betreffen. Culmbach (sans date), in-8°.
Anmerkungen ueber D. Voigt's Sendschreiben an einen guten Freund, ein zurueckgetretenes Podagra betreffend. Cnlmbacb, 1757, in-4°. (z.)

KEILL (Jacques), célèbre médecin anglais, frère cadet de Jean Keill, qui s'est fait connaître d'une manière si avantageuse par ses ouvrages de mathématiques et surtout par sa réfutation du système géologique de Burnet, naquit à Edimbourg le 27 mars 1673. Reçu docteur à Cambridge, il s'établit, en 1700, à Northampton, après avoir parcouru une grande partie de l'Europe; il y pratiqua et enseigna la médecine avec tant d'éclat que la Société royale de Londres lui ouvrit ses portes. Un cancer à la bouche termina prématurément sa carrière le 16 juillet 1719. La science médicale ne lui doit aucune découverte, mais il y a créé quelques nouvelles hypothèses. L'un des plus zélés parmi ceux qui ont essayé d'introduire la science du calcul dans la biologie, il imprima une nouvelle direction au système des iatro-mathématiciens, en y ralliant la théorie de l'attraction, l'analyse et le calcul des logarithmes. Jugeant que la vitesse impulsive du sang, le diamètre des vaisseaux et l'angle sous lequel ils naissent des troncs, ne

suffisent pas pour expliquer les sécrétions, il eut recours à l'attraction, dont il fit une application bizarre et tout à fait arbitraire à la théorie de cette obscure fonction. Au lieu de la force énorme et presqu'incalculable que les partisans de Borelli avaient attribuée au cœur, il ne lui en accorda qu'une équivalente à quelques onces, et, de cette manière, ouvrit en quelque sorte la carrière à ceux qui cherchèrent, dans la suite, à se rendre raison de la circulation par l'irritabilité du cœur et des artères. Ce fut en appliquant les principes de Newton sur les lois de la chute des corps, qu'il parvint à cette conclusion, au sujet de laquelle il eut une longue et assez vive discussion avec Jurin. Tous ses travaux physiologiques sont oubliés, et peu dignes d'être remis sur le tapis; mais il n'en est pas de même de ses recherches statiques, qui forment le complément nécessaire de celles de Sanctorius, et qu'on consultera toujours avec fruit. Les ouvrages de ce médecin estimable sont :

The Anatomy of the human body abridg'd. Londres, 1698, in-12. - *Ibid.* 1710, in-12. - *Ibid.* 1718, in-12. - *Ibid.* 1723, in-12. - *Ibid.* 1731, in-12. - *Ibid.* 1738, in-12. - *Ibid.* 1742, in-12. - Édimbourg, 1747, in-12. - Trad. en français par Noguez, Paris, 1723, in-12 - en hollandais, Amsterdam, 1722, in-8°.; *Ibid.* 1745, in-8°.

Ce manuel a eu onze éditions à Londres.

An account of animal secretion, the quantity of blood in human body and muscular motion. Londres, 1708, in-8°. - *Ibid.* 1717, in-8°. - *Ibid.* 1738, in-8°. - Trad. en latin, Londres, 1718, in-8°.; Leyde, 1725, in-4°.; *Ibid.* 1730, in-4°.

C'est à la suite de la traduction latine, intitulée : *Tentamina physico-medica ad quasdam quæstiones, quæ œconomiam animalem spectant, accomodata*, qu'on trouve les recherches statiques de Keill.

(A.-J.-L. J.)

KELLER (Chrétien-Frédéric), né à Sangerhausen, en 1739, étudia la médecine à Gœttingue, et l'exerça ensuite à Langensalza, où il mourut le 4 janvier 1797, laissant :

Dissertatio de nitro flammante. Gœttingue, 1762, in-4°. (o.)

KELLEY (Edouard), appelé aussi Talbot, naquit en Angleterre, le 1er août 1555, à Worcester. Il exerça, pendant quelque temps, la profession d'apothicaire. Ayant perdu ses oreilles par suite de la mauvaise conduite qu'il tint à Lancastre, il s'appliqua à la chimie, ou plutôt à l'alchimie et à toutes les pratiques qui pouvaient avoir rapport à cet art chimérique. Jean Dee l'emmena en Pologne, d'où il passa en Bohême. Rodolphe II, qu'il parvint à séduire, le nomma son chimiste, et lui accorda même des lettres de noblesse en 1590; mais son imposture ayant fini par être découverte, l'empereur le fit mettre en prison à Prague. Il mourut au mois d'octobre

1595, des suites d'une fracture qu'il éprouva en cherchant à recouvrer sa liberté. Ses ouvrages sont :

Fragmenta à J. Combachio edita. Giessen, 1647, in-12.
Tractatus duo egregii de lapide philosophorum cum theatro astronomiæ terrestris in gratiam filiorum Hermetis in lucem editi à J. Langio. Hambourg, 1673, in-8°. - *Ibid.* 1676, in-8°. -Trad. en allemand, Hambourg, 1670, in-12. (z.)

KELLNER (David), de Gotha, dans la Thuringe, étudia la médecine à l'Université de Helmstaedt, où il prit le grade de docteur. Il passa ensuite la plus grande partie de sa vie à Nordhausen, livré à la pratique de l'art de guérir, et à l'étude de la chimie. On ignore l'époque de sa mort. Les ouvrages qu'il a laissés ont pour titre :

Dissertatio de empyemate. Helmstaedt, 1673, in-4°.
Unterricht von geschwuerigen offenen Schenkeln und alten Beinschaeden. Nordhausen, 1668, in-12. - Francfort et Léipzick, 1690, in-12.
Synopsis Musæi metallici viri incomparabilis Ulyssis Aldrovandi, omnium metallorum materiam, proprietates, differentias, generandi et præparandi rationem et usum succinctè tradens, innexis variis curiositatibus, scitu lectuque dignis. Léipzick, 1702, in-12.
Weg der Natur zu Verbesserung der Metalle. Nordhausen, 1704, in-8°.
Hochnutzbare und bewaehrte edle Bier-Brauer-Kunst. 1710.
Ars separatoria reformata et renovata, oder erneuerte und sehr nuetzliche Scheidekunst. Chemnitz, 1727, in-8°.
Mineralogische, chemische und alchymistische Briefe an Henckel. Dresde, 1794, in-8°. (z.)

KELNER (Guillaume-André), né le 5 décembre 1694, à Eisenach, prit le grade de docteur en médecine à Halle, et revint ensuite pratiquer l'art de guérir dans sa ville natale, où il passa le reste de ses jours. Outre de nombreuses observations insérées dans les Annales physico-médicales de Breslau, les Mélanges de physique et de médecine d'Erford, le Commerce littéraire de Nuremberg, et les Ephémérides des Curieux de la nature, il a publié :

Dissertatio observationes et cautelas circà acidularum et thermarum usum et abusum exhibens. Halle, 1717, in-4°.
Réimprimée dans le tome II des *Opuscula physico-medica* de F. Hoffmann.
Epistola gratulatoria de asylis quibusdam ignorantiæ chymicæ. Eisenach, 1717, in-4°.
Synopsis observationum medicarum et physicarum, quas Decuriæ III et Centuriæ X Ephemeridum Academiæ Cæsareæ naturæ Curiosorum ab anno MDCLXXX usque ad annum MDCCXXII publicatarum, continent, ordine alphabetico exposita, et ad instar lexici realis observationum physico-medicurum adornata. Nuremberg, 1739, in-4°. (o.)

KELS (Henri-Guillaume), né, en 1759, à Liebenau, dans le comté de Hoya, étudia d'abord la pharmacie à Hanovre et à Osnabruck, puis il alla suivre les cours de la Faculté de médecine à Goettingue, depuis 1787 jusqu'en 1791, prit le grade de docteur à l'Université de Helmstaedt, et devint ensuite chirurgien en chef adjoint de l'hôpital militaire de la compagnie des Indes hollandaises à Surinam. Il est mort le 15 juin 1792, laissant :

Onomatologia chymico-practica, oder vollstaendig praktisches Handbuch der Chemie, in alphabetischer Ordnung. Ulm, 1791, in-8°.
Dissertatio de carbone vegetali. Helmstaedt, 1791, in-4°. (J.)

KEMME (Jean-Chrétien), né à Halle, le 10 septembre 1738, fit toutes ses études à l'Université de cette ville, où il prit le grade de docteur en médecine, et fut nommé professeur en 1766. Vingt-cinq ans après, il obtint la place d'inspecteur de l'Institut clinique et de celui pour les accouchemens. L'époque de sa mort ne nous est pas connue. Nous citerons de lui les ouvrages suivans :

Dissertatio de genesi scirrhorum simplicium. Halle, 1760, in-4°.
Dissertatio de ortu hæmorrhagiarum ictero symptomaticè accedentium. Halle, 1762, in-4°.
Dissertatio de innocenti infectione venereâ. Halle, 1768, in-4°.
Dissertatio de eximiâ rhabarbari virtute medicâ in morbis quibusdam chronicis. Halle, 1771, in-4°.
Einleitung in die Medicin ueberhaupt. Halle, 1771, in-8°.
Dissertatio de totius morbi temporibus. Halle, 1771, in-4°.
Dissertatio de lentâ tardarum passionum curatione internâ impetuosæ plerumque præferendâ. Halle, 1773, in-4°.
Dissertatio de vasorum paralysi. Halle, 1773, in-4°.
Dissertatio observationes quasdam medico-practicas sistens. Halle, 1773, in-4°.
Von der Heiterkeit des Geistes bey einigen Sterbenden. Halle, 1774, in-4°.
Beurtheilung eines Beweises vor die Immaterialitaet der Seele aus der Medicin. Halle, 1776, in-8°.
Tentamen physiologicum, quo evincitur, glandulas conglobati generis organa esse lympham conficientia. Halle, 1777, in-4°.
Dissertatio de vi vitali in quandam cel. Medici de eâdem materiâ prælectionem. Halle, 1777, in-4°.
Zweifel und Erinnerungen wider die Lehre der Aerzte von der Ernaehrung der festen Theile. Halle, 1778, in-8°.
Analecta de ictero. Halle, 1780, in-4°.
Dissertatio de diversâ colicam pictonum curandi methodo. Halle, 1780, in-4°.
Dissertatio de notione gangrenæ et sphaceli. Halle, 1781, in-4°. (O.)

KENTMANN (Jean), minéralogiste qui jouit de quelque célébrité, naquit à Dresde, le 28 avril 1521. Il fréquenta successivement plusieurs Universités d'Allemagne, et passa enfin

à Padoue, où, après un séjour de deux années, on l'admit aux honneurs du doctorat. Quelque temps après son retour en Allemagne, la ville de Torgau le prit pour médecin pensionné. Tout son temps fut partagé, depuis lors, entre la pratique de l'art de guérir et l'étude de l'histoire naturelle, notamment de la minéralogie et de la botanique. Il mourut en 1568, laissant :

Calculorum qui in corpore ac membris hominum innascuntur genera duodecim, eorumque descriptio et figura. Zurich, 1565, in-8°.

Nomenclaturæ rerum fossilium quæ in Misniâ præcipuè et aliis in regionibus inveniuntur :

Avec le précédent.

Regiment wie man sich vor der Pestilentz hueten, und was Mittel man davor brauchen solle. Wittemberg, 1568, in-8°.

KENTMANN (*Théophile*), fils du précédent, né à Meissen, le 21 janvier 1552, reçu docteur à Bâle en 1578, praticien d'abord à Torgau, puis à Halle, et mort le 12 juillet 1610, dans cette dernière ville, a laissé :

Tabulæ, loca et tempus quibus colliguntur plantæ exhibentes. Giessen, 1609, in-fol. - Wittemberg, 1620, in-4°. - *Ibid.* 1629, in-4°. - Léipzick, 1659, in-4°. - Kiel, 1667, in-4°. - Hambourg, 1667, in-8°. - Francfort, 1715, in-fol.

De cholerâ et cholericâ passione. Bâle, 1579, in-4°.

De exhalationibus fumosis et vaporosis flatuosisque spiritibus in macrocosmo et microcosmo existentibus. Halle, 1591, in-4°. (o.)

KEPLER (Louis), fils du grand astronome de ce nom, vint au monde à Prague, le 21 décembre 1607. Il fit ses premières études à Lintz, et les continua ensuite à Ratisbonne, où il suivit son père en 1619. S'étant rendu de là à Vienne, en 1624, il s'y appliqua spécialement à la poésie et à la philosophie. Comme la guerre désolait alors l'Autriche, et qu'il n'y goûtait pas la tranquillité nécessaire pour cultiver les lettres avec succès, il prit le parti de se retirer à Sulzbach, où la nécessité lui fit une loi d'enseigner pendant six mois dans le collége public. Quelques protecteurs l'ayant enfin retiré de cet état de dépendance, il passa aussitôt à Tubingue, et y prit le grade de maître-ès-arts en 1627. La médecine fut alors la partie vers laquelle il tourna ses vues, et il profita de l'occasion qui s'offrit à lui de conduire un jeune homme riche à Bâle. Après une année de séjour en cette ville, il prit la route de Strasbourg; mais la mort de son père, qui arriva en 1630, lui imposa l'obligation de retourner à Ratisbonne, pour mettre ordre à ses affaires. Dès qu'elles furent terminées, il alla à Genève, y pratiqua l'art de guérir pendant une année, et se rendit ensuite à Kœnigsberg, où il prit le bonnet doctoral en 1635, et mourut le 13 septembre 1663, laissant quelques opuscules, parmi lesquels nous citerons les suivans :

Dissertatio de incubo. Kœnigsberg, 1644, in-4°.

Liber Galeni de symptomatum caussis secundis in theses contractus. Strasbourg, 1631, in-4°.

Methodi conciliandarum sectarum in medicinâ discrepantium sectio prima. Kœnigsberg, 1648, in-fol.

De febri epidemicâ Regiomontanâ anni 1649. Elbing, 1650, in-4°.

Somnium, sive opus posthumum de astronomiâ lunari. Sagan, 1634, in-4°. (o.)

KERAUDREN (Pierre-François), médecin en chef des armées navales, inspecteur-général du service de santé de la marine, est né à Brest le 16 mai 1769. Après avoir terminé scs études classiques au collége de Quimper, il suivit les cours de l'école de médecine rurale, au port de Brest. Il fut l'un des élèves les plus assidus de Sabatier, médecin en chef de ce port, et frère du célèbre professeur de la Faculté de médecine de Paris. Il n'a manqué au premier de ces frères qu'un aussi vaste théâtre pour acquérir la même célébrité que le second. Professeur aussi distingué que grand praticien, le médecin de la marine avait, à un haut degré, l'art de faire saisir à ses élèves les vrais principes de la méthode hippocratique. M. Kéraudren a parcouru successivement tous les grades du service de santé de la marine : les succès qu'il obtint dans les concours publics, et les comptes qu'il eut à rendre dans les divers emplois qui lui furent confiés, soit dans les hôpitaux, soit à la mer, l'appelèrent de bonne heure à occuper une place dans l'enseignement; il vint alors à Paris, où il profita des ressources qu'offre cette capitale pour augmenter ses connaissances : il suivit surtout les leçons de clinique de Corvisart, et fut reçu docteur en médecine en 1803. Une armée navale se formait alors à Rochefort, et le commandemeut en fut donné à l'amiral Brnix, sous les yeux duquel M. Kéraudren avait déjà servi à bord du vaisseau l'*Océan*, dans l'escadre de la Méditerranée : l'amiral, qui, pendant cette campagne, avait reçu des soins de M. Kéraudren, le fit nommer, par le ministre, médecin de la nouvelle armée qu'il allait commander. Tous les vaisseaux étaient près de mettre à la voile, lorsque l'amiral éprouva une hémoptysie effrayante qui l'obligea de se rendre aux eaux de Barrèges, et par suite à Paris. M. Kéraudren l'y suivit avec l'autorisation du ministre, et n'y resta pas inutile au service : il fut chargé, par le ministère, de divers travaux relatifs à l'organisation du service de santé de la marine, dans les ports et sur les vaisseaux, et notamment de la rédaction des instructions sanitaires pour l'expédition du capitaine Baudin. Cette pièce a été citée, avec des éloges mérités, par Péron, dans la relation de son voyage aux terres australes. Le savoir et l'utilité des vues de M. Kéraudren ayant été appréciés, il fut définitivement attaché au ministère, avec le titre de médecin en chef consultant, le 29 décembre

1806. Bientôt il eut à remplir différentes missions importantes dans les ports militaires de France, de la Belgique et de la Hollande : en 1812, il eut à combattre une épidémie meurtrière de dysenterie qui régnait dans les équipages de l'escadre d'Anvers ; il fut assez heureux pour réussir à faire cesser en peu de temps cette maladie, par le seul emploi des moyens hygiéniques, et avec l'aide des médecins et chirurgiens de la marine attachés aux hôpitaux et embarqués sur les vaisseaux. Il eut ensuite à s'occuper de tous les détails de l'installation du grand hôpital de Saint-Bernard, qui venait d'être créé, et de la formation, dans cet établissement, d'une nouvelle école de médecine navale, où les jeunes Flamands ne tardèrent pas à se rendre en grand nombre. Il réunit aussi à Enckuisen des moyens d'instruction, en plaçant, dans cet hôpital maritime de la Hollande, des hommes capables d'enseigner, aux jeunes chirurgiens de la marine, les parties les plus indispensables de l'art de guérir. L'école de Saint-Bernard était déjà en pleine vigueur ; celle d'Enckuisen devait prendre un prompt développement, et répandre en Hollande le goût et l'éclat de la chirurgie française. En applaudissant à son zèle, le ministre le qualifiait depuis long-temps du titre d'inspecteur, dont il ne reçut pourtant le brevet qu'au commencement de 1813. A l'époque du retour des Bourbons, il n'avait encore que la décoration de légionnaire : en 1816, il fut nommé, par le roi, chevalier de Saint-Michel, et décoré de la croix d'officier de la Légion-d'Honneur en 1820. M. Kéraudren est un des médecins français qui honorent le plus leur profession et leur pays, par un savoir solide, un jugement sain, et une probité scientifique trop peu commune. On regrette que les devoirs importans et multipliés qu'il a constamment à remplir, soit au ministère, soit dans les ports, ne lui aient pas permis de consacrer beaucoup de temps à des travaux littéraires ; on a de lui :

Réflexions sommaires sur le scorbut, avec un tableau des moyens antiscorbutiques.

Dans cette dissertation, l'auteur regarde l'humidité comme la cause principale du scorbut ; il fait dépendre cette maladie d'un état atonique du système vasculaire, et attribue à l'eau de végétation ce qu'on appelle la propriété antiscorbutique des végétaux récens. C'est l'ouvrage d'un bon observateur et d'un praticien expérimenté, et la meilleure monographie du scorbut de mer que nous possédions.

Mémoire sur la syphilis dégénérée ;

Dans les Mémoires de la Société médicale d'émulation, tome 7, page 286.

L'auteur établit que si la vérole récente ne peut être guérie par la seule administration des remèdes tirés des végétaux, ces substances peuvent suffire dans le traitement des véroles anciennes, surtout de celles qui ont déjà été traitées sans succès par le mercure. Ce mémoire contient des faits importans, qu'on peut opposer avec avantage à l'opinion trop

généralement répandue de la spécificité du mercure dans le traitement des maux vénériens.

Projet de réglement sur les moyens de prévenir l'introduction, par mer, des maladies contagieuses.

L'autenr a consigné, dans cet opuscule, des vues qui ont été en grande partie adoptées par l'autorité, et un fait extraordinaire qui milite en faveur de l'opinion des médecins pour lesquels la transmission de la fièvre jaune n'est pas dontense.

Mémoire sur le mal de mer;

Dans les Bulletins de la Société philotechnique.

Sur les causes des maladies des marins et sur les soins à prendre pour conserver leur santé.

De la fièvre jaune observée aux Antilles et sur les vaisseaux du roi, considérée principalement sous le rapport de sa transmission. Paris, 1823, in-8°.

L'auteur y expose nne opinion mixte sur la transmission de la fièvre jaune; il croit à la possibilité de l'importation de cette maladie par la voie des communications, et que, dans certains temps, dans certains lieux, notamment sur les vaisseaux, elle se transmet par des commnnications médiates ou immédiates aux individns sains, disposés à la contracter; il s'est borné à étudier ce snjet important sous le point de vue de l'administration maritime. Son opuscule contient des faits officiels et des vues où il ne se prononce qu'avec la réserve que doit s'imposer un esprit sage dans toute question anssi importante et aussi difficile.

(s.)

KERGER (Martin), médecin à Liegnitz, dans la Silésie, florissait durant le cours de la seconde moitié du dix-septième siècle. Attribuant toutes les maladies à la fermentation, il prétendait les guérir par les moyens propres à arrêter ce mouvement intestin, par les spiritueux, c'est-à-dire par les excitans. C'est ainsi que l'iatrochimie le conduisit à la méthode que Brown et ses partisans ont tant vantée depuis, et que l'observation superficielle des phénomènes de la nature vivante avait fait imaginer au réformateur écossais. Les idées de Kerger sont consignées dans un ouvrage qui a pour titre :

De fermentatione liber physico-medicus. Wittemberg, 1663, in-4°.

(o.)

KERCKRING (Théodore), d'une famille originaire de Lubeck, vint au monde à Hambourg. Les biographes ne nous ont guère conservé sur son compte que des anecdotes scandaleuses, dont l'abjuration qu'il fit du protestantisme fut peut-être la source, par la haine qu'elle inspira contre lui à ses anciens coreligionnaires.* Tout ce qui paraît certain, c'est qu'à la suite d'une assez longue excursion en France et en Hollande, il revint dans sa ville natale en 1678, avec le titre de résident du grand-duc de Toscane, et qu'il y mourut le 2 novembre 1693. Si nous en croyons Haller, Pechlin lui prêtait sa plume, et ce fut Ruysch qui prépara les pièces du riche cabinet d'anatomie qu'il laissa entre les mains de ses héritiers. Quoi qu'il en

* Voy. Haller Meth. Stud. - anat. Sect II cap. 5. Amst. 1751 in 4° T. I. p. 258. note

soit, dans les ouvrages qui portent son nom, on trouve des observations fort intéressantes sur l'ostéogénie et sur la formation du fœtus, observations qu'on doit cependant bien se garder de prendre à la lettre, et qui ont besoin d'être rectifiées sous plusieurs rapports. Ce médecin s'est montré zélé partisan du système des ovaristes. On a de lui :

Spicilegium anatomicum continens observationum anatomicarum rariorum centuriam unam, necnon osteogeniam fœtuum, in quâ, quid cuique ossiculo singulis accedat mensibus, quidque decedat et in eo per varia immutetur tempora, accuratissimè oculis subjicitur. Amsterdam, 1670, in-4°. - *Ibid.* 1673, in-4°.

Anthropogeniæ ichnographia, sive conformatio fœtûs ab ovo usque ad ossificationis principia, in supplementum Osteogeniæ fœtuum. Amsterdam, 1671, in-4°. - Paris, 1672, in-4°.

Commentarius in currum triumphalem antimonii Basilii Valentini. Amsterdam, 1671, in-12. - Genève, 1671, in-12. - *Ibid.* 1685, in-12.

Les œuvres de Kerckring ont été réunies sous ce titre :

Opera omnia anatomica. Leyde, 1717, in-4°. (J.)

KERN (Vincent), professeur à l'Université de Vienne, après avoir occupé à Laybach une chaire à laquelle le gouvernement autrichien l'avait nommé en 1797, s'est fait remarquer, il y a quatorze ans, par la chaleur avec laquelle il a recommandé l'usage de l'eau dans le pansement des blessures reçues à la guerre. Le seul tort qu'il eut fut de s'attribuer la découverte de cette méthode, qui n'était pas nouvelle, quoiqu'assez peu mise en pratique. Le livre dans lequel il l'a décrite aurait mérité et mériterait encore d'être plus connu chez nous, quoiqu'on doive convenir que l'excellent article sur l'emploi chirurgical de l'eau, inséré par M. Percy dans le Dictionaire des sciences médicales, ne laisse rien à désirer sous aucun rapport. Les ouvrages de M. Kern sont :

Erinnerungen ueber die Einfuehrung der Blattern-Einimpfung im Herzogthum Krain. Laybach, 1798, in-8°.

Lehrsaetze aus dem manuellen Theil der Heilkunde. Laybach, 1803, in-8°.

Annalen der chirurgischen Klinik an der hohen Schule zu Wien. Vienne, tome I, 1807; II, 1809, in-8°.

Antrittsrede, gehalten in dem klinischen Hoersaale der hiesigen Universitaet, den 18ten April 1805. Vienne, 1807, in-4°.

Avis aux chirurgiens pour les engager à accepter et à introduire une méthode plus simple, plus naturelle et moins dispendieuse dans le pansement des plaies. Vienne, 1809, in-8°. - Trad. en allemand par J.-B. Schaul, Stuttgard, 1810, in-8°. (J.)

KERR (Thomas), mort au mois de mai 1814, était membre de la Société royale de Londres, chirurgien de l'hôpital de Londres, et chirurgien de l'hôpital des Orphelins à Edimbourg. Sa vie fut honorable, mais obscure; de grands talens, comme praticien, et des traductions de divers ouvrages utiles, la révé-

lèrent seuls au public. Il a, en effet, reproduit dans sa langue maternelle les Élémens de chimie de Lavoisier (1789, in-8°; 1753, in-8°.), l'Essai sur le blanchiment de Berthollet, le Système zoologique de Linné (1792, in-4°.), l'Histoire des serpens et des quadrupèdes ovipares, de M. de Lacépède (1802, in-8°.), et l'Essai sur la Théorie de la terre, de M. Cuvier (1815, in-8°.); cette dernière traduction a été mise au jour par M. Jamesoù. Kerr est aussi l'auteur d'une Histoire de l'Écosse, sous le règne de Robert Bruce (1811, in-8°.), et d'une Vie de Guillaume Smellie (1811, in-8°.).

KERSTENS (Jean-Chrétien), né à Stade, le 17 décembre 1713, devint professeur ordinaire de médecine à l'Université de Kiel, et termina sa carrière au mois d'août de l'année 1801. Il a traduit en allemand les OEuvres médicales de Tissot (Hambourg, 1774-1775, 2 vol. in-8°. - Leipzick, 1779, in-8°.), et le Traité d'accouchemens de Saxtorph (Leipzick et Copenhague, 1792, in-8°.). On lui doit aussi une édition des *Genera morborum* de Linné (Hambourg, 1774, in-8°.). Enfin, il est auteur des ouvrages suivans :

Dissertatio de febre amphimerinâ stipulari in tractu Eyderostadiensi quotannis epidemico. Kiel, 1774, in-4°.

Programma de gangrænâ à decubitu optimâque eam prœcavendi et depellendi methodo. Kiel, 1776, in-4°.

Primitiæ floræ Holsaticæ. Kiel, 1780, in-4°.

Kerstens (*Jean-Chretien*), fils du précédent, né à Moscou le 28 janvier 1768, a publié :

Dissertatio de formidolosi rheumatismi biliosi triplici abscessu metastatico ægrè demum sanati historiâ. Kiel, 1792, in-8°. (o.)

KERSTING (Jean-Adam), né dans la Hesse, on ignore en quelle année, et mort à Hanovre, le 3 avril 1784, s'est fait connaître d'une manière très-avantageuse par ses ouvrages sur la médecine vétérinaire. N'ayant reçu aucune éducation, et mis de bonne heure en apprentissage chez un maréchal-ferrant, il parvint, par son seul génie, à triompher d'obstacles qui auraient retenu tant d'autres que lui dans les voies de l'empirisme aveugle et routinier auquel obéissent encore la plupart des hommes qui exercent sa profession. On estime surtout son Traité de maréchallerie : toutes ses opinions ne sont pas soutenables, mais elles annoncent au moins un homme bien supérieur à la condition dans laquelle le sort l'avait placé. On a de lui :

Der sichere und wolherfahrne Hof-und Reitschmied......., 1760, in-8°.

Unterricht Pferde zu beschlagen, und die an den Fuessen der Pferde vorfallende Gebrechen zu heilen. Gœttingue, 1777, in-8°.

Deuxième édition de l'ouvrage précédent.

Patriotischer Unterricht fuer den Landmann, wie er der jetzt grassirenden Viehseuche mit Nutzen vorbeugen kœnne. Rinteln, 1776, in-8°.

Anweisung zur Kenntniss und Heilung der innern Pferdekrankheiten. Marbourg, 1788, in-8°.

Nachgelassene Werke ueber die Pferde-Arzneywissenschaft. Berlin, 1789, in-8°. - *Ibid.* 1792, in-8°. - Bronswick, 1801, in-8°. - *Ibid.* 1803, in-8°. - *Ibid.* 1818, in-8°. (*s.*)

KESLER (Charles-Gottlob), né à Landshut, au mois de décembre 1715, mort vers 1753, étudia la médecine à Léipzick, prit le grade de docteur à Erfort, en 1739, et revint ensuite exercer l'art de guérir dans sa ville natale, où il termina ses jours, après avoir publié les ouvrages suivans :

Dissertatio de liquido nervoso ejusque effectu ex harmoniâ corporis et mentis deducendo. Erford, 1739, in-4°.

Schediasma anatomen cadaveris masculini e morbi ab ulcere ventriculi historiam, cum annexâ epicrisi, exhibens. Landshut, 1744, in-4°.

Medicinischer Entwurf von den Krankheiten des menschlichen Kœrpers und derselben Kuren; nebst einen Anhange von kalten und warmen Wasser, vom Purgieren und Aderlassen. Landshut, 1744, in-4°.

Compendium artis obstetricum, seu kurzer Inhalt der gesamten Hebammenkunst. Landshut, 1748, in-4°.

De motu materiæ electricæ, ut caussâ efficiente motuum et sensuum in corpore animato. Breslau, 1748, in-8°. - Trad. en allemand, *Ibid* 1749, in-8°.

Dissertatio de viribus medicamentorum electricis. Landshut, 1750, in-8°. (o.)

KESLER (Frédéric-Louis), médecin de la colonie française, à Magdebourg, naquit en cette ville le 20 avril 1740, et y mourut le 20 mai 1808, laissant :

Dissertatio de nonnullis ad variolarum insitionem pertinentibus. Halle, 1760, in-4°.

Beobachtungen ueber die epidemischen Faulfieber in den beyden Wintern 1770 - 1772. Halle, 1773, in-8°. (o.)

KESSELRING (Jean-Henri), né à Germau, dans la Prusse, le 13 janvier 1713, fut reçu docteur à Halle en 1738, au retour d'un voyage en Danemarck, en Hollande, en Angleterre et en France. Nommé ensuite professeur à l'Université de Kœnigsberg, il mourut le 25 mars 1741, dans cette ville, dont il était aussi médecin pensionné. On a de lui :

Historia et examen methodi Foubertianæ pro extractione calculi. Halle, 1738, in-4°.

L'auteur développe les avantages et les inconvéniens de la méthode de Foubert, qu'il se garde de bien de présenter comme applicable à tous les cas indistinctement. (*s.*)

KESTNER (Chrétien-Guillaume), né le 18 juin 1694, à Kindelbrueck, ville de la Thuringe, où son père remplissait les fonctions de médecin pensionné, fit ses humanités au gymnase de Weissenfels, et se rendit ensuite à Iéna, pour y étudier la théologie; mais au bout de quelque temps, s'étant aperçu

que la faiblesse de sa constitution ne lui permettrait pas de remplir les devoirs qu'impose l'état ecclésiastique, il tourna ses vues vers la carrière médicale, dans laquelle il ne tarda pas à faire des progrès rapides. En quittant Iéna, il alla passer deux années à Leipzick, puis vint terminer son éducation médicale à Halle, où le titre de docteur lui fut accordé en 1719. Cependant la pratique de l'art de guérir lui inspirant une répugnance insurmontable, il résolut de n'en cultiver que la partie littéraire, vers laquelle d'ailleurs ses goûts et la tournure particulière de son esprit l'entraînaient. Il alla donc se fixer à Iéna, où Stolle, alors occupé de son histoire générale des connaissances humaines, l'associa bientôt à ses travaux, et n'eut qu'à se louer du zèle et des talens de ce précieux collaborateur. C'est Kestner qui a rédigé presqu'entièrement la partie médicale de la grande histoire de ce littérateur. Ce médecin a montré autant d'exactitude que d'impartialité dans toutes ses productions, qui tiennent un rang distingué parmi les nombreux ouvrages publiés à diverses époques sur l'histoire, soit purement littéraire ou bibliographique, soit même scientifique de la médecine. Il mourut, généralement regretté, le 15 mai 1747, laissant, contre l'habitude des écrivains de sa nation, un petit nombre d'ouvrages, que tout médecin jaloux de s'élever au-dessus des empiriques et des ignorans guérisseurs, doit avoir entre les mains, et consulter souvent :

Dissertatio de præjudicatis quibusdam in physiologiâ opinionibus. Halle, 1719, in-4°.

Kurzer Begriff der Historie der medicinischen Gelahrheit. Halle, 1744, in-8°.

Medicinisches Gelehrten-Lexikon, darinnen die Leben der beruehmtesten Aerzte, samt deren wichtigsten Schriften, sonderbaresten Entdeckungen und merkwuerdigsten Streitigkeiten, aus den besten Scribenten in moeglichster Kuerze nach alphabetischer Ordnung beschrieben worden. Iéna, 1740, in-4°.

Avec une préface de Théophile Stolle.

Cette biographie médicale ne peut être considérée que comme une esquisse. Elle renferme bien des erreurs. La partie bibliographique est fort négligée.

Bibliotheca medica optimorum per singulas medicinæ partes auctorum delectu circonscripta. Iéna, 1746, in-8°.

C'est le meilleur des ouvrages de Kestner; il doit se trouver dans la bibliothèque de tous les médecins. (A.-J.-L. JOURDAN)

KETELAER (VINCENT), médecin hollandais, qui vivait au dix-septième siècle, et qui remplit la place de régent du collége de Ziricsée, a publié, sur les aphthes, un ouvrage qui mérita l'honneur de plusieurs réimpressions, et qui porte le titre suivant :

Commentarius medicus de aphthis nostratibus, seu Belgarum Sprouw. Leyde, 1673, in-12. – Amsterdam, 1715, in-8°. – Genève, 1727, in-4°. – Amsterdam, 1749, in-8°. (Z.)

KETHAM (Jean de), médecin, ou plutôt empirique allemand, vivait à Venise dans le cours du quinzième siècle, et y jouissait de quelque réputation. Il paraît être le premier qui ait publié des planches d'anatomie gravées sur bois. Son livre, qui est singulier et fort rare, a pour titre :

Fasciculis medicinæ Joannis de Ketham, revisus par Geor. de Monteferrato, qui insuper apposuit titulum, auctoritates et loca plura, cum tabulis V lign. incis. ib. per Jo. et Gregor. fratres de Forlivo. Accessit Consilium Petri de Tussionane pro peste evitandâ. Venise, 1491, in-fol. – *Ibid.* 1495, in-fol. – *Ibid.* 1500, in-fol. – *Ibid.* 1513, in-fol. – *Ibid.* 152 in-fol.

L s planches sont coloriées. Il y en a dix dans les éditions de 1495 et de 1500. L'auteur traite des urines et de l'uroscopie, de la saignée, de la génération et de quelques autres sujets divers. (o.)

KEUFNER ou KUEFNER (Jean), connu aussi sous le nom de *Trachoreus*, était né dans le Tyrol. Il passa la plus grande partie de sa vie à Strasbourg, où il jouissait d'une certaine réputation et de l'estime générale vers le milieu du seizième siècle. Nous avons de lui plusieurs ouvrages intitulés :

Pharmacopoliterion, saluberrima synthetorum pharmacorum in officinis passim promerzuliam symmicta, ad medibiles quoscumque morbos curandos apprimè conducibilia promens. Ingolstadt, 1542, in-8°.

Tabula curativa, adversùs pestilentem cephalaeam locis pluribus exitialiter grassantem. Ingolstadt, 1543, in-8°.

De peste libellus. Ingolstadt, 1544, in-8°.

Scholia in practicam medicinalem Leonelli Faventini de Victoriis. Lyon, 1574, in-12.

Avec l'ouvrage du médecin italien. (o.)

KEUP (Jean-Bernard), né à Mœurs, en 1755, mourut en juillet 1802, à Wenlerswyk, dans le comté de Zutphen, où il pratiquait la médecine, après l'avoir exercée pendant quelque temps à Solingen. On a de lui :

Etwas ueber die Kenntniss und Heilung der Wasserscheu, der Folge eines tollen Hundesbisses. Dusseldorf, 1788, in-8°.

Libellus pharmaceuticus, composita et præparata præcipua, præparandi modum et encheireses exhibens. Duisbourg, 1789, in-8°.

Manuale pharmaceuticum, principiis pharmaciæ probatissimis superstructum. Duisbourg, 1793, in-8°. (o.)

KEY ou KAYE (Jean), plus généralement connu sous son nom latinisé de *Cajus*, naquit à Norwich, dans le comté de Norfolk, en Angleterre, le 6 octobre 1510. Après avoir reçu les premiers élémens d'une éducation libérale en cette ville, il fut envoyé fort jeune à Cambridge, où il étudia la médecine. S'étant ensuite rendu en Italie, il se livra pendant quelque temps à l'anatomie, avec Vésale, dans la même maison qu'il logeait à Padoue, et prit le grade de docteur à Bologne.

En 1542, de concert avec Colombo, il donna des leçons publiques sur le texte grec d'Aristote, à Padoue. L'année suivante, il parcourut la plus grande partie de l'Italie, et reprit la route de l'Angleterre par la France et l'Allemagne. De retour dans sa patrie, il se fit agréger au Collége des médecins de Cambridge, puis il pratiqua l'art de guérir à Shrewsbury et Norwich. Les succès qu'il obtint étendirent tellement sa réputation, qu'il fut appelé à la cour, et nommé médecin d'Edouard VI, place qu'il remplit depuis auprès de la reine Marie et de la reine Elisabeth. En 1547, il fut admis parmi les membres du Collége des médecins de Londres, dont il devint le doyen en 1559. Il mourut le 29 juillet 1573, laissant :

De medendi methodo ex Cl. Galeni et Jo.-Bapt. Montani Veronensis, principum medicorum sententiâ, libri duo. Bâle, 1544. – Louvain, 1556, in-8°. – Bâle, 1558, in-8°.

Cl. Galeni, Pergameni, libri aliquot græci partim hactenus non visi, partim è mendibus quibus scatebunt innumeris ad vetustissimos codices repurgati, et integritati suæ restituti, annotationibusque illustrati. Bâle, 1544, in-4°.

Galeni liber de sanitate tuendâ. Bâle, 1549, in-12.

A boke or conseill against the disease commonly called the sweat, or sweating sickness. Londres, 1552, in-12. – Trad. en latin, Londres, 1556, in-12; *Ibid.* 1721, in-8°.

Histoire intéressante de la suette anglaise, de son apparition et de ses symptômes. Il est curieux de comparer ce petit traité avec celui que M. Rayer vient de publier sur la suette picarde.

Galeni libri de ossibus, de ptysanâ, etc. Bâle, 1557, in-8°.

De canibus britannicis liber unus. De rariorum animalium et stirpium historiâ, liber unus. De libris propriis liber unus. Londres, 1570, in-12.

Le premier de ces trois écrits a été réimprimé avec la Cynographie de François Paullini (Nuremberg, 1685; in-4°.), et dans le recueil des auteurs sur la chasse (Leyde, 1728, in-4°.).

De pronunciatione græcæ et latinæ linguæ, cum scriptione novâ. Londres, 1674, in-4°.

De antiquitate academiæ Cantabrigiensis, libri duo. Londres, 1568, in-8°. – *Ibid.* 1574, in-4°.

Historia Cantabrigiensis Academiæ, ab urbe conditâ, duobus libris. Londres, 1574, in-4°. (J.)

KICKX (JEAN), pharmacien du royaume des Pays-Bas, né à Bruxelles en 1772, s'est fait connaître avantageusement par une Flore des environs de sa ville natale (*Flora Bruxellensis*, 1812, in-8°.). Il est membre de l'Académie royale des sciences de Bruxelles, et du conseil de santé. On attend avec impatience un Traité latin sur les médicamens simples, qu'il se propose de publier. Il a dernièrement mis au jour l'ouvrage suivant :

Tentamen mineralogicum, seu mineralium nova distributio in classes, ordines, genera, species; cum varietatibus et synonymis auctorum. Cui additur lexicon mineralogicum. Bruxelles, 1821, in-8°. (J.)

KIELMAIER (CHARLES-FRÉDÉRIC), né à Babenhausen en 1765, prit le grade de docteur à l'Université de Stuttgard, où il obtint ensuite une place de professeur de médecine. En 1796, il accepta une chaire à celle de Tubingue. On a de lui :

Disquisitio chemica acidularum Bergensium et Goeppengensium. Stuttgardt, 1786, in-4°.
Ueber die Verhaeltnisse der organischen Kraefte unter einander in der Reihe der verschiedenen Organisationen. Stuttgardt, 1793, in-8°.
Dissertatio de venenatis acidi borussici in animalia effectibus. Tubingue, 1806, in-4°.
Dissertatio inauguralis sistens observationes nonnullas zootomicas, os cordis cervi, claviculas felis, os thoracicum limacis agrestis et intestina cœca urogalli spectatens proposita. Tubingue, 1814.
Physisch-chemische Untersuchung des Schwefelwassers vom Stachelberg im Canton Glarus. Stuttgardt, 1816, in-8°. (O.)

KIESER (DIETERIC-GEORGES), médecin allemand, né le 24 août 1779, à Harbourg, dans le pays de Hanovre, termina ses études médicales aux Universités de Gœttingue et de Wurzbourg. Devenu ensuite médecin de Nordheim, il demeura six années en cette ville. En 1812, il fut nommé professeur à l'Université d'Iéna, et deux ans après, il leva une légion d'étudians volontaires à cheval, à la tête desquels il fit la campagne de France. En 1815, il occupait le poste de médecin en chef de l'état-major prussien. Successivement il dirigea le service médical des hôpitaux de Liége et de Versailles. Après la guerre, il a repris ses fonctions de professeur à Iéna. On a de lui :

Dissertatio de anamorphosi oculi. Gœttingue, 1804, in-4°.
Beytraege zur vergleichenden Anatomie und Physiologie. Bamberg et Wurzbourg, 1807, in-4°.
Aphorismen aus der Physiologie der Pflanzen. Gœttingue, 1808, in-8°.
Ueber die Natur, Erkenntniss und Heilung des schwarzen Staars. Gœttingue, 1810, in-8°.
Der Ursprung des Darmkanals aus der Vesicula umbilicalis. Gœttingue, 1810, in-4°.
Grundlage der Pathologie und Therapie des Menschen. Iéna, 1812, in-8°.
Ueber das Wesen und die Bedeutung der Exanthemen. Iéna, 1812, in-4°.
Vorbauungs-und Verhaltungs-Maasregeln bey ansteckenden Faulfieberepidemien. Iéna, 1813, in-8°.
Elemente des Phytonomie. Iéna, 1815, in-8°.
Brugmans und Delpech ueber den Hospitalbrand. Iéna, 1816, in-8°.
System der Medicin. Halle, 1817-1818, in-8°.
Archiv fuer den thierischen Magnetismus. Leipzick, 1817, in-8°. (R.)

KIESEWETTER (ALOYS-FERDINAND), né à Neisse, dans la Haute-Silésie, en 1739, médecin à Hradisch dans la Moravie, est auteur des ouvrages suivans :

Novissima de bolo experimenta. Vienne, 1766, in-8°.

Berichte und Unterrichte ueber die herrschende Hornviehseuche. Vienne, 1773, in-8°.

Beschreibung des in Hungarn naechst Temschin gelegenen Toeplitzer Bades. Brunn, 1774, in-8°.

Litteræ apologeticæ aëris Hradisiensis adversus illos, qui eum prorsùs insalubrem esse existimant. Skalitz, 1777, in-8°.

Abhandlung ueber die Ursache und Heilungsart der unter dem Landvolk eingerissenen Lustseuche. Brunn, 1778, in-8°.

Das Buchlauer Bad in Hradischen Kreise. Skalitz, 1781, in-8°.

Dissertationes medicæ epistolares ad animarum pastores atque alios, qui ruri ab ope medicâ remoti existunt. Brunn, 1786, in-8°.

Etwas von sogenannten Luhatschowitzer Salz oder Selterwasser. Brunn, 1792, in-8°. (O.)

KILIAN (Conrad-Joseph), né à Wurzbourg, enseigna la médecine à Bamberg, après avoir quitté les ordres de l'église pour s'adonner à l'art de guérir. Au bout de deux ans de professorat, il vint en 1805 à Wurzbourg, passa l'année suivante à Léipzick, et retourna enfin, en 1807, à Bamberg. Nous connaissons de lui :

Anleitung zur Erhaltung und Verbesserung der Gesundheit in Leipzig fuer die Bewohner, Nachbarn und Fremde dieser Stadt. Léipzick, 1800, in-8°.

Der Haus-und Reise-Arzt, oder Rathgeber fuer Nichtaerzte in dem wichtigsten, gefaehrlichsten und schnell toedtlichen Krankheiten. Léipzick, 1800, in-8°.

Der Genius der Gesundheit und des Lebens. Léipzick, 1800, in-8°. – *Ibid.* 1805, in-8°.

Entwurf eines Systems der gesammten Medicin. Iéna, 1802, in-8°.

Differenz der echten und unechten Erregungs-Theorie in steter Beziehung auf die Schule der Neu-Brownianer. Iéna, 1803, in-8°.

C'est une critique du brownisme faite dans l'esprit de la doctrine de Schelling.

Klinisches Handbuch zum Gebrauch bey den wichtigsten, gefahrvollsten und schnell toedtlichen Krankheiten. Bamberg et Wurzbourg, 1804, in-8°. – *Ibid.* 1808, in-8.

Ueber die innere Organisation der Heilkunst. Bamberg et Wurzbourg, 1804, in-8°.

Diaetetik fuer Tabacksraucher. Léipzick, 1806, in-12.

Das Scharlachfieber in Leipzick 1805. Léipzick, 1806, in-4°.

Die Diaetetik der weiblichen Schœnheit. Hambourg, 1806, in-8°.

Georgia, oder der Mensch im Leben und im Staate. Léipzick, 1806-1807, in-4°.

Was soll man in den jetzigen Kriegszeiten thun, um sich gegen die Gefahren des Nerven-und Faulfiebers zu schuetzen, Léipzick, 1807, in-8°.

Medicinische Studien. Giessen, 1809, in-8°.

Das Faul-und Nervenfieber; eine klinische Darstellung. Bamberg et Wurzbourg, 1809, in-8°. (Z.)

KING (Edmond), médecin anglais du dix-septième siècle, membre de la Société royale de Londres, fut l'un des plus habiles anatomistes de son temps. Il travailla, de concert avec Thomas Cox, à mettre en vogue la transfusion du sang. On

trouve le résultat des expériences de ces deux médecins dans les Transactions philosophiques, pour l'année 1667. Le même recueil renferme deux autres opuscules de King. Dans l'un (1666) il fait quelques réflexions sur les parties parenchymateuses du corps humain, qu'il démontre être garnies d'un grand nombre de vaisseaux. Dans l'autre (1686) il décrit un cas d'ossification de la glande pinéale. (o.)

KIRCHER (Athanase), l'un des hommes les plus savans et les plus laborieux qu'ait produits la compagnie de Jésus, naquit le 2 mai 1602, à Geysa, petit bourg situé près de Fulde. Aussitôt qu'il eut terminé ses études, il entra, en 1618, dans l'ordre des Jésuites, où plus tard il fit les quatre vœux, et où il trouva de nouvelles ressources pour satisfaire sa passion de s'instruire, qui était telle, qu'à la fois il embrassa la physique, l'histoire naturelle, les mathématiques et les langues anciennes, cultivant ces diverses parties avec une ardeur égale et un succès remarquable. Chargé d'enseigner la philosophie, les mathématiques et les langues orientales à l'Université de Wurzbourg, il remplit cette chaire d'une manière brillante; mais la guerre de trente ans vint troubler sa tranquillité, et le mit dans la nécessité de quitter l'Allemagne. Il passa en France, et se retira chez les Jésuites d'Avignon, dans la maison desquels il habita deux années, qui furent consacrées par lui à l'étude des antiquités. Ce fut le savant Peiresc, avec lequel il se lia pendant son séjour en cette ville, qui lui conseilla de travailler à déchiffrer les hiéroglyphes des anciens Egyptiens. Nommé professeur de mathématiques à Vienne, il se disposait à aller prendre possession de ce nouveau poste, lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre à Rome. En 1637, le pape le chargea d'accompagner le cardinal Frédéric de Saxe à Malte, où le grand maître lui fit un accueil distingué. Delà il parcourut le royaume des deux Siciles, et vint enfin remplir au Collége romain une chaire de mathématiques, qu'il conserva pendant huit années, à l'expiration desquelles ses supérieurs lui permirent de renoncer à l'enseignement. Débarrassé de ce soin pénible, Kircher eut tout le temps nécessaire pour suivre ses autres travaux, que la mort seule put interrompre le 28 novembre 1680. Peu d'hommes ont acquis autant d'érudition, mais la sienne était généralement mal digérée et sans critique. Une imagination hardie, une crédulité dont plus d'un autre savant a donné des preuves non moins facétieuses que lui, et la manie de tout expliquer, l'ont entraîné dans de grandes erreurs. Cependant les physiciens et les naturalistes consultent encore quelques-uns de ses écrits, en y apportant une sage défiance. Parmi les nombreux ouvrages de ce savant et infatigable polygraphe, nous ne citerons que ceux qui concernent les sciences physiques, laissant de côté

tous ce qui a rapport aux mathématiques, aux langues, aux hiéroglyphes, à l'histoire et aux antiquités, ainsi que divers opuscules ascétiques.

Ars magnesia, sive conclusiones experimentales de effectibus magnetis. Wurzbourg, 1631, in-4°.

Magnes, sive de arte magneticâ opus tripartitum, in quo universa magnetis natura ejusque in omnibus scientiis et artibus usus novâ methodo explicatur, ac prætereà e viribus et prodigiosis naturæ effectibus magneticarum aliarumque abditarum naturæ motionum, in elementis, lapidibus, plantis, animalibus, eluscentium, multa hucusque incognita naturæ arcana, per physica, medica, chymica et mathematica omnis generis experimenta recluduntur. Rome, 1641, in-4°. - Cologne, 1643, in-4°. - Rome, 1654, in-fol.

On trouve dans le troisième livre de cet ouvrage, la figure de la tarentule, avec les airs qu'au temps de Kircher on croyait propres à guérir les accidens attribués à la morsure de cet insecte.

Ars magna lucis et umbræ, in decem libros digesta. Rome, 1646, in-fol. - Amsterdam, 1671, in-8°.

Kircher parle, dans cet écrit, de la lanterne magique, dont il est assez généralement regardé comme l'inventeur.

Musurgia universalis, sive ars magna consoni et dissoni, in decem libros digesta; quâ universa sonorum doctrina et philosophia, musicæque tam theoricæ quam practicæ, scientia traditur. Rome, 1650, 2 vol. in-fol. - Amsterdam, 1662, in-fol.

André Hirsch a publié (Halle, 1662, in-8°.) un abrégé de cet ouvrage, dans lequel on trouve une foule de notions curieuses et de réflexions savantes sur la musique des anciens.

Iter exstaticum terrestre, sive geocosmi opificium, quo terrestris globi structurâ, arcanorumque in eâ partium constitutio, figmento ad veritatem composito exponitur. Rome, 1654, in-4°.

Iter exstaticum II, quod et mundi subterranei prodromus dicitur; quo geocosmi opificium, sive terrestris globi structura unâ cum abditis in eâ reconditoriis per ficti integumentum exponuntur. Rome, 1657, in-4°.

Réimprimé en 1660 et 1671 (Wurzbourg, in-4°.) par Gaspard Schott, sous le titre d'*Iter exstaticum celeste.*

L'auteur y débite des idées singulières et parfois piquantes sur la nature, la disposition et le mouvement des astres. Il y traite aussi de l'eau considérée comme élément, de la forme du globe, des mers, de leur étendue, de leur profondeur, des animaux qui les habitent, etc.

Scrutinium physico-medicum pestis, origo, causæ, prognostica, insolentes naturæ effectus, qui statis temporibus cælestium influxuum virtute et efficaciâ in epidemicis hominum animantiumque morbis elucescunt, unâ cum antidotis. Rome, 1658, in-4°. - Leipzick, 1679, in-12.

Mundus subterraneus, in quo universa naturæ majestas et divitiæ summâ rerum varietate exponitur, abditorumque effectuum causæ in totius naturæ ambitu elucescentes duobus tomis demonstrantur. Amsterdam, 1664, 2 vol. in-fol. - *Ibid.* 1668, 2 vol. in-fol. - *Ibid.* 1678, 2 vol. in-8°. - Trad. en allemand, Augsbourg, 1688, in-8°.

Cet ouvrage est hérissé de conjectures bizarres et de récits apocryphes sur des êtres imaginaires, tels que les dragons et les géants. L'auteur y décrit le prétendu phénomène de la palingénésie des plantes, ce qui annonce, quoiqu'on eût pu dire, que, s'il a inséré bien des faussetés dans ses écrits par l'effet de sa crédulité, plusieurs ont évidemment pris leur source dans un manque de bonne foi.

Arithmologia, sive de occultis numerorum mysteriis. Rome, 1665, in-4°.

Magneticum naturæ organum, sive disceptatio physiologica de triplici in naturâ rerum magnete, juxtà triplicem ejusdem naturæ gradum digesto, inanimato, animato, sensitivo. Rome, 1667, in-4°. – Amsterdam, 1667, in-12.

Ce qu'il y a peut-être de plus remarquable dans les écrits de Kircher, c'est l'assertion, consignée dans celui-ci, que l'attraction et la répulsion peuvent servir à expliquer les phénomènes les plus obscurs de la physique. Les modernes partisans des théories électro-dynamiques ne liraient pas sans fruit cet opuscule trop oublié.

Phonurgia nova, de prodigiosis sonorum effectibus, et sermocitatione per machinas, sono animatas. Kempten, 1673, in-4°.

Physiologia Kircheriana experimentalis, quâ summa argumentorum multitudine et varietate naturalium rerum scientia per experimenta physica mathematica, medica, chymica, musica, magnetica, mechanica, comprobatur, atque stabilitur. Amsterdam, 1680, in-fol.

Extrait des ouvrages de Kircher, rédigé par Jean-Etienne Kestler.

Son cabinet, décrit d'abord par Georges de Sepi (Amsterdam, 1678, in-fol.), l'a été depuis par Philippe Buonanni (Rome, 1709. in-fol. – *Ibid.* 1773, in-fol.), et par Contucci (Rome, 1763 – 1765, 2 vol. in-fol.).

(A.-J.-L. JOURDAN)

KIRCHMAIER (GEORGES-GASPARD), professeur d'éloquence à Wittemberg, était membre de l'Académie des Curieux de la nature sous le nom de *Phosphore II*, allusion honorable à ses travaux les plus importans. Il naquit en 1635 à Uffenheim, dans la Franconie, et mourut en 1700, le 28 septembre. La liste de ses ouvrages est fort longue, mais nous ne citerons que ceux qui ont un rapport direct avec l'objet principal de ce Dictionaire. Il passe pour avoir découvert le premier, en 1679, l'art de graver sur verre, comme on le fait aujourd'hui avec l'acide fluorique.

Dissertatio de vitâ et morte. Wittemberg, 1658, in-4°.

Exercitatio physica responsoria ad introductum nuper in Academiâ Francofurtanâ dogma calorem et motum membrorum naturalem in humano corpore, adeoque vitam non dependere ab animâ rationali, sed à materiâ cœlesti subtilissimâ statuens. Wittemberg, 1659, in-4°.

Quæstionum illustrium anthropologico-physicarum tetras. Wittemberg, 1659, in-4°.

De origine vitæ humanæ et potioribus quibusdam philosophiæ Cartesianæ speciminibus. Wittemberg, 1660, in-4°.

Dissertatio de visu. Wittemberg, 1660, in-4°.

Dissertatio de generatione et conceptione. Wittemberg, 1660, in-4°.

Dissertatio de temperamento. Wittemberg, 1660, in-4°.

De araneâ imprimis et de tarantulis. Wittemberg, 1660, in-4°.

De raris et admirandis arboribus quibusdam. Wittemberg, 1660, in-4°.

De corallio, opobalsamo et sacchаro. Wittemberg, 1661, in-4°.

Dissertatio de vitæ humanæ unitate, animæ in, cum et sub semine propagatione et caloris innati indole. Wittemberg, 1661, in-4°.

De viribus mirandis toni consoni. Wittemberg, 1672, in-4°.

De luce, igne, ac perennibus lucernis. Wittemberg, 1676, in-4°.

Noctiluca constans et per vices fulgurans diutissimè quæsita nunc reperta. Wittemberg, 1676, in-4°.

De phosphoris et naturâ lucis, nec non de igne commentatio epistolica. Wittemberg, 1680, in-4°.

De passionum animi et corporis morborum traduce. Wittemberg, 1684, in-4°.

Pathologia vetus et nova. Wittemberg, 1685, in-8°.

Institutiones metallicæ. Wittemberg, 1687, in-4°.

De calido innato corporis animæque vinculo. Wittemberg, 1689, in-4°.

Halurgia curiosa in compendio delineata. Wittemberg, 1690, in-4°.

Ferax metallorum atque mineralium Dubensis saltus propè Schmidberg. Wittemberg, 1692, in-4°.

De tribulis potissimum aquaticis à Theophrasto, Dioscoride et Plinio dictis. Wittemberg, 1692, in-4°.

De coronis. Wittemberg, 1693, in-4°.

Metallometamorphosis, principiis ac experimentis curiosis metallurgicis asserta. Wittemberg, 1693, in-4°.

De majestate barbæ. Wittemberg, 1698, in-4°. (z.)

KIRKLAND (Thomas), l'un des plus célèbres médecins et chirurgiens qui vécussent de son temps en Angleterre, naquit en 1721, et mourut à Ashby, dans le comté de Leicester, le 17 janvier 1798. Il consacra sa vie entière à la pratique de l'art de guérir, et acquit une grande réputation non moins par ses talens et ses succès que par le rare désintéressement avec lequel il exerça toujours sa profession. Sa carrière n'offre aucun événement digne d'intérêt : cependant il prit une part active à toutes les grandes questions qui furent agitées depuis le milieu du siècle dernier. C'est ainsi qu'il s'attacha à déterminer dans quels cas de gangrène le quinquina est utile ou nuisible. Un peu plus tard il démontra qu'il est souvent fort avantageux de supprimer les fièvres intermittentes, et il eut à ce sujet une discussion assez animée avec M. Maxwell. Ensuite il combattit l'opinion de Pott, relativement aux fractures compliquées, et adopta celle de Bilguer sur l'abus des amputations; le principal argument dont il se servit, fut qu'à la campagne, où l'on ampute rarement, il ne meurt pas un dixième des personnes atteintes d'une fracture, même compliquée. On sait aujourd'hui que les circonstances font varier le point de vue sous lequel on doit envisager cette question, pour la résoudre d'une manière satisfaisante, et qu'on ne peut appliquer au service de santé militaire, en temps de guerre, les préceptes dont un chirurgien serait blâmable de s'écarter dans la pratique civile. On a de Kirkland :

A Treatise on gangrenes, in which the cases, that require the use of the bark, and those, in which it is pernicious, are ascertained. Nottingham, 1754, in-8°. -Trad. en allemand par G.-L. Huth, Nuremberg, 1761, in-8°.

An essay on the method of suppressing haemorrhages from divided arteries. Londres, 1763, in-8°.

An essay towards an improvement in the cure of those diseases, which are the causes of fevers. Londres, 1767, in-8°.

A treatise on childbodfevers and on the method of preventing them; with two dissertations on the brain and nerves and on different kind of irritability. Londres, 1774, in-8°. -Trad. en allemand par J.-C.-F. Scherf, Gotha, 1778, in-8°.

Thoughts on amputation, being a supplement to the letters on compound fractures. To which is added an essay on the use of opium in mortifications. Londres, 1780, in-8°.

An inquiry into the present state of medical surgery. Londres, 1783, in-8°. -Trad. en allemand, Léipzick, 1785, in-8°.

A commentary on apoplectic and paralytical affections. Londres, 1792, in-8°. -Trad. en allemand, Léipzick, 1794, in-8°. (J.)

KIRSTEN (Georges), était de Stettin, dans la Poméranie. Il vint au monde le 20 janvier 1613. Ses parens lui firent commencer ses humanités à Halle, et l'envoyèrent bientôt après à Iéna, d'où il passa à Strasbourg. Après s'être appliqué pendant quatre ans avec beaucoup de succès à l'étude de la philosophie et de la médecine dans cette derrière ville, il fit quelque séjour à Tubingue, et se rendit ensuite à Leyde, où il continua ses cours. Mais la peste qui régnait avec fureur dans cette cité l'en chassa, et lui laissa des loisirs qu'il employa utilement à parcourir les Pays-Bas, s'arrêtant successivement à Franéquer, à Groningue et à Utrecht. Etant enfin retourné à Leyde, il y passa quatre années, qu'il consacra entièrement à la botanique et à l'art de guérir, et à l'expiration desquelles il prit le grade de docteur. Deux chaires lui furent alors offertes, l'une à Gripswald et l'autre dans la Livonie; mais les circonstances malheureuses du temps ne lui permirent pas de les accepter. Il se rendit aux instances du chevalier Oxenstiern, qui l'avait pris en affection, et consentit à remplir, en gymnase de Stettin, une chaire de professeur, à laquelle fut joint le titre de médecin du roi de Suède. Il mourut le 4 mars 1660, laissant :

Oratio de medicinæ dignitate et præstantiâ contrà Platonem et Plinium. Stettin, 1647, in-4°.

Adversaria et animadversiones in Joannis Agricolæ commentarium in Poppium et chirurgiam parvam. Stettin, 1648, in-8°.

Disquisitiones phytologicæ. Stettin, 1651, in-4°. (J.)

KIRSTEN (Jean-Jacques), né à Altdorf, le 18 mai 1710, y mourut le 4 janvier 1765. Après avoir terminé ses études dans l'Université de cette ville, il soutint, en 1729, une thèse *De cephalæâ* sous la présidence de Jantke, et au bout de trois années accompagna Baier dans un voyage que celui-ci fit à Eger, pour visiter les eaux minérales qui ont rendu cette ville de la Bohême si célèbre. Kirsten profita de l'occasion pour aller à Carlsbad. Il accompagna ensuite un riche personnage en Autriche, en Souabe, en Bavière et en Hongrie; enfin il revint chez ses parens par la Moravie et la Bohême. S'étant mis alors

sur les rangs pour obtenir la licence, elle lui fut accordée en 1735. Aussitôt après il se rendit en Hollande, afin d'entendre les leçons de Boerhaave et des autres grands médecins qui brillaient alors à Leyde. La même année cependant il prit le titre de docteur, et la suivante il obtint la permission de faire des cours particuliers. Nommé, enfin, professeur extraordinaire en 1737, il ne tarda pas à obtenir une chaire ordinaire, d'abord de physiologie, ensuite de chimie. On a de lui deux observations peu intéressantes, qui ont paru dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature, et divers opuscules académiques, portant les titres suivans :

Dissertatio de lapidibus cancrorum. Altdorf, 1735, in-4°.
Dissertatio de styrace. Altdorf, 1736, in-4°.
Programma de modo mercurii sublimati puri à depravato discernendi. Altdorf, 1737, in-4°.
Dissertatio de physiologiæ ortu et progressu. Altdorf, 1737, in-4°.
Dissertatio de Senecâ medico, id est de quibusdam utriusque Senecæ sententiis medicis. Altdorf, tom. I, 1738; II, 1743; III, 1744, in-4°.
Dissertatio de arecâ Indorum. Altdorf, 1739, in-4°.
Dissertatio de nutritionis impedimentis. Altdorf, 1743, in-4°.
Dissertatio de repræsentatione quatuor elementorum in vitro. Altdorf, 1746, in-4°.
Dissertatio de emulsionibus. Altdorf, 1747, in-4°.
Dissertatio de inflatione ventriculi. Altdorf, 1747, in-4°.
Programma ad exsequias Christ.-Gottl. Schwarzii. Altdorf, 1751, in-4°.
Dissertatio de terrâ medicatâ Norico-Veldensi. Altdorf, 1758, in-4°.
Commentatio in Virgilii versum : Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur. Altdorf, 1764, in-4°.
Dissertatio de uvulâ ejusque usu. Altdorf, 1764, in-4°.
Dissertatio de tartaro emetico. Altdorf, 1764, in-4°.
Dissertatio de existentiâ liquoris gastrici, imprimis contrà D. Lieutaud. Altdorf, 1764, in-4°. (J.)

KIRSTEN (Michel), plus célèbre comme philologue que comme médecin, naquit le 25 janvier 1620, à Beraun, dans la Moravie, où son père était curé. Celui ci étant venu s'établir à Simola, en Silésie, Kirsten commença ses études en cette ville, et alla les terminer à Breslau, où il se distingua de la manière la plus honorable entre tous ses condisciples. En 1637, il partit pour Rostock, dans l'intention de se livrer à la philosophie et à la médecine. Au bout de trois ans, il alla habiter Stettin, où il logea chez Laurent Eichstad, habile médecin, qui le prit bientôt en affection, et qu'il aida puissamment dans la rédaction de ses Ephémérides astronomiques. En même temps, il offrit aussi ses secours à Detharding, qui écrivait alors contre les alchimistes, et publia même, pour son propre compte, sur le même sujet, un petit ouvrage annonçant un esprit méthodique et observateur. Les magistrats de Francfort-

sur-l'Oder lui offrirent une chaire de mathématiques en 1642; mais il la refusa, et partit l'année suivante pour le Danemark et la Norwège. S'étant arrêté quelque temps à Copenhague, il y fut accueilli avec empressement par le savant Simon Pauli, qui lui donna un logement dans sa maison, et à la prière duquel il traduisit en allemand les institutions anatomiques de Gaspard Bartholin, et l'explication des tables anatomiques de Casserio. Il consentit ensuite à se charger de l'éducation d'un jeune homme, et en 1646, il accompagna le fils de Fabricius, premier médecin du roi de Danemarck, qui allait commencer sa carrière universitaire à Helmstaedt. Deux années après, la réputation d'un médecin habile de Hambourg l'attira en cette ville : il y reçut encore plusieurs propositions honorables et avantageuses, mais il les écarta toutes, étant résolu de n'accepter aucun emploi avant d'avoir vu l'Italie. Effectivement il partit, en 1650, pour visiter cette belle contrée, et prit le grade de docteur à Padoue, en 1653. A son retour en Allemagne, il fut nommé professeur de mathématiques à Hambourg, et prit, en 1655, possession de cette chaire, à laquelle il joignit celle de physique au bout de cinq ans. Sa mort eut lieu le 2 mars 1678. Il avait composé un grand nombre de poésies latines, et Placcius, qui en fait un éloge pompeux, assure qu'on ne peut lui refuser un des premiers rangs parmi les poëtes de son siècle. Le seul de ses ouvrages qui doive être cité dans une biographie médicale, est un poëme intitulé :

In theatrum anatomicum Hafniense. Copenhague, 1644, in-4°.

En 1668, Jean Blom, bibliothécaire de Hambourg ayant publié contre lui une satire horrible (*Aletophilus, novantiqua comœdia, nunc primum à Lucâ escarboto, mexicano, luce donata et latinè versa*), dans laquelle, sous le nom de *Vitus Pithecus*, il était traité de charlatan et d'assassin, il se crut obligé de répondre à un libelle qu'il aurait dû mépriser, et publia, dans cette vue, la brochure suivante, dans laquelle les convenances et l'urbanité ne sont pas plus ménagées :

Aletophilus paradigmatikomenos sive vindiciæ Philarethæ et priorum adversùs Luc caprimulgam rudentem escarbotum. Hambourg, 1658, in-4°. (J.)

KIRSTEN (Pierre), médecin et orientaliste, naquit à Breslau le 25 décembre 1577, d'un riche marchand de cette ville. Etant resté orphelin en bas âge, son tuteur, qui le destinait au commerce, l'envoya à Posen pour apprendre l'idiome de la Pologne, pays avec lequel il devait avoir un jour ses principales relations. Mais à son retour dans sa famille, au bout de six mois, il montra tant d'éloignement pour les affaires, qu'on lui permit de se livrer à ses goûts et à ses penchans. Ce fut alors qu'il entreprit l'étude des langues grecque, latine, hébraïque et syriaque, dans lesquelles il fit de rapides progrès;

il s'appliqua en même temps à la physique, à la botanique et à l'anatomie. Il fréquenta ensuite les Universités de Léipzick, Wittemberg et Iéna, prit le grade de maître ès-arts dans cette dernière, et visita la France ainsi que les Pays-Bas. Jaloux de lire les écrits originaux d'Avicenne et des autres médecins arabes, il résolut d'apprendre l'arabe, mais ajourna ce projet jusqu'au retour d'un long voyage qu'il méditait. Il se rendit donc à Bâle, y reçut le bonnet de docteur en 1601, passa presqu'aussitôt en Angleterre, delà parcourut l'Espagne, l'Italie et la Grèce, et s'avança même jusque dans la Haute-Asie. Après une absence de deux ans, il revint en Allemagne, s'arrêta pendant quelque temps à Iéna, et fut ensuite rappelé à Breslau, où les magistrats le nommèrent non seulement recteur du gymnase, mais encore directeur de tous les établissemens d'instruction de la ville. Kirsten s'acquitta de cette double place avec autant de zèle que de capacité; mais sa santé ne lui permit pas de la garder. Obligé de s'en démettre, il partagea depuis lors tout son temps entre la pratique de la médecine et la littérature arabe. Personne n'avait fait encore autant d'efforts que lui pour répandre le goût de la langue arabe parmi ses compatriotes : en effet, non content de faire fondre à ses frais de nouveaux caractères, il employa une partie de ses revenus à imprimer les ouvrages les plus propres à être mis entre les mains des commençans. Ce fut en vain que l'empereur Ferdinand II, Charles son frère, archiduc d'Autriche, et l'électeur de Saxe, essayèrent de l'attirer auprès d'eux, Kirsten refusa les avantages que ces princes lui offrirent. Cependant il n'eut pas assez de constance et de fermeté pour conserver toujours son indépendance, car, sur des motifs inconnus à la vérité, il se décida enfin à quitter Breslau avec sa famille pour aller habiter la Prusse, où il connut le célèbre Oxenstiern, qu'il accompagna depuis dans ses voyages en Allemagne. En passant à Erford, on le nomma professeur de médecine, mais comme le pays était occupé par une armée ennemie, il suivit le chancelier en Suède. Christine l'y nomma son premier médecin, et lui accorda en même temps une chaire à Upsal, où il mourut quatre ans après, le 8 avril 1640. C'était un homme de mérite, qui possédait, dit-on, vingt-six langues. Presque tous les ouvrages qu'il a laissés sont relatifs à la langue arabe; les seuls qui intéressent le médecin, ont pour titres :

Liber secundus de canone canonis à filio Sinâ, studio, sumptibus ac typis arabicis, quâ potuit fieri fide, ex Asiatico et Africano exemplari MSS. cæsareo arabicè per partes editas, et ad verbum in latinum translatus, notisque textum concernentibus illustratus. Francfort, 1609, in-fol.

La version est très-défectueuse.

Liber de vero usu et abusu medicinæ. Francfort, 1610, in-8°. Breslau, 1618, in-8°. - Trad. en allemand, Francfort, 1611, in-8°. ; Upsal, 1636, in-8°.

Hypotyposis, sive, informatio medicæ artis studioso perutilis, aliquandiu in pharmacopolia versaturo. Upsal, 1638, in-4°. (J.)

KIRWAN (Richard), l'un des plus distingués parmi les chimistes que l'Angleterre a fournis dans ces derniers temps, est mort à Dublin le 22 juin 1812. Né en Irlande, il fut destiné d'abord à la jurisprudence, et exerça même la profession d'avocat; mais les circonstances l'ayant obligé de quitter cette carrière, il céda au penchant qui l'entraînait vers les sciences naturelles, et s'établit à Londres, ou aux environs, vers l'an 1779. Bientôt il fut à la Société royale, dont il devint membre, quelques mémoires qui lui firent décerner, en 1781, la médaille de Copley. Etant retourné en Irlande, vers 1789, il ne tarda pas à être nommé président de la Société royale de Dublin. Toutes les compagnies les plus célèbres de l'Europe l'avaient admis dans leur sein, et il était regardé comme le Nestor des chimistes de la Grande-Bretagne. Il a donné son nom à la Société Kirwanienne, récemment instituée à Dublin. La météorologie lui doit l'aspect tout nouveau qu'elle a pris entre les mains des modernes, car personne avant lui n'avait si heureusement combiné les observations avec la théorie physique. Il essaya aussi de raccorder les monumens géologiques de l'état primitif du globe, avec ceux qui sont tirés de l'histoire, et en particulier des livres sacrés, et quoique toutes ses conclusions ne soient ni admissibles, ni même soutenables, on ne peut disconvenir qu'il ne soit souvent arrivé à d'ingénieux rapprochemens. A l'égard de la chimie, on lui doit une belle série d'expériences tendant à déterminer la pesanteur spécifique et les divers degrés d'affinité chimique de plusieurs sels, des recherches sur la force respective des acides, des travaux d'une haute importance sur les propriétés de la strontiane, etc. Les transactions de la Société royale de Dublin contiennent un grand nombre de Mémoires rédigés par lui. Celles de ses productions qui ont paru à part, sont intitulées :

An essay on phlogisticon and the constitution of acids. Londres, 1787, in-8°. - *Ibid.* 1789, in-8°. - Trad. en français par Me. Lavoisier, avec des notes de Guytou-Morveau, Lavoisier, Laplace, Monge et Berthollet, Paris, 1788, in-8°.

Estimate of the temperature of different latitudes. Londres, 1787, in-8°. - Trad. en français par Adet, Paris, 1789, in-8°. - en allemand par Crell, Berlin et Stettin, 1788, in-8°.

A comparative view of meteorological observations made in Ireland since the year 1788, with some hints towards forming prognostics of the weather. Dublin, 1794, in-4°.

Elements of mineralogy. Dublin, 1794-1797, 2 vol. in-8°. - Trad.

en français par Gibelin, Paris, 1785, in-8°.- en allemand par Crell, Berlin, 1796 - 1801, in-8°.

The manures most advantageously applicable to the various sorts of soils, and the causes of their beneficial effect in each particular instance. Dublin, 1796, in-8°. - Trad. en français par F.-G. Maurice, Genève, 1800, in-8°.; *Ibid.* 1806, in-8°. - en allemand par A.-G.-L. Lentin, Gœttiogue, 1796, in-8°.

An essay on chemical nomenclature, by Stephan Dickson, M. D., in which are comprised observations on the same subject, by Rich-Kirwan. Dublin, 1796, io-8°.

Essay on the analysis of mineral waters. Dublin, 1799, in-8°.

Geological essays. Dublin, 1799, in-8°.-Trad. en allemand par L. Crell, Berlin, 1801, in-8°. (A.-J.-L. J.)

KITE (Charles), chirurgien anglais, né, vers 1768, à Gravesend, dans le comté de Kent, mérita, par son habileté dans la pratique et par quelques ouvrages utiles, d'être admis au nombre des membres du Collége royal de chirurgie. Mort dans sa ville natale en 1811, il a laissé, outre quelques articles sur des matières de médecine et de chirurgie, insérés dans divers recueils, les écrits suivans :

An essay on the recovery of apparently dead. Londres, 1788, in-8°. -Trad. en allemand par C.-F. Michaelis, Léipzick, 1790, in-8°.

Essays and observations physiological and medical on the submersion of animals, and on the resin of the acaroïdes resinifera, or yellow resin, from Botany-Bay : to which are added select histories of diseases, with remarks. Londres, 1795, in-8°. (J.)

KLAPROTH (Martin-Henri), l'un des plus célèbres chimistes modernes, naquit à Wernigerode le 1er. décembre 1743, et y termina sa carrière le 1er. janvier 1817. Un esprit sérieux et observateur, un caractère réfléchi et une patience à toute épreuve, l'entraînèrent de bonne heure vers les sciences exactes. Dès qu'il eut terminé ses humanités, il se livra tout entier à la minéralogie, pour laquelle il se sentait un penchant déterminé; mais reconnaissant bientôt qu'il ne pouvait faire de progrès sans y associer la chimie, il s'appliqua également à cette branche si importante du savoir humain, dans laquelle il ne devait pas tarder à se faire une haute réputation. Il avait apprécié l'importance de l'analyse des minéraux pour établir une bonne classification de ces corps, et ce fut cette idée aussi lumineuse que sage qui le conduisit à ses belles découvertes. Les chimistes lui doivent la connaissance de la zircone, qu'il trouva dans le jargon de Ceylan, du titane, de l'urane et du tellure. Ses expériences ont démontré que la potasse existe dans les produits volcaniques et le grenat blanc, et que la mine d'argent rouge est un sulfure d'argent et d'antimoine. Il a fait connaître le molybdate de plomb et le sulfate de strontiane. L'énumération de tous ses travaux demanderait de trop longs détails; nous

devons donc nous borner à signaler ici les plus remarquables. On les trouve consignés dans les Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Berlin, les Annales de chimie de Crell, le Magasin helvétique d'Hoepfner, le Journal des mines de Koehler, les Mémoires de l'Académie des Sciences de Berlin, la Bibliothèque physico-chimique de Hermbstaedt, et divers autres recueils périodiques. Klaproth n'a publié à part qu'un petit nombre d'ouvrages :

Chemische Untersuchungen der Mineralquellen zu Karlsbad. Berlin, 1790, in-8°.
Beytraege zur chemischen Kenntniss der Mineralkoerper. Posen et Berlin, tome I, 1795; II, 1797; III, 1802; IV, 1807; V, 1809; VI, 1815, in-8°. - Trad. en français par Tassaert, Paris, 1807, 2 vol. in-8°.
Chemisches Woerterbuch. Berlin, 1807-1809, 5 vol. in-8°. - Trad. en français par Bouillon-la-Grange, Paris, 1810-1811, 4 vol. in-8°.
Cet ouvrage a été rédigé en commun avec F. Wolff. (A.-J.-L. J.)

KLAUNIG (Godefroy), naquit à Breslau en 1676; son père, médecin de cette ville, appliqua tous ses soins à lui donner une bonne éducation. Après lui avoir fait faire de bonnes études, il l'envoya en Hollande, en Angleterre et en France. Klaunig prit le grade de docteur en médecine à Leyde, en 1699, et, à son retour en Allemagne, exerça l'art de guérir avec tant de distinction, que l'empereur Joseph le nomma médecin de la cour. Il mourut le 17 janvier 1731. Outre diverses observations, insérées dans les Éphémérides de l'Académie des Curieux de la nature, dont il était membre, on a de lui un ouvrage intitulé :

Nosocomium charitatis, sive historiæ in nosocomio Sanctissimæ Trinitatis sacro observatæ. Breslau, 1718, in-4°. (o.)

KLEBE (Frédéric-Albert), né à Bernbourg, le 21 septembre 1769, étudia la médecine à Halle, et y prit le grade de docteur. Après avoir pratiqué pendant quelque temps l'art de guérir à Hoym, dans le pays d'Anhalt-Bernbourg, il vint, en 1795, s'établir à Gotha, passa deux ans après à Kahla, dans la principauté d'Altenbourg, remplit ensuite la place de secrétaire auprès du ministre hanovrien à Francfort-sur-le Mein, et finit par accepter une chaire à Wurzbourg, où il établit une gazette politique en 1803. Nous citerons, parmi ses écrits, les suivans :

Anleitung zu einer schicklichen und angemessenen Behandlung der Pocken. Halle, 1791, in-8°.
Dissertatio de medicamentorum alcalinorum variâ indole ac virtutibus. Halle, 1792, in-4°. (o.)

KLEIN (Jacques-Théodore), célèbre naturaliste allemand, né à Kœnigsberg en 1685, se consacra dès sa plus tendre jeu-

nesse à la jurisprudence et à l'histoire naturelle, dont il fit marcher l'étude de front. A l'âge de seize ans, il voyagea en Hollande et en Angleterre. Devenu secrétaire du sénat de Dantzick en 1713, il consacra sa vie entière aux diverses branches de la science de la nature, et mourut le 27 février 1760. Laborieux écrivain et compilateur infatigable, il a laissé des ouvrages sur presque toutes les parties de l'histoire naturelle; mais dans aucun il n'a fait preuve de goût ni de génie. Il lui fut surtout impossible de se faire une idée juste de ce que doivent être la méthode et la nomenclature. Jacquin lui a consacré un genre de plantes (*kleinia*), de la famille des corymbifères. Ses ouvrages sont :

Fasciculus plantarum rariorum et exoticarum. Dantzick, 1722, in-8°. - *Ibid.* 1724, in-8°.

An Tithymaloïdes frutescens foliis Nerii Plum. T. 654? *Boerh. I. Alt. l.* 259. *nec cacalia, nec cacaliastrum.* Dantzick, 1730, in-4°.

Descriptiones tubulorum marinorum, è quorum censum relati lapides caudæ cancri Gesneri et his similes belemnitæ, eorumque alveoli. Addita est dissertatio epistolaris de pilis marinis. Dantzick, 1731, in-4°. - Dantzick et Léipzick, 1773, in-4°.

Avec dix planches.

Naturalis dispositio echinodermatum. Accessit lucubratiuncula de aculeis echinorum, cum spicilegio de belemnitis. Dantzick, 1734, in-4°. - Léipzick, 1778, in-4°. - Trad. en français par la Chesnaye des Bois, Paris, 1754, in-8°.

Avec trente-six planches. La seconde édition a été enrichie, par Nathanael-Godefroi Leske, d'additions qui ont été publiées à part, avec dix-huit planches (Léipzick, 1778, in-4°.).

Sciagraphia lithologica curiosa, sive lapidum figuratorum nomenclator, olim à J.-J. Scheuchzero conscriptus, post auctus et illustratus à J.-T. Kleinio. Præmissa epistola M.-A. Capeller de studio lithographico, de entrochis et belemnitis, cum additionibus et figuris. Dantzick, 1740, in-4°.

Historiæ piscium naturalis promovendæ Missus I. Dantzick, 1740; *II*, 1741; *III*, 1742; *IV*, 1744; *V*, 1749, in-4°.

Avec 6, 4, 7, 16 et 20 planches. La bizarre nomenclature adoptée par Klein, et l'insuffisance des descriptions qu'il a données, déterminèrent Jean-Jules Walbaum à publier (*J.-T. Kleinii ichthyologia enodata.* Léipzick, 1793, in-4°.) une table alphabétique de tous les poissons dont cet auteur a parlé, en ajoutant à chacun les noms assignés par Linné, Gmelin, Bloch et autres modernes. On trouve quelques observations intéressantes sur l'anatomie des poissons dans cet ouvrage, qui est très-répandu en France.

Summa dubiorum circà classes quadrupedum et amphibiorum in cel. C. Linnei systemate naturæ : sive naturalis quadrupedum historiæ promovendæ prodromus, cum præludio de crustatis; adjecti discursus: 1) de ruminantibus; 2) de periodo vitæ humanæ collato cum brutis. Dantzick et Léipzick, 1743, in-4°. - Trad. en français, Paris, 1754, in-8°.

C'est une critique très-mal fondée de la méthode de Linné relative aux reptiles.

Mantissa ichthyologica de sono et auditu piscium, sive disquisitio rationum, quibus auctor epistolæ in Bibliothecâ gallicâ de auditu piscium, omnes pisces mutos surdosque esse contendit. Léipzick, 1746, in-4°.

Historiæ avium prodromus, cum præfatione de ordine animalium in genere. Accessit historia muris alpini et vetus vocabularium animalium manuscriptum. Lubeck, 1750, in-4°. - Trad. en allemand, Leipzick et Lubeck, 1760, in-8°.; et par Klein lui-même, Dantzick, 1760, in-4°.
Avec sept planches.

Quadrupedum dispositio brevisque historia naturalis. Léipzick, 1751, in-4°. - Trad. en allemand, Dantzick, 176., in-4°., Lubeck, 1760, in-8°.
Avec six planches.

Tentamen methodi ostræologicæ, sive dispositio naturalis cochlidum et concharum in suas classes, genera et species. Leyde, 1753, in-4°.
Avec douze planches.

Tentamen herpetologiæ, cum perpetuo commentario. Leyde et Gœttingue, 1755, in-4°.
Avec deux planches. Prenant le mot *reptile* dans son acception grammaticale, Klein ne parle ici que des serpens et des vers. Il a la manie d'employer partout des noms tirés du grec.

Lucubratiuncula subterranea prior de lapidibus macrocosmi propriè talibus. Saint-Pétersbourg, 1758, in-4°.

Lucubratiuncula posterior de terris, mineralibus, lapidibusque idiomorphis. Saint-Pétersbourg, 1760, in-4°.

Stemmata avium quadraginta tabulis æneis ornata : accedunt nomenclatores polono-latinus et latino-polonus. Léipzick, 1759, in-4°.

Dubia circa plantarum marinarum fabricam vermiculosam. Saint-Pétersbourg, 1760, in-4°.
Avec trois planches.

Ova avium plurimorum ad naturalem magnitudinem delineata et genuinis coloribus pictu : oder, Sammlung unterschiedener Vogeleyer in natuerlicher Groesse. Léipzick, Kœnisgberg et Mitau, 1766, in-4°.
Avec vingt-une planches, représentant cent quarante-cinq espèces d'œufs.

Oryctographia Gedanensis, oder Beschreibung und Abbildung der in der Danziger und umliegenden Gegend befindlichen Versteinerungen. Nuremberg, 1769, in-fol.

Specimen descriptionis petrefactorum Gedanensium. Nuremberg, 1770, in-fol.

Klein a inséré un très-grand nombre d'articles détachés dans les Transactions philosophiques et dans les Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Dantzick, ainsi que dans le Magazin de Hambourg.

Klein (*Charles*), chirurgien de Stuttgard, né le 28 janvier 1772, a publié :

Dissertatio sistens monstrorum quorundam descriptionem. Stuttgard, 1793, in-4°.

Chirurgische Bemerkungen. Stuttgard, 1801, in-8°.

Gallerie griechischer weiblicher Schoenheiten in ihren reitzendesten Attitueden. Tubingue, 1801, in-8°.

Probe von der Charakteristik menschlicher Leidenschaften, in erhaben gearbeiteten Figuren dargestellt, und mit erklaerenden Texte versehen. Stuttgard, 1801, in-8°.

Praktische Ansichten der bedeutendsten chirurgischen Operationen auf eigene Erfahrungen gegruendet. Stuttgard, 1815, in-4°.

Bemerkungen ueber die bisher angenommenen Folgen des Sturzes der Kinder auf den Boden bei schnellen Geburten. Stuttgard, 1817, in-8°.

Klein (*Louis-Godefroi*), médecin à Erbach, en Franconie, a laissé :

Interpres clinicus, sive de morborum indole, exitu in sanitatem, metaschematismo, successionibus, eventu funesto, dijudicationes, præsagitiones medicæ, pagellæ in memoriæ subsidium medicis junioribus ad infirmos ingressuris, fideliter communicatæ. Francfort-sur-le-Mein, 1753, in-8°.

De aëre, aquis et locis agri Erbacensis atque Brenbergensis, largi Obdenwaldi tractus, tentamen physico-medicum. Francfort-sur-le-Mein, 1754, in-8°.

Selectus rationalis medicaminum, quorum vera vis est ad felicem praxin-clinicam, prætermissis inertibus, titularibus, superstitiosis, institutibus. Francfort et Léipzick, 1756, in-8°. (A.-J.-L. J.)

KLETTEN (Georges-Ernest), né à Kitzingen, près de Wurzbourg, le 13 avril 1759, servit pendant quelque temps dans les armées suédoises, en qualité de médecin militaire, obtint en 1794 une place de professeur ordinaire à l'Université de Gripswald, et accepta en 1805 la chaire de chirurgie et d'accouchemens à celle de Wittemberg. Ses ouvrages sont, outre une très-bonne édition allemande du dictionaire de Blancard (Vienne 1788, 3 vol. in-8°.):

Wiener medicinische Monatsschrift. Vienne, 1789, in-8°.

Versuch einer Geschichte des Verschoenerungstriebes im weiblichen Geschlecht; nebst einer Anweisung, die Schoenheit ohne Schminke zu erhoehen. Gotha, 1792, 2 vol. in-8°.

Oratio de ingenio medici. Gripswald, 1797, in-4°.

Kritische Ideen ueber den zweckmaessigsten Vortrag der ausuebenden Medicin, mit Ruecksicht auf die medicinischen Systeme aelterer und neuerer Zeit. Rostock et Léipzick, 1798, in-8°.

Beytraege zur Kritik ueber die neusten Meinungen in der Medicin. Rostock et Léipzick, 1801-1804, in-8°.

De constitutione morborum atrabiliariâ, seri autumni propriâ, commentatio medico-practica. Wittemberg, 1806, in-4°.

Programma de perversâ in rebus medicis inquirendis et explicandis philosophandi ratione. Wittemberg, 1807, in-4°.

Programma de ineptâ remediorum debilitantium denominatione. Wittemberg, 1807, in-4°.

On ne confondra pas ce médecin avec Klett (Georges-Christophe), dont on a:

Tentamen evolvendi notionem de sanitate hominis. Wurzbourg, 1794, in-8°. (O.)

KLINKOSCH (Joseph-Thaddée), professeur d'anatomie et de médecine à l'Université de Prague, né dans cette ville en 1735, y termina sa carrière le 16 avril 1778. On lui doit une collection choisie des thèses soutenues devant la Faculté dont il fut appelé en 1762 à faire partie. Ses ouvrages sont:

Theses physiologicæ de sensibilitate et irritabilitate ex experimentis factis deductæ. Prague, 1761, in-8°.

Divisio herniarum, novaque herniæ ventralis species. Prague, 1765, in-4°.

Anatome partûs capite monstroso. Prague, 1766, in-4°.

Anatomica monstri bicorporei monocephali descriptio. Pragne, 1767, in-4°.

Num jam verus usus pulmonis in machinâ humanâ notus sit? Pragne, 1771, in-4°.

Dissertatio de hydrocephalo fœtûs rariori ejusque caussâ. Prague, 1773, in-4°.

Dissertatio de arenulis in lotio adparentibus, ut infallibili salutaris morborum eventûs signo prognostico. Pragne, 1775, in-8°.

Dissertationes medicæ selectiores Pragenses. Prague, 1775, in-4°.
Dissertatio de verâ naturâ auriculæ ejusdemque regeneratione. Prague, 1775, in-8°. (J.)

KLUYSKENS (Jean-François), premier officier de santé dans les troupes du royaume des Pays-Bas, membre de l'Académie royale des sciences de Bruxelles, est né le 9 décembre 1771, à Alost, dans la Flandre orientale, où son père exerçait la profession de chirurgien. Destiné à suivre la même carrière, il fut envoyé à Gand, en 1788, pour y faire des études régulières. Comme il joignait beaucoup d'application à de grandes dispositions naturelles, il obtint la médaille d'or qu'on accordait alors à l'élève le plus distingué de l'Ecole. Étant entré ensuite au service de l'Autriche, il se trouva en Champagne à l'affaire de la Croix-aux-Bois, où il reçut une blessure grave, qui le mit dans la nécessité de quitter le service actif. Il fut ensuite attaché à l'hôpital de Longwy, et, après la bataille de Jemmapes, il se retira dans le sein de sa famille. A la suite d'un voyage fait à Paris, dans la vue de se perfectionner sous les maîtres habiles de cette capitale, il obtint en 1794 la place de chirurgien-major dans l'armée hollandaise. Lorsque les Français se furent emparés de la Hollande, il se retira dans la ville de Gand, pour y exercer l'art de guérir. Ses talens, bientôt connus, le firent nommer chirurgien en chef de l'hôpital civil et professeur d'anatomie et de chirurgie à l'Ecole élémentaire. Sa réputation toujours croissante lui valut plus tard la place de chirurgien en chef de l'hôpital sédentaire. Lorsque la Belgique passa sous le sceptre de la maison d'Orange, en 1814, M. Kluyskens devint chirurgien principal de l'armée des Pays-Bas. En cette qualité, il déploya une activité qu'on ne saurait trop louer pour organiser le service des hôpitaux destinés à recevoir les innombrables blessés de la bataille du Mont-Saint-Jean, et pour préserver Bruxelles de l'épidémie dont l'encombrement des malades, au milieu des chaleurs de l'été, la menaçait. La Belgique lui doit l'établissement d'un hospice de maternité, celle de cours pour les sage-femmes, la propagation de la vaccine, la fondation d'un grand hospice pour les fous, et en grande partie la création de l'Université qui siége à Gand. Il a traduit en français la Zoonomie de Darwin (Gand 1810, 4 vol. in-8°), commencé en 1809 la publication d'un intéressant recueil qui porte le titre d'*Annales de littérature médicale étrangère*, et mis au jour, entr'autres ouvrages, les deux suivans, que nous citons comme étant les plus remarquables de ses nombreuses productions.

Mémoire sur la fièvre inflammatoire typhoïde qui règne dans la province de la Flandre orientale. Gand, 1817, in-8°.
Dissertation sur l'ophthalmie contagieuse qui règne dans quelques bataillons de l'armée des Pays-Bas. Gand, 1819, in-8°. (Z.)

KNACKSTEDT (Christophe-Elie-Henri), né à Bronswick le 12 décembre 1749, embrassa la profession de son père, qui était chirurgien, et se mit en apprentissage, suivant la coutume adoptée en Allemagne, chez un praticien de sa ville natale. Au bout d'un an, il partit pour Brine, où il se perfectionna dans la chirurgie et les accouchemens. En 1776, il revint à Bronswick, et fut admis, après les examens nécessaires, parmi les chirurgiens de la ville. Son but était de se consacrer surtout à l'enseignement; mais, voyant qu'il ne pouvait obtenir la place de professeur qu'il ambitionnait, il accepta en 1786, une chaire d'ostéologie et de maladie des os à Saint-Pétersbourg, où il fut reçu docteur en 1790, et mourut le 27 mars 1799, après avoir publié :

Osteologie, oder Beschreibung der Knochen des menschlichen Koerpers. Bronswick, 1781, in-8°.

Erklaerung lateinischer Wœrter, welche zur Zergliederungslehre, Physiologie, Wundarzneywissenschaft und Geburtshuelfe gehœren. Bronswick, 1784, in-8°. — *Ibid.* 1788, in-8°.

Teutsch-lateinischer Theil derjenigen Woerter, welche in seiner Erklaerung enthalten sind. Bronswick, 1785, in-8°.

Descriptio præparatorum maximam partem osteologicorum rarissimorum. Bronswick, 1785, in-8°.

Anatomische Beschreibung einer Missgeburt, welche ohne Gehirn und Hirnschaedel lebendig gebohren worden. Saint-Pétersbourg, 1791, in-4°.

Grundriss von den trockenen Knochen des menschlichen Koerpers. Saint-Pétersbourg, 1791, in-8°. (o.)

KNAUT (Christophe), botaniste allemand, naquit à Halle en 1638, fut médecin pensionné de cette ville, et y termina sa carrière en 1694. La méthode de Ray était alors la meilleure et la plus répandue : Knaut l'adopta, mais y fit quelques modifications peu importantes, et qui ne tournèrent pas au profit de la science. Son système comprend dix-sept classes établies principalement sur les considérations exposées par Ray et Morison, et, comme tous les botanistes d'alors, il sépara les arbres des arbrisseaux et des plantes herbacées. On a de lui :

Enumeratio plantarum circà Halam sponte provenientium. Léipzick, 1687, in-8°.

Cette flore énumère surtout les plantes qui croissent à l'occident de Halle. Knaut en indique plusieurs qui n'ont plus été retrouvées depuis. (o.)

KNAUTH (Chrétien), médecin du prince d'Anhalt Koethen, et bibliothécaire de la ville de Halle, y naquit en 1654, et y mourut le 11 avril 1716. Nous passons sous silence quelques opuscules qu'il a publiés sur les antiquités historiques et géographiques du pays d'Anhalt. Son travail le plus important, quoiqu'assez peu utile, est une modification de la méthode ima-

ginée par Rivinus, pour classer les plantes. Ce système n'a obtenu aucune faveur : Dillen et Sprengel l'ont traité avec une juste sévérité. Le livre dans lequel on le trouve exposé, a pour titre :

Methodus plantarum genuina, quâ differentiæ genericæ, tam summæ, quam subalternæ, ordine digeruntur. Halle, 1705, in-4°. - Leipzick et Halle, 1716, in-8°. (o.)

KNAPE (Christophe), né à Wollin, dans l'Uckermark, le 26 décembre 1747, servit pendant quelque temps dans les armées prussiennes, où il s'éleva même au rang de médecin en chef, et fut nommé, en 1783, professeur d'anatomie au Collége médico-chirurgical de Berlin. Nous connaissons de lui :

Theoria metamorphosis chemico-philosophicis rationibus superstructa. Halle, 1773, in-4°. - *Ibid.* 1774, in-4°.

Kritische Annalen des Staatsarzneykunde fuer das neunzehnte Jahrhundert. Berlin, 1804-1805, in-8°.

Kritische Jahrbuecher der Staatsarzneykunde fuer das neunzehnte Jahrhundert. Berlin, 1806-1808, in-8°.

Knape (*David-Henri*) a laissé :

Dissertatio de acido pinguedinis animalis. Gœttingue, 1754, in-4°. (z.)

KNEBEL (Emmanuel-Théophile), né à Goerlitz en 1772, et mort en 1809, le 30 janvier, s'est fait connaître d'une manière assez avantageuse par divers ouvrages dont nous allons rapporter les titres :

Dissertatio sistens hydrothoracen, imprimis ejus diagnosin. Wittemberg, 1795, in-8°.

Grundriss zu einer Zeichenlehre der gesammten Entbindungs-Wissenschaft. Breslau, Hirchberg et Lissa, 1798, in-8°.

Versuch einer chronologischen Geschichte der Litterargeschichte der Arzneywissenschaft, zur Befoerderung und Erleichterung der Studiums derselben verfasst. Breslau, 1799, in-8°.

Materialien zur theoretischen und praktischen Heilkunde. Breslau, 1800, in-8°.

Allgemeine Grundsaetze ueber die Entstehung, Beschaffenheit und Behandlung der Krankheiten. Breslau, 1800, in-8°.

Grundsaetze zur Kenntniss der Wassersucht im Allgemeinen. Breslau, 1801, in-8°.

Grundriss der policeylich-gerichtlichen Entbindungskunde. Breslau, tome I, 1801 ; II, 1803, in-8°.

Vorarbeiten zu einer vollstaendigen Biographie und Charakteristik des M. Karl-Traugott Thieme, weil. Rektors zu Loebau. Goerlitz, 1801, in-8°.

Theoretischer Versuch ueber den Charakter, einige Erscheinungen und die Heilart des gelben Fiebers. Goerlitz, 1805, in-8°.

Grundrisse zu einem vollstnendigen Handbuche der Litteratur fuer die gesammte Staatsarzneykunde, bis zum Ende des achtzehnten Jahrhunderts. Goerlitz, 1806, in 8°. (o.)

KNIPHOF (Jean-Jérome), né le 24 février 1704, à Erford, fit ses études dans cette ville et à Iéna. Reçu docteur à l'Université d'Erford, en 1737, il y fut nommé, au bout de dix ans, professeur d'anatomie, de chirurgie et de botanique. En 1745, il devint inspecteur du Cabinet d'histoire naturelle et d'objets d'arts, et bibliothécaire de l'Académie impériale des Curieux de la nature, dont il était déjà membre depuis douze années. Il termina sa carrière le 23 janvier 1765, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages :

Dissertatio exhibens lepram, sive elephantiasin observatam et curatam. Erford, 1727, in-4°.

Botanica in originali. Das ist : Lebendig Kraeuterbuch, worinnen die in hiesigen Lande wachsende Kraeuter nach ihrer Schœnheit vorgestellet werden. Erford, 1733-1747, 12 centuries in-fol. - Halle, 1756-1757, in-fol.

Cet ouvrage est peu utile au naturaliste, en ce qu'il ne donne pas les caractères botaniques des plantes.

Programma de physiognomiâ, tamquam parte semioticæ. Erford, 1737, in-4°.

Programma de manuscriptis, præcipuè medicis. Erford, 1745, in-4°.

Dissertatio de febribus compositis. Erford, 1746, in-4°.

Dissertatio de picâ. Erford, 1746, in-4°.

Dissertatio sistens corticis peruviani febrifugi succedaneorum quorumdam examina. Erford, 1747, in-4°.

Dissertatio de gramine levidensi præcellentissimo. Erford, 1747, in-4°.

Dissertatio de thermis artificialibus. Erford, 1748, in-4°.

Dissertatio de eo, quod novo medico opus sit cœmeterio. Erford, 1748, in-4°.

Programma : novo medico praxin non esse concedendam. Erford, 1748, in-4°.

Programma de eo, quemquam suus vellicat vomis. Erford, 1748, in-4°.

Dissertatio de transpiratione insensibili. Erford, 1748, in-8°.

Dissertatio vexatorum theoriâ et historiâ. Erford, 1748, in-4°.

Dissertatio de lactis discussione. Erford, 1749, in-4°.

Dissertatio de optimâ ossium in sceleto artificiosè jungendorum ratione. Erford, 1749, in-4°.

Dissertatio de laboribus pharmaco-chymicis. Erford, 1749, in-4°.

Dissertatio circâ usum venæ sectionis in puerperis. Erford, 1750, in-4°.

Dissertatio de virgis. Erford, 1750, in-4°.

Dissertatio de errore loci. Erford, 1750, in-4°.

Dissertatio de salubritate Erfordiæ. Erford, 1750, in-4°.

Dissertatio de guttâ serenâ. Erford, 1751, in-4°.

Dissertatio de sectione venæ medianæ nonnunquam periculosâ. Erford, 1752, in-4°.

Dissertatio de capite coniformi fœtûs, partum facilitante. Erford, 1752, in-4°.

Dissertatio de morborum recidivis. Erford, 1752, in-4°.

Physikalische Untersuchung des Pilzes, welchen die Natur durch Faeulniss im Jahre 1752 auf einigen Wiesen hervorgebracht. Erford, 1753, in-8°.

Programma de utili et jucundo in materiâ medicâ connexu. Erford, 1753, in-4°.

Dissertatio de nitro. Erford, 1753, in-8°.

Dissertatio de insaniâ. Erford, 1753, in-4°.

Dissertatio de compressione. Erford, 1754, in-4°.
Dissertatio de pilorum usu. Erford, 1754, in-4°.
Dissertatio de incommodo et periculo puerperis ex convivio baptismali imminenti. Erford, 1756, in-4°.
Dissertatio de elegantioris sexûs conditionibus. Erford, 1758, in-4°.
Dissertatio de pediculis inguinalibus, insectis et vermibus homini molestis. Erford, 1759, in-4°.
Dissertatio de lochiorum retentione. Erford, 1762, in-4°.
Dissertatio de regulo antimonii medicinali. Erford, 1762, in-4°.
On trouve aussi quelques morceaux de lui dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature, et dans les mélanges physico-médico-mathématiques de Buchner.
Kniphof (*Jean-Godefroy*), médecin à Meiningen, a publié :
Abhandlung von Salat, nebst dessen wahren Nutzen und Schaden; nebst der Beschreibung und Nutzen des Olei tromponum. Erford, 1757, in-4°. (A.-J.-L. J.)

KNIPS (Alexandre), né à Padoue en 1662, étudia la médecine tant en cette ville qu'à Venise. Après avoir servi dans les troupes du prince Farnèse en Dalmatie et en Espagne, il se rendit en Hollande d'où il vint à Paris, puis alla suivre les cours de chimie de la Faculté de Montpellier. Etant retourné en 1695 dans sa patrie, il y exerça l'art de guérir jusqu'en 1703, époque à laquelle l'Université lui confia une chaire de matière médicale. On a de lui :

Pro empiricâ sectâ adversus theoricam medicinam prælectio. Padoue, 1717, in-4°.
De Alexandro Knips Maccope, ac de duobus remediis, ab eo maximè illustratis, mercurio et aponensis thermibus, commentariolus. Padoue, 1745, in-4°.
Cette dernière brochure est d'un certain Nicolas Scaganati. (z.)

KOBER (Tobie), médecin allemand, né à Goerlitz, dans la Haute-Lusace, prit, en 1591, le titre de docteur à l'Université de Helmstaedt, où il avait fait ses études. Immédiatement après il s'engagea dans les troupes de l'empereur Rodolphe II, comme médecin militaire, et fit la guerre en Hongrie. Sa mort eut lieu en 1625. Il a laissé quelques poésies latines qui n'ont aucun mérite, et les deux opuscules suivans :

De lacte et pultibus, quibus infantes sustentantur. Gœrlitz, 1593, in-8°.
Decades tres observationum medicarum castrensium Hungaricarum. Francfort, 1606, in-8°. — Helmstaedt, 1606, in-8°. (o.)

KOCH (Chrétien-Martin), professeur extraordinaire de médecine à l'Université de Léipzick, depuis 1790, mourut le 12 février 1803. Il était né en 1752, à Breslau. On a de lui :

Dissertatio anatomico-physica de bursis tendinum mucosis. Léipzick, 1789, in-4°.
Dissertatio de morbis bursarum tendinum mucosarum. Léipzick, 1790, in-4°.

Programma de febre urticatâ. Léipzick, 1792, in-4°.
Sammlung auserlesener Abhandlungen zum Gebrauch fuer praktische Aerzte, in einen Auszug gebracht. Léipzick, tome I, II, III, 1791; IV, V, VI, 1792; VII, VIII, IX, 1792; X, XI, XII, 1793; XIII, XIV, XV, 1796, in-8°.

Koch (*Chr.-Andr.*) a publié :
Dissertatio de proportione solidorum ad fluida. Gœttingue, 1737, in-4°.

Koch (*Frédéric-Guillaume*), né à Rindsbourg le 3 octobre 1759, médecin à Gluckstadt, est auteur des deux opuscules suivans :
Dissertatio de miasmate putredinoso. Copenhague, 1785, in-8°.
Specimen medicum, sistens febrim putridam nervosam. Copenhague, 1786, in-8°.

Koch (*Jean-Ernest-André*), médecin à Lauchstaedt, non loin de Halle, a publié :
Der Gesundbrunnen und das Bad zu Lauchstaedt, historisch, physikalisch, chemisch und medicinisch beschrieben. Léipzick, 1790, in-8°.
Erfahrungen ueber die Wirkungskraefte des Gesundbrunnens und des Bades zu Lauchstaedt in aeltern und neuern Zeiten. Halle, 1802, in-8°.
Erfahrungen ueber die Wirkungskraefte des Gesundbrunnens und des Bades zu Lauchstaedt in den Sommern 1802 *bis* 1805. Léipzick, 1806, in-8°.

Koch (*Jean-Frédéric-Guillaume*), prédicateur évangélique de Magdebourg, où il est né le 30 mai 1759, a mis au jour divers ouvrages, parmi lesquels nous devons citer les suivans :
Botanisches Handbuch fuer teutsche Liebhaber der Pflanzenkunde ueberhaupt, und fuer Gartenfreunde, Apotheker und OEkonomen insbesondere. Magdebourg, tome I, 1797; II, III, 1798, in-8°. - *Ibid.* 1808, in-8°.
Mikrographia, eine Anleitung, die interessantesten mikroskopischen Objecte aus allen drey Reichen der Natur zu sammeln, zu praepariren und zu beurtheilen. Magdebourg, 1803, in-8°.

Koch (*Jean-Henri*), pharmacien à Thun, dans le canton de Berne, où il était venu au monde, et où il mourut en 178., a publié, outre divers Mémoires qui ont paru dans les Actes de la Société économique de Berne, les deux ouvrages suivans :
Kurze Abhandlung derjenigen innlaendischen Pflanzen, durch deren unvorsichtigen Gebrauch bey Menschen und Vieh grosse Schaden, ja der Tod selbst verursacht werden kann. Berne, 1774, in-8°.
Kurze Abhandlung von dem œkonomischen, medicinischen und mechanischen Nutzen und Gebrauch der innlaendischen und bey uns freywachsenden Baeumen und Stauden. Berne, 1774, in-8°. (z.)

KOEHLER (Jean-Valentin-Henri), chirurgien de la cour du duc de Saxe-Weimar, et sous-inspecteur de l'hospice de la Maternité à Iéna, né à Weimar en 1764, mort à Iéna, le 26 avril 1796, a laissé :

Beschreibung der physiologischen und pathologischen Praeparate, welche in der Sammlung des Herrn Hofraths Loder zu Iena enthalten sind. Léipzick, 1794, in-8°.
Versuch einer neuen Heilart der Trichiasis. Léipzick, 1796, in-8°.
(J.)

KOELLE (Jean-Louis-Chrétien), né à Moenchberg le 18 mars 1763, fit ses études à Bayreuth, Léipzick, Berlin et Erlangue. Ayant obtenu les honneurs du doctorat en médecine à

Erlangue, il occupa diverses places, celle entr'autres de professeur d'accouchemens à Bayreuth, où il termina ses jours le 30 juillet 1797. On a de lui :

Dissertatio : spicilegium observationum de aconito. Erlangue, 1787, in-8°. - *Ibid.* 1788, in-8°.
Flora des Fuerstenthums Bayreuth, gesammelt. Bayreuth, 1798, in-8°. Publié par M.-T.-C. Ellrodt. (J.)

KOENIG (Emmanuel), né à Bâle, le 1er novembre 1658, était fils d'un libraire de cette ville. Après avoir fait de bonnes études, et pris le grade de maître-ès-arts, il se sentit du goût pour la médecine, étudia cette science, et fut reçu docteur en 1682. La même année, l'Académie impériale des Curieux de la nature l'admit dans son sein, sous le nom d'*Avicenne*. Un voyage qu'il entreprit en France et en Italie, augmenta encore la masse de ses connaissances, dont il s'empressa de revenir faire hommage à sa patrie. Nommé professeur de langue grecque en 1695, il obtint, onze ans après, la chaire de physique, et en 1711, celle de médecine théorique, que la mort du célèbre Harder venait de laisser vacante, et qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 30 juillet 1731. Ecrivain assez fécond, il a laissé, indépendamment d'un grand nombre d'observations fournies aux Ephémérides des Curieux de la nature, les productions dont nous allons faire connaître les titres :

Dissertatio de adfectibus. Bâle, 1677, in-4°.
Dissertatio de regno animali. Bâle, 1682, in-4°.
Regnum vegetabile. Bâle, 1680, in-4°. - *Ibid.* 1688, in-4°. - *Ibid.* 1696, in-4°. - *Ibid.* 1708, in-4°.
Regnum animale. Bâle, 1682, in-4°. - *Ibid.* 1708, in-4°.
Regnum minerale. Bâle, 1686, in-4°. - *Ibid.* 1708, in-4°.
Logicæ inutilis Helmontianæ tripes. Bâle, 1686, in-4°.
Pyramis logica. Bâle, 1689, in-4°.
Scholia in observationes chirurgicas et medicas Joh. Muralti. Bâle, 1691, in-8°.
Chymia physica, circà corporum naturalem et artificialem statum. Bâle, 1693, in-4°.
Aureus thesaurus medicamentorum novorum. Bâle, 1703, in-8°. - *Ibid.* 1723, in 8°.
Spicilegium botanicum et anatomicum. Bâle, 1703, in-8°.
Georgica Helvetica curiosa. Bâle, 1705, in-8°.
Exercitatio medico curiosa, verè curiosa, de eô quod summum est in medicinâ. Bâle, 1711, in-4°. (A.-J.-L. J.)

KOENIG (Emmanuel), fils du précédent, vint au monde à Bâle le 14 octobre 1698, s'y appliqua de bonne heure à l'étude de la médecine, et prit le bonnet de docteur en 1718. Aussitôt après avoir obtenu ses grades, il alla entendre les leçons de Boerhaave à Leyde, et vint à Paris pour y accroître ses connaissances anatomiques. De retour en Suisse, il se pré-

senta plusieurs fois au concours pour diverses chaires devenues successivement vacantes à Bâle, mais il succomba toujours jusqu'en 1722, époque où enfin il parvint à obtenir la place de professeur d'anatomie et de botanique, qu'il échangea l'année suivante contre celle de médecine théorique. Mort d'apoplexie, le 12 septembre 1752, il a laissé :

Dissertatio de stimulis villorum corporis humani. Bâle, 1718, in-4°.
Theses medicæ. Bâle, 1721, in-4°.
Considerationes logicæ. Bâle, 1722, in-4°.
Adversaria medico-botanica et anatomica. Bâle, 1724, in-4°.
Theses physicæ. Bâle, 1727, in-4°.
Cogitata de jure naturali et moribus hominum. Bâle, 1727, in-4°.
Theses medicæ. Bâle, 1732, in-4°. (J.)

KOENIG (Jean-Gérard), botaniste livonien, né en 1728, passa dans le Danemark lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt ans, et s'y établit comme pharmacien. Au bout de quelque temps il alla en Suède, où les leçons de Linné et de Wallerius fortifièrent encore le goût vivement senti qu'il avait déjà pour l'histoire naturelle et la médecine. De retour en Danemark, il fut chargé par le gouvernement de faire un voyage d'histoire naturelle dans l'île de Bornholm. En 1764, il partit pour l'Islande, resta un an dans cette ville, et en rapporta une riche moisson de plantes rares. Envoyé à Tranquebar en 1767, il s'occupa presqu'uniquement de botanique. Déjà il avait parcouru les deux presqu'îles de l'Inde, et il se préparait à passer dans le Thibet, lorsque la mort le surprit, non loin de Madras, le 31 juillet 1785. Linné lui a consacré un genre de plantes (*Koenigia*) de la famille des polygouées. On a de lui :

Dissertatio de indigenorum remediorum ad morbos cuivis regioni endemicos expugnandos efficaciâ. Copenhague, 1773, in-8°.
Aussi long-temps qu'il régnera autant de préjugés qu'aujourd'hui dans la matière médicale, on ne saurait trop appeler l'attention sur les ouvrages destinés, comme celui-ci, à les combattre.
On trouve la relation de son voyage en Irlande dans les Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Berlin. Retzius, de Lund, a fait connaître les plantes qu'il lui avait adressées, dans ses *Observationes botanicæ.*
Koenig (*Joseph*), médecin de Vienne, est auteur d'un:
Medicinisch-politischer Vorschlag, der Lustseuche in grossen Staedten, vorzueglich in Wien, Einhalt zu thun. Vienne, 1787, in-8°. (J.)

KOELPIN (Alexandre-Bernard), médecin allemand, né à Ganz, dans l'île de Rugen, le 31 août 1739, mort le 18 novembre 1801, était professeur au gymnase académique de Stettin, et médecin de cette ville, place qu'il avait obtenue en 1772. Il a inséré des mémoires détachés dans plusieurs recueils périodiques allemands, tels que le Journal d'Hufeland, le

Magazin de Baldinger, les Archives de Pyl, etc., et publié en outre :

Dissertatio de primis cognoscendi principiis eorumque verâ subordinatione. Gripswald, 1757, in-8°.
Programma de deo ex formatione ossium cognoscendo. Gripswald, 1764, in-4°.
Dissertatio de fœtûs et adulti differentiâ. Gripswald, 1764, in-4°.
Dissertatio de structurâ mammarum sexûs sequioris. Gripswald, 1764, in-4°.
Commentatio de stylo ejusque differentiis externis. Gripswald, 1764, in-4°.
Oratio de historiæ naturalis et specialim botanices præstantiâ ac dignitate. Gripswald, 1776, in-4°.
Abhandlung von dem innern Bau der weiblichen Brueste. Berlin, 1767, in-4°.
Floræ Gryphicæ supplementum. Gripswald, 1769, in-4°.
Programma de culturâ historiæ naturalis in Pomeraniâ. Stettin, 1773, in-fol.
Praktische Bemerkungen ueber den Gebrauch der Sibirischen Schneerose in Gichtkrankheiten. Berlin, 1779, in-8°.

KOELPIN (*Alexandre*), conseiller et chirurgien du roi de Danemarck, professeur de chirurgie à Copenhague, né le 9 juillet 1731, à Uetersen, dans le Holstein, a mis au jour :

Dissertatio epistolaris de vitro antimonii cerati ad J.-F. Wohlert. Copenhague, 1773, in-8°.
De capitis læsionibus meletemata medico-chirurgica; cum adjectis observationibus. Copenhague, 1777, in-8°.
De chirurgiæ recentioris præ veteri præstantiâ et progressu, oratio. Copenhague, 1788, in-4°.
Die letzte Krankheit des Herrn Conferenzraths von Berger, ersten K. Daenischen Leibmedikus. Copenhague, 1791, in-8°.
Opuscula chirurgica. Copenhague, 1799, in-8°. (J.)

KOELREUTER (JOSEPH-THÉOPHILE), botaniste célèbre, professeur d'histoire naturelle à Carlsruhe, et directeur du jardin de botanique de cette ville, ainsi que de tous les autres jardins du grand-duc de Bade, est né en 1733, à Sulz sur le Necker, et mort le 11 novembre 1806. Il s'est surtout rendu célèbre par ses nombreuses expériences sur la reproduction des végétaux, et notamment sur la production des hybrides. Ces expériences fournissent le plus fort de tous les argumens contre la théorie de l'emboîtement des germes. Elles ont été faites principalement sur le tabac et la molène. Henschel les a attaquées, mais seulement en ce qui concerne les conséquences qu'on peut en déduire relativement aux sexes des plantes. Les ouvrages de Koelreuter sont :

Dissertatio de insectis coleopteris, necnon de plantis quibusdam rarioribus. Tubingue, 1755, in-4°.
Vorlaeufige Nachricht von einigen das Geschlecht der Pflanzen betreffenden Versuchen und Beobachtungen. Leipzick, 1761. - Premier append., 1763. - Deuxième, 1764. - Troisième, 1776, in-8°.

Das entdeckte Geheimniss der Cryptogamie. Carlsruhe, 1777, in-8°.
L'auteur applique le système sexuel aux plantes cryptogames, et soutient que la membrane qui couvre les corpuscules reproductifs joue le rôle d'organe mâle.
Koelreuter a inséré divers mémoires sur des plantes et des animaux dans les Commentaires de l'Académie de Pétersbourg. On trouve dans ceux de la Société palatine un autre mémoire de sa façon, dans lequel il trace l'histoire des expériences qui ont été faites depuis 1691 jusqu'en 1752 sur le sexe des plantes, et s'attache à démontrer que Rodolphe-Jacques Camerarius fut le premier qui mit cette importante vérité hors de doute.
KOELREUTER (*Théophile-Frédéric*), mort en 1811, au mois de septembre, était né à Carlsruhe, et pratiquait la médecine à Sulz sur le Necker. On a de lui :
G.-C. Reich, de febre ejusque quoad universam tractatione. Latinæ versioni traditum à T.-F. Koelreuter. Adjuncta sunt ejusdem : I. Nonnullæ de vi vitali meditationes : II. Casus medico-practici : III. Dissertatio de maniâ et delirio. IV. Dissertatio de febre putridâ epidemicâ. Carlsruhe, 1802, in-8°. (J.)

KOESTLIN (Charles-Henri), professeur d'histoire naturelle et médecin à Stuttgardt, mort en cette ville, le 8 septembre 1783, né, le 23 avril 1755, à Brackenheim, dans le pays de Wurtemberg, a publié :

Dissertatio de effectibus electricitatis in quædam corpora organica. Tubingue, 1775, in-4°.
Lettres sur l'histoire naturelle de l'île d'Elbe. Vienne, 1780, in-8°.
Von der Methode, die mineralischen Wasser vermittelst der fixen Luft durch die Kunst eben so wirksam, als die natuerlichen sind, auf eine wohlfeile Art nachzumachen. Stuttgardt, 1780, in-8°.
Fasciculus observationum physiologici atque mineralogico-chemici argumenti. Stuttgardt, 1780, in-4°. (O.)

KOHLHAAS (Jean-Jacques), né à Marggroeningen, dans le duché de Wurtemberg, le 19 octobre 1747, prit le grade de docteur en médecine à l'Université de Tubingue. S'étant établi ensuite à Ratisbonne, il y devint, en 1790, président de la Société de botanique. Ses ouvrages sont :

Dissertatio de genesi calculi urinarii. Tubingue, 1770, in-4°.
Ankuendigung der Anleitung zur Bildung aechter Wundaerzte. Ratisbonne, 1783, in-4°. - *Ibid.* 1787, in-8°.
Rezepten wider Aberglauben und Vorurtheile in medicinischen Dingen. Ratisbonne, 1784, in-8°.
Anleitung zur Bildung aechter Wundaerzte. Ratisbonne, tome I, 1784; II, 1785; III, 1786; IV, 1789, V, VI, 1794, in-8°. - Nuremberg, 1798, 2 vol. in-8°.
Lebensgeschichte des Hrn. D. Thomas Knigge, ausuebenden Arztes in Regensburg, welcher den 12 Jenner 1787 selig verschied. Nuremberg, 1787, in-fol.
Nachrichten von den Medicinalanstalten in Regensburg, als ein Beytrag zur medicinischen Policey. Nuremberg, 1787, in-8°.
Nachricht von den Medicinalanstalten in Regensburg. Ratisbonne, 1787, in-8°.

Medicinische Fragmente, aus der Verlassenschaft des D. Knigge. Ratisbonne, 1788, in-8°.
Lesebibliothek fuer die Liebhaber der Apotheker-und Wundarzneykunst. Ratisbonne, 1788-1789, in-8°.
Theoretische und praktische Philosophie fuer Aerzte, Apotheker und Wundaerzte. Ratisbonne, 1791, 2 vol. in-8°.
Mathematik fuer Aerzte. Iéna, 1792, in-8°.
Cet ouvrage avait été commencé par Jean-Ernest-Basile Wiedeburg.
Einleitung in die Naturgeschichte ueberhaupt und in die Kraeuterkunde besonders, nebst Linneischen Klassen, Ordnungen und Unterabtheilungen, zum stufenweisen Unterricht botanischer Zoeglinge. Nuremberg, 1793, in-8°. - Ratisbonne, 1803, in-8°.
Naturgeschichte fuer Aerzte und Wundaerzte, besonders fuer solche, die in kleinen Staedten und auf dem Lande wohnen. Nuremberg, 1794, in-8°.
Kurzgefasste Naturgeschichte nach den drey Reichen der Natur. Nuremberg, 1794, in-8°.
Nachricht den eigenen Verlag meiner Schriften betreffend. Ratisbonne, 1785, in-8°.
Medicinisch-praktische Jahrgaenge. Ratisbonne, 1804, in-8°.
Giftpflanzen auf Stein abgedruckt, nebst Beschreibungen. Ratisbonne et Stadtamhof, 1805, in-4°. (z.)

KOHLREIF (Godefroi-Albert), né à Lubeck le 22 octobre 1749, mourut le 8 mai 1802, à Saint-Pétersbourg, où il enseigna jusqu'en 1795 l'électricité médicale à l'hôpital de la ville, et la physique à l'école de chirurgie. Il nous reste de lui :

Von der wahren Todesart der Ertrunkenen, und den hieraus gefolgerten schicklichsten Mitteln fuer dergleichen Unglueckliche. Lubeck, 1778, in-4°.
Animadversiones criticæ in Dissertationem de caloris et frigoris modificationibus, è scholâ medico-chirurgicâ nuper divulgatam. Saint-Pétersbourg, 1786, in-4°.
An Weikard. Revel, 1786, in-8°.
Sollte die Elektricitaet wirklich die Waerme verursachen, und sollte diese Waerme eine Wirkung der Zersetzung des Elementarfeuers und Phlogistons seyn? Weimar, 1787, in-8°.
Abhandlung von der Beschaffenheit und dem Einfluss der Luft, sowohl der freyen atmosphaerischen, als eingeschlossenen Stubenlust, auf Leben und Gesundheit der Menschen. Weissenfels et Leipzick, 1794, in-8°. - Weissenfels, 1800, in-8°. (J.)

KOLBANY (Paul), médecin praticien à Presbourg, s'est fait connaître d'une manière avantageuse par ses écrits, dont les suivans sont ceux qui méritent surtout d'être cités :

Ungarische Giftpflanzen, zur Verhuetung tragischer Vorfaelle in den Haushaltungen, nach ihren botanischen Kennzeichen, nebst den Heilungsmitteln. Presbourg, 1791, in-8°.
Abhandlung ueber die herrschende Gifte in den Kuechen, nebst den Gegengiften. Vienne, 1793, in-8°.
Giftgeschichte des Thier-Pflanzen-und Mineralreichs, nebst den Gegengiften und der medicinischen Anwendung der Gifte. Vienne, 1798, in-8°.

Beobachtungen ueber den Nutzen des lauen und kalten Wassers im Scharlachfieber. Presbourg, 1808, in-8°.

Fernere Nachrichten von den gluecklichen Anwendung des lauen und kalten Wassers im Scharlachfieber. Pesth, 1808, in-8°. (z.)

KOLNER (Jean), médecin de Colberg, vivait au commencement du dix-septième siècle, et remplissait une chaire à l'Université de Gripswald, où il mourut en 1630. Il ne s'est fait connaître que par son attachement aveugle aux rêveries de l'astrologie, qui lui inspirèrent l'ouvrage dont nous allons donner le titre :

Tractatus iatromathematicus ex thematis cœli ad horam decubitûs erectione, morbi alicujus naturam, mutationem, crisin, eventum per conjecturas astrologicas pronunciantem, cum appendice de purgationis et phlebotomiæ, secundum influentiam astrorum, rectâ administratione. Gripswald, 1618, in-8°. (o.)

KOPP (Jean-Henri), médecin de Hanau, près de Francfort-sur-l'Oder, a rendu surtout d'importans services à la médecine publique, légale et politique, dont il a fait le principal objet de ses méditations. Parmi ses ouvrages nous devons citer les suivans :

Grundriss der chemischen Analyse mineralischer Kœrper. Francfort-sur-le-Mein, 1805, in-8°.

Versuch einer Darstellung des gelben Fiebers. Francfort-sur-le-Mein, 1805, in-8°.

Systematisch-tabellarisch Uebersicht und Charakteristik der Mineralkœrper. Francfort-sur-le-Mein, 1806, in-fol.

Topographie der Stadt Hanau, in Beziehung auf den Gesundheits- und Krankheits-Zustand der Einwohner. Francfort-sur-le-Mein, 1807, in-8°.

Jahrbuch der Staatsarzneykunde. Francfort-sur-le-Mein, 1808–1820, 12 vol. in-8°. (o.)

KORTUM (Charles-Arnaud), né le 5 juillet 1745, à Muehleim, dans le duché de Berg, pratiqua pendant quelque temps la médecine en cette ville, et alla, en 1771, se fixer à Bochum, dans le comté de la Marche. Ses ouvrages sont :

Dissertatio inauguralis de epilepsiâ. Duisbourg, 1767, in-4°.

Bienenkalender. Wesel, 1776, in-8°.

Grundsaetze der Bienenzucht, besonders fuer die Westphaelischen Gegenden. Wesel et Léipzick, 1776, in 8°.

Anweisung, wie man sich vor alle ansteckende Krankheiten verwahren koenne. Wesel et Léipzick, 1779, in-8°.

Beantwortung einiger Anmerkungen, welche Hr. Riem ueber einige seiner Grundsaetze der Bienenzucht gemacht hat. Munster, 1781, in-8°.

Vertheidigung der Alchymie gegen die Einwuerfe neuerer Schriftsteller, besonders des Herrn Wieglebs. Duisbourg, 1789, in-8°.

Noch ein Paar Worte ueber Alchymie und Wiegleb, oder erster Anhang der Vertheidigung der Alchymie gegen die Einwuerfe der neuesten Gegner. Dnisbourg, 1791, in-8°.

Von Urin, als einem Zeichen in Krankheiten, und von den Kunstgriffen der Harnaerzte, wenn sie daraus die Krankheiten sagen. Duisbourg, 1793, in-8°.
Ausfuehrliche Nachricht von dem Nutzen und von der Bereitung der Rumfordischen Suppe. Duisbourg, 1802, in-8°.
Die Kaffee und seine Stellvertreter. Elberfeld, 1809, in-8°.

Kortum (*Charles-Georges-Théodore*), né à Dortmund le 29 mai 1765, médecin d'abord en cette ville, puis à Stollberg, non loin d'Aix-la-Chapelle, a publié :
Dissertatio de apoplexiâ nervosâ. Gœttingue, 1785, in-4°.
Commentarius de vitio scrofuloso indeque pendentibus morbis secundariis. Lemgo, tome I, 1789; II, 1790, in-8°.
Medicinisch chirurgisches Handbuch der Augenkrankheiten. Lemgo, tome I, 1791; II, 1794, in-8°.
Beytraege zur praktischen Arzneywissenschaft. Gœttingue, 1796, in-8°.
Medicinisch-praktische Bibliothek fuer Aerzte und Wundaerzte. Munster et Hanau, 1789-1791, in-8°.
Publié de concert avec J.-E. Schaeffer.
J. Kaempf Enchiridion medicum passim emendatum et auctum. Francfort-sur-le-Mein, 1792, in-8°.
Vollstaendige physikalisch-medicinische Abhandlung ueber die warmen Mineralquellen und Baeder in Aachen und Burscheid. Duisbourg, 1798, in-8°. - Dortmund, 1818, in-8°.
Ueber die Unschaedlichkeit der Kirchhoefe und Begraebnisse in Staedten und Doerfern. Osnabruck, 1801, in-8°.

Kortum (*Jean-Charles-Arnaud*), fils de Charles-Arnaud, médecin à Bochum dans le comté de la Marche, né le 23 août 1772, a écrit :
Dissertatio sistens signa ex labiis. Duisbourg, 1795, in-4°.
Gesundheitsbuechlein fuer Bergleute. Dortmund, 1798, in-8°.

(o.)

KOZACK (Jean-Sophrone), né à Homazowiz, dans la Bohême, en 1602, prit le grade de docteur en médecine en France, et vint, en 1636, s'établir à Brême, où il termina sa carrière en 1685, le 30 janvier. Il a publié la plupart de ses ouvrages sous le nom de Brachier, et adopté presque tous les travers de Fludd. La singularité de ses opinions théologiques lui suscita d'assez violentes disputes avec Kipping et Havemann.

Discursus physici quatuor, de rerum naturalium principiis, de generationum et transplantationum modis, morborum causis et speciebus, methodo curationum. Brême, 1631, in-8°.
De anatomiâ vitali microcosmi. Brême, 1636, in-4°.
Physica Mosaica, oder von der Geschoepfen, welche vom Geist des Herrn in den ersten sechs Tagen formiret worden. (Sans lieu d'impression), 1627, in-8°.
Septimaniæ horologii microcosmi liber quartus de vegetabilium speciebus, partibus, signaturis. Wesel, 1640, in-4°.
Alexipharmukon pestis Havemannianæ. Brême, 1648, in-4°.
Cura recidivæ pestis Havemannianæ. Brême, 1648, in-4°.
Sabbatus domini, oder Bekenntniss von der Ruhe des Herrn und von dem Zustande aller Kreaturen dieser Welt nach ihrem Ableben. (Sans lieu d'impression), 1644, in-8°.

Anti-Havemann, sive retorsio. Brême, 1656, in-8°. – Appendix I, II. *Ibid.* 1656, in-8°.

Tractatus medicus de sale ejusque in corpore humano resolutionibus salutaribus et noxiis. Francfort, 1663, in-4°.

Mica I, philosophiæ sacræ. Brême, 1662, in-8°.

De hæmorrhagiâ. Brême, 1666, in-8°.

Justa Aeoli Sausewind, sive retorsio calumniarum, mendaciorum et convitiorum. Brême, 1667, in-8°.

Knipperdolling redivivus, per crasin Kipping, per Anagramma Doller Kipping. Brême, 1668, in-8°

Tractatus spagyrici de phlebotomiâ et de fontanellis. Brême, 1655, in-8°.

Kozack (*Jean-Théodore*), fils du précédent, médecin à Bronswick, a publié :

Dissertatio de purgandi ratione. Franequer, 1674, in-4°. (J.)

KRAG (André), né à Ripen, ville du Danemarck, dans le Jutland, en 1558, fit ses études à Copenhague, où il remplit pendant deux ans les fonctions de précepteur dans un collége. S'étant formé lui-même en instruisant les autres, il prit du goût pour les sciences, et se rendit à Wittemberg, où il fut reçu maître-ès-arts. De retour à Copenhague, il parvint à obtenir d'être envoyé dans les pays étrangers aux frais du gouvernement. Empressé de mettre ce bienfait à profit, il partit pour Montpellier, et y prit le grade de docteur en médecine en 1585. Quatre ans après l'Université de Copenhague lui confia une chaire de mathématiques, et l'année suivante elle lui donna celle de physique, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 8 juin 1600. Nous n'avons de lui que quelques lettres imprimées dans le recueil de Hornung, et la collection intitulée :

Laurea apollinea Monspeliensis. Bâle, 1587, in-4°. (J.)

KRAMP (Chrétien), médecin successivement à Strasbourg, à Paris, à Meissenheim, à Spire et à Cologne, autrefois professeur de chimie et de physique expérimentale à l'école centrale du département de la Roër, a publié :

Geschichte der Aërostatik, historisch, physisch, und mathematisch ausgefuehrt. Strasbourg, 1783, 2 vol. in-8°.

Anhang zu der Geschichte der Aërostatik. Strasbourg, 1786, in-8°.

De vi vitali arteriarum diatribe. Addita nova de febrium indole generali conjectura. Strasbourg, 1786, in-8°.

Krystallographie des Mineralreichs. Vienne, 1793, in-8°.

Publié de concert avec Bekkerhin.

Fieberlehre, nach mechanischen Grundsaetzen. Heidelberg, 1794, in-8°.

Kritik der praktischen Arzneykunde, mit Ruecksicht auf die Geschichte derselben und ihre neuern Lehrgebaeude. Léipzick, 1795, in-8°.

Analyse des réfractions astronomiques et terrestres. Strasbourg et Léipzick, 1799, in-4°.

Cet ouvrage a valu une place distinguée à l'auteur dans la république des lettres. L'Institut l'a proclamé, en 1798, comme étant la meilleure production de l'année.

Elémens d'arithmétique universelle. Strasbourg, 1808, in-8°.
L'auteur y expose un calcul des dérivations un peu différent de celui d'Arbogard. On lit son ouvrage avec intérêt et avec fruit, malgré le néologisme qui l'entache.
Kramp a traduit en allemand l'Art des accouchemens de Sacombe (Manheim, 1796, in-8°.), et inséré plusieurs mémoires dans différens recueils périodiques. (J.)

KRAPF (François-Joseph), né à Kenzingen sur l'Eltz, au mois de janvier de l'année 1754, devint, dans la suite, médecin de la ville de Bade et conseiller du grand-duc. On a de lui :

Beschreibung der varmen Baeder zu Baden in der Markgraffchaft Baden. Tubingue, 1794, in-8°
Krapf (*Charles de*), médecin de l'empereur d'Autriche à Vienne, a publié :
Naturspiegel. Bâle, 1761, in-fol.
Experimenta de nonnullorum ranunculorum venenatá qualitate, horum externo et interno usu. Vienne, 1766, in-8°.
Anatomische Versuche und Anmerkungen ueber die eingebildete Erweiterung der Beckenhoehle in natuerlichen, und angepriesche Durchschneidung des Schaambeinknorpels in widernatuerlichen Geburten, mit daraus gezogenen Lehrsaetzen. Vienne, 1780, 2 vol. in-8°.
Beschreibung der in Unteroesterreich, sonderlich aber um Wien herumwachsenden Schwaemme. Vienne, 1782-1783, in-4°.
Krapf (*Nicolas-Ambroise*), né en 1720, mort le 30 septembre 1797, à Muhlberg, dans le pays de Bade, où il était médecin, a laissé :
Gespraech zwischen einem Philosophen und Medikus, von dem schon so viele Jahrhunderte mit der Forma vergebens gesuchten und nunmehr gefundenen Principio Vitæ. Augsbourg, 1768, in-8°.
Systema recentissimum de essentiâ hominis, quoad animalitatem in genere, quoad spiritualitatem in specie. Augsbourg, 1768, in-8°. (o.)

KRATZENSTEIN (Chrétien-Théophile), médecin allemand, né à Wernigerode en 1723, mourut en 1795 à Copenhague, où il remplissait une chaire de physique, pour laquelle il avait quitté, en 1751, la place de professeur à l'Université de Halle. Ses ouvrages sont assez nombreux :

Beweis, dass die Seele ihren Kœrper baue. Halle, 1744, in-8°.
Théorie de l'élévation des vapeurs et des exhalaisons, démontrée mathematiquement. Bordeaux, 1745, in-4°. - Trad. en allemand, Halle, 1745, in-8°.; *Ibid.* 1747, in 8°.
Physikalische Briefe von dem Nutzen der Electricitaet in der Arzneywissenschaft. Halle, 1766, in-8°. - *Ibid.* 1772, in-8°.
Theoria electricitatis, more geometrico explicata. Halle, 1746, in-8°.
Theoria fluxûs diabetici, ejusque sanandi methodus, more geometrico explicatu. Halle, 1746, in-8°.
Abhandlung von dem Einflusse des Mondes in die Witterung und in den menschlichen Kœrper. Halle, 1747, in-8°.
Abhandlung von der Erzeugung der Wuermer im menschlichen Kœrper. Halle, 1752, in-8°.
Vertheidigung des Herrn Hamberger's gegen den Herrn Kessel. Halle, 1752, in 8°.

Historia restitutæ loquelæ per electrisationem. Copenhague, 1753, in-4°.
Vorlesungen ueber die Experimentalphysik in einem Auszuge. Copenhague, 1758, in-8°. - *Ibid.* 1770, in-8°. - *Ibid.* 1778, in-8°. - *Ibid.* 1781, in-8°. - *Ibid.* 1783, in-8°. - *Ibid.* 1787, in-8°.
Systema physicæ experimentalis. Copenhague, 1764, in-8°.
Dissertatio de vi centrifugâ ad morbos sanandos applicatâ. Copenhague, 1765, in-8°.
Theoria cursûs oceani eumque practicè determinandi methodus. Copenhague, 1766, in-8°.
Dissertatio de duplici febrium indole. Copenhagne, 1769, in-8°.
Amolitio vis inertiæ et vis repulsivæ, vulgò inter principia motûs et quietis corporum, sed falsò relatarum Copenhague, 1770, in-8°.
Subsidia de Theophrasti historiâ plantarum benè merendi. Copenhague, 1772, in-8°.
Tentamen resolvendi problema ab Academiâ scientiarum Petropolitanâ ad annum 1780 publicè propositum. Saint-Pétersbourg, 1781, in-8°.
Theoria inflammationis. Copenhague, 1781, in-8°.
L'art de naviguer dans l'air. Copenhagne et Léipzick, 1784, in-8°.
Gemeinnuetzige Sammlungen zum Nutzen und Vergnuegen fuer alle Staende. Quedlinbourg et Blankenbourg, 1787, in-8°.
Schreiben an Hrn. Friedrich Nicolai, in Berlin, ueber die Lehre von Feuer. 1791, in-8°. (o.)

KRAUSE (Charles-Chrétien), né à Delisch, dans la Saxe, en 1716, était fils d'un cordonnier. Destiné d'abord à la chirurgie, il exerça pendant quelque temps cet art à Halle et à Hambourg; mais, en 1742, il vint faire des études médicales à Léipzick, prit le grade de docteur dans cette Université, et y fit ensuite pendant quelque temps des cours de mathématiques et de médecine. Promu, en 1762, à la chaire d'anatomie et de chirurgie, il termina sa carrière trente et un ans après, le 26 avril. Son principal titre littéraire est la belle édition qu'il a donnée de Celse (Léipzick, 1767, in-8°.), et qui a été jointe à la collection des *variorum*. On a aussi de lui plusieurs traductions, et un assez grand nombre d'opuscules académiques ou autres, dont voici les titres :

Dissertatio de homine non machinâ. Léipzick, 1752, in-4°.
Dissertatio de inventione indicationum universim. Léipzick, 1753, in-4°.
Sendschreiben an Hrn. von Windheim, wegen der von ihm uebernommenen Vertheidigung des materialistischen Irrthums. Léipzick, 1754, in-4°.
Compendium logices secundum principia C.-A. Crusii. Léipzick, 1754, in-8°.
Pruefung der Preisfrage des Herrn Le Cat von der Muskelbewegung. Léipzick, 1755, in-4°.
Dissertatio : quænam sit causa proxima mutans corpus fœtûs, non matris gravidæ, hujus mente è caussâ quâdam violentiore commota. Saint-Pétersbourg, 1756, in-4°. - Trad. en allemand par C.-A. Wichmann, Léipzick, 1758, in-4°.
Dissertatio : de amuletis medicis cogitata. Léipzick, 1758, in-4°.
Memoria S.-T. Quellmalz. Léipzick, 1759, in-4°.
Programma : Commentarius in §§. 737-744 institutionum medicarum Hermanni Boerhaavii. Léipzick, 1761, in-4°.

Programma quo Celsi libri quatuor postremi emendantur. Léipzick, 1762, in-4°.
Dissertatio de variolarum exstirpatione insitioni substituendâ. Léipzick, 1762, in 4°.
Dissertatio de derivatione et revulsione humorum per sanguinis missionem impetrandis. Léipzick, 1764, in-4°.
Dissertatio de sensilibus humani corporis partibus. Léipzick, 1765, in-4°.
Dissertatio prima de viribus medicamentosis hydrargyri et indè arte factorum pharmacorum. Léipzick, 1773, in-4°. - II, 1783, in-4°.
Dissertatio de hæmorrhagiarum pathologiâ. Léipzick, 1777, in-4°.
Dissertatio de remediis hæmorrhagiarum externarum. Léipzick, 1778, in-4°.
Dissertatio de remediis hæmorrhagiarum internarum. Léipzick, 1778, in-4°. -Trad. en allemand avec le précédent, Léipzick, 1783, in-8°.
Dissertatio de scabie humani generis. Léipzick, 1779, in-4°.
Semiotices medicæ generalia. Léipzick, 1780, in-4°.
Dissertatio de pelvi fœmineâ metiendâ. Léipzick, 1781, in-4°.
Vis ac potentia animæ gravidæ mulieris in fœtum denuò asserta et vindicata. Léipzick, 1786, in-4°. -Trad. en allemand par F.-M. Drechsler, Léipzick, 1787, in-8°.
Dissertatio de primâ puerorum dentitione. Léipzick, 1790, in-4°.
Longa vita hominum antediluvianorum expensis caussis asserta. Léipzick, 1792, in-4°. - *Ibid.* 1793, in-8°.
La plupart des opuscules de Krause ont été réimprimés ensemble, par les soins de C.-G. Kuehn, sous le titre de :
Opuscula medico-practica. Léipzick, 1787, in-8°. (J.)

KREBS (Frédéric-Chrétien-Charles), médecin allemand, né à Osterwick, dans la principauté d'Halberstadt, prit le grade de docteur à l'Université de Helmstaedt, et s'établit ensuite à Quedlinbourg; mais, au bout d'un certain temps, il alla se fixer à Blankenbourg, où il mourut le 10 mai 1793, laissant, outre plusieurs mémoires disséminés dans les recueils périodiques de l'Allemagne, les ouvrages suivans :

Dissertatio de apoplexiâ peripneumoniam indicante. Helmstaedt, 1780, in-4°.
Medizinische Kleinigkeiten. Léipzick, 1781, in-8°.
Beytrag zur arzneylichen Huelfe auf dem Lande. Quedlinbourg, 178., in-8°.
Medicinische Beobachtungen. Quedlinbourg, tome I, 1782-1783; II, 1785-1791, in-8°. (J.)

KRETZSCHMAR (Frédéric-Samuel), médecin saxon, de Chemnitz, vint au monde en 1730, et mourut le 17 avril 1793. Après avoir fait ses études à Tubingue, où le bonnet doctoral lui fut accordé en 1764, il devint médecin et conseiller du prince d'Anhalt-Dessau, à la cour duquel il passa le reste de ses jours. On a de lui :

Dissertatio de experientiâ praxeos medicæ magistrâ. Tubingue, 1764, in-4°.

Irrthuemer, Warnungen und Lehren, welche das Publikum in Ansehung der praktischen Arzneykunst betreffen. Dessau, 1768, in-8°. -Wurzbourg, 1770, in-8°.

Medicinische Unterweisungen. Dessau, 1772, in-8°.

KRETZSCHMAR (*Samuel*), mort le 16 avril 1774, a publié :

Beschreibung des Sauerbrunnens in der Starostey. Zips, 1751, in-fol.

Beschreibung der in Dresden ohnlaengst erzeugten Martyniæ annuae villosæ; nebst einer Abhandlung, worinn der Nutzen gezeigt wird, den die Kraeuterlehre der Arzneykunst leistet. Dresde, 1764, in-4°.

(z.)

KREYSIG (FRÉDÉRIC-LOUIS), médecin allemand, né à Eilenbourg, dans la Saxe électorale, en 1769, fit d'abord des cours particuliers à Léipzick, et devint ensuite professeur adjoint de pathologie et de chirurgie à Wittemberg, où il finit par obtenir, en 1801, une chaire ordinaire d'anatomie et de botanique. Deux ans après le roi de Saxe le prit pour son médecin, et le fit venir à Dresde, avec le titre de conseiller. Il a publié :

Aristotelis de soni et vocis humanæ naturâ atque ortu theoria, cum recentiorum decretis comparata. Léipzick, 1793, in-8°.

Dissertatio de secretionibus in universum. Specimen I, Léipzick, 1794, in-4°. : *Specimen II*, *Ibid.* 1795, in-4°.

Programma de diathesis morborum phlogisticæ et nervosæ connubio. Léipzick, 1796, in-8°.

De peripneumoniâ nervosâ, seu malignâ, commentatio. Léipzick, 1796, in-8°.

Programmata II de febrifugorum nonnullorum epicrisi. Wittemberg, 1797, in-4°.

Neue Darstellung der physiologischen und pathologischen Grundlehren. Léipzick, tome I, 1798; II, 1800, in-8°.

Programmata V de sanguine vitâ destituto. Wittemberg, 1798, in-4°.

Programmata V de morbi notione, ejusque subjecto. Wittemberg, 1799, in-4°.

Programmata VII de peripneumoniâ, imprimis nervosâ, meditationes repetitæ. Wittemberg, 1800, in-4°.

Abhandlung ueber das Scharlachfieber, nebst Beschreibung einer sehr boesartigen epidemischen Frieselkrankheit, welche in Februar 1801 in Wittenberg herrschte. Léipzick, 1802, in-8°.

Die Krankheiten des Herzens systematisch bearbeitet und durch eigene Beobachtungen erlaeutert. Léipzick, tome I, 1814; II, 1815-1816; III, 1817, in-8°.-Trad. en italien, Pavie, 1819, in-8°.

De cordis humani morbis vitiisque ritè cognoscendis et curandis. Berlin, 1818, in-8°.

System der praktischen Heilkunde auf Erfahrung und daraus hergeleiteten Gesetzen der thierischen Natur gegruendet. Léipzick, 1818-1819, in-8°.-Trad. en latin, Léipzick, 1818, in-8°.

(z.)

KRUEGELSTEIN (JEAN-FRÉDÉRIC), médecin allemand, né à Gotha le 2 septembre 1738, prit le titre de docteur à Halle en 1760, et se fixa ensuite à Ohrdruf, dans le comté de Gleichen, où il devint successivement médecin pensionné, bourgmestre et inspecteur des écoles. On a de lui :

Dissertatio de noxio pellentium usu in partu difficili. Halle, 1760, in-4°.
Die Beherzigung der Zeit. Ohrdruf, 1771, in-8°.
Zur Verminderung der Arzneypreise, und der zu diesem Behufe erforderlichen Einrichtung der Dispensatorien und Taxen. Gœttingue, 1795, in-8°.
Vollstaendiges System der Feuerpolizeywissenschaft. Léipzick, tome I, 1798; II, 1799; III, 1800, in-8°.
Noth-und Huelfsbuechlein in der Ruhr und epidemischen Krankheiten ueberhaupt. Ohrdruf, 1803, in-8°.

KRUEGELSTEIN (*François-Chrétien-Charles*), médecin à Ohrdruf, est auteur d'un
Handbuch der allgemeinen Krankenpflege, zum Gebrauche fuer Aerzte und Familienvaeter. Erford, 1807, in-8°. (o.)

KRUEGER (JEAN-GOTTLOB), médecin distingué et habile naturaliste, naquit à Halle le 15 juin 1715. La faiblesse de sa constitution décida son père, qui était horloger, à lui faire suivre la carrière des sciences, et le jeune Krueger fit de si rapides progrès dans les connaissances élémentaires qui forment la base de toute éducation libérale, qu'à quinze ans il fut en état de suivre les cours de l'université. L'histoire naturelle, la physique et les mathématiques furent les sciences qui eurent le plus d'attrait pour lui, et qui le conduisirent à l'étude de la médecine. Reçu docteur en 1742, il obtint l'année suivante le titre de professeur extraordinaire. L'Université d'Helmstaedt lui ayant accordé une chaire en 1751, il s'empressa de se rendre en cette ville, où il attira les élèves par ses cours instructifs. La mort le surprit à Brunswick, le 8 octobre 1759. Laborieux écrivain, il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart ne sont que des opuscules de circonstance ou de pures compilations. On doit cependant distinguer dans le nombre celui qu'il a intitulé *Réveries* (*Tralume*); ce livre prouve que Krueger avait très-bien conçu le plan d'une véritable philosophie de la nature; à la vérité son savoir étendu en médecine, en physique et en mathématiques lui donnait un avantage immense sur tous ceux qui, renfermés dans les étroites limites de la philosophie spéculative, se contentaient de paraphraser le système de Wolf ou celui de Baumgarten. Il serait bien à désirer qu'un homme exempt de préjugés, et initié dans tous les mystères des sciences physiques et mathématiques, entreprît une histoire naturelle philosophique, appliquée surtout à l'anthropologie; nous pourrions alors espérer d'avoir un traité bien supérieur à ce qu'ont pu nous donner ceux qui, pour écrire sur la nature et sur l'homme, ne les ont envisagés que sous un seul aspect, sans s'élever jamais à aucune vue générale. On a de Krueger :

Dissertatio de determinatione mentis per motiva. Halle, 1733, in-4°.
Dissertatio de nonnullis ad motum globuli è sclopeto explosi pertinentibus. Halle, 1737, in-4°.

Dissertatio de vi attractivâ corporum. Halle, 1737, in-4°.

Dissertatio de sensatione. Halle, 1742, in-4°.

Dissertatio de theoriæ physicæ tubulorum capillarium ad corpus humanum applicatione. Halle, 1742, in-4°.

Dissertatio de causâ pelluciditatis. Halle, 1744, in-4°.

Dissertatio : quod lex naturæ sit lex dei. Halle, 1744, in-4°.

Dissertatio de diversitate corporum, morborum et curationum secundum regiones Europæ. Halle, 1744, in-4°.

Dissertatio de physiognomiæ in re medicâ utilitate. Halle, 1744, in-4°.

Naturlehre. Halle, tome I, 1740, in-8°., 1744, in-8°. et 1780, in-8°.; II, 1742, in-8°., et 1748, in-8°.; III, 1749, in-8°. - *Ibid.* 1771 - 1774, 4 vol. in-8°. - Trad. en latin par Jean-Dieteric Krull, Halle, 1753, in-8°.

Abhandlung von den Steinkohlen. Halle, 1741, in-8°. - *Ibid.* 1746, in-8°.

Gedanken von den kalten Winter des Jahres 1740. Halle, 1741, in-8°. - *Ibid.* 1746, in-8°.

Physico-theologische Betrachtungen einiger Thiere. Halle, 1741, in-8°. - *Ibid.* 1746, in-8°.

Traité du café, du thé et du tabac. Halle, 1744, in-8°. - *Ibid.* 1746, in-8°.

Zuschrift an seine Zuhœrer, worinnen er ihnen seine Gedanken von der Elektricitaet mittheilet, und ihnen zugleich seine zukuenftige Lectionen bekannt macht. Halle, 1744, in-8°. - *Ibid.* 1745, in-8°.

Anmerkungen ueber des Hrn. geheimen Ruths Wolf Auszug aus der Rechenkunst. Halle, 1744, in-8°.

Grundriss eines neuen Lehrgebaeudes der Arzneykunst. Halle, 1745, in-8°.

Anmerkungen ueber Hrn. geh. R. Wolf Auszug aus der Geometrie. Halle, 1746, in-8°.

Gedanken von der Algebra. Halle, 1746, in-8°.

Geschichte der Erden in den alleraeltesten Zeiten. Halle, 1746, in-8°.

Von den verschiedenen Gemuethsbeschaffenheiten, mit welchen die Menschen uus der Welt zu gehen pflegen. Halle, 1747, in-4°.

Dissertatio de refrigeratione sanguinis in pulmonibus. Halle, 1748, in-4°.

Dissertatio quâ geogenia et cataclysmologia Whistoniana dubia redditur. Halle, 1750, in-4°.

Diaet und Lebensordnung. Halle, 1751, in-8°. - *Ibid.* 1763, in-8°.

Dissertatio de lege naturæ, quod in corpore animali sensationem excipiat motus sensationi proportionatus. Halle, 1751, in-4°.

Zuschrift an seine Zuhœrer von der Ordnung, in welcher man die Arzneygelahrheit erlernen muesse. Halle, 1751, in-8°.

Gedanken von der Erziehung der Kinder. Halle, 1751, 2 vol. in-8°. - Trad. en anglais, Londres, 1765, in-8°.

Dissertatio de hæmoptysi hæreditariâ. Helmstaedt, 1752, in-4°.

Dissertatio de differentiâ elateris, toni, contractionis vitalis, voluntariæ, sensibilitatis et irritabilitatis. Helmstaedt, 1754, in-4°.

Dissertatio de demonstratione existentiæ Dei ex lege minimæ actionis. Helmstaedt, 1754, in-4°.

Dissertatio de nitri virtute temperante. Helmstaedt, 1754, in-4°.

Dissertatio de episthotono, emprosthotono et tetano. Helmstaedt, 1754, in-4°.

Dissertatio de somnio, morborum patre et filio. Helmstaedt, 1754, in-4°.

Dissertatio sistens experimenta cum equo ostracodermatum instituta. Helmstaedt, 1754, in-4°.

Dissertatio de lege naturæ, quod in corpore animali spasmum excipiat atonia, spasmo proportionato. Helmstaedt, 1754, in-4°.

Gedanken vom Helmstaedtischen Gesundbrunnen, dessen Bestandtheilen, Kraeften und Wirkungen. Helmstaedt, 1756, in-4°. - *Fortsetzung, Ibid.* 1757, in-8°.
Experimental Seelenlehre. Halle, 1756, in-8°.
Gedanken von der Ursachen des Erdbebens; nebst einer moralischen Betrachtung. Halle, 1756, in-8°.
Gedanken von Gott. Halle, 1757, in-4°.
Dissertatio de usu enematum in acutis febribus. Helmstaedt, 1757, in-4°.
Dissertatio de cortice peruviano, ejusque præclaro in febribus lentis usu. Helmstaedt, 1757, in-4°.
Dissertatio de electricitatis Muschenbrockianæ in sanandis morbis efficaciâ. Helmstaedt, 1757, in-4°.
Dissertatio de facie sibi semper simili, longævitatis indice. Helmstaedt, 1758, in-4°.
Dissertatio de putredinis et visciditatis æquilibrio, vitæ ac sanitatis fundamentis. Helmstaedt, 1758, in-4°.
Dissertatio de inappetentiâ ex abusu spirituosorum. Helmstaedt, 1758, in-4°.
Unterricht, wie ein Soldat ohne Arzneyen seine Gesundheit erhalten und sich curiren kœnne. Halle et Helmstaedt, 1758, in-8°.
Die ersten Gruende der Naturlehre auf eine leichte und angenehme Art. Halle et Helmstaedt, 1759, in-8°.-*Ibid.* 1763, in-8°. (A.-J.-L. J.)

KRUEGER (Théodore-André-Gotthilf), mort le 19 janvier 1801, à Neustadt-Eberswalde, dans la Moyenne-Marche, en Prusse, où il était médecin pensionné par la ville, a inséré deux mémoires dans le Nouveau Magasin de Pyl, et publié en outre :

Anzeige einer Heilungsart der Hornviehseuche. Eisenach, 1780, in-8°.
Beschreibung einer Rindviehseuche. Eisenach, 1780, in-8°.
Medicinisches Gutachten ueber eine Frau, die kurz nach einer Schlaegerey verstorben. Eisenach, 1780, in-8°.
Krueger (*Ephraïm*), médecin à Dantzick, né le 26 décembre 1734, mort le 14 mars 1789, a publié :
Dissertatio de nervo phrenico. Leipzick, 1758, in-4°. (J.)

KRUENITZ (Jean-Georges), l'un des plus laborieux polygraphes de l'Allemagne moderne, naquit à Berlin le 28 mars 1728, et fit ses études tant à Gœttingue, qu'à Halle et à Francfort-sur-l'Oder. Ayant pris le titre de docteur en médecine dans cette dernière université, il voulut s'y livrer à la pratique, et donna des cours publics sur l'ostéologie. Mais voyant qu'il ne réussissait ni dans l'une, ni dans l'autre carrière, il retourna à Berlin, où, renfermé dans son cabinet, il se fit bientôt connaître par ses nombreux écrits. La mort seule put arrêter sa plume infatigable, le 20 décembre 1796. On aurait tort de chercher ni invention ni style dans ses ouvrages, ce sont tous des traductions et des compilations écrites avec une prolixité fatigante. Nous ne citerons ici que les principaux :

Dissertatio de matrimonio, multorum morborum remedio. Francfort-sur-l'Oder, 1749, in-4°.

Gemeinnuetzlicher Vorrath auserlesener Aufsaetze zur Befoerderung der Haushaltungswissenschaft, Kuenste, Manufakturen und Fabriken, wie auch der Arzneygelahrheit und Naturlehre. Léipzick, 1767 - 1768, 3 vol. in-8°.

Verzeichniss der vornehmstèn Schriften von der Rindviehseuche. Léipzick, 1767, in-8°.

Verzeichniss der vornehmsten Schriften von den Kinderpocken und deren Einpfropfung. Léipzick, 1768, in-8°.

Verzeichniss der vornehmsten Schriften von der Elektricitaet und elektrischen Kuren. Léipzick, 1769, in-8°.

OEkonomische Encyclopaedie. Berlin, 1773 - 1822, 131 vol. in-8°.

« Lorsqu'en France, est-il dit dans la Revue encyclopédique, on forme le projet d'une entreprise littéraire considérable, le nombre des collaborateurs est ordinairement en proportion de celui des volumes; tous ne concourent pas, il est vrai, pour une part égale dans le travail; il y en a même qui ne font que prêter leur nom, et qui laissent à d'autres le soin de remplir le reste. Ce n'est pas ainsi qu'on procède en Allemagne. Un savant laborieux y a quelquefois le courage de se charger d'une entreprise dont il est bien sûr de ne pas voir la fin; mais il léguera le soin de continuer cette entreprise à un successeur aussi laborieux que lui, et il quittera son ouvrage et la vie avec la conscience d'avoir honorablement rempli sa carrière. Voilà comment s'est formée l'Encyclopédie des sciences économiques et technologiques, qui doit avoir au moins cent cinquante volumes. » Kruenitz est mort après en avoir fait pour sa part soixante et douze : il s'est arrêté au mot *Leiche* (cadavre). F.-F. Flœrke, et son frère H.-G. Floerke lui ont succédé. L'entreprise est maintenant dirigée par M. Korth, qui a l'espoir de la terminer. Cette encyclopédie ne vise qu'à l'utile. C'est un immense magasin, rempli de matériaux bruts, entassés sans choix. Les principaux articles sont des traités complets, avec des notices bibliographiques qui sont aussi presque complètes. Schutz en a commencé, en 1786, un Abrégé, continué successivement par Grassmann et par Floerke, qui devient lui-même un ouvrage volumineux. La nouvelle Encyclopédie générale des sciences et des arts, publiée à Halle par J.-S. Ersch et J.-G. Gruber, et dont il a déjà paru neuf volumes, méritera la préférence à tous égards, si jamais elle s'achève. Au reste, les quatre premiers volumes de celle de Kruenitz n'étaient qu'une traduction de l'Encyclopédie économique d'Yverdon, augmentée de notes, d'additions et de planches; mais arrivé au cinquième, le traducteur trouva tant de vides à remplir et de matériaux à employer, qu'il résolut de marcher désormais seul dans cette grande entreprise, dont il fit paraître régulièrement trois volumes chaque année.

(A.-J.-L. JOURDAN)

KUEHN (AUGUSTE-CHRÉTIEN), médecin de la ville d'Eisenach, où il était venu au monde en 1743, y termina sa carrière le 23 février 1807, laissant :

Dissertatio de singulari topicorum temporibus adplicandorum præstantiâ. Iéna, 1765, in-4°.

Kurze Einleitung Insekten zu sammeln. Eisenach, 1773, in-8°. - *Ibid.* 1782, in-8°.

Il a inséré divers articles, plus ou moins intéressans, sur l'histoire naturelle, dans le *Naturforscher*, les Actes de la Société d'histoire naturelle de Berlin, et le recueil de Lichtenberg. (J.)

KUEHN (CHARLES-GOTTLOB), né à Spernau, près de Mersebourg, en 1754, prit le grade de docteur à l'Université de

Leipzick, où il obtint, en 1785, le titre de professeur extraordinaire, et en 1802 celui de professeur ordinaire. Nous ne citerons, parmi ses nombreux écrits, que les principaux d'entre ceux qui ont rapport à la médecine.

De viâ ac ratione quâ Aelianus sophista in historiâ animalium conscribendâ usus est. Léipzick, 1777, in-4°.

Cl. Aeliani, sophistæ, varia historia et fragmenta. Léipzick, 1779, in-8°.

De dubiâ Aretæi ætate constituendâ, novæque editionis specimine. Léipzick, 1779, in-8°.

Specimen I de philosophis ante Hippocratem medicinæ cultoribus. Léipzick, 1781, in-4°.

Dissertatio de forcipibus obstetriciis, recens inventis. Léipzick, 1783, in-8°.

Geschichte der medicinisch-und physikalischen Elektricitaet, und der neuesten Versuche in dieser Wissenschaft. Léipzick, 1783, in-8°.

Programma de recentiorum physicorum circà aërem, doctrinâ in re medicâ magnæ utilitatis. Léipzick, 1784, in-4°.

Gallerie der beruehmtesten Wundaerzte Frankreichs. Léipzick, 1787, in-8°.

Italienische medicinisch-chirurgische Bibliothek. Léipzick, 1793-1796, in-8°.

Publié de concert avec C. Weigel.

Magazin fuer die Arzneymittellehre. Chemnitz, 1793, in-8°.

Etwas ueber die Kuren des Hrn. Grafen von Thun, aus physikalischen und medicinischen Gesichtspunkten betrachtet. Léipzick, 1794, in-8°.

Bibliotheca medica, continens scripta medica, ordine methodico disposita. Léipzick, 1794, in-8°.

Taschenbuch fuer Brunnen-und Badegaeste. Léipzick, 1794, in-12.

Publié de concert avec Zwierlein.

Die neueste Entdeckungen in der physikalischen und medicinischen Elektricitaet. Léipzick, 1796, in-8°.

Dissertatio de morbo vaccino-varioloso. Léipzick, 1801, in-4°.

De exanthemate, vulgò variolarum vaccinarum nomine insignito commentarius. Léipzick, 1801, in-4°.

Die Kuhpocken, ein Mittel gegen die natuerlichen Blattern, und folglich ein sehr wichtiger Gegenstand fuer die gesammte Menschheit. Léipzick, 1801, in-8°.

Neuestes Apothekerbuch. Léipzick, 1807, in-8°.

Publié de concert avec C.-G. Eschenbach.

Sammlung K. Saechsischer Medicinalgesetzte. Léipzick, 1809, in-8°.

Programma nonnullarum quibus polypi narium exstirpari solent methodorum dilucidato. Léipzick, 1815, in-4°.

KUEHN (*Jean-Theophile*), médecin et chirurgien à Bunzlau, est auteur des ouvrages suivans :

Kurart der venerischen Krankheiten, wie auch des Saamen-und Weissenflusses. Breslau, 1785, in-8°. - *Ibid.* 1787, in-8°.

Ist die Wasser-Lungenprobe richtig? Breslau, 1786, in-8°.

Von dem wahren, heilsamen und fast gaenzlich in Vergessenheit gekommenen Hirschkraut oder Bittersuess. Breslau, 1785, in-8°.

Chirurgische Briefe von den Binden oder Bandagen fuer angehende Wundaerzte. Breslau, 1786, in-8°.

Praktische Abhandlung einiger das Nervensystem betreffenden Krankheiten. Breslau, 1786, in-8°.

Pathologisches Handbuch fuer Liebhaber der Arzneywissenschaft. Breslau, 1787, in-8°.

Diaet oder Lebensordnung. Breslau, 1788, in-8°.

Systematische Beschreibung der Gesundbrunnen und Baeder Teutschlands. Breslau et Hirschberg, 1789, in-8°.

Sammlung medicinischer Gutachten. Breslau, tome I, 1792; II, 1795, in-8°.

Von waesserigten Geschwuelsten und deren Behandlung. Breslau, 1793, in-8°.

Medicinischer Briefwechsel eines Arztes mit einigen Frauenzimmern. Breslau, 1796, in-8°. (z.)

KULMUS (Jean-Adam) naquit le 18 mars 1689, à Breslau, dans la Silésie. Le gymnase de cette ville et celui de Dantzick furent témoins de ses premières études, qu'il termina d'une manière honorable. Ses parens l'envoyèrent, en 1711, à l'Université de Halle, d'où il passa successivement à Strasbourg et à Bâle. Ce fut dans cette dernière ville qu'il prit le grade de docteur en médecine. Etant ensuite retouré à Dantzick, après avoir visité la Hollande, il y obtint, en 1725, une place de professeur au gymnase. Trois ans auparavant l'Académie des Curieux de la nature l'avait adopté. Ce médecin mourut le 29 mai 1745, laissant sur son art les écrits suivans :

Anatomische Tabellen. Dantzick, 1725, in-8°. - Léipzick, 1731, in-8°. - Augsbourg, 1740, in-8°. - Nuremberg, 1740, in-8°. - Léipzick, 1741, in-8°. - Amsterdam, 1743, in-8°. - Augsbourg, 1745, in-8°. - Rome, 1748, in-8°. - Utrecht, 1755, in 8°. - Trad. en français par Massuet, Amsterdam, 1734, in-8°.

Cet ouvrage est accompagné de vingt-huit planches, mal exécutées, et copiées pour la plupart de Verheyen. Ce n'est guère qu'une compilation, dont les matériaux n'ont pas toujours été choisis avec critique et discernement.

Descriptio anatomico-physiologica fœtûs monstrosi, cui adjicitur observatio viri cujusdam aquâ suffocati. Dantzick, 1724, in-4°.

Dissertatio de auditu. Dantzick, 1724, in-4°.

Dissertatio de circulatione sanguinis. Dantzick, 1724, in-4°.

Dissertatio de tendine achillis disrupto, et arteriis in osseam substantiam degeneratis. Dantzick, 1730, in-4°.

Historia calculi apparatu alto incisi. Dantzick, 1730, in-4°.

Dissertatio de exostosi steatomatode claviculæ, ejusque felici sectione. Dantzick, 1732, in-4°.

Dissertatio de utero delapso, suppressionis urinæ et subsequentis mortis causâ. Dantzick, 1732, in-4°.

Dissertatio de olfactu. Dantzick, 1728, in-4°.

Dissertatio de gestu et loquelâ. Dantzick, 1728, in-4°.

Dissertatio de visu. Dantzick, 1728, in-4°.

Dissertatio de tactu. Dantzick, 1729, in-4°.

Dissertatio de generatione animalium. Dantzick, 1729, in-4°.

Dissertatio de somno et vigiliis. Dantzick, 1729, in-4°.

Dissertatio de accessu aëris per pulmones ad sanguinem dubio. Dantzick, 1732, in-4°.

Dissertatio de partu infantis post obitum matris. Dantzick, 1742, in-4°.

Dissertatio de circulatione sanguinis medicinâ universali. Dantzick, 1744, in-4°.

KULMUS (*Jean-Georges*), né à Breslau en 1680, mort à Dantzick en 1731, a écrit :

Oneirologia, seu tractatus de somniis, eorumque consideratione medicâ, necnon inde factâ excursione ad deliria. Léipzick, 1703, in-4°. (J.)

KUNCKEL DE LOEVENSTERN (JEAN), fils d'un chimiste du Holstein, naquit à Hutten, village du duché de Sleswig, en 1630. Dans sa jeunesse, il étudia la profession de pharmacien; mais un goût décidé l'entraînait déjà à visiter les ateliers et les manufactures, pour étudier partout les procédés des ouvriers. Le peu de soin qu'on prit de son éducation l'empêcha de s'élever au rang d'un des premiers naturalistes du siècle, vers lequel son ardeur, son zèle, et son talent pour l'observation semblaient devoir le porter rapidement. Il commença en 1676 à faire des cours de chimie à Wittemberg, et passa bientôt au service du duc de Lauenbourg. L'électeur de Saxe le nomma ensuite directeur de son laboratoire d'Anuaberg, ce qui lui procura les moyens de faire un grand nombre d'expériences. Des désagrémens que l'envie lui suscita, le déterminèrent à accepter l'offre que l'électeur de Brandebourg lui fit, en 1679, de venir à Berlin. Kunckel donna dans cette ville des leçons de chimie qui attirèrent un grand concours d'auditeurs, et contribuèrent puissamment à répandre le goût de cette science, que peu de personnes cultivaient alors. Le roi Charles XI l'appela en 1693 à Stockholm, le créa conseiller des mines, et récompensa en outre ses talens et ses services, en lui accordant des titres de noblesse. Ce fut alors que Kunckel ajouta le nom de Loevenstern à son nom. Il mourut en 1702 dans la capitale de la Suède, laissant une grande réputation, bien méritée, parmi les chimistes, quoiqu'il fût d'ailleurs peu instruit et fort mauvais écrivain; mais ces défauts sont bien compensés par l'exactitude de ses procédés et l'importance de ses découvertes. Personne n'ignore qu'il a trouvé dans l'urine, le phosphore que Brandt y avait aperçu par hasard, et probablement sans pouvoir se rendre compte des moyens qui l'avaient amené à cette belle découverte, dont tout l'honneur appartient donc réellement à son laborieux disciple. Kunckel s'empressa de faire connaître cette substance nouvelle, ses propriétés, et son mode d'emploi en médecine. Il paraît avoir connu le camphre qui se précipite à la longue de certaines huiles essentielles; la préparation de l'éther nitrique lui était déjà connue. Mais ses travaux les plus importans sont ceux qui ont pour objet l'art de faire, de dorer et de peindre le verre. Ses ouvrages sont assez nombreux :

Nuetzliche observationes, oder Anmerckungen von den fixen und fluechtigen Saltzen, Auro und Argento potabili, Spiritu Mundi und der-

gleichen, wie auch von den Farben und Geruch der Metallen, Mineralien und andern Erdgewaecchsen. Hambourg, 1676, in-8°.

Chymische Anmerckungen, darinn gehandelt wird von denen Principiis chymicis, salibus acidis und alcalibus fixis und volatilibus, in denen dreyen Regnis, minerali, vegetabili et animali, wie auch vom Geruch und Farben. Wittemberg, 1667, in-8°. -Trad. en anglais, Londres, 1705, in-8°. - en latin, Amsterdam, 1694, in-12.

OEffentliche Zuschrift von dem Phosphoro mirabili und dessen leuchtenden Wunder-Pilulen, samt angehaengten Discurs von dem weyland rechtbenahmten Nitro, jetzt aben unschuldig genannten Blut der Natur. Léipzick, 1678, in-8°.

Epistola contra spiritum vini sive acido. Berlin, 1681, in-8°.

Probier-Stein de acido et urinoso, sale calido et frigido. Berlin, 1685, in-8°.

Ars vitraria experimentalis, oder vollkommene Glasmacher-Kunst. Francfort et Léipzick, 1689, in-8°. - Nuremberg, 1743, in-8°. - *Ibid.* 1756, in-8°. - Trad. en français par le baron d'Holbach, Paris, 1752, in-4°.

Collegium physico-chymicum experimentale, oder Laboratorium chymicum in welchen deutlich und gruendlich von den wahren Principiis in der Natur gehandelt wird. Hambourg et Léipzick, 1716, in-8°.

Jean-Philippe Burggrav a réimprimé une partie des ouvrages de Kunckel sous ce titre :

Curiœse chymische Tractaetlein. Francfort et Léipzick, 1721, in-8°. -Trad. en latin, Hambourg, 1721, in-8°. (J.)

KUNDMANN (Jean-Chrétien), médecin allemand, né à Breslau en 1684, termina ses humanités dans cette capitale de la Silésie. Il alla ensuite étudier l'art de guérir tant à Francfort-sur-l'Oder qu'à l'Université de Halle. Au retour d'un voyage qu'il fit en Allemagne et en Hollande, il prit ses grades, et vint se fixer pour toujours dans la ville qui l'avait vu naître. Il y mourut le 11 mai 1751, laissant, entr'autres ouvrages, les suivans :

Dissertatio de regimine. Halle, 1708, in-4°.

Promtuarium rerum naturalium et artificialium Vratislaviense. Breslau, 1726, in-4°.

Rariora naturæ et artis, item in re medicâ, oder Seltenheiten der Natur und Kunst des Kundmannischen Naturalien-Cabinets, wie auch in der Arzneywissenschaft. Breslau et Léipzick, 1737, in-fol.

Kundmann a partagé avec Jean Kanold la direction des six premiers volumes des *Breslauische Sammlungen der Natur und Kunst*, et inséré de nombreux articles dans les suivans. Il a fourni aussi plusieurs Observations au recueil de l'Académie des Curieux de la nature. (J.)

KUNRAHT ou KHUENRATH (Henri), chimiste allemand, naquit vers 1560, à Léipzick. Ayant pris le grade de docteur en médecine à Bâle en 1588, il alla exercer successivement à Hambourg et à Dresde, et termina sa carrière dans cette dernière ville, le 9 septembre 1605. Superstitieux comme tous les prétendus chimistes de cette époque, et très-entêté de la pierre philosophale, dont il se vantait de posséder le secret,

il a repandu la même obscurité que les autres adeptes sur les divers ouvrages qui sont sortis de sa plume :

Theses doctorales de signaturâ rerum. Bâle, 1588, in-4°.

Zebelis, regis et sapientis Arabum vetustissimi, de interpretatione quorumdam accidentium, tam internorum quam externorum, sive eventuum inopinatorum, secundum lunæ motum per duodecim zodiaci cœlestis signa, observationes accuratissimæ. Prague, 1592, in-4°.

Amphitheatrum sapientiæ æternæ solius veræ christiano-kabbalisticum, divino-magicum. Hanau, 1609, in-fol.

Questiones tres perutiles et necessariæ tum ad curationem tum ad præcautionem calculi, podagræ, gonagræ et chiragræ. Léipzick, 1607, in-8°. - *Ibid.* 1611, in-4°.

Confession vom Hylealischen, das ist pri-materialischen, catholischen, oder allgemein natuerlich Chaos der Alchymie. Strasbourg, 1699, in-12.

Philosophische Erklaerung von dem Glut-und Flammen-Feuer der uralten Weisen. Strasbourg, 1608, in-8°.

Kunrath ou Khuenrath (*Conrad*), de Léipzick, vécut pendant long-temps dans le Holstein, et fixa son séjour, en 1594, à Schleswig. On le croit frère du précédent. Il a publié :

Medulla distillatoria et medica, wie man den spiritum vini, die Perlen, Corallen, andre Olitaeten aus den crescentibus, als Fruechte, Rosinen und andern Sachen, zum Auro potabili und andern Arcanen dienlich, kuenstlich distilliren soll. Léipzick, 1599, in-8°. - Eislebén, 1595, in-8°. - Hambourg, 1605, in-8°. - *Ibid.* 1638, in-8°. - Léipzick, 1680, in-4°. - *Ibid.* 1703, in-4°.

Fuenf schoene Tractaetlein de Elleboro, rore solis, absinthio, saccharo und der Schlange. Léipzick, 1597, in-8°. (J.)

KURELLA (Ernest-Godefroi), membre du grand collége sanitaire de Berlin, né à Neidenbourg dans la Prusse orientale, le 12 mars 1725, termina sa carrière le 28 juillet 1799, après avoir publié :

Dissertatio de vitiis, propagationem hominis impedientibus. Kœnigsberg, 1746, in-4°.

Das Leben des Menschen, philosophisch und medicinisch betrachtet. Kœnigsberg, 1747, in-4°.

Dissertatio de salivæ secretione verâ. Halle, 1748, in-4°.

Gedanken von Besessenen und Bezauberten. Halle, 1749, in-8°.

Beweis, dass die Ausschlaege nicht von Wuermern entstehen. Berlin et Potsdam, 1750, in-8°.

Entdeckung der Maximen, ohne Zeitverlust und Muehe ein beruehmter und reicher Arzt zu werden. Berlin, 1751, in-8°.

Anatomisch-chirurgisches Lexikon, oder Woerterbuch. Berlin, 1753, in-4°.

Fasciculus dissertationum ad historiam medicam, speciatim anatomes spectantium. Berlin, 1754, in-8°.

Chymische Versuche und Erfahrungen. Berlin, 1756-1759, in-8°.

Patriotische Vorschlaege, wie bey dem jetzo herrschenden Getraide-Mangel, besonders der duerftige Landmann Brod haben koenne. Berlin, 1771, in-8°. (J.)

KYPER (Albert), de Kœnigsberg, en Prusse, prit, à ce que l'on croit, le bonnet de docteur en médecine à Leyde.

Pendant plusieurs années il demeura sans emploi, livré seulement à la pratique civile; mais lorsque le prince de Nassau fonda une école à Breda, il y obtint une chaire de physique et de médecine, dont il prit possession en 1646. Deux ans après, il passa à Leyde, où ses talens l'avaient fait appeler pour remplir la place de professeur de médecine. Mort le 15 septembre 1655, il eut pour successeur le fameux Jean Deleboë. On a de lui :

Methodus medicinam rite discendi et exercendi. Leyde, 1642, in-12.
Institutiones physicæ. Leyde, 1647, in-12.
On trouve à la suite une diatribe contre V.-F. Plemp.
Anthropologia, corporis humani contentarum et animæ naturam et virtutis secundùm circularem sanguinis motum explicans. Leyde, 1647, in-12. – *Ibid.* 1650, in-4°. - *Ibid.* 1660, in-4°. – Amsterdam, 1665, in-4°.
Institutiones medicæ ad hypothesin de circulari sanguinis motu compositæ. Amsterdam, 1654, in-4°.
Collegium medicum, XXVI disputationibus breviter complectens quæ ad institutiones pertinent. Leyde, 1655, in-12.
On ne le confondra pas avec
KYBER (*David*), médecin de Strasbourg, mort en 1553, à l'âge de vingt huit ans, qui a donné une traduction latine de l'Herbier de Tragus, publiée avec une belle préface de Gesner (Strasbourg, 1552, in-4°.), et dont on a en outre :
Lexicon rei herbariæ trilingue. Strasbourg, 1553, in-8°. (J.)

L

LABILLARDIÈRE (JEAN-JULIEN), membre de l'Institut, Académie des sciences, où il fut admis en 1800, à la mort de l'Héritier, est né à Alençon. Il étudia d'abord la médecine, et ensuite se livra entièrement à la botanique. Après avoir terminé ses cours à Montpellier, il passa en Angleterre, où il resta dix-huit mois. Les riches collections de plantes de toutes les parties du globe que cette île possède lui offraient de puissans moyens d'étude, que le crédit du célèbre Banks mit à sa disposition. Dès qu'il fut rentré en France, il se dirigea vers les Alpes, où il fit des recherches, ainsi que dans les montagnes du Dauphiné, avec Villars. MM. Balbi et Bellardi furent ses guides à Turin. Plus tard, le gouvernement français le chargea d'une mission dans le Levant. Après être resté quelque temps à Chypre, M. Labillardière partit pour la Syrie, où la peste et la guerre ne lui permirent d'avancer qu'avec lenteur; mais sa persévérance triompha de tous les obstacles. Il parcourut les restes de la forêt du Liban, où il s'arrêta pour mesurer la hau-

teur de la montagne du Sannin. Après y avoir recueilli quelques plantes, et fait des observations sur les mœurs des habitans, ainsi que sur la culture du pays, il se rendit à Damas, d'où il revint en France, avec une riche collection de plantes, par Candie, la Sardaigne et la Corse. Quelque temps après son arrivée, il commença la publication de ses *Icones*, travail dont les voyages et les entreprises que l'amour pour les découvertes utiles lui fit faire, ne permirent l'entier achèvement qu'en 1812. En effet, à peine la première livraison avait-elle paru, que M. Labillardière accepta du service dans l'expédition d'Entrecastreaux, chargé d'aller à la recherche de Lapeyrouse. L'expédition partit de Brest le 28 septembre 1791, et relâcha d'abord à Ténériffe, dont M. Labillardière visita le pic : delà elle prit terre au Cap de Bonne-Espérance et à la Nouvelle-Hollande. M. Labillardière recueillit un grand nombre de végétaux dans toutes ces contrées, ainsi que dans les îles de la mer du Sud et de la Sonde, qu'il parcourut également, et parvint ainsi à se former un herbier d'environ quatre mille plantes, pour la plupart nouvelles. Dépouillé par les Anglais, à Java, des richesses qu'il avait acquises au milieu des périls de toute espèce, il ne parvint qu'avec les plus grandes peines à regagner l'Europe. Cependant Banks lui fit restituer son herbier. M. Smith n'a fait que payer la dette de la science en lui consacrant un genre de plantes (*Billardiera*) de la famille des apocynées. On a de lui :

Icones plantarum Syriæ rariorum, descriptionibus et observationibus illustratæ. Paris, 1791-1812, in-4°.

Relation du voyage à la recherche de Lapeyrouse. Paris, 1798, 2 vol. in-4°. et in-8°.

Novæ Hollandiæ plantarum specimen. Paris, 1806, 2 vol. in-fol. Avec deux cent soixante-cinq planches d'une exécution parfaite.

(o.)

LABRAGERESSE (PRIVAT-BONNET DE), né à Mende vers 1724, mourut dans cette ville le 15 novembre 1804. Ses talens comme praticien lui avaient procuré l'estime et la confiance de ses concitoyens. On a de lui un mémoire sur la pulsatille, et un autre sur la rage, inséré parmi ceux de la Société royale de médecine. (z.)

LACAZE (LOUIS DE), né en 1703, à Lambeye, dans le Béarn, étudia la médecine à Montpellier, y prit le bonnet de docteur en 1724, vint à Paris en 1730, où Louis XV le choisit pour son médecin ordinaire, et mourut en 1765. Il était parent et ami de Bordeu, et l'on pense que ce dernier participa d'une manière très-active à la composition des ouvrages suivans, publiés par Lacaze sous le voile de l'anonyme, ou du moins sans nom d'auteur.

Specimen novi medicinæ conspectûs. Paris, 1749, in-8°. - *Ibid.* 1751, in-8°.

La première édition offre seulement l'idée fondamentale dn système de Lacaze, et ne comprend que 85 pages; la seconde, plus étendue, en a 238; cct onvrage se retrouve amplement developpé dans le suivant:

Institutiones medicæ ex novo medicinæ conspectu. Paris, 1755, in-8°.

Idée de l'homme physique et moral, pour servir d'introduction à un traité de médecine. Paris, 1755, in-12.

Cet ouvrage, dans lequel l'auteur s'est montré profondément imbu de la doctrine de Van Helmont et de celle de Baglivi, a exercé une grande influence sur la direction des idées physiologiqnes en France. Lacaze considère la vie dans les organes, et dans leur action subordonnée à celle du centre phrénique, qui commande au cerveau lui-même et dirige la pensée; c'est dans cet onvrage que Bronssais a puisé l'idée la plus excentrique de toutes celles que contient sa doctrine, celle qui soumet tout l'organisme à la membrane mnqueuse gastrique; Broussais ne fait que rapporter à cette membrane ce que Lacaze prétendait du centre phrénique. L'ouvrage de ce dernier mérite encore d'être lu; on y voit les premiers efforts pour tirer la physiologie du chaos des théories surannées qui en masquaient les richesses.

Mélanges de physique et de morale. Paris, 1761, in-12.

Dans la préface de ce recneil, l'éditenr reproche à Buffon d'avoir puisé dans le système de Lacaze sans le citer. Ce volume contient un extrait du Traité de l'homme physiqne et moral et des Institutions de médecine de Lacaze, des observations sur les règles générales pour la conservation et le rétablissement de la santé, des réflexions sur le bonheur, que l'autenr définit: *le meilleur sentiment possible de notre existence;* enfin, un discours sur la nature et les fondemens du ponvoir politique, et sur l'intérêt que chacun a d'y demeurer sonmis. (F.-G. BOISSEAU)

LACÉPÈDE (BERNARD-GERMAIN-ETIENNE, comte de), pair de France, grand-croix de la Légion-d'Honneur, est né, en 1756, à Agen. Après avoir servi comme militaire en Bavière, il quitta la carrière des armes pour s'adonner à l'histoire naturelle, et fut distingué par Buffon et Daubenton, dont il devint bientôt le meilleur élève. Il a été nommé garde et sous-démonstrateur au Jardin-du-Roi en 1785, professeur lors de la création de la troisième chaire de zoologie en 1795, de l'Institut à l'époque de sa formation, et ensuite de l'Académie des sciences. Appelé en 1791 à l'assemblée législative, il en fut élu président. Huit ans après, il entra au sénat, dont il obtint aussi la présidence en 1801. Depuis 1803 jusqu'à la restauration, il a rempli les fonctions de grand chancelier de la Légion-d'Honneur. Parmi ses productions littéraires, nous citerons seulement celles qui ont rapport à l'histoire naturelle, et dans lesquelles il s'est montré observateur aussi profond qu'écrivain élégant. Ce sont, indépendamment d'articles disséminés dans les Mémoires de l'Académie des sciences, ceux du Muséum d'histoire naturelle, le Magasin encyclopédique et le Dictionnaire d'histoire naturelle, les ouvrages suivans:

Essai sur l'électricité naturelle et artificielle. Paris, 1781, 2 vol. in-8°.

Physique générale et particulière. Paris, 1782, 2 vol. in-12.

Histoire des quadrupèdes ovipares et des serpens, faisant suite à l'Histoire naturelle de Buffon. Paris, 1788-1789, 2 vol. in-4°. - Trad. en allemand par Bechstein, Weimar, 1802, in-8°.
Eloge historique de Daubenton. Paris, 1790, in-8°.
Histoire naturelle des poissons. Paris, 1798-1803, 5 vol. in-4°. - Trad. en allemand, Berlin, 1804, 2 vol. in-8°.
Histoire naturelle des cétacés. Paris, 1804, in-4°. (J.)

LACHAPELLE (Marie-Louise Dugès, femme), sage-femme en chef de la maison d'accouchement, directrice et première institutrice de l'école qui y est établie, naquit à Paris le 1er janvier 1769. Son père, Louis Dugès, était officier de santé. Sa mère, sage-femme jurée au Châtelet, fut nommée sage-femme en chef à l'Hôtel-Dieu, où elle s'établit et remplit ses fonctions avec un zèle, une activité et des talens qui lui attirèrent l'estime et la considération générales. Ce fut au milieu des femmes enceintes et des exemples et des leçons qui lui étaient prodigués, que la jeune Dugès acquit, en grandissant, et presque sans s'en apercevoir, ses premières connaissances théoriques et pratiques de l'art des accouchemens. Mariée en 1792 avec M. Lachapelle, chirurgien chargé du service à l'hôpital Saint-Louis, elle continua de demeurer à l'Hôtel-Dieu. La mort de son mari, qui eut lieu en 1795, augmenta son amour pour la retraite et pour l'étude; elle remplaçait fréquemment sa mère, soit dans les leçons, soit dans la pratique, et mérita bientôt l'honneur d'être nommée son adjointe. L'horrible état dans lequel se trouvaient les femmes enceintes à l'Hôtel-Dieu, fit songer à cette époque à leur consacrer un local particulier. On voulut aussi fonder une école où les élèves sages-femmes pussent recevoir une instruction plus solide et plus complète qu'elles ne l'avaient eue jusque-là. Madame Lachapelle fut consultée sur ces deux objets; ses lumières et son activité lui avaient attiré la confiance de toutes les personnes éclairées. Après quelques hésitations, Port-Royal et l'Oratoire furent assignés, en 1797, l'un aux enfans trouvés, et l'autre aux femmes enceintes. Madame Lachapelle surveilla tous les travaux que l'on exécuta afin d'adapter ces maisons à leur destination nouvelle. L'*Hospice de la maternité*, que l'on appela plus tard *Maison d'accouchement*, reçut du ministre, M. Chaptal, une organisation régulière. Baudelocque y fut nommé professeur, et se chargea de l'enseignement théorique. Indépendamment de son cours, Madame Lachapelle faisait aux élèves des leçons journalières, les dirigeait dans les manœuvres, et exécutait devant elles ou leur faisait terminer sous ses yeux les nombreux accouchemens qui s'opèrent dans la maison. Ces travaux furent continués durant un grand nombre d'années, et l'école d'accouchement fournit ainsi une foule d'élèves distinguées, autant par leur instruction solide que par leur grande habileté pratique. Cependant ma-

dame Lachapelle, dont la constitution était délicate, éprouvait depuis long-temps les atteintes d'une maladie à laquelle son courage et son zèle ne lui permirent pas de faire attention, et qui, devenant de plus en plus grave, la fit succomber le 4 octobre 1822. Sa patience et sa résignation ne se démentirent pas au milieu des douleurs les plus cruelles et les plus longues; elle mourut, pour ainsi dire, en exerçant ses fonctions.

La bonté, la douceur et un esprit d'observation très-remarquable formaient les traits les plus saillans du caractère de cette excellente femme. Dans son amphithéâtre, elle ne donnait jamais que des explications claires et précises; elle n'établissait que des préceptes simples et lumineux. Elle insistait toujours sur la nécessité de bien s'assurer d'abord de la situation de l'enfant et de ses différentes parties; elle voulait que l'on se représentât constamment les rapports de la tête et des membres avec les parties de la mère. Dans sa pratique, madame Lachapelle n'était pas moins remarquable; Baudelocque, si bon juge en cette matière, admirait, dit M. le professeur Chaussier, avec quelle facilité la main la plus délicate, toujours dirigée par l'intelligence, savait vaincre toutes les difficultés et surmonter tous les obstacles. Indépendamment de plusieurs observations importantes insérées dans le premier volume de l'*Annuaire médico-chirurgical*, madame Lachapelle a laissé sur divers points de la pratique et de la théorie des accouchemens une multitude de remarques utiles, de vues neuves et importantes, de règles toujours justifiées par un raisonnement sévère. Ces matériaux devaient composer plusieurs volumes, dont un seul a paru sous ce titre :

Pratique des accouchemens, ou mémoires et observations choisies sur les points les plus importans de l'art. Paris, 1821, in-8°.

Il est à désirer que la mort de madame Lachapelle ne prive pas le public de la suite de ce précieux recueil, dont elle avait confié la rédaction à M. le docteur Dugès, son neveu. (L.-J. BÉGIN)

LACHMUND (Frédéric), médecin allemand, né à Hildesheim, pratiqua l'art de guérir pendant plusieurs années à Osterwick, mais finit par se fixer dans sa ville natale, où il mourut en 1676, à l'âge de quarante-un ans. Il était membre de l'Académie des Curieux de la nature, dans les mémoires de laquelle il a inséré un grand nombre d'observations; mais ce sont les ouvrages suivans, et surtout le second, qui lui ont valu une petite réputation littéraire.

Dissertatio de ave Diomedeâ. Amsterdam 1674, in-12.

Cette pièce a été réimprimée à la suite de quelques éditions du traité de la génération des insectes par Redi.

Oryctographia Hildesheimensis, sive, admirandorum fossilium, quæ in tractu Hildesheimensi reperiuntur, descriptio iconibus illustrata. Hildesheim, 1669, in-4°. (z.)

LAENNEC (René-Théophile-Hyacinthe), né à Quimper en 1781, professeur au Collége de France et à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie royale de médecine, médecin de S. A. R. madame la duchesse de Berri et de l'hôpital Necker, remporta en 1803 le premier prix de médecine et le premier prix de chirurgie de l'Ecole de médecine de Paris; reçu docteur l'année suivante, il publia une thèse sur la doctrine d'Hippocrate, dans laquelle il établit d'une manière positive que ce grand homme n'admettait en aucune manière des différences génériques et spécifiques dans les fièvres, et que les pyrétographes ont eu tort de chercher dans ses écrits la confirmation de leurs vues systématiques. Cet opuscule est un des plus remarquables parmi les innombrables productions auxquelles les écrits du père de la médecine ont donné naissance; il prouve que M. Laennec est du très-petit nombre des médecins qui ont lu et compris Hippocrate, non-seulement en hellénistes, mais encore en médecins. L'anatomie pathologique et le diagnostic des altérations organiques ont été pour lui, depuis le commencement de ses études, le sujet de recherches et de méditations assidues, et il n'est personne qui ne reconnaisse ouvertement combien il a contribué aux progrès de cette partie si importante de la science. L'histoire naturelle n'a pas été étrangère aux travaux de M. Laennec; on lui doit une monographie des vers vésiculaires, que l'on peut mettre au nombre des meilleurs écrits publiés sur cette partie si intéressante de l'helminthologie. Dans ce qui a rapport à la médecine, M. Laennec se prononce contre toute espèce de théorie; il se borne à rapprocher les faits anatomiques, et veut que l'on s'attache principalement à reconnaître sur le vivant les altérations que l'on retrouve après la mort dans les cadavres. On regrette que ce médecin, l'un des plus distingués de notre pays, conserve contre l'application de la physiologie à la pathologie une répugnance qui, sans doute, provient de la direction spéciale de ses travaux vers l'étude des tissus morbides. Si la science ne le compte pas au nombre des médecins qui ont cherché à généraliser les vues que suggère l'observation, elle le reconnaît pour un de ceux qui ont le plus contribué à enrichir son domaine. On a de lui :

De l'auscultation médiate, ou Traité du pronostic des maladies des poumons et du cœur, établi principalement à l'aide de ce nouveau moyen d'exploration. Paris, 1817, 2 vol. in-8°. avec planches.

Cet ouvrage est un des plus remarquables parmi ceux qui ont été publiés depuis trente ans: l'auteur établit la possibilité de reconnaître par des signes simples, purement physiques, plusieurs affections des poumons et du cœur, et particulièrement la péripneumonie et la pleurésie dans leurs divers degrés, les ulcères du poumon, le pneumo-thorax, l'emphysème et l'œdème du poumon, les collections dans la plèvre,

l'hypertrophie et la dilatation de chacun des ventricules du cœur. Il établit la possibilité de reconnaître, par un signe facile et certain, l'existence et l'étendue d'une adhérence qui s'opposerait à ce que l'on pût faire l'opération de l'empyème au lieu d'élection. Cet ouvrage contient en outre : une description plus exacte et plus complète que celles qui existaient des maladies et particulièrement des altérations organiques du cœur et des poumons; la description des caractères anatomiques et des signes de plusieurs affections graves, telles que l'emphysème du poumon, la gangrène de cet organe, le pneumo-thorax et l'apoplexie pulmonaire; des preuves anatomiques de la possibilité de la guérison de la phthisie pulmonaire, dans certains cas où cependant la maladie a produit l'ulcère du poumon. Ces résultats importans sont dus à l'emploi d'un instrument aussi simple qu'ingénieux, à l'aide duquel on perçoit aisément les bruits les plus fugitifs qui ont lieu dans la poitrine. La découverte de cet instrument est due à M. Laennec, dont les travaux, sur ce sujet, remontent à 1816. Il en présenta les premiers résultats à l'Académie royale des sciences, en 1818, dans un mémoire intitulé : *Mémoire sur l'auscultation à l'aide de divers instrumens d'acoustique, employée comme moyen d'exploration dans les maladies des viscères thoraciques, et particulièrement dans la phthisie pulmonaire.*

M. Laennec a publié un grand nombre de Mémoires, entr'autres :

Mémoire sur la péritonite ;

Dans le Journal de médecine de MM. Corvisart, Leroux et Boyer, fructidor an x (1802).

L'auteur établit d'une manière positive les caractères anatomiques de cette phlegmasie.

Mémoire contenant la description de la membrane propre du foie ;

Dans le même recueil, ventose an xi.

Tous les auteurs de traités d'anatomie, publiés depuis, ont reconnu et admis l'existence de cette membrane.

Description d'un procédé anatomique à l'aide duquel on peut disséquer la membrane interne des ventricules du cerveau, dont les anatomistes admettaient l'existence par analogie, mais sans que le scalpel l'eût encore démontrée ;

Même recueil, frimaire an xi.

Monographie des vers vésiculaires, contenant la description de plusieurs espèces nouvelles, et celle des maladies et des altérations organiques auxquelles donne lieu la présence de ces vers dans le corps humain.

La publication de ce mémoire, lu en 1804 à la Société de la Faculté de médecine, et imprimé l'année suivante, a été retardée jusqu'à présent par les causes qui ont empêché celle des Mémoires de cette Société.

Mémoire sur l'anatomie pathologique ;

Dans le Journal de médecine, 180..

Mémoire sur les mélanoses, espèce de production accidentelle confondue jusqu'alors avec les cancers ;

Inséré en extrait dans le Bulletin de la Société de la Faculté de médecine, n°. 18.

Mémoire sur l'angine de poitrine.

Le but de ce mémoire est de prouver, par des observations et des recherches anatomiques, que l'affection décrite sous ce nom par plusieurs médecins écossais et genevois ne peut pas être attribuée, comme plusieurs d'entr'eux l'ont pensé, à l'ossification des artères coronaires du cœur, et qu'elle existe souvent sans aucune altération organique.

Dans les archives de l'Académie royale de médecine.

Mémoire sur une nouvelle espèce de hernie.

Ce mémoire a été imprimé à la suite de la traduction du Traité des hernies de M. Scarpa, par M. Cayol.

M. Laennec a inséré nn assez grand nombre d'observations sur des cas rares de médecine ou d'anatomie pathologiqne, et diverses remarques ou dissertations physiologiques ou médicales sur des passages d'Hippocrate, dans le Journal de médecine de MM. Corvisart, Le Roux et Boyer, dont il a été l'un des principaux collaborateurs, de 1805 à 1812.

On lui doit d'excellens articles dans le Dictionaire des sciences médicales, entr'autres *Anatomie pathologique*, *Ascaride* et *Encéphaloïde*.

(F.-G. BOISSEAU)

LAET (Gaspard de), né à Looz ou Borchloen, près de Liége, étudia les mathématiques avec assez de succès, et s'adonna ensuite à la médecine. Ce fut à Louvain qu'il prit le bonnet de docteur, en 1512. On ignore les circonstances du reste de sa vie; on conjecture seulement qu'il en passa les dernières années à Rouen, ou dans quelqu'autre ville de France. Il n'a publié que des espèces d'almanachs, l'un à Louvain, en 1540, l'autre à Rouen, en 1551.

Laet (*Jean de*), d'Anvers, mort en 1649, fut directeur de la compagnie des Indes occidentales. On ne sait presque rien de sa vie. Habile dans la connaissance des langues, de l'histoire et de la géographie, il a publié plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels les suivans ne sont pas étrangers à l'objet de ce Dictionaire.

Novus orbis, seu descriptionis Indiæ occidentalis libri XVIII. Leyde, 1633, in-fol. - Trad. en français, Leyde, 1640, in-fol. - en flamand, Leyde, 1644, in-fol.

C'est un résumé judicieux de tout ce que les auteurs les plus avérés avaient écrit sur l'Amérique. On y trouve des détails intéressans sur l'histoire naturelle.

De gemmis et lapidibus libri duo. Quibus præmittitur Theophrasti liber de lapidibus, græcè et latinè, cum brevibus annotationibus. Leyde, 1647, in-8°.

On lui doit une édition de l'Histoire naturelle du Brésil par Guillaume Lepois et Georges Marcgrave (Leyde, 1648, in-fol.), et une de l'Histoire naturelle de Pline (Leyde, 1635, 3 vol. in-12). (O.)

LA FOREST (de), chirurgien de Paris, et membre de l'Académie royale de chirurgie. Il n'est connu que par l'ouvrage suivant :

Nouvelle méthode de traiter les maladies du sac lacrymal, nommées communément fistules lacrymales.

Ce travail est inséré dans le deuxième volume des Mémoires de l'Académie royale de chirurgie. La méthode de La Forest, dont Bianchi et Lafaye avaient déjà eu l'idée, consistait à sonder le canal nasal par son orifice inférieur, et à diriger de bas en haut, à travers des sondes assez semblables aux algalies urétrales, des injections dans les conduits des larmes. Mais, à raison des difficultés que son exécution présente, elle fut bientôt abandonnée pour d'autres méthodes plus sûres et plus faciles.

(L.-J. BÉGIN)

LAFORGUE (Louis), expert-dentiste, reçu au Collége

royal de chirurgie, et dentiste des pauvres du département de la Seine, a publié les ouvrages suivans :

Effets des nerfs et du fluide des nerfs. Paris, 1798, in-8°.
Dissertation sur l'art de conserver les dents. Paris, 1788, in-8°. - *Ibid.* 1790, in-8°.
Étrennes aux amateurs de la propreté et de la conservation des dents. Paris, 1793, in-18.
Dix-sept articles relatifs aux maladies des dents. Paris, 1795, in-8°.
Théorie et pratique de l'art du dentiste. Paris, 1802, in-8°. - Trad. en allemand, Berlin, 1803, in-8°.
Cet ouvrage reparut en 1806 en 2 vol. in-8°., et il eut, en 1810, une seconde édition dans laquelle on remarque seize planches qui représentent les principaux instrumens dont les dentistes font usage.
Séméiologie buccale. Paris, 1806, in-8°.-*Ibid.* 1810, in-8°.
Le triomphe de la première dentition. Paris, 1815, in-24.
Les écrits de M. Laforgue contiennent des observations judicieuses et des préceptes avoués par la saine pratique, mais ils renferment aussi un grand nombre d'assertions paradoxales, et l'auteur les a quelquefois entachés de critiques peu mesurées, soit contre ses confrères, soit contre les médecins qui avaient parlé de ses ouvrages. (L.-J. B.)

LAFOSSE (Etienne-Guillaume), maréchal des écuries du roi, mourut dans un âge avancé en 1765. Quoique la vétérinaire soit un art presque nouveau, on ne peut nier que les anciens en ayent reconnu l'utilité. On en trouve des preuves dans le Traité des animaux d'Aristote, dont le génie embrassa toutes les connaissances humaines; on en trouve également dans l'histoire naturelle de Pline l'ancien et dans un traité spécial de Végèce, auteur des Instituts militaires.

Malgré ce que l'on vient de rapporter, lorsque Bacon de Vérulam, au milieu du dix-septième siècle, traça un tableau synoptique des sciences et des arts, il n'y plaça pas la vétérinaire. Elle ne formait point alors en effet un corps complet de doctrine, et ses élémens incohérens étaient dispersés dans des livres qui appartenaient à d'autres sciences. Nos premiers encyclopédistes, agrandissant et perfectionnant le plan de leur devancier, assignèrent, pour toujours, à la vétérinaire la place qu'elle doit tenir dans les sciences physiques, comme branche essentielle de la médecine.

Solleisel, écuyer de Louis XIV et auteur du *Parfait Maréchal*, est un de ceux qui, au milieu de beaucoup d'erreurs et de préjugés, a répandu des premiers les vues d'une saine pratique. Il a été suivi par Saulnier, La Guerinière et Garsaut: encore faut-il faire observer qu'ils étaient plutôt d'estimables écuyers que de bons vétérinaires. Presque tous ceux qui, chez nous et parmi les étrangers, ont écrit jusqu'au milieu du dernier siècle sur la maréchalerie, ne l'ont point pratiquée, et ils n'ont pu rédiger leurs ouvrages que d'après des observations

imparfaites et des analogies tirées de la médecine de l'homme.

Lafosse avait formé un grand nombre d'habiles maréchaux, et il a laissé les écrits suivans :

Traité sur le véritable siége de la morve des chevaux. Paris, 1749, in-8°.

Observations et découvertes faites sur les chevaux, avec une nouvelle pratique de la ferrure. Paris, 1754, in-8°.

Mémoire sur une tumeur du pied des chevaux, rapportée mal-à-propos à la morsure d'une souris, et qui se guérit par l'incision.

Publié dans la Collection des savans étrangers, Académie des sciences de Paris.

Il avait déjà paru à Londres, en 1751, un écrit attribué à Lafosse *sur les glandes des chevaux*, et traduit du français en anglais par H. Bracken. (R. DESGENETTES)

LAFOSSE (Jean) naquit à Montpellier le 13 novembre 1742, et fit ses études dans cette ville, où il eut parmi ses professeurs le P. Doran, irlandais, qui expliquait les principes de Newton. Au sortir du collége des jésuites, qui firent d'inutiles efforts pour le fixer au milieu d'eux, Lafosse savait beaucoup de belles-lettres, de physique, de mathématiques, et dessinait très-correctement; mais comme la médiocrité de sa fortune l'obligeait à faire choix d'une profession, il étudia la médecine. Reçu docteur en 1764, il se livra à l'enseignement particulier, et fit presque sans interruption, et jusqu'à sa mort, des leçons fort suivies, sur l'anatomie, la physiologie et la matière médicale.

Ce fut en 1761 que survint à Toulouse l'affaire si connue et si déplorable des Calas, dans laquelle un vieillard, âgé de soixante-dix ans, succomba sous l'accusation d'avoir pendu, de ses propres mains, son fils âgé de vingt-huit ans, accusation dont la fausseté fut reconnue et proclamée en 1765 par un jugement définitif du grand conseil. La visite du médecin et du chirurgien appelés à l'hôtel de ville pour constater l'état du cadavre, n'eut lieu que vingt-quatre heures après le décès, et le procès-verbal ou rapport dressé à cette occasion déclarait purement et simplement que Marc-Antoine Calas était mort de strangulation. Le père était protestant, et le fils passait pour vouloir se faire catholique. Il n'en fallut pas davantage pour prononcer sa sentence, et Jean Calas expira sur la roue en prenant le ciel à témoin de son innocence. Ce ne fut qu'après ce coup fatal, et loin du théâtre où cette scène sanglante de fanatisme et d'horreur avait eu lieu, qu'on put se livrer à un examen réfléchi des circonstances de cette mémorable affaire. Lafosse s'éleva contre l'insuffisance du rapport de visite du cadavre. Il fit ressortir les fautes que l'on avait commises en ne l'examinant point sur le lieu même où il avait été trouvé suspendu, en négligeant de présenter ou d'appliquer la corde sur

les traces qu'elle avait laissées, et dont la position ne fut pas même déterminée avec exactitude; il se plaignit qu'on n'eût point replacé le billot de la porte battante pour s'assurer si la suspension volontaire était possible, et il fit voir que l'on avait oublié tous les détails qui pouvaient éclairer la justice. On songea seulement alors à produire de nouveaux moyens de défense, qui, réunis à ceux qu'on avait omis, eussent épargné ce crime juridique. On rappela le calme et le silence qui régnèrent dans la maison avant, pendant et après la suspension, jusqu'au moment où elle fut découverte; on releva l'absence des contusions ou autres signes de violence, et celle du plus léger désordre dans la chevelure et les vêtemens qui restaient sur le corps; enfin on fit remarquer, comme un fait important, que l'habit du décédé avait été trouvé plié régulièrement et déposé sur le comptoir.

Le travail de Lafosse fut connu de Voltaire, qui s'empressa de s'en procurer une copie manuscrite, qu'il envoya à Liége pour y être publiée sous ce titre : *Du Suicide considéré relativement à la médecine, avec un abrégé des rapports qu'on doit faire en justice.* L'impression fut suspendue par des ordres supérieurs. Lafosse ayant annoncé en 1769 à Voltaire qu'il comptait faire un voyage à Paris, fut invité par celui-ci à se détourner de sa route pour passer quelques jours à Ferney, où il fut accueilli avec autant de cordialité que de distinction. Il repartit muni de lettres pour D'Alembert et quelques autres amis de Voltaire. Lafosse, d'après leurs avis, se livra bientôt à un examen approfondi des plus importantes questions de la médecine légale, et il se proposait d'en donner un traité complet, quand la mort, qui le surprit dans sa patrie le 22 février 1775, à l'âge de trente-deux ans et deux mois, l'empêcha de terminer son projet. On trouve cependant une partie de ce long travail, ainsi que quelques articles de chimie rédigés par lui, dans le supplément du Dictionaire encyclopédique.

Lafosse, qui était devenu de bonne heure membre de la Société royale des sciences de Montpellier, lut dans ses assemblées deux mémoires : le premier, sur les contre-coups, et le second, sur les anastomoses ou communications des vaisseaux; l'un et l'autre ont été imprimés dans la collection des mémoires de l'Académie royale des sciences de Paris pour 1767 et 1772. Il a paru aussi, dans le recueil de la Société royale de Montpellier de 1772, l'annonce détaillée d'un travail très-étendu que Lafosse se proposait de faire sur les desséchemens d'une partie des marais insalubres qui bordent les côtes du Bas-Languedoc.

De Ratte fit l'éloge de Lafosse, et il a paru par extrait dans les éloges académiques de Montpellier, publiés à Paris en 1811 par l'auteur de cet article. (R. DESGENETTES).

LAFOSSE (Philippe-Etienne), fils et élève d'Etienne-Guillaume, parut à une époque bien plus favorable que son père. Les écoles vétérinaires venaient d'être créées. La première, fondée à Lyon par un arrêt du conseil du roi en date du 5 août 1761, fut ouverte le 1er janvier 1762. Peu d'années après le gouvernement établit, sur un plus grand plan, une seconde école à Alfort, près Paris.

Bourgelat, à qui la France dut particulièrement ces deux utiles établissemens, ne fut juste envers aucun des Lafosse. Il alla jusqu'à les déprécier avec une partialité manifeste dans des termes aussi peu modérés qu'ils sont indécens, et qui ont toujours contrasté avec le ton mesuré et modeste de la défense. Les Lafosse ont été vengés par les meilleurs juges dans cette partie, et Haller a témoigné l'estime qu'il leur portait, quoiqu'il ne connût pas les derniers ouvrages de Philippe-Etienne. Celui-ci ne fut donc point appelé dans les écoles royales, et resta en quelque sorte abandonné à ses propres forces. Il eut pourtant le titre de maréchal ordinaire des écuries du roi; mais une foule de vexations le forcèrent à s'expatrier de 1777 à 1781. Rentré en France, il occupa successivement les places de vétérinaire en chef aux voitures de la cour, au corps des carabiniers et à celui de la gendarmerie. Ayant eu constamment à se plaindre de l'autorité, Lafosse fut, le 14 juillet 1789, un des premiers à se portr sur le dépôt d'armes des Invalides et à marcher contre la Bastille; il fut commandant de section, officier municipal et membre du comité militaire, où il travailla principalement à l'organisation de la garde nationale. En 1791, Lafosse fut nommé inspecteur vétérinaire des remontes de la cavalerie; en 1792, examinateur de leurs employés, et dans le même mois, inspecteur vétérinaire en chef des remontes. Dans ces fonctions, qu'il partagea bientôt avec un collègue, puis avec beaucoup d'antres formant un comité, Lafosse fut ce qu'il avait été toute sa vie, actif, vigilant et probe. Les haines exaspérées et les délations des dilapidateurs l'assaillirent, et il fût probablement monté sur l'échafaud vers la fin de 1793, sans le généreux appui que lui prêta son parent et son ami, M. Huzard, aujourd'hui digne inspecteur-général de nos écoles vétérinaires et d'économie rurale.

Dans le *Guide du Maréchal*, qu'il publia en 1766, Lafosse eut pour but de développer les connaissances nécessaires à un maréchal, sans parler du manége ou de la cavalerie, et sans entrer dans un détail circonstancié des objets d'anatomie, de pathologie et autres.

Le Cours d'hippiatrique, qui parut en 1774, traitait à fond de tout ce qui concerne l'anatomie du cheval, ses maladies, sa guérison, sa ferrure, sans s'occuper des détails du manége ou de la cavalerie, ni des haras.

Dans le Dictionaire d'hippiatrique, encore plus étendu que les ouvrages précédens, Lafosse s'est proposé d'offrir à ceux qui le consulteront les connaissances nécessaires pour bien conduire un cheval, le maintenir en bonne santé et le guérir quand il est malade. Sa reconnaissance envers ses maîtres éclata dans toutes les circonstances; en voici un exemple : « Les articles principaux, nous dit-il, de cavalerie ou de manége du Dictionaire d'hippiatrique sont tirés de l'ouvrage immortel de M. de la Gueriniére, l'homme du monde, sans doute, qui a été le plus versé dans le manége. »

Au commencement de cette révolution qui donnait tant d'espérances et qui appelait tous les perfectionnemens, la Société royale de médecine proposa un plan de constitution pour l'art de guérir. On reconnaît dans ce travail l'esprit élevé de Vicq-d'Azyr. On proposait de réunir les écoles vétérinaires aux écoles de médecine. « Les professeurs de l'un et de l'autre enseignement, disait-on, se communiqueront leurs projets, leurs travaux; leurs connaissances s'accroîtront par ce commerce réciproque; la physique animale y gagnera beaucoup; les jeunes gens s'accoutumeront à étendre le cercle de leurs idées, et toutes les branches de la médecine, s'éclairant l'une par l'autre, se perfectionneront à la fois. » On proposait aussi dans ce plan de diviser l'enseignement de la médecine vétérinaire en cinq grandes parties : 1°. l'étude de l'anatomie des animaux; 2°. leur connaissance extérieure; 3°. un cours d'instituts composé d'élémens de pathologie, de chimie et de pharmacie; 4°. un cours de médecine et de chirurgie pratiques; 5°. un cours de maréchalerie. Ce plan fut favorablement accueilli par l'assemblée constituante. M. de Talleyrand-Périgord, dans un rapport sur l'instruction publique, applaudit aux vues de la Société royale de médecine. » Que la médecine, dit-il, et la chirurgie des animaux doivent être réunies à la médecine humaine, c'est une proposition qui n'a besoin que d'être énoncée pour qu'on en reconnaisse la vérité. Les grands principes de l'art de guérir ne changent point, leur application seule varie. Il faut donc qu'il n'y ait qu'un genre d'école, et qu'après y avoir établi les bases de la science, on cherche par des travaux divers à en perfectionner toutes les parties. » L'illustre rapporteur proposa en même temps de réunir l'enseignement de l'agriculture, de la médecine humaine et vétérinaire au jardin des plantes, et d'établir une chaire de vétérinaire dans toutes les écoles de médecine.

Peu après, Vitet, médecin du talent le plus rare, comme praticien, et que la postérité jugera imparfaitement par ses seuls écrits, se trouva en quelque sorte appelé à traiter cette question. Il avait débuté dans la carrière médicale par des ouvrages sur la vétérinaire; il fut successivement maire de Lyon et député à plu-

sieurs assemblées législatives par le département du Rhône. Cet excellent citoyen proposa de diviser l'enseignement de la vétérinaire en six cours. 1°. L'anatomie du cheval, du bœuf, de la brebis ; 2°. l'éducation et les maladies du cheval ; 3°. l'éducation et les maladies du bœuf ; 4°. l'éducation et les maladies de la brebis ; 5°. la pharmacie, la matière médicale et la botanique ; 6°. la forge et les opérations.

La discussion de ces différens plans a produit le mode actuel d'enseignement suivi dans nos deux Ecoles d'économie rurale vétérinaire, qui se compose de cinq cours. 1°. Un cours d'anatomie, comprenant l'anatomie comparée et la physiologie ; 2°. un cours d'histoire naturelle qui comprend les objets suivans : la conformation extérieure des animaux domestiques, l'hygiène, l'éducation, les soins, l'amélioration, la conduite des haras, l'emploi, le manége, la guerre, le voyage, le roulage, la parade, l'engrais, les produits économiques et industriels ; 3°. un cours de matière médicale, comprenant la botanique relative aux plantes usuelles en médecine et dans les arts, la pharmacie, la chimie, la matière médicale proprement dite ; 4°. un cours de pathologie, comprenant l'étude des maladies, la clinique, les épizooties, la thérapeutique médicale et opératoire, les appareils, les bandages et la médecine légale ; 5°. un cours de forge et de ferrure, traitant de l'étude de la forge, du fer, de l'acier, du charbon, de l'atelier, des instrumens, des principes théoriques et pratiques de l'art de forger et de ferrer les pieds des animaux sains et malades qui en sont susceptibles.

Lafosse, parvenu à un âge avancé, habita successivement la capitale, et plus souvent l'un des départemens voisins, et mourut en juin 1820, à Villeneuve-sur-Yonne.

Il parlait souvent au milieu de ses amis et de ses élèves particuliers de la considération que les étrangers accordaient à sa profession, qu'il regardait comme moins bien traitée dans notre patrie, et il en citait naïvement comme une preuve que son propre portrait se trouvait placé dans l'Ecole vétérinaire de Vienne en face de celui de Joseph II. Cependant Lafosse fut l'un des premiers correspondans de l'Institut de France, dans la section de l'économie rurale, et s'il eût vécu plus long-temps, il eût été immanquablement nommé membre honoraire de l'Académie royale de médecine, lors de sa création.

Ses ouvrages sont :

Dissertation sur la morve des chevaux. Paris, 1761, in-12.

Le guide du maréchal, avec un traité sur la ferrure. Paris, 1766. in-4°. - 1767, 1771, 1789, 1792, 1794, 1795, 1798, 1800 et 1803 sous le nom de Paris, contrefaçons d'Avignon in-8°. - Trad. en allemand, Hanovre, 1785, in-8°.

Cours d'hippiatrique, ou Traité complet de la médecine des chevaux. Paris, 1774, in-fol.

Cet ouvrage, que quelques bibliographes disent avoir paru dès 1769, sans indiquer sous quel format, est très-remarquable par la beauté des soixante-cinq planches qui y sont jointes et le luxe de l'impression. Il a été traduit en allemand par J. Knoblauch (Prague et Léipzick, 1787, 2 vol. in-8°.).

Dictionaire raisonné d'hippiatrique, cavalerie, manége et maréchalerie. Paris, 1775 et 1776, 2 vol. in-4°. - Bruxelles, 1736, 4 vol. in-8°.

Observations et découvertes d'hippiatrique,

Lues dans plusieurs Sociétés savantes (1801, in-8°.).

Manuel d'hippiatrique.

L'édition de 1802 est indiquée comme la troisième, et celle de 1813, également in-12, comme la cinquième.

On trouve dans l'Annuaire nécrologique pour 1820, rédigé et publié par M. Mahul, une courte notice sur Lafosse, ainsi que l'indication de ses ouvrages. (R. DESGENETTES)

LAGALLA (JULES-CÉSAR), né en 1571 à Padula, dans le royaume de Naples, avait reçu de la nature une facilité extraordinaire et les plus heureuses dispositions pour l'étude; aussi fit-il des progrès si grands et si rapides que la Faculté de médecine de Naples lui accorda gratuitement le bonnet de docteur, sans être arrêtée par sa grande jeunesse, car il n'avait encore que dix-huit ans. Il servit ensuite, comme médecin, sur les galères du pape, pendant une année entière, au bout de laquelle le cardinal San Severino le fit venir à Rome, le logea dans son palais, et le combla de ses bontés. La protection de ce prélat lui valut la bienveillance de Clément VIII, qui le nomma, en 1592, professeur de philosophie au Collége romain. Lagalla remplit cette place pendant trente-trois ans, de la manière la plus brillante. Une maladie des voies urinaires, fruit de son goût effréné pour les plaisirs de l'amour, l'entraîna au tombeau le 15 mars 1624. Erithraeus (Rossi) raconte l'origine des disputes violentes qu'il eut à soutenir contre Caimo. Ces deux rivaux, comme dit Tiraboschi, ne prenaient pas la plume pour expliquer quelqu'aphorisme d'Hippocrate, ou pour développer quelque nouvelle méthode de traitement, mais pour démontrer que chacun d'eux était le plus beau, celui qui plaisait le plus aux femmes. Cette singulière discussion donne une idée des mœurs du dix-septième siècle en Italie. Lagalla n'a rien écrit sur la médecine. Son ouvrage le plus remarquable, et le seul que nous citerons ici, est intitulé :

De immortalitate animarum ex Aristotelis sententiâ libri XII. Rome, 1721, in-4°. (J.)

LAGNEAU (LOUIS-VIVANT), né à Châlons-sur-Saône, le 8 novembre 1781, embrassa la carrière médicale, et se rendit à Paris en 1798. Entré à l'Ecole pratique, après un concours fort brillant, il fut reçu élève interne à la suite d'une autre

épreuve du même genre. Ayant subi les examens d'usage, M. Lagneau reçut en 1803 un certificat de capacité, qu'il a depuis échangé contre un diplôme de docteur en médecine. Entré au service en 1804, il fut d'abord envoyé au camp d'Ostende. Devenu aide-major en 1806, il obtint en 1809 le grade de chirurgien-major, et fut attaché en cette qualité à l'ex-vieille garde. M. Lagneau, après avoir fait plusieurs campagnes en Italie, suivit l'armée en Pologne, en Espagne, en Russie, et ne quitta le service qu'en 1815. Il avait reçu en 1808 la décoration de la Légion-d'Honneur, et la croix de la Réunion en 1813. Rendu à la pratique civile, il est devenu chirurgien-major de l'une des légions de la garde nationale parisienne, et membre associé de l'Académie royale de médecine. On a de lui l'ouvrage suivant :

Exposé des symptômes de la maladie vénérienne. Paris, 1803, in-8°. Cet écrit, qui n'était d'abord que la dissertation inaugurale de l'auteur, a reçu ensuite de nombreuses additions. Il contient une exposition méthodique des accidens déterminés par la syphilis, et des différentes méthodes thérapeutiques que l'on oppose à cette maladie. Aussi les praticiens l'ont-ils accueilli avec un tel empressement que les cinq éditions qu'il a eues en 1803, 1805, 1812, 1815 et 1818 sont écoulées, et que l'auteur a mis la sixième sous presse. (L.-J. BÉGIN)

LAGUNA (ANDRÉ DE), appelé habituellement en latin *Lacuna*, et quelquefois *Lucana*, né à Ségovie, dans la Vieille-Castille, en 1499, alla de bonne heure étudier dans l'Université de Salamanque, et vint à Paris, où la munificence de François 1er avait appelé une foule de savans recommandables. Revenu en Espagne en 1536, il suivit quelque temps les exercices des Universités d'Alcala de Henarez et de Tolède, prit le grade de docteur en médecine dans cette dernière école, et se rendit auprès de Charles V dans les Pays-Bas. Ce prince témoigna à Laguna, en l'employant dans son armée, une confiance dont celui-ci se montra reconnaissant, et il en donna des preuves pendant un assez long séjour à Metz, où il était fort aimé pour ses bons services, et où il fit tous les efforts qui dépendirent de lui pour concilier à l'empereur l'affection des habitans. Laguna voyagea depuis en Italie, fut lié à Padoue avec Reald Colombo; il fut aggrégé à la Faculté de médecine de Bologne, fut fait à Rome comte palatin, et décoré de l'ordre oublié de Saint-Pierre, fondé en 1520 par Léon X. Il fut même l'un des archiatres pontificaux, au rapport d'Haller, qui dit de lui : *Andreas a Lacuna, variis in regionibus medicinam fecit, etiam ex Julii III archiatris fuit.* (*Bibl. med. pract.*, t. II, p. 61.) D'Italie il se rendit en Allemagne et dans la Belgique, séjourna à Anvers, et en repartit pour revenir en Espagne, où il mourut au commencement de 1560.

Laguna doit être regardé comme un écrivain érudit, laborieux, et comme un critique estimable.

Haller a classé les ouvrages de Laguna en deux ordres différens : 1°. ceux qui lui sont propres ; 2°. ceux des anciens dont il est l'éditeur, le commentateur ou l'abréviateur.

Ouvrages originaux.

Compendium curationis præcautionisque morbi passim populariterque grassantis, hoc est vera et exquisita ratio noscendæ, præcavendæ atque propulsandæ febris pestilentialis. Strasbourg, 1542, in-8°.

Le même ouvrage a été publié en espagnol sous le titre suivant :

Della preservacion della peste y su curacion. Anvers, 1556, in-8°. - Salamanque, 1560, in-8°.

Victûs ratio scholasticis pauperibus paratu facilis et salubris. Paris, 1547, in-8°. - Cologne, 1550, in-8°.

On n'est pas complétement d'accord sur le véritable auteur de cet ouvrage.

De articulari morbo commentarius. Luciani accedit tragopodagra. Rome, 1551, in-8°. - Trad. en italien, Rome, 1580, in-8°.

Methodus cognoscendi exstirpandique excrescentes in collo vesicæ carunculas. Rome, 1551, in-12. - Alcala, 1555, in-8°. - Lisbonne, 1560, in-8°.

Cette compilation a été réimprimée dans la collection de Luisini, sous le nom de Lacuna.

Editions, commentaires et abrégés publiés par Laguna en suivant l'ordre chronologique.

Anatomica methodus, seu de sectione humani corporis contemplatio. Paris, 1535, in-8°.

C'est une compilation faite d'après Galien et les meilleurs auteurs du quinzième et du seizième siècles.

Libri octo ultimi ex commentariis Geoponicis olim divo Constantino Cæsari adscriptus ad fidem vetustissimorum codicum latini facti. Cologne, 1543, in-8°, avec des corrections sur la version de Cornaro.

Epitome Galeni operum in quatuor partes digesta; accedit vita ejus et liber de ponderibus et mensuris. Bâle, 1551, in-8°. - *Ibid*. 1571, in-8°. - Lyon, 1553, in-8°. - Strasbourg, 1609, in-8°. - Lyon, 1643, in-fol.

Adnotationes in Galeni interpretes quibus varii loci in quibus impegerunt lectores et explicantur et summa fide restituuntur. Venise, 1548, in-8°.

Epitome omnium rerum et sententiarum quæ adnotatu digna in Commentariis Galeni in Hippocratem extant. Accedunt Galeni enantiomata. Lyon, 1554, in-8°.

Epistolæ apologeticæ ad Cornarium. Lyon, 1554, in-8°.

Adnotationes in Dioscoridem Anazarbeum, juxta vetustissimorum codicum fidem elaboratæ. Lyon, 1554, in-16. - Trad. en espagnol, Salamanque, 1563, in-fol.; Valence, 1636, in-fol.

Claud. Galeni de antidotis epitome. Anvers, 1587, in-16, avec les Commentaires de Gilles Evrard sur la panacée.

On voit facilement que Galien fut l'auteur qui, dans un siècle où l'on ne pensait guère qu'à ressusciter les ouvrages des anciens, captiva l'admiration de Laguna, puisqu'il employa une partie de sa vie à le commenter. Haller a dit à ce sujet, et à l'occasion des travaux de Laguna sur Galien : *Multa loca latinarum versionum ad græci codicis fidem castigantur qui minime malus est labor* (*Bibl. med. practica*, tome I, page 272). (R. DESGENETTES)

LALLEMAND (François), né à Metz, un des élèves les

plus distingués de l'école de Paris, brillait parmi ses condisciples, lorsque, dans la même année, il fut nommé docteur de la Faculté de cette ville et professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de Montpellier, chirurgien en chef de l'hôpital civil et militaire de la même ville, où il remplit actuellement, de la manière la plus honorable, les fonctions qui lui sont confiées. Les travaux de la pratique et de l'enseignement n'absorbant pas tout son temps, il s'occupe sans relâche de la publication d'un ouvrage dans lequel il marche heureusement sur les traces de Morgagni. On a de lui :

Propositions de pathologie tendant à éclaircir plusieurs points de physiologie. Paris, 1818, in-4°.

Cette thèse, dans laquelle l'auteur a déployé le savoir et la sagacité dont il donna bientôt de plus grandes preuves, est une des plus remarquables parmi toutes celles de la Faculté de Paris.

Recherches anatomico-pathologiques sur le cerveau et ses dépendances. Paris, 1822-1823, tome I, et lettre IV formant le commencement du tome II.

Dans cet ouvrage, publié par livraisons, et sous forme de lettres, à l'instar de celui de Morgagni, M. Lallemand rassemble des faits tirés, soit de sa pratique, soit des auteurs qui ont traité des affections encéphaliques, *ex professo* ou par occasion, soit enfin de la pratique de quelques-uns de ses confrères qui les lui ont communiqués; c'est sur cette base large et solide qu'il établit des principes relatifs au diagnostic et au traitement des maladies du cerveau et des méninges; déjà il a prouvé que le ramollissement de la substance cérébrale n'est qu'un effet de l'inflammation de cette substance, et il a signalé avec une rare exactitude les signes auxquels on peut reconnaître ce ramollissement avant la mort. Il s'est servi de ces données pour jeter une vive lumière sur une foule de points relatifs à diverses maladies qui jusqu'ici n'avaient offert, aux observateurs les plus attentifs, qu'un amas confus de symptômes. (F.-G. BOISSEAU)

LAMARCK (JEAN-BAPTISTE-PIERRE-ANTOINE DE MONNETTE, chevalier de) est né le 1er août 1744, à Bazentin, entre Bapaume et Alberte, dans le département de la Somme, d'une famille noble fort ancienne. Comme le plus jeune de la famille, ses parens le destinèrent d'abord au sacerdoce, et l'envoyèrent, pour l'y préparer, au collége d'Amiens, chez les Jésuites; mais l'exemple de ses frères aînés, tous militaires depuis leur enfance, lui inspira le désir de le devenir. Toutefois les murmures et la volonté ferme de ses parens le retinrent quelque temps encore au séminaire. Là, le travail le plus assidu lui fut un refuge contre l'ennui; il puisa dans ses déplaisirs mêmes cet amour, cette ardeur pour l'étude, qui a décidé de son état dans le monde; et ce ne fut qu'après avoir versé des larmes sur la mort de son père, qu'il se décida à suivre la carrière de ses ancêtres. Nous verrons bientôt si M. de Lamarck était en cela inspiré par une véritable vocation ou par une inconstance bien naturelle à son âge; il n'avait encore que dix-sept ans.

M. de Lamarck quitta sans aucun regret son collége, pour entrer dans l'armée commandée par le maréchal de Broglie. La France faisait alors contre la Prusse et l'Angleterre cette guerre si désastreuse qui a pris son nom de sa longue durée. Quoique recommandé particulièrement à M. de Lastie, M. de Lamarck eut beaucoup de peine à prendre rang dans le régiment de ce colonel, tant on exécutait sévèrement les ordres de M. de Choiseul, ministre de la guerre, qui, voulant apporter quelques changemens dans l'organisation de l'armée, avait défendu de nommer à aucun des emplois alors vacans. Cependant la journée de Filingshausen arriva (16 juillet 1761) : M. de Lamarck y obtint pour la première fois la permission d'exposer sa vie, et il s'y fit remarquer par tant d'intrépidité et par un si grand respect pour la discipline, que, malgré les ordres formels du ministre, le maréchal de Broglie, dérogeant à la loi qu'il s'était prescrite de ne faire aucune promotion, le nomma officier sur le champ de bataille. M. de Lamarck trouva dans la même campagne plusieurs autres occasions de se distinguer; mais bientôt après son régiment rentra en France avec toute l'armée de M. de Broglie, et fut mis en garnison à Toulon. C'est là que M. de Lamarck fut confirmé dans le grade de premier sous-lieutenant de son régiment, où il ne resta que jusqu'en 1765. Peut-être eût-il persévéré plus long-temps, mais sa santé s'étant beaucoup affaiblie, il se démit de son emploi avec presqu'autant de plaisir qu'il en avait eu à l'obtenir; puis il entreprit un voyage à Paris, où grâces aux soins éclairés de l'habile Tenon, il ne tarda pas à recouvrer sa première vigueur.

Une fois à Paris, et réduit à une fortune fort médiocre, M. de Lamarck, de l'avis de ses parens, et surtout pour ne point déroger, prit le parti d'embrasser la médecine. Il s'occupa de cette science pendant quatre années, après quoi il l'abandonna pour la botanique, l'une de ses branches la plus belle. Il avait alors vingt-cinq ans : c'est le temps de la jeunesse où le parti que l'on choisit doit décider du sort de toute la vie, qu'il remplit de prospérités ou de malheurs. Il étudia donc très-sérieusement la botanique, dont il sentait la nécessité de se faire un état. C'était alors que Bernard de Jussieu s'occupait d'arranger les plantes du Jardin du Roi d'après l'ordre de leurs rapports naturels; alors aussi régnaient les idées ingénieuses mais systématiques de l'illustre Linné. Cette dissidence d'opinions entre les deux premiers botanistes de l'Europe, et sans doute aussi le besoin si naturel et souvent irrésistible de se faire un nom, engagea M. de Lamarck à prendre des deux méthodes ce qu'elles avaient de meilleur et de plus aisément conciliable; il mit en même temps à contribution celle de Tournefort. Il composa de cette sorte une méthode particulière pour

l'étude des plantes, et c'est sur ce plan que fut rédigé l'ouvrage si connu sous le nom de *Flore française*. Cet ouvrage, qui dans l'origine n'avait que trois volumes, parut en 1779; l'auteur avait alors trente-cinq ans, et il y en avait dix qu'il étudiait la botanique. Si M. de Lamarck eût été abandonné à lui-même, il aurait bien difficilement fait paraître son livre : simple cadet de Picardie, ne pouvant prétendre qu'à la cinquième partie des biens de son père, sa fortune était des plus modiques; mais Buffon lui prêta son puissant appui. Ce grand homme obtint que la Flore française serait imprimée aux frais du gouvernement, et que l'édition entière en serait remise à l'auteur. S'il est permis de penser que l'idée d'opposer au système ingénieux de Linné l'attrait d'une méthode nouvelle et facile put augmenter en Buffon l'intérêt qu'il prenait aux travaux de M. de Lamarck, il est plus naturel de croire que sa conduite toute généreuse n'eut pour but que d'encourager les talens et de récompenser le mérite..... A la même époque de 1779, Lamarck fut nommé membre de l'ancienne Académie des sciences.

Peu de temps après, Buffon forma le projet de faire voyager son fils en Europe avec M. de Lamarck, pour qui son estime croissait de jour en jour. Il était flatté de donner pour compagnon et pour Mentor à son fils un homme de l'ancienne noblesse, un savant du premier mérite, qui de plus était membre de l'Académie des sciences. Buffon obtint donc pour M. de Lamarck une mission qui le chargeait de visiter les jardins de botanique et les collections les plus célèbres de l'Europe, et de faire parvenir au Jardin du Roi les objets curieux et rares qu'il se pourrait procurer. Ce voyage commença sous les meilleurs auspices : Buffon avait donné à M. de Lamarck des recommandations pour les savans illustrés et les personnes les plus distinguées des villes où il devait passer. La Hollande, les Pays-Bas, la plupart des villes un peu considérables d'Allemagne furent visitées par notre voyageur, qui n'oublia point non plus Werner et les mines si fécondes du Hartz, le théâtre des belles découvertes de ce dernier. Il se rendit aussi aux minières de Chemnitz, si célèbres par leurs richesses et par les beaux ouvrages d'Agricola. M. de Lamarck aurait voulu pousser plus loin son voyage; bien certainement il l'eût continué en Italie, mais l'étourderie et l'inexpérience de son jeune ami ayant un peu altéré le bon accord qui aurait dû toujours régner entre eux, Buffon s'en aperçut à la correspondance des deux voyageurs, et il trouva bon de les rappeler auprès de lui.

De retour à Paris, M. de Lamarck cultiva la botanique avec plus d'ardeur que jamais, et toujours avec un succès véritable. Il fut admis peu de temps après aux herborisations de J.-J. Rousseau, à condition qu'il ne paraîtrait faire aucune attention

aux actions ni à la personne de cet homme extraordinaire, que le moindre incident mettait aux abois.

En 1788, M. de Lamarck fut nommé adjoint à Daubenton dans la garde du cabinet du Jardin du Roi, et il fut spécialement chargé de la partie des herbiers. Après la mort de Buffon, qui arriva bientôt après la retraite de Bernardin-de-Saint-Pierre, successeur de Buffon, rien ne put distraire M. de Lamarck de ses occupations et de ses études paisibles : ni l'ambition, ni les troubles du dehors ne purent l'arracher à sa profonde retraite. A l'époque la plus orageuse de la révolution, il partageait ses instans entre ses herbiers et ses livres d'histoire naturelle : des révolutions, il n'en voyait ni dans la succession des saisons, ni dans la floraison des plantes, ni dans l'harmonie des productions de la terre. Nulle persécution, nul intérêt personnel ne vint troubler une tranquillité si parfaite. Cependant le temps de la terreur n'était pas encore passé, que M. de Lamarck avait déjà proposé un projet d'organisation du Muséum, propre à le défendre contre la tyrannique routine d'un chef et contre la domination des médecins. On fit d'abord assez peu d'attention à ce projet, mais M. de Lamarck eut ensuite la satisfaction de voir ses idées à peu près reproduites et réalisées dans le décret d'institution du Muséum, qui parut en 1793, c'est-à-dire à une époque beaucoup plus fameuse pour ses désastres que pour ses fondations nouvelles.

Toutefois, nonobstant ses talens reconnus et ses travaux bien appréciés, M. de Lamarck, qui avait peu de protecteurs, fut sur le point de n'être pas compris dans la nouvelle organisation. En effet, la botanique était la seule science qu'il lui convenait de professer, et M. Desfontaines avait été nommé, dès le temps de Buffon, pour en donner des leçons au Jardin du Roi; d'un autre côté, M. de Jussieu fut choisi pour la botanique rurale, de sorte qu'il ne restait plus que la zoologie, que d'ailleurs il n'avait jamais étudiée, où M. de Lamarck pût conserver l'espoir d'être placé. Or, voici comme cette science se trouva répartie : les animaux vertébrés furent donnés à M. Etienne Geoffroy, depuis l'illustre Geoffroy-Saint-Hilaire, qui, plus tard, les partagea avec M. de Lacépède, alors absent et persécuté : le reste des animaux, considérés comme un objet de peu d'intérêt, fut abandonné à M. de Lamarck, qui, depuis, mettant tout son zèle à les étudier, tout son talent à les classer et les décrire, a démontré dans les douze classes qu'il en a faites et les ouvrages dont ils ont été l'objet, qu'ils étaient peut-être aussi intéressans pour leur histoire, et surtout incomparablement plus nombreux que les autres animaux plus élevés dans l'échelle des êtres, plus compliqués dans leur structure, et pourvus dans leur centre d'une colonne osseuse, réceptacle

commun de tous les nerfs du corps. A l'exception des coquilles, dont il avait une connaissance parfaite, M. de Lamarck était tout à fait étranger au genre d'études qu'exigeait sa nouvelle chaire : il s'y livra avec une ardeur digne de la première jeunesse, et le Traité des animaux invertébrés, fruit de ses profondes recherches, est l'un des quatre ouvrages les plus importans de l'histoire naturelle moderne.

A la formation de l'Institut, il fut nommé le premier de tous pour la section de botanique. Le commencement de son cours au Muséum eut lieu en 1794 (M. de Lamarck entrait alors dans sa cinquantième année). Il a depuis continué sans interruption jusqu'en 1818.

Devenu très-faible, et presque aveugle par les progrès d'une cataracte, M. de Lamarck s'est vu forcé de se faire remplacer par un de ses collègues de l'Institut, M. Latreille, qui, depuis plusieurs années, continue ses leçons intéressantes avec un talent digne de la science qu'il enseigne et du savant illustre dont il se rend l'interprète.

M. de Lamarck a publié beaucoup de travaux importans depuis 1779, où parut la *Flore française*, jusqu'en 1822, où il a mis au jour le dernier volume de son bel ouvrage sur les animaux sans vertèbres ; en voici la liste à peu près complète.

Flore française. Paris, 1778, 3 vol. in-8°. - *Ibid*. 1780, in-8°. - *Ibid*. 1795, 5 vol. in-8°. par M. Decandolle.

C'est à cet ouvrage que M. de Lamarck dut sa première réputation et ses premiers titres. La Flore française fit d'autant plus de sensation, qu'à cette époque le système de Linné était le seul que l'on suivit en France, où, depuis Tournefort, peu de personnes prenaient une part active aux vrais progrès de la botanique. On fit sur la méthode dichotomique des essais curieux : on s'assura, au Jardin du Roi, que des personnes étrangères à l'étude des plantes reconnaissaient aisément les genres et les espèces, au moyen de la seule méthode artificielle de M. de Lamarck. On en parla à Buffon, qui s'intéressa beaucoup à cette jolie découverte. Il chargea Daubenton de donner ses soins à la composition d'un discours préliminaire, où les idées de l'auteur fussent clairement exposées, et ce fut M. Haüy, l'un des témoins les plus assidus des premiers essais de M. de Lamarck, qui prit soin de donner au style de l'auteur ce fini et cette élégance sans lesquels Buffon se fût vraisemblement montré sourd à toutes les autres qualités de l'ouvrage. Ce grand naturaliste voyait avec plaisir qu'un Français publiât, sous ses auspices, un livre original, qui semblait paraître tout exprès pour faire diversion au système suédois, et pour donner suite à l'*Histoire naturelle générale*. Un homme comme Buffon était bien aise de paraître inspirer, par son ascendant, les ouvrages que la direction de ses études l'empêchait de composer lui-même.

Plusieurs Mémoires insérés dans différens recueils, savoir :

De l'influence de la lune sur l'atmosphère terrestre. an VI.

Mémoire sur le mode de noter et rédiger les observations météorologiques, et sur les considérations que l'on doit avoir en vue, etc.

Sur la distinction des tempêtes d'avec les orages et les ouragans. an IX.

Recherches sur la périodicité présumée des principales variations de l'atmosphère, etc. an IX.

Sur les variations de l'état du ciel, et sur les causes qui y donnent lieu.

Mémoire sur la matière du feu, considérée comme instrument chimique dans les analyses. an VII.

L'auteur dit, dans ce mémoire, qu'il ne croira aux résultats des analyses chimiques qu'alors qu'on n'aura employé pour les faire, ni feu, ni sels, ni réactifs d'aucun genre, mais seulement des moyens mécaniques.

Mémoire sur la matière du son. an VIII.

L'auteur attribue les phénomènes du son, non à la vibration de l'air et des corps sonores, mais à l'existence d'un fluide éthéré, très-subtil, et d'une grande *rareté*. C'est à ce même fluide qu'il attribue les phénomènes de la chaleur. En général, M. de Lamarck s'est souvent trouvé en opposition avec les physiciens et les chimistes de nos jours.

Mémoire sur les cabinets d'histoire naturelle, suivi d'un projet d'organisation du muséum d'histoire naturelle, d'après des principes à peu près semblables à ceux qui le dirigent aujourd'hui.

Ce mémoire fut présenté à l'Assemblée nationale.

Annuaire météorologique, précédé de probabilités sur les temps de l'année.

Ce recueil, commencé en l'an VIII, a continué pendant onze années. Il y avait long-temps que l'auteur s'occupait de l'atmosphère et des météores, puisqu'il est déjà fait mention de ses travaux à ce sujet dans le Rapport de l'Académie des sciences sur la première édition de la Flore française. Ces recherches sur les météores, dont l'auteur étudiait les causes et voulait prévoir et annoncer le retour, eurent un assez grand succès; mais elles lui attirèrent ensuite beaucoup de désagrémens. On avertit l'empereur qu'un des membres de l'Institut faisait des espèces d'almanachs; on ajouta que cela déconsiderait l'Académie, et que des moyens sévères devraient être employés pour faire cesser un abus dont la tolérance aurait pour effet d'avilir une des premières sociétés savantes du monde. M. de Lamarck fut averti du courroux de l'empereur, et l'Annuaire fut abandonné.

Hydrogéologie. Paris, 1801, in-8°. - Trad. en allemand par Wrede, Berlin, 1805, in-8°.

C'est-là qu'il étudie principalement les causes et les effets du flux et reflux de la mer; il arrive à ce résultat que, sans la lune, les mers seraient immobiles, leurs lits se combleraient de limon et de débris terreux, et leurs eaux couvriraient peu à peu la surface de la terre.

Recherches sur les causes des principaux faits physiques. Paris, 1801, 2 vol. in-8°.

On trouve ici plusieurs idées sur la matière du feu, sur la formation des vapeurs, sur les phénomènes de l'ébullition, etc.; mais les théories de Lavoisier et les expériences de son école ont prévalu. Il est facile de s'apercevoir que M. de Lamarck a toujours peu accordé aux autorités régnantes, et qu'il a voulu, autant que cela lui a été possible, voir par ses yeux et raisonner d'après ses principes.

Système des animaux sans vertèbres. 1801, 1 vol. in-8°.

C'est une esquisse très-bien faite de l'ouvrage important qu'il a depuis publié sur les animaux des classes inférieures. C'est un des ouvrages de zoologie où l'on trouve le plus de connaissances exactes et la plus grande facilité pour les apprendre et les retenir. M. Froriep a donné en allemand un aperçu de son système conchyliologique (*Neues system der Conchyliologie von Lamarck.* Weimar, 1807, in-8°.).

Recherches sur l'organisation des corps vivans, particulièrement sur leur origine, sur la cause de leur développement, des progrès de leur composition et celle qui amène la mort. Paris, 1802, in-8°.

Les premiers volumes du Dictionaire de botanique, et les *Illustrationes generum*, faisant partie de l'Encyclopédie méthodique.

Les deux premiers volumes du petit Buffon in-18; le reste est de M. Brisseau-Mirbel.

Philosophie zoologique. Paris, 1809, 2 vol. in-8°.

Au jugement de l'auteur, c'est le plus beau et le meilleur de ses ouvrages : pour lui, tous les autres ensemble ne valent pas celui-ci. C'est aussi celui qui a obtenu le plus de lecteurs. On y trouve toutes les grandes vues de l'auteur; mais, comme à l'ordinaire, le démontré y est uni à l'hypothétique. C'est là qu'on trouve les idées de M. de Lamarck sur la vie, sur la complication graduelle et successive des êtres, sur les lois de l'organisation et les trois souches primitives du règne animal. C'est de tous les ouvrages de M. de Lamarck celui qui annonce le plus de génie. Son grand traité sur les animaux invertébrés est composé d'après les principes avancés dans celui-ci : ils se servent de complément l'un à l'autre.

Extrait des cours de zoologie sur les animaux sans vertèbres. Paris, 1812, in-8°.

Système analytique des connaissances positives de l'homme. Paris, 1820; in-8°.

Beaucoup d'indépendance dans les opinions, plus d'observation que de lecture, voilà ce qu'on trouve dans ce livre-ci, comme dans les précédens.

Histoire naturelle des animaux sans vertèbres. Paris, 1815-1822, 7 vol. in-8°.

C'est bien certainement le plus important et le plus durable des ouvrages de M. de Lamarck. Il suppose des recherches et des travaux immenses, les circonstances les plus heureuses et la persévérance la plus longue et la plus infatigable. Quand on pense que ce n'est qu'à l'âge de cinquante ans que l'auteur a commencé à s'occuper de cet objet d'étude, on conçoit une haute idée de son génie. M. de Lamarck sera compté au nombre des législateurs des sciences : on pourra corriger quelques parties isolées de ses ouvrages, mais quel homme extraordinaire pourrait se promettre d'en refondre l'ensemble? Les divisions de l'auteur ont cela de remarquable qu'elles ne sont point par coupes successivement décroissantes comme chez M. Cuvier, mais par petits groupes circonscrits, mais par genres, chacun desquels est précédé de considérations générales.

Plusieurs Mémoires insérés parmi ceux de l'Académie des sciences, du Muséum d'histoire naturelle et du Journal de physique.

Les travaux de MM. de Lamarck et Cuvier se sont quelquefois suivis d'assez près pour embarrasser l'historien le plus probe et le plus impartial. (I. BOURDON).

LAMBERGEN (TIBÈRE), né en 1717, étudia la médecine à Franequer, et fut élevé au grade de docteur en 1740. Attiré bientôt à Leyde par la réputation des professeurs de cette célèbre Université, il se prépara, en suivant leurs leçons, à enseigner les autres lorsque l'occasion s'en présenterait. En 1751 il fut nommé professeur à Franequer, et deux ans après il vint remplir la chaire de botanique et de médecine pratique à Groningue. On a de lui :

Oratio exhibens encomia botanices ejusque in re medicâ utilitatem singularem. Groningue, 1754, in-4°.

Lectio sistens ephemeridem persanati carcinomatis. Groningue, 1754, in-4°. (O.)

LAMBERT (AYLMER BOURKE), membre de la société royale de Londres et de celle des antiquaires, vice-président de la Société linnéenne, a rendu des services assez importans à la botanique, pour mériter que son nom soit attaché à un genre de plantes (*Lambertia*). Il a publié :

A description of the genus cinchona, comprehending the various species of vegetables from which the peruvian and other barks are taken, illustrated with figures of all the species hitherto discovered. To which is prexifed Wahl's dissertation on the genus, also a description of a new genus, named hyenanche or hyena poison. Londres, 1795, in-4°.

A description of the genus pinus, illustrated by figures, directions relative to the cultivation and remarks on the uses of the several species. Londres, 1803, in-fol.

Ces deux ouvrages sont également remarquables par le luxe typographique et par la beauté des planches.

LAMBERT (*Antoine*), chirurgien de Marseille, a écrit une mauvaise compilation intitulée :

Commentaire sur la carie et corruption des os. Marseille, 1656, in-8°.

LAMBERT (*François*), médecin de Toulouse, a publié la description d'un cas remarquable d'ostéomalacie :

Relation de la maladie de Bernard d'Armaignac, dont le corps après la mort se trouvait tout ramolli, ses os, ses tendons et les ligamens entièrement dissous et toutes les parties déboîtées, avec la recherche des causes d'accidens si extraordinaires. Toulouse, 1700, in-12.

Explication des accidens extraordinaires que cause la rate par son déréglement; nouvelle façon d'expliquer les sensations de la vue et de l'attouchement, du mouvement volontaire et des actions animales. Toulouse, 1684, in-12.

LAMBERT (*Nicolas*), dont on a :

Ergò homo perfectus ab utero. Paris, 1574, in-4°. (z.)

LAMONIÈRE (JEAN DE) pratiquait avec distinction la médecine à Lyon dans le dix-septième siècle. Il a laissé une description précieuse de la dysenterie qui, à la suite d'un été chaud et humide, régna épidémiquement dans cette grande ville, et la ravagea en 1625. Le titre de cet écrit, que nous rapporterons en entier, fait connaître les objets qui y sont traités. Nous insisterons sur un point relatif à la contagion de la dysenterie, que nous pensons d'ailleurs suffisamment démontrée dans plusieurs circonstances qui ont été déterminées par de bons observateurs. Voici le passage que nous croyons devoir reproduire : *Hic obiter notandum non esse omnino rejiciendam opinionem eorum qui statuunt difficultatem intestinorum huic provinciæ fuisse communicatam a militibus e bello Italico redeuntibus; in utroque enim exercitu plurium cruor dysenteriâ magis quam instrumentis bellicis ad mortem effusus est. Illud quidem observavimus, omnes in nosocomio Lugdunensi Deiparæ miserentis antea ægrotantes, fuisse correptos dysenteriâ eo tempore, quo plures milites (quorum vix unus immunis erat a dysenteriâ) illud ingressi sunt: quare si non principium, saltem augmentum et propagatio illis accepta referri debent.*

Maintenant voici le titre de l'ouvrage d'où ce passage est tiré : *Observatio fluxûs dysenterici, Lugduni Gallorum populariter grassantis anno Domini* 1625 *et remediorum illi utilium : in quâ præcipuè circà dysenteriæ naturam, et curationem, difficultates ab authoribus vel omissæ, vel breviùs propositæ, dissolvuntur.* Lyon, 1626, in-16. - Amsterdam, 1629, in-12.

Haller a consacré à Lamonière, dans sa Bibliothèque de médecine pratique, t. II, p. 543 et suivantes, un long et judicieux article, dans lequel il a analysé l'ouvrage dont il est ici question.

Dans un temps où les recherches d'anatomie pathologique étaient rares, Lamonière ne se priva point de ce puissant secours. On trouva dans deux cadavres le foie sphacélé, l'épiploon, le pylore et les intestins grêles enflammés; les gros intestins étaient sphacélés jusqu'au rectum. Une sensation permanente de froid glacial, ce qui établit un pronostic infaillible, avait précédé la mort. Dans le cadavre d'un autre malade qui avait succombé à la dysenterie chronique, on rencontra un abcès de la vésicule du fiel, et un autre dans le mésentère.

L'observation prouva que ceux qui, étant infectés par la syphilis, subissaient un traitement mercuriel, furent facilement attaqués par la dysenterie; elle frappa plus spécialement les enfans. Cette même maladie finit souvent, dans les adultes, par une paralysie, et des angines succédèrent souvent à la suppression du flux dysentérique. Il y a dans cet ouvrage, quoique peu étendu, beaucoup d'autres observations qui sont très-intéressantes pour l'histoire générale de la dysenterie, et en particulier pour l'épidémie de Lyon observée en 1625.

La méthode curative couronnée par le plus de succès fut anti-inflammatoire, et se composa fondamentalement de saignées générales, ou locales au moyen de sangsues appliquées sur la surface du bas-ventre ou bien autour de l'anus, de boissons purement délayantes et mucilagineuses, de vomitifs, ensuite de purgatifs minoratifs et de quelques légers sédatifs. L'usage du vin, même dans la plus petite quantité, fut proscrit, et les cordiaux ne réussirent que dans l'état chronique de la maladie. Dans l'excrétion purulente, on administra avec avantage la thériaque récente et l'extrait de cynoglosse.

(R. DESGENETTES)

LAMORIER (Louis) naquit à Montpellier en 1696 et y mourut en 1777. S'étant rendu à Paris en 1718, il s'attacha principalement à suivre la pratique de Méry, chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu. Cet hôpital, le plus considérable de la capitale, comme il l'est encore aujourd'hui, était alors le seul dans lequel on pratiquât journellement de grandes opérations. Lamorier, revenu à Montpellier en 1720, devint en peu de temps professeur aux écoles de chirurgie, et l'un des chirurgiens du

grand hôpital Saint-Eloy; il fut aussi admis dans la société royale des sciences, d'abord comme adjoint, et peu après comme associé. Il eut enfin parmi ses concitoyens et les étrangers une grande et juste réputation comme savant et comme praticien. L'Académie royale de chirurgie de Paris l'avait nommé l'un de ses associés. Ses écrits sont :

Observations sur les tumeurs qui ont paru participer à la fois des caractères variqueux et anévrismal.

Anatomie de la sèche (sepia) et principalement des organes avec lesquels elle lance sa liqueur noire.

Histoire de la Société royale des sciences de Montpellier, tome I, Lyon, 1766, in-4°.

Observation sur un épiplocèle hydatideux.

Mémoire sur l'union qui se fait des artères avec les nerfs après les amputations, pour déterminer la cause mécanique des douleurs que l'on croit sentir dans plusieurs parties du corps qui en ont été séparées.

Observations sur les rapports et les différences du tigre avec le chat.

Observations sur les suites de certains pessaires trop long-temps retenus dans le vagin.

Mémoire de l'anchylose de l'os des îles avec l'os sacrum.

Mémoire de la Société royale des sciences de Montpellier, tome II, Lyon, 1778.

Nouvelle manière d'opérer la fistule lacrymale.

Mémoire de l'Académie royale des sciences de Paris pour 1728.

Sur les causes qui empêchent le cheval de vomir.

Mémoire de l'Académie royale des sciences de Paris pour 1733.

L'éloge de Lamorier fut fait par De Ratte, et il a été inséré, par extrait, dans les éloges des académiciens de Montpellier, recueillis, abrégés et publiés à Paris, en 1811, par le rédacteur de cet article.

(R. DESGENETTES)

LAMOTTE (GUILLAUME MAUQUEST DE), chirurgien-juré et accoucheur à Valognes, y naquit le 27 juin 1655, et y mourut à pareil jour en 1737. Après avoir étudié la chirurgie à Paris, où il suivit pendant cinq ans la pratique de l'Hôtel-Dieu, il retourna dans son pays natal. Une grande réputation et une immense clientelle l'y attendaient. Il avait montré dès le début de sa carrière un goût particulier pour les accouchemens, et plus tard il se livra spécialement à l'exercice de cette branche importante de l'art de guérir. Lamotte n'occupa pas de places importantes; sa vie fut consacrée toute entière à la pratique. Doué de beaucoup de sagacité et d'une grande aptitude pour l'observation, il avait des connaissances bien restreintes en théorie, et manquait presqu'entièrement d'érudition. Faut-il s'étonner s'il s'exagéra à lui-même l'importance de ses travaux, s'il était toujours prêt à se prodiguer la louange, si enfin il professait un injuste dédain pour les productions des autres? Les travers sont l'inséparable résultat de cette excessive confiance en nous-mêmes, que semblent autoriser quelques écrits utiles,

et qui repose presque toujours sur l'excès d'amour-propre, ou sur l'ignorance où nous sommes de ce que les autres ont fait dans le même genre. Telle paraît avoir été la situation d'esprit où se trouvait Lamotte. Cet écrivain n'a que très-faiblement contribué aux progrès de la chirurgie durant le dernier siècle. Ses observations, rassemblées en grand nombre, sont plus remarquables par les circonstances souvent extraordinaires qu'elles présentent, que par les règles nouvelles de pratique qu'il en a déduites. L'art des accouchemens lui doit davantage : il a parfaitement décrit les signes de la grossesse normale; il démontra la nécessité de confier à la nature la terminaison de la plupart des accouchemens, et rapporta plusieurs exemples des effets funestes qu'entraîne une trop grande précipitation. Dans le cours de sa longue pratique, il n'avait eu recours que deux fois aux instrumens tranchans ou au crochet. Les progrès de l'art lui semblaient devoir rendre de plus en plus rares les cas où l'opération césarienne est nécessaire. Les accoucheurs, qui commençaient alors à remplacer les sages-femmes, trouverent en lui un zélé défenseur contre les attaques injustes de Philippe Hecquet. Enfin, partisan des animalcules et du mélange des semences dans la génération, il considérait l'accouchement par les pieds comme le plus naturel, et voulait que l'on y eût recours dans presque tous les cas où la parturition normale est rendue difficile.

On a de Lamotte les écrits suivans.

Dissertation sur la génération et sur la superfétation, et réponse au livre intitulé : De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes, et sur l'obligation aux mères de nourrir leurs enfans. Paris, 1718, in-8°.

Dans cet écrit, Lamotte soutient qu'il est souvent avantageux aux femmes de ne pas nourrir les enfans, et si ses préceptes à ce sujet ne sont pas toujours judicieux, il en est plusieurs dont l'expérience a consacré l'utilité.

Traité des accouchemens naturels, non naturels et contre nature. Paris, 1715, in-4°.

Cet ouvrage eut un grand nombre d'éditions; celle de Paris, 1722, in-4°. fut revue et augmentée de notes par J. Devaux; on le réimprima à La Haye et à Leyde en 1726 et 1729; il fut traduit en allemand, Strasbourg, 1732, in-4°. Quatre cents observations, enrichies de réflexions judicieuses et présentant le résultat de trente années de pratique et d'expérience, rendent encore cet ouvrage utile à consulter.

Traité complet de chirurgie, contenant des observations et des réflexions sur toutes les maladies chirurgicales et sur la manière de les traiter. Paris, 1722, 3 vol. in-12.

Devaux revit cet ouvrage, et en dirigea l'impression. Quoique Lamotte ait annoncé un traité complet, il a cependant à peine effleuré l'histoire des maladies des yeux; le bec-de-lièvre, les polypes, les hernies, les anévrismes et plusieurs autres maladies graves, sont entièrement oubliés. Inférieur au précédent, cet écrit a cependant été plusieurs fois réimprimé; mais on n'en lit plus que l'édition de 1771, 2 vol. in-8°., à laquelle Sabatier a joint des notes intéressantes. (L.-J. BÉGIN)

LAMOUROUX (J.-V.), né à Agen, le 3 mai 1779, d'une famille qui occupait un des premiers rangs dans le commerce, suivit lui-même cette carrière jusqu'à vingt-huit ans, époque où il la quitta. Nommé en 1809 professeur d'histoire naturelle à Caen, il habite actuellement cette ville, et appartient à un grand nombre de sociétés savantes. Ce savant recommandable s'est surtout appliqué à l'étude des productions marines, et personne n'ignore qu'on lui doit l'histoire la plus complète que nous ayons des polypes coralligènes. Il a publié plusieurs ouvrages justement estimés, dont voici les titres :

Mémoire sur le rouissage de l'agave americana ;
Dans la Décade philosophique (1802).
Description de deux espèces inédites de varec ;
Bulletin philomatique (1803).
Dissertations sur plusieurs espèces de fucus. Caen, 1804, in-4°.
Avec 36 planches.
Mémoires sur plusieurs nouveaux genres de la famille des algues marines ;
Journal de botanique (1809).
Mémoire sur la classification des polypiers ;
Bulletin philomatique (1812).
Rapport sur le ble lammas, imprimé par ordre de la Société d'agriculture de la ville de Caen (1813).
Inséré dans plusieurs ouvrages périodiques.
Essai sur les genres de la famille des thalassiophytes non articulés. Caen, 1813, in-4°.
Avec 7 planches.
Description de l'ophiure à six rayons ;
Dans les Annales du muséum (1813).
Mémoire sur le genre lucernaire ;
Mémoire du Muséum (1815).
Histoire des polypiers coralligènes flexibles, vulgairement zoophytes. Caen, 1816, in-8°.
Avec 19 planches.
Rapport sur le crocodile de Caen ;
Dans les Annales générales des sciences physiques (1820).
Description méthodique de tous les genres de polypiers. Caen, 1821, in-4°.
Avec 84 planches.
Résumé d'un cours élémentaire de géographie physique, autorisé par l'Université. Caen, 1821, 1 vol. in-8°.
Notice sur les aras bleus qui ont produit à Caen. Caen, 1823, in-8°.
M. Lamouroux donne en ce moment l'histoire des zoophytes ou animaux rayonnés, pour l'Encyclopédie méthodique, et publie à Nuremberg un supplément aux *Icones zoophytorum* d'Esper. (I.)

LAMPADIUS (GUILLAUME-AUGUSTE), l'un des chimistes les plus distingués et les plus célèbres de l'Allemagne, né le 8 août 1772, à Hehlen, dans le duché de Brunswick, vécut pendant quelque temps en Bohême, dans les terres du comte de Sternberg, et fut nommé en 1794 professeur de chimie à l'Académie de Freyberg, place qu'il occupe encore en ce moment.

Parmi ses nombreux ouvrages, abstraction faite de diverses traductions et d'un grand nombre d'articles disséminés dans les journaux scientifiques de l'Allemagne, les suivans sont parvenus à notre connaissance.

Kurze Darstellung der vorzueglichsten Theorien des Feuers, dessen Wirkungen und verschiedenen Verbindungen. Gœttingue, 1792, in-8°.

Versuche und Beobachtungen ueber die Elektricitaet und Waerme der Atmosphaere, angestellt im Jahre 1792; nebst der Theorie der Luftelektricitaet nach den Grundsaetzen des Hrn. De Luc, und einer Abhandlung ueber das Wasser. Berlin et Stettin, 1793, in-8°. - Léipzick, 1804, in-8°.

Sammlung chemischer Abhandlungen. Dresde, tome I, 1795; II, 1797; III, 1799, in-8°.

Abhandlung ueber die Preißfrage; Worinn besteht der Unterschied zwischen Roheisen aus hohen Oefen, und geschmeidigem Eisen aus Frischheerden? Léipzick, 1799, in-4°.

On trouve à la suite les Mémoires de Hermann et de Schindler sur la même question, avec une préface de Gerstner.

Erfahrungen ueber den Runkelruebenzucker, nebst verschiedenen Gedanken ueber die Fabrikution desselben im Grossen, so wie ueber den Anbau der Runkelrueben. Freyberg, 1800, in-8°.

Handbuch zur chemischen Analyse der Mineralkœrper. Freyberg, 1801, in-8°. - *Nachtrag, Ibid.* 1818, in-8°. - *Supplement*, Gœttingue, 1818, in-8°.

Handbuch der allgemeinen Huettenkunde, in theoretischer und praktischer Hinsicht entworfen. Gœttingue, tome I, 1801; II, 1804; III, 1809, in-8°. - *Ibid.* 1817, in-8°.

Beytraege zur Erweiterung der Chemie und deren Anwendung auf Huettenwesen, Fabriken und Ackerbau. Freyberg, 1804, in-8°.

Systematischer Grundriss der Atmosphaerologie. Freyberg, 1806, in-8°.

Grundriss des Elektrochimie. Freyberg, 1817, in-8°.

Handwoerterbuch der Huettenkunde in theoretischer und praktischer Hinsicht entworfen. Gœttingue, 1817, in-8°.

Beytraege zur Atmosphærologie. Freyberg, 1817, in-8°.

Chemische Briefe fuer Frauenzimmer. Freiberg, 1817, in-8°.

Neue Erfahrungen im Gebiete der Chimie und Huettenkunde. Freyberg, tome I, 1816; II, 1817, in-8°.

Anleitung zum Studium des Bergbaues und Huettenwesens auf der Bergakademie zu Freyberg. Freyberg, 1820, in-8°.

Gehœrige Wuerdigung des Karlsbader Saeuerlings auf chemische und sonstige Erfahrungen gegruendet. Freyberg, 1821, in-8°. (o.)

LAMPE (Philippe-Adolphe), né à Dantzick le 5 mai 1754, prit le grade de docteur à Strasbourg, et obtint ensuite dans sa ville natale la place de médecin pensionné, qu'il quitta en 1792 pour se rendre à Berlin. Indépendamment d'articles de journaux et d'observations insérées dans divers recueils, il a publié :

Dissertatio de noxis ex sepulturâ in templis. Strasbourg, 1776, in-4°.

Gedaechtnissrede auf den Hrn. D. Nathanael Matthaeus von Wolf, in der ausserordentlichen œffentlichen Versammlung der Naturforschenden Gesellschaft zu Danzig am 28 May 1785 gehalten. Dantzick, 1785, in-4°. (z.)

LAMPUGNANI (Jacques), fils d'un médecin de Milan, naquit en 1557. A peine eut-il commencé à exercer l'art de guérir, qu'il acquit une grande célébrité. Une chaire lui fut accordée dans l'Université de Mondovi, où il enseigna la philosophie avec éclat pendant plusieurs années. En 1591 il vint à Rome, et fut nommé médecin du pape Grégoire xiv, place dont il ne jouit pas long-temps, car le pontife mourut dix jours après son exaltation. Lampugnani resta cependant à Rome, où six ans après il devint premier professeur de médecine dans le Collége de la Sapience. Il vivait encore en 1632. On n'a encore de lui qu'une *Epistola de calcantho*, insérée dans les *Decad. epistol. medic.* de Pierre Castelli.

Lampugnani (*Jules-César*), né aussi à Milan, mourut le 7 mai 1661, laissant, contre l'abus du tabac, un petit ouvrage qui a pour titre :
Levis punctura tabaci. Milan, 1650, in-8°. (o.)

LAMURE (François Bourguignon de Bussière de) naquit au fort Saint-Pierre de la Martinique, le 11 juin 1717. Son père, commandant des milices d'un des quartiers de cette île, l'ayant envoyé en France vers l'âge de cinq ou six ans, pour y recevoir une éducation convenable, quelques parens qu'il avait en Bretagne le placèrent d'abord au Collége de Nantes, puis à celui de La Flèche. Lorsqu'il eut terminé sa philosophie, il repassa en Amérique. Un penchant vif, favorisé par des talens naturels, et un goût décidé pour l'étude, le portaient vers la médecine; mais son père, qui avait d'autres vues, lui refusa la permission de s'embarquer pour aller prendre ses degrés en France. Lamure, cédant à sa passion, s'échappa secrètement en 1736, débarqua à Marseille, et vint s'établir à Montpellier, où, dès l'année suivante, il se livra sans relâche à l'étude de la médecine, et obtint les honneurs du doctorat en 1740. Ce fut alors qu'il conçut le projet de se fixer en cette ville, et de s'y procurer, dans la carrière de l'enseignement, les moyens de subsistance que la rigueur d'un père lui refusait. Les leçons publiques qu'il donna sur l'anatomie, la physiologie et tout ce qui compose des institutions de médecine, ne tardèrent pas à attirer la foule des élèves, et prouvèrent qu'il possédait éminemment le talent d'enseigner, c'est-à-dire qu'à l'abondance, au choix et à l'enchaînement des idées, il joignait la plus grande clarté dans l'expression, et même de l'élégance quand le sujet pouvait le comporter. Une chaire étant venue à vaquer en 1748, par la mort de Fitz-Gérald, Lamure se mit au nombre des candidats; l'opinion publique lui donnait la préférence sur tous les autres concurrens, et il la justifia par la supériorité qu'il montra sur ces derniers dans le concours; mais son opposition aux systèmes qui avaient long-temps dominé dans l'école

l'empêcha d'obtenir les suffrages des juges. Révolté de cette injustice, il se rendit à Paris, où, après un nouvel examen de ses thèses, et sur le rapport du chancelier d'Aguesseau, le roi lui donna l'expectative de la première chaire qui vaquerait dans l'Université de Montpellier. Lamure usa modérément d'un triomphe si flatteur pour son amour-propre; trois ans après, en 1751, il devint professeur, par la mort de Rideux, et sa douceur, l'élévation de son caractère, l'ascendant de ses talens, lui concilièrent les suffrages et l'amitié d'une compagnie qui avait voulu le repousser de son sein. Depuis cette époque, aux travaux de l'enseignement il joignit des recherches et des expériences physiologiques du plus haut intérêt, et l'Académie royale des sciences de Montpellier fut la première société à laquelle il offrit ses mémoires sur plusieurs de ces objets; mémoires parmi lesquels le premier n'est pas un des moins remarquables, l'auteur y prouvant que ce n'est point par la pression exercée sur les glandes salivaires que l'écoulement de la salive devient plus considérable lorsqu'on parle, ou durant la mastication. Un autre mémoire, non moins intéressant, avait pour objet l'explication de la cause des mouvemens de l'encéphale dans l'homme et dans les animaux. Lamure établit que l'élévation du cerveau, pendant l'expiration, résulte de la compression du sang dans la veine cave, qui produit le gonflement des sinus placés à la base du crâne. Il se livra ensuite à des recherches sur la cause de la pulsation des artères, qu'il faisait dépendre d'une secousse ou d'une vibration qu'elles éprouvent, et non de leur dilatation. Cependant, par une sorte de défiance de soi-même, il s'était interdit jusqu'alors l'exercice de la médecine. Voulant enfin essayer de faire l'application de ses connaissances théoriques à la pratique, il vit ses premiers essais couronnés du plus grand succès, de sorte qu'il mérita bientôt d'être compté parmi les praticiens les plus habiles du siècle. Il cessa même de bonne heure d'écrire, tous ses momens étant absorbés par les nombreuses consultations qu'il recevait, et par ses devoirs de professeur, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 18 mars 1787. Ses ouvrages ont pour titres :

Theoria inflammationis. Montpellier, 1743, in-8°.

Dissertatio de vero mechanismo secretionum in corpore humano. Montpellier, 1743, in-4°.

Lamure fait dépendre la diversité des sécrétions de la densité différente des solides.

Quæstiones medicæ XII. Montpellier, 1749, in-8°.

Examen animadversionum in parergon de anevrysmate. Montpellier, 1749, in-4°.

Conspectus physiologicus. Montpellier, 1751, in-4°.

Dissertatio de respiratione. Montpellier, 1752, in-4°.

Lettre à M. d'Aumont par laquelle il fait voir qu'on ne peut le

soupçonner d'avoir copié M. de Haller au sujet de l'explication des mouvemens du cerveau. Lyon, 1756, in-12.

Positiones ex physiologiâ. Montpellier, 1761, in-8°.

Primæ lineæ pathologicæ. Montpellier, 1766, in-8°.

Tous les ouvrages de Lamure ont été réunis en deux volumes in-12. (z.)

LAMY (Guillaume), reçu docteur à Paris en 1672, était né à Coutances, dans la Basse-Normandie. Il fut un des premiers qui élevèrent la voix contre les partisans de la transfusion; mais il n'allégua que des hypothèses contre cette opération meurtrière, que les Anglais ont tenté naguère encore de remettre en vogue. Haller le traite d'impie, parce qu'il a soutenu que l'homme n'est pas le roi de la nature, et que les bêtes sont aussi bien organisées que lui, chacune dans son espèce. Ses opinions sur l'ame n'ont pas été traitées avec plus de ménagement. On a de lui :

Lettre à M. Moreau contre les prétendues utilités de la transfusion. Paris, 1668, in-4°.

Seconde lettre pour confirmer les raisons apportées dans la première lettre contre la transfusion. Paris, 1668, in-4°.

De principiis rerum libri tres. Paris, 1669, in-12.

Discours anatomiques. Paris, 1675, in-12. - Bruxelles, 1679, in-12. - Paris, 1685, in-12.

Explication méchanique des fonctions de l'ame sensitive, où l'on traite de l'organe des sens, des passions et du mouvement volontaire; avec une dissertation sur la génération du lait; une dissertation contre la nouvelle opinion des animaux engendrés d'un œuf; une réponse aux raisons de M. Galatheau, et une description de l'oreille. Paris, 1677, in-12. - *Ibid.* 1681, in-12. - *Ibid.* 1687, in-12.

Dissertation sur l'antimoine. Paris, 1682, in-12.

Lamy (*Alain*), de Caen, reçu docteur à Paris en 1655, a laissé :

Non ergò eadem vivendi ratio sanis perpetuo urgenda. Paris, 1653, in-4°.

Ergò phrenitidi narcotica. Paris, 1654, in-4°.

Non ergò anginæ repellentia. Paris, 1655, in-4°.

Ergò tactûs quam reliquorum sensuum voluptas major. Paris, 1755, in-4°.

Lamy (*Honoré*), de Lyon, dont on a :

Abrégé chirurgical, tiré des meilleurs auteurs de la médecine. Paris, 1644, in-12. (o.)

LAMZWEERDE (Jean-Baptiste de), admis en 1668 dans le Collége des médecins d'Amsterdam, quitta cette ville vers l'an 1683, pour aller remplir une chaire de professeur extraordinaire à Cologne. Ennemi juré de Descartes, il condamnait sans exception tout ce que ce grand philosophe n'avait pas emprunté de Platon, d'Aristote et de Galien. On lui doit une traduction flamande du Traité de Willis sur les muscles (Amsterdam, 1667, in-12.), et une édition de l'Arsenal de Scultet (Amsterdam, 1672, in-8°. — Leyde, 1693, in-8°. — Amsterdam, 1741, in-8°.), augmentée de cent trois observations prises à Pierre de Marchettis. Il a publié en outre :

Respirationis Swammerdianæ expiratio. Amsterdam, 1674, in-8°.

Critique de Swammerdam. L'auteur ne veut pas que l'air qui entre dans les poumons y soit poussé par les côtes qui s'élèvent, mais soutient qu'il s'y insinue pour remplir le vide.

OEconomia animalis ad circulationem sanguinis breviter delineata. Accedit de generatione hominis ex legibus mechanicis. Gouda, 1682, in-8°.

Monita salutaria de magno thermarum et acidularum abusu confirmata, et à verboso Blondelli strepitu vindicata. Cologne, 1684, in-12. - *Ibid.* 1686, in-12.

Oratio de podagrâ. Co'ogne, 1685, in-fol.

Historia molarum uteri, in quâ accuratius de naturâ seminis, ejusque singulari in sanguinem regressu, modo conceptionis et generationis ac ovis humanis disquiritur. Leyde, 1686, in-12.

L'auteur nie que le démon puisse rendre une femme enceinte, et combat d'autres préjugés non moins absurdes. Il soutient avec raison que les môles avec mouvement sont de faux germes, qu'une vierge ne peut concevoir. Cet ouvrage fait honneur à sa sagacité.

Examen eucharisticum durioris Harderianæ apologiæ super fraternas admonitiones in caput XXIV tractatûs sui de molis uteri contentas. Francfort, 1689, in-4°. (o.)

LANCISI (Jean-Marie), né à Rome le 26 octobre 1654, étudia les belles-lettres et la philosophie dans le Collége fondé par Grégoire XIII (Hugues Boncompagni), le réformateur du calendrier, et il s'occupa ensuite de théologie, qu'il quitta bientôt pour la médecine. Lancisi joignit à l'étude de l'anatomie, de la chimie et de la botanique, celle de la géométrie, dans laquelle il eut pour maître Vital Giordani, professeur à l'Académie des arts de Saint-Luc et à l'Université de Rome ou Sapience, car, à la renaissance des lettres, l'Italie voulut que *savoir* et *sagesse* fussent synonymes.

Lancisi fut reçu docteur en médecine dans sa patrie, en 1672. Il assistait assidûment, chez Florent Salvatori, médeciu célèbre, et chez Guillaume Ripa, chirurgien fort estimé, à des conférences qui se tenaient sur la médecine, l'anatomie et la chirurgie. Dès 1675, il fut nommé médecin ordinaire du grand hôpital désigné à Rome sous le nom de *S. Spirito in sassia*, et l'un des plus beaux établissemens de l'Europe dans ce genre. Lancisi développa beaucoup de talent pour l'observation, et son assiduité au lit des malades lui permit d'acquérir des connaissances très-étendues, sous les yeux et la direction de Jean Tiracoda, premier médecin de cet hôpital, qui avait été celui d'Innocent X (Jean-Baptiste Pamfili), et qui jouissait d'une haute réputation, comme praticien, dans le public et le collége des douze archiatres, dont il faisait partie.

En 1678, Lancisi quitta l'hôpital du St.-Esprit, et fut fait chanoine de l'église collégiale de St.-Sauveur *in Lauro*, ou, ce qui est la même chose, de Notre-Dame de Lorette, et se livra cinq ans de suite à la lecture approfondie des classiques en médecine.

On alla chercher Lancisi dans cette retraite, pour lui con-

fier, en 1684, la chaire d'anatomie de la Sapience, dont il fut treize ans titulaire, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où il devint professeur de médecine théorique et pratique. Les leçons d'anatomie de Lancisi, de même que celles qui se donnaient il y a trente ans dans cette école, étaient très-superficielles, quelles que fussent d'ailleurs les connaissances du professeur. Le cours n'embrassait que douze à quinze leçons d'apparat, suivies d'une démonstration dans laquelle on se bornait à la splanchnologie. Il est pourtant juste de dire que l'on plaçait à côté des viscères de l'homme ceux de plusieurs espèces d'animaux, et que l'on cherchait ainsi à inspirer le goût et à faire sentir tout le prix de l'anatomie comparée. Mais encore une fois, et pour prouver ce qui est dit ci-dessus, le professeur, enveloppé dans une ample toge qui le rendait inhabile à la démonstration, lisait ou prononçait de vive voix un discours latin d'une pureté et d'une élégance ordinairement très-recherchées, et il indiquait dans le laps d'une heure l'organisation des parties et leur usage. Une autre heure était accordée à un prosecteur subalterne pour la démonstration purement anatomique. Tout cela se faisait d'ailleurs avec beaucoup de pompe. Les portes de l'amphithéâtre étaient élégamment décorées, à l'ouverture des cours, et les rues aboutissantes étaient jonchées de branches de lauriers et de fleurs, pour attirer des auditeurs, auxquels on distribuait des bouquets et des oranges. A la fin du cours, le professeur invitait à une collecte qui avait pour objet de faire faire des prières pour le soulagement des ames de ceux dont les corps avaient servi pour les leçons, et que, d'après la dépravation du monde, on pouvait soupçonner tout au moins dans les tourmens du purgatoire. On serait dans l'erreur, en concluant d'après cela que l'anatomie n'était point cultivée à Rome, car on se livrait à son étude avec zèle et succès dans plusieurs établissemens, et surtout dans le grand hôpital du St.-Esprit, qui possédait, dès avant 1789, une assez belle collection de préparations anatomiques et de pièces pathologiques.

Il est une partie de l'anatomie nécessairement cultivée à Rome, c'est celle qui a rapport aux arts d'imitation, et dont l'étude est indispensable pour les peintres et les sculpteurs. Lancisi, qui sentait le prix des applications de l'anatomie aux arts, engagea Bernard Genga, dessinateur très-correct, à publier ses études d'anatomie faites d'après le modèle vivant, le cadavre et l'antique. Ce bel ouvrage parut sous le titre suivant : *Anatomia per uso ed intelligenza del disegno, ricercata non solo su gli ossi e moscoli del corpo umano, ma dimonstrata ancora sulle statue antiche piu insigni di Roma, delineata in piu tavole con tutte le figure in varie faccie, con la spiegazione ed indice del signor canonico Giovanni-Maria Lancisi, gia medico segreto della sacra memoria d'Innocenzio* XI. Rome, 1691, in-fol.

Innocent XI (Benoît Odescalchi) avait nommé Lancisi son premier médecin en 1688. Ce pontife, qui ne comptait plus que sur un petit nombre de jours, et qui mourut en effet en 1689, voulant laisser à son médecin des témoignages effectifs de son estime, le nomma chanoine du chapitre de Saint-Laurent, fondé par le pape saint Damase, et dont l'église est appelée pour cela *S. Lorenzo in Damaso*. Lancisi crut devoir résigner ce bénéfice à la mort d'Innocent XI, son bienfaiteur.

Le cardinal Altieri, président de la chambre apostolique, chargea Lancisi de le suppléer pour la réception des docteurs en médecine. Le cardinal Spinola, successeur d'Altieri, le confirma dans ces mêmes fonctions, qui lui furent définitivement assignées pour le reste de sa vie, par un bref très-honorable de Clément XI.

Innocent XII (Antoine Pignatelli), tombé malade en 1699, donna à Lancisi, en le consultant fréquemment, de grands témoignages de sa considération. Ce pape étant mort en 1700, Lancisi entra dans le conclave, avec Jean Sinibaldi, médecin comme lui du sacré collége. Le cardinal Jean-François Albani, qui fut élu pape sous le nom de Clément XI, nomma Lancisi son premier médecin, et camérier secret, c'est-à-dire chambellan intime avec les entrées libres.

Tout le temps que Lancisi ne donnait point à l'accomplissement des devoirs que lui imposaient ses charges et la confiance du public, appartenait à l'étude. Une bonne santé, long-temps soutenue par sa sobriété, lui permit de se livrer à un grand nombre de travaux.

Lancisi fut fort lié à Rome avec Malpighi, Tozzi, Galliani et plusieurs autres savans du premier ordre. Il fut en relation de lettres avec Bellini, Guglielmini, Fagon, Vallisnieri, Cirillo, Fantoni, Schenk, Boerhaave, Manget, Morgagni, Cockburn, Heister, Lentilius, Cipriani, Locker, Georgi, Gekel et un grand nombre d'autres. Il fut aussi connu de Louis XIV qui, ne se bornant point à honorer et récompenser le mérite dans son pays, le rechercha encore et le traita avec munificence chez les étrangers, et obtint ainsi la gloire de donner son nom au siècle qui l'avait vu naître. Ce puissant monarque enrichit la bibliothèque de Lancisi par le don de plusieurs livres précieux.

Lancisi était éloquent; la dignité se confondait chez lui avec l'affabilité; il avait l'esprit juste, conciliant, et portait de l'enjouement dans le monde.

On peut lui reprocher son attachement pour les doctrines de Sylvius, à une époque où Baillou, Sydenham et le jeune Baglivi avaient renouvelé la médecine. Haller a bien peint et le mérite médical et le caractère moral de Lancisi..... *Archiater pontificius, qui plurimum apud Clementem* XI *gratiâ valuerit, vir eruditus et philantropus, adjuvare mœrentes, lites compo-*

nere amans. In aula et alia inter negotia non potuit utique opera sua perficere, et in hypotheses, sales et fervores Sylvianos paulo pronior fuit. (Haller, *Bibl. med. prat.*, t. III, p. 508).

Lancisi mourut le 21 janvier 1720, laissant de nombreux témoignages de sa munificence éclairée. Il avait donné de son vivant, en 1716, sa bibliothèque à l'hôpital du Saint-Esprit. L'inauguration en fut faite en présence de Clément XI, entouré de sa cour. Lancisi assura la prospérité de sa bibliothèque et d'un beau cabinet de physique qu'il y avait réuni, en assignant des fonds considérables pour l'entretenir avec soin et l'augmenter annuellement. Cette précieuse collection, destinée aux praticiens et aux élèves de l'établissement, est aussi ouverte au public, et renferme plus de vingt mille volumes imprimés, et un assez bon nombre de manuscrits.

Christophe Carsughi publia, dans l'intention de perpétuer le souvenir de ce bienfait, un ouvrage intitulé : *Bibliotheca Lancisiana*, auquel il ajouta un discours sur les moyens d'en faire un bon usage : *De recto usu bibliothecæ*. Rome, 1718, in-4°.

Liste des ouvrages de Lancisi :

Lucubratio de virgine quadam Calliensi, mirabili vexata symptomate, habita in congressu medico-romano in ædibus Hyeronimi Brasavolæ. Rome, 1682, in-4°.

Joan-Mariæ Lancisi corporis humani anatomica synopsis, prolusio habita in almo romano sapientiæ lycæo, cum primum demandatum ab Innocentio XI. P. M. anatomicæ cathedram susciperet VIII idibus novembris, MDCLXXXIV. Rome, 1684, in-4°.

Del modo di filosofar nell' arte medica.

Cet écrit, adressé à l'Académie physico-critique de Sienne, est inséré dans la troisième partie du quatrième volume d'un recueil imprimé sous le titre de : *Galleria di Minerva* (Venise, 1691, in-fol.).

De subitaneis mortibus libri duo. Rome, 1707, in-4°. - Lucques, 1707, in-4°. - Livourne, 1707, in-4°. - Venise. 1708, in-4°. - Leipzick, 1709, in-8°. - Trad. en allemand par F.-A. Weis, Leipzick, 1785, in-8°.; et J.-Ch. Fahner, *Ibid.* 1790, in-8°.

Un grand nombre de personnes étant mortes subitement à Rome, dans un laps de temps assez court, Lancisi rechercha la cause de ces événemens. Il se crut fondé à les attribuer à de graves erreurs de régime, à des vices organiques du cerveau, du cœur et des gros vaisseaux artériels. On voit que Lancisi pratiquait souvent la percussion de la poitrine (*percussio ad sternum*) pour assurer son diagnostic. Cet ouvrage, rempli d'observations intéressantes, offre la prophylactique de l'apoplexie. L'auteur a été conduit à l'examen des signes qui présagent la mort, de ceux qui peuvent faire croire que la vie est seulement suspendue, et enfin de ceux qui annoncent la mort confirmée.

An acidum ex sanguine extrahi queat? Conclusion affirmative.

Epistolæ duæ de triplici intestinorum polypo.

Ces deux lettres sont insérées dans l'ouvrage de Vallisnieri qui a pour titre : *Considerazioni ed experienze interno alla generazione dei vermi* (Padoue, 1710, in-4°.).

Dissertatio de uativis deque adventitiis Romani cœli qualitatibus, cui accedit historia epidemiæ rheumaticæ quæ per hiemem anni 1709 vagata est. Rome, 1711, in-4°.

L'histoire du rhumatisme épidémique a paru séparément à Genève en 1713, in-12.

Lancisi établit, dans cette dissertation, que l'air de Rome n'est point malsain par lui-même, et que ses variations ne sont pas même ordinairement nuisibles, mais qu'il est fréquemment vicié par les émanations qui s'élèvent des marais Pontins et sont portées sur Rome par les vents du midi. A ce sujet, il disserte en bon praticien sur le besoin de conserver des forêts intermédiaires que le duc Cajetani, à qui elles appartenaient, voulait abattre pour les livrer à l'agriculture. Cette affaire importante, discutée devant plusieurs congrégations de cardinaux, de prélats, de jurisconsultes et de médecins, fut exposée avec tant de supériorité dans les rapports de Lancisi, que Clément XI rendit plusieurs édits conformément à ses conclusions.

On apprend aussi, dans cet ouvrage, qui renferme une analyse des eaux potables et médicamenteuses de Rome, que les habitans de cette capitale ont l'esprit vif et atteignent une longue vieillesse; que les maladies dépendent en général des émanations marécageuses et de la prédominance d'un froid vif quand il est subit; que la crainte de dormir en plein air tient en partie à la prudence et à des préjugés; que l'intempérance est très-nuisible; que les inondations fréquentes du Tibre sont une grande cause d'insalubrité.

L'épidémie rhumatismale de 1709 se combina avec des fièvres aiguës, à la suite d'un hiver rigoureux, dans un pays où les moyens pour se garantir contre de semblables intempéries, sont insuffisans. Lancisi expose les conseils des médecins. Cette maladie contracta, suivant lui, de la malignité, et la saignée devint funeste. Pratiquée au début de l'état purement inflammatoire, nous pensons qu'elle eût été aussi utile qu'elle fut déplacée quand la perturbation du système nerveux fut établie. Clément XI publia plusieurs édits pour assainir la ville et donner un libre cours aux eaux stagnantes.

Epistola ad celeberrimum Joannem Fantonum.

Cette lettre est imprimée à la tête de l'ouvrage de Fantoni qui a pour titre:

Anatomia corporis humani ad usum theatri accommodata. Turin, 1711, in-4°.

Epistola de bilis secretione ad Joannem-Baptistam Bianchi.

Cette autre lettre se trouve dans l'ouvrage de Bianchi qui a pour titre:

Historia hepatica.

Lettera al padre Antonio Borromeo intorno all epidemia dei buoi. Naples, 1712, in-8°.

Cette lettre, depuis traduite en latin, nous apprend que la langue des bœufs était converte d'ulcères; que ces animaux étaient tristes et lents dans tous leurs mouvemens; qu'ils avaient une fièvre continue avec des alternatives de chaud et de froid, des tremblemens dans les membres, de la gêne dans la respiration; des tubercules efflorescens à la peau, des hydatides et des vomiques dans les poumons. La saignée et les purgatifs produisirent peu de soulagement, les détersifs quoiqu'indiqués furent peu efficaces.

Raggionamento intorno all' epidemia dei cavalli. Naples, 1712, in-8°. -Rome, 1715, in-8°. avec le traité: *De bovillâ peste.*

Cette épizootie succéda à une autre qui avait attaqué les bœufs. On observait ici, dans les chevaux, deux maladies bien distinctes; l'une avait pour caractères une fièvre très-aiguë, une inflammation et des douleurs vives des intestins, la terminaison en était mortelle; l'autre maladie, plus fréquente et moins funeste, consistait dans des angines très-étendues, avec des tumeurs volumineuses à la gorge. On rencontra souvent aussi des traces d'inflammation sur la langue, dans le colon, l'arrière-bouche

et la trachée-artère. Cet écrit renferme des conseils appropriés à la donble affection.

De physiognomoniâ et sede animæ cogitantis. Venise, 1713, in-4°. - Turin, 1713, in-4°., avec les Observations anatomiques de Fantoni.

Ces observations n'ont aucun rapport avec la première partie, que l'on peut regarder comme nne bonne séméiotique critique et dégagée de préjngés. Elles n'apprennent rien non plus sur la seconde question, que les bons esprits regardent comme inabordable.

Dissertatio epistolaris ad eximium et nobilissimum virum Ludovicum Ferdinandum Marsilium, de ortu, vegetatione ac texturâ fungorum.

Cette dessertation est imprimée dans l'ouvrage du comte Marsigli: *De generatione fungorum* (Rome, 1714, in-fol.).

Tabulæ anatomicæ clarissimi viri Bartholomæi Eustachii, quas e tenebris tandem vindicatas, et S. S. Domini Clementis XI. P. M. munificentiâ dono acceptas, præfatione notisque illustravit, ac ipso suæ Bibliothecæ dedicationis die publici juris fecit, Joan.-Maria Lancisius. Rome, 1714, in-fol. - Genève, 1717, à la suite du *Theatrum anatomicum* de Manget, in-fol., édition peu estimée. - Amsterdam, 1722, in-fol. - Rome, 1728, bonne édition. - Réimprimé dans la même ville en 1740 par les soins de Cajetan Petroli, édition fort au-dessons de la précédente.-Leyde, 1744 et 1762, in-fol. Ces éditions, dues à Bernard-Sigefroy Albinus, sont les meilleures de toutes.

De Plinianæ villæ ruderibus. Dissertation publiée à Rome en 1714, in-fol. dans l'ouvrage cité ci-dessus de Marsigli, et sous le titre snivant: *Animadversiones in Plinianam villam, nuper in Laurentino detectam, in quibus tum de novis aggestionibus circa ostia Tiberis, tum de ibidem succurrentibus arenarum tumulis, denique de herbis et fructicibus in recens agesto littore Tiberis suborientibus.*

Cette dissertation, bien écrite, est remplie d'une érudition du meillenr goût et qui a d'autant plus de charmes qu'elle reporte nos souvenirs sur le berceau de Rome et ces belles descriptions du Latium que renforme le septième livre de l'Enéïde.

Dissertatio historica de bovillâ peste ex Campaniæ finibus anno 1713 Latio importatâ, deque præsidiis ad avertendam aëris labem et annonæ caritatem à pontifice maximo adhibitis. Accedit consilium de equorum epidemiâ. Rome, 1715, in-4°.

Cette épizootie fut apportée de Dalmatie, suivant Lancisi, par nn bœuf infecté, et elle eut un caractère tellement contagieux, qn'il périt, dans l'état ecclésiastique seul 26,252 têtes de gros bétail; les autres espèces furent exemptes de la maladie. Lancisi conseilla des mesures sévères, telles que l'abattage des bœufs malades: des avis plus modérés prévalurent malheurensement.

Dissertatio de rectâ medicorum studiorum ratione instituendâ. Rome, 1715, in-4°. et in-8°. - Avignon, 1716, in-8°.

Lancisi exige une foule de connaissances; celle des langues savantes, des mathématiqnes, de la physique, de la chimie et de l'histoire naturelle. Il désire aussi que les jeunes médecins se perfectionnent dans la pratique par les voyages; il blâme les applications indiscrètes des mathématiques et de la chimie, fait observer que les anciens ont sonvent décrit, sous les mêmes noms, des maladies très-différentes, et déclare que les meilleurs médecins sont ceux qui ont bien connu la chirnrgie.

De noxiis paludum effluviis, eorumque remediis, libri duo. Rome, 1717, in-4°.

On tronve exposés dans ce bel onvrage les inconvéniens qui résultent des effluves des marais. Les insectes et le rouissage du chanvre et du lin contribuent puissamment à corrompre les eaux. Les vents du midi et les temps nébuleux rendent leur voisinage plus nuisible. Ceux qni se livrent au sommeil sur les bords des marais, en souffrent plns que ceux qui

sont éveillés et en mouvement. Les fièvres endémiques des environs des marais ou des lieux plus écartés soumis à leur influence, appartiennent, dans leur début, aux intermittentes tierces, et changent de type. L'assainissement des marais exige des travaux considérables, soit pour l'écoulement des eaux soit pour l'exhaussement du sol. Lancisi comptait sur l'action de grands feux allumés pour mitiger les émanations des marais. On n'ajoute plus de foi aujourd'hui à cette doctrine, qui fut celle des anciens. L'auteur de cet article a fait sur cet objet de nombreuses observations. La seule fois, pendant trente ans, qu'il ait eu a se louer de l'emploi du feu, c'est lorsqu'il fit réunir en monceaux, dans l'été de 1812, et pendant la campagne de Russie, des milliers de chevaux épars sur les champs de bataille ou sur les points qui présentaient des difficultés de terrain, et qu'il les fit ensuite carboniser, au moins à leur surface, en les entourant et en les recouvrant d'énormes bûchers. Cette opération détruisit l'infection que ces chevaux putréfiés répandaient de près et celle que les vents emportaient au loin. Les grandes masses d'arbres, les forêts formant des rideaux placés entre les marais et les habitations, en abritant contre les vents du midi, produisent des effets bienfaisans qui sont incontestables.

On trouve à la suite du même traité l'histoire de cinq épidémies qui ont ravagé l'état romain. La première parut dans différens quartiers de la capitale, et fut attribuée aux émanations des canaux et des cloaques. Les fossoyeurs furent infectés par les cadavres. Lancisi conseilla de grandes ablutions, de grands feux, et fut assez peu écouté. Les fièvres dominantes, d'abord tierces, devinrent continues; les malades rendirent beaucoup de vers, et eurent des sueurs copienses; le pouls était petit, inégal; à l'affaiblissement on au dérangement des facultés intellectuelles se joignirent tous les autres symptômes d'ataxie. Dans plusieurs cadavres on trouva des traces de gangrène, et plus spécialement dans les viscères abdominaux. Ceux chez lesquels la maladie avait été prolongée offrirent des épanchemens sanguino-séreux. La saignée fut nuisible; on tira un meilleur parti des vésicatoires et du quinquina, quand les fièvres étaient encore intermittentes; on eut aussi à se louer, dès le début, de l'usage des décoctions de tamarin et de l'application des ventouses scarifiées. Le mercure doux, employé comme vermifuge, produisait facilement la dysenterie. Les parotides, même celles qui suppurèrent, furent rarement critiques. La dysenterie ne fut pas toujours une complication fâcheuse.

La seconde épidémie se manifesta pendant plusieurs années à Orvieto (*Herbanum*, *Urbs vetus*, *Urbiventum*), dans la Toscane, ou Etrurie, en deçà de l'Arno, en prenant Rome comme point central ou de départ. Les étangs avaient été corrompus par le rouissage du chanvre, et on avait négligé de nétoyer les citernes. Les fièvres qui régnèrent furent en partie intermittentes et en partie continuelles; elles prirent successivement un caractère d'exacerbation, qui leur fit donner le nom effrayant de pestilentielles, et elles se terminèrent par des affections comateuses. Les vomitifs et les acides rafraîchissans réussirent; les diaphorétiques furent nuisibles.

La troisième épidémie parut en 1707 à Bagnaria (*Balneoregium*), ville épiscopale de l'ancienne Toscane et de la domination pontificale. Elle fut décrite par Joseph-Marie Flasci, et attribuée à des eaux stagnantes dans des canaux. Des fièvres vermineuses frappèrent presque tous les habitans de la même maison; elles étaient quotidiennes, peu inquiétantes jusqu'au cinquième ou septième jour; il y avait une légère intermission dans la matinée, ensuite les forces languissaient, la face était ictérique et cadavéreuse, la soif continue, la langue sèche et noire. Quand les urines, d'abord épaisses, devenaient limpides, cela annonçait l'augmentation de l'affection cérébrale. Le neuf, le onze et le quatorze étaient d'ordinaire les jours funestes. Quelques personnes furent soulagées par

des éruptions abondantes de boutons, des sueurs copieuses et des hémorragies nasales. On trouva dans des cadavres des congestions sanguines et plusieurs désordres remarquables au cerveau. Lancisi fit établir un hôpital où l'on soigna les indigens, et il conseilla, comme base de traitement, d'employer les vomitifs, les vésicatoires et le quinquina. On obtint du gouvernement des secours propres à obvier au retour de ce fléau.

La quatrième épidémie, observée à Pesaro (*Pisaurum*, *Pisaurus*, *Colonia Julia Felix*), ville de l'ancienne Ombrie, au-delà de l'Apennin, fut décrite par Horace-Barthélemi Traversari. On la rapporta à de grands débordemens de la Foglia (*Pisaurus*, *Isaurus fluvius*), à des immondices amoncelées et à des eaux stagnantes. Il y eut des fièvres intermittentes, rémittentes et continues. Toutes débutèrent par l'anxiété et des vomissemens de bile; le pouls était déprimé; il y avait des lipothymies et une sorte d'aphonie; à une époque plus avancée de la maladie, on observait des spasmes et des pétéchies livides; les parotides, les diarrhées et les sueurs colliquatives étaient du plus mauvais augure. Cependant la mortalité ne fut pas très-considérable. La basse ville fut seule atteinte par la maladie. Lancisi, consulté, fut d'avis que l'on saignât de la jugulaire. Le quinquina qu'il conseilla également fut utile. Lorsque les eaux rentrèrent dans leur lit, l'épidémie de Pesaro cessa.

Enfin, la cinquième épidémie fut observée sur le territoire et dans la ville de Ferentino (*Ferentinum*, dans le pays des anciens Herniques), ainsi que dans quelques villes voisines. On l'attribua à des eaux stagnantes dans lesquelles on avait fait macérer du lin, et où dégorgeaient des sources sulfureuses. Antoine Cocchi, qui se trouvait sur les lieux, adressa un rapport à Lancisi. Les fièvres simulant le type de tierce, avec exacerbation, avaient pour signes la face ictérique, des vomissemens de vers, la cardialgie, la syncope, la langue noire et sèche, des intervalles d'insomnie et de sommeil, des parotides devenant gangréneuses et précédant la mort de peu d'instans. Lancisi conseilla le quinquina, les lavemens acidulés, les cardiaques, les vésicatoires. Les préparations mercurielles furent nuisibles. Des pluies abondantes firent cesser la maladie. On nettoya les canaux et les fossés, et on défendit le rouissage du chanvre et du lin.

Michaelis Mercati metakotheca Vaticana, opus *posthumum authoritate et munificentiâ Clementis XI. P. M.* e *tenebris in lucem eductum*, *operâ et studio Jo.-Mariæ Lancisi*. Rome, 1718, in-fol.

Appendix ad metakothecam, etc. Rome, 1719, in-fol.

Dissertationes duæ, altera de venâ sive pari, altera de structurâ usuque gangliorum. Padoue, 1719, in-4°. à la fin des *Adversaria anatomica* de Morgagni.

Dissertatio epistolaris de naturâ et præsagio dioscurorum nautis in tempestate occurrentium. Rome, 1720, in-8°.

Il s'agit ici des parotides critiques que, par une ingénieuse allégorie empruntée de la mythologie, Lancisi compare à Castor et Pollux, dont l'apparition, dans les tempêtes, annonçait le retour du calme:

> *Quorum simul alba nautis stella refulsit,*
> *Defluit saxis agitatus humor;*
> *Concidunt venti, fugiuntque nubes,*
> *Et minax (quod sic voluere) ponto*
> *Unda recumbit.*
>
> Horat. od. XII libri I.

> Dès que leurs feux amis brillent pendant l'orage,
> L'eau coule des rochers;
> Les flots sont apaisés et le ciel sans nuage
> Rassure les nochers.
>
> Traduction de P. Daru.

De motu cordis et anevrismatibus, opus posthumum in duas partes divisum. Rome, 1728, in-fol., 1735, in-4°.-Naples, 1738, in-4°.-Leyde, 1740, in-4°.

La première édition de cet ouvrage posthume, qui est d'ailleurs fort belle, est incomplète. Ce sont les éditions subséquentes qu'il est indispensable de consulter pour avoir une juste idée de ce beau travail.

Lancisi avait marché jusque-là, avec éclat, sur les traces des anciens observateurs et de nos meilleurs maîtres; il s'élance ici de ses propres forces dans une carrière nouvelle, dans laquelle ses connaissances anatomiques vont le guider avec succès.

Ce traité, comme le titre l'annonce, est divisé en deux parties. Dans la première, l'auteur se montre anatomiste exact et physicien éclairé. Dans la seconde partie, plus pathologique que pratique, Lancisi distingue d'abord les anévrysmes en vrais et en faux, ou, comme on dit mieux aujourd'hui, en spontanés et en traumatiques; ensuite il passe à l'examen des causes assez nombreuses qui produisent les espèces du premier genre, et leur étiologie repose sur des observations importantes qui lui sont propres et qu'il faut lire dans l'ouvrage même. Lorsque Lancisi vient à s'occuper de l'anévrysme traumatique, on reconnaît facilement qu'il a classé dans le premier genre des lésions qui appartiennent, d'une manière évidente, au second, puisque leurs causes, presque toutes mécaniques et palpables, peuvent être facilement déterminées et démontrées d'une manière positive. Notre auteur est moins original et encore plus éloigné dans cette seconde partie que dans la première de l'état actuel de la science, et cela ne peut être autrement d'après les nombreux travaux de plusieurs de nos illustres contemporains.

Joann. Mariæ Lancisii opera quæ hactenus prodierunt omnia, dissertationibus nonnullis adhucdum ineditis locupletatæ. Genève, 1718, 2 vol. in-4°.

Les de Tournes avaient publié cette édition, du vivant de Lancisi, d'après l'avis de Manget et les indications fournies par le professeur P. Assalti.

Ce ne fut que dix neuf ans après la mort de Lancisi que le public put jouir plus complètement du fruit de ses travaux, par la publication des éditions suivantes, qui sont dues à Eusèbe Sgnardi:

Joann. Mariæ Lancisii opera varia in unum congesta et in duos tomos distributa. Venise, 1739, in-fol. - Rome, 1745, 4 vol. in-4°.

Au reste, la collection des travaux de Lancisi, avec ou sans ses œuvres posthumes, est disposée dans un ordre avantageux pour la lecture. Nous croyons qu'il ne nous reste plus guère qu'à indiquer les écrits suivans:

Dissertationum variarum sylloge. Rome, 1745, in-4°.

On trouve dans cette collection une dissertation dont nous n'avons pas fait mention dans le cours de cette notice: *Forma et methodus describendi morbi historiam; accedit de excellentissimi Horatii Albani Clementis XI. Pontif. Max. Germani fratris, morbo interitu et funere.* Ephémérides des Curieux de la nature, 1715.

Duæ epistolæ ad Ph. de Turre. Lettera sopra il difetto d'oculi d'una fanciulla. Giornale dei litterati, tomo 33. *Adnotationes in historiam morbi cardinalis Columnæ.*

On publia aussi, en 1745, plusieurs fragmens de Lancisi dans une édition des Œuvres de Marest et de Jean-Maximilien Malpighi.

Consilia posthuma XLIX. Venise, 1747, in-4°. par les soins d'Eusèbe Sgnardi.

Il parut aussi à Rome, en 1761, un recueil de consultations de Lancisi en italien.

On cite parmi les manuscrits qui font partie de la bibliothèque de Lancisi: *Journal de la dernière maladie d'Innocent XI.* — *Prolusum*

ad Hippocratis Prognostica. — Prolusum de medicinâ Hippocratâ. — De febribus. — De urinis. — Consiliorum volumina italice scripta decem, latine tres.

Lancisi a en spécialement pour biographes :

Jean Oliva : *De morte Joann.-Mariæ Lancisi brevis dissertatio* Rome, 1720.

Jean-Marie Crescenbeni : *Notizie istoriche degli Arcadi morti.* tom. I.

Eusèbe Sgnardi, dans l'élégante préface qu'il a mise à la tête de la collection complète des œuvres de Lancisi, de 1739 et 1745.

Ange Fabroni, d'abord, *Giornale dei letterati d'Italia*, tome XXXIII, et ensuite d'une manière plus solennelle et beaucoup plus étendue : *Vitæ Italorum doctrinâ excellentium, qui sæculis XVII et XVIII floruerunt*, tome VII. (R. DESGENETTES)

LANDI (BASSIANO), né à Plaisance, fit ses études médicales à Padoue, et y fut reçu docteur en 1554. Il revint ensuite exercer dans sa patrie, où il acquit une grande célébrité, enseigna la médecine et la philosophie, depuis 1543 jusqu'en 1563, et, cette dernière anné, le 24 octobre, fut assassiné le soir en rentrant chez lui. Ses ouvrages sont :

Anatomia corporis humani. Bâle, 1542, in-4°. - Francfort, 1605, in-8°. Misérable production, remplie de détails vagues, erronés ou frivoles, et qui, suivant la remarque judicieuse de M. Portal, assigne à l'auteur une place distinguée parmi ceux qui ont retardé les progrès de l'art.

Iatrologia, sive dialogi duo in quibus de universæ artis medicæ, præcipue verò morborum omnium curandorum methodo disseritur. Bâle, 1543, in-4°. (J.)

LANDRÉ-BEAUVAIS (AUGUSTIN-JACOB), né à Orléans le 4 avril 1772, étudia la chirurgie à Paris, sous le célèbre Desault, en 1790, 1791 et pendant le commencement de 1792 ; à Lyon, sous Rey et M.-A. Petit, pendant la fin de 1792. En 1793 et 1794, il fut chirurgien en second de l'hôpital civil et militaire de Châlons-sur-Saône, puis il revint à Paris, où, lors de la création de l'Ecole de santé, en 1795, il fut reçu élève par concours. En 1799, il fut nommé aide-médecin de l'hospice de la Salpêtrière, sur la demande du professeur Pinel. Reçu docteur en 1800, et médecin-adjoint de la Salpêtrière en 1801, il commença bientôt à faire des cours de séméiotique clinique, qui furent suivis avec assiduité par un grand nombre d'élèves, dont plusieurs sont aujourd'hui des médecins distingués. Pendant les années suivantes, M. Landré-Beauvais se livra entièrement à l'enseignement de la pathologie interne et de la médecine clinique, jusqu'à ce que, atteint en 1807 de violentes hémoptisies qui se renouvelèrent pendant plusieurs années, il fut obligé de cesser ses leçons, emportant les regrets de ses élèves. En 1814, M. Landré-Beauvais a été nommé chevalier de la Légion-d'Honneur, médecin de l'Ecole polytechnique en 1815, médecin-consultant du roi, professeur de clinique et doyen de la Faculté de médecine de Paris en 1823. On a de lui :

Doit-on admettre une nouvelle espèce de goutte sous la dénomination de goutte asthénique primitive? Paris, an VIII (1800), in-8°.

Cette dissertation a pour objet de signaler la goutte qui n'est point due à des excès de table ni à l'incontinence, mais bien aux causes morbifiques réputées débilitantes.

Séméiotique, ou Traité des signes des maladies. Paris, 1810, in-8°. — *Ibid.* 1813, in-8°. — *Ibid.* 1818, in-8°.

Cet ouvrage présente un sommaire bien fait des travaux d'Hippocrate, de Leroy, et de Gruner, enrichi de remarques propres à l'auteur, le tout coordonné d'après les principes nosographiques du professeur Pinel.

M. Landré-Beauvais a donné différens articles dans le Dictionaire des sciences médicales: *crise, jours critiques*; et au nouveau Dictionaire de médecine: *ascite, anasarque*, etc. (F.-G. BOISSEAU)

LANFRANCO, que nous appelons *Lanfranc*, était de Milan, et florissait vers le milieu du treizième siècle. Disciple de Guillaume de Saliceto, il cultiva en même temps la médecine et la chirurgie. Chassé de sa ville natale et transporté sur les terres de France par ordre de Mathieu Visconti, il se rendit à Lyon, où il fit quelque séjour, et soigna, comme il nous l'apprend lui-même, l'éducation de ses fils, ce qui prouve qu'il n'était pas clerc, ainsi que l'a prétendu M. Portal. Son habileté le fit bientôt appeler dans divers endroits du royaume, mais ce ne fut qu'en 1295 qu'il vint à Paris. Sa réputation lui attira un grand nombre de disciples dans cette capitale. Il y rédigea aussi, d'après les instances de Passavant, sa grande chirurgie, qui fut terminée l'année suivante. Cet ouvrage, joint aux leçons et aux exemples de Lanfranco, tira l'art chirurgical de l'état de barbarie dans lequel il languissait en France. On doit surtout remarquer la sage méthode de l'auteur, qui, à la suite de chaque blessure, donne l'anatomie de l'organe qu'elle atteint. Il indique les signes auxquels on peut distinguer une hémorragie artérielle d'une hémorragie veineuse, mais ne conseille encore d'autre moyen contre la première que de tenir le doigt pendant une heure sur l'ouverture du vaisseau, pour donner au sang le temps de former un caillot; cependant, si ce moyen, aidé de l'application de substances astringentes et styptiques ne suffit pas, il propose la ligature, que lui-même dit avoir pratiquée avec succès dans un cas de blessure à l'artère brachiale. Il expose fort bien le danger des tentes, dont on faisait un si grand abus de son temps dans le pansement des plaies, et dont l'usage dura encore plus de quatre siècles, malgré la sagesse de ses avis. Les règles qu'il trace pour le traitement des plaies simples et des plaies envenimées sont excellentes; il veut qu'on réunisse les premières par première intention, et qu'on cautérise les secondes après les avoir ventousées. Le tableau qu'il trace des signes de la gravelle et de la pierre est fort exact; il indique les signes auxquels on peut distinguer la colique néphrétique de toute autre colique, et prévient qu'on rencontre

souvent des graviers dans les fièvres ardentes, les fièvres tierces, les fièvres hémitritées et quelques autres maladies, sans qu'on doive conclure de là que le sujet est atteint de la pierre, observation dont le temps a confirmé l'exactitude et la justesse. Cependant, au milieu des bonnes idées que Lanfranco répandit, on est surpris de le voir rejeter le trépan et condamner absolument la lithotomie, sous le vain prétexte que l'extraction des calculs urinaires rend les hommes impuissans. Son ouvrage a pour titre :

Chirurgia magna et parva. Venise, 1490, in-fol. - *Ibid.* 1519, in-fol. - *Ibid.* 1546, in-fol. - Lyon, 1553, in-fol. - Trad. en français par Guillaume Yvoire, Lyon, 1490, in-4°. - en allemand par Oton Brunfels, Francfort, 1566, in-8°. (J.)

LANGE (Chrétien), fils d'un théologien assez célèbre, naquit à Luckau, près d'Altenbourg, le 9 mai 1619. Après de bonnes études, tant à Wittemberg qu'à Léipzick, il s'appliqua pendant quelque temps à la chimie, sous la direction de Michaelis, prit le grade de maître ès-arts en 1638, et se fit recevoir bachelier en médecine deux ans après. Ayant alors entrepris un voyage en Italie, en France, en Angleterre et en Hollande, il reçut le bonnet doctoral à son retour, en 1643. L'année suivante, l'Université de Léipzick lui confia la chaire de physiologie, d'où il passa successivement à celle d'anatomie et de chirurgie, et à celle de pathologie. Il mourut le 24 mars 1662. Lié d'une étroite amitié avec Hauptmann, il adopta les opinions singulières de ce dernier, qui faisait, comme on sait, dépendre toutes les maladies de la présence d'animalcules. On lui doit une édition du *Scrutinium de peste* de Kircher, à laquelle il joignit une préface, un commentaire sur le Traité des fièvres de Van Helmont, et un autre sur la pathologie spagyrique de Pierre-Jean Fabri. Il a publié en outre plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons les suivans :

Dissertatio de respiratione. Léipzick, 1639, in-4°.
Dissertatio de abortu. Léipzick, 1644, in-4°.
Dissertatio de calculo humano. Léipzick, 1650, in-4°.
Dissertatio de genuino acidulas Egranas salubriter usurpandi modo. Léipzick, 1651, in-4°.
Dissertatio de lacte humano. Léipzick, 1653, in-4°.
Dissertatio de calculi humani generatione. Léipzick, 1653, in-4°.
Dissertatio de thermis Carolinis. Léipzick, 1653, in-4°.
Dissertatio de ambustionibus. Léipzick, 1658, in-4°.
Dissertatio de cancro in genere. Léipzick, 1661, in-4°.
Miscellanea medica-curiosa, annexâ disputatione de morbillis, quam prodromum esse voluit novæ suæ pathologiæ animatæ, itemque de elixire proprietatis; post autoris obitum conjunctim edita à Johanne centurione Macasio. Léipzick, 1666, in-4°. - *Ibid.* 1669, in-4°.

Ces ouvrages et plusieurs autres encore que nous passons sous silence, ont été réimprimés ensemble à Francfort en 1688, in-4°., par les soins de Georges Francus. (O.)

LANGE (Chrétien-Jean), neveu du précédent, vint au monde à Pégau, dans la Misnie, le 5 juin 1655. Il fit ses humanités et étudia la médecine à Léipzick, où il prit la grade de docteur en 1681. L'Université lui confia peu de temps après une chaire, qu'il remplit honorablement jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée le 29 avril 1701. Ses ouvrages ont pour titres :

Dissertatio de hæmorrhagiâ. Léipzick, 1685, in-4°.
Dissertatio de homine ærometro. Léipzick, 1694, in-4°.
Dissertatio de morbis endemiis. Léipzick, 1694, in-4°.
Dissertatio de hydrope. Léipzick, 1695, in-4°.
Dissertatio de valetudinariis gravidarum. Léipzick, 1696, in-4°.
Dissertatio de palpitatione cordis. Léipzick, 1699, in-4°.
Ces dissertations et un grand nombre d'autres, roulant sur divers points de la médecine pratique, ont été recueillies par Aug.-Quir. Rivinus, sous le titre de :
Opera omnia medico-theoretico-practica. Léipzick, 1715, 3 vol. in-4°. - *Ibid*. 1735, in-fol.
Responsa medica. Francfort, 1706, in-4°.
Par les soins de Jean-Frédéric Zittmann. (o.)

LANGE (Jean), l'un des plus célèbres médecins du seizième siècle, naquit en 1485 à Loewenberg, dans la Silésie. Après avoir fait ses premières études à Léipzick, il se rendit en Italie, où il suivit pendant quelque temps les leçons de Leoniceno, et prit le bonnet doctoral à Pise en 1522. De retour en Allemagne, il choisit la ville de Heidelberg pour déployer les talens qu'il venait d'acquérir, et s'y montra d'une manière si avantageuse, qu'il fut successivement honoré de la charge de premier médecin de quatre électeurs palatins, entr'autres de Frédéric II, qu'il accompagna dans ses voyages, ce qui lui fournit l'occasion de se mettre en rapport avec les hommes les plus instruits et les plus recommandables de l'Europe. Lange termina sa carrière le 21 juin 1565. C'était un homme rempli d'une érudition très-variée. Ses ouvrages méritent d'être signalés aujourd'hui, car il s'attache à y éclairer les médecins sur l'abus des excitans et sur l'avantage des boissons rafraîchissantes dans le traitement des maladies inflammatoires. Il était surtout grand partisan de l'emploi de l'eau froide à l'intérieur dans les fièvres.

Medicinalium epistolarum miscellanea. Bâle, 1554, in-4°. - Francfort, 1589, in-4°. - Hanau, 1605, in-fol. - Francfort, 1605, in-8°. - *Ibid*. 1689, in-8°.
Les deux dernières éditions doivent être préférées ; elles contiennent un plus grand nombre de lettres que toutes les autres. Gessner en a extrait beaucoup de remarques (*Themata aliquot chirurgica*), qu'il a insérées dans son recueil de chirurgie.
De syrmaismo et ratione purgandi per vomitum, ex Ægyptiorum invento et formulâ. Paris, 1572, in-8°. - *Ibid*. 1607, in-8°.
De scorbuto epistolæ duæ. Wittemberg, 1624, in-8°,
Avec le Traité du scorbut de Sennert.

Consilia quædam et experimenta;
Dans le recueil de Welsch (Ulm, 1676, in-4°.).

Lange a laissé aussi quelques pièces de vers, dans le nombre desquelles on distingue une épigramme à la louange du lait et du fromage; il aimait tellement ce dernier qu'il en mangeait à tous ses repas, et qu'il le louait à tous propos.

Il ne faut pas confondre ce médecin avec *Jean* Lange, candidat en médecine, et praticien à Hambourg, qui vivait au dix-septième siècle, et qui ne s'est fait connaître que par ses nombreuses traductions allemandes et éditions nouvelles d'ouvrages étrangers, la plupart relatifs à la chimie, ou plutôt à l'alchimie.

Lange (*Chrétien-Godefroy*), né le 20 janvier 1732, à Bautzen, alla étudier la médecine à Iéna, où il prit le grade de docteur, et revint ensuite l'exercer dans sa patrie, où il mourut le 28 octobre 1780, laissant une traduction allemande du Traité de médecine légale de Faselins (Léipzick, 1768, in-8°.), et sa thèse de réception intitulée :

Dissertatio de apoplexiâ ejusque variis effectibus. Iéna, 1755, in-4°.

Lange (*Jean-Henri*), né à Gotha en 1733, fut reçu docteur en médecine à Kiel, et pratiqua ensuite à Helmstaedt, puis à Lunébourg, où il mourut le 10 novembre 1779, après avoir publié :

Dissertatio de salivæ efficacitate. Kiel, 1755, in-4°.

Dissertatio de morborum chronicorum curatione empiricâ sæpè felici. Kiel, 1756, in-4°.

Dissertatio de somno inquieto, sanitatis præsidio. Kiel, 1757, in-4°.

Cogitationes medico-politicæ. Kiel, 1757, in-4°.

Dubia cicutæ vexata. Kiel, 1764, in-4°.

Tentamen medico-physicum de remediis Brunsvicensium domesticis. Bronswick, 1765, in-8°.

Kritischer Versuch einer teutschen Uebersetzung von Celsus acht Buecher von der Arzneykunst. Lunébourg, 1768, in-8°.

Die heilsamen Wirkungen des Wasserfenchels, oder der sogenannten Peersaat, bey verschiedenen Krankheiten des Menschen. Francfort, 1774, in-8°.

Miscellæ veritates de rebus medicis. Lunebourg, 1774, in-8°.

Der Arzt fuer alle Menschen. Lunebourg, 1774, in-8°. - *Ibid.* 1777, in-8°.

Briefe ueber verschiedene Gegenstaende der Naturgeschichte und Arzneykunst. Lunebourg, 1775, in-8°.

Die Chirurgie fuer angehende Wundaerzte. Lunebourg, 1776, in-8°.

Lange (*Martin*), médecin à Kronstadt dans la Transylvanie, a publié :

Rudimenta doctrinæ de peste. Vienne, 1784, in-8°. - Offenbach, 1791, in-8°.

Ueber die Lebensordnung zur Zeit epidemisch grassirender Faulfieber und besonders der Pest. Hermannstadt, 1786, in-8°.

Recensio remediorum præcipuorum Transylvanicis domesticorum. Offenbach, 1788, in-8°.

Ueber die haeufigen Viehseuchen in Siebenbuergen, und den vorzueglichsten Mitteln, solchen abzuhelfen. Hermannstadt, 1790, in-8°.

(o.)

LANGELOTT (Joel), d'Ordorf, dans la Thuringe, vint au monde le 12 octobre 1617. Il étudia la médecine à Iéna, Rostoch, Copenhague et Leyde; mais comme il s'était appliqué d'une manière particulière à la chimie, le duc de Holstein-Gottorp le chargea, en 1642, de la direction du laboratoire qu'il entretenait, suivant l'usage alors reçu de la plupart des

princes allemands. Langelott plut tellement au duc, que celui-ci le nomma médecin de sa cour en 1647, et l'année suivante médecin de sa personne. Il mourut le 8 décembre 1680, laissant quelques observations qui ont paru dans les Actes de l'Académie impériale des curieux de la nature, ainsi que l'opuscule suivant :

Epistola ad præcellentissimos naturæ curiosos de quibusdam in chymiâ prætermissis, quorum occasione secreta haud exigui momenti, proque nonentibus hactenùs habita, candidè deteguntur. Hambourg, 1673, in-8°. (z.)

LANGGUTH (Georges-Auguste), médecin allemand assez célèbre, naquit à Léipzick en 1711, le 7 juin. Il commença l'étude de la médecine dans sa ville natale, et la continua ensuite à Berlin, où il s'appliqua d'une manière spéciale à l'anatomie, à la chirurgie et à la chimie. De retour à Léipzick en 1738, il se mit à faire des cours de philosophie, et l'année suivante il prit le grade de docteur. Depuis 1742 jusqu'en 1746, il remplit à Wittemberg la chaire d'anatomie et de botanique, que Heucher, retenu à Dresde par ses fonctions de premier médecin, ne pouvait occuper, et dont il devint titulaire à la mort de ce dernier. Lui-même termina sa carrière en 1782, laissant un assez grand nombre d'opuscules, tous académiques.

Dissertatio de antiquitatibus plantarum feralium. Léipzick, 1738, in-4°.

Dissertatio quâ communis sensorii historia sistitur. Léipzick, 1738, in-4°.

Programma de luce ex pressione oculi. Wittemberg, 1742, in-4°.

Dissertatio de motu peristaltico. Wittemberg, 1742, in-4°.

Langguth assure que l'œsophage et les gros intestins ne jouissent pas du mouvement péristaltique, et qu'on ne l'observe que dans les intestins grêles.

Programma de meridiatione, præcedenti disputationi præmissum. Wittemberg, 1742, in-4°.

Dissertatio sistens meditationem ad circulationem sanguinis. Specimen I. Wittemberg, 1743, in-4°. – *Specimen II, Ibid.* 1743, in-4°.

Programma de morbo articulari à muneribus personalibus vacationem præstante, ad Lib. II. C. qui morb. se excus. Wittemberg, 1743, in-4°.

Programma de Hippocrate, medicinam à sapientiæ studio non omnino separante, ad locum Celsi Præfat. L. I. de remediis. Wittemberg, 1744, in-4°.

Dissertatio de polypo infantis rachitici. Wittemberg, 1744, in-4°.

Dissertatio de arteriâ à motu cordis æmulo remotâ. Wittemberg, 1745, in-4°.

Dissertatio de fracturâ patellæ genu. Wittemberg, 1745, in-4°.

Programma de periosteo propter ossis amputationem sollicite circumcidendo. Wittemberg, 1745, in-4°.

Programma de siphonis anatomici usu parum anatomico. Wittemberg, 1746, in-4°.

Dissertatio de saccati humoris per solos renes percolatione. Wittemberg, 1746, in-4°.

Dissertatio de fœtu ab ipsâ conceptione animato. Wittemberg, 1747, in-4°.

Programma de poculo abortionis aut amatorio. Wittemberg, 1747, in-4°.

Programma de receptâ vulgo medicinam addiscendi ratione haud optimâ. Wittemberg, 1747, in-4°.

Dissertatio de usu medico luti thermarum. Wittemberg, 1748, in-4°.

Dissertatio de terebratione capitis chirurgiâ generosâ, nec ita difficili detestabilique. Wittemberg, 1748, in-4°.

Programma de sinûs frontalis vulnere sive terebratione curando. Wittemberg, 1748, in-4°.

Dissertatio de reddendâ recens præfocatis ademtâ animâ. Wittemberg, 1748, in-4°.

Programma de curatione recens præfocatorum magis imperandâ quam impediendâ. Wittemberg, 1748, in-4°.

Dissertatio de valetudine sexûs elegantioris, à comâ calamistrato. Wittemberg, 1749, in-4°.-Trad. en allemand, Iéna, 1753, in-8°.

Dissertatio de pilo, parte corporis non ignobili. Wittemberg, 1749, in-4°.

Programma de immoderatâ tabaci abusione, communi juvenilis ætatis pernicie. Wittemberg, 1750, in-4°.

Programma de tabe siccâ lethali, ex callosâ pylori angustiâ. Wittemberg, 1750, in-4°.

Programma quô embryonem trium cum dimidio mensium abortu rejectum, quâ faciem externum, describit. Wittemberg, 1751, in-4°.

Dissertatio de nutritione fœtûs per solum umbilicum. Wittemberg, 1751, in-4°.

Dissertatio de purgatione alvi frequentiore veneno magis quam panaceâ. Wittemberg, 1751, in-4°.

Programma de pleurâ, inflammationis periculum sibi non conciliante. Wittemberg, 1752, in-4°.

Dissertatio de officio matris prolem lactandi. Wittemberg, 1752, in-4°.

Programma de regimine lactantium. Wittemberg, 1752, in-4°.

Programma de potissimis cancri mammarum caussis prudenter occupandis. Wittemberg, 1752, in-4°.

Dissertatio de optimâ methodo sanandi ulcera per remedia potissimum interna. Wittemberg, 1753, in-4°.

Programma de utilitate atque dignitate artis veterinariæ. Wittemberg, 1753, in-4°.

Programma de morbi boum contagiosi caussâ et sanatione probabili. Wittemberg, 1753, in-4°.

Dissertatio de oculorum integritate improvidæ puerorum ætati sollicitè custodiendâ. Wittemberg, 1754, in-4°.

Programma de paradoxo Hippocratis ad Libr. de arte. Wittemberg, 1754, in-4°.

Dissertatio de clystere exanthematicorum remedio. Wittemberg, 1756, in-4°.

Programma de clystere sicco. Wittemberg, 1756, in-4°.

Dissertatio de morbis sexûs sequioris, ex nimis perversoque pulchritudinis studio oriundis. Wittemberg, 1757, in-4°.

Dissertatio de animo sanitatis præsidio atque custode optimo. Wittemberg, 1758, in-4°.

Programma de cortice peruviano, medicinâ adversus febres populariter grassantes præstantissimâ. Wittemberg, 1758, in-4°.

Dissertatio de medico platonico. Wittemberg, 1759, in-4°.

Programma de exoptandâ, sine metu mortis, morte. Wittemberg, 1759, in-4°.

Dissertatio quâ caussæ principaliores, quæ efficiunt, quo minus in curandis morbis finis exoptatus semper obtineatur. Wittemberg, 1761, in-4°.

Programma de modestiá sternutantium medicá. Wittemberg, 1761, in-4°.
Dissertatio de diversá colicam curandi methodo. Wittemberg, 1762, in-4°.
Dissertatio de motibus spasmodicis vagis, junctis deliriis periodicis jucundis, annexis eorum theoriá atque therapiá. Wittemberg, 1764, in-4°.
Programma de medico, ex clinice philosopho, του Θέιου ἐν τοῖς τῶν ἐνεργουμένων νόσοις competente judice. Wittemberg, 1764, in-4°.
Programma de incrementis futuri populi. Wittemberg, 1764, in-4°.
Programma de nonnullis odoratús mirabilibus. Wittemberg, 1764, in-4°.
Dissertatio de morbo boum, adhuc epidemici grassante. Wittemberg, 1765, in-4°.
Programma de paracentesi ascitis remedio. Wittemberg, 1765, in-4°.
Programma de recuperandá medicinæ veterinuriæ primá dignitate. Wittemberg, 1765, in-4°.
Dissertatio de hæmorrhoidibus, morbo cæco. Wittemberg, 1766, in-4°.
Programma ad locum Hipp. Prædict. II. 27. Wittemberg, 1766, in-4°.
Dissertatio de scabie vivá. Wittemberg, 1767, in-4°.
Programma de examine aquarum necessario et frugifero. Wittemberg, 1767, in-4°.
Dissertatio de vená fonte hæmorrhoïdum non satis limpido. Wittemberg, 1768, in-4°.
Programma de hæmorrhoïdum venosarum vindicatione. Wittemberg, 1768, in-4°.
Dissertatio de modo regenerationis vasorum, P. I. generalis. Wittemberg, 1770, in-4°.
Dissertatio de minuendá mortium subitarum formidine. Wittemberg, 1770, in-4°.
Programma de magni nunc climacterici solvendo motu. Wittemberg, 1770, in-4°.
Programma de plantarum venenatarum arcendo scelere. Wittemberg, 1770, in-4°.
Dissertatio de mortibus repentinis, senioribus annis parcius imputandis. Wittemberg, 1771, in-4°.
Dissertatio de mortibus repentinis, juvenilibus annis potissimum imputandis. Wittemberg, 1771, in-4°.
Programmá de nucis vomicæ virtute medicá non itá fallaci. Wittemberg, 1772, in-4°.

LANGGUTH (*Chrétien-Auguste*), fils du précédent, né à Wittemberg le 26 décembre 1754, prit le titre de docteur dans cette ville, et y fut nommé professeur de médecine en 1782, place qu'il échangea deux ans après contre la chaire d'histoire naturelle. On a de lui :
Dissertatio de chemiæ recentioris præstantiá. Wittemberg, 1779, in-4°.
Programma de curá, quá respublica proseque debeat rem obstetriciam. Wittemberg, sect. I, 1782; II, 1788; III, 1789, in-4°.
Ueber den mannigfaltigen Schaden in der OEkonomie aus zu weniger Bekanntschaft mit der Natur und œkonomischen Einrichtung der Thiere. Léipzick, 1785, in-8°.
Opuscula, historiam naturalem spectantia. Wittemberg, 1784, in-4°. C'est une collection des opuscules de son père.
Eine kurze Beschreibung seiner naturhistorischen, œkonomischen, physischen und medicinischen Sammlung. Wittemberg, 1802, in-8°.
Programma de mumiis avium in labyrintho apud Sacaram repertis. Wittemberg, 1803, in-4°.

Addenda zu seinen Programma de mumiis. Wittemberg, 1804, in-4°.
Programma de bestiis, Ægyptiorum studio, conversis in mumias. Wittemberg, 1808, in-4°. (A.-J.-L. J.)

LANGHANS (Daniel), médecin de Berne, naquit dans cette ville en 1728. L'époque de sa mort ne nous est pas connue. Il a publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons les suivans :

Dissertatio de vasorum corporis humani lithiasi. Gœttingue, 1747, in-4°.
Dissertatio de caussâ à pastu oriundæ somnolentiæ. Gœttingue, 1748, in-4°.
Dissertatio de consensu partium corporis humani. Gœttingue, 1749, in-4°.
Beschreibung verschiedener Merkwuerdigkeiten des Simmenthals, eines Theils des Berner Gebiets, nebst einer genauen Bericht ueber eine neue ansteckende Krankheit, die in diesem Lande entstanden. Zurich, 1753, in-8°.
Entdeckung eines Mittels wider die Auszehrung des Leibes und die Geschwuere der Lungen. Zurich, 1754, in-8°. - *Ibid.* 1755, in-8°.
Beschreibung der Helvetischen Pillen. Zurich, 1757, in-8°.
Beschreibung von der Natur und Kraeften des Schweitzerischen Gletscher Spiritus. Zurich, 1758, in-8°.
Anweisung wie man sich im Nothfalle selbst von den gefaehrlichsten und meisten Krankheiten befreyen koenne. Berne, tome I, 1762; II, 1762; III, 1763; IV, 1764, in-8°.
Von den Krankheiten des Hofes und der Weltleute. Berne, 1770, in-8°.
Von den Lastern, die sich an der Gesundheit der Menschen selbst raechen. Berne, 1773, in-8°. (Z.)

LANGRISH (Browne), médecin anglais, mort à Londres le 29 novembre 1759, s'est montré partisan des applications indiscrètes de la chimie à la physiologie. Il expliquait le mouvement musculaire en admettant des esprits éthérés qui augmentent la force contractile des élémens de la fibre charnue. On lui doit des tables particulières, mais sur la fidélité et l'exactitude desquelles il ne faut pas compter, des différentes proportions de la sérosité et de la partie solide du sang, des degrés de cohésion des globules rouges qui constituent cette dernière, et de la proportion des divers principes qu'on retire, soit du sang, soit de l'urine, par l'analyse chimique. Il niait que le sang pût, par sa préseuce, déterminer le cœur à se contracter, et admettait l'existence de fibres dilatatrices dans les ventricules. Ses ouvrages ont pour titres :

New essay on muscular motion, founded on experiments and Newtonian philosophy. Londres, 1733, in-8°.
The modern theory and practice of physik. Londres, 1738, in-8°.
Physical experiments upon brutes. Londres, 1745, in-8°. - Trad. en français, Paris, 1749, in-8°.
On remarque, dans ce traité, des expériences snr l'empoisonnement par l'acide hydrocyanique, et sur les traces qu'il laisse après la mort.
Croonian lectures on muscular motion. Londres, 1747, in-8°. (O.)

LANGWEDEL (Bernard), né à Hambourg, le 10 septembre 1596, étudia la médecine à Giessen et Strasbourg, prit le bonnet doctoral à Padoue, en 1621, parcourut ensuite l'Italie, la France et l'Angleterre, et se fixa enfin dans sa ville natale, où il exerça l'art de guérir, jusqu'à sa mort, arrivée le 10 février 1656. Les ouvrages qu'il a laissés témoignent de son attachement à la doctrine d'Hippocrate.

Carolus Piso enucleatus, sive, observationes medicæ Caroli Pisonis, certis conclusionibus physico-pathologicis comprehensæ, rationibus firmis illustratæ et in epitomen redactæ. Hambourg, 1639, in-8°. - Leyde, 1639, in-12.

Thesaurus Hippocraticus, sive Aphorismi Hippocratis in classes et certos titulos ordine dispositi atque succinctis rationibus illustrati. Hambourg, 1639, in-12.

Hippocratis defensio contrà quoscumque petulcos ejusdem obtrectatores ac calumniatores suscepta. Leyde, 1647, in-12. - Amsterdam, 1661, in-12.

Colloquium Romano-Hippocraticum inter Marforium et Pasquinum, patritios Romanos. Leyde, 1648, in-12. - Amsterdam, 1661, in-12. (o.)

LAMBERGEN (Jacques), fils d'un prédicateur évangélique, auteur de plusieurs ouvrages sur les mathématiques, qui eurent beaucoup de succès, et connu par la haine qu'il portait à Tycho-Brahé et à Kepler, naquit à Ter-Goes, dans la Zélande, vers l'an 1590. Il se distingua, non-seulement par ses connaissances en philosophie, mais encore par celles qu'il avait en médecine, dont il était docteur. Après avoir rempli les premières places du gouvernement à Middelbourg, il mourut en 1657. Le seul ouvrage qu'il ait laissé sur l'art de guérir a pour titre :

Disputatio epistolaris et scholastica de Moscho, adversùs medicos Mittelburgenses. Middelbourg, 1613, in-8°. (o.)

LANZONI (Joseph), célèbre médecin et antiquaire italien, vint au monde à Ferrare, le 26 octobre 1663. Dès ses plus jeunes ans, il montra une inclination ardente pour l'étude. Secondé par la tendresse de parens éclairés, il fit de rapides progrès dans la carrière des sciences, et se distingua surtout dans ses cours de philosophie et de médecine. Ce fut en 1683 qu'il reçut les honneurs du doctorat dans ces deux sciences, et l'année suivante, malgré sa jeunesse, il obtint une chaire, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 1er février 1730. Lanzoni fut moins médecin qu'érudit : passionné pour l'étude, il ne se plaisait que dans le cabinet, partageant son temps entre la lecture des ouvrages sur l'art de guérir, et celle des livres d'antiquité. Comme la plupart de ceux qui avaient pris pour guide un véritable esprit philosophique, il n'avait pas beaucoup de confiace dans le pouvoir de la médecine, c'est-à-dire qu'il ne croyait pas à tous ces prétendus miracles, à cette puissance

merveilleuse des médicamens, dont les praticiens ne cessent de parler. Il comptait peu sur les remèdes, principalement sur les composés, et la saignée était le seul auquel il accordât une efficacité incontestable. Presque toutes les académies italiennes l'avaient admis dans leur sein, et il appartenait à celle des Curieux de la nature, sous le nom d'*Epicharme*. Ceux de ses ouvrages qui ont trait à la médecine portent pour titres :

Additio ad Olaï Borrichii dissertationem de lapidum generatione in macro et microcosmo. Ferrare, 1687, in-8°.

Animadversiones variæ ad medicinam anatomicam et chirurgicam facientes. Ferrare, 1688, in-8°.

Scholia ad observationes Henrici a Moinichen. Ferrare, 1689, in-8°.

Zoologia parva. Ferrare, 1689, in-8°.

Dissertatio de iatrophysicis Ferrariensibus qui medicinam suis scriptis exornarunt. Bologne, 1690, in-4°.

Citrologia curiosa seu curiosa citri descriptio. Ferrare, 1690; in-12. - *Ibid*. 1703, in-12.

Observatio hæmoptysis succo rubiæ sanatæ, et theses medicæ. Ferrare, 1691, in-4°.

De balsamatione cadaverum. Ferrare, 1693, in-12. - Genève, 1696, in-12. - Ferrare, 1704, in-12. - Genève, 1707, in-12.

Dissertatio de clysteribus. Ferrare, 1691, in-4°.

Dissertatio de febre quartanâ. Ferrare, 1691, in-4°.

Dissertatio de lacrymis. Ferrare, 1692, in-4°.

Dissertatio de salivâ humanâ. Ferrare, 1702, in-4°.

De usu tabacci et animæ affectionibus. Ferrare, 1702, in-4°.

Adversariorum libri IV. Accedunt XX consultationes medicæ. Ferrare, 1714, in-8°.

Delle ghirlunde ed unguenti ne' conviti degli antichi. Ferrare, 1698, in-12. -Trad. en latin par Jérôme Barrufaldi, Ferrare, 1715, in-8°.

De medici officio et munere epistola. Ferrare, 1729, in-8°.

Les ouvrages de Lanzoni ont été réunis sous le titre suivant :

Opera omnia medico-physica et philosophica, tum edita hactenus, tum inedita. Lausanne, 1738, 3 vol. in-4°.

Les Ephémérides des Curieux de la nature renferment un grand nombre d'observations qu'il y a insérées.

LANZONI (*Nicolas*), autre médecin italien, a laissé les ouvrages suivans :

In pseudo-galenicos, sive in eos qui phlebotomiam, cathartica et vesicantia remedia præscribunt actiones tres. Naples, 1703, in-8°.

Vero methodo di serviersi dell'aquu fredda nelle febbri ed in altri mali. Naples, 1715, in-4°. -Trad. en latin, Naples, 1714, in-4°.

Opus medicum, quadripartitum complectens characterum chymicorum ἑρμηνείαν, vocabulorum medicorum εὐφωνείαν, dictionum medicarum ὀρθογραφίαν, formulas breviandi κανονες. Naples, 1721, in-4°. (o.)

LA PEYRONIE (François de) naquit à Montpellier le 15 janvier 1678. Son père, Raymond La Peyronie, et Louise-Elisabeth Subreville, sa mère, lui procurèrent une éducation très-soignée. Au sortir du collége des Jésuites, il prit la résolution de se consacrer tout entier à la chirurgie, qui était la profession paternelle, et se traça un plan d'études dont il fut à même de montrer les fruits, lorsqu'il se fit recevoir, en 1695, maître en chirurgie. Eprouvant le besoin d'aller puiser à d'au-

tres sources plus abondantes de savoir, La Peyronie se rendit à Paris, où il suivit les leçons théoriques et pratiques des hommes les plus renommés et les plus habiles de ce temps. A peine fut-il de retour à Montpellier, qu'il se livra à l'enseignement particulier de l'anatomie et de la chirurgie, et il acquit assez de réputation, comme praticien, pour être jugé digne d'occuper l'une des places de chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu, qui, au nombre de quatre, faisaient alors par trimestre le service de l'Hôtel-Dieu ou hôpital Saint-Eloy. Quelque temps après on le choisit pour démonstrateur d'anatomie aux écoles de la Faculté de médecine. En 1704, il fut nommé chirurgien-major de l'armée que le maréchal duc de Villars rassembla dans les Cévennes, et il entra comme associé anatomiste dans la Société royale des sciences de Montpellier, lors de sa création en 1706. La Peyronie fut appelé en 1714 à Paris, pour y donner des soins au duc, depuis maréchal de Chaulnes. La reconnaissance du malade fixa son chirurgien dans la capitale. Le duc, assuré d'ailleurs de plaire à Louis XIV, fit présent à La Peyronie d'une charge de chirurgien de la prévôté de Paris; il lui procura peu après la place de chirurgien-major des chevau-légers de la garde du roi, et enfin celle bien plus importante de chirurgien-major de l'hôpital de la Charité de Paris. Ses succès toujours croissans lui valurent, en 1717, la survivance de la charge de premier chirurgien de Louis XV. Le jeune monarque continua à La Peyronie la haute faveur dont l'honorait son bisaïeul, et lui accorda en 1721 des lettres de noblesse. La Peyronie accompagna le roi à son sacre en 1722. La confiance signalée de S. M. décida celle des plus grands seigneurs de la cour, et même celle de plusieurs souverains. Le roi, sur les représentations de Mareschal, son premier chirurgien, et de La Peyronie, son survivancier en exercice, vint au secours du corps des chirurgiens de Paris, ruiné par le système de Law, et créa d'abord en 1724 cinq démonstrateurs payés sur son domaine, et destinés à enseigner dans l'amphithéâtre qui fut enfin élevé à Paris en 1731, après tant de difficultés et d'opposition. C'est le prélude de tout ce qu'a fait depuis La Peyronie pour l'enseignement et le perfectionnement de la chirurgie. Une maladie fort grave dont il fut alors attaqué, inspira le plus grand intérêt; le roi, qui avait partagé les sentimens du public, le gratifia pendant sa convalescence d'une charge de maître-d'hôtel ordinaire de la reine. Les honneurs littéraires vinrent se joindre à toutes ces distinctions, et La Peyronie fut nommé, en 1732, associé libre de l'Académie des Sciences. On observa qu'il avait recherché dans un âge plus avancé le titre de docteur en médecine, pour lequel il avait marqué jusqu'alors plus que de l'indifférence, et il fut fait, en 1735,

médecin du roi par quartier. Mareschal étant mort en 1736, La Peyronie lui succéda de droit comme premier chirurgien, et il réunit à ce titre celui de médecin consultant de S. M. Il reçut du roi, l'année suivante, une pension de dix mille francs, et ayant, en 1738, guéri le dauphin d'un dépôt considérable à la mâchoire inférieure, S. M. lui fit don d'une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre. La Peyronie accompagna le roi dans ses campagnes de Flandres. Il inspecta, comme chef de la chirurgie du royaume, les hôpitaux de l'armée, et pratiqua dans ces asiles de la douleur, comme sur les champs de bataille, les opérations majeures de même que les moins importantes, et il fit jusqu'à de simples pansemens. Son intervention dans le service de santé militaire fut des plus utiles. Peut-être a-t-on dû à cet imposant exemple d'habileté, d'humanité et de courage, manifesté sous les yeux mêmes du roi, l'éclatante protection que Louis xv accorda constamment à la chirurgie. Son estime pour elle commença probablement en lui voyant étancher le sang des guerriers, et se fortifia quand on eut appelé ses réflexions sur les services qu'elle rend aux autres hommes. La Peyronie ne vécut point assez pour être témoin de la conclusion de la paix, et il mourut à Versailles, à la suite d'une maladie longue et douloureuse, le 25 avril 1747. Il n'a publié aucun ouvrage étendu, et les écrits qui nous restent de lui se bornent à des mémoires et à des observations consignés dans les recueils de plusieurs Académies, dont il était membre. On doit placer à la tête de ses ouvrages, en les énumérant dans l'ordre chronologique, un *Mémoire contenant plusieurs observations sur les maladies du cerveau, par lesquelles on tâche de découvrir le véritable lieu du cerveau dans lequel l'ame exerce ses fonctions;* lu dans une assemblée publique de la Société royale des sciences de Montpellier, en 1708. Ce travail parut d'abord par extrait dans le Journal de Trévoux, en 1709; l'auteur l'augmenta depuis de plusieurs observations, et le fit reparaître avec plus d'ordre, et sous une forme nouvelle, dans le volume des Mémoires de l'Académie des sciences de Paris pour 1741. II. *Observations sur une excroissance de la matrice.* III. *Observation sur la dernière phalange du pouce arrachée avec tout le tendon de son muscle fléchisseur, et une partie de ce muscle.* IV. *Observation sur une grande opération de chirurgie.* Il est question d'une carie du crâne qui se termina par l'exfoliation de l'un des deux pariétaux tout entier. C'est dans les détails très-circonstanciés de cette maladie qne l'on trouve un grand éloge des lotions, qui, depuis, a paru un peu exagéré à d'habiles praticiens. V. *Sur les petits œufs de poule sans jaune, que l'on appelle vulgairement œufs de coq.* Ces mémoires sont imprimés dans le premier vo-

lume des Mémoires de la Société royale de Montpellier (Lyon, 1766, in-4°.). VI. *Description anatomique d'un animal connu sous le nom de musc* (Mémoires de l'Académie des sciences de Paris, pour 1731). Ce fut aussi en 1731 que La Peyronie obtint du roi l'établissement de l'Académie de chirurgie, et il eut en 1743 la satisfaction de présenter à S. M. le premier volume des travaux de cette compagnie. On y trouve de lui plusieurs morceaux intéressans, tels sont des *Observations avec des réflexions sur la cure des hernies avec gangrène. — Mémoire sur quelques obstacles qui s'opposent à l'éjaculation naturelle de la semence. — Observation sur un étranglement de l'intestin causé intérieurement par l'adhérence de l'épiploon au-dessus de l'anneau.* Il y a en outre environ quinze observations plus ou moins importantes, consignées par La Peyronie dans le même volume, ou rapportées par d'autres membres de l'Académie. Son zèle pour le bien public avait lutté une partie de sa vie contre une multitude de difficultés que nous passons sous silence, parce que la postérité ne prend plus qu'un bien léger intérêt à tous ces débats si vifs et si acharnés que des passions honteuses suscitent toujours contre les institutions les plus utiles. On s'est accordé à peindre La Peyrouie comme un homme aussi aimable et aussi délicatement obligeant qu'il était habile praticien. Sa bienfaisance se montra surtout dans sa terre de Marigny, dont il avait converti le château en une sorte d'hospice ouvert aux indigens; mais ce qui mit le comble à sa gloire, ce furent les dispositions de son testament, fait à Versailles le 18 avril 1747, et confirmé par arrêt du parlement de Paris, du 8 juillet 1748. La Peyronie légua, par cet acte, sa fortune presqu'entière aux établissemens qu'il avait conservés, augmentés ou créés, et tous consacrés à l'enseignement, à l'exercice et au perfectionnement de la chirurgie. L'éloge de La Peyronie a été publié dans les Mémoires de la Société royale de Montpellier, dans ceux de l'Académie royale des sciences de Paris et de l'Académie royale de chirurgie.

(R. DESGENETTES)

LAPEYROUSE (PHILIPPE PICOT DE), naturaliste assez distingué, vint au monde le 20 octobre 1744. Il était de Toulouse, où son père, négociant considéré, avait rempli les fonctions de capitoul. Le désir de plaire à un oncle qui l'affectionnait d'une manière particulière, lui ayant fait prendre la résolution de suivre la carrière de la magistrature, il fut pourvu, en 1768, de la charge d'avocat-général près de la chambre des eaux et forêts du parlement de Toulouse; mais un goût irrésistible pour l'histoire naturelle, développé encore par le bouleversement que le chancelier Maupeou opéra en 1771, le rendirent à la vie privée, dont il charma les loisirs en s'occupant de bo-

tanique et de minéralogie dans les Pyrénées, où il s'était retiré. Quatre ans après, son oncle mourut, en lui laissant le titre de baron, avec une grande fortune. Lapeyrouse, libre alors de toute crainte, s'abandonna sans réserve à ses goûts, et passa la plus grande partie de son temps en observations et en voyages. Quatorze années furent ainsi employées par lui à enrichir le domaine des sciences naturelles. En 1789, à la convocation des états-généraux, il fut chargé de rédiger les cahiers de la noblesse de la sénéchaussée de Toulouse, et à cette occasion il publia, sur l'administration diocésaine en Languedoc, un petit écrit destiné à servir d'instruction aux députés de la province. Les lumières qu'il déploya dans cette occurrence, le mérite de ses travaux littéraires, et le souvenir de l'intégrité avec laquelle il avait exercé autrefois la magistrature, le firent nommer, en 1790, l'un des administrateurs du district de Toulouse, et, l'année suivante, à la demande de ses collègues, il fit paraître un mémoire lumineux sur l'instruction publique. Mais la tournure que les événemens ne tardèrent pas à prendre le fit renoncer à toute espèce de fonctions publiques, en 1792. Cependant il fut arrêté, passa dix-huit mois en prison, et n'en sortit qu'à la mort de Robespierre. Rendu à la liberté, il reprit ses occupations scientifiques, et devint successivement inspecteur des mines et professeur d'histoire naturelle à l'Ecole centrale de Toulouse. A la suppression de cette école, en 1803, il demeura attaché, comme professeur d'histoire naturelle, à l'Ecole spéciale des sciences de la ville, et il conserva les mêmes fonctions quand celle-ci, à l'époque de l'établissement de l'Université, fut érigée en Faculté des sciences. En 1800, il fut nommé maire de Toulouse, place importante qu'il remplit pendant six ans, et qui lui permit d'enrichir la ville d'établissemens importans, tels que le jardin de botanique, l'observatoire, le cabinet de physique et de chimie, les bibliothèques, le muséum, et l'école de peinture, sculpture et architecture. Au rétablissement de l'Académie des sciences de Toulouse, en 1807, cette compagnie le choisit pour son secrétaire perpétuel. La mort acheva sa carrière le 18 octobre 1818. Outre un grand nombre de mémoires disséminés dans les recueils de l'Académie de Toulouse, dans ceux de l'Académie de Stockholm, et dans le Journal de physique, il a publié :

Description de plusieurs nouvelles espèces d'orthocératites et d'ostracites. Erlangue, 1781, in-fol.
Avec 13 planches coloriées.

Traité des mines et forges à fer du comté de Foix. Toulouse, 1786, in-8°. -Trad. en allemand par Karsten, Berlin, 1789, in-8°.

Réflexions sur les lycées. Toulouse, 1791, in-8°.

Tables méthodiques des mammifères et des oiseaux observés dans le département de la Haute-Garonne. Toulouse, 1799, in-8°.

Extrait d'un grand ouvrage qui n'a pas été publié.

Monographie des saxifrages. Toulouse, 1801, in-fol.

Histoire abrégée des plantes des Pyrénées et itinéraire des botanistes dans cette contrée. Toulouse, 1813, in-8°. - *Supplém. Ibid.* 1818, in-8°.

Ce livre est indispensable à tous ceux qui veulent parcourir les Pyrénées, et connaître tout ce qu'on a écrit sur cette chaîne remarquable de montagnes.

Lapeyrouse a fourni des matériaux précieux pour le Dictionaire des oiseaux de l'Encyclopédie méthodique. (J.)

LARREY (Alexis), né à Beaudeau, près Bagnères de Bigorre, fit ses premières études à l'hôpital général de Toulouse, sous la direction de Bonnet, chirurgien en chef de cet établissement. Il disputa ensuite la place de gagnant-maîtrise à l'hospice Saint-Jacques de la même ville; mais, quoiqu'il se fût distingué dans le concours, Viguerie, son compétiteur, le même qui fit connaître plus tard l'hydrocèle congéniale, réunit la majorité des suffrages. A quelque temps de là, M. Larrey fut dédommagé de cette perte en succédant à Bonnet, son maître et son beau-père. Cette promotion lui ouvrit enfin une carrière dans laquelle il put déployer tout son talent et toute son activité. Il forma dans son hospice une école spéciale, où il enseignait l'anatomie et la chirurgie, et qui fournit un grand nombre de sujets distingués. C'est dans cette école que François et Dominique Larrey firent leurs premières études, et se livrèrent à leurs premiers essais. A la création de l'école secondaire de médecine de Toulouse, M. Larrey en fut nommé le directeur, réunissant à ce titre ceux de professeur, d'intendant des hospices et de membre du jury médical du département. Il obtint aussi la décoration de la Légion-d'Honneur, devint membre de l'Académie des sciences de Toulouse, et associé régnicole de l'Académie royale de médecine.

On a de M. Larrey plusieurs mémoires et plusieurs observations intéressantes qui, accompagnées de pièces pathologiques, furent envoyées à l'Académie royale de chirurgie, et valurent à leur auteur le titre d'associé correspondant de cette illustre compagnie. D'autres écrits du même genre sont insérés dans les recueils scientifiques du temps. (L.-J. BÉGIN)

LARREY (Claude-François-Hilaire) naquit en 1774, au même lieu que le précédent. Admis dans l'Ecole spéciale que son oncle avait formée, il se fit bientôt distinguer par l'étonnante facilité avec laquelle il résolvait les questions les plus difficiles; aussi brillait-il constamment dans les concours, et, en 1793, obtint-il par cette voie honorable une place de chirurgien-major dans un des régimens de ligne nouvellement formés et destinés à renforcer l'armée des Alpes-Maritimes. Après plusieurs campagnes, il fut nommé chirurgien en chef de l'hôpital militaire et civil de Nismes. En 1803, il se rendit à

Montpellier, et y obtint le grade de docteur en médecine. A ce titre, il réunit bientôt ceux de membre du Jury médical et de l'Institut du département du Gard; plusieurs sociétés de médecine se l'attachèrent en qualité de correspondant. Larrey faisait dans son hôpital des cours d'anatomie, et se livrait à l'enseignement de la chirurgie clinique. Ses succès dans la pratique des opérations les plus importantes et les plus difficiles, lui acquirent une grande réputation dans toute la contrée. Il exécuta, entre autres, l'opération césarienne avec un tel bonheur, que l'enfant a survécu, et que la mère ne mourut que longtemps après, d'une maladie étrangère à la division de l'abdomen, dont elle avait été parfaitement guérie. Le savant auteur de l'Histoire de la médecine s'est trompé, en faisant honneur de ce succès remarquable au frère de François Larrey. Ce chirurgien laborieux était affecté d'une maladie organique du cœur, dont les progrès avaient été sans doute hâtés par les fatigues de la guerre, et par celles auxquelles il se livrait, afin de porter aux habitans des campagnes les secours de son art. Il mourut au mois d'octobre 1819, pleuré de sa famille et regretté de tous les habitans de Nismes, qui conserveront toujours le souvenir de ses bonnes actions. Ses principaux ouvrages sont :

Réflexions particulières sur l'art des accouchemens. Nismes, 1799, in-8°.

Dans ce travail, Larrey établit qu'il est inutile et dangereux de faire rentrer dans l'utérus le cordon ombilical sorti en même temps que quelqu'une des parties de l'enfant.

Larrey aux habitans de Nismes. Nismes, 1801, in-8°.

Cette lettre a pour objet de combattre les craintes que l'on avait alors conçues relativement à l'efficacité de la vaccine.

Discours sur les précautions que doivent prendre les mères pour procurer une bonne constitution à leurs enfans, suivi de quelques réflexions sur les accouchemens. Nismes, 1802, in-8°.

Discours sur la prééminence et la certitude de la médecine opératoire. Nismes, 1802, in-8°.

Dissertation sur l'application du trépan à la suite de quelques lésions du crâne, et sur l'utilité, en général, des préparations dans les grandes opérations, fondée sur l'observation. Montpellier, 1803, in-8°.

Cet ouvrage, qui forme la thèse que l'auteur soutint avec une grande distinction, et à l'occasion de laquelle il reçut les témoignages les plus honorables de l'estime des professeurs de la Faculté, contient des faits intéressans et un grand nombre de préceptes utiles.

Indépendamment de ces écrits, Larrey a fait à l'Institut du Gard plusieurs rapports, dont un surtout, dans lequel il combattait les principes émis par M. Recoulier, concernant les fistules urinaires qui succèdent à l'enclavement de la tête, est devenu ensuite le sujet de longues et vives discussions. (L.-J. BÉGIN)

LARREY (DOMINIQUE-JEAN, baron) naquit au même endroit que les précédens, en juillet 1766. Orphelin de très-bonne heure, il fut appelé à Toulouse par son oncle, sous la direction paternelle duquel il fit ses études élémentaires, et commença

celles de la profession qu'il devait embrasser. Arrivé à Paris vers la fin de 1787, il fut bientôt après désigné, à la suite d'un concours public, pour faire partie du petit nombre de chirurgiens auxiliaires que réclamait le service de la marine royale à Brest. Parvenu dans ce port, un nouvel examen le fit choisir pour une expédition dans l'Amérique septentrionale, et il s'embarqua, en qualité de chirurgien-major, sur la frégate *la Vigilante*. Les soins qu'il prodigua aux malades et les précautions hygiéniques dont il entoura l'équipage, furent suivis d'un tel succès, que, malgré les fatigues d'une campagne très-pénible, *la Vigilante* ne perdit qu'un seul homme. Licencié au retour, ainsi que tous les chirurgiens auxiliaires, M. Larrey revint à Paris, reprit le cours de ses études, ainsi que les travaux anatomiques, pour lesquels il avait une vocation décidée, et disputa au concours une place de chirurgien interne, qui était devenue vacante aux Invalides. Ses réponses en cette occasion furent si satisfaisantes, que la place lui fut conférée par ceux qui étaient appelés à prononcer sur le mérite des concurrens; mais une décision du ministre la donna à un autre. Rappelé à Brest, il revint presqu'aussitôt à Paris, et concourut de nouveau pour une place de gagnant-maîtrise aux Invalides. Cette fois il ne réunit pas la majorité des suffrages, et n'obtint que la seconde place. Ce fut alors que, sous les auspices de l'illustre Sabatier, il se livra sans relâche à l'étude de toutes les branches de la médecine.

En 1792, M. Larrey fut attaché, comme chirurgien-aide-major, ou de première classe, à l'armée du Rhin. A cette époque, les ambulances, reléguées avec les équipages de l'armée, n'arrivaient sur le champ de bataille que vingt-quatre heures, ou même plusieurs jours après l'action, alors que les hommes les plus dangereusement blessés étaient presque tous morts d'hémorrhagie, de douleur, de froid ou de faim. M. Larrey fit cesser un si déplorable état de choses, et imagina ce système d'ambulances volantes, au moyen desquelles les chirurgiens militaires peuvent suivre immédiatement tous les mouvemens des troupes, et donner des secours aux blessés, sous le feu même de l'ennemi. Créées en 1793, ces ambulances restèrent constamment attachées à l'avant-garde de l'armée sous les ordres du général Desaix, dont M. Larrey était devenu l'ami particulier. En 1794, ce chirurgien, quoique jeune encore, mais dont la réputation avait fait d'immenses progrès, fut nommé chirurgien en chef de l'armée destinée à l'expédition de la Corse, et se rendit à Toulon; mais cette expédition n'ayant pas eu lieu, il reçut l'ordre d'aller diriger le service chirurgical à l'armée des Pyrénées orientales. A la paix avec l'Espagne, M. Larrey revint à Toulon, où se préparait contre la Corse une seconde expédition qui n'eut pas plus de suc-

cès que la première. En 1796 il fut attaché comme professeur à l'Ecole militaire de médecine et de chirurgie militaires établie au Val-de-Grâce à Paris. C'est à l'instant où cette école commençait à produire les résultats les plus avantageux, qu'elle fut dissoute par la dispersion de ses principaux professeurs, envoyés aux armées.

Appelé par le général en chef de l'armée d'Italie pour y organiser ses ambulances légères, M. Larrey arriva, lors de la signature des préliminaires de paix. En 1798, il fut attaché, avec M. Desgenettes, en qualité d'officier de santé en chef, à l'armée d'Angleterre. Il s'embarqua bientôt avec le général en chef pour passer en Egypte, où il eut tant de fois l'occasion de signaler son zèle infatigable et son dévouement. On remarqua surtout les efforts qu'il fit à Saint-Jean-d'Acre pour enlever et faire conduire en Egypte les blessés de l'armée. Le général en chef lui-même avait consacré ses chevaux à ce service, et marchait à pied à la tête des colonnes. De retour en France en 1802, M. Larrey fut nommé chirurgien en chef de l'hôpital et de la garde des consuls. En 1804, il reçut, l'un des premiers, la croix d'officier de la Légion-d'Honneur, et fut nommé, en 1805, inspecteur-général du service de santé des armées. Il remplit les fonctions de ce nouveau grade et celles de chirurgien en chef de la garde pendant les campagnes d'Allemagne, de Prusse, de Pologne et d'Espagne. En mars 1812, M. Larrey fut nommé, par un décret spécial, chirurgien en chef de la grande armée, à laquelle il resta attaché jusqu'à l'abdication de 1814. Depuis cette époque, il a été nommé chirurgien en chef de l'hôpital de la garde royale, et lors de la création de l'Académie de médecine, il devint membre titulaire de cette compagnie. Plusieurs autres sociétés scientifiques nationales et étrangères lui ont ouvert leurs portes. Il est collaborateur, pour la partie médicale, du grand ouvrage sur l'Egypte, et membre honoraire du conseil de santé des armées.

Peu d'hommes ont acquis plus de titres que M. Larrey à la reconnaissance publique, et rendu un plus grand nombre d'importans services aux armées françaises. Partout où nos soldats portèrent leurs armes triomphantes, ils le virent se multiplier, pour ainsi dire, au milieu d'eux, épier leurs besoins, leur prodiguer les secours les plus empressés, et donner à chaque instant de nouvelles preuves du talent qui le distinguait comme chirurgien, et de la philantropie avec laquelle il exerçait ses fonctions. Ni l'âge, ni les fatigues ne ralentirent son zèle et son ardeur; il était à la fin de la guerre ce qu'il avait été à son début. Sa probité et son désintéressement étaient connus de toute l'armée. C'est après les batailles les plus sanglantes, et à la suite des services les plus importans

qu'il avait rendus, que lui furent accordées les récompenses qu'il reçut, et dont le chef de l'armée était le dispensateur éclairé. Au siége d'Alexandrie, il avait, le premier, fait tuer ses chevaux pour nourrir les blessés. A la bataille d'Eylau, il s'était, pour ainsi dire, oublié lui-même dans l'imminent danger qui menaça toute l'armée, et la croix de commandant de la Légion-d'Honneur lui fut donnée. Après Wagram, où il avait déployé la plus grande énergie et une habileté remarquable, il reçut, avec le titre de baron, une dotation de 5000 francs de revenu. Durant la première campagne de Saxe, les secours les plus prompts et les plus vigilans des chirurgiens qu'il dirigeait contribuèrent à soutenir le courage de ces jeunes soldats qui se couvrirent de gloire à Wurchen et à Bautzen. Lorsqu'après ces mémorables journées, on prétendit qu'un grand nombre de militaires s'étaient mutilés eux-mêmes, M. Larrey ne craignit pas de combattre cette assertion, que soutenaient des hommes puissans. Il démontra au chef de l'armée qu'il avait été induit en erreur, et que tous ces jeunes soldats avaient été blessés par l'ennemi au champ d'honneur. Ce rapport valut à l'auteur, avec un présent précieux, une pension viagère de 3000 francs, que la loi de 1817 avait supprimée, mais que, par une disposition spéciale, les chambres ont rendue, en 1818, à M. Larrey. Durant les séjours qu'il faisait dans les principales villes et dans les capitales des nations étrangères, ce chirurgien habile ne manquait pas de réunir ses collaborateurs et de faire des leçons publiques, dans lesquelles il exposait les principes les plus importans de la chirurgie appliquée à l'homme de guerre.

Au milieu de la vie la plus occupée et des campagnes les plus pénibles, M. Larrey a composé un grand nombre d'écrits, recueilli une foule d'observations remarquables, et établi un assez grand nombre de préceptes importans et utiles dans la pratique. Dans un mémoire resté inédit, et que l'Académie royale de chirurgie a couronné durant les derniers jours de son existence, il a puissamment contribué à fixer la forme que doivent avoir les aiguilles à suture. Plus tard, il fit connaître, le premier, que les bubons pestilentiels n'ont pas leur siége dans les ganglions lymphatiques, mais qu'ils se développent au milieu du tissu cellulaire qui avoisine les ouvertures des grandes cavités splanchniques. A l'occasion de l'ophthalmie dite d'Egypte, il a établi, contre l'opinion des médecins et des voyageurs, que cette maladie n'est pas causée par le vent ou le sable, mais bien par la fraîcheur extrême et l'humidité des nuits, qui succèdent à la chaleur brûlante du jour. Dans un mémoire sur le tétanos traumatique, il fit observer que la situation de la blessure détermine, suivant les nerfs qui sont irrités, tantôt l'opistotonos, tantôt l'emprostotonos, etc. Il a communi-

qué, à ce sujet, à la Société médicale d'émulation un mémoire peu connu sur la division que l'on peut établir entre les principaux nerfs de la vie de relation. On doit à M. Larrey des observations intéressantes sur les effets spéciaux que produisent les altérations ou les blessures des différentes parties de l'encéphale. Le premier, il a eu l'idée de pratiquer des contre-ouvertures au crâne, afin d'extraire les projectiles arrêtés sous les méninges à une distance plus ou moins grande du point de leur entrée. Ses idées sur l'origine du stimulus qui fait mouvoir l'iris, et sur la nutrition du cristallin, expliquent fort bien l'un et l'autre de ces phénomènes. Il a établi une méthode nouvelle pour le traitement des plaies pénétrantes de poitrine, ainsi que des préceptes pour l'extraction des projectiles perdus dans cette cavité. Enfin, il a émis des idées neuves sur le mécanisme suivant lequel s'opère la guérison après l'opération de l'empyème. M. Larrey a imaginé pour la guérison de l'hydrocèle un procédé que recommandent de nombreux succès. Il croit avoir démontré que l'orifice externe des fistules à l'anus est toujours situé immédiatement au-dessous des sphincters. Son procédé pour l'amputation du bras à l'article est un des plus faciles et des plus favorables à une prompte guérison. La manière dont il procède à l'amputation dans l'articulatiou coxo-fémorale est préférable à tont ce qui a été fait depuis. Il a imaginé de couper la jambe dans l'épaisseur des condyles du tibia, et en désarticulant le péroné. Enfin, indépendamment des recherches auxquelles il s'est livré concernant le sarcocèle et les autres maladies du testicule, les plaies de la vessie et l'exécution de l'opération de la taille, pour extraire les corps étrangers arrêtés dans cet organe, l'époque à laquelle il convient de pratiquer les amputations à la suite des blessures, les abcès au foie qui résultent de l'hépatite produite par certaines divisions à la tête, les plaies des intestins, pour lesquelles il a pratiqué la suture du pelletier avec succès; indépendamment, dis-je, de ces travaux, M. Larrey a présenté des remarques importantes sur les anévrismes, sur les luxations du fémur en bas et en arrière, et surtout sur la carie des os, soit que cette maladie affecte les vertèbres, soit qu'elle ait son siége dans les articulations profondes des membres. Il a fait connaître, par des faits nombreux, l'efficacité du moxa contre ces maladies terribles, ainsi que dans les cas de phthisie pulmonaire, d'hépatite chronique, de paralysie, etc.

La plupart de ces travaux sont consignés dans les ouvrages suivans :

Des amputations des membres à la suite des coups de feu. Paris, 1808, in-8°.

Relation chirurgicale de l'armée d'Orient. Paris, 1804, in-8°.

Mémoire de chirurgie militaire et campagnes de D.-J. Larrey. 4 vol. in-8°.

Les trois premiers ont paru en 1812 et le dernier en 1817. Ce livre a été traduit dans presque toutes les langues.

Recueil de mémoires de chirurgie. Paris, 1821, in-8°.

Considérations sur la fièvre jaune. Paris, 1822, in-8°.

Dans ce mémoire, M. Larrey compare la fièvre jaune au choléra-morbus, et propose, contre cette maladie, des moyens purgatifs et curatifs dont on a déjà fait usage avec succès dans les Antilles.

Les autres écrits de M. Larrey sont consignés dans les Mémoires et les Bulletins de la Société médicale d'émulation, dans les Actes de la Société de la Faculté de médecine, dans le Dictionaire et le Journal complémentaire des sciences médicales, enfin, dans plusieurs autres journaux français et étrangers. (L.-J. BÉGIN)

LASNIER (RÉMI), chirurgien du dix-septième siècle, n'est guère connu que parce qu'il a découvert un des premiers la véritable nature de la cataracte. Il paraît qu'après avoir exercé d'abord toutes les branches de la chirurgie, il se livra spécialement à la pratique de l'opération de la taille, et ensuite à l'étude ainsi qu'au traitement des maladies des yeux. Il annonça en même temps que François Quarré l'existence de l'opacité du cristallin; mais la thèse dans laquelle il soutint cette proposition, et l'époque précise où elle fut présentée, ne nous ont pas été transmises; Sabatier pense toutefois qu'elle fut soutenue au Collége de chirurgie en 1651, et qu'elle avait pour objet de déterminer si l'on parviendrait à guérir sûrement la cataracte en traversant le cristallin avec une aiguille. C'est à tort que l'on a rangé Lasnier parmi les partisans de l'extraction, car ce chirurgien mourut en 1690, et non-seulement alors la méthode opératoire que l'on dit avoir été pratiquée par lui avec dextérité n'était pas connue, mais la véritable nature de la maladie qu'elle est destinée à guérir n'avait point encore été démontrée par les faits. Lasnier n'avait apporté aucune preuve matérielle de la vérité de son assertion, et ce ne fut que dans le siècle suivant, que Maître Jean, Méry, Brisseau et plusieurs autres publièrent des observations positives qui firent cesser toutes les incertitudes à ce sujet. (L.-J. BÉGIN.)

LASSONE (JOSEPH-MARIE-FRANÇOIS DE), né à Carpentras, le 3 juillet 1717, était fils du médecin ordinaire du roi, qui résolut de lui faire embrasser aussi la carrière médicale, et qui lui fit commencer ses études par la chirurgie. Lassone fut admis, en qualité d'élève, à l'hospice de la Charité, où Morand, chirurgien en chef, se l'attacha particulièrement. Guidé par un si habile maître, ses progrès furent rapides, de sorte qu'à peine âgé de vingt-un ans, il partagea avec le célèbre Le Cat le prix proposé par l'Académie royale de chirurgie sur l'extirpation du cancer de la mamelle. N'ayant pas été aussi bien accueilli dans un second concours, et trop sensible à quelques autre contra-

riétés, il se disposait à quitter la France et à prendre une chaire qu'on lui offrait dans l'Université de Padoue, quand la crainte de quitter un parent qui l'avait comblé de bienfaits le fit renoncer à des avantages si séduisans sous le rapport de la fortune et de la réputation. Alors il se fit agréger à la Faculté de médecine de Paris, et peu de temps après l'Académie des sciences lui ouvrit ses portes. Ce fut à cette époque qu'il s'adonna d'une manière spéciale à l'anatomie, genre de travail dont il ne tarda cependant pas à être éloigné par un événement qui faillit lui faire renouveler la scène tragique dont l'illustre Vésale devint la victime. Il fut appelé de bonne heure à la cour, devint en 1751 médecin de la reine Leksinska, et, après la mort de cette princesse, obtint la place de médecin de Marie-Antoinette et de Louis XVI. Les juridictions attribuées à cette place lui paraissant trop importantes pour être remplies convenablement par une seule personne, il provoqua la formation de la Société royale de médecine, qui en fut chargée. La mort l'enleva le 8 octobre 1788. Il a inséré dans les recueils de l'Académie des Sciences et de la Société royale une quarantaine de mémoires, parmi lesquels on distingue surtout ceux qui ont pour objet l'organisation des os. Du reste, il n'a publié à part qu'une petite brochure intitulée :

Méthode éprouvée pour le traitement de la rage. Paris, 1776, in-4°. (O.)

LASSUS (Pierre), né en 1741, se destina, jeune encore, à la profession de son père, qui était maître en chirurgie à Paris. Après avoir terminé d'excellentes études classiques, il fut bientôt admis à la licence, et, en 1765, à la maîtrise. Son goût pour l'étude et pour le travail du cabinet l'éloignait de la pratique, en même temps que sa jeunesse était un obstacle puissant à ce qu'il pût inspirer une grande confiance. Il embrassa donc la carrière de l'enseignement particulier, et y obtint de tels succès, que l'Académie royale de chirurgie lui confia provisoirement les fonctions de démonstrateur. Lamartinière encouragea ses efforts, le présenta et le fit agréer en 1770 comme chirurgien de Mesdames, filles de Louis XV. En 1779, le titre de lieutenant du premier chirurgien du roi lui fut conféré, et il eut ainsi l'emploi d'inspecteur des écoles et la charge de trésorier du collége et de l'Académie de chirurgie. Il devint, en 1781, professeur d'opérations chirurgicales. Sorti de France avec Mesdames, il revint bientôt sur le sol de la patrie, en montrant les matériaux qu'il avait recueillis durant son voyage au-delà des Alpes, et profitant ainsi de cette disposition par laquelle le décret sur les émigrés établissait que ne seraient pas considérés comme tels, ceux qui auraient été en pays étranger pour la

culture et les progrès des sciences. A la création des écoles de santé, Lassus y fut admis comme professeur d'histoire de la médecine, et quelque temps après on lui confia la chaire de pathologie externe. Nommé membre de la première classe de l'Institut, il y exerça pendant deux années les fonctions de secrétaire, et reçut ensuite la direction de la Bibliothèque. Ce savant illustre, qui avait été nommé chirurgien consultant de Napoléon, mourut le 7 mars 1807, après une maladie de courte durée.

Lassus possédait à un haut degré la science et l'érudition, qu'il éclairait presque toujours par une sage critique. Il s'était livré avec succès à l'étude des langues anciennes et modernes; il possédait parfaitement l'anglais et l'italien; il aimait tous les arts, et réunissait toutes les qualités qui forcent l'estime, attirent la considération, éloignent les envieux et concilient les suffrages. Comme professeur, il se distingua par la méthode, la clarté et la précision avec lesquelles il expliquait les parties de la science les plus difficiles. Il occupe un rang distingué parmi les écrivains qui ont traité de la chirurgie; mais comme sa pratique n'a jamais été fort étendue, il disserta plus souvent sur les faits recueillis par d'autres, qu'il n'établit des principes d'après ses propres observations. Placé entre Desault et Sabatier, il n'eut ni le génie fécond et original du premier, ni l'expérience du second; aussi ses ouvrages, quoique méthodiques, lumineux et remplis des plus judicieux conseils, ne sont-ils aujourd'hui que médiocrement recherchés des praticiens.

Nouvelles méthodes de traiter les fractures par Pott, avec une description des attelles de Sharp pour le traitement des fractures de la jambe. Traduit de l'anglais, Paris, 1771, in-12 -*Ibid.* 1783, in-8°.

Dissertation sur la lymphe, couronnée par l'Académie de Lyon en 1773. Paris, 1774, in-8°.

Dissertation sur les maladies vénériennes, par Turner. Traduit de l'anglais, Paris, 1777, 2 vol. in-12.

Essai, ou Discours historique et critique sur les découvertes faites en anatomie par les anciens et les modernes. Paris, 1783, in-8°.

Manuel pratique des amputations des membres par Alanson. Traduit de l'anglais, Paris, 1784, in-12.

Ephémérides de toutes les parties de l'art de guérir.

Ce recueil, entrepris en société avec M. Pelletan, n'a eu qu'un volume (Paris, 1790, in-8°.).

Traité élémentaire de médecine opératoire. Paris, 1795, 2 vol. in-8°.

Traité de pathologie chirurgicale. Paris, 2 vol. in-8°., dont l'un parut en 1805, et l'autre en 1806.

Indépendamment de ces écrits, Lassus a inséré, dans le recueil de l'Académie royale de chirurgie, un Mémoire sur les plaies du sinus longitudinal supérieur, et une Observation de hernie inguinale avec étranglement. Il existe, dans les Mémoires de l'Institut, un travail de lui sur le prolongement de la langue hors de la bouche, et des recherches relatives aux causes de la hernie inguinale congéniale. Enfin, ce savant laborieux a fait l'analyse des travaux de la première classe de l'Institut

pendant les années 1797 et 1798, et il a fourni plusieurs articles importans au journal rédigé par MM. Corvisart, Leroux et Boyer.

(L.-B. BÉGIN)

LATHAM (JEAN), médecin de l'hôpital de Saint-Barthélemy, membre de la Société royale de Londres, et président du Collége royal de médecine, est né le 27 juin 1740. Ayant fait ses études à l'Université d'Oxford, il prit le bonnet de docteur en 1788. Depuis cette époque il vit à Londres, où il a publié plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle et la médecine.

General synopsis of birds. Londres, 1782-1801, 8 vol. in-4°. - Trad. en allemand, Nuremberg, 1793-1798, in-4°.

Index ornithologicus, sive systema ornithologiæ. Londres, 1790, 2 vol. in-4°.

A plan of a charitable institution, intended to be established upon the sea-coast, for the accomodation of persons afflicted with such diseases as are usuelly relieved by sea-bathing. Londres, 1791, in-8°.

Oratio anniversaria in theatro coll. reg. med. Lond. ex Harveji instituto habita octobr. 18. 1794.

Traité sur le rhumatisme et la goutte. Londres, 1796, in-8°.

LATHAM (*Jean*), chirurgien à Dantford dans le comté de Kent, a publié :

Facts and opinions concerning diabetes. Londres, 1809, in-8°. - *Ibid.* 1811, in-8°.

(LEFÈVRE)

LATREILLE (PIERRE-ANDRÉ), né à Brives, département de la Corrèze, le 29 novembre 1762, membre de l'Académie royale des sciences, correspondant de la plupart des autres académies et sociétés littéraires de l'Europe, membre de la Légion-d'Honneur, professeur suppléant au Muséum d'histoire naturelle, etc., parut en venant au monde, quoique sorti de parens illustres, être voué à l'infortune et à l'obscurité; mais une providence tutélaire lui ménagea des amis et des protecteurs. La famille de M. Laroche, officier de santé, chevalier de l'ordre royal de Saint-Michel, prit soin de son enfance et de son éducation, et un négociant de la même ville, M. Malepeyre, en lui prêtant des livres d'histoire naturelle, lui inspira de bonne heure le goût le plus vif pour cette science. Le baron d'Espagnac, gouverneur des Invalides, le fit venir à Paris en 1778, et le plaça au collége du cardinal Lemoine, où il eut le bonheur de s'attirer la bienveillance du célèbre Haüy. Privé peu de temps après, par la mort de M. d'Espagnac, de ce Mécène qui l'aimait comme s'il eût été son fils, et redevenu orphelin, il trouva cependant un nouvel appui dans une sœur du défunt, la baronne de Puymarets, dans ses neveux, M. Charles d'Espagnac surtout, ainsi que dans la famille qui l'avait adopté dès le berceau. S'étant retiré en province, en 1786, il consacra tous ses loisirs à des recherches sur les insectes. Dans un voyage

qu'il fit à Paris, deux ans après, il se lia avec Fabricius, Olivier et M. Bosc, son confrère à l'Académie des sciences. Quelques plantes curieuses dont il fit hommage à M. de Lamarck, lui procurèrent aussi la connaissance de ce grand naturaliste, pour lequel il professe aujourd'hui au Muséum d'histoire naturelle. Un mémoire sur les *mutilles de France*, insectes de l'ordre des hyménoptères, inséré dans les Actes de la Société d'histoire naturelle de Paris, lui valut, en 1791, le titre de correspondant de cette Société, et peu de temps après celui de correspondant de la Société linnéenne de Londres. Il rédigea à la même époque quelques articles de la partie entomologique de l'Encyclopédie méthodique. Tel fut son début dans la carrière des sciences naturelles. Jusque-là elles ne l'avaient occupé que secondairement; attaché aux fonctions ecclésiastiques, il ne pouvait se livrer à toute l'impulsion de son zèle, sans compromettre ses devoirs. La révolution qui a opéré tant de renversemens, devait, en le forçant, pour exister, de se créer de nouvelles ressources, le mettre, en quelque sorte, à la place que la nature semblait lui avoir assignée, par le penchant qui l'entraînait vers elle. Condamné à la déportation, il y échappa comme par miracle, et un insecte (*necrobia ruficollis*) fut l'occasion de sa délivrance; il a lui-même proclamé, dans quelques-uns de ses ouvrages (*Genera crustac. et insect.*, tome I, page 275), les noms de deux naturalistes de Bordeaux, MM. Bory de Saint-Vincent et Dargelas qui, dans cette circonstance, furent ses dieux sauveurs; un célèbre jurisconsulte, dont le nom a reçu une nouvelle illustration par les talens remarquables de son fils et les hautes dignités dont notre souverain l'a honoré, M. de Martignac, contribua aussi beaucoup à lui procurer la liberté. Proscrit de nouveau comme émigré, en 1797, il eut encore, grâce à l'estime de ses concitoyens et aux sollicitations de quelques personnes qui avaient alors de l'influence, le bonheur de se soustraire à la mort; il s'est plu à citer le général Marbot, Lachaize, juge à la cour de cassation, et M. Malès, actuellement conseiller à la chambre des comptes.

De retour à Paris, l'année suivante, il trouva d'abord dans l'amitié de M. Antoine Coquebert et celle de sa famille de puissans secours. Bientôt après il fut nommé correspondant de l'Institut, et, fortement secondé auprès de M. de Lamarck par MM. de Lacépède, Cuvier et Geoffroy St.-Hilaire, il obtint d'être employé au Muséum d'histoire naturelle; il y fut chargé de l'arrangement méthodique des insectes. Le nombre des productions littéraires de ce savant est très-considérable, comme on le verra plus bas. Le Magasin encyclopédique de Millin, savant dont les bontés avaient souvent adouci ses peines, les Annales et les Mémoires du Muséum d'histoire naturelle et le

Bulletin de la Société philomatique renferment plusieurs de ses mémoires ou de ses observations partielles. D'autres travaux semblables terminent son Histoire des fourmis, publiée en 1802. Il a fait imprimer à ses frais quelques autres mémoires, parmi lesquels nous en citerons un qui, quoique étranger au sujet de ses travaux journaliers, a été cité avec éloge, sa Dissertation sur l'expédition du consul Suétone Paulin en Afrique. Son mémoire sur les insectes sacrés des Egyptiens, et celui qui a pour objet la géographie générale des insectes, ont fixé l'attention des naturalistes. Son Précis des caractères génériques des insectes, imprimé à Brives, en l'an v, est le premier ouvrage où l'on ait distribué ces animaux en familles naturelles; il a servi de base à celui qu'il a publié de 1806 à 1809, ayant pour titre : *Genera crustaceorum et insectorum*. C'est sans contredit de toutes les productions de M. Latreille la plus importante et la plus estimée. Ses Considérations générales sur l'ordre naturel des animaux composant les classes des crustacés, des arachnides et des insectes, et le troisième volume du Règne animal de M. Cuvier, sont des extraits plus ou moins modifiés de cet ouvrage. Précédemment il avait donné, dans le Buffon de Sonnini, une histoire générale de ces animaux. Son Mémoire sur les salamandres de France, qu'il présenta à l'Institut en 1796, imprima un grand mouvement à l'erpétologie; il a reproduit ce travail, avec des augmentations, dans son Histoire de ces reptiles et de ceux de la France, ainsi que dans l'histoire des mêmes animaux faisant suite au Buffon de M. Castel. Nous mentionnerons aussi les deux éditions du nouveau Dictionaire d'histoire naturelle, dont le libraire Déterville est éditeur, la partie entomologique de la relation du voyage de MM. Humboldt et Bonpland, l'Encyclopédie méthodique et l'Histoire naturelle des coléoptères d'Europe, que M. Latreille publie conjointement avec M. le baron Dejean. Au témoignage de divers naturalistes étrangers, justes appréciateurs du mérite, tels que feu Jurine père, MM. Kirby, Leach, Mac-Leay fils, Thomas Say, etc., il tient maintenant le sceptre de l'entomologie; Fabricius même l'avait placé parmi les héros de cette science, et immédiatement après Linné. Personne, en effet, n'a plus approfondi que M. Latreille le système de cet auteur; il l'a éclairé en outre par des recherches sur d'autres parties de l'organisation extérieure des insectes, et surtout par l'étude des mœurs de ces animaux. Aussi MM. Léon Dufour, Marcel de Serres et d'autres naturalistes qui se sont occupés plus spécialement de leur anatomie intérieure, ont-ils remarqué que, sous ce rapport, les familles établies par ce savant étaient parfaitement naturelles. Sa réputation s'est encore accrue de celles de quelques-uns de ses élèves, comme M. Godart,

auquel nous devons un excellent ouvrage sur les lépidoptères de France, et l'un des meilleurs articles de l'Encyclopédie méthodique, celui du papillon, et M. Audouin, dont le Mémoire relatif au thorax des insectes, et plusieurs autres travaux importans ont reçu l'approbation la plus flatteuse de l'Académie royale des sciences. M. Latreille est devenu membre de cette illustre compagnie en 1814, et il y a succédé à son ami Olivier. C'est, après le retour de Louis XVIII en France, la première élection de cette académie qui ait été soumise à l'approbation de Sa Majesté. Elle l'a honoré d'une nouvelle preuve de son insigne bienveillance, en le nommant, en 1821, chevalier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur.

M. Latreille a professé pendant quelque temps la zoologie à l'École vétérinaire et royale d'Alfort. Il y avait remplacé ce même académicien qui, à la veille d'entreprendre un voyage où il devait terminer sa belle, mais trop courte carrière, l'avait choisi pour remplir ses fonctions, et l'avait recommandé au ministre de l'intérieur. C'était le dernier tribut de la plus vive et la plus constante amitié. Voici la liste de ses productions:

Mutilles découvertes en France;
Actes de la Soc. d'hist. natur. de Paris (1792, in-fol. tom. I, pag. 5).
Observations sur la variété des organes de la bouche des tiques;
Magas. encycl. (1795, in-8°., tom. IV, pag. 15).
Mémoire sur la phalène caliciforme de l'éclaire;
Magas. encycl. (1795, in-8°., tom. IV, pag. 304).
Précis des caractères génériques des insectes, disposés dans un ordre naturel. Brives, 1796, 1 vol. in-8°.
Il y a une analyse succincte de cet ouvrage dans le Bulletin de la Soc. philom. (Paris, 1797, in-4°., tom. I, pag. 118), et Magas. encycl., (1797, tom. VI, pag. 550).
Description du kermès mâle de l'orme;
Magas. encycl. (1796, tom. II, pag. 146), réimprimé à la suite de l'Histoire naturelle des fourmis (Paris, 1802, 1 vol. in-8°.).
Observations sur les organes de la génération de l'iule aplati (iulus complanatus);
Ancien bulletin de la Société philomatique (1796, in-4°, tom. I, 1re partie, pag. 103), réimprimé à la suite de l'Histoire naturelle des fourmis (Paris, 1802, 1 vol. in-8°.), et Magas. encycl. (1796, t. II, p. 291).
Mémoire sur le genre diopsis de Linné;
Magas. encycl. (1797, tom. VI, pag. 433).
Description d'une nouvelle espèce de tiphie;
Magas. encycl. (tom. I, pag 25).
Découverte de nids de termès;
Magas. encycl. (1797, tom. VI, pag. 550).
Mémoire sur les salamandres de France présenté à l'Institut;
Bulletin de la Soc. philom. (1797, tom. I, 2e partie, pag. 33).
Essai sur l'histoire des fourmis de la France. Brives, 1795, in-8°.
Observations sur l'histoire naturelle de la puce;
Rapport général des travaux de la Société philomatique (Paris, 1798, in-8°., tome II).
Mémoire pour servir de suite à l'histoire des insectes connus sous le nom de faucheurs;

Ancien bulletin de la Soc. philom. (Paris, 1798, tome I, 2[e] partie, page 114).

Mémoire sur une nouvelle espèce de psylle (kermès, L.);
Ancien bulletin de la Soc. philom. (1798, tom. I, 2[e] partie, p. 114).

Observation sur la raphidie ophiopsis;
Ancien bulletin de la Soc. philom. (1799, tom. I, 2[e] partie, p. 153).

Description d'une nouvelle espèce d'araignee;
Ancien bulletin de la Soc. philom. (1799, tom. I, 2[e] partie, p. 170).

Mémoire sur les araignées mineuses;
Mémoires de la Soc. d'hist. natur. (Paris, 1799, in-4°. page 118), imprimé par extrait dans le Magas. encycl. (1799, tom. V, pag. 367), et mentionné dans l'ancien Bulletin de la Soc. philom. (1799, tome I, 2[e] partie, pag. 169).

Observation sur l'abeille tapissière de Réaumur;
Ancien bulletin de la Soc. philom. (Paris, 1799, in-4°., t. II, p. 33).

Mémoire sur un insecte qui nourrit les petits d'abeilles domestiques;
Ancien bulletin de la Soc. philom. (Paris, 1799, in-4°., t. II, p. 49).

Description de la fourmi fongueuse de Fabricius;
Ancien bulletin de la Soc. philom. (1799, tom. II, pag. 1), imprimé par extrait dans le Magas. encycl. (1799, tom. I, pag. 93).

Sur une nouvelle espèce d'ichneumon;
Ancien bulletin de la Soc. philom. (1799, tom. II, pag. 138).

Description d'un nouveau genre d'insecte sous le nom de petecine;
Ancien bulletin de la Soc. philom. (1799, tom. II, pag. 155)

Observation sur les mœurs et l'industrie d'une petite espèce d'abeille;
Magasin encyclop. (1799, tom. IV, pag. 230).

Histoire naturelle des salamandres de France, précédée d'un tableau méthodique des autres reptiles indigènes. Paris, 1800, 1 vol. in-8°.

Mémoire sur la vrillette striée;
Dans le rapport des travaux de la Soc. philom. de 1799 à 1800, par M. Sylvestre (1800, tome IV).

Histoire naturelle des singes, faisant partie de celle des quadrupèdes de Buffon. Paris, 1801, 2 vol. in-8°.

Histoire naturelle des fourmis, et mémoires et observations sur les abeilles, les araignées, etc. Paris, 1802, 1 vol. in-8°.

Description d'une nouvelle espèce de fourmi (formica coarctata);
Ancien bulletin de la Soc. philom. (1802, tom. III, pag. 65).

Mémoire sur une nouvelle distribution méthodique des araignées;
Ancien bulletin de la Soc. philom. (tom. III, pag. 103), et imprimé à la suite de l'Histoire naturelle des fourmis.

Histoire naturelle des reptiles, faisant partie du Buffon de M. Castel. Paris, 1802, 4 vol. in-18.

Observations sur quelques guèpes;
Annales du Muséum d'histoire naturelle (1802, tome I, page 287).

Description d'une larve et d'une espèce inédite du genre des cassides;
Annales du Muséum d'histoine naturelle (tome I, pag. 295).

Observation sur quelques guèpes qui, quoiqu'à peu près semblables, produisent des nids tout à fait différens;
Ancien bulletin de la Soc. philom. (1803, tom. III, pag. 147).

Tableaux méthodiques des reptiles, des poissons, des mollusques, des annelides, des crustacés, des insectes et des zoophytes;
Dans le vingt-quatrième volume de la première édition du Dictionaire d'histoire naturelle de Déterville (1804, in-8°.).

Plusieurs articles d'entomologie ont été faits dans le cours de l'onvrage par M. Latreille.

Observations sur l'abeille pariétine de Fabricius, et considérations sur le genre auquel elle se rapporte;

Annales du Muséum d'hist. natur. (1804, tom. III, pag. 251).
Des langoustes du Muséum d'histoire naturelle;
Annales du Muséum d'histoire naturelle (1804, tom. III, pag. 388).
Mémoire sur un gâteau de ruche d'une abeille des grandes Indes et sur les différences des abeilles proprement dites, ou vivant en grandes sociétés de l'ancien continent et du nouveau;
Annales du Muséum d'histoire naturelle (1804, tom. IV, pag. 383).
Notice des espèces d'abeilles vivant en grande société et formant des cellules hexagones, ou des abeilles proprement dites;
Annales du Muséum d'histoire naturelle (1804, tom. V, pag. 161).
Genera crustaceorum et insectorum secundum ordinem naturalem in familias disposita, etc. Paris, 1806-1809, 4 vol. in-8°.
Notice biographique sur Jean-Chrétien Fabricius;
Annales du Muséum d'histoire naturelle (1808, tome XI, pag. 393).
Mémoire sur le genre anthidie, anthidium, *de Fabricius;*
Annales du Muséum d'histoire naturelle (1809, tom. XIII, pag. 24 et suite pag. 207).
Nouvelles observations sur la manière dont plusieurs insectes, de l'ordre des hyménoptères, pourvoient à la subsistance de leur postérité;
Annales du Muséum d'histoire naturelle (1809, tom. XIV, pag. 412), par extrait dans le nouveau Bulletin de la Société philomatique (tom. II, pag. 73).
Considérations générales sur l'ordre naturel des animaux composant les classes des crustacés, des arachnides et des insectes. Paris, 1810, in-8°.
Description des insectes de l'Amérique équinoxiale recueillis pendant le voyage de MM. de Humboldt et Bonpland;
Imprimé dans le recueil d'observations de zoologie et d'anatomie comparée du Voyage de M. de Humboldt (1811, tom. I, pag. 127).
Plusieurs articles de l'Encyclopédie méthodique, conjointement avec M. Olivier. 1811, in-4°.
Mémoire sur un insecte que les anciens réputaient venimeux, et qu'ils nommaient bupreste;
Annales du Muséum d'histoire naturelle (1812, tom. XIX, pag. 129).
Observation sur les organes respiratoires des cloportes;
Dans le compte rendu des travaux de l'Institut pendant l'année, Magasin encycl. (1815, tom. I, pag. 80).
Description de certains crabes de la Méditerranée. 1814.
Magasin encyclopédique (1816, tom. I, pag. 53).
Nouveau dictionaire d'histoire naturelle, 2e *édit.* (*Tous les articles de crustacés, d'arachnides et d'insectes*). Paris, 1816 et suiv., in-8°.
Règne animal de M. Cuvier, troisième volume. Paris, 1817, in-8°.
Introduction à la Géographie générale des arachnides et des insectes, ou des climats propres à ces animaux;
Mémoires du Muséum d'histoire naturelle (1817, tom. III, pag. 37).
Considérations nouvelles et générales sur les insectes vivant en société;
Mémoires du Muséum d'histoire naturelle (1817, tom. III, pag. 391).
Centuries de planches de l'Encyclopédie méthodique, crustacés, arachnides, insectes. Paris, 1818, in-4°.
Des insectes peints ou sculptés sur les monumens antiques de l'Egypte;
Mémoires du Muséum d'histoire naturelle (1819, tom. V, pag. 249).
Mémoires sur divers sujets de l'histoire naturelle des insectes, de géographie ancienne et de chronologie. Paris, 1819, 1 vol. in-8°.
Le nombre, la variété et l'importance des mémoires contenus dans ce volume méritent qu'on donne le titre détaillé de chacun d'eux:
Du premier âge du monde, et de l'accord des théogonies phénicienne, chaldéenne et égyptienne avec la génèse.

Dissertation sur l'expédition du consul Suétone Paulin en Afrique, et sur diverses parties de la géographie ancienne de cette contrée.
Observation sur l'origine du système métrique des peuples anciens les plus connus, considéré dans son application aux distances itinéraires.
Notice sur les peuples désignés anciennement sous le nom de Sères.
Eclaircissemens sur la chronologie égyptienne.
Des insectes peints ou sculptés sur les monumens antiques de l'Egypte.
Imprimé aussi dans les Mémoires du Muséum d'histoire naturelle.
Introduction à la géographie générale des arachnides et des insectes, ou des climats propres à ces animaux.
Imprimé aussi dans les Mémoires du Muséum d'histoire naturelle.
De l'atlantide de Platon.
Considérations générales sur les insectes vivant en société.
Imprimé aussi dans les Mémoires du Muséum d'histoire naturelle.
De la formation des ailes des insectes.
Passage des animaux invertébrés aux vertébrés. Paris, 1820, 1 vol. in-8°.
Rapport sur deux ouvrages manuscrits de M. Savigny présentés à l'Académie des sciences;
Mémoires du Muséum d'histoire naturelle (1820, tom. VI, pag. 93).
Des rapports généraux de l'organisation extérieure des animaux invertébrés articulés, et comparaison des annélides avec les myriapodes;
Mémoires du Muséum d'histoire naturelle (1820, tom. VI, pag. 116).
De quelques appendices particuliers du thorax de divers insectes;
Mémoires du Muséum d'histoire naturelle (1821, tom. VII, pag. 1).
Affinités des trilobites;
Mémoires du Muséum d'histoire naturelle (1821, tom. VII, pag. 22).
Des habitudes de l'araignée aviculaire;
Mémoires du Musénm d'histoire naturelle (1821, tom. VII, pag. 456).
Origine et progrès de l'entomologie;
Mémoires du Muséum d'histoire naturelle (1821, tom. VII, pag. 461).
Recherches sur les zodiaques égyptiens. Paris, 1821, in-8°.
Divers articles du premier volume du Dictionaire classique d'histoire naturelle. Paris, 1822. (A.-J.-L. JOURDAN)

LATZ (WOLFGANG), plus généralement connu sous son nom latinisé de *Lazius*, vint au monde à Vienne en Autriche, le 31 octobre 1514. Il était fils de Simon Lazius, qui professa la médecine pendant onze ans dans cette ville, y mourut en 1532, et publia, sous le titre de *Praxis medica*, un ouvrage que Welsch a inséré dans le recueil de ses observations. Lazius fit ses études avec tant de rapidité, qu'à l'âge de seize ans il fut reçu maître ès-arts. Au retour d'un voyage en Flandre et dans une partie de la France, il se rendit à Ingolstadt pour y suivre les cours de la Faculté de médecine. Dès qu'il eut obtenu le grade de docteur, il alla pratiquer l'art de guérir à Neustadt, près de Vienne; mais il ne demeura qu'une année dans cette petite ville, et servit ensuite dans les troupes autrichiennes en Hongrie. Vers l'an 1540 il fut fait professeur de belles-lettres. Dans la suite il remplit une chaire de médecine à l'Université de Vienne. Sa mort eut lieu le 20 juin 1565. Nous ne citerons aucun des ouvrages qu'il a publiés, parce que tous roulent sur l'histoire, dont il s'était occupé d'une manière spéciale; la plu-

part, d'ailleurs, ne sont que des compilations mal digérées et souvent fautives, qu'on ne peut jamais considérer comme autorités. (J.)

LAUBERT (Charles-Jean) est né à Naples en 1762. Son père se trouvait alors dans cette ville avec sa famille ; il servait dans un des régimens wallons qui avaient suivi le roi d'Espagne, Charles III, lorsque ce monarque fit la conquête des Deux-Siciles.

Après avoir terminé ses classes, M. Laubert s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences naturelles, qu'il ne tarda pas à professer dans des cours particuliers.

En 1788, il essaya d'extraire l'indigo de l'*isatis tinctoria*, L., par la macération des feuilles de cette plante, et l'année d'après il fit des expériences pour établir une fabrique d'acide sulfurique. Ses tentatives eurent un plein succès, mais elles ne furent pas encouragées. La théorie de Lavoisier, qu'il suivait dans ses cours, et la répétition des expériences de cet illustre chimiste excitèrent contre lui quelques-uns des partisans des anciennes doctrines, jaloux de la réputation qu'il avait acquise.

La France, patrie de ses ancêtres, étant devenue le théâtre des plus belles découvertes en chimie, il résolut de s'y rendre pour y acquérir de nouvelles connaissances. Peu après son arrivée en 1793, il fut forcé, par les circonstances du temps, à servir aux armées en qualité de pharmacien. Il a suivi cette nouvelle carrière sans interruption, avec les armées, en Italie, en Hollande, en Allemagne, en Espagne et en Russie.

En 1808, il devint pharmacien en chef des armées, et il fut chargé, en 1811, de faire une inspection générale dans tous les hôpitaux militaires de France.

Il fut nommé, en 1812, pharmacien en chef de l'armée de Russie et chevalier de l'ordre de la Réunion. Etant prisonnier à Leipzick, en 1814, il fut nommé inspecteur-général du service de santé militaire; le roi daigna ensuite confirmer cette nomination, et, par son ordonnance du 10 janvier 1816, il nomma M. Laubert membre du conseil de santé, après lui avoir accordé, le 7 août 1814, la décoration de la Légion-d'Honneur, et l'avoir promu au grade d'officier en janvier 1815.

M. Laubert est membre titulaire de l'Académie royale de médecine de Paris, membre honoraire de la Société royale de médecine de Madrid, maître en pharmacie et membre de la Société de pharmacie de Paris, de la Société médicale d'émulation de Paris, de celle de Marseille, et de plusieurs autres Sociétés savantes. Il a publié quelques articles sur différentes parties de la chimie, l'éloge de son prédécesseur, Parmentier, à l'inspection de santé, et celui de l'illustre Bayen; une quinologie aussi

complète que les connaissances du temps pouvaient le permettre; le Codex pharmaceutique des hôpitaux militaires, sous la surveillance du conseil de santé; enfin des essais analytiques sur le quinquina, qui ont donné une grande extension à l'emploi de l'éther, comme réactif, dans les analyses végétales, et qui ont servi de prélude à la découverte de la quinine.

(A.-J.-L. JOURDAN)

LAUBMEYER (Jean-Chrétien), de Grosmoellen, près de Coeslin, dans la Poméranie, né le 18 avril 1718, fit ses études à l'Université de Kœnigsberg, et y devint professeur ordinaire de médecine en 1762. Il est mort dans cette ville le 13 novembre 1765, après avoir publié les trois opuscules suivans :

Dissertatio de modo operandi medicamentorum purgantium. Halle, 1743, in-4°.

Dissertatio de dentibus. Kœnigsberg, 1745, in-4°.

Dissertatio de vitiis, propagationem hominis impedientibus. Kœnigsberg, 1745, in-4°. (z.)

LAUGIER (André) est né le 1er août 1770. Après avoir terminé ses études au Collége de Lisieux, il se livra avec ardeur sous les auspices de Fourcroy, son cousin-germain, chez lequel il était logé, à l'étude de la chimie. Marié, à l'âge de 23 ans, à la fille de M. Cheradame, maître en pharmacie, il se destinait à la même profession, et déjà il avait été reçu avec distinction maître en pharmacie à l'Ecole de Paris, lorsque des pertes de fortune qu'éprouva son père, ne lui permettant plus de songer à s'établir, le déterminèrent à suivre la carrière de l'enseignement. L'inspection de santé des armées, en le nommant pharmacien de seconde classe, et répétiteur des cours de chimie et de pharmacie à l'hôpital militaire d'instruction de Toulon, lui fournit une occasion favorable d'accroître ses connaissances, par l'obligation où il se trouva de les communiquer aux autres. Il débuta par un cours élémentaire de botanique, et, après quelques mois de séjour à Toulon, le jury d'instruction du département jeta les yeux sur lui pour remplir la chaire de chimie de l'Ecole centrale du Var, à laquelle il fut bientôt nommé, mais qu'il n'occupa que pendant quelques mois. L'inspection de santé, dont il dépendait immédiatement, l'ayant jugé propre à remplir une place de professeur devenue vacante à l'hôpital militaire d'instruction de Lille, il se rendit dans cette ville, où s'offrait pour lui un avancement honorable.

Chargé seul des cours de chimie et de pharmacie, M. Laugier s'acquitta de ces doubles fonctions avec tant de zèle et de succès, que Fourcroy, chargé en 1802 d'une mission dans les trois départemens du Nord, du Pas-de-Calais et de la Lys, l'invita à faire des leçons à sa place au Muséum d'his-

toire naturelle, et l'amena avec lui à Paris. Deux mois après, M. Laugier fit sa première leçon dans cet établissement. Il a depuis continué, chaque année et sans interruption, son cours de chimie générale au Muséum, où il a été nommé professeur titulaire en février 1810, après la mort de son illustre parent.

A l'époque de la réorganisation de l'Ecole de pharmacie, M. Laugier devint professeur d'histoire naturelle, et fit son cours pendant plusieurs années, jusqu'au moment où il fut désigné par ses collègues pour remplir la place de directeur-adjoint, vacante par le décès de M. Trusson. Au mois de juillet 1814, S. M. l'a nommé chevalier de la Légion-d'Honneur. L'ordonnance du 20 décembre 1820, portant création de l'Académie de médecine, l'a élu titulaire de la section de pharmacie.

Lorsqu'en 1802 Fourcroy fut appelé aux fonctions de directeur-général de l'instruction publique, il fit choix de M. Laugier pour chef du secrétariat de cette direction. A l'époque de l'organisation de l'Université, ce bureau ayant été réuni au ministère de l'intérieur, sous la dénomination de *Bureau de l'instruction publique*, la direction en fut confiée à M. Laugier, qui, pendant vingt ans, en a exercé les fonctions avec autant de zèle que d'aménité. Ce n'est qu'au mois de juin 1822 que, par suite de mesures d'économie jugées nécessaires, plusieurs chefs ayant été réformés, M. Laugier s'est trouvé compris dans cette réforme, et a quitté le ministère, emportant avec lui l'estime de ses supérieurs, l'amitié de ses collègues et les regrets du public.

On a de ce chimiste distingué trente-huit Mémoires, concernant presque tous des analyses de minéraux. On les trouve imprimés dans divers recueils scientifiques, tels que les *Annales du Muséum*, les *Annales de chimie*, le *Bulletin de la Société philomatique*, etc. Neuf de ces mémoires ont été lus à l'Académie des sciences, et ont mérité son approbation. Les principaux ont pour objet : l'existence d'un phosphate de fer natif pur et cristallisé, fort rare, trouvé à l'île de France ; la présence de l'acide phosphorique dans l'arseniate de plomb cristallisé de Johann Georgenstadt, considéré avant lui comme un arseniate pur ; la découverte du chrôme dans les aérolithes, où l'on a depuis retrouvé constamment ce métal ; la présence du même métal dans l'actinite de Zillerthal ; la présence de l'acide benzoïque, 1°. dans la substance trouvée, par Breislack, dans la grotte de l'arc de l'île de Caprée, 2°. dans le castoréum du commerce, 3°. dans la résine du xanthorea hastilis, rapportée par Péron ; la confirmation de la découverte de M. Stromeyer sur la présence de la strontiane dans les arragonites ; l'existence du soufre et du chrôme dans le fer de Sibérie ; la conversion spontanée, à l'air, de la matière sucrée du suc de carottes en vinaigre et en mannite ; le meilleur procédé connu jusqu'à présent pour séparer le cobalt du nickel, et qui permet de reconnaître la moindre quantité de ces métaux ;

l'analyse du cobalt arsenical natif, des sulfures jaune et rouge d'arsenic et des arseniates de chaux et de baryte; les moyens de séparer exactement le fer du titane, et le cerium du fer; le mode pour recueillir l'osmium qui passe avec l'acide pendant le traitement du platine brut; la première observation sur l'absence du nickel dans l'aérolithe tombée à Jonzac; la confirmation de ce fait dans l'aérolithe de Juvenas.

Plusieurs autres analyses de M. Laugier, telles que celles de l'épidote gris du Valais, des grammatites blanche et grise, du chromate de fer de Sibérie, du paranthine, de l'aplôme, etc., faites long-temps avant le système des proportions définies, ont été citées par M. Berzelius dans son *Traité de minéralogie*, comme ayant des résultats conformes aux proportions définies et démontrées par le calcul.

On ne confondra pas ce chimiste avec

Laugier (*J.-M.*), médecin, membre de diverses sociétés savantes, qui est auteur de plusieurs ouvrages:

Nouvelle découverte pour l'humanité, ou Essai sur la maladie vénérienne. Paris, 1783, in-8°.

L'art de faire cesser la peste ou les épidémies les plus terribles. Paris, 1784, in-8°.

Parallèle entre le magnétisme animal, l'électricité et les bains médicinaux par distillation. Paris, 1785, in-8°.

Hydrographie naturelle, ou Description des bains hydrauliques médicinaux de toutes les espèces. Paris, 1785, in-8°.

Tyrannie que les hommes ont exercée dans presque tous les temps et tous les pays, contre les femmes. Paris, 1786, in-8°.

Le vrai patriotisme, ou Services rendus à la patrie, avec les pièces authentiques qui le prouvent. Paris, 1791, in-8°. (DESCURET)

LAUNAY (Jean Piochon de), né à Dijon en 1649, destiné d'abord à l'état ecclésiastique, vint à Paris étudier au Collége de Lisieux, fit son cours de théologie, et entra ensuite chez les chartreux; mais la délicatesse de sa constitution ne lui ayant pas permis de supporter les austérités de cet ordre religieux, il quitta la maison, et se décida pour la chirurgie, d'après le conseil de ses amis. Elève de Nicolas de Blégny, il surpassa bientôt son maître, et fut reçu à Saint-Côme. La mort l'enleva le 17 juin 1701. Le traitement des hernies fut le principal objet de ses recherches. Il n'a publié que l'ouvrage suivant:

Instructions nécessaires pour ceux qui sont incommodés de descentes, avec quelques remarques sur le remède du Roi et sur les moyens qu'on peut prendre pour envoyer des bandages dans les provinces. Paris, 1690, in-12. - *Ibid.* 1730, in-12.

Launay (*Charles-Denys de*), chirurgien-major dans les troupes françaises, a écrit:

Nouveau système concernant la génération, les maladies vénériennes et le mercure. Paris, 1698, in-12. - *Ibid.* 1726, in-12. - *Ibid.* 1755, in-12.

Dissertations physiques et pratiques sur les maladies et les opérations de la pierre. Paris, 1701, in-12. (O.)

LAURENBERG (Guillaume), médecin allemand, né à Salingen, dans le pays de Berg, près de Cologne, prit le bonnet de docteur à Rostock, en 1587. Il enseigna ensuite les mathé-

matiques et la médecine dans l'Université de cette ville, où il mourut le 2 février 1612, après avoir publié :

Dissertatio de febris malignæ petechialis essentiâ, causis et signis. Rostock, 1605, in-4°.
Dissertatio epistolaris de curatione calculi. Leyde, 1619, in-12. - Wittemberg, 1623, in-12.
Laurenberg prétend s'être guéri lui-même de la pierre par l'usage des cloportes et de quelques autres médicamens dont il donne la recette.
On ne le confondra pas avec son fils

LAURENBERG (*Guillaume*), né à Rostock, et médecin à Copenhague, dont on a :
Botanotheca, sive Modus conficiendi herbarium vivum. Rostock, 1626, in-12. - Copenhague, 1653, in-12. - Altdorf, 1662, in-4°. - Strasbourg, 1667, in-4°. - Francfort, 1708, in-4°.
Historia descriptionis ætitis, sive, lapidis aquilæ. Cui adjunctus Augerii Clutii tractatus de lapide calsuve, sive, Dissertatio lapidis nephritici, seu jaspidis viridis, à quibusdam callois dicti, naturam, proprietates et operationes exhibens. Rostock, 1627, in-12. (O.)

LAURENBERG (Pierre), fils du premier des deux précédens, était de Rostock. Après avoir étudié les belles-lettres et la médecine dans cette ville, où il fut reçu docteur, il passa en France, s'arrêta à Montauban, et y enseigna la philosophie en 1611. Quelques années après il professa la physique à Hambourg. Étant enfin revenu à Rostock, il y obtint, en 1624, une chaire de poésie, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1639, le 13 mai. Ses ouvrages ont eu une certaine vogue. Cependant Riolan porta une forte atteinte à la petite réputation dont il jouissait, en montrant qu'il avait critiqué ses prédécesseurs sans fondement, et qu'il n'avait disséqué que des bœufs.

Disputationes physicæ. Rostock, 1616, in-4°.
Isagoges anatomicæ græcæ interpretatio. Hambourg, 1616, in-4°. - Leyde, 1618, in-4°. - *Ibid.* 1744, in-4°.
Procestria anatomica. Hambourg, 1619, in-4°.
Critique violente des ouvrages de Dulaurens.
Laurus Delphica, seu, consilium quô describitur methodus perfacilis ad medicinam. Leyde, 1621, in-12. - Wittemberg, 1623, in-12.
In synopsin Aphorismorum chymiatricorum Angeli Salæ, Vicentini, notæ et animadversiones. Rostock, 1624, in-4°.
Porticus Æsculapii, seu, generalis artis medicæ constitutio. Rostock, 1630, in-4°.
Apparatus plantarius primus, tributus in duos libros. Francfort, 1632, in-4°. - *Ibid.* 1654, in-4°.
Pasicompse nova, id est, delineatio pulchritudinis. Léipzick, 1634, in-8°. - *Ibid.* 1672, in-4°.
Anatomia corporis humani, sive collegium anatomicum duodecim disputationibus comprehensum. Rostock, 1636, in-4°. - Francfort, 1665, in-12.
Horticultura libris duobus comprehensa. Nuremberg, 1682, in-8°.
(O.)

LAURENTI (Joseph-Nicolas), de Vienne en Autriche, soutint, pour sa réception au grade de docteur en médecine, une thèse fort curieuse, dans laquelle on trouve la premièie figure connue du *proteus anguinus*, et une des meilleures que nous ayons de la vipère. Il ne traite que des serpens et des reptiles amphibies, après quoi il examine, espèce par espèce, les poisons que ces animaux recèlent. Cette dissertation a pour titre :

Specimen medicum, exhibens synopsin reptilium emendatam circà venena et antidota reptilium austriacorum. Vienne, 1768, in-8°.
Avec cinq planches. Rohrer (*Ueber die Deutschen Bewohner der œsterreichischen Monarchie.* Vienne, 1804, tome I, page 2, en note) assure que le professeur Winterl est auteur de cet opuscule. (1.)

LAURENTIO (Augustin de), médecin de Palerme, mort en cette ville le 14 septembre 1661, dans un âge fort avancé, brilla surtout par le talent qu'il avait pour la poésie latine et italienne. Ses écrits, peu intéressans, ont pour titres :

Disceptationum medicarum decas prima. Palerme, 1652, in-4°.
Panormus, deliciarum hortus, à medicinâ tanquam à pervigili dracone custoditur : oratio in anniversariâ Academiæ Panormitanæ solemnitate habita Kalendis Augusti 1650. Palerme, 1652, in-4°. (z.)

LAURENTIUS (Georges-Frédéric), né à Luben, dans la basse Lusace, se rendit, vers l'an 1621, à Dantzick, pour y pratiquer la médecine; mais son humeur inconstante ne lui permit pas de rester en cette ville, d'où il passa successivement à Léipzick, à Lubeck, à Hambourg, à Nikoping, à Altenbourg et à Copenhague. Nommé premier médecin du roi de Danemarck, il conserva cette place jusqu'à la mort de Frédéric III, après laquelle il revint à Lubeck, où il mourut le 1er février 1673, âgé de soixante-dix-neuf ans. On a quelques ouvrages de sa façon, intitulés :

Exercitationes in nonnullos minus absolutè veros Hippocratis Aphorismos, eorumque rationes, conscriptæ. Hambourg, 1647, in-4°. - *Ibid.* 1653, in-4°.
Langwedel l'attaqua vivement, à cause de la censure qu'il avait faite de la doctrine d'Hippocrate.
Defensio venæsectionis in febre acutâ, continuâ et malignâ, propè pedis dextri pollicem. Hambourg, 1647, in-4°.
Necessaria defensio, sive, responsio ad mendacia et convicia. Hambourg, 1648, in-4°.
Replique à l'attaque de Langwedel.
Monochordum - Foresio - Lygæo - Langwedelianum. Hambourg, 1648, in-4°.
Protestatio adversùs Pasquillantis calumnias. Hambourg, 1648, in-4°.
Ces deux écrits polémiques font suite au précédent. (o.)

LAUTENBACH (Joseph), né dans l'Alsace, pratiqua d'abord l'art de guérir à Friedberg, et fut ensuite appelé, lors de l'institution de l'Université de Giessen, à y remplir la première

chaire de médecine de la Faculté, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 17 août 1614. On lui doit un recueil de faits, qui doit trouver place dans la bibliothèque de tout médecin instruit, et qui a pour titre :

Consilia medicinalia, cum mixtim præstantissimorum Italiæ medicorum, tum seorsim Antonii-Mariæ Venusti, de gravissimis humani corporis malis curandis; unâ cum Julii Cæsaris Claudini tractatu de naturâ et usu thermarum, lutorum, fovèarum, etc. Francfort, 1605, in-4°. - *Ibid.* 1660, in-4°. (J.)

LAUTH (Thomas), né à Strasbourg, et professeur actuel à la Faculté de médecine de cette ville, est auteur des ouvrages suivans :

Dissertatio de analysi urinæ et acido phosphoreo. Strasbourg, 1781, in-4°.
Dissertatio botanica de acere. Strasbourg, 1781, in-4°.
Scriptorum latinorum de anevrysmatibus collectio. Strasbourg, 1785, in-4°.
Nosologia chirurgica. Accedit notitia auctorum recentiorum Platnerp. Strasbourg, 1788, in-8°.
Vom Witterungs-Zustand, dem Scharlachfieber und dem bæsen Hals. Strasbourg, 1800, in-8°.
Vita Johannis Hermann. Strasbourg, 1802, in-8°.
Histoire de l'anatomie. Strasbourg, 1815, in-4°.
Il n'a paru que la première partie, qui s'arrête à Harvey. Quelqu'incomplète que soit cette histoire, elle l'emporte encore de beaucoup sur celles de Goelicke, de Northcote et de Lassus, qui l'ont précédée.
Lauth (*Gustave*), parent du précédent, s'est surtout occupé d'histoire naturelle et d'agronomie. Il a lu à la Société d'agriculture de Strasbourg divers mémoires qui ont été réunis depuis (Strasbourg, 1812, 1 vol. in-8°.). On a, en outre, de lui:
Précis d'un voyage botanique fait en Suisse. Strasbourg, 1812, in-8°. (Z.)

LAUTHIER (Honoré-Marcie), médecin d'Aix, qui vivait vers le milieu du dix-septième siècle, a publié la relation d'un fœtus qui demeura renfermé pendant trente ans dans la matrice. Cette relation est intitulée :

Prodigium incredibile, fœtum humanum trigenta annis gestatum lapideum et viventem, quem Mussipontana exhibet civitas, aquæ Sextiæ diluunt. Aix, 1660, in-12. - Francfort, 1669, in-4°. avec la Généanthropie de Sinibaldi.
Helmontii apologia adversùs doctrinæ novitatem prætendentes. Lyon, 1655, in-8°.
La seule chose remarquable dans cette dernière brochure, c'est que l'auteur y déclare qu'on ne doit pas condamner une doctrine par cela seulement qu'elle est nouvelle. (Z.)

LAVATER (Henri), né à Zurich en 1569, y termina sa carrière en 1623. Après avoir étudié la médecine dans diffé-

rentes Universités d'Allemagne et d'Italie, il était devenu professeur de physique et de mathématiques dans sa ville natale. En 1595 il suivit, en qualité de médecin, la députation qui fut envoyée à Henri IV par l'Helvétie. On a de lui :

Defensio medicorum galenicorum adversùs calumnias Angeli Salà. Zurich, 1610, in-4°.
Epitome philosophiæ naturalis. Zurich, 1621, in-4°. (O.)

LAVATER (Jean-Henri), fils du célèbre physiognomoniste, né à Zurich le 21 mai 1768, termina sa carrière le 20 mai 1819, en cette ville, après y avoir exercé honorablement la profession de médecin. Il eut le mérite d'être un des premiers à introduire la précieuse vaccine dans sa patrie. Les ouvrages qu'il a publiés ont pour titres :

Observationes de statu hodierno artis medicæ. Gœttingue, 1789, in-4°.
Anleitung zur anatomischen Kenntniss des menschlichen Koerpers fuer Zeichner und Bildhauer. Zurich, 1790, in-8°.
Abhandlung ueber die Milchblattern oder die sogenannten Kuhpocken, einer leichten und gefahrlosen Krankheit, die auf eine zuverlaessige Art vor den Pocken verwahren soll. Zurich, 1800, in-8°. - *Ibid.* 1801, in-8°.

LAVATER (*Diethelm*), médecin de Zurich, a écrit :
Bemerkungen ueber das gelbe Fieber. Zurich, 1805, in-8°.
Abhandlung ueber den Nutzen und die Gefahren des Badens der Jugend an freyen Orten. Zurich, 1804, in-8°.

LAVATER (*Jean-Henri*), né en 1611, mort en 1691, à Zurich, était fils du précédent, auquel il succéda dans la chaire de physique et de mathématiques. Il a publié, en 1667, une analyse des eaux thermales, et, en 1668, des réglemens pour la peste.
De εντεροπεριστολη, seu intestinorum compressione. Bâle, 1672, in-4°. (Z.)

LAVIROTTE (Louis-Aimé) naquit à Nolay en Bourgogne, aujourd'hui département de la Côte-d'Or, en 1725, et mourut le 3 mars 1759. Il fit ses études médicales à Paris, et devint docteur-régent de la Faculté de cette ville. Il fut considéré parmi les médecins comme un bon et savant confrère; l'autorité lui confia la rédaction d'une partie du Journal des savans; enfin il passa dans le monde, où il était très-répandu, pour un des hommes les plus aimables de son temps.

Ce jeune médecin, qui donnait de grandes espérances, n'a laissé que des traductions, à l'exception de l'observation indiquée à la fin de cet article.

Voici l'énumération chronologique des écrits sortis de la plume de Lavirotte.

Observations nouvelles sur les prédictions des crises par le pouls. Traduit de l'anglais de Nihell, Paris, 1748, in-12.

Dissertation sur la transpiration et autres excrétions du corps humain. Paris, in-12.

Exposition des découvertes philosophiques de Newton. Traduit de l'anglais de Maclaurin, Paris, 1749, in-4°.

Nouvelle méthode pour pomper le mauvais air des vaisseaux. Traduit de l'anglais de Needham, Paris, 1750, in-8°.

Nouvelles observations microscopiques, traduites du même auteur. Paris, 1750, in-8°.

Dissertation sur la chaleur, avec des observations sur les thermomètres. Paris, 1751, in-12.

Observation sur une hydrophobie spontanée, suivie de la rage. Paris, 1757, in-12. (R. DESGENETTES)

LAVOISIER (ANTOINE-LAURENT), dont la découverte d'une nouvelle théorie chimique a rendu le nom immortel, naquit à Paris le 16 août 1743. Son père, qui avait acquis une fortune assez considérable dans le commerce, n'épargna rien pour lui donner une excellente éducation. Le jeune Lavoisier fit ses études avec distinction au collége Mazarin, où il obtint un grand nombre de prix dans les diverses classes. Après avoir terminé ses humanités, il conçut tant de goût pour les sciences mathématiques et physiques, qu'il résolut, avec l'agrément de son père, de s'y consacrer tout entier. A cet effet, au sortir du collége, il s'occupa d'approfondir la science du calcul et l'astronomie, pratiqua la chimie et apprit la botanique. Il avait à peine atteint sa vingtième année, lorsqu'il fit pressentir ce qu'on devait attendre un jour de lui. L'Académie des sciences avait mis au concours la question de trouver pour la ville de Paris un mode d'éclairage à la fois plus efficace et plus économique que celui dont on s'était servi jusqu'alors. Lavoisier obtint le prix; mais, trop généreux pour le prendre, il le fit distribuer à trois artistes qui avaient entrepris des expériences dispendieuses pour arriver à la solution du problème. Quelque temps auparavant, plusieurs voyages minéralogiques faits avec Guettard, lui avaient donné, sur la structure du globe, des idées qu'il perfectionna par la suite, et qui lui fournirent le sujet d'un mémoire sur les couches des montagnes, imprimé, en 1789, parmi ceux de l'Académie des sciences. Il avait aussi présenté à cette compagnie divers mémoires sur des sujets particuliers de chimie, notamment sur l'analyse de la pierre à plâtre des environs de Paris, et sur la prétendue conversion de l'eau en terre, que des expériences imparfaites de Borrich, de Boyle, de Boerhaave et de Marggraf avaient fait admettre. L'Académie, qui sut l'apprécier d'après un si brillant début, s'empressa de l'adopter en 1768, et de lui accorder la place que la mort de Baron venait de laisser vacante dans son sein. Cependant Lavoisier n'ayant pas tardé à sentir que la fortune serait très-utile

et pourrait même devenir nécessaire aux recherches qu'il se proposait d'entreprendre, sollicita une place de fermier-général, qui lui fut accordée peu de mois après son admission à l'Académie, Mais les affaires ne le détournèrent pas des sciences, et il sut faire marcher de front deux genres si différens d'occupation. « On se convainquit promptement, dit M. Cuvier, qu'un esprit si bien ordonné n'avait besoin chaque jour que de quelques instans pour les affaires, et que rien ne l'empêcherait d'employer la plus grande partie de son temps et de ses forces à ses recherches scientifiques. Il y travaillait en effet plusieurs heures le matin et le soir, et un jour de la semaine était consacré en entier à constater, par des expériences, les vues qu'avaient fait naître ces études et ces méditations. Ce jour était pour Lavoisier celui du bonheur. Dès le matin il réunissait dans son laboratoire quelques amis éclairés, dont il réclamait la coopération; il y admettait même des jeunes gens en qui il avait reconnu de la sagacité, et les ouvriers les plus habiles à fabriquer des instrumens exacts. Dans ces conférences, il faisait part de ses plans aux assistans avec une grande netteté; chacun proposait ses idées sur les moyens d'exécution, et tout ce qu'on imaginait de plausible était aussitôt mis à l'épreuve. C'est ainsi que naquit par degrés la nouvelle théorie chimique, qui a fait de la fin du dix-huitième siècle une des époques les plus remarquables de l'histoire des sciences. Becher et Stahl ne donnant d'attention qu'à la facilité de ramener les chaux métalliques à l'état de métal, par le moyen d'une matière grasse ou combustible quelconque, avaient imaginé, comme principe de la combustibilité, une substance particulière qui reçut le nom de phlogistique, et que l'on supposait sortir du métal quand on le calcine, et y rentrer quand on le revivifie. Cependant il était certain et bien connu que la chaux d'un métal est plus pesante que le métal avec lequel on l'a faite, et, dès le dix-septième siècle, Jean Rey, Robert Boyle et Jean Mayow avaient aperçu que cette augmentation de pesanteur est due à l'absorption d'une partie de l'atmosphère; mais leurs idées avaient été éclipsées par celles de Stahl, qui dominaient absolument en chimie. Les découvertes qui se firent sur les airs en Angleterre pendant la première moitié du dix-huitième siècle, et auxquelles Black, Cavendish et Priestley donnèrent ensuite l'extension la plus surprenante, n'influèrent pas d'abord sur la chimie autant qu'on aurait dû s'y attendre. Déjà Black avait démontré que la causticité de la chaux et des alcalis est due à l'absence de l'air fixe; Cavendish, que l'air fixe et l'air inflammable sont des fluides spécifiquement différens de l'air commun; Priestley, que l'air qui demeure après les combustions

et celui qui provient de l'acide nitrique, en sont deux autres également différens dans leur espèce, et personne n'avait remarqué encore que tous ces faits réunis ruinaient de fond en comble le système du phlogistique. Ce ne fut que six ou sept ans après les premières expériences de Priestley, que Lavoisier fut frappé comme du pressentiment de la doctrine qu'il devait bientôt mettre dans le plus beau jour. Il en déposa le premier germe dans un paquet cacheté qu'il remit au secrétariat de l'Académie, en 1772. Retirant beaucoup d'air fixe de la révivification des métaux par le charbon, son idée fut que la calcination des métaux n'est que leur combinaison avec l'air fixe, et il chercha encore à établir cette opinion dans un volume présenté à l'Académie en 1773, et publié sous le titre d'Opuscules physiques et chimiques. Cependant cet ouvrage même contient, sur la combustion du phosphore, des expériences qui prouvent suffisamment que cette théorie ne pouvait être générale; aussi dut-elle bientôt être modifiée. Bayen ayant réduit en 1774, des chaux de mercure sans charbon, dans des vaisseaux clos, Lavoisier examina l'air que l'on obtenait de cette manière, et le trouva respirable. Peu de temps après, Priestley découvrit que c'était précisément la seule partie respirable de l'air. Aussitôt Lavoisier conclut que la calcination et toutes les combustions sont le produit de l'union de cet air essentiellement respirable avec les corps, et que l'air fixe en particulier est le produit de son union avec le charbon; et combinant cette idée avec les découvertes de Black et de Wilke sur la chaleur latente, il considéra la chaleur qui se manifeste dans les combustions, comme n'étant que dégagée de cet air respirable, qu'elle était auparavant employée à maintenir à l'état élastique. Ces deux propositions constituent ce qui appartient absolument en propre à Lavoisier dans la nouvelle théorie chimique, et font en même temps la base et le caractère fondamental de cette théorie. La première fut nettement énoncée en 1775, dans un mémoire lu à l'Académie des sciences, à sa rentrée publique de Pâques; l'auteur développa par degrés la seconde pendant les deux années suivantes, et il les appliqua successivement l'une et l'autre à la théorie de la formation des acides et de la respiration des animaux. »

Nous aurions craint d'affaiblir ce beau tableau en ne le rapportant pas tout entier. On ne pouvait présenter d'une manière plus complète et plus lumineuse l'origine et les progrès d'une hypothèse qui changea la face de la chimie, et qui fut pendant long-temps considérée comme aussi rigoureusement démontrée que la loi de la gravitation. Mais, quoique cette hypothèse ait couvert le nom de Lavoisier d'une gloire immor-

telle, les chimistes reconnaissent aujourd'hui qu'elle est fausse, et les brillantes recherches de M. Davy ont démontré que toutes les fois que les forces chimiques qui déterminent la combinaison ou la décomposition s'exercent avec énergie, les phénomènes de combustion ou d'incandescence, avec changement de propriétés, se manifestent; d'où il suit que la combustion ne dépend pas nécessairement de l'action de l'oxigène, que le développement de la chaleur ne doit pas être attribué uniquement à ce que ce gaz partage le calorique avec le corps dans lequel il se fixe, qu'il n'y a pas de substance particulière ou de forme de matière nécessaire pour produire cet effet, que c'est un résultat général des actions réciproque de toutes les substances qui sont douées d'une forte affinité chimique les unes pour les autres, ou qui jouissent de facultés électriques opposées, que cet effet a lieu dans tous les cas où l'on peut concevoir qu'un mouvement intense et violent est communiqué aux particules des corps, enfin que la distinction des corps en combutans et combustibles n'est plus admissible, puisqu'une même substance joue souvent les deux rôles, étant dans un cas soutien de combustion en apparence, et dans un autre combustible.

Quoi qu'il en soit, la théorie lavoisienne de la combustion n'a été abandonnée que par les chimistes, et les physiologistes qui s'en étaient emparés, afin d'expliquer les phénomènes de la respiration, n'y ont pas encore renoncé, du moins pour la plupart, tant il est vrai que la médecine, si prompte à tirer des autres sciences les idées propres à élever des hypothèses, ne se décide jamais qu'avec peine à renverser les édifices qu'elle a construits avec des matériaux étrangers, et ne suit que de loin les branches des connaissances humaines, dont elle n'est réellement que l'application à un but particulier. On sait qu'un naturaliste célèbre adopte encore la théorie chimique de la respiration, qui était bien faite pour séduire sans doute, mais dont la fausseté est presque généralement reconnue aujourd'hui.

L'hydrogène attira aussi l'attention de Lavoisier. Cavendish ayant reconnu qu'en brûlant il donne de l'eau pour produit, Lavoisier, qui soupçonnait, comme M. de Laplace, que l'eau devait pouvoir se décomposer en oxigène et en hydrogène, parvint à mettre ce fait hors de doute par une expérience qu'il exécuta en 1784, de concert avec Meusnier.

« Ces bases une fois établies, continue M. Cuvier, Lavoisier en fit une application en quelque sorte universelle, non-seulement aux acides minéraux, aux chaux métalliques, aux airs qui se produisent lors des dissolutions, mais à la nature même des substances des trois règnes. Les huiles et les autres matières

combustibles végétales donnant, quand elles brûlent, de l'air fixe et de l'eau, on dut en conclure qu'elles se composent principalement de charbon et d'air inflammable. Les fermentations végétales exhalant beaucoup d'air fixe, elles dûrent être attribuées à des changemens dans la proportion du charbon. Une découverte faite en 1785 par Berthollet, celle que l'alcali volatil se compose d'air inflammable et de cet air qui reste après que la partie respirable de l'atmosphère est consumée par la combustion, vint éclaircir des phénomènes plus compliqués encore. On reconnut que ce dernier air, nommé alors air phlogistique, est une partie essentielle des matières animales, et l'on expliqua ainsi les produits de la combustion de ces matières et ceux de la fermentation putride. Lavoisier, par des expériences aussi longues que pénibles, détermina les proportions de ces élémens dans les diverses substances, les quantités d'air respirable absorbées, et celles de chaleur développées dans leur combustion, et fit voir qu'il existe à ces divers égards, entre tous les phénomènes, un accord tel qu'il équivaut à une démonstration. »

Il ne suffisait pas d'avoir en quelque sorte recréé la chimie, il fallait encore la débarrasser des termes bizarres ou mystérieux qu'elle avait empruntés à la chimie, et introduire une nomenclature qui fût en harmonie avec la théorie nouvelle. Cette révolution dans la terminologie était non-seulement permise, mais même légitime, puisque la science avait subi une réforme totale jusque dans ses principes fondamentaux. Lavoisier n'y demeura pas non plus étranger, et se concerta sous ce point de vue avec les chimistes les plus renommés de Paris, qui décidèrent que les divers corps seraient désignés d'après la composition constatée par la nouvelle théorie. De là résulta une terminologie simple et claire, qui ayant fondu en quelque sorte les définitions dans les noms, contribua puissamment à répandre le goût de la chimie, mais qui aussi, reposant sur l'hypothèse de l'oxigène comme principe général et unique de combustion et d'acidification, a beaucoup perdu de sa valeur, et ne peut plus être interprétée aujourd'hui comme elle le fut dans le principe.

Après avoir enrichi la science d'une foule de découvertes et d'observations de détails sur lesquels nous ne pouvons nous appesantir, Lavoisier se proposait de coordonner tous ses travaux, et d'en former un corps complet de doctrine, et il s'était, à cet effet, associé M. Armand Séguin, qui l'avait déjà aidé à employer la théorie nouvelle pour l'explication des phénomènes de la respiration et de la transpiration. Il marchait à grands pas vers l'exécution de ce louable projet, lorsque, pour employer en-

core les expressions de M. Cuvier, « une vie si belle et si utile fut terminée par un des crimes atroces qui ont deshonoré cette époque. Au fond de sa prison, lorsqu'il n'ignorait pas que l'on préméditait son assassinat, Lavoisier s'occupait encore avec calme et sérénité de suivre l'impression de son ouvrage, qui devait avoir huit volumes..... Les bibliothèques ne possèdent point de monument plus touchant. Ces dernières lignes d'un homme de génie écrivant encore à la vue d'un échafaud, ces volumes mutilés, ces discours interrompus au milieu d'une phrase, et dont la suite est perdue pour toujours, rappellent tout ce que les temps affreux dont nous parlons produisirent d'horreur et d'effroi. La catastrophe qui a mis fin aux jours de Lavoisier fut une suite de sa carrière administrative, qu'il avait cependant parcourue avec non moins d'honneur et de talent que sa carrière scientifique. Il avait été reçu fermier-général en 1769. Malgré les préventions que devaient exciter contre lui, dans une telle compagnie, ses occupations savantes, il y obtint promptement un crédit proportionné à l'habileté qu'il y developpa, et devint en peu de temps l'un des membres les plus actifs du corps, celui que l'on chargeait des affaires les plus difficiles. Ses vues étaient éclairées : il savait combien une fiscalité excessive nuit quelquefois aux recettes, et en plusieurs occasions il fit supprimer des droits qui, fort onéreux pour le peuple, n'étaient pas très-lucratifs pour l'état. La communauté des juifs de Metz lui décerna un témoignage honorable de gratitude pour la décharge qu'il avait obtenue, en leur faveur, d'un péage à la fois vexatoire et ignominieux..... Lavoisier faisait aussi des recherches particulières d'agriculture et d'économie politique..... Comme grand propriétaire dans la généralité d'Orléans, il fut nommé, en 1787, membre de l'assemblée provinciale, et il ne se borna point, pour remplir cette honorable mission, à des conseils et à des travaux. Lors des intempéries de 1788, il avança à la ville de Blois une somme de cinquante mille francs pour acheter des blés, et il en dirigea si habilement l'emploi, que cette ville échappa, sans qu'il lui en coûtât rien, aux effets de la famine, qui mirent le désordre et produisirent des séditions en tant d'autres lieux..... A cette époque, la France entière, provoquée par son roi, s'occupait des améliorations dont le gouvernement et l'administration paraissaient avoir besoin; Lavoisier crut devoir payer son tribut, et son Traité de la richesse territoriale de la France est une sorte de modèle de la manière dont on pourrait exposer les faits de l'économie politique..... Le choix que l'Académie fit de lui, en 1790, pour être l'un des membres de la commission chargée de fixer les nouvelles mesures, lui offrit encore une occasion d'ap-

pliquer à la fois son génie pour les expériences et son esprit pratique..... Tant de services, et des services si divers, ne lui obtinrent point de grâce auprès des hommes de 1793..... Traduit au tribunal révolutionnaire avec les autres fermiers généraux, il fut du nombre des vingt-huit condamnés à mort. On espéra encore un moment que sa renommée dans les sciences inspirerait de l'intérêt : on se reposait sur les instances que quelques-uns de ses anciens confrères paraissaient à portée de faire en sa faveur; mais la terreur glaça tous les cœurs, personne n'osa en parler aux décemvirs..... Un citoyen courageux, Hallé, osa seul tenter un effort public; il se hâta de faire au Lycée des arts un rapport sur ce que les découvertes de ce grand homme avaient d'utile, et ce rapport fut produit au tribunal. Lavoisier lui-même ne dédaigna pas de demander aux misérables qui venaient de le condamner, un délai de quelques jours, afin, disait-il, de pouvoir terminer des expériences salutaires pour l'humanité : il entendait sans doute les recherches sur la transpiration, qui avaient été suspendues en effet par son emprisonnement, lorsqu'elles promettaient les plus beaux résultats. Tout fut inutile. Le chef de cette horrible troupe répondit, d'une voix féroce, que l'on n'avait plus besoin de savans, et le coup fatal fut porté le 8 mai 1794. »

Ainsi périt, dans toute la force de la santé et du talent, le savant le plus remarquable du dix-huitième siècle, qui avait consacré sa vie entière à des travaux utiles au genre humain, et dont les découvertes, toutes importantes qu'elles étaient déjà, semblaient n'être que le prélude d'autres plus brillantes encore. Cet événement déplorable a suggéré les remarques suivantes à M. Cuvier. « On ne peut, sans frémir, faire la réflexion qu'un délai de quelques semaines, qui, même au milieu des fureurs de ce temps-là, n'aurait eu rien d'extraordinaire, l'eût conduit à l'époque où les échafauds furent renversés. L'horreur redouble quand on songe que l'esprit de parti ne le poursuivait point, qu'il n'existait pas de dénonciation spéciale contre lui, et que l'indifférence stupide des hommes en pouvoir n'eut en cette occasion aucune des excuses ignominieuses qu'elle mettait quelquefois en avant. »

Les ouvrages de Lavoisier sont :

Traité élémentaire de chimie, présenté dans un ordre nouveau, et d'après les découvertes modernes. Paris, 1789, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1801, 3 vol. in-8°. -Trad. en allemand par S.-F. Hermbstaedt, Berlin et Stettin, 1792, in-8°.; *Ibid.* 1803, in-8°. - en anglais, Londres, 1789, in-8°.

Opuscules physiques et chimiques. Paris, 1774, 2 vol. in-8°. -Trad. en anglais par Th. Henry, Londres, 1776, in-8°. - en allemand par C.-E. Weigel, Gripswald, tome I, 1783; II, III, 1785, in-8°. : continué par H.-F. Link, *Ibid.* IV, 1792; V, 1794, in-8°.

Les Allemands ont exécuté ce que Lavoisier se proposait de faire : ils ont traduit et réuni tous les opuscules épars de cet illustre chimiste.
(o.)

LAZERME (Jacques), né au Pouguet, dans le Languedoc, aux environs de Béziers, en 1676, fut reçu docteur en médecine dans l'Université de Montpellier en 1703. Il devint membre du Collége des médecins de cette ville, et il assistait, en cette qualité, et à tour de rôle, aux principaux actes probatoires de la Faculté, pour la collation des grades. Indépendamment de cet utile noviciat pour le professorat, Lazerme concourut, fut nommé survivancier de Bezac, et occupa sa chaire à son décès en 1720. Lazerme se trouva alors inscrit comme le vingt-unième professeur sur la liste de ceux qui ont rempli les deux dernières des quatre chaires créées par le roi Charles VIII, et consolidées et plus amplement rétribuées, en 1490, par Louis XII.

Lazerme jouit, de son vivant, de la réputation d'un habile praticien et d'un savant professeur. Il donna quelques ouvrages, et ses disciples, qui recueillirent ses leçons avec empressement, en publièrent une bonne partie. Les doctrines qui règnent dans ces productions sont presque toutes chimiques et mécaniques, ce qui est bien éloigné du goût de l'époque présente. Cela n'influait en rien sur la pratique de Lazerme. Les praticiens accrédités à Montpellier n'ont jamais abandonné la route de l'observation, quels que fussent les divers systèmes qu'ils professaient, ou qui dominaient tour à tour dans leurs écoles. La remarque importante que nous venons de faire pour Montpellier appartient à Astruc; elle s'étend, pour l'honneur de la médecine et le bonheur du genre humain, à toutes les écoles et à tous les siècles (sans en excepter le nôtre), ainsi que l'a démontré Burker, dans son excellent ouvrage intitulé : *Essai sur la conformité de la médecine ancienne et moderne*, etc.

Lazerme mourut en 1756.

Les ouvrages donnés par lui, ou extraits de ses leçons, et publiés par ses élèves, et non désavoués par lui, sont :

Specimen medico-chirurgicum de suppurationis eventibus. Montpellier, 1724, in-8°.

Conspectus mechanicus partium solidarum corporis humani. Montpellier, 1729, in-8°.

De morbis internis capitis. Amsterdam, 1748, 2 vol. in-12.

Curationes morborum. Montpellier, 1750, 2 vol. in-12. – Trad. par Deidier-Desmarets sous ce titre : *Méthode pour guérir les maladies*, Paris, 1754, 2 vol. in-12.
(R. DESGENETTES)

LAWSON (Thomas), médecin au Grand-Strickland, dans le Westmoreland, s'est distingué par ses connaissances en botanique, sans avoir publié d'ouvrage *ex professo* sur cette

science. Ses découvertes ont contribué à enrichir la Flore anglaise. Ray le cite comme un botaniste diligent, industrieux et habile, éloges qui ne paraissent pas exagérés, quand on considère la longueur du catalogue des plantes rares du nord de l'Angleterre qu'il transmit à son illustre compatriote, et qui fut imprimé dans les Lettres philosophiques de ce dernier. Lawson paraît avoir parcouru diverses parties de l'Angleterre, car il parle de végétaux recueillis par lui dans la plaine de Salisbury. S'il survécut à Ray, ce qui paraît probable, il ne vivait plus lors de la publication de la troisième édition du *Synopsis stirpium*, quoiqu'il eût laissé des papiers dont Dillen profita dans cette circonstance. Un genre de plantes (*Lawsonia*), de la famille des calycanthèmes, porte son nom. (o.)

LEAKE (Jean), fils d'un ecclésiastique, né à Ainstable, près de Kirkoswald, dans le Cumberland, se rendit à Londres dès qu'il eut terminé ses humanités. Son intention était d'abord de suivre la carrière des armes; mais s'étant aperçu que son ambition n'y serait pas rapidement satisfaite, il tourna ses vues vers la médecine, étudia cet art avec beaucoup d'application, et après s'être fait admettre dans la corporation des chirurgiens de la capitale, il résolut de voyager pour accroître la masse de ses connaissances. Il parcourut donc le Portugal et l'Italie, et revint enfin s'établir à Londres, où il mourut le 8 août 1792, regretté de ses concitoyens. On a de lui :

A dissertation on the properties and efficacy of the Lisbon diet-drink. Londres, 1757, in-8°.

Leake dit avoir administré la célèbre tisane de Lisbonne avec succès dans la syphilis, le scorbut et les scrofules.

Lecture introductory to the theory and practice of midwifery. Londres, 1773, in-4°.

L'auteur rejette le forceps de Levret, et en recommande un de son invention.

Practical observations on the child-bed fever. Londres, 1773, in-8°

A practical essay on the diseases of the viscera, particularly those of the stomach and bowels; the liver, spleen and urinary passages, in which their nature, treatment and cure are clearly laid down and explained. Londres, 1792, in-8°. - Trad. en allemand, Leipzick, 1793, in-8°. (o)

LEALIS (Léal), de Vérone, remplit d'abord l'emploi de chirurgien d'un hôpital à Padoue, et prit ensuite le bonnet doctoral dans l'Université de cette ville, où, pendant trente-quatre ans, il enseigna successivement la chirurgie, la botanique et la médecine pratique. Il mourut le 5 novembre 1726, laissant la réputation d'un assez mauvais professeur, mais d'un praticien habile. On a de lui :

Περὶ σπερματιζόντων οργανων, *seu de partibus semen conficientibus in viro, epistola ad Dominicum de Marchettis.* Padoue, 1686, in-12.

Cet ouvrage a été réimprimé à la suite des œuvres d'Enstachi (Leyde, 1705, in-8°.). Il renferme qnelques assertions fansses, mais on y remarque aussi diverses observations exactes, celle entr'autres que les vésicules séminales ne constitnent qu'un seul canal diversement recourbé sur lui-même.

Hebdomada febrilis septem dialogis absoluta. Padoue, 1717, in-4°. (o.)

LEBOUVIER DES MORTIERS (Urbain-René-Thomas), ancien magistrat, et membre de plusieurs sociétés savantes, est né à Nantes, le 1er mars 1739. Il a fait un grand nombre de publications sur des sujets variés, parmi lesquels on distingue des mémoires sur la chimie et la physique, et les ouvrages suivans :

Mémoires ou Considérations sur les sourds-muets de naissance, et sur les moyens de donner l'ouïe et la parole à ceux qui en sont susceptibles. Paris, 1800, in-8°.

Recherches sur la décoloration spontanée du bleu de Prusse, et sur le retour de cette couleur. Paris, 1801, in-8°.

Examen des principaux systèmes sur la nature du fluide électrique. Paris, 1813, in-8°. (z.)

LECHEL (Jean de), médecin de Brunswick, mort en cette ville, le 22 novembre 1686, à l'âge de cinquante-un ans, est auteur de quelques observations qui ont été insérées dans le recueil de l'Académie des Curieux de la nature. On a aussi de lui un traité intitulé :

Warnung fuer dem unzeitigen Aderlassen und Purgieren in Fleckfiebern. Bronswick, 1676, in-4°. (z.)

LÉCLUSE, chirurgien-dentiste fort habile du siècle dernier, fut d'abord acteur à l'Opéra-comique, où il débuta en 1737. Mais peu satisfait sans doute de l'exercice de cette profession, dans laquelle il obtenait d'ailleurs des succès mérités, il se livra à l'étude des maladies des dents, et se fit recevoir chirurgien-dentiste à Saint-Côme. Plus tard, le roi de Pologne Stanislas l'attacha à sa personne, et la ville de Nancy lui accorda le titre de pensionnaire. De retour à Paris en 1777, Lécluse entreprit la construction d'une salle de spectacle, qu'il ne put achever, se ruina, fut emprisonné pour dettes, et finit pauvre, comme il avait commencé, en jouant les rôles de bouffon dans les vaudevilles. Sa mort eut lieu dans le courant de 1792. Doué de beaucoup d'esprit, et recherché de la société, Lécluse s'était également distingué dans la double carrière qu'il avait parcourue. Auteur bouffon, il a composé plusieurs facéties dans le genre de Vadé, et qui ont eu beaucoup de vogue. Dentiste, il avait les idées les plus saines et les plus judicieuses sur la théorie et la pratique de cet art. Il montra, entre autres, combien il

importe de favoriser la première dentition, afin que la seconde s'opère avec régularité. Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à faire connaître la clef dite de Garengeot, et à propager l'usage de cet instrument.

On a de lui les ouvrages suivans :

Leclusade, ou Dejeûner de la Rapée. Paris, 1748, in-8°.
Cet écrit, réimprimé en 1749 sous le titre de *Poissarderies ou Discours des halles et des ports*, et, en 1755, sous celui de *Déjeûner de la Rapée*, fait partie du recueil des *OEuvres poissardes de Vadé et Lecluse.*
Dessert du petit souper dérobé au chevalier du pélican. Paris, 1755, in-12.
Cet ouvrage contient des plaisanteries dans le genre du précédent.
Ses écrits scientifiques sont:
Traité utile au public, où l'on enseigne la méthode de remédier aux douleurs et accidens qui précèdent et accompagnent la sortie des premières dents. Paris, 1750, in-12.
Anatomie de la bouche. Paris, 1752, in-12.
Eclaircissemens essentiels pour parvenir à préserver les dents de la carie. Paris, 1755, in-12. (L.-J. BÉGIN)

LECOCQ (ANTOINE), médecin de Paris, mort le 28 mars 1550, avait fait ses études dans la Faculté de cette ville, où il pratiqua avec beaucoup de réputation. Ayant été appelé en consultation au sujet de la maladie vénérienne dont François Ier était atteint, il s'opposa vivement à Fernel, et soutint avec chaleur la nécessité de soumettre le roi à l'usage des frictions mercurielles, disant de ce monarque, si l'on en croit Guy Patin : c'est un vilain qui a gagné la vérole, *frottetur* comme un autre, et comme le dernier de son royaume, puisqu'il s'est gâté de la même manière. Ce médecin est auteur de quelques ouvrages.

De ligno sancto non permiscendo. Paris, 1540, in-8°.
Consilia de arthritide. Francfort, 1592, in-8°.
LECOQ (*Pascal*), ou *Gallus*, né dans le Poitou en 1567, reçu docteur à Poitiers en 1597, et mort dans cette ville le 18 août 1632, a publié un catalogue alphabétique des médecins, avec des notes sur leurs écrits et les principaux traits de leur vie, le tout tiré principalement de la bibliothèque de Gesner :
Bibliotheca medica, sive, catalogus eorum qui ex professo artem medicam in hunc usque annum 1589 scriptis illustrarunt. Bâle, 1590, in-8°.
Oratio de Galli gallinacei naturâ et proprietatibus. Poitiers, 1613, in-8°. (J.)

LEDERMUELLER (MARTIN-FROBENIUS), devenu célèbre par ses observations microscopiques, vint au monde à Nuremberg le 20 août 1719. Lorsqu'il eut atteint l'âge de quatorze ans, ses parens le destinèrent au commerce, malgré l'aversion que cette carrière lui inspirait : il ne la suivit cependant que trois années, tant à Francfort qu'à Ratisbonne, et finit par ob-

tenir la permission de se livrer aux affaires. Il entra donc en qualité de clerc chez un notaire de Nuremberg, qui se fit un plaisir de lui apprendre en même temps la pratique, la théorie et l'histoire de la jurisprudence, et qui lui conseilla d'aller étudier la philosophie et le droit à Iéna. Ledermueller partit en 1739 pour cette université, mais les ordres positifs de son père ne lui permirent pas d'y rester, et lui imposèrent l'obligation de revenir à Nuremberg. Un officier autrichien, qu'il rencontra en route, capta sa confiance, et l'engagea pour trois ans comme fourrier. La capitulation ne fut cependant pas exécutée, car à peine fut-il arrivé à Luxembourg, qu'on le contraignit d'entrer dans les rangs des simples soldats. Bientôt, à la vérité, il obtint son congé en fournissant un remplaçant; mais comme il retournait chez lui, des recruteurs l'engagèrent par force au service de France. Son père le racheta une seconde fois, et l'accabla de traitemens si durs, qu'il prit le parti de quitter le toit paternel. Un ami qu'il avait à Roemhild, l'accueillit avec empressement, et lui procura la connaissance du baron de Kaiserling, officier saxon, qui l'emmena avec lui à Dresde, en qualité de secrétaire. Quelque temps après, Ledermueller fut attaché au major-général de Bruehl, qui lui fit dessiner des plans et des cartes. A la fin de la campagne on ne tint pas les promesses qu'on lui avait faites. Révolté de cette injustice, il revint à Nuremberg, ouvrit une étude de notaire, et partit ensuite pour Schweinfurt, en qualité de secrétaire de l'ambassadeur de Suède à la diète de Franconie. Trompé encore une fois dans ses espérances, il reprit le chemin de Nuremberg, et ne tarda pas à accepter la place de secrétaire du prince Rodolphe Cantacuzène, qui habitait alors Wurzbourg. La vie errante de ce prince ne s'accordant pas avec ses propres goûts, il le quitta, et revint parmi ses compatriotes, qui l'honorèrent de plusieurs charges publiques, dont la perte de l'ouie l'obligea de se démettre au bout de trois ans. Un procès fâcheux, dans lequel il se trouva impliqué, lui fit prendre la résolution d'aller passer quelque temps à Erlangue, afin d'y prendre un titre académique qui lui permît d'exercer la profession d'avocat à Nuremberg. Ce projet l'occupait sérieusement, quand tout à coup la surdité dont il était atteint se dissipa. Déjà, depuis quelque temps, il se livrait à des recherches sur la physique et à des observations microscopiques. Ces travaux, qu'il reprit alors avec une nouvelle ardeur, lui procurèrent des amis, avec la protection desquels il fut appelé, en 1760, à Bayreuth, pour y coopérer à l'arrangement du cabinet d'histoire naturelle. Un an s'écoula au milieu d'occupations si conformes à ses goûts; mais un mal d'yeux opiniâtre étant venu le frapper, il fut obligé de se retirer dans sa ville natale, où il mourut, le 16 mai 1769.

Ses nombreux ouvrages, fréquemment consultés par les naturalistes, ont pour titres :

Diatribe de differentiis, quæ procuratores judicii Norimbergensis et sollicitatores in carià consulis Norimb. reipubl. et eorum officia et omnia intercedit. Nuremberg, 1755, in-4°.

Physikalische Beobachtungen der Saamen-Thiergen durch die allerbesten Vergroesserungs-Glaeser und bequemlichsten Mikroscope betrachtet. Nuremberg, 1756, in-4°.

Avec huit planches.

Versuch zu einer gruendlichen Vertheidigung der Saamen-Thiergen; nebst einer Beschreibung der Leeuwenhoekischen Mikroskopen, und einem Entwurf zu einer vollstaendigen Geschichte des Sonnenmikroskops, als der besten Rechtfertigung der Leeuwenhoekischen Beobachtungen. Nuremberg, 1758, in-4°.

Avec six planches. Réponse à quelques objections qui avaient été faites à l'auteur au sujet de l'ouvrage précédent. Ledermueller y rapporte beaucoup d'observations qui confirment ou rectifient celles de Leeuwenhoek. Toutes les figures ne sont pas originales.

Mikroskopische Beytraege. Nuremberg, 1759, in-8°.

Mikroskopische Gemueths-und Augen-Ergoetzung, bestehend in ein Hundert nach der Natur gezeichneten und mit Farben erleuchteten Kupfertafeln, samt deren Erklaerung. Nuremberg, 1761, in-4°.

Der mikroskopischen Gemueths-und Augen-Ergoetzung drittes Funfzig samnt einer getreuen Anweisung, wie man alle Arten Mikroskope geschickt, leicht und nuetzlich gebrauchen soll. Nuremberg, 1762, in-4°. - *Ibid.* 1765, in-4°. - Trad. en français, Nuremberg, 1768, in-4°.

Ces planches sont coloriées. L'auteur y travailla pendant cinq ans.

Nachricht von einer Ausgabe der Abbildungen der seltensten und schoensten Stuecke des hochfuerstl. Naturalienkabinetes in Bayreuth den 10 April 1762. Nuremberg, 1762, in-fol.

Physikalisch-Mikroskopische Beschreibung eines besondern phosphorescirenden und faserichten Steins, mit Vergleichung der Bononiensisch-leuchtenden Steine, auch einiger andern demselben aehnlicher Mineralien und Fossilien. Nuremberg, 1764, in-4°.

Avec six planches.

Physikalisch-Mikroskopisch Zergliederungen des Korns oder Rockens; nebst der Beobachtung seines Wachsthums. Nuremberg, 1764, in-fol.

Avec deux planches.

Physikalisch-Mikroskopische Zergliederung und Vorstellung einer sehr kleinen Winterknospe Hippocastani seu Esculi, oder des wilden Rosskastainenbaums. Nuremberg, 1764, in-fol.

Avec trois planches coloriées.

Mikroskopische Fruehlingssammlung. Nuremberg, 1764, in-fol.

Versuch, bey angenehmer Fruehlingszeit die Vergroesserungsglaeser zum nuetzlichen und angenehmen Zeitvertreib anzuwenden. Leipzick, 1764, in-fol. - Trad. en français, Nuremberg, 1764, in-fol.

Avec douze planches coloriées.

Abgenoethigte Vertheidigung: als ein Anhang seiner mikroskopischen Gemueths-und Augen-Ergoetzung, wider einige von dem Hrn. Verf. des Neuesten aus dem Reich der Pflanzen und der Geschichte der Stubenfliege, in dessen beyden Schriften geäeusserte Zweifel und Vorwuerfe. Nuremberg, 1765, in-fol.

Réponse aux attaques de Gleichen.

Physikalisch-Mikroskopische Vorstellung und Zergliederung einer angeblichen Rockenpflanze, das Stauden-Stech oder Gerstenkorn insgemein genannt. Nuremberg, 1765, in-fol.

Avec trois planches.

Erzaehlungen in Briefen, worinnen ein Christ und ein Freygeist ein Gespraech unter waehrendem Donnerwetter ueber die Unsterblichkeit der Seele halten. Nuremberg, 1765, in-4°.

Physikalisch-Mikroskopische Abhandlung von Asbest, Amiant, Stein-oder Erdflachs, und einiger anderer mit demselben verwandter Fossilien. Nuremberg, 1775, in-4°.

Avec six planches.

Letzte Beobachtungen seiner mikroskopischen Ergoetzungen, welche ein Nest mit der kleinsten Art Schlupfwespe in Flockwolle enthalten. Nuremberg, 1776, in-4°.

Avec dix planches. (A.-J.-L. J.)

LEDESMA (Antoine-Colmenero de), médecin et chirurgien espagnol du dix-septième siècle, a écrit :

Tratado de la naturaleça y calidad del chocolate. Madrid, 1631. — Trad. en français en 1643, in-4°. par R. Moreau, médecin et professeur à Paris. (Lefèvre)

LEDRU (Nicolas-Philippe), que toute la France a connu sous le nom de *Comus*, mérite une place dans ce dictionaire à raison de l'application qu'il fit de l'electricité au traitement de quelques maladies. Né à Paris en 1731, il s'attacha principalement à la physique expérimentale, et dès l'âge de vingt ans, se fit une réputation, non-seulement dans les provinces, mais même à l'étranger, par ses récréations physiques et mathématiques. Louis xv, à son retour, le plaça auprès du duc de Bourgogne, en qualité de physicien, et le nomma professeur de mathématiques des enfans de France. Etant à Londres en 1766, il fit construire par Nairn des boussoles horizontales et verticales, et plusieurs autres instrumens de physique. C'est sur un modèle de lui que fut faite l'aiguille d'inclinaison dont le capitaine Philips se servit dans son voyage au pôle boréal. Vers le même temps le roi de France lui accorda un brevet pour acièrer le fer à la manière des Anglais, et pour la fabrication des instrumens de physique de toute espèce. Il ne tarda pas non plus à obtenir la permission de compulser le dépôt des cartes de la marine et les cartons renfermant les observations magnétiques, pour en extraire ce qu'il jugerait convenable aux projets qu'il méditait. L'immense recueil d'extraits qu'il fit lui servit pour composer, d'après un autre système que celui de Halley, des cartes nautiques, dont il remit des exemplaires manuscrits à Lapeyrouse en 1785. Ce fut en 1772 qu'il commença pour la première fois à montrer les effets de la catoptrique, sous le nom de *fantasmagorie*. L'électricité lui ayant paru susceptible d'être appliquée au traitement de l'épilepsie, de la catalepsie et d'autres affections nerveuses, la Faculté de médecine choisit, en 1782, pour examiner ses procédés, une commission dont le rapport favorable lui valut, ainsi qu'à ses deux fils, le titre de physi-

cien du roi. Ce rapport fut imprimé la même année, avec l'aperçu du système de l'auteur, qui, malgré le bruit qu'il fit dans le temps, est tombé tout à fait dans l'oubli, et ne mérite pas d'en être tiré. Ledru mourut à Paris, le 6 octobre 1807.

(o.)

LEEUWENHOECK (Antoine), célèbre naturaliste et physicien, naquit à Delft, le 24 octobre 1632. A l'âge de seize ans, ses parens le placèrent chez un marchand d'Amsterdam, pour lui faire apprendre le commerce, mais il n'y resta qu'un petit nombre d'années, revint dans sa ville natale, et, après s'y être marié, s'abandonna tout entier au penchant qui l'entraînait dans les sciences physiques. Quoique sans guide, il y fit d'assez grands progrès, et s'appliqua surtout à la construction des microscopes, que personne, peut-être, n'a su manier aussi habilement que lui, et avec lesquels il fit une quantité prodigieuse d'observations. Malheureusement il n'avait pas le génie nécessaire pour diriger ces observations vers un but déterminé, ni pour en tirer tout le fruit possible. Folkes et Baker ont reconnu qu'aucun des microscopes qu'il employait ne grossissait les objets plus de cent cinquante fois, ce qui donne la plus haute idée de sa sagacité et de son talent observateur. Ses travaux le firent admettre, en 1679, parmi les membres de la Société royale de Londres, à laquelle il communiquait tous ses mémoires, et qui les insérait dans les Transactions philosophiques. Il mourut le 28 août 1723. Ne pouvant passer en revue toutes ses découvertes, nous nous contenterons de signaler les plus intéressantes de celles qu'il a faites dans ses recherches sur la structure intime des diverses parties du corps humain.

On doit placer au premier rang ses observations sur les globules du sang, dont l'existence a été bien constatée depuis, mais qui ont fourni matière à tant d'hypothèses physiologiques et même pathologiques, par exemple à la théorie de Boerhaave sur l'inflammation. Il les a décrits comme des corpuscules ovales, aplatis et composés de six petits cônes qui nagent dans le sérum, et qui, pris séparément, ne réfléchissent pas la couleur rouge, mais qui, par leur réunion, communiquent au sang les qualités physiques que nous lui connaissons. Les mêmes globules ont été retrouvés par lui dans presque toutes les humeurs du corps, dont ils paraissent effectivement faire partie intégrante essentielle. Il a aperçu les animalcules du sperme, dont il a donné une description fort étendue, et qui exercèrent si activement son imagination, qu'il crut avoir entrevu en certains d'entre eux la figure de l'homme. Il supposait que ces petits corps, parvenus dans la matrice, y causaient une irritation qui attire l'œuf, et qu'ils communiquent la vie à l'embryon contenu dans ce dernier. Ces fameux animalcules,

dont Needham et Buffon se sont tant occupés, lui fournirent encore un plus ample sujet de fictions, qu'il serait inutile de rapporter ici; nous dirons seulement, pour en donner une idée, que Leeuwenhoeck prétendait avoir vu les animalcules spermatiques dans les animaux de toute grosseur et de toute espèce, depuis le cheval jusqu'au taon. Il paraît que ce physicien a décrit bien des choses qu'il n'avait pas vues, car il admet les pores de la peau, qu'on n'a pu retrouver depuis, avec des instrumens bien plus parfaits que les siens. De même, il a soutenu que la membrane muqueuse des intestins est musculeuse, et que la pulsation n'est pas due aux artères, mais aux veines. Son mémoire sur la structure des fibres musculaires n'est également qu'un tissu de fictions; il admet dans chaque fibre trois mille deux cents filamens, entourés chacun d'un grand nombre d'anneaux. L'épiderme, dont il a connu assez bien la texture, lui paraissait être produit par la matière de la transpiration condensée. Toutes ces assertions, et autres semblables que nous passons sous silence, prouvent assez qu'il voyait moins avec les yeux qu'avec l'imagination au travers de son microscope, et malheureusement il en a été de même pour la plupart de ceux qui ont voulu faire servir cet instrument, si difficile à bien manier, à l'investigation des phénomènes de la vie. Ses mémoires ont paru, pour la plupart, détachés les uns des autres, dans les Transactions philosophiques. Gronovius en donne la liste suivante :

Ondervindingen en beschryvingen der onsigtbare geschapene waarheden vervat in verschiedene brieven an het K. Soc. Leyde, 1684, in-4°.

Ontdekkingen en ontleedingen van sout figuren, van levendige dierkens in mannelyke saden der Baermoeder ingestort, en van de voortteelinge. Leyde, 1685, in-4°.

Ontleedingen en ontdekkingen van het begin der planten, en zaden van boomen, waaruyt beweezen word, dat jeder boonn och plant zyn rol van mannekœ en wyfken speelen moet, als mede dat dieren van verscheyde aart met malkanderen verzamlende noodzaakelyk moeten schepzels hervoorbringen, die nog na de vader, nog na de moeder gelyken. Leyde, 1685, in 4°.

Ontledingen en ontdekkingen van de cinnaber naturalis en buspoeder. Leyde, 1685, in-4°.

Vervolge der brieven geschreeven aan de K. Soc. in Londen. Leyde, 1688, in-4°.

Natuurs verborgentheden ontdekt zynde een tweede vervolg der brieven aan de K. Soc. Delft, 1689, in-4°.

Ontledingen en ontdekkingen van onsigtbare verborgentheden. Leyde, 1691, in-4°.

Deerde vervolg der brieven geschreeven aan de K. Soc. in Londen. Delft, 1693, in-4°.

Vierde vervolg der brieven geschreeven aan de K. Soc. in Londen. Delft, 1694, in-4°.

Vyfde vervolg der brieven geschreeven aan verschydene hooghe standspersoonen en geleerde luyden. Delft, 1696, in-4°.

Zesde vervolg der brieven geschreeven aan verschydene hooghe stands-persoonen en geleerde luyden. Delft, 1697, in-4°.

Vervolg, waar in gehandelt wordt van veele opmerkens en verwonderens waardige natuurs geheimen. Delft, 1702, in-4°.

Sendbrieven 200 aan de hoogedeleheeren de Kon. Soc. als aan andere aanzienlyke en geleerde luyden over verscheyde verborgenheden der natuur. Delft, 1718, in-4°.

Ses œuvres ont paru réunies en hollandais, sous le titre:

Natuurkundige werken. Delft, 1696, in-4°. - Trad. en latin, Leyde, 1722, 4 vol. in-4°.

Les observations sur le sang ont été traduites en français par Mesmin, Paris, 1679, in-12. (z.)

LEFÉBURE (Guillaume-René), baron de Saint-Ildephont, né le 25 septembre 1744, à Sainte-Croix sur Orne, était fils d'un gentilhomme que ses qualités personnelles firent honorer par ses concitoyens jusqu'à l'âge de cent ans, qu'il termina son existence. Lefébure acheva de bonne heure ses études, et fut admis en 1769 au service du roi, dans la compagnie des chevau-légers; mais un goût prononcé l'entraîna vers les sciences. Il se fit recevoir docteur en médecine et devint, en 1795, médecin de *Monsieur*, aujourd'hui Louis XVIII. Forcé de s'expatrier en 1790, il exerça successivement l'art de guérir en Hollande, en Allemagne et en Italie, jusqu'en 1801. A cette époque il rentra en France, d'où ses opinions politiques le forcèrent bientôt à sortir une seconde fois. Il exerçait sa profession à Munich, lorsque les armées françaises ouvrirent la campagne d'Autriche en 1809. Le triste et sanglant résultat des batailles qui avaient encombré les hôpitaux bavarois de Français mutilés ou succombant au terrible fléau du typhus, réveilla des sentimens de patriotisme dans son cœur; il courut au devant des besoins de ses compatriotes malheureux, et ne tarda pas à devenir la victime de son dévouement. Nommé médecin en chef des hôpitaux d'Augsbourg le 6 mai 1809, il mourut du typhus le 27 juillet de la même année. Comme il était très-connu en Allemagne par ses ouvrages et par ses opinions philosophiques et libérales, quelques ecclésiastiques d'Augsbourg entreprirent sa conversion lorsqu'ils le surent au lit de mort. L'un d'eux, dont l'opiniâtreté lui devenait insupportable, reçut cette réponse : « Mon cher abbé, dites à qui vous voudrez que vous m'avez confessé, je vous y autorise; mais, au nom de dieu, laissez-moi mourir en paix. Je vous préviens au surplus que voici mon dernier mot..... » (en montrant une canne qu'il avait fait placer auprès de lui, sur son lit.) Se voyant enfin seul, il dit à son fils, aujourd'hui officier dans un des régimens de l'armée française : « Mon ami, comme je suis définitivement brouillé avec ces messieurs, vous me ferez enterrer dans le cimetière protestant. » Ceux de ses ouvrages dont nous avons pu recueillir les titres sont les suivans :

Méthode familière pour guérir les maladies vénériennes, avec les recettes des remèdes qui y sont propres. Paris, 1773, in-8°. - *Ibid.* 1775, 2 vol. in-8°.

Instruction très-superficielle pour les gens du monde, plutôt que pour les médecins. L'auteur y conseille un chocolat antivénérien, dans lequel entre le sublimé, et au moyen duquel on peut, dit-il, se guérir publiquement et être à l'abri de tout soupçon. Il a aussi proposé de remplacer les frictions par des caleçons imprégnés d'un onguent mercuriel. A la suite de cet insignifiant traité, on trouve une bibliographie syphilitique fort superficielle et fort incomplète, mais écrite avec feu et esprit, toutes les fois surtout qu'il s'agit de démasquer les manœuvres du charlatanisme.

Etat de la médecine, de la chirurgie et de la pharmacie en Europe pour l'année 1776. Paris, 1777, in-8°.

République fondée sur la nature physique et morale de l'homme. Francfort, 1798, in-8°.

Recherches théoriques et pratiques sur l'existence du fluide nerveux. Francfort, 1800, in-8°.

Histoire anatomique, physiologique et optique de l'œil. Francfort, 1803, in-8°. (J.)

LEFEBURE (Louis), ancien professeur à l'Athénée de Paris, et membre de diverses sociétés littéraires, cultive la botanique avec succès. Il a tenté d'établir un nouveau système foliaire qui tendrait à faciliter l'étude de cette science, sur laquelle on lui doit les ouvrages suivans :

Méthode signalementaire pour servir à l'étude des noms des plantes. Paris, 1814-1815, 3 cahiers in-8°.

Concordance des trois systèmes de Tournefort, Linné et Jussieu, appliquée aux genres de plantes qui croissent spontanément dans le rayon de dix lieues autour de Paris. Paris, 1816, in-8°.

Vrai système des fleurs. Paris, 1817, in-8°.

Atlas botanique ou clef du jardin de l'univers, d'après les systèmes de Tournefort et de Linné réunis. Paris, 1817, in-8°. (O.)

LEFEVRE (Nicolas), chimiste français, était membre de la Société royale de Londres, et attaché à la maison de Charles II, roi d'Angleterre, en qualité de pharmacien. Il était très-exact et très-fidèle dans l'exposition des expériences, et l'on ne saurait trop le louer pour la précision avec laquelle il a décrit tous ses procédés, et le détail dans lequel il est entré sur les circonstances des opérations. C'était un chimiste habile, qui, bien que parlant trop au long des propriétés des médicamens, n'avait pas beaucoup de confiance dans les préparations aurifères. Il savait qu'on peut falsifier le mercure avec le plomb et le bismuth, sans que l'amalgame cesse de passer à travers la peau de chamois, et il a indiqué des moyens certains pour reconnaître cette fraude. On peut le considérer comme le premier qui ait donné en français un abrégé des procédés les plus en usage, en observant l'ordre des corps qu'il soumet à l'opération, et dont il fait l'analyse. Son traité de chimie a pour titre :

Traité de la chimie. Paris, 1660, 2 vol. in-8° - Paris et Leyde, 2 vol. in-12. - Paris, 1674, 2 vol. in-12. - Leyde, 1696, 2 vol. in-12. - Paris, 1751, 5 vol. in-12. - Trad. en anglais, Londres, 1664, in-4°. ; *Ibid.* 1670, in-4°. - en allemand, Nuremberg, 1672, in-8°. ; *Ibid.* 1685, in-8°. ; *Ibid.* 1688, in-8°. (o.)

LEGALLOIS (Julien-Jean-César), né à Cherneix, bourg à deux lieues de Dol, en Bretagne, était fils d'un fermier qui lui fit donner une éducation soignée, dont il profita rapidement. Après avoir remporté tous les prix de rhétorique au collége de Dol, il alla suivre les cours de médecine à Caen, et y resta jusqu'au moment où la révolution ayant éclaté, il prit les armes en 1793, en faveur du parti fédéraliste. Obligé de se cacher après la défaite de ce parti, il fut dénoncé, et partit pour Paris, où il se perdit dans la foule des élèves en médecine, suivant la pratique des grands maîtres dans les hôpitaux de la capitale. Dénoncé une seconde fois, il se présenta au comité des poudres et salpêtres, subit des examens, et fut envoyé dans son département pour y diriger la fabrication de la poudre. Un an après, l'École de santé fut fondée. Legallois obtint d'y être envoyé par son district, comme élève, ainsi que le furent Bayle, Duméril et plusieurs autres qui se sont fait une réputation par de grands et utiles travaux. Le Gallois se distingua parmi ses condisciples, et joignit à l'étude de la médecine celle des langues grecque, italienne et anglaise; en 1801 il prit le bonnet de docteur, et dès-lors ses recherches se dirigèrent exclusivement vers la physiologie, dans l'étude de laquelle il paraît avoir suivi les principes de M. Cuvier et l'exemple de Bichat, qui, doué de plus de génie, avait moins de sévérité dans l'esprit. Legallois était très-myope, ses doigts étaient gros et courts, et pourtant il déploya une adresse singulière dans les expériences sur les animaux vivans. En 1813 il fut nommé médecin de Bicêtre; sans cesser de demeurer à Paris, il se rendait chaque jour à pied dans cette maison. Ce fut à la suite d'une course de ce genre, qu'il éprouva une péripneumonie, dont il mourut en février 1814, après avoir refusé de se laisser saigner, prétendant que l'inflammation à laquelle il était près de succomber était de nature adynamique. J'ai connu plus d'un jeune médecin de grande espérance qui sont morts victimes de cette funeste théorie. Legallois était un physiologiste expérimentateur, dans l'acception la plus noble de ce mot, et ce qui le caractérise surtout, c'est la réserve avec laquelle il tirait des conclusions de ses expériences, toutes remarquables par leur variété, l'esprit inventif, et l'espèce de préscience qui présidait à leur accomplissement. On a de lui :

Le sang est-il identique dans tous les vaisseaux qu'il parcourt? Paris, an XIII, in-8°.

Cet opuscule est un modèle précieux de discussion physiologique, près duquel de nombreuses productions, plus en vogue, paraissent bien mesquines.

Expériences sur le principe de la vie, notamment sur celui des mouvemens du cœur et sur le siége de ce principe. Paris, 1812, in-8°.

Ce titre vague et même bizarre cache plutôt qu'il ne montre un des plus beaux monumens physiologiques élevés, par les Français, depuis que la science de la vie a reçu une direction vraiment philosophique. Au lieu d'en faire l'analyse, il faut mieux y renvoyer le lecteur.

Legallois a inséré dans divers recueils des mémoires, dont plusieurs, lus à l'Institut, sur les *dents des lapins et des cabiais*, sur la *durée de la gestation* dans ces derniers animaux, sur la *section de la huitième paire de nerfs*, sur le *relâchement des symphyses et du bassin dans les cabiais à l'époque du part.* Il a fait la partie anatomique et physiologique de l'excellent article *cœur* du grand Dictionaire des sciences médicales.

(F.-G. BOISSEAU)

LEHMANN (JEAN-GOTTLOB), célèbre minéralogiste allemand, négligea tout à fait, pour la physique et la chimie, la médecine, dans laquelle il avait cependant pris le bonnet de docteur. Frédéric-le-Grand, instruit des talens qu'il possédait, lui donna entrée dans le conseil des mines. Cette place fournit à Lehmann l'occasion de parcourir toutes les provinces de la Prusse, pour visiter les travaux d'exploitation et faire de nouvelles expériences. En 1761, la fortune qui, depuis cinq ou six ans, l'accablait de ses rigueurs, cessa de le persécuter. Elisabeth l'appela en Russie, avec le titre de membre de l'Académie et une pension de mille roubles. Lehmann accepta avec empressement ces offres avantageuses et honorables. Il mourut à Pétersbourg, le 20 février 1767, par l'explosion d'un creuset rempli d'arsenic. Ses ouvrages sur la chimie et la métallurgie lui ont fait une juste réputation dans toute l'Europe.

Abhandlung von phosphoris, deren verschiedener Bereitung, Nutzen und andern dabey vorkommenden Anmerkungen. Dresde et Léipzick, 1749, in-4°.

Einleitung in einige Theile der Bergwissenschaft. Berlin, 1751, in-8°.

Epistola gratulatoria de aëre sub terrâ latente caussâ movente vulcanorum. Berlin, 1752, in-4°.

Abhandlung von den Metallmuettern, und von Erzeugung der Metalle, aus der Naturlehre und Bergwerkswissenschaft hergeleitet, und mit chymischen Versuchen erwiesen. Berlin, 1752, in-8°.

Versuch einer Geschichte von Floetzgebirgen. Berlin, 1756, in-8°.

Physikalische Gedanken vom Erdbeben, und deren Fortpflanzung unter der Erden. Berlin, 1757, in-8°.

Kurzer Entwurf einer Mineralogia. Berlin, 1759, in-8°. - *Ibid.* 1760, in-8°. - Francfort et Léipzick, 1769, in-8°.

Cadmiologia, oder Geschichte des Farben-Kobolds. Kœnigsberg et Léipzick, tome I, 1761; II, 1766, in-4°.

Kurze Untersuchung der sogenannten versteinerten Kornaehren und Stangengraupen von Frankenberg in Hessen. Kœnigsberg et Léipzick, 1760, in-4°.

Probierkunst. Berlin, 1761, in-8°.

Specimen orographiæ generalis, tractus montium primarios globum

nostrum terraqueum pervagantes sistens. Saint-Pétersbourg, 1762, in-4°.
Lehmann a inséré plusieurs dissertations dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin, les nouveaux Commentaires de celle de Saint-Pétersbourg, les Mémoires de la Société économique de la même ville, et ceux de l'Académie des sciences de Harlem. Plusieurs de ses écrits ont été traduits en français par le baron d'Holbach, sous le titre de : Traités de physique, d'histoire naturelle et de minéralogie (Amsterdam, 3 vol. in-12). Le traducteur a joint de savantes notes à cet ouvrage, et l'a refondu presqu'en entier dans le grand Dictionaire encyclopédique. (1.)

LEICHNER (Eccard), de Saltzungen, dans la Thuringe, vint au monde le 15 janvier 1612. Ses parens n'épargnèrent rien pour lui donner une brillante éducation, et voulurent le consacrer à l'état ecclésiastique, pour accomplir un vœu que la crainte de le perdre leur avait arraché dans une maladie grave qui fut sur le point de l'enlever à l'âge de douze ans. Ils l'envoyèrent en conséquence à Eisenach, d'où il passa bientôt à Cobourg. Etant revenu, au bout d'un temps assez court, dans le sein de sa famille, il accompagna son père à Francfort-sur-le-Mein, et poussa lui-même jusqu'à Strasbourg. Jusqu'alors il ne s'était occupé que de philosophie proprement dite; mais lorsqu'il s'agit de faire choix d'une profession, ses goûts ne se trouvèrent pas d'accord avec les désirs de ses parens, malgré l'opposition desquels il embrassa la carrière médicale. Les troubles causés par la guerre de trente ans, et dont sa famille fut victime avec tant d'autres, interrompirent le cours de ses études, qu'il reprit en 1636, à Iéna. Après avoir entendu les leçons du célèbre Rollfonk dans cette Université, il se mit à pratiquer l'art de guérir; d'abord à Weimar, puis à Sondershausen, à Nordhausen et à Ordruff. Enfin il revint à Iéna prendre le titre de docteur, et se rendit aussitôt après à Erfurt, où l'Université lui conféra une chaire en 1646. Il mourut le 29 août 1690. Dans le cours de sa longue carrière académique, il eut à soutenir des discussions souvent assez vives, que son caractère aigre et son goût pour les paradoxes lui attiraient. Ennemi de tout ce qui était nouveau, il combattit Descartes et Van Helmont, et se donna le ridicule de vouloir réfuter la circulation du sang. Ses ouvrages sont :

De motu sanguinis exercitatio anti-harveiana. Arnstadt, 1645, in-12. - Iéna, 1653, in-12. - Arnstadt, 1665, in-12.

De atomorum subcœlestium syndiacrasi exercitationes. Erfurt, 1645, in-4°.

De generatione seu propagativâ animalium, plantarum et mineralium multiplicatione in genere, exercitationes physicæ antiperipateticæ XX. 1649, in-4°.

De indivisibili et totali cujusque animæ in toto suo corpore et singulis ejus partibus existentiâ, dissertatio tripartita. Erfurt, 1650, in-12.

Isagogicum de philosophicâ seu apodicticâ scholarum emendatione. Erfurt, 1652, in-4°.

Hypomnemata VII de cordis et sanguinis motu. Iéna, 1653, in-12.

Πέψις exercitationum de calido innato, prœterque humido radicali universim, imprimis autem humani corporis partium. Erfurt, 1654, in-12.

De tempore magorum, hoc est quo magi ex oriente recens natum Christum Bethlehemi adorarint, commentatio analytica. Arnstadt, 1655, in-12.

Apodictica plenius delineata. Erfurt, 1656, in-4°.

Διάσκεψις anatomico-medica de cordis constitutione et usu. Erfurt, 1657, in-4°.

Hypotyposis theorematica libri I de apodicticâ scholarum emendatione, et prœcisè quidem de vero philosophiœ bono, cum appendiculâ. Erfurt, 1657, in-4°.

Wohlgemeintes Bedencken von apodiktischer Schul-Verbesserung. Erfurt, 1657, in-8°.

Gefaehrlicher und schaendlicher Arzney-Missbrauch. Erfurt, 1660, in-8°.

Dissertatio de phthisi, affectu famoso œquè ac gravissimo. Erfurt, 1661, in-4°.

De apodicticâ philosophicâ scholarum emendatione liber primus. Erfurt, 1662, in-4°. - Francfort, 1688, in-4°.

Dreyfache Schluss-Anzeige von D. Eccardi Leichneri unter Haenden habender apodiktischen Emendation derer abwegigen philosophischen Disciplinen, und des allgemeinen studii veritatis. Erfurt, 1662, in-12.

Diatyposis theorematica de omnifario nocentissimoque sequioris philosophiœ malo et hujusdem causis. Erfurt, 1663, in-12.

Schediasmata analytica de principiis medicis. Erfurt, 1664, in-12.

Pestis tela prœvisa, das ist Vorsorge und guter Rath, was Massen nebst goettlicher Huelfe die Gefahr der bey jetziger Zeit an Nieder-Rheinstrom und angraenzenden Orthen grassirenden Seuche der Pestilenz durch ordentliche Arzney Mittel sicherlich zu verhueten und curiren. Erfurt, 1666, in-8°.

Tyronicium analyticum, seu verœ logices prima quœque elementa. Erfurt, 1666, in-8°. - Francfort, 1688, in-8°.

Synopsis universalis operis de apodicticâ scholarum emendatione anterior. Erfurt, 1666, in-8°.

Apodiktischer Pruefe-Spiegel Wissen und gewissenhaffter Liebhaber. Erfurt, 1669, in-8°.

Heilsamer Bericht, wie die jetzt grassirende Ruhr zu erkennen, zu verhueten und zu curiren sey. Erfurt, 1669, in-12.

Basis analytica, hoc est Erotematum de verœ analytices fine et constitutione. Erfurt, 1670, in-12. - Francfort, 1688, in-12.

Dissertatio de cholerâ humidâ. Erfurt, 1670, in-4°.

Dissertatio de dentium dolore. Erfurt, 1670, in-4°.

Dissertatio de hysteromaniâ. Erfurt, 1671, in-4°.

Clavis analytica, seu annotationes in Tyrocinium suum analyticum. Erfurt, 1672, in-8°. - Francfort, 1688, in-8°.

Anticorollarium Kippingianum, seu animadversiones physico-medicœ bipartitœ in corollario de sanguinis motu Henr. Kippingi. Erfurt, 1672, in-4°.

Dissertatio de vertigine. Erfurt, 1674, in-4°.

Dissertatio de maniâ. Erfurt, 1674, in-4°.

Archœus synopticus, sive duodecim tabulœ de legibus medicœ reipublicœ fundamentalibus. Erfurt, 1674, in-12.

De principiis medicis epistola apologetica ad illustre medicorum in academiâ Lipsiensi collegium Erfurt, 1675, in-12.

Epicrisis medico-analytica super undecim disputationibus medicis Francisci de le Boë Sylvii. Erfurt, 1676, in-12.

Dissertatio de regimine gravidarum. Erfurt, 1677, in-4°.
Dissertatio de dysenteriâ. Erfurt, 1677, in-4°.
Dissertatio de emansione mensium præternaturali. Erfurt, 1679, in-4°.
Dissertatio de scabie. Erfurt, 1680, in-4°.
Dissertatio de fame caninâ. Erfurt, 1680, in-4°.
Dissertatio de scorbuto. Erfurt, 1682, in-4°.
Vera et enormis intelligentia, sive humani intellectus γνῶθι σεαυτον. Erfurt, 1682, in-12. - *Ibid.* 1687, in-12.
Dissertatio de manu dei funestissimâ, lue pestiferâ. Erfurt, 1682, in-4°.
Dissertatio de mensium suppressione. Erfurt, 1684, in-4°.
Dissertatio de cordis palpitatione. Erfurt, 1686, in-4°.
Anti-Cartesius, seu de naturâ redivivâ per vindicationem ab internecinis Cartesii. Erfurt, 1686, in-4°.
Gymnasiosophia, hoc est, viva idea gymnasii in christianæ reipublicæ apprimè salutarem hodiè usum per omnia benè constituti. Erfurt, 1687, in-12.
Pseudanalysis proscripta, seu elenctica epicrisis, duabus constans epistolis. Erfurt, 1687, in-4°.
Der Schade Joseph, wie er heut zu Tage besonders bey Kirchen und Schulen sich befindet. Francfort, 1687, in-12.
Dissertatio de anasarcâ. Erfurt, 1688, in-4°.
Gymnasium gemens sub tralatitiæ logices perindignè pariter ac sontico, seu antanalytico, onere. Erfurt, 1688, in-12.
Prosphonesis analytica ad cordatiores gymnasii antistites de probatione signorum hujus temporis. Erfurt, 1689, in-12.
Dissertatio de medicinâ universali. Erfurt, 1689, in-4°.
Dissertatio de redivivâ hepatis sanguificatione. Erfurt, 1689, in-4°.
Dissertatio de melancholiâ hypochondriacâ. Erfurt, 1689, in-4°.
Dissertatio de naturali ventriculi functione. Erfurt, 1689, in-4°.
Dissertatio de apoplexiâ. Erfurt, 1690, in-4°.
Dissertatio de catarrho. Erfurt, 1690, in-4°. (A.-J.-L. JOURDAN)

LEIDENFROST (JEAN-GOTTLOB), né le 24 novembre 1715 à Ortenberg, dans le comté de Stolberg, fit ses études à Giessen, à Léipzick et à Halle. Après avoir pris le grade de docteur dans l'université de cette dernière ville, il fit divers voyages, vint à Berlin, qu'il habita pendant quelque temps, et prit du service, comme médecin, dans les troupes prussiennes, avec lesquelles il fit la première campagne de Silésie. En 1743, l'Université de Duisbourg lui conféra une chaire, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 2 décembre 1794. Il a inséré une foule d'articles et de mémoires détachés sur toutes sortes de sujets, dans la Gazette littéraire de Duisbourg, et publié en outre les opuscules suivans :

Dissertatio de motibus corporis humani, qui fiunt in proportione harmonicâ, præsertim crisibus et febribus. Halle, 1741, in-4°.
Acrisia, hiatus et errores criseos perpetuæ, quam celeb. Segnerus formavit in duo capita geometriæ illustris Wolfii. Berlin, 1742, in-8°.
Programma de volvulo intestini singulari. Duisbourg, 1750, in-4°.
Exercitatio academica de succis herbarum recentium recenter expressis eorumque usu ad morbos præter scorbutum adhibitis. Duisbourg, 1751, in-4°.
Exercitatio academica de coagulo seroso et ejus resolventibus medicinis. Duisbourg, 1752, in-4°.

Exercitatio academica exhibens nonnullas observationes circà aquæ simplicis naturam. Duisbourg, 1753, in-4°.
De aquæ communis nonnullis qualitatibus tractatus. Duisbourg, 1756, in-8°. – *Ibid.* 1796, in-8°.
Programma de honore terreis medicaminibus restituendo. Duisbourg, P. I, 1756; II, 1759, in-4°.
Exercitatio academica de lethargo hirudinis. Duisbourg, 1758, in-4°.
Exercitatio academica medico-forensis de scriptionis possibilitate et impedimentis. Duisbourg, 1759, in-4°.
Dissertatio de methodo explorandi morborum latentes caussas per vitalium, animalium et naturalium functionum examen. Duisbourg, 1768, in-4°.
Oratio funebris post exsequias ritè paractas Joh.-Hildebr. Withofii habita. Duisbourg, 1769, in-4°.
Propempticon inaugurale de utilitate hypothesium. Duisbourg, 1771, in-4°.
Vindiciæ pro officio controverso musculi digastrici. Duisbourg, 1771, in-4°.
Dissertatio de sensu gustûs, qui in faucibus est, ab eo, qui per linguam exercetur, planè diverso. Duisbourg, 1771, in-4°.
Dissertatio de machinæ definitione, et quatenus corpus humanum sit machina. Duisbourg, 1771, in-4°.
Dissertatio de morbo convulsivo epidemico Germanorum, vulgò die Kriebel-Krankheit. Duisbourg, 1771, in-4°.
Dissertatio de rachitide. Duisbourg, 1771, in-4°.
Dissertatio de motu peristaltico cutis humanæ aliquando visibili. Duisbourg, 1772, in-4°.
Dissertatio de sacchari effectibus salubribus et insalubribus in corpus humanum. Duisbourg, 1775, in-4°.
Dissertatio de arthritide vagâ. Duisbourg, 1775, in-4°.
Dissertatio de morbis ossium. Duisbourg, 1775, in-4°.
Dissertatio de dysenteriâ, quæ anno 1779 latè grassata est. Duisbourg, 1780, in-4°.
Dissertatio de illâ hæmoptisi, quam phthisis sequi solet. Duisbourg, 1781, in-4°.
Tentamen chymicum de theoriâ solutionum. Duisbourg, 1782, in-4°.
Dissertatio de symptomatibus qualitatum. Duisbourg, 1782, in-4°.
Dissertatio de cancro scorbutico. Duisbourg, 1782, in-4°.
Super Pythagorico, mentem esse numerum, considerationes medicæ; adjectæ J. B.-C. de Schoenleben tentamini de calore animali. Duisbourg, 1783, in-4°.
Dissertatio de oleorum dulcium virtute medicâ resolvente. Duisbourg, 1783, in-4°.
Propempticon inaugurale, quo fabula cartesiana, cerebrum esse sensorium commune, falsitatis arguitur. Duisbourg, 1784, in-4°.
Dissertatio de asthmate. Duisbourg, 1784, in-4°.
Dissertatio de tinnitu aurium. Duisbourg, 1784, in-4°.
Dissertatio de susurru aurium. Duisbourg, 1785, in-4°.
Confessio, quid putet per experientiam didicisse de mente humanâ. Duisbourg, 1793, in-8°. -Trad. en allemand, Duisbourg, 1794, in-4°.
Après la mort de Leidenfrost, il parut :
Opuscula physico-chimica et medica, antehac seorsim edita, nunc post ejus obitum collecta. Lemgo, 1797-1798, 4 vol. in-8°. (J.)

LEIGH (Charles), médecin et naturaliste anglais, admis en 1685 parmi les membres de la Société royale, était de Grange,

dans le duché de Lancastre. Il fut reçu docteur à Cambridge, et pratiqua ensuite l'art de guérir à Londres avec beaucoup d'éclat. Ses ouvrages ont pour titres :

Phthisiologia Lancastriensis, cum tentamine philosophico de mineralibus aquis in eodem comitatu observatis. Londres, 1694, in-8°. - Genève, 1727, in-4°., avec les œuvres de Morton.

Exercitationes quinque de aquis mineralibus, thermis calidis, morbis acutis, morbis intermittentibus, hydrope. Londres, 1697, in-8°.

The natural history of Lancashire, Cheshire and the peak in Derbyshire. Oxford, 1700, in-fol.

L'auteur n'a traité en détail que des minéraux et des eaux minérales. Cet ouvrage renferme beaucoup d'observations relatives à la médecine, Leigh exposant les maladies les plus communes dans les provinces qu'il a parcourues en naturaliste. (o.)

LEYVA Y AGUILAR (François de), de Cordoue, fut reçu docteur en médecine à l'Université d'Alcala de Hénarès. De retour dans sa patrie, il écrivit :

Desengaño contra el mal uso del tabaco. Cordoue, 1633, in-4°.

Decision del conocimiento del penado por la orina. Cordoue, 1633, in-4°. (lefèvre)

LEMAITRE (Rodolphe), médecin de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, qu'il accompagna dans son voyage en Lorraine, était de Tonnerre, en Champagne. Il mourut vers l'an 1632, après avoir publié les ouvrages suivans :

De temporibus humani partûs. Nîmes, 1591, in-8°.

Doctrina Hippocratis. Aphorismi novâ interpretatione ac methodo exornati. Paris, 1613, in-12.

Préservatif des fièvres malignes de ce temps. Paris, 1619, in-8°. - Pont-à-Mousson, 1631, in-8°.

Conseils préservatifs et curatifs contre la peste, plus contre les piqûres venimeuses. Epinal, 1632, in-16. (z.)

LEMERY (Louis), fils du suivant et digne élève d'un père aussi recommandable, naquit à Paris le 25 janvier 1677. Sa famille désirait qu'il embrassât la carrière du barreau; mais la fréquentation du laboratoire de son père, et le goût qu'il prit insensiblement pour la médecine, le déterminèrent à se mettre sur les bancs de la Faculté, qui le décora du titre de docteur en 1698. Deux ans après, il entra à l'Académie des sciences. En 1708, il fut chargé de suppléer Fagon et Berger au Jardin du roi, et en 1710 il obtint à l'Hôtel-Dieu une place de médecin, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Douze ans après, il acheta une charge de médecin du roi, et ce fut en cette qualité qu'il accompagna l'infante d'Espagne, venue en France pour épouser Louis XV. A la mort de Geoffroy, en 1731, il fut nommé pro-

fesseur de chimie au Jardin du roi. Sa mort eut lieu le 9 juin 1743. Les Actes de l'Académie renferment un grand nombre de mémoires qu'il avait composés sur le cochléaria, le cressou, le borax, la cire, la manne, la laque, les cloportes, le nitre, le sel ammoniac, l'alun, le fer, le feu, la lumière, etc. Il a publié en outre les ouvrages suivans :

Ergò propter canis exortum difficiles æstate purgationes. Paris, 1698, in-4°.
Ergò qui morbos neglectâ chymicâ cognitione oppugnant veri empirici. Paris, 1699, in-4°.
Traité des alimens. Paris, 1702, in-12. - *Ibid*. 1705, in-12. - *Ibid*. 1709, in-8°. - *Ibid*. 1755, 2 vol. in-12. -Trad. en anglais, Londres, 1704, in-8°.; *Ibid*. 1745, in-8°.
Il règne, dans ce livre, un ordre, une clarté et une érudition admirables. Bruhier a enrichi l'édition de 1755 d'additions précieuses, qui sont parfaitement dignes de l'original.
Dissertation sur la nourriture des os. Paris, 1704, in-12. - Leyde, 1709, in-8°. -Trad. en allemand, Dresde, 1711, in-8°. (A.-J.-L. J.)

LEMERY (Nicolas), célèbre chimiste, vint au monde à Rouen, le 17 novembre 1645. Ses parens le placèrent chez un apothicaire de cette ville, pour lui faire apprendre la pharmacie; mais comme il ne trouvait pas des connaissances assez étendues dans son maître, il le quitta, vint à Paris en 1666, et se mit en pension chez Glaser. Ce chimiste, professeur au Jardin du roi, était un homme fort habile pour le temps, mais encore imbu des chimères de l'alchimie, de sorte que Lemery, qu'un ardent amour pour la vérité animait, ne tarda pas à se dégoûter de son obscurité, et, après avoir passé deux mois auprès de lui, se mit à voyager. Il fit à Montpellier un séjour de trois années, durant lesquelles il étudia la médecine, l'histoire naturelle et la pharmacie, parcourut ensuite les diverses provinces de France, et revint à Paris en 1672. Accueilli avec empressement par plusieurs savans qui avaient formé des sociétés particulières, afin de travailler en commun aux progrès des sciences physiques, il se fit recevoir apothicaire, et fit des cours publics de chimie, qui attirèrent un nombreux auditoire, et lui valurent une réputation si rapide et si brillante, que quarante Ecossais vinrent exprès à Paris pour l'entendre. Cette réputation était méritée, car Lemery avait su rendre clair et précis le langage jusqu'alors inintelligible de la chimie, qu'il sembla même créer de nouveau, en substituant aux anciennes explications purement hypothétiques, des théories fondées sur l'observation attentive et exacte des phénomènes. Cependant les troubles religieux qui s'élevèrent en 1681 l'arrêtèrent au milieu de sa carrière. Le calvinisme, qu'il professait à l'exemple de son père, lui attira des persécutions, et lui fit même retirer le diplôme de pharmacien. L'électeur de Bran-

debourg, juste appréciateur de son mérite, lui fit offrir à Berlin une chaire de chimie instituée exprès pour lui; mais Lemery refusa, dans l'espoir que sa gloire et ses travaux lui mériteraient quelque tolérance. Voyant enfin son attente trompée, il prit le parti de passer en Angleterre en 1683. Charles II l'accueillit avec distinction, et lui témoigna une estime toute particulière. Vers la fin de l'année, les temps paraissant plus calmes, il repassa en France, se fit recevoir docteur en medecine à Caen, et vint exercer à Paris; mais la révocation de l'édit de Nantes (1685) détruisit une seconde fois l'édifice de son bonheur. Privé de son état, dépouillé de sa fortune et obligé de se cacher, il n'avait d'autre ressource que de s'expatrier ou de renoncer à sa croyance religieuse. Ses amis et ses élèves le décidèrent à prendre ce dernier parti, de sorte qu'en 1686 il fit solennellement abjuration. Libre alors de reprendre l'exercice de la médecine et le professorat, il voulut y joindre encore le commerce de la pharmacie. Cette résolution, pour laquelle il avait besoin de lettres-patentes du roi, qui lui furent accordées, souleva contre lui la Faculté de médecine et les maîtres apothicaires, qui auraient pu le réduire à l'indigence par un procès long et dispendieux, mais qui se désistèrent de leur opposition, lorsqu'ils s'aperçurent du tort qu'ils se feraient à eux-mêmes en affligeant et persécutant un homme aussi célèbre. Lemery entra en 1699 à l'Académie, où ses deux fils devinrent ses collègues. Il mourut le 19 juin 1715. On sait que l'inflammation spontanée d'un mélange humecté de soufre et de limaille de fer, et le dégagement d'un gaz inflammable lorsqu'on fait dissoudre du fer dans de l'acide sulfurique, lui avaient servi pour établir une nouvelle théorie des volcans, qui parut plausible à ses contemporains, et qu'on ne peut s'empêcher de trouver ingénieuse, aujourd'hui même que les progrès des sciences physiques ne permettent plus de l'admettre. Ses ouvrages sont :

Traité de l'antimoine. Paris, 1707, in-12. - Trad. en allemand par Jean-André Mahlern, Dresde, 1709, in-8°.

Cours de chimie, contenant la manière de faire les opérations qui sont en usage dans la médecine, par une méthode facile, avec des raisonnemens sur chaque opération, pour l'instruction de ceux qui veulent s'appliquer à cette science. Paris, 1675, in-8°. - *Ibid.* 1677, in-8°. - *Ibid.* 1679, in-8°. - Genève, 1681, in-8°. - Amsterdam, 1682, in-8°. - Paris, 1682, in-8°. - *Ibid.* 1683, in-8°. - *Ibid.* 1687, in-8°. - Genève, 1691, in-8°. - Paris, 1690, in 8°. - *Ibid.* 1696, in-8°. - *Ibid.* 1697, in-8°. - Leyde, 1697, in-8°. - Paris, 1698, in-8°. - Amsterdam, 1698, in-8°. - Paris, 1701, in-8°. - *Ibid.* 1713, in-8°. - Leyde, 1716, in-8°. - *Ibid.* 1730, in-8°. - Paris, 1730, in-8°. - Bruxelles, 1744, in-8°. - *Ibid.* 1747, in-8°. - Avignon, 1751, in-4°. - Trad. en anglais, Londres, 1677, in-8°.; *Ibid.* 1686, in-8°.; *Ibid.* 1698, in-8°. - en allemand, Dresde, 1698, in-8°.; *Ibid.*

1754, in-8°. - en latin par I. - Constant de Rebecque, Genève, 1681, in-12. - en italien, Venise, 1700, in-8°.; *Ibid.* 1763, in-8°.

Cet ouvrage fut pendant long-temps le code et le guide des pharmaciens et des chimistes.

Pharmacopée universelle. Paris, 1697, in-4°. - *Ibid.* 1706, in-4°. - Amsterdam, 1716, in-4°. - La Haye, 1729, in-4°. - Paris, 1754, in-4°. - *Ibid.* 1764, in-4°. - Trad. en italien, Venise, 1720, in-4°.

Dictionaire universelle des drogues simples. Paris, 1698, in-4°. - *Ibid.* 1714, in-4°. - Amsterdam, 1716, in-4°. - Roterdam, 1727, in-4°. - Paris, 1733, in-4°. - *Ibid.* 1759, in-4°. - Trad. en italien, Venise, 1751, in-fol. - en allemand par C.-F. Richter, Léipzick, 1721, in-fol.

Les Actes de l'Académie des sciences renferment aussi plusieurs mémoires de Lemery. (A.-J.-L. J.)

Additions à l'article Jenner.

Depuis l'impression de l'article Jenner, page 349 de ce volume, M. le docteur L. Valentin, médecin de Nanci, l'un des plus zélés propagateurs de la vaccine en France, a publié (juin 1823) une Notice historique sur cet homme célèbre, avec lequel il était lié d'une étroite amitié, et qu'il avait été visiter à Berkeley en 1803. Cette Notice contient quelques détails omis dans notre article. J'ai cru devoir les réunir pour en former une espèce de complément à l'article indiqué ci-dessus.

Il paraît que la vache n'est pas le seul animal propre à recevoir, par le trayon, la contagion du *grease* (page 351), et dont les pustules puissent se communiquer à d'autres quadrupèdes. Une brebis qui avait mis bas trois agneaux, dont deux périrent, était incommodée par la surabondance du lait. Un domestique chargé de la traire, était en même temps employé à laver et à soigner les talons d'un cheval affecté du grease: il survint, au trayon de cette brebis, des pustules semblables à celles qu'on voit sur le trayon des vaches. Henry Jenner, neveu de notre Edouard, fit traire, par ce même domestique, deux vaches immédiatement après la brebis; elles furent infectées, et communiquèrent ensuite le cowpox à une servante de la maison.

Page 354. La pratique de la nouvelle inoculation donna lieu partout à l'établissement de sociétés ou comités de vaccine. Elle reçut à Londres son complément par l'institution de la Société royale Jennerienne pour l'extinction de la petite-vérole. Jenner la présida, en 1803, à l'époque de sa formation. Maintenant elle est présidée par le duc de Wellington.

Ibid. La Société médicale de Londres voulant honorer le docteur Jenner, et proclamer ses titres à la reconnaissance publique, lui a décerné, le 4 mars 1804, une médaille en or avec

cette inscription : *Don. Soc. med. Londin. ann. salut.* 1773 *instit. E. Jenner M. D. Socio suo eximio ob vaccinationem exploratam.*

Ibid. Aux Indes orientales, et surtout à Madras et au Bengale, on ouvrit une souscription en faveur de celui qui avait procuré aux peuples de ces contrées le moyen d'en extirper le fléau le plus dévastateur.

Page 355. Jenner est mort à Berkeley, le 26 janvier 1823, âgé de soixante-quatorze ans (et non le 21 février, à l'âge de soixante-quatre ans, comme le portent quelques exemplaires). Il a succombé à une attaque d'apoplexie. La veille, 25 janvier, il était joyeux, et s'était couché en bonne santé. Le 26, il se leva à son heure ordinaire, et descendit à sa bibliothèque. Comme il ne se rendit pas au déjeûner, on envoya un domestique qui le trouva étendu sur le parquet, la tête appuyée sur le fauteuil où il s'asseyait. Tous les secours de l'art lui furent inutilement administrés par le docteur Baron de Glocester, quatre heures après l'accident; il mourut dix-sept heures après l'attaque.

Ibid. Ajoutez aux ouvrages publiés par Jenner:

A letter to C. Parry. Londres, 1822, in-4°. 67 pag.

C'est un mémoire sur les avantages des frictions stibiées dans les aliénations mentales.

Jenner a laissé plusieurs manuscrits que l'on a confiés à son ami le docteur Baron, médecin de Glocester, pour les publier; mais M. Baron n'est pas prêt à se livrer à ce travail; il se propose, avant de s'en occuper, de faire la biographie de son immortel ami, et il prie toutes les personnes qui ont eu relation avec lui, de lui envoyer les détails particuliers qu'elles peuvent avoir. (HUSSON)

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.